



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Giorgio Biondi

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

RICHE — ROR.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,
RUE DU CADRAN, N^o. 16.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

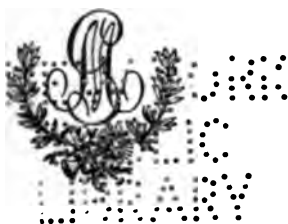
FOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

DIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur OEdipe.*)

TOME TRENTE-HUITIÈME.



A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1824.

x. m. 2



George Bancroft

Il avait reconnu les hau-
teurs de Claude Riche pour
naturelles, et il regarda
des premiers devoirs qui
lui étaient imposés, celui de n'épar-
piller des sacrifices qu'exigerait
le développement de ces dispo-
sitions de Claude Riche, qui était alors
conçu le projet d'aller sui-
vre des savants professeurs
à l'université de Montpellier, en s'y
attachant principalement aux scien-
ces physiques à la médecine, et sur-
tout à l'histoire naturelle et à la phy-
sique. L'ardeur de savoir l'embral-
la au point qu'avant de con-
sulter personne, il fit
sans songer à assurer ses
existences quand il serait
parti, son frère aîné parcourait l'An-
gleterre à cette époque; et Claude
avait se trouver dans le plus
grand embarras. Mais sa belle-sœur,
à la nouvelle qu'elle eut
de sa venue imprévue à Montpe-
liér, se pressa de fournir à tous ses
besoins. Libre de se livrer sans ré-

L'explication des signatures des auteurs est à la fin du volume.

THEY WAM
OLLEN
YSA FRI

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

R

RICHE (CLAUDE-ANTOINE-GASPARD), né à Chamelet en Beaujolais, le 20 août 1762, fit ses premières études à Toissei, en Dombes, dans un collège que les bénédictins y avaient établi à l'instar de celui de Sorèze. On sait que l'enseignement de ces collèges comprenait, indépendamment des langues anciennes et des humanités, les sciences physiques et mathématiques, et les diverses branches des arts libéraux. Riche manifesta, de très-bonne heure, un goût extrêmement vif pour l'étude naturelle. Riche de Prony, son père, ancien magistrat, membre du parlement de Dombes, voyait avec peine ou inquiétude ce goût naissant, et ne l'encourageait pas. Il avait déjà fait beaucoup de dissuades pour permettre au frère aîné de Riche, d'entrer à l'école des ponts et chaussées ; et cependant les obstacles qu'il mettait aux desirs de ses enfants, tenaient à sa tendresse pour eux. Ces obstacles eussent été facilement levés s'il lui fût resté assez de fortune pour procurer à chacun d'eux une existence indépendante. Lorsque son père fut enlevé à sa famille, Riche de Prony, son fils aîné, qui en devenait le chef, était ingénieur des ponts et chaussées à la résidence

de Paris : il avait reconnu les hautes dispositions de Claude Riche pour les sciences naturelles, et il regarda comme un des premiers devoirs qui lui étaient imposés, celui de n'épargner aucun des sacrifices qu'exigerait l'entier développement de ces dispositions. Claude Riche, qui était alors à Lyon, conçut le projet d'aller suivre les cours des savants professeurs de l'université de Montpellier, en s'y appliquant principalement aux sciences accessoires à la médecine, et surtout à l'histoire naturelle et à la physique : son ardeur de savoir l'emportait à un tel point qu'avant de consulter ni de prévenir personne, il fit le voyage, sans songer à assurer ses moyens d'existence quand il serait arrivé. Son frère aîné parcourait l'Angleterre, à cette époque ; et Claude Riche allait se trouver dans le plus grand embarras. Mais sa belle-sœur, dès la première nouvelle qu'elle eut de son arrivée imprévue à Montpellier, s'empressa de fournir à tous ses besoins. Libre de se livrer sans réserve à sa passion pour l'étude, Riche fit bientôt connaître ce qu'il pouvait devenir un jour ; et ses succès furent tels, qu'au bout de trois ans (juin 1787), à la suite de plusieurs épreuves publiques, et déjà au

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

RICHE — ROR.

teur de Mémoires importants, il fut reçu docteur en médecine, avec la plus grande distinction. Au mois de mai précédent, l'académie de Montpellier l'avait nommé son associé-correspondant, par une dérogation expresse à ses réglemens, qui lui défendaient d'admettre aucun étudiant en médecine. Son mérite scientifique, sa bonne conduite et une grande amabilité de caractère, lui avaient concilié, dès les premiers mois de son séjour à Montpellier, l'estime et l'amitié des savants les plus distingués de cette ville. Il parcourait, de temps à autre, les montagnes du Languedoc, où il se livrait à des examens de botanique et de géologie. Dans une de ces courses, une inflammation de peau se manifesta sur son bras et son épaule gauches; et, ne voulant pas interrompre ses observations, il fit, par une application fatale de ses connaissances en médecine, disparaître subitement l'éruption. On attribue à cette imprudence les maux de poitrine qui ont abrégé sa vie. L'altération croissante de sa santé l'obligea, à la fin de 1787, de retourner à Lyon, où ses deux cœurs s'empresèrent d'employer tous les moyens capables d'opérer son rétablissement. Le séjour de Lyon ne fut pas sans utilité pour ses travaux; mais c'était à Paris qu'il brûlait de venir mettre à profit les immenses ressources qu'offre cette capitale: il y arriva sur la fin de l'année 1788. L'emploi qu'il y fit de son temps, ne fut pas simplement restreint à l'accroissement de ses connaissances, mais fut signalé par des services qu'il rendit aux sciences. Nous allons faire connaître un des plus importants de ces services, en empruntant les expressions de M. Cuvier: « Les talents de Riche et ses qualités

» aimables lui concilièrent par
 » lièrement l'estime et l'affect
 » deux hommes les plus remarqu
 » de notre siècle, Fabricius et
 » d'Azir. Le premier ne parle
 » aujourd'hui (1797) de son an
 » vec les expressions des plu
 » dres regrets. Vicq-d'Azir l'a
 » à ses travaux, et doit à son
 » duité une bonne partie de c
 » a publié dans l'Encyclopéd
 » thodique. On peut même di
 » sans ses secours, il n'aurait
 » être pas entrepris un pareil
 » gé. Plus anatomiste et plus p
 » logiste que Riche, il était be
 » moins naturaliste, et ne co
 » sait point assez le tableau g
 » des êtres; il avait besoin
 » homme en état de lui indi
 » quelles espèces il devait prin
 » ment appliquer son scalp
 » guidât, dans ce labyrinthe
 » benton l'avait fait pour le
 » drupèdes et les oiseaux;
 » le fit pour le reste. C'est
 » est l'auteur des Tableaux
 » diques qui précèdent l'
 » mie comparée: celui où le
 » sont classés d'après leurs
 » degrés de composition, e
 » qui présentent les vers et les
 » les considérés sous divers
 » ports, durent être bien ac
 » des naturalistes philosophe
 » furent en effet, dans un tel
 » les idées sur lesquelles ils re
 » n'étaient point encore fam
 » Nous avons encore aujourd'
 » brouillons originaux de c
 » bleaux, écrits et corrigés
 » main de Riche. Aussi Vicq
 » lui rendit-il toujours une
 » éclatante. Il le loue plusieu
 » dans ses écrits; et il avait
 » me de dire que *ce serait Ri*
 » le remplacerait. Il était bi

croire alors qu'il vivrait de si près
 « devons ajouter aux noms de
 cius et de Vicq-d'Azir, le non
 autre ami de Riche, qui fai
 d'honneur à sa mémoire pou
 nous l'omettions, celui de l'illus
 teur du fragment que nous ve
 de citer. MM. Cuvier, Riche et
 rurs autres savants, jeunes à l'é
 où la révolution française était
 d'éclore, ou même commen
 prévoyant des orages, dont les
 sur la marche de l'esprit hu
 pouvaient être funestes, se
 rent pour former une société
 de exclusivement des sciences
 ques et mathématiques, et ayant
 existence indépendante des évé
 nts politiques. C'est à cette heu
 rémision que nous devons la so
 philomathique, dont Riche a été
 emier secrétaire, et qui, con
 st, avec autant de zèle qu'as
 sé, ses travaux et ses publica
 au milieu des plus violents ora
 révolutionnaires, et lorsque les
 agnies savantes qui dépendaient
 gouvernement, étaient suppri
 , a conservé, dans toute sa pu
 t sa force, le feu sacré, qu'on
 pu croire, à certaines époques,
 pour jamais. Cependant, mal
 guérison, presque miraculeuse,
 maladie grave que Riche avait
 ie a son arrivée à Paris, sa san
 tait pas complètement réta
 Il souffrait toujours de la poi
 ; et l'avis des hommes de l'art
 s'un changement de climat lui
 ait nécessaire, et que l'air de
 r, respiré dans un pays chaud,
 rait très-favorable. Une expé
 maritime, ordonnée pour al
 la recherche du célèbre et in
 né La Pérouse, lui fournit, avec
 sion d'employer ce moyen cu

ratif, celle de satisfaire sa passion
 pour l'exploration de la nature. Sur
 un appel fait aux naturalistes, par
 le ministre de la marine, Riche se
 présenta : ses offres furent accep
 tées avec enthousiasme ; et, dès cet
 instant, il se mit à méditer profon
 dément le plan de ses opérations :
 « Ce plan (dit M. Cuvier) existe en
 » core ; il est extrêmement vaste, et
 » il embrasse, de la manière la plus
 » complète, toutes les observations
 » que l'on pourrait faire dans un pa
 » reil voyage, si l'on était secondé
 » par les hommes, et surtout par le
 » temps. Il prouve à - la - fois l'étén
 » due de l'esprit de son auteur et son
 » peu d'expérience sur les obstacles
 » innombrables que l'on rencontre
 » dans de semblables expéditions.
 » Aussi dit - il quelque part, dans
 » ses journaux, qu'un voyage au
 » tour du monde n'est qu'un essai
 » pour apprendre à voyager. » L'ex
 pédition, qui avait pour comman
 dant en chef D'Entrecasteaux, était
 composée des deux frégates, la *Re
 cherche* et l'*Espérance* : Riche de
 vait monter ce dernier bâtiment.
 Il avait, pour collègues naturalistes,
 Ventenat, M. La Billardièrre, Des
 champs et Blavier. On appareilla, le
 28 sept. 1791, à midi ; et le 13 oc
 tobre suivant, on mouilla à Sainte
 Croix de Ténériffe. Riche, Blavier
 et La Billardièrre, entreprirent le
 voyage du Pic : mais les deux pre
 miers restèrent suffoqués en route ;
 La Billardièrre arriva, seul, au som
 met. Le 17 janvier 1792, l'escadre
 mouilla dans la rade du Cap. Riche,
 en faisant le trajet, depuis Sainte
 Croix, avait rassemblé un grand
 nombre de faits nouveaux sur les
 poissons, les vers, et leur anatomie.
 Parti du Cap, le 16 février, il se
 trouva, le 28 mars, au milieu de la

mer des Indes, entre les îles Saint-Paul et Amsterdam, apercevant sur cette dernière, des bouches à feu d'une grandeur considérable, situées dans les terrains les plus bas, qui lui parurent des volcans nouvellement ouverts : l'impossibilité d'aborder lui donna le regret de ne pouvoir pas vérifier ses conjectures. L'escadre, continuant sa route presque en ligne droite de l'ouest à l'est, arriva, le 21 avril, dans la baie des Tempêtes, terre de Van-Diemen, qu'on regardait alors comme formant la pointe méridionale de la Nouvelle-Hollande. On lit, dans la relation du Voyage d'Entrecasteaux : « Elle (la baie des Tempêtes) n'avait point été visitée; et sa position, sur la côte méridionale de la Nouvelle-Hollande, rendait cette reconnaissance extrêmement importante. » Riche, pendant le séjour de plus d'un mois qu'il fit sur cette terre, alors presque inconnue, employa tous ses instants et toutes ses forces à remplir l'objet de sa mission : le sol, les eaux, les forêts, etc., rien n'échappait à son attention scrutatrice. Les habitants avaient fui, à l'approche des Européens, et abandonné des huttes auxquelles ils ne paraissaient pas tenir beaucoup; Riche y aperçut des débris de repas, composés d'ossements humains fraîchement décharnés, et reconnut avec surprise et douleur, « que l'homme n'en est pas meilleur pour être plus près de l'état de nature. Cette pointe de terre, dit M. Cuvier, qui ressemble beaucoup à celle qui termine l'Afrique par sa forme générale, et qui en diffère peu par sa latitude, présentait encore à Riche des rapports frappants avec le Cap, par sa lithologie, ses roches et son sol, ayant les mêmes substances, et des

» dispositions semblables. Mais ce » fut sur-tout la mer qui lui fournit » de nombreuses découvertes : la » pêche était abondante; il y assistait tous les jours, et il s'emparait » de tout ce que la ligne et la seine » lui présentaient de nouveau en » poissons, en mollusques, en coquillages. Non content de les recueillir, il les disséquait, il en décrivait l'organisation, il faisait des réflexions sur leurs rapports et sur leur physiologie; et cette portion de son journal contient beaucoup de faits neufs et piquants. » Ce fut dans ce détroit (celui qui sépare la baie des Tempêtes de celle de l'Aventure), que Riche reconnut une nouvelle cause de l'état lumineux de la mer dans une espèce, non encore décrite, de *Daphnia*, très-phosphorescente. » L'escadre, après avoir quitté la baie des Tempêtes, le 28 mai 1792, découvrit, au mois de juin suivant, la côte occidentale de la Nouvelle-Calédonie, qui n'avait point encore été reconnue, mais sans pouvoir y aborder : le 17 juillet suivant, elle relâcha au port Carteret, dans la Nouvelle Irlande, à une latitude méridionale moindre que cinq degrés; aucun naturaliste français n'avait encore observé aussi près de l'équateur : « Riche y décrivit beaucoup d'animaux et de coquilles, objet d'autant plus précieux que nous n'avions jusqu'ici, sur les espèces testacées de la zone torride, que les figures, peu nombreuses, d'Adanson, et celles, peu fidèles, de Dargenville. » Le port Carteret fut abandonné le 24 juillet 1792, et l'on arriva, le 6 septembre, à Amboine. Riche éprouva, dans le trajet, des contrariétés très-nuisibles à ses observations, et qui tenaient à

duisit l'*Espérance*, à travers des
 rescifs, dans un mouillage commode
 et sûr, où la *Recherche* parvint aussi
 à s'introduire, et qui fut nommé port
 de l'*Espérance*. « On resta pendant
 » quelques jours, dans cet endroit,
 » où les naturalistes purent s'occuper
 » avec succès de l'objet de leur mis-
 » sion. Richey décrit plusieurs ani-
 » maux marins; il fit des observa-
 » tions anatomiques, importantes,
 » sur les phoques et les cétacés; il
 » vit, entre autres, que le cœur des
 » premiers n'a point le trou de Bo-
 » tal ouvert, comme on s'obstine à
 » le répéter depuis si long-temps. Ce
 » fut pendant ce mouillage, que son
 » zèle pour les recherches pensa le
 » faire périr dans les horreurs du
 » désespoir; il était allé à terre, le
 » 14 décembre, à dix heures du ma-
 » tin, avec quelques officiers de l'*Es-
 » pérance*, et MM. La Billardière et
 » Ventenat: on se dispersa, en se
 » donnant rendez-vous au canot,
 » pour le soleil couchant; l'heure du
 » retour arrivée, Richey ne se trouva
 » point: on l'attend deux heures,
 » dans l'inquiétude et dans l'effroi;
 » et la nuit arrivant à grands pas,
 » on est obligé de retourner aux
 » vaisseaux, en le laissant seul sur
 » cette terre inconnue, où il pouvait
 » aisément devenir la proie des fé-
 » roces habitants. On lui laissa,
 » sur la plage, un bon feu, des pro-
 » visions, des vêtements, son fusil et
 » un mot d'écrit. On envoya le len-
 » demain MM. Laignel et Lagrange
 » à sa recherche: ils reviennent à
 » deux heures, sans succès. A quatre
 » heures, douze hommes partent
 » pour tenter un nouvel effort; mais
 » déjà l'on désespérait du succès,
 » parce qu'on avait trouvé sur la
 » plage son mouchoir et un de ses
 » pistolets, et qu'on jugeait, d'après

» cela, qu'il était devenu la
 » sauvage. Comme cette
 » devait être la dernière, on
 » au canot des vivres pour
 » jours; et le général fit tir
 » non et lancer des fusées
 » toute la nuit, afin de don
 » moyen de ralliement au
 » reux naturaliste. L'eau c
 » çait à manquer; le trajet qu
 » à faire était long: déjà
 » pages murmuraient de ce
 » Le général, balançant en
 » d'abandonner ce malheure
 » téressant jeune homme, e
 » ger de compromettre le
 » l'escadre confiée à ses soins
 » posait d'appareiller, si le
 » venait sans avoir rencontr
 » il ne pouvait même rien s
 » cher, car il aurait été très-
 » blable qu'il serait mort
 » pendant le temps qui s'ét
 » lé, quand même il n'aurait
 » rencontré par les naturels
 » le 16, sur les trois heures
 » arriver le canot, rapporta
 » tre toute espérance, ce m
 » l'histoire naturelle, à mo
 » de fatigue et de faim. On
 » sément de la joie de ses ca
 » dont les instances auprès
 » ral avaient principalemen
 » bué à faire différer le dé
 » Billardière, surtout, s'y e
 » ployé avec grande force
 » représenté que Cook avait
 » plusieurs jours un simple
 » et que cet exemple pouv
 » être suivi pour un hom
 » précieux par ses connai
 » que devait le paraître Ric
 Journal de ce *martyr de
 naturelle*, transcrit litté
 dans la relation du voyage
 trecasteaux, renferme les d
 son excursion: entre autre

RIC

ervations, il avait trouvé une : entièrement couverte de troncs res pétrifiés, dans lesquels on guait tout ce qui caractérise le : un Grec, suivant son expres- , aurait cru voir, dans cette , un effet du regard d'une des ones. L'eau d'une fontaine, qu'un ux hasard lui fit rencontrer, et ues sommités de laitron, furent, ant deux jours, ses seuls moyens bsistance. La nuit du 15 au 16 ant sans qu'il eût aperçu d'autres animés que trois kangourous, il dit par terre, avec la fièvre, la : brûlante, la poitrine oppressée ouloureuse; cependant l'excès- atigue l'emporta sur la douleur, s'endormit. Le 16, dès qu'il ut la mer, tout changea de face yeux, » et il se mit à recom- ucer sa collection, autant que faiblesse le lui permit. A son ivée, il ne pouvait plus parler, e ressentait plus la faim qui ait tant tourmenté la veille; il a des larmes de reconnaissance apprenant tous les soins qu'on ait donnés pour le retrouver, out l'intérêt que son malheur ut excité. » On appareilla le 17 bre 1792; et le nom de *Cap e* fut écrit sur la carte du voya- orque l'escadre eut longé, pen- que que temps, la côte de la elle Hollande, elle se trouva, e défaut d'eau et le dérangement uvernaill de l'*Espérance*, forcée prendre le large, en abandon- une portion du circuit de la elle-Hollande, où elle aurait ure des découvertes (Voyez la ci-dessus). Elle revint à la baie empêtes, terre de Van-Diemen, e et était partie au mois d'avril eient, et où elle mouilla, le 21 er 1793, fermant ainsi un cir-

RIC



cuit de route qui embrassait, avec la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée, une foule d'îles voisines de l'équateur. De nouvelles observations météorologiques confirmèrent Riche dans l'idée (que d'autres phénomènes lui avaient donnée, l'année précédente), de la ressemblance de la pointe de Van-Diemen avec le Cap. On partit, le 21 février, de la baie de l'Aventure; et se dirigeant au nord-est, on eut connaissance, le 11 mars, du cap nord de la Nouvelle-Zélande: les naturalistes eurent le chagrin de ne pouvoir aborder cette terre qui leur promettait de si nombreuses découvertes; le temps pressait: on espérait avoir, aux îles des *Amis*, quelques renseignements sur La Perouse, et l'on s'y rendit. Cet espoir fut malheureusement trompé; mais la relâche ne fut pas sans utilité pour les naturalistes et surtout pour les botanistes: ces derniers y trouvèrent des pieds d'arbre à pain, qui depuis sont arrivés sains et saufs en France, par les soins de M. Lahaye. On mit à la voile pour quitter Tongatabou, le 23 mars 1793; on relâcha à la Nouvelle-Calédonie: M. Huon, capitaine de la frégate l'*Espérance*, que Riche montait, mourut dans les premiers jours de mai. Après avoir quitté cette terre habitée par des anthropophages, l'escadre parcourut une foule d'îles situées à l'est de la Nouvelle-Guinée, faisant des relevements précieux pour la géographie, mais s'abstenant des relâches qui intéressaient les naturalistes; ce qui causait à Riche un chagrin qu'il manifeste en plusieurs endroits de son Journal. Son nom, dans ces mers, fut encore donné à une île située vers la pointe orientale de la Nouvelle-Guinée. Cependant le scorbut gagnait l'équipage: le général

d'Entrecasteaux lui-même, qui en était attaqué, mourut à bord de la *Recherche*, le 20 juillet 1793, la frégate se trouvant alors presque sous l'équateur. Le 14 août, l'escadre arriva à Waigiu : elle en partit le 17 ; et, après quelques jours de relâche à Bourro, elle arriva à l'île de Java, devant Sourabaya, le 18 octobre 1793. Ici se termine l'histoire scientifique de l'expédition, et commence une série d'événements qui a fait perdre, en grande partie, les avantages qu'on devait en attendre. De fâcheuses divisions régnaient déjà dans l'escadre : les nouvelles désastreuses qu'on reçut de France, changèrent les mésintelligences en fureurs de partis ; plusieurs autres circonstances, dont le détail serait ici déplacé, mirent l'exaspération au comble : enfin l'on se trouvait dans un pays appartenant à la Hollande, avec qui la France était alors en guerre ; et c'est, sans doute, cette dernière circonstance qui servit de motif ou de prétexte à la saisie des collections, journaux, cartes, etc., de l'expédition. Dans cette situation déplorable, dont la durée fut de plusieurs mois, Riche, à quitoute discussion, tous débats étrangers à ses études chéries, étaient insupportables, accablé de douleur de la perte des objets d'histoire naturelle qu'il avait rassemblés, et sentant ses forces s'éteindre graduellement sans aucun profit pour la science, sollicita et obtint avec beaucoup de peine son renvoi : il quitta Java, le 3 juillet 1794, et atterrit à l'île de France, au commencement du mois d'août. Des amis, qu'il y trouva, le menèrent à la campagne, où les soins les plus empressés furent donnés à sa santé ; mais son rétablissement physique avait pour condition indispensable le cal-

medel'ame ; et, ce calme, il était possible à Riche de le goûter, l'enlèvement de ses collections lui avaient coûté, ainsi qu'à se pagnons de voyage, de si longues et cruelles fatigues. Ce souvenir le poursuivait, le tourmentant à tel point, qu'il prit enfin la résolution de braver les risques du retour à l'île de Java, pour recouvrer les richesses scientifiques que la conservation lui tenait si à cœur que celle de sa propre vie. Conséquence, il présenta, à l'Assemblée coloniale de l'île de France, des Mémoires dans lesquels il demandait à être envoyé à Batavia sur un bâtiment de commerce. Sa demande fut rejetée ; mais son dévouement n'eut pas pour résultat que celui d'aggraver ses maux ; il revint désespéré, ne pouvant avoir pu remplir l'objet de son voyage (2). Depuis son retour, il trouva forcé de prolonger son séjour à l'île de France, jusqu'en 1797 : malgré son état de langueur, il se livrait à la continuation de ses travaux scientifiques, autant qu'une faiblesse pouvait le lui permettre. Il résidait presque toujours à la campagne, entretenant une correspondance habituelle avec quelques amis qui se trouvaient, comme lui, de la mère-patrie, et, particulièrement, avec M. La Billardière. Il s'embarqua pour la France le 14 août 1797 : la traversée lui coûta beaucoup de fatigue et d'indispositions ; et quand il débarqua à Bordeaux, sa santé était tellement ébranlée, qu'il regarda comme une précaution indispensable, de se rendre à Paris, avant tout, de prendre les eaux de Mont-d'or : il y expira le 5 septembre 1797.

(2) Les collections d'histoire naturelle, faites en Angleterre, ont postérieurement voyagé en France.

bre 1797, à l'âge de trente-cinq ans. Le gouvernement réclama les papiers relatifs à son voyage et à ses observations, qui furent remis, par l'auteur de cet article, au ministère de la marine, et dont on a tiré un parti fort utile dans la relation du Voyage D'Entrecasteaux (V. ce nom). Il est à regretter que Riche n'ait pas pu, ainsi que l'a fait son collègue La Billardière, mettre en ordre ses manuscrits, et publier, sur les résultats de son voyage, un ouvrage qui aurait été, très-sûrement, accueilli, avec un grand intérêt, par les naturalistes philosophes. Les mêmes réflexions, les mêmes regrets, sont applicables aux diverses branches des sciences naturelles qu'il a cultivées. Il n'avait pas encore fini ses études, à Montpellier, qu'il soutint, pour obtenir le baccalauréat, une thèse de *Chemid vegetabilium*, dont les développements lui fournirent la matière d'un ouvrage français sur la *Chimie des végétaux*, qui fut alors très-remarqué, et qui est encore recherché aujourd'hui (3), quoique cette théorie ait fait de grands progrès depuis la fin du siècle dernier. Environ quarante Mémoires ou rapports ont été lus par la société philomathique, dont trente au moins subsistent encore en manuscrit, indépendamment des relations et des lectures qu'il a faites en qualité de secrétaire: nous citerons, comme comprises dans cette dernière classe, les Notices sur Lyneet, Audinac et Howard. La société d'Elimbourg, dont il était membre, a aussi plusieurs de ses productions. « Les Mémoires que vous m'avez remis auxquelles il était agré-

» gé, conservent encore dans leurs
» archives, portent l'empreinte d'un
» génie élevé, qui embrasse, dans
» toute leur généralité, les questions
» qui l'occupent, et qui en fait aper-
» cevoir toutes les faces. C'est ainsi
» qu'il se montre, surtout dans ses
» Mémoires sur la classification
» des êtres naturels par leurs par-
» ties intérieures, et, sur un sys-
» tème naturel des larves: on y voit,
» en même temps, l'observateur la-
» borieux, qui n'était pas arrêté, dans
» son travail, par sa mauvaise santé,
» et qui savait consacrer aux objets,
» en apparence les plus minutieux,
» tout le temps et toute l'attention
» dont ils étaient dignes; tels sont
» ses Mémoires sur les animaux mi-
» croscopiques, et sur les coquilla-
» ges pétrifiés des environs de Paris.
» On aperçoit, dans d'autres ouvra-
» ges, le physicien ingénieux, le
» métaphysicien profond, l'écrivain
» élégant, etc. (Supplément aux
» Éloges de Cuvier). » Ces dernières
qualités se manifestent, surtout, dans
les compositions dont nous possé-
dons les manuscrits, et où l'on trou-
ve, avec les recherches scientifiques,
plusieurs morceaux philosophiques
et littéraires, qui, en général, ne sont
que des ébauches, mais où règnent la
saine raison, le goût, et une douce
sensibilité. M. Cuvier, qui avait pu-
blié, en 1798, un Éloge de Riche,
dans la Notice des travaux de la so-
ciété philomathique, l'a donné de
nouveau dans le Recueil de ses Élo-
ges académiques, 1819, deux vol.
in-8°. P—xy.

RICHE (..... Le), juriscon-
sulte et littérateur, était né, vers
1730, probablement à Paris, d'une
famille de finance (1). On peut con-

(3) Paris, 1796, in-8°, avec le texte latin de
la thèse.

(1) Selon le P. Duhamel (V. ce nom). Le Riche
aurait né à Boume les-Dames, mais il n'est appuyé.

jecturer qu'il avait fait d'excellentes études, et qu'il rechercha, de bonne heure, la société des gens de lettres et des artistes. Nommé, vers 1760, directeur des domaines en Franche-Comté, Le Riche fit une étude approfondie de l'histoire de cette province. Dans le procès qu'eut à soutenir M^{me}. de Wateville, abbesse de Château-Chalons, pour le maintien de sa juridiction, il s'établit son avocat, et publia un *Mémoire* plein de recherches savantes, dont il a paru deux éditions. Il prit, en 1766, la défense de Fantet, libraire à Besançon, accusé d'avoir vendu des livres philosophiques, et adressa son *Mémoire* pour ce client, à Voltaire, qui l'en remercia par une lettre très-flatteuse (5 septembre 1766 : elle est imprimée dans sa *Correspondance*). Ce *Mémoire*, devenu très-rare, contient des anecdotes piquantes sur le commerce des livres en Franche-Comté. Fantet, renvoyé, pour cause de suspicion légitime de ses juges, devant le parlement de Dijon, et ensuite à Douai, fut enfin acquitté : mais les pertes qu'il avait éprouvées l'obligèrent bientôt à suspendre ses paiements. Voltaire, que Le Riche alla visiter à Ferney en 1767, le félicita cependant de ce succès, et continua de lui donner depuis des témoignages fréquents de sa bienveillance. Le 16 janvier 1768, il le remercia de sa belle Consultation sur le vingtième. « Aucun avocat, lui dit-il, n'aurait mieux expliqué l'affaire. » Le Riche passa, en 1770, à la direction d'Amiens, et ensuite à celle de Soissons, qu'il conservait encore en 1790. Il est probable qu'il

lui-même, dans la Préface de la 2^e. édition de son *Mémoire sur Château-Chalons*, qu'il est un étranger peu connu dans la province. Peut-être était-il de la même famille que le financier *Le Pouplinière*, dont le nom était *Le Riche* (V. *POUPLINIÈRE*).

ne tarda pas d'éprouver une déception : il est mort inconnu, peu de temps après. C'était un homme sensible, spirituel et obligeant. Il croit l'auteur de plusieurs écrits sur les finances ; mais il n'a mis son nom à aucune de ses productions. L'ouvrage qui suffit pour lui mériter une place dans la *Biographie*, est son *Mémoire et Consultation pour servir à l'histoire de l'abbaye de Château-Chalons*, Lons-le-Saunier, in-fol. ; Besançon, 1766, in-4. La seconde édition est augmentée. L'auteur attribue la fondation de cette célèbre abbaye à Norbert, évêque de Bourgogne, dans le septième siècle. D'après une tradition fort ancienne, l'église en fut bénie par Léger, évêque d'Autun, assisté de treize prélats. On trouve, à la fin de la Dissertation, un grand nombre de pièces et de documents historiques, jusqu'alors inédits, avec un *Glossaire* des mots de la basileine, employés dans les actes, avec leur explication. L'ouvrage est terminé par une liste chronologique des abbesses de Château-Chalons, complète et plus exacte que celle qu'a donné Dunod dans le tome II de l'*Histoire du comté de Bourgogne*. W.

RICHEBOURG. V. BOURRIER.
RICHELET (PIERRE (1)) grammairien, naquit, en 1650, à Cheminon, dans le diocèse de Meaux, lons-sur-Marne. Il était le neveu de Nicolas Richelet, avocat au parlement de Paris, dont on a des Commentaires sur les odes, les épiques et les sonnets de Ronsard. Il eut pour maître, pour avoir régenté quelque temps le

(1) Richelet n'a jamais pris d'autre nom que Pierre, à la tête de son ouvrage ; mais par son acte de mariage, qu'il se donna pour son nom Pierre, (D'Artigny, VI, 82.)

classes au collège de Vitri-le-Français, il se chargea de l'éducation du fils du président de Courtivron, et profita de ses loisirs pour cultiver l'amitié des savants et des littérateurs qui alors faisaient l'ornement de Dijon. Il se rendit ensuite à Paris, se fit recevoir avocat, et fréquenta le barreau, comme on en a la preuve par un sonnet de Pierre de Pelletier, qui l'invite à renoncer à la jurisprudence, pour se livrer tout entier au culte des muses. Richelet ne tarda pas à suivre ce conseil. Il avait su mériter la bienveillance de Perrot d'Ablancourt et de Patru (V. ces noms); et, en 1665, il fut admis dans l'académie des beaux-esprits qui se réunissaient le premier jour de chaque mois, chez l'abbé d'Aubignac, pour se communiquer leurs productions. Richelet y lut plusieurs discours, qui donnèrent une opinion avantageuse de ses talents, et lui firent des protecteurs. L'un d'eux, Taillemant-Dereaulx, proposa Richelet à Perigny, précepteur du Dauphin, pour le seconder dans les soins qu'il donnait à son royal élève; mais Perigny, quoique disposé favorablement, lui préféra Doujat (V. ce nom). Richelet, se trouvant sans état et sans fortune, se vit donc obligé de chercher des ressources dans l'enseignement de la langue française, dont il avait fait une étude particulière, et dans la réimpression de quelques ouvrages qui, presque tous, obtinrent du succès. Il avait plus de cinquante ans quand il se maria; mais craignant le ridicule qui s'attache aux mariages amoureux, il tint cette union si secrète, qu'elle ne fut connue que de ses amis les plus intimes (Voy. les *Mémoires de littérature* d'Argens, vi, 84). Il ne survécut guère à ce mariage, et mourut à

Paris le 23 novembre 1698. Outre les langues anciennes, il savait l'italien et l'espagnol, et joignait à une grande mémoire beaucoup de littérature. Il était enclin à la satire; et quoiqu'il ait eu, comme il aimait à s'en flatter, d'illustres amis, son humeur caustique lui suscita un bien plus grand nombre d'ennemis, dont quelques-uns, tels que Furetière, Amelot de Lahoussaie et Vaumorière, lui rendirent largement les injures qu'ils en avaient reçues. Indépendamment de quelques pièces de vers, insérées dans les *Recueils* du temps, ou dans son *Dictionnaire*, et dont l'abbé Joly parle d'une manière très-détaillée (Voy. la *Vie de Richelet*, dans les *Eloges de quelques auteurs*, 150-231), il a eu part à la traduction de l'*Histoire de l'Afrique* de Marmol (V. ce nom), et de l'*Histoire de la Laponie*, par Scheffer (V. LUBIN Aug.), et a traduit l'*Histoire de la Floride* (V. GARCÍAS LASO, xvi, 447). Enfin, on a de Richelet: I. *Dictionnaire de rimes, dans un nouvel ordre*. Paris, 1667, in-12; ibid., 1692. Ce sont de nouvelles éditions corrigées et augmentées du *Dictionnaire* de Frémont d'Ablancourt (V. ce nom), publié vers 1660. Cet ouvrage dont le caprice du public a dépouillé le véritable auteur pour le donner à Richelet, qui n'en est réellement que l'éditeur, a été réimprimé un grand nombre de fois, avec de nouvelles corrections et additions. L'édition la plus récente est celle de 1799, in-8°, revue par Wailly. Philippon de la Madelaine en a donné un *Abrégé*, qui forme le tome xv de la *Petite Encyclopédie poétique* (V. PHILIPPON). Au surplus le *Dictionnaire* de Frémont ou de Richelet n'est pas le premier de ce genre (Voy. Le

FEVRE, XIV, 468, TABOURET, Paul BOYER (2). II. La *Versification françoise*, ou l'*Art de bien faire et tourner les vers*, Paris, 1671, in-12. L'auteur n'a jamais fait pour-tant que des vers médiocres. III. *Dictionnaire françois*, contenant l'explication des mots, plusieurs remarques sur la langue française, ses expressions propres, figurées et burlesques, etc., Genève, Widerhold, 1680, in-4°. Cette édition, dit l'abbé Goujet, est la plus curieuse, si l'on doit appeler ainsi celle qui est la plus remplie d'obscénités et de traits satiriques (3), et par conséquent celle que les honnêtes gens réprouvent davantage. L'imprimeur Widerhold en ayant fait conduire quinze cents exemplaires à Villejuif, eut l'imprudence d'en parler à Simon Bénard, libraire à Paris, rue Saint-Jacques. Celui-ci s'empressa d'en prévenir le syndic de la communauté, qui fit saisir et brûler tous ces exemplaires. Le chagrin qu'éprouva Widerhold de cette perte, fut si grand, qu'il mourut trois jours après. Le lendemain de sa mort, Bénard fut poignardé (4), en sortant de l'église St.-Benoît, sa paroisse, par un inconnu, qui s'échappa dans la foule. Richelet retrancha de son ouvrage la plus grande partie des articles répréhensibles, et en donna une seconde édition, Lyon, 1681, in-4°.

(2) On trouvera des détails intéressants sur les *Dictionnaires des rimet*, dans la *Vie de Richelet*, par Joly.

(3) Richelet fait paraître surtout beaucoup d'animosité contre les Dauphinois. On prétend qu'il leur en voulait, parce que, dans un voyage qu'il fit à Grenoble en 1678, s'étant moqué des beaux-esprits qui s'assemblaient chez le président de Boissieu, ceux-ci lui répondirent par des coups de bâton. Cette anecdote, tout-à-fait invraisemblable, est plus propre à figurer dans un *Ass* que dans un Dictionnaire historique.

(4) L'assassinat de Bénard, rapporté par Joly, sur le témoignage de Papillon, qui disait tenir le fait de témoins oculaires, n'en est pas moins très-douteux.

Indépendamment de plusieurs trefaçons, ou réimpressions à l'étranger, l'ouvrage eut débit, que l'auteur en donna même une nouvelle édition, corrigée, et augmentée d'un nombre de traits satiriques, G. Ritter, 1693, 2 vol. in-4°. Sa mort, le P. Fabre de l'Oratoire publia le *Dictionnaire de Richelet* (Amsterdam (Lyon), 1709, Cette édition, augmentée des latins, et de plusieurs articles, servi de base à toutes celles qui suivirent jusqu'en 1728. Cette édition, par Pierre Aubert, avocat à Lyon, donna une nouvelle édition en in-fol., précédée de la *Bibliographie* des auteurs dont il est parlé dans le Dictionnaire, par Laur. Joly, clerc (V. ce nom). Cette édition, qui contient quelques traits curieux, ne se retrouve pas dans les éditions suivantes, parmi lesquelles on distingue celle de Lyon, 1763, 3 vol. in-fol. Elle est de l'abbé Goujet, qui fit paraître même-temps l'*Abrégé* de ce Dictionnaire in-8°. Le grand Dictionnaire de Richelet est moins recherché maintenant que l'abrégé, dont il y a plusieurs éditions à Lyon, en in-8°, refondues par Waillat. *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs françois*, avec des remarques, Lyon, 1687, in-12; souvent réimprimé: l'édition de Paris, 1701, 2 vol. in-12, est augmentée de *curiosités* sur la vie des écrivains français; mais elles ne sont pas toujours exactes. Celle qu'a publiée Bruzen La Martinière, Amsterdam, 1737, 2 vol. in-12, contient *Observations* de l'éditeur sur l'usage de l'écrire les lettres. V. *Les Conventions de la langue françoise*. *Grammaire tirée de l'usage*

auteurs, Paris, 1694, in-12. *a Connaissance des genres fran-
tirée de l'usage*, ibid., 1694, . Dans le *Catalogue* de la biblio-
ie du Roi, on attribue à Richelet :
*xthéose du Diction. de l'acadé-
rancoise*, et son *expulsion de
igion céleste*, la Haye, 1696,
; d'autres donnent cette criti-
Furetière : mais, dit M. Bar-
aucun d'eux ne m'a paru ap-
r des preuves positives à l'ap-
le son opinion (*V. le Diction.
nonymes*, 2^e édit., n^o. 1131).
e témoignage de La Martinière,
pendant plus de quarante ans,
né à Richelet la *Traduction* du
re épisode de l'*Ane d'or* d'A-
; les *Amours de Cupidon et de
ché* ; et la *Traduction* de l'*Epi-
umatum delectus* (*V. NICOLE*,
, 252) : mais on a fini par
maître l'erreur de la Martinière,
répondait que Brugière était une
donyme de Richelet (*V. BRU-
z*, vi, 89). On assure que
auteur avait composé plusieurs
s Ouvrages : un *Commentaire
es Satires* de Boileau, et un
sonnaire burlesque, que son con-
ur l'obligea de brûler, dont bien
dit Goujet, à nos oreilles et à
e imagination ; mais le projet de
elet a reçu son exécution quel-
années plus tard (*V. LEROUX*,
r, 237). Le portrait de ce
amairien, gravé plusieurs fois,
partie du *Recueil* de Desrochers.
est consulter, pour plus de dé-
il, les auteurs déjà cités, en cor-
ant, au moyen des *Mémoires*
d'Artigny, les erreurs et les
mises de l'abbé Joly. W—s.

RICHÉLIEU (ARMAND-JEAN DU
1585, cardinal, duc DE), était fils
François du Plessis, seigneur de
Richelieu, *V. PLESSIS*, XXXV, 64)

et de Susanne de La Porte, et naquit
à Paris (1), le 5 sept. 1585. A cinq
ans, il perdit son père, qui laissa
trois garçons, dont il était le dernier,
et deux filles. L'ainé des fils fut tué
en duel, au milieu de sa carrière : le
second devint ecclésiastique (*Voy.*
l'article suivant). Une des filles
épousa René de Wignerod, seigneur
de Pont - Courlay, et l'autre Urbain
de Maillé, marquis de Brezé, qui
fut maréchal de France. Le prieur
de Saint - Florent, en Poitou,
dirigea les premières études d'Ar-
mand, qui entra bientôt au collège
de Navarre, et enfin à celui de Li-
zieux. Destiné à la profession des ar-
mes, il passa à l'académie, sous le
nom de marquis du Chillou : mais la
destinée de son frère Alphonse chan-
gea subitement. Déjà évêque de Lu-
çon, il préféra la solitude aux digni-
tés de l'Église, et se fit chartreux.
On représenta au jeune Armand
qu'un siège qui avait appartenu aus-
si à son grand - oncle, devait rester
dans la famille. Le marquis du Chil-
lou répondit à une vocation manifes-
te aux yeux de ses parents, et quitta
l'épée pour étudier la théologie avec
une ardeur extraordinaire. A vingt
ans, il était docteur, après avoir sou-
tenu ses thèses, en rochet et en ca-
mail, comme évêque nommé. Sa
jeunesse pouvant retarder les bulles,
il courut à Rome, et prononça, de-
vant le saint Père, une harangue la-
tine, qui ne permit plus de le trou-
ver trop jeune. On a prétendu (2)
qu'il en avait imposé sur l'âge, et
avait ensuite demandé au pape l'ab-
solution du mensonge ; mais il est à

(1) Ou, plus probablement, au château de Riché-
lieu, en Poitou. On y montrait encore, il y a peu
d'années, la chambre où il avait vu le jour. *Voy.*
Ducoux du Radier, *Biblioth. hist. du Poitou*, III, 356.

(2) *Mémoires* de Monglat.

croire que les annonces d'une rare capacité et les instances du roi suffirent. Il fut sacré à Rome, en 1607, dans sa vingt-deuxième année. Quoiqu'on ne pût encore beaucoup attendre des travaux d'un pasteur peu exercé, on le vit occupé de la conversion des hérétiques, de l'instruction du clergé, de la réforme des abus. Ses prédications édifièrent son diocèse et la cour. Il parut entièrement livré aux fonctions ecclésiastiques, jusqu'à l'assemblée des états-généraux de 1614, où il siégea comme député du clergé du Poitou. Son éloquence était reconnue, puisqu'à la clôture des états, il fut chargé de haranguer le roi. Interprète des doléances du clergé, l'évêque de Luçon leur donna une extension à laquelle il se sentait sans doute personnellement intéressé. Il se plaignit de ce que les ecclésiastiques étaient trop rarement appelés aux conseils du souverain, comme si, disait-il, l'honneur de servir Dieu les rendait incapables de servir leur roi, sa plus vive image. L'orateur invoqua l'exemple des druides, dont les Gaulois, nos ancêtres, suivaient toujours les avis. Il finit par l'éloge de la prudence du roi, déposant, après sa majorité, la conduite de l'état entre les mains de la reine, sa mère. Il supplia le jeune monarque de persévérer dans une conduite aussi sage, et d'ajouter au titre auguste de *mère du roi* le nom de *mère du royaume*. C'était s'ouvrir hardiment le chemin de la fortune, que de célébrer, avec tant d'appareil, la nullité du roi et l'ambition de sa mère. L'emploi d'aumônier de la reine régnante fut sa récompense. On parvenait, dans ce temps-là, en s'attachant au maréchal d'Ancre et à sa femme, qui gouvernaient la reine et l'état, avec plus d'insolence que d'a-

dresse. La hauteur du prélat si bien déguisée sous les foibles courtoisies, que le favori s'y laissait aller. Il lui confia (1616) la charge de secrétaire-d'état de la guerre et des affaires étrangères. Un diocèse pas compatible avec deux ministères et Concini s'était cru libre de le laisser aller à Luçon à l'un de ses créatures : mais Richelieu, mécontent de l'instabilité de ses conseils, refusait de donner sa démission de l'évêché. Il irrita son profond mécontentement, il est vrai, la faveur lui manquait. Menacé de sa vengeance, pour la première fois, par le moyen dont, par la suite, il se servait souvent : il offrit d'abandonner ses affaires ; ce que la reine refusa. Après la catastrophe du maréchal d'Ancre, le royaume, délaissé par le favori de la reine, échut au bras du roi. Luynes pressait Richelieu de ne pas quitter le conseil, n'avait siégé que cinq mois, la reine, exilée à Blois, craignait davantage à l'ambition du prélat. Il sut persuader que son ministère était plus utile à Blois qu'à Paris, et se fit même ordonner d'aller à Blois. Ses intérêts n'étaient nullement compromis en s'associant honoreusement aux disgraces de la reine. Luynes savait gré de modérer les excès de sa mère, et de prévenir les écarts. Le rôle était difficile, l'exigence réciproque des deux ministères, dont il fallait ménager les intérêts. Aussi des doutes s'élevèrent bientôt sur la réalité des bienfaits que l'évêque de Luçon prétendait rendre au roi, qui le renvoyait à son diocèse. Il y composa de nombreuses controverses, destinées à la destruction des réformés. Mais il savait toujours que la théologie n'était que l'objet de ses méditations.

agina qu'il était trop près de
On le relégua dans les états
e, à Avignon, où il reprit la
, et écrivit le livre de la *Per-*
du chrétien. Pour mettre sa
le retraite à l'abri des soup-
il permit à peine que son frè-
on beau-frère y pénétrassent,
nnées se passèrent en protes-
de ne jamais quitter Avignon
consentement de Luynes et
ance de le servir. La reine,
de Richelieu, avait rompu
mesure, et s'était fait enlever
beau de Blois, par le duc d'E-
, armé contre le roi. Luynes
était d'une guerre dont sa fa-
ait le motif. Le père Joseph
venir que l'homme dont l'in-
apaiserait facilement la rei-
re, était à Avignon. L'évêque
on était repoussé du conseil
eine, par le duc d'Epernon et
igants qui entouraient la prin-
Leur surprise fut extrême,
Richelieu leur déclara renon-
àtrier au conseil, parce que la
avait se confier absolument aux
serviteurs qui l'avaient tirée
tivité. Elle voulut le nommer
lier: il la supplia de n'y pas son-
politique fut d'attendre pa-
ment que la division eût éclaté
ses adversaires; et, se joignant
ment au duc d'Epernon, il
sa un accommodement entre le
reine-mère. Cette paix fut peu
, à cause de la force des inté-
clarés contre Luynes, récem-
pratié d'un duché, et qu'on
pait aspirer à de plus grands
urs. Fidèle au système de mé-
à-la-fois le roi, le favori, et
utenir à la reine, l'évêque de
ne cessait d'agir pour la paix:
pliqua si hautement, que l'armée
rie de Médicis ayant été défaite

au Pont-de-Cé, on l'accusa d'avoir, à
dessein, laissé manquer les troupes
de munitions. La reine, satisfaite
d'un nouveau traité, revint à la cour;
et Richelieu put prétendre ouverte-
ment aux bonnes grâces du duc de
Luynes, en mariant sa nièce de Pont-
Courlay, au marquis de Combalet,
neveu du favori. Cette alliance, en-
richie des libéralités du roi et de la
reine, n'empêcha pas le duc de tra-
verser secrètement les démarches de
la reine, qui avait résolu de faire l'é-
vêque de Luçon cardinal. Il le de-
vint, en 1622, après que la mort
eut arrêté le connétable de Luy-
nes au milieu des plus rapides succès
qu'un favori pût obtenir. Le nouveau
cardinal, ayant reçu, en grand ap-
pareil, la barette de la main du roi,
et s'étant acquitté des remerciements
d'usage, alla déposer ce nouvel hon-
neur aux pieds de Marie de Médicis.
« Cette pourpre, dit-il, dont je suis
» redevable à votre majesté, me fera
» toujours souvenir du vœu solennel
» que j'ai fait de répandre mon sang
» pour votre service. » Nous verrons
bientôt combien il s'en fallut que ce
vœu ne fût accompli fidèlement. La
mort du connétable de Luynes rele-
va le crédit de la reine. Elle était ad-
mise au conseil; avantage qui la tou-
chait peu, tant qu'il serait refusé au
cardinal de Richelieu. Le roi s'expli-
qua nettement sur ce point, dans
une occasion qui semblait favorable:
« Je le connais mieux que vous, Ma-
» dame; c'est un homme d'une am-
» bition démesurée. » Enfin la per-
sévéranee surmonta les obstacles,
sans vaincre les répugnances: Riche-
lieu entra au conseil, à la condition
expresse qu'il se bornerait à opiner,
sans donner des audiences. Au com-
ble de ses vœux, il s'excusait sur sa
faible santé, et n'accepta que sur l'or-

dre positif du roi. Bientôt il sentit ses forces, et ne trouva plus d'inconvénient à résigner l'évêché de Luçon. On s'attendait à le voir prendre modestement place au conseil : il y entra comme un maître qui ne reconnaît point de collègues ni d'égaux. Tout céda au poids de cette volonté forte, sous laquelle le roi et la France ployèrent durant dix-huit années. Le surintendant La Vieuville lui portait ombrage : il le força de se démettre ; et, pour prix du sacrifice, l'enferma au château d'Amboise, oubliant d'anciennes obligations, et ne gardant mémoire que de l'opposition récente apportée par le surintendant à son élévation. Il débuta dans le ministère en conduisant, avec autant de sagesse que de fermeté, une affaire restée indécise depuis le règne de Henri IV. Le pays de la Valteline, presque nul par son étendue, avait occasionné une guerre entre la France et l'Espagne. Les prétentions du pape compliquaient le différend ; et ses troupes s'étaient saisies des places-fortes. Le cardinal signifia au nonce que sous peu la difficulté serait résolue, et que la France allait marcher d'un pas ferme, puisqu'il n'y avait plus de têtes légères au conseil. Aussitôt le marquis de Cœuvres fut envoyé en Suisse, non pour négocier, mais afin de lever six mille Suisses, et de les conduire en Italie. Le nonce en appelait à la conscience du cardinal, qui, selon lui, compromettait les intérêts de la religion, en remplaçant la Valteline, pays catholique, sous la domination protestante des Grisons. Si le cardinal était inaccessible aux scrupules de cette nature, le roi et la reine ne partageaient pas sa tranquillité. Bien qu'il se crût assez bon

théologien pour décider l'assemblée d'évêques et fut convoquée, et sanctionnée de la guerre. Après plénements militaires, la paix fut conclue (1636) par les soins de Richelieu ; non sans plainte de leurs adversaires contre la duplicité de la guerre d'Italie avait traité avec les Huguenots, pour éviter trop d'embarras à ménagements, que le cardinal posait à regret, attirer des catholiques zélés. Des libelles, remplis d'injures, attaquaient le pontife des *Catholiques* et le cardinal de la Rochelle. L'attention fut détournée par les orateurs qui troublèrent la cour du frère du roi, excité par le maréchal d'Ornano, valoir, avec hauteur, de prétentions, et ralliait le duc de Mazarin. Aussitôt que se montra, sa ruine fut grand-prieur de Vendôme le duc, et le maréchal d'Ornano furent emprisonnés. Une fois le poison, abrégea le dernier, qui était vraisemblablement destiné à périr sur l'échafaud, ayant ordonné d'interdire le procès, toute affaire de comte de Chalais, maître de la robe du roi (V. TALLEYRAND) couragé par Gaston, qui le désavoua, le médisant du cardinal. Une fois la justice, non moins irrépressible, sous ses formes de procédure institution subite, portée de Chalais. Visité dans la prison du cardinal, on supposa qu'il lui avait été promise, à condition de porter contre Monsieur des accusations. Ce prince p

ait victime d'une trame odieuse; il alarmé craignit d'être chassé du trône par son frère. Il crut qu'Anne d'Autriche promettait à Gaston, par inclination, de lui conserver les honneurs de *Voy. ANNE d'Autriche*). Ces soupçons n'eurent-ils d'autre effet que les noirs artifices du duc de Lorraine ? la voix de ses ennemis le dit. L'histoire n'ose le déclarer. Elle le retient comme elle l'est l'évidence des complots qui entouraient le souverain de dangers réels, et qui appelaient une défiance. Louis XIII, blessé de ses plus chères affections, habitué de voir en son ministre une sauve-garde contre les péchés domestiques dont il était assiégé, que Richelieu fut certain nécessaire, il s'étudia à paraître jaloux du pouvoir. Lors du plot de Chalais, il avait écrit une lettre-mère qu'il se retirait, sans trop souvent menacée. Une femme fut attachée à sa personne : d'abord de cinquante arquebuses à cheval; bientôt composée de six compagnies de cavalerie, et de six cents mousquetaires à pied, elle servit par quartier comme maison du roi. Soixante gardes du corps étaient chaque jour de service. Quelques mois après, nouvelles instances du cardinal pour sa retraite. C'est alors que lui écrivit de sa main la lettre la plus encourageante que jamais un ministre ait reçue : « N'appréhendez pas les calomnies, écrivait le cardinal; l'on ne s'en saurait rien en ma cour. Je connais les esprits; je vous ai toujours vu de ceux qui vous portez envie; et je ne connaîtrai pas qu'aucun ait quelque pensée

» contre vous, que je ne vous le dise. » La lettre était terminée par des protestations d'un rare attachement. « Assurez-vous que je ne vous abandonnerai jamais. La Reine, ma mère, vous en promet autant. . . » Assurez-vous que je ne changerai jamais, et que quiconque vous attaquera, vous m'aurez pour second. » Richelieu se voyait d'autant plus fort, que *Monsieur* s'était réconcilié avec lui, en signant un humble aveu de ses fautes, et la promesse d'être soumis aux volontés du roi. La première preuve d'obéissance fut son mariage avec Mademoiselle de Montpensier. Il aurait préféré une princesse étrangère, qui lui eût donné des appuis. Le cardinal augmenta peu son apanage, et lui attribua des sommes à toucher annuellement sur le trésor. Une assemblée délibérant sur les affaires publiques ne pouvait être fort goûtée du ministre. Mais une réunion de notables, faciles à diriger, pouvait accorder des suffrages qui en imposent toujours à la multitude. Après avoir mis en discussion plusieurs objets de finance, il fit une proposition qui excita la surprise générale : il demanda l'adoucissement des peines portées contre les criminels d'état, qui ne seraient punis qu'après la récidive dans la désobéissance, et uniquement, par la privation des charges et dignités. L'assemblée devina, sans doute, la pensée secrète du ministre, qui voulait calmer les plaintes que causait le supplice de Chalais; elle pria le roi de maintenir toute la sévérité des anciennes ordonnances. En se parant d'une feinte douceur, le cardinal montra que les grands esprits croient trop aisément que les hommes sont faciles à tromper : sa sévérité naturelle était connue;

et l'on savait déjà qu'il avait pour maxime de ne laisser aucune faute impunie. Les notables ayant pourvu aux nécessités des finances, Richelieu se crut en mesure d'accomplir ses desseins contre les Protestants. Il assure, dans un de ses écrits théologiques, que l'abaissement de la Rochelle avait été un des rêves de sa jeunesse, quand il résidait à Luçon. Appelé à tenter ce qui lui avait longtemps semblé une vaine chimère, il s'y porta avec plus d'ardeur. Avant tout, il se ménagea le secours de vaisseaux espagnols et hollandais. Les Anglais, qui se prétendaient garants des traités conclus avec les réformés, avaient attaqué l'île de Rhé, et ils firent briller la capacité du cardinal sous une forme nouvelle. Son esprit vif et pénétrant lui tint lieu de l'expérience militaire. Entre les opinions diverses des généraux, la meilleure le frappait toujours. Ainsi, d'après l'avis de Thoiras, il ordonna un débarquement, sans se borner à faire passer successivement des secours dans la place. Il s'était réservé la direction des opérations; et, du fond de son cabinet, il fit mouvoir, avec une célérité merveilleuse, les troupes et les vaisseaux qui sauvèrent l'île de Rhé. Son zèle ne se ralentit pas un instant; il sacrifia ses deniers et ses pierreries, moins peut-être, disait-on alors, par nécessité que par ostentation. La délivrance de l'île de Rhé porta l'alarme dans la Rochelle. Le cardinal avait résolu de la prendre par famine, quoiqu'il ne fût pas possible de bloquer la ville du côté de la mer. Les Rochelois s'étaient créés une marine, commandée par le duc de Soubise, nommé l'amiral des Églises protestantes. Les Anglais leur promettaient une flotte considérable. Le plan de

fermer le port, par une digue d'une largeur de sept cent quarante sept toises, fut arrêté (P. ZEAU). Que le duc d'Epemon roi, aient eu la première idée de ce grand ouvrage, le mérite de l'exécution n'en appartient pas moins à Richelieu, qui avait pris sur lui la conduite du siège. Le roi s'en revint à Paris, après avoir mandé au cardinal de ne pas aller aux endroits périlleux, et il le faisait journellement, et l'avoir déclaré son lieutenant des armées de Poitou. L'obéissance au cardinal, comme à la personne du roi, fut expressément recommandée au duc d'Angoulême et aux autres de France. Le premier nouveau général fut de mainmise discipline avec une exactitude qu'alors sans exemple. Après six mois de pénibles travaux, les premières ouvertures de capitulation furent reçues avec une froideur glacée. On remit les députés à huit jours à cause de l'absence du roi : « ment, Monseigneur, direz-vous huit jours ! il n'y a pas de temps à perdre. » Rochelle de quoi vivre trois semaines Maître de leur secret, le cardinal, à leur insu, une autre négociation avec les Rochellois empli sur la flotte anglaise. Il tira tout parti de cette dernière circonstance pour insinuer que les Rochellois voulaient abandonner la ville. Le jour de la prise de la ville, Richelieu à-la-fois pontife et général, une messe d'actions de grâces vaincus, traités avec clémence, tinrent une amnistie complète n'eurent à regretter que les pertes de la cité et les fortifications de la ville. Ainsi disparut (1628) la ville de la confédération protestante.

de capitale en France, qui s'arroge le droit de représenter la religion, et de traiter avec les puissances étrangères. Les mécontents, les ennemis, étaient assurés d'y trouver recours, souvent de l'emploi. Aus-marchal de Bassompierre, indépendamment de l'avenir des courtisans dis-graciés, disait-il : « Nous serons peut-être assez sous pour prendre la Rochelle. » Afin que le triomphe du cardinal fût complet, le roi reconnut, par une déclaration, qu'il avait pris place « avec le conseil, sin-cère prudence, vigilance et la rieur service de son cousin, le cardinal de Richelieu. » L'admiral public célébra avec transport cet d'un si brillant exploit. Les titres et les titres qu'il s'était fait mériter l'année précédente, semblèrent mérités. On l'avait vu avec étonnement, surintendant général du commerce et de la navigation, quoiqu'il n'eût supprimé la charge de grand-amiral, en accordant un million au roi. Des lettres-patentes l'avaient nommé principal ministre, ayant voix délibérative. Il ne laissa pas refroidir la bienveillance que ses succès contre les hérétiques avaient inspirée au roi ; et son frère, archevêque de Lyon, devint cardinal. A peine que l'heure était prise, que Richelieu dit au roi : « Je ne suis point inquiet ; mais j'assure votre Majesté que j'en ne perdrai pas de temps, car j'ai pacifié l'Italie au mois de mai, soumis les huguenots du midi au mois de juillet, et je vous reviendrai à Paris dans quinze jours d'août. » Chacun de ces exploits fut accompli au temps fixé. Le roi alla en Italie, soutenir le duc de Savoie, auquel trois souverains, le pape, le duc de Mantoue, et le duc de Saxe furent forcés avec autant

de hardiesse que de bonheur ; et Casal fut secouru. Au retour de cette brillante expédition, les troupes marchèrent contre le Languedoc. Nîmes, Castres, Uzes, capitulèrent, et se sou-mirent à voir raser leurs fortifications. Montauban, qui prétendait tenir lieu de la Rochelle à la confédération protestante, résista plus longtemps. Richelieu y entra pompeusement, aux cris de *Vive le roi, vive le grand cardinal !* On lui rendit d'insignes honneurs, qu'il ne partagea pas avec le monarque, retourné dans la capitale. Son intention était de gagner les cœurs par la douceur et l'affabilité. Quand le consistoire de Montauban vint lui présenter ses hommages, il l'accueillit avec bonté, le prévenant cependant qu'il ne le recevait pas comme un corps ecclésiastique, mais comme une réunion de gens de lettres. Il ajouta qu'en cette qualité, les membres du consistoire seraient toujours bien venus. Un édit d'abolition tempéra l'inquiétude des Protestants, consternés de perdre à-la-fois toutes les places de sûreté qui ne leur avaient été concédées que pour un temps limité, et dont le terme, déjà renouvelé avant le ministère de Richelieu, était encore une fois expiré. L'édit maintint la liberté de leur culte et quelques autres privilèges ; mais il leur ôta le droit des assemblées politiques, qui ne leur étaient point accordées par l'édit de Nantes. Dès ce moment (1629), la réforme cessa d'être, dans l'état, un parti armé ; et Richelieu put se dire vainqueur des Huguenots. Le cardinal rejoignit le roi, vingt mois seulement après avoir commencé ses exploits par la défense de l'île de Rhé. Son retour fut celui d'un triomphateur, dont les louanges retentissaient de toutes parts. La cour était à ses pieds,

quoiqu'il n'eût pas reçu de la reine-mère un accueil favorable. Des liens de famille et d'affection avaient rendu désagréable à la princesse la guerre entreprise pour assurer Mantoue au duc de Nevers. Elle était aussi offensée de n'être pas appuyée dans le projet de marier une fille du grand-duc de Toscane à *Monsieur*, dont la femme venait de mourir. Les éclats du mécontentement de la reine n'inquiétèrent pas assez le cardinal pour le retenir à la cour. Il partit pour l'Italie, au mois de décembre (1629), malgré la rigueur de la saison. Il avait été déclaré lieutenant du roi, représentant sa personne au-delà des monts, avec des pouvoirs si étendus, qu'au dire des courtisans, le roi n'avait retenu que la faculté de guérir les écrouelles. S'il faut en croire les *Mémoires de Pontis*, le cardinal marchait à la tête des troupes, vêtu en général d'armée, avec la cuirasse et l'épée. Il se rendit maître de Pignerol et des états du duc de Savoie. Louis XIII vint, l'année suivante, encourager les soldats par sa présence. La peste faisait des ravages en Savoie; et le cardinal encourait, aux yeux de la cour, la responsabilité des dangers auxquels il exposait la vie du prince. Le monarque sembla n'avoir évité la peste que pour manquer de succomber à Lyon, où il fut attaqué d'une maladie grave. Anne d'Autriche se joignit à la reine-mère, pour conjurer le roi mourant d'éloigner son ministre. Dans ces tristes moments, à l'aspect d'une séparation, la tendresse pour les proches se ranime par fois. Louis, vaincu par les larmes d'une mère et d'une épouse, promit de leur donner satisfaction, dès que la guerre d'Italie serait terminée. Pendant que les deux reines agissaient, les courtisans délibéraient sur le

parti qu'on prendrait à l'égard du cardinal. Le maréchal de Nevers offrait son bras pour l'assassiner; le duc de Guise voulait l'exiler; le maréchal de Bassompierre proposait de l'enfermer dans une prison perpétuelle. Nous verrons ces propositions retomber sur leurs auteurs, en sorte que chacun subit la punition qu'il avait réservée à l'objet de sa haine. De son côté, le cardinal s'occupait de sa sûreté. Le duc de Montmorency, auquel le roi avait recommandé de protéger, avait disposé des mesures pour le conduire à Avignon; les précautions devinrent inutiles, le rétablissement subit de la santé du monarque, qui fut bientôt en mesure de se rendre à Paris. Durant l'absence de Louis, sans avouer au public la promesse qu'il avait faite à la reine-mère, le pressa fortement de concilier avec elle. Richelieu ne put rien pour y parvenir; il fut embarqué dans un même bateau avec Marie de Médicis, il déploya toutes ses ressources, afin de regagner la capitale; mais le succès ne prit dont il connaissait les défiances pour ne pas se flatter d'un succès facile. La reine, jalouse de l'excès d'un pouvoir qui blessait le sien, liée aux intérêts du cardinal, blessée peut-être de quelques railleries, demeura indécise. Dès qu'on fut informé de l'arrivée du cardinal d'Italie, elle somma le roi de tenir sa promesse. Trop engagé pour refuser ouvertement, il tenta de se justifier le cardinal; on dit qu'à la vue de son père, il demanda le pardon de son ministre. On ne rencontra tant d'obstacles, le cardinal cessa voulut se faire justice, et ne dépendait d'elle : le jour même de sa surintendance de la maison du roi, la reine est ôtée à Richelieu. La chérie, la marquise de Comba

capitaine des gardes, et
 stiques qui avaient été
 urintendant, reçoivent
 e cardinal opposait à
 humbles supplications,
 rmes, et se jetait aux
 incesse : « Voyez-vous
 homme, disait-elle au
 inspire qu'à vous ôter
 une, pour la donner
 Soissons, après qu'il
 épouser sa nièce. » Le
 rie de Médicis, enfer-
 son fils, livra un der-
 l'irrésolution. Riche-
 danger d'abandonner
 même. Il voulut péné-
 binet; toutes les por-
 mées. Enfin, il passa
 chapelle dont on avait
 La reine l'accabla des
 la fureur peut inspi-
 ne. Baignée de larmes,
 t à son fils s'il serait
 ré pour préférer *un*
re. Le cardinal se crut
 ongeait à se retirer au
 iration de son visage
 ses amis; on embal-
 meubles. Marie triom-
 mbourg, où les cour-
 uient. Louis XIII alla
 rplexité dans la mai-
 de Versailles. Un fa-
 de sauver Richelieu :
 uggera au roi l'idée de
 core avant de se sé-
 dinal, averti, vole à
 rle, et reprend sur son
 dant du génie. La reine
 dit qu'elle l'aurait em-
 n'eût pas négligé de
 rrou, et de suivre son
 (11 novembre 1630)
 journée des *dupes*, et
 fut considérable. Le
 le signala son rétablis-

sement par des coups d'autorité :
 le garde des sceaux Marillac, ma-
 gistrat irréprochable, est conduit
 dans l'exil, où il mourut : son frère,
 maréchal de France, est arrêté, au
 milieu de l'armée d'Italie, dont il
 était un des généraux. Le maréchal
 de Bassompierre, chéri du roi, ca-
 pitaine renommé, commence son
 séjour de douze années à la Bastille.
 Les courtisans les plus affectionnés
 de la reine-mère, ne sont pas épar-
 gnés, et plusieurs se sauvent hors
 du royaume. Marie de Médicis, tou-
 jours violente et emportée, savait
 garder des secrets, mais ne pouvait
 cacher des sentiments. Cependant ses
 moindres démarches étaient surveil-
 lées, ses paroles observées. Le car-
 dinal, se défiant seul d'une mémoire
 trop fidèle, mettait par écrit, jour-
 nellement, les avis, les mots, les
 bruits qu'il recueillait par lui-même,
 par ses amis ou par ses espions :
 ces notes, confiées aux plus épaisses
 ténèbres, et presque toutes de sa
 main, ont passé à la postérité, sous
 le nom de *Journal fait durant le*
grand orage de la cour; odieux mo-
 dèle des archives de police, ouvertes
 depuis, par les gouvernements, au
 mensonge et à la perfidie. Des appa-
 rences trompeuses de réconciliation
 entre le cardinal et la princesse
 étaient chères au cœur du roi; il la
 vit avec joie reprendre séance au
 conseil. Italienne et Florentine, elle
 méditait sa vengeance. Par ses con-
 seils, Gaston rompit toute mesure,
 se retira dans ses gouvernements, et
 bientôt sur les terres d'Espagne. On
 put dès-lors convaincre Louis, que
 la présence de sa mère à la cour,
 était incompatible avec la tranquillité
 de l'état et le repos du monarque.
 Son éloignement fut résolu. On essaya
 de masquer le procédé d'un fils qui

attente à la liberté de sa mère. Ce ne fut pas la reine que l'on arracha de la cour : mais le roi , quittant inopinément Compiègne , la laissa sous la garde du maréchal d'Estrées. Consternée d'un abandon subit , sans que sa fierté diminuât , elle refusa toutes les résidences qu'on lui offrit. Enfin , après quatre mois d'un triste séjour à Compiègne , elle prit le parti de quitter la France , et passa le reste sa vie à la regretter (V. MARIE DE MÉDICIS , XXVII , 68). On ne saurait douter que le cardinal ne suggérât ou ne facilitât l'évasion. Satisfait d'un expédient qui terminait la lutte dans laquelle il avait failli succomber , il disait énergiquement , que la sortie de la reine , et celle de *Monsieur* , avaient été , pour le royaume , comme une purgation salutaire. Richelieu devint l'arbitre de la cour. Personne , sans son aveu , ne conserva d'accès auprès du prince. La reine régnaute était sans crédit ; il ne négligea pas , néanmoins , l'occasion de la rabaisser : on intercepta des lettres que lui écrivait sa dame d'atours , la comtesse du Fargis ; aussitôt une chambre de justice est instituée , et un arrêt condamne la comtesse à être décapitée. La reine dut se consoler : le cardinal ne put faire paraître la dame d'atours sur la place de Grève , qu'en effigie. Le parlement se montrait blessé des atteintes portées au cours ordinaire de la justice ; et la déclaration de lèse-majesté contre les compagnons de la fuite de *Monsieur* , n'avait pu être enregistrée. Gaston et Marie de Médicis avaient présenté , contre le cardinal , des suppliques accueillies avec intérêt. Le roi y avait répondu par une autre déclaration qui prodiguait les éloges au ministre. Pour mieux faire éclater ses sentiments , le prince di-

sait naïvement aux députés d'lement , en désignant le car
 « Quiconque m'aimera , l'aim
 Malgré l'opposition de la ma
 ture , on établit une chambr
 domaine , pour suivre la confis
 des biens , sur les complis
Monsieur et de la reine-mère.
 gement de leur personne fut
 à une autre chambre , institu
 ginairement pour punir les
 monnayeurs. Un troisième u
 extraordinaire procéda contre
 réchal de Marillac , quoique le
 ment eût revendiqué le pro
 chaine de Richelieu contre l'
 était fortifiée par celle qu'il
 au garde-des-sceaux. Il osa
 toute pudeur dans ses ressent
 en disposant à Ruel , dans sa
 maison , une prison pour
 nemi , et une salle où le tribuna
 stalla. Marillac aimait le fas
 rechercha par quels moyen
 avait pu soutenir les depen
 arrêta le déclara convaincu de
 et de concussion. L'indignatio
 que proclama que la mort d'
 réchal de France , illustré p
 rante années de services , av
 autre cause. Le cardinal mên
 le nier , lorsque la reine - «
 adressa cette question embarrass
 « Le maréchal serait-il pris
 » si vous étiez resté mon se
 » dant ? » Le ministre laissa
 tard , percer une partie de son
 « La constitution présente d
 requérait un grand exemple.
 révoque en doute le propos
 tant pour le tribunal qui av
 sa vengeance : « Il faut avo
 » Dieu donne aux juges des l
 » qu'il refuse aux autres hor
 L'ardeur avec laquelle le
 poussait ses ennemis , ne le
 nait pas des soins du gouver

ne pouvait lui faire oublier les qu'il avait conçus pour la de l'état; et quand l'instant ble à leur exécution appro- , il savait s'affranchir de autre préoccupation. Dans le que son existence entière était omise, qu'il ignorait ce que ervaient les fureurs de la reine- , il attaquait au cœur la puis- de la maison d'Autriche, dé- it la Bavière de son alliance, rdant un traité avec le Dane- semant la division dans la ligue ique d'Allemagne. Le même tre qui avait si opiniâtrément tu les protestants de France, t avec Gustave, chef de leur lération en Allemagne, et lui ait, pour auxiliaires, des trou- a roi très-chrétien; politique , qui livrait l'Allemagne à yables calamités; scandale qui t en doute la catholicité du al de Richelieu, sur qui l'on it de toutes parts les foudres de e. Qu'il eût négligé ses intérêts uels, au milieu de tant d'af- , c'était peut-être trop exiger omme sensible aux honneurs at les richesses. Déjà grand- de la navigation, le gouver- t de Bretagne lui sembla né- re. Il fallut changer l'ancien- : le d'Anjou demeura de la fa- Duplessis en un château, où et la reine avaient leur appar- , qui n'eût départe aucune des s royales (F. J. MAROT); la t cardinal, duc et premier e n'exigeait pas moins. Le vi- e Richelieu prit l'étendue d'une favorisée de privilèges utiles, lège royal, et d'une académie la l'édication de la noblesse. Mais la cardinal se ranimé- ave de Gaston, qui entraînait en

France à main armée, apportant un manifeste contre *le perturbateur du repos public, l'ennemi du roi et de la maison royale, le dissipateur de l'état, le tyran d'un grand nombre de personnes de qualité, et généralement des peuples de France.* Le duc de Montmorenci, ayant prêté son bras à la révolte, fut le second maréchal de France qui, dans l'espace de six mois, périt sur l'échafaud. Il implora vainement l'ancienne amitié du ministre, et la récompense du secours qu'il avait généreusement offert à Lyon. Richelieu voulut frapper tous les grands, dans la personne d'un seul, et montrer que le temps n'était plus où la rébellion se pardonnait. Le sort du coupable fut digne de pitié: la sévérité put être nécessaire (F. MONTMORENCI, XXX, 19, et MORET). Mais les châtimens s'étendirent au loin: on cherchait de tous côtés les complices; et des gentilhommes étaient condamnés au supplice de la roue, à être tirés à quatre chevaux; leurs biens étaient confisqués et leurs maisons rasées. L'intendant de Champagne, Laffemas, s'acquérait le surnom de *bourreau du cardinal*. Le garde-des-seaux, Château-Neuf, fut, comme son prédécesseur Marillac, confiné dans un château, où il resta dix ans. Le chevalier de Jars reçut sa grâce sur l'échafaud. Des évêques du Languedoc étaient coupables; mais le caractère épiscopal réclamait des ménagements d'un prince de l'Eglise; et deux seulement furent punis par la déposition canonique (F. PATISI). Il n'était plus question, comme on l'avait hypocritement proposé à l'assemblée de 1626, d'adoucir les peines contre les criminels d'état; on les rendit au contraire plus rigoureuses par lettres-patentes car-

gistrées dans un lit-de-justice. Un seul trait peindra la terreur dont la sévérité du ministre avait frappé les esprits : le maréchal d'Estrées commandait l'armée du roi à Trèves ; il apprend que ses lieutenants ont reçu un paquet de la cour, et il suppose qu'il contient l'ordre de l'arrêter. Aussitôt le général abandonne ses troupes, et s'enfuit en Allemagne. Le roi écrit pour le rassurer, et le faire revenir. Rien n'annonce que le cardinal ne lui ait pas su bon gré d'avoir eu si peur. Ses plus grandes inquiétudes venaient de Gaston, frère du roi, qui rompait les traités avec la même facilité qu'il les signait. Ce prince avait épousé, sans l'agrément du roi, la sœur du duc de Lorraine. Ce mariage contrariait la politique du cardinal, qui employa les ressources de son esprit pour le faire casser (V. ORLÉANS, XXXII, 88). La guerre avec la Lorraine s'en étant suivie, et le duc ayant été promptement réduit aux extrémités, imagina d'abdiquer en faveur du cardinal de Lorraine son frère. Celui-ci, ne sachant, non plus, comment apaiser l'orage, offrit de quitter l'état ecclésiastique, et d'accepter la main de M^{me}. de Combalet. Ce bizarre projet, resté sans effet, fit supposer que Richelieu avait conçu des prétentions encore plus exagérées, et que ses persécutions contre *Monsieur* avaient pour but de le contraindre à épouser sa nièce. Puylaurens jouissait alors de toute la faveur de ce prince. Le ministre, fatigué de négocier sans garantie, fit un traité particulier avec lui. Le favori devint duc, et même parent du cardinal, en épousant une de ses cousines. Une alliance si désirée n'empêcha pas que Puylaurens n'allât bientôt mourir dans les prisons

de Vincennes. Conseil de Gaston pouvait peut-être répondre de conduite factieuse. On accusa le cardinal de se l'être attaché par les du sang pour le perdre plus sûrement. La persévérance avec laquelle il avait le plan d'abaisser la maison d'Autriche, ralluma la guerre contre l'Espagne. Richelieu convint les Pays-Bas, jusqu'à Anvers et au-delà. Sa vue pénétrante avait deviné que ces provinces étaient des trop semblables à la France pour être séparées. Il fixa, par un traité avec les états-généraux, les limites au-delà desquelles d'autres mœurs d'autres habitudes appelaient la domination hollandaise. Il calcula aussi les chances qui pouvaient traire la Franche-Comté à la couronne d'Espagne. Le succès de la guerre ne répondit point à son attente : les frontières de la Picardie mal défendues, ouvrirent un passage aux troupes ennemies fut inquiet, dans la capitale, on n'y perdit pas courage. Les bourgeois de Paris, les communiers religieux, tous les corps de l'Etat, se montrèrent Français. Le cri général s'élevait contre le mélier ministre ; et le roi semblait accessible au mécontentement populaire. On crut que cette fois le cardinal se disposait à la retraite. Les gens se seraient consolés des heures publiques ; mais un capucin P. Joseph, qui consacra sa vie à l'ambition, peut-être à l'amitié, inspira la résolution de braver la rage. Richelieu adopta le parti toujours utile, rarement équitable, de France, d'attribuer les revers à la lâcheté des commandants. Les gouverneurs de Corbie et de la Capelle qui n'étaient que malheureux, furent jugés criminels de lèse-majesté.

er chef. En lisant leur arrêt, on vit l'horrible détail du supplice de Ravallac, auquel on parlait les avoir assimilés. Ils avaient promis ; on promit vingt mille écus pour leur tête. On vit ce que peuvent, pour le salut de l'État, les ressorts de la politique, quand ils sont confiés à un homme habile. Le cardinal sut obtenir du prince d'Orange et des états généraux la suspension des démonstrations militaires, qui éloignèrent les Espagnols, et évita de se trouver entre deux armées. En de si graves circonstances, le cardinal n'avait pu se dispenser de paraître à la tête des troupes du roi et le comte de Soissons, mortels ennemis. Les prières furent l'occasion, en formant un conseil pour l'assassiner à Amiens. Le cardinal, si Gaspar de Guise le meurtre répugnait, ne donna le signal convenu. — Il avait peu de loisir au ministère, les périls et dans les affaires, de se croire poète ; mais on résistait au charme des succès quand on ambitionne les palme de l'éloquence. La prédilection du cardinal pour la poésie dramatique ne fut point stérile. Il initia des sujets de pièces, dont il savait versifier chaque acte par son style différent (Voyez Corneille, IX, 609). Ces productions honorèrent les *Pièces des cinq vers*. La tragi-comédie de *Mirandula* pour être l'ouvrage d'un poète et lorsqu'on dépensa deux cent mille écus afin de la produire avec éclat à la cour, la tendresse paternelle se laissa facilement séduire. On ne put la méconnaître plus pour la *Grande pastorale*, le cardinal ayant déclaré, en son nom d'Apollon que le grand Richelieu,

tous les poètes applaudirent, célébrant à l'envi le nom d'Armand. Des pensions les encouragèrent ; et Colletet reçut jusqu'à six cents livres pour six vers. Depuis peu de temps, quelques beaux-esprits avaient coutume de se réunir, afin de discuter entre eux des questions littéraires (F. CORNART). Le cardinal conçut le projet d'en former un corps. Ce fut l'origine de l'académie française, dont il voulut être le chef et le protecteur (1635). L'académie ne se montra pas ingrate : elle établit que chaque membre promettait, avant d'être reçu, de révéler la vertu et la mémoire de monseigneur le protecteur. Il n'accepta pas ce tribut perpétuel d'admiration obligée ; et les statuts furent corrigés. La critique du *Cid* fut ordonnée, moins peut-être par jalousie contre Corneille que pour établir la juridiction de la nouvelle académie dans l'empire du goût. L'imprimerie royale, que François I^{er}. avait créée, devint, à grands frais, digne de son nom (1). Le prélat dont la plume avait combattu l'hérésie, ne pouvait négliger d'étendre sa protection sur les études théologiques. La Sorbonne, qui avait traversé plusieurs siècles sous l'humble apparence d'une école ouverte à la jeunesse pauvre, reçut une destination plus étendue ; et ses vieux murs furent remplacés par des édifices superbes. D'autres bâtiments, le fameux palais Cardinal (le *Palais-Royal* d'aujourd'hui), et un hôtel de Richelieu, exercèrent le talent des artistes dans tous les genres. Mais ce n'était pas dans les arts et les lettres que l'on pouvait trouver des secours

(1) L'édition dite royale (in-fol. max. 1640) du livre *De Imitatione Christi* fut le premier ouvrage imprimé au Louvre, d'après les ordres du cardinal : elle est sous son nom d'auteur. G—CZ.

contre les factions et les intrigues. Le roi, que sa piété mettait fort en garde contre les séductions de la beauté, se sentait néanmoins attiré par les grâces et la vertu de Mlle. de Lafayette (V. Louis XIII). Elle détestait le premier ministre, qui tremblait de se voir exposé au seul danger qu'il n'eût peut-être pas prévu. Il comptait sur le confesseur du roi pour hâter la profession religieuse de la belle favorite, touchée de cette vocation, dès ses plus jeunes ans, et s'y maintenant depuis sa faveur : mais le P. Caussin, dont le cardinal s'était cru assuré en l'approchant du roi, jugeait que la guerre, l'exil de la reine mère, les alliances avec les hérétiques, compromettaient la conscience de son pénitent. Il lui semblait utile de retenir à la cour une pieuse fille, attentive à ses conseils, et qui pouvait éclairer la religion du monarque. Le combat entre le ministre et le confesseur ne fut pas long. Le cloître déroba Mlle. Lafayette aux confidences de Louis ; et une lettre de cachet envoya le jésuite à Rennes. Ses supérieurs furent invités à employer son zèle dans les missions du Canada ; et ils obtinrent, comme une grâce, la faculté de le reléguer à Quimper-Corentin. Un autre jésuite, le P. Monod, confesseur de Christine de Savoie, sœur du roi, résista plus longtemps. Les présents, les louanges, les menaces, n'avaient pu le gagner ; et la duchesse refusait obstinément de s'en séparer. Le cardinal renversa tous les obstacles ; et son ennemi finit ses jours dans une forteresse (V. Monod). On se débarrassa de même d'un des ministres de la duchesse, le comte d'Aglié, qui fut amené à Vincennes. Richelieu savait faire ployer les souverains devant sa volonté. Peu délicat sur le choix des moyens, il

faisait arrêter et dévaliser les rieurs, lorsque ses espions étaient en défaut. Il excitait alternativement Wallenstein à se révolter, et l'empêchait de l'irriter. Il signait un traité d'alliance et de subsides avec les Espagnols, soulevés contre l'Espagne, et traitait avec eux pour l'établissement d'une république à Barcelone. Il demeura pas étranger à la révolution soudaine qui, rappelant des droits légitimes, plaça la maison de France sur le trône de Portugal. Son aumônier fut réservé pour la mission de hâter la catastrophe de Charles I^{er}, en excitant la haine des Écossais et la fureur des puritains. On frémit en lisant ces mots politiques, dans une dépêche au duc d'Estrade, ambassadeur à Londres : « L'année ne se passera pas sans que le roi et la reine d'Angleterre » repentent d'avoir refusé les » que vous leur avez faites. » Les choses allèrent plus loin, et les Mémoires de Brienne, que le cardinal ne l'avait prévus et son C'est à regret que Richelieu ne put obtenir d'Anne d'Autriche une réconciliation. Son amour-propre souffrait d'être haï d'une princesse parée des grâces de la jeunesse et de la beauté. La malignité, qui s'empare de tout, exagéra des dispositions secrètes, dont la reine put entrevoir une fois seulement, l'expression vive. Le cardinal, tant qu'il ne cessa de l'accabler de charmes, Mme. de Motteville, confidente de la reine, s'étonnait de voir sa malheureuse victime, dit-elle, de cette manière d'aimer. Le ministre, surpris des lettres qu'elle écrivait au roi d'Espagne son frère, désirait aussi les réponses, restées en

d'Autriche. Pour curiosité plus qu'indiscrète chancelier, assisté de faire une perquisition lce, où la reine avait un

Ni son oratoire, ni ses furent respectés ; les ro- et interrogées, et l'ab- On n'épargna rien à l'é- : publicité, formes judi- cations verbales avec le imagina sauver les ap- faisant croire qu'elle jet de certains ménage- frayeur d'être renvoyée elle s'écriait : « Quelle il que vous ayez, mon- dinal ! » L'autre reine, dicis, accablée des en-, s'appliquait à fléchir emps soumis et respec- tion était digne de pi- saisie de son douaire et is. On prétendait la pu- lots attribués au père be, oratorien de sa sui- final avait fait condam- tumace, à être rompu usible aux larmes de sa onseil, pour accorder la vec les devoirs du sou- rdinal se refusa, certain, sans être présent, im- uté. La veuve de Henri- mère d'un roi et de deux ant pauvre et délaissée, accuse la mémoire de i la politique exigeait ent de cette princesse, s du moins forcé de l'indigence à sa bien- pu'ators les finances de it conservées dans une ez prospère. Mais, vers i années de la vie du résor était obéré. On ne aux nécessités du temps,

que la création subite de quatre cents charges de procureurs au parlement de Paris (1639). Tous les habitants des paroisses devinrent solidaires du paiement des tailles ; mesure dont l'exécution rigoureuse occasionna des émeutes en divers lieux. Les révoltés prirent le nom de *nuds-piède*, qui exprimait énergiquement leur misère, vraie ou simulée. La haine contre le cardinal, en descendant des grands jusqu'au peuple, sembla devenir générale. On doutait que le roi lui-même se fût jamais conduit par affection pour son ministre, dont les manières et l'humeur lui déplaisaient. Il ne l'avait opiniâtrément maintenu, qu'en cédant à l'intérêt de l'état. Malgré quinze années d'habitude, Louis se révoltait encore contre un joug que la postérité le loue d'avoir porté. Richelieu, inquiet comme aux premiers jours de la faveur, redoutait l'avenir. Vainement il cherchait la sécurité dans le nombre des espions et le rang élevé des délateurs ; on se croyait, en tout lieu, sous l'œil du cardinal, et lui seul craignait d'être mal averti. Le goût du monarque pour les favoris causait de vives alarmes à Richelieu ; et il essaya d'en former lui-même un qui serait modeste dans la prospérité, fidèle surtout à la reconnaissance. Cinq-Mars, second fils du maréchal d'Effiat, fut approché du roi, et s'avança rapidement dans sa confiance. Au comble de la faveur, l'ennui le dévorait ; il regrettait l'indépendance, et s'irritait des dures réprimandes du cardinal. Il espéra, en obtenant, par un traité secret, l'appui de l'Espagne, secouer une tutelle dont le roi gémissait avec lui. Les courtisans, attentifs à la lutte qui s'engageait, se divisèrent en deux factions, les *royalistes*, dont Cinq-

Mars était chef, et les *cardinalistes*. Richelieu, malade à Narbonne, déplorait la fatalité d'être éloigné de la cour, dans un temps où il lui était si nécessaire d'en être près. Il écrivait de tous côtés pour raffermir la fidélité de ses amis; il décidait le prince d'Orange à insinuer que son alliance avec la France dépendait de la conservation du premier ministre. Enfin, le traité avec l'Espagne fut révélé, sans qu'on ait jamais su par quel moyen. Le roi, dès qu'il entrevit l'apparence de son autorité menacée, revint au cardinal. Le duc de Bouillon, l'espoir des factieux, fut arrêté, comme l'avait été Marillac, au milieu de l'armée qu'il commandait. On emprisonna Cinq-Mars et son ami de Thou, et tous deux périrent sur l'échafaud (V. CINQ-MARS). Le roi apprit en même temps cette sanglante catastrophe, et la nouvelle d'un succès militaire qu'il désirait depuis long-temps : « Sire, vos ennemis sont morts, et vos armes » sont dans Perpignan », écrivait le ministre, dont la maladie n'avait pas abattu l'esprit. Il revint de Lyon à Paris, dans une espèce de chambre, portée par dix-huit de ses gardes, qui marchaient tête nue. Une brèche pratiquée aux murs des villes, laissait passer cette machine, quand la dimension des portes s'y refusait. Louis n'éprouva pas, à la vue de son ministre, ces retours de confiance, auxquels il s'abandonnait volontiers quand il se croyait des torts à réparer envers lui. Inquiet de sa propre santé, il paraissait moins attentif aux maux du cardinal. Peut-être aussi le moment était-il arrivé, où, lassés l'un de l'autre, ils avaient épuisé, dans une longue contrainte, la patience de se supporter : mais cette nouvelle épreuve n'était pas ré-

servée à leur union ; la fin de Richelieu approchait. Lorsqu'il sentit le danger de sa situation, il prononça d'une voix ferme des adieux au roi, se consolant, disait-il, par la satisfaction de laisser le royaume au plus haut degré de gloire. Il recommanda Mazarin, et les autres ministres, dont il loua les services et la fidélité. Il envisagea la mort avec l'attention calme qu'il avait coutume de donner à ses occupations ordinaires. Ayant demandé le viatique : « Voilà mon Seigneur et mon Dieu, s'écria-t-il ; je proteste devant lui que dans tout ce que j'ai entrepris, je n'ai jamais eu en vue que le bien de la religion et de l'état. » Lorsqu'on lui demanda s'il pardonnait à ses ennemis, les uns disent qu'il répondit : « Je n'ai d'ennemis que ceux de l'état. » D'autres entendirent seulement qu'il pardonnait volontiers. Les princes, les grands de la cour, remplissaient son appartement. Plusieurs se retirèrent édifiés de sa piété tranquille : quelques-uns en furent épouvantés, craignant qu'une si constante sécurité ne cachât de périlleuses illusions. Le roi se contenta de dire froidement : « Voilà un grand politique » mort. » Le cardinal de Richelieu termina sa carrière, le 4 déc. 1642, dans la cinquante-huitième année de son âge et la dix-huitième de son ministère. Les honneurs funèbres lui furent prodigués avec le faste qu'il avait aimé pendant sa vie ; et le peuple, toujours content du changement de maître, fit des feux de joie. Le testament, qui pourvut au partage de la succession du cardinal, semblait répartir la fortune d'un prince. Le roi était inscrit parmi les légataires, soit par la vanité du testateur, soit à titre de restitution déguisée. Louis XIII accepta un million et demi en espèces,

bles, et le palais Cardinal (2). Le ministre ne s'était ménagé grands moyens d'économie elle : chaque semaine, il récompenses de son maître sans se résoudre toutefois, par an, moins de quatorze. Sa table, ses équipages, que, toute l'ordonnance de n faisait envie au roi, qui as si bien servi. Ce grand pesait pas entièrement sur enéral de trois ordres mo- s, les plus richement dotés, eurs bénéfices s'étaient trou- ouvenance. Richelieu était in- au travail, quoique sa santé délicate, et qu'il éprouvât des continues. Il se couchait ment à onze heures, dor- is ou quatre heures de suite,crivait lui-même, ou dictait crétaire, et se rendormait six heures, pour se lever pt et huit. Bien que natu- t haut et impérieux, il con- le prix des manières affa- physionomie mobile et à il savait commander, ai- reilleusement à la dissimula- le voyait comme abîmé dans r, *demi-mort*, disait la reine. l'instant après, gai, enjoué. tendait aussi qu'il avait les à commandement. Il ac- tout le monde avec une politesse, tendant une main se à ceux qui venaient lui a, lorsqu'il avait dessein de r, il les comblait de louan- : caresses. Il était ardent à ervice à tous ceux qui lui

montraient de l'attachement ; et l'on pouvait compter sur sa parole. Ses domestiques le regardaient comme le meilleur des maîtres ; et il les récompensait libéralement : mais son esprit ombrageux leur causait souvent de grandes inquiétudes. Un jour qu'il aperçut, sous le lit de son valet de chambre, qui couchait dans son appartement, deux bouteilles de vin, il s'imagina que ce pouvait être du poison, et le contraignit de le boire toutes deux en sa présence. Il se piquait d'un grand attachement pour la religion, et fut soigneux d'en accorder les pratiques avec ses immenses occupations. Il communiait tous les dimanches, et disait la messe aux grandes fêtes. Ses mœurs exercèrent la censure de ses ennemis. Les libelles lui attribuent des intrigues galantes avec sa nièce de Combalet et la duchesse de Chevreuse. Voltaire le déclare amant public de Marion de Lorme : mais si le cardinal a payé de honteux tributs à la faiblesse humaine, il s'environna des plus épaisses ténèbres. Un roi, scandalisé de ce que son premier ministre s'était fait dispenser par le pape de réciter le bréviaire, n'eût point toléré les mœurs irrégulières d'un prêtre. Pour justifier l'inconvenance de ses exploits guerriers, Richelieu associa beaucoup d'ecclésiastiques à sa carrière militaire. Au siège de la Rochelle, on ne voyait qu'évêques et abbés, chargés de diriger les travaux et les approvisionnements. Il fit amiral l'archevêque de Bordeaux, qui livra plusieurs combats ; il envoya le père Joseph discuter des plans de campagne avec le duc de Weimar. Entre les accusations hasardées intentées à sa mémoire, il n'en est peut-être pas de plus téméraire, que celle d'avoir

manuscrit, riche en manuscrits orientaux à la Sorbonne ; mais il paraît que avant jamais à sa destination. Voyez, à u réclamation de l'abbé Ladvocat, dans les *sciences*, de mai 1798, p. 293.

fait périr Grandier dans les flammes, pour se venger d'une satire. Le cardinal croyait aux sorciers ; et ses écrits témoignent qu'il partageait, sur plusieurs points, la crédulité de son siècle. Rien ne prouve que son intervention, dans ce singulier procès, dépassât ce que l'ordre public réclamait d'un ministre vigilant. (*V. GRANDIER.*) S'il était vindicatif, sa haine allait droit au but par des moyens prompts et naturels. Pénétré de son mérite, jusqu'à croire que le roi et la France n'existaient que par lui, il ne voyait de salut pour l'état, que dans la conservation du pouvoir en ses mains : il s'identifiait tellement avec la personne du souverain, qu'on ne pouvait attaquer le cardinal, sans être criminel de lèse-majesté. C'est ainsi qu'il justifia, peut-être, à sa conscience, une sévérité impitoyable, qui semblait avoir rayé, des prérogatives d'un fils de Henri IV, le droit de faire grâce. Il parut se complaire dans les rigueurs qu'exigeaient ces temps de troubles et de factions. L'intention de se disculper du reproche de cruauté, le rendit plus dur encore, en ce qu'il refusa de sauver ceux qu'il affectionnait, afin de se montrer impassible à toute autre considération qu'au bien public : il eut épargné Saint-Preuil, malgré de criminelles exactions, si ce brave guerrier lui eût été indifférent. Presque toujours la prison ou la disgrâce d'un personnage entraînait dans la même infortune les amis et les parents. Mais on exagéra l'étendue de maux dont la réalité n'était que trop fâcheuse. La tyrannie reprochée au cardinal, reste sans excuse, à l'égard des accusés distraits de leurs juges naturels, livrés à des tribunaux temporaires institués uniquement dans le but d'obte-

nir la condamnation. Le roi s'était laissé persuader que son autorité n'avait point de bornes, et l'annonçait franchement au doyen et aux présidents du parlement : « Ceux qui prétendent, disait-il, que je ne puis donner les juges qu'il me plaît à mes sujets quand ils m'ont offensé, sont des ignorants indignes de posséder leur charge. » La majesté du trône fut sacrifiée aux passions du ministre, lorsque le roi présida, en personne, au jugement du duc de Lavalette, et à celui du duc de Vendôme. Richelieu n'avait pas d'intérêt plus pressant que de subjuguier le roi ; c'était aussi l'objet constant de sa sollicitude, le travail de tous ses moments. Fertile en expédients, il avait composé un *Mémoire sur les moyens d'empêcher les cabales de la cour* ; et il l'offrit aux méditations du roi. Le prince y lut qu'il était obligé, *en conscience*, de ne recevoir aucune confiance contre son premier ministre, sans la révéler et nommer l'accusateur ; le monarque goûta le précepte, et, scrupuleux dénonciateur des ennemis du cardinal, s'exempta rarement de les livrer. Un autre écrit fut destiné à l'usage du roi, par le père Joseph : c'était un *Traité sur l'unité du ministre, et les qualités qu'il doit avoir*. L'auteur soutient qu'un roi ne peut se passer d'un premier ministre qui soit ecclésiastique ; qu'il est juste de lui laisser une pleine autorité, de le combler d'honneurs et de richesses ; de se défier des plaintes dont il serait l'objet ; et que le prince, eût-il promis d'en garder le secret, l'est tenu de les lui communiquer. L'obligation de préférer son ministre à ses plus proches parents, complète les devoirs de la royauté, selon l'enseignement du père Joseph. Par des

emblables, employés sans Louis fut comme enlacé filets habilement tendus pas. On ne dédaignait pas de se servir quelquefois de la flatterie : la statue s'éleva aux frais du car la plus belle place publi-ût alors dans Paris ; hom-écant de la part d'un sujet, sous le règne suivant, par al de La Feuillade. Riche- placé si haut, que sa di-rait exiger des dédomma- aux soumissions qu'il ne refuser au monarque. Les ni cédaient la droite ; il ou fauteuil devant la rei- gouverneurs de province, dans le ressort de leur lement, ployaient humble- s déclaraient, comme le Condé, préférer le bien, et le contentement de leur le cardinal, à toute même prince faisait épou- fils, surnommé depuis le ondé, Clémence de Maillé- èce du ministre redouté. Le politique de Richelieu se de trois résolutions, suivies stance pendant dix-huit priver le calvinisme d'une : offensive ; contraindre les devenir humbles sujets du ausser, au préjudice de la l'Autriche, la considération e de la France ; telle fut la 'eutreprit le ministre. Ren- de partie, du moins, de ces rojets à des temps tranqui- été permis. Les exécuter, au es révoltes de la cour, ap- les princes du sang, malgré se du roi, l'opposition fu- : la reine-mère, les cabales du duc d'Orléans, ce fut cer-

tainement l'ouvrage d'un homme su- périeur. Montesquieu, dans son pa- rallèle entre Louis XI et Richelieu (4), termine ainsi le portrait de ce dernier : « Il fit jouer à son monar- » que le second rôle dans la monar- » chie, et le premier dans l'Europe ; » il avilit le roi, mais il illustra le » règne. » La monarchie conserva long-temps les forces qui lui avaient rendu la vie. La mémoire de Riche- lieu protégea la régence d'Anne d'Autriche, mieux que les finesses italiennes de Mazarin ; et le grand cardinal ouvrit la carrière aux mer- veilles du règne de Louis XIV. Mais l'admiration de la postérité ne sau- rait disculper Richelieu, de s'être attiré la haine méritée de ses contem- porains. L'humanité le blâme, sans que jamais la politique puisse l'ab- soudre, d'actions cruelles, de fourber- ries honteuses, de perfidies, qu'un génie élevé, joint à un cœur noble et généreux, aurait mis sa gloire à éviter. Les développements indis- pensables auxquels nous nous som- mes livrés, laissent peu d'espace pour les écrits du cardinal de Richelieu. Les seuls dont l'authenticité n'a pas été contestée, ont rapport à la théologie. On en peut voir la lis- te dans le Moréri de 1759 ; nous in- diquerons : I. *Les principaux points de la foi catholique, défendus contre l'écrit adressé au roi par les minis- tres de Charenton, Poitiers*, 1617, in-8°. (5) II. Un catéchisme, inti- tulé *Instruction du chrétien*, ibid., 1621, in-8°, expose, d'une manière nette et précise, la doctrine de l'Égli- se : il a eu au moins vingt-quatre éditions, a été traduit en latin (1626),

(4) *Archives littér. de l'Europe*, II, 304, 1804, in-8°. Voy. Part. MONTESQUIEU, XXIX, 521.

(5) L'auteur veut y paraître en même temps théo-

en basque (1626), en arabe (1640, in-4°), etc. III. *La méthode la plus facile et assurée de convertir ceux qui sont séparés de l'Eglise*, Paris, 1651, in-fol. Cet ouvrage solide, où règne un ton de douceur et de modération digne de servir d'exemple à tous ceux qui se mêlent de controverse, fut composé, à ce que l'on croit, par l'abbé de Bourzeis, et par quelques autres théologiens, de sorte que le cardinal n'en est que le père adoptif. IV. *La perfection du chrétien*, Paris, 1646, in-4°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions : il offrit, dans le temps, des rapprochements piquants entre les maximes qu'il contient et la conduite de l'auteur. V. *Mémoires sur les événements du règne de Louis XIII*. Les fragments qui s'en trouvent dans les papiers de Mézerai, furent attribués à cet historien, et imprimés sous le titre d'*Histoire de la mère et du fils*, et sous celui d'*Histoire de la régence*, etc. On a jugé avec raison, que cet écrit n'était pas digne de Mézerai (V. ce nom). En effet, le style ne ressemble nullement à celui de l'historien, qui est beaucoup plus correct. Il est maintenant reconnu, après de longues controverses, que le cardinal de Richelieu est auteur non-seulement de l'*Histoire de la mère et du fils*, mais d'une suite de Mémoires sur les événements de son temps. Prosper Marchand, Lenglet-Dufresnoy, Foncecagne, en sont demeurés convaincus. On savait qu'il existait, au dépôt des affaires étrangères des Mé-

logien et politique, deux qualités qui ne s'amalgament guère ensemble : ce qu'il y a de bien sûr, c'est qu'il n'y donna pas de grandes preuves d'érudition en traduisant *Terentianus Maurus*, qui est le nom d'un grammairien, par le *Maure de TERENCE*, preuve qu'il ne connaissait pas tous les auteurs dont il parlait.

T—D.

moires manuscrits, corrigés de la main du cardinal. M. Petitot de publier une édition faite près ce manuscrit (6). Le cardinal, qui voulait acquérir tous les genres de célébrité, n'a pas su le prix du naturel dans le style. Les Mémoires laissent apercevoir l'auteur, soupçonner le théologien de connaître les inspirations des esprits, Boisrobert et Colletet, il s'y trouve des portraits d'une main ferme, et des fautes rieurs, qui n'ont pu être commises d'un homme initié dans les secrets de l'état, admis dans l'intérieur de la famille royale. VI. *Testament politique du cardinal de Richelieu*. L'authenticité de cet écrit a été le sujet de vives attaques de V. Foncecagne les a victorieusement repoussées, en montrant que deux manuscrits connus viennent l'un de la duchesse d'Aiguillon, l'autre du cardinal, et l'autre de l'abbé de Roches, son secrétaire. On ajoute le témoignage de l'archevêque de Toulouse Montchal, qui rapporte ses Mémoires, que le cardinal avait montré le manuscrit de son testament politique. C'est sans doute qu'on a jamais pensé de plus sur le gouvernement des états reportant à l'époque où l'auteur vivait. La Bruyère s'est exprimé avec force au sujet de ce testament. « Celui qui a achevé de s'en débarrasser, ou n'a jamais écrit » a dû écrire comme il l'a fait. » pensons que ce jugement est tout à fait juste. Toutes les éditions antérieures à celle de 1764, imprimées par Foncecagne, sont incom-

(6) Elle fait partie de la collection des manuscrits relatifs à l'Histoire de France, 2^e série. VII et VIII de ces Mémoires du cardinal de Richelieu (compréhensifs de 1632 à 1635) viennent de la bibliothèque de la ville de Paris, décembre 1813.

les ne contiennent pas la narration des grandes actions ; c'est une suite au prétre du Testament, qui fut en 1756, parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi. Dans l'édition de 1764, de Foncemagne à Voltaire d'un grand intérêt. Une *Troisième partie* de ce (Amsterdam, 1689, in-quelques exemplaires sont *Mémoires politiques* du e Richelieu, n'est qu'une on du *Traité de la politique* (Voy. CHASTELET,) : M. Barbier donne de ails sur ce livre, dans la de son *Dictionnaire des*, n°. 11164. VII. *Journal du cardinal de Richelieu, pendant le grand orage, en l'année 1630 et 1631, Mémoires écrits de sa main*, 8°. Il s'en trouve beau- tions, dont la meilleure l'Amsterdam, 1664, 2. Ce journal a été imprimé e volume de l'Histoire de e ne sont que des notes à riculier du cardinal, qui t une partie des moyens : servit pour observer et complots de ses ennemis. e, voulant surprendre les la reine-mère, il abusait du tte princesse pour les de- istrologues. On a plusieurs rdinal de Richelieu (Voy. Jean LECLERC et René Ri- flais son meilleur historien le P. Griffet, dans l'His- Louis XIII. Son mauso- bef-d'œuvre de Girardon,

se en bronze, placé dans la salle des rois, est aujourd'hui à la bibli- me, et l'on y a joint, enchaîné sous

XXVIII.

fait l'ornement de l'église de la Sorbonne : il est gravé dans le Musée des monuments français. C—L.

RICHELIEU (ALPHONSE-LOUIS DU PLESSIS DE), connu sous le nom de cardinal de Lyon, était l'ainé d'Armand. Après la mort de son oncle, évêque de Luçon, il fut nommé pour le remplacer ; mais il s'empessa de résigner ce bénéfice à son frère, et entra dans l'ordre des Chartreux, où, pendant vingt-un ans, il mena la vie la plus austère. Il fut tiré, malgré lui, du cloître, et appelé, en 1626, à l'archevêché d'Aix. Deux ans après, il passa sur le siège de Lyon ; et, en 1629, il reçut le chapeau de cardinal, du pape Urbain VIII, qui, dans cette circonstance, s'écarta du réglemeut de Sixte-Quint, portant que deux frères ne pourraient être admis en même temps au sacré collége. Sur la démission du cardinal de la Rochefoucauld, il fut nommé grand-aumônier de France, en 1632 ; et, l'année suivante, le roi Louis XIII le fit commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Chargé de terminer les différends qui existaient entre la France et la cour de Rome, il s'acquitta de cette mission avec succès, et se hâta de revenir dans son diocèse, qui était affligé d'une maladie pestilentielle. Il signala, dans cette circonstance, son zèle et son immense charité, se devouant lui-même pour porter aux malades les secours dont ils avaient besoin. La mort de son frère, que suivit celle du roi Louis XIII, l'affligea vivement. Sa charge de grand-aumônier l'obligea de se rendre à Paris, pour les obsèques du roi ; mais il revint aus-

le cristal, un petit doigt du cardinal-ministre, que, lors de l'exécution révolutionnaire, un maçon détacha pour en avoir la lague, et que recueillit précieusement le frère du bibliothécaire, M. Petit-Badel. G—CE.

sitôt à Lyon, dont il ne s'éloigna plus que pour assister à l'élection d'Innocent XII, et en 1645, pour présider l'assemblée du clergé. On lui a reproché d'avoir trop docilement embrassé les ressentiments de son frère le ministre. Lorsque la malheureuse duchesse de Montmorenci passa par Lyon, après la mort funeste de son mari, elle désira chercher des consolations auprès de M^{me}. de Chantal, dont la grande piété était connue : l'archevêque ne voulut pas absolument le lui permettre. Souvent il regretta la tranquillité dont il avait joui dans le cloître. Peut-être, disait-il, dans sa dernière maladie, vaudrait-il mieux que je mourusse sur la couche de dom Alphonse, que sur le lit magnifique de l'archevêque de Lyon. Ce prélat termina sa carrière, le 23 mars 1653, et fut inhumé dans l'église de la Charité, qu'il avait fait bâtir. L'épithaphe qu'il s'était composée, mérite d'être connue (1). Son diocèse lui dut l'établissement d'un grand nombre de monastères. C'était, dit Dreux du Radier, un génie plus sombre que brillant, plus solide qu'agréable ; il écrivait assez bien, et parlait fort mal. Jamais il ne put faire un vers latin. De tous les poètes, il n'aimait que Lucain. Il savait Sénèque par cœur, et en avait fait de longs extraits (*Voy. la Biblioth. de Poitou*, III, 358). On a de lui quelques *Lettres* à son frère Armand, insérées dans le *Conservateur* (mai 1755). La bibliothèque du Roi possède un *Recueil* in-fol. de ses lettres à Louis XIII et aux plus illustres personages de la cour. L'abbé De Pure

(1) La voici : *Pauper natus sum. Pauperem vovi, Pauper morier, inter Pauperes sepeliri volo.* On trouve une autre épithaphe de ce prélat, dans le *Callia christiana*.

a publié la *Vie* de ce prélat tin, Paris, 1653, in-12. Son *trait* a été gravé par Mellanme, in-fol. ; il fait aussi p *Recueil* de Moncornet. W

RICHELIEU (LOUIS-FRANÇOIS D'ARMAND DUPLESSIS DE), II^e de France, naquit le 13 mars 1629, Fils aîné d'Armand-Jean Villedieu, duc de Richelieu, général des armées de France, et d'Anne-Marie d'Acigné, il était petit-neveu de Richelieu, et fut destiné, par ses nombreuses qualités, par ses succès, et toujours faciles, à la guerre, dans les négociations, surtout en amour, à rendre ainsi dire populaire ce nom premier ministre de Louis XIV, rendu historique. Appelé par le roi à fournir une carrière plus glorieuse que celle de la plupart de ses contemporains, il vint au monde avant l'âge (à sept mois), et si faible, qu'il fut constitué, qu'on fut long-temps en espoir qu'il conservât sa frêle existence. On l'éleva dans une éducation de coton ; et les soins qu'on lui donna, raffermirent sa frêle constitution. Le jeune duc de Fronsac, le nom qu'il porta d'abord, baptisé en 1699, et tenu sur les fonts par le Roi et par la duchesse de Bourgogne. Son éducation confiée à des maîtres habiles ; profita peu de leurs leçons : sement il fut de ces êtres, si ment favorisés de la nature, pléent, à force de tact et d'instinct, aux connaissances que les autres n'acquièrent que par une longue application. Chez lui aussi pour tous les plaisirs se donnaient avant l'âge ; et sa famille s'empressa de le marier, contre son inclination, avec Mlle. de Lamoignon, sœur du duc, et nièce du

nom, archevêque de Paris, mariage convenait d'autant au vieux duc de Richelieu, qui même avait épousé en troisièmes la mère de cette demoiselle, mais le duc de Fronsac, qui n'était pas sa belle-mère, témoignait avec une invincible pour une plus âgée que lui, qui manquait d'âge, et qui, selon le maréchal de Mâle, était acariâtre. C'est ce qui dit plus tard que Richelieu, comme César, fut le mari de toutes les femmes, n'a jamais été celui de sa première épouse. Présenté à la cour en 1710, à l'âge de quatorze ans, il y fit la plus grande sensation par la beauté de sa figure et par la vivacité de son esprit. Il fut accueilli avec une bonté vraiment paternelle par Louis XIV, qui appréciait tout ce que le royaume devait de reconnaissance au nom de Richelieu. Mad. de Mâle, qui était portée à aimer le jeune duc de Fronsac, le fils de ses plus anciens amis, l'approuva son élève. Voici en quels termes arrivait au duc de Richelieu le rapport de son fils à la cour : « Je suis, mon cher duc, d'avoir à dire que M. le duc de Fronsac n'est pas très-bien à Marly. Jamais un homme n'est entré plus agréablement dans le monde. Il plaît au roi et à toute la cour. Il fait bien ce qu'il fait ; il danse très-bien ; il est honnêtement ; il est à cheval avec merveille : il est poli ; il n'est ni timide, ni n'est point hardi, ni il est respectueux : il raille ; il est de très-bonne conversation ; rien ne lui manque. Madame la duchesse de Bourgogne a une toute particulière attention pour M. votre fils, etc. » Mais on ne tarda pas à recevoir que celui qu'on croyait si simple et étourdi, était déjà un hom-

me aussi redoutable par la séduction de sa personne, que par son génie entreprenant et par ses indiscrétions. La malice des courtisans interpréta d'une façon défavorable la préférence que la duchesse de Bourgogne croyait pouvoir donner, sans conséquence, à celui qu'elle appelait *sa jolie poupée* ; et le duc de Richelieu, alarmé sur la manière dont le Roi prendrait cette interprétation donnée à un badinage innocent, sollicita une lettre de cachet pour son fils, et le conduisit lui-même à la Bastille, le 22 avril 1711. Pour que ce temps d'une retraite forcée devint utile au jeune prisonnier, le roi desira que l'abbé de Saint-Remi, s'enfermât avec le duc : ce respectable instituteur l'initia à la langue de Virgile, et lui donna quelques connaissances générales ; mais jamais il ne put parvenir à lui apprendre l'orthographe. Le duc de Fronsac montra enfin des procédés plus tendres pour son épouse qui venait le voir dans sa prison. Rendu à la société au bout de quatorze mois de captivité, il sut se ménager, auprès de Mad. de Maintenon elle-même, un appui contre la sévérité de son père. Bientôt il partit pour l'armée, où il servit en qualité de mousquetaire, et débuta par cette fameuse campagne de 1712, où Villars sauva la France à Denain. Ce général, charmé des dispositions du jeune-homme, en fit son aide-de-camp. Fronsac le suivit aux sièges de Marchiennes, de Douai et du Quesnoi. Il fut blessé à la tête d'un éclat de pierre devant Fribourg ; Villars, voulant récompenser sa bravoure, le désigna pour aller porter au Roi la nouvelle de la reddition des forts. Le duc parut tremblant devant Louis XIV, qu'il voyait pour la première fois depuis sa sortie de la

Bastille : néanmoins il lui fit le récit des opérations de la campagne avec tant de netteté et de présence d'esprit, que le monarque, étonné des connaissances qu'il avait acquises en si peu de temps, lui prédit que, s'il continuait, il était destiné à de grandes choses. A la mort de son père, arrivée le 10 mai 1715, Fronsac prit le nom de Richelieu. Il recueillait une succession tellement grevée de dettes, qu'il prit le parti d'y renoncer pour s'en tenir à une substitution considérable: les duchés de Richelieu, de Fronsac; les seigneuries de la Ferté-Bernard, Coze, Conac et autres, devinrent son partage; et ce qui lui fit véritablement honneur, c'est qu'il paya entièrement ceux des créanciers de son père qui n'avaient pu trouver dans la succession de quoi être remboursés. Après la mort de Louis XIV, Richelieu, attaché par reconnaissance à la mémoire de ce grand roi, se montra peu empressé de plaire au régent. Il ne dissimula pas ses regrets sur la perte d'un tel monarque; et il ne cessait de lancer, contre le duc d'Orléans et ses confidents, de ces épigrammes qui alors ne nuisaient à la fortune de personne, et qui cependant n'avancèrent pas la sienne. Le régent témoignait peu d'estime pour ses talents, et ne se pressait pas de satisfaire son ambition. Le duc de Richelieu ne laissa pas toutefois de se distinguer, dans cette cour corrompue, par l'éclat et la prodigieuse multiplicité de ses aventures. Il semblait se plaire à désoler le régent, en lui enlevant ses maîtresses, ou du moins en partageant leurs faveurs. Quoique peu susceptible de jalousie, ce prince, qui le rencontrait toujours sur son chemin, exprimait parfois son mécontentement : sa colère se dissipait facilement, par-

ce que Richelieu était un tant convive. En se montrant à lui, en ne lui laissant aucun des affaires, il l'admettait à ses plaisirs. Un jour, d'ensemble à la paume, donna avec sa raquette lent à l'œil; et, dans la sa douleur, il s'écria *jamais heureux avec d'homme - là!* Aussi le combat singulier que combat, Richelieu exposait sa vie qu'il savait si bien les duels nombreux de héros, ont aussi contrainte célèbre. Celui le comte de Gacé, fils de Matignon, et dans blessé, fit tant de bruit, se crut obligé de se rivaux à la Bastille (le 4 Richelieu ne recouvra le 21 août suivant. Il le 26 février 1717, d'Madrid le collier de l'Esprit au prince des A. Philippe V. Cette mise ne sait pourquoi) ne plie, amena néanmoins relations assez intimes de Richelieu et le pri-mare, ambassadeur Paris. La duchesse du de concert avec Alber une conspiration contre apprécia toute l'utilité rait tirer d'un homme prenant que Richelieu dans le secret de la cor- une lettre très-flatteuse le cardinal Alberoni. LÉANS, XXXII, 107. jeune duc s'enivra de homme d'état qui pa pris son grand-oncle. Il promit, dit-on, de

ville de Baïonne, où son qu'il venait d'acheter, prison, et de contribuer à quelques provinces du mi-ouverte de la conspiration pour la troisième fois, Ri-Bastille, le 28 mars 1719. bois, son ennemi personnel dans son arrestation il effrayant; et Richelieu, ibord dans un cachot mal-rogé par d'Argenson et jages prévenus contre lui, ne temps la crainte de se liqué dans un procès capi-c d'Orléans avait dit: « J'ai es mains des pièces assez pour faire couper au duc de eu quatre têtes, s'il les » Dans cette circonstance, ce dernier montra beau-caractère. « Malgré les trai-tales plus durs, dit M^{me}. de dans ses Mémoires, malgré terrogatoires longs et fré- qu'il subit, et toutes les es qu'on employa pour le endre, jusqu'à des lettres con- tes de la part d'une princesse intéressait à lui, on ne put se e maître de son secret. » L'a- trouva moyen de forcer les a de sa prison. Deux prin- dont il était aimé, Mlle. de ais, et Mlle. de Valois, e régent, abjurant leur ri- réunirent leurs efforts pour ler à sa liberté. Il fut d'abord é dans une chambre plus puis il obtint la permission de e l'air sur une des tours de la t, pendant une heure chaque in de rétablir sa santé altérée. promenade devint bientôt pour sion d'une sorte de triom- es femmes qu'il avait sédui- classées, oubliant, dans son

danger, et ses torts et le soin de leur propre réputation, prirent l'habi-tude de venir se promener dans la rue Saint-Antoine pour le voir. Cette promenade devint à la mode; et, pendant une heure, une foule de voi-tures élégantes parcouraient à la file l'espace qui s'étendait depuis le pied des tours jusqu'à la porte Saint-An-toine. Des gestes expressifs établis-saient une sorte de dialogue entre elles et le captif; et cette scène sin-gulière donne une idée de la licence des mœurs à cette époque. Le duc sortit de la Bastille le 30 août, et sa prison fut commuée en un exil à Con-flans, chez le cardinal de Noailles. Le régent, informé que Richelieu s'échap-pait toutes les nuits pour aller à Paris, le reléguait à Saint-Germain-en-Lai-e; mais bientôt M^{lle}. de Valois obtint sa grâce entière, en consentant à donner sa main au duc de Modène, que, depuis long-temps, le duc d'Or-léans la pressait vainement de rece-voir pour époux. « Ainsi le duc de » Richelieu obtint sa liberté par le » sacrifice d'une belle victime, qui » s'était volontairement immolée à » ce prix. » (Mém. de M^{me}. de Staal.) Son troisième séjour à la Bas-tille, et les dangers qu'il y courut, avaient fait sur son ame une impres-sion profonde; et s'il n'abandonna jamais les intrigues amoureuses, il n'en fit plus du moins son occupa-tion unique, et tâcha de se rendre utile dans les grandes affaires. La mort du marquis de Dangeau laissait une place vacante à l'académie fran-çaise; ses amis lui persuadèrent de la demander. Le nom seul de Riche-lieu pouvait alors justifier cette am-bition de la part d'un jeune seigneur de 24 ans, qui n'avait encore écrit que des billets-doux. Il fut élu d'une voix unanime, et reçut le 12 déc. 1720.

Trois académiciens, Fontenelle, qui, ne négligeait aucune occasion de faire la cour aux grands, Destouches et Campistron, se chargèrent à l'envi de composer son discours de réception. Richelieu prit les principaux traits de chacune de ces compositions ; et guidé par ce tact exquis que la nature lui avait donné, il en tira un discours qu'il écrivit de sa main, et qui avait le mérite rare de la concision jointe à la convenance du style. On y remarquait un assez bel éloge de Louis-le-Grand. Les fragments de ce discours, qu'on a trouvés dans les papiers de Richelieu après sa mort, présentaient un grand nombre de fautes d'orthographe. Trois mois après, il fut reçu pair au parlement pour son duché de Richelieu, le 6 mars 1721. Comme ses moindres actions portaient un caractère de célébrité, cette cérémonie, qui ne fixait ordinairement les regards de personne, devint un jour de fête pour les femmes, qui formaient toujours cabale en sa faveur. L'année suivante (sept. 1722), il fut nommé gouverneur de Cognac ; mais cette première faveur qu'il eut du régent, fut promptement suivie d'une nouvelle disgrâce. Richelieu s'était exprimé trop librement sur plusieurs changements qui s'étaient opérés à la cour : il lui fut interdit non-seulement d'y paraître, mais même d'assister au sacre du roi. Bientôt la mort du cardinal Dubois et celle du duc d'Orléans délivrèrent Richelieu de deux hommes qui avaient toujours humilié son ambition. Favorisé par la marquise de Prie, qui gouvernait le royaume sous le nom du duc de Bourbon, premier ministre, il fut nommé ambassadeur à Vienne. La mission dont il fut chargé était grave et difficile. Il s'a-

gissait de prévenir les desseins du roi d'Espagne Philippe V, qu'on avait voulu renvoyer de l'infante sa fille, au jeune roi Louis XV, travailleur à faire déclarer l'empereur Charles VI contre la France. Le désir d'acquiescer de l'éclat à ses premières actions dans la carrière politique, et au duc de Richelieu des dévotion vives et fières, qui sauvèrent l'honneur de la France, et lui en valurent beaucoup à lui-même. Il arriva à Vienne, le 8 juillet 1725. Richelieu, ministre de Philippe V, fier de son titre dont il jouissait à la cour de France, annonçait l'intention de ne pas se laisser insulter par Richelieu. Un jour que l'empereur voulait le devancer pour entrer à Vienne, il l'écartera en lui donnant un violent coup de coude. Ensuite plusieurs provocations se firent, qui ressemblaient à des cartels, auxquelles Ripperda ne répondit pas, et l'on vit avec étonnement le ministre de France sortir de Vienne, le 10 août, du jour où Richelieu devait faire son entrée solennelle, et où la préséance devait être tenue. Ainsi, pour son coup d'essai, le ministre de France ne fut pas plus honoré que son ambassadeur, et ne put chasser honteusement un adversaire dont le crédit aurait été le plus grand obstacle au succès de sa mission. La magnificence qu'il fit lors de son entrée d'apparat à Vienne, le 7 nov. 1725, fut extraordinaire. Le nombre des voitures de sa suite montait à soixante-quinze ; les chevaux de son carrosse, et ses officiers, étaient ferrés en argent, mais de manière qu'ils pussent sans dommage aller sur le chemin perdu de leurs fers, qui abandonnés au peuple. Richelieu méla bientôt que la crainte exagérée les intentions hostiles de l'empereur envers la France.

il n'en rencontra pas moins de véritables obstacles auprès du prince Eugène, principal ministre de Charles VI, et qui persévérait dans son inimitié contre la France. On ne vit pas sans étonnement Richelieu suivre avec constance les détails d'une négociation épineuse, et se livrer au travail le plus souvent pendant quinze heures par jour. Quelques intrigues qu'il employa pour connaître et pour détourner les projets du prince Eugène, « sortaient, dit M. La-cretelle, des procédés ordinaires de la diplomatie. C'étaient toujours des femmes qu'il faisait servir à ses desseins : il peignait, à la cour de Versailles, toutes ses bonnes fortunes, comme des actes de dévouement pour la gloire de son maître. » Quoi qu'il en soit, il s'attira l'estime et l'affection de Grimaldi, nonce du pape, dont les bons offices applanirent bien des difficultés, et amenèrent enfin la signature des préliminaires de paix, qui furent signés le 13 mai 1727. Le marquis de Brille, vieux diplomate et ministre du duc de Savoie à Vienne, n'avait cessé de contraindre Richelieu dans sa négociation : il ne put lui pardonner d'avoir si bien réussi, et il affectait de s'éloigner avec précipitation quand il l'apprenait. Richelieu le surprit un jour, et l'aborda brusquement, lui dit en face : *M. le marquis de Brille, m'avez-vous vu faire quelques fautes ou débiter quelques sottises ?* — Non, Monsieur le cardinal, répondit ce dernier avec empressement, vous avez fait votre charge, et vous vous en êtes tiré à merveille. Un des domestiques de l'ambassadeur de France ayant été insulté par des cavaliers du régiment de Visconti, il en demanda la punition, et les coupables furent pendus à la fois par-ci par-là baguettes :

mais Richelieu s'empressa d'obtenir la grâce des coupables. Le roi, pour récompenser ses services, le nomma chevalier de ses ordres, quoiqu'il s'en fallût de trois années qu'il eût l'âge prescrit par les statuts. Il n'avait alors que trente-deux ans. L'envie irritée de ses succès les calomnia ; et l'on répandit, qu'au lieu de s'occuper à Vienne des intérêts de la France, il s'adonnait aux sciences occultes : on racontait même qu'il avait, de complicité avec deux seigneurs allemands, livrés aux mêmes illusions, fait dans une carrière près de Vienne un sacrifice humain au Diable et à la lune. Ces bruits révoltants autant que ridicules, et que Duclos a néanmoins consignés dans ses Mémoires, tombèrent bientôt d'eux-mêmes. De retour à Paris, en 1729, Richelieu jouit de quelque crédit auprès du premier ministre Fleury, qu'il avait contribué à faire cardinal ; et il commença de s'insinuer dans l'esprit du jeune roi Louis XV. Il fut nommé membre honoraire de l'académie des inscriptions et belles-lettres, à la place du président De Maisons, au mois de novembre 1732. Il eut même le bonheur d'être son successeur auprès de sa veuve ; et sa correspondance avec cette dame fait partie des papiers de sa succession. En 1733, pendant la guerre excitée en Europe par la vacance du trône de Pologne, Richelieu, qui toujours donna les conseils d'une politique vigoureuse, ne fut pas des derniers à presser le pacifique Fleury, pour le porter à soutenir les droits de Stanislas Leszkinski. Il servit, en Allemagne, avec son régiment, sous le duc de Marlborough, et se distingua au siège de Koblentz, et fut nommé brigadier des armées du roi, et commandant de l'armée sa-

vante. Il était veuf de sa première femme depuis 1716 ; ce fut alors qu'il épousa (le 7 avril 1734), Mlle. de Guise, princesse de Lorraine. L'amour qu'elle lui inspira, et l'ambition de s'allier au sang impérial, lui firent vivement désirer cette union, qui n'ajouta rien à sa fortune. Elle lui procura d'abord un bonheur pur ; car, pendant six mois, il aimait sans partage une épouse digne de toute son estime, et qui, même dans la suite, conserva sur lui l'ascendant d'un caractère ferme. L'ouverture de la campagne l'appela au siège de Philipsbourg, où il se fit remarquer par son activité, et par la gaieté avec laquelle il affrontait sans cesse la mort. Un soir, après avoir commandé un détachement, Richelieu revenait accablé de fatigue et couvert de sueur, souper chez le prince de Conti : le comte de Lixen, parent de la duchesse, irrité de quelques épigrammes de ce seigneur, lui dit de s'essuyer, et ajouta qu'il était étonnant qu'il ne fût pas entièrement dégrasé, après l'avoir été en entrant dans sa famille. Richelieu ne voulut pas différer sa vengeance d'un instant. A minuit, les deux adversaires se rendirent à la queue de la tranchée, et mirent l'épée à la main. Le prince de Lixen fut tué. L'on n'osa pas punir Richelieu ; mais il s'efforça de faire oublier une faute aussi grave, en redoublant de courage devant l'ennemi : dans un des sanglants assauts qui précédèrent la prise de Philipsbourg, il eut le bonheur d'être blessé sur la tranchée qu'il avait teinte du sang de son parent. Le grade de maréchal-de-camp, qu'il obtint le 1^{er} mars 1738, fut le prix de ce nouvel exploit. Nommé, vers la même époque, lieutenant-général du roi en Languedoc,

il donna un nouvel éclat à cette noble dignité, par la manière qu'il déployait chaque fois à considérer les états de la province. Il ne fut plus rigide observateur de la tiquette et des anciens usages : rendre tous les honneurs à leur place, ne voulant déroger à sa haute eut même, à cet égard, que mêlés avec l'archevêque de Toulouse et le parlement ; mais, agissant comme un conciliateur, il les termina toujours à son avantage. Le Languedoc était déchiré par des troubles et des Les rigueurs de la cour et de la province n'avaient qu'irriter les esprits des Provençaux. Richelieu, par un mélange de douceur et de fermeté, calma cette fermentation. Il se fit d'adresse pour déterminer les états, au commencement de la glorieuse guerre de 1741, à se lever, habiller, monter à cheval, à leurs frais, un régiment de dragons, sous le nom de *manie*. Flatté de ce présent, Richelieu reconnut le service du marquis de Richelieu, en nommant son duc de Fronsac, colonel de régiment, quoiqu'il eût à peine 25 ans, et en conférant au père le grade de premier gentilhomme de la chambre (4 février 1744). Le comte de Fronsac, tant de prospérités fut troublé par la mort de son épouse, par la maturée de son épouse, qui mourut entre ses bras, au mois d'août 1744. Il en avait eu deux enfants : Louis de Fronsac, qui épousa successivement Mlle. d'Hautefort et M. Galifet, et une fille, qui fut mariée au comte d'Egmont. Louis de Fronsac arriva à cette époque de sa vie où il devait céder aux conseils de courtisans corrupteurs. Les Mémoires du temps accusent

lien d'avoir été du nombre de ces langoureux serviteurs : mais il portait dans le vice tant de grâce et de séduction, qu'en secondant les plaisirs du roi, il ne parut jamais s'avilir. S'il fut, pour le monarque, un com plaisant accompli, Louis XV, pour mériter de semblables services, savait se dépouiller avec lui de la majesté souveraine, et traiter, en quelque sorte, d'égal à égal. On voit donc figurer le nom de Richelieu dans les diverses intrigues qui firent passer successivement dans les bras du jeune monarque les quatre fameuses sœurs. Il fut, sans le savoir, d'abord le confident des amours de Louis XV avec M^{me}. de Chateauroux, l'une d'elles (Voy. ce nom) : mais bientôt il devint l'ami intime de cette favorite, et se fit distinguer parmi les courtisans qui, secondant les généreuses inspirations que le roi recevait d'elle, lui persuadèrent de se montrer à son armée, lorsque la guerre pour la succession d'Autriche embrasa toute l'Europe. Ce prince partit le 3 mai 1744 ; et Richelieu, créé lieutenant-général, de la veille, fut au nombre de ses aides-de-camp. Il dut cet avancement rapide à la valeur brillante qu'il avait déployée l'année précédente, à la malheureuse journée de Dettingen : il y eut un cheval tué sous lui ; et lors de la retraite précipitée des Français, il ne cessa de combattre à la tête de son régiment, et passa le Mein le dernier, assez heureux pour n'avoir pas reçu la plus légère blessure, bien que son régiment eût été taillé en pièces. Chargé ensuite de recueillir les blessés, il se montra par l'humanité avec laquelle il traita environ six cents Anglais restés sur le champ de bataille. Lors de la maladie de Louis XV, à Metz, c'est Richelieu, qui avait engagé la

duchesse de Chateauroux à venir rejoindre le roi, user de ses droits de premier gentilhomme de la chambre pour s'ériger en arbitre de la conscience et de la santé du monarque (car il avait aussi la prétention d'être habile en médecine). Il se rendit maître de ses appartements, congédia les prêtres et les courtisans dévots, et osa même écarter du lit du roi les princes de son sang, qui voulaient l'arracher à l'influence de sa maîtresse. Enfin les terreurs religieuses l'emportèrent dans l'âme de Louis, qui se crut un moment à sa dernière heure. La favorite fut obligée de s'éloigner : le duc de Richelieu reçut, de la bouche de D'Argenson, l'ordre de se retirer aussi ; mais il crut ne pas devoir obéir, et cette audace lui réussit. Dès que le roi fut revenu à la santé, il montra beaucoup d'affection à Richelieu, qui le suivit au siège de Fribourg. Le duc reprit tout son ascendant sur l'esprit du monarque, et contribua au rappel de la duchesse de Chateauroux ; mais la mort prématurée de cette favorite arrêta tout-à-coup les espérances ambitieuses du premier gentilhomme de la chambre. Il fut toujours persuadé que l'on avait employé des moyens coupables pour avancer la mort de la favorite. A peine l'eut-il apprise, qu'il s'écria : *Elle est empoisonnée comme Gabrielle d'Estrees* ; puis il ajouta : *C'est moi qu'on empoisonne ; j'étais sûr de ravoir le généralat des galères*. L'histoire n'a pas confirmé ces soupçons, que Richelieu faisait porter sur le garde-des-sceaux D'Argenson. La campagne de 1745, marquée par la journée de Fontenoi, nous montre Richelieu sous un jour plus avantageux. La fortune, qui ne se lassait pas de le favoriser, lui fit recueillir, dans la

mêlée, une heureuse idée, émise par le comte de Lally, et dont l'exécution devait décider le gain de la bataille : c'était d'employer, à percer la colonne ennemie, qui avait déjà rompu l'infanterie française, quatre pièces de canon, destinées à protéger la retraite du roi. Richelieu, pressentant toute l'importance de ce conseil, va le porter à Louis XV, qui n'hésite pas à l'adopter. Tandis que ces pièces éclaircissent les rangs des Anglais, Richelieu se met à la tête de la maison du roi, et se précipite sur la colonne ennemie, qui est dissipée en moins d'un quart-d'heure, laissant neuf mille hommes sur le champ de bataille. Ce fut aussi lui qui, dans le moment du danger, osa seul s'opposer à ce que le roi se retirât. Après la bataille, Louis XV lui dit : *Je n'oublierai jamais le service que vous venez de me rendre.* L'historien louerait davantage ce courtisan de ce qu'il fit dans cette journée, s'il n'avait voulu s'en attribuer seul l'honneur, et persuader que c'était lui seul qui avait, dans le moment du plus grand danger, fait l'office de général. Voltaire, entraîné aussi par sa partialité pour Richelieu, a beaucoup trop cherché, dans son Poème de Fontenoi et dans son Siècle de Louis XV, à le faire valoir aux dépens du maréchal de Saxe (1). La bataille de Rauconx, gagnée l'année suivante, fournit au duc une nouvelle occasion de signaler sa brillante valeur : mais il aspirait à commander en chef. Les princes Edouard et son frère Henri, petits-fils du roi d'Angleterre Jacques II, étaient ve-

nus en France solliciter l'appui de Louis XV, à l'effet de reconquérir le trône de leurs ancêtres. Pour les entreprises aventureuses, le duc de Richelieu opina vivement en faveur d'une descente en terre. Le roi l'envoya même à Londres afin de commander cette opération : mais les préparatifs furent tellement insuffisants, que les Anglais gardèrent si bien le port que qu'il ne fut possible de rien entreprendre. Richelieu n'en tenait pas moins vivement au plan d'expédition en Angleterre, alors alliée de la France (2); et ce fut dans la vue de distraire de ce projet, que l'impératrice Marie-Thérèse, toute pénétrée sur l'esprit de la marquise de Pompadour, le fit nommer ambassadeur à Dresde, au mois de novembre 1746. Il était chargé de commander, pour le Dauphin, la garde de la princesse Marie-Josèphe de Saxe, fille de l'électeur Auguste de Pologne. Il déploya, à cette occasion, une grande activité. Cependant tout de la part de l'ambassade ne se passa pas de remarquables. Richelieu était en outre chargé de reconnaître quel était l'effet de l'influence du roi de Pologne sur le duc de Saxe, et d'engager ce monarque à conclure pour la France des négociations de paix auprès de la cour impériale. Richelieu réussit dans sa négociation, qu'il fut même autorisé de suivre à son retour à Paris. Après avoir cueilli de nouvelles lauriers à Laufelt, où il reçut une blessure, il fut demandé par les Génois, et envoyé à Gênes pour remplacer le maréchal de Bo-

(1) Par une singulière rencontre, le Dauphin, dans la relation de la bataille, qu'il avait envoyée à son épouse, ne parlait que du duc de Richelieu; et l'on en fut d'autant plus étonné, que ce prince de jeunes années n'eût jamais ce courtisan.

(2) La conduite d'une expédition aussi aventureuse, changée pour Richelieu en une ambassade, devint le sujet de plus d'un conte contre la cour et contre ce seigneur.

qui y était mort, à après avoir délivré cette ville de l'oppression des Autrichiens, mais sans avoir eu le temps de les chasser entièrement du territoire de la république. Il n'accepta cette mission que pour avoir l'occasion d'aller faire un voyage à Rome; car il croyait la guerre à peu près finie. Dans sa traversée de Marseille à Gènes, il manqua d'être pris par un vaisseau anglais, et fut ensuite assailli par la tempête. Arrivé à Gènes, le 28 septembre 1748, il profita de ce qu'avaient si bien commencé la sagesse et la valeur de son prédécesseur; et il fut assez heureux pour avoir à faire une campagne difficile, à travers un territoire tout hérissé de pics et de montagnes. Harcelé par le comte de Brown, habile général anglais, il parvint à lui résister avec des forces très-inférieures, et sortit vainqueur de plusieurs combats. Délivrée et pacifiée, Gènes le proclama son libérateur; et, par les témoignages exagérés, peut-être, de sa reconnaissance, elle trampa la France et l'Europe, qui oublièrent les services du maréchal de Boufflers. En effet, Richelieu vit son nom inscrit parmi les nobles Genois, et sa statue pédestre fut placée dans le palais du sénat, à côté des hommes illustres de cette république. Il fut aussi créé, par le roi, maréchal de France, à la demande des Genoais. De retour à Paris, après seize mois d'absence, il put se maintenir dans la faveur de Louis XV, sans brigner beaucoup celle de la marquise de Pompadour. Il se trouva dans la cir-

constance la plus difficile pour un courtisan , lorsque celle-ci lui proposa de marier au duc de Fronsac une fille qu'elle avait eue de Lenuormand d'Étiéles , son époux. Le duc répondit avec cette grâce qu'il mettait dans tout ce qu'il disoit , *qu'elle lui faisait assurément beaucoup d'honneur ; mais que son fils ayant celui d'appartenir , par sa mère , à la maison de Lorraine , il lui demandait la permission , pour la forme seulement , d'en écrire à l'impératrice-reine.* M^{me}. de Pompadour saisit toute la force de cette réponse ironique ; et , en gardant avec lui les dehors de l'amitié , elle ne pardonna jamais au maréchal. Il venait d'obtenir la lieutenance des chasses de Gênevilliers. Il y acheta , pour en faire son rendez-vous , une maison qu'il fit embellir par Servandoni , et qui devint l'asile de tous les plaisirs. Ce fut là que Richelieu eut l'honneur de recevoir le roi plusieurs fois , et où il lui donna , ainsi qu'à la favorite , les fêtes les plus galantes. Mais il eut le malheur de tuer un homme à la chasse : désespéré de cet accident , il combla de bienfaits la veuve et les enfans du défunt , renonça pour jamais à cet exercice , et vendit au duc de Choiseul cette maison de plaisance , qui lui avait coûté des sommes énormes. Les querelles du clergé et du parlement étaient alors dans toute leur force : Richelieu , qui par un sentiment héréditaire dans sa famille , n'aimait pas ces corps déli-
bérans , donna toujours , à cet égard des conseils très-fermes au roi. Néanmoins , comme il avait de nombreux

[illegible]

that no k -propagation exists. Moreover, T is a k -propagation for B iff T is a k -propagation for B and T is a k -propagation for B .

amis parmi les membres du parlement de Paris, il fut quelquefois en position de jouer le rôle de négociateur dans les démêlés qui troublèrent si souvent le repos de Louis XV. En 1749, lors du fameux édit du vingtième, les états du Languedoc voulurent repousser cet impôt comme contraire à leurs privilèges; mais Richelieu, après avoir vainement tenté de les amener à l'obéissance par voie de conciliation, exécuta les ordres du roi, en faisant dissoudre les états, qui ne tardèrent pas à se soumettre. Ces services lui méritèrent le gouvernement de la Guienne et de la Gascogne, qu'il obtint en 1755. Malgré ces faveurs de la cour, Richelieu ne voyait pas se réunir sur lui les suffrages de l'opinion publique. Les vices brillants de sa jeunesse, qu'il conservait dans un âge si avancé (il avait soixante ans), n'étaient plus vus avec la même indulgence. Il venait tout récemment de se rendre odieux en abusant de son crédit pour persécuter des ennemis obscurs, et souvent jusqu'à des filles du peuple qui avaient résisté à ses desirs. Les courtisans haïssaient son caractère avide, et tour-à-tour rampant et hautain. Le public attribuait à ses leçons et à ses exemples les désordres dans lesquels se plongeait le monarque. Il fallait un exploit au maréchal de Richelieu. La fortune vint le lui offrir. Lorsque la guerre de 1756 éclata, il fit sentir les avantages d'une expédition sur l'île de Minorque, qui mettrait la France à portée de disputer aux Anglais l'empire de la Méditerranée. Le port Mahon, qui défendait cette île, était armé de plusieurs forts, entre autres celui de *San-Felipe*, qui passait pour imprenable. Richelieu, dépourvu du

matériel nécessaire pour une aussi grande entreprise, sut mettre de côté les règles de la vieille tactique, et tirer tout le parti possible de l'héroïsme du soldat français. Il prit la place, après un siège de six semaines, le 28 juin 1756. Dans cette expédition, il parla aussi bien qu'il agit. Le général Blakeney, gouverneur de San-Felipe, lui fit demander la raison de son débarquement dans l'île: *La même*, répondit-il, *qui a engagé les escadres anglaises à attaquer les vaisseaux du roi mon maître*. Ce gouverneur, étonné de l'activité de Richelieu, lui offrit deux fois de se rendre par capitulation. Celui-ci lui fit répondre qu'il ne voulait que des prisonniers de guerre. On connaît ce fameux ordre du jour, par lequel il interdit l'honneur de monter à l'assaut à tout soldat qui s'enivrerait. Jusqu'alors les punitions les plus sévères n'avaient pu empêcher nos troupes de boire avec excès les excellents vins du pays: mais cette noble menace produisit tout l'effet qu'en pouvait attendre le général. (Voy. GALLISSONNIÈRE.) La prise de Mahon était une des plus brillantes expéditions que la France eût accomplie depuis long-temps (4); elle excita l'enthousiasme de la nation: Louis XV seul ne parut pas partager cette allégresse. Il n'eut d'autre compliment à adresser à Richelieu, à son retour, qu'une question dédaigneuse sur la qualité des figures de

(4) Lors de l'assaut, le soldat, descendu dans des fossés de vingt et de trente pieds de profondeur, se vit un moment réduit à l'impossibilité de gravir le roc, parce que les échelles se trouvèrent trop courtes. Mais parvenus au dernier échelon, les officiers et les soldats s'élançant à l'environ sur les épaules les uns des autres, et, malgré un feu terrible, gagnant, par ce moyen, le sommet du rocher. Après la prise de la place, quand ils essayèrent de répéter de sang-froid cette manœuvre hardie, ils ne purent y parvenir.

5). Ce fut madame de qui exigea du monarque affectée après avoir tout incert avec le ministre

D'Argenson, pour em- lieu de réussir dans leur

L'amiral Byng, qui tu devant cette île par le

la Gallissonière, fut, dans livré à un conseil de

maréchal de Richelieu, Voltaire, fit un effort

mais imprudent, pour errier malheureux; mais

sage ne servit qu'à ir- ompatriotes de l'amiral

(Byng). Il faut tou- avant le cours de la lon-

de Richelieu, descendre, es plus honorables, aux

les moins propres à le r. Le 5 janvier 1757, le

tré blessé par Damiens, ompadour fut éloignée:

ui se rappelait les scènes t assez adroit pour mon-

instant, un vif intérêt à e, abandonnée déjà des

Il ne tarda pas à recueillir ce dévouement simulé;

gné pour prendre le com- de l'armée de Hanovre

maréchal d'Estrées, qui gner la bataille d'Hastem-

injustice de la cour donna des couplets satiriques

à qui en profitait (6). armée, Richelieu s'ho-

nora par la justice qu'il rendit à son prédécesseur: « M. le maréchal d'Es-

» trées, écrivit-il au roi, m'a remis

» un état de son armée et de ses pro-

» jets, en bon citoyen. Rien n'est plus

» sage: il est parti comme un héros. »

On sait avec quelle rapidité Richelieu poursuivit l'armée combinée,

commandée par le duc de Cumberland: il le poussa jusqu'à l'embou-

chure de l'Elbe; et, en moins d'un mois, il se vit maître de tout l'élec-

torat de Hanovre. Forcé de capituler, Cumberland conclut, le 8 sep-

tembre 1757, la convention de Closter-Seven, par laquelle toutes ses

troupes devaient cesser de porter les armes contre la France. Richelieu

commit une grande faute en changeant cette capitulation, qui aurait dû

être purement militaire, en une sorte de traité politique dont l'exécution

dépendait de la ratification des puissances belligérantes. Ainsi, au

lieu de dissoudre l'armée du duc de Cumberland, il la laissa tout entière

dans des quartiers où elle n'attendait que le moment favorable pour en-

freindre la convention. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. La ratifi-

cation de la cour de Versailles se fit attendre, et ne lui parvint qu'après

la défaite des Français à Rosbach. Dès-lors, les Anglais ne se crurent

plus obligés d'exécuter le traité; et le prince Ferdinand de Brunswick,

qui avait remplacé Cumberland, prit une attitude hostile contre Richelieu.

Le maréchal réussit, par ses habiles dispositions, à ne pas être entamé;

mais il n'en fut pas moins rappelé par la cour, qui jugeait la convention

de Closter-Seven d'après ses résultats, et qui l'accusait, en outre, de

s'être tenu dans l'inaction, comme si la guerre eût été finie, au lieu de se

joindre au comte de Soubise; ce qui

Fromac, fils du maréchal, qui s'éleva de Mabon par une brillante carrière récompense la croix de Saint-Louis donna la survivance de la charge d'homme de la chambre.

couplets on faisait allusion à la mort de Richelieu, de s'infester d'out ces vers de Voltaire:

l'ail, un seigneur tout à l'ombre, et vous sont destinés.

Richelieu paraît dans une chambre, à cœur, et bien boucher son nez.

aurait sans doute prévenu le désastre de Rosbach (7). Quoi qu'il en soit, Richelieu aurait mérité son rappel par les excès auxquels il se livra dans un pays exposé sans défense à ses armes, en exigeant des habitants des contributions énormes, en donnant l'exemple d'une insatiable cupidité, laissant la discipline se corrompre, et permettant tout à ses soldats, qui le surnommèrent le *petit père la maraude*. Ces excès obligèrent le roi de Prusse, Frédéric, à lui faire écrire par son frère, le prince Henri, la lettre suivante; elle est datée du 30 janvier 1758: «Après les horribles désordres, vexations et déprédations que les troupes françaises viennent de commettre dans la dernière incursion qu'elles viennent de faire dans la principauté d'Halberstadt, j'ai ordre du roi de vous avertir qu'on agira avec la même inhumanité et barbarie dans les terres des alliés du roi de France, et que désormais on exercera, sur les officiers français prisonniers, les indignes traitements que vos troupes ont exercés envers les sujets de sa Majesté, etc. » Cette lettre, trop méritée, était un peu différente de celle que lui avait écrite Frédéric avant la convention de Closter-Seven, pour l'engager à négocier: «Je suis persuadé, disait-il, que le neveu

du grand cardinal de Richelieu est fait pour signer des traités comme pour gagner des batailles. Je m'adresse à vous par un effet de l'estime que vous inspirez à ceux qui ne vous connaissent pas même particulièrement..... Celui qui a mérité des statues à Gènes; celui qui a conquis l'île de Minorque, malgré des obstacles immenses; celui qui est sur le point de subjuguier la Basse-Saxe, ne peut rien faire de plus glorieux que de travailler à rendre la paix à l'Europe. Ce sera le plus beau de vos lauriers, etc. » Il faut remarquer que Frédéric n'avait pas encore gagné la bataille de Rosbach, quand il écrivait à Richelieu sur ce ton complimenteur. Le maréchal revint à Paris: le public l'accusa d'être chargé des dépouilles de la Saxe et du Hanovre, et de se consoler de sa disgrâce par l'accroissement de sa fortune. Il fit alors construire, aux yeux des Parisiens, un pavillon élégant, qui reçut et a conservé le nom de *Pavillon d'Hanovre* (8). Là se termine la carrière militaire et politique du maréchal de Richelieu: désormais on ne trouve plus en lui que le courtisan occupé d'intrigues et de plaisirs. Il partageait son temps entre son service de premier gentilhomme à Versailles et son gouvernement

(7) Il ne pouvait entendre parler de sang-froid de la capitulation de Closter-Seven. Un jour, à table, quelqu'un fit une question relative à cette opération; le président de Gasq l'eut à peine entendue, qu'il lui dit: «Qu'avez-vous fait? vous allez troubler sa digestion; on ne lui en parle jamais, parce qu'il se met en fureur. » Le maréchal s'écria à l'instant: *Ah! c'est une horreur! c'est de toutes les sottises guerrières la plus atroce! On voulait continuer la guerre; on voulait me perdre; l'honneur m'accusera, et jamais, dans aucune circonstance de ma vie, je ne me suis conduit avec plus de bonheur et plus de prudence; c'est affreux! c'est affreux! et des vociférations, même des larmes..... Souvenirs de deux anciens militaires.*

(8) Il est juste de dire que l'auteur de la *Vie privée* de Richelieu, envers lequel il n'est pas indulgent, du reproche d'avoir consacré à la construction du pavillon d'Hanovre, le produit de ses dépouilles, dans cette campagne. On lit, au reste, dans les *Mémoires de deux militaires*, une anecdote très-positive à cet égard: «Le pavillon d'Hanovre, sur lequel on a tant jase, est bien loin d'avoir coûté ce que le public a cru ou a feint de croire. Nous y dinions souvent en tête, m'a dit une personne citée plus haut; et parlant un jour, au maréchal, de sa dénomination: Eh bien, me dit-il, cent mille écus que Carpentier m'a dépensés sont-ils si fort au-dessus de ma fortune, qu'on eût dû en tenir de mauvais propos? Je n'ai pas la fortune de mes pères; j'ai bien réellement mangé des fonds; on ne s'en est pas aperçu, le maréchal de Villars.

me, dont il alla prendre possession en 1758. Il releva d'une maladie longue et cruelle, mais utile et salutaire : une fièvre universelle, qui renouvela ses humeurs, le régénéra et le rendit en quelque sorte. Son entrée à Bordeaux, où il était précédé d'une réputation du vainqueur de l'Albion, de l'homme le plus aimable de son siècle, fut un vrai triomphe : on le reçut avec une sorte d'ivresse, et on le félicita, dans cette occasion, comme un héros. On se hâta de lui offrir, par une sorte de faste qu'aurait pu le faire un roi, une maison lui-même. Il ne paraissait en public que précédé d'une foule nombreuse : mais il s'attirait tous les cœurs par sa bonté, par ses vexations et des traits de sa plume, qui rappelaient la mémoire de ce duc d'Épernon, comte de Montbrun, gouverneur de Guienne, d'un caractère de mœurs dissolues, et qui fut à-peu-près au même point de vue. On l'encouragea tous les honnêtes gens à le suivre dans ses libéralités, et au jeu le plus libre. Cependant on ne peut lui refuser des éloges à la conduite sage et sélérante qu'il tint envers les portugais établis à Bordeaux. Après la mort de madame de Pompadour, qui fut suivie d'une mort prématurée du dauphin, Louis XV. revint à une conduite sage et sélérante et à ses devoirs et à ses inclinations naturelles. Mais le maréchal de Belle-Isle, par une persévérance dans le mal, rendit inutiles, auprès de lui, ces bonnes résolutions, et ne put que le zèle religieux de la reine (9). C'est néanmoins

à tort qu'on lui a attribué la honte d'avoir produit à la cour la comtesse Dubarry. Le maréchal était depuis quelque temps à Bordeaux, lorsqu'il apprit, avec étonnement, qu'elle était installée à Versailles. A son retour à Paris il ne témoigna que de la froideur à la nouvelle favorite, qui, le rencontrant quelquefois sur l'escalier, où tous deux avaient leur appartement, le comparait plaisamment à *saint Alexis qu'on ne voyait que sur son escalier*. Malgré ces provocations, Richelieu n'alla chez la comtesse que lorsqu'il en reçut l'ordre positif du roi. Dès ce moment il parut très-dévoûé à madame Dubarry (10). Il était de service le jour de la présentation de cette favorite : elle eut l'impertinence de se faire attendre une heure. Déjà Louis XV, impatienté, avait contremandé la cérémonie, lorsqu'elle arriva enfin. Le roi était indécis ; les courtisans se regardaient. *Sire, dit Richelieu, voilà Mme. Dubarry : elle entrera, Sire, si vous en donnez l'ordre ; et, par cette insinuation adroite, il emporta la présentation, sans avoir l'air de la demander.* Ennemi personnel des Choiseul, Richelieu forma contre eux une sorte de triumvirat avec d'Aiguillon, son neveu, et le chancelier Maupeou. Il donna à la favorite les conseils nécessaires pour faire réussir cette cabale ; mais la chute du duc de Choiseul fut inutile à l'ambition de Richelieu. Quand Mme. Dubarry demanda pour lui au roi une place au conseil, Louis XV refusa, en disant qu'il était trop léger pour traiter d'affaires sérieuses, et plus

Prévert, dans l'ouvrage intitulé *Toussaint d'être roi*, pag. 4, édit. in-8°, « affirme tenir ce fait de la bouche même de Louis XV. Nous en tenons les mêmes », dit-il.

(10) Les auteurs des *Souvenirs de deux militaires*, qui sans doute ont eu comme nous des mémoires authentiques à consulter, défendent également Richelieu d'avoir eu part à cette intrigue.

propre à mener une intrigue amoureuse qu'à donner de sages avis au conseil. C'était se montrer un peu sévère envers ce courtisan qui avait constamment été heureux à l'armée et dans les ambassades. Lors de la suppression des parlements, Richelieu se montra très-chaud partisan de cette mesure. Il avait eu plusieurs démêlés avec le parlement de Bordeaux, qui avait opposé une résistance ferme au despotisme du gouverneur de la Guienne. Ce fut un triomphe pour le maréchal lorsqu'il se vit chargé par le roi d'aller à Bordeaux faire enregistrer la suppression de cette cour. Incapable de dissimuler sa joie, il mêla le sarcasme aux rigueurs qu'il était chargé d'exercer. Il montra la même hauteur, lorsque, le 9 avril 1771, il alla dissoudre la cour des aides de Paris (*Voy. MALESHERBES*). Une difficulté s'éleva pendant cette opération. On lui demanda un ordre du roi : *Mes ordres sont mes soldats*, répondit-il, et il fit entrer une partie des troupes qui environnaient le palais; ce qui termina la discussion. C'est maintenant dans les coulisses de la comédie italienne, dont il s'était attribué la direction, comme premier gentilhomme de la chambre, qu'il faut suivre le vainqueur de Mahon. Il y mettait une importance minutieuse; il y déployait un despotisme qui le faisait paraître bien petit. Protecteur intéressé des actrices qui avaient de la figure, le vieux sultan était toujours disposé à commettre pour elles de petites injustices. Tout allait mal là comme en Guienne; et quand on s'en plaignait : *Ce sera bien pis*, répondit-il, *sous mon successeur* : il faisait ainsi les honneurs de M. de Fronsac, son fils, qu'il traitait avec une dureté excessive, eût-elle

même été méritée. Au marce dernier avec M^{lle}. de C Richelieu ne lui avait accordé pension de six mille livres soutenir sa dignité de duc. Cependant Louis XV vieilliss sans estimer Richelieu, il s'a de plus en plus, par l'habitude courtisan qui survivait à t contemporains des belles an son règne. Celui-ci lui parl une grande liberté; et lors s'agissait pas d'affaires d'état l'écoutait toujours avec pla sortir du fameux sermon de de Beauvais, qui n'avait pa de tonner avec véhémence co vieillards qui conservent, au des glaces de l'âge, les p de la jeunesse, le roi, a phant le maréchal, lui di bien ! *Richelieu, il me sem le prédicateur a jeté des dans votre jardin.* — *Oui* répondit-il, *il les a jetées s ment, qu'il en est rejailli dans le parc de Versailles.* I de Louis XV fut un coup bi sible pour Richelieu. Louis dont les mœurs étaient si pu daignait de jeter les yeux s quand il se présentait à Ver il en était de même de la rei pendant le maréchal ne se point; et, pendant plusieurs m le vit grossir, sans succès, bre des courtisans, qui, sel pression de Voltaire,

Vont en poste à Versailles, essayer des m
Qu'ils reviennent soudain rendre en pos

Il partit alors pour son go ment de Bordeaux, où sou s'enivra de nouveau des h qu'il exigeait si impérieuseme une affaire d'une nature as cheuse hâta son retour à Par roi le fixa par une défense e

ner en Guienne. Une dame - Vincent, avec laquelle une intimité très-passagère fit pour plus de trois cents de billets souscrits par lui, ou, du moins, les mit en circulation. Au lieu de conduire une aussi délicate avec laction convenable, Richelieu, par un éclat : il fait arrêter M^{me}. de Saint-Vincent, sur des présomptions désignées comme ses complot, abus de son influence, en un procès qui devait être simple, le compliqua, et in-terdistingua contre le maréchal. Mais le parlement rétabli par Richelieu, contribua aussi à la longueur de son procès. Il dura trois ans. Des conseils qu'il sollicitait, lui reprochant d'avoir porté le fer et la main dans le sanctuaire des lois, l'hostilité alla si loin, que l'assemblée, le prince de Conti, n'aimât point Richelieu, ne craignait de dire : *Messieurs, nous ne sommes pas assemblés ici pour chercher des torts à M. de Richelieu, mais pour juger si les faits qu'on lui impute sont ou faux ; et je déclare d'avance tous ceux qui s'élevaient de ce seul point de l'affaire, le parlement n'en rendit pas un jugement qui marquait une hostilité révoltante contre lui : en déclarant faux les faits qui le condamna M^{me}. de Saint-Vincent et ses co-accusés à autre chose ; les autres prévenus furent acquittés, et le maréchal condamné à des dommages-intérêts considérables, et aux dépens pour les prisonniers quoique innocent.* Après une indisposition

XXVIII.

assez grave, qui l'avertit qu'il vieillissait, le désir de punir son fils, qui, dans un pareil moment, n'avait témoigné que l'avidité d'un héritier, engagea le maréchal à contracter un troisième mariage (11). Il épousa, en 1780, M^{me}. de Rothe, veuve d'un gentilhomme irlandais. C'était une D^{lle}. de Lavaulx, d'une famille noble de Lorraine, et qui avait été chanoinesse d'un des quatre chapitres de cette province. Ainsi, cet homme, dont la destinée fut en toutes choses si singulière, se maria sous trois règnes différents. Il avait alors quatre-vingt-quatre ans. Son père s'était également marié trois fois. Sa nouvelle union fit le bonheur de ses derniers jours. Mais la troisième duchesse de Richelieu eut le sort des autres : elle fut souvent trompée par son mari. Le duc de Fronsac n'apprit ce mariage qu'avec peine. *Soyez tranquille*, lui dit Richelieu, avec ironie, *si j'ai un fils, j'en ferai un cardinal ; et vous savez que cela n'a pas fait de mal à notre famille.* La nouvelle duchesse de Richelieu sembla d'abord justifier les craintes de la famille ; mais, au grand regret du maréchal, elle fit une fausse couche au bout de trois mois de grossesse. Doyen des maréchaux de France, Richelieu obtint le tribunal du point d'honneur, en 1781. Grâce à la protection de Maurepas, autrefois son ennemi, et avec lequel il s'était réconcilié, il n'était plus proscrit à la cour, et il y venait assidûment. Louis XVI avait fini par le recevoir avec bonté : il ne pouvait s'empêcher

(11) Le maréchal lui-même disait du duc de Fronsac, qu'il avait tous ses défauts, sans avoir aucune de ses qualités. Il reportait toute sa tendresse sur le comte de Chinon, son petit fils (dernier duc de Richelieu), dont il disait, par opposition avec le duc de Fronsac : « il aura toutes mes qualités sans avoir aucun de mes défauts. » Il le fit son légataire universel. (Voy. l'article suivant.)

d'accorder quelque intérêt à ce courtisan octogénaire, illustre par plus d'une action glorieuse, et qui, échappant à toutes les infirmités de la vieillesse, avait encore la vigueur et l'agilité d'un homme dans la force de l'âge. On voyait avec surprise Richelieu se tenir debout pour son service pendant des heures entières sans en paraître fatigué; et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que seul entre les quatre premiers gentilhommes, il était en état de remplir ses fonctions auprès du roi. Il se plaisait à désoler, par ses railleries et par la perspective de sa longue vie, le duc de Fronsac, qui gissait presque toujours dans son lit, rongé par la goutte. Fier de sa belle santé, le père va le voir un soir, et trouve singulier qu'un jeune homme soit déjà sujet aux maux de la caducité. *Il faut du courage*, lui disait-il; *faites comme moi : quand j'ai la goutte à un pied, je me tiens sur l'autre*; et en même temps, pour le lui prouver, il reste plus d'une minute sur une seule jambe. Le maréchal et le comte de Maurepas, antiques débris du siècle de Louis XIV, se plaisaient à s'entretenir ensemble de leurs vieux souvenirs. Ce fut dans une de ces conversations que Richelieu laissa échapper ce bon mot, qui était la critique la plus juste de la faible et puérile administration de cet homme d'état octogénaire : *Comme vous, j'ai vu trois règnes. Sous le premier, il fallait nous taire; sous le second, parler tout bas; mais aujourd'hui on parle tout haut*. Dans les trois dernières années de sa vie, ses organes commencèrent enfin à s'altérer; il devint sourd, et sujet à de fréquentes absences. Il n'en conservait pas moins son caractère altier et despotique, témoin son affaire avec M.

de Noë, maire de Bordeaux, prétexte que ce magistrat lésa sa consigne, au si Bordeaux, il l'assigna tribunal du point d'honneur, et le poursuivit avec charnement, que M. de Noë se s'expatrier jusqu'à la persécuteur. On peut citer la conduite à l'égard d'un fameux fabricant de pain ne put jamais, du vivant lieu, disposer d'un terrain acheté du roi, et où il ne bâtir. Comme les almaréchal devenaient plus on lui retira le tribunal donner au maréchal de Il avait cependant encore moments où il retrouvait le prit et toute son amabilité il apprit que Louis XV sembler les notables, il narchie ébranlée jusque fondements; et il demanda assez ingénieusement qu Louis XIV eût infligé à qui lui aurait proposé une mesure? Deux jours après M^{me}. de Fronsac, porter, lui dit qu'il avait le volant : *Pous prenez donc pondit-il, mon visage j miroir*. Heureux jusqu'à l'instant de sa longue carrière mourut comme les révolutionnaires allaient à un catarrhe, qu'il ne put r, le conduisit au tombeau août 1788, sans qu'il éprouvât aucune souffrance, et sans qu'il fit apercevoir que sa dernière était arrivée. Il était âgé de vingt-douze ans. Ses cendres dans l'église de la Sorbonne de celles de son grand-père Richelieu fut vraiment l'hon

Il en réunit toute la corruption et toutes les qualités. A la guerre, il donna l'exemple de la bravoure; conduite, dans le Hanovre, à coup mortel à la discipline. et dans les entreprises les plus, moins par la science militaire que par une bouillante audace, concertait la tactique de ses lions. Il fut heureux dans les négociations, sans connaître les règles de la diplomatie; mais l'art de l'amour l'avait rendu supérieur à celui de déjouer les plus habiles diplomates. Érigeant l'égoïsme en loi, il fut aimé de toutes les femmes, et n'en aimait peut-être aucune. De complexion délicate, il donna lieu à des excès, et nul ne sut le conserver avec le genre de vie qu'il avait fait pour abréger ses jours. Dans la multiplicité de ses amours, il cherchait, dit-on, le plaisir; et là où ailleurs il n'était qu'un amoureux. Les Mémoires du temps sont remplis de ses prodigalités; l'histoire ne parle pas de ses richesses. Il était prodigue, sans être avare; aussi dans son procès avec M^{me}. de Saint-Vincent, les plus forts arguments pour prouver la fausseté des billets, fut que Richelieu n'aurait jamais payé ses dettes à si haut prix. Les femmes au contraire, firent toujours un emploi pour lui; à l'âge de quatre-vingt ans, une dame qu'il avait aimée autrefois, lui légua, par son testament, plus de cent mille francs. Il ne porta si loin le talent de se mêler de choses sérieuses, par ce qu'il disait, par cette ironie fine, qui se rapportait aux caractères faibles, et venait sur leurs devoirs. Ce fut le secret de la fatale influence

qu'il exerça sur l'esprit de Louis XV. Pratiquant, sans en professer la théorie, les maximes perverses de la philosophie moderne, jamais en politique il ne s'écartera des grandes et véritables traditions monarchiques de son grand-oncle: jamais aussi il ne se permit aucune plaisanterie sur la religion. *On n'a rien de mieux à mettre à la place*, disait-il; *c'est troubler l'ordre public que d'écrire contre*. Des biographes ont voulu faire au duc de Richelieu la réputation de protecteur des lettres, à cause de l'amitié qu'il eut pour Voltaire. Le poète et le courtisan, tous deux jeunes, brillants, audacieux, s'étaient trouvés ensemble à la Bastille, sous la Régence; et ils y formèrent une liaison qui fut durable. Cependant Richelieu ne quittait pas toujours, avec Voltaire, ce ton protecteur qu'il avait avec quiconque n'était pas homme de qualité. Voltaire, qui était très-fier de l'amitié d'un duc et pair, ne parlait de Richelieu qu'avec enthousiasme: il l'appelait son héros, et le louait à tout propos, même sur ce qu'il avait fait de moins louable. C'est ainsi que, dans une de ses lettres, il ne craint pas de comparer la maladroite convention de Closter-Seven aux Fourches-Caudines. Le billet que le patriarche de Ferney, arrivant à Paris, en 1778, écrivait à Richelieu, est encore un monument curieux de flatterie; il se terminait ainsi: *Je vous attends avec l'inquiétude d'un vieillard qui n'a plus un moment à perdre, et l'impatience d'une jeune fille pressée d'embrasser son amant*. La mort de Voltaire n'affecta Richelieu qu'en lui faisant faire un retour sur lui-même. Lorsque le médecin Tronchin vint lui donner les détails de la fin de ce philosophe, Richelieu s'écria: *Mon*

ami, écarte la mort, écarte-la ; fais-moi vivre. Voltaire se désolait, et entraînait dans des fureurs épouvantables. *Mon ami*, dit encore le maréchal, en frappant sur l'épaule du docteur, *je vous réponds que, si je conserve ma tête, je ne serai pas l'enfant comme lui.* Au reste, à l'exception de Voltaire, Richelieu faisait peu de cas des gens de lettres. Il détestait les philosophes, et usait de son influence pour les écarter de l'académie. Affectant de ne pouvoir prononcer correctement le nom d'aucun bourgeois, jamais, malgré la confraternité académique, il n'appelait l'abbé Arnaud que l'abbé Renaud. Quant aux auteurs qui travaillaient pour la comédie Italienne, il les traitait avec une hauteur, une légèreté insultante : mais avait-il besoin de quelqu'un, alors toute sa morgue disparaissait, et il devenait le plus aimable et le plus séduisant des hommes. Dans ses relations avec les femmes, nul ne mêla plus d'insolence à la fatuité. Parmi vingt anecdotes qu'on en pourrait citer, nous rappellerons celle-ci. Il était parvenu à fléchir la résistance d'une femme sans attrait, mais dont la réputation de dévotion l'avait tenté. *Vous voyez combien je vous aime*, s'écria-t-elle, *je me damne pour vous ; — Et moi je me sauve*, répondit le maréchal ; et il s'enfuit. Tels sont les principaux traits du caractère d'un homme dont la vie offre tant de disparates, et qui a mérité d'être comparé à Alcibiade. Tous deux en effet contribuèrent à corrompre les mœurs de leur patrie. Richelieu est devenu le héros de deux ouvrages, où le vrai se mêle à bien des fables : I. *Mémoires du maréchal de Richelieu, pour servir à l'histoire des cours de Louis XIV, de la minorité et du règne de Louis XV, etc.*, ou-

vrage composé dans la bibliothèque et sous les yeux du maréchal Richelieu, Paris, 1790, 4 vol. le même ouvrage, 1793, 9^e 8°. Le fils du maréchal de Richelieu a déclaré publiquement que ces mémoires n'avaient pas été sous les yeux de son père, et trouve cependant des pièces singulières très-curieuses. II. *Vie du maréchal de Richelieu tenant ses amours et intrigues tout ce qui a rapport aux dîners que joua cet homme pendant plus de quatre-vingt-trois ans*, 3 vol. in-8°, 1790, 1792. L'ouvrage est fort mal digéré, faiblement écrit ; mais il est suivi d'un grand nombre de Lettres originales, Mémoires particuliers, écrits par Richelieu lui-même, et qui vont jusqu'à la fin de la régence, où s'y confesse au public avec une franchise hardie, qui est encore une singularité de son caractère. L'exemple de tous ceux qui ont fait leur confession, il fait en même temps celle des autres, surtout des qu'il avait enchaînés à son char. L'homme ne paraît, au surplus, que pour moins de prix à l'opinion, peut y prendre de lui. C'est ce qu'on pourra voir dans le récit de sa vie, célèbre avec M^{me} Michel. Le récit qui embrasse près de cinquante ans de ses amours, et qui est écrit avec beaucoup de charme. III. *La tête de la Correspondance de Richelieu avec MM. Paris Dupleix* (Voy. GRIMOARD), une Notice sur sa vie. Enfin on trouve, dans les *Souvenirs et portraits de M. de Richelieu*, et dans les *Souvenirs militaires*, déjà cités, des

(12) C'était une tapisserie du faubourg Antoine, qui fut de toutes les femmes celle qui lui donna le plus de peine à se

éressantes sur cet homme naire. Il y a, sur Richelieu, œuvres diverses de Rulhière assez étendu, mais écrit un peu romanesque. La famille de Richelieu possède des mémoires très volumineux, écrits en partie de sa main, sous sa dictée, mais corrigés par lui-même. Leur intérêt est la meilleure réponse aux songes de Soult (13).

D—R—R.

RICHELIEU (ARMAND-EMANUEL-LESLIEU, duc de), ministre sous le roi Louis XVIII, né à Paris le 25 septembre 1766. Il était le duc de Fronsac, le maréchal de Richelieu, et sa famille de Haute-Plessis, l'une des nobles familles que les sciences et les lettres ont vu briller au cardinal de Richelieu.

Voltaire a fait représenter sur le théâtre, en 1766, un drame en cinq actes intitulé : *Le Lovelace français*, ou *la due de Richelieu*, imitant la même œuvre dans les *Œuvres de l'Europe* à cette pièce. On a joué sur le théâtre de la Comédie-Française, le 6 germinal an XI, *Une nuit de prisonniers*, ou *Voltaire et Richelieu*, en six actes, mêlée de vaudevilles, par Voltaire et Z. (Duchamps), imprimée la même année. Dans la scène 13^e de ce vaudeville, on voit que l'amour est son maître, et qu'il ne s'en va jamais que cela, Voltaire qui ne vous empêchera pas d'être français avant moi. Richelieu, en 1720 c'est-à-dire vingt-six ans. Lors de la paix de 1763, le duc se retira de la compagnie, pria Voltaire de lui adresser ses compléments en roi, et Voltaire lui adressa le Discours à M^{lle}. Duchâtelet, le montra à M^{lle}. de Boufflers, qui en fit le récit. A mesure que Richelieu prononçait à demi voix la phrase Richelieu, Voltaire resta long-temps à Voltaire. On se recommande ce premier explication Le Discours, intitulé *Recueil de l'Académie*, sous le nom de Richelieu, doit être admis parmi les *Œuvres de Richelieu*, en 1763, deux volumes in-8, avec une *Chronique scandaleuse* est imprimée sous le nom du maréchal.

A. B. T.

le comte de Chinon (c'est le nom qu'il portait alors) (1) annoncèrent qu'il ne laisserait point dépérir le glorieux héritage qui lui était confié. Sans négliger la littérature classique, il s'occupa de bonne heure d'étudier les principales langues de l'Europe. Il perfectionna, dans le cours de ses voyages, cette connaissance si utile, et qui a été long-temps rare parmi les Français ; il parvint à parler avec facilité l'allemand, l'anglais, l'italien et le russe. Suivant l'usage du temps, les parents du comte de Chinon le marièrent, presque au sortir de l'enfance, à l'une des héritières d'une ancienne maison (celle de Rochechouart). On convint qu'il voyagerait pendant quelques années. Aussitôt après la célébration du mariage, il partit pour l'Italie. Son absence se prolongea jusqu'au moment des premiers troubles de la révolution. Il se trouvait à Paris, lorsque, le 5 octobre 1789, une populace égarée se dirigea sur Versailles. Il courut seul et à pied ; et, traversant les hordes dont il entendait les sinistres imprécations, il arriva assez rapidement pour apporter, l'un des premiers, des détails positifs sur le danger qui s'avancait. Le roi, qui avait refusé de s'éloigner pour réunir autour de lui les députés fidèles, fut entraîné dans la capitale ; et l'assemblée dite *nationale*, qui asservissait son souverain, fut elle-même courbée sous le joug de la multitude. Il était trop évident qu'il ne restait aucun espoir, pour ceux qui étaient auprès de Louis XVI, de défendre le trône et le monarque : le comte de Chinon, devenu duc de Fronsac, obtint du roi la permission de se rendre à

(1) Il le garda tant qu'il vécut le maréchal de Richelieu, et porta le nom de duc de Fronsac, jusqu'à la mort de son père, arrivée en 1791.

Vienne, où il fut accueilli avec distinction par l'empereur Joseph II. C'est là qu'il apprit que l'armée russe se préparait à faire le siège d'Ismaïl. Le comte Roger de Damas, son parent, servait avec éclat dans cette armée : le duc voulut suivre son exemple. Quittant, au cœur de l'hiver, une ville où tous les plaisirs concouraient à le retenir, il se rendit auprès du général Suwarow, qui lui donna le commandement de l'un des bataillons destinés à entrer des premiers dans la place. Attaquant à revers un des ouvrages que les Turcs défendaient avec le plus d'acharnement, il facilita l'entrée de la place à une des principales colonnes, et fut légèrement blessé. L'impératrice Catherine lui envoya une épée d'or, et la décoration de l'ordre de Saint-George. Cette communauté de dangers, de gloire et de récompenses, forma entre le duc de Richelieu et l'armée russe, des liens qu'il fut d'autant plus porté à resserrer, que l'anarchie désolait chaque jour davantage la France. Il accepta le grade de colonel dans cette armée (2); mais, quoiqu'attaché ainsi au service d'un pays étranger, il n'en resta pas moins disposé à remplir tous ses devoirs de Français. Il vint se joindre à ceux de ses compatriotes qui combattaient pour soustraire la France à une horrible tyrannie. Après l'issue malheureuse de la campagne de 1792, le prince de Condé sollicita un asile, dans les états de l'impératrice, pour les Français exilés qui s'étaient réunis sous son commandement. Catherine envoya le duc de Richelieu auprès du prince, pour concerter l'exé-

2) Le duc de Richelieu fut promptement nommé général-major, et devint, en 1801, lieutenant-général.

cution du plan de la colonie qu'il voulait former sur les bords du golfe d'Azof : au reste ce projet fut promptement abandonné. Le duc et son illustre chef crurent que leurs services pouvaient encore combattre le rétablissement de la monarchie absolue. Le duc, en 1793, le duc assiégea Valenciennes : ne voyant ses espérances peu à peu s'évanouir, et n'apercevant plus de chances de succès dans les efforts qui seraient tentés pour le maintien du gouvernement révolutionnaire, il retourna en Russie. Sous le règne de l'empereur Paul, il y commandait un régiment de cuirassiers, lorsque, le jour où il le conduisit, sans attendre d'ordres, au secours d'un village menacé par un incendie ; ce régiment fut dissous ou le prétexte de sa dissolution lui fut ôté, et il ne put se joindre à la jonction de ne pas se présenter devant la capitale. Il s'éloigna de la Russie, mais, aussitôt après l'avènement de l'empereur Alexandre, qui avait admis le duc à sa familiarité, il revint à Pétersbourg. Le monarque lui donna des témoignages de bienveillance, et des gages de confiance éclatante qu'il devait lui accorder. Cependant, le duc, qui se calmait, avait succédé en France aux fureurs révolutionnaires ; avait été rétabli avec le roi (1801) : le duc en profita pour aller voir le sol natal et sa famille. Pour autre motif l'appelait d'aller à Paris. Ni les démarches ni les soins ne lui coûtèrent pour obtenir quelques parties de sa patrie ; mais il ne s'agissait plus de la France ; c'était du sort des créatures de son père et de son aïeul. Il lui donna tous ses droits, et ne lui laissa rien de l'héritage immense de Richelieu. Son nom

uable pour que sa présence fût à celui qui, sous le titre de consul, réglait les destinées de la colonie. Le duc fut en vain pressé d'attacher à ce gouvernement; à la maison de Bourbon par ses liens pour céder à de telles vues. La reconnaissance le rapporta dans un pays qui l'avait reçu hors de l'adversité. Le jeune duc dirigeait alors ses regards sur différentes parties de son empire. Les provinces que le commerce Noire, y avaient été réunies. La barbare ignorance des Musulmans, dont elles avaient été long-temps la conquête, les ruines de la guerre, avaient condamnés des déserts incultes des contrées dépeuplées par des colonies florissantes. Il fallait y rappeler des habitants et y ramener la civilisation. Au commencement de 1803, le duc Richelieu fut nommé gouverneur de la Nouvelle-Russie. Dix-huit mois après, l'empereur, averti par des succès aussi éclatants, lui confia le gouvernement-général de toute la Nouvelle-Russie. Une autorité sans précédent fut déposée dans ses mains : pour user pour accomplir rapidement les desirs du monarque. Catherine que remonte la fondation de la colonie d'Odessa : tout-à-coup le duc de Richelieu vint prendre l'administration, aucune organisation n'était formée, aucun établissement n'y était achevé. On y comptait cinq mille habitants : on n'y était que tard, lorsqu'il s'en éloignait y en comptait trente-cinq mille. Les rues étaient tirées au cordeau, les rues étaient tirées au cordeau d'un double rang d'arbres. On y voyait tous les établissements qu'exigent le culte, l'industrie, la commodité et même les besoins des habitants. Un seul

édifice public avait été négligé; le gouverneur, dans cet oubli de lui-même et cette simplicité de mœurs qui distinguaient son caractère, n'avait rien voulu changer à la modeste habitation qu'il avait trouvée en arrivant. Le commerce, débarrassé d'entraves, avait pris l'essor le plus rapide à Odessa, tandis que la sécurité et la liberté de conscience y avaient promptement attiré la population. Mais les regards du duc n'étaient point concentrés sur cette belle création : les mêmes soins, la même activité, présidaient à l'administration des vastes contrées qui s'étendent du Dniester au Kouban et au mont Caucase; ils obtenaient partout le même résultat (3). Le Bulgare fuyant le poids du despotisme ottoman; l'anabaptiste abandonnant l'Allemagne, se réunissaient aux confins de l'Asie. Plus de cent villages, peuplés par des colons qui donnaient l'exemple des pratiques les plus éclairées de l'agriculture, s'élevèrent, dans ce court espace de temps, au milieu de plaines qui offraient à peine aux Nogais quelques herbages pour leurs troupeaux. Pendant que le duc de Richelieu, empruntant chez toutes les nations ce que l'expérience d'une longue civilisation a produit de plus utile, en faisait jouir les peuples divers confiés à son autorité, il les défendait lui-même contre les incursions des Circassiens. Plusieurs fois, pour mettre un terme à leurs déprédations, encouragées par la protection souvent cachée, mais constante, que leur accordait la jalousie des Turcs, le duc fut obligé de pénétrer dans leurs montagnes, à la tête de ses

(3) La population de la Nouvelle-Russie, pendant que le duc de Richelieu l'a gouvernée, s'est accrue d'un million d'âmes.

troupes, protégeant ainsi de son épée ceux qu'il gouvernait : mais en même temps qu'il faisait ressentir le poids de sa force à ces hommes farouches, qui ne respectent que la force, il ne négligeait rien pour étendre dans ces pays barbares les bienfaits de la société européenne. Plusieurs jeunes Circassiens, que le cours des événements avait mis entre ses mains, furent élevés sous ses yeux. Instruits dans nos arts, façonnés à nos mœurs, ils retournèrent au milieu de leurs compatriotes, dont ils commenceront, sans doute, à adoucir les coutumes (4). Une grande calamité vint donner au duc de Richelieu l'occasion de montrer, dans tout son éclat, le dévouement que l'amour de l'humanité peut inspirer : au mois d'août 1812, la peste se manifesta dans Odessa. Toutes les mesures de prudence furent prises. La ville fut déclarée en quarantaine. Il fut interdit aux habitants de sortir de leurs maisons. Des commissaires fournissaient des aliments dans chaque quartier. Le duc se multipliait pour se porter sur tous les points. Occupé sans relâche de préserver la vie de ceux qui étaient confiés à ses soins, on eût dit que la sienne était la seule qu'il n'eût pas à défendre. On le voyait entrer sans crainte dans les hôpitaux des pestiférés : un jour, une mère, succombant

sous l'horrible maladie, arracha son sein l'enfant qu'elle nourrit et le déposa entre les mains du verneur. Dans un village voisin, morts restaient sans sépulture, le duc, saisissant une bêche, fit la lâcheté. Un tel dévouement n'avait sa récompense. Les progrès de la contagion diminuèrent, et elle cessa au commencement de janvier 1813. Pendant ce temps, d'ailleurs, après avoir trouvé, dans les plaines de la Russie, le terrain de ses triomphes, était tombé sous les coups de l'Europe réunie contre lui. Louis XVIII, rappelé au trône de ses pères, donna à la nation française la Constitution qu'il avait vainement cherchée vers les orages et les calamités. Le duc de Richelieu fit partie de la chambre des pairs. De nouveaux devoirs l'appelaient : une nouvelle carrière s'ouvrait devant lui. Il se sépara de ces peuples, pendant onze années, le bien qu'il avait constamment occupé à Paris au mois d'octobre 1821, il retrouva, auprès du roi, la place de premier gentilhomme de la chambre, que son père avait remplie. Étant resté éloigné de sa patrie pendant la durée des discordes civils, n'avait point eu à courber la tête sous les gouvernements successifs qui avaient dominé la France : il ne prévalait point de cet avantage. Par l'indulgence de son caractère, par les leçons de l'histoire, il savait que souvent les événements nous entraînent avec une force insurmontable : il croyait que, pour braver les révolutions, un voile devait être jeté sur le passé. La nation avait besoin de repos ; et déjà l'opinion publique indiquait le duc de Richelieu comme un des hommes auxquel-

(4) L'empereur Alexandre avait eu plusieurs fois la pensée d'aller visiter la Nouvelle-Russie, et de jouir, par ses propres yeux, du spectacle de ces conquêtes de la civilisation ; mais ce ne fut qu'en 1818 qu'il put exécuter ce dessein. Le tableau qui se déroula à ses regards, ne resta point au-dessous de son attente : il voulut témoigner aussitôt les sentiments qu'il éprouvait à celui qui les avait fait naître, et il écrivit au duc de Richelieu : « En visitant les pays jadis confiés à vos soins, j'y ai trouvé à chaque pas, j'y ai admiré avec une satisfaction qui se renouvelait sans cesse vers vous, le fruit de vos travaux, de vos intentions droites et pures, constamment réalisées par une vigilance infatigable. » Il lui envoya, en même temps, le cordon de l'ordre de Saint-André.

le roi confierait l'exécution des conciliatrices : mais la fin du printemps de 1815 le quitter de nouveau sa paix XVIII, dès que les portions du royaume lui eurent été assignées, forma un ministère présidé par M. de Talleyrand. Le duc de Richelieu fut nommé ministre de la guerre du roi ; mais il n'accepta l'enchaînement des circonstances qui l'obligea le roi à faire, pour sa capitale, pour l'accélération de son royaume, un sacrifice. On peut croire que le duc répugnait à l'idée de se voir un homme dont le nom était plus triste souvenir (22, au Supplément) ; mais les choses changèrent ; la France manifesta hautement ses sentiments pour le ministre que l'opinion publique poussait, ne tarda pas à dissiper. Dans ce conflit de passions, le duc entier avait été ébranlé ; l'opinion de traiter avec l'Europe, campée au cœur de la France, augmentait de jour en jour. Les puissances avaient fait connaître leurs intentions. C'était en vain que le duc avait admis en principe des négociations territoriales sur ce qui restait de l'ancienne France ; le duc ne demandait d'une indemnité, et l'occupation d'une partie du royaume pour le nombre de troupes et pour le temps à déterminer (5). » La France ne faisait aucun progrès, l'état du pays s'aggravait d'un instant. Les ministres craignaient d'être un obstacle à la conclusion d'une paix si impatiemment désirée ; ils pensèrent que leur devoir était de céder le pouvoir à d'autres

maines. Le 26 sept. 1815, le roi nomma M. de Richelieu ministre des affaires étrangères et président du conseil. Le duc hésitait à se charger de ce pénible fardeau. Cependant personne n'était mieux que lui en position de hâter la conclusion du traité ; personne n'avait plus de motifs pour se flatter d'en modérer la rigueur. Il ne pouvait toutefois se dissimuler que la France avait peu d'appui à espérer de voisins trop longtemps irrités par le poids de sa puissance, ou dont les intérêts étaient trop opposés aux siens. La Russie seule n'avait rien à lui demander : elle devait sentir que tout ce que la France perdrait en puissance servirait à accroître la force et l'importance de ses propres rivales. Dès que le trône du conquérant avait été renversé, Alexandre avait rendu cours à ses dispositions bienveillantes pour la nation française. Le duc les connaissait ; et il savait aussi que, présentées par lui, les réclamations de son pays seraient mieux accueillies. Ces considérations lui imposèrent le devoir d'accepter ; et il se vit obligé d'attacher son nom à de cruels, mais inévitables sacrifices. Sept cent mille soldats étrangers couvraient notre sol, et venaient demander compte à la France, rendue au sceptre de son roi, des maux que, pendant qu'il était absent, elle avait fait peser sur les autres nations. On achevait, de l'autre côté de la Loire, de dissoudre les restes de cette armée qui, si longtemps, avait fait trembler l'Europe. Le trésor était vide, et le cours des contributions interrompu. Ainsi, d'un côté, la force, excitée par un long abus de la force, exigeait des réparations impossibles ; de l'autre, tout moyen de résistance était anéanti. C'est sous ces auspices que la suite

(5) 22 sept. 1815. Voy. Schall, Histoire de la France, t. 11, § 53.

de la négociation fut remise au duc de Richelieu. Les plénipotentiaires des quatre grandes puissances, après de longues discussions, dans lesquelles ils avaient eu beaucoup de peine à se mettre d'accord, et dans lesquelles les projets les plus désastreux pour la France avaient été avancés et soutenus, venaient de réduire leurs demandes à quatre points : 1°. Une cession de territoire, comprenant les places de Condé, Philippeville, Mariembourg, Givet et Charlemont, Sarre-Louis, Landau et les forts de Joux et de l'Écluse ; 2°. la démolition des fortifications d'Huningue ; 3°. le paiement d'une indemnité de huit cents millions ; 4°. l'occupation, pendant sept ans, d'une ligne, le long des frontières, par une armée de cent cinquante mille hommes, entretenus aux frais de la France. Le ministère qui venait de se retirer, avait, comme nous l'avons dit, consenti, en principe, le paiement d'une indemnité, l'occupation d'une partie des provinces frontières, et des cessions territoriales sur ce qui n'était pas l'ancienne France : mais un incident se présenta avant que le duc de Richelieu pût chercher à diminuer la rigueur de ces conditions ; car telle était la situation où la fatale entreprise de Buonaparte avait réduit la France, qu'ils s'agissait bien plus, pour elle, de conditions à souscrire que d'un traité à négocier. Un parti, né au milieu de cette exaltation du patriotisme qui, en 1813, souleva l'Allemagne, n'avait pas douté que l'Alsace et la Lorraine ne fussent réunies à la confédération germanique. Il avait vu en frémissant que, par l'influence des grandes puissances, ce projet avait été repoussé. De nouveaux efforts furent tentés. Un des cabinets prit la détermination de le

reproduire : il trouva de l'appui les conseils. On pouvait craindre des besoins récents de vengeance de vieilles rivalités ne le fissent triompher. Déjà la carte qui représentait la France dépouillée de ces belles provinces, était dessinée (6). Le duc dressa à l'empereur Alexandre : montra que sa gloire, comme son intérêt véritable, voulaient que la France, en recouvrant ses rois, conserve le territoire qu'ils avaient gouverné. Il peignit, avec l'énergie de la conviction, le désespoir d'un grand peuple et les effets qu'on pouvait en douter. Ses efforts ne furent vains : les conseils de la générosité et de la modération prévalurent. La négociation fut reprise sur les bases déjà posées. S'il ne fut pas possible d'en faire adopter d'autres, au moins le duc de Richelieu obtint les places importantes de Condé, Givet et de Charlemont, les forts de Joux et de l'Écluse, ne seraient compris dans les cessions territoriales ; que l'indemnité pécuniaire diminuée de cent millions ; que l'occupation ne durerait que cinq ans. Ce fut le 20 novembre 1815 qu'il signa ce traité mémorable. Le duc, lorsqu'il prononça, cinq jours après, le communiquant aux chambres, empreint d'une patriotique douleur, d'une noble résignation. On se souvint, en l'écoutant, que le négociateur avait cédé que là où la nécessité était inflexible. On comprenait aussi sa franchise était arrêtée, et qu'il avait mieux resté en butte aux reproches de l'ignorance que de les écarter.

(6) Cette carte fut donnée par l'empereur Alexandre, au duc de Richelieu ; la limite qui y est indiquée séparait de la France une partie du Bugei, la Franche-Comté, l'Alsace, la Basse-Lorraine, une partie de la Champagne, le Hainaut et la Flandre.

publiant des faits dont le récit aurait accru l'irritation et la méfiance. Les soins d'une négociation sans exemple n'avaient pas fait négliger au duc de Richelieu l'administration intérieure. Pendant que les chambres donnaient au gouvernement les moyens extraordinaires qu'exigeait la répression des ennemis de l'autorité royale (7), et que la modération du ministère en restreignait l'action dans de justes limites, des mesures vigoureuses mettaient un terme aux excès qui avaient affligé plusieurs départements du midi. D'après une ordonnance, rendue sous le précédent ministère (24 juillet 1815), contre les généraux qui avaient passé, avant le 23 mars, sous les drapeaux de la révolte, le maréchal Ney avait été traduit devant un conseil de guerre. Le conseil s'étant déclaré incompétent, le maréchal dut être jugé par la cour des pairs. Le duc de Richelieu porta, le 11 novembre, à la chambre, l'ordonnance royale qui la constituait en cour de justice. Aussitôt que ce procès fut terminé, le duc, heureux interprète d'une clémence auguste, eut la satisfaction d'apporter à la chambre des députés (8 décembre) un projet d'amnistie générale, sans autres exceptions que l'ordonnance du 24 juillet, et le cours de la justice dans les procès commencés. La chambre des députés crut devoir aller au-delà de la volonté royale; et les républicains furent bannis du royaume. Dans le cours de la discussion, il fut proposé de confisquer les biens des bannis et des condamnés; le duc repoussa cette proposition avec toute la force de la raison et toute la chaleur de l'humanité: « Ce

» sont, dit-il, les confiscations
 » qui rendent irréparables les maux
 » des révolutions. En punissant les
 » enfants, elles lèguent aux généra-
 » tions les haines et les vengeances;
 » elles désolent la terre, comme les
 » conquérants à la suite desquels elles
 » marchent. » Cependant le duc de Richelieu ne perdait point de vue le but qu'il s'était proposé, la délivrance de la France à l'époque la plus rapprochée où le traité de 1815 permettait de l'espérer. Il fallait, pour y parvenir, que la situation du royaume ne pût faire naître aucune inquiétude sur l'avenir; il fallait que la France eût une armée pour mettre un poids dans la balance de l'Europe; il fallait, enfin, qu'elle eût rempli toutes les conditions qui lui avaient été imposées. Tel était le triple objet de toutes les pensées du duc. D'un côté, il cherchait à éloigner toutes les causes de dissensions, à réparer les maux, suites des révolutions et de la guerre. De l'autre, il faisait entendre aux cabinets étrangers que les divisions d'opinions qui s'élevaient sur des points de législation étaient une suite naturelle du gouvernement représentatif, comme les luttes des partis pour s'emparer du pouvoir en étaient une condition inséparable. L'intempérie de l'année 1816 avait amené une cherté des grains qui, malgré tous les efforts du gouvernement pour la combattre par l'arrivée des blés tirés du dehors, avait produit, dans plusieurs provinces, une disette cruelle. Quelques émeutes éclatèrent; mais, loin que le duc de Richelieu fût arrêté dans sa marche par ces fâcheux événements, il en profita pour faire comprendre aux cours alliées, que la présence d'une armée considérable, dans un pays inquiet sur ses

1^{re} Loi sur la liberté individuelle, 29 octobre 1815. Loi contre les cris séditieux, 9 novembre 1815. Loi des camps péroratoires, 10 décembre 1815.

moyens de subsistances, était un motif continuel d'irritation, tandis que les frais de cette armée, augmentés par le haut prix des denrées, venaient accroître les embarras du trésor, déjà épuisé par ses dépenses énormes pour l'approvisionnement de la capitale et des provinces. La diminution de l'armée d'occupation, dont le duc de Richelieu avait réussi à faire entrevoir la possibilité dans un des actes qui avaient précédé le traité du 20 novembre, offrait le moyen de rendre moins difficile la position du gouvernement français. Le duc obtint un plein succès dans cette négociation, d'autant plus importante qu'elle ouvrait la route vers un plus grand résultat. Le 11 février 1817, il vint annoncer aux chambres que trente mille hommes allaient repasser la frontière, que la dépense de l'armée d'occupation serait diminuée de trente millions. Recréer l'armée était une tâche d'autant plus difficile que l'on avait promis d'abolir la conscription. Cependant il était évidemment nécessaire de recourir au recrutement forcé, pour assurer *l'indépendance et la dignité, sans lesquelles il n'y a ni roi ni nation*. C'est ainsi que s'exprima le discours du trône à l'ouverture de la session de 1817, en annonçant la loi préparée par le ministère. Cette loi éleva soigneusement les barrières qui devaient rassurer la nation contre le retour des abus dont elle avait à déplorer les effets. De même qu'il fut dit dans la discussion, que la milice était la conscription, *sauf l'égalité*, on peut dire que la nouvelle loi (10 mars 1818) était la conscription, *sauf ses abus et ses dangers* : mais réunir les suffrages, malgré de si fâcheux souvenirs, malgré tant de préventions con-

traires, n'était pas la seule victoire à remporter. Il fallait discuter un système militaire, rétablir les forces nationales en présence des armées de l'Europe, encore sur le territoire français, sans exciter les alarmes des cabinets voisins. En signant la paix de 1814, les gouvernements avaient déclaré éteintes toutes leurs dettes réciproques; mais, en renonçant aux droits du fisc, on voulut que ceux des particuliers ne fussent point sacrifiés. Pendant de longues années, la France avait donné le spectacle de la spoliation de ses créanciers, et de la violation de ses engagements. Le traité stipula qu'elle ferait liquider et payer les créances légitimes (8). Des commissaires spéciaux devaient être chargés de l'exécution de ces dispositions. La justice n'en fut pas contestée; mais on ne s'occupait point de leur donner suite. Les étrangers craignirent un retour aux voies précédemment tracées; et quand l'Europe dicta le traité du 20 novembre 1815, de nouvelles stipulations y furent insérées pour garantir l'exécution du traité précédent. Il eût été impossible d'acquitter en numéraire la masse de dettes contractées des rives de l'Elbe à celles du Tibre; on convint que les paiements seraient effectués en rentes sur le grand livre. Neuf millions de rentes furent d'abord affectés à cette destination (loi du 29 décembre 1815); mais on ignorait, à cette époque, quel serait le résultat des réclamations présentées par les commissaires de trente-quatre états différents. Le terme fixé pour leur présentation n'expirait que deux ans après (28 fév. 1817). Le total s'en éleva à un milliard six cents millions.

(8) Traité du 30 mai 1814. Art. 19, 20, 21, 25, etc.

le duc de Richelieu en fut reconnu que, quelle que l'opération produite par une négociation, il resterait un fardeau auquel succomberait le public, tandis que des dissensions évitables entre des hommes de défendre des intérêts opposés, seraient pour les nations une source continuelle de douleurs et de mécontentement. Le seul moyen d'écarteler le danger, était d'obtenir un nouveau traité fixât les sommes à payer dans une proportion qui ne dépassât point les forces de la France au même temps qu'il renchérissait chaque gouvernement la valeur des créances de ses sujets. Dans ces vues, que, dès le mois d'août 1817, il conduisit ses négociations. La Russie se trouvait dans une position à jouer naturellement le rôle de médiateur. L'empereur Alexandre apprécia les conséquences que le duc de Richelieu poursuivait avec toute l'ardeur du génie. Si tous les cabinets alliés n'eussent pas immédiatement adopté des intentions également favorables, au moins tous admirèrent le duc de Richelieu pour avoir allégé le fardeau de la France. Mais il restait une tâche à remplir : il fallait peser la réduction sur la masse des réclamations, dont la nécessité n'était pas contestée ; de l'autre côté, comme qu'exigeait le paiement des créances les plus légitimes. L'empereur Alexandre, convaincu que la négociation n'était pas possible sans un modérateur commun, se trouvait en fait par la divergence des prétentions, proposa de confier cette mission au duc de Wellesley. Sa proposition fut accueillie avec un consentement général, et le duc

se rendit à Paris. De longues et fréquentes conférences ne furent point interrompues par une tentative d'assassinat contre le plénipotentiaire investi de la confiance de l'Europe. On peut croire que cette tentative fut l'œuvre de quelques hommes qui apercevaient, avec l'instinct de la haine, dans l'heureuse issue de cette grande négociation, la garantie de la paix, et la consolidation de la monarchie. Enfin, trois conventions furent signées : elles fixèrent à seize millions quarante mille francs de rente la somme destinée au paiement des dettes de la France envers les sujets de tous les états qui avaient accédé aux traités de 1814 et de 1815. Le soin d'opérer les liquidations, et de faire la répartition entre les créanciers, fut laissé à chacun de ces états (9). Ainsi, au moyen du paiement d'une rente représentant nominativement un capital de trois cent vingt millions huit cent mille francs, la France se trouva libérée d'une dette qui montait encore à un milliard trois cent quatre-vingt dix millions (10). Le jour même de la signature de ces conventions, le ministre des affaires étrangères les communiqua aux deux chambres. En leur demandant les moyens de les remplir, il leur fit remarquer « qu'elles allaient consacrer le principe trop longtemps méconnu de l'inviolabilité de la foi publique ; et que cet hommage rendu aux inté-

(9) Première convention avec l'Autriche, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie, du 25 avril 1818, qui fixe à 12,400,000 fr. de rente la somme destinée aux paiements des sujets des états du continent ; deuxième convention avec la Grande-Bretagne, qui fixe à 3,000,000 la somme destinée au paiement de ses sujets ; troisième convention avec l'Espagne, accordant à cette puissance un supplément de 1,000,000 pour la même destination.

(10) Il avait été payé 180,000,000 ; et des créances montant à 30,000,000, avaient été définitivement rejetées.

» rêts privés mettrait le sceau
 » à la réconciliation des peuples.
 Il déclara » qu'il ne restait plus
 » de sujets de contestation , et
 » que la France, ayant accompli les
 » conditions les plus rigoureuses ,
 » pourrait, à son tour, demander à
 » l'Europe d'exécuter celles qui lui
 » étaient favorables : mais pour qu'el-
 » les pussent l'être sans obstacle ,
 » ajouta-t-il, il était nécessaire que
 » le gouvernement fût en état d'ac-
 » quitter ce qui serait encore dû sur
 » l'indemnité de sept cent millions. »
 Il demanda, en conséquence, un cré-
 dit de vingt-quatre millions de ren-
 tes. On vit alors un exemple remar-
 quable de ce que peuvent l'amour du
 pays et le sentiment de la dignité na-
 tionale. A l'approche d'une résolu-
 tion dont dépendait l'affranchisse-
 ment du territoire, toutes les pas-
 sions se turent, les divisions cessè-
 rent. Les chambres, convaincues que
 le gouvernement n'avait rien négligé
 pour alléger les charges imposées à
 la nation, et, se confiant aux espé-
 rances qui leur étaient données, ac-
 cueillirent, dans un noble silence,
 ces importantes propositions. La
 loi fut votée, presque à l'unanimité,
 dans la chambre des députés, et à
 l'unanimité, dans la chambre des
 pairs. Le duc de Richelieu avait re-
 connu, de bonne heure, qu'un systè-
 me de crédit bien dirigé offrait seul
 le moyen de satisfaire tout d'un coup
 aux obligations du traité, et de dé-
 gager entièrement la France des con-
 ditions qu'elle avait subies. Le suc-
 cès de ce plan paraissait difficile à es-
 pérer. Pendant toute la durée du gou-
 vernement impérial, quand la totalité
 des rentes inscrites ne montait qu'à cin-
 quante-cinq millions, et que les tributs
 d'une moitié de l'Europe alimentaient
 le trésor, le crédit du gouvernement

était, pour ainsi dire, annulé
 de violations de la foi public
 d'actes arbitraires, avaient
 les écueils : les événements de
 et de 1815 avaient forcé d
 les rentes inscrites à cent vin
 millions ; et c'était une opini
 néralement professée par le
 de finances, que le gouvern
 ne pourrait point emprunt
 duc de Richelieu crut qu'un éta
 vaste, aussi riche que la Fran
 rait du crédit dès qu'on aura
 fiance dans la loyauté de son g
 nement. Un premier empri
 contracté, en 1817, avec des n
 étrangères. A cette époque
 Français ne s'était présenté. L
 des rentes s'éleva rapideme
 crédit public était créé : les c
 tituteurs se pressèrent en foule.
 prunts qui suivirent furent co
 tés à des conditions beaucoup
 onéreuses. Celui qui eut spécia
 pour objet l'évacuation du terri
 fut conclu, comme l'avait été
 mien, avec des maisons étra
 Le duc aperçut, dans ce cha
 prêteurs, l'avantage de faire c
 rir à la libération de la Fran
 capitaux des étrangers eux-m
 et d'offrir aux puissances, env
 quelles la France devait s'acqu
 des garanties qu'elles préféra
 qui mettraient plus promptem
 terme à des rapports dont la
 nationale attendait impatienn
 fin. Pendant que tout était air
 paré dans l'intérieur, le duc
 chelieu avait obtenu que les
 rains, signataires du traité de
 se réuniraient à Aix-la-Chapell
 examiner si l'occupation finis
 bout de trois années, ou si ell
 prolongée, comme le traité
 sait l'alternative. Il y arriva le
 tembre. Les obstacles étaient de

ment levés. L'opinion d'un verain avait fait triompher la plus généreuse. Dès le , l'évacuation des provinces fut décidée. Il restait les prétentions des puissances, aux termes et à la nature des, ainsi qu'à l'entretien qui auraient pu rester cinq ans à la charge de la négociateur sut éloigner les difficultés. On convint d'indemnités devant être retirées d'ailleurs, la dépense de leur évacuation à cette époque; et l'évacuation nécessitait de sacrifices, le duc obtint l'indemnité sur la partie de l'indemnité que la France n'avait point acquittée (11). Trois ans après, la France recevait la paix; une alliance universelle semblait la menacer: maintenant prenait la place qui lui appartenait parmi les nations; et revint au conseil des grandes puissances, son plénipotentiaire siégeait avec ceux de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie. La déclaration qui annonça le succès de la pacification fut accueillie par le duc de Richelieu avec recueillement. La Chapelle, des témoins de l'estime et de la confiance des souverains. Il eut bien l'occasion de faire valoir l'avantage de la France, des intérêts qui lui étaient accrus par les rentes, par l'effet des spéculations, s'était élevé au-dessus du niveau qu'il avait voulu atteindre. Tout cela baissa rapidement. Les inconvénients d'ac-

croître, dans de pareilles circonstances, la quantité de rentes livrée à la circulation. Quelque difficile qu'il parût de modifier des stipulations si récemment et si solennellement contractées, il réussit pleinement dans une négociation qui intéressait la fortune publique. Il obtint d'abord que les délais fixés pour les paiements à faire seraient doublés; et comme les embarras de la bourse continuèrent, il obtint encore que cent millions en inscriptions de rentes, qui étaient entrés dans ces paiements, fussent restitués, et remplacés par des sommes en numéraire, dont la délivrance ne commencerait que dix-huit mois plus tard (12). Ainsi, le duc de Richelieu était arrivé à son but. Il avait fréquemment déclaré à ses amis que, lorsque le crédit personnel dont il jouissait auprès des souverains étrangers ne serait plus nécessaire, il regarderait sa dette envers le roi et la patrie comme payée; et que, descendant du poste qu'il avait été contraint d'accepter, il rentrerait dans la vie privée: mais des difficultés d'une autre ordre venaient de s'élever; et il ne lui fut pas permis d'exécuter son dessein. Une partie de la nation se jetait, avec une ardeur imprévoyante, dans les routes de la liberté que le roi lui avait ouvertes; trop d'hommes accoutumés, pendant vingt-cinq ans, à participer au pouvoir, avaient vu dans la restauration le terme de leur importance, et, voulant la ressaisir, cherchaient dans la charte donnée par le monarque des armes contre la monarchie. Il s'agissait surtout de s'emparer des élections.

Le duc, qui montait à 280,000,000, avait baissé à 266,000,000.

(12) Ce dernier arrangement ne fut signé que le 2 février 1819, après la retraite du duc de Richelieu, par le marquis Desmolles, son successeur; mais il avait été négocié et arrêté le 13 décembre 1818.

Le résultat des opérations de plusieurs collèges électoraux excita l'inquiétude des amis du gouvernement. On supplia le duc de ne point abandonner le gouvernail. Cédant à ces instances, il revint à Paris, pour concerter les mesures qu'exigeaient les circonstances. Le cabinet était d'accord sur la nécessité d'opposer quelques digues au torrent des opinions démocratiques, et d'apporter des modifications à la loi électorale. Le roi, dans le discours d'ouverture de la session, demanda aux chambres leur concours pour repousser les principes pernicieux « qui, » sous le masque de la liberté, conduisent, par l'anarchie, au pouvoir » absolu. » Mais si l'on était d'accord sur le danger, on ne l'était point sur les mesures auxquelles il convenait de recourir. Le système électoral devint la source de graves dissentiments. Le duc de Richelieu, croyant voir exposées à de nouveaux hasards la liberté et l'indépendance que la France avait achetées au prix de si grands désastres, fut vivement affecté de cette perspective ; il revint à son projet de retraite : mais les autres membres du ministère pensèrent que c'était lui seul dont la présence au conseil était indispensable ; et dans leur empressement de faire cesser ces dissentiments qui se manifestaient déjà au-dehors, ils donnèrent tous leur démission. Le duc resté seul, sous le poids immense de la résolution à prendre sur une matière aussi hérissée de difficultés que le système électoral, dans un pays de trente-un millions d'hommes, livrés depuis trente ans à des vicissitudes inouïes, hésitait, dans la crainte que ses lumières ne trahissent ses intentions. L'anxiété, la fatigue d'une telle contention d'esprit, ag-

gravèrent des souffrances pour qu'il éprouvait depuis quelque temps. D'un autre côté, le cabinet sous : il en résultait une démission de gouvernement, dont la position serait devenue funeste. En décembre, il supplia de nouveau le roi d'agréer sa démission ; mais elle fut acceptée. Le roi inséra, dans un acte public, témoignage de ses regrets, et qu'il se réservait de reconnaître d'une manière éclatante les services que ce ministre avait rendus. Pendant le congrès d'Aix-la-Chapelle, il avait été nommé chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fut nommé ministre-d'état, quelques mois plus tard, grand maître. Aussitôt après la retraite de Richelieu, un pair (le marquis de Lally Tollendal) demanda : « Le roi fût supplié de lui accorder » une récompense à-la-fois honoreuse » et utile, proportionnée à l'importance » de ses services et à son » âge. » La même proposition fut faite dans l'autre chambre, mais elle fut rejetée. Le duc fut appelé à la tribune, où lut une lettre par laquelle le duc déclarait : « Que » trop fier d'un témoignage » de reconnaissance donné par le roi » pour le concours des deux chambres, » il ne pouvait se résoudre » à le refuser ; mais que, comme » le roi lui avait fait l'honneur de » lui décerner, aux » honneurs de l'état, une récompense » nationale, » il ne pouvait se résoudre » à ne pas l'accepter. » Malgré cette protestation, la proposition fut rejetée dans les deux chambres à une grande majorité. Le roi fit par conséquent, un projet de loi de retraite, en faveur du duc de Richelieu, d'un majorat de cent

mes de reven qui serait sa pairie. Ce projet donna vives discussions, non qu'on connût les services que le duc avait rendus : mais des dissensions politiques se manifestèrent ; tandis que des pairs et des députés prétendaient que l'érection en pairie était contraire à la Charte. Le projet du duc fut modifié, dans ce sens : la dotation ne serait transférée qu'aux héritiers en ligne masculine. Il accepta cette récompense, par déférence pour la volonté du roi et le vote des chambres ; et consacra le produit tout entier à la fondation d'un hospice à Bordeaux. Le duc de Richelieu, délivré du fardeau des affaires, parcourut les provinces du nord de la France, le nord de l'Italie et la Hollande. C'est dans ce dernier pays qu'il se trouva plusieurs des ministres de la nécessité de s'opposer aux progrès toujours plus alarmants des principes démocratiques, au nom du roi, de le faire prendre sa place dans le cabinet : résista aux sollicitations les plus pressantes ; et il revint à Paris, privé de tous les avantages d'une cour, pendant si long-temps, et privé. Toutefois il ne voulut pas refuser à son prince et à son pays le secours de ses lumières et de son expérience. Un parti aveuglé par les passions poussa l'audace et l'impudence à faire élire député un homme dont le nom rappelait l'époque déplorable des fureurs révolutionnaires. Le ministère se décida à ne pas différer d'apporter des modifications à la loi électorale. Un conseil extraordinaire fut convoqué : le duc siégea dans ce

conseil. Il avait été choisi par Louis XVIII pour aller, en son nom, féliciter le roi George IV sur son avènement, et il était à la veille de partir pour Londres, quand le forfait d'un fanatique vint plonger la France dans la douleur et l'effroi. Le chef du ministère (M. Decazes), abandonné par le côté des chambres qui défendait la loi du 5 février comme le palladium des libertés publiques, repoussé par l'autre côté, qui lui reprochait de n'avoir point accueilli une proposition faite, au commencement de l'année précédente, dans la chambre des pairs, pour arriver à changer cette loi, céda à la gravité des circonstances. L'opinion publique, comme la volonté du monarque, rappelaient le duc de Richelieu : on regardait son incontestable dévouement aux intérêts de la dynastie et du pays, comme pouvant seul préserver la France des maux que la fatalité du crime menaçait d'attirer sur elle. Le duc résista plusieurs jours à toutes les considérations par lesquelles on tentait de le déterminer ; mais il ne put se refuser aux instances de la famille royale éplorée, qui, au nom de si grandes infortunes, lui demandait de triompher de sa réputation. Ainsi, il se trouva, pour la seconde fois (20 février 1820), président du conseil des ministres (13). Les rênes du gouvernement ne pouvaient lui être remises sous de plus funestes auspices. Le sang d'un prince, héritier du trône, fumait encore ; la nation était dans l'alarme : l'irritation des partis était au comble. L'administration précédente avait proposé un système électoral, qu'une égale défaveur dans toutes les

(13) Le duc de Richelieu ne s'occupait d'aucun département particulier. Le duc de M. Pasquier.

parties de la chambre semblait repousser ; elle avait dû s'empres-
 ser de présenter des lois pour armer le gou-
 vernement des pouvoirs extraordi-
 naires si impérieusement demandés
 par les circonstances : mais aucune
 majorité n'était encore formée ; et le
 ministère ignorait si ces lois sur-
 monteraient la redoutable opposition
 qui s'était annoncée. Au - dehors ,
 l'Europe, effrayée des événements de
 l'année qui venait de s'écouler, fré-
 missait à l'aspect du volcan dont
 elle apercevait déjà la lave ; de l'au-
 tre côté de la Manche, un complot
 frénétique montrait jusqu'à quelles
 extrémités la haine de l'autorité était
 poussée, tandis que dans un royaume
 voisin de la France et gouverné
 par un Bourbon, le succès d'une in-
 surrection de la milice accoutumait
 les soldats à l'usage coupable de leurs
 forces. Le duc de Richelieu pensa
 que, pour conjurer de tels dangers,
 l'union de tous les hommes fidèles au
 roi, et amis d'une sage liberté, était
 indispensable. Il espéra l'obtenir en
 prenant pour guide, dans tous les
 actes de son administration, le main-
 tien de l'autorité royale et la conso-
 lidation du gouvernement constitu-
 tionnel. A la suite d'une longue et
 pénible discussion, les chambres
 votèrent les deux lois qui donnaient
 au gouvernement le droit de faire ar-
 rêter les individus prévenus de ma-
 chinations contre la sûreté du prin-
 ce ou de l'état, et celui de soumettre
 les journaux à la censure. Dans le
 cours de cette discussion, rien de ce
 qui pouvait exciter les défiances, en-
 flammer les passions, n'avait été
 oublié. Le duc de Richelieu fit con-
 naître à la nation, en s'adressant aux
 fonctionnaires, quel était
 réellement le but des lois adoptées,
 et quel était celui qu'on tendait le gou-

vernement. La censure prévint
 récriminations, écarta ce qui
 animé l'esprit de parti, enven-
 haines ; et l'exercice de la loi
 autorisait l'arrestation des in-
 soupçonnés de machination
 dirigé avec une réserve et un
 discernement, qui ne permirent
 peine à la nation de s'apercevoir
 ce pouvoir extraordinaire av-
 remis au gouvernement. M
 discussion de la loi des élec-
 tions vint troubler la tranquillité
 sante. La loi présentée par
 le ministère précédent, con-
 tenait plusieurs dérogations aux dis-
 positions de la Charte. La nou-
 velle administration pensa qu'il était
 venable de ne point ébranler
 l'autorité de cette loi fondamentale
 projet, qui avait été mal ac-
 cepté, et fut retiré, et remplacé par
 une loi qui, se rattachant à un
 principe déjà consacré par une assez
 longue expérience, ne dépassait pas
 les limites de la Charte. Il restait
 néanmoins aussi de grands
 obstacles. On crut pouvoir intimider
 le gouvernement et les chambres
 par des rassemblements se formèrent
 de celle des députés et jusqu'à
 la demeure du monarque. L'opinion
 publique était en péril ; la
 hésitation pouvait faire naître
 de graves calamités. Un guerrier
 renommé et révérent (le maréchal
 Bugeaud) fut chargé du commande-
 ment de Paris. Un appareil formidable
 fut développé. En ôtant ainsi au
 peuple tout espoir de succès, et
 l'obligation d'employer la force
 pendant dix jours que dura ce
 trouble et d'anxiété, on ne peut
 regretter la vie que de deux côtés
 et le calme était complètement ré-
 tabli quand, le 12 juin, la loi
 des élections fut adoptée

les députés : mais d'autres ne tardèrent pas à s'élever au triomphe de la révolte du duc de Léon, lança dans les rues l'armée napolitaine; l'armée portugaise devait bientôt les vaincre; les factieux crurent que cet exemple serait facilement imité par les autres provinces : c'est vers elle qu'ils dirigèrent leurs efforts; ils la vainquirent mal. Presque dans tous les endroits les officiers se montrèrent fidèles, mais ils ne tinrent pas religieusement leurs serments; cependant, il s'en trouva quelques-uns qui ne surent pas résister à la tentation; l'inspiration fut trahie dans les rangs; les régiments en garnison dans les provinces. Ses ramifications s'étendirent sur divers points. Les conscriptions furent arrêtées avant qu'ils ne fussent parvenus à arborer un étendard (1900); et les mesures prises dans les départements, en prévenant la révolte, évitèrent que des milliers d'hommes, ou des hommes en possession d'anciens souvenirs et de propriétés, ne fussent précipités dans le glaive de la justice. Au milieu de cette sollicitude continuelle, le duc s'étendit à tant d'obligations d'un héritier de la nation française pour la nation française, époque de bonheur, que le duc de Richelieu ressentit vivement que les collèges électoraux avaient été oubliés. Une proclamation fut adressée aux Français les vœux et les souhaits du roi. Les électeurs firent; mais dès le commencement de la session (décembre), des nuages se formèrent; la session précédente, le duc des chambres avait comme le ministère et triomphé; par une conséquence naturelle, réclamait une part directe à la répartition. Des négociations su-

rent entamées; mais le duc de Richelieu ne voulut éloigner du conseil aucun de ceux qui avaient jusqu'alors gouverné avec lui; cependant, deux des députés les plus marquants dans le côté droit (MM. de Villèle et Corbière), y furent appelés avec le titre de ministres secrétaires-d'état. Un ancien ministre (M. Laine) y rentra au même titre. La session fut longue, laborieuse et pénible. De fréquentes attaques furent dirigées contre le ministère; enfin elle se termina; et le duc de Richelieu put se livrer à quelques projets de prospérité publique. Frappé de la difficulté des communications et de la stagnation du commerce dans certaines provinces, il avait formé, dès son premier ministère, un grand plan de navigation intérieure. Si les canaux à ouvrir avaient dû être achevés au moyen des ressources ordinaires du trésor, l'époque où la nation aurait joui du résultat de ses sacrifices eût été beaucoup trop éloignée; il fallait donc faire servir au présent les ressources de l'avenir; mais on avait à redouter que les fonds des emprunts ne fussent détournés aux premières exigences des événements. Pour parer à cet inconvénient, le duc conçut l'idée d'appeler les capitalistes à concourir à ces grands travaux, en leur assurant non-seulement les intérêts des fonds qu'ils avanceraient, mais encore certains avantages sur les produits des canaux que ces fonds serviraient à construire. L'esprit d'association, qui a fait de si grandes choses chez deux peuples voisins, commençait à peine à poindre en France. Le duc de Richelieu rencontra beaucoup d'obstacles; mais il les surmonta par une volonté persévérante. Il avait eu la satisfaction de voir sanctionner par l'autorité législative, dans la

session précédente, (5 août 1821), les offres faites pour la construction de plusieurs canaux. Leur exécution se trouva placée à l'abri d'une versatilité trop fréquente; et le système auquel la France devra de nouvelles sources de richesses fut solidement fondé. Pendant ce temps, la confiance en l'avenir, et l'oubli des discordes passées, s'étendaient chaque jour; l'ordre régnait dans toutes les parties de l'administration; les entraves qu'un système de centralisation, poussé à l'excès, avait mises à l'action des autorités municipales, furent levées. Dans les finances, la concurrence la plus illimitée fut appelée, pour la première fois, à la vente des rentes; et le cours des effets publics s'éleva au plus haut degré. Au dehors, le ministère mit tous ses soins à concilier le maintien d'une paix, dont chaque jour la nation sentait plus vivement les bienfaits, avec ce qu'exigeaient la dignité de la France, le sentiment des dangers que la révolte des soldats faisait courir à tous les gouvernements, et la défense des principes sur lesquels repose le droit public de l'Europe. Le gouvernement français évita, dans ses engagements, tout ce qui pouvait lui faire craindre d'être entraîné au-delà de ce que les intérêts de la France auraient conseillé. Le roi joignit ses instances à celles des autres souverains, lorsqu'ils pressèrent le roi de Naples de se rendre à Laybach. Cette démarche dut avoir d'autant plus de poids, qu'elle avait été précédée des marques d'une active sollicitude. Depuis plusieurs mois, une flotte française mouillait dans la rade de Naples, prête à offrir un asile à la famille royale. Lorsqu'au mois de février suivant, la rébellion éclata dans le Piémont, elle retentit fortement en

France; mais l'attitude dans laquelle le gouvernement s'était placé, point troublée. Une tentative faite pour imiter, de ce côté des Alpes, les scènes de la Péninsulaire, échoua en un instant, la fermeté des magistrats et la tenue des soldats. Pendant les convulsions de l'Europe, l'Orient s'était agité, et pouvait offrir un vaste champ aux combinaisons diplomatiques. Les Grecs avaient relevé le drapeau de la Croix. Le fort d'Odessa pouvait, moins que tout autre, rester inattentif à ce grand événement. Si la prudence de ne pas précipiter ses résolutions arbitraires avait des droits qu'une politique éclairée ne saurait méconnaître. Elle décida l'envoi, dans les mers de la Grèce, de forces navales qui protégèrent efficacement le commerce, et qui, dans une neutralité généreuse, portèrent des secours à tous ceux dont le malheur implorait l'appui du pavillon français. La clôture de la session (novembre 1821), par une combinaison nouvelle, autant qu'elle est rare dans les annales des gouvernements constitutionnels, les deux partis de la chambre élective, les plus animés l'un contre l'autre, se rapprochèrent d'un désir commun de renverser le ministère. L'adresse par laquelle la chambre répondit au discours du monarque, offrit le spectacle où les deux camps se réunirent. Elle lisait dans le projet présenté par la commission chargée d'en préparer la rédaction : « Nous vous félicitons, Sire, de vos relations amicales avec les puissances étrangères; de la juste confiance qu'une politique sage n'est point achetée par des sacrifices incompatibles avec l'honneur de la nation et avec la

la couronne. » En vain les ministres, présents à la discussion, soutinrent qu'une pareille insinuation était la même offensante pour la dignité de la couronne : la phrase produite fut maintenue par une majorité de ceux qui voyaient, dans ces expressions, le reproche fait au gouvernement de n'avoir pas secondé les vœux des révoltés, et de ceux qui y voyaient le reproche de n'avoir pas pris une part active aux hostilités dirigées contre eux. C'est une conduite du gouvernement représentatif, dans une pareille occurrence, le souverain prononce la dissolution de la chambre, ou qu'il choisisse d'autres ministres. Le duc de Wellington aurait pu conseiller de dissoudre la chambre : il craignait que la mesure ne semblât dictée par le désir de conserver le pouvoir. Il craignait surtout de commettre la faute de l'état aux hasards d'élections simultanées dans les quarante-six départements, et il offrit sa démission, qui fut acceptée. Ses collègues voulurent partager sa retraite. Ce ne fut pas sans regret qu'il quitta la présidence du conseil. En 1818, il s'était trouvé l'un de ceux de remettre à d'autres le commandement du vaisseau qu'il avait commandé. Cette fois il éprouva le sentiment douloureux de ne pas trouver en position de continuer l'exécution de ses plans pour l'avenir public. Les motifs de ses résolutions pouvaient être méconnus : mais avec toute la franchise qui le caractérisait. Il avait cessé d'être chargé de la responsabilité du gouvernement ; mais il n'en participait avec moins de zèle à l'exécution de toutes les questions d'administration ou de législation sur lesquelles les fonctions de la pairie

l'appelaient à délibérer. Dans la discussion sur la police de la presse, il combattit la résolution de donner au gouvernement, comme mesure permanente, la faculté d'établir la censure ; et il demanda, mais sans succès, que cette faculté fût limitée à cinq ans. Ce fut le dernier acte de sa vie politique. Peu après, il se rendit au château de Courteille, près Verneuil, où la duchesse de Richelieu faisait chérir, par ses vertus, un nom si honoré. Il s'y trouva indisposé, et voulut revenir à Paris. Pendant la route, le mal s'aggrava : il perdit tout d'un coup connaissance ; et il expira à Paris, dans la nuit du 16 mai 1821, frappé d'une apoplexie nerveuse, à l'âge de cinquante-cinq ans. Sa taille était élevée, et ses traits réguliers. Une noble simplicité distinguait ses manières ; et une dignité naturelle rehaussait toutes ses actions. On n'a jamais contesté sa générosité, l'élévation de ses vues, sa franchise et sa loyauté. On sait ce mot du duc de Wellington : *La parole du duc de Richelieu vaut un traité*. Forcée de respecter son caractère, comme homme privé, l'envie a cherché à diminuer l'opinion de ses talents et de sa capacité, comme homme d'état. Ses premières habitudes ne l'avaient point porté à la tribune, dont les succès effacent trop aisément ceux qui sont obtenus ailleurs ; mais il écrivait avec une rare facilité. Au conseil, où il apportait, dans toutes les discussions, des lumières, fruit d'une instruction aussi solide que variée, il exprimait ses opinions avec l'énergie d'une conviction consciencieuse. Peut-être est-il vrai qu'une certaine défiance de ses forces, qu'une sorte d'irrésolution, s'opposaient à ce qu'en lui l'homme d'état se montrât toujours tel qu'il

aurait pu paraître : mais cette défiance, cette irrésolution, avaient leur source dans les meilleures dispositions du cœur humain. Une extrême modestie lui cachait ses propres forces, tandis qu'une conscience qui s'alarmait trop facilement, le portait à consulter ceux dont il estimait le jugement, lors même que le moment de la délibération était passé. Le duc de Richelieu n'avait point eu d'enfants. Le roi, pour conserver à la France un nom auquel ce ministre a ajouté une nouvelle gloire, celle que donnent la morale et la vertu, unies à d'utiles talents et à d'éclatants services, a transmis son nom et sa pairie à l'un de ses neveux (Odet de Jumilhac). Il avait été nommé membre de l'académie française, lorsque Louis XVIII, en donnant une nouvelle organisation à l'Institut, rendit aux académies le nom que leurs anciens travaux avaient illustré; et le duc avait présidé (le 24 avril 1816) la séance où reparut, pour la première fois, le corps célèbre qui dut ainsi sa restauration aux conseils du dernier des neveux de son fondateur. L'Éloge du duc de Richelieu fut prononcé, dans la séance du 28 novembre 1821, par M. Dacier, son successeur, et par M. Villemain, qui répondit au nouvel académicien; il le fut à la chambre des pairs, par M. le cardinal de Bausset.

Z.

RICHEMONT (ARTUS de Bretagne, duc de), connétable de France, né en 1393, second fils de Jean V, duc de Bretagne, suivit le parti des Armagnacs, et se distingua, en 1415, à la funeste bataille d'Azincourt, où il fut fait prisonnier par les Anglais, qui le retinrent à Londres jusqu'en 1420. Il ne recouvra sa liberté qu'en s'unissant au parti du duc de Bour-

gogne, fils de Jean - sans - assassiné à Montereau. Mais le duc de Richemont avait le cœur français; et Charles VII n'eut pas peine à le rappeler sous ses peaux. La dignité de connétable vacante par la mort de Jean St. tué en 1424 à la bataille de Verneuil, le roi de France l'offrit au duc de Richemont, qui l'accepta, en dictant des lois à son souverain. Dans ces circonstances difficiles, Charles VII eut la prudence de poser : il enleva par-là aux Anglais deux puissants alliés, le duc de Bretagne, frère du nouveau connétable, qui se détacha de leur alliance, et le duc de Bourgogne, qui sembla alors disposé à écouter des propositions de paix. Richemont, en face des Anglais, fier et absolu dans l'exercice de son autorité, se montra le plus fidèle, mais le plus soumis : il n'eut en vue que le bien de l'état; et son caractère et inflexible ne considéra jamais les affections particulières d'un prince facile et souvent trompé. Le ministre de Charles VII, fier de la faveur de son maître, et enneemi du connétable, le fit échouer dans son expédition de Normandie, en ne devant Saint-James de Beuvrois, négligeant de lui envoyer l'argent nécessaire pour payer les soldats qu'il avait levés en Bretagne. Richemont, indigné contre l'autorité du premier affront qu'il recevait, et qu'il avait joint ses armes à celles du roi, épousa la querelle de Gilles de la Trémoille contre Giaccon, et concerta avec lui, eut le favori des yeux même du prince, dans le château d'Issoudun, le fit juger militairement à Dun-le-Roi, et noyer dans la Loire. Un nouveau ministre, Louis de Beaulieu, succéda dans

war de Charles VII, et encourut la haine et la vengeance du connétable, qui le fit poignarder dans la ville de Poitiers, où la cour se trouvait alors. Le jeune et faible roi, forcé, par l'assentiment général, à ne voir dans cette atteinte portée à la majesté souveraine, qu'un acte de justice auquel les formalités manquaient, demanda à Richemont quel ministre il lui plaisait de placer auprès de sa personne. Le connétable lui désigna George de La Trémoille, et ne tarda pas à s'en repentir. Charles VII souffrait impatiemment les violences d'un sujet presque indépendant, et commençait à trouver que les services qu'il en avait reçus étaient mis à trop haut prix. La Trémoille refusa bientôt de plier sous un maître aussi impétueux, et chercha tous les moyens de perdre le comte de Richemont dans l'esprit du roi, qui le craignait plus qu'il ne l'aimait, tout en rendant justice à ses bonnes intentions. La défection du duc de Bretagne, obligé de se soumettre aux Anglais, enhardit l'animosité des ennemis du connétable : on cessa de lui payer ses pensions et appointements. Le commandant de Chatelleraut lui refusa l'entrée de cette ville, par l'ordre du roi. Le fier Richemont jeta sa masse d'armes par-dessus la barrière, en faisant serment aux habitants d'être jamais leur ennemi irréconciliable; et il se retira dans la ville de Parthenay, dont il était seigneur. Cette disgrâce n'empêcha pas le connétable qui aimait à sa manière et son roi et la France, de quitter sa retraite pour aller joindre, en 1429, le duc d'Alençon et la Pucelle d'Orléans, qui assiégeaient Beaugency, à la tête de l'armée de Charles VII. Il fut admis, malgré les défenses du roi, conseil- le par la Trémoille; se trouva à la

prise de cette place importante alors; et gagna, contre les Anglais, le combat de Patay, où il fit prisonnier le fameux Talbot. Le plus ardent de ses vœux était d'accompagner à Reims son souverain, qui devait aller s'y faire sacrer : mais les bons offices de la Pucelle ne purent le faire rentrer en grâce; il reçut l'ordre formel de se retirer, avec les douze cents hommes d'armes qu'il avait amenés. Le connétable, ne voulant pas demeurer oisif, alla combattre les Anglais en Normandie. Outré de fureur contre La Trémoille, il revint l'enlever dans le château de Chinon, et le fit garder dans celui de Montrésor. Le roi, aussi inconstant dans son amitié, que peu soigneux de conserver sa dignité, avoua l'attentat, et donna sa confiance au comte du Maine, qui rétablit bientôt le connétable dans ses bonnes grâces. Charles VII, en recouvrant un serviteur fidèle, ne tarda pas à recueillir les fruits de sa modération. Richemont négocia, en 1435, le traité d'Arras, qui fit rentrer le duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon, dans le devoir. En 1436, il détermina les Parisiens à lui ouvrir leurs portes; il chassa les Anglais, et ramena son roi dans la capitale, qu'il avait quittée depuis trente années qu'avait duré la rébellion. De si éclatants services forcèrent Charles VII d'oublier les torts de son connétable. Ce grand homme mit le comble à sa gloire et à la reconnaissance de son souverain en attaquant, en 1450, les Anglais à Fourmigni. La victoire qu'il remporta sur eux entraîna la chute des villes de Normandie qu'ils occupaient encore, et les contraignit d'évacuer cette province, qu'ils possédaient depuis Guillaume-le-Conquérant, et qui fut rattachée pour jamais à la couronne de France. Sept ans après, l'illustra-

connétable de Richemont devint duc de Bretagne, par la mort de Jean VI, son frère, et par celle de ses neveux, François, Gille et Pierre; mais il ne régna que quatorze mois et quelques jours. Il mourut, dans un âge avancé, en 1458, à Nantes, en revenant de Vendôme, où il était allé demander la grâce du duc d'Alençon, son neveu, coupable de félonie, et à qui Charles VII, en considération de l'oncle, fit grâce de la vie. Le connétable de Richemont fut un des meilleurs généraux et des plus grands hommes d'un règne fécond en héros. Il fut le réformateur de la milice française, et institua les compagnies d'ordonnances, qui ont fait long-temps la force des armées et les ont mises sur un pied fixe. Son autorité et sa fermeté maintinrent constamment la discipline qu'il établissait; et ce mélange d'équité et de rigueur, qu'il sut apporter dans l'exercice du pouvoir, lui valut le nom de *justicier*. Devenu souverain lui-même, quelques courtisans lui conseillaient de quitter le titre de connétable, comme étant au-dessous de son nouveau rang. Il s'y refusa, disant qu'il voulait honorer, dans sa vieillesse, une charge dont il s'était honoré toute sa vie. Il faisait porter devant lui, dans les cérémonies publiques, deux épées, l'une nue, comme duc de Bretagne, l'autre baissée et dans le fourreau, comme connétable de France. S—r.

RICHER (EDMOND), fameux syndic de la faculté de théologie de Paris, naquit, le 15 septembre 1560, à Chaource, en Champagne. Son inclination le portait vers l'état ecclésiastique. Ses parents ne pouvant subvenir aux frais de l'éducation qu'exige cet état, lui permirent de se rendre à Paris, pour y chercher les moyens de suivre sa vocation : il

avait alors dix-huit ans. Il bonheur de trouver un collègue moyennant certains services, accorda sa nourriture. Il donna l'étude et aux leçons des classes le temps que lui laissait cet état et telle fut son application, moins de trois ans, il se trouva prêt à entrer en philosophie. En 1583, après avoir achevé son cours, il fut reçu maître ès-arts, et en théologie. Ses progrès firent l'attention d'un docteur, M. Etienne Rose, simple vicaire à Yves. Cet homme généreux prit chez lui dans sa maison, et fournissant à tous ses besoins. Il eut alors tout son temps à lui consacrer, ne prenant son repos que deux heures de sommeil par nuit. Bientôt on lui offrit la chaire dans l'université; et se passer des secours du bienheureux vicaire. Après avoir enseigné pendant six ans, les humanités, avec distinction, il professa la philosophie, s'attacha à la maison de Sorbonne, et fut en licence. C'était en 1587, que de trouble et du plus déplorable étatisme, dont n'avaient su se débarrasser plusieurs communautés religieuses, ni la plupart des curés de Paris, ni un parti dominant en Sorbonne. Ce parti y avait fait décréter l'axiome : « que l'on pouvait ôter le gouvernement aux professeurs, que l'on ne trouvait pas tel qu'il fallait, comme on ôte l'administration au tuteur que l'on tient pour suspect. » On soutenait ouvertement dans la chaire et dans les cercles la doctrine de la désobéissance au pouvoir légitime, et même celle du suicide. Richer fut entraîné dans ces discussions : c'était le sentiment des hommes de bien, et ses thèses devaient y être comprises, sous peine d'exclusion. Il

un des premiers qui revinrent en France et à la raison. Il n'attendit pas, pour cela, que sa licence. Dans ses dernières thèses, il choisit l'avantage pour un état des rois par succession héréditaire. Ayant reçu le bonnet de docteur, en 1590, il soutint hautement dans ses écrits, soit dans ses sermons, les droits de Henri IV, et parvint à la couronne; à la réception de son doctorat, il fut adonné à la prédication, et remplit ce ministère plusieurs années, prêchant, dans la capitale, des avents et des carêmes. En 1605, il fut nommé grand-maître principal du collège du carme. Cette maison, qui servait de caserne pendant les guerres, était dans l'état le plus misérable; il n'y avait plus ni étude; Richer parvint à y rétablir l'étude et l'autre. Il releva les bâtiments qui tombaient en ruines, et fit passer les boursiers à une discipline rigoureuse, et rendit la chapelle à sa destination, rouvrit les classes, y appela des professeurs, et composa des leçons pour y perfectionner l'éducation. Ses soins s'étendirent aussi sur le collège qui était situé le collège. Ce collège était infecté par un égout inondé par la Seine, dans ses murs. Richer détruisit l'égout, au moyen de chaussées et de fossés, élevés du fruit de ses leçons, contint les eaux dans les fossés. L'université aussi avait besoin de réforme: le roi confia le soin d'opérer aux personnes les plus sages du royaume. Pour faire passer les nouveaux réglemens, il nomma des censeurs; et Ri-

cher fut mis à leur tête. Il s'occupait, en 1605, d'une nouvelle édition des OEuvres de Gerson; elle était près de paraître, lorsque Maffei Barberini, nonce en France, qui depuis fut pape, sous le nom d'Urbain VIII, en fut averti par Duval, docteur de Sorbonne, imbu des opinions ultramontaines. Barberini, craignant l'effet de cette édition, à cause du différend qui venait de s'élever entre le pape Paul V et la république de Venise, travailla et parvint à en faire éloigner la publication. C'est à cette première tentative contre une doctrine qui fait partie des lois de l'état, qu'on doit rapporter l'origine des troubles qui, bientôt après, s'élevèrent en Sorbonne, au sujet des prérogatives des deux puissances (ecclésiastique et séculière). En 1608, Richer fut élu syndic de la faculté de théologie. Un de ses premiers soins avait été de prendre des précautions pour que, conformément à un arrêté de la Sorbonne, on n'insérât dans les thèses rien qui fût contraire aux libertés de l'Eglise gallicane. En 1611, le chapitre général des Dominicains étant assemblé à Paris, et l'usage étant d'y soutenir des thèses, Richer sut que le nonce Ubaldini et le cardinal Duperron devaient y faire soutenir, par des religieux étrangers, l'infailibilité du pape et sa supériorité sur le concile. Il se rendit à cette thèse, y fit signifier un acte d'opposition, et défendit aux bacheliers d'argumenter sur ces propositions. La conduite de Richer fut approuvée du parlement et de tous ceux qui tenaient aux anciennes maximes. C'est à cette occasion que le premier président Nicolas de Verduin demanda à Richer un abrégé de la doctrine de l'université sur l'autorité du pape, et que celui-ci composa

avec le langage grossier du temps, le

son livre *De ecclesiastica et politica potestate*, qui fut l'objet de tant de disputes, et la cause pour son auteur de tribulations qui ne finirent qu'avec sa vie. Ce livre n'était originairement qu'un court sommaire de 30 pages in-4°, divisé en 18 chapitres, où l'auteur exposait les principes qui formaient la doctrine de l'ancienne école de Paris. Il n'était pas même destiné à devenir public ; mais quelques amis lui en ayant demandé la communication, et craignant lui-même qu'il ne s'en repandit des copies fautives, il consentit à le faire tirer à 300 exemplaires seulement, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Dès que le nonce et le cardinal Duperron en eurent connaissance, leur mécontentement fut extrême. Ils résolurent de faire déposer Richer du syndicat ; ce qu'ils effectuèrent en indisposant la cour contre lui, et en obtenant des lettres de jussion pour l'élection d'un nouveau syndic (Voy. FLEISAC, XIV, 531). Cette disposition eut lieu au *primus mensis* de septembre 1612. Richer fit ses protestations, et depuis ne reparut plus aux assemblées. Dès le 13 mars précédent, le cardinal Duperron avait réuni dans son hôtel les évêques de la province de Sens, dont il était métropolitain, et qui se trouvaient à Paris pour l'élection d'un agent du clergé. On y censura le livre de Richer, *sans toucher néanmoins*, disait-on, *aux droits du roi et de la couronne de France, droits, immunités et libertés de l'Eglise gallicane* ; réserve assez singulière, le livre n'ayant été composé que pour établir ces droits et ces libertés. Cette censure fut réitérée, le 24 mai suivant, dans un synode de la province d'Aix, avec cette différence, que l'exception n'y fut point insérée ;

on savait que cette réserve s'appliquait à Rome, où le livre fut écrit. Richer avait interjeté premier jugement ; mais on au parlement d'avoir égard pel. Dès-lors il parut une foule contre le livre de Richer, et lui fût permis d'y répondre reçu de la cour l'ordre de galence sur ces matières. La pe contre lui fut poussée au pduc d'Épernon, qu'on s'é voir figurer en pareille af fit saisir par des archers mer dans les prisons de Sator, avec l'intention de à Rome, pour être livré sition ; mais l'université ma ; et il fut rendu à la li reste de sa vie se passa dans continueuse entre lui et ses res, dont Duval fut l'un de dents : eux, insistant pour qu de son livre une rétractation lui, offrant d'expliquer dai catholique les passages qu'rait répréhensibles, car l n'en avait signalé aucun el lier. C'est ce qu'il offr dans deux déclarations, en 1620, au cardinal de B tant « qu'il soumettait n ment tout ce qui était con son livre, mais encore qu'il avait écrit ou écrirait ment du Saint-Siège et d catholique, apostolique et mère et maîtressé de tout ses, comme il l'avait dé plusieurs fois. » Cela ne les adversaires de Richer, où les déclarations furent Cependant les divisions co en Sorbonne. En 1629, l de Richelieu, procureur teur de cette maison, qu'il faire rebâtir avec magnifi

cette affaire in-
Desirant faire
sais, il appa- chez
et voulut bien concen-
enter quelques points sur
celui-ci lui faisait des repré-
s. Moyennant de légères
es, Richer céda ; et la dé-
, telle que la souhaitait le
fut signée chez le Père Jo-
s ainsi était fini, la réunion
entre les deux partis : Rome
sais ; et Duval lui-même
sur Richer, le priant d'ou-
vrir. . . . Voilà une ver-
est à souhaiter que ce soit
la. Suivant d'autres, soit
bonsaïres de Richer aient
pu sa rétractation avait été
soit que lui-même ait ap-
qu'en ne le crût, il eut le
nouveau ses anciennes pro-
La nouvelle en alla bien-
se ; et ce fut alors, dit-on,
cardinal de Richelieu com-
ne voulant point en avoir le
résultat de se procurer par la
s'il n'avait pu obtenir par des
douceur et de conciliation.
scène qu'on prétend s'être
au père Joseph, où Richer
le poignard de deux assas-
sins, déclaration qui lui fut pré-
F. DUVAL, XII, 408).
côté, contre laquelle s'ins-
les adversaires de Richer,
sur pour fondement princi-
Lettre de Morisot au sieur
hanoine de Langres, en date
ril 1633, laquelle fait par-
pistolæ centuriæ II de
II. Il y déclare en avoir
écrit dans un écrit à lui
sur Richer lui-même. Il sem-
ble qu'on ne pourrait se dispenser
d'en dire ; et si l'on rapproche ce
quelques autres traits carac-

téristiques du ministère de ce célèbre
cardinal, on ne peut disconvenir
qu'il n'ait dépassé point la vraisem-
blance. Morisot, d'ailleurs, homme
bien né, en liaison avec un grand
nombre de savants de son temps, et
avec des personnages très-considéra-
bles, ne peut guère être regardé com-
me un faussaire. Néanmoins la lettre
offre plusieurs inexactitudes qui ren-
dent douteuse son authenticité. Il
y est parlé, en 1633, de la mort de
Richer, comme si elle venait d'ar-
river. *Jam vita Richerii nostri ter-
minata est*, et depuis dix-sept
mois Richer n'existait plus. Il y est
dit qu'il était âgé de quatre-vingt-
quatre ans ; il n'en avait que soixante-
et-onze. On y avance qu'il écrivit son
livre de la *Puissance ecclésiastique
et politique*, à la demande du prince
Henri de Condé, tandis qu'il est cer-
tain que ce fut à la sollicitation du
premier président Nicolas de Verden.
Morisot laisse entendre que la mort
de Richer suivit de près la scène
qu'on prétend s'être passée chez le
P. Joseph. Or Richer survécut plus
d'un an à l'époque à laquelle on la
rapporte. Enfin on dit que le cardi-
nal de Richelieu n'osa tirer avant-
age de cette signature ; et ce n'était
assurément pas lui qui reculait de-
vant des bruits publics. On regarde
d'ailleurs assez généralement les Let-
tres de Morisot, comme n'ayant
point été adressées aux personnes
dont elles portent le nom ; suppo-
sition qui diminue la confiance qu'on
croirait devoir à ce qu'elles rappor-
tent (F. MORISOT, XXX, 182).
Quoi qu'il en soit, Richer depuis
long-temps infirme, et souffrant de
la pierre, dont il avait subi l'opéra-
tion sans succès, mourut doucement
et sans agonie, le 28 novembre 1631,
après s'y être préparé par des exer-

cies d'une piété solide et éclairée. Il fut enterré en Sorbonne, où chaque année on célébrait une messe pour lui. On lui impute d'avoir eu de la tendance aux idées républicaines. Un moderne, son confrère en Sorbonne, écrivain judicieux (2), en convenant de la justesse de ce reproche, rend hommage à sa profonde érudition, à son habileté dans les matières théologiques, à la force de ses raisonnements, et surtout à l'esprit de critique qui règne dans tous ses ouvrages; mérite qui de son temps était encore assez rare. L'étude de l'Écriture Sainte, des Pères, et des antiquités ecclésiastiques avait fait l'occupation de toute sa vie. On a de lui : I. Une *Édition de Gerson*, qui ne parut qu'en 1607, ayant été différée d'un an sur les instances du cardinal Barberini. (Voy. GERSON, XVII, 229). II. *De Ecclesiasticâ et politicâ potestate*, in-4°, 1611; 2^e édition, en 1629, avec les preuves à chaque chapitre, Cologne, 2 volumes in-4°. Dom Thierry de Viaixnes en donna une autre, aussi à Cologne, 1702, in-4°. le même ouvrage a été inséré dans la *Monarchia* de Goldast. III. *Apologia pro Joanne Gersonio, pro supremâ Ecclesiæ et Concilii generalis auctoritate, et independentiâ regiæ potestatis ab alio quàm à solo Deo*; Leyde, 1676, in-4°. C'est une réponse au livre de Bellarmin, intitulé: *Joannis Gersonii de excommunicationis valore, libri duo*. Elle avait été composée dès 1606. Elle ne fut point imprimée du vivant de l'auteur. IV. Une édition, et une Traduction française du livre du Manteau de Ter tullien, 1660. V. *Obstetrix animorum*, Leipzig, 1693, in-4°, et

quelques autres livres de grand VI. *Vindiciæ doctrinæ et de auctoritate Ecclesiæ in rebus et morum*, Cologne, 1683. VII. *De potestate ecclesiæ in temporalibus*, 1692, in-4°. L'Histoire de son syndicatignon (Paris), 1753, in-8°. IX. *Immo academiæ statu*, 1603, et quelques Ouvrages restés dont on trouve le détail dans le réri de 1759. Adrien Baillet la *Vie de Richer*, Amsterdam in-12. L'abbé Goujet assure qu'il diffère du manuscrit let, en plusieurs points imp

RICHER (HENRI), littérateur diocèse, né, en 1685, à L dans le pays de Caux, ac études à l'université de Ca d'après le desir de ses paren recevoir avocat au parles Ronen. Entraîné par son go les lettres, il ne tarda pas d cer au barreau, et vint s' Paris, où ses talents, sa me la douceur de son caractère, bientôt des amis. Après avo quelques traductions en ver. *Fables* qui furent reçues au rablement, il s'essaya dan dramatique, mais avec pe cès. Le défaut de Richer est totale de cette chaleur qui visie les productions de l'e que rien ne peut suppléer. C teur, d'ailleurs estimable tendue et la variété de ses sances, mourut à Paris le 1748, et fut inhumé dans l Saint-Benoît. Titon du Ti ami, lui a donné place d cond Supplément du *Parnais*. On a de Richer : I. *duction en vers des Egl Virgile*, Paris, 1717, in-

(2) L'abbé Leducat.

est fidèle, et dé-
 elle a été e en
 précédée d'un de Vir-
 soez bien faite. II. *Les huit*
res Héroïdes d'Ovide, mises
 françois, ibid., 1723, in-
 trouve à la suite quelques
 de l'auteur, des *Eglogues*,
 mutes, dont plusieurs ont
 en musique, etc. Richer a
 en manuscrit la *Traduction*
te des Héroïdes. III. Des
 en vers. Les six premiers li-
 vrèrent en 1729, et les six
 en 1744. L'édition de 1748,
 est précédée d'une *Notice* sur
 l'invention de ces fables,
 atier, n'est pas heureuse; la
 en est froide, mais le style
 clair et facile. Suivant quel-
 iques, Richer a plus appro-
 la Fontaine que tous ses prédé-
 ces. (V. la *Nouvelle Bibliot.*
omme de goût.) IV. *Sabinus*
nus, tragédie, Paris, 1735,
 cette pièce est bien conduite;
 le pèche par le défaut d'inté-
 lle eut sept représentations
 nouveauté, et n'a point été
 . Il en existe une traduction
 ndais; et l'on assure qu'elle a
 ée souvent avec succès sur le
 d'Amsterdam. V. *Coriolan*,
 ie, non représentée, ibid.,
 in-8°. VI. *La Vie de Mécé-*
vec des notes historiques et
 es, ibid., 1746 ou 1747, in-
 le est intéressante et pleine de
 ches curieuses, tirées en par-
 la Vie que Meibom a donnée
 a da favori d'Auguste. (Voyez
 RL.) Richer travaillait à la
 e *Scipion l'Africain*, pour la-
 il avait fait des recherches
 érables; et il se proposait de
 e le Recueil complet de ses ou-
 e. (Voy. la *Notice sur sa Vie*,

au-devant de l'édition complète de
 ses *Fables*.) W—s.

RICHER (FRANÇOIS), juriscôn-
 sulte, était natif d'Avranches. Après
 avoir terminé ses études, il se fit
 recevoir avocat, vers 1740, et s'éta-
 blit à Paris, où il partagea son temps
 entre le travail du cabinet et la cul-
 ture des lettres. Outre des éditions
 des *Arrêts notables* des différents
 tribunaux du royaume, par Matthieu
 Augeard, Paris, 1756, 2 vol. in-
 fol.; des *Lois ecclésiastiques* d'Hé-
 ricourt, 1756, in-fol.; du *Diction-*
naire portatif de Mythologie par
 l'abbé de Claustré, 1765, 2 vol.
 in-8°.; de *l'Esprit des Lois*, 1767,
 4 vol. in-12 avec une préface dans
 laquelle il réfute, avec autant de ta-
 lent que de justesse, les *Remarques*
 d'un anonyme (Voy. Elie LUXAC,
 xxv, 495); des *Œuvres* de Montes-
 quien, 1767, 3 vol. in-4°.; et du *Re-*
cueil des Arrêts du premier prési-
 dent Lamoignon, 1783, 2 vol. in-
 4°., on a de ce juriconsulte: I. *Trai-*
té de la Mort civile, Paris, 1755,
 in-4°., ouvrage estimé, et que l'on
 peut encore consulter avec fruit. II.
Examen des Principes d'après les-
 quels on peut apprécier la réclama-
 tion attribuée à l'assemblée du clergé,
 en 1760, in-12. Cette brochure
 est relative à l'excommunication des
 comédiens. III. *De l'autorité du*
Clergé et du pouvoir du magistrat
 politique sur l'exercice des fonctions
 du ministère ecclésiastique, 1767,
 2 vol. in-12. IV. *Causes célèbres et*
intéressantes, Amsterdam (Paris),
 1772-88, 22 vol. in-12. Recueil
 très-bien fait, et qui rend inutile ce-
 lui que Gayot de Pitaval avait publié
 sous le même titre. (V. GAYOT DE
 PITAVAL.) Fr. Richer mourut à Pa-
 ris, en 1790, âgé de 72 ans. — RICHER
 (Adrien), frère du précédent, naquit

en 1720, et consacra sa plume à d'utiles compilations. Indépendamment de la continuation de l'*Histoire moderne*, depuis le treizième volume (Voy. MARSY), on a de lui : I. *Nouvel Abrégé chronologique de l'Histoire des Empereurs*, Paris, 1754 ou 1769, 2 vol. in-8°. II. *Vies des Hommes illustres, comparés les uns avec les autres, depuis la chute de l'Empire romain jusqu'à nos jours*, ibid., 1756, 2 vol. in-12. Malgré les éloges très-exagérés donnés à cet ouvrage par Sabatier (Voy. l'art. Richer dans les *Trois Siècles*), et copiés depuis littéralement dans tous les dictionnaires, l'auteur n'a pas cru devoir continuer cette biographie, dont le titre rappelle malheureusement Plutarque, avec qui cependant il n'avait pas eu l'intention de lutter. III. *Essai sur les grands Evénements par les petites Causes*, tiré de l'histoire, ibid., 1758, in-12. IV. *Nouvel Essai sur les grands Evénements*, etc., Amsterdam (Paris), 1759, in-12. V. *Théâtre du Monde*, 1775-88, 4 vol. in-8°, fig.; compilation estimée. VI. *Les Vies des plus célèbres Marins*, Paris, 1784-89, 13 vol. in-12. Ce Recueil contient les vies de Jean Bart; du maréchal de Tourville; de Barberousse (Khaïr-Eddin); d'André Doria; de Duquesne; de Ruyter; de Tromp; de Duguay-Trouin; de Forbin; de Cassard et du baron de La Garde : toutes ces vies avaient paru séparément; en les réunissant, l'auteur y joignit deux nouveaux volumes, intitulés : *Les Fastes de la Marine française, ou les Actions les plus mémorables des Officiers de ce corps dont la vie ne se trouve point dans celles des plus célèbres Marins*. VII. *Vie de J. d'Estrées*, maréchal de France, et

de *Victor d'Estrées*, son fils, 1786, in-12. VIII. *Caprices Fortune*, ou *Vies de ceux que la fortune a comblés de ses faveurs*, ceux qui ont essuyé ses plus terribles revers dans les temps modernes, ibid., 1786-89, 4 vol. in-12. IX. *Abrégé chronologique de la révolution française*, continué par Brument, Paris, 1798, 2 vol. in-12. Adrien Richer mourut à Paris le 1798 (1), à l'âge de 78 ans. V

RICHER D'AUBE (FRANÇOIS), neveu de Fontenello, à la mort de la Bretagne, serait tout-à-fait oublié, quoiqu'homme d'esprit et savant, si on ne le consulte, sans les vers de Richer :

Auriez-vous par hasard connu feu Monsieur
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'au-

Né à Rouen en 1686, il fut poète de bonne heure, d'une charge de conseiller au parlement de Normandie, et successivement nommé à des requêtes, membre du conseil de commerce, intendant de Caen, et enfin de Soissons. Il se démit de son dernier emploi; et, se bornant à quelques fonctions de maître des requêtes, consacra ses loisirs à l'étude du droit public. Il mourut, à Paris, le 1752. D'Aubedifférait en tout de son oncle par le caractère. Voici le trait qu'en a laissé l'abbé Turgot, qui avait eu souvent l'occasion

(1) Richer doit être mort en janvier 1798, car le titre de son dernier ouvrage porte : « J'ai vu Richer; et ce livre est annoncé dans le *Magasin encyclopédique*, 3^e année, 1^{er} volume an VI, (30 févr. 1798).

(2) Voltaire, à qui Rulhières avait adressé sur les *Disputes*, lui répondit : « Le porteur de votre lettre est parfait; vous demandez un lecteur :

S'il connaît par hasard le contradicteur d'Anquetil, qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on ne daube plus, et que l'on daubera tant que vos vers heureux sans contradiction plairont à nos neveux.

Où vraiment, je l'ai fort connu, et reçu votre prince de Téniers. » (Lettre du 1769.

était haut, dur, colère, nt, pédant; bon homme, officieux même et géné- aussi Fontenelle disait-il de l'était difficile à commer- it facile à vivre. Un soir, qui logeait avec son ne- is 1730 (3), en sommeil- de son feu, ne s'aperçut : étincelle était tombée sur chambre. Pendant la nuit manifesta dans la garde-ro- ne, tout le monde est bien- d, et d'Aube avant les au- le donne les ordres néces- feu est éteint; mais la co- ren n'était point calmée: il ice à gronder, rappelle à : le proverbe de l'étincel- vent a causé un grand in- ni demande pourquoi il n'a : sa robe, etc. « Je vous pro- lit enfin le philosophe, que encore le feu à la maison, trement. » Le lendemain, ui n'avait pas fermé l'œil, n oncle de s'être endormi les *Mémoires de Trublet de Fontenelle*, p. 214). et auteur d'un livre intitulé : *sur les principes du droit morale*, Paris, 1743, in- 16 pages outre la préface. Desfontaines en rend un res-avantageux (*Observa- les écrits modernes*, tome mais Clément de Genève, ture de cet immense livre avait mis de mauvaise hu- félicitait d'en avoir oublié tre *Cinq, années littérai- e cxl*. Le but de l'auteur, est de démontrer que la jus- premier devoir des souve-

ains, comme le premier besoin des peuples; mais ses raisonnemens et ses principes sont presque tous faux (V. *la Science du gouvernement*, par Réal, VIII, 411). D'Aube prétendait cependant que Montesquieu avait pris dans son livre une partie des idées qu'il a développées dans l'*Esprit des lois*. W—s.

RICHER DE BELLEVAL (PIERRE). V. BELLEVAL.

RICHER-SERISY, écrivain royaliste, né à Caen, vers l'année 1764, vint fort jeune à Paris, et fut employé dans l'étude d'un procureur au parlement, nommé Michel. Richer Serisy avait un extérieur très-agréable. Merlin de Thionville, dans une lettre insérée, en 1795, au Moniteur, l'appelait une *poupée royaliste*. Il était doué d'une imagination vive et brillante. Son caractère était plein de douceur et d'aménité. Il composait de ces riens charmants, et disait, sans effort, de ces mots heureux qui faisaient rechercher les jeunes gens, à une époque où la politique et les disputes des partis n'occupaient point le monde, et surtout les femmes. Lorsque la révolution éclata, il se prononça contre les innovations qu'elle appelait. Cependant, ce que l'on regardera peut-être comme une contradiction, il fut longtemps lié avec Camille Desmoulins, révolutionnaire fameux, dont il aimait l'esprit original et piquant; mais il n'approuva jamais ses principes, excepté lorsque, dans son *Vieux cordelier*, Desmoulins montra de la vigueur contre les bourreaux et de la pitié pour les victimes. Richer Serisy travailla aux *Actes des apôtres*, journal où la critique et la satire prenaient toutes les formes pour combattre les changements que tant d'esprits divers, qui les désavouent au-

de Val était auparavant un appartement à Paris qui avait donné au Palais-

jourd'hui, cherchaient à opérer, chacun à sa manière, et peut-être chacun à son profit. Toutefois il n'acquiesça sa réputation qu'après la révolution du 9 thermidor (1794), qui renversa Robespierre et ses complices. Il avait été détenu, près d'un an, au Luxembourg, pendant le règne de la terreur; et ce fut au sortir de sa prison qu'il fit paraître son Journal intitulé : *l'Accusateur public*, qui le plaça dans un rang distingué parmi nos écrivains politiques. Cet ouvrage est écrit avec chaleur : on y trouve souvent des pages d'une véritable éloquence, et il offre partout les opinions et les sentiments d'un homme de bien qui s'efforce de rétablir les doctrines religieuses et monarchiques dans un pays qui ne peut trouver que dans ces doctrines la fin des maux dont il est agité. Richer Serisy écrivait ainsi par conviction; et l'auteur de cet article l'a entendu, en 1797, déclarer, avec une grande énergie, à un écrivain connu dans le genre historique, et dévoué aujourd'hui à la dynastie légitime, mais qui alors défendait, dans un journal, (les *Nouvelles politiques*) les opinions des républicains modérés : « Monsieur, » quand nous aurons renversé ce Directoire, dont le despotisme et la bassesse vous humilient comme moi; dès le lendemain, nous tirerons l'épée l'un contre l'autre. Ce sont les Bourbons qu'il faut à la France; et, en vous parlant ainsi, si, je me crois, plus que vous, l'amid'une liberté véritable. » *L'Accusateur public* eut beaucoup d'influence sur l'opinion publique; et son auteur fut en butte à de nombreuses dénonciations. Le 19 sept. 1795, Tallien accusa Richer Serisy, à la tribune du corps législatif, d'être, avec Pon-

celin et Poujade - Ladevèze, principaux conspirateurs de la république. Merlin de Dombes, le 6 octobre suivant, un loi fut promulguée au nom des comités de Salut public et de Sûreté générale, qui appelait Richer Serisy un des auteurs de la révolte, et le signa président d'une commission chargée de le poursuivre. Il se réfugia chez le pelletier (rue Vivienne) qui lui cachait, et clamait guère, à la tribune, les journaux de cette époque, les partisans des Bourbons et les opposés au système républicain. Il cita le nom de Richer Serisy, launay d'Angers, dans la nuit du 15 octobre, en parle, et fut un des principaux royalistes mis dans une correspondance avec chez Lemaître. Ce Lemaître, des Bourbons, venait d'être condamné à mort (il fut condamné à mort le 17 bre.) Après la journée du 4 octobre 1795, le Directoire exerça, contre Richer Serisy, particulièrement, les poursuites les plus actives; mais il ne put saisir de sa personne, ni d'un jury d'accusation de Paris, ni d'une son absolution, relativement aux événements de cette journée. Cette déclaration était inattaquable par les lois; mais (quoiqu'il trompe point) ces fictions ne respectent les lois tant qu'elles servent leurs beaux discours et leurs paroles. Le 1^{er} janvier 1796, le Directoire, présidé par Richer Serisy, déclara la déclaration du jury, et danda sur ce que Richer Serisy poursuivait pour ses écrits être jugé par un jury qui devait démentir l'acte d'accusation qui spécifiait clairement les poursuites étaient l'ins-

re contre la Convention. Il choisit d'autres juges ; qui succédèrent aux premiers, n'étant pas montrés plus braves, ne furent pas plus recommandés. Une ordonnance rendue par le tribunal criminel de Douai (il faut nommer ce tribunal), courageux dans un temps où il n'y avait tant de serviles, qui renvoya Richer-Serisy hors de tout doute, ne fut pas, comme l'aurait été la déclaration du jury, cassée ; mais, ayant été déclinée par le Directoire, sur le rapport de Merliu de Douai, ministre de la justice, au tribunal de cassation, ce tribunal voulut bien y renoncer, sous des vices de forme, et Richer-Serisy fut renvoyé au tribunal criminel de Valenciennes. Un homme dont l'innocence avait été deux fois judiciairement déclarée, ne put recouvrer sa réputation que les lois lui assuraient. Les amis de la liberté et les codes, même les codes, n'avaient leur ouvrage. Qu'on se représente, à quelle considération, à quel respect de confiance méritait ce tribunal, en matière de lois républicaines, dans le Recueil de lois, en dix-huit volumes, par ce même Merliu ! Cette longue proscription, Richer ne s'éloigna point de lui, et lui donnait l'auteur de cet ouvrage. La vaste maison de St. André, à cette époque, pour des militaires malades ou mourans, ou étaient reçus aussi un nombre de Vendéens choisis. On se préparait une action qui consistait à s'emparer, à la nuit, des cinq membres du Directoire républicain. Pour tenir le coup de main, l'on n'atten-

daît que le moment du départ de la garde de ce Directoire, laquelle aurait indubitablement quitté Paris, pour se porter sur la frontière, si l'armée du prince de Condé se fût réunie, ainsi que le projet en avait été formé, à celle que commandait sur le Rhin, le général Pichegru (1). Ces plans étaient liés; et le défaut d'exécution de l'un força de renoncer à l'autre. La maison de Bourbon, si tout ce qui avait été concerté eût réussi, serait remontée vingt ans plus tôt sur le trône de France; la vente d'une partie considérable de biens qui restaient encore aux émigrés, n'aurait point été consommée; les conscriptions, la guerre civile et la guerre étrangère, toutes ces calamités qui ont fait de si profondes plaies à la France, et qui laisseront des si longues et si déplorables causes de divisions, ne viendraient pas chaque jour contrister nos souvenirs. Caché dans un coin de l'appartement de M^{me}. de Maintenon, Richer-Serisy assis, étrange effet de nos discordes! assis sur le fauteuil même de Louis XIV, s'occupa plus, dans cette retraite, des proclamations et des autres écrits qui devaient preluder à la rentrée des descendants de ce grand roi, que des accusations pour lesquelles il était recherché: seulement il publia un Mémoire de huit pages, pour démontrer les contradictions de ses persécuteurs, et l'indigne abus qu'ils faisaient des lois quand il s'agissait de leurs ennemis. Ce petit écrit produisit son effet. Le jury acquitta Richer-Serisy aux acclamations d'un nombreux auditoire, qui fut vivement et insolemment apostrophé

(1) Nous renvoyons, pour la connaissance de ces faits, à la lettre du comte d'Entraigues, qui se trouve dans le procès de Pichégu, George, etc., tome 1^{er}, page 345. Cette pièce est curieuse et pleine d'intérêt: l'Histoire doit la recueillir.

par Gillet, du village d'Argenteuil, lequel avait été choisi pour remplir les fonctions d'accusateur dans cette affaire. Il avait conclu à la peine capitale (2). Pendant le jugement, Richer-Serisy, à peine déguisé, se promenait avec un ami dans le parc même de Versailles, à quelques pas du lieu où l'on délibérait sur sa vie. Nous devons le remarquer; c'est un des caractères particuliers à l'époque dont il s'agit, que cette indifférence, cette espèce de mépris avec lesquels on bravait les arrêts révolutionnaires qui, pourtant, étaient exécutés rigoureusement. Rendu à la société, Richer-Serisy reprit, avec plus de suite, la rédaction de sa brochure périodique, qu'il continua jusqu'à la révolution du 18 fructidor. Cependant, lors du renouvellement des députés au conseil des Cinq-cents, en 1797, il tenta de se faire nommer par les électeurs du département de Seine-et-Oise. C'est lui qui rédigea l'affiche signée *Clément*, dont on tapissa les murs de Versailles, et dans laquelle il était indiqué comme le principal candidat qui dût fixer le choix du collège. Garat, qui alors travaillait à un journal (la Clef du Cabinet), crut devoir réfuter cette affiche, et attaqua, en même temps, Richer-Serisy : il le peignit comme un royaliste qu'il fallait écarter à tout prix. Celui-ci fut compris dans les décrets de déportation rendus à l'occasion des événements du 18 fructidor (4 septembre 1797), contre un grand nombre de députés et de journalistes. Il alla se cacher au Petit-Gentilly : de là un ami courageux et dévoué (l'abbé d'Arche),

le conduisit à travers mille dangers jusqu'à Troyes (3), d'où il gagna la Suisse. Il paraît qu'il s'abusa sur la dépendance de cet état, et manqua peu de prudence. A son arrivée à Berne, non-seulement il ne dissimula pas qui il était; mais il écrivit au respectable chef de canton, l'avoyer Steiguer, lui annoncer qu'il allait fixer son séjour en Suisse, et qu'il entreprendrait d'y vivre et paraître sous son nom. Des députés, pros crits comme lui et qui se trouvaient aussi à Berne, l'engagèrent vainement à plus de circonspection : il ne tint aucun compte de leurs avis. Cet esprit de prudence le conduisit à Bâle, où il ne cacha point qu'il se résolvait pour livrer à l'impression un ouvrage contre le Directoire. Bacher, député de France, en fut bientôt informé, et le fit arrêter le 3 novembre 1797. Mallet-du-Pan dit à ce sujet : « Le Directoire français, » » avoir flétri la Suisse de ses » » nances, la flétrissait de son » » cution. Il osa se faire livrer » » Bâle, Richer-Serisy fuyant la » » portation, enlevé, lui et ses » » piers, au mépris du droit des » » dans une ville étrangère, par » » sbires d'une régence assez » » pour renouveler un forfait du » » zième siècle. » Mallet-du-Pan ajoute : « La justice m'oblige de » » qu'avant de le livrer, les m » » trats de Bâle firent avertir Richer-Serisy de quitter la ville. 1 » » jours avant son arrestation, » » avais réitéré cet avertissement » » en lui offrant une place dans » » voiture : un de ses compatriotes

(2) Cette sévérité lui valut la faveur de Merlin de Douai, et des autres révolutionnaires, alors tout puissants, qui le portèrent à ce Tribunal que Buonaparte créa et détruisit presque en même temps.

(3) Chez cet infortuné Gosault, que Buonaparte fit fusiller en 1814 comme royaliste, et pour sa dévotion, à l'arrivée des Russes, de sa citadelle de Saint-Louis.

giste la lui renouvelèrent, et son étoile l'emporta toutes les instances; il qu'on n'oserait jamais à un homme comme Richer-Serisy a prétendu note de Mallet-du-Pan et, et que personne ne on devait l'arrêter; cela à croire: tant de circons pas été supposées. Quoi, il resta cinq jours dans de Bâle. Les lettres qu'il énat de cette ville, pour de la violation du droit omise en sa personne, essants que fussent ses nts, n'amènèrent au ment dans sa position, dit-il, répondre à mes aucun de ces iniques s n'entendit ma voix. Il, ajoute-t-il, de gen- robe et de tourments aie éprouvé dans leurs on extradition fut accor- t que demandée. Lié et des gendarmes, il tran- ce de Bâle à Rochefort, es charrettes. Il attendait de sa déportation, lors- de mars 1798, des roya- t séduits ses geoliers, le r; et quoiqu'il ait dit, dans Directoire, qu'il avait arreux de sa prison, et de ses bras, il les aurait et les dents, la vérité rit par les portes, et se ordeaux chez des amis aient. Pendant son séjour ville, il publia le 35^e. et xéro de son ouvrage. Le oyens l'empêcha de par- Espagne sans retard, ainsi nce le lui commandait. A il se trompa comme à

Berne, sur l'influence de ses opinions et de sa renommée; et le riche capitaliste Broukins refusa, autant peut-être au ton trop fier de sa lettre qu'à son manque de crédit, l'argent qu'il réclamait pour assurer sa fuite. Des bourses plus généreuses s'ouvrirent: on pensa, et avec raison, que ce n'était pas le cas de chicaner un proscrit sur des mots. Richer-Serisy, après avoir séjourné à Bordeaux, à Mont-de-Marsan et à Baïonne, passa en Espagne, en 1801. Il put rendre, dans ce royaume, des services à la maison de Bourbon, et il s'acquitta avec habileté de la mission qui lui fut donnée par MONSIEUR, comte d'Artois. La malheureuse issue des projets de George et de Pichegru ne permit pas à Charles IV de rien entreprendre pour le chef de sa maison. Richer-Serisy, fatigué par les proscriptions, et d'une constitution délicate, alla chercher le repos à Londres, et il mourut dans cette ville en novembre 1803. MONSIEUR lui fit, dans sa maladie, donner des soins par son propre médecin, et recommanda qu'il ne manquât d'aucun secours. Richer-Serisy avait été marié à Paris; mais il négligea sa femme, qui était plus riche que belle. Celle-ci, pour se venger de cette indifférence, eut recours aux lois sur le divorce, et fit, dans son absence, prononcer sa séparation d'avec un homme que l'amour seul l'avait portée à épouser. Elle lui refusa même, dans sa proscription, le paiement d'une pension viagère, de quatre mille francs, qui lui avait été assurée. M. le duc de Choiseul, dans la partie de ses Mémoires où il traite *des naufrages de Calais*, rend plusieurs fois hommage aux talents et au courage de Richer-Serisy. Nous ne devons

point terminer cet article sans parler d'une anecdote qui se trouve racontée dans les Mémoires de Bertrand - Molléville. Ce ministre prétend qu'à l'époque où les Jacobins de Paris inventèrent la fable du comité autrichien, pour rendre la reine Marie-Antoinette odieuse au peuple qu'on cherchait à égarer, Richer-Serisy alla trouver Regnauld de Saint-Jean-d'Angeli, et le pressa de se rendre à une séance de ce prétendu comité, qui devait se tenir chez la princesse de Lamballe. Regnauld, charmé qu'on le crût plus royaliste qu'il ne l'était, fit part de sa bonne fortune à Malouet, que Richer-Serisy lui avait nommé comme devant aussi faire partie de cette réunion. Malouet répondit qu'il ne comprenait rien à ce qu'il lui disait; qu'il n'était d'aucun comité. — Mais le message de Richer-Serisy, répondit Regnauld? — Je crois, répliqua Malouet que si ce n'est pas une mauvaise plaisanterie qu'on vous a faite, c'est un piège qu'on vous tend, ou quelque manœuvre atroce qu'on prépare, et dans laquelle vous vous trouvez impliqué. C'était en effet une mystification que Richer-Serisy voulait faire éprouver à Regnauld, qui, depuis long-temps, se montrait opposé à la cour, et déclamait dans les salons contre ce comité autrichien qu'il ne trouva plus si criminel dès qu'on lui proposa d'en être membre. L'*Accusateur public* se compose de trente-cinq numéros; le treizième, qui devait contenir le récit des événements de la journée du 13 vendémiaire, n'a point paru: Richer-Serisy n'en a rien écrit, quoique ses amis, et notamment l'auteur de cet article, l'aient souvent pressé d'y travailler. Une *Lettre* de Richer-Serisy, sur la *Russie*, est imprimée à la suite de la

traduction faite par P. F. He du *Voyage en Danemark, Norvège et Russie*, de Swinton. N

RICHERI (LOUIS CELIO RHODIGINUS.

RICHERY (JOSEPH DE), 1 à Alons (Basses-Alpes) le 11 septembre 1757. Ses parents, qui l'attachaient à la marine, le firent entrer dès l'âge de neuf ans, comme mousse, sur divers bâtiments jusqu'en 1774 qu'il fut fait élève, passa, en 1777, en qualité de du pavillon, sur le vaisseau le *tasque*. Nommé enseigne, l'année suivante, il fut embarqué sur le *tor*, avec lequel il fit la campagne d'Amérique-Septentrionale: il distingué d'une manière particulière l'attaque de Newport, en donnant les brûlots que les Américains avaient dirigés contre l'escadre française lorsqu'elle força l'entrée du port. En 1781, Richery s'embarqua sur le *Vengeur*, qui faisait partie de l'escadre aux ordres du baron Suffren; il l'accompagna dans sa glorieuse campagne de l'Inde, participa aux six combats que le vaisseau livra successivement aux Anglais dans ces mers, ainsi qu'au siège de la prise de Trincomalai; et le 10 ce vaisseau fit naufrage, en allant à l'île Bourbon, Richery fut chargé d'opérer le sauvetage des objets qu'il contenait, et de ramener l'équipage à l'île de France. Le zèle qu'il employa dans cette circonstance mérita le commandement de la *Marquis de Castries*; et pendant les cinq ans qu'il commanda le vaisseau, il remplit diverses missions dans les mers d'Asie et de l'Amérique, aux côtes de Tonquin et de Chine. A son retour de cette campagne, il remit au ministre de la Marine, des cartes, des plans,

aussi détaillés qu'instruc-
divers parages qu'il avait
Promu au grade de lieu-
1789, il fit encore trois
dans l'Inde sur divers
Ayant été nommé capi-
sseau, en 1793, il prit le
ment de la *Bretagne* qu'il
jusqu'en 1794. A cette
Richery fut destitué comme
ais, ayant été réintégré
trois après, il fut élevé
contre-amiral, et envoyé
pour y prendre le comman-
une escadre composée de
six et trois frégates. Il mit
le 14 septembre 1795,
Méditerranée, et passa
sans qu'il lui arrivât rien
table. Le 7 octobre, étant
cinq lieues dans le N. O.
Saint-Vincent, il eut con-
d'un convoi nombreux :
du Levant qui se diri-
l'Angleterre, escorté par
six et plusieurs frégates.
s'attacha à la poursuite
de guerre, et fit si-
frégates de chasser le con-
tre, trop faible pour résis-
vaisseaux français, se cou-
ra, et prit la fuite, mais le
Censeur ayant été joint,
se rendre. Les frégates, de
marinèrent environ tren-
te richement chargés. Ri-
chery le *Censeur*, ainsi que
à Cadix, où elles furent
et le produit réparti entre
eux. Il appareilla de ce port
quatre jours du mois d'août
au même temps que l'armée es-
commandée par les amiraux
Angara, qu'il accompagna
à cent lieues au large.
tant, il fit route pour l'A-
septentrionale où il avait

ordre de se rendre. Le but de cette
expédition était de détruire tous les
établissements de pêche anglais sur
les côtes de Terre-Neuve et du La-
brador. Arrivé, le 28 août, sur le
grand banc de Terre-Neuve, il s'em-
para d'environ quatre-vingts bâti-
ments, qu'il coula ou détruisit après
en avoir retiré les objets les plus
précieux. Il passa ensuite dans la
baie de Bull (île de Terre-Neuve),
prit tous les bâtiments qu'il y trou-
va, et ruina tous les établissements
anglais. En même temps, il détacha
de son escadre deux vaisseaux et une
frégate, sous les ordres du capitaine
Allemand, pour aller faire la même
opération sur la côte du Labrador.
Avec le reste de ses vaisseaux, Ri-
chery se porta sur les îles de Saint-
Pierre et Miquelon, où il ruina éga-
lement tout ce qu'il y avait d'éta-
blissements de pêche. Le résultat de
ces opérations combinées, sur les cô-
tes de Terre-Neuve et du Labrador,
fut la destruction de diverses posses-
sions très-importantes, et la prise
de plus de cent bâtiments conlés ou
brûlés. Après cette expédition, l'a-
miral Richery ramena son escadre
à Rochefort, où il entra le 5 novem-
bre 1796. Bloqué dans ce port par
une armée anglaise, il parvint ce-
pendant à en sortir, et arriva, le 12
décembre, à Brest, assez à temps
pour faire partie de l'expédition di-
rigée contre l'Irlande, et dans la-
quelle il commanda une division
ayant son pavillon sur le *Pégase*.
On sait quel fut le résultat de cette
expédition, dont les Anglais eux-
mêmes ont dit que l'Irlande avait été
sauvée par les éléments seuls. A
son retour à Brest, Richery, dont la
santé avait été altérée par les fati-
gues, obtint un congé. Il se rendit à
Alons pour y respirer l'air natal;

mais sa maladie ayant pris un caractère plus grave, il mourut au mois de mars 1799. L'amiral Richery était un des officiers les plus distingués de son temps, et il réunissait à une grande bravoure une activité singulière. H—Q—N.

RICHEY (MICHEL), né à Hambourg en 1678, eut, dans sa jeunesse, un si grand désir de s'instruire, qu'il suivit tous les cours du gymnase de sa ville natale, et qu'il prit encore des leçons particulières du savant Fabricius. Après avoir soutenu deux thèses sur les plus anciennes traductions allemandes de la Bible, il se rendit à Wittenberg pour y compléter ses études, et y resta trois ans. Il entreprit ensuite des voyages en Allemagne, afin de connaître les hommes les plus marquants dans les lettres. Appelé, en 1704, au rectorat du gymnase de Stade, il y prononça un discours sur la discipline observée par les premiers chrétiens dans leurs écoles. Quelques années après, la guerre le força de quitter Stade, et de revenir à Hambourg. Il y fut nommé, en 1717, professeur d'histoire et de grec : son discours d'inauguration traita de la religion affermie par l'histoire. Le retour de Charles XII et la mort de la femme de Richey inspirèrent au professeur deux pièces de vers allemandes, qui furent regardées comme des chefs-d'œuvre, à une époque où la poésie allemande n'avait encore été que peu cultivée. Pour la première de ces pièces, la comtesse de Læwenhaupt, Suédoise, envoya au poète, à titre de récompense, une couronne de laurier, une plume d'argent, une coupe ciselée, et du vin de palmier. Toutes les poésies de Richey ont été recueillies par Weichmann, dans sa col-

lection de poésies de la Basse-De concert avec Weichmann et ses, il entreprit le premier d'éditer un ouvrage allemand du genre du *Spectateur* anglais : feuille, ayant pour titre le *Pat* fit beaucoup de sensation, fut vivement critiquée, et imitée de plusieurs parts. En 1754, Richey célébra son cinquantième anniversaire de professorat : à cette occasion, la société patriotique de Hambourg frappa une médaille d'argent effigée. Richey mourut le 10 1761. Il est encore auteur de *Gallorum quorundam de Germanorum ingeniis judicia iniquis convicta*, Stade, 1705 4°. II. *Polymnemonis seu moriae diviniore exempla plus tum ex variâ historiâ præ eruditorum deprompta*, Stade, 1711, 4 parties. III. *De op subsidii ad comparandam l scribendi facultatem*, Iena, 1711. Ce fut à son insu qu'un de ses collègues publia cette partie de ses cours *Flavii Junii Andriensis centumneres seu lepores*, Hambourg, 1711, in-8°. Richey a été éditeur du troisième volume des poésies de ses. — Son fils Jean RICHEY, Stade, le 14 déc. 1706, licencié, soutint à Leipzig une thèse *Vindiciæ prætoris romani et honorarii*, Leide, 1748 ; à Ulm il en soutint une autre, *de Furum dotalium mutatione jure burgensi restricta*. Il fit insérer la *Bibliothèque raisonnée*, tout une apologie de la ville de Hambourg, contre l'histoire de Charles XII, de Voltaire. Envoyé par la ville de Hambourg, en qualité de syndic auprès de la cour d'Autriche, il mourut à Vienne, le 9 février 1761, à l'âge de trente-deux ans. D-

RICHMANN (GEORGE-GUIL-), physicien, né en 1711, en Livonie, était fils d'un seigneur de cavalerie suédois, qui mourut de la peste peu de mois avant la naissance de son fils. Ayant reçu son éducation aux universités d'Allemagne, Richmann fut d'abord précepteur des enfants du comte d'Ostermann en Russie. Ce fut probablement par la faveur de cet homme de bien, dès l'âge de vingt-quatre ans, qu'il fut nommé adjoint à l'académie des sciences de Pétersbourg. En 1743, il obtint, dans la même capitale, la chaire d'histoire naturelle. Ce n'est qu'en exerçant les fonctions de cette chaire qu'il répéta les essais de Franklin, d'attirer la foudre le long d'une barre de fer, et de construire des paratonnerres. Il avait dressé une longue barre dans un lieu élevé, chaque orage, il ne manquait pas d'y aller se placer tout à côté; seulement il prenait garde lorsqu'il jugeait que ce jeu de feu commençait à se trop échauffer de matière électrique. Cependant le 26 juillet 1753, la foudre tomba à l'improviste sur la barre; il n'eut pas le temps de se retirer: un témoin, le graveur Sokolow, vit une boule de feu d'un bleuâtre s'échapper de la barre et frapper le front du physicien et tomber à terre. Richmann était tombé mort: Sokolow lui-même perdit connaissance; mais il se releva bientôt. La mort singulière de Richmann donna lieu à une foule d'éditions, dont quelques-uns sont assez remarquables. L'académie de Pétersbourg, pour comparer le sort de Richmann à celui d'Orphée, d'Esculape et de Zoroastre, tous enlevés par le feu du ciel, fit insérer, dans le Recueil des *Philosophical Transactions* pour l'année 1753, une relation de cette

mort extraordinaire. Quelques personnes prétendirent que c'était une punition du ciel, ou même un suicide; d'autres conclurent qu'il fallait faire une distinction entre la foudre et l'électricité. Comme c'était le premier exemple bien constaté d'une mort occasionnée par la matière électrique, cette triste expérience ne fut pas perdue pour la physique: on s'appliqua dès lors à mieux disposer et isoler les paratonnerres, afin de leur ôter tout danger. Parmi les écrits provoqués par l'accident de Richmann, nous nous bornerons à citer la *Notice de Hanov sur la mort célèbre et mémorable du professeur Richmann*, et la Dissertation de B. Hofmann, *De mortalitate circa electricitatis experimenta, præsertim fulmina*. D—G.

RICHMOND (CHARLES LENNOX, troisième duc de), était petit-fils de Charles Lennox, premier duc de Richmond, fils naturel de Charles II et de Louise de Keroualle, dame française, qui vint en Angleterre, en 1670, avec la duchesse d'Orléans, sœur du roi, et qui fut créée successivement, par ce prince, baronne de Petersfield, comtesse de Farnham et duchesse de Portsmouth; et, par Louis XIV, duchesse d'Aubigny, en France (1). Il naquit le 22 février 1735, et succéda aux biens, comme à la pairie de son père, le 8 août 1750. Ce ne fut pourtant qu'en 1756, qu'il entra dans la chambre des lords. Il s'attacha au

(1) Ce titre, que Louis XIV avait donné, pour faire plaisir à Charles II, n'était pas purement honorifique; des terres considérables formaient l'appanage du duc d'Aubigny. Les ducs de Richmond en furent privés par suite de la révolution française; mais à la restauration, en 1814, Louis XVIII a rétabli le duc actuel, devenu de celui dont nous donnons la Notice, dans le duché d'Aubigny, et dans une partie des privilèges honorifiques dont ses ancêtres jouissaient en France.

part des Whigs, qui avait alors pour chef le duc de Newcastle ; mais il ne prit aucune part aux contestations politiques qui signalèrent les dernières années du règne de George II. Le duc de Richmond, qui aimait les arts avec passion, fit, pour les encourager, un noble usage de sa grande fortune. Il ne se borna pas à mettre, à la disposition des artistes, un vaste appartement à Whitehall ; mais il l'orna d'une collection de plâtres originaux, d'après les meilleures statues antiques, et les bustes qui se trouvaient à Florence et à Rome. Là, chaque amateur avait la faculté de travailler sous les yeux et sous l'inspection de deux artistes du premier mérite ; et deux fois l'an, grâce à la munificence éclairée du noble patron, des prix, consistant en médailles d'argent, étaient délivrés aux quatre élèves qui s'étaient le plus distingués. Au commencement du règne de George III, le duc de Richmond était colonel du seizième régiment d'infanterie, et jouissait d'une certaine réputation militaire : il la devait surtout à la conduite brillante qu'il avait tenue à la bataille de Minden (1^{er}. août 1759), et aux éloges que le prince Ferdinand de Brunswick lui avait donnés à cette occasion. Ce fut en 1763 qu'il débuta dans la carrière politique : il se distingua à la chambre haute par la hardiesse et le talent avec lesquels il se prononça contre les mesures de lord Bute, et de George Grenville son successeur. En 1765, le système Tory ayant éprouvé un échec complet, et les partisans de lord Bute ayant dû céder la place aux Whigs, le duc de Richmond obtint le poste de secrétaire-d'état dans l'adminis-

tration de Rockingham. Il paraît qu'il tra du talent dans l'exercice fonctions qui lui avaient été con Le ministère dont il faisait, ayant été forcé d'abandonner rênes du gouvernement, trop santes pour ses mains débiles, de Richmond resta sans emplo dant les administrations de Pitt puis comte de Chatham (août 1761) du duc de Grafton (décembre 1761) et de lord North (janvier 1770) intimement avec le parti Rockingham, il ne cessa de combatt diverses mesures de ces ministres, surtout le système adopté par North à l'égard des colonies américaines, dont il proposa, en 1763, de reconnaître l'indépendance, un projet d'adresse au roi, qui pousse non-seulement par le mire et les partisans les plus violentes mesures coercitives, mais encore plusieurs membres distingués de l'opposition (V. PITT, tom. x, p. 553) ; et il montra un zèle très tend en faveur des principes de liberté civile et politique. En 1768, il reprocha aux ministres leur excessive prodigalité, et soumit à la chambre haute un plan de réduction dans les dépenses, qui fut adopté. L'année suivante, il proposa, aussi peu de succès, d'autres mesures, non dans les dépenses, dans la formation même du gouvernement. D'après son plan, dont quelques dispositions ont été soigneusement reproduites depuis, les élections des représentants de la nation devaient être annulées, et le droit de voter étendu à tous les citoyens. Le royaume de la Grande-Bretagne aurait été divisé en cinq cents districts, et chaque district aurait renfermé une population égale, et nommé un membre. L'élection devait commencer et

t. Le peuple devait être dans chaque district, trois élections, avec l'indication de la profession, du genre de l'emploi, et de la résidence. Les votes auraient été donnés par paroissiale de la résidence individuelle, en préférence aux propriétaires, qui étaient sur la liste des suffrages. Le jour du vote, le scrutin avait commencé, et l'on se réunissait personnellement, le jour même, au sherif du district, pour faire le dénombrement du même jour, à la séance centrale du district, nommer la personne qui avait la majorité. Chaque électeur, ayant atteint l'âge de 21 ans, à l'exception des fous et des insensés, avait le droit de l'élection des représentants de la nation. Le duc de Richmond fut élu à la tête de la société nationale, et membre des comités de Sussex et de Devon, réunis afin d'opérer une réforme dans le parlement. Le duc fut nommé président de l'assemblée des divers comités de Bretagne, qui présida la Convention des députés respectifs constituant une réforme au parlement, quoique sans doute le plus ardent pour la réforme. Au mois d'avril 1784, Tory ayant été renversé par North, le marquis de Rockingham et les Whigs rentrèrent au ministère, où le duc de Richmond obtint le poste de capitaine de l'artillerie : bientôt nommé chevalier de Jarretière. La mort du marquis de Rockingham, arrivée trois

mois après son retour au timon des affaires, amena la dissolution de l'administration dont il était le chef. Le duc de Richmond conserva son poste sous le marquis de Lansdown, nommé premier lord de la trésorerie; mais il le résigna, et se plaça parmi les chefs de l'opposition, lorsque le ministère de la coalition, formé de la réunion des partis de lord North et de Fox (avril 1783), se fut emparé du pouvoir. Ce nouveau ministère, après avoir eu à peine deux mois d'existence, succomba, et céda la place à l'administration du célèbre W. Pitt, dans laquelle le duc de Richmond fut remis à la tête de l'artillerie. Il se joignit à Pitt pour obtenir une réforme parlementaire, et défendit cette mesure jusqu'en 1784. A cette époque les réunions des comités des comtés et des villes furent discontinuées; la correspondance qu'ils avaient entre eux cessa, et l'assemblée des députés dont il était président, perdit insensiblement l'existence. En 1786, le duc de Richmond proposa un système de fortifications pour mettre les arsenaux maritimes à l'abri d'une attaque : mais ce plan vivement combattu par l'opposition, ne trouvant dans le ministère que des défenseurs timides, fut rejeté. Le duc de Richmond se démit, en 1795, de la place de grand-maître de l'artillerie, et reçut le commandement d'un régiment des gardes à cheval : en 1803, il se retira des affaires publiques, et mourut, sans laisser de postérité, le 29 décembre 1806. D—z—s.

RICHTER (CHARLES-FRÉDÉRIC), né à Freyberg, en Saxe, l'an 1773, fut nommé, en 1799, professeur de philosophie à Leipzig, et, en 1803, pasteur à Schneeberg, où il mourut le 4 septembre 1806. Il est auteur

d'un *Essai historique et critique sur la dynastie des Arsacides et Sassanides*, d'après les renseignements fournis par les Persans, les Grecs et les Romains, Leipzig, 1804, in-8°, et d'une *Explication de tous les passages du Vieux et du Nouveau Testament, qui ont été attaqués comme inintelligibles et erronés*, 1805-1808, 2 vol. in-8°.

— Il ne faut pas confondre cet auteur avec Charles-Frédéric Richter, prédicateur à l'église neuve de Berlin, né en 1754, à Ratzow, et mort, à Berlin, le 10 avril 1805. Celui-ci a publié un *Recueil de Sermons pour les fêtes religieuses*, Dantzig, 1787, in-4°, et un autre *Recueil de Sermons sur les évangiles des dimanches et fêtes*, Berlin, 1794, 3 vol. in-8°. D—G.

RICHTER (OTTO-FRÉDÉRIC) naquit en 1792, à Dorpat, en Livonie. Son père, conseiller de régence, le fit élever par M. Ewers, dont les leçons d'ethnographie et d'antiquités éveillèrent dans l'élève le goût des voyages. À l'âge de seize ans, Richter se rendit à Moscou, pour visiter cette ville, et y apprendre le grec moderne. Il étudia ensuite l'arabe et le persan, sous M. Wilken, à Heidelberg. Après un petit voyage en Suisse et en Italie, il vint continuer ses études sous M. de Hammer, à Vienne. Impatient de voir Constantinople, il ne put visiter Paris; mais il passa de Vienne à Dorpat, par la Silésie et la Pologne, puis partit pour Odessa, d'où il gagna la capitale de l'empire turc. Il y étudia les langues orientales avec un prêtre musulman; et quand il se crut assez versé dans ces langues pour en faire usage, il se transporta en Égypte avec le secrétaire de l'ambassade suédoise, nommé Lidmann. Les deux jeunes

voyageurs furent très-bien par Mehemed-Ali, obtinrent toutes les facilités pour le et pénétrèrent jusqu'à Ibra en Nubie. Revenus à Alex, une riche moisson de données et d'observations, ils allèrent quérir pour Jaffa, puis à Jérusalem, où ils furent des malheureuses divisions tent trop souvent entre les sectes chrétiennes. Lidmann fut appelé à Constantinople, parcourut seul la Palestine, l'Asie-Mineure, le vint déposer ses collections à Constantinople. Il ne tarda pas à rembarquer pour l'Asie. Là, il écrivit à sa mère, et fut content du bonheur qu'il goûta dans ce genre d'existence qu'il avait brassé. Un avenir heureux lui fut assuré : l'empereur lui fit expédier un brevet à son ambassade en Perse, mais il ne put jouir de ces honneurs. Ses fatigues l'avaient épuisé, et il mourut le 13 août 1816. Ses collections furent envoyées à Dorpat, et confiées à M. Ewers, ancien maître, qui a publié *Friedrich von Richter's Reisen im Morgenlande*, Berlin, 1817, un vol. in-8°, avec atlas.

RICIMER, général romain d'origine suève et du sang royal, par sa mère, le petit-fils du roi des Goths. Dès sa jeunesse, il signala sa valeur, et parvint aux premiers emplois. Chargé, par l'empereur Valentinien III, de poursuivre les Vandales (1), il l'atteignit

(1) Cette flotte n'était composée que de vaisseaux que Genséric avait envoyés de Carthage. Les Romains n'avaient point alors de vaisseaux de guerre.

de Corse, et la détruisit. A son retour en Italie, il fut reçu comme un libérateur, et obtint la faveur publique pour la pourpre Avitus, et fut contraint d'abdiquer (V. AVITUS, 26). Après un interrègne de six ans, il consentit enfin à l'élection de Majorien, l'un de ses neveux d'armes. Ricimer, qui avait été décoré du titre de patrice, et comblé de faveurs par un empereur qui lui devait l'empire. En 461, il fit en pièces l'armée des Wisigoths dans la Campanie, et, l'année suivante, il fut créé consul. Peu après, Majorien conclut avec les Goths une paix avantageuse, qui joignait les vues d'un grand prince aux talents d'un capitaine, et devait relever le trône des Valétiens. Mais Ricimer, craignant que sa gloire fût éclipsée par celle de son neveu, le fit déposer et mettre à mort. (Voy. MAJORIEN, XXVI). Ricimer donna le trône à Libius Severus, dont la nullité ne pouvait servir d'ombre à son ombre. Sous ce prince de souverain, Ricimer fut le chef de l'empire : il s'enrichit de des trésors, eut une armée particulière, fit des traités particuliers, et réduisit l'Italie à l'autorité indépendante de ses successeurs Olybrius et Théodoric (Voy. THEODORIC, XXXI). En 463, il remporta la victoire la plus complète sur les Goths, qui s'étaient avancés jusqu'aux Alpes Juliennes, tua Beorich, et fit égorger tous les Goths. L'Italie gémissait depuis longtemps sous la tyrannie de Ricimer. L'empereur Léon I^{er}. prit le trône d'Occident, en

467, Anthemius, sous la condition secrète qu'il prendrait Ricimer pour gendre. Malgré les honneurs dont était comblé l'ambitieux Suève, il ne pouvait voir l'Italie en paix ; et, par une politique méprisable, il tenta de susciter des ennemis à son beau-père parmi les barbares. Anthemius lui témoigna son mécontentement ; et Ricimer, quittant Rome aussitôt, fixa sa résidence à Milan. Ainsi, selon la remarque de Gibbon, l'Italie fut alors divisée en deux royaumes indépendants et jaloux. Les Liguriens, craignant de voir éclater la guerre civile, supplièrent Ricimer de se réconcilier avec son beau-père. Il y consentit ; et le pieux évêque de Pavie, Épiphanes, se chargea de cette négociation. Cet accord ne fut pas de longue durée. L'empereur Léon, pour rendre la paix à l'Orient, avait fait assassiner Aspar et Ardabienus, deux de ses sujets les plus puissants. Ricimer, craignant qu'Anthemius ne lui préparât le même sort, résolut de le prévenir. Ayant augmenté son armée d'un corps nombreux de Bourguignons et de Suèves, il vint assiéger son beau-père dans Rome. Lorsqu'il apprit que Léon envoyait, au secours d'Anthemius, plusieurs légions, il fit proclamer empereur Olybrius leur chef (Voy. OLYBRIUS, XXXI, 601), battit ensuite les troupes d'Anthemius, qui fut égorgé (Voy. ANTHEMIUS, II, 247), et il livra Rome au pillage, à part les deux quartiers en deçà du Tibre, qu'occupaient ses partisans. Ricimer ne put jouir de ce nouveau crime ! il mourut le 18 septembre 472, quarante jours après Anthemius. Fier et ambitieux, Ricimer, que sa naissance excluait du trône, ne voulut avoir de maîtres que de son

choix ; et, pour y parvenir, tous les moyens lui parurent justifiés par le succès. C'était d'ailleurs un prince doué des qualités les plus brillantes. L'historien des Goths, Jornandès, le met au-dessus de tous les capitaines de l'Italie. Sidoine Apollinaire, qui lui donne le titre d'*Invincible*, le regardait comme l'égal de la plupart des héros de Rome. On peut consulter l'*Histoire des empereurs* par Tillemont, tome VI, et l'*Hist. de la décadence* par Gibbon, ch. 36.

W—s.

RICOLD DE MONTECROIX, religieux dominicain de la fin du treizième siècle, nommé par quelques auteurs **RICHARD** ou **RICULD**, et, par une lecture fautive de ce dernier nom, *Bicul*, et même *Bieulx*, naquit à Florence, et se fit remarquer par sa science, sa piété et son zèle pour la propagation du christianisme. Il passa en Asie, par l'ordre du souverain pontife, et voyagea, non-seulement dans les pays soumis aux Musulmans, mais jusque chez les Tartares. Les risques qu'il courut chez les premiers, en sa qualité de missionnaire, se joignirent aux fatigues qu'il éprouva chez les autres, comme voyageur. A son retour, il prit soin d'écrire en latin, la relation de son voyage, afin, dit-il, que ceux qui voudront visiter les mêmes pays, puissent savoir de quoi ils ont besoin de se munir. On possède une traduction française de cet ouvrage, faite en 1354, par frère Jean d'Ypres, moine de Saint-Bertin, à Saint-Omer. Il en existe, à la bibliothèque du Roi, deux copies, toutes deux faisant partie d'une Collection où l'on a réuni les Voyages de Marc Pol, de Mandeville, d'Oderic de Portenau, l'Histoire orientale d'Hayton, et quelques autres ouvrages du même genre et de

la même époque. Une de ces relations, remarquable par sa cision, la beauté de l'écriture des vignettes, est inscrite, n°. 8392. La *Pérégrination* de Ricold y occupe quarante feuillets, depuis le 254°. 299°. Elle est divisée en sept livres. L'auteur y parle successivement de la ville d'Acre, y commença son voyage, de la Jilée, de Nazareth, de la Jérusalem, de Jérusalem, du Sépulcre, de Tripoli, de la Syrie (Asie-Mineure), du Turcomans, de celui des Tartares, de Baldach, de Ninive, des sectes des cobites, des Maronites, des Sabéens, des Sarrasins, etc. Il expose les actions et la vie de Mahomet, à un autre ouvrage, intitulé *Refutation de l'Alcoran*, que l'on trouve ce dernier ouvrage, crit, dans une Collection de autres traités du même genre. Il existe aussi des copies à la bibliothèque du Roi, et à Venise, à la bibliothèque de Saint-Jean et Saint-Esprit. C'est sur cette dernière que le père Séraphin a fait son édition, intitulée : *Propugnaculum fidei versum mendacia et delusionem Saracenarum Alcorani*, Paris, 1609, in-4°, de 63 pages. Cydonius, qui florissait au milieu du quatorzième siècle, a traduit ce Traité en grec ; et possède une copie à la bibliothèque du Roi. C'est ce traducteur qui a donné le nom de Ricold en celui de Ricoldus. Cette version grecque fut traduite de nouveau en latin, dans le seizième siècle, par Barthélemy Picenus d

imprimée d'abord à Rome (4°.), puis dans beaucoup d'autres villes (1), et notamment à Venise, dans le tome II de la Bibliothèque de Théodore Bibliander (1610), avec le grec de Démétrius, d'une Profession de foi chrétienne, pareillement en latin, et que quelques-uns ont attribuée au même Ricold. La Traduction de l'Alcoran, qui sert de réfutation de ce dernier, est complète, comme on l'a vu, et non seulement partielle. On a attribué au même auteur des *Épîtres triomphantes*, et un petit traité adressé aux nations orientales, en faveur de la religion des Chrétiens et des Mahométans, dont on conserve un exemplaire à Florence dans le manuscrit de Sainte-Marie-Nouvelle. Un autre ouvrage important de ses ouvrages, le *Pérégrin*, dont nous avons parlé plus haut, est le seul qui pourrait mériter d'être imprimé, dans un temps où l'on cherche avec tant de curiosité ce qui est propre à jeter du jour sur la géographie du moyen âge. On trouve un assez grand nombre de détails curieux; et l'on s'en sert avec utilité pour rechercher les relations politiques des Français avec les Tartares, dans le 13^e siècle (*Mém. de l'acad. des sciences et belles-lettres*, tome VI, p. 101, est par erreur, ainsi qu'on a remarqué, que l'auteur de ce livre a désigné Ricold sous le nom de Bieulx, et que M. Étienne (*Rech. sur l'Égypte*, p. 101) a nommé Bicul. M. Hugh

Murray, dans son *Historical account of discoveries and travels in Asia*, a donné un court extrait de la *Pérégrination*, dont on ne trouve aucune mention dans Bergeron, non plus que dans Mosheim et Forster. On croit que Ricold mourut le 31 octobre 1309. On peut voir, dans la Collection de Quétif et Echard (*Script. ord. prædic.*, tome I, p. 504), l'indication des auteurs qui ont consacré quelque mention à Ricold. Il faut y joindre Nicolas de Cusa et Raphaël Maffei (*Volaterranus*), cités par Bibliander.

A. R—T.

RIDINGER. Voy. RIEDINGER.

RIDLEY (Le docteur GLOSTER), théologien et littérateur anglais, était de la famille du docteur Ridley, évêque de Londres (1). Il naquit sur mer, en 1702, à bord du vaisseau de la compagnie des Indes, le *Glocester*, d'où il prit son nom de baptême. Ses études classiques, commencées à l'école de Wichester, furent terminées à l'université d'Oxford. Il avait beaucoup d'inclination pour le théâtre; on cite, comme ses premiers ouvrages, une tragédie intitulée : *Jugurtha*, et une autre : *The fruitless redress* (*la réparation inutile*), qu'il composa en société avec quatre de ses amis, et dont chacun d'eux écrivit un acte. Il jouait aussi la tragédie en société avec succès; et ce fut ainsi qu'il acquit cette élocution élégante qu'il porta ensuite dans la chaire. Le comédien Théophile Cibber essaya inutilement de l'enlever à l'église pour en enrichir la scène, et lui représentait que celle-ci payait d'ordinaire plus généreusement. Ridley eut successivement les

1. de Paris, 1509, in-4°, donnée par un orné d'une préface de Jacques Le m. Un exemplaire sur vélin a été payé de La Vallière.

(1) Nicolas Ridley, évêque de Rochester, puis de Londres, apostat sous Henri VIII, et brûlé à Oxford, en 1555, à l'avènement de la reine Marie. On a de lui quelques ouvrages de controverse théologique.

cures de Weston en Norfolk, de Poplar en Middlesex, et celle de Rumford en Essex, et une prébende dans la cathédrale de Salisbury. Il publia, en 1763, la *Vie de l'évêque Ridley* 1 volume in-4°. ; en 1765, *Examen de la Vie du cardinal Pole par Philips* ; deux petits poèmes, l'un *Jovi Eleutherio*, ou *Offrande à la Liberté* ; l'autre, *Psyché*, insérés dans le troisième volume du Recueil de Dodsley. Une suite du poème de *Psyché*, sous le titre de *Me-lampus*, en quatre chants, avec des notes, 1 vol. in-4°, a été imprimée après sa mort, en 1782, au profit de sa veuve. Ridley mourut en novembre 1774. L'un de ses fils, Jacques Ridley, mort avant lui (février 1765), est l'auteur des *Contes des génies*, et de quelques autres productions littéraires. M^{lle}. Evans, l'une des filles de Gloster, a publié un roman en deux volumes. L'évêque de Londres, Lowth, a composé l'inscription latine gravée sur le monument de Ridley, à Poplar.

L.

RIDOLFI (LAURENT), homme d'état florentin, jouit, au quinzième siècle, d'un grand crédit dans sa république. Ce fut lui qui la sauva, en 1425, en déterminant les Vénitiens à s'unir à elle pour repousser le duc de Milan. Les Florentins avaient éprouvé, en peu de mois, six défaites consécutives ; et les Vénitiens, témoins de leur ruine, ne songeaient point encore que la balance de l'Italie allait être pour jamais renversée. Laurent Ridolfi, introduit dans leur sénat, s'écria : « Seigneurs, » vos lenteurs ont déjà rendu Philippe Visconti, duc de Milan, » maître de Gènes ; en nous sacrifiant, vous allez le rendre roi d'Italie : mais, à notre tour, s'il faut

» nous soumettre à lui, nous » lons le faire empereur. » Le frappé de cette courte harangue sentit enfin ce qu'il devait faire pour la liberté de l'Italie ; et le duc de Milan fut arrêté dans les courses usurpatrices.

S. S.

RIDOLFI (CLAUDE), dit C^{laude} Véronèse, peintre, né à Vérone en 1670, fut élève de Dario Pozza, et d'un petit nombre d'ouvriers estimés, sous lequel il fit de grands progrès rapides. Mais détourné de la peinture par d'autres idées, il passa long-temps sans faire usage de son talent. Il n'était pas riche, et le besoin se fit sentir : il résolut de partir de ses premières études pour réparer le temps perdu, et se mit sous la direction de Paul Véronèse, et devint l'émule des B^{artolomeo}. Comme Vérone possédait un grand nombre de peintres, Ridolfi vint à Rome, puis à Urbino, prit du Baroque à mettre dans ses ouvrages une certaine aménité de style, et, dans les airs de tête, des figures de beauté qui appartiennent à l'école d'artistes. S'étant marié à l'âge de 17 ans, il fixa sa demeure au bourg de S. Rinaldo, et orna tous les lieux voisins d'un grand nombre de peintures, qui le cèdent de beaucoup aux coloris, à celles des grands maîtres de l'école vénitienne. Rimini possède de lui une *Descente de Croix* de la plus grande beauté. Après avoir long-temps habité les états du St. Siège, et formé quelques bons élèves, il revint sur son territoire vénitien, qu'il se plut à enrichir de ses productions. C'est dans la célèbre église de Sainte-Marguerite, qu'il exécuta un de ses plus beaux ouvrages, représentant la *Glo-*rieuse *l'ordre de Saint Benoît*. Il a aussi dans cette vaste composition

qui ont embrassé cet ordre, tyrs qu'il a produits, et les qui sont sortis de son sein. it également à Vérone une l'ou sortirent deux habiles , Baptiste Amigazzi et Berini. Après un assez long sé sa ville natale, pressé par citations de sa femme, il re- orinaldo, où il mourut, en gé de quatre vingt-quatre ans. LFI (Le chevalier CHARLES), et historien, naquit à Lonis le territoire de Vicence, en la famille, originaire d'Al-, s'était fixée, en 1500, à : après avoir étudié les belles- uns cette ville, il alla cultiver à Venise. L'Alliense fut son Ridolfi, par une certaine d'esprit, qu'il tenait de la sut également se préserver, écrits et dans ses peintures, manière en vogue à l'épo- il vivait. Le caractère qu'il dans ses *Vies des peintres* ns, rédigées avec autant tude que de solidité, se ma- également dans ses peintu- lone spécialement sa *Visi-* qu'il a peinte dans l'église de s-Saints, à Venise. C'est un où brille une manière d'har- les couleurs, entièrement toutes les figures y sem- plein relief; et l'on voit que s parties en ont été étudiées. encore, dans différents éta- ents publics de Venise et de plusieurs belles compositions son pinceau. Mais le plus nombre de ses tableaux fut pour des collections parti- de nobles vénitiens. Ses *es Peintres* lui obtinrent de blique une chapuc et une mé- for; et le pape Innocent,

pour lui témoigner sa satisfaction, le nomma chevalier de l'éperon d'or. Si l'on compare la manière d'écrire de Ridolfi avec celle de Boschini, on croirait qu'ils ont vécu à deux siècles de distance, quoiqu'ils soient presque contemporains. Ridolfi fut un bon écrivain; et il y a peu de biographes de peintres qui l'aient surpassé. Il n'est pas à l'abri de reproches sous le rapport de la langue; mais on ne rencontre dans son livre, ni ces erreurs de jugements, ni ces historiettes et ces divagations qui déparent tant d'autres biographies du même genre. Son style est concis, et il vise à renfermer beaucoup de choses en peu de mots: il multiplie quelquefois un peu trop les citations des poètes. Ses préceptes en peinture sont remplis de justesse: les reproches qu'il adresse à Vasari sont modérés; ses descriptions de tableaux, claires et exactes, et d'un homme également versé dans l'histoire, la poésie et la mythologie. Son ouvrage est terminé par la vie de l'auteur. Il s'y plaint avec amertume de la jalousie des rivaux, et de l'ignorance des grands. Cet artiste mourut en 1660. Toutefois son épitaphe, rapportée par Sansovino, écrivain de cette époque, et ensuite par Zannotti, le fait mourir en 1658, tandis que Boschini le met dans la liste des artistes qui vivaient encore en 1660. Les vers où Ridolfi est loué, furent sans doute composés par Boschini, tandis que ce dernier vivait encore; et lorsque Ridolfi mourut, le poète ne songea plus à les retoucher. En 1642, Ridolfi publia, à Venise, in-4°, une *Vie de Jacques Robusti, surnommé Tintoret*; et en 1646, une *Vie de Charles Cagliari* (fils de Paul Veronèse), *ibid.*, in-4°. Son grand ou-

vrage parut dans la même ville , en 1648 , sous ce titre : *Le Maraviglie dell' arte , ovvero delle vite de' pittori Veneti , e dello stato , ove sono raccolte le opere insigni , i costumi , e ritratti loro* , 2 vol. in-4°. P.-s.

RIEDEL (FRÉDÉRIC-JUSTE) , fils d'un pasteur protestant , naquit en 1742 , au village de Visselbach , près d'Erfurt. Il annonça une grande vivacité d'esprit : après avoir fait ses études à Weimar , Iéna , Leipzig et Halle , il vint s'établir à Iéna , et débuta par des satires très-amères , auxquelles succédèrent des ouvrages plus sérieux , et qui furent mieux goûtés du public ; entre autres , une *Théorie des beaux-arts et des lettres* , dont il donna , dans la suite , une nouvelle édition. Lors de la réorganisation de l'université d'Erfurt , en 1768 , Riedel y obtint la chaire de philosophie , et fut consulté sur le plan d'études. Il enfanta beaucoup de projets , dont la plupart ne furent pas suivis. La mobilité de son esprit s'accommodait mal avec les fonctions régulières et monotones de professeur. Espérant s'ouvrir une carrière plus brillante en Autriche , il abandonna sa chaire , étudia pendant une année la jurisprudence , et arriva , vers 1773 , à Vienne , pour professer d'abord l'histoire des beaux-arts à l'académie impériale. Le malheur renversa bientôt toutes ses espérances. On rapporta au confesseur de l'impératrice que Riedel avait une mauvaise conduite , et qu'il était athée : il n'en fallut pas davantage pour le faire destituer sans aucune enquête. N'ayant plus d'autre ressource que sa plume , Riedel publia plusieurs ouvrages , qui n'ajoutèrent rien à sa réputation. Son édition de l'*Histoire de l'art de Winkelmann* ne répon-

dit point à l'attente des savants : ouvrage périodique le *Solitaire* tilé ou gêné par la censure , très-médiocre. Le Mémoire qu'il publia sur la musique de Gluck , tiré des ouvrages français , du moins ce dernier travail pas sans fruit pour l'auteur : le chevalier Gluck vint à son secours et lui donna la table ; d'autres sonnettes , que Riedel intéressa par son esprit enjoué , devinrent ses papiers , et lui obtinrent du gouvernement une pension de quatre florins. Après la mort de l'impératrice , le chancelier Kaunitz , sévère que Marie-Thérèse , et Riedel pour son lecteur. Cependant la misère et l'intempérance ruinèrent sa santé ; il tomba dans une mélancolie profonde , et eut des accès de folie. On fut obligé de le transporter à l'hôpital de Saint-Marie , où il mourut , le 3 mars 1783. Ce fut la triste fin d'un homme qui s'était beaucoup plus promis que ne tint dans la suite. Baur dit que les sarcasmes de Riedel avaient plus de vivacité que de finesse , et qu'il accompagnait de grimaces qu'il donnait l'air d'un faune. D

RIEDELSEL (JOSEPH-HEINRICH) baron de Eisenbach-sur-Altenau , né en 1740 , était fils du lieutenant général prussien Joseph Volkmann. Riedesel. Frédéric nomma chambellan , puis le plénipotentiaire près la cour de Vienne : il parut , en cette qualité , au congrès de Teschen. Cependant c'est moins par ses emplois que par ses voyages que le baron Riedesel est connu du monde. Le goût des beaux-arts lui fit prendre un voyage en Italie , où se lia avec le célèbre Winkelmann. Ayant visité soigneusement

ités de la Sicile, il s'empour le Levant, et y conti-recherches archéologiquesaconie et l'Attique. De re-Europe, il publia d'abordage dans la Sicile et laGrece, Zurich, 1771, in-10 française, Paris, 1773, C'était la première descrip-saisante des antiquités d'une-lusieurs peuples anciens ont: cependant Riedesel décrite beaucoup d'intérêt les mo-modernes, et peint agréa-les mœurs et les usages des. L'auteur fit paraître en-Remarques d'un voyageurau Levant, Amsterdam, 1773, in-8°. Comme remarques, ses notes rem-que promet le titre. Rie-e sans prétention le carac-s mœurs des Grecs moder-présente des détails peuur le climat du Levant, sur et autres objets. Le libraire à Paris, publia, en 1802, celle édition des Voyages, dans la grande Grèce et et, par le baron de Riede-de l'Histoire de la Sicile, Nowairi, un vol. in-8°. Nowairi, XXXI, 446.) mourut, le 20 septembre les sa terre d'Hiezig auprès e. Comme il avait été ense-ses décorations, son corps mé, la nuit suivante, par as On voit son portrait en tome XXVI de la Biblioth. de Nicolai. D—G.
RIEDEL. FRIÉBERTOUL-CHAR-LOUIS, baron de —, fille-ete prussien Massow, naquit ebourg, en 1746. A l'âge de as, elle épousa, à Minden, pare était intendant-géné-
XXXXIII.

ral de l'armée alliée, le lieute-nant-colonel brunswickois de Riede-sel. Après que celui-ci eut reçu la mission de conduire en Amérique les troupes brunswickoises au servi-ce de l'Angleterre, sa femme le suivit, en 1777, avec trois enfants en bas âge, et partagea toutes les fati-gues de la guerre, ainsi que la capti-vité de son mari. Les lettres qu'elle écrivit pendant cette époque, pei-gnent vivement, et sous un jour qui n'est pas toujours favorable aux Amé-ricains, les événements de cette guer-re. Ces lettres ont été mises en or-dre par son gendre, le maréchal de la cour de Prusse, Henri XLIV, com-te de Reuss, et imprimées, à un petit nombre d'exemplaires, Berlin, 1799, puis réimprimées, en 1801, sous le titre de Voyage de mission en Amérique; Lettres de M^{me}. de Riedesel. L'auteur, après être re-tournée en Europe, l'an 1783, et après avoir, en 1800, perdu son ma-ri, qui était devenu général, fixa son séjour à Berlin, et y termina sa carrière, le 29 mars 1808. Elle avait établi, à Brunswick, une distribu-tion d'aliments pour les pauvres. A Berlin, elle soutint de même l'insti-tution des orphelins militaires. D—G.
RIEDINGER (JEAN-ÉLIE), pein-tre d'animaux, naquit à Ulm, en 1695, et fut élève de Chr. Resch. Il avait reçu les premiers princi-pes de dessin de son père, habile maître d'écriture, et qui dessinait fort bien de petites figures de che-vaux et autres animaux. Lorsqu'il fut en état de se passer de son maî-tre, il alla s'établir à Augsbourg, où il se mit à graver et à dessiner pour les libraires. Les Annales de l'art ne font mention de personne qui ait su peindre, comme lui, toutes les es-pèces d'animaux. Dans ses tableaux

représentant un seul animal, dans ceux où il les a réunis en groupes, il sait exprimer, par l'anatomie, ou par l'attitude caractéristique, les diverses passions qui animent chaque espèce, ou chaque individu. Paul Potter s'était borné à peindre le gros bétail : Rugendas et Rubens ont peut-être rendu avec plus de vigueur et de grandeur, le premier le cheval, et le second la beauté idéale du lion : Riedinger les a surpassés l'un et l'autre, ainsi que tous ses autres rivaux passés et contemporains, par la puissance et la force avec lesquelles il a su représenter toutes les espèces d'animaux. Sous le rapport de l'exécution, ses tableaux sont frappants d'effet; et la chaleur avec laquelle ils sont peints, ne l'empêche pas d'en étudier et d'en finir toutes les parties avec le plus grand soin. Il ne s'est pas moins distingué comme graveur. Les nombreuses suites d'animaux qu'il a gravées, et dont le Recueil forme une collection très-volumineuse, l'empêchèrent d'exécuter un plus grand nombre de tableaux qui auraient accru sa réputation. On peut regarder ses estampes comme une histoire naturelle des animaux sauvages. Les ours, les tigres, sont dessinés avec l'exactitude d'un naturaliste. Il met sous nos yeux, leurs habitudes, leurs passions, leur caractère. Ses paysages ont toute la solitude, et si l'on peut s'exprimer ainsi, tout le sauvage qui convient aux êtres qu'il met en scène. Le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est de sentir un peu trop l'étude, et de dessiner un peu lourdement les figures d'hommes et de chevaux. Un grand nombre de pièces de Riedinger sont historiques et dessinées d'après nature : elles offrent des animaux pris dans diffé-

rentes espèces de chasse. A de l'estampe, se trouve ordinairement une description, en allemand et en français, de la chasse en question. Parmi la nombreuse collection de ses estampes, il faut choisir à faire. On peut en voir le *Manuel de l'Amateur* d'H. Rost, les pièces les plus remarquables, au nombre de quatre-vingt-quatre; et, dans le *Manuel du graveur*, le titre de ses principales Collections, au nombre de dix-huit. Riedinger mourut à Augsbourg le 1767. Il eut deux fils, nommés *Élie* et *Jean Jacques*, qui ont aussi gravé l'un au burin, en manière noire. Le premier possédait un rare talent dans l'art de représenter les insectes.

RIEGGER (JOSEPH - ANTOINE - ÉTIENNE, chevalier DE), fils d'un habile jurisconsulte, suivit la direction de son père, la même que son père, la même que son père, et s'appliqua, en outre, à la littérature. En 1764, il fut appelé à la chaire de droit ecclésiastique au collège Thérésien, à Vienne. Ensuite, il enseigna les institutions de droit civil, à Fribourg en Suisse; puis il obtint la chaire de droit canon. Le gouvernement autrichien l'envoya, en 1778, à Prague, pour vaquer à l'emploi de conseiller de professeur de droit public, que l'empereur Joseph II confia à ses réformes, Riegger fut nommé inspecteur des études et directeur de la censure. On assure que dans ce dernier emploi, il se montra fort tolérant, et qu'il fut l'entrée de plusieurs livres prohibés. Il se réforma d'ailleurs, avec ses vues réformatrices de l'enseignement et contribua beaucoup au perfectionnement du système des études. Quand il quitta sa place, en

acher au service du prince de Schwartzenberg, en conseiller intime; mais, en bout de quelques années, derrière bornée, il entra dans l'aristocratie de Bohême, et publia plusieurs ouvrages utiles sur ce sujet, savoir : *Des fondations d'étudiants en Bohême*, *Archives de l'histoire et statistique de Bohême*, et *Essai sur une géographie statistique de Bohême*, dont on fait beaucoup d'usage, et qui sont traduits en allemand. Riegger en a écrit plusieurs en latin, sur le droit-canon : *Decreta juris canonici*, Vienne, 1764, 2 vol. in-8°. II. *Historia romani*, Fribourg, 1766, in-8°. III. *Opuscula ad historiam et jurisprudentiam prætoriam illustrandam*, 1774, in-8°. Plusieurs Dissertations lui sont insérées dans les *Actes Litterariæ Friburgensis*. Riegger écrivait le latin très-bien. On vante ses profondes connaissances dans le droit-canon, et son rendu caution de créancier. On lui étaient étrangères, il se trouva de grands embarras, et mourut, le 5 août 1795. Gronwald a publié la *Bio-graphie des deux chevaliers* (père et fils) de Riegger, Prague et Vienne, 1797.

D—C.

(JEAN), agronome allemand, né, en 1739, à Frankenthal, sur le Rhin, où son père était avocat, montra, dès sa première jeunesse, beaucoup de goût pour l'agriculture; il étudia, en outre, la philosophie, et pratiqua cet art jusqu'à 1774, à Mannheim et dans d'autres lieux. Ayant obtenu, en 1768, le grade de docteur de l'académie des sciences de Mannheim, pour une Dissertation Sur

l'éducation des abeilles, dans le Pa-latinat, 3^e. édit., 1795, in-8°, il s'occupa de fonder une société d'apiculture. Cette institution, établie d'abord à Kaiserslautern, agrandit ensuite son plan, et devint une société physico-économique : transférée à Heidelberg, elle y tint une école d'économie publique, et fit imprimer un Recueil de Mémoires. En sa qualité de directeur, Riem essaya tant de tracasseries, qu'il finit par quitter sa patrie, et se rendit en Prusse. Ayant été nommé d'abord commissaire d'économie, il fut envoyé, l'an 1776, en Silésie, pour inspecter les ruchers de ce pays, et y obtint de nouveau un prix par un Mémoire sur l'exploitation des ruches dans cette province, nouv. édit., Dresde, 1786, in-8°. La société économique de Pétersbourg lui décerna encore un prix, en 1783, pour un Traité sur les fourrages des vaches et des veaux, 2^e. édit., 1788, in-8°. Après avoir administré deux bailliages en Silésie, Riem fut appelé, à Dresde, en 1785, pour se charger du secrétariat de la société économique. On lui confia aussi plusieurs missions dans les domaines électoraux; et, en 1788, on le nomma conseiller de mission. Riem publia à Dresde, une *Bibliothèque ancienne des abeilles*; il y mourut, le 18 décembre 1807. L'éducation des abeilles doit beaucoup aux soins de cet agronome, dont les autres écrits contiennent aussi un grand nombre de vues utiles; en voici l'indication : I. *L'Art d'épargner le bois*, Mannheim, 1773. II. *Encyclopédie mensuelle pratico-économique*, Leipzig, 1785 et ann. suiv. III. *Mélanges de traités d'économie*, Dresde, 1786, in-8°. IV. *Recueil choisi d'écrits économiques*, 1790 et ann. suiv. V. *Système agricole d'Arndt et de*

Riem, Leipzig, 1792. VI. *Traité général des tourbières*, Dresde, 1794, in-8°. VII. *L'Ensemble de la culture des grains*, Hof, 1800, in-8°. VIII. *Cahiers économiques et vétérinaires*, Leipzig, 1797, 8 livraisons. Il a traduit, avec des notes, beaucoup de Traités d'économie rurale, publiés en langues étrangères; et il a inséré des Dissertations et articles, dans plusieurs ouvrages périodiques. — Le *Magasin encyclopéd.* de mars 1808 (II, 165), annonce une *Nouvelle Ecriture universelle*, par André RIEM. Ce livre parut, l'année suivante, sous ce titre: *Ueber Schriftsprache und Pasiagraphik*, 1^{re} partie, Manheim, Schwan, 1809, in-4°. L'auteur était né en 1749. D-G.

RIENZO (COLAS ou NICOLAS GABRINO DE), tribun de Rome, au quatorzième siècle, était fils d'un cabaretier, nommé Lorenzo: de ce nom contracté on a fait Rienzo, qui n'est point un nom de famille; les gens du peuple n'en avaient pas alors. Colas se fit remarquer, dans les premières écoles, par des progrès surprenants, et il obtint de ses parents, qu'ils lui fissent suivre ses études, malgré le long travail et les avances considérables que demandait alors la culture des lettres. Il s'était adonné à la lecture des historiens et des orateurs romains: il y puisa une haute vénération pour l'antiquité, et une vive émulation pour en faire revivre les vertus. Il avait acquis une connaissance approfondie des mœurs et des lois de la république: enfin son éloquence était persuasive, et personne ne savait mieux communiquer au peuple l'enthousiasme dont lui-même il s'était enflammé. Dans le quatorzième siècle, l'érudition était un mérite rare; et la gloire littéraire équivalait presque à la puissance. Lorsque Pé-

trarque fut couronné à Rome 1340, Colas de Rienzo était considéré comme un orateur distingué, et qui faisait honneur à la ville. Il se lia d'amitié avec le pape et dans l'étude commune de l'antiquité ils échauffèrent mutuellement les sentiments républicains. Cependant Rome, abandonnée par les papes par les empereurs, était livrée à l'anarchie la plus ruineuse. Le gouvernement municipal de la ville, qui, un siècle auparavant, avait été absolument républicain, s'était éteint, sans qu'aucune autre autorité légitime eût pris sa place. Quelques barons romains, fortifiés dans leurs palais, ou dans les monuments antiques qu'ils transformaient en forteresses, n'en sortaient que pour exercer le brigandage dans les quartiers environnants. Ils se considéraient comme indépendants de toutes lois et de tous tribunaux; ils vidaient par les armes leurs querelles avec leurs rivaux, dans les rues et les places publiques: regardant les lois des marchands et des artisans comme de bonne prise, ils croyaient que l'art de la guerre, lorsqu'il se dépouillait et insultait les citoyens, était le seul qui méritât d'être enseigné. Colas de Rienzo ne put sans indignation, cette oligarchie turbulente abuser ainsi de son pouvoir: il se croyait un digne héritier des Gracques, en accusant les patriciens des maux de son temps: ses haines, comme ses sectes, étaient modifiées par les souvenirs de l'antiquité; et on ne lui apportait de l'érudition dans la politique, et de la pédanterie dans la guerre civile. Ce fut par des tableaux allégoriques que Colas de Rienzo essaya d'ébranler le peuple. Il avait attiré les yeux par des figures symboliques, qui devaient faire

malheurs de l'anarchie, il lui-même pour en donner fin ; il en prenait occasion pour exhorter ses concitoyens à porter remède aux maux dont ils souffraient, et ce qu'il appelait le *bon état* de paix et de justice. Mais, il interprétait les insurrections qu'on découvrait à Rome, comme des tentatives qui, à chaque pas, le long de la rue, frappaient les yeux. Il n'y avait pas de pierre qui ne sortit des leçons de mauvais gouvernement, qui se sentaient trahies et sans garantie, l'appelant au lieu de le craindre : les nobles ne formaient point un parti qui ne prétendaient point à la domination, ne songèrent pas même à le rétablir en silence. Enfin Colas de Rienzo seul de la parole, et sans combat, rassembla mai 1347, une foule inévitable devant l'église de Saint-Isidore ; il la conduisit au camp de la liberté, dans sa marche, et se fit décerner, à l'assemblée, les titres de libérateur de Rome, et partagea avec le prince cette autorité nouvelle. Rienzo forma une milice au moyen de laquelle il régna dans la ville ; il força la soumission, publia des lois qui firent goûter à ses avantages long-temps la paix et de l'abondance ; il établit une justice sévère, peu conforme sans doute aux anciens Romains, mais il fallait imiter, mais moins d'orgueil qu'elle ne l'aurait été au sixième siècle, parce que tous les crimes n'étaient pas commis à découvert par les criminels, qui marchaient

tête levée, étaient tous dénoncés par la clameur publique. Colas de Rienzo avait envoyé des ambassadeurs à toutes les villes de l'Italie, et à tous les princes de la chrétienté, pour leur annoncer le rétablissement du *bon état* à Rome. Son enthousiasme se communiqua en même temps à toutes les têtes : ses députés furent reçus avec des transports de joie. L'empereur Louis IV supplia le tribun de le réconcilier avec le pape ; Jeanne de Naples demanda son amitié ; et Louis de Hongrie le prit pour juge dans la poursuite de l'assassinat de son frère André. Colas parut tout-à-coup élevé, par son éloquence et ses talents, au rang de roi des rois : mais sa tête n'était pas assez forte pour supporter tant de grandeur. Il s'enivra de vanité, il s'entoura de pompe et de magnificence : il dissipa la fortune du peuple, offensa les nobles ; et en même temps il montra une incapacité absolue pour la guerre, et une lâcheté à la vue du danger, qui contrastait étrangement avec la hardiesse de ses entreprises. Il augmenta ainsi, sans mesure, le nombre de ses ennemis, et leur donna l'audace de l'attaquer. Les chefs de la famille Colonna avaient été réduits par Colas Rienzo à s'enfuir de Rome ; et lorsqu'ils voulurent y rentrer de force, il leur livra un combat, où, par le peu de courage que montrèrent les nobles, et contre l'attente universelle, plusieurs Colonna furent tués. Le tribun en prit occasion pour armer son fils chevalier de la victoire. Cependant les nobles réussirent à intéresser en leur faveur le pape Clément VI, qui siégeait alors dans Avignon. Un légat venu de cette ville, fit cause commune avec les ennemis de Rienzo ; un gentilhomme

émigré du royaume de Naples , le comte de Minerbino , entra dans Rome avec une compagnie de gens d'armes. Le tribun fit sonner l'alarme pour rassembler des milices et aller le combattre ; mais le peuple était fatigué du *bon état* , des représentations théâtrales et des déclamations de son chef. Il refusa d'obéir à ses ordres : il se rassembla , mais sans armes ; il l'écouta , il pleura , mais ne voulut point combattre ; et Colas , se voyant abandonné , fut obligé de sortir du Capitole , le 15 décembre 1347 , et de se retirer au château Saint-Ange. Un mois plus tard , le tribun n'eut plus que la ressource de s'échapper furtivement de cette forteresse : il se réfugia auprès du roi de Hongrie. Après que ce prince eut quitté inopinément l'Italie , Colas Rienzo se tint caché , vint secrètement à Rome , en 1350 , et y réchauffa le zèle de quelques-uns de ses partisans , malgré les efforts du cardinal Annibal Ceccano , que le pape avait envoyé à Rome pour y maintenir l'ordre pendant les solennités du jubilé. Ce légat , ayant failli périr dans une émeute , crut devoir s'en prendre à Rienzo , l'excommunia , cassa tous les actes de son gouvernement , et enfin lui interdit le feu et l'eau. Le tribun , obligé de fuir , se retira en Bohême pour y implorer la protection de Charles IV ; mais ce monarque n'avait hérité d'aucune des généreuses qualités de ses ancêtres. La cour de Rome , depuis que le tribun avait perdu sa puissance , avait condamné ses principes et son entreprise ; elle l'avait déclaré hérétique et séditieux : elle demanda son extradition à l'empereur , qui , en 1352 , le fit conduire par deux archers à Avignon. La mort de Clément VI , les égards qu'inspirèrent

une éloquence et des talents distingués , et sans doute aussi les recommandations de Pétrarque , sauvèrent Rienzo du supplice. Un an plus tard Innocent VI donna le tribun au cardinal Albornoz , qu'il chargeait de mettre les états de l'Église , pour ce prélat tirât parti des talents et du crédit du favori du peuple. Le blissement de Colas au Capitole promit quelque temps aux Romains que leurs services seraient récompensés. A cette condition leurs milices s'empressèrent de seconder dans le siège de Viterbe et d'Orviète : mais Albornoz n'envoya point le tribun à Rome lui-ci , voulant enfin profiter des bonnes dispositions de ses patriotes , emprunta des frères chevaliers de Montréal (Voy. ce nom) une somme d'argent , avec laquelle leva une compagnie de gens d'armes. Il arriva , en 1354 , à Rome avec leur escorte , et y fut accueilli par le peuple avec le plus vif enthousiasme. Au titre de tribun , il joignit celui de sénateur , que le pape lui avait accordé , et il semblait réunir tous les droits et l'approbation de tous les partis : mais son autorité n'était pas indépendante ; les commissaires du pape avaient reçus d'Avignon , le général dans tout ce qu'il aurait voulu prendre. Les demandes d'argent au pape et du légat , le tenaient dans la tresse. De plus , il semblait avoir perdu son ancien enthousiasme : son ambition avait pris quelque chose de personnel et d'égoïste. Pour rétablir l'ordre dans la ville , il fit par des sentences prévotales , les citoyens considérés et peut-être punis. Il envoya le chevalier de régal à l'échafaud , punissant les brigandages exercés par cet homme dans toute l'Italie , au lieu

assistance qu'il avait reçues : enfin il souleva le peuple par une imposition excessive ; essaya d'établir ; et le 8 mai 1783, il fut assiégé au Camp de la troupe forcenée, qui fut mort. Le peuple mit le feu aux portes, qui étaient fermées ; et, qui avait tenté de se déguiser, fut conduit au pied du grand lion de porphyre ; le peuple ne lui permit pas de s'enfuir ; un artisan lui enfonça le ventre, et l'étendit sur le pavé. Colas de Rienzo, l'idole des Romains fut dans la boue, et son cadavre exposé aux dernières ignominies. Colas, doué d'un génie brillant, était fier dans la misère, dans l'adversité, et, faisant servir à ses visions, les visions, les subjuguant le peuple, le patriotisme, et consigné par une ambition. Sa *Vie* a été écrite en italien, Bracciano, 1783 ; en français, par le P. de la Harpe, 1733, in-12, et par la Harpe, 1743, in-12 ; en allemand, par un anonyme, Quedlinbourg, 1785, in-8°, et par le commencement de son règne : on peut voir, dans *Rerum italicarum*, (1) S. S.—1. K. Voy. RISBECK. (HENRI), peintre suisse, à Zurich, en 1751, était fils

d'un artisan. Son goût très-vif pour le dessin engagea sa mère, devenue veuve, à le mettre en apprentissage chez un peintre de la ville. De là il se rendit à Neufchâtel, pour y vivre de portraits et de leçons de dessin ; mais, dégoûté bientôt de cette carrière, il partit pour Dresde, et s'y perfectionna dans la peinture, sous la direction de son compatriote Graf. Il fut très-assidu à copier les chefs-d'œuvre de la galerie de cette ville. Cependant les paysages de Claude Lorrain, Berghem, Ruissdal et autres, fixèrent bientôt toute son attention ; et, à l'exemple de ces maîtres, il alla fréquemment, dans les environs de Dresde, étudier la nature. Un voyage qu'il fit, en 1775, dans la Hollande, afin d'acheter des tableaux pour le compte d'un marchand, servit à perfectionner son goût, en lui faisant connaître un grand nombre de chefs-d'œuvre. S'étant enfin établi à Berne, l'an 1777, il fut obligé d'abord, comme son ami Freudenberger, de faire des portraits, surtout des portraits en pied, de femmes parées à la dernière mode. Ce travail, mal payé, et par conséquent mal exécuté, ennuya tellement les deux amis, que, d'après le conseil d'Aberli, ils n'eurent pas de peine à y renoncer. Rieter accompagna dès-lors Aberli dans ses excursions, pour dessiner et peindre des paysages pittoresques de la Suisse. Il fit, dans ces petits voyages, un grand nombre d'excellentes études, les unes au crayon, les autres à l'aquarelle et même à l'huile. La cataracte de Reichenbach a été peinte aussi par lui sur les lieux mêmes. On estime, dans ses dessins, la manière large et la main exercée. Il réussit surtout dans les ciels bleus, les cascades et les rochers, ainsi que dans les éclats de soleil : seu-

François Laiguelot ex-conventionnel fit imprimer *Rienzi*, tragédie en vers, an. XIII, 1805, in-8°, mais ce fut en vain. Cette pièce avait été sur le théâtre de la nation, le 26. A. B.—T.

lement on observe que, dans un âge avancé, il donna dans la manière mouchetée de Dunker. Après la mort d'Aberli, en 1786, Rieter continua la publication des Paysages suisses de ce peintre : sa Suite se compose de dix feuilles du petit format adopté par Aberli. Il en publia huit autres, plus grandes, gravées à l'eau-forte, et coloriées, parmi lesquelles la fameuse cascade de Giessbach, auprès du lac de Brienz, est regardée comme un ouvrage parfait. Copier la nature avait tant d'attrait pour lui, qu'il restait des journées entières à la même place, dans la campagne, sans songer à prendre de la nourriture ; et le soir il se réjouissait d'avoir passé une si bonne journée. Il dessina même dans le délire de la maladie qui le mit au tombeau, le 10 juin 1818. Il s'était marié, en 1787, à Berne, où il fut, pendant trente-sept ans, maître de dessin à l'école publique. Un de ses fils a continué la publication des Paysages suisses. On trouve une Notice sur Rieter, dans la Feuille annuelle de la société des artistes, Zurich, 1819.

D—G.

RIEUX, commandant de Pierrefonds, à l'époque où Henri III mourut, fut l'un des principaux chefs des ligueurs. Aussi, quoiqu'il ne fût que le petit-fils d'un maréchal ferrant, qui, après avoir long-temps mené une vie obscure, s'était rendu célèbre par ses exploits et par ses crimes, la satire Ménippée lui fait-elle jouer un grand rôle. En 1591, il commandait le château de Pierrefonds, lorsque le duc d'Epéron vint l'assiéger : mais Rieux, aussi brave qu'habile dans le crime, avait acquis l'expérience des combats ; ayant réuni sous ses ordres une troupe de bandits échappés aux supplices, et rassem-

blés par l'espoir du pillage et de l'impunité, il fit la plus vigoureuse résistance, et força le duc à lever le siège, après trois attaques infructueuses, dans une desquelles il fut blessé. Ces succès accrurent son audace, en sorte qu'il fit des sorties avantageuses aux ligueurs, mais où il se rendit surtout redoutable par sa férocité et ses brigandages. Une de ses actions les plus marquantes fut de porter des secours dans la ville de Noyon, pendant qu'elle était assiégée par Henri IV en personne ; ce qui prolonga le siège jusqu'au 17 août 1591, où cette ville fut obligée de se rendre. Rieux, forcé de s'éloigner, retourna dans le château de Pierrefonds, parce que le roi avait refusé de le reconnaître dans la capitulation, en raison de ses brigandages réitérés. Le maréchal de Biron, ayant été envoyé pour assiéger le château de Pierrefonds, ne put s'en emparer ; ce qui redoubla l'audace de son commandant, qui osa, en 1593, entreprendre de se saisir du roi lui-même, par surprise, un jour où, revenant de chez la marquise de Beaufort, Henri IV traversait la forêt de Compiègne ; et il eût infailliblement exécuté ce projet, si le marquis, averti par un paysan, ne s'était enfui à Senlis, à la faveur de la nuit. Les partisans de la Ligue regardèrent alors Rieux comme un de leurs chefs les plus importants ; et celui-ci, devenu présomptueux à force de succès, crut que tout devait lui réussir : mais bientôt il fut puni de tous ses crimes ; car, ayant voulu arrêter deux voitures publiques, il fut surpris lui-même, conduit à Compiègne, où il fut jugé et pendu, par ordre du roi, vers la fin de l'année 1593. Le nom de ce scélérat devint célèbre dans le pays ; et,

nps après, on appelait encore ce motif, les habitants des de son château, les Rieux refonds.

B. M—s.

A (PIERRE DE), poète, que confondu souvent avec deux as du même nom (1), écrivait Ducange, vers 1160. Les auteurs le font Anglais; Dupin dit qu'il était de Venise. Il embrassa l'état ecclésiastique pourvu d'un canonicat de Marie de Reims, où il remplissait de chantre, et finit par l'habit de chanoine régulier de l'abbaye de la même ville, à saint Denis. Il mourut, suivant l'opinion la plus commune, en 1263, mais quelques biographies restaient mort jusqu'à l'année 1263. On regardait Pierre de Riga comme le plus savant docteur de son temps. Il a traduit ou plutôt paraphrasé, en vers de différents mètres, une grande partie des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament; son ouvrage est intitulé dans la plupart des manuscrits : *Aurora* ou *Bibliotheca*.

L'auteur nous apprend le motif qui lui fit donner à son ouvrage le nom d'*Aurora*. C'est, dit-il, parce qu'elle dissipe les obscurités de l'antiquité, comme l'aurore dissipe la nuit, et en fuite les ténèbres de la nuit. Après la *Préface*, insérée par Dupin dans la *Notice* des manuscrits de Heilbron, et depuis par Fabricius, dans la *Bibl. med. et infimæ*, t. v, p. 277, on voit que Pierre de Riga n'avait le projet de composer en vers que la *Génèse*, mais il en fut crut obligé de céder aux instances de ses amis, qui le pressaient de publier un ouvrage si propre à répandre la connaissance des vérités

les plus importantes. Les manuscrits de l'*Aurora* sont très-nombreux; la bibliothèque du Roi seule en possède jusqu'à quinze (2); il en existe de deux sortes : les uns contiennent le poème de Riga, tel qu'il l'avait composé; les autres ont été corrigés et augmentés par Gilles de Delft (V. DELPHUS, XI, 21), clerc de l'église de Paris, et qu'on a confondu, par cette raison, avec Gilles de Paris, dont on a deux petits Traités en vers (*de Pulsibus* et *de Urinis*), publiés par Gentilis Fulginas, avec un commentaire, Venise, 1494, in-8°, et réimprimés plusieurs fois dans le seizième siècle (V. GENTIL GENTILI, XVII, 102). Tous les critiques conviennent que le poème de Riga annonce un talent de versification très-remarquable pour l'époque où il a été composé : il est précédé d'un Prologue en vers pentamètres et hexamètres; et chaque livre est suivi d'une récapitulation en vers lipogrammatiques (V. GORDIEN, XVIII, 122). Plusieurs savants, Gaspar Barth, Christ. Daum, André Rivinus et Casimir Oudin se sont occupés de la publication de l'*Aurora*; mais, malgré leurs promesses, ce poème est encore presque entièrement inédit (3). On en trouve des fragments, plus ou moins étendus, dans les *Commentarii* d'Oudin, et dans la *Bibliotheca* de Fabricius. Gasp. Barth a inséré, dans ses *Adversaria*, xxxi, cap. 15, le *livre d'Esther*; et c'est le seul que l'on connaisse imprimé tout

(2) Oudin a donné la liste de tous les manuscrits de l'*Aurora*, qu'il avait découverts, dans les *Commentarii de scriptorib. ecclesiasticis*, II, 1551.

(3) Les auteurs du Dictionn. universel disent que D. George Galopin, moine de Saint-Guislain, a publié l'*Aurora*; mais c'est une erreur qui ne peut venir que de ce qu'ils ont confondu Pierre de Riga avec Pierre le Chantre; en effet, D. Galopin a publié un ouvrage intitulé : *Petri cantoris, verbum abbreviatum opus morale, cum notis*, Mons, 1639, in-4°.

entier. Polycarpe Leyser a donné, dans l'*Historia poetar. medii ævi*, les *Variantes* de ce livre, tirées des deux manuscrits de la bibliothèque d'Helmstadt; le *Prologue* et les sommaires ou *récapitulations* dont on a parlé, et enfin divers *passages*, dans lesquels Pierre de Riga s'est le plus éloigné du texte de la Bible, tels que ceux où l'auteur dit qu'Adam fut créé dans le pays de Damas, qu'il parlait hébreu, qu'il avait reçu le don de prophétie, et qu'il composa plusieurs ouvrages pour l'instruction de ses descendants; que le signe dont Dieu marqua Caïn, après le meurtre de son frère, était le tremblement de la tête; que Lamoch, étant à la chasse, blessa Caïn qu'il prenait pour une bête fauve; que Nabuchodonosor est le même que Cambyse, etc. On ne peut que renvoyer les curieux, pour plus de détails, à l'ouvrage de Leyser, 692-736. W—s.

RIGAS. Voy. RHIGAS.

RIGAUD (HYACINTHE), dit le *Van Dyck* de la France, naquit à Perpignan, le 25 juillet 1659. Fils et petit-fils de peintres, il prit goût de bonne heure pour leur profession; et, après la mort de son père, il fut envoyé à Montpellier, et placé successivement, par les soins de sa mère, chez plusieurs maîtres, entre autres chez Ranc, peintre de portraits dans la manière de Van Dyck. Son application à l'étude de la nature, en même temps qu'aux leçons de leur école, les lui fit bientôt surpasser tous; et il vint à Lyon exercer ses divers talents. Pour se perfectionner dans toutes les parties de son art, il se rendit à Paris, en 1681: dès l'année suivante, il remporta le premier prix de peinture proposé par l'académie. Cependant il n'alla point à Rome, et ne put jouir de la pension

accordée aux élèves couronnés. D'après un portrait qu'il fit de Girardon, ses dispositions dans ce genre de peinture servirent de motifs au premier peintre du roi, Le Brun, pour retenir et fixer Rigaud en France. Une invention sage autant que variée, un dessin noble et correct, une couleur vraie et harmonieuse, n'annonçaient que trop combien il se serait distingué dans le genre historique, s'il fût allé en Italie. On s'empressa de le recevoir à l'académie comme peintre d'histoire, sur la vase seule d'un *Crucifiement*, avec figures, non terminé; mais ce fut un portrait du sculpteur Desjardins, actuellement au Musée, que l'on admit pour sa réception. Dans les tableaux de ce genre, une parfaite ressemblance jointe à l'expression du caractère et de la physionomie, lui fit sans doute une réputation brillante, mais qui le détourna, ou ne lui permit que très-rarement, de cultiver l'histoire. Il ne négligea pas néanmoins d'enrichir ses portraits d'accessoires historiques, comme d'orner ses fonds de fabriques ou de paysages. Le genre dans lequel Van Dyck lui avait offert un modèle, se trouvait bien heureusement approprié au talent d'une belle imitation, et à la manière soignée et riche qu'il possédait à l'égal du maître célèbre qui avait si bien peint les plus grands personnages de son temps. Se sentant les mêmes moyens, et placé à l'époque de la cour la plus auguste, il avait en particulier, devant les yeux, de quoi ajouter à la dignité de ses compositions; et ce fut par-là surtout qu'il mérita, plus que Largillière, son rival et son ami, le titre de *Van Dyck* français. Mignard, quoique excellent lui-même dans le portrait, avait engagé Rigaud à exécuter, pour

des de l'académie, celui de Le
 , son prédécesseur : le grand
 s qu'obtint son protégé, le pro-
 dans un cercle choisi, et de-
 s une sphère plus élevée. Rigaud
 it *Monseigneur devant Philis-*
 ; ce qui le fit désigner pour faire
 ortrait en pied de *Philippe V*,
 1700 ; et ensuite, en 1701, ce-
 : *Louis XIV*, qu'il fut chargé
 produire. Après qu'il eut peint
 les princes de la famille
 e, on ne l'appela plus que le
 re de la Cour : il méritait ce ti-
 dans la composition de ses sign-
 toujours conformes, soit par les
 des et le port, soit par le jet
 raperies, au caractère des per-
 ges, il déploie une noblesse
 si est propre, et qui était ana-
 à la magnificence de la cour du
 urque. Peut-être semble-t-il y
 quelque chose de théâtral dans
 ses. Ce style, qui, chez ses suc-
 curs, dégénéra en affectation,
 alors le type que le théâtre re-
 e la Cour et qu'il outra en l'imi-
 mais l'artiste, dans ses tableaux
 e d'apparat, ne s'écarte point
 vérité ; et, malgré le luxe, ou,
 me on l'a dit, le fracas des ac-
 ires et l'ampleur des draperies,
 y a point de roideur ni d'exagéra-
 dans son style. Avec plus de gra-
 et de force que de vivacité et de
 atesse, il a fait moins de por-
 s de femmes. Il les laissait faire
 gilière ; et d'ailleurs il ne croyait
 après Mignard, pouvoir y join-
 a même grâce avec la même vé-
 Il disait d'elles : « Si je les fais
 les qu'elles sont, elles ne se trou-
 vent pas assez belles ; et, si je les
 eite trop, elles ne ressembleront
 u. » Inspiré pourtant par un sen-
 timent tendre, il peignit plusieurs fois
 ortrait de sa mère, dont Coysevox

a sculpté le buste, et que Drevet a
 gravé. Dans l'un des voyages qu'il fit
 pour cet objet, la ville de Perpignan
 le nomma, en 1709, au rang de ses
 nobles. Louis XIV confirma cette
 nomination ; et Louis XV, qui fut
 également peint par Rigaud, la lui
 maintint, « tant en considération
 de la réputation acquise dans son art,
 que pour avoir peint la famille roya-
 le jusqu'à la quatrième génération. »
 En 1727, indépendamment de la con-
 servation qu'il obtint de ses rentes à
 l'hôtel-de-ville, Rigaud fut pension-
 né du roi, et décoré de l'ordre de
 Saint Michel. De professeur, il fut
 créé recteur, puis directeur de l'a-
 cadémie. Le chagrin qu'il ressentit
 de la mort de son épouse, en 1742,
 joint à son âge avancé, accéléra la fin
 de ses jours : il mourut, le 29 décem-
 bre 1743, à l'âge de quatre-vingt-
 quatre ans, sans postérité, et sans
 autre élève remarquable que Jean
 Ranc, qui avait épousé sa nièce, et
 qui devint premier peintre du roi
 d'Espagne. Les nombreux tableaux
 de Rigaud sont répandus dans les
 principales contrées de l'Europe,
 dont il a peint les souverains et les
 plus illustres personnages. Le Musée
 du Louvre possède, surtout, parmi
 ceux-ci, les Portraits de Lebrun et
 de Mignard, et celui de Bossuet. Son
 œuvre, gravé par les plus habiles
 maîtres, entre autres, par Edelinck,
 les Drevet et J. Audran, se com-
 pose de plus de deux cents portraits
 historiés. Celui de Rigaud, exécuté
 par le premier, passe pour un chef-
 d'œuvre. Sur *Hyacinthe Rigaud*,
 vaudeville joué à Paris, en 1809,
 voyez le *Magas. encycl.*, 14^e. an-
 née, II, 174. G—CL.

RIGAULT, en latin *RIGALTUS*
 (NICOLAS), savant et laborieux phi-
 lologue, naquit à Paris, en 1577. Son

père était médecin : le fils annonça, dès sa première jeunesse, des talents extraordinaires pour les lettres ; aussi Baillet et Klefeker l'ont-ils placé parmi les érudits précoces. Après avoir achevé ses études sous les Jésuites, qui cherchèrent inutilement à le retenir, il se rendit à Poitiers pour y faire son cours de droit. Quelques pièces de vers latins (1), qu'il publia tandis qu'il était encore sur les bancs, lui méritèrent l'amitié de Scévole de Sainte-Marthe et des autres littérateurs qui alors faisaient l'ornement de Poitiers. Il revint ensuite à Paris, et s'étant fait recevoir avocat, fréquenta le barreau ; mais entraîné par son goût pour l'érudition, il renonça bientôt à sa profession, dans laquelle on prétend d'ailleurs qu'il n'eut aucun succès. Son *Funus parasiticum*, satire ingénieuse, composée à l'âge de dix-neuf ans, l'avait fait connaître du célèbre de Thou. Par sa protection, il fut nommé garde de la bibliothèque du Roi, après la mort de Casaubon, son ami, dont il remplissait l'emploi, depuis sa retraite en Angleterre (V. CASAUBON) : il s'attacha surtout à mettre en ordre les manuscrits, dont il rédigea le Catalogue (2), et enrichit cette collection de ceux de Philippe Hurault de Chiverny. De Thou le chargea, par son testament, de surveiller l'éducation de ses enfants ; et il se montra digne de cette marque de confiance : mais rien ne pouvait

ralentir son ardeur pour l'étude ; et chaque année voyait éclore quelques nouveaux fruits de ses veilles laborieuses. Dans une de ses *Observations* sur les *Œuvres* de Tertullien, qu'il publia, d'après les meilleurs manuscrits, en 1628, Rigault soutint que, dans le cas de nécessité, les laïcs ont droit de consacrer l'eucharistie. Le savant évêque d'Orléans L'Aubespine (V. ce nom, III, 7) lui prouva que le passage dont il s'appuyait n'avait trait qu'aux offrandes des fidèles à l'autel, et n'était nullement applicable à l'oblation du sacrifice ; et Rigault s'empressa de désavouer son erreur (3). Cependant Grotius, et après lui Saumaise, se sont efforcés d'accréditer l'opinion qu'avait abandonnée Rigault ; mais ils ont été réfutés solidement par le P. Petau, et par Dodwell. Dans un autre endroit de son Commentaire sur Tertullien, Rigault, qui paraît avoir eu beaucoup de penchant pour le paradoxe, prétendit prouver, contre l'opinion générale, que Jésus-Christ était d'une figure tout-à-fait commune : Jésus, disait-il, n'ayant point voulu des honneurs ni des richesses, a dû renoncer de même aux avantages de la figure. Ce fut pour réfuter cette opinion, que le P. Vavasseur composa sa *Dissertation De pulchritudine Christi* (V. VAVASSEUR). Toutes ces discussions théologiques ne firent aucun tort à Rigault, et ne l'empêchèrent pas d'être comblé des faveurs de la cour. Nommé conseiller au parlement de Metz, lors de sa création, en 1633, il fut

(1) Breux du Radier cite deux petits poèmes de Rigault (*Laurus* et *Purpure*), imprimés à Poitiers, en 1596 ; mais il ne paraît pas avoir su que c'était l'auteur du *Funus parasiticum*, et de tout d'autres ouvrages qui l'ont rendu si justement célèbre. Voy. la *Bibl. du Pottou*, III, 83.

(2) On conserve à la bibliothèque du Roi le Catalogue de Rigault, écrit de sa main avec beaucoup de propreté et d'élégance, en 2 vol. in-fol. ; ainsi que plusieurs livres couverts de ses notes. Voyez le *Mémoire historiq. sur la bibl. du Roi*, tom. 1^{er}, du Catalogue des livres imprimés, XXII et XXIII.

(3) Il écrivit à l'évêque d'Orléans, une Lettre (*De sacrificio eucharistiae*, Paris, 1629, in-8^o), qui doit être regardée comme un des livres les plus rares qui existent, s'il est vrai, comme le dit Rich. Simon, qu'elle n'ait été imprimée qu'à vingt exemplaires (Voyez les *Lettres choisies* de Simon, I, 19) ; mais M. de L'Aubespine la reproduisit avec sa réponse, en 1730, in-8^o.

te pourvu de la charge de procureur-général près de la chambre traïne de Nanci , et enfin de d'intendant de la province de . Il mourut , en cette ville , au d'août 1654 , avec la réputation d'un excellent magistrat. C'était un homme d'une érudition prodigieuse , et un très-habile critique ; mais il aimait à se singulariser ses opinions. Malgré son attachement à la foi catholique , il ne vivait point , dans ses lectures , les passages opposés à la doctrine de l'Église , et fournissait ainsi , être sans le vouloir , des armes novateurs. Outre des *Traductions latines* , que Huet trouve trop fautes , d'Onosander (V. ce nom , II , 17) et d'Artemidore (II , 17) , ainsi que des anciens auteurs critiques , on lui doit des *Éditions* , enrichies de corrections , d'observations et de notes utiles , de re . de Martial , de Juvénal la satire de Sulpicia , de Tertulien Minutius Felix , de saint Cyrille et de Commodien. Parmi ses ouvrages , on se contentera de les plus importants : I. *Asini Asinus sive de scaturigine venis* ; ARCADIE BOEOTIORUM , in-12 , ouvrage très-rare , on ne connaît que l'exemplaire Bibliothèque du Roi. II. *Satyrisæ Somnium* ; *Biberulionis paraviti mortualia ad ritum prisci funeris* ; *accessit* , etc. , Poitiers , 1596 , 1. ; édition échappée à toutes les éditions de Nicéron , et inconnue des bibliographes. M. Barbier la cite de Paris , 1600 , in-12 . *Prælectiones de In-nymis* , 1700 , in-12 , 117-160 ; c'est probablement la même que celle qui se trouve énumérée dans le Catalogue

de la Biblioth. du Roi , sous la date de 1599. Rigault publia la troisième édition sous ce titre : *Funus paraviticium sive L. Biberii Curculionis paravititi mortualia ad ritum prisci funeris ; cum appendice de Paravititis et assentatoribus , et Juliani imperatoris epistola ad Alexandrinos* , gr. - lat. , Paris , 1601 , in-4°. Cette satire a été réimprimée à la suite de l'ouvrage de J. Kirchmann : *De Funeribus Romanorum* , Hambourg , 1605 ; dans le Recueil intitulé : *Epulum paraviticium* , Nuremberg , 1665 ; dans quelques autres collections de pièces satiriques , et enfin dans le tome 1^{er}. de l'*Histoire de Montmaur*. Elle n'avait pourtant point été composée , comme l'ont cru Bayle et quelques autres auteurs , contre ce fameux parasite , qui était inconnu lors de sa publication (Voy. MONTMAUR , xxx , 1). III. *Glossarium tacticum mizobarbarum ; de verborum significatione quæ ad novellas inpp. qui in Oriente post Justinianum regnaverunt , de re militari constitutiones pertinent* , Paris , 1661 , in-4°. de 246 pag. ; ouvrage rare et curieux. Freytag en a donné la description avec un extrait de la Préface dans les *Analecta litteraria* , 782 et 783. IV. *Vita S. Romani archiep. Rothomagensis , è veteri martyrologio edita , cum notis ; accessit Dissertatio et Ludovici XII privilegium in gratiam feretri seu capse S. Romani concessum* , Rouen , 1609 , 1652 , in-8°. Dans sa Dissertation , Rigault réfute la fable du dragon , qu'il regarde comme le fondement du privilège de la fierte ou chasse de saint Romain. Ad. Behot lui répondit à ce sujet. V. *Rei accipitrariæ scriptores nunc primum editi ; accessit liber de curâ canum* , gr. - lat. ,

Paris, 1612, in-4°; recueil rare et recherché, sur lequel on peut consulter la *Biblioth. des theuricographes*, par Rich. Lallemand. M. Brunet en a donné la description dans le *Manuel du Libraire* (V. DÉMÉTRIUS PEPAGOMÈNE et P. GILLES). VI. *Rei agrariæ sive finium regundorum scriptores cum observationibus*, ibid., 1613 ou 1614, in-4°. On trouve la liste des auteurs dont se compose cette collection, dans les *Analecta* de Freytag, pag. 781, et dans le *Répertoire bibliograph. universel* de M. Peignot, pag. 243. Goës a inséré les notes de Rigault dans son édition (Voy. GOËS, xvii, 590). VII. *Diatriba de satyra Juvenalis*, dans l'édition de Paris, 1616, in-12. Henr. Christ. Hennin l'a insérée dans les *Prolegomènes* de sa belle édition de Juvénal (V. HENNIN, xx, 69). VIII. *La Continuation de l'Histoire de De Thou*, en trois livres, comprenant les années 1607 à 1610. Le premier livre avait paru dans l'édition de Genève, 1620, dont on croit que Rigault prit soin : ils se trouvent tous les trois dans l'édition de Londres, 1733, et ils ont passé dans la trad. française. IX. *De lege venditionis dicta ; Observatio duplex ad legem CURABIT PRÆSES, Cod. de actione empti*, Toul, 1644, in-4°. X. *De modo proposito fœnori observatio*, ibid., 1645, in-4°. Meerman a inséré ces deux Opuscules dans le *Nov. Thesaur. juris*, 1, 367-72. XI. *Observatio de populis fundis* (4), seu de statu et conditione populorum, qui fundi facti esse dicebantur lege Juliâ de civitate Romanâ, ibid., 1651, in-4°; réimprimée avec les traités d'Ismaël

Boullian, et de Henr. de Valois, sur le même sujet (V. BOULLIAN, v, 340), et insér. par Grævius dans le tome II du *Thesaur. antiquit. Romanar.* XII. *Vita Petri Puteani*, Paris, 1652 ou 1653, in-4°. Cette Vie de P. Dupuy est estimée; elle fait partie du Recueil de Bates : *Vitæ selector. aliquot virorum*, Londres, 1681, in-4°. On n'a pas cru devoir allonger cet article de quelques *Opuscules* cités par Nicéron, dont le Catalogue des Ouvrages de Rigault est d'ailleurs incomplet et inexact. V. les *Mémoires*, tome XXI. On trouve son *Portrait* gravé par Edelinck, avec une Notice par Perrault, dans le tome II des *Hommes illustres qui ont paru en France pendant le dix-septième siècle*. W—s.

RIGOLEY DE JUVIGNY (JEAN-ANTOINE), littérateur médiocre, était originaire de Bourgogne, d'une famille de robe (1). Deux de ses ancêtres avaient rempli successivement la place de premier président de la chambre des comptes de Dijon. Ainsi c'est à tort que Grimm lui donne une basse extraction (2). Il fit ses études à l'université de Paris, avec succès; et, après avoir fréquenté le barreau et exercé quelque temps les emplois de judicature, il fut nommé conseiller honoraire au parlement de Metz. Tandis qu'il était encore avocat à Paris, il prit la défense de Travainol, violon de l'opéra, que Voltaire avait fait arrêter pour avoir colporté des libelles contre lui; et depuis,

(1) La plupart des biographes disent que Rigoley était de Paris; mais Loharpe, qu'on doit supposer bien informé, dit qu'il était Bourguignon. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa famille était établie à Dijon.

(2) C'est, dit Grimm, un des hommes les plus obscurs et les plus heureux de ce pays-ci : de l'extraction la plus basse, il a obtenu le titre de conseiller honoraire du parlement de Metz (Correspond., 2^e part., II, 396.)

(4) Par une faute d'impression singulière, dans le *Dictionnaire universel*, cet ouvrage est intitulé : *De Pabulis fundis*.

montrer l'intention de grand poète, en le mettant dessous de Crébillon et non. Voltaire ne connut pas les attaques de Rigoley, ou ne répondit. Dans le *Recueil* de ses *Oeuvres*, Rigoley est nommé qu'une fois dans une Lettre que Voltaire à Laharpe, le 19 avril 1788, vous avoue, lui dit-il, que je n'ai jamais entendu parler de Rigoley de Juvigny. Je vous suis obligé de m'apprendre l'existence de M. Rigoley d'Orléans, des postes; c'est un grand génie et digne de Laharpe et Grimm (3). Rigoley fit la même réserve. Ses amis de ces deux écrivains, ne savaient pas qu'il était connu que par ses ruses et la prétention qu'il avait eue de Voltaire et de la République.... Il se croyait séduisant homme de lettres et écrivain pour trois raisons : 1°. parce qu'il était né en Bourgogne, patrie de Crébillon; 2°. parce qu'il était le familier de Buffon, qui appelait Voltaire le familier; 3°. enfin, parce qu'il avait commenté la nomenclature de Duverdier et de Du Maine (Voy. le *Cours de Littérature*, XII, 282). D'un autre côté, ses adversaires des philosophes ont efforcés de relever le Rigoley, et de le représenter comme un littérateur très-instruit de goût, et un habile homme. On ne craindra pas de dire que Rigoley, trop déprécié par les philosophes, a été beaucoup trop

loué par ses partisans. Il ne manquait pas d'instruction, mais elle n'était ni très-étendue ni très-variée; et son style, correct, est dépourvu de chaleur et de vie: d'ailleurs il n'avait ni goût ni imagination. Rigoley mourut à Paris, le 21 février 1788, dans un âge avancé. Il était membre de l'académie de Dijon. On trouve son épitaphe dans le *Journal général de France*, du 6 mars 1788 (n°. 39). Outre quelques *Factums*, indiqués dans la *France littéraire* d'Ersch, on a de lui : I. *Cause célèbre*, ou *Nouveau Mémoire pour l'âne de Jacques Feron, blanchisseur à Vanvres*. C'est, dit Sabatier, une plaisanterie ingénieuse, écrite avec beaucoup d'agrément, où nos philosophes sont poursuivis par des saillies très-humiliantes pour leur amour-propre. Ce Mémoire, réimprimé plusieurs fois, dans différents formats, fait partie du tome second des *Causes amusantes*, recueillies par Robert Estienne (V. ce nom, XIII, 399). Le premier volume contient un autre *Mémoire pour l'âne de Feron*, par M. Lalauze. II. Une édition des *Oeuvres choisies de La Monnoye*, précédée d'un *Mémoire historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, 1769, in-4°. ou 3 vol. in-8°.; elle est très-défectueuse (V. LA MONNOYE). Rigoley l'a désavouée, ne voulant pas qu'on pût lui imputer les bévues de l'imprimeur. III. Une nouvelle édition des *Bibliothèques françaises de Lacroix du Maine et Duverdier*, 1772, 6 vol. in-4°. Elle renferme des *Notes* de La Monnoye, que Pâris de Meysieu avait communiquées à Rigoley, et celles du président Bouthier et de Falconet. Tout le travail de l'éditeur consiste dans quelques remarques superficielles, tirées, en grande partie, des *Mémoires* de

les ignorait qu'un laquais, et il s'est fait un personnage tout autre (ibid., p. 403.)

Nicéron et de la *Bibl. française* de Goujet. Cette édition laisse donc encore beaucoup à désirer (V. DUVERDIER et LACROIX DU MAINE); elle est précédée d'un *Discours sur les progrès des lettres en France*, imprimé depuis séparément, in-8°. IV. Une édition des *OEuvres* de Piron, 1776, 7 vol. in-8°, dans laquelle il a rassemblé sans goût toutes les productions sorties de la plume de cet écrivain (V. PIRON), qu'il appelait le plus grand poète du siècle, pour humilier Voltaire. V. *De la décadence des lettres et des mœurs, depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nos jours*, Paris, 1787, in-4°. et in-8°. L'auteur attribue cette décadence au relâchement des bonnes études, à la manie du bel-esprit, et surtout aux principes philosophiques répandus par Voltaire. Cette affectation à décrier sans cesse l'auteur de la *Henriade* lui valut un article très-piquant, dans le *Petit Almanach de nos grands hommes* (V. RIVAROL). Parmi des observations justes et des réflexions sages, présentées souvent avec noblesse, l'ouvrage de Rigoley contient quelquefois des jugements assez singuliers sur le mérite de nos écrivains et de leurs productions. Il déclare, par exemple, que *l'écrit le plus parfait qu'il y ait dans la langue* est le *Discours de remerciement* de Pellisson à l'académie française (p. 287 de l'édition in-4°.) Certainement peu de personnes seront de son avis. VI. Des *Pièces de vers* médiocres, dans les *Journaux* et dans l'*Almanach des Muses* (Voy. le *Dict. des poètes fr.* par Philippon, au mot *Juvigny*). VII. *Mémoire historique de toutes les impositions payées par le clergé, de 1700 à 1750*; manuscrit cité dans le Catalogue de la collection des procès-verbaux et mémoires du clergé,

avec des notes du même auteur, en 1762, dans le *Dict. d'Osmond*, II, 425. On a le de Rigoley, médaillon dessiné chin, et gravé par Miger.

RIGORD (*RIGORDUS*, R ou *RIGOTUS*), historien d'âge, était né dans la Gâtine Languedoc, au douzième siècle. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la médecine, et exerça quelque temps l'art de guérir, mais sans succès. Fatigué de lutter contre les chagrins de toute espèce, il chercha à se faire un asile, à l'exemple de tant d'autres savants de son temps, et embrassa la vie religieuse dans l'abbaye de Saint-Denis, où il passa ses jours. Ce fut alors que, de ses loisirs, il écrivit l'histoire du roi de France Philippe I. Il donna le premier le surnom de Rigord, que la postérité a goûté, quoique cet ouvrage lui coûtât dix années de soins et d'application. Rigord en était si mécontent, qu'il avait résolu de le supprimer. L'abbé de Saint-Denis, par un projet qui nous aurait paru singulier, et qui nous paraît maintenant sage, en laissant paraître des copies de son ouvrage, le roi Philippe I. en donna des exemplaires dans les bibliothèques (*in publica monum.*) récompensa l'auteur par son historiographe. Rigord mourut suivant le nécrologe de l'abbaye de Saint-Denis, le 27 novembre 1207, où se trouve son histoire; on sait qu'il était dans un âge très-avancé. L'ouvrage commence au couronnement de Philippe I, en 1179. Après avoir porté les principaux événements des cinq premières années du

Rigord s'interrompt pour l'origine des Français, descendre de Francus; et prend le fil de sa narration, avoir donné la suite chronologique de nos rois. Quoique cette œuvre ne brille pas par l'élégance, il ne nous en reste guère, de Palaye, de mieux écrite; elle a point de plus détaillée, plus exacte; et elle paraît utile à toute autre, pour les premières années du règne de Louis XV. On devine bien que l'auteur est de critique, et qu'il mêle des visions, des songes, des digressions, etc.: c'était l'esprit du temps et Rigord n'était pas supérieur à ses contemporains. Son *Histoire* continuée par Guillaume Le Blanc (F. GUILLAUME, XIX, 148), publiée par Pithou: *Historiarum scriptores*, Francfort, in-fol., pag. 158; par Anchesme, dans le tome V des *Francorum costantini*; et par M. Brial, dans le tome XVII du *Recueil des historiens de France*. Les dernières éditions ont été corrigées sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Denis. Sainte-Pauline a publié un *Mémoire sur la vie de Rigord*, dans le *Recueil de l'Académie des inscriptions*, VIII, 6.

W—s.

RIGORD (JEAN-PIERRE), antiquaire, né à Marseille, le 28 janvier 1701, était fils d'un ancien échevin de la ville. Après qu'il eut fait ses premières études, son père, qui le destinait au commerce, le plaça chez un négociant de Lyon, pour lui donner de l'habitude des affaires; mais, entraîné par son penchant, le jeune homme ne passa ses journées à lire, et négligea sa besogne. On lui permit de suivre son inclination, et il

vint à Paris étudier en Sorbonne, où il prit le grade de bachelier. Sa santé secondant mal son désir d'apprendre, il fut obligé de revenir à Marseille, en 1682. Peu de temps après, Begon, intendant de la marine, le prit pour son principal commis, et le fit connaître du marquis de Seignelay, alors ministre de la marine. Seignelay, charmé de son érudition, voulut lui procurer, en 1690, la place de garde des médailles du cabinet du roi: mais Rigord ne crut pas devoir accepter cet honneur; et le ministre, appréciant ses motifs, le nomma commissaire de la marine à Marseille. Les différentes commissions dont il fut chargé dans le même temps, et qui l'obligeaient à de fréquents voyages, tournèrent au profit de son instruction. Il visita les savants, et parvint à former une belle collection de médailles et d'antiques. En 1701, Cardin Lebreton, intendant et premier président du parlement de Provence, choisit Rigord pour son subdélégué. Les devoirs de cette place ne ralentirent point son ardeur pour la recherche des monuments antiques; et il continua d'entretenir une correspondance suivie avec les principaux antiquaires de France et d'Italie. Rigord fut décoré du cordon de Saint-Michel, en 1722; et il reçut en même temps des lettres de noblesse, avec le brevet d'une pension de mille livres. Lors de la création de l'académie de Marseille, en 1726, il en fut nommé l'un des premiers membres. Il mourut l'année suivante, le 20 juillet, à l'âge de soixante-onze ans. Rigord, quoique marié deux fois, ne laissa point d'enfants. Son cabinet et sa bibliothèque furent acquis par le président Lebreton, archéologue distingué. On connaît de

Rigord, outre une *Critique de la Télémacomanie* de Faydit (*Voy. ce nom*) : I. *Lettre* à Graverol, sur une médaille du dieu Pan, 1689. (*V. GRAVEROL*, XVIII, 345). II. *Dissertation historique sur une médaille d'Hérode Antipas*, Paris, 1689, in-4°. Cette médaille excita vivement la curiosité des savants, parce qu'elle sert à justifier la chronologie de Joseph ; mais le cardinal Noris a démontré qu'elle était seulement moulée sur l'antique. (*V. les notes de Bimard de la Bastie sur la Science des médailles* de P. Jobert, II, 443.) III. *Lettre* sur l'ouvrage du P. Bonjour, intitulé : *Exercitatio in monumenta coptica*, dans les *Mémoires de Trévoux*, octobre 1703, pag. 1870-79. (*V. BONJOUR*, V, 121.) IV. *Lettre* sur une ceinture de toile, trouvée, en Egypte, autour d'une momie, avec des caractères inconnus, *ibid.*, juin 1704. Suivant Rigord, ces caractères sont ceux de l'écriture sacerdotale, ou de cette portion de l'écriture hiéroglyphique, que saint Clément d'Alexandrie appelle cyriologique. Une lettre adressée à l'auteur, long-temps après, à l'occasion de ce Mémoire, ne fut insérée au journal de Trévoux qu'en mars 1750, p. 476-95. V. *Dissertation* sur l'origine des langues et de l'écriture, *ibid.*, juillet 1704, p. 1182-99. C'est une suite de la Lettre précédente, avec une planche des alphabets comparés, samaritain, hébreu, phénicien, grec, ionien et copte, qui fait voir à l'œil comment ils dérivent les uns des autres : ce tableau est curieux, mais moins développé que l'*Orbis eruditi litteratura*, qu'Édouard Bernard avait publié en 1689 (*V. BERNARD*, IV, 290). VI. *Lettre* à M. Bon, premier président de la cour des aides de Mont-

pellier, sur des monum. *ibid.*, juillet 1715. E à quelques inscriptions par La Roque, dans l VII. *Lettre* sur les o Sicard, missionnaire, septembre, 1727. VIII le projet de fonder un Marseille. Il donna lieu lettre de Jean de La Ro 1^{er}. avril 1716, et ins *Mém. de Trévoux*, et (*V. ROQUE*) : ce projet s'était vivement fut exécuté que dix ans trouve l'*Éloge* de Rigord Visclède, dans le ton cueil de l'académie de RIGORD, neveu du p suite, est auteur de l' *rin*, 1673. — Un autre, également jésuite 1739, avait laissé en *Connaissance de la M demandes et par réponse* ouvrage parut la même réimprimé, en 1743, rections et des additions l'abbé d'Allainval, et mon ; l'édition de 174 de base aux suivantes, velles améliorations, I le *Dict. des Anonymes*. bier, deuxième éditeur — Un troisième jésuite nom : Louis RIGORD, de la même famille, n 4 mai 1737, entra dans en 1771, à Viterbe, et, pression de l'ordre, sa patrie, où il vivait en Il était de l'académie de Rome : il publia, d en 1774, une traduction en vers italiens, et plusieurs traductions de poésies d'antiques.

, RYCKEL, ou RICHEY. DENT le Chartreux,

(FRANÇOISE DE). Voy.

1.
DI (ODORIC),* prêtre de de Saint-Philippe Neri, revise, en 1595, d'une ricienne. Dès sa plon tence, il reçut, dans la maison des exemples de piété et Après avoir fait ses preles dans sa ville natale, il s'imprima à Parme, au collesaites, qui y enseignaient beaucoup de réputation et il termina ses cours à l'université de Parme. Une grande apn travail, jointe à d'heurespositions, en avait fait un l'ingénieur. En 1618, il emistitut de l'Oratoire d'Italie, mon que cette compagnie l'orin. Le célèbre cardinal, du même institut, l'avait et y avait composé ses *Andénastiques* : prévenu par en 1607, il n'avait pu en pe douze volumes, qui se ta l'année 1198. L'Oratoire re peine que les matériaux amassés cet homme savant, dans son emploi, et il regretta que ce grand travail, si l'égne, et qui faisait tant r à la congrégation, ne s'acout. Les supérieurs jetèrent sur Rinaldi, qu'ils crurent le continuer cette vaste en lui seul la jugea au-dessus ces; mais la voix d'une aupelle il ne croyait pas qu'il mis de résister, vainquit la x du modeste oratorien. Il rand ouvrage, après trente-interruption, et donna le me de la continuation, ou

le treizième des *Annales*, en 1646. Le succès de ce volume, bien accueilli du public, encouragea Rinaldi : s'affectionnant de plus en plus à son travail, il y employa tout ce qu'il avait de forces et de temps, et parvint à composer dix volumes, dont sept parurent de son vivant, et trois autres ne furent imprimés qu'après sa mort. Les *Annales ecclésiastiques* se trouvèrent ainsi portées à vingt-deux volumes, qui allaient jusqu'en l'année 1565, et offraient beaucoup de documents précieux, dont purent profiter ceux qui depuis ont écrit sur l'histoire ecclésiastique. Rinaldi s'occupait en même temps d'un *Abrégé* du livre de Baronius et du sien, qu'il publia à Rome, 1669, in-fol., 1670, 3 vol. in-4^e.; ouvrage, dit le célèbre critique Tiraboschi, « où l'on admire une pureté de style qui ne se trouve pas communément dans les écrits de cette époque, et qui est peut-être quelquefois plus recherchée qu'il ne convient à l'histoire. » On ne conteste à Rinaldi, ni son érudition, ni ses hautes connaissances en histoire ecclésiastique. Quoique son travail soit mis au-dessous de celui de Baronius, et que Tiraboschi lui-même avoue qu'il lui est inférieur, Ughelli en loue le style et la méthode. Riccioli vante son érudition et les services rendus par lui à la religion; Fabricius, son éloquence et son amour de la vérité. Enfin le savant P. Mansi le regarde comme l'un des hommes les plus profonds, les plus éclairés et les plus zélés qu'ait produits l'Italie dans le dix-septième siècle. La congrégation de l'Oratoire rendit justice à son mérite, en l'élisant, à deux reprises différentes, pour son supérieur-général. Il la gouverna sagement, et se plut

surtout à enrichir de manuscrits rares la bibliothèque de la maison de Rome. Il reçut des témoignages d'estime de tous les papes qui vécurent de son temps. Innocent X lui offrit la surintendance de la bibliothèque du Vatican, qu'avait eue aussi Baronius; mais Rinaldi la refusa pour se livrer tout entier à son *Histoire ecclésiastique*. Il était fort charitable envers les pauvres, et partageait entre eux les produits du revenu patrimonial, dont on sait que les Oratoriens jouissaient. Il laissa, par son testament, une somme considérable, à l'archiconfrérie de la Sainte-Trinité de Rome, en faveur des pèlerins. Il mourut, le 22 janvier 1671, dans sa soixante-seizième année, après avoir passé dans sa congrégation cinquante-trois ans, occupé d'utiles travaux historiques, d'œuvres de piété, et de la direction des consciences (Voy. BARONIUS, III, 405, et LADERCHI, XXIII, 91).

L—Y.

RINCON (ANTONIO DE), peintre de portrait et d'histoire, a été regardé, par quelques auteurs, comme le fondateur de l'école espagnole : au moins il fut le premier qui abandonna la manière gothique, donna de la rondeur à ses formes, et un caractère à ses figures. Il naquit, vers l'an 1446, à Guadalaxara, étudia son art à Rome, et, de retour dans son pays, obtint l'estime et les bienfaits du roi Ferdinand-le-Catholique. Ce prince le nomma gentilhomme de la chambre, et le décora de l'ordre de Saint-Jacques. Rincon réussissait surtout dans les portraits. On voit encore à Tolède, dans l'église de *San Juan de los Reyes*, ceux de Ferdinand et de la reine Isabelle. Plusieurs de ses tableaux furent consumés dans l'incendie qui, en 1608, détruisit le

palais du Pardo. Rincon vers l'an 1500, âgé d'enquante-quatre ans.

RINGE (CHRISTOPHE-G. peintre, né à Bernbourg, fut envoyé, dans sa jeunesse, auprès d'un parent peintre de la cour : dans eut lui-même cette char inventé une voiture mise ment par un mécanisme, prince d'Anhalt-Coethen, d'assister à l'expérience qu faire. Voyant Ringe suer gouttes pour faire avancer le prince ne put s'empêcher « Ringe est un fou. » Le fut tellement piqué, qu'il charge, et se retira, avec filles, dans une terre qu'il p y fit son entrée, assis, l'ép sur les bagages qu'il avait e un vieux cheval. Depuis c le vit se signaler par les p bizarreries, et mener la misérable. Il ne mangeait gle, de l'orge ou d'aut bouillis dans l'eau, ou bœuf, et ne donnait pas d'riture à ses enfants. Il vo ver seul ses champs; et, plus vite, il labourait et même temps. Ayant été nourrir des soldats pendant sage à Wiedemar, il se dévie de laboureur, et emme filles (la quatrième était m à Magdebourg, puis à H où il en perdit encore une troisième s'enfuit pour vivre avec un père aisé. Alors Ringe tomba dans un prété dégoûtant, et se lambeaux; rongé de ver crut ensorcelé, et porta magistrat contre les so

obtenir justice, à ce qu'il t, il revint, en 1790, après s ans d'absence, dans sa Wiedemar, où, tout avait dé. Il se bâtit lui-même, et recommença, tout vieux t, à cultiver tout seul ses rpents de terre, vêtu de mangeant les fruits de la ou cuits dans l'eau, n'ayant u feu, ni fenêtres même ictre à l'abri des injures du autorité crut devoir pren-de son bien. Pour se plain-ge se rendit à la ville, dans ment le plus grotesque, où ut entrer tout ce qui lui son ancienne toilette. Dans rs jours de sa vie, s'étant chez lui, il reçut quelques 'un voisin par le toit de sa on l'y trouva mort, le 28 7. Dans la même année, il lalle une Notice sur la vie D—G.

MANN (MATHIAS), gram-et littéraire, plus connu om de *Philesius F'ogesige*-avait adopté, suivant l'u-savants de son temps, était 1482, à Schlettstadt, ou environs de cette ville. Il eut aître Jacques Wimpheling om, son compatriote, qui re de rapides progrès dans ssance des langues grecque et il vint ensuite à Paris, où ta quelque temps les leçons e Lefebvre d'Estaples, qui na les règles de la versifi- après avoir terminé ses étu-at attaché, comme profes-grammaire latine, au gym-tait fonde Walther ou Gau-l, savant chanoine de Saint-orrairie, et servit en même correcteur dans l'imprime-

rie que celui-ci venait d'établir en cet-te ville. Ce fut à la prière de ce cha-noine, que Philesius composa une Grammaire latine, dont nous parle-rons plus bas, dans laquelle les rè-gles sont expliquées par des images ou figures : elle fut imprimée en 1509. Philesius quitta Saint-Dié, la même année, sans qu'on sache pour quel motif, et revint à Schlettstadt, où il ranima le goût des lettres, en ou-vrant une école, qui compta bientôt un grand nombre d'auditeurs. Une mort prématurée enleva ce savant, en 1511, à l'âge de vingt-neuf ans. Beatus Rhenanus et Jean Russer, ses amis, consacrèrent à sa mémoire une épitaphe, dans le cloître de St.-Jean. On a de lui : I. *Passio Domini nostri Jesu-Christi, ex evangelistarum textu quàm accuratissimè deprompta*, Strasbourg, Knobloch, 1508, in-fol. Ce rare volume est orné de vingt-six estampes, gravées sur bois, par R. Gemberlein ou Gamberlein (Voy. le *Catal. de La Vallière*, tome 1^{er}, nos. 460 et 461). II. *Grammatica figurata; octo partes orationis secundùm Donati editionem et regulam Remigii, ità imaginibus expressæ, ut pueri jucundo chartarum ludo faciliora grammaticæ præludia discere et exercere queant*, Saint-Dié (*Deodatum*), 1509, in-4°. Cette Grammaire est de la plus grande rareté; nous ne la connaissons que par la *Description* qu'en a donnée Oberlin, dans le *Magasin encyclopédique*, 5^e. année, tome v, 311-33. L'usage des jeux de cartes instructifs avait commencé depuis au moins la fin du quinzième siècle (*V. MURNER*); et Philesius lui-même avait appris, par ce moyen, les règles de la versification, à l'école de Lefebvre d'Estaples. Dans sa Grammaire, les huit parties du dis-

cours sont représentées par autant de personnages : le nom par un curé, le pronom par un chapelain, le verbe par un roi, l'adverbe par une reine, le participe par un moine, la conjonction par un échauson, la préposition par un marguillier, et l'interjection par un fou. Une grande estampe, gravée sur bois, reproduit tout l'ensemble; et les détails de chaque partie sont répétés dans autant de planches, à la tête de chaque chapitre. III. *Instructio in cartam itinerariam Martini Hilacomili, cum luculentiori Europæ ipsius enarratione*, Strasbourg, Gruninger, 1511, in-4°. IV. Philesius est l'auteur de l'*Epitaphe* de Pierre de Blaru, qu'on lit à la tête du *Nanceidos* (V. BLARU); de plusieurs Pièces de *Vers* à la louange de Jacques Wimpheling, imprimées à la tête de ses différents Opuscules, et dont Riegger a recueilli quelques-unes, dans ses *Amœnitates Friburgenses*, pag. 254, 263, 267. V. Enfin dom Calmêt lui attribue (*Bibl. de Lorraine*, pag. 737), une *Description de la Vosge*, en vers latins. François Irenicus en a inséré le début dans son ouvrage intitulé : *Germaniæ exegeseos volumina duodecim*, Haguenau, 1518, in-fol., liv. 1^{er}, p. 2. W—s.

RINK (FRÉDÉRIC - THÉODORE), orientaliste et professeur de théologie à Königsberg, auteur d'un grand nombre d'opuscules, de traductions de dissertations sur la philosophie, etc., est surtout connu par un discours, *De linguarum orientalium cum græca mirâ convenientiâ*. Königsberg, 1788, in-4°, et par l'édition d'un Traité arabe de Makrizi sur les rois musulmans de l'Abissinie, avec une traduction latine, Leyde, 1790, in-4°, sous le titre de *Macrizi historia regum islami-*

ticorum in Abissiniâ, unâ cum fedæ descriptione regionum tarum. C'est un écrit assez où l'on trouve des détails sur certains princes abissins dont E. a donné que les noms. Rink, l'année suivante, à Leipzig, un second fragment plus complet de la géographie d'Abou sous ce titre : *Abulfedæ tabulam geographicæ et alia argumenti specimina*. Cett est seulement en arabe : l'éditeur dispensé d'y joindre une traduction attendu qu'il en existait déjà toute la géographie d'Abou. Reiske, dans le Magasin de philie de Büsching, tomes On doit encore à Ring une édition allemande de la *Min homérique* de Millin (*Foy gasin encyclop.* 1795, II et celle de l'*Histoire des persanes, des Pischdadie Kaïanides*. traduites du de l'Orient (de Mouradgæ) 1806, in-8°, et d'autres dont on peut voir le détail dans sel. Il a aussi fourni quelque au Recueil des *Mines de* Mais son instruction était si ble; et les écrits dont on lui devable, passent pour importants est mort vers 1811.

RINMANN (SUENON), min giste suédois, né à Upsal et visita, après avoir reçu un au collège des mines de Su principaux établissements en Europe. En 1749, il fut inspecteur des exploitations ques, de la province de F Dans les années suivantes, la direction des mines d'argelors, puis celle des hauts-four et des forges. Il fut appelé au collège des mines, et décor

Gustave Vasa. Dans ces diverses actions, il se rendit utile par la vertu et le perfectionnement de ses procédés. Il a inséré un grand nombre de Dissertations dans le *Regles Mémoires académiques de* Les trois principaux ouvrages publiés séparément, sont : I. *ning til staal och järn föräd- förbättring* (Instruction dans le perfectionner l'acier et le fer), Stockholm, 1772. II. *Försök til* *historia* (Essai de l'histoire), Stockholm, 1781, 2 vol. III. *Bergverks-Lexicon* (Dictionnaire des mines), Stockholm, 2 vol. in-4°, avec un vol. de notes. Les deux premiers ouvrages traduits en allemand. Rinuccini mourut, le 20 décembre 1792, à Istuna.

D—G.

RINUCCINI (OTTAVIO), gentilhomme florentin, est regardé généralement comme un de ceux qui ont contribué le plus à renouveler le théâtre lyrique, connu des anciens. Il apprit du comte Vernio (*V.*, III, 368), à porter ses idées sur les parties d'un grand opéra ; et quoiqu'il ne sût pas la musique, il acquit tant de goût et de sensibilité, qu'il finit par exercer les compositeurs de son époque, une autorité qui tourna bien à leur profit de l'art. Dans sa jeunesse, il composa les vers des cinq actes d'une pièce que Vernio représentait, en 1580, pour les fêtes du mariage de Ferdinand, duc de Toscane, avec la princesse Christine de Lorraine ; et ces furent surtout ceux du troisième acte, où l'auteur avait mis en scène la victoire d'Apollon sur le Python, furent jugés supérieurs à tout ce qu'on avait entendu alors en ce genre. Il y avait

loin de cet essai, dans lequel la musique était restée bien au-dessous du poème, au véritable drame : mais on était sur la voie ; et tous les musiciens crurent de leur honneur de faire de nouvelles tentatives pour retrouver, s'il était possible, la méthode des Grecs. Depuis le départ du comte Vernio pour Rome, ils se réunissaient chez Jacopo Corsi, musicien lui-même, et zélé protecteur des arts. Rinuccini présidait à ces assemblées, et encourageait, par ses éloges et ses conseils, les efforts des compositeurs. A force d'essais, ils crurent enfin avoir trouvé l'ancienne manière de noter la déclamation. La pastorale de *Daphné*, que composa Rinuccini, fut mise en musique par Jacopo Peri et Giulio Caccini, deux de ses amis, et représentée, en 1594, dans la maison de Corsi, devant la société la plus brillante de Florence. Le succès de cette pièce l'enhardit ; et il tira de la fable d'*Eurydice* une seconde pastorale, à laquelle il osa donner le titre de *Tragedia per musica*. Elle fut représentée, en 1600, aux fêtes du mariage de Marie de Médicis et d'Henri IV, avec une magnificence extraordinaire. Selon Ginguené (1), les effets les plus étonnants qu'a pu produire la musique théâtrale des maîtres les plus distingués, dans le temps de son plus grand éclat, n'eut rien de comparable à celui de cette représentation, qui offrait à l'Italie un art nouveau. On ne savait quel nom donner à une musique, qui faisait éprouver des sensations inconnues ; on l'appela représentation ou récitation, c'est-à-

(1) Ginguené, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, VI, 430 et suiv., a donné des détails pleins de recherches, d'érudition et d'intérêt sur l'origine et les progrès du drame en musique. C'est la principale source où l'on a puisé pour la rédaction de ce paragraphe.

indes au-dessus de dix pieds, sont chimériques : il termine son travail par un article sur les nains, pour prouver qu'il y a toujours eu de petits hommes, ainsi que de grands. En 1614, il publia un *Traité d'ostéologie humaine*, d'après les connaissances que nous ont transmises les anciens, puis une ostéologie du singe. Ces deux *Traités* furent le prélude de son *Anthropographie*, ouvrage qui l'a immortalisé : elle parut en 1618. On y lit une description bien plus exacte qu'on ne devrait l'attendre, des diverses parties du corps humain, ainsi que de leurs fonctions : cet ouvrage a eu beaucoup d'éditions ; il en parut une à Londres, en 1649, dont Gui Patin a fait la table. Les travaux de Riolan lui acquirent une grande célébrité, et lui valurent d'être nommé premier médecin de Marie de Médicis, mère de Louis XIII : il profita de l'influence que lui donnait cette place, pour solliciter la formation d'un jardin royal de botanique, dont Gui de la Brosse leur fit le terrain. Leur demande fut accueillie ; et on leur doit le Jardin des Plantes médicinales, actuellement existant, lequel fut établi, par Louis XIII, en 1626. (Voy. BrossE, VI, 32.) Les ouvrages qu'avait écrits Riolan, furent recueillis dans une édition complète, en 1650, in-4°. Il en publia de nouveaux à l'occasion des discussions élevées entre les facultés de Montpellier et de Paris, et des travaux de Pecquet et de Bartholin sur les vaisseaux lymphatiques. Il eut le tort de ne pas se contenter des découvertes de ces derniers, et d'en contester la vérité dans ses *Mémoires* : il niait même l'existence du système lymphatique. Les travaux des chirurgiens, Riolan les encouragea par ses efforts pour leur en-

lever la robe doctorale et le bonnet carré ; ce qui lui occasionna beaucoup de désagréments. Il éprouva aussi des chagrins domestiques, à raison de la mauvaise conduite de ses enfants. Dans les dernières années de sa vie, il était sujet à un asthme ; il fut de plus attaqué de la pierre, et subit deux fois l'opération de la taille. Il mourut d'une suppression d'urine, le 19 février 1657. Les ouvrages de Riolan fils sont : I. *Chirurgia*, Leipzig, 1601, in-12. II. *Apolologia pro Hippocratis et Galeni medicina*, etc., Paris, 1603, in-12. III. *Ad famosam Turqueti apologiam Responsio*, ibid., in-12. IV. *Brevis decursus in battologiam Quercetani*, ibid., 1604, in-12 (c'est une réplique à Jos. Duchesne). V. *Apologia pro judicio Scholæ Parisiensis de Alchimia*, ibid., 1604, in-12, sous le pseudonyme d'*Antarvetus* (Anti-Harvet). VI. *Comparatio veteris medicinæ cum novâ*, ibid., 1605, in-12. VII. *Incursum Quercetani Depulsio*, ibid., 1605, in-12. VIII. *Disputatio de monstro Lutetiae nato*, ibid., 1605, 1606, in-8°. IX. *Censura demonstrationum Harveti pro veritate Alchimie*, ibid., 1606, in-12. X. *Schola anatomica novis et raris observationibus illustrata*, ibid., 1608, et Genève, 1624, in-8°. XI. *Gigantomachia*, ibid., 1613, in-8°. — Gigantologie, 1618. XII. *Isagogica de ossibus tractatio*, ibid., 1614, in-8°. XIII. *Similis osteologia*, ibid., 1614, in-8° ; 1626, in-4°. XIV. *Osteologia ex Hippocratis libris eruta*, ibid., 1606, in-4°. XV. *Anthropographia*, ibid., 1618, in-8° ; 1626, in-4°. XVI. *Enchiridium anatomicum et pathologicum*, ibid., 1618, 1628, in-12 ; Leyde, 1640, 1655, in-8° ; trad. en

bus. — *Ad librum de procreatione hominis.* — *Ad libros de abditis rerum causis*, Paris, 1602. — *De primis rerum naturalium principiis*, Paris, 1602. — *De animâ mundi disputatio philosophica*, Paris, 1570 et 1602, in-8°. — *De fato ; de libero arbitrio.* — *Disputatio metaphysica an Deus et natura unum sint ?* — *De utraque Dei providentiâ, ordinariâ, seu generali, quæ natura ; alterâ extraordinariâ seu particulari, quæ fortuna dicitur*, in-4°, 1568. — *De idæis et universis.* — *An Deus sit primus motor*, 1571, in-4°. — *An potentia sit prior actu ?* — *An Deus sit actus purus ?* IV *Universæ medicinæ compendia*, Bâle, 1601, in-12 ; Paris, 1606, 1618, 1619, 1638. — *Particularis methodi medendi, libri duo.* V. *De immortalitate animæ.* — *Expositio in Hippocratis aphorismos.* — *Artis medicinalis theoricæ et practicæ systema.* — *Ad Libavii maniam responsio, pro censurâ scholæ Parisiensis contra alchimiam latâ*, 1606. — *Discours sur les hermaphrodites*, 1614. Ces derniers ouvrages ont été imprimés en un vol. in-8°, Paris, 1638. Il existe encore, *Tractatus de febribus*, 1640, dans lequel on trouve l'exposition de la doctrine de Riolan sur les fièvres. N—II.

RIOLAN (JEAN), fils du précédent, né à Paris, en 1580, devint, fort jeune, professeur d'anatomie, et de pharmacie, à la faculté de médecine de Paris, et publia, en 1601, des recherches intéressantes sur la chirurgie. La chimie ayant fait, sur les métaux et les substances salines, des découvertes importantes, Duchesne, Harvet, Baucinet, et d'autres chimistes enthousiastes, tentèrent d'en faire une application inconsidérée

à la médecine. Ils voulurent les fondements de cette science changer la théorie, et substituer médicaments usités, des préparations chimiques nouvelles. La faculté de médecine se prononça contre les novateurs, et Riolan fut un des plus ardents à provoquer et à soutenir les décisions. Il publia une suite de mémoires, de 1603 à 1606, dans lesquels il se déclare pour la médecine hippocratique, et combat avec succès les prétentions des chimistes et alchimistes. En 1608, ce médecin publia un *Abrégé d'anatomie* l'Histoire du fœtus humain ; en 1610, il donna une édition des œuvres de son père. Nicolas Haller dans son *Ostéologie des os* prétendit assez maladroitement que les os d'une grandeur démesurée, portés à Paris, étaient ceux de Teutobochus. Riolan démontra la futilité de cette assertion, d'après des considérations anatomiques très-judicieuses, que le géant prétendu, étaient ces os d'un grand quadrupède, tel que le phantôme : il finit son mémoire par une diatribe virulente contre les novateurs, notamment contre Haller, qu'il traite de péché mortel sous une forme humaine, marchant dans les ténèbres, et égaré, et autres qualifications qui font connaître l'esprit du médecin. Guillemeau répondit à Riolan en 1615, et soutint la réalité des géants. Celui-ci donna, en 1616, la *Gigantologie* (1), dans laquelle il démontre que de toute antiquité les hommes les plus grands ne l'ont été plus que dans les temps barbares ; que toutes les grande

(1) Le Dictionnaire historique, par les gens de lettres, attribué mal-à-propos à Riolan père.

ture de la M :
 les déastres d
 sie (en 1812). Les hopt
 lanci étant encombrés de
 ient le typhus se déclara
 . Riouffe, qui regardait
 devoir de sa place de leur
 s consolations et des se-
 visitait souvent : il fut
 leur maladie, et mourut
 mbre 1813. On a de lui :
 sur la mort du duc de
 t, 1787, in-8°. II. Mé-
 en détenu pour servir à
 de la tyrannie de Robes-
 3^{me}, in-8°, et dans le
 de l'Histoire des Prisons
 et des départements,
 vol. in-12, et aussi dans
 lumes de la douzième li-
 e la Collection des Mé-
 nifs à la Révolution fran-
 Notice sur la vie de
 s'om y a ajoutée, est de
 Cette dernière réimpres-
 sion originale, contien-
 urs morceaux qui ne sont
 l'édition de 1797. III.
 chapitres, 1795, in-8°.
 m funèbre de J.-B. Lou-
 mée au Cercle constitu-
 5 brumaire an 71, Paris,
 4°. L'auteur s'y montre
 in du gouvernement ré-
 Il a laissé en manuscrit :
 es Traductions, entre au-
 de l'Épître d'Héloïse à
 n vers français ; 2°. — Un
 ire sur le Werther de M.
 - 3°. Les Traductions de
 gues de Platon (l'Apolo-
 rate, le Criton, et le Phé-
 ait dans sa détention qu'il
 it le Phédon ; et il en fai-
 ire à ses compagnons d'in-
 - 4°. Des Notessur Aristote
 on ; — 5°. Des Mémoires

particuliers. M. Berr a donné une
 Notice sur le baron Riouffe, Paris,
 Setier, in-8°. de 20 pag. A. B.-T.
 RIPPERT. Voy. MONCLAR.

RIPPERDA (JEAN-GUILLAUME,
 baron DE), célèbre aventurier, qui,
 tour-à-tour, protestant et catholi-
 que, prit ensuite le turban comme
 Bonneval (Voy. ce nom), et finit
 par vouloir devenir le fondateur
 d'une nouvelle secte, était né vers
 la fin du dix-septième siècle, dans la
 province de Groningue, d'une fa-
 mille noble. Il embrassa, dans sa
 jeunesse, la profession des armes,
 et parvint assez rapidement au grade
 de colonel d'un régiment d'infante-
 rie. En 1715, il fut chargé d'une
 mission à la cour d'Espagne, et s'en
 acquitta d'une manière distinguée.
 Ce premier succès éveilla son ambi-
 tion. Doué de beaucoup d'esprit et
 d'une imagination vive, il revint à
 Madrid, en 1718, avec le dessein
 de s'y fixer, et s'empressa de faire
 part au roi Philippe V, de divers
 projets qu'il avait conçus dans l'in-
 térêt de son royaume, et qui de-
 vaient y amener la prospérité. La
 différence de religion pouvant être
 un obstacle aux vues ambitieuses de
 Ripperda, il abjura le protestan-
 tisme, et obtint sur-le-champ l'au-
 torisation d'exécuter ses plans, qui
 consistaient, à ce qu'on croit, dans
 l'établissement de manufactures dont
 l'Espagne était privée. Il gagna
 promptement la confiance du monar-
 que, qui l'admit dans son intimité,
 le consulta sur les affaires les plus im-
 portantes, et, en 1725, le chargea
 de conclure avec l'empereur un trai-
 té d'alliance et de commerce. « Tout
 était étrange, dit Voltaire, dans cet ac-
 cord ; c'étaient deux maisons enne-
 mies qui s'unissaient sans se fier l'une
 à l'autre ; c'étaient les Anglais, qui,

ayant tout fait pour détrôner Philippe V, et lui ayant arraché Minorque et Gibraltar, étaient les médiateurs de ce traité (*V. le Précis du siècle de Louis XV*, ch. 2). Le service que Ripperda venait de rendre à l'Espagne, fut récompensé par la grandesse : il reçut en même temps le titre de duc, et fut envoyé près de l'empereur, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi catholique. Obligé de céder à l'ascendant de l'ambassadeur de France (*Voy. RICHETIEU*, pag. 38 ci-dessus), il revint à Madrid (déc. 1725), et fut aussitôt créé ministre secrétaire-d'état des affaires étrangères. Bientôt il joignit à ce département l'administration de la guerre et celle des finances. Mais les grands furent indignés de voir le royaume gouverné par un étranger ; et Philippe, cédant aux réclamations qui lui venaient de toutes parts, éloigna Ripperda. Il n'avait sacrifié son favori qu'au désir de rétablir la paix dans sa cour : il lui conserva donc tous ses titres, et lui fit remettre la promesse d'une pension considérable. Mais Ripperda commit l'imprudence, en quittant le palais, de se retirer chez l'ambassadeur anglais Stanhope : ses ennemis présentèrent cette démarche comme une preuve de trahison. Il fut arrêté par ordre du nouveau ministre, et renfermé dans le château de Ségovie, où il resta deux ans : s'étant évadé le 2 septembre 1728, il s'enfuit en Portugal, d'où il trouva les moyens de revenir en Hollande. Il reprit, dans ce pays, l'exercice de la religion réformée, et parut vouloir se faire oublier. La disgrâce éclatante qu'il venait d'éprouver n'avait cependant point diminué son ambition : peut-être même s'était-elle accrue par le désir de se venger des affronts qu'il

avait reçus en Espagne. S'étant lié, par hasard, avec l'envoyé de Muley Abdallah, dey de Maroc, il lui fit part de ses projets ; et celui-ci lui donna le conseil de passer en Afrique, où ses talents ne pouvaient manquer de lui procurer promptement des honneurs et des richesses. Ripperda se rendit, peu de temps après, à Maroc, et il y fut accueilli comme il l'espérait, par Muley Abdallah, que son envoyé avait prevenu des desseins de notre aventurier. La cour d'Espagne, instruite qu'il excitait les Maures à prendre les armes, le priva de la grandesse et du titre de duc, en 1733. Pour gagner la confiance du dey et jouir de tous les avantages de ses sujets, Ripperda embrassa l'islamisme, et prit le nom d'Osman. Revêtu de la dignité de lieutenant de Muley, il obtint le commandement d'une partie de l'armée des Maures, et remporta d'abord quelques avantages sur les Espagnols : mais battu devant Ceuta, malgré la prudence et la valeur qu'il avait déployées dans cette journée, il encourut, par ce revers, la disgrâce du dey, qui le dépouilla de ses emplois, et le fit enfermer. On conjecture que ce fut dans sa prison, qu'il conçut le plan d'un nouveau système religieux, qu'il se flattait de faire goûter au peuple. Pour y parvenir, il exposa ses idées comme de simples doutes. Affectant de parler de Mahomet avec plus de respect que les Musulmans eux-mêmes, il louait aussi Moïse ainsi que les prophètes, pour se concilier les Juifs, très-nombreux sur la côte d'Afrique, et Jésus-Christ qu'il présentait comme un personnage éminent par ses vertus, mais qui n'était que le précurseur du Messie. Il appuyait ce système de différents passages tirés de l'Évangile et du Coran :

qu'il s'occupait de se faire des partisans, il reçut, en 1604, l'ordre de quitter Maroc, et vint chercher un asile à Tétuan, où il mourut au commencement de novembre 1607, d'une maladie de langueur causée par le chagrin. On ne trouva dans sa chambre qu'une petite somme d'argent, et quelques papiers de valeur, dont le principal était un acte en Espagne, deux lettres envoyées sur la côte de l'Afrique, voulant passer en Andalousie. On peut consulter, pour les détails, le *Mercurius* de décembre 1607 et le tome 1^{er} du journal de Trevoux, intitulé : *Le Pour et le Contre*, où il a publié les aventures de Ripperda, d'après la relation d'un capitaine anglais, qui venait de visiter la côte d'Afrique. Voy. *l'histoire du duc de Ripperda*, etc., M. B., Amsterdam, 1739, 8^o, ouvrage écrit d'une manière intéressante, mais que l'on ne peut lire avec plus de confiance, car l'auteur n'avait pris soin de citer ses sources. — *Memoirs of the duke of Ripperda*, etc., Londres, 1739, 8^o. — *Vida del duque de Ripperda*, Madrid, 1740, 2 vol. in-4.

RIPPERT (PIERRE-PAUL DE), seigneur de Bois-la-Ville, naquit au canal de Languedoc, le 15 mars 1604. Il était issu d'une famille d'Arrighetti, lequel, provençal, sa patrie, en 1268, servait la faction des Gibelins. Son petit-fils Pierre, qui fut consul de la ville de Seysses, cette province, est nommé, dans les titres, *Riquetti*, d'où l'on tire le nom par abréviation fran-

çaise. Antoine Riquetti, sixième du nom, mort en 1568, eut sept enfants : l'aîné, Honoré Riquetti, est l'auteur de la branche des marquis de Mirabeau. Le quatrième, Régnier, est l'auteur de la branche des comtes de Caraman. Cette branche, établie en Languedoc, ne porte plus, dans les actes postérieurs, que le nom de Riquet; et c'est d'elle que descend l'auteur du canal du Languedoc. L'idée de faire communiquer la Méditerranée à l'Océan n'était pas nouvelle; on l'attribue aux Romains: on en fait honneur à Charlemagne; elle n'échappa point à François 1^{er}, et il en fut question sous Henri IV, en 1598 (*V. JOYEUSE*, XXI, 81). Louis XIV eut la gloire de comprendre tous les avantages de ce projet, d'en ordonner et d'en secondar l'accomplissement. Déjà, dans le canal de Briare, terminé en 1642, on avait le premier exemple d'un canal à point de partage (*Voy. REGEMORTES*, XXXVII, 226): mais il s'agissait de travailler bien plus en grand, sur une longueur de plus de cinquante lieues d'un pays morcelé en petites propriétés. Pour réussir, il fallut le concours de plusieurs circonstances: un homme de génie, doué d'un jugement solide, d'un instinct rare, d'une constance à toute épreuve; un ministre capable d'embrasser toutes les parties de la plus vaste administration, de saisir avec rapidité, d'exécuter avec persévérance, de fixer à-la-fois ses regards vivifiants sur le commerce et l'industrie, sur les talents et sur les arts; un souverain que l'élévation de son caractère portât à adopter toutes les mesures qui pouvaient contribuer à l'illustration de son règne; des états qui, bien que retenus d'abord par la crainte d'engager la province dans

des tentatives hasardenses et des sacrifices inutiles, fussent disposés ensuite à signaler leur munificence et leur libéralité, dès que l'utilité publique leur devenait évidente. Ce concours se trouva dans la réunion de Riquet, de Colbert, de Louis XIV et des états de Languedoc. Riquet suppléait aux connaissances par la pénétration : la nature l'avait fait géomètre. La position d'une partie de ses biens au pied de la montagne Noire, le mit à portée d'étudier la marche des eaux, d'en examiner les sources, les penchants, la direction générale ou particulière. Il médite en silence : puissamment aidé de la science et de l'expérience du mathématicien et ingénieur Andréossi, après avoir visité le canal de Briare, il arrête son plan, prévoit les obstacles, prépare d'avance la réponse aux objections, et confie son secret à Colbert. Ce grand ministre d'un grand roi fait passer dans l'âme de Louis XIV sa persuasion et son enthousiasme. Des expériences sont prescrites; Riquet en fait toutes les avances : ses essais justifient les premiers encouragements du monarque; une vérification des moyens d'exécution est ordonnée et opérée, en 1664, par deux experts, l'un desquels était M. Boucherou de Bourgneuf, fils de l'inventeur et auteur du canal de Briare; et, au mois d'octobre 1666, paraît l'édit pour la construction du canal. Le roi ordonne que l'entrepreneur pourra prendre toutes les terres et tous les fonds nécessaires, et les érige en un fief, comprenant le canal, que Riquet et ses successeurs posséderont à perpétuité. Quatorze années suffirent pour achever presque entièrement toutes les opérations. Le nombre des ouvriers était ordinairement de huit mille, et il s'éleva quelquefois

de onze à douze mille individus. L'entrepreneur avait joui d'une admiration excitée par le succès de ses premiers travaux. Déjà, en 1664, il avait obtenu que les deux pierres de l'écluse du canal bouchure de la Garonne, fuses, l'une par le parlement de Toulouse, l'autre par les capitouls, en présence de l'archevêque de Toulouse. Une relation de cette circonstance avait été imprimée. Dans le premier enthousiasme, Riquet avait conçu l'idée de faire, au point de jonction, à Naurouse, un port maritime, de construire à l'entour des magasins, et d'en former d'une ville régulière, bâtie sur un plan uniforme. Il voulait accorder, au milieu du bassin, de Louis XIV. Ces projets n'ont point suivis; et le bassin lui-même, attéri et planté de peupliers, aujourd'hui une île charmante, est vironnée par les deux branches du canal rigole qui conduit les eaux de la montagne Noire dans le canal. Riquet touchait au moment de ses travaux, lorsqu'il mourut le 10 octobre 1680. Il avait eu pour associé à ses plans un de ses fils, Mathias de Riquet de Bonrepas, maître des requêtes et président au parlement de Toulouse, animé du même zèle que son père, eut bientôt mis la dernière main à ses travaux. Il fut aidé par son fils, Pierre-Paul de Riquet (suivant), et par MM. de Grimaldi, baron de Santa, et de Lombard, sorcier de France, tous deux fils de Riquet. En 1681, la navigation du canal fut établie. La visite de l'ouvrage et la réception des ouvriers eurent lieu au mois de juillet 1684. Riquet, guesseau, intendant de Languedoc, et père de l'illustre chance-

e cette vérification. Le com-
it décida que les entreprises
et étaient achevées, et qu'il
apli ses engagements. Riquet
a fortune dans l'entreprise
puis enrichi la province : il
ra trois millions, et laissa
fants plus de deux millions
. Ce n'est guère qu'en 1724,
canal produisit un revenu
critiers ; et l'on peut dire,
gération, qu'ils ont employé
trois millions en amelio-
le ce grand et bel ouvrage.
ue à environ dix-sept mil-
première dépense de cons-
: le marc d'argent ayant à-
alors la moitié de sa valeur
, cette somme représenterait
hui tr nte-quatre millions.
il de Languedoc continua
propriété de la famille qui
rec. jusqu'au moment où la
on vint l'en dépoùiller, pres-
a fait, par suite de l'émi-
le MM. de Caraman. Cepen-
l'critiers Bourepas jouissent
e dix-neuf quatre-vingt qua-
qu'ils ont conservés dans la
compagnie des actionnaires
Le canal a été concédé en
vraus une idée de ce mo-
q. et si puissamment contri-
bution de Louis XIV,
e s'apprit de la France. Le
canal de Languedoc, depuis
propria l'étang de Thau.
M. l'émance, est de deux
mètres - huit mille sept cent
mètres - environ cinquante-
e de vingt-cinq au degré,
et le portage est à Narbon-
e de Castelnaudry.
Le port du canal la
e de vers le nord-
e dans la Giron-
e de la descente dans

cette partie est de soixante-trois
mètres en vingt-six écluses. L'autre
portion suit la direction du sud-
est, puis celle de l'est, et prend son
embouchure à une lieue de la ville
d'Agde, dans l'étang de Thau. La
descente du canal, dans cette partie,
est de cent quatre-vingt-neuf mètres, en
soixante-quatorze écluses. Outre ces
cent écluses, il y a sur le canal trente-
huit ponts, dont douze de grande
route, et vingt-six de communica-
tion ; quatre ponts aqueducs, des
cales et des épanchoirs à siphon.
Deux rigoles, celle de la montagne
et celle de la plaine, conduisent, au
canal, par un cours de cinquante-
huit mille cinq cent cinquante-sept
mètres, les eaux de la Montagne-
Noire, rassemblées successivement
dans les bassins de Lampy et de
Saint-Ferréol, dont le premier con-
tient deux millions trois cent mille
metres cubes d'eau, et le second, six
millions neuf cent cinquante mille.
La masse commerciale que le canal
transporte, année commune, est
d'environ soixante-quinze mille ton-
neaux, qui produisent, avec d'autres
revenus accessoires, une somme de
quinze cent mille francs, dont la
moitié est ordinairement réservée
pour les dépenses d'entretien et les
frais d'administration. Riquet ne se
borna pas à faire exécuter le canal
dont il avait conçu l'idée ; il forma en
même temps le plan d'une adminis-
tration propre à le conserver et à le
perfectionner : il en traça les règles
à ses enfants ; il en fit une loi à ses
descendants, et c'est ainsi qu'il s'est
survécu à lui-même, pour se rendre
utile à son pays. Si l'on considère
combien peu de grands établisse-
ment se perpétuent pendant un siècle,
et si l'en est moins encore où,
dans cet intervalle de temps, il ne

se glisse des abus, on sera porté sans doute à mieux apprécier le génie de l'homme qui, après avoir fait exécuter le canal de Languedoc, imagina, pour sa conservation, un système de régie tel, que, par un ressort toujours agissant, celui de l'intérêt personnel, le bien public était opéré, les abus devenaient presque impossibles, et les améliorations infaillibles et nécessaires (1). Indépendamment de l'entreprise du canal, Riquet s'était encore chargé des travaux destinés à finir le port de Cette; il avait déjà terminé les deux jetées au moyen desquelles une retraite était assurée aux vaisseaux, lorsque la mort interrompit de si importants ouvrages. S'il n'a pu jouir du triomphe auquel il avait droit de prétendre, la postérité du moins a confirmé le juste hommage que lui avaient décerné ses contemporains. Les détails du canal de Languedoc ont été gravés, en 1771, par Garipuy, 15 feuilles in-folio. On peut consulter aussi le *Traité des Canaux de Navigation*, par Lalande; l'*Histoire du Canal du Midi* (Voy. ANDRÉOSSY); l'*Essai historique sur les Etats-généraux de la province de Languedoc* (par l'auteur de cet article), Paris, 1818, 2 vol. in-4°. ; l'ouvrage sur les canaux, publié en 1822, par M. Huerne de Pommense, etc. T—É.

RIQUET DE BONREPOS (PIERRE-PAUL), comte de Caraman, fils cadet de l'auteur du canal de Languedoc, entra, comme enseigne, au régiment des Gardes-françaises, en 1666, fut lieutenant en 1668, et capitaine en 1675. Il se trouva à tous

les sièges et à toutes les guerres qu'il y eut en France qu'en 1684. Dans l'entrepreneur du canal entrepris par son père. Il commandait un des Gardes au combat de Fleurus, sous le maréchal de Luxembourg, en 1690. En 1691, il servit au siège de Namur, en emporta, à la tête du régiment de la garde, l'ouvrage à cornes de Guillaume : il combattit à Nerwinde, et de servir à l'armée de Lieutenants-général en 1704. Il servit pendant toutes les campagnes, jusqu'en 1704. lieutenant-colonel des Gardes, en 1705. Cette même année de Brabant ayant été formé, il fut comte de Caraman formé, taillon carré avec lequel il fut nommé à la garde; et quoiqu'attaqué plusieurs fois par la cavalerie, il ne fut entamé. Cette action dans laquelle il fut puissamment aidé par M. de Steckemberg, la retraite de l'armée sur Leuze se signala, en 1706, à la bataille de Ramillies, entra dans la ville, fut investi pendant trente-neuf jours, soutint dix-huit jours de siège, et obtint une capitulation honorable. Il combattit en 1709, à la bataille d'Audenarde, en 1709. Il se fit lieutenant-colonel des Gardes, en 1710, et ne servit plus, dès 1705, par une action bien honorable, la grande bataille de Saint-Louis, sans avoir obtenu le grade de lieutenant-colonel. Il mourut, en 1733, de quatre-vingt-quatre ans, sans point de postérité. Le

(1) On peut citer parmi ces améliorations postérieures à la construction primitive, le creusement du bassin de Lampy, ci-dessus mentionné, exécuté en 1782; le magnifique pont-aqueduc de Fresquet terminé en 1810, l'aqueduc St. Agnet, construit en 1765, etc. P—NY.

actuel, ses frères et ses amis le regardant du haut du monde par un autre œil-ci. D. L. C. [ou RIESBECK (Gastéur allemand, est connu en France par un Allemand, assez intéressés biographes lui donnent de *Baron*, qu'il n'a et qu'il n'eut jamais la de prendre à la tête de. Il naquit, en 1750, à Es de Francfort. Son père, négociant, le destinait à la s, et voulut, en conséquence étudier le droit. En sa imagination ardente, tint bientôt un dégoût in pour l'étude des lois, et les qu'à se livrer à la culture. Il avait sans cesse dans les ouvrages de Klopke Goethe, et les lisait tant les heures de la classe manière, le terme de l'ion scolastique arriva, et, pour ainsi dire, commétudes. Il venait de se Allemagne une secte dont es prenaient le titre pomtunes par excellence (*Das* m), et professaient le méprofond pour toutes les et toutes les convenans. Risbeck eut le malheur e agréer; et dès-lors ce migration pour lui de reétat auquel son père le désdécouragement et le goût es l'entraînèrent dans des excessives; et il eut promptissipé toute sa fortune. our subsister, à se mettre des libraires, il s'établit urq. Les *Lettres sur les* attribuées à M. de La Ro-

che, avaient fait une grande sensation dans l'Allemagne protestante. Risbeck entreprit de continuer cet ouvrage, et publia deux nouveaux volumes, qui eurent encore plus de succès que le premier. En vain, il avait imité le style de son devancier; on reconnut dans la continuation, dit le prince de Galitzin, un écrivain plus hardi dans ses vues, plus nouveau dans son style; et, malgré le voile de l'anonyme dont il s'était enveloppé, son secret ne tarda pas à être divulgué. Toujours passionné pour les voyages, il desira visiter la Suisse, et se fixa quelque temps à Zurich, où il devint le coopérateur du *Journal politique* qui s'imprimait en cette ville, et il y donna une édition des *Lettres de Coxe sur la Suisse*. Ayant rassemblé et mis en ordre les observations que lui avaient fournies ses voyages, il les publia, en 1783, sous le titre : *Briefe eines reisenden Franzosen*, etc. (Lettres d'un voyageur français sur l'Allemagne, adressées à Paris, à son frère, traduites par K. R.), Zurich, 2 vol. in-8°. L'auteur, qui voulait, on ne sait pourquoi, faire passer son ouvrage pour une traduction du français, avait si mal pris ses mesures, que personne en Allemagne ne fut la dupe de cette faible ruse; mais, en France, quelques bibliographes ont cru que Risbeck n'était que le traducteur de Collini (V. COLLINI, IX, 270 (1)). Le succès brillant qu'obtint cette nouvelle production de Risbeck, ne put adoucir les chagrins dont il était dévoré. Malgré les témoignages d'amitié qu'il recevait de Gessner et de

(1) Les *Lettres* de Collini sur les Allemands ne parurent qu'en 1784; l'ouvrage de Risbeck est donc antérieur d'un an à celui dont on suppose qu'il est la traduction.

Lavater, et leurs instances pour le retenir, il quitta Zurich, et se retira dans la petite ville d'Arau. De puis quelque temps il cherchait dans les tavernes et au milieu des orgies, des distractions qu'il ne trouvait pas : seul, en proie à la plus noire mélancolie, il écrivit cependant une *Histoire de l'Allemagne*, où l'on remarque le même esprit d'indépendance et la même vigueur de style que dans ses précédents ouvrages. Il mettait la dernière main à cette Histoire, quand il mourut, le 5 février 1786, à peine âgé de trente-six ans. Nous n'ajouterons rien à ce qu'on a dit de ses *Lettres sur les moines*, qui paraissent oubliées aujourd'hui, malgré la vogue dont elles ont joui lors de leur publication ; mais on doit entrer dans quelques détails sur son *Voyage en Allemagne*. La première édit. allemande parut, comme on l'a dit, à Zurich, en 1783, 2 vol. in-8°. : il fut traduit en anglais par Maty, Londres, 1787, 3 vol. in-8°, et en français, d'après la version anglaise, Paris, 1788 ou 1790, 3 vol. in-8°, cartes et portr. Le traducteur français prétend avoir revu sa version sur le texte allemand ; mais il est certain que les grâces de l'original n'y ont pas été conservées. L'édition allemande de 1785, in-12, est enrichie de notes et de corrections, par B. F. Haller, de Berne. Risbeck ne s'arrête point à décrire les antiquités ni les édifices des pays qu'il parcourt ; mais il s'attache à faire connaître les mœurs et les usages des habitants, et à donner des notions un peu précises sur les produits et l'administration des provinces, signalant les vices et les abus qui lui paraissent susceptibles de réforme. On y voit le goût et le talent de l'observation ; on y trouve

du feu, de l'esprit, mais : des décisions tranchantes, gements précipités, des objets d'un coup - d'œil et rendus de de plume, un ton satirique des calculs fréquemment in Il parle avec éloge du gouvernement de l'impératrice Marie- rèse ; mais c'est Joseph II qu'héros. A ses yeux, le roi de n'est que la seconde persc l'Allemagne, quoiqu'il rende ce à ses intentions bienfa Il ne se montre nulle par rable à la France, ou plutôt ministère, qu'il accuse d'avoir fié l'influence qu'il pouvait ver sur le continent, au desir dre la supériorité à la mari çaise. Les erreurs que Ris commises, en parlant du go ment prussien et du systèm nances de l'Angleterre, et les titudes signalées dans les je du temps, sont rachetées p ques idées neuves ou instra et malgré les changements dans la politique de l'Alle on peut encore lire ce voya intérêt. M. de la Richard a donné une analyse étend la *Biblioth. des voyages* 298 - 318. L'*Histoire de magne*, par Risbeck, a été à Zurich, 1787. M. Doray- grais en promettait une tra française dans le *Journal d* du 9 mai 1788 ; mais elle n' paru. Cette histoire a été co par Milbiller, professeur à Zurich, 1788-89, 2 vol. Le prince Boris de Galitzin a sur Risbeck, dans le *Mercur* 1788, une curieuse *Notice* duite dans le *Journal encyc que*, et dans l'*Esprit des jo* de septembre même année.

(JOSEPH), voyageur à Otley dans le Yorkshire, secrétaire du consulat anglais, lorsqu'informé des projets par l'Angleterre pour des renseignements exacts sur l'Afrique, il s'offrit à un voyage africain à Londres, mesuré, par cette société, à un voyage par le nord, d'où il devait chercher jusqu'à Tombouctou. Avec lui un officier de Lyon, et un matelot. Les deux se rendirent à Tripoli, revêtirent d'habits musulmans les conseils du pacha, et se firent enseigner les prières de l'islamisme. Pourvu d'une pacotille de marchandises, et d'un grand nombre de soldats, Ritchie partit, le 25 novembre 1819, avec ses compagnons de voyage, sous la protection de Moukkin, bey du Fezzan, et à Mourzouk sa capitaine garantissait tous les jours leur expédition dans le désert jusqu'à cette ville, leur trouva point d'obstacles, et annonça d'heureux résultats pendant leur séjour à Mourzouk. Malheurs commencèrent. Une froideur cruelle et pécha Ritchie de vendre ses marchandises : n'ayant plus de ressources, il éprouva de grandes privations surcroît de malheur, et se ressentit de la malignité du climat. Ritchie qui en souffrit le plus ; son mal fut incurable, et il mourut le 20 novembre 1819. Ses compagnons de voyage l'ensevelirent publiquement des prières du Coran, après avoir fait service funèbre, suivant

le rit anglican. A peine Ritchie était-il enterré, qu'un courrier apporta des lettres-de-change pour vingt mille livres sterling, accordées par le gouvernement anglais au jeune voyageur auquel il avait donné le titre de vice-consul à Mourzouk. Le capitaine Lyon, présumant que la perfidie du bey ne lui laisserait pas continuer son voyage, revint en Europe, et publia à Londres, en 1821, le récit de cette expédition, qui a servi du moins à mieux faire connaître le Fezzan : il en a paru un abrégé en français, par Ed. Gauttier, Paris, 1821, 2 vol. in-18.

D—G.

RITSON (JOSEPH), savant critique anglais, né, en 1752, à Stockton-Upon-Tees, dans le comté de Durham, parcourut obscurément la carrière de la jurisprudence. Son goût le portait à étudier les antiquités de son pays, et à éclaircir les ouvrages des anciens poètes ; mais il montra, dans l'exercice de la critique littéraire, un malheureux esprit de dénigrement, qui tenait à son tempérament, habituellement sombre : sa physionomie paraissait s'humaniser seulement à la vue des livres gothiques, dont il était particulièrement avide. Peu l'égalait dans l'art de fixer des dates, et d'assigner aux fragments anonymes leurs véritables auteurs : mais son style est dépourvu d'agrément ; et il avait adopté une orthographe bizarre, qui rend la lecture de ses écrits encore plus pénible. On cite de lui : I. *Observations sur les trois volumes de l'Histoire de la Poésie anglaise*, par Warton, 1783. II. *Recueil choisi de Chansons anglaises*, 1783, 3 vol. in-8°. III. *Remarques critiques et éclaircissements sur le texte et les notes de la dernière édition de Shakspeare* (par Steevens), 1784, in-8°. IV. *Re-*

marques sur la réimpression de cette édition, par Reed, 1786. V. *Critiques rapides* (Cursory criticisms), etc., sur l'édition donnée par Malone, 1790. VI. *Anciennes Chansons du temps de Henri III, jusqu'à la révolution* (de 1688), 1792, in-8°. VII. *Anthologie anglaise*, choix de poésies, 1792-1793, 3 vol. VIII. *Chansons écossaises*, avec la musique originale, 1794, 2 vol. in-8°. IX. *Robin Hood*, recueil de tous les anciens poèmes, chansons et ballades relatives à ce fameux proscrit, avec des Anecdotes historiques sur sa Vie, 1795, 2 vol. in-8°. X. *Poèmes sur des événements intéressants du règne d'Édouard III*, écrits en 1352, par Laurent Merrick, avec une Préface, une Dissertation, des Notes, et un Glossaire, 1795, 3 vol. in-8°. XI. *Biographia poetica*, Catalogue des poètes anglais des douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècles, avec de courtes Notices sur leurs ouvrages, 1801, in-12, 1802, in-8°. XII. *Essai sur l'abstinence des aliments tirés du règne animal, comme devoir moral pour l'homme*, 1803. Si l'auteur observait pour lui-même le régime pythagorique qu'il recommandait, il n'en avait pas recueilli, à ce qu'il paraît, les avantages qu'on peut s'en promettre. Les sentiments dangereux et impies qu'il avait trouvé moyen d'exprimer en traitant un pareil sujet, empêchèrent, pendant quelque temps, aucun libraire de se charger du livre. C'était évidemment l'ouvrage d'un cerveau dérangé. Peu de temps après, la conduite de Ritson obligea de s'assurer de sa personne; et renfermé dans une maison de fous à Hoxton, il y mourut, au bout de quelques jours, le 3 septembre 1803. Cet homme affi-

chait des principes républicains une haine prononcée contre — RITSON (Isaac) était un homme plein d'imagination, qu'une mort prématurée aux lettres. Né, en 1761, à Penrith, il fut maître d'école, dia la médecine à Édimbourg, à Londres. Là, sans ressemblances cunaires, il rédigea des livres, lui payaient des condisciples, faisaient honneur. Il composait alternativement des vers, et des ouvrages médicaux pour le Monthly Review et d'autres écrits. Déçu de ses espérances exagérées, et abandonné du monde, il se chagrina à Islington, en 1788, à l'âge de vingt-sept ans. On a de lui : *Hymne à Vénus*, in-4°; la face de la *Description des Plantes* de Clarke; une Traduction de la *Théogonie d'Hésiode*. Isaac Ritson ont une plaquette : *Calamities of authors* par RITTENHOUSE (David), astronome américain, d'origine hollandaise, né à Germantown, en 1732, dans la Pennsylvanie. Ses occupations étaient à l'agriculture, et il ne donnait que peu d'instruction pendant les dispositions d'un jeune paysan ne tarderont pas à se perdre, au milieu de ses troubles. On le voyait tracer des figures de géométrie, des figures de sculpture, et faire des horloges dans son atelier. Il prouva si évidemment pour les mathématiques ce que, que sa famille, d'ailleurs d'une constitution faible pour les travaux agricoles, mit en apprentissage chez un horloger. Là le jeune Rittenhouse entra dans la carrière qui lui co-

par satisfaction de la mécanique de l'humanité apprise, mais de loisir, et même, à s'initier dans les hautes mathématiques. Il étudia les principes du mouvement, observa le ciel; et, à l'étude, il devint géomètre et même, sans le secours d'aucun maître. Une machine planétaire, construite d'après son invention, fut jugée supérieure à celles qu'on avait faites avant lui. Il en fit une seconde, que l'on conserve encore au cabinet de l'université de Göttingue. Les efforts de cet homme de bien pour pénétrer le mécanisme de l'univers, excitèrent l'attention des hommes les plus marqués des États-unis; ils devinrent ses protecteurs et ses amis. Franklin, Smith, Barton, lui facilitèrent les moyens d'étendre son instruction. Il avait continué d'habiter à son pays, résolu de vivre toujours un avec la nature. Cependant, encouragé par les sollicitations de ses amis, vint s'établir, en 1770, à Philadelphie, en qualité d'horloger, et de fabricant d'instruments de mathématiques. Ses connaissances en astronomie avaient engagé la société philologique de cette ville à l'envoyer, en 1769, à Norriton, dans le comté de Montgomery, pour observer le passage de Vénus. Il fut nommé ensuite membre de cette société, à laquelle il se rendit utile, par les observations astronomiques qu'il fit dans un observatoire construit par lui-même, et dans celui de l'hôtel de ville de Philadelphie. Le docteur Smith a rendu compte des résultats de ses observations, dans le tome 1^{er}. des *Transactions de la société philologique américaine*. Dans le 11^e de ce recueil (tomes 1-14), on trouve

un Discours de Rittenhouse sur l'histoire de l'astronomie, et divers Mémoires sur cette science. En 1775, il fit partie de la commission chargée de tracer la ligne de démarcation entre la Virginie et la Pennsylvanie. En 1784 et 86, il rectifia la position de la frontière occidentale de la première de ces provinces (travail pour lequel il aida à mesurer cinq degrés de longitude, à partir d'un point près de la Delaware). Ensuite il fut chargé d'un travail semblable pour la limite entre New-York et Massachusetts. Étant connu par son désintéressement, il avait été promu, dès l'année 1777, aux fonctions de trésorier de la Pennsylvanie. Dans cette place, il justifia complètement la confiance de ses concitoyens; et il la quitta, en 1789, avec des mains entièrement pures. Depuis 1792 jusqu'en 1795, il dirigea l'établissement des monnaies des États-unis, comme Newton avait dirigé celui de l'Angleterre; et il ne résigna cet emploi qu'à cause de sa mauvaise santé. Après la mort de Franklin, il fut désigné, avec le docteur Smith, par la société philosophique de Philadelphie, pour préparer l'éloge de son président; et il eut l'honneur d'être nommé à sa place (1791). Peu de temps après, il fut un présent de trois cents louis à cette société. Il fut reçu membre de la société royale de Londres, en 1795. La même année, il se retira de la monnaie; et il termina sa carrière le 20 juin 1796. Voy. son Éloge, par Rush, Philadelphie, 1797, in-8^o. de 46 p. Le baron de Zach a inséré une Notice sur ce savant, dans le tome VII, année 1803, cahier 1^{er}, de *Monatliche Correspondenz*; et William Barton a publié des *Mémoires sur Rittenhouse*, Philadelphie, 1814. Ses travaux sont répandus dans les

divers volumes des Transactions de la Société américaine. On trouve, dans la Bibliothèque britannique de Genève (sc. 1x, 129-138), l'ingénieuse solution qu'il donna d'un curieux problème d'optique, proposé par Hopkinson.

D—G.

RITTER (JÉRÉMIE-BENJAMIN), médecin et chimiste, naquit en 1762, à Hirschberg en Silésie. Après avoir achevé ses études à l'université de Königsberg, il y soutint une thèse *De usu matheseos in chymia*. En 1795, il fut placé, en qualité de secrétaire et de vérificateur, auprès de l'administration des mines de Silésie. Quelques années après, il fut appelé à l'administration générale, à Berlin, où il demeura jusqu'à sa mort, qui arriva le 4 avril 1807. Ritter a publié sur la chimie plusieurs ouvrages, qui ont eu du succès : I. *Sur les nouveaux objets de la chimie*, Breslau, 1791-1802, deux cahiers in-8°. II. *Éléments de la stœchiométrie, ou art de mesurer les éléments chimiques*, ibid., 1792-94, 3 vol. in-8°. Il a rédigé les volumes III et VI, et le Supplément du Dictionnaire de chimie, commencé par Bourguet, et il a préparé la troisième édition du Dictionnaire chimique de Macquer, Leipzig, 1806, 2 vol. in-8°. Il a coopéré au Journal de chimie de Gehlen, Berlin, 1803-1805, et au Journal de chimie et de physique, ibid., 1806 et 1807. Ritter était de plusieurs sociétés savantes : il avait l'emploi d'*arkaniste* à la manufacture de porcelaine de Berlin ; et il était directeur de la société pharmaceutique dans la même ville.

D—G.

RITTER (JEAN-GUILLAUME), un des physiciens les plus célèbres de l'Allemagne dans les temps modernes, naquit à Samitz, en Silésie,

le 16 décembre 1776. On ne sait sur ses parents, ni sur sa jeunesse ; il étudia la médecine à Iéna, et cupa, dès le premier moment, expériences physiques. Il paraît : été excessivement à la gêne vers fin de ses études : le duc de Goth accorda des secours, et le fo d'instruments et de piles galvaniques. Dès l'année 1798, Ritter remarquer par un écrit assez nieux ; il soupçonna qu'une action vanique accompagne toujours les nomènes de la vie, et il inséra coup de Mémoires dans le Journal physique et de chimie de M. Ge. En général, ce fut le galvanisme l'occupa le plus ; et l'on a prét qu'il n'y avait personne qui eût truit plus de piles galvaniques, crié plus de grenouilles à ses riences. Il soumit à l'action de l beaucoup d'autres corps des tro gnes de la nature ; et le premier être, ou au moins en même temp Nicholson, il apprit à décom l'eau en introduisant les deux d'une pile aux deux bords d'un de verre qui contenait ce fluide. riat à l'infini les substances d composait ses piles et ses co teurs ; il faisait des conducteu fibres musculaires, et des pile condaire de substances homog comme du métal ou des ca mouillés. Il se trouva que celles produisaient point par elles-m l'électricité ; mais si l'on en f communiquer les bouts avec ce la pile ordinaire, ils en pren l'électricité opposée, et la co vaient, à cause de la difficulté c carton mouillé oppose à la con nication. Ritter observa le premi couleurs différentes que présente deux fils d'une pile, quand o approche de l'œil, et il rema

ents rayons du spectre ou moins la propriété de brûler, et celle d'échauffer : ils avaient un ordre inversement de force et s'étendaient du côté du violet pendant que les autres du côté opposé. Le *Magasin de l'histoire naturelle*, de l'abbé *Annales de physique*, et le *Journal de chimie*, le firent connaître qu'en 1804, ou 1805, à Munich, en qualité de professeur à l'académie. Ritter avait, dans ses recherches physiques, une conviction, que, dès le commencement, il était décidé à tout sacrifier à ses expériences, dût-il lui en coûter un œil, une oreille, et même une partie de son nez et de sa main qui contribuaient à étendre le domaine des découvertes. Mais son zèle ne s'arrêta souvent au-delà de ce qu'il fallait pour ses expériences. Il étudia l'influence des météores, et le magnétisme de la pile : il étudia aussi le galvanisme comme principal moteur de la vie et des phénomènes extraordinaires ; il se livra à la baguette divinitaire, et fit plusieurs opérations avec elle. Campetti, qui, par le contact du sol, couvrait, soit des souris, soit des veines, et qui, ayant long-temps été professeur de la Haute-école à Munich pour ses expériences. Ritter, pressé par les effets physiques ces effets que le public ne voyait que par des séries, finit par adopter la force occulte appelée la force magnétique, laquelle il attribua le pouvoir de connaître les corps les uns des autres, et d'influer, par la

seule action de la pensée, sur le mouvement des petites masses, surtout métalliques. On conçoit qu'il devait être partisan du magnétisme animal, espérant le lier ainsi aux autres phénomènes de la physique. Les écarts de son imagination amenèrent les irrégularités de sa conduite ; et des chagrins de ménage, produits par un mariage mal assorti, finirent par miner sa santé. Il faisait un abus des excitants pour oublier ses malheurs, comme pour exalter ses facultés intellectuelles ; et cette vie désordonnée produisit une maladie plus grave, à laquelle il succomba, à Munich, le 23 janvier 1810. Ritter avait une physionomie heureuse, et une vivacité d'imagination très-remarquable, qui se tourna particulièrement vers les recherches physiques. S'il s'égarait quelquefois, il brillait aussi par des combinaisons et des pensées profondes, qui se trouvent consignées dans ses ouvrages, écrits avec peu de méthode, il est vrai, mais où l'on aperçoit souvent les étincelles d'un génie extraordinaire, et les germes de nouvelles découvertes. Sa mort prématurée enleva beaucoup d'espérances à ses admirateurs, et ouvrit un vaste champ à ceux qui allaient le suivre. Il s'amusa, vers la fin de sa vie, à publier des *Fragments tirés de la succession d'un jeune physicien*, qui furent imprimés à Heidelberg, en 1810, 2 vol. in-8°. C'est là qu'on trouve une espèce d'autobiographie, et la manière dont il s'envisageait lui-même. On apprend d'autres circonstances de sa vie dans les *Mélanges pour la connaissance du monde moderne*, de M. Zschöcke. Voici, au reste, les titres de ses ouvrages : I. *Preuve que l'action de la vie est toujours accompagnée de galvanisme*, Weimar, 1798, avec

gravures. II. *Contributions à la connaissance plus particulière du galvanisme*, Iéna, 1801, 2 vol. in-8°.

III. *Mémoires physico-chimiques*, publiés à Leipzig, en 3 vol., 1806.

— Ses autres travaux se trouvent répandus dans les ouvrages périodiques et chimiques, en partie cités; mais il serait difficile de donner un extrait succinct de ces écrits, qui sont remplis d'autant de rêves que d'expériences ingénieuses. F—D—R.

RIVAL (AIMAR DE), RIVAUX, ou DURIVAIL, en latin *RIVALLIUS*, savant jurisconsulte, né, vers le milieu du quinzième siècle, à Saint-Marcellin, en Dauphiné, fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Grenoble, qu'il remplit avec distinction. On ignore les particularités de sa vie. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *Civilis historiae juris, sive in XII Tabularum leges commentariorum libri quinque; Historiae item juris pontificii liber singularis*, Maïence, 1527, 1529, in-8°, ibid.; J. Schœffer, 1530, in-8°, de 368 pag., et inséré par Fr. Ziletti, dans le tome premier du *Tractatus universi juris* (1). Il y a des recherches et de l'érudition, et le style en est agréable; mais les progrès qu'a faits la science du droit, l'ont rendu à peu près inutile. On conserve parmi les manuscrits de la biblioth. du Roi, n°. 6014, un autre ouvrage de Rival: *De Allobrogibus libri novem*, in-fol. C'est la description et l'histoire du Dauphiné, jusqu'à l'année 1535; elle est citée plusieurs fois par Expilly, dans le Discours dont il a fait précéder son épitaphe de Bayard (V. les *Poésies* d'Expilly, troisième partie).

(1) Les auteurs du Dict. universel distinguent à tout cet ouvrage de *Historia juris civilis et pontificii*, Valence, 1511, in-4°.

Chacon attribue à Rival un *Cataire* sur le concordat de Louis de François I^{er}. (V. la *Bibliothèque* Chacon, au mot A. RIVA

V

RIVALS (JEAN-PIERRE) d'une ancienne famille de Toul illustrée par le capitoulat de 1350, sous le nom de Rivallo, naquit, en 1625, à Toul d'Anjou, dans le diocèse de Toul, et fut un des premiers peintres que le midi de la France eut dans le dix-septième siècle. Il avait destiné à la profession de notaire, mais il l'abandonna pour suivre son penchant qui l'entraîna vers la peinture. Un religieux augustien, son oncle, le frère Ambroise Fredeau, de Simon Vouet, lui montra les premiers éléments du dessin. Après, Rivals se rendit à Rome, où il apprit la perspective et l'architecture avec un tel succès, que le pape ne dédaigna pas de se l'associer dans la composition d'études de façade pour quelques-uns de ses palais. Son père l'ayant rappelé à Toul, il y fut nommé peintre et architecte de la ville. Avant l'époque de la révolution, les salles du Capitole, les registres où l'on conservait les portraits des magistrats de Toul renfermaient plusieurs de ses tableaux, qui justifiaient la réputation de cet habile artiste; mais les révolutions de 1793 les ont presque tous détruits. Il mourut le 17 mars 1793. Le célèbre dessinateur La Fontaine fut un de ses élèves. L—

RIVALS (ANTOINE), fils du précédent, naquit à Toul en 1667. Le désir de se perfectionner le conduisit à Paris: il se fit connaître, dans cette capitale, par plusieurs beaux ouvrages; mais il ne tarda pas à la quitter, s'y

par quelques méchantes affaires lesquelles l'avaient engagé et sa bravoure. Il revint à Toulouse, d'où il partit pour aller à Rome; il y remporta le prix de dessin, décerné par l'académie de Saint-Louis, et qui lui valut d'être couronné au Capitole. De retour dans sa patrie, il occupa la place de son père. Il travailla, dans l'espace de trente ans, à plusieurs tableaux estimés; les uns sont relatifs à l'histoire de Toulouse; l'autre à la convention et la correction du cadastre, mais il lui fut inférieur pour le coloris. Antoine Rivals, peintre, tent d'enrichir Toulouse de tableaux, voulut y fixer le goût des arts, en contribuant avec son frère, par ses leçons et ses libéralités, à la fondation de l'académie de peinture, sculpture et architecture de cette ville. On compte sur son nom au nombre de ses élèves. Il mourut, respecté et aimé de ses concitoyens, le 7 décembre 1735. Son dessin ferme, vigoureux, et son dessin correct; ses compositions ingénieuses: il grava plusieurs planches avec talent. — **Barthélemy RIVALS**, son cousin et son neveu, graveur estimé, a travaillé avec son oncle d'Antoine; on trouve les signatures de ses ouvrages dans le *Mémoire de la ville de Toulouse* 1736. — **RIVALS** (Jean-Baptiste), fils d'Antoine, suivit la même carrière, resta douze ans en Italie, et fut nommé, par le pape, à l'ordre de l'Éperon d'or. Ses ouvrages embellissaient les églises de Toulouse, de l'hôtel du grand-prieur de la ville, et de l'hôtel de ville de Toulouse. Il mourut en 1770, à l'âge de 60 ans. On a de lui une *Analyse des principes de peinture, sculpture, etc.*, Paris, 1770, in-8°, et un *Re-*

cueil in-fol. des *morceaux d'antiquités* de son cabinet, dont il fit don à l'académie, et qu'il fit graver par ses élèves.

L—M—E.

RIVARD (DOMINIQUE - FRANÇOIS), mathématicien, né en 1697, à Neufchâteau dans la Lorraine, acheva ses études à Paris, fut pourvu de la chaire de philosophie au collège de Beauvais, et la remplit pendant près de quarante ans, avec beaucoup de zèle. On lui a l'obligation d'avoir introduit l'enseignement des mathématiques dans l'université de Paris. C'était un savant modeste et laborieux. Les devoirs de sa place, l'étude des sciences, et la rédaction de plusieurs ouvrages qu'il composa pour ses élèves, partagèrent tous les instants de sa vie. Il mourut à Paris, le 5 avril 1778. Rivard a publié une édition latine du Nouveau-Testament, Paris, 1746, 2 vol. in-12. Elle est bien imprimée, et très-correcte: il en promettait un exemplaire à quiconque lui ferait observer une seule faute. Dans l'avertissement, il annonçait une édition complète de la Bible, qui n'a point paru (Voyez le *Dictionnaire des Anonymes*, première édition, n°. 11865). On a de lui: I. *Eléments de mathématiques*, Paris, 1740, in-4°; cinquième édition, revue et corrigée, 1752, même format. Il en publia lui-même un *Abrégé*, 1740, in-8°; réimprimé plusieurs fois. C'est, dit-on, de Montucla, un livre classique, et le germe de tous les excellents ouvrages qui ont paru depuis en ce genre. II. *Traité de la Sphère*, 1741, in-8°. III. *Abrégé du Traité de la Sphère, et du Calendrier*, 1743, in-8°; souvent réimprimé. L'édition la plus récente est celle qu'a publiée La Harpe en 1798, in-8°, et à laquelle il ajouta le calendrier républicain,

tout en réclamant contre les imperfections de ce travail (*V. la Bibliogr. astronomique* , pag. 802). Ce petit ouvrage , qui a joui de beaucoup de réputation , a été fort utile dans les collèges. IV. *Nouveau Traité de gnomonique* , 1742 , 1746 , in-8° : il fit oublier celui d'Ozanam , et fut ensuite effacé par celui de D. Bedos (*V. ce nom*). V. *Trigonométrie rectiligne et sphérique* , avec des tables des sinus , des tangentes , des secantes , et des logarithmes , 1743 , 1750 , 1757 , in-8° . Ce livre , dit Lalande , est , comme tous ceux de l'auteur , recommandable par la clarté. Les tables en sont exactes , les épreuves ayant été revues jusqu'à sept fois ; et , quoique moins amples et moins commodes que celles de Callet , on les recherche encore quelquefois quand on a besoin d'avoir les sinus naturels (et les tangentes) , dont Callet ne donne que les logarithmes. VI. *Traité d'Arithmétique* , 1747 , in-8° . VII. *Eléments de Géométrie* , 1732 , 1739 , 1747 , 1750 , in-4° ; *Abrégé* par l'auteur , 1747 , in-8° . VIII. *Instructions pour la Jeunesse , sur la Religion , et sur plusieurs Sciences naturelles* , 1758 , 2 vol. in-12. IX. *Eléments de la Grammaire française , à l'usage des Enfants qui apprennent à lire* , 1760 , in-12. X. *Recueil de Mémoires touchant l'Education de la Jeunesse* , 1763 , in-12. XI. *Moyens d'apprendre à lire avec facilité et en peu de temps . ou Moyens de perfectionner la Méthode d'enseigner à lire* , Paris , 1767 , in-12 , de 74 pag. Il ne proscrit pas l'épellation ; mais il indique les cas où elle est utile. Dans l'*Avertissement* , il promet un Syllabaire adapté à sa méthode. XII. *Mémoire sur les Moyens de perfectionner les études publi-*

ques et particulières , où l'on montre en quoi il paraît que consiste la perfection de la méthode d'enseigner , 1769 , in-12. XIII. *Institutiones philosophiæ ad usum scholarum accommodatæ* , 1778-80 , 4 vol. in-12. C'est le Recueil des leçons que Rivard dictait à ses élèves , et que sa modestie l'avait toujours empêché de publier. Don Monniotte , son ami , en fut l'éditeur (*V. MONNIOTTE*). Le portrait de Rivard a été gravé par Valade et par Desrochers. W-s.

RIVAROL (ANTOINE , comte DE) , né à Bagnols , en Languedoc , vers 1754 , fut l'un des plus brillants esprits de la fin de ce dix-huitième siècle , qui fut le siècle de l'esprit : homme à la mode , digne de la gloire , que les salons regardèrent comme un prodige , que la politique européenne aurait pu compter comme un oracle , et que la postérité doit adopter aujourd'hui comme un de ces génies heureux et incomplets tout ensemble , qui n'ont fait que montrer leurs forces. Rivarol vint fort jeune à Paris. Il paraît qu'il n'avait pas eu d'autre éducation que celle de la maison paternelle , mais que cette éducation suffit à défrayer son début dans la capitale , et même son entrée dans la société des beaux-esprits et des savants. Accueilli d'abord , par D'Alembert , comme parent de M. de Parcieux , de l'académie des sciences , il obtint bientôt , par lui-même , d'autres recommandations que cette parenté , qu'on l'accusa quelquefois d'avoir usurpée. L'homme supérieur est tellement dans le monde l'ennemi commun , que ce n'est pas trop de toute une vie de caresses et de ménagements envers les autres , pour se faire pardonner ; et les sots ne cèdent même pas toujours à cette précaution.

de ce qui du advenir à sa la négligea ; qui mon-
 prit, et tout de suite, et
 rte d'audace ; qui dès ses
 succès fut, pour les jaloux,
 le persécution. Le monde
 it ; et de là ces inculpa-
 contes, ces sarcasmes,
 réaction d'une malignité
 il lui fallut subir pour la
 e sa naissance dont on
 et dont on refusait de re-
 titres italiens dans leur
 Languedoc. Son alliance
 Parcieux, l'emploi de ses
 années à Paris, le secret de
 es ressources pécuniaires,
 rme un voile de médisan-
 tes et d'incertitudes, que
 ons pas besoin d'écarter
 Rivarol vaut bien la peine
 occupe pas laborieusement
 sa naissance, le com-
 t de sa carrière et même
 sa vie, de tous les repro-
 s qu'il n'a lui-même réfu-
 r des bons mots. Il en fut
 et en vérité n'avait-il pas
 on suprême dans la trop
 ociété de nos pères, cette
 de l'esprit demeurée la
 milieu des lumières, de la
 lu bonheur et de la so-
 nouveautés ? Avant d'a-
 une ligne, Rivarol était
 re dans les cercles de
 l'on était bien vite un
 me avec des épigram-
 des contes, avec le talent
 ersation et le génie de l'a-
 société ne voulait alors
 usée ; et elle était, à cet
 ne exigence et d'une faci-
 nsemble, que nous avons
 omprendre. Il y avait un
 t de causer, surtout de ra-
 se recherchait beaucoup,

s'obtenait fort peu, et suffisait à la
 fortune littéraire de celui qui ne pou-
 vait pas se vanter d'un seul mot de
 lui imprimé. Les contemporains de Ri-
 varol l'ont admiré d'abord à cet titre ;
 et l'on assure qu'il était vraiment ex-
 traordinaire pour sa légèreté brillan-
 te, sa vivacité railleuse, la sondaie-
 neté intarissable de ses idées, le bon-
 heur et l'éclat de ses expressions. C'é-
 tait de la façon de grecque, de l'im-
 provisation italienne, et quelque cho-
 se de la grâce française, très-bien
 servie par les avantages d'une fort
 belle figure. Cette gloire commode,
 qui se recueillait tous les soirs, et qui
 n'avait besoin pour se renouveler,
 que des méditations faciles d'une pa-
 resse légèrement occupée, ravit à Ri-
 varol ses plus belles années. Sa vie
 et son talent se dépensèrent en sail-
 lies ; et malgré l'empreinte vigou-
 reuse que son esprit profond et mû-
 ri laissa sur quelques pages éclatan-
 tes, on ne peut guère le considé-
 rer que comme *un de ces pares-
 seux pleins de génie*, qui, ne faisant
 pas assez pour être eux-mêmes, res-
 tent au-dessous de leur propre re-
 nommée. Quoi qu'il en soit de l'aban-
 don volontaire de son talent, de la
 négligence de ses forces, on peut en-
 core le deviner à quelques morceaux
 épars, et prendre dans ses œuvres,
 composées de riens spirituels ou de
 grandes ébauches, une admiration
 qui s'agrandit par les regrets. Pour
 nous, qui n'avons point entendu
 ce causeur si étonnant, et qui, par
 le malheur ou le bienfait de notre
 âge, ne pouvons même le replacer au
 milieu du monde aimable dont les
 mœurs sont devenues étrangères en
 France ; il nous est impossible de
 décider si Rivarol faisait le matin
 sa conversation du soir, s'il travail-
 lait ses bons mots, et s'il méditait

enfin tous ses impromptus ! Pour un autre bel-esprit de ce temps-là, pour Champfort, par exemple, nous dirions *oui*, parce qu'il nous a tenu fidèle registre des siens, et que la patience d'écrire suppose toujours une sorte de récompense qu'on se donne à soi-même pour la peine d'avoir pensé. Mais Rivarol est absous par sa paresse même. Champcenetz passait donc à tort pour son compère dans cette escrime d'esprit qu'il soutenait partout, toujours et de suite. Champcenetz tenait simplement à côté de lui une place qui ne reste jamais vide auprès d'un homme distingué d'une manière quelconque, celle d'imitateur. C'était *son clair de lune*, pour nous servir d'un de ses mots. Essayons de suivre cet esprit brillant et léger, cette imagination vive et forte, à travers les feuilles où elle n'a fait qu'arrêter un premier vol. Le *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui partagea le prix proposé par l'académie de Berlin, en 1784, valut à Rivarol de nombreux éloges, l'estime de Buffon, et les remerciements du grand Frédéric. La chancellerie de Berlin mit ce *Discours* à côté des ouvrages de Voltaire, dans une lettre officielle, signée du roi. Toutes les académies auraient été heureuses de le couronner; mais il est peut-être plus piquant et plus juste que ce soit un corps étranger qui ait fait rendre un si éclatant hommage à la langue de notre patrie. Ce premier ouvrage, composé à trente ans, porte déjà tous les traits du talent de Rivarol, quoiqu'il n'en porte pas toute la mesure : c'est bien là le ton et l'esprit d'un Français par excellence; et les défauts de la jeunesse qui s'y font un peu sentir, ajoutent peut-être à la grâce et à la vérité du caractère. On aurait pu se livrer

à une comparaison plus étendue, plus consciencieuse des idiomes et des littératures, on aurait pu être averti, mais on ne le fut pas; mais on ne pouvait pas être plus fin, plus ingénieux, plus fécond en aperçus, riche de ces sortes d'images qui développent la pensée, en la colorant. Le *Traduction de l'Enfer du Dante*, parut la même année que le *Cours* sur les causes de l'univers de la langue française. Buffon, l'auteur que traduire ainsi, c'est créer; mais le public, qui est plus à l'esprit de Rivarol qu'à l'instruction, ne lui accorda pas le mérite d'une fidélité littérale. L'avait point cherchée : il a plutôt crû à l'effet des grands mots, et l'on ne peut disconvenir que quelques-uns ne reproduisent, en partant de l'énergie bizarre et l'originalité toresque du peintre d'Ugolin. Les *Lettres sur la religion et la morale*, publiées à l'occasion de l'ouvrage de Necker sur l'importance des notions religieuses, ne sont guère que des conversations vagues, sans trames, sur un livre assez vague même. On y devine à peine cette agilité pénétrante de Rivarol, qui puis illumina la métaphysique en langage, et la politique des états en tant de clartés brillantes. Quelques plaisanteries assez faciles comme cent, sur Necker, une guerre que Rivarol devait, à plus d'un point, continuer contre sa famille. Il ne se contenta pas de ces productions, car d'un esprit indolent et moqueur, toutes ces improvisations de gaieté et de satire, échappées à la dissipation et aux succès du moment. Le *Petit Almanach de nos jours* fut encore la plus importante, dans sa frivolité. C'est pour le temps plus qu'un ouvrage

s de repos, avide de prose, vers, rassasié et toujours de jouissances littéraires, où se de Rivarol devenait un bienfait public, par l'espérance qu'elle donnait de l'épigramme. L'ouvrage d'abord sans nom d'auteur par Rivarol, quand on l'attribuait à d'autres, Champcenets. Qu'on juge par le scandale, et du succès. On ne s'était jamais tant de gens à la fois ne s'en était jamais moins une malice plus impartiale, temps que plus amère: car l'auteur n'était oublié; et bien peu qui aient, plus tard, sentence contre eux prononcée. On ne grossissait à chaque et quelque nouvel avertissement retrempe encore les traits. On a fait une liste de ceux qui se prétendaient injustifiés par Rivarol, ainsi ouvrages qui les vengent. Nous ne nous amusons pas à la ; il nous suffira d'en citer un, avec lequel le malheur se réconcilièrent, à Hambray, qu'il fût coupable envers seulement d'une plaisanterie, mais encore d'une plainte vers (*le chou et le navet*). La révolution vint bientôt aboutir à ces jeux d'une sottise, et élever Rivarol au-dessus par le courage. Perçut aussi vite que lui les faiblesses d'un premier ébranlement, la faiblesse des caractères et la ruine des institutions par la philosophie impuissante des passions, après les levées. Dès les premières années, il prévint les dernières

colères, indiquant du doigt la sanglante filiation des folies et des crimes, de la tribune et de l'échafaud, et ne laissant à cette inévitable destinée d'une liberté sans titre qu'une seule espérance, un despotisme sans issue. C'est dans son *Journal politique national*, concerté avec un dévoué serviteur du trône, M. De la Porte, qu'éclate cette incroyable prévision des événements, qui devança le génie de Burke lui-même, et lui inspira peut-être cet anathème conservateur répété par toute l'Europe. Les feuilles de ce journal, rapidement écrites sous l'intérêt palpitant du moment, se revoient aujourd'hui avec curiosité, et même avec une sorte de surprise nouvelle. On sent toujours que c'est un contemporain qui peint, et souvent que c'est la postérité qui juge. Un seul éloge fera suffisamment apprécier la raison, la finesse, la vigueur des idées politiques; c'est que l'auteur ne croyait faire qu'un journal, et qu'on croit lire une histoire. C'était à la même époque qu'il coucourageait, avec M. Peltier et Champcenets, à la rédaction de l'ingénieux recueil, intitulé les *Actes des Apôtres*, qui eut un si grand succès par l'esprit et la gaieté avec lesquels il déversait le ridicule sur les partisans de la révolution. Ces écrits étaient trop courageux, trop ouvertement contraires aux meneurs de ce temps-là, pour n'être pas trouvés coupables. Les persécutions arrivèrent; et Rivarol, après avoir continué ses philippiques, pleines d'une verve si indignée, dans un village près de Noyon, sous le nom de Salomon de Cambrai, fut enfin contraint de quitter la France. Il se réfugia d'abord à Bruxelles. C'est là qu'il écrivit ses *Lettres au duc de Brunswick*, et à la noblesse française émigrée,

écrit le style
ses pages brillent
l'éclat qu'il a de
libre et varié, enfin les for-
melle prose française; mais
caractéristique essentiellement
et rapide dans les idées, de
surprises, et une peinture
de la pensée par l'image,
et à la fois chez lui quelque
la pompe de Buffon, de l'é-
légance, ou plutôt de l'ari-
le cardinal de Retz. Mais ces
ne sont pas complètes; son
ne va pas jusqu'à la gra-
vérité jusqu'au senti-
ment esprit jusqu'au naturel.
peu de fatigue et d'éblouis-
sant cependant toujours un
agréable, et c'est souvent
le peintre. Pour achever de
peindre Rivarol, il faudrait
à ses bons mots; mais ils
sont, et cet article devien-
drait. Un poète lui rappelait
de vers de sa composition;
pandit : « Vous voudriez bien
me oublier... » A un autre,
distique : J'y trouve des
rimes... Il disait encore d'un
mal - propre : *Il ferait ta-
cher la boue*. — C'est un terri-
tage que de n'avoir rien fait,
ne faut pas en abuser. —
me lui demandait : Connaissez-
vous du siècle :

et de Neptune est le sceptre du monde.

mais ce n'est qu'un vers (*ver*)
e. Il disait d'un homme qui

avait écrit contre lui : « Il m'a don-
né un coup de pied de la main dont il
écrit. » Il disait encore de Beaumais :
« C'est un bien honnête homme, qui
a passé sa vie entre le sapin et le
gazon. » Rivarol est né à Ber-
lin, le 13 avril 1801, à l'âge de
quarante-sept ans, après une mala-
die violente, où il est probable qu'il
n'eut pas le temps de faire son mé-
decin, nommé Foexey, ce mauvais
bonnet : *J'ai bien peur que vous
me déformiez*. On prétend que Na-
poleon lui avait fait faire des offres
de fortune; on cite au moins une
belle réponse de Rivarol comme au-
torité : *Le Roi est un prince, on ne
peut s'en écarter. . . . Rivarol avait
un fils, qui est mort à Saint-Péters-
bourg. Son frère, dont il disait pla-
samment, « que ce serait l'honneur
d'esprit d'une autre famille, s'égau-
jourd'hui maréchal de camp des ar-
mées du Roi, qu'il a servi avec le
plus noble dévouement. La veuve de
Rivarol, née H. Walther-Flint, morte
le 21 août 1821, vivait à Paris; sé-
parée de lui depuis long - temps,
lorsqu'elle publia en l'an 2 (1802),
une *Notice sur la vie et la mort
de M. de Rivarol*..... en réponse
à ce qui a été publié dans les jour-
naux. Paris, in-8°. de 30 pag. (2) Sul-
pice La Platière a donné, en 1808,
un *Esprit de Rivarol*; 2 vol. in-12,
avec son portrait; ce livre avait déjà
paru en 1802, sous le titre de *Vie
philosophique, politique et littéraire**

« imprimé les *Œuvres de Rivarol*, Paris,
in-8°. l'éditeur est, dit-on,
Chambolle. Sur la demande de Mme.
la Reine a imprimé, dans certain nom-
bre, la Notice qui avait d'abord été
dans cette édition; mais en imprimant
la Notice 1^{re}, le libraire ajouta dans
l'ouvrage *Œuvres* sur cette nouvelle édition,
à l'œuvre de Mme. de Rivarol. A. B.—T.

(2) On a encore de M^{me}. de Rivarol : I. *Appel
des Vights anciens aux Vights modernes*, trad.
de l'anglais d'Edmond Burke, 1792, in-8°. II. *Les
effets du Gouvernement sur l'Agriculture en Ita-
lie*, avec une Notice de ses différents Gouverne-
ments, traduits de l'anglais, 1797, in-8°. III.
Le Couvent de Saint-Dominique. trad. de l'ang-
lais, 1801, in-8°. IV. *Encyclopédie morale*, 1802,
in-12, réimprimée sous le titre d'*Economie de la
Vie civile*, 1821, in-12. C'est une traduction
de Doddeley (Voy. DODDELEY, XI, 467). Voyez
aussi la note 1, ci-contre. A. B.—T.

atique du can
; 2^e. éd., au
description et assem-
e nouvelle artillerie qui
que d'air et d'eau pu-
ammoins une force in-
us d'une nouvelle façon
canon, très-violente,
d'or, par un excellent
ifles, non communiqué
out, ibid., 1608, in 8^o.
remarquable que l'idée
l'or fulminant aux ar-
mée, de nos jours, com-
ment, remonte au règne
IV. *Lettre à M^{me}. la*
de Ferracques conte-
ef discours du voyage
de feu le comte de La-
1, ibid., 1607, in 12.
mbellis, tiré du sens de
adoxe : La sagesse de la
mbellit sa face, ibid.,
12. Tous les physiogno-
ziens et modernes pen-
dispositions et les habi-
es ont la plus grande in-
es traits. Ainsi l'idée que
clappe dans cet ouvrage,
ssi nouvelle ni aussi pa-
r'il le prétendait. On y
ouvet de Malherbe à l'au-
mmence par ce vers :

« Calliste si belle.

sein d'une académie et
ction d'icelle en la cour,
; in-8^o, de 16 pag. L'au-
sait d'établir une acadé-
tendrait à toutes les scien-
té la théologie. On réunit
chare la *Leçon* faite par
la première ouverture de
royale, au Louvre, le 6
in 8^o, de 26 pag. ; — les
d'Agapetus, mis en fran-
Louis XIII, en ses leçons

ordinaires, in-8^o, de 23 pag. (V.
Louis XIII, xrv, 166, note) ; —
Quædam ex lectionibus regis chris-
tianissimi, in-8^o, de 17 p. ; — *Le Ta-*
bleau de Cédès (3), et les *Remontrances*
de Basile, mises du grec en fran-
çais, par exprès commandement du
roi, 1612, in-8^o. VII. *Discours faits*
au roi en forme de catéchèses, sur
le sujet du quatrième commande-
ment de Dieu, ibid., 1614, in-8^o.
de 115 pag. Ménage a publié, le pre-
mier, des *Recherches* sur Rivault,
dans les *Notes* sur les *Œuvres* de
Malherbe, pag. 230-36. Dom Liron
les a insérées, avec quelques addi-
tions, dans le tome 1^{er}. des *Singula-*
rités historiques, 283-95. Enfin
Niceron les a reproduites, avec de
nouvelles augmentations, dans ses
Mémoires, tome xxxvii. L'abbé
Mercier de Saint-Léger nous apprend
que le portrait de David Rivault, en
grand et peint à l'huile, était à Paris,
en 1785, chez M^{me}. la comtesse de
La Roche-Lambert, une de ses ar-
rière-petites-nièces (Voy. *Notice*
sur Schott, pag. 13). W—s.

RIVAUTELLA (ANTOINE), bi-
bliographe et archéologue, était né,
en 1708, dans le Piémont. Après
avoir achevé ses études, il prit l'ha-
bit de Saint-Ignace ; mais la délica-
tesse de sa santé ne lui permettant
pas de suivre la carrière de l'ensei-
gnement, il rentra dans le monde, et
fut pourvu, en 1735, d'une place de
conservateur de la bibliothèque de
l'université royale de Turin. Passion-
né pour l'étude des antiquités, il s'as-
socia Jean-Paul Ricolvi, l'un de ses
condisciples, et alors professeur de
belles-lettres, pour publier la des-

(3) C'est d'après Ménage et D. Liron, qu'on cite
le *Tableau de Cédès* parmi les traductions de Ri-
vaut ; Niceron se contente de dire : *Je ne sais ce*
que c'est.

cription des inscriptions antiques de la collection de l'université de Turin. Le succès qu'obtint cet ouvrage leur fit naître l'idée d'en étendre le plan; et ils résolurent de visiter successivement toutes les parties du Piémont, pour recueillir les inscriptions éparses dans les différentes villes: ils se proposaient de les publier, sous le titre de *Marmora subalpina*. Dans leur course, ils furent informés qu'on avait découvert de précieux restes d'antiquités à Monteù (*Mons Acutus*), village près de Verue, à seize milles de Turin; et ils s'y rendirent, dans l'automne de 1743. Ils y retournèrent, l'année suivante, pour continuer les fouilles, et acquièrent la certitude, par plusieurs inscriptions, que Monteù se trouve sur l'emplacement d'*Industria*, colonie romaine, citée deux fois par Pline l'Ancien, et que ses commentateurs, ainsi que la plupart des géographes, mettaient à Casal, capitale du Montferrat. Une mort prématurée priva bientôt Rivantella de son collaborateur (1748). Ricolvi lui légua ses manuscrits et ses collections; mais le premier ne put en faire aucun usage. En vain il voulut chercher, dans l'étude, une distraction à sa douleur; il ne fit plus que languir, et rejoignit son ami dans la tombe, le 1^{er} décembre 1753. Il avait été nommé conservateur du musée de l'université, en 1751. On a des deux amis les ouvrages suivants: I. *Marmora Taurinensia dissertationibus et notis illustrata*, Turin, 1743-47, in-4°, 2 vol. Ce Recueil est fort estimé des antiquaires; on en trouve une bonne analyse dans les *Acta eruditorum Lips.*, 1751-59. II. *Il sito dell' antica città di Industria scoperto ed illustrato*, ibid., 1747, in-4°, avec 5 pl. Cet opuscule a été recueilli par

Gori, dans les *Symbol. litterar.* II, tome 1, p. 143 - *Cartolario d'Oulx*, 1753. Ce Recueil des chartes et documents conservés à l'abbaye d'Oulx portant pour l'histoire de Suse et des environs, moyen âge. Rivantella est, avec Pasini et François Bonafantini, XXXIII, 86), l'un des directeurs de la Notice des manuscrits de la bibliothèque de l'université de Turin, publiée sous ce titre: *Manuscripti bibliothecae Taurinensis athenaei per liggesti et binas in partes distributi*, Turin, 1749, in-fol. La première partie contient la description des manuscrits hébreux, au nombre de cent soixante-neuf, et des grecs cent soixante-neuf; la seconde, celle des latins, au nombre de cent onze; la troisième, celle des italiens, de deux cent dix-huit; la quatrième, des français, de cent soixante-dix. Chaque article est suivi de notes de l'érudition; mais on regrette que l'ouvrage ne soit pas précédé d'une Histoire de cette bibliothèque.

RIVAZ (PIERRE-JOSEPH), habile mécanicien, et chronométrier non moins distingué, né à Saint-Gingold le 17 mars 1711, dans le Bas-Valais, d'une famille noble. Dès sa première jeunesse, il montra l'ardeur la plus vive pour l'étude des mathématiques, quoique ayant eu pour père, quoique ayant eu le goût de la culture, ne voulut pas contraindre son inclination. Ses progrès dans les sciences de calcul furent rapides; mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est qu'à cette époque

(1) Selon les auteurs des *Mémoires de Saint-Maurice*.

de l'histoire et des anti-
qu'il s'y rendit, en peu de
es-habile. En 1740, il sou-
examen de Dan. Bernoulli
ge qui avait la propriété
de se remonter d'elle-mê-
ans après, il vint à Paris.
ta plusieurs horloges à l'a-
des sciences, construites
s principes, et qui devaient
ppement de son invention,
de justesse et de précision
n'avait point encore atteint.
ait aussi perfectionné le pen-
en avait construit un d'on
at la dilatation était double
du fer, et l'avait renfermé
canon de fusil qui formait
; c'est de là qu'est venue la
ation de pendule à canon
(Voy. l'*Essai sur l'horlo-*
ar Berthoud, II, 130). Muni
robation de l'académie, il
our ce pendule, un privilège
que les horlogers de Paris
ent comme très-funeste à
che d'industrie. Pierre Le-
un Mémoire dans lequel il
à démontrer que les pen-
e Rivaz ne sont pas supé-
ux ouvrages du même genre,
à Paris (Voy. P. Lenoir,
1744); et Rivaz lui répondit
e brochure in-4°. de 96 p.,
trouve un extrait assez été-
les *Mémoires de Trévoux*,
1751 (V. aussi le *Journ.*
1752, mai 1752, p. 285).
édit dans la Bretagne, en
pour visiter les mines de
an, dont l'exploitation était
ar les eaux; et il parvint, en
temps, à les dessécher. De
Paris, il s'occupa d'un outil
à simplifier et à faciliter les
de la gravure en pierres
ec cet instrument, il grava,

sur une pierre de jade, dont on
connaît la dureté, le triomphe de
Louis XV après la bataille de Fon-
tenoi, sujet d'une médaille qu'avait
composée Vassé, sculpteur du roi
(V. le *Dictionn. portatif du com-*
merce, III, 227). Ayant fait un voya-
ge dans la Suisse, en 1760, il fut
consulté par le sénat de Berne, sur
les moyens d'améliorer l'exploitation
des salines de Bex, et donna, pour cet
objet, un plan qui mérita l'approba-
tion de Haller. La cour de Turin,
voulant profiter des lumières que
Rivaz avait acquises sur la fabrica-
tion du sel, lui confia la direction
des salines de la Tarentaise. Cette
place lui fournit les moyens de faire
un grand nombre d'expériences cu-
rieuses. Il passa ses dernières années
à Montiers, et mourut dans cette
ville, le 6 août 1772, regretté gé-
néralement. Rivaz est le premier Va-
laisan qui se soit fait un nom dans
les sciences. J.-J. Rousseau l'a cité
d'une manière honorable dans la
note B de sa *Lettre à d'Alembert*
(2). Les *Recueils* de l'académie des
sciences, et les *Journaux* du temps,
mentionnent ses découvertes en mé-
canique (3). Il a laissé plusieurs ou-
vrages historiques en manuscrit. Son
fils, Joseph de Rivaz, vicaire-général
à Dijon, a publié l'ouvrage suivant :
Eclaircissement sur le martyre de
la légion Thébéenne, avec de nou-
veaux fastes des empereurs Diocle-
tien et Maximien, conciliés avec

(2) « Les Valaisans », dit J.-J. Rousseau, sont par-
sablement instruits; ils raisonnent sagement de toutes
choses, et de plusieurs avec esprit. Je puis citer
en exemple un homme de mérite, bien connu dans
Paris, et plus d'une fois honoré des suffrages de
l'académie des sciences. C'est M. Rivaz, célèbre
Valaisan, etc. »

(3) *Journal helvétique*, de 1739, mai, p. 405; juillet,
72-79, etc. On peut consulter aussi l'art. *Equation*
dans l'*Encyclopédie*, par Berthoud. Le *Traité*
d'horlogerie de Laponie (V. ce mot) contient la
description des pendules de Rivaz à note russe.

tous les anciens monuments, Paris, 1779, in-8°. On trouve l'analyse de cet excellent ouvrage dans le *Journal des savants*, avril 1780 et juin 1781 (Voy. ST. MAURICE, XXVII, 553). On promettait la publication des *Recherches critiques et historiques* de Rivaz sur la maison de Savoie (Voy. le *Journal des savants*, juin 1781). On en trouve le précis dans l'*Art de vérifier les dates*, 1787, III, 612. Enfin on conserve de lui, dans sa famille, un *Recueil* de chartes et de documents authentiques sur l'histoire du royaume de Bourgogne, du septième au douzième siècle, avec des Notes et des éclaircissements. W—s.

RIVE (JEAN-JOSEPH), bibliographe, naquit à Apt en Provence, le 19 janvier (1) 1730. Fils d'un orfèvre, il embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique; et après avoir professé la philosophie au séminaire de Saint-Charles d'Avignon, il devint curé de Mollèges, au diocèse d'Arles. On l'accuse de n'avoir pas rempli cette fonction d'une manière édifiante: on lui reproche des désordres et des excès même. Il paraît qu'il avait quitté sa cure avant 1767, époque où il vint à Paris. Comme il y apportait quelques connaissances bibliographiques, il fut accueilli par le duc de La Vallière, qui, à la fin de l'année 1768, lui confia le soin de sa précieuse collection de livres. Rive a contribué à l'enrichir dans le cours d'environ douze ans, bien qu'en même temps il rassemblât pour lui-même un assez

grand nombre de livres rare d'une mémoire peu commune sans cesse à de curieuses recherches il acquit la réputation d'un fort habile en bibliographie histoire littéraire. Il avait pour exprimer ce genre d'histoire le nom de *Bibliographe*, qu'il ne point à s'appliquer, sur les notices et les dissertations qu'il indiquons bientôt. Mais il n'était encore plus les occasions montrer sa science par d'amples disputes avec les hommes de lettres s'occupaient du même genre des. La Vallière, quand des agitaient chez lui des questions d'histoire bibliographique leur disait qu'il allait leur son dogue, et il leur envoyait Rive, qui les contredisait tout fait ainsi beaucoup d'ouvrages qui ont concouru à lui causer la mort du duc, en 1780, déplaissais. Rive désirait ardemment d'être chargé de rédiger le Catalogue de la riche bibliothèque du duc depuis si long-temps le département mais ce travail exigeait plus de précision qu'on n'en pouvait espérer de lui; car son imagination turbulente et bizarre dérégla toujours son savoir. La Vallière de Châtillon, héritière de la bibliothèque, fit un meilleur choix en confiant à MM. Guillaume I Vanpraet le soin de la description des livres rares et manuscrits: le Catalogue instruit en ont fait (Paris, 1783, 3 volumes) est l'un de nos meilleurs ouvrages de bibliographie générale. Si les volumes, imprimés en 1784, généralement rédigés par le Nyon, contiennent le catalogue tout le surplus des livres

(1) La Notice des ouvrages imprimés et manuscrits de l'abbé Rive (Paris, Gueffier, in-8°. de 23 pag., s. d.), le fait naître le 19 mai 1730, et mourir le 20 octobre 1791. Cette Notice porte le nombre de ses ouvrages à 14 imprimés, 39 qu'il se proposait de publier, 7 manuscrits prêts à être livrés à l'impression, et un très-grand nombre de notes écrites sur des cartes, formant 63 articles, etc., etc.

avait possédés. L'abbé Rive ne fut chargé de rien, et il s'en parut par des critiques virulentes et souvent fausses. MM. Van-Dabure y ont répondu avec modération que de justesse, avertissements et les sup-
 de leur Catalogue. Un legs mille francs, fait par La Val-
 l'abbé Rive, n'était pas une me- assez magnifique pour celui qui la recevait de re-
 un nouvel emploi. Mais il dé- à lui-même, par son arro-
 ses habitudes insociales, des presque invincibles. Il s'a-
 obtenu, encore en 1786, se gitaque de paralysie, qu'il
 me la nuit du 18 au 19 août, rendre incapable de tout tra-
 vaillant elle n'est pas de très-
 mites ; et cette année même une occasion d'employer
 si restait de connaissances, et d'activité. Le marquis
 venait de léguer aux états une bibliothèque consi-
 (Foy. MÉJANES). Les Pro- se souvinrent du *Bibliog-*
 nre compatriote, et l'archevê- x (Boisgelin) vint lui propo-
 ner nom d'accepter le titre de bibliothécaire. Entre les condi-
 tionnées à plusieurs reprises, le fut pleinement exécutée ;
 elle d'un traitement annuel mille livres : Rive, dans l'un
 ouvrages, indique lui-même une, et non celle de trois
 res, qu'il avait d'abord de- , ni celle de deux mille qua-
 is, qu'on avait semblé lui re ; mais il réclamait de
 indemnités pour son dépla- , et pour le transport de sa
 que particulière, qu'il vou-
 leurs vendre aux états, et

réunir à celle de Méjanes. Il tenait fort aussi à diriger seul, sans rece-
 voir les ordres d'un bureau, ce qu'il appelait le *travail bibliothécal* ; les *opérations bibliothécales*, et à choisir lui-même les coopérateurs, ou, comme il disait, les élèves qu'il lui conviendrait de s'adjoindre. Ces der-
 nières propositions furent mal ac-
 cueillies ; on consentait bien à pro-
 fiter de ses talents pour la *dresse* du catalogue, c'était l'expression des arrêtés et des mémoires ; mais on ajoutait que, ne jouissant pas d'une santé parfaite, il avait besoin d'un *second*, et que cet adjoint serait nommé par l'administration. Ces démêlés, commencés par écrit, se continuèrent de vive voix, lorsqu'il se fut transporté de Paris à Aix, vers le milieu de l'année 1787 : ils durèrent encore, et s'envenimèrent de plus en plus, quand la révolution de 1789 éclata. Rive se déclara pour elle, non par attachement aux maximes politiques qu'elle procla-
 mait alors, car il en avait combattu ou contredit plusieurs dans ses divers écrits ; mais parce qu'il entre-
 voyait des occasions et des moyens de satisfaire ses ressentiments. Il ne por-
 ta dans le parti auquel il s'associait, que ses fureurs personnelles, que ses passions vindicatives. Il déclama contre l'archevêque, ou, comme il disait, le mitrophore Boisgelin, contre plu-
 sieurs citoyens recommandables, surtout contre le malheureux avocat Pascalis, dont la mort lui est imputée. On peut croire qu'il se serait livré à des excès encore plus cou-
 pables, s'il n'eût succombé lui-même à une attaque d'apoplexie, en 1792, à Marseille. La liste de ses produc-
 tions serait interminable, s'il y fal-
 lait comprendre toutes celles qu'on a citées comme manuscrites. Il en est

plusieurs dont l'existence n'est attestée que par lui; et il était fort capable de donner de simples projets pour des réalités. Quoi qu'il en soit, on suppose qu'il a laissé vingt volumes in-8°. de *Glanures encyclopédiques*; un Dictionnaire sphalmatographique, ou des erreurs littéraires; un Dictionnaire des Troubadours, où il redresse Crescimbeni, Quadrio, Fonce-magne, Vaissette, Sainte-Palaye, Millot et Papon; des Bibliothèques française, italienne, cométographique, sotadique ou pornographique, pédagogique, etc.; une Histoire critique des livres; des Mémoires sur l'origine de l'imprimerie, sur la tachygraphie, la sténographie, la calligraphie; sur Michel Servet et ses ouvrages; sur le livre des trois Imposteurs, etc.; un Tableau synoptique de tous les Catalogues de Guillaume Debure, etc., etc. L'abbé Rive a imprimé : 1°. en 1770, des Lettres philosophiques contre le Système de la nature, dans le Portefeuille hebdomadaire, in-8°.; — 2°. en 1773, un *Eloge à l'Allemande*, de la Préface de l'abbé Maury sur les Sermons de Bossuet, in-8°.; — 3°. en 1779, une Notice sur la Guirlande de Julie (V. MONTAUSIER), Paris, Didot, in-4°.; — 4°. en la même année et dans le même format, une Notice sur la Vie et les Poésies de Guillaume de Machau (V. ce nom, XXVI, 41-42), notice réimprimée au tome III de l'Essai sur la musique de La Borde; — 5°. en 1779 encore, des Lettres sur la formule : *Par la grâce de Dieu*, in-4°. à Paris, chez Pierres; — 6°. *ibidem*, neuf premières feuilles seulement d'Éclaircissements sur les Cours d'amour, in-4°.; — 7°. même année et même format, des Notices sur le Roman du petit Artus et sur celui de Parthenay, chez Di-

dot; — 8°. en 1780, des *Remarques sur les cartes à jurer*, Didot, in-12. C'est, à n'en pas douter, le meilleur essai de Rive, quoique son système qu'il y soutient ne soit pas admissible. Bullet avait attribué la vente des cartes aux Français; Heineken aux Allemands revendique pour les Espagnols; selon lui, en faisaient usage Dupuy a combattu cette assertion dans le Journal des sçavans, 1780. — 9°. En cette même année l'abbé Rive a inséré, dans le Journal de Paris, une Ode sur la mort du Messie. — 10°. Il a écrit, en 1781, l'abolition de la servitude, une Ode imprimée à Bruxelles, in-8°. — 11°. vingt-cinq copies de miniatures peints par lui, des copies de miniatures peints par les manuscrits; ils devaient être accompagnés d'explications, mais n'ont paru que le prospectus, in-8°. pag. — 12°. Notice sur le manuscrit de Galeotto Martio Cellentibus, Paris, 1785, opuscule de 16 pag., qui est suivi de plusieurs autres notices de ce genre, et qui porte, par ce titre, le titre de Notices calligraphiques. — 13°. Histoire critique de la médecine de C. Cestius, avec une introduction sur le sacerdoce de la médecine, Paris, Didot, volume in-fol., qui est composé de sept planches, et qui est destiné à former le troisième tome des Œuvres de Sainte-Bartoli. — 14°. *Notice aux bibliographes et aux amateurs mal avisés*, à Londres (Aphobe sans-peur), 1781, 1 vol. in-8°, dont le second tome contient que la Préface, les *Exemples* et la Table très-détaillée du premier tome est annoncé, dans le tome I, par un élève de l'abbé Rive.

se de rebondir :

au ton zyniq le sa cri-
a bizarrerie e. aux incor-
son langage, surtout à la
des injures qu'il vomit
ong, Maugerard, Guillan-
e, auteur de la Bibliogra-
active, Mercier de Saint-
inNaume - François De-
Vaupraet, rédacteurs du
de La Vallière. Il est pos-
sible, par hasard, au
cet amas confus de mi-
l'invectives, quelques ob-
exacts ou quelques parti-
urienses; mais c'est ache-
en mince instruction par
goût et d'ennui; — 15.
quettes et noires (contre
Bougelin et de Bausset),
8°. — 16°. Lettres purpu-
entre les administrateurs de
de), in-8°, 1789. — 17°.
issement de la prophétie
1772 (sur la destruction
sents), in-8°. — 18°. Let-
ent philosophique à l'évê-
rmont, Nomopolis (Aix),
18°. — 19°. Même for-
me date, Lettre à Camille
25. — 20°. La Ligue mo-
i-élémosynaire (contre les
et les Dominicains d'Aix),
8°. — 21°. Enfin la *Chro-
énaire des ouvrages impré-
manuscrits de l'abbé Rive*,
rs fournis par lui à tant de
s français et étrangers, etc.,
Éleuthéropolis (Aix), de
rie des Anti-Pascalins, l'an
veau siècle (1791), in-8°.
r article peut du moins ser-
liquer les précédents. Sans
y aurait de l'injustice à ne
onnaître, dans l'abbé Rive,
graphe très-instruit et très-
a recueilli beaucoup de faits;

il en a même observé quelques-uns.
Il a éclairé, par des rapprochements
nouveau, certaines parties, ou plu-
tôt certains détails de ce genre d'éru-
dition. Mais on n'a point, avec une
ame si malveillante, un esprit juste
et une raison forte. La petitesse de
ses idées se décèle immédiatement
par l'importance qu'il attache à ré-
lever de minutieuses inadvertances,
presque inévitables en bibliographie,
et pareilles à celles dont il ne savait
pas mieux qu'un autre se préserver
lui-même, ainsi que MM. Guill. De-
bure et Van-Praet le lui ont prouvé.
Pour juger de son style, il doit suffi-
re de deux ou trois lignes telles que
celles-ci : « Le gros Guillaume (De-
bure) en a-t-il assez? Ne faut-il
pas être un homme indigne d'éclai-
rer le public, en affectant, dans le
dernier Catalogue, une réticence at-
sez damnificative aux acquéreurs?
Mais laissons Guillaume brouter à
son aise, dans le pré de la Guillan-
made, etc. » L'abbé Rive se croyait
pourtant un correct et habile écri-
vain; et, parce qu'il se sentait une
extrême envie d'outrager et de nuire,
il croyait en avoir la puissance. Dans
ses perpétuelles invectives, il ne lui
échappe jamais un trait ingénieux.
Le petit nombre d'exemplaires qu'il
faisait tirer de ses différentes pro-
ductions, avait contribué à leur don-
ner une valeur de rareté qu'elles ne
paraissent pas conserver. Il y a peu
d'années pourtant qu'elles attiraient
encore l'attention de quelques biblio-
thécaires plus estimables et plus éclai-
rés que lui : par exemple, de M.
Achard (V. ce nom, I, 137, 138),
qui daignait rechercher les OEuvres
inédites de Rive, et qui avait publié,
en 1793, à Marseille, in-8°, le Ca-
talogue des livres possédés par cet
abbé.

D—N—U.

RIVE (PIERRE-LOUIS DE LA), peintre paysagiste, naquit à Genève, le 21 octobre 1753. Son père, pasteur d'une église de campagne, le destinait à la carrière ecclésiastique, ou à celle de la magistrature, et il lui donna une éducation qui le rendait propre à embrasser un de ces deux états; mais un penchant invincible entraînait le jeune La Rive vers la peinture. A l'âge de seize ans, il sollicita vivement la permission de cultiver cet art : son père crut devoir le refuser; et La Rive, pour se distraire, suivit, pendant trois ans, avec ardeur, l'étude de la chimie, sous le célèbre Saussure. A cette époque le chevalier Fassin, peintre de paysage, né à Liège, vint se fixer momentanément à Genève, et y ouvrit une académie où l'on dessinait d'après le modèle. La Rive saisit avec avidité cette occasion de satisfaire son inclination. Sa persévérance, et la médiation de quelques amis de son père, arrachèrent à ce dernier son consentement. Guidé d'abord par les conseils du chevalier Fassin, La Rive s'attacha de préférence au genre du paysage, et chercha à imiter les peintres flamands. Il résolut en même temps de voyager pour se perfectionner. Il se rendit d'abord à Dresde, où Casanova était alors directeur de la galerie électorale. La Rive lui montra ses essais, et en reçut des encouragements et des conseils, dont il sut profiter par la suite. En 1779, il se maria dans cette ville : deux ans après il revint ses foyers; et, d'après les sages avis de Casanova, il se mit à étudier assidument d'après nature. Cependant l'Italie était l'objet de tous ses vœux : il partit, en 1784, pour la visiter; et après un séjour de dix-huit mois à Rome, il revint à Genève, en 1786.

On s'aperçut bientôt des changements qu'avaient opérés dans sa l'étude de Claude Lorrain, les observations qu'il avait faites en Italie. Son style s'était adapté à ses tableaux tenaient plus historique que de celui de Landseer, qu'il avait adopté jusque-là. Ce style ayant cependant paru peu sévère à ses contemporains, crut devoir le modifier; et voulant la grandeur des masses, la simplicité des lignes, donna l'acquis le sentiment dans le style classique des beaux-arts, il chercha cette vérité dans les détails, et peut-être que le fruit d'une étude approfondie de la nature. Il quitta alors la Suisse et la Savoie pour visiter les sites les plus remarquables et en composant des dessins, exécutés avec une telle perfection, qu'ils furent recherchés avec empressement dans toute l'Europe. C'est au milieu de ces voyages qu'il passa tout le temps à visiter les troubles de la république de Genève. Lorsque la tranquillité fut rétablie dans cette ville, reprit ses pinceaux, et il exécuta un grand nombre de tableaux, maintenant en Allemagne, en France, en Italie, en Russie. On se bornera à citer deux, qui suffisent pour attester son talent : le premier est un *Mont-Blanc, tel qu'on le voit par les lanches*. Ce tableau présente tant plus de difficultés, qu'il faut renverser toutes les règles, que l'objet le plus éloigné est le plus grand et le plus apparent, et les plans et les devantures se fondent dans l'ombre : il n'y a de lumière que la montagne qui occupe le premier plan. Le tableau est le plus grand qui se trouve aujourd'hui à Pétersbourg, dans le cabinet du prince

soud. est une grande et riche maison, d'un ton chaud et vif, que l'auteur a donnée à la s pour l'encouragement des le Genève, et qui orne le lieu sémou. En 1811, une fistule le oblige La Rive de sus ses travaux, que vint interde nouveau, l'année suivante, inquit d'apoplexie. Tout ce qu'il puis, se ressentit de l'affaibliss de ses facultés : il est mort à le 7 octobre 1815. P—s.

ERY. F. BOULLENGER.

ET (Annaï), était d'une faoriginnaire de Niort, dont la n, catholique alla s'établir à ms, et la protestante à Saint-nt. C'est dans cette dernière ne naquit Rivet, le 2 juillet (1). Il fut ministre à Sedan, Thonars. Son mérite person e le crédit dont il jouissait mison de Bouillon, lui don une grande influence dans les affaires de son parti. Sa tion lui valut, en 1619, une à l'université de Leyde; et la cette place jusqu'en 1632, le mit à la tête du collège des à Bréda. Il mourut dans ce le 7 janvier 1651. Rivet était vintiste sévère, toujours prêt ur ceux qui penchaient pour tis modérés et conciliants. Il me grande mémoire, beau e lecture, et une composition mais le raisonnement et l'exac n'allaient pas de pair avec ses qualités. On a recueilli tous ses ges en 3 vol. in-fol., Leyde, et 60. Ils contiennent : I. Di- traits et Commentaires sur re sainte : on distingue dans

cette classe les quatre livres latins, intitulés : *Critici sacri*, avec un petit *Traité de la lecture des Pères*, qui les précède. Cet ouvrage, clair et précis, est en même temps écrit sur un ton plus modéré que ses autres productions. C'est ce qu'il a fait de mieux. II. Des livres de Morale et de Piété, parmi lesquels on estime surtout une *Instructio christiana contra les Spectacles*, la Haye, 1639, in-16, moins connue qu'elle ne le mérite (2). III. Plusieurs Traités de controverse, dont les principaux sont, une *Apologie pour la Sainte-Fierge*, 1639, in-4°, à laquelle l'auteur aurait pu donner un titre tout opposé; car il a rassemblé tout ce que les Protestants ont écrit de plus injurieux au culte de la Mère de Dieu, et toutes les sottises que la dévotion superstitieuse de quelques catholiques ignorants a débitées sur le même sujet; — le *Jesuita vapulans*, composé dans la querelle entre le ministre Dumoulin, son beau-frère, et le jésuite Petra-Sancta, où Rivet, non moins virulent que ses deux antagonistes, entasse tout ce qu'on avait dit jusqu'alors de plus injurieux contre les Jésuites et contre le clergé romain; enfin divers écrits très-passionnés contre les projets de conciliation entre les deux partis, proposés par Grotius et par La Milla-tière. — RIVET (Guillaume), sieur de Champvernon, frère du précédent, mourut aussi en 1651, âgé de soixante-neuf ans : avec des connaissances moins étendues, il avait plus d'ordre et de netteté dans l'esprit; c'est ce qu'on voit par son *Traité de la justification*, et par sa *Défense de la liberté ecclésiastique*, contre la

p. Breux du Radier, *Biblioth. histor. du* 18, 407, où, par suite d'impression, on

(2) Breux du Radier (*loc. cit.*) en donne un bon extrait, que Despres de Boisy a reproduit dans ses *Lettres sur les spectacles*, 6^e édit., II, 180.

primauté du pape, deux ouvrages latins, où il y a de la clarté, de la méthode et de la sagacité. T—D.

RIVET (ANTOINE) DE LA GRANGE, savant bénédictin, naquit le 30 octobre 1683, à Confolens, dans la partie de cette petite ville qui était du diocèse de Poitiers. Son père avait eu, d'un premier mariage, deux fils, dont l'aîné fut gouverneur du château de Brignoles; et le cadet, médecin de la duchesse d'Hanovre. Marie Maillard, épousée en secondes noces, fut la mère d'Antoine, qui perdit son père avant d'avoir achevé ses premières études à Confolens. Restée veuve, elle le retint environ deux ans auprès d'elle, et l'envoya ensuite étudier en philosophie, à Poitiers, chez les Jésuites : il était alors âgé de quinze ou seize ans. Un accident qui détermina sa vocation, est raconté comme il suit, par dom Taillandier. « Étant à la chasse avec » quelques jeunes gens, son cheval » se cabra : le jeune cavalier fut ren- » versé, et traîné assez loin un pied » engagé dans l'étrier. Dans ce dan- » ger pressant, il s'adressa à Dieu... » et se releva sain et sauf.... De re- » tour à la ville,.... il entra dans l'é- » glise de l'abbaye de Saint-Cyprien.. » et crut entendre une voix forte et » puissante,.... qui le pressait de quit- » ter le monde : docile à la voix de » celui qui l'appelait, il se voua à » le servir dans la congrégation de » Saint-Maur. » Rivet persista dans sa résolution, entra au noviciat des Bénédictins ; et, pour consoler sa mère qui était tombée malade de chagrin, il lui adressa une petite pièce de vers, la seule qu'il ait jamais faite : dom Taillandier, qui l'avait sous les yeux, n'a point jugé à propos de la publier. Rivet prit l'habit de Saint-Benoît à l'abbaye

de Marmoutier, en 1704, et nonça ses vœux en 1705. Quand il eut achevé son cours de théologie, ses supérieurs l'envoyèrent à la haye de Saint-Florent de Saulx où ils avaient établi une sorte d'école, formée des sujets de cet ordre les plus distingués. Il y composa des Dissertations sur l'écriture - sainte, qui n'ont jamais imprimées. Transféré, en 1711, dans le monastère de Saint-Cyprien à Poitiers, il se proposa d'y rédiger une Histoire des évêques de cette ville, et une Bibliothèque des auteurs du Poitou : pour ces deux ouvrages, il n'a tracé que le plan du second, exécuté depuis avec succès, par Dreux du Radier (nom, XII, 25 et 26). Dès lors Rivet se vit contraint de renoncer à ces deux projets ; car on lui ordonna de venir à Paris, et d'y travailler une Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Benoît. Il semblait studieusement les mémoires ; mais différentes circonstances l'empêchèrent de les mener à œuvre, et l'entraînèrent à se consacrer à un autre travail dont avait beaucoup plus d'étendue et d'utilité plus générale : c'était l'histoire littéraire de la France. On ne peut dire que dom Rivet n'ait resté étranger aux querelles littéraires de son temps. Non content d'être appelé de la bulle *Unigenitus*, il se chargea de revoir et d'augmenter le *Nécrologe* de Port-Royal, par des religieuses de cette abbaye, que Arnould, et le fit imprimer à Amsterdam, en 1723, in-4°. Il était plus alors à Paris : en 1724, les supérieurs avaient jugé à propos de l'éloigner de la capitale, et de le léguer dans le monastère de

nt de Mans, et
 le témoignage
 les trente der
 1. Ce fut là qu'il composa le
 premiers volumes de l'*Histoire
 mire de la France*, ouvrage qui
 mérité une grande et dura
 réputation. Quelques-uns de se
 vers, particulièrement Joseph
 se, Maurice Poncet, Jean Cou-
 , l'aiderent à recueillir de tous
 , les matériaux d'un si vast
 il. On a conservé leurs extraits
 ces notes, qui servent encore
 n'ont aux continuateurs de
 histoire. Rivet pouvait profiter
 de quelques esquisses laissées
 son, Bousnel, qui semble avoir
 le besoin d'un semblable re-
 , mais qui ne s'était occupé qu
 derniers siècles, desquels il de-
 monter jusqu'à saint Irenée.
 1728, Rivet, voulant pressen-
 goût du public, fit imprimer
 et quelques articles de son ou-
 2. Le tome 1^{er}. parut en 1733,
 ris, in-4°. : il contient l'histoire
 ritres dans la Gaule, depuis les
 anciens temps jusqu'à la fin du
 même siècle de l'ère vulgaire.
 sept volumes suivants la conti-
 n jusqu'à l'an 1100. Le douziè-
 siècle fournit, à lui seul, la ma-
 des tomes ix-xv; mais il n'y a,
 cette série, que le tome ix qui
 rtienne à dom Rivet : ce reli-
 mourut au Mans, le 7 février
 9; et ce volume, dernier fruit de
 veilles laborieuses, ne parut qu'en
 0. Dom Taillandier en avait re-
 t complété le manuscrit, et avait
 té aux pièces préliminaires un
 historique de l'auteur. C'est de
 éloge que nous avons extrait la
 part des faits que nous venons de
 porter : Taillandier n'a gardé
 l'ance que sur le Nécrologe de

Port-Royal, et l'opposition à la cons-
 titution *Unigenitus*. Les tomes x et
 xi de l'*Histoire littéraire de la Fran-
 ce*, imprimés en 1756 et 1759, sont
 dus à Dom Clémentet (F. ce nom,
 IX, 14); et le xu, en 1763, à dom
 Clément (F. IX, 44). Les volumes
 xiii, xiv et xv, publiés en 1814,
 1817 et 1820, ont été composés, au
 sein de l'Institut, par une commis-
 sion spéciale (1), qui a aussi mis sous
 presse le tome xvi, consacré au trei-
 zième siècle. Le plan général de
 l'ouvrage a été déterminé par dom
 Rivet, qui a voulu l'indiquer dans le
 titre même, où sont accumulés les
 détails : « Histoire littéraire de la
 » France, où l'on traite de l'origine
 » et des progrès, de la décadence et
 » du rétablissement des sciences par-
 » mi les Gaulois et parmi les Fran-
 » çois; du goût et du génie des uns
 » et des autres pour les lettres en
 » chaque siècle; de leurs anciennes
 » écoles; de l'établissement des uni-
 » versités en France, des principaux
 » collèges, des académies des scien-
 » ces et belles-lettres, des meilleures
 » bibliothèques anciennes et moder-
 » nes; des plus célèbres imprime-
 » ries, et de tout ce qui a un rapport
 » particulier à la littérature; avec
 » les éloges historiques des Gaulois
 » et des François qui s'y sont fait
 » quelque réputation; le catalogue et
 » la chronologie de leurs écrits; des
 » remarques historiques et critiques
 » sur les principaux ouvrages; le dé-
 » nombrement des différentes édi-
 » tions : le tout justifié par les cita-
 » tions des auteurs originaux. »
 Les parties de cet ouvrage qui se li-
 sent avec le plus d'intérêt, sont les
 discours généraux sur la littérature

(1) MM. Brial, de Pastoret, Ginguené, Amann
 Duval, Petit-Radel, et le rédacteur de cet article.

de chaque siècle : ils représentent, d'une manière aussi fidèle que méthodique, l'état des études, des institutions, des sectes, des traditions ou doctrines, et des principaux genres de compositions. Tous ces discours, y compris celui qui ouvre le tome ix et le siècle douzième, appartiennent à dom Rivet : ils supposent des recherches profondes, et répandent une instruction saine. Chacun d'eux est suivi d'une série chronologique d'articles sur les écrivains de chaque époque; là, l'ordre n'est plus que celui des dates connues ou présumées de la mort de chaque personnage : on retrace d'abord les faits de sa vie publique ou privée; on fait connaître ensuite la matière, les formes, les manuscrits, les éditions et traductions de ses écrits. Le public a généralement approuvé cette disposition; mais il s'est plaint quelquefois de la pesanteur et de la monotonie du style, qui n'est cependant ni diffus ni incorrect. On s'est encore plus récrié contre la multitude des articles consacrés à des personnages trop peu mémorables, dont les noms sont réellement étrangers aux lettres, et quelquefois à la France. Malgré ces reproches, la critique a rendu justice à la richesse et à l'exactitude ordinaire de ce Recueil, qui surpasse, en précision comme en étendue, tous ceux du même genre, et qui, s'il était continué, sur un plan un peu plus resserré, jusqu'à l'an 1600, ne laisserait ni lacune ni erreur grave dans l'histoire de notre ancienne littérature.

D—N—U.

RIVEY (LA). Voy. LARIVEY.

RIVIÈRE (LAZARE), naquit, en 1589, à Montpellier, où il étudia la médecine : soit faute de progrès, soit légèreté de conduite, il ne put être admis au doctorat, quand il se

présenta, en 1610, et fut pour obtenir ce grade, suivante. Malgré cela, en 1622, dans la même chaire, qu'il occupa honnêtement pendant trente-trois ans, il fut en 1655. Astruc a le déprécier : mais Ha sa Bibliothèque de médecine, a analysé les écrits avec le soin qu'ils méritaient, il a porté, sur plusieurs d'un jugement confirmé par de tous les médecins. Nor Rivière : I. *Questiones pro cathedra regia vacantes*, Montpellier, 1621, in-4°. *medica*, Paris, 1640 in-8°. ; Gand, 1649 Lyon, 1652, 1654 même format, et 1667 la Haye, 1651, 1658 1670, in-8°. : Lyon, en 1690, in-12, et 1702 Londres, en anglais, 1670 et 1706, in-8°. Bezascha a donné, à Bâle, 4°. , une édition estimée, auquel il a fait quelques additions et ajouté des *Observationes medicæ et nes insignes*, Paris, 1646 Londres, 1646, in-8°. ; D in-8°. ; la Haye, 1656 Lyon, 1659, in-4°. Il laissa d'autres *Observationes* à la Haye, en 1659, in-folio en quatre centuries, fol. ; Lyon, en français, 12. V. Le travail de Fran Calmette sur Rivière, intitulé *rius reformatus*, ou *Præcepta reformatata* ; il parut d'abord en 1690 et 1704, 2 vol. Genève, 1696, in-8°. ; et 1733, in-4°. VI. *Institutio medica*, qui a eu nombre de

autres à Leipzig, 1655, in-8°.;
 , 1656, in-4°.; la Haye, 1662,
 ; Lyon, 1672, in-4°. Un
 lier corse, nommé Bernardin
 tini, publia, après la mort de
 re, un ouvrage apocryphe,
 e titre d'*Arcana Riverii*, Ve-
 1676, in-4°.; Utrecht, 1680,
 2. Cette production, quoique
 u-dessous des talents et du sa-
 le Rivière, a pourtant toujours
 imprimée depuis à la suite de
 lavrés (*Opera omnia*), Lyon,
 , 1679 et 1698, in-fol.; Ve-
 1664, 1680, 1700 et 1713,
 ; Francfort-sur-le-Mein,
 et 1674, in-fol.; Genève,
 et 1737, in-fol.; enfin, Lyon,
 in-fol., avec un beau por-

D—G—S.

RIÈRE (GUILLAUME), chi-
 et naturaliste, naquit à Mont-
 , en 1655. Son père, qui
 fait une fortune assez honnête
 e commerce de la droguerie,
 donna une éducation soignée.
 occupations du père, jointes
 conformité de nom avec un
 in célèbre, inspirèrent pro-
 nent au fils le goût de la mé-
 . Il fut reçu docteur, vit des
 es, et concourut, en 1696,
 une chaire, qu'il disputa avec
 sans l'obtenir. Il fut admis
 la société royale des scien-
 Montpellier, lors de sa créa-
 en 1706, et se chargea d'un
 étendu sur les eaux minérales
 anguedoc. On lui doit aus-
 ieurs observations d'histoire
 lle, et des recherches sur la
 et sur l'ivraie, ainsi qu'une
 e de l'opium, bonne pour le
 oelle parut. Rivière mourut,
 juillet 1734, à la Vêrune, où
 it une agréable propriété; et
 tribua sa mort à une fièvre

maligne qu'il contracta en visitant
 des indigents, au soulagement des-
 quels il se montra toujours très-dé-
 voué. Gauteron a publié un Éloge
 de Rivière, qui a été imprimé dans
 le second volume des Mémoires de
 la société royale des sciences de
 Montpellier.

D—G—S.

RIVIÈRE (CHARLES). *Voy. Du-*
FRESNY.

RIVIÈRE (BON-FRANÇOIS), théo-
 logien appelant, plus connu sous le
 nom de *Pelvert*, né à Rouen, le 5 août
 1714, étudia chez les Jésuites de cette
 ville, et ensuite à l'université de Pa-
 ris. Il entra dans une communauté de
 clercs formée sur la paroisse de Saint-
 Germain-l'Auxerrois, et fut attiré
 dans le diocèse de Troyes, par M.
 Bossuet, évêque de ce siège, qui lui
 procura des bénéfices, et l'admit aux
 ordres. Le même prélat le nomma
 professeur de théologie dans son sé-
 minaire; mais Rivière occupa peu
 cette place. M. Bossuet ayant donné
 sa démission de son évêché, eut pour
 successeur M. Poncet de La Rivière,
 qui suivit d'autres errements. Pelvert,
 congédié, se retira d'abord dans la
 communauté de Saint-Josse, à Paris,
 puis alla demeurer avec l'abbé Menil-
 drien. Son refus de signer le formu-
 laire, l'empêcha d'exercer aucune
 fonction dans les paroisses; son goût
 le portait d'ailleurs vers la retraite,
 et le travail du cabinet. Il fut envoyé,
 en 1763, au concile d'Utrecht, et y
 assista ainsi que l'abbé Duhamel. Il
 mourut à Paris, le 18 janvier 1781,
 ayant publié un assez grand nombre
 d'écrits sur des matières de théologie
 et de controverse, ou pour la dé-
 fense des opinions qu'il avait embras-
 sées. Ces écrits, qui ont tous paru
 anonymes, sont : I. *Dissertations*
théologiques et canoniques, sur l'ap-
probation nécessaire pour adminis-

trer le sacrement de pénitence, 1755, in-12. II. *Dénonciation de la Doctrine des ci-devant soi-disant Jésuites*, aux archevêques et évêques, 1767, in-12. III. *Deux Lettres sur la distinction de religion naturelle, et de religion révélée, et sur les opinions théologiques*, 1769, in-12. A ces Lettres, Pelvert en ajouta successivement trois autres, l'une, en 1770, en réponse à une critique des deux premières, par un docteur de la faculté, une autre, la même année, sur l'ouvrage de Maleville, intitulé : *Examen approfondi des difficultés de Rousseau, contre la religion chrétienne*, et enfin une dernière Lettre, en réponse à un écrit d'un docteur contre la troisième. Ces cinq Lettres réunies forment 2 vol. in-12, et sont très-rares. IV. *Six Lettres d'un théologien où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. in-12 : ces écrivains étaient quatre anciens jésuites, Delamare, Floris, Paulian et Nonnotte, auxquels Pelvert reproche de graves erreurs sur le péché originel, sur les œuvres et le salut des infidèles, sur la liberté, la grâce et la morale. Ces lettres sont terminées par une Dissertation sur la croyance des simples. V. *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la Messe*, 1779, in-12 : on a raconté, à l'article de PLOWDEN (XXV, 87), ce qui donna lieu à cette dissertation, et la controverse où Pelvert se trouva engagé. La plupart des appelants blâmèrent sa conduite en cette circonstance, et l'accusèrent d'avoir manqué d'égards pour Plowden. Il parut en outre plusieurs écrits contre sa doctrine; on en a donné la liste à l'article cité. Pelvert y répondit par : VI. *Défense de la*

dissertation, ou Réfutation de *torze écrits*, 1781, 3 vol. in-12; cette *Défense* ne finit qu'à la mort de l'auteur. V. *une Religieuse sur la lire les Réflexions morales sur les Nouvelles ecclésiastiques*, 1781, in-12 : nous n'osons pas dire que cette lettre soit de Pelvert, mais qu'elle soit de Pelvert parut qu'après sa mort. *sition succincte, et contre la doctrine des anciens philosophes*, 1781, in-12; cet ouvrage, qui n'a pas mis la dernière main, est dirigé contre les incrédules, et établit la nécessité, l'existence de la révélation du Traité latin de la grâce et la prédestination, 4°.; et l'on dit qu'il la nombre de Manuscrits, des Extraits des Pères, des Traités de Théologie, des Commentaires sur l'Écriture, des Mémoires sur l'histoire de l'église, et sur l'affaire de

RIVIÈRE (ROCHER), fameux astrologue et alchimiste, dans le seizième siècle, avait professé la théologie (V. RIBIT); et il fut des principes du calvinisme, avoir terminé ses études à Paris, et commença son art, avec une vogue. Monantheuil, à la faculté de médecine le droit d'exercer sans examen, et obtint le parlement, qui lui enjoint de cette ville sous la sanction corporelle. Le seigneur de Monantheuil rendit, en faveur de ce charlatan, parut si

t dans son épi
 du collège de
 La Rivière ne
 ; il transposa ses tréteaux
 et parvint à obtenir le titre
 in du parlement de Brota-
 et l'occasion d'être utile,
 maladie grave, au duc de
 , qui se déclara son protec-
 teur aussi les bonnes grâces
 le Beuillon. Ce seigneur,
 même avec lui à Paris, le pré-
 leri IV^e et le fit agréer, en
 sur la place de premier mé-
 rite par la mort de Dali-
 s'attacha surtout à mériter
 de Gabrielle d'Estrées,
 dans le projet qu'elle avait
 d'épouser le roi à l'épouser.
 e, comblé des faveurs de la
 urt à Paris, le 5 novembre
 sa urage avancé. L'egrain,
 mal resté manuscrit, rap-
 La Rivière, peu d'instants
 mort, fit venir ses domes-
 leur distribua son argent,
 et ses meubles, en leur pres-
 e sortir de sa maison sur-
 ; et que ses confrères, venus
 ire visite, lui ayant témoi-
 surprise d'avoir trouvé sa
 me et ses chambres vides,
 t : « Adieu, Messieurs, il
 e temps que je m'en aille
 que mon bagage est par-
 ur faire sentir la fausseté
 anecdote, il suffit de dire
 ivière était marié, et qu'il
 fils, dont on lit des vers, à
 son dernier ouvrage. Dau-
 présente cet empirique com-
 me d'un caractère très-
 dant. « Il est, dit-il, bon
 et très-bon paracelsiste ; il
 ame comme de son corps,
 in pour le profit, et hu-
 ur la guérison de son ame

(Confession de Sancy, ch. II). »
 Sally le regardait aussi comme un
 homme qui n'avait pas grande reli-
 gion, quoiqu'il inclinât plus à la ré-
 formée qu'à la catholique romaine.
 Il paraît cependant qu'il reconnut
 ses erreurs, et qu'il en témoigna un
 sincère repentir, dans sa dernière
 maladie. L'Etoile, en annonçant sa
 mort, ajouta : « On ne peut dire de
 lui autre chose, sinon que le prover-
 be, *Telle vie telle fin*, est failli en
 lui, et que ça été le bon larron, que
 Dieu a regardé, pour lui faire misé-
 ricorde (Journal de Henri IV). » On
 a vu plus haut que La Rivière se mêloit
 d'astrologie. Le bon Henri eut le ma-
 blaise de lui faire tirer l'horoscope
 de son dauphin, depuis, Louis XIII,
 il s'en défendit long-temps : mais en-
 fin, forcé par le roi, dont sa résis-
 tance avait excité la curiosité, il lui
 prédit que ce jeune prince s'attaché-
 rait à ses opinions, et que cependant
 il s'abandonnerait à celles des autres ;
 qu'il aurait beaucoup à souffrir des
 Huguenots, qu'il serait de grandes
 choses, et qu'il vivrait âge d'homme.
 Ces prédictions affligèrent le cœur
 trop sensible de Henri IV, qui aurait
 pu cependant en deviner une partie,
 aussi bien que son astrologue. La Ri-
 vière a passé, de son temps, « pour
 un grand amateur de philosophie
 naturelle, et curieux de secrets ca-
 chés en icelle. » Il avait, dit-on,
 comme naturaliste, une réputation
 aussi étendue que celle de Rabe-
 lais ; mais il n'en est pas moins fort
 étonnant qu'Eloy dise qu'il était
 également savant dans les belles-
 lettres, la philosophie et la mé-
 decine. C'était un empirique, qui
 avait de l'esprit et du savoir-faire,
 mais rien de plus. On a de lui : I.
Discours sur la signification de la
comète apparue en Occident, au

signe du Sagittaire, le 10 nov., Rennes, 1577, in-4°. II. *Le Demosterion, auquel sont contenus ccc aphorismes latins et françois, sommaire véritable de la doctrine paracelsique, extraite de lui, en la plupart*, Rennes, 1578, in-4°. III. *Petit Traité de l'antiquité et de la singularité de la Bretagne armorique*, ibid., 1578, in-4°. Cet ouvrage est ordinairement réuni au précédent; mais il n'en forme pas une partie essentielle. Tous les deux sont rares et recherchés des curieux. Dans son *Traité de la Bretagne*, il parle des eaux minérales qui se trouvent dans cette province, des métaux, minéraux, marcassites, des terres et de leur propriété, du cristal, etc. IV. *Sommaire défense aux demandes, questions et interrogatoires des docteurs de la faculté de médecine*, Paris, 1571, in-8°. (1) V. *Premier Traité de l'homme et son essentielle anatomie, avec les éléments et ce qui est en eux, de ses maladies, médecine et absolus remèdes*, etc., Paris, 1580, in-8°. On y trouve, dit Eloy, peu d'anatomie, mais beaucoup de verbiage inintelligible. Il annonçait à cet ouvrage une suite, qui heureusement n'a point paru. VI. *Traité du remède contre la peste, charbon et pleurésie*, Paris, 1580, in-8°. VII. *Conformité de l'ancienne et moderne médecine, d'Hippocrate à Paracelse, divisée en huit pauses ou journées*; et, à la fin, *Hippocratis et Paracelsi sententiarum unitas*, Rennes, 1592, in-8°; ouvrage singulier et recherché.

W—s.

(1) La faculté y opposa : *Truy discours des interrogatoires faits en la présence de Messieurs de la cour du parlement à Roc le Baillif, surnommé LA RIVIERE, sur certains points de sa doctrine*, Paris, L'Huillier, in-8°. de 156 pag. Ce livre est fort curieux, et fait bien connaître l'ignorance grossière de ce charlatan.

RIVIERE (LOUIS BARRÉ) nu sous le nom d'abbé DE L'ÉTÉ régent au collège du L Paris, et ensuite aumônier que de Cahors, qui le pla de Gaston de France, duc d C'était un homme fin e d'un caractère vil et mépi s'insinua dans les bonnes prince, en flattant ses pass quand il fut maître de sa c il en abusa, en révélant s au cardinal Mazarin. Ses et ses lâches complaisances raient dû lui mériter un a tement, lui valurent plusie abbayes, et enfin l'évêch gres, auquel était attachée C'est à sa nomination à que Boileau fait allusion deux vers de la première s

..... Le sort burlesque, en ce si
D'un pédant quand il veut sait faire un

Cet homme n'était cepen encore satisfait de sa fortune le voyage de Rome, da d'obtenir le chapeau de mais il ne put y réüssir. personnes assurent ceper venait d'être nommé à cet lorsqu'il mourut à Paris, Sa mort consola ceux qui avec peine son élévation; lins s'égayèrent sur sou c des épigrammes satiriques roye en rapporte deux da tion du *Menagiana*, tome 320, et on lui attribue la Le testament de cet évêqu pièce tout-à-fait bouffon autres articles singuliers mérite d'être cité : « Je ne à mon maître-d'hôtel, l y a dix-huit ans qu'il est i vice. »

RIVIERE (..... M LA), célèbre économiste

d'une famille. En 1747, le parlement de Paris, peu de temps après, de la Martinique. A son retour de cette colonie, il devint disciple de Quesnay (V. et se fit bientôt connaître par un ouvrage intitulé : *l'ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, que ses partisans regardent sans façon au-dessus de toutes les lois (1). Le prince alors ministre de Russie à Paris fut l'un de ses plus grands admirateurs. Chargé par l'impératrice de lui procurer un homme capable de l'aider dans la rédaction du nouveau code qu'elle voulait donner à son vaste empire, elle choisit La Rivière, qui fut celui-ci avait promis de se rendre en Russie avant la fin de l'année pour la réunion des provinces à Moscou ; mais après plus d'un mois à Berlin de se débarrasser des fatigues du ministère, il continua sa marche avec sa famille, qu'il n'arriva dans Saint-Petersbourg, que huit jours après le départ de Catherine. L'impératrice, lui donna l'ordre de se rendre où il était : elle revint à Paris ; mais elle ne fit point connaître à La Rivière de son arrivée, et il ignora pas le moindre desir de quitter la France. Ayant fini par demande la permission de quitter la Russie, il fut très-courte, et le Saint-Petersbourg, se hâta de le renvoyer hautement d'elle et de

ses ministres. « J'ai été plus d'une fois étonné, dit Thiebault, de la chaleur et de la franchise avec lesquelles il s'en expliquait (Voy. les *Souvenirs de Berlin*, 3^e édit., II, 310-16). » En repassant dans la capitale de la Prusse, il eut plusieurs conférences avec le prince Henri, qui parut goûter ses idées de réforme. La Rivière était un homme d'esprit, et d'une physionomie agréable, très-vif, et plus agréable encore à entendre qu'à lire ; mais son ton d'oracle, et la singularité de ses plans, prétaient beaucoup au ridicule. Voltaire, Grimm et l'abbé Galiani, se sont égayés souvent aux dépens du pauvre Solon nommé La Rivière (Voy. les *Lettres* de Voltaire à l'impératrice de Russie, et la *Correspondance* de Grimm). Fatigué des discussions des économistes, il prit le parti du silence, qu'il ne rompit qu'en 1789, par une *Lettre* adressée au comité des finances de l'assemblée nationale. Il fut témoin des malheurs de la révolution, qu'il avait prédite en indiquant les moyens qu'il croyait les plus propres à la prévenir ; mais il eut le bonheur d'échapper aux proscriptions, et mourut, en 1793 ou 1794, dans un âge avancé. La Rivière a été l'un des collaborateurs du *Journal d'agriculture*. On connaît de lui : 1. *L'Ordre naturel et essentiel des sociétés politiques*, Paris, 1767, in-4^e, ou 2 vol. in-12. Cet ouvrage, oublié depuis longtemps, est un exposé des principes des économistes. Selon La Rivière, la société n'a point d'autre base que la propriété foncière, garantie par les lois. Les lois positives, dérivant de la nature de l'homme, sont l'ouvrage de Dieu ; mais leur application appartient au pouvoir législatif, qui ne peut être exercé que par un seul :

meur de Galatin me mande que le *l'ordre essentiel*, est fort au-dessus de tout ce que vous m'avez dit. N'est-ce pas le livre que vous m'avez dit de tout ? Le titre m'en donne de Voltaire à Damilaville, 8

il réside essentiellement dans le prince ou le souverain, qui réunit en même temps la force nécessaire pour l'exécution : c'est ce que les économistes entendent par le despotisme légal. Cette forme de gouvernement est, selon eux, la meilleure de toutes, puisqu'elle seule garantit à l'homme la propriété et la jouissance des droits qui en dérivent. Elle est sans inconvénient pour les peuples, puisque les souverains sont intéressés à donner de bonnes lois à leurs sujets, et à multiplier leurs richesses, dont une partie entre dans les coffres de l'état. Les richesses sont le produit des terres. L'impôt, pour être équitable, ne peut être établi que sur les bénéfices de l'agriculture ; et il doit être unique pour ne pas former de doubles emplois qui détruiraient le droit de propriété, et ruineraient l'agriculture, etc. La Rivière pensait que l'adoption de ce système n'offrait aucune difficulté. Voltaire en jugeait autrement : « Je ne sais pas, » dit-il, si c'est parce que je cultive » quelques arpents de terre, que je » n'aime point que les terres soient » seules chargées d'impôts (*Lettre à Chardon*, 25 décembre 1767). » L'abbé de Mably, adversaire déclaré du despotisme légal, a réfuté l'ouvrage de La Rivière, dans une suite de lettres, intitulée : *Doutes proposés aux philosophes économistes* (Voy. MABLY, xxvi, 9). II. *L'Intérêt général de l'état, ou la liberté du commerce des blés, démontrée conforme au droit naturel*, etc. ; avec la réfutation d'un nouveau système publié en forme de *Dialogues sur le commerce des blés*, 1770, in-12. L'abbé Galiani, que La Rivière avait en vue, fit une parodie de cet ouvrage, et en adressa le manuscrit à M^{me}. d'Épinay, pour en amuser Grimm et ses

amis (Voy. la *Correspondance* de Galiani, édit. de Treuttel et Wurtz, 1807). « Ce n'est point une » santerie, dit-il, mais une » tion complète, pour » geant les noms des choses » subsister tous les » de M. de La Rivière » tant on en découvre » tie, tantôt l'absurdité » rience a démontré qu'il » querelle sur le commerce » l'abbé Galiani avait » les économistes (Voy. Galiani, » *De l'instruction publique*, » déclarations morales et » la nécessité, la nature » cette instruction, Paris, » 8°. Ce sujet, si important » rédacteurs du *Journal de » est développé en peu de » de la manière la plus » (V. février 1776, 1777, » *tre sur les économistes*, » in-12 (1787), in-8°. » logie de leurs principes » insérée dans le *Dictionnaire » nomie politique* de l'abbé » méthodique, à l'article » (tom. 1, 186). V. » *siieurs les députés du » mité des finances de la » nationale*, 1789, in-8°, » dans le *Moniteur*. La Rivière » en partie le système de » *Essai sur les maximes » fondamentales de la » française*, ou canevas de la » constitutionnel, pour servir » à l'ouvrage intitulé : *Le » Français*, 1789, in-8°. » VII. *Palladium de la » politique, ou Régénération » de la France*, 1790, in-8°. » *L'Heureuse nation*, ou » gouvernement des Français » souverainement libre et »*

bsolu des lois, 1792, 2
Ces deux derniers ouvrages la *Lettre* au comité des ont été quelquefois attribués par erreur, à M. Henri (Voy. la *Biographie des vivants*, IV, 113). W-s.

ÈRE (MATTHIAS PON-
LA), évêque de Troyes, en 1707, était neveu du même nom, mort évêque en 1730. Étant entré aussitôt ecclésiastique, il fut curé de Séez, et fut nommé, à l'évêché de Troyes, à la démission de M. Bossuet. Son administration fut très-orageuse. Il lutta contre les appelants, et fut en force dans ce diocèse, contre plusieurs ecclésiastiques, longtemps démiellés avec son caractère des curés et avec les maîtres de Troyes. Ces derniers ne purent lui des sentences pour l'administrer les sacrements ecclésiastiques. L'évêque, l'ayant renvoyé à Méry; et, ayant pu le faire et Écrites pour sa démission fut frappé de plusieurs arrêts de la cour de Paris, et de l'abbaye de Morbach, en Alsace, dans son diocèse, en 1758, à l'abbaye, qu'il refusa: il donna la démission du siège de Troyes, et revint à l'abbaye de Saint-Benoît. Il fut fait, peu de temps, aumônier du roi de France, et après avoir été plusieurs fois dans la capitale, il mourut, à Paris, le 5 avril 1792.

Saint-Marc, le 5 avril 1792, le plus ingénieux qu'éloquence brillant que naturel, sa sagesse n'est pas soutenue; et dans sa *guerre* ses Oraison funèbres, dans lesquelles on trouve

cependant de véritables beautés. Outre ses *Lettres pastorales*, et un *Discours sur le Goût*, inséré dans les *Recueils* de l'académie de Nancy, dont ce prélat était membre, on cite de lui: *Les Oraison funèbres* de la reine de Pologne, 1742; — de M^{me}. Anne-Henriette de France, 1752; — de M^{me}. Louise-Élisabeth, duchesse de Parme, 1760; — de la reine de France (Marie-Leczinska), 1768; et du roi Louis XV, 1772. — Le *Sermon* qu'il prononça pour la prise d'habit de M^{me}. Louise, aux Carmélites de Saint Denis, est estimé. Il a été traduit en espagnol.

P—C—T et W—s.

RIVINUS (ANDRÉ BACHMAN, nom qu'il traduisit en latin par celui de RIVINUS), était savant médecin et philologue, né, en 1600, à Halle en Saxe, d'une famille patricienne. Son père, chargé d'enfants et n'ayant qu'une fortune médiocre à leur laisser, le força, de bonne heure, d'entrer dans une maison de commerce; mais une maladie contagieuse, qui fit de grands ravages en Saxe, enleva, dans l'espace de quelques semaines, ses frères et ses sœurs; et Rivinus obtint la permission de reprendre ses études. Après avoir continué ses humanités avec succès, il se décida pour la profession de médecin, et termina ses cours à l'université de Jéna. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, lui fit entreprendre différents voyages. Il visita l'Angleterre, les Pays-Bas et la France, pour entendre les professeurs et les praticiens les plus éclairés. A son retour en Saxe, il voulut se faire recevoir à la faculté de philosophie de Leipzig; mais il interrompit ses examens pour accepter le rectorat du gymnase de Nordhausen, qu'il conserva trois ans. Il revint, en 1631, à Leipzig.

s'y fit agréger à la faculté de philosophie, et obtint l'autorisation de donner des leçons. En 1635, il fut pourvu de la chaire de poésie, vacante par la retraite du titulaire; mais il n'en continua pas moins de se livrer à l'étude et à la pratique de la médecine. Rivinus avait déjà fait connaître son érudition par des thèses et quelques autres opuscules, lorsqu'en 1638 il s'avisa de mettre au jour un livre de magie naturelle, connu sous le nom de *Kiranides*. Cet ouvrage, que la plupart des savants regardaient comme d'une haute antiquité, est attribué par les uns à Kiranus ou Kiranis, prétendu roi de Perse, et par d'autres à Blaise d'Afrique, disciple de Géber (V. sur cet ouvrage le *Dictionn. de Prosp. Marchand*, au mot *Kiranides*). Reinesius, qui désirait vivement de le connaître, ne put s'empêcher, après l'avoir lu, de témoigner sa surprise qu'un aussi savant homme que Rivinus se fût fait l'éditeur d'un Recueil de formules et de recettes vraiment ridicules. Rivinus, piqué, lui répondit avec aigreur, par un écrit intitulé : *Lanx satura*, 1649, in-4°. Cette satire est si rare, qu'on n'en connaît aucun exemplaire, même dans les grandes bibliothèques de l'Allemagne. Il voulut ensuite étouffer cette misérable querelle, dans laquelle tous les torts étaient de son côté; mais, malgré toutes ses démarches, il ne put empêcher Reinesius de publier la *Defensio variarum lectionum* (Voy. REINESIUS) : critique trop vive peut-être, mais juste, du Kiranides et de son éditeur. Cette dispute empoisonna les dernières années de la vie de Rivinus. Il s'était fait recevoir docteur en médecine, en 1644; et après avoir été revêtu des premières dignités de l'académie,

il fut pourvu de la chaire de médecine, en 1655: mais à peine temps d'en prendre possession qu'il mourut, le 4 avril 1656, un âge peu avancé. Marié trois fois, il eut, de ses deux dernières femmes, une fille et neuf garçons dont six sont distingués par leurs talents: l'un comme prédicateur, le second comme jurisconsulte, et le troisième comme médecin naturaliste (article ci-dessous). Tous les ouvrages de Rivinus sont rares, soit qu'il imprimant à ses frais, il n'en ait tiré qu'un petit nombre d'exemplaires, soit, comme le dit Vogt, ses héritiers les aient vendus au plus offrant (V. Vogt, *Catalog. rarior.*, page 582). Niebuhr a donné les titres de trente-neuf ouvrages de Rivinus dans la suite de sa Notice sur Reinesius dans ses *Mémoires*, tome I, p. 175; mais cette liste est incomplète. Outre des éditions du *Liber de Medicis*, 1644, in-4°, et un *Commentaire* qui, selon Éloy, ne fait pas l'honneur de sa médecine, mais qui n'en a pas moins été réimprimé dans la *Cum notis variorum*; — de l'*Épigramme*, Gotha, 1650, et l'*Hexameron*, 1657, in-8°; — de l'*Hexameron* de Dracontius (Voy. ce nom); — du *Commonitorium* de Reinesius (V. ce nom), et des *vers* de Rivinus des *Thèses* de médecine et de philosophie, et des *sertations philologiques*, ai plusieurs pièces de vers. On se contentera de citer : I. *Carminum sive cœlum terrestre, poëticon tilingue*, Leipzig, 1631, in-8°. II. *Hecatomba laudum et gratiarum ludis iterum secularibus, ob tam in Germaniâ chalcographiam*, ibid., 1640, in-4°; c'est une

du *Carmen seculare* d'Horace, et de quelques épigrammes: Wolf s'érige dans le tome 1^{er}. des *Momenta typograph.* III. *Panegy-declamatio, quæ artis typographicæ initia, progressus, nobilitas et utilitas celebrantur*, ibid., 1701, in-4^o, et dans le *Recueil de la suite du précédent*. IV. *Ung. Entscheidungen*, etc., c'est-à-dire : *Controversie de artis typographicæ inventionis sedata*; cette œuvre, traduite en latin par Louis Wolf, a été publiée par Wolf, l'ouvrage cité, tome 1^{er}, 1031-1032. *Quæstio philo-physico-logica emilia, salaciâ et malaciâ, seu is reciproci æstuatione*, ibid., 1701, in-4^o; réimprimé par Grævius, dans le *Syntagma variar. dissertation.*, Utrecht, 1701. VI. *Tribe maiana exoterica de patricis maianis, maicampis et aliis, maialibusque aliis*, ibid., 1701, in-4^o; inséré dans la *Colloquii rarissimi. Dissertation. ex Grævii*, Utrecht, 1716, t. 1, 536-621. VII. *Dissertatio etalimæ*, c'est une espèce d'osier; insér. ibid., 1654, in-4^o. VIII. Ch. Schläyer dans le *Fasces Dissertation. rarior.*, Helms-ter, 1743, in-4^o, 107. VIII. *Dissertatio de pollinibus sive cadaverum humanorum curatione et sordibus turis, vulgò dictâ balneatione*, ibid., 1655, in-4^o. *Veterum quorundam honorum etiam libri et reliquæ singulæ materiam et rem medicâ*, ibid., 1655, in-8^o; recueil des anciens livres de médecine et de matière médicale, sur lequel on peut voir Boerhaave, *Catal. libror. rarior.*, 1703. Voyez pour plus de détails, le *Catal. de Sixtus*, t. IV, pag. 107. W—s.

RIVINUS (AUGUSTE QUIRIN), médecin et botaniste, troisième fils du précédent, naquit à Leipzig, le 9 déc. 1652. Il perdit son père à l'âge de quatre ans; mais son éducation fut favorisée par la munificence de son souverain, l'électeur de Saxe. Il fut reçu docteur en médecine, en 1676, nommé professeur de physiologie et de botanique, en 1691, devint doyen de la faculté, en 1709, et mourut d'une pleurésie, le 30 décembre 1723. Il était passionné pour l'astronomie, et s'était tellement affaibli la vue, en observant les taches du soleil, qu'il fut presque aveugle les dernières années de sa vie. Ses Dissertations médicales ne sont pas sans mérite: on y trouve de bonnes observations et quelques découvertes anatomiques, telles que celle qu'il fit, en 1679, de deux nouveaux canaux excréteurs des deux glandes sublinguales, placées immédiatement pardessus les canaux excréteurs de Warthon. Quant à celle d'un trou (*hiatus Rivinianus*) placé à la partie postérieure, au côté et presque au haut du marteau, qu'il annonça en 1689, et qu'il décrit, dans son *Traité De auditus vitis*, elle lui a été contestée; et l'existence même de ce trou est révoquée en doute (Voyez Portal, *Hist. de l'anatomie*, III, 570): mais c'est comme botaniste que le nom de Rivinus mérite de passer à la postérité. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il publia son *Introductio generalis ad rem herbariam*, Leipzig, 1690, in-fol.; ouvrage important, imprimé avec luxe, et qui semblait devoir faire une vive sensation: il paraît qu'il produisit peu d'effet. Un titre si simple ne semblait annoncer que la préface d'un ouvrage; et elle est devenue l'ouvrage lui-même. Elle précédait seulement un *Specimen*,

ou échantillon du grand travail dont s'occupait l'auteur, avec 135 plantes gravées sur 125 planches des mieux exécutées qu'on eût encore vues ; elles étaient du format in-fol. le plus grand possible, sur papier impérial. Ce texte était contenu dans trente-huit pages de même format, mais d'un caractère si gros, qu'il eût pu être renfermé dans le même nombre de pages in-8°. ; et c'est là que repose toute la gloire de Rivinus. Traçant d'abord avec rapidité l'histoire de la science, il indique les principaux obstacles qui se sont opposés à ses progrès, et il propose les moyens de s'en garantir. Sa diction est presque oratoire, et son style soutenu ; mais, de temps en temps, il émet des propositions dont quelques-unes sont consacrées comme aphorismes. Suivant lui, la botanique consiste dans ces deux points capitaux : 1°. connaître les plantes ; 2°. leur appliquer un nom. Ainsi, selon lui, la perfection de la nomenclature est celle de la science. Il blâme surtout la longueur des *phrases* qui étaient alors en usage ; et il fait sentir l'inconvénient de les introduire dans les ordonnances pharmaceutiques, à la place des noms usités dans les boutiques, où ils avaient conservé leur simplicité. Il préférerait ceux-ci, tant qu'ils pouvaient s'accorder avec cette règle fondamentale qu'il établit : *Toutes les plantes qui se ressemblent, dans la fleur et le fruit, doivent porter le même nom, et vice versa*. Ainsi voilà le genre fondé définitivement, tel que Tournefort le voulait, et tel que Linné l'a prescrit. Quant aux espèces, il propose de les distinguer par une qualité prise de toutes les parties, et presque au hasard, des feuilles, des racines, des couleurs, des saveurs, et même des

pays ; en sorte qu'au fond les noms *triviaux*, que Linné plutot permettre que créer, devenus l'innovation la plus généralement adoptée de toutes, a introduites dans la science les variétés produites par dans les fleurs et les fruits ne trouve pas mauvais qu'on en fonde leurs délices, leur des noms ; mais il ne veut que le botaniste s'en occupe donc certain que, dans les pages de cette *Introduction* trouve la base du *Critic* de Linné. Ayant ainsi fini des plantes, il passe à l'ordre lequel il croit le plus convenable les ranger. C'est en créant la méthode qui doit devenir la *base*, expression qu'il emploie dans ce sens. Il veut que la méthode soit *universelle, distincte et constante*. Il revue celles qui avaient été classées par Césalpin, il trouve que c'est Césalpin qui approche le plus de la perfection, étant surtout la *base* ; et il insinue que la méthode de Ray, Rivinus, parle qu'en faisant les *phrases* de son auteur (1717, xxxvii, 159) ; cependant quelques-uns de ses défauts, grave, à son avis, est qu'il ne pour base les groupes précédemment, qui sont les familles *naturelles*, comme les bellifères, les labiées, les mineuses, etc., Ray veut pour chacun d'eux, de 1717, un nouveau point de division malgré cela, il est obligé de beaucoup de plantes sans

, sous le titre
 universel à di
 méthode : unique
 et le fruit, elle est de la
 de simplicité. Par la seule
 tion de la fleur, il partage,
 bleau synoptique, toutes les
 dix-huit classes. Ainsi elles
 sont manifestes ou n'en ont
 ni rejette sous le nom d'*im-*
 que depuis Linné a nommé
 ne. La fleur est parfaite ou
 n, ce qu'on nomme mainte-
 nants ou incomplètes; les com-
 ptes simples ou composées;
 complètes simples sont ré-
 m irrégulières, c'est-à-di-
 limbo de leur fleur forme
 une régulier ou irrégulier.
 on l'autre cas, le nombre
 s détermine la classe. Elles
 pétalées, dipétalées, etc. Il
 ux hexapétalées, et réunit
 n nombre ultérieur, sous
 n polypétalées. Les compo-
 partagées en trois classes
 fleuses, semi-flosculeuses
 de Tournefort). Il prévoit
 on soumettrait à l'examen
 ui, par l'effet de la culture
 ent, serait devenue double
 alors il recommande d'ob-
 sance, parce que là, dit-il,
 vera le nombre primitif. Il
 exemple la rose et l'œil-
 encore un point sur lequel
 de Linné. C'est par la con-
 seule du fruit, qu'il parta-
 x-huit classes en quatre-
 sections; et c'est encore
 ple énumération qu'il y par-
 fruits étant à une seule lo-
 lusieurs, dans le premier
 soit compter les graines,
 cond, les loges. Il est cer-
 premier aperçu, rien de
 ser que la marche de cette

méthode, ou plutôt de ce système.
 Il suffit donc d'avoir une seule fleur
 entre les doigts, pour découvrir à
 quelle classe appartient la plante
 dont elle est détachée; joignez-y le
 fruit, vous devez arriver au groupe
 dont elle porte le nom, c'est-à-dire,
 au genre dont elle fait partie. Ce
 n'est que pour reconnaître l'espèce,
 qu'il faut avoir recours à la plante
 entière; c'est alors seulement que
 vous savez si c'est un arbre ou une
 herbe. Rivinus effaçait donc cette
 antique division que l'on conservait
 religieusement. Tel était le plan qu'il
 s'était prescrit: voyons maintenant
 comment il l'a observé. Ainsi que
 nous l'avons annoncé, il n'en pu-
 blia qu'un *Specimen*, ou échantil-
 lon; c'était une de ses classes com-
 plètes: mais, au lieu de prendre la
 première de toutes, il prit celle qui
 commençait la division générale des
 irrégulières. Il donne, pour raison
 de ce choix, que leur caractère était
 le plus difficile à démêler: effective-
 ment, après l'avoir tracé d'abord
 très-simplement d'après Jungius, il
 le complique beaucoup par les ex-
 plications qu'il ajoute: ainsi, dit-il,
 quoiqu'au premier coup-d'œil, une
 fleur paraisse régulière, si l'on s'a-
 perçoit, avec un peu plus d'attention,
 qu'une de ses coupures est ou plus
 longue ou plus courte, cela suffit
 pour la déclarer irrégulière: il en
 est de même, si le style ne part pas
 juste du milieu de la fleur; si les
 étamines ne correspondent pas en
 nombre proportionnel avec les dé-
 coupures: en un mot, dit-il, le plus
 léger motif de doute de la régularité
 d'une fleur, suffit pour la déclarer
 irrégulière: il crut donc avoir be-
 soin de s'expliquer par des exemples.
 Il faut remarquer ici que dans cette
 seule phrase on entrevoit plusieurs

considérations importantes, qu'il avait passées sous silence dans le cours de son introduction ; par exemple , c'est la seule fois qu'il énonce le mot d'*étamine* , et c'est pour signaler l'un des attributs de cette partie , le plus utile pour la *classification* , leur rapport numérique avec les parties de la corolle ou du calice ; mais Jungeus l'avait déjà indiqué. Tel est le travail de Rivinus sur la fleur monopétale irrégulière. Un second tableau synoptique, fondé d'abord sur la structure du fruit , ensuite sur la numération de ses parties , mène aux genres ; mais elles sont divisées fort inégalement , puisque , par la considération de quatre graines nues , il en sépare quatre-vingt-un : une seconde division les partage encore fort inégalement , car d'un côté se trouvent seulement cinq *borraginées* , et de l'autre soixante-dix-huit *labiées* ; mais elles entraîneraient avec elles toute la famille sans aucun mélange : c'était la plus ample monographie qu'on en eût encore publiée ; Rivinus a été obligé de revenir à la considération de la corolle , ou de ce qu'il nomme simplement la fleur , pour continuer son tableau synoptique. Il mène donc à une suite de noms qui doivent être considérés comme *génériques* : le plus grand nombre est, comme il se l'était prescrit , d'un seul mot ; mais quelques-uns , pour conserver la nomenclature officinale , sont composés de deux, comme *Origanum spurium*. Un autre groupe de vingt-cinq plantes environ , est encore formé d'une série assez généralement adoptée , celle des *personées* de Tournefort. De ce tableau synoptique, il résulte environ soixante-dix noms qu'il regarde comme *génériques* : il les reprend de suite , en leur ajoutant

une description plus ou moins due des parties de leur fleur et fruit. Il en résulte ainsi un *tère générique*. La seconde li du *Specimen* parut en 1691 l'avant-propos , Rivinus dit laissé de côté à dessein les classes de *dipétales* et de *tri irrégulières* , vu leur petit pour arriver aux *tétrapétales* lières. De 137 planches , aux exécutées que les premières , partiennent de même à une très-bien circonscrite , les *neuses* ; une seule étrangère troubler , la *fumeterre bulbe* tableau synoptique amène 5 *génériques* , dont 41 appar aux légumineuses : ainsi c'est une belle monographie. Les males sont rapportées à cette seulement parce que leur *donculé* est rejeté d'un côté. sième livraison ne parut qu'elle embrasse les *pentapétalières* dans 139 planche la majeure partie comprenant les *ombellifères* des 67 genres auxquels ce tableau synoptique , 55 appent à cette famille. Il est que le plus grand nombre dtes qui la composent , onfment les fleurs *irrégulières* : il y en a aussi qui paraissent *régulières* : pour les ramautres , Rivinus s'appuie sur styles qui sont jetés hors tre. A l'imitation de Morisc entièrement sur la forme qu'il détermine leur caractère rapporte à cette classe plusieurs , comme les casses et ronier d'Inde , qu'à l'imitation de Tournefort , il nomme *hippocistis* ; mais il est plus exact dans la description de son fi

Il est à trois l.
 on ait souvent
 rve dans la m..... A
 livraisons; Rivinus ajou-
 sivement diverses planches
 s dans ces trois classes, et
 lques-unes appartiennent à
 es figurées pour la première
 is elles manquent en tout ou
 dans le plus grand nombre
 plaires; ce qui peut venir
 des ne sont pas numérotées.
 core plus rarement qu'on
 rocurer un quatrième *Spe-*
 jas Ludwig fit paraître plu-
 mées après la mort de Ri-
 contient les *hexapétales*
 us, dont le plus grand
 appartient à la famille des
 r. C'est donc environ cinq
 ures que Rivinus a fait exé-
 guisamment; mais nulle-
 a fait le recensement de ce
 rail: elles sont aussi gran-
 elles de l'*Hortus Malaba-*
 elles ont sur elles l'avan-
 être pas pliées: mais si dans
 de Rheede, ce format a été
 nécessaire pour donner une
 gigantesque des plantes fi-
 ici c'est presque toujours
 beaucoup plus incommode
 d'autant qu'on n'y a ja-
 ert que le sommet de la
 le dessinateur évitant tou-
 représenter sa partie infé-
 rtout la racine. Cette par-
 cependant essentielle, sur-
 les ombellifères, où les feuil-
 lent quelquefois singulière-
 nivant qu'elles occupent le
 e bas de la plante: du reste,
 honneur au dessinateur et
 ur, pour la manière dont
 exécutées; mais ni l'un, ni
 ne sont nommés nulle part.
 mais très-bien qu'elles ont

été peintes sur le vivant; il n'est pas
 moins évident que c'est dans les
 jardins seulement qu'on a pris leur
 modèle, ce que dénote une sorte
 d'embonpoint qu'elles doivent à la
 culture. Il paraît que Rivinus n'avait
 pas eu le loisir d'étendre au loin ses
 recherches: il ne cite qu'une herbo-
 risation faite par lui sur les monts
 Bructères. Ce n'était cependant que
 par ces figures qu'il voulait donner
 l'ensemble de sa méthode: aussi ne put
 il y parvenir dans une trentaine d'an-
 nées qu'il survécut à sa première li-
 vraison; d'ailleurs, outre l'incom-
 modité du format, son prix le met-
 tait hors de la portée des commen-
 çants. Ce ne fut que par les soins
 d'Heucher que l'on put connaître cet
 ensemble: c'est dans un simple ca-
 talogue qu'il publia, en 1711, mais
 avec la sanction de Rivinus; on y voit,
 comme dans les quatre classes pu-
 bliées, paraître des familles très-
 complètes, quoique troublées par
 un petit nombre de disparates: on
 est surpris de trouver parmi les
 composées le nénuphar et l'hellé-
 bore. Ainsi ces figures qui seules eus-
 sent suffi pour faire la réputation
 d'un botaniste, nuisirent à la sienne;
 il sentit cet inconvénient, et fit une
 première tentative pour y obvier: ce
 fut en publiant son *Introduction* à
 part, dans un petit volume in-8°,
 qui parut en 1696, et eut encore
 peu de succès; la troisième édi-
 tion, sous ce titre: *Introductio ge-
 neralis in rem herbariam; accedit
 corollarii loco responsio ad Joh.
 Jac. Dillenii objectiones*, Leipzig,
 mai, 1720, fut plus recherchée
 à cause de la réponse à Dillenius.
 Mais l'amertume de cette réponse,
 contre un homme qui, par la suite,
 acquit une plus grande réputation
 que lui en botanique, a laissé, peut-

être injustement, une idée défavorable du caractère de Rivinus. Dans une courte préface, l'auteur dit qu'il espère compléter son travail sur les plantes à fleurs irrégulières, en publiant, l'année suivante, celles à fleurs *hexapétales*; que, d'après cet exemple, on pourra facilement reconnaître les régulières; mais comme les plantes qui sont à fleurs *incomplètes*, ou qui n'en ont pas du tout, sont plus difficiles à débrouiller, il compte les publier, pour peu que ses autres occupations lui en laissent le temps. Il est clair, d'après ces expressions, que depuis vingt ans qu'il avait publié le dernier *Specimen*, il n'en avait préparé qu'un seul, celui qui contient les *orchidées*, et que publia Ludwig, long-temps après: ainsi ce que Cramer a dit, dans son *Tentamen botanicum*, que Rivinus ayant dépensé déjà quatre-vingt mille florins pour son ouvrage, ne put l'achever, et mourut dans la pauvreté, est au moins exagéré. Mais on peut croire que, vivant avec une sorte de magnificence, il ne laissa guère à son fils unique, Jean-Auguste Rivinus, que les matériaux qu'il avait recueillis. Celui-ci se montra digne de cette succession, en faisant soutenir une thèse, en 1723, *De terris sigillatis*; il y faisait connaître une collection de toutes les terres usitées en médecine, que son père avait rassemblées à grands frais: mais elle ne tarda pas à être dissipée, ainsi que tous les autres travaux qu'il avait préparés; car ce fils ne lui survécut que de deux ans. Il était né en 1692, et mourut en 1725. On regretta surtout les préparatifs que Rivinus avait faits pour composer l'Histoire des botanistes, accompagnée de leurs portraits. C'était l'extrait de sa bi-

bliothèque, la plus riche, dans sa partie, qu'on eût encore vue, le témoigne son Catalogue, publié en 1727, composé de 79 volumes, et accompagné de sa Vie, sous le titre de *Bibliotheca riviniana*. On peut consulter à l'Eloge funèbre, pièce académique publiée par G. F. Ienichen, l'année 1724, in-fol. Nous ne donnons ici le détail des critiques que le système ou la méthode de Rivinus; elle eut peu de partisans, mais beaucoup d'imitateurs, qui, s'emparant de la première tournure et retournant le progrès réel pour la science, fut le seul qui la reproduisit entier, en 1711. Chrétien Kéfer le nombre des parties à généralité; il supprima quelques-unes, en se fondant sur des positions qui passèrent long-temps pour des paradoxes: mais celle qui traitait de la germination, qu'il n'y avait de graines nues ou sans périsperme, est regardée maintenant comme une vérité incontestable. Ruppel, en 1718, effectua des changements plus utiles. Hebenstreit, en 1719, en répondant aux critiques qu'il avait faites contre la méthode de Rivinus, essaya de déterminer la suite de ses travaux. L'année 1737, fit quelques légères modifications; mais en 1742, à la mort de Linné, il y introduisit la considération des étamines, suivie par Gouan, en France, en 1765, et par Hill en Angleterre. Cramer chercha, d'abord, à perfectionner Rivinus, et ensuite en 1744, dans son *Methodus botanicum*, à combiner Rivinus avec Tournefort; et c'est tant, avec ce dernier, la disposition des arbres et des herbes, qu'il a troqué la classification.

minent en po-
aux synoptiq
urg, dans son re
archa, non sans quel-
à fonder la méthode na-
l'artificielle. Le princi-
de Rivinus est d'avoir
fondation des genres,
té la méthode artificiel-
s premiers par une no-
peu correcte. Quant à
ouva, par quelques pas-
royait au-delà de ce qu'il
é : ainsi, il avait ob-
le rapport numérique
s avec les divisions de
1°. que dans les fleurs
lies conservait ses divi-
sions ; 3°. en donnant
de la préférence qu'il
a fleur sur le fruit pour
ion, que la fleur venant
, on pouvait au moins
ment de ce fruit, et pré-
quelle serait sa forme :
mandait indirectement
r le pistil. Ces aperçus
es qui n'ont fructifié que
ein. Ainsi, Tournefort
le nombre des parties
était sujet à varier,
figure, prise en géné-
lins constante ; mais s'il
né la fixité du calice,
plus occupé de ce nom-
bre côté, prenant pour
ondaire les rapports du
cette fleur, il en si-
portance. Haller, en 1732,
rapport numérique des
omparé avec les parties
le ou du calice, faisait
rand pas à la science.
me abstraction qu'il crut
ue, prescrivant de ne re-
ces étamines, et de les
lément, la fit rétrogra-

der : d'un autre côté, il la faisait
avancer, en attirant l'attention sur
la composition du pistil. Wachen-
dorf, qui masqua une logique saine
sous un appareil gros, mit fin
à des subtilités prolongées par la
distinction de la corolle et du ca-
lice. Barbeau du Bourg, par une cou-
pe artificielle, la rendit plus com-
mode. Ce sont-là les vrais éléments
de la classification ; mais ils sont
encore épars. Il s'agit de les réu-
nir convenablement : c'est ce qu'on
n'a point encore fait. Ce n'est pou-
tant que par eux qu'une seule fleur
cueillie suffirait pour fixer la nomen-
clature de la plante dont elle a été
détachée. Rivinus n'en a employé
qu'une partie, et a seulement entrevu
les autres ; mais toutes avaient été si-
gnalées par Jussieu, 50 ans avant
lui. On peut croire que ce qui a em-
pêché Rivinus de donner à ses idées
sur la botanique tout le développe-
ment dont elles étaient susceptibles,
c'est la multiplicité et la variété de
ses occupations, qui lui étaient com-
mandées par les différentes chaires
qu'il remplissait. Cette cumulation,
assez ordinaire, à cette époque, dans
les universités, lui prescrivait de s'oc-
cuper à la-fois de physiologie ani-
male, de matière médicale, de chi-
mie et de botanique. De là les au-
tres ouvrages qu'il a publiés, et qui
n'étaient que le programme des thè-
ses qu'il faisait soutenir. Celles de ma-
tière médicale donnèrent lieu à l'ou-
vrage qu'il publia in-4°, en 1703, sous
ce titre : *Censura medicamentorum
officinalium*, qui reparut, en 1710,
dans une Collection de toutes ses
Dissertations académiques ou médi-
cales (au nombre de quarante-sept).
Il y fit voir que, par ignorance
de l'histoire naturelle, on employait
quelquefois des objets totalement diffé-

rents de ceux qui étaient prescrits. Dans une de ces thèses, soutenue en 1722 (in-4°, fig.), il attribue à une espèce de ciron, *acarus*, la démangeaison qu'on éprouve dans la gale. Cette thèse n'est point citée par Linné, dans ses *Exanthemata viva*. Enfin, Rivinus publia, en 1722, *Introductio ad chemiam*. Le P. Plumier voulut récompenser les travaux de cet homme justement célèbre, en donnant le nom de *Rivina* au genre qu'il forma d'un arbuste de la famille des atriplicées, qui, comme dit Linné, étant toujours verdoyant, portant à-la-fois des feuilles, des fleurs et des fruits, est digne du plus florissant botaniste de son temps. D. P—s.

RIVOIRE (ANTOINE), né à Lyon, le 13 mars 1709, entra dans l'ordre des Jésuites. Après la destruction de sa compagnie, il habita sa patrie, y devint membre de l'académie, et mourut vers 1789. On a de lui : I. *Traité sur les aimants artificiels*, 1752, in-12. II. *Nouveaux principes de perspective linéaire*, traduits de deux ouvrages, l'un anglais, du docteur Brook Taylor, l'autre latin, de M. Patrice Murdoch, avec un Essai sur le mélange des couleurs, de Newton, 1757, in-8°. III. *Histoire métallique de l'Europe*, ou *Catalogue des médailles modernes du cabinet de M. Poulhariez*, 1767, in-8°. IV. *Vie de St. Castor, évêque d'Apt*, 1768, in-12. La bibliothèque de Lyon conserve quelques-uns de ses manuscrits. Son Éloge, par M. Jars, fait partie des manuscrits de la même bibliothèque (Voy. n°. 138) des *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, par A.-F. Delandine). A. B—T.

RIZA (ALY), huitième imam de la race d'Aly, gendre de Mahomet, était fils de Mousa al Kadhem, qui fut le septième. Il naquit à Médine,

l'an 148 de l'hég. (765 de J. se rendit si recommandable par sa vertu et par sa piété, que le | Al-Mamoun, voulant apaiser les troubles excités dans l'empire man, depuis un siècle et demi le schisme qu'y avait occasionné la surpation successive des | Ommeyyades et Abbassides sur les descendants du prophète, et par les efforts de ceux-ci pour soutenir justes prétentions; crut devoir se rendre à l'imam Aly, auquel il donna le surnom de *Riza* ou *Redha* (ble à Dieu). Il le fit venir à dans le Khoraçan, le choisit pour gendre, et le déclara son successeur l'an 201 (817); mais cette impolitique mécontenta les | des, et leur mit les armes à la main contre le khalyfe qui avait voulu dépouiller de leurs droits. | d'Aly Riza, arrivée à Thous Khoraçan, l'an 203 (818), buée généralement au poison lui firent donner secrètement fin à leur révolte, et sauvèrent le trône d'Al-Mamoun (V. M. XXVI, 433). Le sépulchre d'Aly Riza est en si grande vénération chez les Persans et chez les peuples mahométans de tout le pays, qu'ils de toutes parts les visiter pour se faire | chehed, dont le nom a | celui de Thous, et signifie | pulcre par excellence, ou du martyr. Cette ville est | tée sainte: c'est un lieu d'asile pour les criminels; et un autre lieu, cité par Khondemir, où se fait ce pèlerinage est quatre-vingt fois plus méritoire devant Dieu que de la Mekke. Aly Riza passe pour l'un des fondateurs des religieux sofys. Il eut pour successeur Mohammed al-Djawad.

LA-BEG. Voy. MEUNIER II, 130.

(François), né à Madrid, en 1608, fut élève de Carducho. Dès son enfance, montra les rares dispositions de la nature. Aucune culture de son art ne pouvait lui servir ; mais une si grande facilité presque toujours chez lui pour la correction. Cependant cette absence de savoir improviser, pour lui, en peinture, lui obtint peu d'enthousiasme. En 1653, le roi de Tolède le choisit pour peindre, en remplacement d'Andrés Berruete, pour le récompenser des œuvres dont il avait orné la cathédrale de Tolède, en 1665, il lui confia, conjointement avec Carreño, la peinture des chapelles de la même église que celle du sanctuaire de la Vierge. Ces ouvrages les occupèrent pendant cinq années. En 1670, il obtint le titre de peintre du roi Philippe IV, titre que Charles II lui donna, et auquel ce monarque donna même une place à la cour. Une fois ayant empêché Carreño de peindre, dans un des appartements du palais royal de Madrid, la *Faustine*, Rizi fut chargé de terminer l'ouvrage commencé : il peignit, dans les angles du salon, de beaux sujets de sa composition sur des fonds d'or. Aidé de Carreño, d'Escalante et de Montañés, il dirigea la construction d'un bâtiment dit de la *Semaine sainte*, chargé de peintures allégoriques et historiques dont il était le peintre, avec les mêmes artistes. La *Galerie des Dames*. Mais ce fut le sceau à sa réputation, et les fresques qu'il exécuta dans le couvent de Saint Antoine de Madrid. Rizi avait, sur son art,

des principes qui l'ont empêché d'atteindre le degré de perfection auquel il était appelé : il préférait la facilité à la correction, et la peinture n'était pour lui qu'un moyen de s'enrichir. Mais si ses nombreux ouvrages pèchent par l'incorrection, ils se font tous remarquer par un coloris agréable, par une touche hardie, par des attitudes énergiques, et par une grande fécondité d'invention. Presque toutes les églises de Madrid, de Tolède, de Ségovie, d'Alcalá, le Retiro, le Pardo, sont enrichies de ses tableaux. Il cultiva également l'architecture. Il fut chargé, comme architecte, de la direction des décorations du théâtre du Retiro. Ce fut surtout dans cette partie qu'il déploya les richesses de son imagination ; mais c'est alors aussi que, donnant l'essor à la bizarrerie de son génie, il se livre à des écarts que le goût réproche. Son exemple ne mit cette manière que trop en vogue ; et elle se répandit dans toute l'Espagne. Charles II voulant élever, dans le monastère de l'Escorial un monument digne de recevoir le Saint-Sacrement, en confia l'exécution à Rizi ; il ne restait plus à terminer que le tableau destiné à voiler le tabernacle, lorsque l'artiste mourut le 2 avril 1685. Ce fut Claude Coello, son élève, que l'on chargea d'achever ce tableau, dont il fit un chef-d'œuvre. — Le frère Jean Rizi, frère du précédent, naquit à Madrid, en 1595, et fut élève de Jean-Baptiste Mayno. Ses progrès furent rapides. A quarante ans, il résolut d'embrasser la vie religieuse : il se présenta au monastère du Mont-Serrat ; mais n'ayant pas une dot suffisante, il fut refusé. Il demanda deux jours, s'enferma dans son atelier, peignit un *Christ* qu'il vendit,

et qui lui procura bien au-delà de ce dont il avait besoin. Il vint ensuite à Madrid, où il fut nommé abbé du couvent de Medina del Campo. En 1653, il passa à celui de San-Millan de la Cogolla, et y peignit trente tableaux d'église : il en exécuta aussi à Saint Jean-Baptiste, et à la cathédrale de Burgos. De retour au monastère de Saint-Martin, il se chargea de tous les tableaux du cloître. Ce fut alors qu'il se détermina, malgré son âge avancé, à se rendre à Rome, pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Il peignit quelques tableaux au Mont-Cassin. Le pape, charmé de ses vertus religieuses dont l'exercice de son art ne l'avait jamais détourné, lui conféra un évêché; mais sa mort, arrivée en 1675, l'empêcha d'en prendre possession. Il a composé un Traité de la peinture, dédié à la duchesse de Bejar, dont il avait été le maître de dessin. Le style de ce peintre est peu terminé, et ses ouvrages paraissent peints au premier coup : mais il est savant dans la science du clair-obscur ; ses poses sont heureuses, et naturelles. Il l'emporte sur son frère par la pureté et la correction du dessin. Le Musée du Louvre possédait de ce peintre un *Saint Benoît célébrant la messe*, qui a été rendu, en 1815, aux commissaires du roi d'Espagne. P—s.

ROA (MARTIN DE), jésuite, né vers 1563, à Cordoue, embrassa la règle de saint Ignace, à l'âge de quinze ans, et, après s'être perfectionné dans la connaissance des langues et de la littérature anciennes, professa la rhétorique au collège de sa ville natale, où il donna ensuite des leçons sur l'Écriture sainte. Ses talents l'élevèrent aux premiers emplois de la Société. Il fut successivement recteur dans différents collèges, provincial de l'An-

dalousie, et enfin professeur près du Saint-Siège. de l'Italie, il abdiqua fonctions pour se livrer à l'étude de l'histoire. Il mourut à Montivert, 1637, âgé de soixante-quatre ans. On trouvera la liste de ses ouvrages dans la Bibliothèque de Souverain et suivantes. Les principales sont : I. *Singularium locorum S. Scripturæ libri VII distincti ; item de sacro et profano liber* 1667, in-8°. Cette édition est la plus complète et la plus belle. II. *De accentu et recitatione latinis, barbaris prout* III. *De Cordubæ priorum auctoritate et antiquis martyrum Cordubæ de Cordubensi Breviario* 1617, in-4°. L'auteur y fit des additions, en 1627, in-4°. IV. *Santos Hieronymus, Estevan patro de la Frontera ; nombrados tiguedad de ciudad, ciudadanos*, Seville, 1624, in-4°. V. *Del estado de las cosas de España*, ibid. 1624, in-4°. Cet ouvrage est en latin et en italien. Cet ouvrage a été recherché des amateurs de l'antiquité. Feller, plus curieux de l'antiquité, y avance plusieurs conjectures qui eût mieux valu laisser à Dieu. VI. *Memorias de la mui antigua y noble ciudad de Ecija*, Seville,

ROBBÉ DE BEAUVILLE (HONORÉ), né à Paris, le 1714, était fils d'un notaire. Il fit de bonnes

chez les Oratoriens. Son la poésie érotique, qu'il fit descendre jusque dans la crasse, qui tient de la crasse, et ne l'abandonna jamais. Il porte, dans son *Journal* (janvier 1751), que Robbé a fait des coups de bâton, et fut l'ennemi, comme auteur ennemi pour plusieurs de ses triotes. La tradition du moment qu'il avait fait contre le marquis de Robbé, gouverneur du Vendôme de celui qui est mort en France; qu'un duel s'ensuivit près de s'ensuivre. Il est de ce soit cette affaire, ou de l'incartade pour laquelle Robbé avait été exposé aux poursuites de la justice, qui l'ait en effet éloigné de la résidence de Vendôme. On assure qu'il composait toujours ses vers la nuit, et qu'il les écrivait à la plume, sans beaucoup les retoucher. C'est ainsi qu'il enfanta (ou satire) du *Débauché* méprisé jusque dans les salons; on est le moins difficile sur le genre d'ouvrage. On l'attribua à Piron: il fut même dans ses Œuvres; ici, ayant malignement le poète vendômois dans le *de la Métromanie*, Robbé se par une Épître satirique qu'il revendiquait son bien, et blâma la ligne de démarcation Piron et lui. On connaît Robbé, des Odes, la plus grande, dont deux cependant dans le temps, du succès: qui roule tout entière sur l'union du corps et de l'âme, et, intitulée: la *Newtoni-*

que. Il a fait aussi des Épitres badines, où l'on trouve tous les défauts de l'auteur; des Contes, impies quand ils ne sont pas licencieux, des Épigrammes, et des Satires, dont l'une, adressée au bailli Durollet, n'est pas sans mérite. Au total, Robbé n'a guère traité que des sujets d'un goût singulier ou équivoque. Il est surtout connu par un poème qu'on n'ose pas même nommer, et qui fit dire que l'auteur, *chantre du mal immonde* (Voy. la *Dunciade* de Palissot), était *plein de son sujet*. Il ne le livra point à l'impression; mais il le lisait tant qu'on voulait dans les salons. N'ayant pas craint d'essayer un jour sa muse satirique contre Louis XV, il fut averti à temps qu'on devait l'arrêter et saisir ses papiers: il substitua une pièce de vers apologétique à celle qui pouvait le faire conduire à la Bastille; et le roi, amené promptement à croire qu'on avait calomnié le poète, n'eut plus aucune envie de le punir: il signa même pour lui un brevet de pension (1768), qui portait qu'elle était accordée à titre de gratification annuelle, et pour des considérations particulières. Il est probable que cette pension eut pour objet principal de soustraire au grand jour certaines productions très-libres, dont le monarque ne voulait s'amuser qu'en particulier. Les Mémoires du temps parlent de ce bienfait du roi, comme ayant été provoqué par le contrôleur-général Laverdy, et avec la condition que l'auteur brûlerait son poème ordurier, ainsi que ceux de ses contes qui devaient offenser le plus les oreilles chastes. Robbé l'avait promis en même temps à ce ministre et à l'archevêque de Paris (1):

(1) M. de Beaumont; il faisait à Robbé une pension de 1200 fr., à condition qu'il ne laisserait point

il tint parole ; mais il savait ses vers par cœur, et finit par les réciter à qui voulut les entendre. Louis XV lui avait aussi donné, au château de Saint-Germain-en Laye, un logement, qu'il conserva jusqu'à la révolution. Après s'être laissé oublier pendant vingt ans, Robbé publia, contre les philosophes du jour, une satire que Laharpe cite dans sa *Correspondance* avec le grand-duc de Russie (1776), en disant qu'elle est remarquable par une rudesse de style rare et curieuse. Certes, Laharpe a raison sous ce rapport ; car on n'a jamais poussé plus loin l'impropriété des termes et la discordance des sons ; et cependant cette satire, outre les traits piquants qu'elle contient, offre quelques vers assez bons. Plus tard, le Quintilien français eût pardonné au poète qu'il signalait ainsi, d'avoir réduit à sa juste valeur la philosophie du dix-huitième siècle. Robbé a encore composé : *Mon Odyssée*, ou *Journal de mon retour en Saintonge*, 1760, petit in-8°. L'auteur du poème en est le héros ; il ne s'expose point aux naufrages : c'est à pied que le nouvel Ulysse fait ses voyages ; et l'on a prétendu que sa narration se ressentait des fatigues qu'il avait pu éprouver. Dans une Satire, que Palissot qualifie de *tudesque*, Robbé osa reprocher à Lémierre son défaut d'harmonie ; mais la prose contournée avec effort, que celui-ci donne souvent pour des vers, en y attachant des rimes, comme par gageure, peut passer pour de la poésie naturelle et mélodieuse, en comparaison de celle du chantre obscène dont il s'agit ici. Il a, du reste, quelquefois de la verve ; et l'on est

tout surpris de le trouver, et en loin, heureux dans l'expi et dans le tour. Peut-être est vraiment poète, s'il n'avait n d'oreille et de goût. Il lui arri habituellement de prendre la pour l'énergie, et le bizarre j pittoresque. On dirait que, d jargon pénible, barbare m s'est modelé sur Ronsard, so patriote, mais sans atteindre : re de mérite de ce dernier. l fait mettre à son *Odyssée* d vures d'après les dessins de C de manière qu'on achetait l pour les images. Quelle qu la conduite de Robbé, dans nesse, il voulut se faire dé qui ne l'empêchait pas de assez fréquemment chez M^{me} barry, et de débiter, ai nous l'avons indiqué, ses ver tins, quand on les lui dem On a prétendu que son caract dent, son imagination exaltée tèrent dans le jansénisme, et dans les extravagances des sionnaires. Bachaumont l'a d ses *Mémoires secrets* (juillet il a reproduit son assertion, bre 1764, et on l'a toujours depuis. Robbé n'en fit pas quelques épigrammes, da genre, si long-temps impur, les hommes et les femmes q naient part à ces scènes scand où il est réputé avoir lui-m guré. Palissot dit que ce trav *convulsions*, le repentir et fusion, achevèrent d'aliéner son de Robbé, et qu'une manies était d'annoncer, aux Maisons, l'arrivée du prophè mais Palissot est le seul à p ce séjour aux Petites-Maisons a de la peine à concevoir ce Robbé, s'il avait été enfermé

imprimer ses poèmes. (*Journal de M^{me}. Du Hausset*, dans les *Mélanges de Crawford*, tome IV, p. 394-5 de l'édition in-8°.

omposé, plus tard, des
it-à-fait sérieux. Voici
me dirigée contre lui, en
jet d'un Poème sur la
fut au moment d'être
qui était connu par des
ociété :

Dieu, but jusqu'à la lie
e au douleur ;
rière ignominie
blâc pour défenseur.

Le Poème n'est-il antre
lui qu'il a intitulé : *les*
la despotisme épisco-
en 1792. On croit que
t, sur la fin de sa vie,
autre ouvrage, sous le
énomènes de la nature,
ous le rapport religieux,
perdu ou brûlé ; du moins
is été confié à la presse.
d'Olonne, morte à Avi-
r. janvier 1777, laissa,
tament, dont toutes les
étaient extraordinaires,
quinze mille francs à Rob-
désignait comme avanta-
connu dans les lettres. Il
saint-Germain, en 1794.
i : I. *Le Débauché con-*
e, 1736, in-12, réim-
r erreur, dans plusieurs
s *OEuvres de Grécourt,*
les de Piron. C'est une
mauvaises pièces de Rob-
ture en est peu dange-
ce qu'elle est dégoûtan-
tre du S. Rabot, mai-
s de Fontenoy, 1745,
rs sur la bataille de Fon-
Odes nouvelles, 1749,
Satire sur le goût, 1752,
son Odyssée, ou le Jour-
m retour de Saintonge,
quatre chants, 1760, in-
ître à M. de Saint-Foix,
12. VII. *Épître à M***,*
cteur, 1768, in-12. VIII.

*Satire au comte de **** (le comte de Bissy), 1776, in-8°, réimprimée dans les *Poésies satiriques du dix-huitième siècle*. Robbé y maltraite également Piron, Palissot, Berruyer, Voltaire et Sabatier. IX. *La France libre, poème sur la révolution actuelle de ce royaume*, Paris, L. - F. Prault, 1791 in-8°, de 86 pag., ne contenant que les huit premiers chants du poème. Une maladie de l'auteur l'empêcha de finir cet ouvrage. X. *Les Victimes du despotisme épiscopal, poème en six chants*, 1792, in-8°, de 119 pag.; reproduit sous le titre de : *Poème sur les vexations exercées par trois évêques successifs d'Orléans, contre les religieuses de Saint-Charles*. Des religieuses, tracassées pour n'avoir pas voulu accepter la bulle Unigenitus : voilà le sujet de ce poème, composé en 1769. On n'en aurait pas permis l'impression, quand il avait quelque intérêt : il n'en avait plus pour personne, lorsqu'il parut, au plus fort de la révolution. Du reste, comme dans la plupart des ouvrages de Robbé, on y remarque le défaut de goût et d'autres défauts encore, qui étaient particuliers à cet auteur. X. *OEuvres badines*, Paris, sous la rubrique de Londres, 2 vol. in-18; recueil posthume, contenant cinquante-neuf contes, la plupart orduriers, trente-sept épigrammes, que le prince de Ligne a le mauvais goût de mettre au-dessus de celles de Rousseau et de Boileau; quinze Épîtres et deux Satires. On a publié à Paris, en 1788, les *Muses chrétiennes*, ou *Correspondance poétique et morale entre deux célèbres poètes*, in-8°. de 34 pag. Lattaignant et Robbé, qui sont ces deux célèbres poètes, n'ont pas dû à ce volume la plus petite partie de leur réputation. Plus

sieurs biographies et bibliographies attribuent à Robbè le poème de *Caquet Bon - Bec*, ou la *Poule à tante* : tout le monde sait que cet ouvrage est de Junquières (V. ce nom, XXII, 158). Il avait composé une *Lingue Morangiade* (Voy. *Mém. secrets*, 22 février 1774), Poème relatif au procès des Vérons, et rempli d'invecüves contre Morangiés et Linguet, son défenseur. L—P—E.

ROBBIA (LUCA DELLA), sculpteur florentin, inventeur des terres cuites émaillées, florissait vers l'an 1450. Il fut, ainsi qu'Augustin son frère, et André son neveu, au nombre des artistes qui secondèrent Donatello et Ghiberti, dans le renouvellement de la sculpture opéré au quinzième siècle en Italie. Luca surtout paraît avoir concouru à l'exécution des bas-reliefs des fameuses portes du Baptistère de Florence. L'oncle, le frère et le neveu traitèrent le marbre avec autant d'habileté que de succès, et se rendirent particulièrement célèbres par l'invention de ces bas-reliefs en terre cuite, qu'ils recouvrirent d'un vernis ou émail propre à donner à la superficie de cette matière le poli et la dureté du marbre. Mais en transportant sur leurs bas-reliefs le coloris de la peinture, ils se signalèrent dans un genre qui n'était pas celui que Petitot, sinon créa, du moins perfectionna, vers le milieu du dix-septième siècle. La composition de l'émail fut également retrouvée, plutôt que découverte, au seizième siècle, par Palissy (V. ces noms). La renaissance de la peinture en émail paraît dater du quinzième siècle, et peut-être même du quatorzième, à en juger d'après le reliquaire de la cathédrale d'Orviette, orné de cette sorte de peinture par

l'orfèvre de Sienne, Ugolin et portant la date de 1338. que l'Italie produisit des œuvres de ce genre, dans les vases sous le nom de *majolica* du ou de Castel Durante. La pratique cet art passa bientôt en France et brilla lors de la restauration de lieux sous François I^{er}. On a produits, *Emaux de Limoges*, pendant on peut croire qu'il connus dès le quinzième siècle du moins les vases de faïence et leurs imitations offrirent pitables peintures, au lieu des Robbia, en terre cuite exécutées sur relief, rentrent le domaine de la sculpture. à San-Miniato, près de Florence une *Vierge* à mi-corps, tenant Jésus, médaillon en terre émaillée, de Luca della Robbia figures d'*Enfants* de demi-terre cuite semblable, exécuté le portique de l'hôpital de Florence, par Andrea della Robbia la fin du quinzième siècle, jugement de Vasari, les figures les attitudes variées et naïves présente cet âge. Ces médaillons, inédits, sont gravés dans *l'Histoire de l'art par le P. Seroux d'Agincourt*, t. II, p. 100.

ROBECK (JEAN), fils d'un guemestre de Calmar, en naquit en 1672. Dans ses études à l'université d'Upsal, son zèle ardent fut tellement pénétré de la lecture des Mémoires de Marc-Aurèle, qu'il contracta une indifférence complète pour les biens terrestres, et qu'il ne se préoccupait plus que de la vanité des choses humaines. Il sollicita la permission de soutenir des thèses sur ce sujet, comme on vit qu'il avait la tête faite, on la lui refusa. Il fit

entatives, à Calmar, pour ré-
ses idées favorites ; elles n'y
d'autre effet que de le faire
pour un hérétique dange-
gouté de sa patrie, Robeck,
4, se rendit en Allemagne, où
en liaison avec les Jésuites,
sa la religion catholique, et
dans la compagnie de Jésus.
érieurs le chargèrent de mis-
Vienne et à Rome : dans la
re de ces villes, le cardinal
le consacra au sacerdoce. Ro-
bulut dès lors se destiner aux
ns de missionnaire, et com-
par convertir la Suède au
cisme ; mais le gouvernement
s'opposa à son retour. Ro-
sta donc en Allemagne, avec
de missionnaire apostolique :
t neuf ans il vécut dans une
obscurité en Westphalie, ayant
t oratoire, et prêchant sans
ur le néant des choses hu-
et sur la mort. Il finit par
dans une profonde mélan-
Rinteln il se tint pendant une
nfermé dans sa chambre, at-
La mort : cependant, voyant
é se déranger, il écrivit au
eur Funck, qu'il allait faire
ge, et lui remit sa correspon-
avec les princes et cardinaux,
l'une somme de vingt ducats
impression d'un de ses écrits ;
en même-temps, à l'univer-
Rinteln, la plupart de ses li-
t manuscrits, et chargea le
car de distribuer aux pauvres
ements, ainsi qu'une somme
it. Il partit de Rinteln en 1739 :
à Brême, il acheta une bar-
mouta bien habillé, et se pré-
dans le Weser ; on retrouva
rps trois jours après. Le pro-
Funck, pour exécuter la der-
olonté de Robeck, publia son

apologie du suicide, mais en y ajou-
tant des notes qui le réfutent : *Joh.
Robeck, Exercitatio philosoph. de
morte voluntaria philosophorum et
bonorum virorum, etiam judæo-
rum et christianorum*, 1736, in-4°. On retrouve, dans cette Dissertation,
le désordre qui régnait dans la tête
de l'auteur ; et il n'est pas probable
que cet écrit engage jamais personne
à suivre son exemple. Le Dictionn.
de Chaupepié en a donné un ample
extrait, d'après la *Bibliothèque rai-
sonnée des Ouvrages des Savants
de l'Europe*, tome xvii, deuxième
partie, pages 438-465. Formey a
pris la peine de réfuter les sophismes
de Robeck en faveur du suicide :
V. le *Journal des Savants* de 1747,
p. 351. D—G.

ROBERJOT (CLAUDE), né à
Mâcon, en 1753, était, avant la
révolution, curé de cette ville, et y
jouissait d'une considération méritée
par son caractère bienveillant et par
son instruction. Bon pasteur, il vi-
vait tranquille et heureux au milieu
de son troupeau. Le génie du désor-
dre révolutionnaire survint ; et,
séduit par ses décevants prestiges,
Roberjot se maria. Cette union,
proscrite par l'Église, le sépara
des ecclésiastiques fidèles à leurs
engagements ; et jeté dans un par-
ti de factieux, il fut forcé de les
suivre, et même d'être quelquefois
leur complice. Néanmoins il est
juste de dire que, s'il a été cou-
pable d'erreurs graves, les grands
crimes qui ont flétri les dernières
années du dix-huitième siècle, lui
furent étrangers. Lors de la forma-
tion des nouvelles autorités adminis-
tratives, Roberjot fut nommé prési-
dent du département de Saône-et-
Loire, et ensuite député-suppléant à
la Convention ; mais il ne devint con-

ventionnel titulaire qu'après le procès de Louis XVI, et la révolution du 31 mai 1793. Il fut le successeur de Carra, qui périt par suite de cette dernière révolution (V. CARRA). Il ne fut question de Roberjot, dans la Convention, qu'au mois d'octobre 1794, après les grands événements du 9 thermidor. A cette époque, il dénonça les dilapidations des fournisseurs des armées, qui s'enrichissaient de la misère des soldats, dont il célébra, du reste, les hauts faits et la vaillance : il paraît que le discours qu'il prononça sur cette matière, le fit nommer commissaire civil (représentant du peuple) près l'armée de Pichegru. Ses premières dépêches à la Convention, annoncèrent la prise de la Hollande. A cette occasion, il félicita les capitaines d'un vaisseau américain, et d'un vaisseau danois, qui, malgré l'offre d'une forte somme, avaient refusé de prendre à leur bord, pour les conduire en Angleterre, les princes de Salm et de Hohenlohe, arrêtés par les Français. Le 25 avril, Roberjot fit part du vœu (réel ou prétendu) des peuples d'entre Meuse et Rhin, pour leur réunion à la république française ; et il donna, comme preuve de la sincérité de ce vœu, l'excellent accueil que les soldats français avaient reçu dans ces pays. Partout où sa mission le conduisait, Roberjot montra de la sagesse, autant qu'on pouvait en avoir alors, et mit en usage tous les moyens de conciliation qui étaient à sa disposition. Il tenait beaucoup à ce que la France ne se dessaisît pas de la Belgique, et à ce qu'elle poussât ses frontières jusqu'au Rhin. De retour à la Convention, il fit, le 2 septembre 1795, un rapport très-étendu et bien rédigé sur les pays conquis, et parla plus particulièrement des pro-

vinces Belges ; il éca arguments qui auraient pour leur indépendance leur remise à l'Autriche. à ce qu'elles fussent r France. La délibération port fut ajournée, et rep d'octobre, où la réunion née le 8. Ce fut Merlin d appuya la proposition jot, avec force, et qu la faire passer, malgré tion assez prononcée. I élu membre du conseil cents, en sortit en 1797 voyé, vers la fin de décembourg, en qualité de n nipotentiaire près des vi ques. Au mois de mar département de Saone nomma député au conse cents : il était alors l'un c plénipotentiaires frança grès de Rastadt. Ce conq vait pour but le rétabliss paix, ne fut nullement p mais les plénipotentiair s'entendre ; des notes, p ne faisaient qu'irriter le lieu de les concilier : ent rences furent rompues ; Charles, qui commanda trichienne, fit signifier i voyés français dans les de l'Allemagne, d'en s champ : cet ordre fut plu rement intimé à la légati près la diète de Ratisbo son refus, l'archiduc la militairement aux avant çais. Il motiva cette déci sur ce que les França trant en Souabe, ava l'armistice stipulé par Léoben ; et qu'attaqué vernement qui se jouait traités, il ne voulait pas

les derrières de son armée, des hommes qui, sous le bouclier de l'inviolabilité, pouvaient servir d'espions à ses ennemis. L'exécution de cette mesure détermina les ministres de l'empereur, qui étaient à Rastadt, à se retirer sur le champ, par crainte de représailles, mais, après avoir protesté contre la conduite des armées françaises sur la rive droite du Rhin : plusieurs envoyés du corps germanique se retirèrent également. Les plénipotentiaires français restèrent, par le motif que la rupture de l'armistice avec l'empereur n'empêchait pas de continuer les négociations avec l'Empire. Le 28 avril, ils reçurent le billet suivant : « *Ministres*, vous concevez facilement que, dans les postes occupés par les troupes impériales, on ne saurait tolérer aucun citoyen français. Vous m'excuserez, si je me vois obligé de vous signifier de quitter Rastadt dans vingt-quatre heures. *Signé* Barbaczy. » Ce militaire était colonel d'un régiment de hussards autrichiens, appelé Szeckler. Les trois plénipotentiaires firent beaucoup de difficultés avant l'obéissance à cet ordre : ils partirent entre neuf et dix heures du soir, par une nuit tellement sombre, qu'ils eurent besoin de se faire précéder par des gens munis de torches, pour leur indiquer la route. À peine étaient-ils à un quart de lieue de la ville, que soixante individus, portant, dit-on, l'uniforme des hussards Szecklers, arrêterent leur voiture, et assassinèrent deux d'entre eux, Bonnier et Roberjot. Celui-ci, ajoute la dépêche que par lui cet étrange événement, fut rapporté dans les bras de sa femme Jean Debry, le troisième (est-il dit dans la même dépêche) fut couvert de blessures, et eut le poing cou-

pé d'un coup de sabre : ce qui était évidemment faux ; car Jean Debry lui-même, de retour à Paris, déclara qu'il avait contrefait le mort, et que les assassins, le croyant réellement expiré, l'avaient laissé sur la place, avec ses deux collègues. Jean Debry ajoute que, se voyant seul, il était monté sur un arbre, ce qui paraîtrait fort difficile, s'il eût eu le poing coupé ; et que là, le chant délicieux d'un rossignol voisin avait apporté un peu de distraction à ses douleurs. Le jour ayant reparu, il retourna péniblement à Rastadt, et se présenta chez l'envoyé prussien, comte de Goertz, qui le reçut de la manière la plus noble et la plus obligeante. Les corps sanglants de Bonnier et de Roberjot furent portés dans la même ville, et inhumés avec toutes les cérémonies d'usage. Tous les ministres qui se trouvaient encore à Rastadt, assistèrent au convoi des deux plénipotentiaires français, et dressèrent procès-verbal de cet assassinat, en demandant que ses auteurs fussent recherchés et punis. Le Directoire et les deux Conseils voulurent tirer parti de ce fait pour exciter l'indignation de l'Europe contre l'Autriche. Des placards, affichés partout, dénoncèrent son gouvernement à toute l'Europe. La place de Roberjot et celle de Bonnier restèrent vides au conseil. On n'y voyait que les emblèmes du deuil ; et à chaque appel on répondait par le cri de *Vengeance*, *Vengeance* ! Les instigateurs de ce crime, non plus que ses auteurs, n'ont jamais été légalement connus. Roberjot avait donné, en 1794, dans le Journal de physique (tome XLIV, p. 75), un *Mémoire* sur la cause du goût de fût dans les vins. Antérieurement, lorsqu'il était curé de Saint-Véran, près de Mâcon, il avait pu-

T DE COURTENAI, em-
 n de Constantinople, était
 fils de Pierre de Courte-
 (olande (*Voyez* PIERRE,
 339). Il passa ses premiè-
 à la cour de France, où
 avait laissé, ne pouvant, à
 son extrême jeunesse, le
 en Orient. Après la mort
 Philippe, comte de Na-
 fils aîné, ayant préféré la
 paisible de ses vastes do-
 à vain titre d'empereur,
 déclaré, l'an 1219, l'hé-
 rône de Constantinople. Il
 France sur la fin de 1220,
 ambassadeurs qu'on lui avait
 traversa lentement l'Alle-
 t passa l'hiver à la cour
 roi de Hongrie, son beau-
 ncelui facilita les moyens
 un voyage qu'il paraissait
 trepris qu'avec répugnance,
 arrivée à Constantinople,
 dans la basilique de Sain-
 , le 21 mars 1221, et re-
 cent des barons, qui s'em-
 de lui remettre l'autorité
 . Robert se hâta de conclu-
 avec Théodore Lascaris,
 de Nicée. Ce prince, déjà
 rère, voulant resserrer en-
 alliance avec les Français,
 ir la main d'Eudoxie, sa
 premier lit; mais la mort
 le Lascaris empêcha ce
Voy. LASCARIS, XXIII,
 Ducas ou Vatace, gendre
 eur de Lascaris, prince
 , mais doué de qualités
 , refusa de remplir les
 jurées par son beau-père,
 ns la Thrace avec une ar-
 olent et faible Robert, oc-
 par la guerre qu'il soute-
 Théodore Comnène dans
 ie, laissa le temps à Va-

tace d'étendre au loin ses conquêtes.
 Pressé par ses barons, il résolut en-
 fin de s'opposer à ses progrès, et en-
 voya contre lui ses dernières trou-
 pes, qui furent taillées en pièces,
 en 1224, à Pimanice. Dans cette jour-
 née, dit Gibbon, le reste des cheva-
 liers français et des premiers con-
 quérants périt sur le champ de ba-
 taille. Les secours que Robert solli-
 cita du pape et des princes chrétiens
 furent insuffisants ou inutiles; et il
 se vit obligé de demander la paix à
 Vatace, qui ne la lui accorda qu'à
 des conditions humiliantes. Le no-
 ble héritage des Grecs se trouva par-
 tagé entre quatre princes indépen-
 dants, et qui portaient tous le titre
 d'empereurs: Robert à Constantino-
 ple; Vatace à Nicée; les Comnènes à
 Trébizonde, et Théodore à Thessa-
 lonique. Robert, dont l'autorité ne
 s'étendait pas au-delà du territoire
 de Constantinople, loin de songer
 aux moyens de réparer ses pertes, se
 livra lâchement à son goût pour les
 plaisirs. Séduit par la beauté d'une
 fille noble de la province d'Artois,
 il fit aisément consentir sa mère à la
 lui donner, quoiqu'elle fût promise
 à un gentilhomme bourguignon. Va-
 tace, sur ces entrefaites, envoya la
 fille de Lascaris à Robert; mais aveu-
 glé par son nouvel amour, celui-ci pa-
 rut dédaigner une union qu'il avait tant
 souhaitée. Cependant le chevalier
 bourguignon, aidé de ses amis, pé-
 nètre de nuit dans le palais de l'em-
 pereur, jette dans les flots la mère
 de sa maîtresse, et coupe le nez et
 les lèvres à la femme ou à la coucu-
 bine de Robert. Les barons applau-
 dirent à cet acte de vengeance; et
 Robert, fuyant sa capitale, courut
 implorer la protection du pape, qui
 lui conseilla de retourner dans ses
 états. Le chagrin et la honte lui épar-

gnèrent cette dernière humiliation (Voy. l'*Histoire de la décadence de l'Empire*, par Gibbon, ch. LXI). Il mourut dans l'Achaïe, en 1228, laissant le trône à son frère Baudouin, le dernier et le plus malheureux des empereurs latins de Constantinople (V. BAUDOUIN, III, 546). Ducange a donné, d'après les écrivains originaux, la Vie de Robert, dans la troisième partie de l'*Histoire de Constantinople*, 73-88. W—s.

ROBERT, dit *le Bref*, empereur d'Allemagne, était fils de Robert *le Tenace*, comte palatin du Rhin, et de Béatrix de Sicile. Il naquit en 1352, et fut élu empereur, le 21 août 1400, par les quatre électeurs qui venaient de prononcer la déposition de Wenceslas (V. ce nom). Suivant l'usage, il se présente en armes devant Francfort, et il entre triomphant dans cette ville, au bout de six semaines et trois jours. « C'est, dit Voltaire, le dernier exemple de cette coutume. » Les magistrats d'Aix-la-Chapelle lui ferment leurs portes ; mais il se fait couronner par l'archevêque de Cologne, le 6 janvier 1401. Robert cherche à s'attacher les petits princes en augmentant leurs privilèges ; il s'allie avec les villes de Suisse et de Souabe, comme s'il eût encore été simple comte palatin, et lève des troupes pour faire la guerre aux Visconti, maîtres de la Lombardie. Cette guerre flattait les Allemands, qui regrettaient de voir le Milanais détaché de l'Empire. A peine arrivé dans le Tyrol, il envoie à Jean Galeas un cartel de défi : ce prince y répond, marche à la rencontre de l'empereur, et le bat près du lac de Garda, le 17 octobre (1401). Robert, abandonné de ses alliés et de ses propres soldats, rentre presque seul en Allemagne. Wen-

ceslas regrettait un trône descendu sans essayer d'aucune résistance : il compta des partisans qui l'encourageaient dans le dessein de le relever ; mais il comptait d'ailleurs sur l'avis de son frère, roi de Bohême, et sur la médiation de Charles V de France ; mais ce prince, atteint d'une maladie, se trouvait incapable d'accorder les deux prétendants. Ce temps-là, l'Empire était divisé entre les deux empereurs, et l'Europe l'était par la guerre qui désolait l'Église. Robert, sans ressource et sans crédit, fut obligé de céder quelques villes du Palatinat. « C'est, dit Voltaire, presque tout ce qu'il valait. » Cependant il convoqua un concile à Francfort, en 1409, pour terminer le schisme. Il se déclara pour le pape Grégoire XII (Voy. ce nom). Cette faute augmenta le mécontentement de ses ennemis ; et peut-être fut-il déposé comme Wenceslas ne l'eût enlevé, le 10 novembre 1406, à Oppenheim. Ses restes furent enterrés à Heidelberg. Avec ses qualités, Robert ne put respecter en lui l'autorité avilie dans Wenceslas. Il imposa de nouveaux impôts, dans la vue de mécontenter ses sujets, avec ses faibles revenus. Ses partisans, ni entourer le trône, ni le clat nécessaire pour imposer sa multitude : aussi, malgré ses vertus et son désir de rendre les peuples heureux, l'histoire ne mentionne de ce prince que son mariage avec une fille de Frédéric, margrave de Brandebourg, trois filles et un fils. Le cadet, est la tige de la maison de Bavière actuelle.

la mort de Robert, Josse et
 as se disputèrent l'empire ;
 mort de Josse (*V.* ce nom ,
 37) laissa bientôt le trône
 ond (*V.* ce nom). W—s.
 RT dit *le Fort*, comte d'An-
 regardé comme le chef de
 maison qui règne aujour-
 rieusement sur la France.
 de ce prince est un des
 plus obscurs de notre his-
 mi les savants qui se sont
 le l'éclaircir, les uns le font
 de Witikind, héros Saxon ;
 de saint Arnould, par
 ind, frère de Charles Mar-
 Boulainvilliers, d'un prince
 ou Saxon, nommé Ri-
 la de Beuvin, comte d'Ar-
 et enfin Legendre, d'Ans-
 si des Lombards, en 712.
 e dans la *Bibliothèque* du
 g, II, 24927-49, l'indica-
 tous les ouvrages publiés
 sur la généalogie de Robert
 et Foncecagne en a donné
 et l'analyse dans le tome
témoires de l'Académie des
 ons, p. 548. Dans l'incer-
 ces différents systèmes, on
 t, dit Velly, cette obscurité
 table qui fait le caractère de
 s plus grandes maisons (*V.*
de France, I, 423, édit.
 La naissance de Robert, et
 ie, l'élevèrent au gouverne-
 ce qu'on appelait le duché
 la France était alors désor-
 s excursions des Bretons et
 ands. Robert s'était signa-
 eux dans plusieurs rencon-
 valeur dont il avait donné

des preuves multipliées, l'avait fait
 proclamer *le Fort*, dans un temps
 où la vigueur du corps était regar-
 dée comme la première qualité d'un
 guerrier. Charles-le-Chauve fit don
 à Robert de la portion de l'Anjou,
 connue sous la dénomination de com-
 té d'*Entre-Maine*, ou de Marche
 Angevine, persuadé qu'un chef si va-
 leureux saurait mettre ses domaines
 à l'abri de toute insulte. En effet,
 il préserva long-temps cette pro-
 vince des ravages des barbares.
 Instruit qu'un parti de Normands
 venait de s'emparer du Mans, et
 s'avancait vers la Loire, Robert cou-
 ruit à leur rencontre, les battit ; et
 sans doute il les aurait chassés de
 leurs retranchements, quand il fut
 percé d'une flèche devant Brissar-
 the, l'an 866. Les troupes de Ro-
 bert fondirent alors sur les Nor-
 mandes, qui regagnèrent précipitam-
 ment leurs vaisseaux, et restèrent
 quelques années sans oser tenter de
 nouvelles courses. Tout le monde,
 dit Velly, donna des pleurs à Robert,
 regardé comme le *Machabée* de son
 siècle ; mais l'histoire ne nous a
 transmis aucune particularité sur ce
 héros. Eudes, son fils aîné, parta-
 gea le trône de France avec Charles
 dit le *Simple* (*V.* EUDES, XIII, 464).
 C'est de ce prince que descend Hu-
 gues Capet, d'où sont issus tous les
 princes qui règnent depuis neuf siè-
 cles sur la France, filiation unique
 dans les annales des souverains (*V.*
 HUGUES, XXI, 31). W—s.

ROBERT, frère du comte de Pa-
 ris, Eudes, qui fut élu roi de Fran-
 ce après la mort de Charles-le-Gros,
 et qui en conserva le pouvoir et le
 titre, même après le sacre de Char-
 les-le-Simple, était de la famille Car-
 lovingienne, non-seulement par les
 femmes, mais encore par son père,

opinion qu'adopte M. de Courcelles,
 de l'*Art de vérifier les dates*, d'a-
 nables preuves fournies par M. de
 m., qui établit que Robert-le-Fort
 e Grosses, dans son *Histoire généa-*
logique de France, 1822, in-4°.

Robert - le - Fort ou l'Angevin. Son ambition, égale à celle de son frère, le porta, après la mort de celui-ci, à se faire chef du parti opposé à Charles-le-Simple dans l'espoir de monter, à son tour, sur le trône. Ce parti, composé des seigneurs qui avaient usurpé la souveraineté dans leurs domaines, méprisait un roi faible qui n'avait pas su soutenir les droits de la couronne. Robert, connaissant cette disposition des esprits, sut augmenter les alarmes, et parvint à se faire élire roi, dans une assemblée tenue à Soissons. Ceux qui la composaient, déclarèrent qu'ils cessaient de reconnaître Charles - le - Simple pour souverain. Robert périt, l'année suivante, dans une bataille que lui livra celui-ci. Il fut roi depuis 922 jusqu'en 923; mais son parti ne se déconcerta point, et donna la couronne à Raoul ou Rodolphe, duc de Bourgogne, qui la garda jusqu'à sa mort. Robert a été mis, par la plupart des historiens, au nombre des usurpateurs. Cependant il était de la famille royale; et les droits de Charles-le-Simple à la couronne étaient contestés. Un prince qui ne sait pas régner, inspire à ses sujets l'idée de chercher un autre chef; mais on ne se crut permis d'en prendre un que dans la race royale. C'est ainsi qu'il y eut successivement quatre rois pendant le règne de Charles-le-Simple; et Robert ne fit que suivre l'exemple de Charles-le-Gros et d'Eudes, appelés au trône par une assemblée qui ne craignit point de paraître s'écarter de l'ordre de succession. Robert prépara l'élévation de sa famille. Il est père de Hugues-le-Grand et aïeul de Hugues Capet. F—E.

ROBERT, roi de France, surnommé le *Sage* et le *Dévo*t, monta sur le trône au mois d'octobre 996, après

la mort de Hugues Capet qui, dès l'année 988, l'aspirant à la royauté, du com des seigneurs. Sous le rè prince, la France jouit p te ans d'un repos qui lui e tant plus nécessaire, qu'ell une famine dont la durée f tre ans; des pluies froides nuelles faisaient pourrir semés, ou empêchaient le se formaient, de parvenir à turité: ce désastre, qui s'é presque toute l'Europe, France un tiers de sa po car la peste suivit de près l et deux fois se fit sentir de la première en 1010; la depuis l'année 1030 jusqu' 1033. Tant de malheurs lesquels la prudence hu pouvait rien, expliquent à cette époque, les reliques plièrent à l'infini, pourqu lerinages devinrent si comm France jusqu'à Jérusalem nèrent, quelque temps apr sance aux croisades, qui changer le sort de l'Asie, e que changer les mœurs de Robert, pour obéir aux loi aida quelquefois ses vass leurs querelles: mais il n' pour ses intérêts, qu'une set dont le motif était juste. H de Bourgogne, frère de H pet, n'avait point d'enfant à sa mort, voulant dispos héritage en faveur d'un fi femme avait eu d'un prem ge, il le désigna pour lui. Les seigneurs de Bourgogne dèrent, dans la crainte de immédiatement de la cour tait l'esprit du temps; croire que les peuples des ces trouvaient un grand

rnés par des souverains
ient au milieu d'eux. Ro-
time héritier de Henri ,
droits les armes à la main ;
t années de guerre , pen-
elles il fut assisté par Ri-
de Normandie , il se vit
sesseur de la Bourgogne,
en apanage à son second
étant devenu roi , la céda
Robert. La constance avec
hard , duc de Normandie,
roi , malgré l'intérêt que
ands vassaux avaient à
l'agrandissement du pou-
rain , honore ces deux
quelques années avan t la
nri , duc de Bourgogne ,
le Chartres et le duc de
se faisaient une guerre
que Richard crut devoir
mple de ses ancêtres , en
son secours deux de ces
d , encore païens , qui dé-
lors l'Angleterre : ils ac-
en effet ; et , pour se pein-
que leur présence jeta
es cœurs , il faut se rap-
exès que ces barbares
amis en France dans les
s précédents. Robert était
our ne pas prévoir com-
it difficile de les chasser
raient été séduits par le
écompense ordinaire de
es. Il se porta médiateur
nte de Chartres et le duc
die ; et par sa prudence ,
lant de son esprit , par la
c laquelle il régla leurs
onclut la paix entre eux ,
son propre trésor les som-
aires pour congédier les
s du Nord. Cette loyauté ,
ssement , lui acquirent l'a-
c de Normandie , l'estime
 , et un tel respect en Eu-

rope , qu'en l'année 1023 , pendant
qu'on réglait les précautions à pren-
dre dans une entrevue qu'il devait
avoir , sur la Meuse , avec l'empereur
Henri , roi de Germanie , ce prince
parut de son camp presque seul pour
venir trouver Robert au lieu où il
était logé : la plus grande confiance
s'établit aussitôt entre eux ; et ils of-
frirent au monde le spectacle , long-
temps inconnu , de deux souverains
ne s'occupant de politique que pour
assurer le bonheur de leurs sujets.
Malheureusement , l'empereur Henri
mourut l'année suivante. Les Italiens
formèrent la résolution de se séparer
de l'Empire , et firent offrir le royaume
d'Italie au roi de France , pour
lui ou pour Hugues , son fils aîné , qu'il
avait associé au trône. Loin de se
faire illusion sur la valeur de ces
couronnes données par l'inconstance
des peuples , Robert sentit que les
Italiens ne cherchaient pas un roi
pour les gouverner ; qu'ils voulaient
seulement allumer la guerre en Eu-
rope , dans l'espoir de se rendre in-
dépendants : il les refusa. Le duc de
Guienne , auquel ils s'adressèrent en-
suite , n'eut pas la même prudence ,
et ne tarda pas à s'en repentir. En
suivant la conduite politique de Ro-
bert , on voit qu'il mérita de recevoir
le surnom de *Sage* ; qu'il n'aima point
la paix par indolence , mais par le de-
sir de rendre ses peuples heureux ,
et surtout parce qu'il sentait qu'un
monarque , en se portant médiateur
entre les grands qui jouissaient du
droit de se faire réciproquement la
guerre , acquérait plus de puissance
réelle , qu'en les avertissant , par des
démarches ambitieuses , du besoin de
s'unir contre le pouvoir royal. Ce
prince ne fut pas toujours heureux
dans sa vie privée. Il avait épousé
Berthe , qui était sa parente à un de-

gré prohibé par les lois de l'Eglise ; et il profitait, pour ne point se séparer d'elle, des embarras que le pape éprouvait à Rome : mais lorsque Grégoire V y eut établi son autorité, celui-ci exigea le renvoi de Berthe, excommunia le roi qui résistait, et donna, pour la première fois, au monde le spectacle d'un royaume mis en interdit. Que peuvent les rois contre l'opinion des peuples ? Là reine étant accouchée d'un enfant mort, on répandit le bruit qu'elle avait mis un monstre au monde ; et Robert, qui l'aimait, fut obligé de s'en séparer. Ce n'est point la seule affaire qu'il ait eue avec Grégoire V ; car il se vit aussi contraint de rétablir, dans l'archevêché de Reims, Arnoul si justement condamné sous le règne précédent. (*Voy. HUGUES CAPET.*) Robert épousa, en 998, Constance, fille du comte d'Arles, femme impérieuse, dont il eut quatre fils : 1^o. Hugues, qu'il associa au trône en 1022, et qui, persécuté par sa mère, dont l'avarice égalait la sévérité, se révolta pour obtenir justice : ce jeune prince, auquel les historiens prêtent de grandes qualités, mourut au mois de septembre 1026 ; 2^o. Henri, qui fut associé au trône après la mort de Hugues, malgré les intrigues de la reine, qui protégeait le troisième de ses fils, oubliant, dans sa violence, que la famille des Capet n'était pas assez affermie sur le trône pour pouvoir se diviser sans péril ; 3^o. Robert, qui fut duc de Bourgogne, et chef de la première branche royale des ducs de ce nom, laquelle dura jusqu'en 1361 ; 4^o. Eudes qui ne reçut point d'apanage. Le roi eut beaucoup à souffrir des emportements de sa femme : il se cachait d'elle pour faire des libéralités à ses serviteurs ; mais quoiqu'il lui cédât comme époux, il

eut assez de fermeté pour ne prendre aucune autorité qui intéressait le gouvernement de même contenir quelque dont le zèle ne s'accordait l'esprit de la religion, et le chef d'une secte dont les principes auraient anéanti social : clément dans ce qui intéressait que lui, il pardonna aux conjurés qui avaient formé le projet de le tuer, et se servit de la religion pour faire approuver sa sentence ; car au moment où étaient prêts à prononcer sur des coupables, il fit admettre à la communion, et dit qu'il accordait leur grâce, *parce qu'il pouvait mettre à mort ceux qui venaient de recevoir à sa cour* prince mourut à Melun, le 2 juillet 1031, dans la soixante-huitième année de son âge, et la dixième de son règne. Sa charité pour les pauvres, qu'il nourrissait et soignait avec un amour de Dieu peut seul le firent adorer du peuple. Ses naissances en belles-lettres, sa réputation, le respect des grands, et la vénération des ecclésiastiques de sa nature, prodigue à son aise, avait donné une taille moyenne, une belle figure, et toutes les qualités qui séduisent. Il est du nombre de ces rois qui, après leur règne, ont pu, au lit de mort, le témoignage qu'ils ne se souvenaient de comptables des malheurs que les peuples ont éprouvés sous leur règne.

ROBERT 1^{er}, roi de France.
V. BRUCE.

ROBERT D'ANJOU, roi de Naples, de 1309 à 1343, le sixième des neuf fils de Char-

en sorte qu'il ne parais-
appelé à monter sur le
s son frère aîné, Charles
nt devenu roi de Hongrie,
Louis, ayant embrassé
siastique, et vivant dans
e et l'éloignement du mon-
rt s'avança à leur pla-
ort de Charles Martel,
de la partialité de son
tre de duc de Calabre,
le trône de Hongrie passa
rt, fils de son frère. Ro-
t de régner, avait acquis
putation dans la guerre de
armée qu'il commandait
storieuse en 1299 et 1300;
accès étaient dus au talent
le Loria, son grand-amir-
rince n'avait point lui-
rit militaire; il était, à
inférieur à son père, au-
on père l'était à son aïeul
Mais il montra de l'ac-
le l'habileté dans les né-
qui lui servirent avant
mparer de la couronne,
n père mourut le 5 mai
ngagea Charobert, son ne-
mettre ses prétentions à
du pape, seigneur suze-
yaume de Naples; et, pas-
sôt auprès de Clément V,
n, il sut si bien gagner
ce pontife, qu'il reçut de
la couronne, la rémission
les dettes de son père en-
ant-Siège; il lui fit adopter
plans sur l'Italie, et se ren-
tre de la politique de la
Rome. Avec la faveur de
r, Robert eut aussi dès le
cement de son règne, la
d'un grand nombre de
Fémont. En 1310, le pape
da le vicariat de Ferrare et
agne : les villes guelfes de

Toscane s'allièrent à lui; et l'Italie
presqu'entière se prépara, sous sa di-
rection, à résister au roi d'Allemagne,
Henri VII, qui venait y prendre la
couronne impériale. La lutte entre
les deux monarques du Nord et du
Midi, dura bien plus que le règne
de Henri VII : elle se prolongea
pendant tout celui de son successeur,
Louis de Bavière; mais le caractère
de Robert influa sur cette guerre :
tant qu'elle dura, il n'y eut pas une
seule grande bataille livrée entre les
Napolitains et les Allemands; Robert
ne voulut jamais tenter la fortune
avec ses propres armes : il suscita
des ennemis à Henri VII, et ensuite
à Louis, dans toute l'Italie. Il sut
toujours rappeler ces princes en ar-
rière, par la révolte des places dont
ils se croyaient sûrs, par l'inconstance
ou la ruine des partisans sur lesquels
ils comptaient; et il ne leur permit,
dans aucune circonstance, d'appro-
cher des frontières du royaume de Na-
ples. D'autre part, il ne marcha jamais
au-devant d'eux pour les chercher et
les combattre : il ne leur opposa
même pas d'armée considérable, con-
duite par aucun des princes de son
sang; et tout en demeurant l'ame de
toutes les intrigues, et le centre d'une
invincible opposition, il paraissait
d'autant plus redoutable aux Alle-
mands, que ses forces restaient cons-
amment intactes et ne pouvaient
être mesurées. La mort de Henri
VII, survenue le 24 août 1313, déli-
vra Robert de l'invasion dont il était
menacé, et lui permit de tourner de
nouveau ses vues vers la conquête
de la Sicile, à laquelle il n'avait
pu songer pendant que l'empereur
était en Italie. Mais autant Robert
avait d'adresse pour diriger les con-
seils des villes guelfes, et pour do-
miner la cour pontificale, autant

il était malheureux dans ses projets de conquêtes, et malhabile dans le choix de ses moyens. Il débarqua, au mois d'août 1314, avec une armée considérable, à Castellamare, et il entreprit le siège de Trapani : mais, après y avoir dépensé d'immenses trésors, y avoir perdu la moitié de son armée, et treute galères, il fut obligé de conclure une trêve honteuse avec Frédéric, roi de Sicile, et de se retirer. Cet échec ne calma point l'ambition de Robert : la rivalité de Louis de Bavière, et de Frédéric d'Autriche, désignés en même temps pour l'Empire, secondait ses vues ; et la partialité de Jean XXII, qu'il avait fait élire en 1316, et qui se conduisait moins en pape qu'en créature du roi de Naples, lui était plus favorable encore. La ville de Gènes s'était donnée à lui, en 1318 : il la défendit, cette même année et les suivantes, contre les seigneurs gibelins de la Lombardie ; et c'est de tout son règne l'occasion où il déploya le plus de courage et de talent militaire. Il avait pour adversaires les Visconti, de la Scala et Bonacossi, les plus habiles capitaines de leur siècle : il les força de lever le siège ; mais au lieu de les poursuivre en Lombardie, il établit sa demeure à Avignon, auprès du pape, qui dépendait presque de lui, et il chargea, en 1321, Raimond de Cordoue, de continuer la guerre, au nom du pape comme au sien. Ce général ne soutint point, en Lombardie, la réputation qu'il avait acquise en Espagne : il fut battu, et fait prisonnier, et l'armée de Robert et du pape fut dissipée. En 1324, Robert quitta la Provence pour retourner à Naples : en se rapprochant de la Sicile, il reprit ses anciens projets, et ceux de son père et de son aïeul, sur

cette île. Son fils Charles Calabre, y effectua, en débarquement devant Palestrina, après avoir incendié les camps, il se retira sans avoir obtenu aucun succès. L'année suivante Robert envoya le même duc commander à Florence, et la république s'étant donnée à cette expédition ne fut plus plus risquée que la précédente. Bavière, après avoir triomphé de son rival, se préparait alors à aller en Italie ; et le duc de Calabre soigneusement de compléter l'honneur de ses armes, en combattant avec les Allemands. Il mené à Robert les forces qu'il commandait en Toscane, lorsqu'il atteignit d'une maladie dont il mourut le 9 novembre 1328. Il était le fils de Robert, et ne laissait que deux filles, en sorte qu'en lui s'éteignit la première maison d'Anjou. Charles, qui voyait ainsi finir son règne, éprouva une profonde tristesse ; tous les projets que son esprit, avait formés, étaient détruits ; toutes ses espérances s'évanouirent ; et bientôt son administration parut se ressentir de son deuil. Sacrifiant l'ambition à la paix, il mécontenta les soldats, en retenant leur solde ; il perdit, par cette épargne, plusieurs des villes qu'il possédait en Piémont. Dans le royaume de Naples, il ne contenait plus la main ferme la turbulence des seigneurs ; et des guerres civiles, par les querelles de sa noblesse, envahirent ses provinces. Cependant il cultivait assidument les lettres, et cherchait quelquefois à braver les préjugés des écrivains latins ou italiens (

(1) Les poésies toscanes du roi Robert furent publiées par Uboldini, Rome, 1642 ; des

à ses alliés. Il disait lui-même qu'il se glorifiait plus des titres de poète et de philosophe, que de roi : les premiers ne lui seraient confirmés par la postérité ; mais il contribua au développement de son génie humain, par son affec-tion pour les gens de lettres, et par dont il honora Pétrarque et Boccace. Le premier avait choisi Robert, pour subir, entre ses contemporains, un examen favo-rable de recevoir à Rome le doctorat. Cet examen fut éga-lement satisfaisant pour la vanité du poète et pour celle du monarque ; mais il ne prouvait guère mieux la supériorité de la philosophie que de l'autre. Robert, après la mort de son fils, avait voulu faire épouser la couronne de Naples dans la personne de sa fille aînée, celle de Hongrie, qu'il en avait épousée lui-même par son fils. Il fit épouser, en 1333, sa petite fille, à André, fils de Hongrie. Ce mariage que la justice et la justice semblaient avoir fait, fut l'origine des malheurs de l'Europe. (V. ce nom.) Robert ne vit pas André à sa cour : il fut assassiné par les seigneurs de la cour ; il avait pris, pour sa femme, et pour assurer l'indépendance de sa petite-fille, d'insuffisantes garanties ; enfin, il prépara les malheurs qui menacèrent ses descendants, lorsqu'il mourut le 19 janvier 1343, après avoir régné trente-quatre ans. Tant qu'il vécut, ses défauts demeu-

raient plus en évidence : son ambi-tion inquiète, qui n'était point se-condée par des talents militaires, son avarice, et sa partialité, lui avaient fait de nombreux ennemis. Après sa mort, les Napolitains reconnurent, par comparaison, les bonnes qualités de Robert : sa prudence, sa douceur, son esprit de justice, et surtout l'ha-bileté avec laquelle il avait éloigné la guerre de ses états, tandis qu'il la maintenait allumée dans tout le reste de l'Italie. S. S.—r.

ROBERT D'ANJOU. V. ROBERT LE FORT.

ROBERT D'ARTOIS, né en 1216, surnommé *le Bon* et *le Vaillant*, était le troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea, en sa faveur, l'Artois en comté-pairie, l'an 1237. Grégoire IX, dans le fort de sa querelle avec l'empereur Frédéric II, ayant offert à St. Louis l'em-pire pour Robert, ne fut point écouté. On rapporte même que les seigneurs français, assemblés pour délibérer sur cette proposition, répondirent au pape : *Que le comte Robert se tenait assez honoré d'être frère d'un roi qui surpassait en dignité, en forces, en biens, en noblesse, tous les autres potentats du monde.* Robert suivit saint Louis en Égypte. Ce fut lui qui engagea, le 9 février 1250, la bataille de Mansourah, malgré le serment qu'il avait fait au roi son frère de l'attendre après avoir pas-sé le bras du Nil, et contre l'avis et les représentations des plus sages officiers. Son impétuosité renversa tout ce qui s'opposait à ses efforts. La victoire fut complète : mais, ayant voulu poursuivre les fuyards, les ennemis se rallièrent, et il fut as-sommé et percé de coups dans les rues de Mansourah, après avoir vu périr, à ses côtés, les braves qui s'é-

Robert d'Artois, comte de Artois, et comte de Flandre, fut le troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea, en sa faveur, l'Artois en comté-pairie, l'an 1237.

Robert d'Artois, comte de Artois, et comte de Flandre, fut le troisième fils de Louis VIII, et frère de saint Louis, qui érigea, en sa faveur, l'Artois en comté-pairie, l'an 1237.

taient attachés à sa fortune. Son naturel impétueux, avide de gloire, et d'une hauteur de courage qui dégénérait en témérité, causa bien des malheurs. Cependant il fut regretté de toute l'armée; son frère donna des larmes à sa mort. On le regardait comme un chevalier aussi courtois que vaillant, et comme un modèle de chasteté.

T—D.

ROBERT II, comte d'Artois, surnommé *le Bon* et *le Noble*, fils posthume du précédent, suivit saint Louis, dans la seconde croisade de ce prince, en 1270, pour venger la mort de son père. Il en trouva l'occasion dans une rencontre où il laissa cinq mille Sarrasins sur la place. Il châtia les rebelles de Navarre, en 1276; mena un puissant secours, après les vèpres siciliennes, à Charles I^{er}, son oncle, roi de Naples; et ayant été fait régent de ce royaume pendant la captivité de Charles II, il le gouverna, depuis 1284 jusqu'en 1289, avec beaucoup de prudence, et défit les Aragonnais dans un combat naval, devant Agosta. Il remporta une victoire sur les Anglais, proche Baïonne, en 1296, et celle de Furnes, en 1297, contre les Flamands, après un combat très-opiniâtre: le comte de Gueldres, général de l'armée ennemie, et plusieurs autres seigneurs furent conduits à Paris, précédés de l'étendard du comte d'Artois, qu'on portait devant eux comme aux triomphes des anciens. Le roi créa Robert pair de France; mais cette faveur insignifiante ne pouvait consoler le vainqueur, de la perte de son fils unique, qui avait été blessé à côté de lui, et qui mourut quelques jours après. En 1302, ayant témoigné trop de mépris pour ces mêmes Flamands, dont il était l'ennemi mortel, et s'étant avancé

contre eux, pour les foibles retranchements près de Bréteuil, sans prendre les précautions que la prudence suggère, il croyait n'avoir affaire qu'à quelques ramas de gens sans discipline et sans expérience, il fut la victime de sa présomption. Au moment où il adressa une vive apostrophe au connétable Raoul de Nèel, sa mauvaise réputation militaire lui procura un revers de sabre; il s'ensuivit une collision qui mit la désunion parmi les chefs supérieurs, et rompit l'ensemble des opérations. Robert, à la tête de ses corps nombreux de cavalerie, se précipita vers la ligne des Flamands, le front était défendu par une fosse recouverte de feuilles sèches, et une épaisse poussière empêcha de voir ce piège: la plus grande partie de la noblesse française se précipita et y trouva la mort. Le comte Robert fut trouvé, percé de plus de trente coups de lance, au milieu d'un monceau de cadavres. Ce fut un des plus grands capitaines de son siècle, mais trop violent et porté à l'impétuosité; ce qui fut la cause et du malheur de la France. ROBERT III, d'Artois, petit-fils de Robert II, naquit en 1287. Philippe d'Artois, étant comte d'Artois, et Robert II, celui-ci laissant son comté d'Artois à sa fille Mahaut, il porta en mariage à Othon IV, de Bourgogne. Robert prétendait que cet héritage devait lui revenir, étant le seul mâle en ligne de son père; mais il fut contredit par ses prétentions par arrêt du conseil, et par une sentence arbitrale qui jugèrent, conformément aux coutumes du pays, que la représentation n'avait point lieu dans l'Artois. Les Artésiens, mécontents du mariage de la comtesse Mahaut,

Robert, qui n'égret, saisit ce point, peut-être mé... à la tête des conjurés, et parer du comté: mais une ex ordres de Philippe-le-jeant du royaume, le força tre la discussion de ses re les mains de la justice; même arrêt, de 1318, con- deux précédents. Pour con- cert, le roi lui céda la terre sont-le-Roger, qui, ayant en pairie, lui donnait dans rang égal à celui qu'il aurait possession du comté d'Ar- ta tranquille jusqu'en 1320. roque, il crut que les servi- vait rendus à Philippe de n beau-frère, en soutenant t ses droits au trône contre mions d'Édouard III, en- et ce prince à lui être favo- reuillé par son ambition, il mit d'erreur en erreur par l'intrigues, dont on lui dé- rigine, à produire de faux s'il croyait d'abord authen- mais que sa fierté ne lui per- de désavouer, lorsque la ion lui fut connue. En vain ta tous les moyens de con- pour faire sentir à Robert r dans lequel il allait se pré- et pour l'engager à ne pas fai- de ces pièces, dont la faus- aisée à démontrer. Tout fut ll aggrava encore sa faute; étant morte de poison, il ne point à repousser l'accusa- gée contre lui par l'opinion ; il fut même accusé haute- avoir voulu faire assassiner le sorte qu'ayant été banni, et de la cour des pairs, ses rent confisqués (V. PHILIPPE, I, 136). Le malheureux Ro-

bert, expatrié, pros crit, pour s'as- d'asile en asile, se déguisa en mar- chand, et passa en Angleterre, où Édouard l'accueillit avec la distinc- tion due à un homme de son rang, et dont les talents et le ressentiment pouvaient lui être si utiles pour exé- cuter les desseins qu'il avait conçus contre Philippe de Valois. C'est d'a- près les conseils, et sur les instances de Robert d'Artois, qu'Édouard prit le titre de *Roi de France*, auquel il avait renoncé naguère par un traité solennel. Ce prince envoya Robert en Bretagne avec dix mille hommes, pour soutenir les prétentions de la maison de Montfort; contre celle de Blois, que de son côté Philippe de Va- lois soutenait puissamment. Robert s'intitula le *Lieutenant d'Édouard III, roi d'Angleterre et de France*. Il échoua complètement devant Saint-Omer, en 1342. L'année suivante il prit Vannes, dont le gouverneur Lo'e hac, trop faible pour lutter contre lui, sortit de la ville à son approche avec la garnison, et alla se joindre aux Français qui tenaient Plormeel. Ceux-ci étaient comman- dés par Jacques de Bourbon, sur- nommé *la Fleur des chevaliers*. Le général déroba sa marche à l'enne- mi, et vint surprendre Robert dans sa nouvelle conquête, pénétra dans la ville, et livra combat au milieu des rues. Dans l'action, D'Artois fut blessé grièvement, et n'échappa qu'avec peine au vainqueur; il sortit de Vannes par une poterne, erra seul quelque temps, et arriva enfin à Hennebont, où il s'embarqua sur un vaisseau anglais. Quelques historiens croient qu'il mourut dans la traver- sée; mais le plus grand nombre s'ac- corde à dire qu'il expira à Londres entre les bras d'Édouard III, le 16 août 1343. En mourant il demanda

au monarque de venger son trépas d'une manière éclatante, et lui recommanda surtout de ne jamais quitter le titre de roi de France. Edouard III ne fut que trop fidèle à ses promesses, et ses fatales prétentions coûtèrent à la France un siècle de revers. Robert d'Artois avait été victime, il est vrai, de l'application d'une loi spoliatrice, qu'il était dans l'intérêt du trône de soutenir; mais s'il avait fait taire la voix de l'ambition pour n'écouter que celle de l'honneur, avec quel éclat son nom ne paraîtrait-il pas dans l'histoire de son siècle (1)! — JEAN D'ARTOIS, comte d'Eu, fils de Robert III, servit utilement le royaume dans les guerres contre les Anglais et les Flamands. Il fut fait prisonnier à la bataille de Poitiers, commanda l'arrière-garde à celle de Rosbec, et mourut en 1381. — Son fils PHILIPPE D'ARTOIS, connétable de France, causa, par son imprudence et par sa présomption, la perte de la bataille de Nicopolis, et mourut, en 1397, prisonnier des Turcs. Il laissa pour fils Charles d'Artois, fait prisonnier à la bataille d'Azincourt, après y avoir donné de grandes preuves de valeur: celui-ci rendit de grands services à Charles VII, qui le créa pair de France en 1458; et il mourut, en 1472, sans postérité. Ainsi finit cette branche de la maison de France, après avoir duré deux cent cinquante ans.

M—z—s.

ROBERT DE BAVIÈRE (Le prince), amiral d'Angleterre. V. RUPERT.

ROBERT, dit *le Vieux*, troisième fils du roi Robert, fut le chef de la

première branche royale des Bourgogne. Les intrigues de Constance le portèrent à la contre le roi son père, qui le trahit dans le devoir. Il se rénouveau, en 1031, et fut élu de Bourgogne, l'année suivante son frère Henri I^{er}, roi de France ne fut point en apanage, la propriété pure et simple, qu'il lui donna ce duché. Robert d'un caractère violent, et dans les accès de sa colère, de ter aux extrémités les plus cruelles. Il avait épousé Helie Dalmace, seigneur de Semur xois. Dans une querelle à tal jeta sur son beau-père, et plusieurs coups de couteau. mords suivirent le crime. les apaiser, il fonda le pri Semur, et fit un voyage à Re croit aussi que la construc l'église de Semur fit partie nite que le pape lui imp prince mourut à Fleuri-sur-Or 1075, d'un accident goutteux ancienne charte), et dans un avancé, ce qui l'avait fait sur *le Vieux*. Non moins inappli violent, il abandonnait à son le gouvernement de son du fermait les yeux sur les ra les injustices dont ses sujets les victimes. Le prince Her fils, étant mort avant lui deux fils, que Robert écart succession, préférant leur qu'il recommanda aux gra son royaume, comme son présomptif: mais les droits petit-fils, Hugues, prévalut sa dernière volonté.

ROBERT II, fut le troisième de Hugues IV, qui l'institua cesseur, et lui donna, avant s l'investiture du duché de Bou

(1) Lancelot a donné (*Ann. des int. t. X, p. 571 et 635. M.*) une *Histoire de Robert d'Artois*, à laquelle il faut joindre les quatre notices indiquées dans la table de l'Averdy, n^o. 1839 42.

es précautions, Robert fut par les comtes de Clermont rendre : mais Philippe-le-Harbour arbitre, le déclara seul héritier du duché. Il le ensuite son plénipotentiaire pour la paix avec la Cas-

1279, Robert épousa la Agnès, fille de saint Louis, rois ans après, en Italie, au le Charles I^{er}, roi de Na-

de sa femme. Otton, Bourgogne, ayant fait ces es états à Philippe-le-Bel, que en confia le gouverne-
ment, et l'envoya ensuite pour plusieurs affaires im-
; mais Robert ne put, mal-
tentatives, réconcilier Philip-
: pape Boniface VIII. A son l signala son zèle pour la es droits de la couronne, à le assemblée convoquée au par Philippe-le-Bel, afin ser les prétentions du pape pouvoir temporel des rois. ournt, en 1305, à Vernon-
d'où son corps fut trans-
itoire. Il surpassa, en puis-
sances, grandeur et crédit,
proues de sa race qui l'ac-
cele. Marchant sur les tra-
gues, son père, il multiplia
et ses domaines et ses fiefs
quantes acquisitions. Ho-
le confiance de nos rois, il
etabli grand-chambrier de
par Philippe-le-Hardi, et
gouvernant de roi au pays de
or Philippe-le-Bel. Les au-
contemporains le représentent
prompt à faire des traités,
s'exécuter, toujours prêt à
mais jamais presse de don-
ner l'issue plus de preuves
courage et de sa puissance
apote et de sa religion. Son

ils, Hugues V, qui lui succéda, gon-
verna sous la tutelle de la duchesse
Agnès, sa mère, et mourut sans pos-
térité, en 1315, à Argillie, dans la di-
xième année de son règne. Ce fut pen-
dant sa minorité que le roi Louis Hu-
tin, sur les représentations de la no-
blesse de Bourgogne, autorisa les guer-
res et les procès entre les nobles, annu-
lant ainsi l'ordonnance de Philippe-
le-Bel, qui les avait proscrits dans
ce duché.

B—P.

ROBERT GUISCARD, duc de
Pouille, de 1057 à 1085, est le plus
illustre parmi les aventuriers nor-
mands dont les conquêtes fondèrent
le royaume de Naples. Il était l'aîné
des fils du second lit de Tancred de-
Hauteville. On l'avait surnommé
Guiscard, d'un mot normand ou
ludesque, qui veut dire fourbe ou
couteux : en effet, Robert dut ses
succès à ses ruses, plus encore qu'à
sa bravoure. Malgré l'idée que nous
avons de la franchise et de la loyauté
des temps chevaleresques, c'est un
trait caractéristique de l'époque où
vivait Robert, que le surnom même
dont il s'honorait. Trois frères de Ro-
bert Guiscard, du premier lit, étaient
venus en Italie, en 1035, avec une
troupe d'aventuriers normands, qui
s'étaient attachés à leur fortune : ils
avaient fait la guerre tantôt comme
mercenaires, tantôt pour leur pro-
pre compte ; et ils avaient déjà con-
quis une partie de l'Appulie, lorsque
Robert Guiscard vint à son tour, vers
l'année 1053, pour s'unir à ses frè-
res, et partager les dépouilles d'un
pays livré au premier qui voudrait
s'en saisir. Unfrói, le troisième des
frères de Robert, avait succédé aux
deux premiers dans le commande-
ment des Normands : il était alors en
guerre avec le pape Léon IX ; et
Robert se distingua, le 18 juin,

dans la bataille de Civitella, où le pape fut fait prisonnier. Il forma ensuite une petite troupe de Normands, avec laquelle, en 1054, il pénétra dans la Calabre. On ne pourrait croire qu'avec une poignée d'hommes il voulût tenter la conquête d'une province si étendue, et si pleine de villes et de châteaux-forts. Mais, dans ses expéditions, Robert Guiscard agissait en chef de brigands plutôt qu'en conquérant : le pillage était toujours son but, et la fourberie son moyen le plus assuré de succès. Il surprit un couvent fortifié, en demandant aux moines, qui se tenaient sur leurs gardes avec une extrême défiance, d'ensevelir un de ses chevaliers qui venait de mourir : mais le prétendu mort, introduit dans le couvent, s'élança hors du cercueil, l'épée à la main, et força les moines effrayés d'ouvrir leurs portes à ses compagnons d'armes (1). D'autres fois, de faux transfuges pénétraient, de sa part, dans les forteresses ennemies ; et plus souvent encore, des traités dont il ne jurait l'observation que pour les violer à son gré, endormaient ceux qu'il se proposait de surprendre. En menant cette vie errante et sauvage, Guiscard se regardait moins comme le lieutenant que comme l'égal de son frère : il se pliait difficilement à l'obéissance ; et ses différends avec Unfroi furent si violents, que celui-ci voulut un jour tuer Guiscard, et qu'après même que sa colère fut passée, il le fit enfermer dans un noir cachot. Cependant lorsqu'Unfroi mourut vers l'an 1057, il recommanda ses états et son fils Abagelard à la protection de Robert Guiscard. Les Normands, qui avaient besoin

d'un chef expérimenté, n'hésitèrent point entre Robert et Abagelard. Le dernier, accusé depuis d'avoir participé dans une conjuration contre le chef de sa famille, fut chassé d'Apulie, que son père avait conquise, et ses amis périrent dans les combats. Guiscard avait épousé une femme normande, nommée Albérade, avec laquelle il avait eu un fils, qui fut Bohémond, prince d'Antioche, l'un des héros du Tasse ; mais, se vit à la tête de tous les autres Normands, qui, déjà sous le règne de ses frères, avaient pris part à la conquête de l'Apulie, et de la Calabre, pour consolider son pouvoir en s'alliant à quelque-une des familles des temps souverains : il fit divorcer Albérade, sous prétexte de sa stérilité, et il obtint, quoiqu'avec quelque peine, la fille de Guaimar IV de Gisolf II, prince de Salerno, au même temps Guiscard, emporté par ses s'efforcer à s'affermir par des alliances politiques, rechercha celle du pape Nicolas II, et obtint de lui, en 1060, le titre de duc de Pouille et de Calabre. Il donnait ainsi à sa conquête une sanction religieuse. Guiscard sentait un extrême besoin d'être placé comme il était entre des seigneurs indépendants, qui rejetaient sa domination toute espèce de frein, et de peuples opprimés, pour qui le duc était un objet d'horreur. Robert avait appelé auprès de lui son plus jeune frère Roger ; et, d'accord avec lui, il poursuivait ses conquêtes : presque toutes les villes de la Calabre, jusqu'à Reggio, se soumirent à eux avant la fin de 1060. Dans la Pouille, il restait encore cinq villes entre les mains des Grecs. Troia venait de se rendre, et les autres devaient bientôt avoir le même sort. Roger, en 1061, avait

(1) Ce stratagème a été attribué à d'autres aventuriers de la même nation. (P. HASTING.)

de la Sicile les Sar-
 robert, qui l'av
 : Messine, ne se
 périeurs avec son jeune frè-
 infroi l'avait été avec lui, et
 sa à la révolte. Guiscard vint
 Roger à Méta, en 1062;
 qu'il était occupé à ce siège,
 t de lui livrer Gerace : il
 ardimement dans cette ville,
 rant son visage d'un ca-
 de soldat ; reconnu et ar-
 nt d'avoir pu y introduire
 pards, il courut le plus
 anger d'être massacré : ses
 implorèrent pour lui le se-
 Roger. Celui-ci sortit en
 leur sauvegarde, de la ville
 assiégé : il vola vers Ge-
 par ses exhortations et ses
 il fit rendre à son frère la li-
 a paix fut promptement con-
 e eux ; et le partage de la Ca-
 n les avait brouillés, fut effec-
 amiable. Cependant Robert
 vait ses conquêtes dans l'Ap-
 s'était rendu maître de Ta-
 d'Otrante : Bari, capitale
 ovince, lui résistait encore.
 ces firent de vains efforts
 sauver : Roger dissipa leur
 et après un siège de quatre
 ouvrit ses portes le 15 avril
 Les deux frères assiégèrent
 Palerme, qui leur résista cinq
 fut obligée enfin de céder le
 er 1072. Cette ville, de mê-
 Messine, demeura en souve-
 à Robert, qui donna l'inves-
 la reste de la Sicile à son
 es Grecs n'ayant plus de pos-
 en Italie, la paix fut enfin
 en 1076 ; et Robert maria
 ses filles à Constantin Ducas,
 ichel, empereur d'Orient :
 e épousa l'année suivante Hu-
 la d'Azzo II, marquis d'Es-

te ; et une troisième, en 1079,
 Raimond II, comte de Barcelonne.
 Au reste ces alliances n'étaient point
 une sûre garantie de son amitié. La
 même année, 1076, il déposséda Gi-
 solfe II, son beau-frère, de la prin-
 cipauté de Salerne : il enleva aussi
 celle de Bénévent à Pandolfe VI ; et
 il engagea la ville d'Amalfi à se sou-
 mettre à lui. Cependant les conquêtes
 de Robert Guiscard en Campanie, dé-
 plurent au pape Grégoire VII, qui
 fulmina, en 1074, une excommuni-
 cation contre lui ; il la renouvela, en
 plein concile, en 1080 : mais Gré-
 goire était, dès cette époque, engagé
 dans une violente lutte avec l'empe-
 reur Henri IV. Il lui convenait de se
 faire un appui dans l'Italie méridio-
 nale ; il accueillit donc les apologies
 de Robert Guiscard, eut avec lui
 une entrevue à Aquin, le 7 juin 1080 :
 reçut son hommage pour les duc-
 chés de Pouille, et de Calabre, dont
 il l'investit de nouveau ; et il lui fit
 même entrevoir qu'il pourrait l'éle-
 ver au trône de l'empire. Guiscard
 se livrait à ces brillantes espérances,
 lorsqu'il fut arrêté dans ses projets
 par la révolte de plusieurs de ses ba-
 rons qui, venus comme aventuriers
 et pour leur propre compte en Ita-
 lie, voulaient y demeurer indépen-
 dants, et se fatiguaient d'être entraînés
 de conquêtes en conquêtes par l'ambi-
 tion d'un chef qu'ils avaient élu pour
 le jour du combat, mais qu'ils ne re-
 gardaient point comme leur maître.
 Abagelard, fils d'Unfroï, et neveu
 de Robert, se met à la tête de ses en-
 nemis, et fait révolter contre lui Bari,
 Ascoli et plusieurs autres villes.
 Robert l'attaque avec vivacité, le bat,
 et entre en vainqueur dans les vil-
 les révoltées. Cette guerre, qui se
 termina dans la campagne de 1080,
 durait encore, lorsque Robert, qui

se préparait à de plus vastes entreprises, fit paraître, dans son camp, un vieillard habillé en moine, qui prétendit être Michel Parapinacé, empereur de Constantinople, déposé l'an 1078 par Nicéphore Botoniate. Ce vieillard assurait que les Grecs ne s'étaient révoltés contre lui que pour le punir d'avoir marié son fils à la fille d'un prince normand : il implorait les secours de Guiscard et de son peuple, et il garantissait que, si ce prince passait en Grèce, il y trouverait un parti nombreux qui prendrait les armes en sa faveur. Robert, qui, selon toute apparence, faisait jouer lui-même ce rôle à un imposteur, rassembla une puissante flotte dans les ports de Brindes et d'Otrante, avec laquelle, pendant l'été de 1081, il s'empara de Corfou, de Butronte et la Vallone, et il mit le siège devant Duraz. La même année, Alexis Comnène s'était placé sur le trône de Nicéphore : il appela les Vénitiens à son aide ; ils battirent la flotte normande commandée par Bohémond, fils de Robert. Alexis de son côté s'avancait à la tête de soixante dix mille hommes : mais Robert, avec quinze mille Normands, lui livra bataille au mois d'octobre 1081, le mit en déroute, et le força de s'enfuir à Constantinople. Robert, de retour devant Duraz, y fut introduit par un traître, le 8 février 1082. Les deux empereurs d'Orient et d'Occident étaient alors ligüés contre l'aventurier normand qui avait conquis l'Italie méridionale. Henri IV aurait voulu écraser l'allié du pape. Alexis envoya un subside au monarque allemand pour l'engager à envahir l'Appulie. Les Normands étaient mécontents de leur prince, et Roger son fils était assiégé dans Troia révoltée : mais dès que Robert fut mai-

tre de Duraz, il requé, dissipa les rebelles plusieurs sur l'échiquier qu'il faisait la guerre barons, Henri IV vint 21 mars 1084, et as VII dans le château pape implora l'assistance son allié : celui-ci six mille cavaliers fantassins : pendant te ans, il avait rendu du peuple conquis. continuels, et déjà il son armée avec les avec les vainqueurs. point attendre le hérit trois jours avant son de Rome : mais Robert entré sans résistance pitale, ne la traita qu avec douceur ; il l'abandon de son armée. Les elle était en grande y commirent les plus tés : toute l'ancienne tre le Capitole et le fut livrée aux flammes elle est demeurée presque qu'à nos jours, tandis tion, se retirant des tablit au Champ-de-M pillé Rome, Robert goire VII à Salerne, rut le 25 mai 10 Robert, ayant rassemblée, attaqua les Vénitiens devant Cor de novembre 1084 ; flotte, et força le général ver le siège de Corfou ver suivant, il augmenta forces ; et déjà il se c renverser de son trône grec, lorsqu'il fut atteint d'une maladie dont il mourut.

1085. La succession de pouvait être disputée entre les Bohémond et Roger; l'ait déclaré illégitime par le e sa mère; d'autre part, sa ses talents, son ambition aissaient le rendre digne er au fondateur de la mo- le second, bien inférieur en en courage, et moins aimé et des soldats, avait pour dlection de son père, la fa- courtisans, et l'habileté de e sa mère. Celle-ci s'em- rec lui aussitôt que Robert ré, pour montrer son fils mands. Le vaisseau qui la t naufrage en vue des côtes ependant les passagers fu- rts des flots, aussi bien que de Robert Guiscard, qui el à Venosa. L'armée que vait conduite à Céphalonie, sa mort, d'une terreur pa- dissipa en entier : tous les s se précipitèrent sur leurs our regagner les côtes de , et leurs conquêtes en Grè- abanonnées. S. S—r.
 1117. R. II, prince de Capoue, d'Averse, était fils de Jor- frère de Richard II, auquel en 1106. Les ancêtres de avaient été des souverains uts; mais son frère, Ri- , s'était réduit à n'être que r vassal du duc de Pouille; 1117. ne s'éleva jamais au- ce rang. Cependant il fut, le protecteur du pape Pas- cente Henri V; et, en 1118, onnuage à Gélase II, com- vait relève directement de- vait le 3 juin 1120. Son el III ne lui survécut que sa mort, le prince- Capoue passa au troisième

ils de Jordan I^{er}., nommé Jordan II. S. S—r.

ROBERT II, prince de Capoue et comte d'Averse, de 1127 à 1156, était neveu de Robert I^{er}. et de Richard II, qui avait consenti à descendre du rang de prince souverain, pour se faire vassal des ducs de Pouille. Deux des frères de Richard, Robert I^{er}. et Jordan II, avaient régné après lui, sans rien exécuter qui fût digne de mémoire. Robert II, fils du dernier, consacra son règne et sa vie à reconquer l'indépendance que son oncle avait perdue. En recevant l'investiture du pape Honorius II, dans les premiers jours de l'année 1128, Robert prit l'engagement de le défendre, ou de le venger de Roger II, comte de Sicile, qui avait molesté Bénévent. Ainsi commença l'inimitié de ces deux princes normands, si fatale au premier. Cependant Roger, occupé de recueillir la succession des ducs de Pouille, s'attachait à se concilier l'affection des princes normands. Il offrit à Robert les conditions les plus avantageuses, et conclut la paix avec lui. Lorsqu'en 1130 il prit, par l'autorité de l'anti pape, la couronne royale, il fit choix de Robert, prince de Capoue, pour la mettre sur sa tête, comme étant le plus noble et le plus puissant de ses vassaux. Mais à peine Roger fut-il parvenu au terme de son ambition, qu'il se jura de ses promesses, et viola tous les privilèges de la noblesse. Robert, rongissant de n'être plus qu'un sujet, trouva, parmi les barons de l'Appulie, de nombreux associés pour faire la guerre au nouveau roi. De concert avec Rainolfe, comte d'Alife, il remporta sur Roger une sanglante victoire, à Scafato, le 24 juillet 1132. L'année suivante, il vint

sur les yeux à , dès
 met en sa puis . Il l'en-
 aite dans les p. . Le Pa-
 à ce prince, dernier des
 des comtes d'Averse et des
 conquérants normands de
 séridionale, finit misérable-
 jours. S. S—1.

ET I^{er}, dit le *Magnifique* ou
 le, duc de Normandie, suc-
 en 1027 ou 1028, à son frè-
 rd III, qui n'avait occupé
 que quelques mois (*V. Ru-*
). On accusa Robert d'avoir
 ses jours par le poison; mais
 aucune preuve de ce cri-
 me les commencements de son
 il eut à réprimer l'insolence
 de révolte de ses grands
 . Donné d'une activité infati-
 il les réduisit bientôt à s'en-
 dans leurs places; et comme
 pour principe de ne jamais
 avec des rebelles armés, il
 siègea. Il enleva la ville d'É-

Robert, son oncle, arche-
 de Rouen, qu'il força de cher-
 asile à la cour de France,
 aignit l'évêque de Baïeux,
 des comtes du Perche et
 on, de se rendre à merci.
 romptement pacifié ses états,
 out chercher au-dehors les
 us d'exercer sa valeur cheva-
 . Il rétablit dans ses domai-
 donin IV, comte de Flan-
 ouillé par son propre fils.
 clara le protecteur de Hen-
 roi de France, et le maintint
 rône dont Constance, sa mè-
 lait l'écarter afin d'y placer
 ond fils (*Voy. HENRI I^{er}, ,*
). Henri, voulant reconnaître
 ces de Robert, lui fit don
 n; mais cette cession devint
 pour les ducs normands une
 e haine et de guerres (*Voy.*

GUILLAUME le *Conquérant*, XIX,
 124). De retour dans ses états, Ro-
 bert marche contre Alain, duc de
 Bretagne, qui lui refusait l'homma-
 ge, le bat, et l'oblige à se déclarer
 son vassal. En 1034, il prend la
 défense d'Alfred et d'Edouard, ses
 cousins, que Canut, roi de Dane-
 mark, venait d'exclure du trône
 d'Angleterre. Une tempête le force
 de relâcher avec sa flotte dans l'île
 de Jersey; mais Canut, ne voulant
 pas attendre l'issue de cette expédi-
 tion, lui propose d'abandonner la
 moitié de l'Angleterre aux deux
 princes qu'il protégeait (*V. CANUT*,
 VII, 44). Respecté de ses voisins,
 et chéri de ses sujets, Robert sem-
 blait n'avoir plus qu'à jouir, dans un
 doux repos, du fruit de ses exploits.
 Mais, tourmenté par le souvenir des
 fautes ou des erreurs de sa jeunesse,
 il crut ne pouvoir les expier que par
 un pèlerinage dans les lieux saints.
 C'était la dévotion du temps. Après
 avoir pris les mesures nécessaires
 pour assurer la tranquillité de ses
 états pendant son absence, il part,
 accompagné d'une suite nombreuse;
 il traverse l'Italie, laissant, partout
 sur son passage, des marques de sa
 générosité. Les anciens chroniqueurs
 ne parlent qu'avec admiration de son
 entrée dans Rome. Robert montait
 une mule, dont les fers d'or étaient
 attachés de manière à ce qu'ils se
 perdissent dans le chemin; et ses
 gens avaient reçu la défense de les
 ramasser (1). Il passa l'hiver en Ita-
 lie, et au printemps s'embarqua pour
 Constantinople, d'où il se rendit à
 pied à Jérusalem. Après avoir satis-
 fait sa piété, et distribué d'abondan-

(1) Le duc de Richelieu imita la magnificence de
 Robert, lorsqu'il fit son entrée à Vicence, comme
 ambassadeur, en 1735 (*V. RICHELIEU*, page 38
 ci-dessus).

tes aumônes aux pauvres, il reprit le chemin de Constantinople; mais il mourut presque subitement à Nicée, le 2 juillet 1035, et fut inhumé dans la basilique de Sainte-Marie, honneur qui n'avait encore été accordé à personne. On soupçonna d'infidèles serviteurs de l'avoir empoisonné pour s'emparer de ses trésors. Robert n'était point marié; mais il avait eu, d'une bourgeoise de Falaise, un fils qu'avant son départ il avait institué son successeur, et laissé sous la tutelle du roi Henri, chargé de faire valoir les droits de ce fils au duché de Normandie. C'est ce prince qui devint si célèbre sous le nom de Guillaume le Conquérant (Voy. ce nom). Robert surpassa tous les princes de son temps par sa valeur, et par sa libéralité qui lui mérita le titre de Magnifique; mais ses sujets lui donnèrent aussi le singulier surnom de *Diable*, pour exprimer sans doute, par un seul mot, l'idée qu'ils avaient de son pouvoir et de sa sévérité. Il existe un roman intitulé : *La Vie du terrible Robert le Diable, lequel fut après l'homme de Dieu*, Lyon, 1496; Paris, 1497, in-4°.; souvent réimprimé dans le seizième siècle, et qui fait partie de la *Bibliothèque bleue* (V. RICHARD SANS PEUR). On ne peut douter que l'auteur n'ait eu vue le duc de Normandie; mais il semble avoir pris plaisir à défigurer l'histoire de ce prince par les anachronismes les plus ridicules, et par des fables qu'on ne peut comparer qu'à celles dont Rabelais orna depuis la *véridique* histoire de *Gargantua* (V. RABELAIS). La quatrième livraison du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, par MM. Ch. Nodier, Taylor et Gilleux, contient la description des ruines connues dans la Norman-

die, sous le nom de *Robert le Diable*. Un vi Bouilly et Dumersan est aussi intitulé : *Robert*, mais le personnage de cette pièce n'a rien de contraire de Guillaume le Conquérant.

ROBERT II, dit *Croissant*, duc de Normandie, de Guillaume-le-Conquérant, son départ pour l'Afrique, la jeune noblesse vint le recevoir; cette expédition, entreprise en Normandie à son fils, ne fut achevée la conquête, il refusa de tenir, Robert, irrité de ce refus, se souleva la Normandie, vint avec ses drapeaux: cepe-
LAUME, XIX, 124
de son père (1086)
l'investiture du duché; mais il ne put saisir le sceptre de l'

(1) Quelques auteurs le disent, *Courte-Butte*.

(2) Ce ne fut point, comme on le voit (XIX, 123), le roi qui se retira à Robert, le chât qui au contraire ce prince a siégé de cette place. Voy. l'art. 11, 845.

ins de son frère Guillaume; et il résolut de le

Le refus de ses grands lui fournir des troupes expédition, l'oblige de ce projet; mais Guillaume venger, fait révolter les umale et de Saint-Valeri, et des garnisons anglaises châteaux. Henri, le frère bert, lui reste seul fidèle, Rouen de se soulever.

Robert, trompé par de orts, le dépouille de son l'enferme dans une étroimillaume, sous le prétexte Henri, pénètre dans la , avec une puissante arsa paix avec Robert, qui elques villes qu'il convoi-uaissent leurs armes con-qui, parvenu à s'échap-son, s'était fortifié dans aint-Michel. La garnison ace manquait d'eau. Rodit à ses gens d'inquiéter à quand ils venaient en Guillaume le blâma de cet-ance, qui devait retarder château: « Quel! lui ré-lobert, je souffrirais que te perit de soif! Qui nous trait un autre si nous ve-le perdre? » La paix se ide temps après entre les s; mais elle fut encore a Robert, qui reprit les 944, pour chasser les An-Normandie. Les progrès us dans l'Orient, fixaient anon de l'Europe; et la des Lieux-sants échauf-ors d'un noble enthous- Robert partager bientôt. roix, en 1096, engagea la y son frère Guillaume, mar aux frais de l'expédi-

tion (*V. GUILLAUME le Roux*, XIX, 128), et se mit en route, avec la plus grande partie de sa noblesse. Il passa par l'Italie, aida le pape Urbain II à triompher de Guibert, son rival, et, au printemps de 1097, joignit les Croisés devant Constantinople. Robert contribua beaucoup aux succès que les chrétiens obtinrent sur les infidèles. Il se trouva dans toutes les batailles, à tous les sièges, et partout signala sa valeur chevaleresque. Devant Antioche, il soutint seul un combat contre un des chefs des infidèles. D'un coup de sabre il lui fendit la tête jusqu'à l'épaule, en s'écriant: « Je dévoue ton ame impure » aux puissances de l'enfer. » (*Voy. l'Histoire des Croisades*, par M. Michaud, 1, 240.) Au siège de Jérusalem, il monta l'un des premiers à l'assaut, et se couvrit de gloire. Son indolence naturelle lui fit refuser le trône de David. Il revint par l'Italie, épousa Sybille, fille de Geofroi, duc de Conversano, et prolongea son séjour dans cette belle contrée pendant un an, qu'il passa tout entier au milieu des fêtes et des divertissements. Cependant, Guillaume était mort, et Henri s'était emparé du trône d'Angleterre. Robert semble sortir de sa léthargie pour revendiquer ses droits. Il lève une armée, et débarque, l'an 1100, à Portsmouth, d'où il est conduit en triomphe à Winchester. Henri, tremblant, vient à sa rencontre, lui demande par grâce une entrevue, et le décide à se désister de ses prétentions sur l'Angleterre, moyennant une pension de trois cents marcs. Robert retourne, l'année suivante, en Angleterre, pour réconcilier le comte de Surrey avec le roi, dont il avait encouru la disgrâce. Henri lui témoigne sa surprise de ce qu'il est en-

trédans son royaume sans l'en avoir prévenu; et l'imprudent Robert, qui reconnaît sa faute trop tard, s'estime heureux d'obtenir la permission de se retirer, en abandonnant la pension que lui avait assurée le dernier traité (V. HENRI I^{er}, XX, 115). Le mauvais résultat de son voyage affaiblit beaucoup l'estime des Normands pour leur duc. Des guerres qu'il eut à soutenir contre quelques-uns de ses vassaux, et dans lesquelles l'avantage ne resta point à ses armes, achevèrent de le faire regarder comme un prince incapable de gouverner. Sa conduite privée était d'ailleurs peu propre à lui mériter l'affection de peuples. Entouré de maîtresses et de bouffons, qui se permettaient avec lui les familiarités les plus indécentes, il abandonnait le pouvoir à d'indignes ministres, et laissait cette belle province en proie aux désordres de l'anarchie, et aux ravages de la guerre civile. Pressé, par le pape Paschal II, de mettre un terme aux malheurs de la Normandie, Henri y pénètre, en 1105, avec une puissante armée, et surprend Baïeux, qu'il réduit en cendres. Caen, pour éviter le même sort, s'empresse d'ouvrir ses portes; et cet exemple est suivi par la plupart des villes de la province. Robert a recours aux prières et aux larmes pour apaiser son frère: il obtient de ce prince une conférence, dont le résultat est de les animer encore davantage l'un contre l'autre. L'année suivante, Henri rentre dans la Normandie, et remporte une victoire complète sur les troupes de Robert, près de Tinchebrai, le 27 septembre 1105. Le malheureux duc de Normandie fut fait prisonnier dans cette bataille (V. ALAIN, duc DE BRETAGNE, V, 554), et renfer-

mé au château de Cardin Clamorgan, où il resta dant vingt huit années. au mois de février 1113 laissait, de son mariage avec la princesse digne d'un me (3), un fils, nommé Guil quel le roi Louis-le-Gros Vexin français, pour lui d'apanage. A des qualités Robert unissait les défauts irrépréhensibles dans un p ger, inconstant, faible, galités qui ruinaient ses l'avaient réduit lui-même voisin de la pauvreté; e pas été détrôné par son peut croire que ses vas raient pas tardé de se son autorité.

ROBERT (NICOLAS) en miniature et graveur à né à Langres, vers le cement du dix-septiè s'attacha particulièrement les plantes; et il acquit d re une habileté qui n'a p passée: car il approcha c autant qu'il est possible que, s'il fut célèbre comm acquit une gloire plus les services qu'il rendit que. La peinture de fleurs en faveur depuis les derni du règne de Henri IV. L à son imitation, les dame ayant pris plaisir à brode les porta à reproduire u belles parures de la nat pour leur fournir des m

(3) On cite un trait de cette pri ve tout l'attachement qu'elle port Robert avait été blessé dans un com empoisonnée. Les medecins lui dec pouvait guérir qu'en faisant sucer sa « rous, dit alors Robert, je ne se « cruel et assez injuste pour souffr « se dévoue à la mort pour moi. » Sybille prit le temps de son souss plais, et sauva la vie à son mari.

avait fait un... de... n-
est imité et co... l'
se fit connaître...
... de *Julie* (P. MONTAU-
XXIX, 461), dont il pei-
... fleurs. Une occasion se pré-
... rendre son talent plus
... d'Orléans ayant pris le
plus vif pour la connaissance
... des plantes, appela près
dans sa retraite à Blois, les
... les plus distinguées dans
... unique, comme Brunier, et
... tant, français, et Morison,
... : voulant rendre plus dura-
les connaissances qu'il acquie-
... eux, il leur associa Robert
... les fixer par son pinceau. C'est
... a fait, mal-à-propos, penser
... nier que ce peintre était né à
Il commença d'abord à re-
... ter les fleurs qui frappaient l'œ-
... par leurs brillantes couleurs,
... toutes les variétés de tulipes ;
... à l'école de Morison, il apprit
... à dédaigner les plus commu-
... est ainsi qu'il signala une
... erte de son auguste protec-
... figurant une des plus petites
... de trèfle, celui qu'on a
... mé *Semeur*, que ce prince
... veilli dans le parc de Cham-
... et il reconnut bientôt que c'é-
... 'avantage de son talent, qu'il
... quait à reproduire des objets
... jusqu'alors. Robert pei-
... aussi les oiseaux et autres ani-
... curieux, que Gaston se plai-
... réunir dans une ménagerie. Il
... de ces travaux la collection
... magnifique qu'on eût encore
... la mort de ce prince, Colbert
... au nom de Louis XIV ; et
... eut sa continuation, en
... ant le peintre au cabinet du
... que ; il lui fut alloué cent
... pour chaque plante dessinée

sur velin : de... R.
se fit une s... de...
ployer son...
que pour un...
mais il trouva...
directement... aux
botanique. L'aca...
dès sa fondation, a... conq...
de travailler en c...
différentes branches...
turelles. Dodart, et... aux...
un plan pour écrire l'*Histoire*
des plantes. Ce plan consistait à décrire et
à faire figurer, chaque année, un cer-
tain nombre de plantes nouvelles, que
l'on devait livrer successivement au
public, par l'impression et la gravure ;
il fut publié, en 1676, sous le titre
de *Projet de l'histoire des plantes*.
Dans le chapitre II, intitulé : *Figures*
des Plantes, l'auteur expose ce qu'il
croit le plus convenable pour les ren-
dre parfaites ; et c'est ce qu'avait dé-
jà exécuté Robert ; il l'annonce ainsi :
« Nous faisons dessigner toutes les
» figures par le peintre dont sen-
» Monsieur s'est servi avec le suc-
» cès que l'on sait ; et il les dessine
» toutes sur pied, parce que nous
» avons désiré qu'elles fussent plus
» garnies que celles qui sont peintes
» dans les volumes des plantes de
» feu S. A. R. On a pourtant été con-
» traint de copier, sur ces originaux,
» quelques plantes très-rares, qui ne
» fleurissent et ne portent ici que
» très-rarement. » Mais Robert ne
se contenta pas de les dessiner ; il en-
treprit de les graver lui-même,
sous la direction d'A. Bosse ; il con-
courut avec lui pour produire le
chef-d'œuvre de la gravure appli-
quée à la botanique, dans les trente-
neuf planches qui font suite à ce *Pro-
jet d'histoire*. Les descriptions qui
les accompagnent, sont de Nicolas
Marchant ; et, suivant l'usage de

ce temps, elles sont imprimées sur le *verso* des planches, ce qui les dépare. Nous ne pensions pas à la date de cet ouvrage, quand nous avons parlé de la magnificence de celui de Rheede; car ayant paru, en 1676, il l'a devancé de deux ans, et cependant il le laisse fort au-dessous de lui sous tous les rapports; et il ne faut pas en être surpris, puisque, même à présent, il n'a pas encore été égalé (1). Ce ne sont cependant que des eaux-fortes, mais pratiquées à la manière de Bosse, au vernis dur. Aussi Dodart disait - il : « Nous » préférons la gravure à l'eau-forte à » toutes les autres, parce qu'elle a » plus de liberté, qu'elle est plus » prompte et plus aisée, et qu'elle » n'a guère moins de netteté que la » taille douce, pourvu qu'elle soit » bien traitée. » On ne peut disconvenir qu'elle n'ait été exécutée supérieurement par le maître et son habile élève. Ce livre, format atlantique, a vingt-deux pouces de haut sur quinze de large; il est orné d'un frontispice dessiné par Sébastien Leclerc, et gravé par Goyton. Louis XIV se trouve au milieu d'une salle; les membres de l'académie l'entourent avec respect, et lui indiquent leurs travaux. Par une fenêtre on voit l'Observatoire en construction. Dans une vignette des plus spirituelles, le

même Leclerc a représenté le nouveau les membres de l'académie: mais n'étant plus comparés par le respect, ils sont groupés familièrement autour d'une table; ils travaillent à l'histoire des plantes; le costume et l'attitude des personnages sont si naturels qu'il devait, dans le temps, apparaître facilement le nom à chacun. C'est un charmant tableau d'ensemble. D'autres ornements sont également dignes de ce beau livre. Quant à l'objet principal, la description des plantes, il est parfaitement rempli. Jamais on n'a mieux représenté la nature, le port ou l'ensemble et les détails ne sont pas moins exacts qu'oiseaux les fleurs soient bien dessinées, elles sont souvent de nature à part; quelquefois les premiers éléments de la germination s'y trouvent. Les racines, quelque compliquées qu'elles soient, sont fidèlement reproduites; et, comme Dodart l'a dit, « la gradation des couleurs s'en » voit aussi bien ménagée que » l'usage pouvait le permettre; » le traité différemment le vert » le vert clair, les fleurs blanches » et celles d'une couleur enfumée » sorte que, suivant lui, cette » couleur se est préférable aux couleurs » qui ne réussissent pas toujours. » ajoute « : Nous n'avons pu » nous en servir d'une autre » manière d'imprimer avec les » leurs pour quelques raisons » pourra facilement suppléer à cela, on voit que l'on connaît le procédé si brillamment mis en pratique depuis le commencement du siècle, mais sûrement que c'est un grand inconvénient qu'on lui oppose, on l'arrête pour lors: le privilège auquel il porte les couleurs. Cependant quoique tiré en no

(1) Nous citerons, à ce sujet, ce qui nous arriva dans le cabinet de notre plus illustre botaniste. Nous nous y trouvions un troisième avec le célèbre Willdenow, comme on mettait en question quel était le plus bel ouvrage de botanique, sous le rapport de l'art considéré dans la perfection du dessin, réunie à celle de la gravure? Celui-ci nomma l'*Hortus Cliffortianus* de Linne, dessiné par Ehret, gravé par Vander Laer. Le maître de la maison indiqua le *Choix des plantes* de Ventenat: pour nous, nous citâmes les plantes de Dodart. Chacun ayant cherché à faire valoir ses raisons, on trancha la discussion en mettant en regard les trois ouvrages: après les avoir confrontés, on se rangea de notre avis, et il fut aussi celui de Van-Sprendonck, lorsque nous lui fîmes part de cette discussion.

re le même plan, au-
cultés du plus grand
anistes; d'ailleurs il
à consulter: on ré-
planches, pour les
Mémoires, in-4°.,
Elles sont fidèlement
la sécheresse de la
in a fait disparaître
originaux: on les a
4°., en Hollande,
à Leipzig, en 1758,
antes de l'Inde, par
missionnaire jésuite.
emier format de l'a-
nuait: Robert, après
lantes sur vélin pour
llection de Gaston,
lessins à la sanguine
nre, pour qu'ils fus-
nit par lui, soit par
ficiled'apercevoir de
leur travail. Il s'as-
mis Châtillon, qui,
int graveur: il conti-
er de ces deux belles
à sa mort, que l'on
1684. Il résulte des
ces trois artistes, une
is cent dix-neuf plan-
lont un petit nombre
trois plantes, ensorte
on trois cent trente
nent figurées. Dans le
trouve des plus com-
consequent avaient
plusieurs fois; mais
es paraissent pour la
elles rendent témoi-
rts qu'on faisait en
un siècle pour culti-
exotiques. On y voit
les celles que, depuis
herchions à tirer de
nts du Canada. Les
i devaient être rédi-
nistes de l'académie

des sciences, n'ont jamais paru:
elles ne sont désignées que par une
phrase; et cette phrase manque dans
les douze dernières. Comme ces plan-
ches avaient été gravées aux frais du
roi, il n'y en a jamais eu qu'un petit
nombre d'épreuves de répandues. Le
Recueil forme trois vol. in-fol., ran-
gés par ordre alphabétique. Dans
quelques exemplaires, on lit ce ti-
tre de l'imprimerie royale: *Estam-
pes pour servir à l'histoire des plan-
tes*, 1701 (2). Séguier fut chargé
par Bignon de mettre en ordre les
velins alors déposés à la bibliothèque
du Roi: il les rangea suivant la mé-
thode de Tournefort; et dans sa *Bi-
bliotheca botanica*, sous l'article Ro-
bert, il donna un Catalogue des
plantes gravées; mais il est incom-
plet, car il n'en cite que deux cent
quarante-trois espèces. Antoine de
Jussieu inséra, dans les Mémoires
de l'académie, en 1727, l'*Histoire
de ce qui a occasionné et perfec-
tionné le Recueil des peintures des
plantes et animaux, sur les feuilles
de vélin, conservés à la bibl. du
Roi*. (Elles sont maintenant à celle du
jardin du Roi.) Elles furent continuées
d'abord par Joubert; mais comme
il était plus exercé dans le paysage
que dans ce genre, il céda la place à
Aubriet (*Voy.* son article, ainsi que
ceux de BASSEPORTE, et VAN SPAEN-
DONCK). Outre quelques Recueils
particuliers de dessins de Robert, on
a de lui les ouvrages suivants: I. *Varie ac multifformes florum spe-
cies expressæ ad vivum et æneis
tabulis incisæ*, Paris, Poilly, in-4°.,
trente-une planches. II. *Divers oi-
seaux dessinés et gravés d'après
le naturel*, ibid., idem, trente-une

(2) Anisson fit imprimer, vers 1780, un autre
frontispice, avec un avertissement et une table de
20 pages.

planches in-fol. III. *Divers oiseaux dessinés d'après le naturel*, Paris, Van Merle, 1673, in-fol. IV. *Recueil d'oyseaux les plus rares, tirez de la ménagerie royalle*, Paris, G. Audran, 1676, fol. obl. vingt-quatre planches. D—P—S.

ROBERT (HUBERT), peintre, naquit à Paris, en 1733. Ses parents voulurent lui faire embrasser l'état ecclésiastique ; et ses études furent dirigées d'après leurs vues. Mais, lorsqu'on s'apprêtait à solliciter pour lui un bénéfice, le jeune homme déclara ne pouvoir sacrifier sa passion pour la peinture. Dès son enfance, et malgré la contrainte où il vivait, il s'était appliqué à cet art ; et ses professeurs lui surprenaient, de temps en temps, pendant la classe, des essais clandestins de son talent. Enfin, sur le témoignage de Michel - Ange Sloodtz, qui avait démêlé, dans ces dispositions précoces, le germe d'un grand artiste, la famille de Robert ne s'opposa plus à sa vocation ; et il fut libre de partir pour Rome, où ses crayons retracèrent, pendant douze ans, tous les riches aspects et les précieux monuments de l'Italie. Marigny, directeur-général des bâtimens du roi, recueillit l'éloge du jeune artiste de la bouche même de ses émules, et, à la vue d'un tableau qu'il lui avait demandé, le fit comprendre parmi les élèves de l'école de peinture entretenus à Rome, qui était alors dirigée par Natoire. C'est pendant son séjour en Italie, qu'il se lia d'une étroite amitié avec Fragonard et l'abbé de Saint-Non. Ce dernier, amateur éclairé, et artiste distingué lui-même, gravait tous les dessins nombreux que produisait le crayon de Robert, aussitôt qu'ils étaient exécutés. Robert s'était acquis par son esprit et son caractère,

d'utiles protecteurs et de amis. Plein de cette confiance, il traduisait Virgile, bailli de Breteuil, ambassadeur à Malte, dans les intervalles de sa captivité, et laissait la pratique de son art. Il choisit, pour revoir ses ouvrages, l'année 1767, qui devait être ouverte par une exposition publique des membres de l'académie de peinture et de sculpture ; et il présenta à l'adjudication de ses amis, un tableau pour se faire inscrire dans ce corps. Il comptait sur son ouvrage, qu'il se disposait à partir pour l'Italie, lorsqu'il fut élu de l'académie, qui l'adopta à l'unanimité, le fit renoncer à son voyage. Dès-lors il multiplia ses ouvrages et ses tableaux, avec une fécondité et une fécondité. Catherine II lui fit offrir, en 1791, des propositions pour l'attirer à Pétersbourg ; mais il demeura fidèle à son pays. En 1793, on le trouva conseiller de l'académie, garde des tableaux et dessinateur de tous les jardins de la ville. Elle le dépouilla de ses plumes, et le priva même de la liberté (1). Pendant sa détention, qui dura

(1) Renfermé à Sainte-Pelagie. R pendant les dix mois de sa captivité son âme et la gaieté de son caractère six heures du matin, peignait jusqu'à le rincer il jouait au ballon dans la adresse étonnante. Avant d'avoir pu local pour peindre, il peignait ses dameslesquelles on lui apportait son dble, sur le dessus de ses chaises; rendu à la liberté, il avait fait cinq bleaux, sans compter une quantité dessin- que s'étaient disputés ses con fortune. C'est pendant son séjour dans qu'il dessin le portrait de Roucher, tunc poète envoya, la veille de sa m et à sa fille (Voy. ROUCHER). Lorsqu ra les prisonniers de Sainte-Pelagie à dans des charrettes découvertes, à la heux, au milieu des cris de la popal fut occupé, pendant ce trajet, qu'à scène d'horreur, dont il fit un table quable.

ait avec ses crayons ; et son on ne perdit rien de sa fraile présida encore aux comédies vicillese : maissa mains la même hardiesse d'exécution devint indécise ; ses traits faibles , et nuancés de habileté. Il mourut su- dans son atelier , le 15 8. Ce peintre savait an- d'heureuses conceptions , tonie du genre qu'il avait a peinture des ruines et des ts , dont le Musée du Lou- sède plusieurs morceaux pittoresques et varié. Re- aussi pour la composition s pittoresques, Robert traça un grand nombre de ces jar- ages , où le luxe demande s effets qui imitent la nature. le Méreville, et les bains d'A- la parc de Versailles, furent d'après ses dessins. Son sur le travail tenait de l'en- me : entreprendre était un : son esprit. On le vit escala- murs du Colisée de Rome, par le temps ; hasarder une ide sur la corniche du dôme -Pierre, et s'enfoncer dans le bedes Catacombes, témérité spire à Delille le bel épisode a admire à la fin d'un des du poème de l'*Imagination*. par la Notice sur Robert, par

musée possède dix-sept tableaux de lui, dont partie du Musée du Louvre ; ce sont : I. Une porte de ville pratiquée dans les ruines d'un temple. II. Une statue en bronze, sous un portique, et dans le fond d'un souterrain. III. Les différentes salles des appartements du ministère du trésor. IV. Trois dans celui du d'intérieur. V. Deux dans le château de Meudon. II a gravé d'une plume et spirituelle, divers petits sujets de dessin, entre autres une suite de dix in- scriptions pour titre : Les Sources de Rome, jo- uant de monuments antiques. P—s.

Vigée (*Magas. encycl.*, 1808, III, 161).

F—r.

ROBERT (FRANÇOIS), géographe, né, en 1737, à la Charrière, près de Challon, fut professeur de philoso- phie et de mathématiques, au collé- ge de Challon-sur-Saône. Il était de l'académie des sciences et belles-let- tres de Berlin, et de l'Institut de Bologne. Il avait obtenu, en 1780, le titre de géographe du roi. En 1789, il embrassa la cause de la révolution, et se prononça contre la dîme, vou- lant, disait-il, rappeler le clergé à son ancienne institution. Nommé, en 1793, maire de la commune de Bes- note, il fut, après le 31 mai de la même année, nommé administrateur du département de la Côte-d'or (1). Ce fut ce département qui l'éut mem- bre du conseil des Cinq-cents, en l'an V, ou 1797. Les opinions qu'il y émit furent bien différentes de cel- les qu'on attendait d'un homme qui avait occupé des places en 1793. Il s'opposa, le 29 juillet 1797, à l'alié- nation des presbytères, soutenant que c'étaient des propriétés commu- nales, dont l'état ne pouvait dispo- ser pour son compte. Par suite de la journée du 18 fructidor (4 septem- bre 1797), l'élection de Robert fut annulée; mais il ne fut point inscrit sur les listes de déportation. Rendu à la vie privée, il se retira dans son

(1) Une lettre de Lakanal, du 30 ploviose an 3 (1795) apprit à Robert que le comité d'instruction publique avait porté son nom sur la liste des récom- penses nationales. Mais dans le décret du 27 germi- nal suivant, qui convertit en loi cet arrêté, le se- cours (de 1500 fr.) fut, par un fâcheux quiproquo, accordé à Robert de Vaugondy, mort depuis dix ans, et payé à sa veuve. François Robert reclama par une pétition au comité d'instruction publique, du 3 prairial an 3 (in-8°. de 8 pag.), et établit ses titres à cette récompense « sur quinze années » de sa vie employées à des voyages à ses frais » pour les progrès et l'avancement de la géogra- » phie; sur des ouvrages philosophiques, traduits » en diverses langues, et pourvus de maximes utiles » à l'humanité, qui ont, dit-il, pour leur part, » préparé, mûri et amené l'époque de la révolu- » tion » C. M. P.

département; et il habitait Mirebeau, en 1811. Il est mort à Heiligenstadt, en Saxe, le 5 mai 1819, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On a de lui : I. *Géographie universelle, à l'usage des collèges*, 1767, 2 vol. in-12 (2); seconde édition, 1772, un vol. in-12. La troisième édition parut, en 1779, sous le titre de *Géographie élémentaire, à l'usage des collèges, avec un Précis de la sphère, et des cartes*, un vol. in-12. La onzième édition est de 1807; la douzième est de 1817. II. *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, 1778, 3 vol. in-12. III. *Mémoire présenté à l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Lyon, sur la manière la plus sûre, la moins dispendieuse et la plus efficace de diriger à volonté les machines aérostatiques*, 1784, in-8°; c'est une brochure de quinze pages. IV. *Voyage dans les treize cantons suisses, les Grisons, le Valais et autres pays et états, alliés ou sujets des Suisses*, 1789, 2 vol. in-8°; ouvrage assez exact, mais dont le style manque de naturel et de simplicité. Il a été traduit en allemand, et imprimé à Berne. V. *Description historique, physique et géographique de la France divisée en départements, subdivisée en districts*, 1790, in-4°. VI. *Traité de la sphère, avec l'exposition des différents systèmes astronomiques, et un précis du système physique de Descartes*, 1801, in-12; c'est une seconde édition. VII. *Mélanges sur différents sujets d'économie politi-*

(2) « L'auteur a fait usage des verbes techniques, mais d'une manière plus précise et plus utile que le P. Baffier, dont il relève, dans sa préface, les omissions et les fautes. Le texte, par demandes et réponses, contenant ce qui doit être appris, et les notes, ce qui ne doit qu'être lu, sont clairs, méthodiques et instructifs. » *Journal des sçavants* de décembre 1767, p. 899.

que, 1800, in-8°. VIII. *1re géographique, d'après du congrès de Vienne, le Paris du 20 novembre autres actes publics les pl.* 1818, 2 vol. in-8°. La section, annoncée en 1820, de la première que par qu tons. Robert a fourni à l'É die méthodique le *Dictio géographique moderne*, en 4°. A.

ROBERT D'ARBRISSEL.
Voy. ARBRISSEL.

ROBERT D'AUXERRE SAINT-MARIEN (abbaye de Prémontré, près de florissait à la fin du douzième. Son nom de famille était ou Abolanz. Il faisait partie de la cathédrale d'Auxerre l'année 1180; et l'on trouve son nom au bas de plusieurs chartes de cette époque. Peut-être était il moine de cette église; du moins il était pourvu du personnage de dignité capitulaire, à laquelle était attachée la garde des chartes et manuscrits, ainsi que le se voit aux archives, comme le prouvent les chartes qui portent plusieurs titres *per manum Roberti lectoris*, qu'il occupait cette place, à l'abbaye de Saint-Marien. Il a écrit deux volumes d'Actes de la révolution, à l'abbaye de Saint-Marien d'Auxerre. Robert était un homme de lettres, et surtout l'histoire naturelle il était versé; *virum notitid singularis*. Il avait une passion des livres: ce goût commun avec Milon de Saint-Marien quatrième abbé de Saint-Marien qui en avait réuni un grand nombre, et s'était formé une bibliothèque qu'il avait choisie: il en résultait une intimité entre ces deux per-

Don conseilla à Robert d'écrire une chronique, et l'aider dans sa tâche : Eusèbe, saint Jérôme, etc., furent mis à contribution pour faire entrer dans cette chronique tout ce qu'on put tirer des archives de l'église de Sens, et ce que contenait le livre intitulé : *Gesta sancti Altiissiodorensium*. L'ouvrage n'était point fini, lorsque Minard, en 1203 : Robert était alors évêque d'Auxerre ; ce fut seulement en 1205, qu'il brassa l'institut de Prémonstratien. Avant d'effectuer sa résolution, il fit son testament, par lequel Le Beuf nous a conservé une partie des preuves de ses travaux sur l'histoire d'Auxerre. Il continua sa chronique à Saint-Victor, jusqu'à l'année 1212, qu'il mourut. Ce travail fut repris et poussé jusqu'à l'année 1227 (3), par un religieux de la même maison, que l'on croit être Casimir Oudin et Le Paige ou Hugues ; opinion que ne partage pas l'abbé Le Beuf. Quoi qu'il en soit, cette chronique est fort estimée et fait honneur à son auteur. Elle est citée avec éloge dans son *Politia sacra* ; et les auteurs

de l'*Histoire littéraire de France* la trouvent, disent-ils, « d'un meilleur goût que tant d'autres (4). » Les règles de la saine critique, si longtemps négligées, n'étaient point inconnues à Robert ; et Tillemont cite de lui un passage, où il en trace de fort judicieuses pour les légendes. On a cru long temps cette chronique anonyme, parce que plusieurs manuscrits ne portaient point en tête le nom de l'auteur. On savait seulement qu'elle était d'un religieux de Saint-Marien ; le savant Mabillon lui-même y fut trompé, et crut que ce religieux se nommait Hugues, parce qu'on lisait au commencement : *Incipit prologus magistri Hugonis in chronicis suis*. On reconnut, depuis, que ce prologue était celui de la chronique d'Hugues de Saint-Victor, dont Robert avait fait précéder son ouvrage, parce qu'il en avait adopté le système. La seule édition que l'on ait de la chronique d'Auxerre, est de Nicolas Camusat, chanoine de Troyes, et savant distingué ; elle a pour titre : *Chronologia seriem temporum et historiam rerum in orbe gestarum continens, ab ejus origine ad ann. Christi 1212, auctore anonymo, sed cœnobii S. Mariani apud Altiissiodorum, regulæ Præmonstratensis monacho; adjecta est appendix ad ann. 1223, vol. in-4^o. de 226 pag.* Cette édition fut faite sur un manuscrit de l'abbaye de Pontignu, et sur un autre que fournit à Camusat Paul Petau, conseiller au parlement de Paris, célèbre antiquaire (V. CAMUSAT, IV, 663). Ni l'un ni l'autre de ces deux manuscrits ne portait le nom de Robert au frontispice : il paraît qu'il y avait des ratures à la fin de l'année 1210, où ce

accumulat laudes laudanda librorum
vna, tot et tantis accumulata libris.
(Ces vers extraits de l'épigramme de Robert.)

bons vers suivants,

« Ipse mihi sextus decimus fuit ævi
vna, Christo, tuo præleo colla jugo,

le texte de l'édition de Camusat, fol. 84, est évidemment dans celui des manuscrits dont il est fait mention à quelques endroits que l'on a fait croire à queques écrivains que l'on a fait croire en 1212. Il résulte du texte de Saint-Marien, regardé comme l'original de Le Beuf, que ces vers et plusieurs autres ne font point partie du texte, mais ont été ajoutés par une autre main, celle du continuateur qui se mêlait de continuer l'histoire de Robert, faisant partie du texte et qu'en 1223, quand il fit son testament, encore attaché à l'église cathédrale.

de la de Camusat, et sans doute les manuscrits auxquels elle a été faite, ne vont que jusqu'à 1212.

(4) Tome IX, p. 127.

Lyon, et y prononcent IV et les cardiange insérée dans n, 347. Protecteur mettait aux emplois les sujets les plus s lumières et leurs ayant donné l'invesoncat de Lincoln à gés, avec dispense refusa de l'installer, tances du pontife, le l'excommunier, ns sa résistance. Ce sur ces entrefaites, 53. On dit que le pa de l'exhumer. Ro s plus savants hom e; et ses vertus éga : mais on lui repro, d'avoir repris avec er les vices et les dé ecclésiastiques, qu'il le de ramener par la rsuasion. Parmi ses s, dont on trouve s les biographes ec ive, Oudin, Dupin, I. *Testamentum XII filiorum Jacob*, è ersum, Augsbourg, u, 1532, in 8°, éd. herchée; Paris, 1549, age a été réimprimé nombre de recueils, is la *Bibl. maxima* e tome 1^{er}. de *Spicirum* (V. GRABE), et eudepigraphus *Ve* (V. FABRICIUS). II. *libros Posteriorum* nise, 1494, in-fol.; 37, 1552. III. *Sumphysicorum*, ibid., V. *Opuscula varia*, *Compendium sphæ* d., 1508 ou 1518.

VI. *De correctione legalium*, Londres, 1652, in-12; 1658, in-8°. Selon Ed. Brown, ces deux éditions ne contiennent qu'environ le tiers du traité tel qu'on le conserve en manuscrit. VII. Plusieurs *Sermons*, quelques *Opuscules*, et *Cent-une Lettres*, dans le Recueil de Brown : *Fasciculus rerum expetendarum*. Il existe un grand nombre d'ouvrages de Robert, restés en manuscrit, parmi lesquels on distingue une *Versio latine de Suidas*. On peut consulter, pour plus de détails, la *Bibl. med. latinit.*, avec les auteurs cités par Fabricius. W—s.

ROBERT DE LUZARCHES. *V.* LUZARCHES.

ROBERT DE VAUGONDY (GILLES), géographe, né en 1688, annonça de bonne heure son goût pour une science que N. Sanson, son aïeul, avait cultivée avec succès. Il se fit d'abord connaître par les cartes qu'il publia des différentes provinces de France, corrigées d'après les nouvelles observations, et il obtint le titre de géographe ordinaire du roi. Son oncle, Pierre Moulard Sanson, ayant résolu d'abandonner les affaires, lui fit la remise de son fonds de livres et de cartes géographiques, que Robert augmenta d'une manière très-remarquable. Ses cartes sont gravées avec netteté (V. DE LA HAYE) : mais il négligeait ordinairement d'y tracer les degrés de longitude et de latitude : ce qui empêche d'en reconnaître la projection, et de vérifier l'exactitude astronomique des positions. Ce laborieux géographe mourut à Paris, en 1766. Il a publié la *Géographie sacrée et historique de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Paris, 1747, trois tomes en 2 vol. in-12), dont le fond est de l'avocat Sérieux, et dans laquelle il a inséré plusieurs disser-

tations de Nicolas et Guillaume Sanson. Mais il est principalement connu par les différents *Atlas* qui portent son nom, et qui sont encore estimés, malgré les changements survenus dans la circonscription des états. Le *Petit Atlas* de Robert de Vaugondy, 1748, 2 vol. in-8°, contient 203 cartes. Son *Atlas portatif*, in-4°, obl., se compose de 54 cartes; et son *Grand Atlas universel*, 1758, in-fol., en renferme 108. On distingue, dans ce nombre, la Carte de Bretagne, la meilleure qu'on eût encore de cette province. Cet *Atlas* a conservé une partie de sa réputation; mais on donne la préférence aux anciens exemplaires. Les nouveaux, quoique augmentés de neuf cartes, ont moins de valeur, parce qu'ils ne renferment que des épreuves très-faibles (V. le *Manuel du libraire*, art. *Robert*). Enfin le plus curieux et le moins connu de ses ouvrages est un *Atlas complet des révolutions du globe*, offrant, en soixante-six cartes, la distribution géographique du monde civilisé, à autant d'époques différentes. La dernière répond à l'an 1640. Chaque carte, en deux grandes feuilles, offre tout l'ancien continent, jusqu'à la Corée, sur une assez grande échelle (1-7,500.000). Les soixante-six feuilles, tirées sur le même cuivre, ne diffèrent entre elles que par les couleurs mises aux limites des divers états, et par la légende imprimée en marge de chaque feuille. L'ouvrage n'a pas été publié; et le cuivre n'existait plus en 1773, suivant une lettre du fils de l'auteur au libraire Boudet. Un exemplaire de cet *Atlas*, peut-être le seul qui existe, a été payé soixante francs, à la vente de M. Lamy, le 13 janvier 1808 (n°. 4410 du Catalogue). On a vu que ce travail

avait servi de modèle à Pica-Nantes, pour ses *Révolutions universes*, *Atlas* composé aussi de répétitions d'une même carte de l'univers, mieux gravée, mais sur une plus petite échelle (1-1,230). Celui-ci, publié en 1763, se vendait soixante francs, chez Julien (V. le *Journ. des savants* de 1768-80). — ROBERT DE VAUGONDY, fils du précédent, né à Paris, en 1723. Ses dispositions pour les sciences furent cultivées avec le plus grand soin par son père. Il se consacra de bonne heure à ses études. Il n'avait que dix-neuf ans quand il fit paraître une nouvelle édition des *Tables méthodiques* de Nicolas Sanson (Voyez ce nom). En 1752, il publia deux *Globes*, l'un céleste et l'autre terrestre, sur lesquels il ajouta successivement, en 1764, 1769 et 1771, les découvertes les plus récentes des navigateurs. L'année suivante, il fut élu à l'académie des sciences, des *observations critiques* sur les nouvelles découvertes de l'amiral de Fuentès. Il remit en même temps à cette académie une lettre qui constatait que cet amiral était inconnu dans les annales de la marine espagnole (FIENTES, XVI, 147). Le zèle de Robert de Vaugondy montra que les progrès de la géographie méritaient le brevet de géographe du roi. Peu de temps après, le roi de Pologne, Stanislas, lui donna le même titre (1), et le fit recevoir à l'académie de Nanci. Les distinctions dont on récompensait ses talents, accrurent encore son zèle et étendirent sa réputation. Il eut une correspondance avec le baron

(1) Ce fut à la Carte de Lorraine, qui fut gravée sur le grand Atlas universel, que Robert de Vaugondy dut la bienveillance du roi de Pologne.

F. GAUTHIER, XIII, 135); et, à l'exemple, il s'occupait des questions géographiques qui divisaient les savants, questions qu'avait traitées le voyage de Fuentes dans le Sud. Il lut, en 1773, deux mémoires sur cet objet, à l'académie des sciences, et lui présenta deux mémoires, l'un intitulée : *Hémisphère arctique*, et l'autre : *Essai d'une carte de la mer Polaire arctique*, qui méritèrent de nouveaux encouragements de cette savante compagnie. Publication de nouvelles Cartes, et corrections aux *Atlas* dont il parla, et auxquels Robert avait consacré beaucoup de sa vie. Il avait été nommé conseiller royal, et il jouissait d'une pension sur la cassette du Roi. Il mourut en 1786, dans un état voisin de la mort; car, neuf ans après, son nom fut compris dans le nombre des savants auxquels la Convention vota un secours de quinze cents livres; et sa veuve toucha la somme. Il est vrai que François Robert, professeur à Chalon, prétendit que c'était à lui que le secours avait été accordé, et que le mot *Vaugondy* avait été ajouté, par erreur, sur la liste. **ROBERT**, pag. 211, ci-dessus). On trouve les ouvrages cités, et diverses autres pour l'*Histoire naturelle de la France*, l'*Esprit des lois*, la *Bible*, l'*Encyclopédie*, l'*Histoire des terres australes* du président de Brosses, le *Mémoire sur le voyage de Hanou*, par Bougainville, le *Tacite de l'Asie*, etc., on connaît de lui : *Essai sur l'histoire de la géographie*, ou sur son origine, ses progrès et son état actuel, Paris, 1753, in-12. C'est la préface du *Grand Atlas universel*. II. *Tablettes parisiennes*, qui contiennent le plan de la ville et des faubourgs de

Paris, avec une Dissertation sur ses agrandissements, une Table alphabétique des rues, etc., *ibid.*, 1760, in-8°. III. *Les Promenades des environs de Paris*, en 4 cartes, avec un plan de Paris, précédées d'une Description abrégée et historique des lieux qu'elles contiennent, *ibid.*, 1761, in-8°. Le Plan de Paris est très-bien gravé. IV. *Cosmographie*, ou Description du ciel, en deux hémisphères calculés et construits pour 1763, *ibid.*, 1764, in-4°. C'est l'explication de deux grands planisphères; semblables à ceux de Senex; mais où l'on trouve les constellations nouvelles de La Caille. En 1779, Robert y ajouta la solitaire, constellation nouvelle de Le Monnier, avec le taureau royal de Poniatowski, constellation introduite par les astronomes du roi de Pologne, et adoptée; en 1778, par l'académie (Voyez la *Bibliogr. astronomique* de Lalande, p. 486). V. *Institutions géographiques*, *ibid.*, 1766, in-8°. Dans la seconde partie, l'auteur s'est beaucoup étendu sur les différentes projections du globe pour la construction des cartes. VI. *Description et usage de la sphère armillaire, suivant le système de Copernic*, *ibid.*, 1771, in-4°. VII. *Mémoire sur les pays de l'Asie et de l'Amérique situés au nord de la mer du Sud*, *ibid.*, 1774, in-4°. de 31 pag., avec une carte. Le but de l'auteur est de concilier les travaux de Defisle et de Buache. VIII. *Mémoire sur une question de géographie pratique : si l'applatissment de la terre peut être rendu sensible sur les cartes, et si les géographes peuvent le négliger sans être taxés d'inexactitude*, *ibid.*, 1775, in-4°. Bonne publia un *Examen* de ce Mémoire, en 1777 (*V. BONNE*, V, 124). Dès 1774, Vaugondy travailla

lait à une *Géographie ancienne*, dont l'Europe et l'Asie étaient terminées, et qui devait former quatre volumes in-8°. Voyez-en le Prospectus, dans le *Journ. des savants* de septembre 1784, p. 629. Les deux premiers volumes, contenant l'Europe, étaient terminés dès 1760 et 1764, et approuvés par Gibert, censeur royal; mais l'auteur en avait suspendu la publication, lorsque D'Anville annonça une *Géographie ancienne abrégée*. Il reprit son travail, quand il eut reconnu que le plan de D'Anville était différent du sien. W—s.

ROBERT SORBON. Voyez SORBON.

ROBERTI (JEAN), jésuite, naquit, en 1569, à Saint-Hubert, dans les Ardennes. Après avoir fait ses études à Liège et à Cologne, il fut destiné à suivre la carrière de l'enseignement, reçut le grade de docteur à la faculté de Maïence, et professa la théologie à Douai, et dans différents collèges de l'Allemagne, avec beaucoup de réputation. Il remplit ensuite la place de recteur à Paderborn, et se retira, sur la fin de sa vie, à Namur, où il mourut le 14 février 1651, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. C'était un homme très-laborieux et très-savant; mais il manquait de critique. Outre quelques thèses, et des écrits polémiques indiqués par le P. Southwell, dans la *Biblioth. Societat.*, pag. 498, et par Foppens, dans la *Bibl. Belg.*, pag. 717, on a du P. Roberti : I. *Dissertatio de superstitione*, Trèves, 1614, in-16. II. *Mystica Ezechielis Quadriga; hoc est sancta quatuor Evangelia, historiarum et temporum serie vinculata*, gr. et lat., Maïence, 1615, in-fol. III. *Tractatus novi de magneticis vulnerum curatione Anatome*, Louvain, 1615,

in-8°. C'est une réfutation du T. Goclenius, sur les guérisons magnétiques, ou opérées à distance comme par la poudre de syn (V. HOWELL). Roberti attribue ces effets, s'ils sont réels, à la sympathie. Il y eut entre ces deux auteurs plusieurs répliques fort auxquelles Van-Helmont prit part, et dont on peut voir le détail dans l'article GOCLENIUS (XVII, IV. *Nathanael Bartholomaeus demonstratio quid probatur naelem esse Bartholomaeum*, Douai, 1619, in-4°. Cette opinion n'est point particulière à P. Roberti (V. BARTHELEMY 440). V. *Historia Sancti Huberti*, Luxembourg, 1621, in-4°. Cette histoire est pleine de recherches, à la suite, plusieurs discussions : la plus curieuse est celle des guérisons opérées par l'inspiration de saint Hubert. Les papiers de Roberti s'efforcent de prouver l'efficacité contre la rage, et ont été condamnées plusieurs fois par la faculté de théologie de Louvain, comme des restes de l'antiquité; mais elles ont été soignées autant de fois par les docteurs de Louvain, et dans le dix-huitième siècle, par le savant Collet (nom), qui pense que les doctrines de Louvain ne sont pas gens à des usages superstitieux (Brun, *Histoire des Pratiques superstitieuses*, II, 1-100, et *Traité des Dispenses*, tom. II. *Sanctorum quinquaginta juratorum elogium*, Liège, 1632). Dans cet ouvrage, Roberti prouve que le B. Ives, par avocat, n'est pas le seul saint qui ait produit l'ordre des juriscultes, mais ce n'est pas sans surprendre qu'il a grossi la liste de

autres, de r de ,
teurs de l'Eglie , et ne
patriarches de l'union a-

VII. *Vita sancti Lamberti*,
i *Tungrensis*, ibid., 1633,
elle a été traduite en français
P. Alard Le Roy. On doit à
la publication d'un poème
auteur, qui vivait dans le
lge, est resté inconnu : *Con-*
mundi, versu rhythmico,
bourg, 1618, in-8°. W.-s.

ERTI (Le comte JEAN-BAP-
tiste) littérateur italien, naquit,
rs 1719, à Bassano, où sa
jouissait des honneurs du pa-
Dès que sa raison commença
velopper, ses parents l'en-
t à Padoue, se former à l'é-
s Jésuites, qu'on regardait
comme les meilleurs instituteurs
messe. Il devait l'être bientôt
pe. S'étant décidé d'entrer
l'ordre fameux, et ayant fait
études à Bologne, où
allé passer le temps de son
, il fut destiné à l'enseigne-
et professa successivement
nce, à Brescia, à Parme
logne. Il reçut partout des
gements et des éloges; mais
s cette dernière ville qu'il ac-
e célébrité que ses ouvra-
nt point confirmée. Pendant
ans, il y occupa une chaire
sophie, autour de laquelle
ait un auditoire nombreux,
se respectueuse admiration.
ces furent interrompus, en
par la suppression de son
auquel il était très-attaché.
rison de ses confrères l'affli-
gondément. Il se réfugia dans
sa famille, où il chercha
ractions dans l'étude et dans
pe des devoirs de son état.
de l'amour de ses parents,

jouissant de l'estime de ses conci-
toyens, et accompagné des bénédic-
tions et des larmes des malheureux, il
mourut à Bassano, le 29 juillet 1786,
à l'âge de soixante-sept ans. Les der-
nières paroles qu'il adressa à son
neveu, furent : « Rappelez-vous que
» tout est vanité dans ce monde. »
L'abbé Roberti éblouissait par la
nouveau de ses phrases, par la
fraîcheur de son coloris, et par tous
ces vains ornements dont il aimait à
faire briller ses pensées. Les hommes
les plus célèbres de son temps, ne
surent pas se défendre contre les
prestiges de sa fausse éloquence;
et les noms d'Algarotti, du ma-
récchal Pallavicini, des deux Za-
notti, de Bianconi, de Bettinelli, se
trouvent inscrits parmi ses admira-
teurs. Ce qui peut les excuser en par-
tie, c'est ce sentiment d'amitié et
d'intérêt que les qualités de Roberti
étaient faites pour inspirer à tous
ceux qui l'approchaient. On peut
trouver des défauts dans ses ouvra-
ges : il n'y eut que des vertus dans
son cœur; et c'est là plutôt que dans
son esprit, qu'on doit chercher le
secret de cette grande réputation à
laquelle il atteignit de son vivant.
Ses ouvrages décèlent une belle ame;
et si l'exécution avait répondu à la
pensée qui les a dictés, peu d'é-
crivains auraient été plus dignes d'é-
loges que leur auteur. Dans sa jeu-
nesse, Roberti avait composé de
petits poèmes, qu'on ne lit plus, et
une centaine d'apologues, qu'on ne
lira pas long-temps. L'auteur a porté
lui-même, sur ces derniers, un juge-
ment auquel on doit souscrire : « Il
» y a, dit-il, trop de recherche dans
» le style, et pas assez de développe-
» ment dans le dialogue : j'ai été un
» peu trop indulgent pour les orne-
» ments dont je les ai parés. » Et

pourtant, dans un petit discours placé en tête de ce recueil, il observe avec beaucoup de finesse que « la » fable doit être simple sans basse, ornée sans ambition, naïve » avec grâce, enjouée et spirituelle » sans affectation et sans aigreur. » Ses préceptes valent beaucoup mieux que ses exemples; et l'on est sûr de ne pas se tromper, en prédisant qu'ils leur survivront. Il a laissé un plus grand nombre d'ouvrages en prose; mais si l'on peut en citer plusieurs comme des monuments de sa piété, il serait difficile d'en présenter un seul comme modèle de style. Roberti était trop poète quand il maniait la prose, sans l'être assez pour faire de bons vers. Il se laissait conduire par son imagination, qui l'entraînait hors des limites du goût; et à force de répandre des fleurs sur son chemin, il finissait par l'embarrasser. Ses principaux ouvrages sont : I. *Orazione in lode delle arti del disegno*. II. *Due discorsi sopra le fasce de' bambini*. Ce sont deux lettres, l'une pour l'usage du maillot, l'autre contre, dans le genre des deux lettres de J.-J. Rousseau sur le suicide. III. *Trattatello sulle virtù piccole*. IV. *Sopra il predicare contro gli spiriti forti*. V. *Del leggere libri di metafisica e di divertimento*. VI. *Quattro opuscoli sopra il lusso*. VII. *Della probità naturale*. VIII. *Sopra l'umanità del secolo XVIII, con una lettera sopra il traffico de' negri*. IX. *Istruzione cristiana ad un giovane cavaliere*. X. XXXVI *Lezioni sulla fine del mondo*. XI. *Dell'amore verso la patria*, ouvrage posthume. XII. en *Favole Esopiques, con un discorso intorno all'apologo*. XIII. *La Moda, le Fragole, le Perle, la Commedia, l'Armonia, poemetti; ed il Paradiso terrestre,*

oratorio. XIV. *Varj elogi, girici ed orazioni*. XV. *Varj lettere e discorsi*. Les Oeuvres de Roberti furent réunies la première fois à Bologne, en 1767, et conde, à Bassano, en 1791, en 16 vol. in-16. On les réimprime maintenant en Italie. Il s'y trouve une Notice sur sa vie et ses ouvrages de Moreschi, et son Éloge par le te Giovin.

A—G.

ROBERTIS (DENIS DE) Borgo-San-Sepolcro, près de Florence, vers la fin du treizième entra, de bonne heure, dans des Augustins, où il se distinguait par son esprit et ses talents. Il voyagea à Avignon, s'y attacha au cardinal Colonne, et lui dédias ses ouvrages. Sa réputation le peler à Paris, où il professas philosophie et la théologie avec succès. Il s'adonna aussi à la cation, et brilla dans les puit chaires de Paris. Il était poète logue, et passait pour un universel. On rapporte que le prieur de Florence, son ami, lui écrit pour savoir quand fin guerre que Castruccio Castrac ran de Lucques, faisait aux tins, le P. Denis répondit : « » Castruccio mort, et la fi » guerre : vous serez mai » Lucques, par le secours d' » valier qui a du rouge et » dans ses armes ; mais av » coup de peine, de dépen » honte pour votre républ » vous en jouirez peu. » Le me que Villani reçut cette Castruccio remporta une près de Pistoia, sur les Flo en 1325. Villani consulta de dit-on, le savant augustin, q dit : « Je confirme ce que j'ai si Dieu n'a pas changé le »

rois Castellan et en-
 En effet, Cast venait
 rom 1328, lorsque le prieur
 ne reçut cette seconde let-
 l communiqua à ses confrères
 quelques années après ils vi-
 médiction du père Robertis
 ie en tous ses points. Guil-
 inacci de Scannabecchi, de
 , qui avait du rouge et du
 ses armes, et à qui Martin
 ala avait confié le gouverne-
 Jacques, aida les Florentins à
 r de cette ville en 1341; mais
 gardèrent pas long-temps.
 e, qui avait connu Rober-
 ris, lui demanda aussi des
 afin de se guérir de sa pas-
 se Laure; et ils continuèrent
 correspondance à ce sujet.
 et dans un âge avancé, Ro-
 mitta l'université de Paris,
 ler goûter les douceurs du
 ans sa patrie. Il passa par
 , en 1339, visita Pétrarque
 me, et s'embarqua pour l'I-
 ais ayant trouvé Florence en
 les dissensions, il céda aux
 s de Robert d'Anjou, et se ren-
 ples, où ce prince le logea
 palais, afin de jouir plus sou-
 la conversation, lui donna, la
 née. l'évêché de Monopoli,
 da quelques maisons dans le
 g de Carbonara, pour y fon-
 église et un couvent. Le pré-
 ouit pas long-temps de ces
 : il mourut à Naples, le 14
 1342. Pétrarque, dont il
 é le maître, le directeur et
 et qui lui devait la connais-
 i roi Robert, écrivit à ce prin-
 le consoler de cette perte,
 roya l'épithaphe du P. Denis,
 idle on voit que ce savant évé-
 nant à la plus vaste érudition,
 es vertus sociales. A—T.

ROBERTSON (THOMAS), né près
 de Wakefield, dans le Yorkshire,
 fit ses études à Oxford, y devint
 chef d'une école publique, et acquit
 une si brillante réputation, qu'on
 l'appelait la *Fleur* et l'*Ornement* de
 l'université : il posséda la trésorerie
 de Salisbury, l'archidiaconé de Lei-
 cester, le vicariat de Wakefield, et
 le doyenné de Durham. Il refusa d'être
 élevé à l'épiscopat sous le règne
 de Marie. La reine Elisabeth lui of-
 frit la même dignité qu'il aurait ob-
 tenue s'il eût voulu prêter le serment
 de suprématie. Sous Édouard VI,
 il fut de la commission chargée de
 rédiger le livre de la *Prière com-
 mune*; mais il ne paraît pas qu'il
 y ait travaillé. Il était assez d'accord
 avec les nouveaux réformateurs sur
 l'article de la discipline ecclésiasti-
 que. On le trouvait très - accom-
 modant en fait de doctrine; mais
 il finit par se décider absolument
 pour le catholicisme, quelque temps
 avant sa mort, arrivée sous le règne
 de Jacques I^{er}. C'était un savant
 théologien et un excellent gram-
 mairien. On a de lui : I. *Annotationes in lib. Guill. Lillii de lat. no-
 minum generibus, de verborum præ-
 teritis, supinis, etc.* II. *De nomi-
 bus heteroclitis.* III. *De verbis de-
 fectivis, etc.* IV. *De arte versifican-
 di.* Tous ces ouvrages furent pu-
 bliés, en 1532, à Bâle, en un vol. V.
*Révolutions de plusieurs questions
 touchant le Sacrement.* T—D.

ROBERTSON (WILLIAM), lexi-
 cographe anglais, mourut vers 1686.
 Les biographies anglaises qu'on a
 consultées, ne font aucune mention
 de ce savant estimable. On peut conjecturer qu'il passa sa vie dans la re-
 traite, partageant ses loisirs entre
 l'étude de la théologie et celle des
 langues, et que content d'être utile,

presbytérienne de Dalkeith à prêcher. Deux ans après, nommé ministre de la petite église de Gladsmuir: à peine y était-il installé, qu'il perdit, presque au même temps, son père et sa mère, et se vit laissé à sa charge un grand nombre de sœurs. Il les reçut toutes à son foyer, et les éleva, et les maria de son mieux, sans autre aide que son bénéfice, d'environ 100 sterling. Ce ne fut qu'après avoir acquitté de tous ces devoirs paternels, qu'il pensa à lui-même, et mit de se livrer à un sentiment qu'il avait fait taire jusqu'alors, et qui était Marie Nisbet, fille d'un riche marchand d'Edinburgh. Il s'offrit, dans une circonstance où l'on discutait la question de savoir si le clergé presbytérien était ou n'était pas une question importante : il fut élu au droit de patronage des églises, droit en vertu duquel il devait dévoluer la collation à tous ceux qui se trouvaient sur leurs listes, dans l'assemblée, la cause des patrons avec toute la vigueur de raisonnement, et il eut encore l'anxiété d'un prébende. Le parti opposé était nombreux et trop puissant pour qu'il pût ramener la majorité à sa cause; mais la conviction était si forte, que, l'année suivante, il obtint presque tous les suffrages, et triompha de sa cause pour toujours. Quatre ans après, il fut nommé au premier rang, par son église, et devint célèbre, prononçant la parole pour la propagation de la religion chrétienne. Dans ces années, d'autant plus remarquables, qu'on ne parlait guère des orateurs presbytériens sans déplorer l'absence de leur langage et la sécheresse de leurs argumentations, il

traite le sujet important de la situation du monde à l'avènement du J.-C., et trace le tableau de tous les avantages dont le genre humain est redevable au christianisme. Ce discours était le seul qu'il eût conservé de ses nombreuses prédications. On y put remarquer dès-lors l'immense érudition de l'orateur, et surtout cet esprit de méthode, de recherche et d'examen, qui allait faire le caractère distinctif de ses compositions historiques. Le zèle exemplaire qu'il portait dans les diverses fonctions de son ministère, ne suffisait point encore à l'activité de son esprit, avide de tous les genres de connaissances. Les études graves qu'exigeait son état, ne l'avaient point empêché de cultiver les arts de l'imagination et du goût. Il paraît que, dès l'âge de vingt ans, il avait pris la résolution de consacrer tous ses loisirs aux lettres. Il hésita longtemps sur le genre de composition auquel il se livrerait. Un peintre d'Edinburgh, nommé Allan Ramsay, avait eu l'idée d'établir, sous le titre de *Société choisie*, une espèce de club, dont les membres se proposaient de traiter entre eux des questions littéraires et philosophiques, et de s'exercer ainsi à l'art de la parole. Robertson fut un des fondateurs de cette société, qui n'eut que six à sept ans d'existence. C'est là que prit naissance la *Revue d'Edinburgh*. Ce journal critique, qui comptait parmi ses premiers rédacteurs John Blair, Smith et Robertson, débuta par un ton de sévérité dédaigneuse, qui leur attira de nombreux ennemis, notamment Johnston, de Moffat. Ils avaient rendu compte du recueil de ses sermons, d'une manière si outrageante, qu'il résolut de s'en venger sur-le-champ. Il répliqua par

un *Examen de la Revue* ; et la justice de sa défense , jointe à l'amertume de ses représailles , porta , dans le public , un coup si violent au journal , qu'il ne reparut plus qu'après une interruption de plusieurs années. Ce malheureux début dans la littérature polémique , en détournait Robertson pour toujours. Ce fut alors qu'il s'occupa , avec plus de suite , à mettre en ordre la multitude de pièces et de documents qu'il avait recueillis pour l'*Histoire d'Écosse*. Indépendamment de l'attrait naturel que lui devait offrir l'histoire de son pays , deux grands événements semblent avoir déterminé sa préférence pour ce sujet : l'établissement de la réformation en Écosse , et la catastrophe qui précipita du trône l'infortunée Marie Stuart. L'un et l'autre étaient malheureusement de nature à prêter beaucoup aux préjugés et aux passions de l'historien. On conçoit que le premier devait être d'un puissant intérêt aux yeux d'un ministre presbytérien , d'un zélé partisan des réformateurs. Aussi , n'est-ce pas sans fondement qu'on l'accuse d'une partialité marquée , quoique sans doute involontaire , dans le récit qu'il fait de cette terrible révolution , et dans le choix des autorités dont il s'appuie. L'origine , les progrès , l'établissement de la réformation en Écosse , sont autant de faits dont il a d'avance approuvé les motifs , adopté les conséquences. Tous les excès des novateurs pour détruire la religion établie , semblent , non pas , il est vrai , justifiés , mais du moins excusés à ses yeux , par l'unique raison qu'il croyait nécessaire que cette grande révolution s'opérât dans son pays. Les deux annalistes qu'il consulte le plus , sont Jean Knox et George Buchanan ,

tous deux au premier rang plus fougueux réformateurs , deux ardents persécuteurs dont ils avaient reçu des tous deux acteurs passifs scènes désastreuses qu'ils tous deux enfin qualifiés d'*fanatiques* par David Hume le jugement . en pareille me peut être attribué à aucun religieux. Il n'est donc pas d'accorder , sur ce point , s'entend , s'entend , s'entend , s'entend . Mais s'il lui fut impossible de juger cet événement même toute l'impartialité d'un intéressé , il n'en est pas de ce qui touche au règne de Stuart. Ici les bienséances d'état n'imposent aucune des devoirs d'historien. Une raisonnable , joignant aux grâces beauté les qualités d'une âme saine et les agréments d'une culture cultivée ; chargée , sans guide de dix-huit ans et dans les ténèbres les plus orageuses , d'un pays presque à toute civilisation ; victorieuse , dans cette pénible de son inexpérience et de ses erreurs , mais surtout victorieuse de sa jalousie cruelle d'une reine liée , sa parente , dans la laquelle elle s'était réfugiée , lui fit expier cette confiance mort la plus ignominieuse , captivité de dix-neuf ans impossible que cette longue fortune , jusqu'alors sans ne fit point éprouver à Robertson , un sentiment de crainte et d'indignation ; et , ce sentiment Robertson le communiqua avec toute la chaleur que le malheur émeut , et qu'il quitta révolté. Robertson ,

inant les deux questions si meurtre du roi Henri (lord , et de l'authenticité des lettres à Bothwell , est loin de complètement cette infortune , de tous les reproches qui s'adressent à sa vie et poursuivre ; et, quoique, du vivant de l'historien, les écrits de de Gilbert Stewart et de , eussent présenté ces deux sous un jour bien plus favorable à l'innocence de Marie, il persévérant les vingt-huit années écoulées depuis la première publication de la dernière en l'opinion qu'il avait émise au principe, sur ce problème de. L'opinion contraire avait : mais ce n'est qu'après la publication de Roberton, que de nouveaux faits de Marie Stuart sont parvenus à découvrir et ont publié des documents qui semblent détruire entièrement ces imputations que le sens commun avait trouvés et cette reine avaient trouvés le l'accréditer contre elle ; et ce livre la calomnie de l'historien, et qu'il aurait eue à se voir démentir, c'est qu'il ne manifesta jamais vivement ses témoignages : et d'amitié envers Tytler que celui-ci eut entrepris la vie de Marie, et qu'il plaça dans son album un tableau représentant la malheureuse princesse, avec un portrait de son historien, d'un côté et celui de son défenseur de l'autre. Roberton fut le premier qui, en racontant les infortunes de Marie Stuart, osa représenter Elisabeth comme l'ennemi de l'Écosse et l'assassin de la reine. Ce langage, si nouveau en Angleterre, joint à son titre de ministre et à sa qualité de ministre de religion séparée de l'Église

anglicane, fit craindre à ses amis que l'*Histoire d'Écosse* ne trouvât à Londres des lecteurs mal disposés et des juges prévenus : mais toutes les préventions disparurent devant le mérite de l'ouvrage. Les hommes du monde, les gens de lettres, et, parmi ceux-ci, les écrivains dont le suffrage avait le plus d'autorité, David Hume, Gibbon, lord Lyttelton, Horace Walpole, jusqu'au sévère Warburton, qui tenait alors le sceptre de la critique, tous se réunirent pour rendre une justice éclatante à l'historien de l'Écosse : de ce moment sa fortune changea de face. L'année même de son succès, il fut nommé ministre de l'église de lady Yester, à Edinbourg ; bientôt après, chapelain du château de Stirling ; en 1761, chapelain ordinaire du roi, pour l'Écosse ; en 1762, principal de l'université d'Edinbourg ; et, en 1764, l'emploi d'historiographe du roi, pour l'Écosse, qui n'avait point été occupé depuis la mort de Crawford, historiographe de la reine Anne, fut rétabli en sa faveur, avec un traitement de deux cents livres sterling. Les émoluments de ces différentes places, réunis aux produits des éditions de son livre, qui se multipliaient, le firent sortir enfin de l'existence étroite qu'il avait eue jusqu'alors, et lui assurèrent un revenu considérable, dont n'avait jamais joui, avant lui, aucun ministre presbytérien de l'Écosse. Il était dans cet état de prospérité, quand lord Bute, Écossais comme lui, et principal ministre de George III, l'engagea, au nom du roi, à écrire l'histoire d'Angleterre, offrant de mettre à sa disposition les archives du gouvernement. Lord Chesterfield le poussait vivement à ce parti ; mais la répugnance qu'il éprouvait à éta-

blir ainsi une concurrence volontaire entre David Hume et lui, et surtout la retraite de lord Bute, du ministère, jointe au peu d'espoir qu'il avait de trouver les mêmes secours et la même bienveillance dans le successeur de ce ministre, le détournèrent tout-à-fait de cette idée, et lui firent donner la préférence à l'*Histoire de Charles-Quint*, malgré le sentiment de David Hume, qui lui représenta constamment les difficultés d'un pareil sujet. Ce fut en 1769, qu'il publia cet important ouvrage. Écartant de son récit, dans le règne qu'il embrasse, tous les faits qui n'ont eu qu'une influence locale ou momentanée, Robertson ne s'attache qu'aux grands événements dont les effets se firent sentir à toute l'Europe, et donnèrent une face nouvelle à ses mœurs, à ses lois, à son administration, à son commerce; et, ce plan, qu'il trace avec une netteté merveilleuse, il l'exécute avec une justesse de vues et une solidité de raison, à laquelle on peut regretter seulement qu'il ne se mêle pas quelquefois un peu plus de chaleur et d'éclat. Ce grand tableau est précédé d'une *Introduction*, qui forme le quart de l'ouvrage, et en est incontestablement la meilleure partie. Robertson y expose, avec une concision qui n'omet rien d'utile, la situation de l'Europe, et la marche générale de la civilisation, depuis l'empire romain jusqu'au seizième siècle. En assignant les différentes causes de ce grand mouvement de l'esprit humain, il n'oublie ni l'heureuse influence des croisades sur les mœurs, ni surtout les bienfaits dus aux progrès du christianisme; et le ministre presbytérien semble se dépouiller alors de tout préjugé de secte. Peut-être seulement eût-il dû

donner plus de développement à cette dernière idée. Il eût battu avec plus de force les imaginations rêveuses, qui sent à représenter la race marchant, comme d'elle-même, par un mouvement machinique, à un état de perfection constante. Cette *Introduction* si concise, avoir été d'abord l'objet d'une censure portée trop loin, d'un dénigrement tout au (1), a pris enfin sa place au milieu des juges éclairés, non pas comme un des plus beaux travaux de son siècle, mais comme un des plus beaux efforts d'un des esprits les plus patients et les plus exacts. La France fortifiée par le succès qu'obtint sur sa terre l'*Histoire du règne de Charles-Quint*; plusieurs écrivains de deux nations firent d'acquiescement reconnaître que l'auteur, d'abondance et de majesté, ne portait dans son scepticisme, ni son incertitude, et Hume lui-même, s'en d'acquiescer que son rival avait sagement vaincu les difficultés redoutait pour lui, le félicita de résister à ses conseils et de ses craintes. La découverte de ce nouveau monde formait un des besoins nécessaires du règne de Charles-Quint. Mais, ne pouvant s'empêcher de mutiler ce vaste épisode en le rapportant au récit des événements qui se rattachent à l'histoire du règne, et sentant bien, d'un autre côté, que s'il y comprenait des autres établissements, en Amérique, l'accessoire ne valait presque autant d'étendu

(1) Cette Introduction fut mise à l'index.

, Robertson se résolut à la découverte de l'Amérique, un ouvrage séparé. Ce travail dura huit ans, durant lesquels il livra constamment à tous, à toutes les recherches, àient lui fournir de nouvelles. L'*Histoire de l'Amérique* affermit la réputation d'écrivain consciencieux qu'il s'était acquise dans son histoire de Charles. Quelques critiques anglais lui reprochèrent d'avoir pallié les fautes des Espagnols, dans le récit du nouveau Monde; plusieurs espagnols l'ont accusé, au contraire, d'avoir prêté à leurs ennemis des fureurs et des crimes, et de leur caractère national. Ces deux genres de reproches se combattent l'un l'autre, et sont interprétés comme une erreur involontaire rendue à la simplicité de l'historien. Clavijero, un mexicain, qui avait parcouru l'Amérique pendant une grande partie de sa vie, blâma vivement Robertson d'injustice sur plusieurs points. Roderic convainquit, par un sermon, que la plupart de ses objections n'étaient pas fondées: il eut sans fausse honte, de quelques observations qui étaient justes, traita sans humeur que, sur quelques autres points, c'était le jésuite qui se trompait. Il fut curieux qu'il ait laissé ce bel ouvrage incomplet, en s'arrêtant à un point où se manifestèrent les premiers symptômes de dissidence entre la France, la Bretagne et les colonies espagnoles. On voit, par plusieurs lettres de ses amis, que cette grande œuvre ne lui semblait encore que trop animée par les événements, pour qu'il pût

répondre de la traiter avec un esprit dégagé de toute prévention. Cette noble défiance de soi-même était bien digne de l'homme qui écrivait à Gibbon, qu'en prenant la plume de l'historien, il se croyait toujours donnant son témoignage devant une cour de justice. Les meilleurs juges de l'exactitude des récits de Robertson dans son *Histoire de l'Amérique*, les membres de l'académie royale d'histoire de Madrid, lui donnèrent une marque honorable de leur satisfaction, en le nommant, à l'unanimité, membre de cette académie. Ils désignèrent, en même temps, l'un d'entre eux, pour faire la traduction de cet ouvrage; et ce travail allait paraître lorsque le ministère espagnol qui, dès le principe, avait fermé ses archives aux recherches de Robertson, empêcha de publier la traduction de son livre, dans la crainte apparente de rendre trop populaire la connaissance de l'administration espagnole dans les colonies. Les mêmes honneurs que Robertson avait reçus de l'académie de Madrid, lui furent décernés par l'académie de Padoue, en 1781, et par celle de Saint-Petersbourg, en 1783. Le ministre de Russie, en lui remettant le diplôme de cette dernière académie, lui offrit, au nom de sa souveraine, une boîte d'or, enrichie de diamants. De justes éloges, des témoignages d'estime multipliés, lui arrivaient de tous les points de l'Angleterre et du continent. Parmi les louanges accordées à son style, par ses compatriotes, il goûta beaucoup celles que lui adressa l'orateur parlementaire Edm. Burke, en le félicitant d'avoir évité cette dignité affectée qui semble n'avoir d'autre but que d'établir deux idiomes différents, et d'introduire

duire une dissemblance marquée entre l'anglais écrit et l'anglais parlé. L'éloge est mérité : on doit louer Robertson d'avoir toujours un langage naturel et un style exempt d'affectation. Le ton de ses compositions historiques se ressent de la sagesse de son caractère et de la simplicité de ses mœurs ; mais ces qualités de l'homme et de l'écrivain n'en seraient que mieux senties, s'il s'élevait plus souvent à ces nobles mouvements de l'âme, à cette éloquence solide et vraie qui doit animer les grandes scènes de l'histoire. Son dernier écrit lui fut suggéré par la lecture du *Mémoire du major Rennel, pour servir d'explication à la carte de l'Indostan*. Il fit, à cette occasion, des recherches, et rédigea des Observations, qui s'accrurent au point de former un vol. in-8°, qu'il publia sous le titre de *Recherches historiques sur la connaissance que les anciens avaient de l'Inde* (2). Quelques soins qu'il ait mis à la composition de cet ouvrage, il faut convenir que les *Mémoires de la société de Calcuta*, les *Recherches asiatiques*, et les travaux de quelques savants versés dans la connaissance des langues de l'Asie, ont dû porter depuis, sur toutes les questions qu'il agite, une lumière plus sûre, des notions plus exactes, et tous les avantages d'une expérience qui lui a manqué. Les principes de tolérance que Robertson manifeste dans ses écrits, ne se bornaient point à de vaines paroles. Loin d'avoir la fougueuse inflexibilité de sa secte, il offrit constamment l'exemple des vertus les plus douces ; et l'indulgence avec laquelle il proté-

geait des croyances religieuses ne partageait pas, lui fit courir d'assez grands dangers. Quelques puritains d'Édimbourg citèrent la populace contre lui, et firent une pétition au pape pour l'émancipation des catholiques. Robertson n'avait dissimulé rien de sa probité, ni les vœux qu'il formait pour sa réussite. Après avoir quitté la maison de l'évêque et les catholiques, les furtaient portés aux bâtiments universitaires ; et les jours du pasteur étaient menacés, quand ses vœux vinrent à faire placer une église à sa porte. L'effroi ne devait inspirer de pareilles craintes, ne l'empêcha pas d'aller, dans l'assemblée générale du clergé, qui se réunit peu après cette émeute, l'opinion avait failli lui être si funeste courage, dans cette circonstance était d'autant plus louable qu'il prévoyait le peu de succès tout en défendant une cause qu'il croyait juste, il informait le roi de l'impossibilité de la faire triompher, et peut manquer de s'étonner de son lieu de ses devoirs, si multiplicat d'une église fort tenue de ses occupations journalières, principal de l'université de Glasgow, et des soins qu'il donnait à l'éducation de ses élèves, il ait pu se livrer à des travaux littéraires d'une si grande importance. On s'étonnera plus encore quand on saura qu'à aucune époque de sa vie, la passion qu'il avait pour l'étude ne fut secondée par la facilité du travail, et que tous ces succès qu'il a obtenus dans sa vie, ne sont, pour lui,

(2) 1790, in-4° ; 1793, in-8° ; traduit en français, Paris, 1793, et 1831, in-8°, avec cartes.

IV. *Essay on the nature of the english verse, with directions for reading poetry*, 1799. Robertson a donné une traduction du *Télémaque*, avec des notes, et une vie de Fénelon, 1795. Il a été l'éditeur des *Sermons posthumes* du docteur Gregory Sharpe; d'Algernon Sydney's *Discourse on government*, avec des notes historiques, un vol. in-4°, ainsi que des *Commentarii de morbis quibusdam*, de son ami Clifton Winttingham, 1781. Il mourut le 19 janvier 1802. D—o.

ROBERVAL (GILLES PERSONE (1) DE), géomètre, naquit en 1602, de parents pauvres et obscurs, dans le village dont il prit le nom, au diocèse de Beauvais. Comme Descartes, il eut la curiosité d'aller au siège de la Rochelle, qui, par la nouveauté des moyens qu'employait le cardinal de Richelieu, offrait un spectacle digne des mathématiciens. Il revint à Paris, en 1629, et s'y lia bientôt avec le P. Mersenne et d'autres amateurs des sciences exactes. En 1631, il fut nommé professeur de philosophie au collège de *Maître Gervais*; et dix-huit mois après, il obtint la chaire que Ramus avait fondée au Collège royal (*Voy. RAMUS*). Cette chaire se mettait au concours tous les trois ans : Roberval l'emporta constamment sur tous les autres prétendants; et il la garda toute sa vie, quoiqu'après la mort de J. B. Morin, il eût été pourvu d'une autre chaire de mathématiques dans le même collège. Il s'était fait une méthode géométrique qui lui servait à résoudre les problèmes les plus difficiles; mais comme il la cachait avec soin

pour conserver l'espèce de célébrité qu'elle lui donnait ailleurs, Cavalieri publia sa *des indivisibles* (*V. CAVALIERI*) et lui ravit ainsi l'honneur qu'il avait espéré de sa découverte d'une méthode nouvelle pour les tangentes, supérieure à celles de Fermat et de Descartes, dont il avait la réputation d'être jaloux (2), il Pascal le père, la défense que Fermat venait de publier sur les questions *De maximis et minimis* (*V. FERMAT*, XIV, 364) reprocher à Descartes de l'avoir critiqué que parce qu'il ne l'avait pas entendu. Le ton de sa critique prit Descartes, en accusant Mersenne la solution du problème de la tangente des cycloïdes. Les géomètres de Paris n'avaient pas osé le résoudre, déplut à Roberval, et rendit son ennemi le plus implacable. Descartes avait été le premier à se faire un nom, qu'on avait bien tenté de lui enlever, tant de bruit pour des choses si faciles. Cependant Roberval n'avait cherché la solution du problème : pour se venger de Descartes, la *Géométrie* de Descartes dit Condorcet, les objections présentées contre un ouvrage qui devait faire une révolution dans l'analyse, sont si peu solides, qu'on peut croire qu'un si habile homme ne les ait proposées de bon cœur. Roberval eut quelque avantage sur Descartes, dans la recherche des percussions. Sa méthode, quoiqu'elle ne fût pas générale, ne l'annonçait, s'appliquait à tous les cas que n'atteignait point Descartes. Il résolut plus

(1) Montucla le nomme *Personier* : il est vrai que Robertson a traduit son nom en latin par *Personae*.

(2) On peut voir, sur ses disputes avec Roberval, la 3^e de Descartes, par l'Éditeur.

la cycloïde, et eut une rivalité avec le célèbre Torricelli, ennemi pour Galilée, son honneur de cette découverte.

Il est l'inventeur de la ligne courbe auxquelles malgré ses torts envers le nom de Robervallien-nes ont conservé. Enfin, il n'eut de talent et même de l'orgueil qu'on doit regretter de l'avoir perdu presque tout entier en disputes vaines, et dans des recherches que rendaient superflues les découvertes de Descartes, qui avait été le premier disciple : il étudia sa géométrie pour combattre. Comme Roberval n'eut aucun succès, lors il fallait créer les bases de la science, et qu'il manquait de manuels nécessaires pour

Il mourut au collège de Navarre, le 27 octobre 1675, à l'âge de trente-neuf ans. Il était inconnu de l'académie des sciences, de l'académie de Navarre. On raconte qu'un jour, parce qu'une machine ne pouvait pas l'effet qu'il en attendait, dit Mariotte, M. Roberval, qui dit des injures à son collègue, parce qu'elle ne veut pas obéir avec les lois de la nature. » On dit que Roberval, sur ce qu'il pensait d'une machine qui venait de voir représentée : « Qu'est-ce que cela veut ? » Ce mot, attribué à d'autres géomètres, paraît imaginé par quelque bel esprit des mathématiques, et était étranger. Quoique son caractère bizarre et capricieux

se, et malgré son amour-propre excessif, Roberval eut des amis, parmi lesquels on doit citer Gassendi, le père de Pascal, et Gallois, qui rassembla ses productions, et les publia dans le *Recueil de divers ouvrages de mathématiques et de physique des membres de l'académie des sciences*, 1693, in-fol.; ils ont été réimprimés depuis, dans le tome vi des *Mémoires de l'ancienne académie*. Ce sont, des *Observations sur la composition des mouvements et sur le moyen de trouver les tangentes des lignes courbes*; — *Projet d'une mécanique, traitant des mouvements composés*; — *De recognitione æquationum; de geometria planarum et cubicarum æquationum resolutione*; — *Traité des indivisibles*; — *De trochoïde ejusque spatio*; — *Epistola ad Mersennum et Torricellum*. En outre on a de Roberval : I. *Traité de mécanique des poids soutenus par des puissances sur les plans inclinés à l'horizon*, in-fol. de 36 pag., publié par le P. Mersenne, à la suite de son *Traité de l'harmonie*. II. *Aristarchi Samii de mundi systemate, partibus et motibus ejusdem libellus cum notis*, Paris, 1644, in-12; réimprimé plus correctement dans le tome iii des *Cogitationes physico-metaphys.* du P. Mersenne. Si l'on en croit Lalande (*Bibliogr. astron.*, p. 217), l'auteur prétendait avoir rédigé cet ouvrage sur une version latine qu'en avait fait faire M. Brulart, d'après un manuscrit arabe. Mais Roberval ne parle que d'un manuscrit d'un style barbare et presque inintelligible (Delambre, *Hist. de l'Astron. mod.*, II, 517). Dans ce livre, que plusieurs biographes et Voltaire lui-même (*Questions sur l'Encycl.*), trompés

par le titre et la préface de Roberval, ont attribué au philosophe de Samos, l'auteur admet une attraction réciproque de toutes les parties de la matière : idée qu'il a empruntée de Keppler. Il avait aussi tiré de Copernic et de Descartes, plusieurs points de son bizarre système, un peu moins extravagant (dit Delambre) que celui des tourbillons, et qui fut bientôt oublié. Baillet, qui s'est plaint avec raison des déguisements des auteurs (*Jugements des savants*, tome 7, pag. 322), aurait voulu que Roberval eût imité Viète, qui avait publié l'*Apollonius français*, comme Snellius avait donné l'*Eratosthènes batave*. Mais la persécution essuyée par Galilée, en 1633, onze ans avant la publication de l'Aristarque, justifie complètement le soin que Roberval prit de se cacher. Voyez, sur ce sujet, une note fort détaillée dans l'*Aristarque de Samos*, grec et latin, publié par M. de Fortia-d'Urban, pag. 233. III. *Nouvelle manière de balance*, inventée par M. de Roberval (dans le Journal des savants, de 1670, pag. 9). Cette machine, composée de règles assemblées comme celles d'un pantographe, offre l'apparence d'un paradoxe et pourrait figurer dans un recueil de récréations mathématiques, mais ne présente aucune application utile. On peut encore consulter, sur ce géomètre français, son *Eloge*, par Condorcet, l'*Histoire du collège royal*, par Goujet, et le tome II de l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla.

W—s.

ROBESPIERRE FRANÇOIS-MAXIMILIEN-JOSEPH-ISIDORE), le chef de la tyrannie populaire, la plus funeste et la plus sanglante qui ait tourmenté l'espèce humaine, était fils

d'un avocat d'Arras, et dans cette ville, en 1759. So ruiné par une conduite d abandonna sa profession pour fugier à Cologne, où il étal école de langue française, q point de succès : de là, il l Angleterre, puis en Amérique n'entendit plus parler de Sa mère, Marie-Joséphine rean, fille d'un brasseur, jeune, laissant plusieurs en bas âge. Celui qui devait être si horriblement fameux, n'a neuf ans. Son frère puîné l'article suit, parut disp l'enfance à l'imiter en tout ses. Leur sœur, vertueuse sée, ne partagea point leur ments (2). Robespierre l'ai ainsi orphelin, et sans aut source ; mais on lui avait nu de l'intelligence et des tions. M. de Conzié, évêque lui fit avoir une bourse au Louis-le-Grand à Paris, et à son entretien. Il est assez remarque, que ce fut par Proyart, alors principal de lége, qu'il reçut les secours d et qu'ainsi, l'enfance de l qui devait faire peser sur s tous les maux d'une cruelle tion, fut soignée par deux ecclésiastiques, qui devaient victimes. Robespierre fit d'as nes études, et son nom (3

(1) L'oncle de Robespierre qui était, fut un de ceux qui le prétendant (Chas. Stuart) conféra le gouvernement du cl mordial, espèce de société secrète q en 1757, à Arras, sous le titre d'Lo (V. y. les *Acta latomorum*, tome I, p. 6)

(2) Cette sœur de Robespierre vit en est pensionnaire de l'Etat.

(3) Il se faisait alors appeler de Rob c'est ainsi que nous avons vu ses nommes figurer de l'université. On le trouva même enseignant la Philosophie au en déposés aux archives de la commune d

les concours de l'université, années 1772, 1774 et 1775 : son éducation et son instruction morale furent-elles aussi bien des que l'enseignement des grecques et latines ? c'est ce dont permis de douter. Les jeunes gens, alors destinés à vivre sous une paisible monarchie, à se conformer à une religion militante et de vertus, n'entendaient rien dans leurs collèges, que les mœurs et des lois républicaines. Si parfois on y parlait de l'histoire de leur pays, c'était pour la présenter sous ses plus faux aspects. Un élève de Robespierre, nommé Rivaux, grand partisan des antiques, l'appelait *le Romain*, et vanait son amour pour l'indépendance nationale. Sorti du collège, Maximilien suivit les écoles de droit ; puis exerça la profession d'avocat à sa ville natale. En 1784, l'âge de Metz ayant mis au concours l'examen de l'opinion qui faillirait sur toute une famille l'infamie d'une condamnation, Robespierre emporta le prix. Vers le même temps il gagna un procès contre les vicaires de Saint-Omer, qui s'étaient opposés à l'érection des parois ; et cette affaire commença à le connaître : il avait plaidé avec l'aide d'un éloge pompeux d'un prince dont il devait être le juge et l'assassin. Il passa, à la même époque, des années contre le conseil supérieur de la ville, et fut un des ennemis puissants qui augmenta sa réputation, et fut élu à l'académie d'Artois en 1789, s'étant beaucoup mêlé de tout ce qui précéderait les élections de la ville. Il vint à Paris comme député du tiers état. Nous avons vu dans ce

temps-là, arrivant à Versailles : c'était un homme de trente ans, de petite taille, d'une figure mesquine, et fortement marquée de petite vérole ; sa voix était aigre et criarde, presque toujours sur le diapason de la violence ; des mouvements brusques, quelquefois convulsifs, révélaient l'agitation de son âme. Son teint pâle et plombé, son regard sombre et équivoque, tout en lui annonçait la haine et l'envie. Il passait la plus grande partie de son temps dans les cafés et chez les restaurateurs, où se réunissaient une foule d'oisifs et d'aventuriers, amenés chaque jour de Paris par la curiosité ou par l'espoir de quelques désordres. C'était là que l'on voyait Robespierre débiter au milieu de la foule, d'un ton tranchant et dogmatique, ses maximes de liberté et d'égalité. Il se faisait peu remarquer dans l'assemblée ; et, soit défiance de ses forces, soit qu'il voulût observer avant de prendre un parti, on ne l'y entendit point jusqu'à la délibération du 17 juin 1789. Mais lorsque cette audacieuse délibération eut mis le trône au pouvoir de ses ennemis ; lorsqu'il fut démontré aux promoteurs de l'insurrection qu'ils n'avaient rien à craindre d'un gouvernement sans force et sans énergie, Robespierre vit bien qu'il n'y aurait pour lui qu'à gagner, s'il attaquait ouvertement la monarchie. Ce fut donc au mois de juillet 1789 seulement, qu'il se mit en évidence. Pour apprécier son caractère et son influence, il faut bien se souvenir que ses opinions, qui furent d'abord repoussées par l'assemblée constituante, devinrent des lois sous la Convention. On le voyait, dans la première de ces assemblées, le soutenir seul, et ne

manquer jamais de les reproduire quand il en trouvait l'occasion. Il lui importait peu d'être repoussé par ses collègues : c'était la populace qu'il voulait émouvoir; et la populace lui savait gré de son opiniâtreté; elle lui tenait même compte de ses défaites. Les journaux de la démagogie étaient, chaque jour, remplis de ses louanges : ils en firent l'idole de la multitude, qui lui décerna le titre d'*incorruptible*, en même temps qu'elle donnait à Péthion celui de *vertueux* (Voyez PÉTHION). Lorsque l'exclamation insensée de Barnave sur l'assassinat de Berthier excita de si vives réclamations (V. BARNAVE), Robespierre montra plus d'adresse sans être moins cruel. M. de Lally insistait pour qu'on réprimât de tels crimes : le député d'Arras prétendit que ce n'était point au peuple qu'on devait s'en prendre; qu'il fallait poursuivre les conspirateurs. On ne prit aucune mesure contre les assassins : mais les conspirateurs avaient été désignés à la populace; et l'on sait ce que signifiait alors ce mot dans la bouche de Robespierre. Vers le même temps, il demanda qu'on arrêtât tous les gens suspects; et il est difficile, en songeant à cette motion, faite en 1789, de ne pas se rappeler l'affreuse loi des suspects, décrétée en 1793. Lors de la formation des comités, dans la séance du 27 juillet 1789, Robespierre voulait que l'un de ces comités fût chargé de décacheter les lettres suspectes (V. REWBELL); et ce fut à cette occasion qu'il s'écria : « La première de toutes les lois est le salut du peuple. » Sa proposition fut alors repoussée : mais elle prit racine; et après le 10 août 1793, on vit la commune de Paris, nommer une commission qui fut

publiquement chargée d'inter et d'ouvrir les lettres suspectes. Dès l'année 1789, il avait pour principe qu'il fallait révolutionner la France; et long-temps après que ses collègues osassent faire un pareil aveu, il soutint que, pour obtenir ce résultat, la liberté de la presse devait être sans limites. On peut pas douter que dès ce temps Robespierre ne roulât dans sa tête un bouleversement absolu. Adrien Duquesnoy, ayant posé la question de savoir si la libération de la question de savoir si le gouvernement français était monarchique, ou, en d'autres termes, si Louis XVI était encore réputé d'Arras se leva, et dit qu'il avait une proposition à faire; mais, avant de s'expliquer, il demanda que la liberté illimitée que tous les citoyens devaient avoir pour leurs opinions. On refusa de lui donner la garantie, et il garda le silence. Ce fut pas question de Robespierre des événements des 5 et 6 octobre. On verra, que dans de pareilles crises, où le succès de la révolution est douteux, il eut toujours soin de tenir à l'écart. L'assemblée, après sa translation à Paris, occupa du système électoral, mais difficile d'en imaginer un plus démocratique. Quinze contributions suffisaient pour un électeur, et cinquante pour un non électeur. Ce projet, appuyé par Mirabeau, fut vivement combattu par Robespierre. C'était, dit-il, consacrer la tyrannie. Déclamations, mais on n'oublia rien pour le faire passer; mais ce fut en vain; son projet n'était alors à-peu-près nul. Pendant qu'on agitait cette question, toute la ville de Paris était en mouvement : on y manquait de spectacles, et la foule inquiète a

ertes des boulangers. Un de
heureux fut pendu à une lan-
et les assassins portèrent
sanglante à sa femme, qui
près d'acconcher. Deux de
gands furent jugés prévota-
, et aussitôt exécutés. Ainsi
fut faite; mais ces for-
spéditives furent censurées
ment. La municipalité, dont
heureux Bailly était le chef,
prévenir de pareils mal-
demanda une loi contre les
ements séditions. Robespier-
combattit cette proposition avec sa
accoutumée. « Une loi mar-
dit-il; qui l'exécutera? Des
citoyens tremperont-ils
leurs mains dans le sang des ci-
ois? La seule mesure efficace,
de créer un *tribunal nation-
al dans votre sein*, qui s'oc-
cupe de tous les complots contre
la liberté... Que l'on ne nous parle
de la constitution, ce mot nous
endormis; cette constitu-
tion sera qu'un livre; et qu'im-
porte qu'il soit fait quand on aura
la liberté? » La loi martiale
fut décrétée, mais très-
peu par le peuple. Bailly, et
les gens de bien, qui cherchaient
à calmer ses fureurs, furent, dès
l'abord, poursuivis par la haine
de Robespierre et de son parti. Au
mois de février 1790, le député
Lafleur fut encore le défenseur des
citoyens qui brûlaient les châteaux;
mais comme ces incendiaires n'é-
taient ni aussi coupables ni aussi
méchants qu'on voulait bien le di-
re, il fallait les traiter avec dou-
ceur et leur offrir des voies de con-
science. Il rejeta tous les désor-
dres des aristocrates qui, dit-il,
sont les provocateurs (4). Selon
le peuple qui réclamait,

qui reprenait ses droits; faire usage
de la loi martiale pour l'en empê-
cher, c'était une véritable tyrannie.
N'ayant alors aucun système arrêté,
et ne recevant le plus souvent d'au-
tre impulsion que celle d'un premier
mouvement d'ambition ou de vanité,
on le vit quelquefois, le lendemain
de la proposition la plus extrava-
gante, adopter une opinion vrai-
ment raisonnable, sans autre mo-
tif que de se faire remarquer, ou
de combattre ceux de ses collègues
dont il était jaloux. Ce fut ainsi que,
le 28 juillet 1790, il défendit, avec
Cazalès, le prince de Condé, que
Mirabeau voulait faire déclarer traï-
tre à la patrie; et ce fut de la
même manière qu'il parla pour
M. de Lautrec, l'un des royalistes
les plus prononcés de l'assemblée. Il
défendit encore, dans d'autres occa-
sions, les prérogatives de ses collè-
gues, que, plus tard, il devait fouler
aux pieds avec tant de mépris: mais
ce qui est plus digne de remarque,
c'est que ce fut lui qui proposa d'aug-
menter le traitement des ecclésiasti-
ques avancés en âge, et que ce fut en-
core lui qui combattit avec le plus
de force Alquier, qui, à l'occasion
de troubles survenus en Flandre,
demandait une loi contre les prêtres.
Robespierre prit une allure plus fran-
che et plus conforme à ses opinions
primitives, en s'opposant à toute me-
sure répressive contre la garnison
de Nanci, et en soutenant que les
soldats révoltés étaient de bons pa-
triotes; que leurs officiers, sur-
tout le général Bouillé, méritaient
seuls un châtimement. Peu de jours
après, il revint sur cette affaire:

(4) Cette méthode d'accuser de provocation au
désordre ceux qui en sont les victimes, a été constan-
ment reproduite pendant tout le cours de la révo-
lution: il est assez curieux de remarquer que l'in-
vention en est due à Robespierre.

mais on refusa de l'entendre; et l'improbation presque générale le força de descendre de la tribune. Il est vrai que les applaudissements des factieux de l'extérieur l'en dédommagèrent : c'était probablement tout ce qu'il désirait. Le 23 septembre 1790, Rœderer avait réclamé la fixation du droit de cité, fondé sur une base assez large : Robespierre prétendit que ce qu'on appelait droit, en cette matière, était un don que la nature avait fait à tous les hommes; pour en jouir, ils n'avaient pas besoin de l'intervention du législateur. Lorsqu'on disputa le code criminel, il proposa d'admettre tous les citoyens aux fonctions de jurés; et, ce qu'il faut bien remarquer, il demanda que les condamnations à mort ne pussent être prononcées qu'à l'unanimité. Une autre fois, ce véritable tartufe politique voulut faire abolir la peine de mort; et, après avoir cité, dans sa harangue, les Grecs et les Romains, il conjura ses collègues d'*effacer du code des Français des lois de sang, inventées par la tyrannie, et qui tendaient à altérer le caractère national, à entretenir des préjugés féroces....* L'assemblée écoutait à peine ces misérables jongleries, et le petit nombre d'hommes sensés qui s'y trouvaient ne les accueillaient que par des risées. Qu'auraient-ils dit s'ils avaient pu lire dans l'avenir? Ainsi, jusque-là, Maximilien n'avait aucun crédit parmi ses collègues, et il n'en avait guère plus au club des Jacobins, où d'autres orateurs l'accablaient encore de leur supériorité. Mais il en acquérait beaucoup parmi le peuple dont il ne manquait pas une occasion de flatter les passions. Plus ses motions étaient bizarres, plus elles pro-

duisaient d'effet sur la population. Les journaux de la plus basse débauche en étaient remplis, et ils les sans cesse retentir dans les rues. Le 28 février 1791, il qualifia d'arbitraire la liberté et la souveraineté du peuple, le projet de Chapelier, et demanda qu'on y fît mettre un frein aux passions. « Tout individu appartenant à une section du peuple, » membre du souverain, » ces individus ou ces sections ont le droit d'attaquer le souverain lui-même. » Toujours déchaîné contre les tyrans, quels qu'ils fussent, quelque classe qu'ils eussent choisie, il demanda le 5 avril 1791 qu'un membre de l'assemblée fût chargé de faire partie du ministère. Cette motion, très-applaudie, fut adoptée comme article constitutionnel le 28 et 29 du même mois, et fut suivie d'une loi qui confiait à la garde nationale, et soutint par les Français, payant contribution, n'en payant pas, devaient faire partie, qu'il fallait solder ne pouvaient subvenir aux besoins. Tout le pathos démagogique débita dans cette discussion digne tellement, qu'on ne put pas lui laisser continuer son cours; mais son but était atteint : c'était pour la populace qu'il avait parlé; et la populace l'avait pris. Peu de jours après, il fut encore un projet sur la pétition, présenté par Chaumette, qui voulait que ce droit fût individuel. Robespierre soutint qu'il pouvait être collectif, et qu'il fallait lui donner la plus grande étendue que les pétitionnaires devaient avoir le droit d'affiche, et de faire suivre un imprimeur pour la publication, serait un droit de la liberté. Cet appel au

fort bien entendu : les faces moquèrent de la loi de Chabroud ; et les murs se couvrirent d'affiches incendiaires. Toutes les autoaccablées de pétitionnaires, ou de rassemblements tumultueux, ne purent leur résister ; et ce fut ainsi que le député d'Arras présenta lors les catastrophes des départements de juin et d'août 1792. Il parla de jours après, sur la législation des colonies, et com-
Barnave, qui proposait de décider qu'on ne pût rendre aucune loi pour ces contrées sans leur initiative. Ce fut dans cette occasion qu'il fit entendre cette ridicule et vaine exclamation : *Périssent les rois plutôt qu'un principe !* Sa lâche timidité était alors comment surmontée ; et il ne sembla plus douter du succès de la motion. Cependant le départ de Louis XVI, dans la nuit du 20 au 21 juillet 1791, l'inquiéta vivement. Il fut triste, et témoigna des craintes de la part de ceux qui, comme lui, ne pouvaient que provoquer la destruction de la monarchie. Mais, dès que le malheureux Louis XVI fut ramené à Paris, Robespierre demanda des couronnes civiques pour ceux qui l'avaient ramené, et il fit tous ses efforts pour honorer le peuple. Le 23, l'assemblée, sans s'expliquer davantage, déclara que « ceux qui porteraient la main à la Majesté royale seraient mis en arrestation. » Robespierre attaqua cette décision ; il soutint que le roi et la reine ne devaient être soumis aux formes judiciaires de la justice, la reine devait être traitée comme une simple citoyenne, et le roi comme un fonctionnaire responsable devant la nation. Les tribunes applaudirent avec transport ; et la police, qui environnait la salle, fit

écho, tandis que Brissot et Lacroix préparaient aux Jacobins cette fameuse pétition du Champ-de-Mars, où la déchéance et le jugement du monarque furent demandés. L'assemblée avait réglé que des commissaires pris dans son sein, recevraient les déclarations du roi et de la reine : Robespierre prétendit que les juges ordinaires devaient être chargés de cette mission : il demanda que Monsieur, frère du roi, fût poursuivi ; et c'est à cette occasion qu'il voulut faire établir en principe qu'on pouvait accuser un citoyen sans preuves et sur de simples indices. Chabroud, l'un des révolutionnaires les plus prononcés de ce temps-là, combattit avec force cette monstrueuse doctrine, qui, plus tard, devait servir de règle aux jugements dirigés par Robespierre. Lors de la question de savoir si le roi, déclaré inviolable par la constitution, pourrait être mis en jugement, le député d'Arras se prononça pour l'affirmative, avec une véritable fureur ; il se répandit en invectives contre le monarque, et le dénonça comme un traître, comme un tyran. M. Dandré défendit l'inviolabilité ; et elle fut décrétée à la presque unanimité. A la fin de la session, on s'occupa encore des colonies : celle de Saint-Domingue avait été mise à feu et à sang, par les nègres que soutenaient les députés jacobins. Barnave repoussa leurs injures ; et il brava les fureurs de Robespierre, qui, dans cette discussion, se débattit comme un forcené. Là se terminèrent ses exploits dans l'assemblée constituante. Au sortir de la dernière séance, il fut porté en triomphe par la populace, qui plaça une couronne de chêne sur sa tête, ainsi que sur celle de son ami Péthion. Tous deux furent traités

nés dans un carrosse, par des hommes qui criaient : « Voilà les amis du » peuple, voilà les défenseurs de la » liberté. » Maximilien venait d'être nommé accusateur public près le tribunal criminel du département de la Seine; et Pétion fut alors choisi pour maire de Paris, lorsque le fameux Danton devint substitut du procureur de la commune. Voilà dans quelles mains la puissance était tombée, après la dissolution de cette assemblée si ridiculement appelée constituante, de cette assemblée qui avait renversé avec tant d'aveuglement la monarchie, et qui venait de se séparer avec plus d'aveuglement encore ! Les restes de pouvoir laissés à Louis XVI suffisaient à peine pour défendre les avenues de son palais ; et, dans la nouvelle assemblée, il ne s'était point encore élevé d'homme assez habile ou assez audacieux pour s'emparer du gouvernement. C'était donc réellement dans les autorités de la capitale que résidait la puissance. Le premier soin de ces autorités fut de la remplir d'aventuriers de tous les pays, et d'obliger, par des menaces ou des persécutions, les plus honnêtes habitants à s'en éloigner. Lorsque l'accusateur public interrogeait un malfaiteur, il commençait par l'interpeller sur son patriotisme : le prisonnier en donnait aisément des preuves ; la multitude souveraine applaudissait, et le bandit le plus effroyable était rendu à la société (5). Pétion

(5) Meillon, l'un des membres modérés de la Convention, rapporte, dans ses Mémoires qu'on vient de publier, une conversation qu'il eut alors avec Robespierre, sur un fripon nommé Desieux, que celui-ci protégeait. « Mais votre Desieux, lui dit Meillon, est un aventurier, un vagabond. — C'est un excellent patriote. — C'est un banqueroutier. — C'est un bon patriote. — C'est un voleur. — C'est un bon patriote. » Meillon ne put pas obtenir d'autre réponse. Robespierre fit dans la suite guillotiner Desieux, parce qu'il ne put rien faire d'un homme qui n'était que voleur.

dirigeait la police d'après les principes ; et Danton traitait des frères ceux qui devaient égorger dans les prisons. Robespierre, n'ayant plus la trile de l'assemblée constituante pour entendre ses séditieuses harangues, paraissait tous les jours à la tribune des Jacobins. Il y parla, dans la guerre que le parti de la Constitution, avouée depuis, de déshonneur à la royauté (6). Dès-lors une scission s'établit entre les *Girondins* et les *Robespieristes*. On ne peut pas dire que Robespierre ne fût l'ennemi le plus implacable de la royauté. Cependant, à cette époque, soit crainte, soit calcul, il est certain qu'il ne se mettait pas en avant. La lutte venait plus vive, de jour en jour, entre la monarchie et la République. Maximilien en craignait évidemment le résultat ; et plus le danger paraissait imminent, plus il mit de surveillance dans sa conduite. Il se donna même à cette époque un journal intitulé le *Défenseur de la Constitution*, dans lequel il exprimait ses opinions assez modérées, et ses adversaires lui ont ensuite reproché. Ainsi il prit peu de part à la victoire du 10 août 1792 ; il donna même au moment de l'attaque, le 10 août, à la aussi reproché, plus cette lâcheté, disant qu'il s'était caché dans sa cave, et qu'il avait voulu fuir à Marseille. Robespierre ne sortit de sa retraite que le 10 août, la victoire fut assurée, et il se rendit à l'hôtel-de-ville, qu'on appelait la maison commune, où l'on s'e-

(6) Robespierre, qui n'avait aucune expérience de la guerre, la craignait toujours beaucoup. Il méprisait l'influence des militaires ; et ne put résister aux proscriptions qu'il ordonna, et sur des généraux.

recevoir dans la nouvelle municipalité qui venait d'être créée. Trois jours après, il parut à la barre de l'assemblée, conduisant les sectionnaires à la place Vendôme, où il était lié. Il demanda qu'on élevât un monument en l'honneur des héros de l'attaque du château; et lorsqu'il vint, au nom de la Commune, demander la suppression du serment dont l'autorité venait d'être usurpée par cette même Commune, adressant de vifs reproches aux députés sur l'insuffisance de leurs décrets, qui n'atteignaient que les conspirateurs. « Lafayette, dit-il, dont il est si souvent question, échapperait, s'il était ici, à la justice nationale. Nous demandons qu'on débarrasse les patriotes des autorités qui n'ont pas confiance; et que, sur-le-champ, commissaires, pris dans les quatre-vingt sections, jugent en dernier ressort tous les coupables que nous pourrions saisir. » Nommé membre de l'affreux tribunal du 17 septembre, il se refusa, par la raison, de dénoncer les conspirateurs, et ne pouvait pas être leur juge. On ne l'accusa pas d'une part active dans les massacres de septembre : il ne mérita l'horrible gloire à Danton, à Robespierre, à Varennes et à la Commune : ce fut lorsque les égorgements commencés, il essaya de combattre les Girondins; mais il n'y réussit pas. Nommé, sous l'influence de ses amis, premier député de la Convention nationale (7), prit aucune part à la délibération sur le curé Grégoire et le

comédien Collot-d'Herbois firent abolir la royauté, et décréter la république. Mélange inconcevable d'audace et de lâcheté, on le vit toujours exciter la fureur des siens, les pousser au champ de bataille, et s'esquiver au moment du combat. Dans le plus fort de cette crise, on proposa la dictature, pour arrêter les désordres qui allaient plus loin que ne le voulaient ceux qui les avaient préparés : il fut question de la donner à Robespierre; et, le 24 septembre, Barbaroux, Vergniaux et d'autres Girondins, l'interpellèrent sur ce point. Au lieu de répondre nettement, il parla de son patriotisme, et de tout ce qu'il avait fait pour la liberté, pour le peuple, etc. Marat, qui se trouvait compromis dans la même accusation, le défendit à la tribune, et lui-même, ayant repris la parole, accusa ses adversaires de vouloir établir une république fédérative. C'est de là que le nom de *fédéraliste* fit conduire, plus tard, à l'échafaud, une foule de gens qui ne le comprenaient même pas. Parmi les députés qui attaquèrent Robespierre, au commencement de la session conventionnelle, on doit encore citer Louvet, qui prononça contre lui, le 29 octobre 1792, un discours assez remarquable, et que M^{me}. Roland appelait la *Robespierreide*. Dans cette circonstance, Maximilien ressemblait en effet assez bien à Catilina, poursuivi par Cicéron; mais Louvet était loin de l'attaquer avec les forces et l'éloquence du consul romain. Son discours fut néanmoins très-applaudi par l'assemblée : les tribunes elles-mêmes, remplies de misérables à la solde de la Commune, furent ébranlées; et Robespierre, déconcerté, ne put que demander un délai pour répondre. Ce délai lui fut accordé; et, huit jours après, on le vit

Représentation de Paris fut affreuse : c'étaient Robespierre, etc. Sur vingt-trois députés, elle était coupable, dix-neuf votèrent de Louis XVI, en ajoutant à leurs votes une ferocité remarquable, non toujours.

paraître à la tribune. Il parla encore de sa vertu, de son patriotisme, des services rendus à la république, par les Jacobins, par la Commune, et surtout par lui-même. Il se défendit de ses liaisons avec Marat : mais il n'accusa point ce monstre sanguinaire ; il justifia au contraire les électeurs qui l'avaient nommé représentant. Il s'excusa de toute participation aux massacres des prisons ; mais il fit l'apologie des assassins, et calomnia les victimes. « Que pouvaient » les magistrats, dit-il, contre » la volonté d'un peuple indigné » qui opposait à leurs discours, et le » souvenir de sa victoire sur la tyrannie, et son dévouement à marcher contre les ennemis étrangers, » et la longue impunité des traitres?... » En tout, ce discours, fort adroitement préparé, pour les circonstances et pour l'auditoire, produisit un grand effet. L'assemblée décréta qu'il serait imprimé ; et le soir, l'orateur se rendit triomphant aux Jacobins, où ses amis vinrent le féliciter. Merlin-de-Thionville, comparant son éloquence au vol majestueux de l'aigle, lui dit que son dénonciateur n'était qu'un reptile ; enfin la société décida que sa harangue serait envoyée à tous les affiliés. Robespierre avait failli succomber dans cette lutte : la victoire du 5 nov. lui rendit toutes ses forces. Ceux qui auraient voulu s'affranchir de son despotisme, furent effrayés, et prudemment ils restèrent sous ses drapeaux. La Commune devint plus audacieuse ; et bientôt elle ne dissimula plus ses projets d'abattre la Gironde. Un des plus grands moyens contre ce parti, fut de l'accuser d'intelligence avec le roi. Ce fut pour cela que les municipaux vinrent presque tous à la barre,

dire qu'en examinant les trouvés aux Tuileries, on eut la preuve de la trahison girondins. La Convention décida que le scellé serait mis sur les dénoncés, et qu'une commission examinerait pour en faire un rapport. Le rapport fut fait ; et l'on eut bien quelques attaques contre la Gironde : mais les poursuites en furent dirigées contre XVI, alors prisonnier au Temple, surtout contre les relations que le prince avait eues avec Adrien Port, Barnave, les frères de la Fayette, et d'autres députés, qui étaient allés à l'extrême gauche de la séance constituante, et s'étaient montrés les partisans les plus dévoués de la révolution. Dans quelle manière on arriva à la condamnation du roi. Ce fut pour ses rapports avec les révolutionnaires très-connus, que d'autres révolutionnaires furent en jugement. Son malheur fut de se trouver au milieu de tous les divers partis également féroces, et persuadés que leur même leur existence dépendait de sa condamnation. Dès ce moment, on ne fut plus question que de son procès. De toutes les parties de France, on fit arriver, contre le prince, des calomnies, des accusations de tous les genres. Le 30 nov., des cris de mort retentirent dans l'assemblée. Danton, avec d'épouvantables vociférations, demanda : *Tyran fut puni de ses forfaits*. Le lendemain, des pétitionnaires firent entendre leurs plaintes sur la cherté des subsistances, Robespierre déclara que c'était dans le sein des aristocrates, et dans la prison du Temple, qu'il fallait chercher la cause. Il den-

pet fût jugé sur-le-champ, même fût traduite au tribunal, et que leur fils restât jusqu'à la paix. La discussion établie dans les séances, Maximilien déclara que ce n'était pas d'un jugement qu'il s'agissait, mais d'une mesure politique. Il n'y a point ici de procès, Louis n'est point un accusé ; vous n'êtes point des juges ; vous n'êtes et ne pouvez être que des hommes d'état, et les représentants de la nation. Vous n'avez point une sentence à rendre pour ou contre un homme, mais une mesure de salut public à faire, un acte de providence à exercer. Un roi détrôné n'est bon qu'à servir d'exemple, ou à troubler la tranquillité, et à ébranler la liberté. Il faut affermir l'une et l'autre. Or, je soutiens que la liberté va directement à ce but. En effet, quel est le but de la saine politique pour cimenter la république ? c'est de graver profondément dans les cœurs, le mépris du royaume, et de frapper de mort tous les partisans du roi. Il faut présenter à l'univers son crime comme un problème, sa cause comme l'objet de la discussion la plus importante, la plus religieuse, la plus difficile qui puisse occuper les représentants de la nation. Il faut mettre une distance insurmontable entre le souvenir de Louis, et la dignité d'un citoyen ; c'est précisément avoir le secret de le rendre ennemi de la république. Louis fut roi, et la république est fondée. La question qui vous occupe est décidée par ces mots. . . Les peuples

ne jugent pas comme les cours judiciaires ; ils ne rendent point de sentences ; ils lancent la foudre : ils ne condamnent pas les rois, ils les replongent dans le néant ; et cette justice vaut bien celle des tribunaux. Si c'est pour leur salut qu'ils s'arment contre leurs oppresseurs, comment seraient-ils tenus d'adopter un mode de les punir, qui serait pour eux un nouveau danger ? » Tout ce discours fut du même ton ; chaque mot y était empreint de cette audace dans le crime, de cette franchise à le proclamer, qui fut le caractère particulier de cette époque. En parlant d'extermination et de mort, l'orateur se souvint cependant que, dans l'autre assemblée, il avait voulu abolir cette peine. « Pour moi, dit-il, j'abhorre la peine de mort, prodiguée dans vos lois ; et j'en ai demandé l'abolition à l'assemblée, que vous nommez encore constituante. Ce n'est pas ma faute, si les premiers principes de la raison lui ont paru des hérésies : mais vous (se tournant vers ses adversaires), vous qui ne vous avisâtes jamais de réclamer en faveur de tant de malheureux, par quelle fatalité, vous en souvenez-vous, pour plaider la cause du plus grand de tous les criminels ? vous demandez une exception à la peine de mort pour celui-là seul qui peut la légitimer.... Il faut que Louis meure, parce qu'il faut que la patrie vive. » Ce fut par de telles menaces que Robespierre porta la terreur dans l'âme des moins timides, et ce fut ainsi qu'il les précipita dans le crime le plus odieux qu'il pût leur faire commettre. Tous ceux qui ont suivi ce procès sont restés convaincus qu'aucun autre ne contribua plus que

lui à la condamnation. Lorsque l'arrêt de mort fut prononcé, les défenseurs se présentèrent à la barre pour en demander l'appel par devant la France toute entière, réunie en assemblées primaires. Tronchet prouva que, n'ayant été rendu qu'à une majorité de cinq voix (9), il était contraire à la jurisprudence du jury. Les principes que Robespierre avait soutenus à l'Assemblée constituante, étaient également en opposition avec cet arrêt; mais ne voulant pas se souvenir de ses premières opinions, il gourmanda les défenseurs de Louis XVI, pour avoir osé faire naître une discussion qui n'était, dit-il, qu'un appel à la guerre civile, et il proposa de déclarer perturbateur du repos public, quiconque y donnerait suite. Cependant les observations de Tronchet avaient frappé une partie des députés, même ceux qui venaient de voter la peine de mort. Guadet parut se repentir : il demanda que l'exécution fût différée ; et cette motion commençait à jeter des doutes dans l'assemblée, lorsque Merlin de Douai dit que Tronchet avait commis une erreur; que le code pénal n'exigeait pas les deux-tiers des voix pour la condamnation, que d'ailleurs la jurisprudence du jury n'était pas celle de la Convention. Cette réplique, toute sophistique et de mauvaise foi qu'elle fût, fit cesser les incertitudes. Robespierre termina la discussion par de nouvelles apostrophes aux défenseurs; et l'appel fut rejeté à une forte

majorité. Dans la soirée, 7 qui présidait, leva la séance. Les députés se séparèrent. Les qui voulaient que la Convention en permanence jusqu'après l'issue du jugement, se livrant la nuit, à leurs fureurs. Ils se réunirent dans des séances, sur l'invitation de Robespierre. Santerre s'y rendit et mêla sa voix à celle de pour les rassurer; il garantissait la tranquillité publique ne troublée; il jura sur son serment que le sacrifice serait consommé (SANTERRE). Le lendemain fut rejeté, et l'arrêt exécuté le 10 janvier, à dix heures et demie. Aussitôt les haines mutuelles du procès semblaient avoir disparu, reprirent toute leur violence. A peine les régicides eurent été pris, par les cris du peuple, que Louis n'existait plus, qu'ils quérèrent avec une nouvelle violence. Pétion, ayant proposé de donner satisfaction à tous les ressentiments sur le tyran, on lui répondit par des accusations. La Montagne Robespierre était alors le plus puissant, et la mort de Pétion fut résolue par celui qui, déjà, se disait son ami, qui avait partagé ses peines et ses triomphes. Maximilien gardait plus que jamais sa haine; déjà il ne pouvait point en dans une carrière où son ambition et sa vanité lui montraient des limites. La mort de Pétion ne fut pas seulement pour les Jacobins un signal de haine; elle les envoya presque subitement de l'alarme. Les moins féroces, qu'une impardonnable lâcheté entraînait, ne pouvaient c

(9) Cette majorité n'a jamais été bien constatée. Les scrutateurs ne furent pas d'accord. Manuel, l'un d'eux, dit hautement que le scrutin avait été falsifié par ses collègues, et il sortit indigné de la salle, dont les députés de la montagne avaient fait une véritable caverne. Plus tard, il paya de sa tête ce généreux effort pour sauver le roi (J. MANUEL).

; et ce fut surtout après l'entrée de l'armée française à l'Assemblée, que ces terreurs se répandirent. Robespierre prit la parole dans la séance du 8 mars, pour rassurer ses collègues; et il leur exposa les ressources de la république. Pour fixer ses destinées, il faut tenir le glaive sans relâche levé sur la tête des conspirateurs; il faut exterminer les tyrans, prendre des mesures contre les émigrés; il faut armer les armées de l'esprit aristocratique, qui s'est introduit dans les états-majors. » On ne saurait douter que, lorsqu'il prononça ce discours, Robespierre ne se sentait en proie à de très-vives anxiétés; mais il voyait que tout était perdu, s'il ne parvenait à rallier les siens. Il sentait que le moyen de relever leur courage était de leur faire un grand étalage des succès qu'ils avaient obtenus, et de leur convaincre de la nécessité de continuer à leurs ennemis la terreur. Il leur exposa qu'ils étaient eux-mêmes frappés par la terreur, et qu'ils ne pouvaient pas, après il parla dans la séance du 10 mars 1793, avec plus de violence, et finit par proposer un gouvernement et un tribunal révolutionnaires. Danton appuya cette double proposition par une harangue des plus véhémentes; et le projet de Robespierre fut décrété dans la même séance, malgré les réclamations des Girondins. C'est réellement dans la séance du 10 mars 1793, qui put marquer le régime de la terreur, par lequel la France fut gouvernée jusqu'à la mort de Robespierre. Ce fut d'abord, comme on sait, contre les généraux que se dirigea ce cruel système. Dumouriez devait en être la première victime; mais ce général

fut prévenu du danger, et il parvint à s'y soustraire (Voy. DUMOURIEZ, au Supplément). Houchard, Custine, Biron, Beauharnais, et une foule d'autres, n'eurent pas le même bonheur. Jusqu'au 31 mai, les séances de la Convention ne présentèrent qu'une arène de gladiateurs, se défendant, s'attaquant sans relâche, et ne s'occupant que de leur ambition, de leurs haines et de leurs passions personnelles. Ces amis du peuple, ces philanthropes par excellence, ne pouvaient plus se trouver ensemble dans les comités, pour y préparer leurs lois. Robespierre était membre de celui de défense générale: il déclara qu'il ne s'y rendrait plus, parce que Brissot en faisait partie, et il donna sa démission. La défection de Dumouriez lui fournit un nouveau prétexte pour attaquer les Girondins, qui avaient eu quelques rapports avec ce général; et ses dénonciations contre ce parti recommencèrent avec un nouvel acharnement. A l'en croire, des hommes qui, dans l'Assemblée législative, avaient concouru avec tant d'ardeur à renverser le trône, qui avaient ensuite comme lui voté la mort de leur roi, étaient des royalistes, des contre-révolutionnaires. Il ne cessait d'ameuter contre eux les Jacobins, la Commune et la populace, qui étaient alors complètement à sa disposition. On vit d'abord arriver à la barre la section de la Halle-au-blé, conduite par Rétal, et demandant que vingt-deux députés, que l'orateur désigna, fussent chassés de la Convention. Robespierre appuya cette demande; et il renouvela, à cette occasion, ses attaques contre la reine (Voy. MARIE-ANTOINETTE): « Je n'ose dire, ajouta-t-il d'un ton

» ironique, que vous devez frapper
 » du même décret des patriotes aussi
 » distingués que MM. Vergniaux ,
 » Guadet et autres. Je n'ose pas dire
 » qu'un homme qui correspondait
 » jour par jour avec Dumouriez ,
 » doit être au moins soupçonné de
 » complicité : car , à coup sûr , cet
 » homme est un modèle de patrio-
 » tisme ; et ce serait une espèce de
 » sacrilège que de demander le décret
 » d'accusation contre M. Gensonné.»
 La pétition de la Halle-au-blé , col-
 portée dans la capitale , servit de
 modèle à trente-cinq sections , qui
 parurent à la barre. La Commune
 s'y fit aussi représenter ; et l'ora-
 teur de la députation , qui était
 un jeune homme de vingt ans ,
 prononça un des discours les plus
 remarquables de cette époque , où
 tant d'absurdités ont été dites. On
 crut , dans le temps , que Robes-
 pierre l'avait rédigé lui-même. Il y
 était établi en principe que l'initia-
 tive de l'insurrection appartenait à
 la Commune de Paris. Les Girondins
 le réfutèrent avec beaucoup de force
 et de talent , sans doute ; mais à quoi
 servaient alors le talent et la raison ?
 Tous ces mouvements n'étaient que
 le prélude du 31 mai 1793. Dans
 cette terrible journée , la plus vile po-
 pulace , réunie au son du tocsin et
 du canon d'alarme , dirigée par
 Henriot et d'autres misérables , en-
 toura l'assemblée et pénétra jusque
 dans son enceinte. Ce fut en sa pré-
 sence , et au bruit de ses menaces et
 de ses vociférations , que tous les
 députés de la Gironde furent expul-
 sés et décrétés d'accusation. (Voy.
 BAISSOT et GUADET.) Dès-lors Ro-
 bespierre fut réellement le dictateur
 de la nouvelle république ; dès-lors ,
 tous ses projets , toutes ses motions ,
 devinrent des lois. Aussitôt après

son triomphe , il fit publier
 adresse au peuple , dans la-
 quelle étaient emphatiquement énumé-
 rés les avantages de son gouverner
 les crimes dont la révolution
 31 mai avait fait justice. Cepen-
 dant tous ses ennemis n'étaient pas en-
 core sacrifiés ; et il lui en restait de
 redoutables dans le sein de la
 Convention. Le 2 août , il fit , de
 concert avec Couthon , descendre
 à la barre , son collègue Carra , qui
 peut-être , de tous les écrivains
 de cette époque , celui qui avait le plus efficace-
 ment servi ses projets ; il l'accusa d'
 vouloir mettre le duc de Bruns-
 wick sur le trône de France , et
 de décréter d'accusation (V. CARRA).
 Il attaqua ensuite Bourdon-de-
 l'Oise , l'accusant d'avoir destitué
 le général Rossignol , le chef de
 la Vendée , le général Rossignol ,
 des brigands les plus éhontés que
 la révolution ait produits ; et il le
 fit avec une extrême hauteur , lu-
 chuant son *modérantisme*. Bour-
 don , s'excusant humblement ,
 va sans peine qu'il n'avait pas
 de ce dernier reproche. « Nous av-
 » dit-il , brûlé sept châteaux ,
 » villages , douze moulins : que
 » lait-on de plus ? » Cette ré-
 ponse , textuellement citée , fait assez
 voir quelles instructions et quels pou-
 voirs la Convention donnait à ses dé-
 putés. Peu de jours après , le même dé-
 puté ayant demandé , aux Jacobins
 cette société fût *épurée* , Robes-
 pierre lui imposa silence avec la même
 hauteur , et il fit entendre que l'on
 pouvait bien comprendre Bourdon lui-
 même dans la mesure qu'il proposait
 dans la mesure qu'il proposait
 dernier s'humilia de nouveau
 dévora en secret cet affront. L'
 milieu était alors à son apogée
 et toute la France tremblait de
 lui. Depuis la chute de la Gironde
 il se rendait assidument au c

lut-public, devenu le centre et l'acteur de tous les événements ; y était réellement le chef du mouvement le plus absolu et le plus cruel qui ait jamais existé. Un membre de ce comité était chargé d'une partie spéciale : Carnot les plans militaires ; Barère les rapports ; Robespierre s'était réservé la direction suprême des affaires étrangères, et celle de la police, qu'il organisa en bureau particulier, lui donna beaucoup d'inquiétude et de jalousie à ses collègues du comité de sûreté générale. Il avait une haute surveillance au dehors comme au dedans, et surtout la direction du tribunal où Fouquier-Tilleval exécutait servilement ses ordres, et lui rendait compte jour par jour des opérations. Ce fut donc Robespierre qui provoqua successivement la mort de la reine, celle de Marie Elisabeth, et celle de tant d'autres illustres victimes : ce fut lui par son influence, et d'après ses instructions, que l'on poursuivait, par un même décret, et que l'on condamna par un même jugement, les classes nombreuses de citoyens, les habitants d'une ville, d'une province toute entière ; que l'on créa des conspirations, des complots politiques ; que l'on forma des catégories, des listes de proscrits ; que ce fut par lui et par l'odieuse Convention dont il était le chef, qu'il fut le plus, en France, un seul homme qui pût se flatter de n'être pas dénommé aux bourreaux sous le nom d'aristocrate, sous celui de fédéraliste, de Girondin, de modéré, d'accusé, ou de suspect. La proscription s'étendit à tous les âges, à tous les rangs ; et, comme l'a dit le poète latin :

provere aut nos tyrans, le père des bourreaux.

Les assassinats du tribunal révolutionnaire, qui, à Paris seulement, faisait trancher plus de quarante têtes par jour, ne suffirent bientôt plus à la soif du sang. Le 5 nivôse an II (25 décembre 1793), Robespierre fit, au nom du comité de salut public, un long rapport sur les principes et le but du gouvernement révolutionnaire. « Ce gouvernement, » dit-il, doit protection aux bons citoyens ; il ne doit aux ennemis du peuple que la mort. » A la suite de ce discours, on vit s'organiser sur tous les points de la France les commissions, les comités, les armées révolutionnaires ; des hordes de brigands se repandirent sur toute la surface de la république, poursuivant les habitants les plus paisibles, les plus vertueux jusque dans leur dernier asile, les arrêtant et les entassant dans d'innombrables prisons. C'était de là que les ordres des comités si dérisoirement appelés de *salut public* et de *sûreté générale*, envoyaient sans cesse à la mort des femmes, des enfants, des vieillards, des nobles, des plébéiens, des prêtres, des militaires, des hommes de tous les rangs et de tous les pays. Et quand l'instrument du supplice n'avait pas un mouvement assez rapide, les fusils, les canons, les fleuves, l'Océan, étaient les auxiliaires des échafauds. Les délégués de la Convention, qui parcouraient incessamment les départements et les armées, sous le nom de représentants du peuple en mission, avaient tout pouvoir à cet égard ; et jamais on ne les vit rester au-dessous de leurs instructions. Ce fut surtout à Nantes, à Lyon et à Toulon, qu'ils se montrèrent plus terribles (VOY. CARRIER, COLLOT-D'HERNOIS et FRÉRON). Il faut avoir vécu dans ces temps déplorables pour

croire à de tels crimes, et surtout pour imaginer de quelle façon ils étaient commis. On emprisonnait au nom de la liberté; on égorgeait, on dépouillait en invoquant l'humanité et la justice. Ce n'était point le délire d'un aveugle enthousiasme, ni l'acharnement contre un ennemi qui résiste; ce n'était pas non plus l'ivresse du soldat qui a risqué sa vie, qui a vu couler son sang: c'était une préméditation de cruauté, un fanatisme faux et factice, insultant à ses victimes par de grossières et plates ironies, se battant les flancs pour produire quelques froides déclamations; c'était, encore, un sentiment d'envie, une irritation stupide contre les personnes et les choses auxquelles s'était attachée une idée de respect et de devoir; enfin c'était la peur inspirée par de si épouvantables circonstances, et qui voulait faire disparaître jusqu'aux derniers objets de ses alarmes. Ces misérables avaient imaginé que la France était trop peuplée; et nous les avons entendus dire hautement, dans leur odieux jargon, qu'il fallait *supprimer* la moitié des habitants. Nous les avons entendus discuter sérieusement entre eux la question de savoir s'ils égorgeraient tous ceux qui avaient plus de soixante ans. Ils en étaient venus au point de parler de ces horribles projets avec le même sang-froid que s'il se fût agi de la chose du monde la plus ordinaire; et pour cela ils se croyaient des génies supérieurs, de profonds hommes d'état: ils ne doutaient pas plus de l'infailibilité de leurs plans que de la solidité de leur puissance. Voilà ce que fut, pendant dix-huit mois, le régime qu'on a nommé, avec tant de vérité, *le règne de la terreur*. Plus de deux

millions d'hommes périrent par les armes et par les supplices; la pierre n'ordonna sans lui-même personnellement trépas; mais tous furent quence et le résultat de sa politique. L'odieuse de tous ces crimes ceux qui lui appartenaient immédiatement; est, sans doute, le meurtre de la famille Amarante. Il avait dîné avec cette famille; tout le monde s'était pressé autour de lui: il n'avait pas été aussi sobre qu'il se vantait; et, troublé par les vins, il avait laissé échapper quelques secrets de sa politique. Ses amis qui étaient présents s'étaient effrayés, et le lendemain ils s'en avertirent. Le tyran ne fut même des suites que son i pouvait avoir. Aussitôt mille Sainte-Amarante, tous ceux qui avaient assisté au dîner, sont arrêtés, traduits devant le tribunal révolutionnaire et condamnés à mort; le supplice; soixante et un furent comprises dans la condamnation, et elles traversèrent, entassées sur des charrettes revêtues d'une chemise, les rues de Paris, comme des assassins. Chaque jour commençait de pareils spectacles, et tous étaient ordonnés par les mêmes motifs aussi honteux. Toute la ville entière était dans l'attente; personne ne songeait à résister; tous ceux qui avaient vu traîner à la guillotine leurs parents, leurs amis ou leurs amis s'étaient mis à les suivre. Rien n'arrêtait que cette effroyable tyrannie; et sans doute elle ne se fût pas terminée si elle n'eût été détruite; si elle ne se fût pas détruite elle-même, pour nous servir de l'exemple de l'un des hommes de cette

tion n'eût pas elle-même des enfans. Après la chute des uns, leurs vainqueurs s'étaient en deux factions bien distinctes : celle des Cordeliers et celle des sans-culottes ; la première se composait d'hommes audacieux, et qui portaient encore plus loin que leurs adversaires, s'il était possible, l'exaltation et la fureur révolutionnaire : Danton qui la dirigeait, manœuvrait et de plan dans sa conduite, eut même la maladresse de passer quelque temps de Paris, que Robespierre, son redouté rival, profitant de toutes ses absences, et disposant des nombreux moyens que lui donnait son influence au comité de salut public, aux Jacobins et à la Commune, ne négligea aucune occasion d'accroître sa popularité et son pouvoir. Lorsqu'il fut bien assuré d'avoir ses ennemis de tout côté, il les attaqua au sein de l'assemblée, fit décréter l'arrestation des sans-culottes, Lacroix, Cloutz, Chabot, et autres (Voy. ces noms), en présence de ces terribles Montagnards, ses amis, qui l'avaient tant aidé à s'emparer d'une autorité qu'ils devaient bientôt renverser, et osèrent pas alors faire un signe de réprobation. Robespierre envoya encore d'autres Conventionnels à différents complots imaginés, et les envoya successivement à l'échafaud. C'était contre les plus audacieux, qu'il dirigeait ses attaques : il ne méprisait jamais leur grossièreté cynisme ; mais il craignait leur ambition et leur audace : il ne se sentait de sûreté pour lui qu'en les faisant mourir. Ce fut ainsi que l'assemblée vit décimer à-peu-près chaque jour ; ce qui a fait dire plus tard

que Robespierre l'avait mise en coupe réglée. Il se débarrassait aussi en même temps des hommes qui pouvaient lui donner de l'ombrage hors de l'assemblée (Voy. CHAUMETTE et HÉBERT). Ainsi, dans le sein de la Convention, comme au dehors, tous ceux qui avaient montré quelque courage, tous ceux qui étaient environnés de quelque popularité, durent trembler devant lui, ou se préparer à la résistance. Ils s'y préparèrent en effet secrètement ; et cette nécessité de leur propre conservation, dans laquelle il plaça ses rivaux et ses complices, fut le salut des gens de bien. Ce fut surtout à l'égard de Tallien qu'il commit cette faute. Ce député s'était plaint dans une séance des Jacobins, de la lenteur du tribunal révolutionnaire, et il avait demandé la création de nouvelles commissions, afin, dit-il, de juger les aristocrates qui levaient encore la tête : Robespierre répondit qu'il n'était pas vrai que les aristocrates levassent la tête ; que d'ailleurs, ils n'étaient pas les ennemis les plus dangereux de la république... Tallien comprit cette apostrophe : il vit toute l'étendue du péril où il s'était engagé ; et ne pouvant faire mieux alors, il dissimula, déclarant humblement qu'il s'était trompé. Un peu plus tard, Robespierre l'apostropha encore dans une séance des Jacobins ; et, dans la même harangue, il désigna Bourdon de l'Oise et Fouché (Voyez ces deux noms) : il traita ce dernier de brigand, de voleur, et l'attaqua dans plusieurs séances. Fouché ne sut point répondre ; il manquait d'éloquence : mais c'était un des plus habiles et des plus rusés de l'assemblée ; il vit,

comme Fallien, le danger qui le menaçait ; et tous les deux sentirent le besoin de réunir leurs efforts. D'autres encore, tels que Bourdon, Fréron, Barras, etc., que Robespierre avait aussi imprudemment menacés, éprouvèrent le même besoin ; et ce fut ainsi que l'aveugle tyran réunit lui-même contre lui, par la nécessité de leur salut commun, des hommes qui ne demandaient pas mieux que de lui obéir encore. Cependant son influence était toujours très-grande ; elle s'augmenta même, à cette époque, par une circonstance dont il sut profiter. Le 23 mai 1794, Cécile Renaud, fille d'un marchand de papier, s'étant présentée chez Robespierre, pour lui parler, et ayant été arrêtée, répondit froidement aux gens qui l'interrogèrent, que son intention avait été de voir un tyran ; et, parce que l'on trouva un couteau dans sa poche, on jugea qu'elle était venue pour assassiner ce tyran. Traduite au tribunal révolutionnaire, avec son père, sa mère et toute sa famille, ils expirèrent sur l'échafaud. Quelques partisans de Danton, qui ne la connaissaient pas, un nommé Ladmiral accusé d'avoir voulu assassiner Collot-d'Herbois, et que Robespierre prétendit aussi l'avoir attendu dans la même intention, d'autres enfin qui étaient détenus depuis plusieurs mois, et qui ne s'étaient jamais vus, périrent comme ses complices. Cette affaire dont on fit grand bruit, rétablit la popularité de Robespierre, qui avait commencé à baisser. Les sections de Paris vinrent remercier l'Être-suprême, d'avoir conservé les jours du sauveur de la patrie ; et, pour expier un si grand attentat, les bourgeois redoublèrent d'activité, les

déchafauds furent inondés de sang. Aux Jacobins, ceux qui conspiraient contre le tyran ne devaient pas tarder à ter publiquement, se prés avec la dernière bassesse, adresser des félicitations : çut avec dédain, et sembla que cette circonstance allait ner tous les moyens de ses ennemis. Ce fut dans qu'il lut un long rapport à tion sur les moyens de morale, et qu'il voulut b naître l'existence de Dieu mortalité de l'ame. Il fit quence décréter des fêtes qui furent consacrées à re, au genre humain, berté, à l'égalité, à la ré à la haine des tyrans et de à la vérité, à la justice, leur, à la gloire, à l'im à l'amour conjugal, à paternel, etc. etc. Tous veaux cultes devaient pa hommes de cette époque, railleries ou de sanglants ils furent néanmoins adm position. La fête à l'Être-s célébrée la première. On la terrasse des Tuileries ur dage immense, et sur le duquel fut placé le siège pierre, qui était alors pr l'assemblée. Tous les conv furent rangés sur des b rieurs, et ils semblaient connaître leur souverain. lien y parut avec un b polonaise, que David avai et tenant un bouquet à la prononça, avec fermeté, u (10) dans lequel il mena ses ennemis. Ce spectacle

(10) M. Parhier, dans son Dictionnaire, dit que l'abbé Martin est auteur

nt imposant ; la foule des spectateurs était très-considérable. Le plus grand nombre n'y était venu que pour entendre , de la bouche même de Robespierre , l'ordre d'arrêter l'effusion du sang : mais cet espoir fut cruellement déçu ; le tyran annonça de nouveaux supplices. La fête fut célébrée partout , jusque dans les prisons ; et le tribunal révolutionnaire même suspendit , du moins ce jour-là , ses homicides opérations. Mais Robespierre n'y prit alors aucune part , ces opérations n'avaient été ralenties. L'impulsion était lente , qu'une révolution comme celle-là ne pouvait seule y mettre un terme. La lutte était commencée ; mais elle en paraissait fort incertaine. La majorité des Jacobins , et même celle de la Convention , tenaient pour Robespierre : mais les Cordeliers et le comité de sûreté-générale étaient au nombre de ses ennemis ; et le comité , composé des plus ardens révolutionnaires , avait dans ses mains les moyens d'une vaste police. Il agit surtout contre les débris du régime qu'il dirigeait ses coups. Robespierre , sans avoir d'autre projet que de s'opposer à ses adversaires , se prit de défendre les ecclésiastiques , dont le comité de sûreté-générale s'était promis d'exterminer le plus grand nombre. C'était dans cette intention , que ces furieux avaient imaginé une conspiration de prêtres *fanatiques* , établie sur les dévotions d'une espèce de folle , nommée Catherine Théos , avec le faux dom Gerle , qui était loin , même , d'avoir conservé son bon sens. La conspiration étant arrangée , Vadier en fit le rapport , et conclut , en termes assez clairs , à l'extermination de tous les ecclésiastiques. Robespierre réduisit aisé-

ment cette conspiration à sa juste valeur , et tous les projets du comité se trouvèrent renversés : mais en dévorant cet affront , Vadier se promit d'en tirer vengeance ; et dès-lors , il se dévoua tout entier au parti de Tallien et de Bourdon. Tout fier d'un succès éphémère , Robespierre eut encore la maladresse de menacer ses ennemis , et d'annoncer hautement que son intention était de punir les crimes des représentants qui avaient eu des missions , et qui venaient d'être rappelés par ses adversaires. La vue du danger releva leur courage ; et , certains de leur perte , ils tentèrent de se sauver par un coup d'audace. Le 10 juin , Tallien , Ruamps et Bourdon , ayant osé insinuer une accusation contre le comité de salut public , Robespierre , soutenu par Barère et Billaud-Varennes , les repoussa avec une grande supériorité. Mais la discorde s'introduisit alors dans le comité de salut public : Barère , Collot d'Herbois , Carnot , montrèrent de l'incertitude ; et Billaud-Varennes , qui venait de se lier avec les débris de la faction Dantonienne , osa accuser Maximilien d'aspirer à la dictature , et de vouloir immoler encore à son ambition un grand nombre de ses collègues. Cette défection donna de vives inquiétudes à Robespierre ; il s'éloigna entièrement du comité , et passa quarante jours dans la retraite , occupé à tracer des plans , à composer des discours. Le 8 thermidor (26 juillet 1794) , il reparut à la Convention , et monta à la tribune avec un long discours écrit. Toute l'assemblée , attendant un grand événement , restait dans le silence et l'effroi. Selon sa coutume , Robespierre vanta sa vertu et

son patriotisme; il parla de probité, de moralité, insista sur la nécessité de renouveler le comité de sûreté générale, et de le soumettre au comité de salut public, qui devait être lui-même épuré; il s'adressa plus particulièrement au centre, sur lequel il fondait alors tout son espoir. Signalant ensuite le parti qui venait de se former contre lui, et qui voulait le charger de tous les torts, de tous les crimes commis, il désigna Vadier qui présidait le comité de sûreté générale, accusa Cambon d'avoir porté la contre-révolution dans les finances, se plaignit de la *légèreté académique* avec laquelle Barère annonçait les victoires des armées; accusa les fripons; enfin il insista pour le maintien du gouvernement révolutionnaire. Bourdon de l'Oise fut le premier qui osa parler après Robespierre; il demanda que son discours fût envoyé à l'examen des comités avant d'être imprimé, sous prétexte qu'il pouvait s'y être glissé des erreurs. Des erreurs dans un discours de Robespierre! Ce mot frappa tous les esprits; et le combat fut engagé. Vadier, Billaud, Cambon, et d'autres encore, parlèrent contre le tyran. L'impression de son discours fut mise aux voix; et vingt de ses amis seulement se levèrent pour l'obtenir. Cependant, le même jour, il alla le lire aux Jacobins, et y fut vivement applaudi. La société ordonna qu'il serait imprimé et distribué à tous les clubs. Encouragé par ce succès, et pressé par ses amis, Robespierre reparut le lendemain à la Convention, décidé à braver l'orage. Tout le monde prévoyait que la lutte serait terrible. Collot-d'Herbois lui-même qui était président, n'osa pas occuper le fauteuil; il le laissa à Thu-

riot. Saint-Just monta le premier à la tribune; et après avoir pris d'un ton embarrassé, quelques phrases insignifiantes, il annonça qu'il allait indiquer des remèdes au mal de la patrie. Tallien ne le laissa pas achever: « Et moi aussi, je te proposerai des remèdes au mal de la patrie. Je demande la permanence de l'assemblée. Les députés seulement se leveront pour voter cette proposition. Dès qu'elle sera adoptée, Tallien reprendra la parole après un discours véhément, et annoncera que Robespierre et ses amis fussent décrétés d'arrestation. Billaud-Varennes appuya cette proposition, et il interpella Max sans lui reprochant de s'être retiré du comité, lorsqu'il avait vu le succès des armées, et ce qu'il avait voulu se réserver comme le moyen d'accuser ses collègues sur des revers qu'il prévoyait. Tallien lui reprocha de s'être emparé du pouvoir au mépris des décrets, et d'avoir environné les représentants et de délateurs, etc. En vain que Robespierre tenta de faire de nouvelles reprises de se faire entendre. Sa voix était étouffée par les murmures: *bas le tyran; tu n'as pas le droit de parler*. Ces mots terribles retentirent dans toute la salle, et l'on se leva. Tallien dit encore: *Tu l'as refusée à la Convention, tu l'as refusée à la Convention, tu l'as refusée à la Convention*. Billaud-Varennes dit: *Le tyran n'était plus: c'était fini; il allait de briser une idole; c'était à qui lui porterait le dernier coup. Dans une circonstance si terrible, il montra une telle énergie; il osa monter à la tribune, et dit avec une autorité supérieure à Tallien, qui de la parole pour ramener la discussion à son véritable point de vue: « J'ai ramené l'ordre. » Ent*

ives et longues altercations, lorsque Tallien eut déclaré qu'il poignarderait lui-même le nouveau Cromwell, s'il n'était pas à l'instant déchu d'arrestation (Voyez TAL-
); lorsque Billaud-Varennes et les autres chefs de la montagne eurent parcouru la salle, dissipant les incertitudes des uns et rassurant le courage des autres, le décret fut enfin mis aux voix et adopté contre Maximilien Robespierre, contre son frère, contre Saint-Just, contre Couthon et contre Lebas. Robespierre, se tournant vers les vainqueurs, s'écria : « Les brigands triomphent. » Assis sur son banc il parcourait des yeux les parties de la salle, et sembla tour-à-tour réclamer l'appui de la montagne, celui du centre et des autres ; il ne paraissait point disposé à se soumettre au décret : on ne put le lui faire signifier par un huissier ; il se contenta d'écouter avec dédain et continua à rester immobile. Son frère, Couthon, Saint-Just et Lebas restaient dans la même attitude, tandis qu'un grand nombre de voix criaient : *En vain ; obéis à la loi ; c'est ainsi que tu as traité Danton.* « C'est à Danton que vous voulez vendiquer Robespierre. » Oui, lui répondirent ses collègues ; et pendant ce temps quatre huissiers l'entourèrent, le pressant d'obéir : ils le poussèrent jusque dans l'enceinte de la barre. Lorsqu'il y fut réuni aux autres qui devaient partager son sort, on les conduisit tous dans la salle du comité de sûreté générale ; mais l'embarras devint plus grand. On allait les mener en prison ; et les agents de la commune, toutes les troupes d'Henriot, qui enviaient la salle, étaient du parti de Robespierre : ils l'auraient insail-

liblement délivré, s'ils l'eussent vu passer. On fit venir plusieurs voitures de place, et l'on y enferma les prisonniers, qui traversèrent ainsi secrètement la foule pour aller à différentes maisons de détention. Robespierre fut conduit à celle du Luxembourg ; mais le concierge, qui était un agent de la Commune, se prosterna à ses genoux et lui ouvrit les portes dès que l'escorte fut partie. Robespierre se rendit alors à la maison de ville, où le maire Fleuriot, Payan et d'autres amis, jurèrent de le défendre. Se voyant ainsi entouré de ses partisans, Maximilien annonça qu'il allait marcher contre la Convention. Il se crut un instant victorieux ; et il pouvait l'être si le stupide Henriot l'eût mieux secondé (V. HENRIOT), ou s'il eût été capable de mettre lui-même l'épée à la main, et s'il n'eût pas perdu un temps précieux à discourir, tandis que l'assemblée, restée en permanence, le mettait hors de la loi, lui et les siens, et tandis qu'elle nommait Barras et six autres commissaires pour diriger la force armée. Bientôt de nombreuses colonnes marchèrent sur la maison commune ; et les mêmes soldats, qui tout-à-l'heure devaient servir le tyran, sous les ordres d'Henriot, vinrent les assiéger l'un et l'autre, dans leur dernier asile. Cet asile fut aussitôt emporté ; et Maximilien, épouvanté, voyant tous ses amis en fuite, se fracassa la mâchoire d'un coup de pistolet, qu'il plaça lui-même dans sa bouche (11). Porté alors dans la salle du comité

(11) On a dit, dans le temps que c'était un gendarme nommé Médal, qui l'avait tué d'un coup de pistolet : mais Barras affirma positivement, dans le rapport qu'il fit trois jours après, sur la journée du 9 thermidor, que Robespierre avait tenté de se tuer lui-même ; et le rapport du chirurgien, qui parut en conséquence, le prouve sans équivoque.

de salut public, il fut étendu sur la table où il avait signé tant d'arrêts de mort. On mit un léger appareil sur sa blessure, et il passa ainsi une journée toute entière en proie à d'horribles souffrances, ne pouvant se faire entendre, et livré aux derniers outrages de ses ennemis. Comme il voulut essuyer le sang qui couvrait son visage, on lui présenta un linge déjà ensanglanté, qu'il repoussa : « C'est du sang, lui dit-on, c'est ce » que tu aimes ! » Il regarda dédaigneusement celui qui lui parlait ainsi, et s'essuya avec tranquillité. Il fut transporté ensuite dans les prisons de la conciergerie ; et à quatre heures du soir, 10 thermidor (28 juillet 1794), on le conduisit au supplice sur une charrette, entre Couthon et Henriot. La foule des spectateurs était immense ; et de nombreux applaudissements le suivirent jusqu'à la place Louis XV, qui s'appelait alors, à si bon droit, la place de la Révolution. Les gendarmes de l'escorte montraient, avec le bout de leur sabre, sa figure pâle et sanglante. Le cortège ayant passé devant la maison qu'il habitait, la populace, par un raffinement de cruauté fort en usage à cette époque, le fit arrêter ; et des femmes dansèrent devant la voiture. Quand il fut sur l'échafaud, le bourreau ayant arraché brusquement l'appareil mis sur sa blessure, il jeta un cri douloureux ; ses deux mâchoires se séparèrent ; le sang jaillit en abondance, et sa tête offrit le spectacle le plus hideux. Il mourut le dernier de onze de ses complices. Le lendemain soixante et dix membres de la Commune et du tribunal révolutionnaire, comme lui mis hors de la loi, périrent sur le même échafaud. Le sang ne cessa de couler que deux jours

après sa mort ; et plusieurs n'eurent alors leur salut que par le retard de quelques heures (ROCHAMBEAU). S'il eût vécu un autre temps, cet avocat sans doute achevé paisiblement sa carrière dans l'étroite sphère d'un tribunal de province, où ses passions haineuses et jalouses, son faux et sophistique, n'auraient pu avoir d'autre résultat que de plus ou moins vifs, et la poursuite de quelques procès. En changeant de destinée, la révolution ne lui en a fait qu'une moins funeste qu'à ses innombrables victimes. Il périt à la fleur de l'âge (à trente-cinq ans) : sa vie fut courte, et ses derniers moments extrêmement douloureux. Des misérables qui se souillèrent de son sang pendant ces temps-là par d'atroces brigandages, il a laissé le nom le plus odieux et le plus horré. Cependant il ne faut pas qu'il soit l'auteur de tous les crimes dont on a chargé sa mémoire : ses collègues des comités, et parmi ceux qui furent envoyés dans les départements et aux armées, plusieurs portèrent la cruauté au-delà des instructions et de ce qu'il leur avait donné ; et nombre il en est qui, après avoir contribué à le renverser, se présentèrent, encore tout couverts de sang et de dépouilles, comme défenseurs de la justice et de l'humanité (Voy. FRÉRON, T. I. BILLAUD-VARENNES et FOUCHÉ). Ses deux derniers au Supplément peuvent dire que, semblable à beaucoup d'impurs que quelques-uns de l'antiquité chargeaient de les iniquités d'une nation (12), il a été accusé, après sa mort, de tous les crimes de ses co-

(12) Le bon émissaire des Hébreux.

de ceux de ses ennemis. Il tant que ce fut pendant qu'il des comités, quelques se- avant sa mort, que la ter- portée au plus haut degré, s exécutions se multiplièrent épouvantable rapidité; il est et sûr que son intention était mettre fin. C'est moins à sa té, sans doute, qu'à sa poli- u'il faut attribuer cette réso- mais il est probable que c'est il différa de l'exécuter, qu'il versé; et s'il n'osa pas l'an- tantement, c'est parce qu'il l'opposition de ceux qui le rent, et qui s'apprétaient à de *modérantisme* s'il leur fourni l'occasion. Ce furent es hommes qui l'accusèrent crimes, lorsqu'ils l'eurent. Du reste, la nature ne sem- int l'avoir destiné à jouer un and rôle: il n'avait aucun de its supérieurs, ni de ces bril- antages qui assurent le succès eprises politiques. Son corps ble, sa figure sombre et e, sa voix presque éteinte; il s courage, sans imagination, a-fait dépourvu de ce qui en à la multitude. Ce ne fut qu'à petites ruses, d'obstination, nt par le hasard d'une foule onstances imprévues, qu'il a renverser ses rivaux. Voi- quelles mains les révolu- polaires font tomber le pou- c'est après de tels exemples a voit encore des sophistes es déplorer le sort des peu- obéissent à un pouvoir héré-

On lit, dans le *Mémorial de-Hélène*, et dans la rela- l'Meara, des choses assez cur- ar cet homme extraordina- aparte croyait que Robes-

pierre avait montré dans sa condui- te plus de vues et de suite qu'on ne l'a pensé généralement; qu'après avoir renversé les factions qu'il avait en à combattre, son intention était de rétablir l'ordre; mais que n'é- tant pas assez fort pour arrêter la révolution, il avait été entraîné par le torrent, comme tous ceux qui, avant lui Buonaparte, avaient formé une pareille entreprise. Napo- léon ajoutait en preuve, qu'étant à l'armée de Nice, il avait lu, dans les mains du frère de Maximilien; des lettres où celui-ci exprimait le pro- jet de faire cesser la terreur. Inter- rogé un jour sur la mort de Ro- bespierre, Cambacérès répondit à l'empereur, que c'était *un procès ju- gé, mais non plaidé*; et il ajouta que le discours du 8 thermidor, dont la Convention avait refusé l'impres- sion, était plein des plus grandes beau- tés (13). Il est vrai que Maximilien avait beaucoup acquis depuis l'assem- blée constituante, et que son talent fut bien plus remarquable à la Convention nationale. Dans la dernière de ces assemblées, ses vues étaient sans con- tradit beaucoup plus étendues que celles de la plupart des hommes qui l'entouraient. Il est permis de croire que ses projets avaient quelques rap- ports avec ceux que Buonaparte exé- cuta plus tard; mais les circonstan- ces étaient bien différentes: il man- quait surtout à Robespierre d'être environné du prestige militaire. Au fond, son caractère et ses idées eurent quelque ressemblance avec celles du prisonnier de Sainte-Hé-

(13) Robespierre avait remis son manuscrit aux Ja- cobins; et ce manuscrit fut envoyé à l'impression. Le lendemain, après sa victoire, la Convention le fit de- mander à la Société des Jacobins; mais on refusa de le remettre, et l'impression en fut achevée. Il n'en fut distribué que quelques exemplaires; et ils sont de- venus rares.

lène; et ce n'est pas tout-à-fait sans raison qu'on a appelé celui-ci le *Robespierre à cheval*. Mais s'il est vrai, comme l'on n'en peut douter, que Buonaparte ait aspiré à la monarchie universelle, il est au moins bien sûr que Robespierre n'eut pas d'autre ambition que de gouverner la France dans ses limites. Dépourvu de tout moyen, de toute idée militaire, il sentait son insuffisance sous ce rapport; et c'est pour cela qu'il redoutait les généraux. Voulant que la république pût se passer de leurs services, il s'occupa de pacifier l'Europe dès qu'il fut maître du gouvernement, et dès qu'il dirigea la diplomatie du comité de salut public. Ce fut pour cela, sans doute, qu'il fit périr Anarcharsis Clootz, chef des propagandistes, parce qu'il sentit que la propagande serait le plus grand obstacle à ses vues. Maximilien était très-soigné dans ses vêtements, et dans sa coiffure; il conserva, sous ce rapport, les mêmes habitudes jusqu'à ses derniers moments, au milieu des sans-culottes les plus dégoûtants par leur cynisme et leur malpropreté. Ses goûts ne ressemblaient en rien à ceux de ces gens-là, et il avait beaucoup de mépris pour la plupart d'entre eux. Une loge au Théâtre français lui était réservée, et le directeur venait la lui ouvrir lui-même. Un jour qu'il aperçut plusieurs députés en face de lui, il dit avec humeur : « Je rencontre de ces gens là partout. » Lorsqu'il se rendait à l'assemblée ou aux Jacobins, il était toujours escorté par cinq ou six séides armés de bâtons, que l'on appelait tout-bas ses gardes-du-corps. On a fait pour lui l'épithaphe suivante :

De ce tyran ne pleure point le sort,
Car s'il vivait, tu serais mort.

Il logea long-temps dans d'un menuisier nommé connu dans son quartier. La femme, les filles et cet homme, jouissaient de la réputation. Robespierre et les jacobins furieux. Le mari fut au tribunal révolutionnaire, la femme une furie de guilotine en prison après la révolution thermidor, elle s'y pendait alors la reine de France, faisant allusion au complot de Robespierre avait eu ses filles. Le fils, extrême, était un des satellites de Robespierre, est facilement revenu de prison et s'est fait remarquer par une bonne conduite. V. des ouvrages de Robespierre : *Discours pour le sieur Foy les paratonnerres*, 1784 (Voy. le *Journal des Savants*, 1784, page 180). *Discours couronné par la société de Metz* (sur les peines infligées à Amsterdam), (Paris), 1785. *III. Éloge de Gresset*, a concouru pour le prix de l'académie d'Amiens et de Bordeaux, (Paris), 1785, pag. Cet écrit respire les principes, l'amour des institutions monarchiques. *IV. Éloge de Condorcet*, président à mortier à Bordeaux, 1789, discours sur l'organisation nationale, 1790 (*Voy. le Journal des Savants* de fin 1790, p. 107), et une trentaine d'opinions, rayées et imprimées séparément dans le *Moniteur* et ailleurs, mais qui n'ont pas été recueillies dans la collection. *VI. Le Décret de constitution*, in 8°, j

écrits depuis avril jusqu'à août 1792. Au commencement de la Convention, il fut connu sous ce titre : *Lettres de Robespierre, membre de la Convention nationale de France*, et il en parut à la fin de 1792, 12 numéros. Le numéro 9 est intitulé *Lettres aux Français*, publié ainsi d'une manière très-irrégulière, eut peu de succès. Outre la *Conjuration de Robespierre*, par Montjoie, 1794, la *Vie et les crimes de Robespierre*, par Desessarts, 1798, et une foule de pamphlets publiés à la même époque, on a la *Mort de Robespierre*, en 3 actes et en vers (par Sébastien), in-8°. Les renseignements les plus sûrs et les plus positifs sur les crimes de Robespierre, se trouvent dans le *Rapport de l'examen des papiers trouvés chez Robespierre et ses complices*, par Courcier, in-8°. (V. COURCIER, t. 1, p. 101.) B—U et M—DJ. ROBESPIERRE le Jeune (AUGUSTIN-JOSEPH), fut le servile imitateur de son frère, et n'eut aucune influence personnelle. Il dut, comme son aîné, son instruction à des étrangers; et ce fut par l'intermédiaire de l'abbaye de Saint-Evroul, qu'il obtint une bourse de Louis-le-Grand. Il fit de médiocres études, revint en France, et fut nommé, par son frère, lors de l'établissement des nouvelles administrations, procureur de la commune; il exerça les fonctions en insolent, et parlant toujours de liberté, de bonheur du peuple. Les électeurs de Paris, de-

venus les instruments des misérables qui avaient fait la révolution du 10 août et dirigé les assassinats de septembre, nommèrent Augustin Robespierre, député à la Convention nationale. Au commencement d'octobre, lorsque Louvet attaqua si vivement Robespierre l'aîné, on vit le frère de celui-ci s'élancer à la tribune, où il fut interrompu, et ne put rien dire qui méritât d'être rapporté. Au mois de décembre, il obtint que les blessés dans l'attaque des Tuileries, au 10 août, reçussent à titre de récompense une somme de trois cents francs. Le 5 janvier 1793, il essaya de compromettre Roland, déjà vivement poursuivi par Maximilien, et prétendit que ce ministre s'était transporté à Ville-d'Avray, chez Thierry, valet-de-chambre du Roi, pour enlever des papiers qui auraient établi ses rapports avec Louis XVI. Roland le démentit; et Robespierre le jeune, ne pouvant appuyer sa dénonciation d'aucune preuve, accusa Roland d'employer les deniers de l'état à répandre les écrits de Brissot. Toutes ces imputations étaient si maladroitement dirigées, que l'assemblée n'osa pas y donner suite; elle passa à l'ordre du jour. Dans le procès du Roi, il vota, comme son frère, pour la mort, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Le 5 mars, il demanda qu'on interdît la parole à Isnard, qui faisait un tableau frappant de l'épouvantable anarchie où la France était plongée. Alors le parti de la Montagne, de concert avec la Commune, préparait contre les Girondins la conspiration qui éclata le 31 mai. Le 6 avril, Robespierre le jeune fit décréter que Bonbecarrère et Laclos seraient mis en arrestation; mais il demanda inutilement que Victor de Bro-

glie fût également arrêté. La Commune de Paris avait établi un comité de correspondance entre cette ville et les départements. Les Girondins dénoncèrent cette correspondance, en accusant la Commune de vouloir renverser la Convention pour se mettre à sa place : Robespierre demanda qu'il fût au contraire déclaré qu'elle avait bien mérité de la patrie. Le 31 mai, il répéta les déclamations de son frère contre les Girondins. Ce sont ces perfides, dit-il, qui ont fait sonner le tocsin, et tirer le canon d'alarme (c'était par les ordres d'Henriot qu'on l'avait tiré). Le 1^{er} juin, Robespierre le jeune se joignit à Legendre, et voulut arracher de la tribune Lanjuinais, qui résistait encore, avec courage, à ceux qui allaient le proscrire. La minorité de la Convention ayant exclu les chefs de la majorité, et forcé les subalternes au silence, envoya Robespierre le jeune dans le midi, avec le titre de représentant du peuple. Il écrivit d'Ollioulle, au mois de décembre, que les Anglais, en se retirant de Toulon, avaient mis le feu à la flotte française et à l'arsenal. La ville était déserte, et l'on n'y trouvait plus que des forçats qui avaient brisé leurs chaînes. Deux jours après il entra dans de plus grands détails sur ces événements : il résultait de sa lettre, signée aussi de ses collègues Ricard, Salicetti, Fréron et Barras, que les Anglais avaient brûlé neuf vaisseaux, et en avaient emmené trois ; qu'il en restait encore quinze dans le port, au nombre desquels était le superbe *Sans-culotte*, de cent trente canons. « La vengeance » nationale se déploie, disaient les » commissaires. On fusille à force ; » déjà tous les officiers de la marine

» sont exterminés, et nous envu-
 » les conspirateurs sous le feu
 » foudre. » (1) Après la reprise
 Toulon, et les terribles exécutions
 eurent lieu à Marseille, mis en
 de siège par les représentants, Ro-
 bespierre le jeune revint à Paris.
 parla guère qu'aux Jacobins,
 donna de nouveaux détails sur sa
 mission. Alors, cette société
 divisée ; Maximilien Robes-
 pierre était sourdement menacé : il
 son frère et ses amis à faire
 leurs querelles. Envoyé de nou-
 veau à l'armée d'Italie, Augustin
 revint à la prise d'Oneglia, et revint
 à Paris, où il s'efforça inutilement
 d'établir la paix parmi les Jaco-
 bins plus divisés encore, que lors
 de son premier voyage. Enfin le 9 ther-
 midor arriva : il n'avait point pris
 part aux débats des séances précédentes
 et il aurait pu échapper à la
 déportation ; mais lorsque son frère
 décréta d'arrestation, il déclara
 qu'il partagerait son sort : il le fut
 en effet, et fut mis hors d'œuvre
 comme lui. Pour échapper aux
 dardes, il se jeta par une des
 fenêtres de l'hôtel-de-ville, se cassa
 la jambe, et fut porté en cet
 état à l'échafaud. Il périt ainsi vic-
 time de son dévouement pour son frère
 l'appelait avec autant d'ex-
 pression que de vanité, une *bête*.

ROBILANT (ESPRIT-BEN-
 COLIS DE), lieutenant-général
 d'artillerie, commandant en chef
 du corps royal du génie militai-
 re, roi de Sardaigne, habile ingé-
 nier, savant chimiste et miné-
 raliste, naquit à Turin, en 1724, d'un
 père fort instruit dans toutes

(1) Il est remarquable que les députés
 à Lyon, tousient précisément le même
 langage, envoyèrent aussi les conspirateurs sous le
 foudre.

rt militaire et
 ile, autour de route in
Sciences de la guerre. Le
 nant marcha de bonne
 les traces de son père. Il
 rehitecture civile et mili-
 is Bertola, le Vauban du
 et fut instruit dans la théo-
 ratique de l'artillerie, sous
 deur de Vincenti. Au com-
 t de la guerre entreprise
 par le roi Charles-Emanuel
 accert avec la reine de Hon-
 r arrêter les progrès des
 dans la Lombardie, le
 de Robilant entra au ser-
 vilité de lieutenant au corps
 l'artillerie. Il montra au-
 le que de talent, dans
 urs de cette guerre, jusqu'à
 Aix-la Chapelle, en 1748.
 ingua successivement aux
 Modène, de la Mirandole,
 de Plaisance, à la ba-
 ampo-Santo, en 1743, au
 e Château-Dauphin, et à
 ement du château d'Asti,
 Employé à la défense de
 se de Demont, qui était
 ar l'armée gallo-espagnole,
 ge et sa présence-d'esprit
 la place du danger imini-
 explosion du magasin à
 menacé par l'embrasement
 lement de fascines, dont
 s'était communiqué aux
 voisins : il appliqua lui-
 la porte du magasin, des
 touton trempées dans l'eau.
 comme prisonnier de guer-
 45, il se trouva aux com-
 assignana, du Tidon, de la
 aux sièges de Valence sur
 Montalban et de Villefran-
 le comté de Nice, de Sa-
 Final et de Vintimille,
 rivière de Gènes. En 1747,

attaché au corps commandé par le
 prince Louis de Carignan, dans la
 vallée de la Stura, il fut expédié, à
 travers les montagnes occupées par
 l'ennemi, au général autrichien, ba-
 ron de Leutron, qui était campé aux
 lignes de Dolce-Acqua, vers la Rivière
 de Gènes. Tels sont les principaux
 événements auxquels le chevalier de
 Robilant prit part dans sa carrière
 militaire. Nous allons le suivre dans
 des travaux d'un autre genre, qui
 n'ont pas moins illustré son nom, et
 qui perpétueront la mémoire des ser-
 vices qu'il a rendus à son pays. Les
 états du roi de Sardaigne abondent
 en mines de toute espèce; mais, à ce-
 te époque, l'art de les exploiter était
 encore dans son enfance en Piémont.
 Charles-Emanuel III chargea le che-
 valier de Robilant d'aller, avec quatre
 élèves, cadets dans l'artillerie, re-
 cueillir en Allemagne toutes les con-
 naissances relatives à la métallurgie.
 Robilant s'acquitta de cette commis-
 sion avec une rare intelligence, et avec
 le plus grand zèle. Il visita toutes les
 mines, salines et usines de la Saxe,
 de la Thuringe, du Hartz, du Ha-
 novre, de la Bohême et de la Haute-
 Hongrie, pénétrant dans les puits
 les plus profonds, dans toutes les
 galeries souterraines, et travaillant
 lui-même comme un simple mineur.
 Il suivit, en outre, un cours complet
 de minéralogie à l'école de Freiberg,
 sous le célèbre professeur Gellert,
 et d'autres cours à l'université de
 Leipzig. Riche d'une ample moisson
 de connaissances, il revint en Pié-
 mont, en 1752, rapportant de nom-
 breux Mémoires, accompagnés de
 plans relatifs aux appareils et ma-
 chines pour la fonte des métaux, à
 la chimie, à la docimasie, à la géo-
 métrie souterraine, etc., etc., avec une
 abondante collection de minéraux.

A cette époque, le roi le nomma inspecteur-général des mines dans toute l'étendue de ses états. Dès-lors le chevalier de Robilant devint le créateur, dans son pays, d'une nouvelle branche d'études, de recherches et de travaux, qui devait exercer une utile influence sur quelques établissements publics, et en faire naître de nouveaux d'une grande importance. Il établit à Turin une école de minéralogie, de géométrie souterraine et de docimasie; et il fonda un laboratoire de chimie à l'arsenal de Turin. En 1769, il parcourut toutes les montagnes des Apennins et des Alpes, qui dominent le Piémont et la Savoie, observant, et consignait dans ses Mémoires, la nature et la situation des mines dans toutes les vallées. Il en établit l'exploitation en différents lieux, notamment dans les vallées de Sesia et d'Alagna; il mit en activité les mines de Challant dans le duché d'Aoste, et les salines de Tarentaise en Savoie. Lorsque, par la suite, le gouvernement ne jugea plus à propos de rester chargé des frais de l'administration des mines et l'abandonna aux particuliers, le chevalier de Robilant, dont la santé se trouvait altérée par ses longues fatigues, se retira du service pour se livrer, dans le sein de sa famille, à l'étude des sciences, qu'il continua de cultiver avec assiduité, soit par ses méditations et ses travaux, soit par les correspondances qu'il entretenait avec plusieurs académiciens et savants d'Allemagne, de France et d'Italie. Le pape Clément XIV eut recours à lui, pour établir un bon système d'exploitation des richesses minérales de l'Etat ecclésiastique. Robilant y envoya des instructions, avec des

pers. expérimentées. verne de Venise lui grands avantages et des exportants; mais, inviolable ché à son souverain et à il se refusa constamment à avances qui lui furent f 1786, la refonte des mon opérée en France par ayant changé la proportion de l'or à l'argent, dut inf système monétaire de tout de l'Europe. Robilant fut régulariser une opération dante dans le Piémont, et complètement. Il donna à monnaies la forme qu'il a jusqu'à présent. A cette c le roi Victor-Amé III le d grand'croix de l'ordre religieux des saints Maurice le dotant en même temps manderie. La charge de p génieur étant devenue v 1787, par la mort du co constructeur des fortresses tone, de la Brunette, et jeta les yeux sur le cheval bilant, qu'il tira de sa ret le nomma lieutenant-gé fanterie, commandant s corps royal du génie milier ingénieur et chef civil des édiles. Cet homi tingué à tous égards, p cette nouvelle carrière, la vité, le même zèle, qu'il ployés au service de son de son pays dans d'au tions. Il visita toutes l fortes des états de terre - accompagné, dans cette tou son neveu (Voy. l'article il fit le relevé de l'état ces places, donnant se tions et le devis pour l des ouvrages dans les dive

en constructi ai
a défense des t
sie aux jambes, u u at-
empêcha de prendre part de
bonne à la dernière guerre, si
au roi de Sardaigne: mais il
na d'envoyer, de son cabinet,
res et les instructions conve-
pour la défense des places,
es positions et les retranche-
de l'armée, jusqu'à l'époque
stier envahissement du Pié-
par l'armée française. Le cha-
voir sa patrie en proie aux
ers, accéléra la fin de ses
Il succomba, le 1^{er} mai 1801,
s bras de sa famille et de son
que, professant les sentiments
ux auxquels il s'était toujours
é fidèle. Il avait été nommé
re de l'académie des sciences de
, lors de sa fondation. Voici la
es Mémoires qu'il a laissés, et
et la plupart insérés dans les vo-
de cette académie: I. *Essai géo-
ique*, suivi d'une topographie
rairie minéralogique, et d'une
asie des états du roi en terre-
, avec une carte géographi-
topographique bien détaillée,
vi des Mémoires de l'académie
rin, page 191. II. *Expérien-
r la platine*; tome VII, page
III. *Description du duché
ste*, suivie d'un *Essai sur deux
res des anciens Romains*, et
supplément à la théorie des mon-
n et des mines; tome VIII, page
IV. *Journaux des expériences
bservations métallurgiques et
nastiques*; tome VI, page 50.
*Machine pour passer à la filière
mes d'épées, baïonnettes et
mes*; tome IX, page 75. VI. *Sur
fférents procédés qui ont été
oyés à l'hôtel des monnaies,
améliorer les traitements mé-*

*tallurgiques. VII. De l'utilité et de
l'importance des voyages dans son
propre pays, avec des planches*, 1
vol. petit in-folio. R—M—D.

ROBILANT (JEAN-BAPTISTE NI-
COLIS, comte DE), neveu du précédent,
naquit à Saint-Alban, province de Co-
ni, en Piémont. Il était petit-fils du
comte Joseph Nicolis de Robilant,
connu par des talents militaires dis-
tingués, et auteur de deux ouvrages
qui font honneur à ses connais-
sances (1). Son père, général-major
d'infanterie, avait des connaissances
étendues en architecture civile et
militaire. Le comte J.-B. de Robi-
lant, admis au service en 1775, en-
tra dans la légion des Campements,
commandée par son père, qui en
était le créateur, et passa ensuite
dans le corps royal du génie, où
il parvint bientôt au grade de ca-
pitaine. Chargé de diriger divers
ouvrages, dans la construction de
la forteresse de Tortone, et d'ac-
compagner son oncle dans l'inspec-
tion de toutes les places-fortes des
états, les talents qu'il déploya dans
ces occasions, lui valurent les té-
moignages les plus flatteurs de la sa-
tisfaction du monarque. Devenu suc-
cessivement aide-de-camp et chef de
l'état-major du duc de Montferrat,
qui était général en chef des armées
du roi, il fit, avec une grande dis-
tinction, les campagnes de 1792,
93, 94, 95, et partie de celle de
1796. Il dirigea diverses attaques,

(1) Le premier de ces ouvrages, écrit en français,
est intitulé : *La Science de la guerre* (1 vol. in-8o,
Turin, 1744). Il est divisé en deux parties, dont la
première, qui traite des systèmes de fortification,
contient le projet d'un nouveau système proposé par
l'auteur : la seconde partie est relative aux opera-
tions d'une armée en campagne. Le second ouvrage,
écrit en italien, sous ce titre : *Il militare istrutto*,
etc. (1 vol. in-8o, Venise, 1751), est une espèce
de traduction, de commentaire et de supplément de
l'autre. La première partie traite de la fortification
de campagne; et la seconde, de la tactique et de la
ca-tramétation.

et sauva des pièces d'artillerie et plusieurs bataillons près de tomber dans les mains de l'ennemi. Ces services furent récompensés par la croix de l'ordre militaire de Savoie, à l'époque même de l'institution de cet ordre, par le grade de lieutenant-colonel, et par les charges de premier écuyer et de gentilhomme de la chambre du duc de Montferrat. Pendant l'occupation du Piémont, il refusa constamment, du gouvernement français de ce temps-là, les divers emplois qui lui furent offerts; et il employa ses loisirs à la culture des langues, dont il connaissait un grand nombre. A l'époque de la rentrée du roi de Sardaigne dans ses états, le comte de Robilant fut successivement nommé colonel du régiment de Suse, et général-major d'infanterie. Pendant les cent jours (1815), il commanda le cordon d'observation en Savoie, et fut nommé quartier-maître-général du corps d'armée destiné à faire partie des forces employées, par les souverains alliés, à rendre la paix à la France et à l'Europe. Il contribua beaucoup à la reddition de Grenoble, dont le gouvernement *par interim* lui fut confié. Le roi de France lui témoigna sa satisfaction, en lui conférant la croix de Saint-Louis; et l'empereur d'Autriche lui envoya celle de l'ordre de saint Léopold. Le roi Victor-Émanuel ayant rétabli, en 1815, l'académie royale militaire pour l'éducation de la jeune noblesse de ses états, le comte de Robilant fut mis à la tête de cette importante institution. Le 24 déc. 1817, le roi lui confia le portefeuille du ministère de la guerre. Enfin, en décembre 1820, il fut élevé aux grades de lieutenant-général, d'inspecteur-général du corps du génie et de l'état-major-

général de l'armée. Épuisé par ses travaux, le comte de Robilant mourut, le 20 janv. 1821, d'une fièvre courte, mais douloureuse, après avoir reçu, avec une piété, tous les secours de la

R—1

ROBIN (JEAN), le plus le plus connu de deux frères, sont illustrés par leur zèle pour la culture des plantes, était né le 10 mai 1601. Il paraît que tous deux possédaient en commun, à Paris, un jardin situé à la pointe occidentale de Notre-Dame, au lieu qu'on appelle place Dauphine. Un motif d'émulation vint exciter leur ardeur, et les dames qui ont couru de Henri IV, s'étant donné pour passe-temps de la broderie, ils eurent le goût les portait à imiter le travail des plumes. Après avoir copié les plus communes, elles en recherchèrent les plus curieuses : elles les trouvèrent dans le jardin des Robins; et, par leur habileté, dans lequel ils avaient mérité d'être leur guide, ils furent nommés brodeurs du roi, et leurs soins à procurer à ses élèves des modèles. Il en résulte le livre le plus élégant qui ait encore été produit en France; son titre : *Le Jardin du roi très-Henri IV*, dédié à la reine, fol., 1601. Là, sur soixante planches gravées élégamment, parut un choix d'une multitude de plantes. Sur douze pages, une et demie est occupée par la dédicace de l'auteur à Marie de Médicis; huit, par des vers grecs à sa louange et à celle de son fils; enfin les deux dernières contiennent le nom de Jean Robin. La plupart des plantes figurées par Vallet dit-il, été déjà décrites par C. Lobel : ne voulant pas jeter

moisson, il n'e
ne courte Noti
portées par lui d'un voya-
venait de faire en Espagne
née. La plupart étaient déjà
telles que l'*Amarillis for-*
a. Leur figure fut extrê-
réduite, et gravée en bois,
rer dans une édition pos-
an mauvais ouvrage de Li-
à elles sont données com-
mément trouvées en l'île de
et cultivées dans le jardin
robin, arboriste du roi. On
rché à rendre ses talents
s, en le mettant à la tête du
Plantes, que la faculté de
de Paris venait de fonder;
uvre, dans ses décrets, la
marché qu'elle passa, pour
avec lui, datée de 1597.
e voir qu'il s'était empres-
sandre à la confiance de ce
lèbre, il publia l'opuscule
*Catalogus stirpium, tam
rum quàm exoticarum, quæ
coluntur, à J. Robino, bo-
gio et iatrici horti celebra-
le Parisiensis curatore.*
ia à la faculté même. C'est
fort aride de treize cents
viron, dont aucune ne
nouvelle. Robin, au rap-
Gui Patin, était tellement
de ses plantes, qu'il cher-
jours à ramener la con-
sur leur sujet, en sorte
ait fait changer le dic-
l ne souvient toujours à
ses fleurs, au lieu de ses
était aussi l'un de ces ama-
jaloux de ce qu'ils possé-
aimait mieux détruire ses
de les communiquer. C'est
que Patin dit : *Erat eunu-*
peridum. Un poète, outré
me de Robin, le lui re-

procha, dans une Satire latine des
plus virulentes. Vignier Marville,
ou plutôt dom d'Argene, a repro-
duit ces reproches, dans ses Mélan-
ges; et il a pris au pied de la lettre
l'expression : *erat eunuchus*; qui
n'était sans doute qu'un figuré. Cette
opinion serait contredite par ceux
qui regardent Vespasien Robin, qu'il
s'associa, comme son propre fils;
mais, suivant d'autres, ce n'était que
son neveu. Quoi qu'il en soit, Jean
ne fut pas toujours aussi avare de
ses plantes; car il en répandit
quelques-unes, notamment la *tubé-*
reuse, qu'il avait tirée de Proven-
ce. Pierre Vallet ne parle de lui qu'a-
vec les plus grands éloges: il en est
de même des poètes dont il rapporte
les productions, suivant l'usage du
temps; et dans le nombre se trouve
Paul Reneaulme, dont l'éloge n'est
pas le moins emphatique. Enfin il a
décoré son ouvrage du portrait de
Jean Robin; il est placé en regard
du sien, accompagné de son ana-
gramme : *Omnes herbas novi*, qui
n'est pas littéralement exacte, et
qui l'est encore beaucoup moins dans
sa signification; on y lit de plus ce
distique:

*Quot tulit Hesperidum, mundi quot fertilis hortus
Herbarum species, novit hic unus oas.*

— Vespasien Robin lui était associé
dans la direction du jardin des plan-
tes de la faculté, dès 1621; car son
nom paraît réuni au sien, dans un
second Catalogue qui parut, la mê-
me année, sous ce titre: *Enchiri-*
dionisagogicum ad facilem notitiam
stirpium, tam indigenarum quàm
exoticarum, quæ coluntur in horto
D. D. Juannis et Vespasiani Robin,
botanicorum regionum, Paris, in-
12. La liste qu'il contient, est peut-
être encore plus pauvre que la pré-
cédente; car, si elle est portée à dix-

huit cents noms, c'est parce qu'il s'y trouve un plus grand nombre de variétés de tulipes et autres fleurs citées. L'on n'y remarque pas encore une seule plante qui paraisse pour la première fois. Il semblerait donc que ce ne fût qu'à cette époque que les Robin commencèrent à recevoir du Canada celles dont on les regarde généralement comme les introducteurs. C'est aussi alors que parut le *Pinax* de Caspar Bauhin : dans un *Appendix*, il cite quatre plantes seulement, qu'il annonce avoir reçues de Vespasien Robin, le *Rudbeckia laciniata*, le *Rhustriphyllum*, *Solidago mexicana* et le *Spiræa hypericifolia*, qu'il disait originaires du Canada. Ce n'est que douze ans après (en 1635) que Cornuti, docteur en médecine, dans une Histoire des plantes du Canada, décrit et figura, aussi bien qu'on le faisait dans ce temps-là, trente-cinq plantes environ, de cette contrée, cultivées par Vespasien Robin. La plupart se sont maintenues dans nos jardins. Là, pour la première fois, paraît ce bel arbre, si répandu maintenant en Europe, auquel on donna successivement le nom d'*Acacia Robinia*, de *Pseudo-acacia*, enfin de *Robinia*. Cette dédicace est mieux fondée que beaucoup d'autres de ce genre, puisqu'il est certain que c'est aux soins des Robin qu'on doit la multiplication de ce bel arbre, ainsi que de plusieurs autres. C'est Linné qui lui a rendu cette justice tardive ; mais, sauf les sarcasmes de Gui Patin, on nous a laissé ignorer les détails de la vie privée de ces deux botanistes. Ainsi l'on ne connaît pas la date de leur mort. On sait seulement que lors de la fondation du jardin du Roi, déterminée en 1626 par Gui de la Brosse et Riolan, Vespasien y fut

appelé ; et ce fut lui qui y planta le premier arbre existe encore. Latham, qui le mesura, trouva plus de sept p. Dans l'ordonnance de ce célèbre établissement Robin est nommé sous le titre de professeur, avec les appointements de cent francs. Il est mort le 23 juin 1635, à l'âge de 70 ans ; car le célèbre se réfugia en France sous Charles II, vers 1614, na douze années, se ple de Vespasien.

ROBINET (JEA RENÉ), laborieux éc à Rennes, le 23 juin avoir terminé ses études avec succès, il entra dans les ordres : mais il ne tarda pas à se dégoûter d'un genre de vie brasseur presque sans réel recouvré sa liberté, et se consacra entièrement à la culture des lettres. Il se rendit, bientôt après, à Paris, pour y faire imprimer son *la Nature*. Cet ouvrage, qui bruit dans le temps, opinions singulières fut attribué par les uns à un déjà connu par ses ouvrages philosophiques (Voyez Turgot) ; par d'autres à Diderot ; mais Robinet s'en reconnaît l'auteur. Dans la lettre du 18 mai 1766, il écrit : *Journal des savants*, Amsterdam : « Si j'ai fait un livre, dit-il, il est à moi ; » m'en impute à moi ; » de quelque espèce ; » regrette sincèrement ; » l'encre ait donné lieu ; » d'autres ». Dans la notice que son but

re du bien et du mal, des substances, et dans les modalités. Ainsi, c'est par cet ouvrage (si ce n'est ni d'Antoine Lasalle sur la nature naturelle) que M. Azais a le germe de son *Traité des sensations dans les destinées* (V. AZAIS, *Biographie des vivants*, I, 156, et *Labb.* IV, 114). Selon Grimm, du livre de la *Nature*, n'est un homme sans mérite : il a le style, la tête philosophique, il a fait des systèmes (*Corresp.* *ann.*, IV, 345). L'idée que l'on paraît affectionner davantage est que l'univers est animé, que tous les êtres, même les plantes étoilées, ont reçu la faculté de produire comme les animaux. C'est cette opinion d'autorités respectables, et d'une foule de citations qui prouvent beaucoup de choses, et une immense lecture. Mais qu'avec une extrême réserve et en avant son système, en lui à lui proposer les objections à naître l'examen. « Dieu et la nature, dit-il, la cause et son effet : voilà les grands objets dont je m'occuper dans un âge qui n'est ordinairement livré à des amusements frivoles. Je ne prétends pas enseigner les autres ; car je n'ai acquis ni acheté le droit. Je cherche à m'instruire, disposé à écouter et à chérir comme un maître celui qui voudra bien me faire la peine de rectifier mes erreurs, si elles en ont besoin. »

Barruel, dans quelques *Lettres Helviennes*, et le P. Charles-Richard (V. ce nom), refusent solidement l'ouvrage de Robinet comme son livre ne fut que réellement dangereux, l'au-

torité n'en demanda pas la condamnation. Forcé, pour subsister, de se mettre aux gages des libraires, Robinet publia successivement plusieurs Romans traduits de l'anglais ; langue dont il avait fait une étude approfondie, et dont il paraît qu'il donna des leçons. Ce fut, sans doute, la nécessité qui le rendit, dans le même temps, l'éditeur des *Lettres secrètes* de Voltaire, qu'il s'était procurées, on ne sait par quel moyen, et qu'il vendit 25 louis à un libraire (1). En quittant la Hollande, il alla d'abord à Bouillon, où il travailla quelque temps, avec Castilhon, à des Traductions et à différentes entreprises littéraires, plus utiles que lucratives. Il revint à Paris, vers 1778. Le scandale qu'avait pu causer son livre *De la Nature*, était si bien effacé, qu'il fut nommé, peu de temps après, censeur royal (2) ; et il exerça cette place jusqu'à l'époque de sa suppression. Il fut aussi secrétaire particulier de M. Amelot, qui possédait alors le titre de ministre de Paris, fonction qui réunissait une partie des attributions du ministre de l'intérieur et du ministre de la maison du roi. Pendant les orages de la révolution, Robinet vécut retiré dans sa famille, à Rennes, cherchant à se faire oublier, et témoignant le repentir le plus sincère des erreurs de sa jeunesse. Il suivit cependant les principes de l'église constitutionnelle ; mais dans sa dernière maladie, il remit à son curé la déclaration, « qu'il voulait vivre et mourir dans le sein de l'église catholique, apostolique et

(1) Voltaire témoigna tout son mécontentement de ce manque de délicatesse, à Damilaville : « Ce Robinet, dit-il, est un faussaire. Il est triste que de vrais philosophes aient été en relation avec lui » *Lettre* du 8 septembre 1766.

(2) Il prend ce titre à la tête du XIII^e vol. de la *Collection académique*.

» romaine , en communion avec le » souverain pontife et les évêques » légitimement institués par lui » (3). Il persévéra dans ces pieux sentiments, et mourut à Rennes , le 24 mars 1820 , à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Robinet était naturellement bon et serviable , et il était connu pour faire d'abondantes aumônes. Il est l'éditeur des *Lettres secrètes* de Voltaire , Genève (Amsterdam) , 1765 , in-8°. (4); — du *Dictionnaire anglais et français* de Chambaud , 1776 , 2 vol. in-4°. avec des additions et des corrections ; — du treizième volume de la *Collection académique* (V. BERRYAT , IV, 343); — du *Supplément* à l'Encyclopédie (V. le Journal des savants de septembre 1776 , pag. 629); et du *Dictionnaire universel des sciences morale , économique , politique et diplomatique* , Londres (Paris) , 1777-83 , 30 vol. in-4°. (Vcy. POMMERÉUL). Il a rédigé les *Tables des matières* de l'*Histoire* et des *Mémoires* de l'Académie des sciences , et du *Journal des savants* , pour les éditions in-12 de Hollande : — la *Table* latine et française du *Cabinet d'Histoire naturelle* de Seba (V. ce nom) , et celle de la *Nouvelle Bibliothèque germanique* (V. FORMEY). Il a traduit , de l'anglais de Hume , les *Essais de morale* ou *Recherches sur les principes de la morale* , 1760 , in-12 , et dans le *Recueil* des *Oeuvres philosophiques* de cet écrivain , — les *Considérations sur l'état présent de la littérature en Europe* , 1762 , in-12 ; — de M^{me}. Sheri-

dan; — les *Mém. de Miss Sidruldulph* , 1763 , in-12 , 3 vol. traduction fut attribuée , d' temps , à l'abbé Prevost ; — d'ghorne , les *Lettres de Theo Constance* , 1764 , in-8°. ; — Charles Morell (Jacques Ridle *Contes des génies* , 1767 , 3 , 12 ; — et de l'italien de Nicotato , l'*Homme d'état* , avec additions du traducteur , 1767 , in-12. Robinet a eu part au *Recueil philosophique* , pub Castilhon ; à l'*Histoire universelle* trad. de l'anglais (F. CAST VII , 340) , et à un ouvrage d'ique , intitulé : *Affaires de l' terre et de l'Amérique* , Anverlande) , 1776 , 13 vol. in-8°. On a de lui : I. *De la Nature* teidam , 1761-68 , in-8°. , Le premier volume a été réimprimé trois fois avec quelques changements et contrefait en France , dans un in-12. On doit y joindre *sidérations philosophiques gradation naturelle des formes de l'être* , ou les *Essais de la Nature qui apprend à former l'homme* , 1768 , in-8°. , fig. C'est de ce ouvrage que tous les biographes ont fait le cinquième vol. de celui *Nature*. C'est un recueil d'extraits de naturalistes et des voyageurs , aux anthropomorphites : mais ce ouvrage qu'annonce le titre n'est pas fait. « Je m'étais proposé , dit l'auteur , d'étudier la gradation naturelle des formes de l'être : mais la plume à un plus habile que moi. » II. *Considérations sur le sort et les Révolutions du monde d'Espagne* , 1761 , in-8°. III. *Grammaire française* , extraite de leurs grammairiens , 1762 , in-8°. IV. *Grammaire anglaise* , 1762 , in-8°. ; réimprimée en 1774 ,

(3) Voy. cette pièce , dans l'*Ami de la religion et du roi* , XXIV , 307.

(4) Il mit , sur le frontispice , les initiales L. B. , pour faire soupçonner La Beaumelle de cette publication.

allée de la condition et des de l'homme avec la con- et les facultés des autres x, Bouillon, 1769, in-12. r n'a pas pour but, comme trait le supposer d'après le son ouvrage, de rabaisser e à la condition des animaux. ie, au contraire, qu'aucun la création ne peut lui être t, mais qu'il est bien éloigné r tout le fruit des avantages eus de la nature. VI. *Ana-Bayle*, Amsterdam, 1770, 2-12; c'est une continuation rage de Marsy (V. ce nom). *ttres sur les débats de l'as- nationale*, relativement à titution. Rennes, 1789, 3 8°. VII. *Les Vertus*; ré- morales envers, ibid., 1814, 2-12. M. Mahul (*Annuaire*, tom. 1) a publié une *No- Robinet*. On trouve aussi, rsonnage, un curieux arti- l' *Ami de la Religion et du* iv, 367. W—s.

NS (BENJAMIN), membre orité royale de Londres, Bath, l'an 1707, de pa- akers. Son goût pour les physiques et mathémati- pour la littérature, lui fit l'étude de la théologie, et de la carrière dans laquelle le aurait désiré qu'il entrât. ut cette famille n'étant pas, up près, en état de lui pro- existence indépendante, le bins dut songer à tirer un le de son instruction. Un de oires de mathématiques fut iqué au docteur Pemberton, t une haute idée de l'auteur, oposa quelques problèmes, jetissant à la condition de les : par la méthode synthéti-

que (ou méthode des anciens), afin de pouvoir mieux apprécier la force de sa tête. Robins, ayant complète- ment satisfait à tout ce que Pember- ton lui demandait, trouva en lui un protecteur et un ami, et vint se fixer à Londres. Là, il s'appliqua fortement à l'étude des ouvrages des plus célèbres mathématiciens, an- ciens et modernes; étude à laquelle il joignit celle des langues vivantes. Ses progrès furent si rapides, qu'à peine âgé de vingt ans, il donna une démonstration de la dernière propo- sition du *Traité des quadratures* de Newton, qui fut jugée digne d'être insérée dans le volume des Transac- tions philosophiques de 1727; et, sur la fin de la même année, la so- ciété royale l'admit au nombre de ses membres. L'année suivante, il osa se mesurer avec le grand géo- mètre Jean Bernoulli, à l'occasion de la célèbre question des *forces vi- ves*. L'académie royale des sciences de Paris avait proposé, en 1724 et 1725, pour sujet de prix, la dé- monstration des lois mathématiques de la *communication du mouvement*. Jean Bernoulli concourut; et, sa pièce n'ayant pas été couronnée, il fit, en publiant sa théorie, qui était celle de Leibnitz, une espèce d'appel au monde savant: Robins y répondit par un écrit, qu'il mit au jour au mois de mai 1728, ayant pour titre, *Etat présent de la république des lettres*, et contenant une réfutation de la théorie *Leibnitienne* et *Ber- noullienne*. Les disputes, sur cette matière, ont fort occupé les géomé- tres au commencement du dix-hui- tième siècle; mais il est bien reconnu, dans l'état actuel de la science, qu'elles ne sont que des disputes de définitions ou de mots. A cette époque, Robins renonça au costume et aux manières

des quakers, sans cependant abandonner les liaisons d'amitié qu'il avait parmi les personnes de cette secte. Ses protections, et surtout son mérite, lui attirèrent un grand nombre d'écouliers de mathématiques, qu'il pouvait aussi, vu la grande variété de ses connaissances, diriger dans les autres parties de leurs études. Mais son activité n'était pas compatible avec un pareil genre de vie : il ambitionnait de se distinguer par des travaux liés aux applications utiles des mathématiques, à la mécanique pratique, à la science de l'ingénieur. L'art des fortifications fixa surtout son attention ; et il fit un voyage en Flandre, pour y examiner les principales places-fortes. A son retour en Angleterre, il prit part aux discussions, qui avaient lieu entre les géomètres, sur les principes fondamentaux de la méthode d'analyse transcendante, dont Newton et Leibnitz se disputent l'invention, et que chacun d'eux a, certainement, trouvée, sans rien emprunter de l'autre ; et il publia quelques pièces sur cette matière (1). Ce sont, à notre connaissance, les dernières compositions de mathématiques pures, qu'il ait mises au jour. En 1739, Robins, après avoir publié quelques remarques sur la première partie de la Mécanique d'Euler, sur l'Optique de Smith, etc., se trouva engagé dans des discussions politiques ; il remplit même les fonctions de secrétaire d'un comité de la chambre des communes, chargé d'examiner la conduite du chevalier Walpole, promu à la dignité de pair sous le nom de comte

(1) La plus considérable a pour titre : *A discourse concerning the nature and certainty of sir Isaac Newton's method of fluxions, and of prime and ultimate ratios.*

d'Orford : il composa, depuis jusqu'en 1742, plusieurs phlets, relatifs tant à cet qu'à d'autres questions politiques. Les chefs du parti pour lequel il agissait et écrivait, entrèrent en rangements avec le parti opposé, et obtinrent des honneurs et des distinctions ; mais Robins seul fut oublié, et prié de se consacrer à d'autres occupations scientifiques. Les travaux de mathématiques que Robins a publiés, dont nous venons de donner une notice, ont eu un très-grand succès aux époques de leur publication, mais ce n'est point à ces époques qu'il a été le plus connu sur le continent ; il doit la haute réputation dont il jouit à ses expériences, à ses recherches sur l'artillerie ; et il est à regret que quelques mots de l'éloge de Robins trouvaient cette partie de la méthode d'analyse transcendante appliquée. Deux ou trois siècles ont écoulés depuis l'invention de la poudre, et peut-être simplement depuis l'invention des bouches à feu en France, et l'on ne s'était point encore occupé des lois physico-mathématiques du mouvement des projectiles par ces machines de destruction. Nicolò Tartaglia, homme d'un caractère bizarre, mais d'un esprit inventif, nous paraît être le premier qui, vers le milieu du seizième siècle, présenta des vues dignes de l'attention sur une théorie balistique : on les trouve dans sa *Nova scientia*, et dans ses *inventioni diverse*, ouvrage imprimé à Venise, le premier en 1550, et le second (deuxième édition), en 1554. Tartaglia a mérité de son travail que la gloire et les efforts louables, à des vues nouvelles : les principes de la balistique, qui auraient pu le servir, étaient encore à naître ; tout

sur les actions forces, se nient aux lois de la bre détes par le ~~calcul~~ de la que rationnelle, Archimède. parut, et doubla, par une n nouvelle, l'héritage qu'Arle lui avait laissé, dix-huit auparavant : on connaissait éditions de l'équilibre d'un ; l'immortel Florentin apprit der les phénomènes de son ment, et fournit à l'histoire aarche progressive de l'esprit a, une de ses plus brillantes s. La ligne décrite par un ile pesant, *lancé dans le vide*, ouseusement déterminée ; et la e *Galiléenne* de la balistique e encore de guide aux artilleurs et la première moitié du dix-ne siècle (*Voyez* BEUDON). Tant cette théorie, considérée vement à la pratique, était inète en ce qu'elle ne tenait au- mpte d'une circonstance phy- qui a une grande influence mouvement, la résistance de en effet, on trouve de grandes nces entre les résultats, lors- on calcule la courbe décrite n boulet ou une bombe, en t pas, ou en ayant égard, à ésistance. Dans le premier cas rbe a deux branches égales et ables de part et d'autre du point ant ou de plus grande éle- ces branches, d'après la na- e la courbe, peuvent avoir des ou évaselements indéfinis ; la sur la branche descendante ours croissant, sans limite as- le, etc. : dans le second cas, ux branches sont dissembla- 'écartement de la branche des- te a une limite déterminée e verticale faisant la fonction e lignes que les géomètres ap-

pellent *asymptotes*. La vitesse sur cette branche descendante a aussi une limite qu'elle ne peut pas dépasser ; l'*amplitude* ou la longueur horizontale de la *portée*, et l'élévation verticale, sont, toutes choses égales d'ailleurs, quant à la vitesse et à la direction initiales, moindres dans ce cas que dans le premier, etc., etc. Ces propriétés peuvent être établies, *à priori*, par des raisonnements purement théoriques : mais pour en venir aux applications *pratiques*, on a besoin de données expérimentales qu'on n'obtient que par des séries d'observations très-déliées, qui sont la mesure *absolue* de la résistance du milieu pour une vitesse donnée du projectile, la vitesse initiale de ce projectile lorsqu'il sort de la bouche à feu dans des circonstances déterminées, etc. ; et nous voilà arrivés à la partie des travaux de Robins, auxquels il doit principalement sa célébrité. Son ouvrage intitulé, *New principles of gunnery* (*Nouveaux principes d'artillerie*), parut à Londres, en 1742. Il eut bientôt à répondre à des objections élevées contre sa doctrine, et insérées dans le n°. 465 des *Transactions philosophiques* : ses réfutations font partie du n°. 469 de la même collection ; et il fit, en 1746 et 1747, de nouvelles expériences, confirmatives des premières, devant les membres de la société royale de Londres : cette société lui adjugea une médaille d'or. Mais ce qui dut, surtout, déterminer l'opinion publique en faveur de Robins, fut l'honorable témoignage d'estime que son ouvrage reçut du grand Euler, qui le traduisit en allemand, avec un commentaire, Berlin, 1745. Vers le même temps, cet ouvrage était connu et apprécié en France : il en est fait mention dans les Mé-

moires de l'academie royale des sciences de 1750. On voit, dans le volume de 1751, que M. Le Roy, membre de cette académie, en avait fait une traduction française, que nous croyons inédite, nos recherches bibliographiques, sur sa publication, ayant été infructueuses. Une autre traduction française, faite par Dupuy sur le texte anglais, a été imprimée à Grenoble, en 1771; enfin M. J. L. Lombard, professeur aux écoles d'artillerie d'Auxonne, en a publié, en 1783, d'après le texte allemand d'Euler, une traduction française, à laquelle se trouvait joint le Commentaire de ce grand géomètre, et des notes du traducteur. M. Lombard, dans sa préface, parle du grand parti qu'il a tiré d'une traduction manuscrite, qui lui avait été donnée, avec la permission d'en faire l'usage qu'il voudrait, « par un amateur aussi distingué par sa naissance que par son goût pour les mathématiques et la part qu'il a eue à l'éducation d'un grand prince. » On trouve, à la suite de cet ouvrage, les premiers détails, publiés en France, sur les expériences d'artillerie, exécutées à Woolwich, par Hutton, qui s'était servi de l'appareil imaginé par Robins pour mesurer les vitesses initiales, en le disposant de manière à pouvoir substituer de petits boulets aux balles, avec lesquelles Robins avait fait ses épreuves. Cet appareil, invention fondamentale de Robins, n'est qu'une simple application de la théorie du *pendule composé*. Une masse de bois, dans laquelle la balle ou le boulet peut pénétrer de manière à se mouvoir avec elle, comme si l'aggrégation des deux ne formait qu'une masse unique, est fixée au bas du pendule, lequel a d'ailleurs un poids assez considéra-

ble, pour prévenir des qui excèderaient certain La balle, ou le boulet, entre cette masse de bois, dont la position est fixe (le poids et les lieux de gravité et d'oscillation du système étant aussi connus d'ailleurs), par le calcul de d'oscillation de ce système choc, la vitesse avec laquelle le projectile a exercé ce choc. L'égalité d'action et de réaction produisent les mêmes résultats de la pièce, en la suspendant, et la faisant, par la poudre, osciller comme le pendule. Ce second système a été employé. Enfin on a fait des expériences par les deux méthodes, mais, quelles que soient les manières connues de suspendre le pendule aux expériences, la gloire de l'idée appartient incontestablement (2). La haute réputation acquise en matière de

(2) Le général Villantroy a pu traduire la française d'une partie tenant les expériences de Hutton complètes se trouvent dans la collection : *Tracts on mathematical subjects, etc., by Charles Hutton*. A propos de l'usage du pendule vitesses initiales des projectiles à feu, il sera peut-être agréable de savoir qu'un autre moyen, qui a été employé au même objet; c'est l'usage d'un Piémontais, nommé M. dans l'*Essai sur la poudre*, d'Ar 11, 284. Il consiste à lancer un grand cylindre, à base horizontale, bien lisse et tendu, avec un mouvement de rotation constant de son axe vertical, qui ne se prolonge que dans l'axe du cylindre. La balle est en direction d'un diamètre, les positions des deux trous qu'elle fait dans l'environnement, font connaître la vitesse qu'elle avait dans sa traversée. L'article a fait beaucoup d'expériences d'un appareil de ce genre, perfectionné d'artillerie Grobert, et a rapporté les expériences que sur le Mémoire de Robins, et le rapport ont été imprimés en 1804.

erie, lui valut, de la part d'Orange, une invitation teuse d'aller à Berg - op - coopérer à la défense de ce, assiégée par les Français, rendit à la prière du prince, peu de jours après son arrivée, le 16 septembre 1747, la place portée par les assiégeants (VENDAHU, XXV, 316). Le *tour du monde*, de l'amiral, fut publié, en 1748, sous le nom de Richard Walter, qui chapelain à bord du *Centurion*, fut par le commandant de ce navire. Aucun ouvrage de ce genre n'avait été accueilli par le public avec plus d'empressement. Quatre éditions en ont été faites dans l'espace d'une année; et les autres leur ont succédé en 1748. Il a été traduit dans toutes les langues d'Europe. Il est bien reconnu que Richard Walter n'a été qu'un prête-nom; que Robins est le véritable auteur; que le chapelain n'a fait que les notes, de l'espèce de celles qui traitent la matière des journaux de voyage. Anson, devenu l'ami et l'ami de Robins, depuis la publication et la publication de l'ouvrage mentionné ci-dessus, lui a fourni les moyens de faire de nouvelles expériences sur l'artillerie, dont les résultats ont été publiés après sa mort. Robins put encore, avec l'appui du crédit de l'amiral, enlever le poste de Greenwich, où il a observé beaucoup plus grands succès que ceux qui y existaient auparavant. Bradley fit de ces observations un emploi bien utile aux sciences de l'astronomie. En 1749, ayant été nommé ingénieur de la compagnie des Indes, il partit le 25 décembre

pour l'Inde, où il arriva le 13 juillet 1750, ayant failli faire naufrage dans la traversée. Il s'était muni d'un assortiment complet d'instruments d'astronomie et de physique, pour faire des observations et des expériences; et il se livra, dès son arrivée, avec la plus grande ardeur, aux travaux que ses fonctions comportaient. Il donna des projets pour les forts de Saint-David et de Madras; mais il n'eut pas la satisfaction de les exécuter lui-même: la mort le surprit, le 29 juillet 1751, à l'âge de quarante-quatre ans. Sa constitution, naturellement faible et délicate, n'avait pu résister au changement de climat. Ses Œuvres, tant mathématiques que philosophiques, ont été recueillies, avec une Notice sur sa vie, par son ami le docteur Wilson, et publiées en deux volumes (Londres, 1761). Seize ans après, en 1777, Hugh Brown donna une édition des *Nouveaux principes d'artillerie*, avec le Commentaire d'Euler, traduit de l'allemand en anglais, et des notes. P—NY.

ROBINSON (ANASTASIE). Voy. PÉTERBOROUGH.

ROBINSON (ROBERT), théologien anglais, de la secte des Baptistes, naquit, en 1735, à Swaffham en Norfolk. Après avoir fait quelques études, il fut mis en apprentissage chez un coiffeur, malgré l'éloignement qu'il avait pour un pareil état; mais il ne négligea pas du moins les occasions d'étendre ses connaissances théologiques, en fréquentant les prédicateurs non-conformistes. Devenu libre à l'âge de vingt ans, il commença de prêcher lui-même, et attira bientôt la foule, peut-être moins par le mérite de ses sermons, que par les bouffonneries qu'il s'y permettait. Les besoins

d'une famille nombreuse l'obligèrent d'associer à l'exercice de son ministère les soins d'une ferme et le commerce de blé et de charbon : la composition de quelques écrits remplît les loisirs qui lui restaient. Il mourut à Birmingham, le 8 juin 1790. Les anglicans lui reprochent la versatilité de ses opinions religieuses, et l'intolérance qu'il exerçait, tout en recommandant la tolérance; inconséquence que l'on retrouve partout. On a de lui : I. *A Plea for, etc. (Défense de la divinité de N. S. J. C.)*, 1776; ouvrage qui valut à l'auteur les remerciements de plusieurs évêques anglicans. II. *Plan de lectures d'après les principes de la non-conformité, pour l'instruction des catéchumènes*, 1778. III. *L'Esclavage incompatible avec l'esprit du christianisme*, sermon. IV. *Catéchisme politique*, 1782. V. *Seize discours sur divers textes de l'Écriture*, 1786. VI. *Histoire du Baptême*. VII. *Recherches ecclésiastiques*. Ces deux ouvrages, chacun en un volume in-4°, ne parurent qu'après la mort de Robinson. L.

ROBINSON, (MARIE DARBY), Anglaise, née à Bristol, en novembre 1758, a laissé une assez grande réputation comme comédienne et comme auteur. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires de sa vie, écrits par elle-même, et continués par un de ses amis, elle était parente, par sa mère, du célèbre Locke; et, son père, après avoir acquis une fortune considérable dans le commerce, l'avait perdue par des spéculations hasardeuses. Miss Darby reçut une assez bonne éducation, chez les demoiselles Moore, sœurs de la romancière de ce nom; et elle épousa, à l'âge de quinze ans, un M. Robinson, qui était loin de vivre dans l'aisance. Pen-

dant quelque temps, elle fut pauvre; mais, suivra-t-elle raconte elle-même, elle parvint tout ce dont elle disposait, était continuellement aux lieux publics, et admira les jeunes-gens riches. Quoiqu'elle prétende qu'elle n'était tout bien et tout honnêtement au contraire qu'elle n'était pas. Elle eut enfin un moyen moins ignoble de se faire sur un théâtre de Londres, et l'expression qu'elle prit de ses rôles, lui valut succès. Ce fut en représentation, dans le *Winter's tale*, qu'elle captiva l'héritier du trône, dont elle devint la maîtresse en titre. Elle dura deux ans; et, lors que M^{me} Robinson, qui avait été au théâtre, se trouva pour mille livres sterling d'indemnité, elle annuité de cinq mille sterling, qu'elle devait à son auguste amant. Elle mena, quelque temps, une vie assez réservée, M^{me} Robinson prit d'un jeune officier, elle dépensa le fruit de ses débauches. Elle perdit ses jambes, en le suivant un rigoureux hiver, dans la mer, où elle se hâta d'aller pour le délivrer des chaînes de la prison. On pense qu'elle n'est pas dans les larmes. M^{me} Robinson, que nous ne saurions séparer de ces derniers faits. Elle a tous les caractères de la représentation comme de toutes les qualités, et, ce qui est plus curieux, comme une vertu presque sauvage. Sa Vie de Fox, 1806, est l'attachement que ce ce

cap pour M^{me}.) que
 ignait sous le nom d'Er-
 le possédait, dans un local, à
 rkeley-Square, une maison
 et vue sur la superbe ré-
 le lord Shelburne. Fox y
 resquetoit ses moments : ses
 à ne le voyaient plus dans
 mions, se plaignaient un
 en absence : « Vous savez,
 ndit Fox, avec sa présence
 accoutumée, que je me suis
 avers le public, à avoir l'œil
 démarches de lord Shelbur-
 : là le seul motif de ma rési-
 na Berkeley-Square. » Malgré
 nse, Fox ne chercha jamais
 r cette intrigue. Il parut en
 avec M^{me} Robinson, se pro-
 avec elle dans sa propre
 . C'est ce qui fournit au spi-
 George Selwyn, l'occasion de
 ne cette liaison était parfait-
 convenable, l'homme du
 le (1), pouvant seul être le
 de la femme du peuple. »
 1783, elle se rendit sur le
 nt, soit pour rétablir sa san-
 t, comme le dit Walpole,
 happer aux poursuites de ses
 rs : elle visita la France et
 agne. On lit dans ses Mé-
 , que, partout, les per-
 s les plus augustes lui témoi-
 de l'intérêt ; que le duc d'Or-
 ni donna des fêtes brillan-
 Mousseaux, sans parvenir à
 son cœur, etc., etc. Nous
 mes à portée ni de contes-
 l'affirmer l'exactitude de ces
 : nous croyons cependant
 ont fort exagérés. Ce fut à
 sur en Angleterre, en 1788,
 M^{me}. Robinson commença sa

carrière littéraire. La première li-
 vraison de ses poésies, publiées par
 souscription, eut le plus grand suc-
 cès. On y trouva de l'imagination,
 de la sensibilité, de la douceur et de
 l'harmonie. La plupart de ces petites
 pièces avaient déjà paru dans les
 journaux anglais, sous les noms sup-
 posés de Laura, de Laura-Maria et
 d'Oberon. On donna à M^{me}. Robin-
 son, le surnom de *Sapho anglaise*,
 qu'elle prit elle-même avec un certain
 orgueil : elle lui ressemblait en effet,
 sous le rapport du talent et de l'irrégularité des mœurs : elle avait, de
 plus que la Sapho grecque, une gran-
 de beauté. Les ouvrages qui suivirent
 sa première publication, furent éga-
 lement goûtés du public ; et la plu-
 part de ses romans ont été traduits
 en différentes langues. De tous ses
 ouvrages, dit un critique anglais, il
 est probable que ses poèmes sont
 ceux qu'on lira le plus long-temps.
 Dans les premiers essais de ce gen-
 re, elle s'était laissé séduire par le
 mauvais goût de l'école della *Crus-
 ca*, si heureusement tournée en ridi-
 cule par l'auteur de la *Baviade* et
 de la *Mæviade* : mais, dans ses der-
 nières productions, elle montra,
 avec un goût plus pur, une versifi-
 cation plus aisée, plus élégante,
 et tout autant de richesse d'imagina-
 tion. Ses pièces de théâtre n'eurent
 qu'un succès momentané ; et ses ro-
 mans, quoiqu'ils ne soient pas dé-
 pourvus d'invention, sont écrits avec
 trop de précipitation pour lui faire
 une réputation durable. Elle avait
 une prodigieuse facilité ; et l'on voit
 qu'elle était souvent forcée de céder
 aux importunités des libraires, qui
 attachaient moins d'importance à la
 perfection de ses ouvrages qu'à
 la rapidité de leur exécution. Elle
 mourut, le 25 décembre 1800, à

(1) Epithète que les partisans de Fox lui
 ont donnée en raison de sa grande popularité.

Englefield - Green, dans le comté de Surrey. Quoiqu'elle n'eût, à cette époque, que quarante-deux ans, suivant Chalmers, il restait peu de traces de cette beauté qui avait été l'une des principales causes de ses malheurs, tandis que l'auteur d'une notice sur M^{me}. Robinson, insérée dans les *Public Characters*, prétend qu'elle la conserva jusqu'à sa mort. Son portrait a été peint plusieurs fois par Reynolds et par Gainsborough. On assure que le duc de Chaulnes fut chargé d'en demander un pour l'impératrice de Russie. Voici les titres des principales productions : I. *Poésies (Poems)*, 2 vol. in-8°, 1775 ; elles ont été réimprimées en 3 vol., même format. II. *Sonnets légitimes (Legitimate Sonnets)*, avec des pensées sur des sujets poétiques, et des anecdotes sur Sapho. III. *Monodie* à la mémoire de la reine de France. IV. *Monodie* à la mémoire de sir Josué Reynolds. V. *Les Mœurs modernes*, satire en deux chants, in-4°. VI. *L'Amant sicilien*, tragédie en 5 actes. VII. 3 *Poèmes*, intitulés *le Soupir*, *la Caverne du malheur* et *la Solitude*, in-4°. VIII. *Pamphlet anonyme*, en faveur de la reine de France. IX. *Réflexions sur la condition des femmes et sur l'injustice de la subordination mentale*. X. *Vancenza*, roman en deux volumes, qui a eu au moins cinq éditions, et dont la première fut vendue en un seul jour. Il a été traduit en français ainsi que les trois suivants. XI. *La Veuve*, roman en 3 volumes. XII. *Angelina*, roman en 3 vol. XIII. *Hubert de Sevrac*, roman en 3 vol. XIV. *Walsingham*, roman en 4 volumes. XV. *Le Faux ami*, roman en 4 v. XVI. *La Fille naturelle*, roman en 2 vol. XVII. *Contes en vers (Ly-*

rical Tales), 1 vol. in-8°. *Tableau de Palerme*, docteur Hager. XIX. *Escape*, farce restée manuscrite. *Personne (Nobody)*, lui attribue aussi un poème, publié, en 1771, sous le titre français : *Ainsi va le monde*. Ce poème, qui a 350 vers, a été posé dit-on, en douze couplets. *Mémoires de M^{me}. Robinson*, traduits en français, 1 vol. in-8°, avec portrait de l'auteur. *Une fille, à laquelle on a donné le nom de Berthe*, roman en 2 vol., qui a été traduit en français, et qui a pour titre : *Le tombeau de Berthe*.

ROBISON (JOHN), philosophe écossais, né à Bonnington, dans le comté de Stirling, en 1720, mourut le 27 août 1804. Il se consacra à l'étude des sciences naturelles, et fut professeur de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg. L'étude des mathématiques lui paraissant indispensable pour cultiver avec succès les sciences naturelles, il s'y livra avec ardeur, et il aurait voulu s'appliquer particulièrement aux mathématiques modernes ; mais comme son supérieur qui dirigeait cette partie de l'éducation, l'exerça, de préférence, aux méthodes synthétiques ; regardant celles-ci comme plus propres que les autres à la marche de l'esprit. Contentant d'abord, parce que les sciences naturelles s'agit de résoudre, dans les sciences, offrent de très-capables, même avec l'analyse transcendante, d'embarrasser les esprits ; et, ensuite, parce que la thèse antique serait tout à fait insuffisante pour traiter de phé-

endant l'école mathématique est bien loin de rejeter la synthèse, qui, indispensable pour l'étude des éléments, dans plusieurs cas, a des applications curieuses et utiles. Robison le destinait à la carrière ecclésiastique : mais quelques obstacles particuliers l'ayant empêché de cette carrière, il se présenta en 1757, comme candidat, pour la place de suppléant à la chaire de philosophie naturelle, occupée par le docteur Dick. Il n'y a pas été, en raison de son âge, n'étant pas trouvé propre à remplit la pareille fonction, il s'embarqua et partit pour Québec, en qualité d'instituteur de mathématiques, sous le commandement de l'amiral Knowles. Le bateau qu'il montait, était le *St. John*, de quatre-vingt-dix canots, et avait, dans le cours du voyage, plusieurs canots ayant passé, en qualité de suppléant, sur le *Royal William*, à l'expédition. Il l'accompagna, avec un équipage qui peu-près équivalait à celui d'un vaisseau de la marine française, (le *St. John*). Il passa, à bord de ce vaisseau, trois années, qu'il disait être les plus heureuses de sa vie ; pendant lesquelles il acquit de telles connaissances en astronomie et l'art de la navigation, qu'il se mit en état de traiter la partie de l'Encyclopédie britannique. Il fit, dans la rivière Saint-Louis, des observations sur les variations de l'aiguille magnétique, et fut témoin à l'apparition d'une comète boréale : il fut chargé, pendant son séjour de Québec, de quelques opérations militaires, et fréquemment employé à des opérations géodésiques et hydrographiques. Après la prise de Québec, il passa une partie de l'été sur le *Royal William*, dans le golfe de Biscaye, et sur les côtes

d'Espagne et de Portugal. Il fit un voyage plus utile pour les sciences et les arts, pendant l'année 1762 : celui de la Jamaïque, qui avait pour objet l'essai des montres marines (1) d'Harrison (V. ce nom, XIX, 458). A son retour en Angleterre, il apprit la mort malheureuse de Knowles, son élève cheri : le *Peregrin*, commandé par cet infortuné jeune homme, avait sombré, sans qu'aucun de ceux qui le montaient eût pu échapper. Dégouté de la carrière maritime, Robison se détermina à reprendre celle de l'enseignement ; et, bientôt après, l'amiral sir Charles Knowles lui confia l'instruction de son fils cadet. Robison reprit avec ardeur ses travaux scientifiques, et fut nommé, en 1767, professeur de chimie à l'université de Glasgow, sur la recommandation du docteur Black, qui occupait cette place, et qui se trouvait appelé à Edimbourg. En 1770, sir Charles Knowles l'emmena, en qualité de secrétaire, lorsqu'il partit pour Pétersbourg, où il était appelé pour coopérer aux plans d'amélioration de la marine russe. Les deux voyageurs furent, à leur passage à Liège, invités à dîner chez le prince-évêque. Robison vit, avec surprise, que tous les convives, et le prince lui-même, portaient les insignes de la franc-maçonnerie ; il fut engagé à s'affilier à cet ordre, dont il obtint, pendant son séjour à Liège, les grades successifs, depuis celui d'apprenti, jusqu'à celui de maître écossais. Après quelque séjour à Pétersbourg, il y fut nommé inspecteur-

(1) Ces montres sont employées en mer, pour la détermination des longitudes, par la différence entre l'heure comptée au point où se trouve le vaisseau, et l'heure comptée au même instant, en un lieu déterminé de la terre, comme Paris, Londres, etc ; la montre marine indique cette dernière heure.

général du corps des cadets de la marine, composé de plus de quatre cents élèves, instruits par des professeurs, au nombre d'environ quarante. Cette place importante lui donnait beaucoup d'autorité : ses décisions relatives au classement et à l'avancement des jeunes marins, étaient sans appel. Le général Kutusoff, chef ou gouverneur de l'institution, lui accordait une entière confiance, et adoptait tout ce qu'il lui proposait. Pendant que Robison remplissait les fonctions dont on vient de parler, il présenta, au collège de l'amirauté, un plan pour adapter une machine à vapeur aux magnifiques docks de Cronstadt; ce plan fut approuvé, et exécuté après son départ de Russie, qui eut lieu au bout de quatre ans d'exercice. Divers genres de dégoûts, que lui suscitait sa position, lui persuadèrent d'accepter l'offre que lui firent les magistrats et le conseil de ville d'Edinbourg, d'une chaire de professeur de philosophie naturelle dans l'université de cette ville. Il la remplit de manière à se faire beaucoup d'honneur par les services qu'il y rendit aux études, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 janvier 1805. Ce fut là qu'il eut pour élève, le célèbre ingénieur Rennie, qu'il mit en rapport avec Watt et Bolton (Voy. RENNIE). Robison passa les dix-huit dernières années de sa vie, dans un état de maladie, qui lui laissait peu de relâche : cependant il continuait à s'occuper de ses travaux philosophiques. Indépendamment des articles de marine, il est reconnu pour être l'auteur des articles mathématiques et philosophiques les plus importants, publiés dans la 3^e. édition de l'Encyclopédie britannique, et dans le Supplément de cet ouvrage. Ces articles, extraits,

selon toute apparence, et de ses leçons, furent en partie séparément, sous le titre de *éléments de philosophie naturelle*. La meilleure et la plus correcte, est celle qui en a été faite en 1822, par M. Brewster, société royale de Londres, de la société royale d'Édimbourg, 4 vol. grand in-8°, ou petit in-8°, sous le titre de *System of natural philosophy, by John Robison, etc., with notes by David Brewster, etc.* Le texte, accompagné de planches très-bien gravées, est une série d'articles, ou de paragraphes sur la mécanique rationnelle, la physique, l'astronomie, la météorologie, la physiologie, la chimie, la philosophie du son, la science des constructions, etc. La lecture de ces Traités, qui n'exige pas de connaissances mathématiques bien étendues, est à-la-fois agréable et instructive (2). Dans les dernières années du 18^e. siècle, Robison, la franc-maçonnerie comme institution nuisible, se sépara des franc-maçons, et publia, en 1797, un ouvrage ayant pour titre : *A conspiracy against all the free governments of Europe, and governments of Europe, in the secret name of free-masons, illuminating societies*, 1 vol. in-8°. Les constances politiques dans l'Europe s'est trouvée, au commencement de ce siècle, et au commencement de celui-ci, ont donné beaucoup de vogue à cet ouvrage, qui a eu plusieurs éditions, et dont Barruel a écrit pour ses *Mémoires sur la franc-maçonnerie*. Un des derniers services que Robison ait rendu aux sciences,

(2) On en peut voir l'analyse dans l'Encyclopédie universelle (de Genève), juillet 1822, Sc. et Art., p. 190 et suiv.

la donnée, en 1803, de chimie de Black, Voici la traduction des vers de la préface que l'auteur du *System of metaphysics* a placée en tête : « Quoique le nom du philosophe ne soit pas lié aux découvertes de son siècle, de ses talents et de ses vertus, sera pas moins précieux à la patrie. Pénétré de l'esprit de philosophie qu'il enseignait, et des plus ardens promesses, partout où il le rencontra, l'élevation de son caractère le mettait au-dessus de la vanité et des petites rivalités; épris de la vie privée et de la vie publique, ami zélé de la justice, il ne déprécia ni ne méprisa le travail d'autrui. A la gloire du philosophe, Roboam ajoutait toutes celles qui font honneur à la vie privée et de la vie publique; sa piété, sa générosité, sa piété, vive imagination; le caractère de son gouvernement, exalté, mais pur; le génie de l'immortel Newton, méritait autant qu'il révérait le christianisme, il fut, éminemment chrétien, bon citoyen et philosophe. » P—NY.

Roboam, roi de Juda, était fils de Salomon, et de Naama, femme étrangère. Appelé par sa naissance à succéder à son père, il se rendit à Sion, et fit reconnaître son père. Les chefs du peuple, et les chefs du peuple, firent la réforme des lois, et les introduisirent dans le royaume sous le règne de son père. Roboam diminua les charges sur Israël. Avant de mourir, Roboam demanda conseil aux vieillards; et ils lui dirent : « Traitez le peuple avec

douceur, il s'attachera pour toujours à votre service. » Il voulut ensuite consulter les jeunes courtisans; et ils lui conseillèrent d'étouffer les plaintes du peuple en le menaçant de le traiter avec plus de rigueur que n'avait fait Salomon. Ce dernier avis plut à l'imprudent Roboam; mais le peuple se révolta : le sur-intendant des impôts fut lapidé dans une émeute; et le roi, tremblant pour sa propre vie, s'enfuit à Jérusalem. Dix des tribus d'Israël se séparèrent alors de la maison de David, et élurent pour leur chef, Jéroboam (V. ce nom). Le fils de Salomon, se flattant de vaincre cet esprit de rébellion, leva cent quatre-vingt mille hommes dans les tribus de Juda et de Benjamin, les deux seules qui reconnurent son autorité. Mais Semeias, un des prophètes du Seigneur, lui défendit d'entreprendre cette guerre impie; et il se vit obligé de licencier ses soldats. Cependant Roboam, craignant d'être attaqué par le roi d'Israël, bâtit plusieurs villes, les entourra de murailles, et y établit des magasins de blé, de vin et d'huile, et des arsenaux remplis de toutes sortes d'armes. Tant qu'il suivit les voies du Seigneur, son royaume fut florissant; mais il ne tarda pas d'imiter les désordres de son père. A son exemple, il eut un grand nombre de femmes et de concubines, et il permit au peuple d'adorer sur les hauts-lieux. Roboam régna depuis cinq ans sur Juda, quand Sesac, roi d'Egypte, pénétra dans ce pays avec une puissante armée. Les villes s'empressèrent d'ouvrir leurs portes au roi d'Egypte; et Roboam, enfermé dans Jérusalem, n'osa pas tenter de défendre la capitale de son royaume. Sesac dépouilla le temple des richesses dont Salomon l'avait orné, et s'en re-

tourna chargé d'un immense butin. Alors Roboams s'humilia sous la main du Seigneur qui l'avait livré à son ennemi. Il s'empessa de rétablir le culte du vrai Dieu, et fit remplacer, dans le temple, les boucliers d'or de Salomon par des boucliers d'airain. Ce prince faible mourut l'an 958 avant l'ère vulgaire, et fut enterré dans le tombeau de son père, dont il avait tous les défauts, sans avoir aucune de ses qualités. Il était âgé de cinquante-sept ans, dont il en avait régné dix-sept. Abias, l'un de ses fils, fut son successeur (Voyez ABIAS). W—s.

ROBORTELLO (FRANÇOIS) philologue, né à Udine, le 9 sept. 1516, d'une famille noble, entra dans la carrière de l'enseignement après avoir achevé ses études à Bologne, sous Romulo Amaseo (V. ce nom), et commença, vers 1538, à professer les belles-lettres à Lucques. Cinq ans après, il se rendit à Pise : il avait été banni de Lucques, si l'on en croit Sigonius, pour s'être rendu coupable d'un meurtre ou d'un empoisonnement : mais Liruti (1) cherche à détruire cette accusation, en produisant le certificat qui fut délivré à Robortello, lors de son départ de cette ville. Il demeura cinq années à Pise, où il jeta les fondements de sa réputation, qui s'étendit bientôt dans toute l'Italie. En 1549, le sénat de Venise le choisit pour remplacer le célèbre Bapt. Egnazio, que son grand âge empêchait de continuer ses leçons. Robortello, dont les premiers succès avaient enflé la vanité, s'étant permis de parler publiquement de son illustre prédécesseur dans des termes peu me-

surés, ce vieillard, jugné, vint, dit-on, l'atteindre au sortir de l'école, et voir d'un poignard (2). Ce fait par plusieurs auteurs comme ne paraît cependant pas ; il est certain que la vanité, son impudence et son caractère violent, lui firent des savants les plus distingués de son temps. Lazare Buonaiuti en 1552 (Voy. BUONAIUTI 269) ; et Robortello lui succéda à la chaire de lettres grecques de l'université de Padoue. Son traitement fut continué, en 1557, l'invitant de se rendre à Bologne pour remplir le même emploi, chargé de prononcer l'éloge de l'empereur Charles V, dit-on, de l'exorde, et ne put jeter sa harangue. Cette petite diminution de sa hauteur : car ce même temps que commencent de longues querelles avec Sigonius (V. ce nom), qui s'est occupé d'en raconter les détails, prouve qu'il fut l'agresseur. Le cardinal de Médicis crut qu'il était de son devoir de cesser une lutte si scandaleuse, flatta d'avoir réconcilié les deux adversaires. Mais Robortello à Padoue, en 1560, recommença la guerre à se rallumer, plus vivement que la première fois. Le professeur oubliant les convenances, voulut rendre ses élèves témoins de sa querelle, et fit placarder

(1) Voy Liruti *De' letterati del' Friuli*, II, 413 et suiv. Le certificat délivré par le sénat de Lucques à Robortello, est du 15 octobre 1543.

(2) Les auteurs consultés par nous disent qu'Egnazio voulut frapper Robortello d'une baïonnette, ce qui lui paraît improbable (V. EGNAZIO, XII). boschi parle d'un poignard ou d'un

des défis injurieux à son aïeul, il faut en convenir, pas plus de modération d'usage. C'était l'esprit du sénat de Venise se servir de l'autorité pour trancher à cette dispute, et donner aux deux rivaux (*V. della letteratura italiana*, 8). Robertello ne survécut pas à cette espèce de dispute à Padoue, le 18 mai 1552, âgé de cinquante ans et sept mois. Suivant Tomasini et d'autres, il ne laissait pas de quoi payer ses obsèques. On voit, l'université lui fit des funérailles magnifiques ; et la nation allemande lui éleva dans l'église Saint-Antoine, une statue surmontée de sa statue en plâtre, et décoré d'une inscription apportée par plusieurs auteurs. Robertello ne manquait ni d'érudition : il était aimé de ses contemporains avec lesquels il se montrait aussi généreux (*Voy.* XVI, 123), qu'il était porté avec ses rivaux. Il ne parut pas de perdre un temps dans de vaines disputes avec des hommes qui lui étaient très-ennemis : il écrivit des injures contre Paul Manuce, Muret, Scévole, etc., dont les ouvrages sont encore dans les mains de nos savants, tandis que les siens sont oubliés. Cependant on ne peut juger Robertello d'après ce qui lui donne les épithètes d'ennemi, sans se mettre à le justifier (3). Il a rendu les services aux lettres par ses éditions qu'il a publiées

de plusieurs classiques grecs : on lui doit des éditions de la *Poétique* d'Aristote, revue et corrigée sur d'anciens manuscrits, Florence, 1548, in-fol. (4) ; il y a joint une Paraphrase de l'*Art poétique* d'Horace, et des Dissertations sur la satire, l'épigramme, la comédie, les pièces d'un genre enjoué (*de salibus*) et l'épique ; — des *Tragédies* d'Eschyle, Venise, 1552, in-8°, et de son ancien scholiaste, ibid., même format (5) ; — de l'ouvrage d'Élien sur la *tactique*, avec une version latine, et des planches tirées des manuscrits, ibid., 1552, in-4°, deux parties ; et enfin du *Traité du sublime* de Longin, Bâle, Oporin, 1554, in-4°, édition rare et recherchée, ainsi que la précédente : ce sont les premières de ces deux ouvrages. Parmi les écrits de Robertello, nous nous contenterons de citer : I. *Variorum locorum annotationes tam in græcis quàm in latinis auctoribus*, Venise, 1543, in-8° ; Paris, 1544, même format, et avec des additions nombreuses dans le Recueil suivant : II. *De historicâ facultate; Laconici seu sudationis explicatio; De nominibus Romanorum; De rhetoricæ facultate; Explicatio in Catulli epithalamium; Annotationum in varia tam græcorum quàm latinorum loca libri duo*, etc., Florence, 1548, in-8°. de 354 p. Nicéron a donné beaucoup de détails sur les différentes pièces que renferme ce volume, devenu rare : elles ont toutes été insérées par Gruter dans le premier et le second volume du *Thesaurus criticus* (*V.*

(4) Il existe de cette rare édition, un exemplaire sur velin, à la bibliothèque du Roi. Voy. le *Catal.* par M. Van Praet, IV, 47-48.

(5) Voy. sur cette édition répétée, à tort, la première complète, une curieuse *Noticia* de Chardon La Rochette, dans le *Manuel du libraire*, par M. Brunet.

GRUTER). III. *De convenientia supputationis Livianæ annorum cum marmoribus romanis quæ in Capitolio sunt ; — De arte sive ratione corrigendi veteres auctores disputatio*, Padoue, 1557, in-fol. de 59 feuillets. Ces deux opuscules ont été réimprimés dans différents Recueils. IV. *De vitâ et victu populi Romani sub imperatoribus Cæs. Augustis*, Bologne, 1559, in-fol. Ce premier volume devait être suivi de trois autres, qui n'ont point paru. A la suite de l'ouvrage principal dont on vient de donner le titre, on trouve neuf Dissertations : sur la division et l'administration des provinces Romaines ; sur la forme des jugemens chez les Romains ; sur leurs légions ; sur les magistratures créées par les empereurs ; sur les familles romaines ; sur les surnoms des empereurs ; sur les récompenses et les peines militaires, et enfin sur les divers grades. Elles ont été insérées par Gaudentio Roberti dans les *Miscellanea italica erudita*, Parme, 1690, in-4°. ; et Grævius les a fait entrer dans les différents volumes du *Thes. antiquit. Romanar.*, excepté celle *De familiis Romanorum*, sujet que Sigonius avait traité d'une manière supérieure. V. *De artificio dicendi liber ; cum tabulis oratoriis in Ciceronis orationes post reditum, pro Milone et pro Cn. Plancio*, Bologne, 1567, in-4°. de 126 feuilles ; ouvrage très-rare, sur lequel on trouvera des détails dans les *Analecta* de Freytag, pag. 785 et suiv. On trouve une *Notice* sur Robortello dans le tome XLII des *Mémoires de Nicéron*, 1-12. Voyez aussi les *Notes d'Apost. Zeno* sur la *Biblioteca* de Fontanini (IV, 39), et l'*Hist. de l'université de Pise*, par Fabroni, tome 2.

W—s.

ROBUSTI (JACQUE TORET.

ROCABERTI DE (JEAN-THOMAS), religieux cain, archevêque de Val des plus zélés défenseurs trines ultramontaines, 1624, à Perelada, sur du Roussillon et de la d'une famille ancienne entra jeune dans l'ordre Dominique, en prit l'habit au couvent de Girone, et ses vœux, quoique passionnés, il se fût attaché à la science. Dans les études de philosophie et de théologie qu'il fit sous des professeurs de son ordre se distingua tellement ses condisciples, qu'il obtint pour cours une des principales théologies, *Cathedram quæ perpetuam*, dit son histoire l'avoir remplie avec succès vers l'an 1666, il fut élu provincial d'Aragon, et, après (en 1670), général de l'ordre, dans le chapitre général. Il s'appliqua particulièrement à faire fleurir la discipline parmi ses religieux, et lui-même l'exemple de sa piété et de l'amour du travail son généralat, il sollicita à Rome la béatification et la canonisation de plusieurs de l'ordre de Saint-Dominique. Un autre monument à la gloire de son institut, en faisant imprimer plusieurs ouvrages composés par ses prédécesseurs minicains, et jusque-là restés inédits. Le mérite de Rocaberti de son administration méritèrent point ensevelis dans l'obscurité d'un cloître. Chancelier d'Espagne, en eut comme le joug propre à rem

tions, il le nomma à l'archevêché de Valence, et écrivit à son évêque, pour le prier de lui enlever les bulles. Rocaberti soutint ce siège en 1676, et fut élu pour gouverner son ordre en 1677. Sa conduite, dans ce siège, lui valut, de la part de son évêque, de nouvelles marques de confiance. Ce cardinal, en deux différentes fois de Valence, et, en 1695, comme visiteur-général, dignité pour laquelle les premiers de son ordre étaient occupés, commandaient ces divers emplois, mourut, à Madrid, le 29. On a de lui : I. *De roborandis auctoritate*, Valence, 1694, trois vol. in-folio. Il entreprend d'établir, dans ce volume, l'infailibilité du pape, et l'indéfectibilité hors du doute, dans le deuxième, Honorius, Jean XXII, et Grégoire VII, des raisons leur fait relativement dans le troisième, il s'efforce de prouver le suprême pouvoir des papes, tant *directif* que dans les affaires temporelles. Il a point étonné que ce libelle reçu à Rome et même en France, il en fut fait un arrêt du parlement : un arrêt du parlement, du 20 décembre 1695, comme contraire à la doctrine des pères et des anciens théologiens, et des anciens canons, et des libertés de l'église Gallienne. *Bibliotheca pontificia* manuscrite, in-folio. Rocaberti ne se borna à exprimer ses sentiments sur l'autorité des papes, et les rogamies du Saint-Siège, dans son livre *De Romani pontifi-*

cis auctoritate : il voulut s'étayer d'autres autorités, et fit imprimer tous les ouvrages de quelque célébrité où sont établis les mêmes principes. C'est de la réunion de ces écrits que se compose cette volumineuse collection. III. *Alimento spirituali*. IV. *Theologia mystica*, etc. L.—r.

ROCCA ou ROCCHA (ANGE), savant philologue et antiquaire, naquit, en 1545, à Rocca-Contrata, dans la marche d'Ancône. Destiné, par ses parents, à la vie religieuse, il prit, à sept ans, l'habit des ermites de saint Augustin, à Camerino, d'où il alla continuer ses études dans différentes villes. Le P. Ossinger (*Biblioth. Augustin.*, p. 754) dit qu'il obtint le laurier doctoral à Padoue, et qu'il y fut retenu comme professeur : mais les deux historiens de cette université (Papadopoli et Facciolati) n'en font aucune mention. Après avoir rempli différents emplois dans son ordre, et donné des preuves de son esprit et de sa capacité dans les langues grecque et latine et dans l'érudition sacrée et profane, il fut appelé, par ses supérieurs, à Rome, en 1579, et attaché comme secrétaire au vicaire-général. Le pape Sixte V, instruit de son mérite, lui confia, en 1585, la surveillance de l'imprimerie du Vatican, et l'admit, en même temps, dans la congrégation établie pour la révision de la Bible (V. SIXTE V). Dix ans après, il fut revêtu de la dignité de sacristain de la chapelle apostolique, et, en 1605, nommé évêque de Tagaste (*in partibus*). Depuis quarante ans, ce prélat employait les revenus d'une abbaye que le pape lui avait conférée, à se procurer les meilleurs ouvrages dans tous les genres ; et, en 1605, il fit don de cette précieuse collection au couvent de son

ordre à Rome, sous la condition qu'elle serait ouverte au public tous les matins. Cette bibliothèque, appelée *Angélique*, du nom de son fondateur, est le premier établissement de ce genre à Rome; et, c'est aujourd'hui l'une des principales, ayant été enrichie à diverses époques, notamment par la réunion de celles de Pignoria, d'Holsteinius, du cardinal Passionei, etc. Le P. Rocca mourut, en cette ville, le 8 avril 1620, et fut enterré dans l'église de Saint-Augustin, avec une épitaphe honorable. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur des matières de théologie, de morale, de philosophie, de liturgie, d'histoire, de grammaire, etc. On y trouve beaucoup d'érudition : mais il ne faut y chercher ni méthode, ni critique. Le recueil en a été publié sous ce titre : *A. Roccae opera omnia, tempore ejusdem auctoris impressa, nec non autographa, et Romae in Angelicâ bibliothecâ originaliter asservata*, etc., Rome, 1719, 2 vol. in-f°. Le frontispice de cette édition a été renouvelé en 1745 (1). Le P. Nicéron a donné les titres de tous les ouvrages dont se compose cette collection, au nombre de quarante-un (*Mémoires des hommes illustres*, XXI 95). On se contentera de citer ici les plus remarquables : I. *Osservazioni intorno alle bellezze della lingua latina*, Venise, 1576, 1580, 1590, in-8° ; ces éditions, sorties des presses des Aldes, font partie, toutes les trois, du précieux cabinet de M. Renouard (Voyez le

Cat. de la bibl. d'u Bibliotheca apostolica commentario illustrata, 1591, in-4°. C'est chez des ouvrages trouve une description thèque du Vatican, alors, avec un gr: sous le rapport des crits qu'elle conte celui du matériel, nombreux, colonnes blèmes et inscriptions desquels l'auteur s'curieuses et savantes y trouve (pag. 31 son dominicale en 2 le recueil le plus eût encore vu en ce *Mithridates*, de G 1550, ne comprenait tous en lettres latines sont la plupart avec originaux, accompagnée d'une version littérale, nombre de ces spécimens en deux, que (b)liés, (l'éthiopique mais il donne, de plus se (dialecte allemand, l'irlandais et deux derniers, en allemand). Plusieurs sont enrichis d'observations matriciales. Prosper du même ouvrage : *De originibus et de l'imprimerie. theologicæ ac scriptivæ Index ordine alphabetico dispositus*, ibid., 1594, in-4°. *De canonisatione*, ibid., 1601, in-4°. ouvrage qui ait été matière. V. *Chroni*

(1) Sous ce titre : *Thesaurus pontificiarum sacrarumque antiquitatum... auctore Fr. Angelo Rocca camerlano... editio secunda romana*. Les auteurs du Dictionn. universel, ont cru que c'était un ouvrage particulier de Rocca; par une erreur typographique, ils lui donnent la date de 1645, et ajoutent que c'est un recueil curieux.

crario, ibid., 1605, in-ouvrage, plein de recherches fort curieuses. VI. *De sami pontificis communione actam Missam solemniter tis commentarius*, ibid., -4°. Il y a des traits d'éru- mais l'auteur n'est pas tou- et dans les citations. VII. *anis*, ibid., 1612, in-4°. eux. L'auteur fait remonter es cloches à saint Paulin, Nole. Sallengre a recueilli sertation dans le *Thesaur. romanar.*, 11, 1233-1304. *mmmentarius contra ludum*, ibid., 1616, in-4°; trad. , ibid., 1617. C'est à Roc- on est redevable des édi- *OEuvres* de saint Grégoire , et de saint Bonaventure, es presses du Vatican. On trait de ce savant prélat, r Galle, dans les *Virorum ord. Eremitarum D. Au-* par Corn. Curtius. Outre rs déjà cités, on peut con- sur plus de détails, la *Pina-* de J. Nicus Erythræus

et la *Biblioteca bibliogra-* onelli, 1, 58. W—s.

(SAINT), l'un des héros rité et de l'humilité chré- naquit à Montpellier, en ne famille distinguée, dont ments contemporains dési- sieurs membres remarqua- le rang et les dignités qu'ils nt. Il vint au monde, ayant trine une croix couleur de

Ses parents virent, dans , le présage de la piété trerait un jour. A l'âge de , ayant perdu son père et , il distribua aux indigents u'il put recueillir de ses re- t, laissant à un de ses pa-

rents l'administration de ses domai- nes, dont les lois ne lui permettaient pas de disposer, il prit la route de l'Italie en habit de pèlerin. Il trouva cette contrée en proie aux ravages de la peste. Dès-lors, il se dévoua au service de ceux qui en étaient at- taqués, et suivit, de ville en ville, le fléau destructeur qui fuyait miracu- leusement devant lui. C'est ainsi qu'Aquapendente, Césène, Rimini et Rome enfin, éprouvèrent les effets de sa généreuse charité. Appelé par les mêmes dangers à Plaisance, il y fut atteint de la contagion. Tour- menté par la fièvre et les douleurs les plus aiguës, pour ne pas être à charge aux autres, il abandonna l'hôpital où il avait été reçu, et se retira dans une solitude voisine. Il y fut découvert par le chien d'un noble, appelé Gothard, qui habitait à peu de distance, et qui lui prodigua ses soins. Roch recouvra la santé, et re- vint dans sa patrie, après une ab- sence de plusieurs années. Elle était alors livrée aux fureurs de la guerre; les rois d'Aragon et de Majorque s'en disputaient la possession. Roch, que l'on prit pour un espion, fut jeté dans un cachot. Il y resta cinq ans sans se faire connaître, et supportant avec une patience admirable cette longue et injuste captivité, qui ne fut terminée que par sa mort, arri- vée le 16 du mois d'août 1327. Mais bientôt le zèle de ses concitoyens le vengea de cet abandon. Le sévère Baillet avoue qu'on ne peut douter que son culte ne remonte presque à l'époque de sa mort. On invoqua sa protection contre le même fléau qu'il avait combattu pendant sa vie. Nos historiens citent plusieurs anciens ca- lendriers des xiv et xve siècle, où il est déjà placé au rang des saints. Dès 1399, Geoffroi de Boucicaut ob-

tint, pour la ville d'Arles, une portion considérable de ses reliques: l'autre fut enlevée furtivement, en 1485, par les Vénitiens. En 1414, les Pères du concile de Constance, pour arrêter une maladie contagieuse qui régnait dans la ville, ordonnèrent une procession où son image fut portée. Des honneurs si anciens et si universels prouvent l'existence et la canonisation de notre saint, que des esprits (1) dédaigneux ont voulu révoquer en doute. Sa vie a été écrite par F. Diedo, sénateur vénitien, en 1477, mais avec peu de critique. On la trouve dans le recueil des Bollandistes. Jean de Pins, évêque de Rieux, a aussi publié, en latin, au commencement du xvi^e siècle, la légende de Saint-Roch, dont les premières éditions sont rares. —D.

ROCH (JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), libraire et journaliste allemand, né, en 1773, à Penig, comté de Schœnburg, se destina d'abord à la carrière théologique, fit ses études à Leipzig, et s'établit ensuite dans cette ville. Il se chargea, en 1796, de la rédaction de l'*Indicateur littéraire* (*Allgemeiner deutscher Anzeiger*), dont il acheta depuis la propriété, ainsi que celle du *Journal des fabriques*, et d'autres ouvrages, à l'aide desquels il forma un fonds de librairie. Il y mit des sommes considérables, et fit de grands sacrifices pour ses entreprises littéraires. Cependant la fortune ne le seconda point. L'embarras de ses affaires allant toujours croissant, il fut saisi d'un déses-

poir violent, et se jeta dans le Rhin le 24 décembre 1801. Ce ne fut qu'au bout de deux mois et de recherches, qu'on retrouva son corps, auprès de Zschocher. Son *Indicateur annuel*, très-utile et composé de six vol., dont le dernier est de 1801. Roch a publié aussi *Matériaux pour servir à l'histoire de la librairie*, Leipzig, 1795; et en ordre le second volume d'un ouvrage de Breitkopf: *Recherches sur l'origine des cartes à jouer*.

ROCHAMBEAU (JEAN-DONATIEN DE VIMEUR), comte, naquit le 1^{er} juillet 1722, à Rochambeau, dans le département de la Sarthe, dont son père était seigneur: celui-ci était de plus des maréchaux de France. Rochambeau, en sa qualité de maréchal, fut destiné à l'armée, et non à la diplomatie. M. de Crussol, évêque de Blois, voulut le surveiller dans ses études au collège de Blois. Comme il se préparait à donner la tonsure, il fut congédié par son frère aîné. « A présent, dit le prélat, il faut que vous serviez le roi et la patrie dans l'armée, avec le même zèle que vous avez mis à servir Dieu dans la religion. » Rochambeau revint comme sous-lieutenant dans sa ville natale, où il fit, un peu plus tard, à l'occasion des exercices d'académie, le 24 mai 1742, son entrée au régiment de Saint-Simon (d'Alençon), qui partait pour l'Allemagne. Il s'y distingua et obtint, dans le même régiment, la compagnie de cavalerie. Il fut promu lieutenant le 1^{er} septembre 1744, sous le maréchal de Coigny. Au commencement de 1746, il suivit le duc de Bourgogne (Louis-Philippe), comme aide de camp. Sa mère étant deven-

(1) B. de La Martinière s'est fondé, pour contester l'existence de saint Roch, sur le silence que garde, à son sujet, la chronique connue sous le nom de *Petit talmus* de Montpellier; mais il est à remarquer qu'il existe dans cette chronique, une lacune qui comprend presque tout le quinzième siècle; et que c'est dans cet intervalle de temps, que le culte de saint Roch a dû acquiescer le plus de célébrité.

enfants de ce prince, il eut de plus d'espérer de l'avenir. Du reste, les occasions manquèrent pas de se faire par Louis XV pendant la vie du prince, lorsque le monarque et le comte de Clermont repartirent pour aller combattre dans les provinces de la Dauphiné, sous les ordres du comte de Clermont. Placé souvent à l'avant-garde des troupes légères, il revenait au prince, son général, un homme expérimenté des positions et du métier de la guerre. Le comte de Saxe le charma par ses connaissances particulières en art de la guerre. Un jour, il se trouva gravité une hauteur, où se trouvaient deux sentinelles qui négligemment leur pipe. Le comte de Clermont profita de l'avis qui était donné, pour faire une attaque utile; et Namur fut pris. Le comte de Clermont, en même temps qu'il envoyait porter au roi l'avis de cette prise, demanda un régiment de cavalerie pour le comte de Rochambeau: mais celui-ci, par des raisons particulières, préféra le régiment de la Marche infanterie, qui rendrait un service plus actif. En l'année 1747: il n'avait alors que deux ans. A la bataille de Fontenoy, la brigade de la Fère, dont il faisait partie, marchant à l'avant-garde sans l'avoir canonné, fut le premier feu, et Rochambeau fut grièvement blessé. Il se trouva en état d'être présenté à Louis XV, le jour où la prise de Namur, par Lowendahl, lui fut annoncée. A l'ouverture de la campagne de 1748, il arriva le premier le comte de Périgord, à l'armée d'Outre-Meuse, qui était sous les ordres du même Lowendahl, général leur ayant donné des grenadiers à commander al-

ternativement, ils se signalèrent l'un et l'autre dans cette brillante campagne, et surtout au siège de Maestricht. Rochambeau fut chargé de compléter l'investissement de la place sur la rive opposée, avec vingt compagnies de grenadiers sur les hauteurs de Bémelen. Il emporta les magasins de l'ennemi: dans la vive attaque de la ville, il était de tranchée avec les gardes-suisse, et avait l'ordre de soutenir une escalade avec son régiment de la Marche. A la paix, il fit un mariage très-heureux (1749) avec M^{lle}. Tellès d'Acosta, qui lui survit encore, âgée de quatre-vingt-quatorze ans. Malgré l'aménité imperturbable de son caractère, son esprit n'était pas de nature à plaire beaucoup à la cour: l'art de la guerre occupait presque seul ses pensées. Aspirant exclusivement aux succès qui dépendent de cet art, il fit faire à son régiment des progrès remarquables dans la nouvelle tactique et la discipline. Le maréchal de Belle-Isle écrivit, de Besançon, que le colonel de Rochambeau était l'exemple de la garnison, à la santé près: en effet, ses blessures l'avaient fort affaibli. Le maréchal l'admettait le soir dans son intimité, et complétait, par ses conversations, l'instruction du jeune militaire. Le 1^{er} juin, le roi lui accorda le gouvernement de Vendôme, en survivance de son père. Dans le courant de cette année, à la revue de M. de Paulmy, adjoint au ministère de la guerre, le régiment de la Marche fut jugé, d'une voix unanime, le plus parfait de ceux qui avaient été inspectés dans cette tournée. Ce régiment fut demandé par le maréchal de Richelieu, pour l'expédition de l'île de Minorque. Rochambeau se vante, dans ses Mémoires, d'avoir conçu alors une

idée dont il fit part à plusieurs colonels : c'était d'annoncer aux soldats qui s'étaient enivrés dans la première tranchée, qu'ils seraient privés de l'honneur de monter à l'assaut ; il ajoute que le maréchal de Richelieu ne fit que rendre générale cette signification, dont il a eu tout l'honneur, et qui produisit le plus heureux effet sur des cœurs français. Après la prise de Mahon, le même Richelieu, se trouvant à Marseille, reçut du roi des récompenses pour son armée. Rochambeau fut fait brigadier d'infanterie, et chevalier de Saint-Louis (1756), quoiqu'il n'eût encore que quinze années de service. Dans la guerre de 1757, le duc d'Orléans voulut l'avoir auprès de lui, et, ayant à commander des corps séparés, le chargea du détail de son infanterie. A la suite de la prise de possession de la Hesse et de Cassel, ordonnée par le prince, le roi nomma cet officier supérieur major-général de l'armée du maréchal de Richelieu. Mais Richelieu n'ayant pas tardé, par des intrigues du temps, à relever dans le commandement le maréchal d'Estrées, qui l'avait relevé lui-même après la prise de Mahon, les états-majors furent incorporés : Rochambeau aima mieux céder ses fonctions, et retourner à sa brigade, où il retrouvait le régiment de la Marche qui était son ouvrage. Il eut ordre de s'emparer du pays d'Halberstadt, et de gêner les courses de la garnison de Magdebourg. Il obtint un traité de contributions sur les habitants ; et, en effrayant le commandant de Regenstein, il se fit remettre cette forteresse, qui était sur le chemin du roi de Prusse. Il repoussa le prince Ferdinand de Brunswick ; et ayant pénétré les projets de Frédéric II, il soutint, avec

une seule brigade d'artillerie, attaques de l'ennemi, pour donner le temps à notre armée de venir le secourir. Ce fut alors qu'il trouva l'occasion d'éprouver, et une brillante retraite, une retraite qu'il avait pris plaisir à former qui fut l'origine des compagnies de chasseurs dans l'infanterie française. Après avoir servi sous le maréchal de Contades, que le maréchal Broglie vint remplacer, il fut honnorié de la confiance de ce dernier. A la bataille de Crevelt (1758), avec peu de troupes, dont il sut déguiser le nombre, Rochambeau força et fit retirer le prince de Brunswick. Le 7 mars 1759, il fut nommé colonel du régiment d'Auvergne d'infanterie, et combattit le 1^{er} juillet à la bataille de Minden, perdue par le maréchal de Contades. Il fut promu, le 16 octobre 1760, au commandement de Clostercamp. Au mois de janvier 1761, il fut fait maréchal-de-camp : il eut bientôt occasion de donner de nouveau le champ de bataille au prince de Brunswick ; et, soutenu par ses carabiniers, il le mit en pleine route. Milord Gamby, envoyant Rochambeau son chirurgien, panser les blessés prisonniers, complimenta sur la vivacité et la précision des mouvements par lesquels il avait échappé à des ennemis triples. A la paix, il fut fait major-général de l'infanterie d'Alsace. En 1769, on l'en nomma inspecteur : il conserva ses fonctions lorsqu'on réduisit tous les inspecteurs au nombre de quatre. Le cordon royal fut envoyé pour récompense au camp de Verberie et de Compiegne ; il commanda, sous les yeux du roi, quatorze bataillons. On le vit avec franchise une opinion contraire aux projets des nouvelles ordon-

de Monteynard. Il n'en reçut point la grand'croix de Saint-Louis, et l'inspection de la Bretagne et la Normandie. Sous les ministères du duc d'Aiguillon et du comte de Ségur, il fut appelé à des conférences sur l'état de l'infanterie, et y trouva une facilité d'improviser, il ne s'était pas douté lui-même possédant parfaitement l'art militaire, ses expressions coulaient de source. Le comte de Saint-Germain, devenu ministre, le consultait souvent, et il aurait désiré se rendre au lieu du prince de Saxe-Cobourg : mais Rochambeau, ne voulant pas se prêter à un déplacement, prit un prétexte pour s'éloigner. Le comte de Saint-Germain, quittant le ministère, l'indiqua comme rapporteur d'un conseil de guerre, chargé de régir tout ce qui concernait l'armée, avec le titre de lieutenant de tous les bureaux. Camp de Vaussieux, en Normandie, on devait, sous les ordres du duc de Broglie, préluder à la guerre d'Amérique : Rochambeau, avait eu part aux nouvelles ordonnances de tactique, reçut du maréchal une sorte de défi sur l'ordre et l'ordre profond. Il obtint, dans ses manœuvres, un triomphe complet, avantageux à l'art, mais non pour son cœur. Il aurait voulu être aimé, dit-il dans ses mémoires, avoir pour juge que sa partie, son ancien maître tactique. Il fut fait lieutenant-général des armées, le 1^{er} mars 1780 ; et, quelque temps après, ayant été nommé commandant d'un corps composé de six mille hommes, qui fut envoyé aux États-unis d'Amérique, il prit terre à Rhode-Island, et ne tarda pas à occuper des positions savantes. Le général Washing-

ton avait résolu de brusquer les attaques : Rochambeau, dans une entrevue, lui en fit sentir les dangereuses conséquences, et développa devant lui de sages principes de conduite. Les députations sauvages rendirent d'honorables hommages au général français ; et il fut complimenté par les quakers mêmes, non sur ses talents militaires, mais sur son amour de l'ordre et sur son habileté à gouverner ses soldats, qui, en effet, respectaient, dans ce pays, les propriétés et les personnes avec un scrupule dont l'armée française ne devait plus donner l'exemple admirable que dans la guerre d'Espagne de 1823. On attendait avec impatience, des secours de troupes et d'argent, dont M. de Grasse était chargé. C'est dans cette vue que le plan de campagne fut arrêté avec Washington. Il s'agissait d'opérer la jonction des deux armées. Rochambeau sut retenir à New-York lord Clinton, général anglais, qui brûlait de marcher contre Washington ; et il contribua à faire rétrograder lord Cornwallis. Nos soldats, manquant de vivres, supportèrent plusieurs fois leurs privations avec cette gaieté particulière aux Français. Lorsque M. de Grasse eut amené les moyens sur lesquels on comptait pour continuer la guerre, Rochambeau se concerta avec Washington, et prit des dispositions telles, que Cornwallis, serré dans la ville d'York en Virginie, ne put faire de sorties sans être repoussé, et se vit enfin réduit à parlementer. La capitulation fut signée le 19 octobre 1781. Le général anglais et son corps, au nombre de huit mille hommes, se rendirent prisonniers de guerre, avec 214 pièces de canon et vingt-deux drapeaux. Cornwallis était

malade, ou feignit de l'être, et resta dans la place. Le général Ohéra défila à la tête de la garnison, et présenta son épée au comte de Rochambeau; celui-ci lui montra Washington, en disant: « Je ne suis que l'auxiliaire du général des Américains. » La prise du chef de l'armée anglaise fut un coup décisif: elle opéra un bouleversement du ministère britannique, et fit prendre au parlement la résolution de renoncer à toute entreprise offensive. La paix fut signée le 1^{er} juin 1783. En souvenir des services de Rochambeau, le congrès lui donna deux pièces de canon prises sur l'armée anglaise (1), et y fit graver les armes du général, avec une inscription honorable. Le congrès chargea en outre son secrétaire des affaires étrangères de recommander à la faveur du roi de France le comte de Rochambeau et son armée, dont la bravoure, la discipline, et l'union avec les soldats et les citoyens des États-unis, avaient mérité l'estime et la reconnaissance des Américains. Lorsque Rochambeau se présenta devant Louis XVI, ce monarque lui fit un accueil très-distingué, et lui accorda les entrées de sa chambre, puis le cordon bleu, le commandement de la Picardie, enfin toutes les grâces et gratifications qu'il avait demandées pour ses officiers et ses soldats. Le roi y ajouta le don de deux tableaux, l'un représentant le siège de New-York, et l'autre la garnison anglaise qui défilait au milieu de l'armée française. Sous le ministère de Brienne, Rochambeau fut destiné pour être premier membre d'un conseil de guerre; mais il refusa, parce qu'il n'y voyait que de

nouveaux moyens suscités par quelques ambitieux pour tourmenter militaires. Le gouvernement tois lui fut proposé: il fallut l'accepter, une finance de cent mille écus, somme difficile à dans un temps de troubles. Bientôt le commandement de la province fut réuni à celui de la Picardie; ce qui forma, pour Rochambeau, l'un des commandements les plus considérables de la France. Il fit deux voyages qu'il eut occasion de faire à Londres, il fut traité avec une manière extrêmement flatteuse par plusieurs officiers de la cour, et par le duc de Wallis, dont il avait adouci les mœurs. Au camp de Saint-Omer, ses espérances essayèrent, en présence de Condé, les manœuvres militaires critiquées par les nouvelles ordonnances; et il enleva, par son habileté, les suffrages des spectateurs. Il fut même membre de la seconde assemblée des notables, en 1788. Il fut attaché au bureau de Monsieur, et vota pour la double représentation du tiers-état. Pendant les orages des élections et la disette des denrées, il maintint l'ordre dans son commandement, et arrêta les émeutes par autant de prudence que de fermeté. Pour mieux assurer le service militaire, il se faisait appuyer par les réquisitoires des officiers municipaux. L'Alsace était envahie; il y fut envoyé, et arriva qu'après le renvoi de l'armée. Ce ne fut pas sans des peines qu'il réussit à mettre un terme à l'excès qui allaient toujours croissant parmi les soldats et le peuple. Huningue jusqu'à Landau. Il s'altéra tout-à-fait: il fut forcé de solliciter un congé. Après six mois de repos insuffisant, il fut malade; et il eut, à Saint-Clo-

(1) Le maréchal de Saxe et Bougainville étaient les seuls qui eussent obtenu, sous le règne de Louis XV, une pareille preuve d'estime.

ce particulière de Louis XVI, i promit l'appui de l'autorité (qu'on n'appelait plus que avoir exécutif), autant qu'il lait de ce monarque de l'assu- ochambeau accepta le com- ment de l'armée du Nord. Il vailler aux fortifications, et at aux approvisionnements des . Il s'appliqua surtout à ré- l'ordre dans les troupes, et armonie avec les corps admi- ifs: mais plusieurs décrets de blée nationale venaient suc- ment déjouer les mesures du andant. Rien ne lui paraissait ontraire à la subordination que ssion des soldats aux clubs; il rda le plus possible, et il en- es officiers à surveiller leurs su- més. Le ministère de la guerre offert par M. de Montmorin: ésentait qu'il ne se sentait ni la à le talent de remplir des fon- aussi importantes dans un ut où il fallait lutter contre les factions; mais il consentit ider les comités de rédaction le nouvelles ordonnances que dait encore le changement de e public. Ce fut dans le fort de rvail qu'il apprit l'évasion du juin 1791, par la publication écret de l'assemblée nationale, ppelait à la défense des fron- Des députés du comité mili- ayant invité à se rendre dans de l'assemblée, il s'excusa sur il n'avait aucun titre ni obli- directe pour y paraître. Une le députation de quatre comi- apporta le décret, rendu à l'u- ité. Il demanda où étaient les res. On lui répondit que M. de morin les avait réunis à la chan- e, et que c'était là qu'on l'at- t. A peine arrivé il y fut in-

formé de l'arrestation de Louis XVI et de sa famille à Varennes. Pressé de partir pour la frontière du Nord, il prêta le nouveau serment de dé- fendre toute la ligne mise sous ses ordres, contre les ennemis du dehors, et la constitution contre les enne- mis du dedans. Le roi, après l'ac- ceptation de la constitution de 1791, l'éleva, sur la présentation de l'as- semblée nationale, à la dignité de maréchal de France (28 décembre). La lettre qui le lui annonçait, conte- nait ces mots: « L'assemblée natio- » nale a secondé mes desirs, en me » mettant à portée de vous donner une » marque éclatante de satisfaction » et d'estime. » Le comte de Narbon- ne, ministre de la guerre, vint en per- sonne lui remettre le bâton, ainsi qu'à Luckner, à la tête des troupes. Tout annonçant une guerre procha- ine, le maréchal de Rochambeau fut mandé à Paris, pendant l'hiver, en même temps que les généraux Luck- ner et La Fayette, pour s'entendre avec le ministère. Cette conférence eut lieu le 2 mars 1792. Son opinion était pour la défensive, d'après le mauvais état, le dénuement, l'indis- cipline de son armée. Le roi et tout son conseil, excepté le ministre Nar- bonne, se rangèrent du même avis. Le ministère de la guerre passa entre les mains de M. de Grave, et, bien- tôt après, dans celles de Dumouriez. La guerre étant déclarée, Rocham- beau, chargé de prendre le comman- dement de l'armée du Nord, partit, le 22 avril, pour Valenciennes. Le sys- tème d'offensive prévalut, grâce à l'esprit remuant de Dumouriez; et les hostilités commencèrent, le 24, par l'attaque infructueuse du fort de Quiévrain. Malgré les vnes et les soins du général, les désordres se multipliaient. Le ministre de la

guerre ne cherchait qu'à l'abreuver de dégoûts, faisant insérer, dans les feuilles publiques, des comptes infidèles des opérations du maréchal, qui s'inscrivit en faux, par une lettre adressée au président de l'assemblée législative. Elle rendit, le 7 mai 1792, un décret, pour réparer, par des termes honorables pour lui, l'injustice dont il se plaignait. Le 15 du mois suivant, il se retira dans sa terre, près de Vendôme, avec la résolution de ne plus se mêler d'aucune espèce d'affaires publiques. En 1793, on enleva, sous ses yeux, les deux canons, don précieux du congrès des États-unis. Un ordre des comités de la Convention le fit conduire à la Conciergerie. Mis bientôt sur la liste des condamnés, il marchait après M. de Malesherbes : au moment où il allait monter, lui aussi, dans la fatale charrette, le bourreau, trouvant qu'elle était trop pleine, le repoussa brutalement : « Retire - toi, vieux maréchal, lui cria-t-il; ton tour viendra plus tard. » La chute de Robespierre sauva Rochambeau. Il entra dans ses foyers, et y passa dès lors des jours tranquilles, faisant l'agrément de tout ce qui l'entourait. Il suivait journellement, avec le plus vif intérêt, et souvent avec une heureuse prévoyance, la marche et les succès des armées françaises. En 1803, il fut présenté à Buonaparte, qui, en lui montrant plusieurs généraux, et particulièrement Al. Berthier (jadis aide - de-camp de Rochambeau, en Amérique), lui dit : « Général, voilà vos élèves. — Les élèves, répartit Rochambeau, ont bien surpassé leur maître. » L'année suivante, il reçut la croix de grand-officier de la Légion-d'honneur, avec le titre d'une pension d'ancien maréchal. Il oc-

cupa ses loisirs champêtre des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort, en 18 in-8°. Il avait désiré qu'ils ne parussent sans que le texte eût été révisé par un historien. Luce de Lancival, l'éditeur, s'est contenté d'y ajouter une préface, dans laquelle il a eu raison de dire « qu'il y a de la négligence et l'absence de la simple conversation, mais qu'ils sont nécessairement l'indice d'une confiance. » Un *Voyage en Amérique septentrionale* de Robin, in-8°, 1782, contient des détails intéressants et curieux sur la campagne de Rochambeau en Amérique, etc; mais l'auteur, souvent dans les inconvénients qu'on reproche aux panégyriques, termina sa longue et délicate carrière, sans autre maladie qu'un catarrhe, qui le suivit jusqu'à son moment, le 10 mai 1804, à Paris, dans une fièvre tumultueuse, qui couvrit ses funérailles, dans le cimetière de la paroisse (Thoré), porte de la Chapelle. C'est un exposé de la vie privée de ce général, d'autant plus honorable, qu'il est simple et vrai.

ROCHAMBEAU (D'ARIE-JOSEPH DE VIMEU DE), fils du précédent, né en 1750, au château de Brie, embrassa l'état militaire à l'âge de la plus tendre jeunesse, et le 22 janvier 1779, combattit à la bataille de Royal-Auvergne, où il avait fait ses premiers exploits, sous son père. Il suivit celui-ci aux États-Unis, et eut part à l'expédition. Avant sa

il reçut l'ordre de Cinti et le roi ne tarda pas à le chevalier de Saint-Louis. Démaréchal-de-camp, en 1791, nommé lieutenant général le 1792, et, dans la même année, appelé au commandement du Vent, pour y remplacer l'ahague. Débarqué à Saint-Pierre, il soumit les nègres révoltés et se rendit à la Martinique, en novembre 1793. Il eut à combattre M. de Béthune, à la tête d'un grand nombre de royalistes, s'était joint aux ennemis pour expulser les républicains, à la suite d'une affaire près de Rochambeau força les ennemis à se rembarquer, et déjoua les projets faites sur la Guadeloupe sur Sainte-Lucie. Le 4 mai 1794, exprima, dans une proclamation, les sentiments du républicain le plus ardent. « Vos ennemis, à ses soldats, furent livrés à la hache de la loi et à frapper leurs têtes coupées qui poursuivra désormais tous les traîtres et les rebelles. Les journaux de cette époque portent que Rochambeau fit dans les colonies trois guillottes et différents essais furent faits de l'instrument de supplice. On fit ensuite périr les officiers et colons. Lorsque vint la mort de Louis XVI à la Martinique, le général Rochambeau signa et fit afficher, avec les autorités, une proclamation de félicitations à la Convention et remarqua que c'était le même où son père gémissait dans les prisons de Robespierre (ce nom), et n'échappa au supplice que par une sorte de grâce, que le général Rocham-

beau montrait tant d'ardeur révolutionnaire Le 22 mars 1794, ayant été attaqué au Fort-Royal de la Martinique, par des forces très-nombreuses, il capitula après quarante-neuf jours de siège, et sortit avec trois cents hommes, sains, malades ou blessés, seuls restes de la garnison. Il se fit débarquer à Philadelphie, et de là repassa dans sa patrie. Nommé, en 1796, gouverneur-général de Saint-Domingue, il arriva dans cette colonie, le 11 mai, avec quatre cents hommes, trouva le nord de l'île agité par des troubles; et bientôt, ayant à lutter contre les généraux qui commandaient sous lui et contre les commissaires civils, il fut destitué et renvoyé en France. Il fut employé à l'armée d'Italie, en 1800, et chargé de la défense de la tête du pont du Var, en qualité de commandant d'une des divisions de cette armée. Il fit la campagne suivante sur la Piave et dans le Tyrol, et contribua aux avantages remportés sur le général Laudon. Il accompagna, en 1802, le général Leclerc dans l'expédition de Saint-Domingue, et battit complètement Toussaint - L'Ouverture, le 17 février. A la mort de Leclerc (2 novembre 1803), Rochambeau prit le commandement en chef à titre d'ancienneté. Il nourrissait depuis long-temps de très-fortes préventions contre les hommes de couleur; et elles le rendaient peu propre à rétablir les affaires de France dans les colonies. Sa sévérité envers quelques colons révoltés acheva d'exaspérer les esprits, et de soulever indistinctement les noirs et les mulâtres contre les troupes françaises. Nous ne reproduirons pas les accusations sans nombre dont cet officier-général fut l'objet, nommé-

ment dans un *Précis historique de la Révolution de Saint - Domingue* ; il nous suffira de dire que l'historien est exact : les Carrier et les Lebon ne furent pas plus cruels. N'étant plus à la tête que des faibles restes d'une armée moissonnée par le climat, par la fièvre jaune, dont il fut lui-même attaqué, et par la plus active des guerres, il se réfugia dans la ville du Cap. Là, ne recevant pas de secours qui pussent réparer ses pertes, se voyant bloqué par des vaisseaux anglais, il capitula avec les noirs, et se remit, le 30 nov. 1803, lui et les débris de son expédition, à la discrétion du commodore anglais. Par l'abandon du Cap, la partie française de l'île demeura, en totalité, au pouvoir des noirs, qui nommèrent Dessalines, capitaine-général. La garnison de cinq mille hommes fut déclarée prisonnière de guerre avec son chef, que l'on dirigea sur la Jamaïque. Les Anglais emmenèrent, au mois de février 1804, Rochambeau dans leur pays; et il y séjourna jusqu'au commencement de 1811, qu'il recouvra sa liberté, et revint la France, par suite d'un traité d'échange conclu entre Buonaparte et George III. Il ne fut pas employé jusqu'à l'époque de la campagne désastreuse de Moscou. L'armée française venait de faire des pertes considérables ; ce fut alors, que Buonaparte tira le général Rochambeau de sa retraite, voisine de Vendôme. Ayant reçu, en 1813, le commandement d'une division du cinquième corps aux ordres du général Lauriston, Rochambeau montra autant de capacité que de bravoure personnelle à Bautzen, les 19 et 20 mai, puis à Wolfsberg, le 25 août. Il périt à la bataille de Leipzig, le 18 octobre suivant, en don-

nant à ses troupes l'exemple de son vouement.

ROCHD (IBN). V. AV

ROCHE (JACQUES DE). Né en 1595, à Villefont, en Languedoc, défendit, en 1621, cette ville, contre Rohan, et lui en fit lever le siège. Ce château ayant été pris l'année suivante, Jacques de Roche prit, en tuant, de sa propre main, celui qui y commandait. Cet homme était grand querelleur, et n'était si commun à cette époque, dans lesquels les témoins s'en virent. Il allait chercher ces sorts de combats jusqu'en Bretagne. Il fut directement de ce Jacques Roche écuyer de Hugues de Chalosse d'Orange, qui fut armé pour le combat de Saint-Jacques en 1443. Sa famille, qui est originaire de Suisse, possède le droit de bourgeoisie dans le canton de Vaud, existe toujours en France, dans les Cévennes. Une chose remarquable, c'est que le portrait de Jacques Roche, qui est en la possession du chef de cette maison, à la ville de département du Gard, est le même trait, celui d'Olivier Cromwell en 1658.

ROCHE (JACQUES FONTAINE). V. FONTAINE.

ROCHE (JEAN-BAPTISTE DE LA), docteur de Sorbonne, né vers la fin du dix-septième siècle. On ne connaît pas le lieu de sa naissance. Il eut quelques succès dans la carrière de la chaire, et fut, en 1716, l'abbaye de Saint-Etienne de Rennes, fut fait prédicateur et partagea sa vie entre les sciences de son état et les lettres. Il mourut à Paris, en 1716.

ivancé. Indépendamment
 action libre des *Psaumes*,
 pour tous les jours du
 15, in-12 ; de l' *Office* des
 et Damien, 1728, in-
Traduction du Breviaire
 r, à l'usage des religieux
 pe, 3 vol. in-8°, on a de
 La Roche : I. *OEuvres mé-*
 is, 1732, in-12 ; c'est le
 s opuscules de sa jeunesse.
 ve des réflexions morales,
 lie, la traduction en vers
 ques de Virgile, précédée
 ertation sur les règles de
 Cette version, dit l'abbé
 et plate, rampante et dif-
 yle et les principes de l'au-
 également bizarres ; son
 s écarter de la route com-
 oy. la *Biblioth. française*,
 . II. Le *Panégyrique de*
 eviève, ibid., 1737, in-
 ne édition des *Maximes* de
 Foucauld, avec des *Remar-*
 , ibid., 1737 ou 1741,
 est cet éditeur que l'abbé
 ait en vue dans le passage
 Les uns, sous le vain pré-
 rapprochement comme mode,
 e cet excellent ouvrage un
 ire triste et ennuyeux de
 qu'ils ont surchargé des
 e M^{me}. de La Sablière, avec
 et inutiles commentaires
 i *Préface* de l'édition des
 , par Brotier). » On peut
 e les remarques de La Ro-
 quelquefois fausses, comme
 prétend qu'il ne peut exis-
 onsie sans amour. IV. La
 illesse, ou les anciens qua-
 e Pibrac, Du Faur et P.
 u, sur la vie, etc., avec des
 es, ibid., 1746, in-12 (*F.*
 u, XXVII, 478, not. 1).
 lices réflexions de l'auteur

donnent quelquefois lieu à une juste critique (*V. le Journ. des savants* de 1747, p. 562 et suiv.) V. *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, prononcée dans l'église de l'abbaye du Val-de-Grâce, *ibid.*, 1753, in-4°. VI. *Règles de la vie chrétienne*, *ibid.*, 1753, 3 vol. in-12. VII. *Mélanges de maximes chrétiennes sur la religion, la morale et la nature*, 1769, in-12. On attribue encore à l'abbé de La Roche: l'*Année dominicale*, 8 v. in-12; *Cosmographie pratique*, in-12; les *Oeuvres de la chair et les fruits de l'esprit*, in-12; des *Lettres littéraires sur divers sujets*, 2 vol. in-12; et enfin des *Mémoires historiques et curieux*, 3 vol. in-12. M. Barbier regarde ces deux derniers ouvrages comme imaginaires. Voyez la *Préface* du *Dictionn. des anonymes*, seconde édition, p. xv. W—s.

ROCHE (PIERRE-LOUIS-LE-FEBVRE DE LA), né à Cani, en Normandie, fut d'abord bénédictin, et curé de Grémonville, au pays de Caux. Se trouvant à Paris dans les journées des 13 et 14 juillet 1789, il se fit remarquer par son zèle pour la cause de la liberté, et fut même préposé à la distribution de la poudre saisie au port Saint-Nicolas. Cinquante jours après, il fut menacé de mort par la populace, qu'il empêcha de brûler les papiers de l'hôtel-de-ville. En 1790, il dénonça et poursuivit au Châtelet l'auteur d'un libelle écrit contre lui. Lefebvre de la Roche avait été l'ami d'Helvétius, et fut le légataire de ses papiers. Il continua d'être de la société de M^{me}. Helvétius, qui ne l'oublia pas dans son testament (V. ci-dessus, tome XX, pag. 37) : il est mort en 1806. On lui doit : I. *La Confrérie ou Société de Notre-Dame auxiliatrice, érigée au pays*

de Caux, 1779, in-16. II. *Essai de Traduction de quelques Odes, et de l'Art poétique d'Horace*, 1788, tiré à cinquante exemplaires, dont huit portent le nom de l'auteur. III. L'édition des *Œuvres d'Helvétius*, Paris, P. Didot, 1795, en 14 vol. in-18 (V. XX, 35). IV. L'édition des *Œuvres complètes de Montesquieu*, 1795, 12 vol. in-18, dans laquelle le texte est très-altéré, faute par l'éditeur d'avoir consulté les premières éditions. Les notes d'Helvétius sur l'*Esprit des Lois*, y paraissaient pour la première fois. V. *De l'Art poétique, Épître d'Horace aux Pisons, traduite* (en vers), 1798, in-18. On trouve, à la suite, des *Pensées sur l'Art poétique, extraites des Manuscrits d'Helvétius*, et des *Conseils de Voltaire à Helvétius, sur la composition et sur le choix du sujet d'une Épître morale*, morceaux jusqu'alors inédits. A. B. T.

ROCHE (SOPHIE DE LA), fille du médecin Guttermann, de Gutershofen, née à Kaufbeuren en Souabe, le 6 décembre 1730, fut, dès sa première enfance, initiée par son père dans les lettres. A l'âge de 5 ans, elle avait déjà lu toute la Bible, et à 12 ans, elle servait de bibliothécaire au docteur. Guttermann, ayant été appelé à Augsbourg, en qualité de doyen de la faculté de médecine, acheva dans cette ville l'éducation littéraire de sa fille, qui étonna tout le monde par l'étendue de ses connaissances et la sûreté de son goût. Bianconi, médecin du prince-évêque d'Augsbourg, ravi des dispositions de cette jeune personne, aida son père à cultiver son esprit, et lui demanda en mariage. Cependant, devenu médecin du roi de Bavière, il se brouilla avec Guttermann,

au sujet du mariage, le père voulant si les enfants seraient luthériens ou catholiques. En présence du père, elle fut contrainte de renoncer à toutes les poésies du prétendu, et se consacra solennellement aux pieds d'alliance. Elle ressentit un chagrin de cette rupture ; bée dans une douce mélancolie, elle prit dès-lors beaucoup pour la solitude. Étant présentée au célèbre Wieland, alors professeur à Biberach, elle vint habiter dans sa maison ; et ce fut l'occasion d'une nouvelle relation littéraire. Wieland son ami intime et desira l'épouser, mais, comme il fut obligé de partir pour chercher à se plaire, il se maria, dans l'intimité, avec un conseiller de Maïence et des biens des comtes Staden. Son véritable nom était Franktenfels ; mais le ministre de Maïence, transforma ce nom dans celui de La Roche. Frank s'est fait connaître par un *curé catholique à* 1771 : lettres satiriques, qui eurent un assez grand succès chez les protestants (V. RISBEK), mais elle perdit dans la suite, à la place de conseiller-d'état à Augsbourg. Depuis lors, il se retira avec sa femme à Offenbach. Sophie de La Roche le perdit, en 1789 ; et bien qu'elle eut la douleur de voir partir un fils qu'elle chérissait tendrement. Elle est morte à Offenbach, le 27 janvier 1807. Sophie La Roche douée d'une sensibilité exquise, écrivait purement et avait l'imagination très-poétique. Elle déb

rière littéraire, par le roman *le. de Sternheim*, Leipzig, 2 vol. in 8°, que Wieland, si intime, accompagna d'une action. L'auteur a pris Riton pour modèle. C'est l'histoire d'une femme vertueuse, mais par caractère un peu exalté, qui est malheureuse par un enchaînement de circonstances fortuites, et avoir contribué par des fautes conduites. A cet ouvrage, qui a été traduit de l'allemand en français par la dame de La Fite, La Haye, 2 vol. in-12, succédèrent les *Lettres de Rosalie*; *mon*; *Pomone*; *Rosalie et Cleo*; *Lettres à Lina*; *Lettres sur*; *l'im*; *Histoire de miss Lony*; *Contes au lac Oneida*; *Contes*; *Nouveaux Contes*; *Fanny*; *Tableau de Résignation*; *l'Amour*; *Journée d'Amour*; *les Caprices de l'amour et*; *litté*; Zurich, 1772, in-8°, plusieurs relations de voyages. Ses autres ouvrages n'ont pas un caractère égal; mais dans tous respire une sensibilité et vertu. Un an avant sa mort, elle termina sa carrière littéraire, par les *Soirées de Mélusine*, pour lesquelles elle fit une préface, comme il avait trente-cinq ans auparavant le premier roman de son temps. Plusieurs écrivains, qui lui ont été attachés, ont inséré, dans les journaux périodiques allemands, un Portrait ou des Notices biographiques sur cette femme remarquable.

D—G.

ROCHE-AYMON (CHARLES-ANNE DE LA), cardinal et archevêque de Reims, joignait à ces dignités le grade de grand-aumônier de France, et le ministère de la feuille des bénéfices. Né, le 17 février 1692,

à Mainsac, diocèse de Limoges, il fut destiné à l'Eglise, et nommé évêque au sortir de sa licence. L'évêque de Limoges, M. de Gennetines, le demanda pour son suffragant; et l'abbé de La Roche-Aymon fut sacré, le 25 août 1725, sous le titre d'évêque de Sarepta (*in part. inf.*) M. de Gennetines ayant donné, en 1729, sa démission de son siège, l'évêque de Sarepta fut nommé, la même année, à l'évêché de Tarbes, d'où il passa, en 1740, à l'archevêché de Toulouse et à celui de Narbonne, en 1752. Dans les disputes qui agitérent l'Eglise de son temps, il montra un zèle modéré, et parut se plier aux vues du gouvernement. Membre des assemblées du clergé, en 1735, en 1740, en 1745 et en 1748, il y parla plusieurs fois pour les intérêts de l'Eglise et du clergé. Depuis 1755, il assista à toutes les assemblées du clergé, et il les présida depuis 1760. Son caractère conciliant l'avait fait juger propre à diriger ces assemblées selon les desirs de la cour; aussi le roi le nomma-t-il grand-aumônier, en 1760, et archevêque de Reims, en 1762. Le prélat prit part aux actes du clergé, en 1765, devint ministre de la feuille après la disgrâce de M. de Jarente, en 1771, et cardinal la même année. Il était, de plus, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et abbé de Beaulieu, de Cîteaux et de Fécamp. Ce fut lui qui administra les sacrements à Louis XV mourant; et il dit tout haut, avant de faire la cérémonie, que le roi l'avait chargé de déclarer qu'il était très-fâché d'avoir donné du scandale. On remarqua comme une singularité, que ce fut lui qui suppléa les cérémonies du baptême au jeune duc de Berri, depuis Louis XVI; qui maria ce

prince, en 1770, et qui le sacra, en 1775. Aussi disait-il, après avoir rempli cette dernière fonction, qu'il ne lui restait plus qu'à dire son *Nunc dimittis*. Il mourut en effet, le 27 octobre 1777, étant le doyen des évêques, et revêtu de toutes les dignités auxquelles un prélat pouvait aspirer. S'il ne fut pas doué d'une grande force de caractère, il se montra du moins régulier dans toute sa conduite, facile dans le commerce de la vie, et ami de la paix. Son respect pour le roi allait jusqu'à une sorte de culte, qui était quelquefois l'objet des plaisanteries des courtisans.

P—c—T.

ROCHECHOUART (FRANÇOIS DE). *V. JARS*.

ROCHECHOUART (GABRIEL DE). *V. MORTEMART*.

ROCHECHOUART - MORTEMART (MARIE - MADELENE - GABRIELLE-ADÉLAÏDE DE), abbesse de Fontevraud, sœur du duc de Vivonne, de M^{me}. de Montespan et de la marquise de Thianges, était fille de Gabriel de Rochechouart, duc de Mortemart, gouverneur de Paris, qui mourut, en 1675 (*V. MORTEMART*, XXX, 212). Elle était née en 1645, et fut, de bonne heure, destinée au cloître. Après quelques années de religion, passées à l'Abbaye-aux-Bois (à Paris), elle fut nommée, en 1670, chef et générale de l'ordre de Fontevraud. Dans l'abbaye, chef-lieu de cet ordre, où elle avait à diriger des moines, en même temps que des religieuses, elle donna l'exemple de toutes les vertus; elle y fit, de plus, fleurir les belles-lettres, en même temps que la théologie et la philosophie. Outre qu'elle parlait et écrivait en français de la manière la plus remarquable, elle possédait plusieurs autres langues vivantes, et s'était

aussi rendu familiers le latin et le grec. Elle avait la beauté, les sœurs, et ne démentait en réputation d'esprit des M^{rs}. Louis XIV louait souvent, le goût, le tour et la finesse de son esprit qu'il recevait de l'abbesse de Fontevraud. Huet rend à ses devoirs et acquis, à son érudition tout, un témoignage éclatant dans les *Mémoires* qu'il nous a laissés. Ménage la place dans sa collection de femmes philosophes. Parmi les lettres avec qui elle était liée, il faut citer l'académicien Testu, abbé de Bellegarde, qui la gouvernait fort suivant l'usage de M^{me}. de Sévigné. « ne pouvait, dit M^{me}. de Sévigné, rassembler dans la même conversation plus d'esprit et plus de science. Mais ni les sciences, ni les lettres ne lui firent rien perdre. » qu'elle avait de nature laissa, en mourant (le 1704), des Opuscules de genres. Nous ne connaissons qu'un morceau intitulé : *Questions politesse, résolue par l'abbesse de Fontevraud*. On trouve dans le *Recueil* de l'abbé Hyacinthe (de divers écrits) les (ou Paris), 1736. Rochechouart avait traduit plusieurs autres ouvrages anciens, et de partie du *Banquet de Platon*, nommément le *Discours d'Alcibiade*, qu'on lit à la fin de cette pièce d'un grand-maître, et qui est dépourvu du scandale qui a ainsi dire, attaché aux autres. Racine avait fait une traduction, pendant ses études au Collège Royal, ou pendant son séjour à Uzès; il en parle à Boileau dans une Lettre qui paraît avoir été écrite puis qu'il avait renoncé au

d'avis de supprimer la traduction de Discours d'Alcibiade, qui l'abbesse de Fontevraud, elle l'eût rectifié, disait-il, choix d'expressions fines et s, qui sauve en partie la grossières idées. Ce Discours ne se pas dans l'édition du *Banquet* on, in-12, 1732 (1). L'abbé e a donné l'Oraison funèbre de Rochechouart, in-4°, 1705. Cette dame fut rem dans son abbaye, qu'elle gouvernée trente-quatre ans, nièce Louise-Françoise, maréchal de Vivonne. — tre fille de celui-ci, Massabeth de Rochechouart, de Castries, dame d'atours achesse d'Orléans, fut citée la-fois pour sa beauté, son et sa modestie. Huet l'ayant aux eaux de Bourbon occu ire en grec le *Criton* de Platon de l'intelligence avec cette dame expliquait les du philosophe. Il consacra miration dans la neuvième de ogues, qu'il lui adressa. La se de Castries mourut, le 4 18, âgée de cinquante-cinq

L.—P.—E.

HECHOUART (LOUIS-VIC-). *V. VIVONNE.*

HECHOUART (VICTUR-ENRI-ELZEAR DE). *V. MOR-*

HECOTTE (FORTUNÉ, comte DE), officier-généraliste, naquit en 1769, dans le-Touraine, au château de cotte, à deux lieues de Lan-Son père, ancien officier au at d'Orléans, cavalerie, le

confia d'abord aux soins d'un ecclésiastique, aumônier du château; et il l'envoya, à onze ans, finir son éducation à l'école-royale militaire de Paris. En 1786, il le fit entrer, comme officier, dans le régiment du Roi, infanterie, où le jeune Rochecotte montra un caractère vif, bouillant, et décidé pour la carrière des armes. En 1790, il fut témoin des troubles de Nanci et du premier effet de la désorganisation sociale sur la subordination des troupes. Le régiment du Roi ayant été licencié, et les intérêts de la couronne ne pouvant plus être soutenus que l'épée à la main, Rochecotte émigra, joignit l'armée de Condé, et fit les campagnes de 1792, 93 et 94, en qualité de garde-noble à cheval. Il s'y distingua par plusieurs actions d'éclat. Les revers des armées coalisées laissant les émigrés sans espoir de rétablir l'autorité royale par le secours du dehors, Rochecotte résolut de tout tenter afin de pénétrer en France, et de se rallier aux royalistes de la Vendée et de la Bretagne. Le prince de Condé applaudit à son projet, et lui remit des papiers qui devaient lui assurer l'assistance des partisans de la monarchie dans l'intérieur. Ce fut dans le courant de mai 1795 que, passant le Rhin, Rochecotte revint en France avec le comte de Bourmont, qui allait se réunir aux royalistes, en Bretagne. Il se dirigea vers Poitiers, pour joindre Charette, et courut de grands dangers: en route, il apprit que ce chef royaliste venait d'être obligé de signer la paix avec les républicains. Sans se décourager, il se rendit dans le Maine, où il fut accueilli par le comité royaliste de Sillé-le-Guillaume. Là, instruit de la nature de la guerre des Chouans, il conçut le projet de se faire un parti,

estre porte: Traduit, un tiers par feu M. et le reste par Madame ***.

et de combattre, lui aussi, pour l'autel et le trône. Plein de cette idée, il fit un voyage à Paris, où il eut une entrevue avec les agents du roi. Dès qu'il fut informé de la rupture de la trêve avec les républicains, il partit de nouveau pour le Maine, passa au quartier-général de M. de Scepeaux, et alla retrouver Charette, au mois de février 1796. Il prit part au combat d'Aigrefeuille, où il déploya son courage sous les yeux de ce chef. Peu de temps après, il reçut, des agents du roi et de Charette lui-même, une commission pour commander en chef dans le Maine. Ce fut au château de Rouillon, près le Mans, qu'il prit le commandement des royalistes du Maine, malgré l'opposition de quelques chefs qui ne tenaient que d'eux-mêmes leur autorité. Ayant formé un premier rassemblement, il attaqua le bourg de Saint-Marc-d'Ouille, et s'en empara : il parcourut ensuite toute la province, pour sonder l'opinion des habitants; puis, divisant son commandement, il nomma ses officiers et organisa sa troupe. Etant rentré en campagne, il reçut, dans un engagement, près de Saligné, un coup de feu, qui le força de se faire transporter au château de Rouillon. A peine rétabli, Rochecotte se remet à la tête de ses troupes. Il augmente le nombre de ses partisans, tente une diversion en faveur des Vendéens, échoue, passe la Sarthe, et se jette dans le Perche. Là, il échappe aux républicains, et se réfugie au château de Ranay (près de Montoire, dans le Vendomois). De retour au Mans, il refuse de déposer les armes, à l'exemple des autres chefs, et de se soumettre au général Hoche, qui venait de pacifier la Vendée. Au moment de l'entière soumission du

Poitou et de la Bretagne (1796), Rochecotte reçut un brevet de commandant des provinces du Maine, du Perche, du pays Chartrain et des trées adjacentes. En vertu de nouveaux pouvoirs, bien plus enflammés, il s'occupa à établir une chaîne de correspondances dans les différentes provinces qui venaient de lui être confiées. Il avait surtout pour but dans cette opération, de se tenir en mesure de relever le parti royaliste au premier signal. Il choisit, à distance en distance, des intermédiaires de l'affiliation dont il projetait d'étendre les ramifications jusque dans le Haut-Perche, le Vendomois et le Chartrain. Après avoir établi une ligne de correspondance, il plaça la ville de Chartres le chevalier Phelippeaux, en qualité de commandant royaliste. Rochecotte faisait de fréquents voyages à Paris pour se concerter avec les agents du roi. Pendant son absence, un de ses officiers lui écrivit que le comte de Saligné, qui commandait en Bretagne, voulait empiéter sur le commandement de la partie du Maine qui finit à cette première province. Rochecotte hâta son retour, et se mit au débat d'une manière très-fébrile, qui fit de ces deux chefs deux tels ennemis. Ayant appris, au commencement de 1797, que les agents du roi venaient d'être arrêtés, Rochecotte s'y rendit aussitôt, et fit plusieurs tentatives pour les délivrer, ce fut en vain. Les agents furent jugés et condamnés; mais, sans toute espérance, ils échappèrent à la mort. Pour recommencer la lutte, on n'attendait plus que le résultat

aux deux conseils législatifs le sens royaliste. Rochecotte, après les ordres qu'il avait du roi, dirigea les nominations faites dans toute l'étendue de son mandement. Les deux conseils s'étant déclarés contre le Directoire exécutif, le roi médita leur ruine et leur destruction. Rochecotte vint à Paris, osa d'enlever le Directoire par un coup de main. Pichegru s'y opposa. Rochecotte, prévoyant des revers des royalistes, relança le Maine pour se mettre à la tête du parti armé. Là, il apporta du 18 fructidor (4 septembre 1797), qui renversait toutes les espérances de son parti. Cette journée apporta de nombreux changements aux plans de contre-révolution. Rochecotte, ne diminuant rien de sa fatigable activité, entreprit de faire de Blanckenbourg, où il se trouvait, le roi : il traversa la France, alla en Suisse, et fut présenté au Directoire XVIII, qui, après l'avoir reçu avec bonté, lui conféra des honneurs encore plus étendus que ceux qu'il avait déjà. Rochecotte, voyant les marques d'une confiance si grande, s'empressa de revenir à Paris, pour donner à son roi les preuves de dévouement. Cette dernière entreprise à laquelle il se livra, fut de faire évader, de la prison du Temple, le commodore John Smith (V. PHÉLIPPEAUX, t. 21), et ce coup hardi montra qu'il n'avait point anéanti le sens royaliste. Rochecotte, qui disait du succès de cette entreprise, persévérait toujours dans son projet d'une insurrection dans tous les départements de l'Ouest : il voyait avec inquiétude la situation de la France et continuait sur le point

de se rallumer ; et c'est sur cette guerre qu'il fondait ses espérances. Dans ses fréquents voyages à Paris, il en fixait l'époque à l'année suivante, 1799. Son dernier séjour dans la capitale, fut marqué par de tristes présages. Pour dérouter les recherches de la police, il avait, ainsi qu'au Mans, des appartements dans divers quartiers, et couchait rarement deux fois dans la même maison. Mais un traître, qu'il avait comblé de bienfaits et reçu au nombre de ses officiers, R... D..., rendit inutiles toutes ses précautions. Cet homme l'avait dénoncé ; il avait indiqué ses démarches, et donné son signalement au Directoire et à la police. Le 29 juin 1798, Rochecotte, sortant de chez lui, et traversant le Pont-Royal, trouve, au bas du pont, des agents apostés, qui voulaient l'arrêter. Il était armé d'un poignard pour sa défense, et, avec cette arme, il blessa deux agents, et tua le troisième. Il allait s'échapper, lorsque d'autres émissaires, criant à l'assassin, le fondirent sur lui de nouveau, l'atteignirent et le blessèrent. Rochecotte, épuisé de fatigue et de douleur, chancela et tomba dans les bras de ses ennemis. Conduit à l'hôtel-majour, et de là chez le juge-de-peace, il refusa de répondre aux interrogatoires. Dans l'espoir de cacher son véritable nom, il dit s'appeler *Ulric Néméré*, natif du Puy-de-Dôme. On le transféra dans les prisons de l'Abbaye, où il essuya les traitements les plus durs et les plus injurieux. Il fut traduit devant une commission militaire, qui, presque aussitôt, prononça son arrêt de mort. La même escorte le conduisit au Champ-de-Mars, lieu de son supplice. A peine eut-il mis pied à terre, qu'une grêle de bal-

les le renversa sans vie, comme si, aux portes de la capitale, au milieu de tant de troupes, on eût encore redouté son audace et le dévouement de ses officiers, qui, la plupart, étaient accourus pour essayer de le délivrer. Ainsi périt, jeune encore, un des plus fermes soutiens du parti royaliste. Ses amis, ses officiers et ses soldats pleurèrent un chef habile et intrépide, dont ils n'espéraient plus retrouver l'esprit, le cœur et les talents. L'auteur de cet article a publié, en un vol. in-8°, 1819, les *Mémoires du comte Fortuné Guyon de Rochecotte*, rédigés sur ses papiers et sur les notes de ses principaux officiers. B—P.

ROCHE FLAVIN (BERNARD DE LA), habile jurisconsulte, né en 1552, à Saint-Cernin, en Rouergue, fut successivement conseiller au parlement de Toulouse et à celui de Paris. Il devint ensuite, en 1581, premier président à la chambre des requêtes de celui de Toulouse, et fut fait conseiller-d'état par le roi Henri III. Il composa un *Traité sur les treize parlements de France* : ce livre, plein d'érudition et de recherches également savantes et utiles, fut néanmoins condamné par le parlement de Toulouse. L'arrêt qui le proscrivait fut rendu le 12 juin 1617. La sévérité de cette condamnation porta bonheur au Livre, qu'on imprima plusieurs fois. On a aussi, de ce magistrat, un *Recueil d'arrêts notables du parlement de Toulouse*, qui a été augmenté des *Observations de François Graverol*, en 1626. Les états du Languedoc lui accordèrent une gratification de sept cent vingt-cinq liv., pour fournir à l'impression d'un livre contenant les *Mémoires des antiquités, singularités et choses les plus remarquables de Tou-*

louse et autres du ressort parlement, en deux livres chapitres; mais, de ce gravage, on n'a imprimé qu'une chure in-12, sans frontispice, tenant le 1^{er}. livre, et une du 2^{me}. Le reste n'a jamais été publié; et ce fragment est lu d'une extrême rareté. L'auteur fut, en 1627, âgé de quinze ans. L—A

ROCHE-FONTAINE (L.)
JAC. FONTAINE DE LA ROCHE

ROCHEFORT (GUILLAUME) chancelier de France, d'une ancienne et noble famille, son nom d'un bourg à château dans le bailliage de Dole. Il fit ses études à l'université de Caen où il fut reçu docteur ès-lettres, et admis dans le conseil de Philippe-le-Bon. Non moins que savant, il accompagna le comte de Charolais dans ses premières expéditions, se signala surtout dans la guerre dite publique, et commanda cent d'armes à la journée de Marston. Le comte de Charolais, de Bourgogne, fit Guillaume des requêtes, et le chargea des négociations avec la Rome, la république de Venise, les princes d'Italie. Dans ces emplois dont il fut revêtu, il justifia la confiance de son souverain. Il parvint, en 1475, à servir le comte de Bourgogne, en indemnisant les Français et les Allemands du butin qu'ils avaient fait. Son désintéressement et ses services ne purent calmer l'accusé d'avoir trahi les intérêts de son souverain, il ne vou-

(1) Le château de Rochefort fut détruit par les Français, sous le commandement de Louis d'Amboise; mais les ruines en subsistent.

son innocence, paraître des juges prévenus, et prit la parole, tandis que les baillifs de l'Auxois et du Charolais faisaient raser ses domaines, et raser ses châteaux. Après la mort du duc Charles, il vint à Nanci (V. CHARLES-LE-LOUÏS), Guillaume osa repa- rer et fut député vers Louis XI, pour traiter du mariage de l'héritière de Bourgogne avec le Dauphin. Qui connaissait les talents du duc, et qu'on lui avait envoyé, l'attacha à son service, lui donna le gouvernement du Blé- mou, une place dans son conseil. Guillaume ne crut pas devoir des offres si avantageuses, et ne se repentir de les avoir acceptées. Nommé chancelier de France, en 1483, il fut rétabli, l'année suivante, dans les domaines de son père par arrêt du conseil de Bourgogne, et continua de mériter la confiance de Louis XI, qui le recommanda spécialement à Charles VIII. Guillaume fut confirmé par Charles VIII dans l'office de chancelier. Il ouvrit, en cette qualité, les états-généraux à Tours, et fut élu, pendant la durée de cette assemblée orageuse, un esprit fort, et le désir de remédier aux maux qui pesaient sur la France. En 1488, il osa s'opposer dans le conseil, au projet de la guerre au dernier duc de Bretagne. « On a montré, dit-il, que le duc de la Bretagne était une personne ne s'est mis en peine de rien si elle était juste. » Guille- bert le bonheur de ramener, à la fois, la majorité du conseil, et lui-même. Le traité qu'il fit avec le duc, et dont il rédigea les bases, fut le résultat, le mariage d'Anne de Bretagne avec Charles VIII,

et la réunion de cette province à la couronne (V. ANNE de BRETAGNE). Guillaume de Rochefort mourut, le 12 août 1492, regretté de tous les gens de bien. Ses *Discours* aux états de Tours, que l'histoire a conservés, donnent la plus haute idée de ses talents et de son noble caractère.

W—s.

ROCHEFORT (GUI DE), chan- celier de France, frère puiné du pré- cédent, mérite, dit Garnier, une place distinguée dans l'histoire; il contribua plus qu'aucun de ses con- temporains à la gloire et à la répu- tation de Charles VIII. Il unissait, comme son frère, le goût des lettres à celui des armes; et dès sa jeunesse il fut fait chevalier par le duc Charles de Bourgogne. Admis au nombre des conseillers de ce prince, il continua de servir avec zèle, Marie, sa fille et son héritière, et reçut, en son nom, le serment de fi- délité des Flamands. Louis XI, ayant réuni la Bourgogne à la France, nomma Gui de Rochefort conseiller au parlement qu'il venait d'établir à Dijon, et l'en fit premier président, en 1482. Gui se montra digne de la con- fiance dont il était honoré, et n'épar- gna rien pour faire aimer aux Bourgui- gnons leur nouveau souverain. Il fut député par Charles VIII, en 1494, à l'assemblée d'Amiens, et ne s'y dis- tingua pas moins par la sagesse de ses vues que par son esprit de modé- ration. L'année suivante, étant allé passer quelques jours dans son châ- teau de Pleuvant pour se délasser de ses fatigues, il y fut surpris par le bâtard de Vaudrey, et conduit pri- sonnier à Montjoie (1), puis à Salins,

(1) Et non pas à Meryny, comme le dit Moréri. Gollut nomme ce château Montjay en Ferretta (Voy. ses Mémoires, p. 945). C'est Montjoye,

où il fut remis à la garde d'un employé des Salines (*V. les Mémoires de Gollut*, pag. 945). Après sept mois d'une captivité fort dure, il parvint à s'échapper, et reparut à la cour de France, dans le temps qu'on y apprit la mort du chancelier Brignonnet. Le souvenir récent de ses services, et de ceux de son frère, déterminâ Charles VIII à lui donner cette charge, dans laquelle il fut confirmé par Louis XII. Il fit créer, en 1497, le grand-conseil. Deux ans après, il fut chargé d'aller recevoir, dans Arras, l'hommage de Philippe d'Autriche pour le comté de Flandre, et sut faire respecter le roi de France, dont il tenait la place dans cette cérémonie imposante. Gni de Rochefort osa prendre la défense du maréchal de Gié, contre la reine Anne de Bretagne, et il fit annuler les procédures faites contre lui (*Voyez Gié*, XVII, 333). Plein de zèle pour les intérêts de la couronne, il les soutint avec force et de toutes les manières : mais il se montrait, en même temps, enclin à la douceur, et plein de justice et de désintéressement. Ce digne magistrat mourut, le 15 janvier 1507, à l'âge d'environ soixante ans, et fut inhumé dans le chœur de l'abbaye de Cîteaux, où l'on voyait son tombeau en marbre et celui de sa femme (Marie de Chambellau), décorés d'une épitaphe latine et de son éloge en vers français, rapportés par D. D. Martene et Durand, dans le *Voyage littéraire de France*, pag. 199 (2).

balliage de Delle, comme on le voit par ces vers tires de l'éloge du chancelier, dont on a parlé :

Et le menant en très forte prison
Nommée Montjoye, baptis e a revers;
Car Balatjoie il serait mieux raison
De la nommer, comme lieu très-pervers.

(2) Le cœur du bon chancelier étoit placé dans la chapelle de Saint-Claude, où l'on voyoit, sur une

On trouve à la suite du *Recueil des Lettres* de Fauste Andrelin (*V. ce nom*), un petit poème latin, à la louange de Gni de Rochefort. W-a.

ROCHEFORT (GUILLAUME DE), né à Lyon, en 1731, fut envoyé de bonne heure à Paris, pour y faire ses humanités. Les langues anciennes, l'histoire et les mathématiques l'occupèrent tour-à-tour; et il fit de rapides progrès dans ces différentes parties. Les arts d'agrément, tels que le dessin et la musique, le délassaient d'études plus sérieuses; et il trouvoit encore du loisir pour cultiver les exercices qui donnent au corps plus de grâce et de souplesse. A dix-neuf ans, il obtint, par le crédit d'un ami de sa famille, la place de receveur-général des fermes à Cette, en Languedoc. L'espèce d'isolement auquel il se trouva condamné dans cette petite ville, lui fit chercher, dans ses livres, une ressource contre l'ennui; et bientôt il ne connut de plaisirs que ceux qui tiennent à la culture de l'esprit. Il apprit l'italien et l'anglais, pour lire dans leur langue, les poèmes du Tasse et de Milton. Un de ses anciens disciples lui inspira le désir d'étudier le grec, dont il n'avait qu'une légère teinture, et se chargea de lui en aplanir les difficultés. Quelques années lui suffirent pour se familiariser avec les chefs-d'œuvre de cette belle langue. Passionné pour Homère, il conçut le projet de faire partager son enthousiasme à ceux qui n'ont pas le bonheur de lire ce grand poète en original. Après avoir tenté de rendre les premiers livres de l'*Iliade* en prose, il entreprit de les mettre en vers; et, plus satisfait de cette se-

plaque de cuivre, une inscription en vers français, également rapportée par D. D. Martene et Durand, p. 205.

tentative, il les publia. précédé d'un discours, dans lequel on voyait un digne appréciateur des talents des anciens. Cet essai lui mérita des encouragements flatteurs, et, faisant à son goût pour les sacrifices de sa fortune, il quitta sa place de finance, et en 1762, s'établit à Paris. Au bout de quatre ans, il fit paraître la traduction entière de l'*Iliade*, qui fut reçue très-sévèrement. L'académie des inscriptions le vengea de cet accueil, en l'admettant au sein de ses membres. Il se fit fort assidu aux séances de l'académie, et lui paya tribut par la lecture d'un grand nombre de Mémoires. Cependant il ne pouvait pas laisser imparfait le projet qu'il avait entrepris d'élever la gloire d'Homère. La traduction de l'*Odyssée* suivit d'assez près celle de l'*Iliade*, et ne fut pas mieux reçue par l'an public injuste et prévenu. Il vit que les défauts, suite de précipitation avec laquelle l'auteur arrivait, et de sa répugnance à se corriger; mais on ne lui tint compte, et le courage dont il avait eu besoin pour une pareille entreprise, ni de ses efforts pour rendre les beautés de son modèle. Rochefort voulut essayer dans le genre dramatique. Homère lui fournit le sujet de sa tragédie d'*Ulysse*; il prit dans *Sophocle* ceux d'*Antigone* et d'*Electre*, et tâcha de se rapprocher de la simplicité du tragique grec. Elle fut jouée, en 1782, sur le théâtre de la cour, avec des chœurs mis en musique par Gossec: mais la pièce eut peu de succès, que les comédiens demandèrent la permission de ne la représenter à Paris (V. la correspondance de Grimm, 3^e, 11-98). Rochefort avait fait,

pour l'Opéra, *Chimène*, et avait remis sa pièce à Sacchini, qui la lui rendit, après avoir engagé Guillard à traiter le même sujet. Sans se plaindre de ce procédé, Rochefort livra son ouvrage au jugement du public; et les connaisseurs jugèrent que le second acte était très-supérieur à celui de la *Chimène* de Guillard. Depuis, il fit représenter une comédie intitulée les *Deux Frères*; mais des détails agréables, quelques situations intéressantes, et un dialogue facile et naturel, ne purent la faire réussir au théâtre. Rochefort était attaché, depuis 1785, à la rédaction du *Journal des savants*. Les devoirs que lui imposait cet emploi, ses travaux académiques, et la traduction de *Sophocle*, partageaient tous ses moments. La politesse de ses manières et sa bonté naturelle lui avaient fait des amis de tous ceux qui le connaissaient. Admis dans la société des personnes du plus haut rang, il savait gagner leur confiance, en méritant leur estime, et ne se servait de son crédit que pour être utile aux littérateurs. En 1776, il avait épousé la veuve d'un ancien contrôleur-général des fermes à Cette; de ce mariage il eut deux enfants, qui moururent au berceau. Le chagrin que lui causa cette perte, fut adouci par l'attachement qu'il portait à trois filles que sa femme avait d'une première union. Il leur tint lieu de père, et eut le bonheur de les voir établies toutes trois convenablement. Une maladie grave détruisit sans ressource sa constitution naturellement délicate; et il mourut, le 25 juillet 1788, à l'âge de cinquante-sept ans. Ses ouvrages sont : 1. *L'Iliade et l'Odyssée d'Homère*, trad. en vers, avec des remarques, Paris, 1772-77, 5 vol in 8^o.; nouvelle édit., impr. royale

tice d'un *Lexique grec*, l'croit être de 1270 et de Athanasius Hamastolus, connu (dans les *Notices crits de la bibliothèque im.* 1^{er}.), et celle d'un grec, contenant, entre es, 28 fables d'*Esope*, dit-il, regarder, pour la mme inédites, quoiqu'elles d'absolument nouveau, md (*ibid.*, tom. II). Ronné le texte et la traduc-fables, avec des remar-ail les a insérées depuis eueil intitulé : *Les trois* : Esope, Phèdre et La-1796, 4 vol. in-8°. Gin-le *Mercur*e d'août 1788, e *Notice nécrologique* sur son ami. Son *Éloge*, lu ier à l'Académie des ins-est inséré dans le *Recueil* mpagnie, tom. XLVII, On a profité de ces deux pour la rédaction de cet W—s.

FOUCAULD (FRANÇOIS èque de Senlis et cardinal, le 8 décembre 1558, de mille de ce nom, était fils de La Rochefoucauld, Randan, et de Fulvie Pic, rinces de la Mirandole. Il quatre ans lorsque son père la suite d'une blessure re-ège de Rouen. Confié aux on oncle, Jean de La Ro-ld, abbé de Marmoutier de la chapelle du roi, il fut ses études, sous la surveil-n excellent précepteur, au Clermont, tenu par les Jé-fit, chez ces pères, ses s, sa philosophie et sa , avec beaucoup de succès, our eux un attachement

qui ne se démentit pas, et qu'il leur témoigna toutes les fois qu'ils eurent besoin de son crédit. Lorsqu'il eut quinze ans, le cardinal de Guise lui résigna la riche abbaye de Tournus. L'usage qu'il fit de ce gros revenu, dans un âge si peu avancé, présagea ce qu'il devint par la suite. Après en avoir prélevé une modique portion pour son entretien, il employait le reste à la restauration de son église et au soulagement des pauvres. Il rem-plaça son oncle dans la charge de maître de la chapelle du roi. Ses étu-des étant terminées, il voulut voir Rome et l'Italie. Ce voyage ne fut point inutile aux lettres : l'abbé de La Rochefoucauld rechercha les sa-vants, visita les bibliothèques, les magasins de librairie, et rapporta en France une ample collection d'ou-vrages grecs et latins. De retour, et nommé, à l'âge de vingt-six ans, évêque de Clermont, par Henri III, il prit possession de ce siège, le 7 septembre 1585. Les nouvelles doc-trines avaient fait beaucoup de rava-ge dans ce diocèse. Son premier soin fut de tâcher de ramener au bercail celles de ses ouailles qui s'étaient égarées ; et des conversions furent le fruit de son zèle. La France était alors livrée aux fureurs de la Ligue : l'évêque de Clermont paraît n'y avoir pris aucune part ; cependant il ne re-connut point Henri IV dès son avè-nement au trône : il attendit que ce prince eût abjuré le protestantisme ; mais dès-lors il fit sa soumission. Loin que Henri lui sût mauvais gré de ce retard, il sentit combien un homme d'un si grand mérite et de ce carac-tère pouvait lui être utile. Il le pré-vint par des faveurs marquées, le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et, dans la suite, de-manda pour lui le chapeau de cardi-

nal, qui fut accordé à ce prélat par le pape Paul V, dans la promotion du 10 septembre 1607. Sous la minorité de Louis XIII, on ne rendit pas moins de justice aux rares qualités du cardinal de La Rochefoucauld. Pour tirer plus de parti de son expérience dans les affaires et de la sagesse de ses conseils, on le rapprocha de la cour. Il quitta l'évêché de Clermont, et fut nommé à celui de Senlis. Peu de temps après, il fut choisi pour être ambassadeur à Rome, où il resta quatre ans. Revenu en France, en 1613, il assista, le 2 octobre 1614, au lit de justice où le roi vint déclarer sa majorité, et, le 27 du même mois, aux états généraux, assemblés à Paris. Il y proposa et appuya de tous ses moyens, la réception des décrets du concile de Trente, toutefois avec la réserve des libertés de l'Église gallicane et des immunités du royaume. L'opposition du tiers-état empêcha la proposition d'être admise. Il fit du moins recevoir ces décrets, en 1615, dans une assemblée générale du clergé, qu'il présidait. Le cardinal Du Perron étant mort, en 1618, le cardinal de La Rochefoucauld lui succéda, dans la charge de grand-aumônier de France. En 1619, il fut nommé abbé de Sainte-Geneviève, après la mort de Brichanteau, évêque de Laon, pourvu de ce bénéfice. Appelé à la présidence du conseil-d'état, en 1622, il se démit, deux ans après, de cette place et de l'évêché de Senlis, pour ne plus s'occuper que de la réformation des ordres religieux, dont Grégoire XV et Louis XIII l'avaient chargé. On lui doit l'établissement de la congrégation de Sainte-Geneviève, connue sous le nom de *congrégation de France* (F. FAURE, XIV, 198). Il se dé-

mit, pour cet effet, de son évêché avec la permission du roi, qui eut bien consentir que ce titulaire vînt régulier, et fût même élu pour en investir le supérieur de la nouvelle congrégation. Il vint à Sainte-Geneviève, sous le nom de sacré collège, le 14 février 1623, âgé de quatre-vingt-sept ans. Il ordonna que ses funérailles se fissent sans plus de cérémonies que d'un simple chanoine régulier, et fut enterré dans l'église de Sainte-Geneviève; et son cœur fut porté dans la chapelle du collège des Jésuites, où il avait été élevé. Il avait, dès sa première jeunesse, été imbu des idées ultramontaines, qui étaient de ses premiers maîtres; et il demeura partisan. Il prit, avec le cardinal Du Perron, part à la politique qui se fit contre Richer, vis-à-vis son zèle ardent à défendre la doctrine contraire à celle de Bellarmin, et la puissance du pape (F. FAURE, non, XII, 260, et RICHIER, ci-dessus). Il travailla aussi à faire annuler les décisions du concile de Bâle, qui limitaient les prérogatives papales. La diversité d'opinions, et son attachement pour les Jésuites, l'avaient même lié avec le cardinal de Lorraine, pendant son séjour à Paris. Il faut dire qu'à cette époque plusieurs prélats partageaient les sentiments, qui n'avaient que faiblement contribué à propager les idées de la Ligue, et qui avaient pénétré en Sorbonne (F. FAURE, XII, 408). Au reste, on peut contester au cardinal de La Rochefoucauld de grandes rares qualités, une conduite d'évêque épiscopale, d'éminentes vertus, un grand zèle et d'importantes services rendus à l'Église et à l'état. V

le P. de La Morinière, chagulier de Sainte-Genève, 1-4°. On en a une autre, en P. Rouvière, jésuite, Pa-5, in-8°. ; sans parler de aisons funèbres, ou pièces e genre, détaillées dans la list. de France, n°. 32254-

L.—Y.

HEFOUCAULD (FRANÇOIS DE LA), prince de Marsillac, n 1613 (1). Appelé par sa e à tenir à la cour un rang e, il le soutint dignement leur, son esprit et ses bril-ualités. *Il avait, dit M^{me}. itenon, une physionomie r, l'air grand, beaucoup et peu de savoir.* En effet, ation première avait été né- en heureux naturel y suppléa. e l'esprit d'observation, il me de l'exercer au sein des civils ; car c'est là que es passions sont en mouve- t tous les caractères en de- étudia les hommes ; et cette histoire remplaça pour lui les livres. Jeté, dès son en- milieu des intrigues, il y part active : aussi le cardi- chelieu, qui savait prévoir, t-il de la cour. A la mort stre, La Rochefoucauld y re- rillant de jeunesse et rempli r. Une nouvelle carrières'ou- vant lui. Louis XIII ne re- lus qu'à peine les restes d'une uissante ; et déjà surgissaient côtés les ambitions, si long- contenues sous la main ferme

et vigoureuse de Richelieu. On pres- sentait les embarras inséparables d'une minorité ; et chacun se flattait d'en tirer parti ; en se rendant né- cessaire ou redoutable. Quand rien n'est réglé, on peut prétendre à tout. L'espace était trop étroit pour tant de rivalités qui s'agitaient ensem- ble ; il fallait un champ plus vas- té : ce champ ne tarda pas à s'of- frir. Le parlement, dont les préten- tions étaient d'autant plus grandes, que ses droits paraissaient plus in- certains, s'opposa aux nouveaux édits. Telle fut l'origine de la guer- re civile ; c'est ainsi qu'elle avait commencé à Londres ; c'est ainsi qu'a éclaté la révolution de 1789. Les Mémoires du temps ont assez fait connaître l'histoire de la Fronde. Nous n'entrerons pas dans les détails de cette guerre, qui ne serait que ri- dicule si les grands noms de Condé et de Turenne n'y figuraient pas ; de cette guerre, dont les manifestes étaient des couplets ; où des chan- sonniers se trouvaient être d'import- tants personnages ; où l'on se conso- lait d'une défaite par une épigramme ; où l'amour formait et rompait les cabales ; où un maréchal rendait une ville *à la belle des belles* ; où les hommes changeaient de parti com- me les femmes changeaient d'amants ; de cette guerre enfin, qui, ainsi que le disait le grand Condé, ne devait être écrite qu'en vers burlesques. On conçoit que le duc de La Rochefou- cauld, doué de tous les avantages personnels, et l'un des hommes les plus aimables de son temps, était plus propre que personne à jouer un rôle dans une guerre où rien ne se fai- sait que de par et pour les Dames. Tout l'y poussait : son ardeur natu- relle ; cette longue contrainte qu'il avait éprouvée sous Richelieu ; la

1776. François V, premier duc de La Ro- che, mort en 1610, était neveu à la mode r, du précédent. Les aïeuls de la famille u porte le prénom de François, depuis mort en 1517, en faveur duquel la ba- Rochefoucauld fut élevée en comte, en r sous François 1^{er}, dont il était parrain.

nécessité de se déclarer dans une cour où tout était parti, et où la neutralité passait pour de la faiblesse ; et, plus que tout cela, sa liaison avec la duchesse de Longueville, qui était l'ame de la Fronde. Il s'y engagea donc sans réserve, s'y montra, tour-à-tour, comme négociateur et comme guerrier, et signala sa valeur au siège de Bordeaux, et au combat de Saint-Antoine, où il fut blessé d'un coup de mousquet, qui le priva pendant quelque temps de la vue. On conviait les deux vers qu'il emprunta alors à une tragédie de Duryer, et qui, dans ces temps encore tout chevaleresques, étaient comme la devise de sa bannière :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

On sait aussi que lorsqu'il fut brouillé avec cette belle duchesse, il parodia ainsi les mêmes vers :

Pour mériter ce cœur qu'enfin je connais mieux,
J'ai fait la guerre aux rois, j'en ai perdue les yeux.

Lorsque cette inquiétude qui agitait les esprits, se fut enfin usée dans la guerre civile ; lorsque la monarchie, qui renaissait dans Louis XIV, et se relevait avec lui, eut imposé le calme à ces grands mouvements, le duc de La Rochefoucauld entra dans le sein de la vie privée, où la douceur de ses mœurs et la facilité de son caractère lui promettaient le bonheur : il consacra à l'amitié des jours que l'amour et l'intrigue avaient jusque-là occupés tout entiers. C'est une chose remarquable, que deux femmes se sont pour ainsi dire partagé sa vie. Sa longue amitié pour M^{me}. de La Fayette n'est pas moins célèbre que son amour pour la duchesse de Longueville. « Il m'a donné de l'esprit, » disait la première, mais j'ai ré-

« formé son cœur. » Débarrassé des intrigues de la cour, et des caprices des femmes, le duc de La Rochefoucauld ne songea plus à braver aux charmes de l'amour les plaisirs de l'esprit. Sa maîtresse le rendez-vous de tout ce qui était de plus distingué à la cour par la naissance, l'esprit et la politesse. M^{me}. de Sévigné, à laquelle il était intimement lié, le souvent dans ses lettres, ne parle jamais de sang-froid de voir quelle douceur avait dans son commerce de charme dans ses entretiens ; alors qu'il composa ses *Maximes*. Rien n'augmenta le bonheur qu'il s'était procuré pendant les dix dernières années de sa vie, il n'eût été sujet à de la goutte, qui venait avec d'incroyables douleurs troubler sa constance aux épreuves. « Je fus hier, » écrit La Rochefoucauld, écrivant à sa fille : je le trouvais les hauts cris ; ses douleurs à un tel point, que sa constance était vaincue. L'excès de sa douleur agitait de telle sorte, qu'il était dans sa chaise avec une lenteur. Il me fit une peine. Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Il me pria de vous le faire voir, et vous assurer que les douleurs ne firent pas un moment ce que la moitié de sa vie, et qu'il souhaitait la mort comme une grâce. » A ces vives souffrances, se joignirent d'autres souffrances, se joignirent d'autres douleurs, qui triomphèrent de toute sa fermeté. Son fils mourut au passage du Rhin ; son fils fut tué. « J'ai vu, dit encore Sévigné, son cœur à déco-

renture. Il est au premier
 e je connais de courage,
 tendresse et de raison :
 ur rien son esprit et ses
 Ces pertes, et celle du
 Longueville, qu'il avait
 on de ne pas moins re-
 s propres enfants, join-
 es répétées de sa gout-
 la fin de sa vie, qui fut
 celle d'un philosophe
 en. Nous rapporterons
 phrases de cette même
 né, qu'on ne peut se las-
 elles peignent le duc de
 scauld, mourant, et
 entiers à découvert son
 rage et sa philosophie.
 dit-elle, est une chose
 iration. Il est fort bien
 sa conscience. Voilà
 Mais du reste, c'est la
 la mort de son voisin
 ession..... Ce n'est pas
 n'il a fait des réflexions
 ; il s'est approché de
 ses derniers moments,
 rien de nouveau ni d'é-
 lui. » Il mourut le 17
 Pour compléter ce que
 dire de sa personne et
 ous emprunterons aux
 u cardinal de Retz, le
 l y a inséré de ce duc.
 lit-il, du je ne sais quoi
 La Rochefoucauld. Il a
 ller d'intrigues dès son
 n un temps où il ne sen-
 etits intérêts, qui n'ont
 on faible, et où il ne
 as les grands, qui, dans
 ps, n'ont pas été son fort.
 s été capable d'aucunes
 e ne sais pourquoi ; car
 ualités qui eussent sup-
 it autre, celles qu'il n'a-
 Sa vue n'était pas assez

étendue, et il ne voyait pas même
 tout ensemble ce qui était à sa por-
 tée : mais son bon sens, très-bon dans
 la spéculation, joint à sa douceur,
 à son insinuation, à la facilité de ses
 mœurs, qui est admirable, devait
 compenser, plus qu'il n'a fait, le dé-
 faut de sa pénétration. Il a toujours
 eu une irrésolution habituelle ; mais
 je ne sais même à quoi attribuer cette
 irrésolution. Elle n'a pu venir en lui
 de la fécondité de son imagination,
 qui n'est rien moins que vive. Je ne
 la puis donner à la stérilité de son
 jugement ; car, quoiqu'il ne l'ait
 pas exquis dans l'action, il a un
 bon fonds de raison.. Nous voyons
 les effets de cette irrésolution, quoi-
 que nous n'en connaissions pas la
 cause. Il n'a jamais été guerrier,
 quoiqu'il fût très soldat. Il n'a ja-
 mais été par lui-même bon cour-
 tisan, quoiqu'il ait eu toujours bon-
 ne intention de l'être. Il n'a jamais été
 bon homme de parti, quoique toute
 sa vie il y ait été engagé. Cet air de
 honte et de timidité que vous lui
 voyez dans la vie civile, s'était tour-
 né dans les affaires en air d'apologie.
 Il croyait toujours en avoir besoin ;
 ce qui joint à ses maximes, qui ne
 marquent pas assez de foi à la vertu,
 et à sa pratique qui a toujours été à
 sortir des affaires avec autant d'im-
 patience qu'il y était entré, me fait
 conclure qu'il eût beaucoup mieux
 fait de se connaître, et de se réduire
 à passer, comme il eût pu, pour le
 courtisan le plus poli, et pour le
 plus honnête homme à l'égard de la
 vie commune qui eût paru dans son
 siècle. » On a prétendu qu'en traçant
 ce portrait, le cardinal de Retz se
 souvenait de celui que La Rochefou-
 cauld avait envoyé de lui à M^{me}. de
 Sévigné. Nous pensons que c'est lui
 faire injure que de lui supposer ce

petit ressentiment. L'air de bon-foi avec lequel sont écrits ses Mémoires, dans lesquels il ne s'épargne pas lui-même, écarte, ce nous semble, ce soupçon. D'ailleurs, tous ces portraits que nous a laissés le cardinal, et ils sont nombreux, ont été reconnus fidèles : pourquoi celui-ci ne le serait-il pas ? Ceux qui ont recueilli, dans les écrits du temps, les traits épars de la physionomie de l'auteur des *Maximes*, en retrouveront ici l'ensemble. Le cardinal de Retz parle de cet air de honte et de timidité qu'on lui voyait dans la vie civile : on serait tenté de croire ce trait hasardé ; car il ne s'accorde guère avec cet esprit vif que personne ne conteste à La Rochefoucauld. Cependant on en reconnaîtra la justesse si l'on veut se ressouvenir que Huet, dans ses Mémoires, nous apprend que La Rochefoucauld refusa toujours de prendre place à l'académie française, parce qu'il était timide, et qu'il craignait de parler en public. Il nous reste de lui le livre des *Maximes*, et des *Mémoires de la régence d'Anne d'Autriche* : écrits d'un style clair, avec un naturel qui n'exclut pas l'élégance, ils ont un grand air de sincérité. Bayle les mettait au-dessus des Commentaires de César. La postérité en a jugé autrement, et n'a rien vu de commun entre les Mémoires et les Commentaires, si ce n'est que les auteurs ne parlent d'eux-mêmes qu'à la troisième personne. *Les Mémoires du duc de La Rochefoucauld*, a dit Voltaire, *sont lus, et l'on sait par cœur ses Pensées*. Ses *Pensées* sont, en effet, son plus beau titre de gloire. La Bruyère avoue quelque part, qu'il le regardait comme un redoutable concurrent. Esprit fin et délicat, La Rochefoucauld avait re-

çu de la nature, comme nous l'avons dit, ce génie observateur perce les ténèbres du cœur humain et y saisit le fil mystérieux qui le dirige. Une grande part de sa vie avait été agitée par les passions les plus vives : l'amour, l'ambition, l'intrigue, l'avaient occupé tout un tour. Il avait vécu, tantôt dans les cours, et tantôt dans les camps, et les guerres civiles l'avaient mis en relation avec des hommes de tous caractères et de tous les partis. C'est de ce champ d'observations ! La vie froide des ans et les langues de la vieillesse eurent apporté le calme à cette âme impétueuse ; les beaux yeux eurent perdu leur puissance, il jeta un regard en arrière : il rappela à sa mémoire les événements dont il avait été témoin, les rôles que chaque personnage y avait joués ; et réfléchissant sur les motifs secrets qui avaient dirigés ceux que la naissance, l'éducation ou la nécessité avaient mis en relation avec lui, il découvrit pour le premier principe, que le mobile de toutes nos actions était l'amour-propre, qui, dans la langue philosophique, veut dire l'amour de soi-même. Ce principe, une fois reconnu, Newton expliqua par lui tous les phénomènes du monde physique, La Rochefoucauld expliqua par l'amour-propre les mystères du cœur humain. Il vit que les passions, les desirs, les affections de l'âme se précipitaient, comme par une force inconnue, vers ce centre. Ce principe, une fois reconnu, déduisit toutes les conséquences : l'amitié ne fut plus qu'un échange de bons offices, l'amour nagement réciproque, l'amour de soi ou l'amour de soi trouve quelque chose à gagner ; l'ambition fut plus qu'un moyen de

ode ; la *justice* , que e souffrir l'injustice ; i qualités , bonnes ou devinrent incertaines , nt uniquement des cir- Il fallait être bien sûr ne pas craindre d'être : il n'appartenait qu'à d'une réputation bien ainsi avilir le principe s actions humaines ; et l qui avait donné l'exem- les vertus , il était per- tester l'existence. Bien ils établissaient une pa- , ne paraîtraient avoir r propre histoire. Tou- reproché , et peut-être , à La Rochefoucauld , rassé un système dé- , et qui flétrit toutes Mais qu'on se rappelle le a vécu : est-il bien facile hommes en beau au mi- nables civils ? Ceux qui ar les révolutions , ou révolutions , ne les ont jugés. Il faut d'ailleurs e , dans des sentences positif , il est difficile le les expressions sans esque toute leur force et , et que les termes les x ne laissent pas cepen- etre des restrictions. J.- est un de ceux qui se le plus fortement contre le La Rochefoucauld ; il re des *Maximes* un tris- is on expliquera facile- eur du philosophe gene- ivoit se ressouvenir que, un amour-propre effré- t peut-être pas sans cha- lui eût surpris un secret t pas encore songé à ré- surtout lieu d'être sur-

pris que Rousseau condamne si vi- vement le principe qu'avait posé La Rochefoucauld, lui qui s'exprime ain- si dans *Emile* : « Les auteurs , en nous parlant toujours de la vérité dont ils ne se soucient guère , ne songent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent pas : *L'intérêt, voilà le grand mobile de toutes les actions* ; cet aveu est précieux , il faut en convenir , dans la bouche d'un homme qui avait pris pour devise : *Vitam impendere ve- ro*. Au surplus , ces contradictions ne surprennent point dans J.-J. Rous- seau , dont toute la vie ne fut qu'un long paradoxe. La Fontaine rendait plus de justice à La Rochefoucauld ; et l'on connaît l'ingénieux éloge qu'il a fait des *Maximes* , dans sa fable de *L'Homme et son image*. Les *Mémoi- res* de La Rochefoucauld , publiés d'abord en 1662 , ont été souvent réimprimés , mais d'une manière incomplète : la première partie , qui sert d'introduction , a paru pour la première fois dans l'édition de M. Renouard , en 1817. Les *Ré- flexions ou sentences et maximes morales* , qui furent imprimées d'a- bord en 1665 , ont été commen- tées , revues ou mises en ordre , par La Roche , en 1737 (*V.* pag. 291 ci- dessus) ; par Suard , en 1778 ; par l'abbé Brotier , en 1789 ; par M. de Fortia d'Urban , en 1796 ; par M. Aimé Martin , en 1822 , in-8° , etc. Nous citerons aussi l'édition donnée par Blaise , en 1813 (2). M. J.

ROCHEFOUCAULD (FRÉDÉRIC- JÉRÔME DE ROYE DE LA) , cardinal du titre de Saint-Agnès , né le 16

(2) L'édition des *OEuvres* de la Rochefoucauld , donnée par Belin , en 1818 (et qui forme , avec La Bruyère et Vauvenargues , un des volumes de sa col- lection des *prosauteurs français* , édition compacte , in-8°.) , contient des *Lettres inédites* jusqu'alors , et une *Notice* sur la vie et les ouvrages de l'auteur (par M. Depping).

juillet 1701, était issu de l'illustre maison de ce nom. Il eut pour père, François II, de La Rochefoucauld, lieutenant-général, commandant de la gendarmerie et gouverneur de Bapaume. Destiné dès son bas âge à l'état ecclésiastique, il fit avec succès les études qu'exige cette vocation, et fut pourvu jeune encore des abbayes de Saint-Romain de Blaie (1717), de Bonport (1722), des prieurés de Lanville et de Bonnes-Nouvelles, et devint vicaire-général de l'archevêché de Rouen. Nommé archevêque de Bourges, sur la démission du cardinal de Gèvres, en 1729; et coadjuteur de Cluni, le 29 septembre 1738, il fut titulaire de cette abbaye, chef d'ordre, le 16 avril 1747, par la mort du cardinal d'Autvergne. Beaucoup de mérite joint à une grande naissance, devait le porter aux plus hautes dignités de l'Eglise. Benoit XIV le créa cardinal dans sa promotion du 23 juillet de cette année; et l'année suivante, ce prélat fut envoyé ambassadeur, à Rome, où il reçut le chapeau. Remarquable par sa droiture, par ses lumières, son habileté, et surtout par un caractère conciliant, il avait réussi dans les négociations dont il fut chargé; et Louis XV avait été satisfait de ses services. L'Eglise de France était agitée par les querelles du Jansenisme. Ce prince cherchait à rétablir la paix, que ces dissensions avaient troublée; et il crut que, si quelqu'un était capable d'y parvenir, c'était le cardinal de La Rochefoucauld: il le choisit pour présider l'assemblée du clergé de 1750, et lui confia la feuille des bénéfices, en 1755, après la mort de l'évêque de Mirepoix, Boyer. Il le chargea de nouveau de présider l'as-

semblée du clergé, qui eut lieu en 1757. Il y eut à faire pour cette année: il y eut à trouver un moyen de concilier les dispositions de *genitus* et autres bulles, sans effaroucher les esprits. Ce n'est pas qu'on ne se fût sur les principes; mais on s'était sé sur leur application. Il y eut de son mieux, et il réussit pas complètement. Les choses avaient été dressées à la signature: ils furent par dix évêques, par le cardinal, par le ministre, comme il a été la feuille des bénéfices; deux députés du second ordre, qui donna occasion de *lants*, ceux qui étaient Seize évêques, et neuf cond ordre; refusèrent. L'assemblée finie, le cardinal nommé à l'abbaye de Cluni, et, peu de temps après, de la charge de grand aumônier de France. Il ne jouit pas de ces avantages, étant mort de l'année 1757. Il fut le cœur de l'église de France. Un noble emploi de revenus, des aumônes. L'usage qu'il faisait de la faveur des malheureux, lui valut de nombreux regrets.

ROCHEFOUCAULD (ALEXANDRE DE LA), ce avant la révolution, mille des précédents, le chef, protégea les arts, les encouragea par qui était très-considérable. Il cultiva lui-même la science. Des goûts aussi lui avaient acquis beaucoup

parti philosophique, alors session du sceptre de la littérature et de la politique. Sa main surtout celle de la duchesse, sa mère, étaient ouverts les partisans de cette session là que, téméraires novateurs ils prirent souvent des mesures, et qu'appuya une classe mes auxquels elles devaient entôt si fatales. Avant la révolution, les grandes villes de France, Paris surtout, comptaient une multitude de sociétés, dont la bien-être était le principe et le but, dans lesquelles on s'occupait de discussions politiques fort utiles. Le duc de la Rochefoucauld apportait l'autorité de son nom et les moyens de son opulence; il trouva un des membres les plus distingués de la société dite des Amis du Peuple, qui, dans l'intention sans doute d'améliorer le sort de cette classe d'hommes, fut cependant pour ces causes les plus puissantes la perte de Saint-Domingue, l'extermination des blancs. Le duc de la Rochefoucauld fut membre de l'assemblée des notables, et aux états-généraux par la nomination de la ville de Paris; et il se jeta dans le tourbillon révolutionnaire par le parti qu'il avait choisi. Le 18 juin 1789, une majorité de l'ordre de la noblesse avait rédigé et adressé au roi une protestation contre la délinquance prise le 17 par le tiers-état. Quarante-trois nobles, y compris le duc d'Orléans, qui envoya son adhésion, protestèrent, à leur tour, contre la délinquance de leur ordre: le duc de la Rochefoucauld fut de ce nombre; ainsi partie des quarante sept

nobles si connus sous la dénomination de minorité de la noblesse, qui se réunirent, le 25 juin, au tiers-état. Deux jours après, il demanda, dans la nouvelle assemblée, qu'on s'occupât du sort des noirs: Mirabeau, beaucoup plus révolutionnaire que le duc, voulait qu'on jetât un voile sur cette question, en laissant au temps, éclairé par la prudence, le soin de la décider: on discutait la question de savoir si les colons auraient des députés à l'assemblée; et pour qu'on ne fût pas obligé de statuer sur le régime intérieur des colonies, Mirabeau repoussait ces députés qui se présentaient sans avoir été appelés dans les formes légales: il soutenait, de plus, qu'ils ne pouvaient faire partie de l'assemblée, sans la sanction du roi. On ne l'écouta point: douze députés des colonies furent admis; et ils élevèrent ou furent même forcés d'élever des questions dangereuses, qui, mêlées avec les principes révolutionnaires, s'agitérent bientôt à Saint-Domingue, et y portèrent la désolation. Le duc de la Rochefoucauld plaida plusieurs fois la même cause. On prétend même qu'il fut séduit par des principes étrangers, qu'il adopta inconsidérément. Quoi qu'il en soit, il avait des rapports avec les membres d'un club anglais, dont lord Stanhope était président, et qui professait le système qu'on appelle aujourd'hui *radical*: ces clubistes adressèrent, par l'intermédiaire du duc, leurs félicitations à l'assemblée, pour les grands intérêts qu'elle traitait: ces compliments furent vivement applaudis par les députés et les tribunes; et le président fut chargé d'écrire au club anglais, au nom de l'assemblée, et de lui témoigner sa reconnaissance. Cette petite comédie eut lieu le 25

novembre 1789. Le duc de la Rochefoucauld aborda la plupart des grandes questions politiques, sinon avec éclat, du moins avec intelligence : quoiqu'il eût voté pour l'établissement d'une assemblée nationale unique, il sentit cependant qu'une institution aussi dangereuse avait besoin d'un modérateur ; et il voulait à côté d'elle une espèce de jury, avec un simple droit de conseil, et que, dans le cas du *veto* royal, une nouvelle assemblée fût convoquée pour statuer définitivement : on voit, dans ce système, qui n'était qu'une rêverie, l'idée dominante de la souveraineté du peuple, dont le duc était partisan. La tête ainsi remplie de conceptions philosophiques, il devait être l'adversaire des autorités religieuses ; il demanda, le 30 octobre 1789, que la question relative à la spoliation du clergé fût décidée sans désenparer : on sait qu'elle le fut le 2 nov. suivant. Il désirait cependant que les titulaires des bénéfices en conservassent le revenu jusqu'à leur mort. Le 25 février 1790, il discuta l'importante question de la successibilité : « Je regrette, dit-il, » que le temps ne soit pas arrivé » d'établir le partage égal des biens » entre les enfants d'une même famille. Je vote pour la suppression » entière du droit d'aînesse ; mais je » voudrais que cette suppression ne » frappât point les personnes actuellement mariées. » Dans les questions sur l'éligibilité, il se trouva encore en opposition avec Mirabeau : celui-ci aurait voulu que les enfants qui n'auraient pas acquitté les dettes d'un père mort insolvable, ne fussent point éligibles ; le duc fit rejeter cette proposition : quant à l'éligibilité en général, son avis était que les députés au corps législateur fussent

choisis dans toute la France, que, dans aucun cas, les choisisent circonscrits dans les localités. Il combattit l'avis de ceux qui vinrent à faire décréter qu'un membre de l'assemblée ne pouvait accepter de place du gouvernement (Voy. ROBESPIERRE). Il aurait aussi voulu que les députés élus pussent faire partie de la législature suivante : on sait que ces propositions furent également rejetées. Pendant le cours de la session, le duc de la Rochefoucauld fut plusieurs fois sur les finances. Il fut membre du comité établi pour préparer les travaux sur cette matière, et fut souvent le rapporteur. On ne peut que regretter de ne l'avoir entendu, le 5 octobre 1789, attaquer avec violence la déclaration très-sage du roi, qui ne pouvait *accepter* quelques articles éparés de la future constitution, qui lui étaient réellement imposés avec une tyrannie dont le duc était ainsi le complice. Le monarque savait qu'une telle institution ne pouvait être jugée que dans son ensemble. Dans une autre circonstance, le duc de la Rochefoucauld fut aussi très-occupé : il s'agissait de savoir si l'on déciderait sur la religion catholique, jusqu'alors si prédominante en France ; on n'osait la proscrire, mais on voulait lui enlever la suprématie dont elle devait jouir. Pour arriver à ce but, le Prieur proposa, le 13 avril, de retirer aux ecclésiastiques les biens de l'Église qu'ils administraient encore, d'en confier la surveillance aux départements, et de les en vendre : cette proposition fut le signal d'une des plus violentes discussions qui aient eu lieu à cette époque. L'archevêque d'Aix, Boisges, renouvela la proposition qu'il

ment faite d'un emprunt de cent millions sur les biens, et déclara que si cette proposition était écartée, ses collègues prendraient plus part aux discussions ; mais qu'ils réclameraient conformément aux droits de la conscience spirituelle et aux statuts de l'église gallicane. Au milieu de cette discussion, Dom Gerle, chancelier et député réformateur, crut la paix en proposant de reconnaître que la religion catholique, apostolique et romaine, était et serait la religion de la nation, et la religion que le culte public serait au premier mouvement même du parti révolutionnaire fut dirigée à cette motion ; et le côté gauche demanda qu'on allât aux voix. Les révolutionnaires sentirent que d'une pareille délibération dépendait le succès ; ils l'évitèrent par une motion, qui obligea de la passer, et ils firent la loi. Dom Gerle, qui, le lendemain, présenta sa motion : mais le côté gauche s'en empara, et les discussions plus vives recommencèrent. Dans cet état de choses que de la Rochefoucauld fit la motion dont voici le texte : l'Assemblée nationale, considérant qu'elle n'a ni ne peut avoir le pouvoir à exercer sur les sciences et sur les opinions diverses ; que la majesté de la loi et le respect qui lui est dû ne permettent pas qu'elle devienne l'objet d'une délibération ; considérant que l'attachement de l'Assemblée nationale au culte catholique, apostolique et romain, ne peut être mis en doute dans le moment même où ce culte va être porté à la première classe des dépenses publiques, et où, par

un mouvement unanime, elle a prouvé son respect de la seule manière qui pouvait convenir au caractère de l'Assemblée nationale, a décrété et décrète, qu'elle ne peut ni ne doit délibérer sur la proposition faite, et qu'elle va reprendre l'ordre du jour sur les biens ecclésiastiques. Cette déclaration, qui fut adoptée, n'altéra en rien la réputation philosophique du duc : il continua de voter avec le côté gauche, et soutint même une motion de Péthion et de ses amis, qui voulaient que la liberté de la presse fût indéfinie. Il fut cependant un des défenseurs du marquis de Bouillé, pour sa conduite à Nancy. Lors de la formation des nouvelles autorités, il devint membre du département, qu'il présida : il y fit ses efforts pour l'exécution des lois et le maintien de l'impraticable constitution de 1791 ; mais il n'éprouva que des désagréments, et ne put empêcher le désordre. Sous l'Assemblée législative, il fut du nombre des administrateurs qui prièrent le roi de mettre son veto sur le décret tyrannique rendu contre les prêtres insermentés : il contribua aussi à la délibération départementale qui suspendit Péthion, maire de Paris, et Manuel, procureur de la commune, pour leur conduite lors des événements du 20 juin 1792. Mais le parti de ces deux hommes qui dominait alors, ne cessant point de l'insulter, et de le poursuivre, il donna sa démission, et crut devoir s'éloigner de la capitale, lors de la révolution du 10 août : malheureusement il avait joué un rôle trop important pour espérer d'être oublié. Il fut découvert dans sa retraite : des assassins de septembre furent envoyés à Gisors, où il se trouvait, et il fut massacré

le 14 de ce mois, à l'âge d'environ soixante ans (1). Sa mère, qui vivait encore, n'échappa que par hasard aux poignards des assassins. « La fin tragique du fils (dit M. Hue), a fait payer chèrement à la mère les faux principes qu'il en avait reçus » (*dernières années de Louis XVI*, pag. 250).

B—U.

ROCHEFOUCAULD - BAYERS (FRANÇOIS-JOSEPH DELA), né en 1735, évêque de Beauvais, en 1772, et, à ce titre, pair de France, fut député du clergé du bailliage de Clermont-en Beauvaisis, aux états-généraux, en 1789. Y ayant professé les principes de la religion et de la monarchie, il fut enfermé aux Carmes, dans le mois d'août 1792. — Son frère, Pierre-Louis de LA ROCHEFOUCAULD-BAYERS, né en 1744, fut agent-général du clergé, en 1775; évêque de Saintes, en 1782, abbé de Vauluisant, etc. Nommé député du clergé de la sénéchaussée de Saintes, en 1789, il fut l'un des signataires de la protestation du 12 septembre 1791. Étant allé joindre dans la prison, par pure amitié, l'évêque de Beauvais, sans qu'il existât contre lui aucun ordre d'arrestation, il subit le même sort. Pendant qu'on massacrait l'archevêque d'Arles (Dulaud), les deux prélats que nous venons de nommer, étaient avec les autres prêtres enfermés dans l'église des Carmes, à genoux au pied de l'autel; une grille seulement les séparait des assassins. Ceux-ci firent sur eux plusieurs décharges de leurs fusils, à bout portant, et en tuèrent la plus grande partie. L'évêque de Beauvais survécut à ce premier massacre; l'évêque de Saintes eut la jam-

be cassée d'une balle. Alors la multitude de ces hommes furieux se dispersa dans le jardin, pour se réunir à ceux qui avaient commencé à tuer les prêtres éparpillés dans ce clos. A la fin, les scélérats s'assemblèrent au pied de l'escalier qui descendait au jardin. C'était là qu'ils massacraient, l'un après l'autre, les victimes. Lorsque le tour de ceux de Beauvais fut arrivé, ce fut le tour de l'évêque de Beauvais. Il se leva tranquillement, et se précipita au martyre. L'évêque de Beauvais fut un des derniers qu'on tua. Les gendarmes de garde entourèrent son lit; ce qui donna quelque peine à le trouver. Étant égaux en nombre aux assassins, ils laissèrent à leur tour celui aux jours duquel ils semblaient avoir le devoir de veiller. Le prélat ne put se soutenir; il répondit aux gendarmes, qui lui ordonnaient de se lever: « Je ne refuse point d'aller mourir comme les autres; mais j'ai la jambe cassée: je vous prie de m'aider, et j'irai volontiers au martyre. » Deux brigands le prirent par les bras, l'entraînèrent; et il tomba au bas de l'escalier, le corps baigné de son martyre. La veille de sa mort, ces deux frères avaient été envoyés dire à leurs gens d'aller d'acquiescer, sans délai, à tout ce qu'ils pouvaient devoir. — Charlotte de LA ROCHEFOUCAULD, sœur des précédents, demeurant à la besse de Notre-Dame de Soissons, depuis 1778, après avoir exercé les mêmes fonctions au Palais-Royal pendant dix ans, mourut à Soissons le 27 mai 1806, âgée de soixante-quatorze ans. Emprisonnée pendant le règne de la terreur, réduite à l'indigence, et subissant du faible travail de quelqu'un

(1) Et non de 83, comme le dit le nouveau Dictionnaire histor., crit. et bibliogr.

qui instruisaient la jeunesse , porta toutes ces traverses avec sagesse et science angélique, et fut toujours un exemple des vertus chré-

L—P—E.

ROCHEFOUCAULD (DOMINIQUE), cardinal et archevêque de Bourges, né en 1713, à Saint-Elpis, de Mende, était d'une bravoure et ignorée, que découvrit le comte de Choiseul, évêque de Mende, pendant la visite de son diocèse. Il instruisit de sa découverte le comte de Bourges, M. Fréromé de la Rochefoucauld (pag. 309 ci-dessus). L'archevêque se fit un devoir de tirer de sa retraite une portion de sa famille, et appela auprès de lui le jeune comte, et se chargea de diriger ses études. Il l'envoya au séminaire d'Albi, et le prit ensuite pour son secrétaire. L'albé de la Rochefoucauld en exerça plusieurs années les fonctions, et fut nommé, en 1747, évêque d'Albi ; il fut sacré, l'année suivante, par ce même évêque de qui il devait son élévation. Le comte de Bourges, membre des assemblées du clergé en 1750 et de 1755, il soutint, dans la première, les privilèges de son corps, et se rangea dans la secte avec le cardinal son oncle, et les autres évêques qui adoptèrent ces mesures de conciliation sur lesquelles on agita alors dans l'Église de France. Il fut pourvu de la cure de Cluni, en 1757 ; et, l'année suivante, transféré au siège de Bourges. La justice et le désintéressement qu'il fit éclater à l'égard de son voisin château de Gaillon, sa douceur, ses manières sympathiques, lui concilièrent les cœurs à Rouen comme à Albi. Ce fut le premier qui adhéra aux décisions de l'assemblée du clergé, de

1765. Le 1^{er} juin 1778, il fut déclaré cardinal sur la présentation du roi ; et il présida les assemblées du clergé de 1780 et de 1782. Ce fut sous ses auspices que parut, à Rouen, une collection de Traités de théologie, rédigés par MM. Baston et Toussaint. Il faisait de ses revenus l'usage le plus honorable. Tout semblait lui promettre une vieillesse heureuse, quand la révolution éclata. Le cardinal fut député aux états-généraux, et se trouva présider la chambre du clergé. Il vota, ainsi que la majorité de son corps, pour la séparation des trois ordres, et ne se réunit au tiers que sur l'invitation expresse du roi, et en déposant sur le bureau une protestation pour la défense des droits de son corps. Il eut part depuis à toutes les mesures adoptées par le clergé, et présida aux réunions d'où sortit l'*Exposition des principes*. On surprit un jour une de ses lettres où il s'élevait contre les innovations ; et il fut dénoncé en pleine assemblée ; sans se laisser intimider par le bruit, le cardinal se leva, et dit avec calme :

Oui, Messieurs, j'ai écrit la lettre qu'on vous dénonce, et j'ai dû l'écrire ; elle renferme mes véritables sentiments. Un violent orage s'éleva contre lui : toutefois on ne prit, à son égard, aucune mesure fâcheuse. Le prélat ayant refusé le serment, on s'occupa de lui nommer un successeur, suivant les formes nouvelles : il écrivit, le 23 janvier 1791, aux électeurs, pour leur représenter l'irrégularité de leur opération ; et le 20 février suivant, il publia une instruction pastorale contre la constitution civile du clergé. La crainte ne l'empêcha jamais de se montrer à l'assemblée dans les circonstances les plus difficiles ; et la perte de ses revenus n'altéra point sa constante sé-

renité. Il se résigna aux privations, et mit gaiement la réforme dans sa maison. Un des derniers à quitter la France, il ne partit qu'après le 10 août 1792, s'embarqua, le 20 septembre, à Boulogne, passa dans les Pays-Bas, et habita successivement Maestricht, Bruxelles et Munster. Il arriva dans cette dernière ville en juillet 1794; et ce fut le terme de son exil. Les Français et les étrangers admirèrent également son courage et sa résignation : le prélat trouvait encore le moyen de partager avec les malheureux le peu qui lui restait; et l'on dit qu'il refusa les offres de sa famille et celles de Pie VI. Il mourut à Munster, le 23 septembre 1800, étant dans sa quatre-vingt-neuvième année. Le grand chapitre le fit inhumer dans un caveau de la cathédrale; et son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Jarry. Ce Discours, qui fut imprimé à Anvers, in-4°, est écrit avec talent, et fait bien connaître les vertus du prélat; il est suivi d'une épitaphe honorable pour sa mémoire. P—C—T.

ROCHE - GUILHEM (M^{lle}. DE LA), est auteur d'un assez grand nombre de romans mal écrits, mais qui ne manquent pas d'intérêt. On ignore l'époque et le lieu de sa naissance : ce n'est que d'après la date de son premier ouvrage, qu'on peut conjecturer qu'elle est née vers 1653 (1). Comme elle s'est permis plusieurs fois des invectives contre la cour de Rome et les ecclésiastiques, l'abbé de Laporte en conclut qu'elle était de la religion réformée. Il paraît que M^{lle}. de La Roche-Guilhem habita Paris jusqu'à la révocation de

l'édit de Nantes, et qu'alors elle se retira en Hollande : jouissant d'une fortune suffisante, elle put consacrer ses loisirs à la culture des lettres; et si elle n'obtint point par ses écrits la même réputation que quelques-unes de ses contemporaines, elle n'éprouva pas non plus les mêmes disgrâces. Sa vie fut paisible, et elle échappa aux infirmités de la vieillesse; car elle mourut en 1710, n'ayant pas encore atteint sa soixantième année. (2) On s'aperçoit aisément qu'elle avait pris pour modèles les ouvrages de M^{lle}. Scudéri, qui jouissaient alors d'une grande vogue, mais qui n'en sont pas moins oubliés maintenant, ainsi que ceux de ses imitateurs (Voy. SCUDÉRI). On a de M^{lle}. de La Roche-Guilhem I. *Asterie* ou *Tamerlan*, Paris, 1675, 2 vol. in-12 : c'est par erreur que quelques biographes ont attribué ce roman à M^{me}. de Villedieu, et qu'il a été inséré dans le Recueil de ses œuvres (V. VILLEDIEU). II. *Histoire des guerres civiles de Grenade*, traduit de l'espagnol, ibid., 1683, 3 vol. in-12. Selon Lenglet Dufresnoy, il y a du roman dans cet ouvrage. III. *Le Grand Scanderberg*, nouvelle, 1688, in-12. IV. *Zingis*, histoire tartare, la Haye, 1691; Leyde, 1692, in-12; et insérée dans un Recueil d'*Histoires tragiques et galantes*, Amsterdam, 1715, 3 vol. in-12; historiette passable, dit Lenglet Dufresnoy, mais dont le dénouement n'a ni la beauté, ni l'extraordinaire qu'il devrait avoir. V. *Nouvelles historiques*, Leyde, 1692, in-12. VI. *Amours de Neron*, la Haye, 1695, 1713, in-12. VII. *Trioviste*, histoire romaine, ibid.,

(1) Si l'on place, comme l'abbé de Laporte, la naissance de M^{lle}. de La Roche-Guilhem à l'année 1663, il faudrait en conclure qu'elle avait l'esprit très-précoce, puisqu'elle aurait publié son premier ouvrage à douze ans.

(2) Elle mourut en Angleterre, selon Dumasart (Notes sur les Lettres de Bayle.)

97, in-12. Le plan en l'abbé de Laporte, dans poèmes épiques : les événements enchaînés avec art ; et assez bien soutenue : style, il est plus sura- convenait au temps où leur. VIII. *Histoire des* contenant ce qui s'est plusieurs règnes, in-12, Amsterdam, 1699), 1708, même format. itique assure que, parmi oires qui font la matière petits volumes, il en est la grandeur des événements dignité des personnages, être le sujet de quelque C. *L'Amitié singulière*, 1708 ; insérée dans le t on a parlé plus haut. X. *Œuvres, contenant des dantes*, ibid., 1708, in-12 d'Angoulême ; Adélaïde Hongrie ; Agrippine, et sont les sujets des quatre ne renferme ce volume. able que c'est ce même i reparut sous le titre *diverses*, contenant quel- es galantes, Amsterdam, 1702. XI. *Aventures Grenade*, 1710, in-12. Le but est de donner une idée et de la galanterie des Grenade. L'abbé de La- consacré plus de soixante nalyse des principaux ou- III^e. de La Roche-Guilhem, ne III de l'*Histoire litté- mmes françaises*. W—s. JAQUELEIN (HENRI DE des héros de la Vendée, rquis de La Rochejaque- l'homme du Poitou, colo- niment Royal-Pologne ca- quit, en 1773, au château

de la Durbelière, près Châtillon, et fut élevé à l'école militaire de Sorèze. La révolution l'ayant surpris dès l'âge de seize ans, il ne suivit point son père dans l'émigration ; et il crut pouvoir défendre le trône dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. La journée du 10 août trompa ses espérances. Ce fut alors que, s'éloignant de la capitale, il dit : « J'irai dans ma province ; et bientôt l'on entendra parler de moi. » On le vit en effet, dans le Poitou, déplorer les suites du premier soulèvement de Bressuire, où les paysans royalistes venaient d'être défaits par les révolutionnaires. La Rochejaquelein se retira dans la terre de Glisson, près Parthenay, chez le marquis de Lescure, son parent et son ami. Unis tous deux par les mêmes sentiments, à-peu-près du même âge, ayant les mêmes intérêts, ils aspiraient secrètement à l'honneur de participer au rétablissement de la monarchie. Ils n'apprirent que par des bruits vagues le nouveau soulèvement du 10 mars 1793. Ils flottaient entre l'espérance et la crainte, lorsqu'un paysan de Châtillon vint annoncer à La Rochejaquelein que les habitants des paroisses circonvoisines, impatientes de se réunir aux insurgés, couraient aux armes, et le demandaient pour chef. « L'honneur m'appelle, s'écrie » le gentilhomme vendéen, et je vole » aux combats ! » Lescure veut le suivre. C'était livrer ses parents, ses amis et sa jeune épouse à la vengeance des républicains « Mon ami, » lui dit La Rochejaquelein, modère ton impatience ; sous peu de » jours je viendrai te délivrer. » Accompagné de son guide fidèle, et armé de deux pistolets, La Rochejaquelein arrive sur le théâtre de la

guerre, joint Bonchamps et d'Elbée, apprend qu'une division ennemie pénètre dans la Vendée; et, n'écoulant que son courage, il veut arrêter le mouvement offensif des républicains. Il accourt à Châtillon, à Saint-Aubin de Beaubigné, où sont les propriétés de sa famille. A peine a-t-il paru, que des milliers de paysans des Aubiers, de Neuil, de Saint-Aubin, des Echaubroignes, des Cerqueux, d'Isernei, le proclament leur chef. La Rochejaquelein se met à leur tête, et leur adresse cette courte harangue : « Si mon père était » parmi nous, il vous inspirerait » plus de confiance; car à peine me » connaissez-vous. J'ai d'ailleurs » contre moi et ma grande jeunesse » et mon inexpérience; mais je brûle » déjà de me rendre digne de vous » commander. Allons chercher l'ennemi : si je recule, tuez-moi; si » j'avance, suivez-moi; si je meurs, » vengez-moi. » Les Vendéens répondent par des acclamations, et marchent aux républicains, qu'ils trouvent retranchés dans le cimetière des Aubiers. Ils investissent le bourg, et attaquent en tirailleurs la division du général Quétineau. La Rochejaquelein leur persuade que l'ennemi, à demi vaincu, commence à prendre la fuite. Aussitôt les Vendéens s'élancent sur les républicains, les dispersent, et s'emparent de leur artillerie. La Rochejaquelein marche à l'instant sur Châtillon et sur Tiffauges. Là, se réunissant aux autres rassemblements royalistes, il partage avec eux les munitions qu'il vient d'enlever, et, par un premier succès, relevant son parti, il lui inspire une ardeur nouvelle. La défaite des Aubiers ayant décidé le général Quétineau à évacuer précipitamment Bressuire, le marquis de Lescure en-

voya l'ordre à plus de quarante paroisses de prendre les armes. Il était déjà même à cheval, lorsqu'il vit arriver plusieurs cavaliers bride abattue, s'annonçant aux cris de *vive le roi!* C'était La Rochejaquelein qui, mettant pied à terre, s'élança dans les bras de son ami, en criant : « Je vous ai » donc délivrés! » Le château de Clisson devint à l'instant une place d'armes, et se remplit de soldats. Chaque rassemblement faisait un corps à part. Celui de La Rochejaquelein se réunit le plus souvent à la grande armée d'Anjou, qui, à cette époque, s'élevait à peine à dix-huit mille combattants, mal armés, et sans organisation fixe. Le 2 avril, La Rochejaquelein prit part au combat glorieux de Beaupréau, à la suite duquel les républicains, chassés au-delà de la Loire, n'osèrent plus, pendant trois mois, s'avancer dans le pays insurgé. La consternation se répandit à Angers, à Saumur et à Nantes. A l'attaque de Thouars, La Rochejaquelein, monté sur les épaules du brave Texier de Courlay, tire sur les assiégés, et tandis qu'on recharge ses armes, il arrache de ses mains les pierres des murailles, et commence la brèche : toute l'armée républicaine mit bas les armes, et se rendit à discrétion. A la première bataille de Fontenay, perdue par les royalistes, La Rochejaquelein commanda l'aile gauche. Peu de jours après, à la seconde bataille, il chargea avec la cavalerie, enfonça les *bleus*, et acheva la déroute. A l'attaque de Saumur, le 7 juin, il enleva d'abord le camp retranché de Varrius; et emporté par sa bouillante ardeur, au moment où l'on se battait encore à l'entrée de la ville, il met le sabre à la main, sa carabine en bandoulière, et suivi d'un seul officier (La

Beaugé), il s'élance à la fuyards; pénètre dans les vance sur la place de la , brave les coups de fusils, même plusieurs soldats rés , et renverse à ses pieds , p de sabre, un dragon qui , r lui, le pistolet à la main , e le manquer. La prise de fut l'exploit le plus étonnant éens. En cinq jours de com- avaient fait plus de douze ioaniers, pris quatre-vingts canon, des munitions cons , et la clef de la Loire. La Rochejaquelein jeta les ces immenses trophées: «Sais, dit-il, à l'un de ses officiers voyait pensif, quel est celui le plus étonné de nos suc- Comme on hésitait à lui ré- « C'est moi, ajouta-t-il. » le siège de Nantes, qui fut eureux, La Rochejaquelein umor avec sa division, tant vrir la Vendée, que pour r l'une des plus importantes ications de la Loire. Après le Nantes, il vola à la dé- pays insurgé, qui était atta- nouveau. Il commanda l'aile la bataille de Luçon, et, t la retraite, il préserva royale, et sauva les troupes et échec fut réparé le 4 sep- jour où l'armée républicaine n, assaillie dans son camp é de Chantonay, fut entière- éruite. La Rochejaquelein rné lui-même le camp, pour r et commencer l'attaque. tte époque, la Convention e ayant voté contre la Ven- guerre d'extermination, la rint si terrible, que tous les i antérieurs semblèrent n'en é que le prélude. La Roche-

jaquelein, renforçant la division de Bonchamp, emporta la position d'Érigné. Il donnait ses ordres dans un chemin creux, lorsque des tirail- leurs, s'avancant sur lui, le frappè- rent d'une balle qui lui cassa le ponce; il tenait un pistolet, et sans le quitter, il dit à ceux qui, le voyant couvert de sang, témoignaient de l'inquiétude: « Je n'ai que le ponce » cassé! » Toutefois il resta sur le champ de bataille; mais sa blessure le força de quitter l'armée le lende- main. La Vendée allait être en péril par la concentration des armées ré- publicaines: La Rochejaquelein, Stofflet et Lescure, couvrirent Châ- tillon, mais sans succès. En vain les royalistes voulurent reprendre l'of- fensive: en attaquant les républicains dans leur marche sur Chollet, ils perdirent la bataille après des pro- diges de valeur. Lescure, Bonchamp et d'Elbée y furent blessés mortel- lement. Le torrent des fuyards en- traîna La Rochejaquelein jusqu'à Beaupréau. Devenu l'ame de son parti, ce jeune guerrier, dont le courage indomptable s'alliait à la modestie la plus simple, se vit en- gagé sous ces funestes auspices, dans le passage de la Loire, qu'il désapprouvait. Sa première pensée fut de couvrir et d'assurer la retraite: il laissa d'abord une forte arrière- garde à Beaupréau; lui ordonna de se défendre, et de se porter ensuite rapidement sur les bords du fleuve. Le 18 octobre, quatre-vingt mille fugitifs avaient atteint Saint-Florent, pour passer sur la rive droite, et se soustraire au feu des extermina- teurs de la Vendée. La Rochejaquelein et Lescure s'opposaient opiniâtre- ment à ce passage ou plutôt à cette fuite. Le premier, livré au désespoir, s'écrie que l'armée est perdue; qu'il

faut combattre encore, et rester, à tout prix, sur le théâtre de la guerre. Lescure voulait mourir dans la Vendée. Mais qui aurait pu arrêter le torrent ? Il n'y avait plus d'espoir de ranimer le courage des Vendéens qu'au-delà de la Loire. La Rochejaquelein et Lescure cèdent ; et le sort en est jeté. La transmigration vendéenne fit naître une armée royale qui, le 19 octobre, se trouva réunie tout entière à Varades, sur la rive droite. Les généraux, n'ayant plus ni Bouchamps ni d'Elbée, sentirent la nécessité de se donner un commandant en chef qui eût la confiance générale. Lescure, blessé à mort, désigna La Rochejaquelein comme le seul capable de ranimer le courage des guerriers de la Vendée. Tous les chefs le nommèrent, à l'unanimité, généralissime. Aussi modeste que brave, il s'était dérobé aux regards de l'armée. On le cherche, on le trouve, les yeux mouillés de larmes, protestant qu'il ne se croit pas digne du généralat ; qu'il n'a ni assez de talent, ni assez d'expérience pour remplir des fonctions à-la-fois si honorables et si difficiles ; que ce n'est guère à vingt ans, qu'on peut, tour-à-tour, présider aux combats et aux conseils avec la même fermeté : mais l'armée entière, ne songeant qu'aux qualités héroïques de La Rochejaquelein, le proclame. Il parcourut aussitôt toute la ligne, qui fait entendre les cris répétés de, *vive le Roi ! vive La Rochejaquelein !* L'armée entière se mit en mouvement, le 20 octobre, pour une expédition sur les côtes de Bretagne, où les Anglais faisaient espérer des secours. Il fut décidé qu'on marcherait d'abord sur Laval et sur Rennes. La Rochejaquelein plaça le gros des tirailleurs et deux pièces de canon en avant, et les bagages au milieu de

l'armée. Un corps restait à Laval. A huit heures le 22, le général commença l'attaque : les ébranlés, furent hachés par les fuyards ; la déenne acheva de tuer La Rochejaquelein, sans encore un bras en état de premier à pousser son corps pour poursuivre l'ennemi charnellement, qu'il se précipita dans un chemin creux : un soldat républicain, sans balancer, il se précipita sur l'homme, qui se mettait à se servir de son corps pour se servir de son corps. Rochejaquelein le saisit par sa singulière adresse de cheval, il presse son corps avec un seul bras, le fait tomber de la terrasse. Les Vendéens se précipitent, et veulent tuer le soldat qui se mesure avec leur général. La Rochejaquelein s'élance à son ennemi vaincu : « tourne vers les régiments » leur que le général » sans armes et par » bras, t'a terrassé, » vie. » Laval fut cerné et toutelois il fallut lier toute l'armée ennemie par le général Lécuyer prenant l'offensive, à Laval. La bataille commença cette ville et Antrain jour et une nuit, et fut gagnée par les royalistes. La Rochejaquelein déploya les talents d'un général expérimenté. Marchant à la tête de ses siens, dirigeant les colonnes, il ne fut pas froid qui semblait ne pas avec l'impétuosité de La Rochejaquelein la perte des républicains, en bagages et c

Les royalistes, résolus de ôte, prirent la route d'Er-s dix jours de repos à Rochejaquelein, qui avait armée en trois corps, l'Ernée et de Fougères, à deux attaques brillantes. mite la route de Dol, au rcher sur Rennes. De Dol, sur Pontorson et Avrandede porter sur Granville, s de l'armée, formant à-trente mille hommes, at-succès, la place étant hé-fortifications et défendue rison exaltée et nombreu-ndécens, découragés, furent dese soulever contre leurs mandant à grands cris à ns leur pays natal. La Ro-in rappela les détache-se remit en marche. En t du rivage, les royalistes à jamais l'occasion d'ac-ar la jonction des forces avec eux, la consistan-ae et militaire qui pouvait : L'expédition que com-bord Moïra, contrariée ents, mit trop tard à la distances, les éléments, ene de Granville, cau-une des royalistes. Mais ite, jusqu'à la Loire, fut ar des combats où éclatè-veau toute leur valeur et de leurs chefs. Pontorson rd enlevé après un grand a Rochejaquelein, se diri-ite vers Dol, trouva sur outes d'Antrain et de Pon-ux armées républicaines, aient à grandes journées ouper la retraite. Il divise s forces pour faire face des . Lui-même repousse d'a-dermann sur Pontorson,

tandis que sur la route d'Antrain d'autres chefs harcelaient diverses colonnes ennemies. On se battit pendant vingt-deux heures, du 16 au 17 novembre. La Rochejaquelein, dont le cheval fut blessé, donna partout des preuves d'une haute valeur, et fit surtout admirer ce coup d'œil qui distingue les plus grands capitaines. Cette bataille ne peut se comparer qu'à celle de Laval. Les royalistes, réunis en masse, poursuivirent continuellement l'armée républicaine, la forçant sur tous les points à fuir dans le plus grand désordre. Le 22 novembre, La Rochejaquelein occupa Ernée, et le lendemain Maïenne, d'où il se dirigea sur Laval. Le 27, il sortit de Laval, et marcha sur la Flèche, où il séjourna jusqu'au 2 décembre. Le conseil vendéen y décida qu'on attaquerait Angers sans retard. L'attaque d'Angers, qui commença le 5, ne fut pas plus heureuse que celle de Granville. Ses chefs, au désespoir de ce dernier échec, et indécis sur leur marche, prirent la route du nord, tournant le dos à la Loire, et n'osant rentrer dans la Vendée par le pont de Cé, dont les approches étaient défendues. L'armée royale se porta sur la Flèche par Baugé : arrivée devant la Flèche, elle trouva le pont sur la rivière du Loir, coupé, et la ville au-delà, défendue par une forte garnison. Placée ainsi entre la rivière et l'armée républicaine qui marchait pour la combattre de nouveau, sa position était effrayante. La Rochejaquelein prend alors un parti décisif. Il remonte la rivière à la tête de 400 cavaliers choisis, dont chacun portait un fantassin en croupe; et trouvant un gué près d'un moulin, il passe le premier sur une chaussée convertie d'eau : le reste suit, surprend et culbute la garnison; il s'em-

pare du faubourg, s'y retranche et rétablit le pont. La ville est prise; et La Rochejaquelein, par son action d'éclat, sauve l'armée. Le 10 décembre, il se remet en marche, et s'avance vers le Mans, espérant y trouver des vivres et des amis, car l'armée accablée de privations était aux abois. S'étant rendu maître du Mans, il y passa tranquillement la journée du 11 : mais le lendemain il fut attaqué, sur les trois routes du sud, par toutes les forces républicaines, qui avaient pour chef le général Marceau. On sait que la bataille du Mans, livrée le 13 décembre, fut en quelque sorte le tombeau de l'armée vendéenne. Là commença du moins sa dissolution. La Rochejaquelein, voyant la bataille perdue, s'était efforcé, pour éviter un massacre général, de mettre quelque ordre dans la retraite. Il rassembla le peu de cavaliers qu'il rencontra sur son passage, et gagna la route de Laval, la seule qui fût encore libre : elle était couverte de fuyards; il en rallia un assez grand nombre, et pénétra le soir même dans Laval avec ces débris. Le lendemain, il arrive à Craon avec sa troupe fugitive, que les républicains harcelaient, et dont il pressait la retraite. Ses soldats, livrés à une sombre inquiétude, marchent nuit et jour, espérant traverser la Loire à Ancenis. Le 15, il occupe Pouancé, et le lendemain Ancenis, où il entre le premier sans éprouver de résistance. Il n'y avait là ni bateaux ni pontons; et la rive opposée était au pouvoir de l'ennemi. Nul n'osait tenter ce passage. Sur l'autre rive, on aperçoit quatre barques chargées, dont on espérait s'emparer et se servir. La Rochejaquelein s'offre d'aller lui-même reconnaître l'autre rive. Il se jette, avec Stofflet et Laville de

Baugé, dans un bat étang voisin, et qu'il sur un chariot. Tous deux, les yeux ce frôlant La Rochejaquelein, il le son cheval qui le traîne le batelet, sans dis s'enfoncer, revient après une demi-heure le courant, parvi opposé, au moment arrivait successivement à construire de tenter aussi le passage subite des républicains de renoncer à le vit alors se disperser ceux de cette armée jours auparavant, men envahissait le Maine. La plupart de ces périr en braves dans Savenay. Cependant lein, suivi de Stofflet Langerie et d'un nombre de soldats qui avaient au gauche à Ancenis, une patrouille, qu'ils bords du fleuve et du tachment. Resté avec pagnons d'armes, dans l'intérieur du pays, née entière dans une frayante, n'apercevant des traces de dévastation sur ses pas au. Après vingt-quatre heures et de fatigues, ils parurent en métairie habitée. Là le; le fermier leur frugal. A peine ont-ils de nourriture, que, comme un besoin du repas tout habillés sur une Bientôt leur hôte accablé de l'approche d'un

avec instance de fuir au
 « Ami, lui répond La Ro-
 lein, lors même que nous
 périr ici, on ne nous
 ait pas au sommeil qui
 ble, et qui nous est encore
 ssaire que la vie. Retire-
 isse à la Providence le soin
 : conservation. » Les ré-
 survinrent, et, accablés
 tigue, s'endormirent au-
 tre Vendéens, de l'autre
 neule. A la pointe du jour,
 aquelein, éveillé par ses
 agnons d'armes, s'éloigne
 âte, et, s'enfonçant avec
 es bois, se dérobe à l'en-
 lant deux jours, ils ne vé-
 du pain enlevé aux sol-
 ombaient isolément sous
 s. A mesure qu'ils péné-
 s Châtillon, La Rocheja-
 trouvait de ses partisans.
 e desir était de combattre
 leur tête. Tourmenté du
 mer de la défaite du Mans,
 e et récente séparation de
 , il était abîmé de déses-
 cherchait que les occasions
 les armes à la main. Lais-
 au hasard, il traverse de
 de Châtillon, où les répu-
 aient un poste, ne répond
 ui vive de la sentinelle,
 u péril à force d'audace,
 près Saint-Aubin de Beau-
 ouve sa tante, Mme. de La
 elein, qui était cachée dans
 rie voisine. Il passe trois
 el'e, et n'en reçoit que des
 eines de fermeté. « Si tu
 lui dit au moment de leur
 ion cette femme résignée,
 orteras mes regrets et mon
 » Les ruines du château
 ehere, que les républicains
 vrent aux flammes, lui ser-

virent d'asile. Le bruit de son ar-
 rivée et quelques indices sur le lieu
 de sa retraite, l'exposèrent aux per-
 quisitions d'un détachement qui vint
 fouiller ce château; il ne s'y déroba
 qu'en se tenant couché sur l'entable-
 ment des murs encore debout de la
 façade principale. C'était ainsi que,
 bravant les dangers, il préparait
 tout pour reprendre les armes. Ins-
 truit que Charette vient d'entrer dans
 le Haut-Poitou, il se porte à sa ren-
 contre, voulant concerter avec lui
 les opérations qu'il médite. Mais,
 peu content de l'accueil de ce chef,
 qui, le quittant, lui dit : « Je pars
 » pour Mortagne; si vous voulez me
 » suivre, je vous ferai donner un
 » cheval. » — « Moi vous suivre,
 » répond fièrement le généralissime
 » de la Vendée, sachez que je suis
 » accoutumé à être suivi moi-même,
 » et qu'ici, c'est moi qui comman-
 » de. » En effet, huit cents Ven-
 déens abandonnèrent, le même jour,
 le chef du Bas-Poitou, et reconnurent
 La Rochejaquelein pour leur géné-
 ral. C'était au moment même où les
 républicains mettaient tout à feu et
 à sang dans la Vendée avec leurs co-
 lonnes infernales. Le général Corde-
 lier, commandant l'une de ces colon-
 nes, eut trois engagements sérieux
 avec La Rochejaquelein, qu'il ne put
 entamer. Le chef vendéen, voyant
 grossir l'orage, se replia sur la forêt
 de Vezin, pour s'assurer une retraite.
 Là, s'étant mis sur la défensive, il fit
 construire, dans la forêt, des barra-
 ques, où il se cantonna avec ses meil-
 leures troupes, après avoir établi un
 poste sur la route de Chollet. Instruit
 de tous les mouvements de l'ennemi,
 il revint au même plan qu'on avait
 suivi pendant son absence, et se bor-
 na, pendant le reste de l'hiver, à com-
 per les communications des républi-

cains, à enlever leurs patrouilles, leurs escortes et surtout leurs munitions. Il s'empara ainsi de plusieurs convois. Dans une rencontre imprévue, il prit un adjudant-général, sur lequel il trouva l'ordre de donner des sauf-conduits aux paysans vendéens, de se saisir ensuite de tous ceux qui en seraient porteurs, et de les fusiller indistinctement. La Rochejaquelein se hâta de faire afficher cet ordre barbare dans toutes les paroisses environnantes. Les paysans indignés, n'ayant plus aucune sûreté, se réunirent à lui en plus grand nombre. Se voyant en état de sortir de la forêt, il reparait à la tête d'un rassemblement, et menace tour-à-tour les divers cantonnements qui l'environnent. Serré de près par le général Cordelier, il élude d'abord le combat, assaillit ensuite ce général à plusieurs reprises, et obtient quelques succès. Bouillant et impétueux, il harcèle sans cesse son ennemi, qu'il tient en échec. Ce jeune guerrier, qui, après la défaite du Mans, s'était écrié : « Que ne suis-je mort au » champ d'honneur ! » s'était souvent battu en capitaine expérimenté dans les combats précédents ; mais navré de la malheureuse issue de l'expédition d'Outre-Loire, il ne montrait plus que la témérité d'un soldat. Depuis sa rentrée dans la Vendée, il semblait pressentir la chute de son parti, et ne pas vouloir lui survivre. Le 4 mars 1794, Nouril-le près Chollet fut témoin de sa dernière expédition. La garnison de Chollet étant sortie pour incendier ce bourg, La Rochejaquelein l'attaqua au moment où elle y mettait le feu. Entourés par les Vendéens, plusieurs soldats périrent dans les flammes ; d'autres s'élançèrent à travers les rangs ennemis. La Rochejaquelein les

poursuivit avec acl
voyant, derrière une
diers qui échappaient
« Rendez les armes,
» fais grâce. » Tor
à genoux, comme
La Rochejaquelein
cheval, veut les int
les représentations d
suite, qu'il laisse der
deux grenadiers, qui
prononcer le nom
liste, se dévoue ; e
Rochejaquelein se p
voir de lui son arme
juste, et tire à bout
frappe le front de La
qui tombe, et expir
ficiers accourent, e
massacrant son me
de La Rochejaquelei
même place où il a
d'un coup mortel.
les républicains don
à la mémoire de ce h
Henri de La Rocheja
tempérament robu
un cheval avec grâ
sionné pour la cha
ces violents ; il avai
aquilin, la mine gu
blait né pour les co
agé de vingt ans, il
méde tous les talen
guerre. Dans les co
toujours l'avis le pl
était trop modeste p
prévaloir : au cont
volontiers à l'opinio
la maturité seublai
de lumières et d'exp
» dez, disait-il, e
Mais, dans les dang
raient à lui, tous ré
dres. N'ayant d'au
celui de la guerre,
la politique ; et, tel

semblait appartenir aux roïques de la chevalerie. combats, il s'abandonnait ment et à la gaité de son développant son grand caractère dans les moments d'effusion. L'effusion était pleine de noblesse. Ses yeux, vifs, devenaient si ardents, si fiers au milieu des combats, son regard semblait alors l'œil de l'aigle. » Tel fut cet homme, à vingt-deux ans général d'une armée qui venait de remporter, en dix ans, de nombreuses victoires, dans les circonstances les plus difficiles où une armée se trouve. B—P.

LA ROCHEJAQUELEIN (Louis DUMARQUIS DE LA), frère puîné, né, en 1777, à La Rochejaquelein, n'alla pas à la guerre, lorsque la révolution vint bouleverser le monde. Il suivit son père en Allemagne, à seize ans, il fit ses premières armes dans le régiment de la garde, puis entra au service de cette armée, et mit à la voile pour l'Amérique, où il fit deux campagnes, l'évacuation de cette île le ramena en Europe, il rentra en France en 1801, et y épousa la fille du marquis de Lescure, fille de Donissan; ces noms se trouvaient unis. En 1802, qui régnait, cherchant à gagner le marquis de La Rochejaquelein, par l'appât des richesses et des honneurs : mais ses sentiments et dans l'âme. La Rochejaquelein restant en Poitou, tantôt au camp de Citran, près Bordeaux. Ses refus firent comprendre, avec quelle ardeur il servi-

rait son roi légitime. Deux fois il fut à la veille de donner à la Vendée le signal d'une nouvelle insurrection, et deux fois les hésitations de l'Europe firent avorter ses projets. Pour sonder les esprits, il parcourait sans cesse la Guienne et la Vendée, où le nom seul qu'il portait pouvait rallier en un moment quarante mille royalistes. Dès le mois de mars 1813, il se concerta avec un envoyé du roi; et quand le parti royaliste fut de nouveau formé à Bordeaux par le concours de son active impulsion, il fut choisi pour aller présenter à Mgr. le duc d'Angoulême, alors à Saint-Jean de Luz avec l'armée alliée, l'hommage de cette ville fidèle. Le plus heureux succès couronna cette entreprise, dont le marquis de La Rochejaquelein brava tous les périls. Les Bordelais reçurent avec enthousiasme le prince libérateur, et témoignèrent leur reconnaissance au gentilhomme venéen, qui leur avait préparé un si beau triomphe. Son rang et les services qu'il venait de rendre le plaçaient naturellement auprès du trône que la Providence venait de relever. Le roi le nomma chef d'un des corps militaires de sa garde (commandant des grenadiers-royaux), l'élevant ainsi au grade d'officier-général. Quand, au 20 mars 1815, la trahison eut réduit le monarque à ne pouvoir plus opposer à la révolte que les regrets impuissants d'un peuple désarmé, le marquis de La Rochejaquelein réunit le petit nombre de braves qu'il commandait, aux serviteurs fidèles qui se seraient dévoués pour sauver l'état, si l'état avait pu être sauvé par leur courage et leur dévouement. Il protégea la retraite du roi jusqu'aux frontières du nord, et de là jusqu'à Gand. Mais le repos momentané qui allait succéder à cette grande

crise, ne pouvait convenir au preux vendéen, que l'amour de la patrie et de son roi enflammait si vivement: il fallait à son cœur intrépide une carrière toujours ouverte aux plus éclatants services et aux plus grands périls. De Gan I, il vole en Angleterre, et y sollicite des secours pour la Vendée, où le nom des La Rochejaquelein était devenu un cri d'espérance pour les braves qui avaient défendu jadis la cause des Bourbons. Le marquis obtient, pour les royalistes vendéens, une partie des secours qu'il était venu réclamer. Il va enfin paraître sur ce théâtre de la fidélité, avec les sentiments qui auraient animé les Bayard et les d'Assas dans une si glorieuse entreprise. Il remit à la voile; et le 16 mai 1815, s'effectua son débarquement sur la côte de Saint-Gilles, où il dispersa, secondé par un rassemblement des Vendéens du Marais, les employés et les soldats de Buonaparte. Il apportait des munitions, des armes et quelques subsides. En peu de jours, par la rapidité de ses opérations, il souleva et arma une grande partie de la Vendée militaire. Le succès le justifia du reproche de précipitation et de témérité. Resté à portée de la côte, le marquis sollicitait un second débarquement, et il aspirait à être reconnu général en chef, soit pour donner à l'insurrection plus d'ensemble, soit pour avoir un titre auprès de l'amiral Hottans, chargé de fournir des secours aux royalistes. On avait généralement qu'un chef unique était nécessaire pour soumettre toutes les opérations à une seule volonté. Dans une réunion à Palluau, le marquis fut reconnu par MM. de Sajouard et de Sazannet, et, à peu de jours d'intervalle, par M. d'Antichamp. Tout se

disposait alors pour un mouvement vers la côte: mais à peine des divisions furent-elles réunies à Aï que le général Travot survint, surprit et les dispersa dans une nuit nocturne. Le marquis de La Rochejaquelein, brûlant de tout réva d'abord conférer avec M. Antichamp, qui lui promet d'assistance; et il mande à son fier gendre de La Rochejaquelein, de diriger en hâte sur le Marais. L'armée royale formait quatre corps séparés et distincts. Ils se mirent en mouvement pour opérer leur concentration: mais déjà des troupes de Buonaparte, venant s'introduire dans la Vendée, divisèrent les chefs royalistes par des propositions insidieuses de suspension d'armes et de pacification. Le marquis de La Rochejaquelein a-t-il vu la naissance des propositions du côté de la police Fouché, qu'il jeta avec indignation. Tel qu'un ancien preux, qui ne reconnaît que Dieu, le Roi et leur épée, il décida à repousser toute espèce de négociation avec le gouvernement usurpateur. De là naquit une honorable dissidence avec des chefs confiants, qui penchaient à être les négociateurs. Le débarquement allait commencer le 2 juin, à Saint-Croix de Vie, et devait être préparé par les autres chefs, quand La Rochejaquelein apprit, à bord d'un navire anglais, qu'une colonne de troupes venait d'être licenciée, et que les deux autres se retiraient dans l'intérieur du pays. Dans ce moment même, le général Travot arrivait avec ses troupes à travers, pour ainsi dire, les trois corps d'armée, qui abandonnaient leur général. Pénétré d'admiration, La Rochejaquelein, qui en avait vu les nobles exemples des

des Lescure et de son illustre
se hâta de donner le signal
arquement, qu'il protégea seul
ne poignée d'insurgés. Il sou-
abord une attaque à Saint-
où une vive fusillade s'enga-
re l'avant-garde de Travot et
déens du Marais : ceux-ci eu-
avantage. Une flotte anglaise
sée du *Superbe*, du fameux
ophon et de plusieurs frégates,
cha de la côte. La Rocheja-
veillait à tout ; et malgré la
e, le débarquement ne fut pas
mpu. Les canots anglais ayant
quinze mille fusils, douze
le canon et une immense quan-
poudre, allaient et venaient
t qu'on se bătait à Saint-
Cependant le corps de bataille
vot avançait. La Rochejaque-
supposant qu'il veut forcer
age de Rié, fait cesser le dé-
ment, marche lui-même au-
de l'ennemi, dirige le convoi
Marais, et arrive à Saint-
Monts, le 3 juin, avec la
a de son frère Auguste. Là,
mal qu'une forte colonne s'ap-
: elle était commandée par le
Estève, qui, le lendemain au
u jour, se porte à la ferme
thes sur le bord du Marais.
est aussitôt donné aux roya-
le marcher à sa rencontre.
à demi portée de fusil, Estève
lui-même l'offensive ; deux
est repoussé par les Vendéens.
cevant qu'il va être tourné, il
dernier effort pour s'ouvrir
sage. Un chef de paroisse lâche
, et entraîne sa troupe. La Ro-
chelein court rallier ses soldats ;
plus fort de l'action, il est at-
une balle dans la poitrine,
et meurt au premier rang. Son
Auguste est blessé à quinze pas

de l'ennemi ; et toute la ligne est
rompue. Tel fut le combat des Ma-
thes, où finit, à l'âge de trente-huit
ans, le frère du héros de la Vendée,
comme lui digne d'y trouver l'illus-
tration. Son corps, resté sur le champ
de bataille, fut reconnu le lendemain,
et enterré en hâte dans le village du
Perrier. Le 8 février suivant, ses
restes furent exhumés pour être trans-
portés au tombeau de ses ancêtres.
Toute la population du Marais se
rendit au lieu de l'exhumation, et
paya un dernier tribut à ce brave
général. Intrépide, loyal, entrepre-
nant, communicatif et très-affec-
tueux, le marquis de La Rocheja-
quelein était doué de toutes les qua-
lités qui donnent de l'ascendant à un
chef de parti. Ses manières nobles
et affables, et surtout une chaleur
de dévouement qu'il savait inspi-
rer aux autres, lui avaient concilié
tous les cœurs. Il laissa huit en-
fants, une veuve désolée, et un
frère digne de marcher sur ses traces.
Le Roi créa son fils aîné pair de
France héréditaire ; et, le 27 avril
1817, il ordonna de déposer les
étendards de l'ancienne compagnie
des grenadiers à cheval de sa garde
entre les mains de cette illustre fa-
mille, en lui permettant d'en faire le
support de ses armes, et de les unir
par cette devise : *Vendée, Bordeaux,*
Vendée, afin de rappeler à jamais
les preuves de dévouement et de fidé-
lité que les La Rochejaquelein ont
données à leur Roi. B—P.

ROCHELLE (BARTHÉLEMY LA),
acteur comique, né à Paris, en 1748,
eut l'avantage d'obtenir du succès
au Théâtre-Français, à une époque
où les plus grands talents, les Pré-
ville, les Molé, les Contat, y étaient
encore réunis, et où le public ne ga-
tait point, comme aujourd'hui, les

acteurs, par une excessive indulgence. La Rochelle avait joué assez long-temps la comédie en province, et il était attaché à la troupe de Versailles, dirigée par la Montansier, lorsque la retraite d'Auger, valet fameux, lui permit de débiter dans la capitale, le 12 décembre 1782. Sa bonne mine, et la franche gaieté de son jeu, lui ayant concilié tous les suffrages, il fut admis au nombre des comédiens ordinaires du roi, d'abord, en qualité de simple pensionnaire (1783), puis comme acteur - sociétaire (1787). La révolution ayant éclaté, il fut mis en prison, en 1793, avec la plupart de ses camarades, pour avoir rempli, dans la comédie de *L'Ami des lois*, un rôle odieux où Marat s'était reconnu. Il ne fut rendu à la liberté qu'à la condition de s'attacher au Théâtre de la République, chaudement protégé alors par la faction révolutionnaire: mais, peu de temps après le 9 thermidor, il alla rejoindre au théâtre Feydeau ses compagnons d'infortune; et ce fut pour ne les plus quitter. La Rochelle mourut d'une maladie du cœur, le 9 avril 1807, d'autant plus regretté qu'il ne portait ombrage à personne. Naturellement ennemi du travail, et surtout des tracasseries de coulisses, il ne paraissait jamais sur la scène, que lorsque ses anciens ne trouvaient aucun inconvénient à le lui permettre. Les auteurs comiques, néanmoins, surent distinguer son talent, et lui confièrent des rôles importants dans plusieurs pièces nouvelles. Ce fut ainsi que, pour parler le langage des acteurs, il créa les rôles d'Ambroise dans le *Fi. ux célibataire*, de Robert dans l'*Avocat*, de M^r. Raffe dans les *Deux Frères*, et de Jacques Spléén dans

le *Conteur*. La Rochelle physionomie expressive. Ses traits étaient vives et déliés; il avait surtout beaucoup d'agilité et de naturel; et dire qu'une sorte d'instinct lui tenait lieu d'études après les rôles où le public le voyait le plus de plaisir, étaient valets fourbes et audacieux, n'était aux yeux des vieux amateurs et le talent d'Auger. Il ne joua avec moins de succès les gascons aigrefins, et ceux qui imitent plaisamment le langage des étrangers. Il n'y a nul doute, que cet acteur n'eût obtenu une réputation, s'il n'avait été jusqu'au terme de sa carrière la situation désavantageuse, qui n'a presque jamais permis de choisir ses rôles. C'est à cette cause, et au dérangement de sa santé, qu'il faut attribuer la médiocrité avec laquelle il s'acquitta de ses devoirs, dans les dernières années de sa vie. La Rochelle était une veuve, qui était encore peu de temps, au nombre des pensionnées par la France.

F.
ROCHELLE (NÉE DE LA)
ROCHEMAILLET. V.

ROCHEMORE ou ROCHEMORE (JACQUES DE), né à L. 1520, était d'une famille ancienne de la province de L. doc, et qui a produit plusieurs personnages recommandables dans diverses carrières. Il cultiva avec ardeur et avec succès la poésie; et fut une digne émule dans sa épouse Marguerite de Camille (nom, VI, 592). Tandis qu'il se livrait particulièrement à l'étude de la langue italienne, il savait passer dans la nôtre

le mari s'occupait plus
 ot de la littérature espa-
 blia la traduction de deux
 s fort estimés au-delà des
 savoir : *Le Favori de*
tenant plusieurs advertis-
bonnes doctrines pour les
princes et autres seigneurs
hommes qui hantent les
 yon, 1556, et Anvers,
 " ; et *Les quatre derniers*
Propos amoureux, dont
premiers, par l'injure du
été perdus et ne se trou-
mant les discours et ma-
littophaunt et de Leucippe,
 6, in-16. La première de
 s est dédiée au connéta-
 de Montmorenci. Il pa-
 lacques de Rochemore,
 1571. — Louis de Ro-
 auteur de la branche de
 fut chargé par Henri
 leurs négociations et trai-
 reines sa femme et sa
 Il tint, en 1590, les
 elai, et reçut, en 1595,
 pouvoirs pour négocier
 lement du duc de Joyeuse.
 roquement auquel il travail-
 seul, et ensuite conjoin-
 le marquis de Mirepoix,
 le Languedoc à l'auto-
 re. L'année suivante, il
 veau commis par le roi,
 quis de Mirepoix, pour
 arlement de Castel-Sarra-
 de Toulouse. L'incendie
 de Gallargues a privé la
 Rochemore des lettres
 le Henri IV ; mais l'his-
 nguedoc contient en dé-
 tat des différentes négo-
 Louis de Rochemore. Il
 question dans l'histoire
 silente Thou, qui dési-
 unage sous le nom de Ru-

pemorus. — ROCHEMORE (Jean-Bap-
 tiste-Louis-Timoléon, marquis de),
 de la même branche que le précé-
 dent, né en 1695 et mort en 1740,
 se fit connaître par plusieurs pièces
 de vers pleines de grâce et d'intérêt ;
 il était ami intime du marquis d'Ar-
 gental, et de Gresset, qui lui adressa
 une Épître qu'on a imprimée dans la
 dernière édition des œuvres de cet
 auteur :

Aimable successeur d'Horace,
 De Tibulle, d'Anacréon, etc.

On prétend que le marquis de Ro-
 chemore devint poète, pour plaire
 à une femme qui aimait la littéra-
 ture et les vers. Ses regrets sur la
 mort de cette femme, objet pour
 lui du plus vif attachement, respi-
 rent une douce mélancolie :

Aux autels du tyran des morts,
 D'une tremblante main je consacre ma lyre.
 Je ne chantais que pour Thémire ;
 Thémire a vu les sombres bords,
 Tendres concerts, charmant délire,
 Faites place à d'autres transports.
 Une douleur muette et sombre,
 Des larmes qui partent du cœur ;

N'écouter, ne sentir, ne voir que son malheur !
 Voilà les seuls tributs que je dois à son ombre.
 Soyez les garants de ma foi,

Lieux redoutés où repose sa cendre ;
 Il n'est plus de plaisir, plus de bonheur pour moi,
 Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

Cette petite pièce a été citée avec élo-
 ge par Voltaire, dont on connaît une
 épître qu'il adresse au maréchal de
 Saxe, en lui faisant passer les œu-
 vres du marquis de Rochemore, son
 ancien ami. Ce dernier est supposé
 faire lui-même de l'autre monde cet
 envoi de ses vers qu'il appelle *ses*
Folies. Il paraît qu'il n'avait rien
 imprimé. On trouve une lettre de lui
 à M. d'Argental, mêlée de vers dans
 la *Correspondance* de Grimm, pre-
 mière partie, tome II, p. 315. —
 ROCHEMORE (Alexandre-Henri Pier-
 re, marquis de), neveu du précé-
 dent, naquit à Nîmes, vers 1725,
 et fut surveillé dans son éducation,

par son oncle qui la dirigea principalement vers la littérature. Il mourut, en 1700, secrétaire perpétuel de l'académie royale de sa ville natale. Poète, érudit, historien, antiquaire, il a publié quelques *Odes*, et un Mémoire sur les anciens Volcs Arécomiques, et sur Nîmes, capitale de ces peuples, extrait d'un grand ouvrage sur les antiquités de Nîmes, entrepris en société avec le docteur Razoux (*V. cenom*). La Bibliothèque historique de la France fait mention d'un *Discours sur l'origine de la ville de Nîmes et sur le dieu Nemausus avec les inscriptions qui s'y rapportent* : il devait faire partie du même ouvrage. Le marquis de Rochemore a laissé de plus, en manuscrit, une *Tragédie imitée de l'Othello de Shakspeare*; un poème intitulé *Nemausus*, dont quelques fragments ont été imprimés dans un recueil académique; une *Vie d'Apollonius de Thyane*, et des *Mémoires sur le règne de Ptolémée Soter*. Sa seconde femme, de la maison de Vogué, restée veuve, avec un fils en bas âge, apprit le latin, afin de pouvoir le lui enseigner elle-même. Ce fils, le marquis de Rochemore, est aujourd'hui maître des cérémonies et membre de la chambre des députés.—Pierre-Joseph ROCHEMORE, frère du précédent, vicaire-général de Nîmes, jouissait de l'estime et même de l'attachement des protestants comme des catholiques. Nommé évêque de Montpellier à la suite du concordat de 1802, il refusa d'en remplir les fonctions, aimant mieux garder un poste moins élevé. Il est mort en 1811, à Nîmes, regretté de tous les partis, dont il était le conciliateur. L—P—E.

ROCHEPOSAT (HENRI - LOUIS CHATEIGNER DE LA), évêque de Poi-

tiers, issu d'une famille noble, naquit, le 6 septembre, à Tivoli, près de Rome. S'était alors ambassadeur de France près de Grégoire XIII, pour tenir la dignité et les droits de France contre les tions et les intrigues de l'É. Le jeune La Rocheposai fut avec soin. Dans ses humanités eut pour maître Joseph Scaliger, l'un des hommes les plus éclairés de son temps, sous lequel il fit des progrès. Il n'eut pas de succès dans ses cours de philosophie et de théologie. Destiné, dès ses ans, à l'état ecclésiastique, prit, à Rome, la tonsure et les ordres mineurs, et fut bientôt de plusieurs bénéfices. Il reçut de prêtrise à Paris, de Henri de Gondy, qui en fut, et qui depuis fut créé cardinal. Devenu coadjuteur de Georges de Saint-Belin, évêque de Poitiers, La Rocheposai lui succéda en 1617, à l'assemblée des notables, convoquée à Rouen par Gaston de France, Louis XIII, alors âgé de neuf ans (1). Il se trouva à Bordeaux, et à l'assemblée du clergé, en 1628. Protecteur des congrégations religieuses, et de l'utilité dont elles peuvent quand elles sont édifiantes, à Poitiers une communauté de laïcs, et à Loudun des religieux du Calvaire. Par ses soins, les villes de son diocèse jouirent d'avantage d'avoir dans leurs établissements pieux, de l'autre sexe. Le Poitou avait

(1) On pense bien qu'un président était pas sans guides. C'étaient les cardinaux de Rouen et François de La Rochefoucauld, chargés de l'assister.

nouvelles erreurs. L'évêque, voyant la voie de la double la persuasion, eut la conduite de ramener au giron de l'Église un grand nombre de ceux qui s'étaient embrassés. C'est sous le pontificat de ce prélat qu'eut lieu, à La Rocheposai, le fameux procès d'Urbain VIII (V. GRANDIER, XVIII), à La Rocheposai était en liaison étroite avec le célèbre Du Hauranne, connu sous le nom de Saint-Cyran. C'est à son signation que celui-ci fut arrêté en 1620, de l'abbaye de ce diocèse passa plusieurs années à l'évêque, en qualité de son confesseur. Le prince de Condé, brouillé avec la cour, envisageait le projet de s'emparer de La Rocheposai. L'évêque fit prendre les armes aux habitants, se mit à leur tête, et, lorsque le prince se présenta, on lui ferma les portes de la ville.

La conduite du prélat, en matière de religion, parut à quelques personnes conforme aux canons. Le Saint-Cyran en prit la dénomination un ouvrage paradoxal et d'érudition, intitulé : *Apologie de Henri-Louis Chateigner de La Rocheposai, évêque de Poitiers contre ceux qui disent qu'il n'est permis aux ecclésiastiques de recourir aux armes, en cas de nécessité* 1615, in-8°. On a de lui un recueil des axiomes de philosophie et de théologie. II. *Exercices ad diversos Scripturæ liberos*, 1640, in-fol. Ces traités avaient paru séparément : 1°. *In Genesim*, 1628. — 2°. *In Exodum et in Leviticum*, Josué et Judi-

cum, 1629, in-4°. — 3°. *In quatuor libros Regum*; — 4°. *In librum Job*, 1628; — 5°. *In Prophetas majores et minores*, Paris, 1630; — 6°. *In quatuor Evangelia*, Paris, 1626; — 7°. *In Acta apostolorum*; — 8°. *Remarques françaises sur saint Matthieu*, 1623, in-4°. III. *Nomenclator S. R. E. cardinalium qui ab anno 1000 commentati sunt*, Rouen, 1653, in-4°. C'est une bibliographie fort sèche et incomplète des cardinaux qui sont auteurs. IV. *Dissertationes ethicæ politicæ*. Ce savant et laborieux prélat, frappé d'une attaque d'apoplexie, mourut le 30 juillet 1651. Ses restes, portés à La Rocheposai, furent inhumés dans la chapelle du château. L—Y.

ROCHERS (DES). Voy. DESROCHERS.

ROCHES (DES). V. DESROCHES.

ROCHESTER (JEAN WILMOT, comte DE), courtisan célèbre par son esprit et par ses aventures romanesques, naquit en 1648, à Ditchley, dans le comté d'Oxford. Il était fils de ce comte de Rochester, plus connu sous le nom de lord Henri Wilmot, qui prit une si grande part aux guerres civiles du règne de Charles I^{er}, et qui, toujours fidèle à la cause des Stuarts, assura la fuite du jeune Charles II, après la perte de la bataille de Worcester, et mourut avant la restauration de 1660. Le jeune Rochester commença son éducation à l'école de Burford. Il y fit de grands progrès dans l'étude de la langue latine, et se rendit familiers tous les auteurs classiques, qu'il ne cessa de lire avec enthousiasme jusqu'à la fin de sa carrière, toutes les fois que les plaisirs ou les intrigues de cour lui permettaient de se livrer à ces graves occupations; ce qui était assez rare. A l'âge de douze ans, il fut admis à l'université

d'Oxford, sous la direction du docteur Blandford, depuis évêque de cette ville et de Worcester; et, deux ans après (en 1661), il obtint le degré de maître-ès-arts. Wood dit que Clarendon, à cette époque chancelier de l'université, témoigna au jeune Rochester, en le recevant lui-même, une affection toute particulière, sans doute pour le récompenser du talent qu'il avait manifesté, dit-on, dès son arrivée à Oxford (1660), en célébrant, en beaux vers, la restauration de Charles II (1). Rochester abandonna bientôt l'étude pour se livrer tout entier aux plaisirs; et il serait sans doute resté un homme médiocre, sans l'heureuse adresse du docteur Balfour, son gouverneur, qui l'accompagna dans un voyage en Italie, et qui parvint à lui redonner le goût du travail et de la saine littérature en couvrant de fleurs les routes austères de la science. Il avait dix-huit ans lorsqu'il revint en Angleterre; et il ne tarda pas d'être présenté à la cour. Une figure et une tournure des plus remarquables, un ton exquis, une conversation pleine de saillies spirituelles, une maturité de goût et de talent, peu commune à son âge, dit un de ses biographes, rendirent son début très-brillant. Ces avantages, et sans doute aussi le souvenir du dévouement et des services de son père, lui valurent les faveurs du roi, qui le nomma gentilhomme de la chambre et contrôleur de Woodstock-Park. Mais son séjour dans une des cours les plus licencieuses de l'Europe, où tout principe religieux

(1) Nous devons dire que les beaux vers qu'on lui attribue, sur la restauration de Charles II, ne se retrouvent dans aucune des éditions de ses Œuvres que nous avons pu consulter. Quoi qu'il en soit, Rochester chanta plus tard cet événement d'une manière bien différente, dans une satire qui a pour titre : *La Restauration ou l'Histoire des noms* (Laispals).

était tourné en ridicule, et ses mœurs, et le rendit à-la-vertueux et matérialiste. Jaloux de voir qu'il était digne de la confiance que Charles II lui avait donnée, Rochester s'embarqua l'hiver de 1665, avec le comte de Sandwich (V. MONTAGU, 415), qui était chargé de commander la flotte hollandaise des orientales. Il était sur le *venge*, commandé par sir Tiddiman, lors de l'attaque des vaisseaux hollandais qui s'étaient réfugiés dans le port de Berge-se. Ils se défendirent d'une manière désespérée. Rochester déploya dans cette affaire, la plus grande valeur, et il acquit une réputation de bravoure, qui s'accrut dans une seconde expédition pour s'acquitter d'une mission qui lui était confiée, il traversa le petit bateau, la flotte ennemie au milieu d'une grêle de boulets. Cette réputation, qu'il avait obtenue en combattant ses ennemis de sa patrie, il la perdit tout après son retour en Angleterre dans une querelle particulière eue avec lord Mulgrave (désigné avec Buckingham), seigneur à longuement raconté dans ses Mémoires confirmés par des écrivains contemporains. Rochester avait une opinion tellement prononcée pour le comte, et il s'en cachait si peu, que Mulgrave lui attribua des sentiments qu'il n'avait eus que tenus, et le provoqua en duel. Rochester se rendit sur le terrain, mais il fut impossible de le combattre. Cette petite affaire lui en attira plusieurs de la même espèce; et il ne peut manquer d'arriver

nt lord Mulgrave, lorsqu'on lui dit que la renommée d'un homme est si connue. » Aussi Carr contre lequel Rochester ne Satire virulente (2), jeter des sarcasmes dont il avait accablé dans sa *Dé Satire*, lui répondit par tout voici la traduction : « Tu n'es pas un homme, par tes injures, et ta plume n'est pas de nuire que ton épée. » Il était à la cour, dit Ha-ses Mémoires du che-amont, il n'avait guère l'en être banni pour le mois l'an; car, dès qu'un trait au bout de sa langue vint, il le lâchait sur le dans la conversation, regard aux conséquences. Les maîtresses, et maître lui-même, en S'il n'avait eu affaire à plus humain qui fût première de ses dis-tinction la dernière... Pen-sée ces exils, où le roi plus long temps que de Rochester, trouvant mau-souverain l'oubliait, fut l'heure, attendre qu'il plût de l'y rappeler. Il s'é-tait au milieu de ce qu'on

appelle la Cité, quartier des gros bourgeois et des riches marchands... Son dessein, au commencement, n'était que de se faire initier aux mystères de ces habitants fortunés, c'est-à-dire, en changeant de nom et d'habits, d'être admis à leurs festins, à leur commerce de plaisirs, et, suivant les occasions, à ceux de mesdames leurs épouses. Comme son esprit était de la portée de tous les esprits qu'il voulait, il fant voir comme il s'insinua dans l'épaulement de celui des opulents échevins et dans la délicatesse de celui de leurs tendres et très-magnifiques moitiés. Il était de toutes les parties et de toutes les assemblées; et, tandis qu'il déclamaient, avec les maris, contre les fautes et les faiblesses du gouvernement, il aidait leurs femmes à chanter pouille aux vices des dames de la cour, et à se révolter contre les maîtresses du roi... Il disait qu'il ne comprenait pas que le feu du ciel ne fût point tombé sur Whitehall, vu qu'on y souffrait des garnements comme Rochester, etc., etc..... Cela l'avait rendu si cher et si désiré dans toutes les cotteries des marchands qu'il se lassa de l'empirisme de leurs festins et de leur empressement. Mais, bien loin de s'approcher du quartier de la cour, ils s'enfonça dans les retraites les plus reculées de la Cité; et ce fut là que, changeant encore d'habit et de nom pour jouer un nouveau personnage, il fit, sous main, courir des billets, portant qu'il était arrivé depuis quelques jours, un médecin allemand, farci de secrets merveilleux et de remèdes infallibles..... Ses premières pratiques, ne s'étendant que sur le voisinage, ne furent pas fort considérables; mais sa réputation s'étant bientôt répandue jusqu'à l'autre bout de

er une idée de l'esprit dans lequel Rochester était conçue, nous en quelques passages de celle qu'il fit. On voit clairement dans la pers-Satire son d'origine divine, car c'est le de l'homme en le créant... œuvre ridicule qui inspira d'abord tendre à l'admirer... A ton ap-parence et de honte, et devient l'homme spirituel et d'une insensé, mais, d'un honnête, ce qui est un bon point. Leurs tous ces mo-ments et pas pour une chose en-tière. (2) Satire de Rochester contre Charles II. et d'une obscénité res-

ajouter, avec Saint-
le vieil avare, en
si, ayant trouvé sa
sa sœur encore en-
emme disparue avec
pndit de désespoir.
a bientôt en grâce, et
ir pour y recommen-
ieuse et ses satires.
les débauches et par
t genre (8), il tomba
malade, en 1679,
ques remords sur sa
t prédictions bizarres
aites, et que l'événé-
'avaient déjà préparé
une vie future. Car,
t parlât comme un
était pas moins très-
Le docteur Burnet,
ement de la disposi-
il voyait Rochester,
s'était lié, lui ins-

sentiments religieux.

aire de cette espèce

ans un

massa

de J

l. in

Ja

pu

es p

t la

over

Ra

ee

reg

on

ni

cas

maigre, si l'on s'en rapporte au
docteur Burnet. C'était surtout dans
la conversation qu'il déployait tou-
te la vigueur de son esprit, et
qu'il lui échappait quelquefois des
traits de génie, parmi des saillies et
des boutades pleines d'extravagan-
ce. Wood et Burnet, dit Johnson,
nous fournissent des motifs de croire
qu'on lui a attribué beaucoup d'on-
vrages qu'il n'a pas écrits. On ne sait
par qui la Collection originale de ses
OEuvres a été faite, ou jusqu'à quel
point l'authenticité en est cons-
tatée. La première édition fut pu-
bliée l'année même de sa mort, et
l'on y mit un certain air de mystère,
en supposant qu'elle avait été impré-
mée à Anvers. On ne peut cependant
élever aucun doute sur quelques-unes
de ses pièces. *L'Imitation de la Sa-
tire d'Horace; les Vers à lord Mul-
grave, la Satire contre l'homme;*

les vers sur *Rien*, et sans doute quel-
ques autres, lui appartiennent réelle-
ment. Comme on ne peut pas sup-
poser qu'il ait jamais eu le temps né-
cessaire pour se livrer à une étude
assidue, ses pièces sont ordinaire-
ment courtes, telles que pouvait les
produire une première inspiration.
Ses chansons n'ont aucun caractère
particulier: elles ressemblent à beau-
coup d'autres qui offrent, dans un
style facile et gracieux, tous les
communs d'une galanterie ar-
tée; mais elles ont peu de na-
ture et de sentiment. Son imitation
de Lucilius, est assez heu-
reuse, mais manque pas d'élégance...
Son imitation en est parfois né-
cessaire, quelquefois aussi on y
sent une touche vigoureuse. Le
style de sa muse est, sans
doute, un poème sur *Rien*. Il
est beaucoup à Boileau pour
l'homme. André Mar-

vell, qui était lui-même un homme de beaucoup d'esprit (F. MARVELL), avait coutume de dire que Rochester était le seul Anglais qui possédât le véritable génie de la satire. (10) Saint-Evremond n'hésite pas à soutenir que « de tous les modernes, c'est celui qui a le plus approché des anciens dans ce genre, même sans en excepter Boileau. » Le bel-esprit français avoue cependant « que ce dernier est extrêmement correct, qu'il n'a épargné aucune peine pour habiller les satires d'Horace en bon français, mais qu'on y sent trop le travail; tandis que toutes les fois que Rochester fait passer dans ses vers des pensées d'Horace, de Juvénal, de Perse ou de Boileau lui-même, il se les approprie avec tant d'adresse et d'une manière si naturelle, qu'on ne se douterait pas qu'il les a empruntées à un autre. » Nous dirons avec Johnson, en terminant le jugement sur les ouvrages de Rochester, « qu'on trouve dans tous, de la vivacité, de l'énergie, et les indices certains d'un esprit que l'étude aurait pu amener à la perfection. Pouvait-on attendre quelque chose de plus d'un homme qui passa presque toute sa vie dans les plaisirs, et qui la termina à un âge où les facultés des autres individus commencent à peine à se montrer? » « Le seul nom de Rochester, dit Hume dans son Histoire d'Angleterre, effarouche les oreilles chastes: cependant sa poésie montre tant d'énergie de style, et il a mis tant de sel dans ses satires, qu'on peut facilement imaginer ce qu'un si beau génie aurait été capable de produire, s'il eût vécu dans un siècle plus heureux, et s'il eût suivi de meilleurs modèles. Les anciens satiriques

usaient souvent d'une grande dans leurs expressions; mais libertés ne ressemblent pas à la licence de Rochester, que la d'une Indienne à celle d'une tuée. » Après avoir fait connaître les principaux traits du caractère de Rochester, nous devons ajouter qu'il était excessivement jaloux de ses ouvrages qu'il accordés aux ouvrages qu'il pas conçus. Dryden surtout, qui me lui, excellait dans la satire, avait reçu le titre de poète et excitait son envie (11). Il posa un certain Crown, qui commanda au roi, comme composer un masque pour (12), quoique ce dût être nommé l'ouvrage du poète. Mais lorsque la *Destruction de Jérusalem*, de Crown, eut obtenu un grand succès, il lui retira ce nom et son appui. Wolsey, dans la tragédie de *Valentin*, à laquelle il paraissait que Rochester avait eu quelque part, prétendit être un écrivain étudia, vers la fin de la constitution et les lois de son pays et porta plusieurs fois la parole en chambre des pairs avec une distinction. D'autres assurément contraire, qu'il éprouva une défiance de ses forces, qu'il n'a jamais possible d'y parler. même qu'après avoir assisté longtemps aux séances de la chambre haute, il essaya une fois de faire un discours; mais qu'il se tellement embarrassé, qu'il fut impossible de continuer. « Non », dit-il, je me lève cette fois. » Mylords, je divise mon discours en quatre parties. . . » Le

(11) On prétend qu'il lui fit donner le titre de poète.

(12) Il fut intitulé *Calisto ou la Chaste* et fut joué en 1675.

(10) Wood, *Athenæ Oxoniæ*.

quelques instants, et fut enfin
 et d'ajouter : « Mylords, si ja-
 is je me lève une autre fois dans
 e chambre, je vous permets de
 mettre en pièces. » Il s'as-
 suite, au grand étonnement
 us ceux qui étaient présents,
 et effectivement sa promesse.
 ge Steevens a fait un choix
 Poèmes de Rochester, insérés
 l'édition de Johnson ; mais M.
 ne remarque que ce même tra-
 vait été fait par Jacob Tonson
 le commencement du dernier
 . Les OEuvres poétiques de Ro-
 cher ont été réunies avec celles
 omtes de Roscomon et de Dor-
 e. ornées de gravures, Londres,
 in-12, 1739. Le premier vo-
 est entièrement consacré aux
 es de Rochester, ou à celles
 lui a attribuées : on y a
 la *Défense de la satire*, par
 Scroope. On voit, en tête de
 lame, le portrait de Rochester,
 ettre de Saint-Évremont, que
 avons déjà citée ; divers carac-
 de Rochester, par Wolsey,
 d et le docteur Burnet, le Dis-
 s qu'il prononça lorsqu'il s'était
 isé en charlatan, sous le nom
 osé d'Alexandre Bendo ; le ca-
 re de Charles II, par Jean
 held, David Buckingham, et plu-
 s pièces de vers sur la mort de
 ester, parmi lesquelles on doit
 aguer une Élégie de Mistriss
 . Il a été publié plusieurs éditions
 OEuvres de Rochester : outre celle
 nous venons de citer, nous en
 aissons trois autres qui ont paru
 adres, en 1771, 1774 et 1821 ;
 es en 2 vol. in-12. On peut con-
 r sur Rochester, le *Royal and*
the authors, édition de Park.

D—z—s.

ROCHETTE. V. MOREAU.

XXXVIII.

ROCHON (ALEXIS-MARIE DE),
 astronome et navigateur distingué,
 naquit, le 21 février 1741, au châ-
 teau de Brest, où son père était ai-
 de-major (1). Son frère aîné ayant
 embrassé la carrière militaire, il fut
 destiné à l'état ecclésiastique. Pour-
 vu du prieuré de Saint-Martin-la-Ga-
 renne près Mantes, Alexis Rochon,
 qu'une passion irrésistible pour les
 sciences et pour les voyages empê-
 cha de prendre les ordres, et qui ne
 fut jamais que clerc tonsuré, se fit
 connaître, dès ses premiers pas dans
 la carrière, sous le nom d'abbé Ro-
 chon, qu'il a porté une grande par-
 tie de sa vie. En 1765, il fut nom-
 mé bibliothécaire de l'académie roya-
 le de marine établie à Brest ; et l'aca-
 démie des sciences, à laquelle il avait
 adressé quelques Mémoires sur l'op-
 tique, l'admit au nombre de ses cor-
 respondants. Il obtint, l'année sui-
 vante, le titre d'astronome de la ma-
 rine ; et ce fut en cette qualité, qu'au
 mois d'avril 1767, il s'embarqua sur
 le vaisseau de ligne l'*Union*, qui
 portait à Maroc le général Breugnon,
 nommé ambassadeur extraordinai-
 re auprès de l'empereur, et le con-
 sul Chénier, qui devait y résider
 comme agent-général de la nation
 française. Rochon avait soumis à
 l'académie des sciences, le 5 février
 1766, un Mémoire *sur les Moyens*
de perfectionner les instrumens
dioptriques ; au mois de novembre
 de la même année, un nouveau Mé-
 moire *sur un Moyen d'observer en*
mer les éclipses des satellites de
Jupiter, pour déterminer les longi-
tudes ; et au mois de février 1767,

(1) Pierre de Rochon de Fournoux, chevalier de
 Saint-Louis, et aide-major des ville et château de
 Brest, obtint, en 1744, des lettres de commande-
 ment. Son fils aîné devint colonel du régiment de
 Breuse, puis général de brigade, commandant en
 Corse, où il mourut le 2^e ventôse an 17 (1798).

un troisième *Mémoire sur les Moyens de rendre l'héliomètre de Bouguer, propre à mesurer des angles considérables, afin de faciliter les observations de distances d'étoiles à la lune* (3). Aussi, parmi les observations qu'il devait faire pendant sa navigation, le chargea-t-on de déterminer les longitudes, et d'observer les distances d'étoiles à la lune, par les nouveaux moyens qu'il avait proposés. Ces moyens consistaient, quant à la détermination des longitudes, à conserver la planète de Jupiter, malgré l'agitation du vaisseau, dans le champ d'une lunette achromatique (3) d'un pouvoir amplifiant considérable, en se servant d'un verre convexe de quatre ponces de diamètre, et d'un pied de foyer, qui dessinait l'image de Jupiter sur un verre légèrement dépoli (4). Rochon fit quelques observations curieuses, tant à Cadix, où il relâcha, qu'à Maroc; et il détermina plusieurs longitudes par des distances de la lune au soleil et aux étoiles. Buffon, dont il paraîtrait que Rochon avait été le coopérateur dans l'entreprise de concentrer la lumière avec des verres d'une grande surface, composées de

zones de différents rayons qu'on appelle loupes ou verres culinaires à échelons) (5), à lui, pour proposer au roi de Castries, alors ministre de la marine, de faire explorer les côtes du pôle par des aérostats, lesquels on aurait mis des condamnés à mort. Mais le projet, à-peu-près impraticable, pas adopté (6). En 1768, le roi le nomma chargea Rochon de découvrir les îles et les écueils qui séparent les côtes de l'Inde de France et de Bourbon. Il fut nommé de Lorient, sur la frégate la *Reine*, commandée par M. de Lamoignon, son parent et son ami. Il y embarqua avec une frégate, et après avoir visité Cadix, les îles des Canaries, les îles du Cap-Vert, le cap de Bonne-Espérance, etc., le 23 juillet, dans le port de l'ouest de l'île de France. Arrivé, Rochon s'occupa de l'objet de sa mission. Il commença d'abord à Madagascar, pour connaître cette île, où Poivre, de l'île de France, l'avait précédé, recueillir tout ce qui pouvait contribuer au progrès des sciences, et en particulier au commerce de la colonie. Rochon fit, à Madagascar, une moisson de découvertes. Peu après son retour à l'île de France, il en repartit avec deux corvettes commandées par le capitaine Grenier, pour reconnaître les écueils, et pour faire des expériences. Le 2 juin, joi-

(2) Ces Mémoires sont imprimés dans les *Opuscules mathématiques* de Rochon, publiés en 1768.

(3) Rochon avait cru y parvenir en se servant d'une chaise suspendue à-peu-près comme les boussoles, de manière à n'être à aucun des mouvements du vaisseau. Malheureusement son extrême mobilité faisait qu'elle se prêtait avec la même facilité aux mouvements de l'observateur, et qu'elle lui faisait perdre l'équilibre pour peu qu'il se dérangeât de sa position. Il n'eut pas lieu d'être satisfait de cet essai, que Jacques Beson, en 1757, et Irwin, en 1749, avaient déjà tenté par des moyens à peu près semblables. Il paraîtrait néanmoins que Rochon le renouvela, mais qu'il finit par l'abandonner, parce qu'il reconnut que la méthode des distances lunaires offre beaucoup plus de certitude par des moyens incomparablement plus commodes.

(4) Un indicateur ou chercheur, adapté à la lunette achromatique, met l'observateur en état d'annuler la planète dans le champ de sa lunette, avec beaucoup de célérité, lorsqu'il a pris l'habitude d'observer des deux yeux.

(5) Ce système de lentilles à échelons a été employé avec succès pour les phares du genre pareil que l'on a vu au Louvre à l'exposition de 1889.

(6) Un membre de l'Institut, occupé avec chaleur de ce projet, lui écrivait un jour : « Cela dépend des goudres, à lui de les trouver. »

astes de l'astronomie par le de Vénus sur le disque du Rochon détermina la latitude nte sud d'un écueil de 20 à d'étendue (16° 47'), hépointes de roches, que des poupaient par intervalles. la, le 13, au principal port helles. Ce fut dans une de ommée *Palme*, que l'ingé- tré, qui faisait partie de l'ex- , et à qui l'on doit un plan très-détaillé du banc et apipel qui entoure l'île de es, reconnut une espèce de qui porte un fruit fort reles Indiens, et connu sous le oco de mer (7). Après avoir les Maldives et prolongé la Malabar, en contournant les navires de l'expédition infailliblement péri sur la sse, si le capitaine ne se miné à suivre les conseils de qui en lui indiquant sa vé- osition, lui fit connaître le u'il courait. Le 6 août ils ent à Pondichéry; et après ise à peu de distance de Su- de Diégo-Garcia, ils arri- 6 octobre, à l'île de France. fut de retour à Paris, en l s'était arrêté dans sa tra- à l'île de l'Ascension et à gne, où le marquis de Pie- ia, intendant de la Gali- it présent d'un grand lingot e, qui avait été fondu au moyen d'un alliage de cui- e et de zinc. C'est à ce don

que Rochon est redevable de s'être occupé depuis de ce précieux métal pour la fabrication des miroirs de télescopes et des instruments nautiques. Rochon avait rapporté, entre autres objets curieux dont il fit présent au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, les plus beaux cristaux de roche ou quartz de Madagascar que l'on eût vus jusqu'alors, et surtout une grande aiguille de ce cristal dont les deux extrémités sont terminées par des pyramides exagonales. Il en fit tailler quelques fragments, reconnut (8) la propriété de la double réfraction dont cette substance est douée, et conçut l'heureuse idée de l'appliquer à la mesure des angles : telle est l'origine de l'ingénieux micromètre, dont l'invention assure à Rochon une place distinguée parmi les astronomes-opticiens qui ont rendu des services à la science (9). Au mois de février 1771, le ministre de la marine le consulta au sujet d'une route directe de l'île de France à la côte de Coromandel, qui avait été proposée par le capitaine Grenier, et qui présentait l'avantage de raccourcir la traversée d'environ 800 lieues. Rochon ne partagea pas l'opinion de ce marin; mais l'académie de marine, qui avait été également consultée, n'ayant pas adopté son sentiment, Kerguelen reçut, au mois de mars

(8) M. Arago pense que Beccaria avait déjà reconnu la double réfraction du cristal de roche, et que Rochon n'a fait que confirmer cette propriété, dans le cristal de roche qu'il découvrit à Madagascar.

(9) Rochon « est, suivant Malus, le premier qui ait utilisé, pour les arts, les phénomènes de la double réfraction. . . L'application qu'il en a faite aux lunettes, pour la mesure des angles de l'astronomie et pour celle des distances sur terre, est un des plus curieux résultats de l'optique; et le degré de perfection auquel il a porté cette ingénieuse invention, prouve que, dans les sciences, il n'y a rien de spéculatif, et que les diverses propriétés des corps finissent toujours par avoir une application utile. »

ces plants de cette espèce de latanier d'entre l'île de France, et une grande set pieds de long fut apportée au cabinet naturel de Paris, où elle doit se re. Rochon, à son retour en Europe, demises Le Menier, un beau coco de ait germe dans sa malle, mais dont la eous malgré tous les efforts de ce bo- la faire pousser.

1771, l'ordre de vérifier les avantages et les inconvénients de cette route, et d'aller à la recherche des prétendues terres australes (Foy. KERGUÉLEN). Rochon, qui venait d'être reçu membre de l'académie des sciences, dont il avait été si longtemps un des correspondants les plus actifs, devait s'embarquer à son bord, en qualité d'astronome: mais, peu satisfait des procédés de Kerguelen à son égard, il n'alla pas au-delà de l'Île de France. Ce fut pendant son séjour dans cette colonie, que Poivre lui proposa (14 septembre), dans une lettre que nous avons sous les yeux, d'entreprendre la campagne intéressante du tour du monde avec le capitaine Marion, qui avait témoigné le plus vif desir de le posséder. Ce voyage étant presque dans le sens de la longitude, avait plus besoin qu'un autre d'un astronome qui sût la déterminer parfaitement dans les mers inconnues qu'on devait parcourir. Rochon y consentit avec empressement: mais le gouverneur des îles de France et de Bourbon, qui était l'ami de Kerguelen, et qui espérait le réconcilier avec le nouvel académicien, s'y opposa formellement; et il fallut renoncer à ce projet. Rochon quitta l'Île de France avec Poivre, au mois d'octobre 1772. Après être resté quarante jours au cap de Bonne-Espérance, il en partit le 1^{er} janvier 1773. Il fit, à l'île de l'Ascension, l'essai d'une machine de son invention, pour mesurer la profondeur de la mer lorsqu'elle excède la longueur des lignes de sonde (10), et arriva à Brest peu de

temps après. Les services Rochon avait rendus aux sciences pendant le cours de ses trois voyages et ceux non moins précieux qu'il avait rendus à l'humanité en du naufrage, par ses observations sur les vaisseaux le *Vilant*, le *B* l'Heure du Berger, sur lequel il avait été successivement en et en déterminant, avec précision, la position des écueils, bar qui séparent l'Île de France de Coromandel, le firent, le 1^{er} mois de juin 1774, garde net de physique et d'optique établi à la Murette (11), conjointement avec Jean-Baptiste son confrère à l'académie des sciences. Ce dernier s'occupait de l'électricité, et y fut secondé par le docteur lin, son ami. Rochon dirigeait les recherches sur les instrumentiques. Il avait lu à l'académie des sciences, le 5 février 1774, un mémoire sur les Moyens de perfectionner les lunettes achromatiques par l'interposition d'un verre entre les objectifs: l'utilité de ce qu'il proposait, fut appréciée, que le rapport de ce corps savant termina son en disant: « Nos expériences » incontestablement que l' » a surpassé ce que notre » annonçait, et osait espérer » ans après (25 janvier 1777) soumit, à la même société, un rapport sur la machine verte qu'il avait faite du mètre, et l'entretint, en même temps, de l'invention de son microscope, et le 9 avril suivant, il lut

(10) Rochon avoue qu'il a trouvé depuis, dans la Géographie de Varinus, revue par Newton, la description d'une machine un peu plus semblable, mais qu'il ne connaissait pas lorsqu'il eut l'idée de la sienne, qui au surplus n'a pas réussi.

(11) Le cabinet de la Murette avait été donné par Louis XV, pour son usage, au Noul, avant l'édiction, en fait et conservateur: il obtint sa retraite de Louis XVI; et son traitement de partage entre Le Roy et Rochon.

un Mémoire sur ce sujet, et il démontre que l'aplatissement du globe de Jupiter, déterminé précédemment par Cassini, n'est qu'un tiers de ce qu'on a supposé. Ce fut dans le courant de la même année (1777), que eurent lieu les vives discussions avec le comte de Laplace, qui prétendait avoir découvert la double réfraction du cristal de roche à la mesure des angles. Lalande, ami de Laplace, et Fontana, reconnurent bientôt que les prétentions du comte n'étaient pas fondées, et que, par écrit, que l'invention appartenait à Rochon. Borda, Vandermonde et Cassini, par l'académie des sciences, tranchèrent ce différend, décidèrent en sa faveur. En 1780 le comte Franklin lui montra des essais qu'il avait faits en Amérique, pour imprimer aussi vite qu'on parle de sa découverte avec une sorte de mystère. Cette réserve augmenta la curiosité de Rochon, et il détermina, pour la presse, à s'occuper de l'art typographique. Il fit usage d'une poinçonneuse, avec laquelle il écrivait sur une planche de cuivre vernissée, et qui, ensuite d'acide nitreux, pouvait mordre d'un quart de ligne. Ces essais furent soumis à Turin, et le comte Franklin lui-même, dont on avait l'approbation: ils furent présentés à l'académie des sciences (18 février 1781). M. de Laplace soumis aux états de Brezel, et projet tendant à perfectionner la navigation de cette province, à faire de Saint-Malo un port de guerre, Rochon fut chargé, par le roi, d'examiner son plan, avec le comte, officier du génie. Il parvint à cet effet, dans le courant de l'année, à tous les lieux où devaient

passer les canaux projetés, et en fit, en 1785, une nouvelle visite avec Fourcroy et Bossut; mais le plan de Piré n'eut pas l'approbation des commissaires. Ce fut pendant cette dernière année qu'il publia son *Examen des Projets de navigation intérieure, proposés par l'ingénieur Le Fer de la Nouerre*, sur lesquels le gouvernement l'avait consulté (V. FER, XIV, 309). Dès le commencement de 1785, Rochon avait montré l'avantage que les arts pouvaient retirer du platine: il rendit public le résultat de ses expériences sur ce nouveau métal, dans un Mémoire qu'il lut, au mois de novembre 1786, à l'académie des sciences, sur l'*Utilité des Miroirs de platine, pour les instruments de marine, et pour la fabrication des télescopes* (12). Les connaissances variées de Rochon, et son zèle infatigable, lui faisaient confier, chaque jour, de nouvelles missions: au mois de décembre 1784, MM. de Calonne et d'Angivilliers le chargèrent de l'examen des machines à carder et à filer le coton, établies à Passy; et l'on voit qu'en 1786, il visita, par ordre du gouvernement, le Berri et le Nivernais, avec Condorcet et Bossut. Le but de son voyage dans cette dernière province, était d'examiner les travaux qu'on y faisait exécuter, pour établir une communication entre la Loire et l'Yonne: entreprise importante, surtout pour l'approvisionnement en bois de la capitale. Ce fut vers cette époque que l'académie des sciences de Pétersbourg le nomma membre correspondant. Le 3 avril 1787, il obtint la place d'astronome opticien de la

(12) M. Arago pense qu'on doit renoncer à se servir des miroirs de platine, parce qu'ils réfléchissent très-peu de lumière.

marine, devenue vacante par la mort du P. Boscovich (13); et il fut envoyé à Londres, en 1790, par M. de Montmorin, ministre des affaires étrangères, au sujet du nouveau système de poids et mesures, qu'on voulait introduire en France. La même année, il fut nommé de la commission des monnaies, et chargé de faire plusieurs expériences (notamment sur le métal de cloche), dont il rendit compte à l'assemblée nationale. Le 2 juin 1792, il fut chargé, avec Coulomb, d'examiner différents projets proposés pour parvenir au dessèchement des eaux stagnantes de la commune de Neuilli-sur-Seine. La révolution l'ayant dépouillé de toutes ses places, il desira s'éloigner du principal théâtre des troubles politiques; et, retiré dans sa province natale, il consacra tous ses moments à des travaux d'utilité publique. Les services qu'il rendit, joints à son caractère enjoué et conciliant, le mirent à portée d'acquiescer, auprès des autorités, au crédit dont il n'usa que pour arracher un grand nombre de victimes à l'échafaud. Nous ne citerons que Mme Gratien de Saint-Maurice, née de Tromelin, sa cousine, qui lui dut la liberté et la vie. Cette dame, aussi belle que spirituelle, l'en récompensa par le don de sa main. La marine ne pouvait se procurer, pour la construction des fanaux de soute, d'entrepont et de combat, les feuilles de corne à lanterne qu'on tirait d'Irlande; Rochon y suppléa en inventant des gazes métalliques en fil de laiton et

de fer, recouvertes d'un end de et transparent, fait avec tières qu'il était facile d'o bon marché, telles que la parchemin ou de poisson, garanti de l'action de l'hum. l'huile de lin rendue siccativ zes, dont Rochon avait ét fabrique dans la terre de Co près Morlaix, appartenant Tromelin, son beau-frère, auj maréchal-de-camp, réunis l'avantage d'être incombusti lui de donner une clarté de de pouvoir être employées a des vaisseaux, sans l'inconv se briser à l'explosion des c canon. L'escadre de l'amiral et les chefs des ports de B Lorient, etc., en firent u rendirent hommage au génie de l'auteur. Les forges de l et les divers établissements marine manquaient de c bles: Rochon, que les autor les avaient fait nommer com des mines et salpêtres, et in des forges de Coatannos, fi à chercher un moyen d'y s Dans ses excursions en B il avait découvert de la tour il fit extraire des quantités rables, qui, réduites en c pourvurent à tous les besoin ma, en 1795, à Brest, un atel la fabrication des lunettes saires à la marine, et plaça établissement des artistes qu'il avait fait venir de Paris autres M. Desmarquets, élèv rebours): en se servant des bocaux de *flint glass*, trou des prises anglaises, il procé l'opération du pétrissage et é lement, tout le verre qui étai saire; et bientôt la marine fut pourvue d'excellentes l

(13) Cette place avait été créée par Louis XV, en faveur du Père Boscovich, qui, étant étranger et professeur d'astronomie et d'hygiène à Vienne en Autriche, n'avait consenti à s'attacher à la France que sous la condition que la place serait *maritime*, et que le brevet en serait enregistré à la chambre des comptes.

elle avait un pressant besoin le service des vaisseaux. Rochon obtint la permission d'attacher à son atelier un habile larmier, qui avait taillé, à la Muette, les premiers prismes de cristal de roche ; et lui faisant exécuter, sous sa direction, sur de grosses aiguilles de quartz hyalin bien cristallisées, les lunettes prescrites par Beccaria, il donna que les tailles faites dans la pyramide, donnaient une égale réfraction, qui devenait uniforme dès que l'axe du cristal était en parties égales les deux angles de l'angle. Par cette expérience et d'autres encore qu'il fit dans le port de Brest, il put atteindre avec le goniomètre de quartz hyalin, à la mesure des angles qui excèdent un degré ; ce qui paraissait impraticable en 1777, où il avait trouvé le moyen de mesurer les petits angles avec cette substance. Lorsque l'Institut fut créé (1795), Rochon fut admis au nombre des savants qui en firent partie. Il fut l'un des quarante-neuf élus par les quarante-neuf qui avaient nommé le Directoire (ci-dessus ; XXIX, 298). Ne voyant pas de vue ce qui pouvait contribuer aux progrès de l'astronomie nautique, il proposa, en 1799, de construire un observatoire au port de Brest, et de remplacer l'ancienne académie de marine par un institut qui s'occupât des mêmes travaux, et serait immédiatement établi dans ce port. Ce projet fut ajourné par des considérations d'économie : quant à la construction de l'observatoire, dont Rochon fut nommé le premier directeur, elle fut arrêtée ; mais elle n'avancé avec beaucoup de lenteur, et ne fut terminée que long-temps après. Rochon ne connaissait mieux que

Rochon les besoins de la province qui l'avait vu naître, et ce qu'il fallait pour en accroître la prospérité : mais le port de Brest fixait sa constante prédilection. Au mois de mai 1799, il soumit, aux ministres de la marine et de l'intérieur, un projet de jonction entre la rivière d'Odé et celle de Châteaulin, qui se jette dans la rade de Brest. Ce projet, très-important pour l'approvisionnement, en temps de guerre, du premier port de la France, fut approuvé par les deux ministres auxquels il avait été soumis : on n'y a pas encore donné suite ; mais il a été arrêté en 1822, qu'il serait exécuté d'après les plans de Rochon ; et tout fait espérer que la Bretagne ne tardera pas à en jouir. Au mois de mai 1802, il obtint du ministre de la marine l'autorisation de se rendre à Paris ; et le chef du gouvernement lui permit, en 1805, de prolonger sa résidence dans la capitale, où il trouvait plus de ressources pour ses utiles travaux. Son traitement de directeur de l'observatoire de Brest lui fut en outre continué ; et il eut un logement au Louvre, pour travailler à la fabrication d'une loupe à échelons. Depuis la création de l'Institut, Rochon ne passa pas un année sans adresser, soit à ce corps savant, soit aux différents ministres, un grand nombre de Mémoires sur l'optique, sur la science nautique, et sur d'autres objets d'utilité publique. Nous en donnerons la note à la fin de cet article. Rochon se présenta successivement au bureau des longitudes comme astronome, comme navigateur et comme artiste, chaque fois qu'il y eut des places vacantes ; mais il ne put y être admis. Il fut très-sensible à ce refus, qu'il considérait comme une exclusion, et ne le fut pas moins au silence que les

commissaires chargés d'examiner le rapport du jury sur les prix décennaux, avaient gardé sur les ouvrages relatifs à l'optique. Il continua cependant de s'occuper, avec activité, du progrès des sciences, malgré son âge avancé; et ce fut au milieu de ses importants travaux que la mort vint le surprendre, le 5 avril 1817. « Rochon travaillait sans cesse à perfectionner ses idées et celles des autres, dit Delambre (dans sa Notice sur cet académicien, lue en séance publique, le 16 mars 1818). Il employait tout son temps en recherches utiles, et une grande partie de son revenu en essais dispendieux. Son chef-d'œuvre, la découverte la plus importante qu'il ait faite, et qui suffirait pour faire vivre sa mémoire, est, sans contredit, son micromètre de cristal de roche, qu'il inventa en 1777. On ne fit pas alors, à cette invention, tout l'accueil qu'elle méritait; mais long-temps après, cette idée heureuse acquit une importance toute nouvelle entre les mains de M. Arago, son confrère, qui s'en est servi avec succès pour éclaircir un des points les plus difficiles et les plus contestés de l'astronomie moderne. » L'académicien dont parle Delambre, a bien voulu revoir cette notice, ainsi que M. de Rossel. Voici ce qu'il nous écrit sur les principales découvertes de Rochon : « Son micromètre à prisme de cristal de roche est un des plus ingénieux et des plus utiles instruments que les astronomes aient imaginé; mais il ne faut pas l'étendre à la mesure des grands angles. Les nombreuses tentatives que Rochon a faites pour déterminer ainsi le diamètre du soleil et de la lune, laissent beau-

» coup à désirer. Les deux in-
 » quand leur séparation est u-
 » forte, ne sont jamais parfait-
 » achromatisées l'une et l'aut-
 » fois. Il reste aussi alors une
 » laxse sensible qui oblige d'ob-
 » la tangente des deux disques
 » le même point du champ de
 » nette. Le diaphragme de R-
 » est un instrument utile, dor-
 » sieurs physiciens étrangers
 » réparti sans rendre à son
 » la justice qui lui était due, et
 » sans le citer. Ce diaphragme
 » pas resté sans emploi da-
 » mains de l'académicien fra-
 » Il s'en est servi en effet pour
 » ver que la dispersion de la li-
 » n'est pas la même dans les
 » faisceaux en lesquels un ray-
 » partage quand il traverse u-
 » tal doué de la double réfra-
 » Cette découverte, déjà fo-
 » ricuse en elle-même, a acquis
 » coup d'importance depuis l-
 » nières recherches qu'on a
 » sur les phénomènes de la po-
 » tion. » Rochon a laissé le-
 » vrages suivants, dont quelq-
 » n'ont pas été publiés : I. *O-*
les mathématiques, Brest,
 in-8°. : outre les *Mémoires*
 nous avons parlé, ce recueil,
 sous le privilège de l'académ-
 sciences, en renferme deux a-
 l'un sur le *Pilotage*, et l'aut-
l'Art de tailler et de polir les
et les miroirs des télescopes
triques et catoptriques. A la
 l'ouvrage, on trouve des *Table-*
le calcul du lieu du soleil et
lui de la lune. II. *Recueil de*
moires sur la Mécanique et
Physique, Paris, in-8°. , 1
 Lalande en fait l'éloge dans
 bliographie astronomique. III.
veau Voyage à la mer du

Après les plans et les jour-
 M. Croset, Paris, 1 vol.
 1783 (V. MARION). IV.
à Madagascar, et aux
Orientales, Paris, 1791,
 ibidem, 1793, et troisième
 1810 (1802), 3 vol. in-8°;
 édit. sous le titre de *Voya-*
Indes-Orientales et en
....., avec une Dissertation
les de Salomon, etc., Pa-
 villier, 1807, in-8°. Ces
 éditions contiennent aussi
 de Maroc; mais on a re-
 de celle de 1807 tout ce qui
 Madagascar. Ces Voyages
 traduits deux fois en allemand
 Forster, Berlin, in-8°.,
 par Alb. Cp. Kaiser, grand
 ; et en anglais, 1792 et
 in-8°, Londres. On a pla-
 fin du Voyage à Madagas-
Description de la Co-
e, que Rochon n'a jamais
 on croit qu'il l'a tirée d'un
 it du cabinet d'Histoire na-
 lu Jardin du Roi, attribué
 sionnaire français; ce même
 est accompagné d'une carte
 e Madagascar, réduite d'a-
 lessin original d'un M. Ro-
 it en 1727, et qui avait été
 Rochon par M. de Malesher-
 carte pour l'intelligence des
 de Rochon, Surville et Ma-
 placée à la fin du 2^me. vol.
 ion de 1802, en tête duquel
 Vocabulaire madécasse. Le
 rminé par des tables astrono-
 t par une table générale des
 . Les voyages de Rochon ne
 , en général, bien écrits,
 l le reconnaît lui-même dans
 rs préliminaire. Il règne en
 grand désordre dans la dis-
 des matières, qui com-
 t, non seulement les obser-

vations de l'auteur, mais une mul-
 titude de documents et de disser-
 tations qui appartiennent à d'autres
 écrivains. Rochon s'est formé une
 trop haute idée du caractère et des
 mœurs des sauvages, auxquels il prête
 plus de vertus qu'ils n'en ont réelle-
 ment; et l'on peut lui reprocher d'a-
 voir pas assez rendu justice au mé-
 rite de Flacour, dont l'ouvrage sur
 Madagascar peut être encore con-
 sulté avec fruit. V. *Aperçu... des*
avantages qui peuvent résulter de
la conversion du métal de cloches
en monnaie moulée, pour facili-
ter l'échange des petits assignats,
 Paris, 1791, in-8°. de 23 pages.
 VI. *Compte rendu des expériences*
sur la monnaie coulée et moulée
en métal de cloches; suite du pré-
 cédent, in-8°. de 17 pag. VII. *Es-*
sai sur les monnaies anciennes et
modernes, Paris, 1792, in-8°. de
 167 pag., avec 6 planches: bon ou-
 vrage, quelquefois réuni avec les
 deux précédents. VIII. *Sur la con-*
struction des verres lenticulaires
brillants à échelons, mémoire lu à
 l'Institut, en janvier 1800. IX. *Sur les*
verres achromatiques adaptés à la
mesure des angles, et sur les avan-
tages que l'on peut retirer de la
double réfraction pour la mesure
des petits angles, mémoire lu à
 l'Institut, en 1801, Paris, Perro-
 neau, 1 vol. in-4°. X. *Observations*
sur les marées; c'est le résultat de
 ce que Rochon avait observé pen-
 dant son séjour à Brest. XI. *Sur*
la navigation intérieure. Ce Mé-
 moire communiqué à l'Institut en
 1803, ainsi que le précédent, a paru
 sous ce titre *« Projet de navi-*
gation intérieure entre le port de
Brest et la Loire à Nantes, Paris,
 Prault, in-4°, an xi (1803). Ro-
 chon y montre comment on établi-

rait une communication infiniment utile entre Nantes, Lorient et Brest, en faisant communiquer et en rendant navigables les rivières de l'Erdre, de l'Isac, de l'Ourt, du Blavet et du Châteaulin. XII. *Expérience sur une lunette faite avec un prisme de cristal d'Islande*. Ce Mémoire, soumis à l'Institut en 1803, a été imprimé dans le Moniteur du 17 messidor an xi (6 juillet 1803). Un Mémoire de M. Malus, *sur la théorie de la double réfraction*, explique la manière dont Rochon faisait tailler son prisme, et ses avantages. XIII. *Sur la gaze de fil de fer*, Mémoire qui a été soumis à l'Institut, en 1806. XIV. *Expériences sur la formation de la double image et sur sa disparition dans le spath d'Islande et dans le cristal de roche, appliquées au perfectionnement de tous les micromètres composés de ces deux substances*. Ce Mémoire, lu à l'Institut, le 1^{er} avril 1811, et imprimé dans le Moniteur du 10 du même mois, fait suite au n^o. xii. XV. *Sur l'art de multiplier les copies*. Camus en donne le précis dans son *Histoire du Polytypage*, pag. 33-36. XVI. *Sur la construction d'un micromètre prismatique* ; Mémoire inséré au Moniteur du 16 avril 1812, n^o. 107. XVII. *Théorie générale des instruments servants à la mesure des angles* ; XVIII. *Sur l'emploi des gazes métalliques pour rendre les édifices incombustibles* ; Rochon rapporte dans un Mémoire, un essai fait par M. Dill, qui a revêtu de son ciment impénétrable à l'eau, six mètres carrés de ses gazes : on s'en est servi pour couvrir la halle aux grains de Paris. XIX. *Sur l'emploi du mica pour l'éclairage*. XX. *Procédé pour connaître, par la hauteur moyenne de l'homme, la dis-*

tance à laquelle cet homme se voit de l'œil de l'observateur. Ce procédé a été employé dans les opérations de tactique militaire ; et le gouvernement d'alors fit construire, par l'opticien Jæcker, grand nombre de lunettes sur ce principe, pour ses états-majors. XXI. *Moyen de rendre potable l'eau de la mer*. Le moyen de Rochon consiste en un grand alambic où fait le vide, en affaiblissant la pression de l'air au point que l'eau entre en ébullition sous le 50^e degré du thermomètre de Réaumur. Les 7 Mémoires précédents ont été lus à l'Institut en mars et avril 1806. XXII. *Des miroirs et des verres ardents*, Paris, Peronneau, 1806, in-4^o. Il est douteux que cet ouvrage soit de Rochon. XXIII. *Exposition d'une méthode facile pour porter le commun des navigateurs à résoudre les plus utiles problèmes de la latitude et de la longitude*, 1 vol. in-4^o. XXIV. *Dissertation sur les instruments qui peuvent être utiles ou nécessaires aux navigateurs* ; tiré à petit nombre d'exemplaires : Rochon fait dans ce Mémoire, le parti que les navigateurs peuvent retirer des prismes de cristal de roche pour connaître la distance à laquelle ils se trouvent des bâtiments à la vue. XXV. *Sur le nouvel art de guer sans voiles et sans rames, par le moyen de la force expansive de l'eau réduite en vapeur*. XXVI. *Recherches sur un nouveau moyen de remonter les fleuves et les rivières par des roues de moulin, mis en mouvement par la vapeur de l'eau bouillante*. XXVII. *Sur la tannin carbonisée, mêlée au charbon de terre*, Paris, 25 floréal an xi. XXVIII. *Sur les moulins à*

Observations j à
missaires chargés de
du rapport de sur les
monaux qui concerne la phy-
llessées à l'académie royale
nces de Saint-Petersbourg.
 s'y plaint de ce qu'on y a
 ent oublié l'optique. D-z-s.
 ION DE CHABANNES
 NTOINE-JACQUES), auteur
 ue, naquit à Paris, le 25
 730. Dans sa première jeu-
 fit jouer, sur le théâtre de
 comique, la *Coupe enchan-*
ce dont il avait pris l'idée
 conte de Lafontaine ; la
 ne, et les *Filles*, petit
 i dut tout son succès à l'à-
 a titre. Saint-Foix venait de
 comédie intitulée les *Hom-*
 autre auteur nommé Mail-
 t donné une comédie sous le
 Femmes ; le public s'amusa
 temps à comparer les trois
 . Rochon débuta en 1757,
 être d'un ordre supérieur,
Deuil anglais, comédie en
 s, qui n'obtint que quelques
 ations. Il réussit mieux au
 français, où il fit représen-
 762, la petite comédie inti-
 l'heureusement. Le sujet de
 est tiré d'un conte de Mar-
 auquel Rochon a fait les
 ents nécessaires pour l'adap-
 scène. Les caractères sont
 rés, le dialogue est vif et
 ; mais le style est trop né-
 couragé par ce succès, il
 epuis, au même théâtre,
 , la *Manie des arts* ou la
 à la mode ; cette pièce est
 de celles qu'on nomme à
 le sujet, dit Laharpe, était
 de de fournir une comédie :
 a du moins mis en action
 aisamment l'anecdote con-

nue d'un placet chanté et dansé. C'est
 tout ce qu'il y a de comique dans
 cette pièce, que des détails agréables
 ont quelque temps soutenue. En 1768,
 il donna *Hylas et Sylvie*, pastorale
 remplie d'équivoques et de gravelu-
 res, mais dépourvue d'élégance et de
 naïveté ; et les *Valets Maîtres de la*
Maison, farce de Carnaval ; en 1774,
 les *Amants généreux*, imitation de
Minna de Barnhelm, drame de Les-
 sing (V. ce nom, XXIV, 307) ; et
 en 1780, l'*Amour français*. Il fit
 jouer, la même année, à l'Opéra,
 le *Seigneur bienfaisant*. « Les ven-
 danges, dit Laharpe, font le pre-
 mier acte ; un incendie fait le sujet
 du second, et le bal de nocces remplit
 le troisième : c'est ainsi qu'on par-
 vient à faire ce qu'on appelle trois
 actes, sans qu'il en coûte un grand
 effort d'esprit ni d'invention » (V. la
Correspond. russe, III, 159). Ce-
 pendant la beauté des décorations et
 les ballets procurèrent à cette pièce un
 assez grand succès. Rochon donna, en
 1784, au Théâtre-français, le *Jaloux*,
 comédie en cinq actes et en vers. La
 première représentation fut très-ora-
 geuse. Ce fut Molé qui sauva la pièce
 d'une chute certaine, en réclamant
 l'indulgence du parterre : elle se sou-
 tint quelque temps, grâce au talent
 de cet excellent acteur, et à celui de
 Mlle. Raucourt, qui y jouait un rôle
 travesti. Depuis, Rochon ne travailla
 plus que pour l'Opéra, où il donna
 successivement : *Alcindor*, sujet de
 féerie, en 1787 ; les *Prétendus*, en
 1789 ; et le *Portrait*, ou la Divinité
 du Sauvage, 1790. De ces trois piè-
 ces, les *Prétendus*, où l'on remarque
 des scènes dignes de la comédie, est
 la seule qui ait obtenu un véritable
 succès. Laharpe a jugé Rochon très-
 sévèrement. « Cet auteur, dit-il, ne
 laissa pas d'être fort loué comme

versificateur, quoiqu'il soit resté dans la dernière classe de ceux à qui les acteurs ont fait au théâtre une petite fortune sans conséquence, et qui ne donne point de rang dans l'opinion.... Ceux qui savent ce que c'est que d'écrire, savent aussi qu'il n'y a peut-être pas une page de son Théâtre où l'on ne rencontre des fautes grossières, des fautes de sens, d'expression, de convenance; tout ce qui prouve à-la-fois le défaut d'esprit et de jugement. » (*Cours de littérature*, XI, 677 et suiv.) Après avoir transcrit ce passage, on est tenté de demander, comme Philippon de la Madelaine : « Est-ce bien l'impartialité qui a tracé ce portrait, et la jalousie n'a-t-elle pas un peu égaré le pinceau ? » (*V. le Dict. hist. des poètes français*, art. Rochon). En convenant que Rochon était dépourvu d'imagination, et qu'il n'a pas su tirer, des sujets qu'il a traités, tout le parti dont ils étaient susceptibles; que son style, surtout en vers, manque généralement de verve et de correction, on ne peut lui refuser, sans injustice, de la facilité, de l'esprit, et une connaissance assez approfondie des effets du théâtre, qui lui concilia la faveur passagère du public. Rochon était un homme fort estimable : étranger aux coteries et aux intrigues de son temps, il n'ambitionna point la fortune, et ne rechercha point la protection de ceux qui disposaient alors de toutes les renommées. Grimm, moins sévère ou plus juste à son égard que Laharpe, en parle comme d'un homme qui lui était tout-à-fait inconnu : « La protection, dit-il, de M^{me}. Dangeville lui a procuré, je crois, un emploi dans les bureaux de Versailles. » (*V. la Correspond. de Grimm*, 1^{re} partie, VI, 230). Les mœurs de Rochon,

et son caractère, l'avaient rendu à tous ses confrères. L'inflexible harpe attribue la bienveillance morale dont il était l'objet, à sa diocrité, assez rassurante pour n'eût pas un ennemi. Rochon mourut à Paris, le 15 mai 1800, à l'âge de soixante-dix ans. Outre son Théâtre, dont il publia 2 vol. in-8° en 1786, et des *Pièces fugitives*. I. *La Noblesse oisive*, 1756, in-8°, opusculé composé lors de la dissolution excitée par la *Noblesse mercante*, de l'abbé Coyer (nom). II. *Satire sur les honneurs*, 1758, in-12. III. *Discours philosophique et moral, en vers*, 1758, in-12; ces deux morceaux sont des imitations de Juvénal. IV. *Le comédien*, comédie non représentée, 1758, in-8°. V. *Observations sur la nécessité d'un second Théâtre français*, 1780, in-12, de 4^{to}. Deux pièces de Rochon, *Illuminisme* et les *Amants généreux*, partie du *Répertoire du Théâtre français*, troisième ordre. I. face de l'éditeur, M. Petitot, et l'analyse des principales pièces de notre auteur. W

ROCHOW (FRÉDÉRIC-ÉVÉNEMENT), chanoine et dignitaire du chapitre de Halberstadt, était né à Berlin, le 11 octobre 1734, et fut, en suite de la première éducation, dans la maison paternelle, après avoir passé deux années à l'académie des gentilshommes à Deubourg, Rochow entra, en 1754, dans la cavalerie prussienne. Dans les deux premières campagnes de la guerre de Sept-Ans. Blessé, et pris à la bataille de Lowositz, il passa l'hiver à Leipzig, où il se lia d'amitié avec Gellert, qui, sans doute, eut une très-grande influence

seconde blessure plus grave, en 1757, dans la retraite de Jemappes, l'obligea de quitter tout le service militaire. Rochow retourna alors dans ses terres, et se consacra à réparer ce qu'il avait négligé dans sa jeunesse. Il acquit, sans même avoir non-seulement une parfaite connaissance du latin et des langues allemandes, mais s'instruisit encore dans l'économie politique, l'histoire naturelle et l'histoire politique. En même temps, il s'occupa du bien-être de ses paysans. Voyant que ceux-ci, dans une indolence terrible, se refusaient à accepter des secours gratuits, et méprisaient les avis les plus salutaires, il compâtit à leurs préjudices et à leur ignorance. Croyant à la cause dans l'instruction de la jeunesse, et décidé à persévérer dans son amélioration, Rochow écrivit, en 1777, son *Essai sur l'école d'école pour les enfants paysans, ou Instruction pour les enfants des classes inférieures*, Berlin : mais il ne borna point son activité à la théorie; et, exécutant ce qu'il conseillait, Rochow bâtit de nouvelles écoles dans ses terres de Gellin et Krane, forma une école des maîtres habiles, et se procura une existence honnête. Il vint non-seulement à établir de nouvelles écoles pour ses paysans, à leur fournir des modèles qui furent suivis dans beaucoup d'autres lieux. C'est à l'école de Reckan, qu'après, surtout dans les dix premières années, plus de mille personnes vinrent par simple curiosité, pour apprendre à connaître sur place la méthode de Rochow. Évidemment il a eu le grand mérite d'établir un mode d'instruction

plus facile et plus adapté aux basses classes, que le plan suivi jusqu'alors; mais l'exemple d'un homme de son savoir, de son rang et de sa fortune, s'occupant de l'enseignement du peuple, et enseignant quelquefois lui-même avec un talent unique, appela de plus en plus l'attention des grands sur cette partie de l'instruction publique, et leur fit sentir l'importance d'avoir de bons maîtres-d'école, et de les payer en proportion de leur utilité et de leurs peines (1). Cette influence de Rochow, qu'on peut appeler une vraie réforme des écoles élémentaires, s'étendit dans toute l'Allemagne. Il était l'ami, mais non le sectateur aveugle de Basedow. Avec beaucoup plus de connaissance des hommes, et un philanthropisme moins vague et bien plus pur, Rochow adapta ses vues et sa méthode à l'instruction des basses classes. D'après cette méthode, principalement fondée sur le développement des facultés mentales, rien ne devait être enseigné aux écoliers, qu'ils ne fussent en état de bien comprendre, et qui ne pût leur être utile un jour. Quoique les services rendus aux écoles et à l'économie rurales soient les plus grands titres de Rochow à la célébrité, sa piété, sa charité, une bonté rare envers ses paysans et ses serviteurs, le plus noble patriotisme (2) et une modestie sincère, ne le rendirent pas moins respectable. Outre le premier ouvrage dont nous avons déjà parlé, il écrivit plusieurs traités élémentaires. Nous en citerons

(1) Rochow porta le grand-chapitre de Halberstadt à fonder un séminaire pour les maîtres-d'école, et à suivre son propre exemple en augmentant leurs appointements, et en donnant gratis aux écoliers l'instruction et les livres élémentaires.

(2) Témoin entre autres le monument qu'il fit élever sur le champ de bataille de Fehrbellin.

l'Ami des enfants, traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Tous les ouvrages de Rochow sont en allemand : ceux qui ne regardent point l'instruction de la jeunesse, n'en roulement pas moins sur des matières d'utilité publique, comme *sur les pauvres*, *le crédit*, *le caractère national*. Rochow, qui avait principalement contribué à la fondation de la société économique de la Marche, à Potsdam, était encore membre de cinq autres sociétés littéraires. Cet homme, qui aimait tant les enfants, et qui a tant travaillé pour eux, n'a pas eu le bonheur d'en avoir. Il vécut quarante-six ans dans l'union la plus heureuse avec Louise de Bose, également l'amie de Gellert, femme d'un grand mérite, et qui secondait parfaitement les vues bienfaisantes de son époux, en dirigeant les travaux manuels des petites filles dans ses terres. Rochow est mort d'une hydropisie de poitrine, à Reckan, près de Potsdam, le 16 mai 1805. Il a écrit *l'Histoire de ses écoles*, Sleswig, 1795, in-8°. Riemann (*Descript. des écoles de Reckan*, quatrième édition, 1809, in-8°), en détaillant le mode d'instruction de Rochow, l'a comparé avec celui de Pestalozzi. Zerrenner et Pockels, l'un dans le *Schul-Freund* de 1805, et l'autre dans le *Morgenblatt* de 1811, ont consacré quelques pages à la mémoire de ce véritable ami de l'humanité, qui, dans son testament, a encore légué douze mille francs à ses écoles. Z.

ROCKINGHAM (CHARLES WATSON WENTWORTH, marquis DE), homme d'état anglais, d'une ancienne famille établie dans les comtés de Rutland, de Northampton et de Cambridge, descendait, par les femmes, du célèbre comte de Strafford. Thomas

Wentworth, son père, comte de Rockingham, en 1717 épousa une fille du comte de Chelsea. De cette union cinq filles, et un fils unique cet article, qui vit le jour 1730. À la mort du premier de Rockingham (14 décembre 1733), son fils, lui succéda dans ses titres et dans ses dignités. Il fut nommé, au mois de juillet 1733, lord-lieutenant de York, par le roi George II, près duquel il exerçait des fonctions de gentilhomme de chambre. Créé chevalier de la Toison d'Or le 4 février 1760, il reçut le duc de Norfolk (1), au moment de la mort de George III (22 janvier 1761). Il résigna, l'année suivante, ses emplois de gentilhomme de chambre, et de lord-lieutenant de comté d'York. Dans le mois de mai 1765, le ministre George Grenville était le premier à perdre la confiance du roi d'une partie de la nation (1) : ce résolut de le changer. Le duc de Cumberland a fait effet, des ouvertures à Pitt, comte de Chatham, et à lord Bute, mais différents obstacles ont empêché cette négociation de réussir. Le roi persistant dans le dessein d'avoir une nouvelle administration, le duc de Cumberland a été nommé à la place de lord-lieutenant de comté d'York, en s'adressant au roi. Quoique novice encore dans la gestion des affaires publiques, le marquis de Rockingham

(1) Le duc de Norfolk était comte de Arundel et de Norfolk ; mais sa qualité de catholique l'empêchait d'exercer par lui-même les fonctions de lord-lieutenant de comté.

(2) Quelques écrivains attribuent la mésintelligence qui régna entre le duc de Cumberland et le roi George III.

immense fortune territoriale, ses qualités privées, une influence dans ce parti, dont il était considéré comme le chef, à l'âge avancé du duc de Newcastle placé à la tête du nouveau cabinet (10 juillet 1765), où il prit le poste de premier lord de la Trésorerie. Les affaires d'Amérique ne préoccupèrent d'abord l'administration de Rockingham. Sa situation, quant à ces affaires, était extrêmement délicate et embarrassante. D'un côté, le parti de Grenville, partisan de la taxation de l'Amérique, voulait qu'on employât des mesures coercitives contre les indésobéissants de l'autre, Pitt et ses amis insistent à la métropole pour ne pas taxer ses colonies, et insistent que ces principes fussent bientôt reconnus. Le ministère était en fait mitoyen, qui ne satisfaisait ni l'un ni l'autre : il proposa et fit adopter, au commencement de mars 1766, un acte déclarant que la Grande-Bretagne avait le droit de taxer les colonies ; et, le 18 du même mois, en fit passer un autre bill, qui rapportait le droit de timbre, ne s'apercevant pas à l'époque de ces lois défectueuses que la seconde aurait eu pour effet produit : car les Américains ne s'étaient pas opposés à la taxe de timbre parce qu'ils la considéraient comme une taxe onéreuse, mais parce qu'ils n'admettaient pas le principe de l'établissement sans leur consentement. Le ministère Rockingham, qui avait, par-dessus tout, acquis une grande popularité, fit rapporter la loi de timbre, qui, dès le principe, avait été décriée de vifs mécontentements ; et, au lieu de déclarer l'illégalité des taxes générales, et fit restreindre l'importation des soies étrangères. Cette dernière mesure lui attira

la reconnaissance des manufacturiers anglais. Le prix du blé continuant d'augmenter, le ministère vint au secours de la classe ouvrière, en faisant adopter des mesures contre le monopole et contre l'exportation des grains, dont il fit entrer, par l'importation, une quantité suffisante. Il chercha enfin à donner de l'extension au commerce, et il y parvint, surtout en concluant un traité avec la Russie. Malgré ces actes populaires et les mesures efficaces qu'il avait prises pour la ruine complète du port de Dunkerque (3), le ministère n'acquiesçait ni crédit, ni stabilité. Plusieurs de ses principaux partisans venaient de désertir sa cause, ayant l'assurance que Pitt ne lui prêtait plus son appui ; et l'on s'attendait généralement à un changement. Il eut lieu en effet le 12 juillet 1766. On attribue au chancelier Northington d'en avoir accéléré le moment, en déclarant, après la prorogation du parlement, et à l'occasion d'un plan projeté pour le gouvernement civil du Canada (plan dont il désapprouvait toutes les dispositions), qu'il ne pouvait pas faire plus longtemps partie d'une administration aussi incapable, et en conseillant au roi d'appeler Pitt à la tête des affaires. Quoi qu'il en soit, le reproche

(3) Jusqu'au ministère du duc de Rockingham, le cabinet anglais s'était contenté de demander, en vertu des stipulations du traité d'Utrecht, que les fortifications de Dunkerque fussent rasées, que la casemate fût comblée, etc., etc. ; ce qui était d'une importance secondaire pour l'Angleterre. Rockingham vit l'erreur de ses devanciers : il s'attacha à exiger que les deux jetées qui protègent le canal, et sans lesquelles le port est hors d'état de servir, fussent détruites. Une brèche, pratiquée à la jetée de l'est, produisit des résultats si rapides en ouvrant un passage à la mer, que la construction s'empara des habitants de Dunkerque. Heureusement pour eux, le ministère de Rockingham fut renversé ; et les travaux de démolition ayant été suspendus, ne furent plus repris. Une des clauses du traité de 1762 établit que les Anglais renoncèrent définitivement à toutes leurs prétentions relatives à ce port.

du chancelier Northington était en grande partie fondé : mais on doit convenir que, si le ministère Rockingham ne montra pas une grande habileté, il fit preuve du moins d'un désintéressement rare en Angleterre ; tous ses membres se retirèrent, sans avoir assuré ni places ni pensions, soit à eux-mêmes, soit à leurs amis. Les rênes du gouvernement furent confiées à Pitt, qui, voulant fortifier son ministère, en y attachant le parti Whig, fit au marquis de Rockingham des propositions que celui-ci refusa formellement d'écouter. De nouvelles ouvertures lui furent faites, sous le ministère du duc de Grafton (1767) ; mais ces deux hommes d'état ne purent s'entendre. Le marquis de Rockingham et lord Chatham (Pitt) s'étant réconciliés, en 1770, agirent de concert pour repousser les mesures proposées par lord North, qui avait pris la direction du cabinet, au mois de janvier de cette année. Dans toutes les discussions sur l'élection de Middlesex (*Voyez WILKES*), et sur les mesures coercitives à l'égard des Américains, il se montra l'adversaire du ministère, et protesta souvent contre les bills que ce dernier réussissait à faire adopter (4). Après la chute de lord North (mars 1782), le marquis de Rockingham fut mis à la tête de l'administration qui le remplaça, avec le titre de premier lord de la trésorerie : mais sa mort, arrivée le 1^{er} juillet 1782, en amena la dissolution. Quoique le marquis de Roc-

(4) Il le fit, entre autres fois, à l'occasion du bill (1774), qui donnait au gouverneur de la province de Massachusetts Bay, le droit de faire transporter en Angleterre ou dans une autre colonie, pour y être jugés, tous ceux qui se seraient rendus coupables de meurtre ou de toute autre action emportant la peine capitale, en attendant le dessein de les ramener ou de les exiler.

kingham n'ait pas fait preuve de talents transcendants, on le regardait de l'instruction et du talent. Sa probité, sa modération et la pureté de ses intentions pour le bien de sa patrie, n'étaient pas contestées par aucun parti. Passionné pour la constitution anglaise, élevé dans les principes des Whigs, dont il avait long-temps considéré comme le chef, il avait conçu, dès son enfance, l'opinion qu'il était nécessaire au bonheur de l'Angleterre, que le gouvernement fût confié à la nation ; et tous ses actes politiques furent dirigés dans ce sens. Il épousa, en 1752, l'héritière de Thomas Bright de Badsworth, et lord Ravensworth, qui ne lui survécut que de peu de temps, point de postérité. D—

ROCOLES (JEAN-BAPTISTE), historien aussi superficiel qu'ambitieux, naquit à Béziers, vers 1630, d'une famille noble. Il entra d'abord dans l'ordre de saint Benoît, où il eut le goût de l'étude, et en particulier de recherches historiques ; mais ne voulant s'habituer à la vie tranquille et uniforme du cloître, il donna sa sécularisation. Déjà connu comme un des gens de lettres, il s'en vint à Paris, pour profiter de leurs leçons, et continua de s'appliquer à l'étude des langues anciennes et de l'histoire. Dans ses loisirs, il suivait les cours de l'université, se fit recevoir docteur en droit canon, soutint ses examens d'une manière brillante, qu'il fut nommé professeur honoraire. Il obtint par le crédit de ses protecteurs, des titres de conseiller et d'aide du roi, avec la charge d'historiographe (1). Il avait aussi été

(1) Il prend tous ces titres à la tête de son *Journal du Monde*, de Derville, publiée en

moniat de la collégiale de St.-et de plusieurs autres bénéfices. L'absence de son caractère l'empêcha de jouir long-temps de tous ses avantages, qu'il devait moins à son mérite qu'au caprice de la fortune. Vers la fin de 1672, il partit pour l'étranger, muni de lettres du roi, de Claude et de Bayle, et y fit l'apostrophe du culte réformé. L'empereur le accueillit par l'électeur de Brandebourg, le conduisit, l'année suivante, à Berlin: il eut le bonheur de paraître à ce prince, qui le décora de son historiographe, et lui expédia le brevet d'un pensionnaire, quoiqu'il ignorât la langue allemande, et qu'il ne pût par conséquent puiser dans les sources, il entreprit d'écrire l'histoire des électeurs de Brandebourg de la maison de Hohenzollern; mais entièrement dérangé de ce travail (2) pour aller à Berlin, il demanda la permission de se retirer, et vint, en 1677, à Leyde, avec la femme qu'il avait épousée en Prusse. Il se mit à donner des gages des libraires, et était assés aux conférences de droit; mais il ne put à peine de quoi subsister, et on l'apprend par une lettre écrite à Minutoli, du 4 octobre 1677. Rocolles est à Leyde, lui dit-elle sa femme, en assez médiocre posture. Cependant il faisait des amis qu'il avait laissés à Paris. En 1678, après la prise de la ville, il revint en France, et rentra dans l'Eglise romaine. Mécontent qu'on ne lui rendait pas les honneurs que lui avait fait perdre l'apostasie, il ne tarda pas à retourner en Hollande, où il professa avec succès la réforme. Enfin, devenu

veuf, et lassé de sa vie aventureuse, il revint en France, en 1685, obtint le pardon de ses erreurs, fut rétabli dans son canonicat de Saint-Benoît, et mourut en 1696. Rocolles avait de l'esprit et de la facilité; mais il manquait de jugement et de critique. Il possédait à fond les langues anciennes, comme on en a la preuve par des traductions d'*Hérodote* et de *Tacite*, conservées en manuscrit dans quelques bibliothèques de Prusse et de Hollande. Outre l'édition qu'il a donnée du *Monde* de Davity (Voyez ce nom), avec des additions peu estimées, on a de Rocolles: I. *Introduction générale à l'histoire*, Paris, 1662, 2 vol. in-12; ibid. 1672, et réimprimé plusieurs fois depuis. C'est un de ses meilleurs ouvrages. Selon Bayle, il est bien digéré et rempli de belles connaissances. II. *Dialogues de Luxembourg*. Cet ouvrage est cité par Bayle; mais on n'en a pu découvrir ni la date ni le format. III. *Abrégé de l'histoire d'Allemagne*, la Haye, 1679, in-12; 2^e édition, ib. 1681. Ce n'est guère qu'une traduction du *Nucleus historiarum germanicarum*, de Gasp. Sagittarius (Voy. ce nom). IV. *Histoire véritable du calvinisme*, ou Mémoires historiques touchant la réformation, opposée à l'Histoire du calvinisme, par Maimbourg, Amsterdam, 1683, in-12. Cet ouvrage n'eut aucun succès, même parmi les protestants. V. *Les Amours d'Antiochus*, Amsterdam, 1683, in-12 (3). VI. *Les Imposteurs insignes*, ou Histoires de plusieurs hommes de néant qui ont usurpé la qualité d'empereur, roi et prince, ibid. 1683, ou 1696, in-12, figures, rare;

l'histoire est restée manuscrite; elle a pour titre: *Zollerni Brandenburgica electoris imperatoris et Joachimum II.*

(3) Lenglet (*Bibl. des Romans*, II. 73), cite cet ouvrage sous le même titre, Paris, 1679, in-12. On ignore si c'est une première édition de celui-ci.

Bruxelles, 1728, 2 vol. pet. in-8°. fig., avec des additions. Cette compilation a été traduite deux fois en allemand (par Pauli, Halle, 1760, précédée d'une *Notice* sur l'auteur; et par Agricola, ibid. 1761, in-8° : cette dernière version a été revue par Jean-Frédéric Joachim. VII. *La vie du sultan Gemes* (Zizim) frère de Bajazet, Leyde, 1683, in-12. VIII. *Vienne deux fois assiégée par les Turcs, en 1529 et 1683, et heureusement délivrée*; avec des réflexions historiques sur la maison d'Autriche et sur la puissance ottomane, Leyde, 1684, in-12, fig. On y trouve quelques détails rapportés par des témoins oculaires. IX. *La Fortune marâtre de plusieurs princes et grands seigneurs de toutes les nations, depuis deux siècles*, ibid. 1684, in-12, fig.; rare et assez recherché. X. *Ziska le redoutable aveugle, capitaine-général des Bohémiens évangéliques*, avec l'histoire des guerres et troubles pour la religion dans le royaume de Bohême, ensuite du supplice de Jean Huss, etc. ibid., 1685, in-12. Bayle dit que ce livre mérite d'être lu. Rocoles a laissé en manuscrit une *Vie* en latin, de Joachim Rouaut, maréchal de France. C'était un ouvrage de sa jeunesse; mais des motifs que l'on ne connaît pas, l'empêchèrent de le publier.

W—s.

RODE (CHRISTIAN-BERNARD), peintre et graveur à l'eau-forte, directeur de l'académie des arts de Berlin, naquit dans cette ville, en 1725. Pesne fut son premier maître; mais au bout de quelques années d'étude, Rode vint à Paris, où il prit des leçons de Carle Vaulo, et de Kestout. De là, il se rendit en Italie, et revint en Allemagne. Se livrant alors à la peinture de l'histoire et du portrait, il

orna la plupart des églises de de plusieurs tableaux remarq Frédéric II lui commanda, et pour l'église de la garnison de trois tableaux, dans lesquels il représenta les portraits, accor de figures allégoriques, des g Schwerin, Winterfeld et tués pendant la guerre de Se Il fut aussi chargé, par le même, de peindre à fresque le nouveau palais de Sans-Sou plafonds de la grande galerie salon contigu. Ces deux o occupent le premier rang pa meilleures productions. Rod très-laborieux, et travailla une grande facilité. Parmi les de son temps, il brille sur l'invention : la plupart de s historiques sont traités d'une manière neuve et absolument à attitudes sont naturelles : m monotone et trivial dans le c ses formes; et ses airs de t ordinairement dépourvus d' sion et de noblesse. En géné figures ont trop d'embou out les extrémités trop petite leur donne de la manière. N clair-obscur est excellent : s sont bien dégradés; ceux d avancent bien, et ceux c fuient parfaitement. Quoiqu puisse être regardé comme meilleurs peintres que la P produits, c'est particulièrement graveur qu'il a obtenu de tation. Son œuvre, qui se c d'environ cent-cinquante piè que toutes gravées d'après s positions, est remarquable prit de sa pointe, et port caractère d'originalité, qu' rite d'occuper une place di dans les collections d'amateu ses mains la pointe est, pour a

te, avec laquelle il exprime
l'il voit, et qui sait mettre
es moindres détails : il s'est
isservi, dans ses ombres, de
re du lavis, procédé qui
des tons très-doux ; ses
sont disposés très-pittores-
, et éclairés d'une manière
; mais il manque d'expres-
on dessin est incorrect, et
ix de nature commun. On
dans le *Manuel de l'ama-*
lber et Rost, de plus amples
ur l'Oeuvre de Rode, qui se
eaux-fortes, en *histoire*
ancienne et moderne, en
profane, et en *allégories*.
te mourut le 24 juin 1797.

Henri Rode, frère du pré-
né à Berlin, en 1727,
destiné, par ses parents,
ession d'orfèvre ; mais son
t pour la gravure le décida
Paris, pour se perfection-
cet art. Il avait fait de bon-
es dans le dessin, et ses
ouvrages avaient déjà ob-
succès. A son arrivée à Pa-
ut, pendant quatre ans, des
e Jean-George Wille, dont
le portrait dans un petit
l'après Schmidt, son con-

Après avoir exécuté quel-
res pièces qui annonçaient
il revint à Berlin, où il ne
is à graver d'après son frère
e autres une suite de seize
our les *Satires de Rabener*.
était à la Prusse un artiste
é, lorsqu'une mort préma-
nleva, en 1759, à l'âge de
ix ans.

P—s.

ELLA (JEAN - BAPTISTE),
ar et biographe, naquit, le
s 1724, à Padenghe, dans le
d'une famille obscure.
dans son enfance, à Bres-

cia, il fut admis au collège des Jé-
suites, où il ne tarda pas à se dis-
tinguer par la rapidité de ses pro-
grès. Le P. Sanvitali, sous lequel il
avait fait ses cours d'humanités et
de philosophie, charmé des dispo-
sitions de son élève, devint bientôt
son protecteur et son ami. Le dé-
faut de fortune obligeait Rodella
de songer à s'assurer une existen-
ce. Il embrassa l'état ecclésiastique ;
mais, en étudiant la théologie,
il continua de cultiver les lettres et
l'histoire, et de se former le goût
par la lecture des meilleurs ouvra-
ges. En sortant du séminaire, il dut
à la sollicitude de son généreux pro-
tecteur la place de secrétaire du com-
te Mazzuchelli, qui s'occupait alors
d'élever un monument à la gloire
des écrivains de l'Italie (V. MAZ-
ZUCHELLI, XXVIII, 36). Rodella,
devenu son collaborateur, lut les
journaux, les recueils littéraires, et
les autres ouvrages dans lesquels il
espérait trouver des renseignements ;
et il trouva le loisir d'étudier en mé-
me temps la numismatique, et de
décrire les médailles qui formaient
la précieuse collection de son Mécè-
ne. Ce fut lui qui se chargea de sur-
veiller l'impression du grand ouvra-
ge de Mazzuchelli. Le septième vo-
lume était prêt à être mis sous
presse, quand il perdit son bienfai-
teur, avec lequel il avait vécu vingt-
deux ans dans une intimité que rien
ne pouvait altérer. La mort du comte
avait été précédée de douze jours
par celle de son épouse, que Rodel-
la regardait comme sa seconde mè-
re. Dans le chagrin que lui causa
cette double perte, il hésita long-
temps sur le parti qu'il devait
prendre. La religion vint à son se-
cours, et lui donna des consolations
plus efficaces que celles de l'a-

mitié. Pour se distraire de sa douleur, il écrivit la *Vie* de Mazzuchelli, et la publia, sous le nom de *Nigrello academico agiato*. Rodella reprit enfin ses travaux littéraires, et résolut de consacrer le reste de sa vie à terminer l'important ouvrage que la mort de son Mécène laissait imparfait. Dans l'espace de vingt-huit ans, il vint à bout de recueillir et de rédiger quatre volumes in-fol. de *Notices biographiques*, dont la publication, avec celle des deux volumes de Mazzuchelli, restés inédits, complète l'histoire des auteurs italiens jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Toujours prêt à obliger, Rodella excitait le zèle des littérateurs, leur communiquait le résultat de ses recherches, et se mêlait à leurs débats, sacrifiant ainsi son repos à l'intérêt de la vérité. Quoiqu'il redoutât la compagnie des femmes, et qu'il ne se fût (dit-on) jamais trouvé seul avec aucune, pendant cinq minutes, il entreprit l'*Eloge des Brescienes* distinguées par leurs talents et par leurs vertus, et rédigea les vies de ses plus illustres compatriotes, au nombre de cent deux. Il n'avait jamais regardé l'art des vers que comme un exercice futile; et cependant il avait acquis une telle facilité de rimer, que, quand ses amis lui demandaient un sonnet, il en composait presque toujours deux ou trois sur le même sujet. Jouissant d'une santé robuste, qu'il devait, en partie, à sa sobriété, Rodella parvint à la vieillesse sans en ressentir les infirmités. Une maladie grave l'ayant averti de sa fin prochaine, il s'y prépara par la prière et par des actes de piété, reçut les sacrements avec une grande dévotion (1), et mourut,

(1) Rodella pressait pour être janséniste; et l'on reprochait le bruit qu'il n'avait pu, avec les sacre-

rut, le 5 mai 1794. Il fut inhumé sans pompe, dans l'église de Zénou, sa paroisse, comme il le désirait. Rodella a publié tous ses ouvrages sous des noms supposés. On en trouvera la liste détaillée dans la suite de son *Eloge*, par le P. Gussago, cordelier, P. 1804, in-8°. de 88 pag. Outre ses *Ouvrages ascétiques*, traduits du français, des *Sonnets* et d'autres insérés dans la *Raccolta gerona*, un *Discours sur la piété*, etc., on citera de Rodella : I. *costumi e scritti del conte Mazzuchelli*, Brescia, 1766, cette vie est minutieuse, mais intéressante. II. Des *Noti* André Sarotti, poète brescien : la *Nuova Raccolta Mandel*, tome XL; — sur François I. prédicateur, à la tête de son *Ch.* Brescia, 1787, in-4°.; — sur Joseph Tivelli, prêtre brescien, 1784, in-8°.; — sur le Père Péna, jésuite (Voy. JANA, 313); — sur Augustin Gallo, nomme, à la tête de son *Traité d'agriculture*; — sur Benoît Camoine du mont Cassin, dans *l'œ Italorum*, de Fabroni, tome III. Le *Venticinque novelle* de Tragino della Bastia di Brindisi, per Simone Piscopio, in-16. Cet opuscule est si rare, que l'on en connaît un exemplaire, mais le Ch. Jacopo Dionisi, qui naissait le mérite de ces Novelles, en a procuré deux autres éditions, Vérone, in-12 (Voy. la *Nova* Gussago, p. 74). Parmi ses

ments : mais le P. Gussago a détruit cette édition, en produisant le certificat du curé de Zénou, qui l'avait administré.

(2) Rodella s'est écrit successivement sous le nom de Giovanni della Baratta, Nigrelli, Gussago, Felino, Bartolo Gussago, Fialate, Thegue B. verton la latta, etc.

un nombre de dix, les seuls re-
blés sont : la *Continuation*
ittori Italiani, et les *Eloges*
nes Brescianas. Les *Lettres*
lla, disséminées dans les bi-
ques d'Italie, fourniraient sans
aucoup de détails sur l'his-
téraire de son temps. L'avo-
aramonti, l'un de ses amis,
traver son portrait. W—s.
ERIC ou RODRIGUE, der-
des Wisigoths, en Espagne,
de Theodefred, duc de Cor-
qui le roi Witiza avait fait
les yeux. Quant à Theo-
le présme, sans trop de fon-
qu'il était fils du roi Reces-
le sorte qu'il est difficile d'é-
généalogie de Rodrigue, et
r même s'il était du sang
Witiza s'étant rendu aussi
que méprisable par ses cruau-
débauches et ses extrava-
Rodrigue se révolta contre
ainquit, et fut proclamé roi
se. Les historiens espagnols
ent cet événement à l'année
ais comme ils ont à tort res-
s ou moins la fin du règne
ince, et la chute de l'empire
igoths, il est probable qu'ils
trompés aussi sur l'année où
e parvint au trône. Aucun
ontemporain n'a écrit l'his-
ce prince; et ceux qui ont
plus près de cette époque,
s souillé la mémoire du der-
des Wisigoths, par les ca-
dégoûtantes qui lui ont été
ées, sans aucune espèce de
ent, dans des temps plus mo-
C'est donc aux vices, à
tie, à la tyrannie de Witiza,
geance de ses fils, de son
pas, archevêque de Séville,
nte Julien, son beau-frère,
cur de Ceuta, qu'il faut at-

tribuer les malheurs, qui accablèrent
l'Espagne sous le règne de son suc-
cesseur; et l'on doit rejeter comme
une fable absurde l'histoire de Cava,
Caba, ou Florinde, fille du comte Ju-
lien, violée par Rodrigue. Ce prince,
qui occupa le trône à peine deux ou
trois ans, n'eut pas le temps de ré-
parer les fautes de son prédécesseur :
mais l'action d'éclat qui termina son
règne et sa vie, justifie pleinement
sa mémoire, et prouve qu'il était
digne de porter la couronne d'Alarie.
Les partisans de Witiza ayant enga-
gé, dans leur querelle, les Arabes
qui venaient de soumettre à la loi du
Corau toute l'Afrique septentrionale
jusqu'à l'Océan, ceux-ci débarquè-
rent sur la côte d'Algéziras, le 23
avril 711, sous les ordres de Tarik
ben Zeïad (V. ce nom), et s'empa-
rèrent de la montagne Calpé, au-
jourd'hui Gibraltar. Rodrigue en-
voya aussitôt contre eux la fleur de
sa cavalerie, qui fut mise en déroute
par celle des musulmans. Alors il
rassembla toutes ses forces, ce qui
dut lui être d'autant plus difficile,
que Witiza avait avili et désorganisé
l'armée; et il marcha contre les infi-
dèles, à la tête de quatre-vingt-dix
mille hommes. La bataille se donna
près de Xérez de la Frontera, sur les
bords de la rivière Lethe, nommée
depuis Guadalète (Ouâdi al-lethe);
elle commença le 17 juillet 711 (1),
au matin, et dura deux jours entiers,
sans avantages marqués pour aucun
des deux partis. Le troisième jour,
Tarik, reconnaissant le roi des Wisi-
goths à son diadème de perles, à son
manteau de pourpre bordé d'or, et
à son char orné d'ivoire, traîné par

(1) Cette date est celle que l'auteur de cet article
a adoptée comme la plus authentique, dans sa *Chro-
nologie des Maures d'Espagne*, insérée dans l'*Art
de vérifier les dates*, 3^e partie, tome II, in 8^o.

deux mules blanches, fondit sur lui, et le perça de sa lance. Mais les Chrétiens furieux de la mort de leur souverain, disputèrent la victoire avec tant d'acharnement, qu'elle ne devint complète, pour les musulmans, que le 26 juillet, après neuf jours de combats et de carnage. Ce récit, tiré des auteurs arabes, est la plus belle apologie de Rodrigue, et de la nation dont il était le chef. Tarik, avant coupé la tête de ce prince, la fit remplir de camphre, et l'envoya à Mousa, gouverneur d'Afrique, qui s'empessa de transmettre au khalife de Damas la relation de cette victoire, avec le trophée qui en était le témoignage. Les historiens espagnols semblent avoir pris à tâche d'avilir le dernier roi Goth jusqu'à la fin : car ils prétendent qu'il s'enfuit pendant la bataille, après s'être dépouillé des marques de sa dignité ; qu'il disparut, et qu'il alla cacher sa honte et ses remords au fond d'un monastère, dans une grotte ou un ermitage, où il finit ses jours dans les pleurs, sans s'inquiéter des ravages des Maures, ni des malheurs de ses sujets. L'absurdité de ce conte est aujourd'hui démontrée par le récit que font les auteurs arabes, de la mort de Rodrigue. Mais déjà les écrivains les plus judicieux l'avaient rejeté. Si ce prince eût eu des crimes ou des fautes à expier, ce n'est point en fuyant, en mourant comme un lâche, qu'il aurait prouvé son repentir, mais en périssant pour défendre son trône et ses sujets. On avait aussi révoqué en doute la découverte du tombeau de Rodrigue, à Viseo en Portugal, deux cents ans après sa mort. Ce fait n'est point invraisemblable, et ne contredit nullement le récit des auteurs arabes. Il est possible, en effet, que

le corps de ce prince, privé de sa tête, mais reconnaissable à son costume, ait été emporté du champ de bataille par quelque serviteur fidèle, et enterré à Viseo. La catastrophe de Rodrigue, et de la domination des Goths, célébrée, dès le quatorzième siècle, dans plusieurs romances, publiées récemment par M. Abd Hugo (*V. le Journal des sçavants*, d'août 1822, pag. 462), a fourni M. Robert Southey le sujet de son poème de *Roderic, dernier roi des Goths*, trad. de l'anglais en français par feu Bruguière de Sorsun, Paris, 1821, in-8°. Ce même sujet a été mis sur la scène française, en 1823, par M. Guiraud, sous le titre du *Comte Julien*, in-8°. (*V. le comte JULIEN* et WITZA.) A—r.

RODERIC, évêque de Zamora. *Voy. RODRIGUEZ.*

RODERIQUE (JEAN-IGNACE DE), né à Malmedy, en 1697, n'avait que vingt ans quand il entra dans l'ordre des Jésuites. Il n'avait, dit-on, pris ce parti que pour mieux connaître le régime et l'organisation de la Société. Il la quitta au bout de huit années, fit plusieurs voyages en France, puis se rendit à Cologne. Il n'avait point de fortune, et y épousa une veuve également sans biens, mais qui possédait le privilège impérial pour le journal politique français, intitulé : *Gazette de Cologne*. Sous la direction de Roderique, cette feuille prospéra. La guerre de 1741 lui donna quelque intérêt. Roderique avait des relations dans les différents partis, et recevait ainsi des renseignements précieux. Mais, n'osant pas dire dans sa *Gazette*, tout ce qui parvenait à sa connaissance, il y suppléait par des bulletins manuscrits, qu'il distribuait à certaines personnes. Très-versé dans la politique de

fut consulté par le prince de Lorraine, avant la conclusion de la paix d'Aix-la-Chapelle. Il mourut le 6 avril 1756, enterré dans le corridor des pauvres Clarisses, ainsi qu'il demandait, par testament.

Gazette, on a de lui : I. *Observationes de abbatibus, originæ et hodiernæ constitutionum abbatiarum inter se unitarum mundariensis et Stabulensis, observationibus maximè rerum Edmundi Martène et Durand, Wurtzbourg, 1727*, cette attaque d'un passage d'un voyage littéraire sur l'abbaye de Stavelo. D. Martène opposa : *Stabulensis monasterii pugnata*, Cologne, 1730, *De abbatibus monasteriorum mundariensis et Stabulensis, tractatus tertius, prima adversus edicta Stabulenses D. Edm. Martène*, Cologne, chez l'auteur, in-fol. C'était, comme on voit, une réplique à la défense de D.

En rendant compte de ces deux auteurs de l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Benoît*, on donne le nom de Roderic à l'un d'eux, et dit qu'il avait été chassé de la société des Jésuites, pour ses mauvaises opinions. Ils ajoutent que les religieux de Malmédi, en faveur desquels il avait écrit, le blâmèrent, et qu'il fut ignominieusement condamné, par sentence du conseil, à rétracter tout ce qu'il avait avancé contre la juridiction et les titres de l'abbaye de Stavelo, de plus, à payer une amende.

Il est à croire que les béatificateurs ont été, dans leur récit, influencés par l'esprit de corps. Ce qui est certain, c'est que l'opinion de Roderic

que n'ait trouvé des contradicteurs ; car, sur ce qu'il dit que Cunibert n'avait point été archevêque de Maïence, un anonyme publia : *De initio metropoleos ecclesiæ Coloniae Claudia Augustæ Agrippinensium disquisitio*, Cologne, 1732, in-4°.

III. *Coloniensis ecclesiæ de sua metropoleos origine traditio vindicata ab impugnationibus disquisitoris anonymi*, 1731, in-4°. Cette fois, ce fut J. Hartzheim, qui parut dans la lice. C'était l'auteur anonyme auquel avait répondu Roderique ; et il publia une Réplique, 1732, in-4°.

(*Foy. HARTZHEIM, XIX, 470*). IV. *Historiæ universalis institutiones*, Louvain, 1734, in-8°. Ce Précis de l'Histoire universelle va jusqu'au milieu du dixième siècle de l'ère vulgaire. V. *Correspondance des savants*, in-12 ; ouvrage périodique, paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. Il a commencé à paraître en janvier 1743, et n'a pas existé au-delà de cette année. C'était un journal littéraire. Cet auteur est appelé quelquefois Roderic, Rodrigue et même Rodrigue. Le nom de Roderique est celui que portent ses ouvrages.

A. B—T.

RODIER (MARC-ANTOINE), avocat au parlement de Toulouse, né à Carcassonne, le 28 mai 1701, est auteur des *Questions sur l'ordonnance de Louis XIV, du mois d'avril 1667*, imprimées à Toulouse, en 1761 ; réimprimées en 1769. Rodier donna encore, ou publia, en 1766, un *Recueil des édits, déclarations, arrêts du conseil, et arrêts du parlement de Toulouse, depuis 1667, concernant l'ordre judiciaire*, où l'on trouve toutes les ordonnances de Louis XV et plusieurs autres pièces du même genre, à Toulouse, chez Bernard Pijon, imprim-

meur, 2 vol. in-8°. Après avoir suivi long-temps le barreau, à Toulouse, il revint dans sa patrie, en 1763. Il avait projeté également de commander l'Ordonnance criminelle ; mais ses travaux journaliers y mirent sans cesse obstacle. Rodier mourut le 23 juin 1778. L—M—E.

RODIGINO. *V.* RHODIGINUS.

RODNEY (GEORGE BRIDGE) naquit à Londres, au mois de décembre 1717. Son père, Henri Rodney, commandait, comme officier de la marine royale, le yacht qui servait au roi George I^{er}, pour ses voyages en Hanovre ; et ce souverain, qui l'affectionnait particulièrement, consentit à être le parrain de son second fils, qui, en conséquence, fut nommé George. Il entra de très-bonne heure dans la marine, et son avancement fut si rapide, qu'à vingt-cinq ans il était lieutenant de vaisseau. Il commanda en cette qualité divers bâtiments ; et ayant été nommé capitaine de vaisseau, en 1747, il passa au commandement de l'*Aigle*, et se distingua particulièrement dans le combat livré par l'amiral Hawke, le 25 octobre de la même année, à l'escadre que commandait Létandière. A la paix de 1749, Rodney fut envoyé à Terre-Neuve, sur le *Rainbow* ; il reçut le titre de commandant en chef de cette île, et fut chargé de la protection et de la surveillance des établissements de pêche dans ces parages. La guerre s'étant rallumée, il revint en Angleterre ; et, ayant été fait commodore, il s'occupa, par ordre de l'amiral Boscawen, de tenter une descente sur les côtes de France. Il débarqua près de Rochefort ; mais cette expédition n'eut aucun résultat. Nommé contre-amiral, en 1759, Rodney fut envoyé pour bombarder le port du Havre. Plus

heureux cette fois, il parvint à détruire une partie des forces navales qui y avaient été réunies ; à incendier quelques-uns des principaux établissements de la marine. En 1761, il s'empara des îles de la Grenade, de la Saint-Vincent, de la Lucie et de Saint-Vincent. Ses succès lui ayant acquis une grande popularité en Angleterre, il fut nommé baronnet, et nommé chevalier de l'ordre du Bain. Au mois de mai 1770, il fut promu au grade de vice-amiral des escadres blanches ; et l'année suivante, celui d'amiral. Tant d'honneurs ne suffirent pas à une ambition insatiable ; mais celle de Rodney ne fut pas facile à contenter. Il ne put ajouter à tous ses titres le grade de membre du parlement, et en conséquence sur les rangs des lords de la ville de Northampton. Il se trouva l'un des plus compétiteurs : la lutte s'entre eux ; mais Rodney l'emporta. Toutefois cette victoire lui coûta cher, et les sommes qu'il dépensa pour l'obtenir épuisèrent ses ressources, il se vit contraint de faire un voyage en France, pour réparer le déficit de ses finances. Il se fixa donc à Paris, et y vécut quelques années dans l'obscurité, pendant la réputation de laquelle il s'était acquise dans sa patrie. Jointe à quelques qualités militaires, le firent distinguer. Le duc de Biron, qui avait eu l'honneur de le rencontrer dans le salon de son esprit originaire, dans sa société. Un jour où il se trouvait à la table du duc, dans une réunion des hommes les plus marquants de cette époque, soutint, avec une chaleur

, s'il commandait une anglaise, il battrait les forces françaises et espagnoles. Pourquoi donc, avec cette certitude, lui dit le maréchal, restez-vous à Paris ? — Pour malheur, répondit l'amiral, j'y suis retenu par mes devoirs. — Monsieur, reprit le duc, les Français n'ont jamais redouté l'ennemi de plus ; et si cet obstacle le seul qui vous arrête ici, pouvez partir : demain vous serez payés. » Biron tint et l'amiral se trouva bientôt de revoir sa patrie. L'auteur de la biographie de Rodney, dans son *aphie anglaise* de Chalmers, raconte ce fait d'une manière étonnante, dit que, lors du séjour de Rodney en France, le roi, espérant de l'embaras des finances de la France, lui fit faire, par le duc de Choiseul, les offres les plus brillantes pour l'attacher à son service, et que Rodney, indigné, rejeta hautement ces propositions aussi humiliantes. C'est vraisemblable que le roi de France, qui à cette époque avait de ses armées navales des chefs tels que les Guichen, les Lamotte-Piquet, les d'Estaing, n'aurait pu accepter le projet d'acheter si cher un amiral anglais, et surcharger le maréchal Biron d'un tel fardeau. Les hostilités entre l'Angleterre et la France étaient allées depuis le mois de juin 1778, à son retour, en France, et employé immédiatement, le roi mit sous ses ordres une escadre de vingt vaisseaux, destinée à agir dans les Antilles ; mais le duc de Guichen, qui commandait la flotte française, manœuvra si ha-

bilement, que, dans les trois combats successifs que se livrèrent les deux armées, l'avantage demeura constamment à la France. Rodney fut plus heureux contre l'escadre espagnole, commandée par don Juan de Langara : dans l'engagement qui eut lieu au mois de février 1780, entre ces deux amiraux, il parvint à s'emparer de cinq vaisseaux espagnols ; un sauta pendant l'action, et les autres furent dispersés. Nous passerons rapidement sur les diverses opérations maritimes auxquelles Rodney prit part pendant l'intervalle de 1780 à 1782, pour arriver à son combat le plus mémorable. Le comte de Grasse, chargé de ravitailler les îles françaises de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Dominique, était sorti de Brest avec trente-trois vaisseaux, escortant un convoi de cent-cinquante voiles. Après avoir rempli cette mission, il avait repris la mer avec ceux des bâtiments de son convoi qui portaient des munitions de guerre destinées à l'attaque de la Jamaïque, lorsque, le 9 avril 1782, il eut connaissance de l'armée anglaise, forte de trente-six vaisseaux. Pendant trois jours, les deux armées manœuvrèrent en présence : quelques engagements partiels eurent lieu ; mais, le 12 avril, Rodney, que les vents avaient favorisé, vint attaquer le comte de Grasse ; le combat fut vif et sanglant : commencé à huit heures du matin, il dura, presque sans interruption, jusqu'à six heures du soir. La *Ville de Paris*, de cent quatre canons, que montait le comte de Grasse, étant totalement désarmée, fut obligée d'amener son pavillon (V. GRASSE, XVIII, 326). Ce combat, qui mit au pouvoir de Rodney cinq vaisseaux français, eut encore pour résultat

de rétablir, en faveur du gouvernement anglais, la supériorité navale d'où dépendait la conservation des colonies qui lui restaient aux Iles du Vent. Aussi, à son retour en Angleterre, l'heureux Rodney se vit-il l'objet de l'admiration universelle : les deux chambres du parlement lui votèrent des remerciements ; le roi le créa baron, l'éleva à la dignité de pair, et joignit à ces honneurs une pension de deux mille liv. sterling, reversible à ses héritiers. Ce combat fut le dernier auquel Rodney prit part : sa santé ne fit plus que décliner ; et il mourut à Londres, le 24 mai 1792. La colonie de la Jamaïque, qu'il avait sauvée par sa victoire, vota un don de mille livres sterling, pour l'érection d'un tombeau de marbre, sur lequel sa statue devait être placée. H—Q—N.

RODOALD, roi des Lombards, était fils de Rotharis, auquel il succéda, en 652. On croit qu'il ne régna que cinq mois, et qu'il fut tué, au commencement de l'année 653, par un Lombard dont il avait outragé la femme. Ce prince était arien. Son successeur Aribert était catholique. Le cardinal Baronius accuse le premier d'avoir suscité une persécution contre les catholiques ; mais ce fait ne paraît pas prouvé. Paul Warnefrid (plus connu sous le nom de Paul diacre) raconte du même prince un trait qui semble également peu croyable : il lui donne pour femme Gondeberge, qui fut sa belle-mère ; et il prétend que celle-ci, accusée d'adultère par-devant son mari, aurait été condamnée au supplice, si un de ses serviteurs, nommé Carello, n'avait pris sa défense, et n'avait tué en duel son accusateur. S. S—1.

RODOGUNE. V. CLÉOPATRE, IX, 67.

RODOLPHE 1^{er} (DE HABSBOURG), roi des Romains, ou empereur, et fondateur de la monarchie autrichienne, naquit, le 1^{er} mai 1218, d'Albert-le-Sage, comte de Habsbourg, et de Hedwige de Kybourg. On fait remonter, avec assez de vraisemblance, l'origine de la maison de Habsbourg, jusqu'à Étichon 1^{er}, duc d'Alsace, et, avec certitude, jusqu'à Gontran-le-Riche (1), comte en Argau, en Alsace et en Brisgau, qui vivaient, l'un au septième, et l'autre au dixième siècle. Rodolphe eut pour parrain l'empereur Frédéric II, dont il était parent, et dans les camps duquel il passa sa jeunesse. Doué d'une grande force de corps, il fut instruit de bonne heure dans tous les exercices militaires, et il y excella. Son père, qui avait pris la croix, mourut dans la Palestine, en 1246. Rodolphe hérita seul, en sa qualité d'ainé, du landgraviat de la Haute-Alsace, ainsi que du bourgraviat de Rheinsfeld, et, concurremment avec ses deux frères, Albert et Hartmann, de quelques domaines épars dans la Souabe et dans le Brisgau, du titre d'avoué de plusieurs villes ou cantons voisins, et du comté de Habsbourg, qui était situé en Suisse, dans la partie septentrionale du canton de Berne. Ayant rassemblé un corps d'aventuriers, Rodolphe donna carrière à son génie entreprenant. Le premier effort de ses armes fut dirigé contre Hugues de Tuffenstein, qui avait tenu contre lui des discours outrageants. Il en investit le château, et s'y introduisit en corrompant une sentinelle. Hugues fut tué, après avoir fait des prodiges de valeur. Rodolphe fut ensuite engagé dans

(1) Les trois maisons de Lotharing, de Habsbourg et de Bade, avaient le même origine.

es expéditions, l'une contre le comte de Habsbourg, qui avait été, et qu'il accusait d'avoir partie de son patrimoine, entre les comtés de Kybourg et de Kybourg (1245), Gertrude, fille de Burgrave de Hohenbourg et de, qui lui apporta pour le comte d'Oettingen et quelques terres en Alsace. Les chroniqueurs, qui retracent les moindres actions, ne font mention du comte de Kybourg, jusqu'à l'année 1253, d'accord avec les autres du parti impérial et de la noblesse, il attaqua Berthold de Bâle. Ayant pénétré dans un des faubourgs de Bâle, il y brûla un monastère, acte pour lequel le pape Innocent IV fulmina une excommunication contre lui. Ce fut probablement en faire révoquer la sentence que Rodolphe servit, sous le nom d'OTTOCARE, roi de Hongrie, qui, encore plongés dans les ténégas du germanisme, et contre lesquels il avait fait prêcher une croisade, dans la suite, ce prince, dans une guerre avec le roi de Hongrie. De retour de ses possessions, Rodolphe fut en proie à d'autres hostilités, tant en Alsace. Il secourut l'évêque de Strasbourg conjuré, qu'il contraignit à une trêve. Mécontent en ce prélat, qu'il accusait

d'ingratitude, il se déclara ouvertement son ennemi. Les Strasbourgeois prièrent Rodolphe d'accepter l'autorité suprême dans leur ville et le commandement de leurs troupes; ce qui le combla de joie. Incontinent il entre en campagne, surprend Colmar, emporte d'assaut Mulhausen, ville alors très-forte, occupe la Basse-Alsace, et fait un grand carnage des troupes épiscopales. Le chagrin que ces revers causèrent à l'évêque, le mit au tombeau. Son successeur demanda la paix, en renonçant à tout droit sur les terres de Kybourg, et en payant une grosse somme pour la restitution des places qui dépendaient de son siège. Rodolphe reprit les titres; mais il refusa l'argent, et rendit Colmar, Mulhausen et la Basse-Alsace. Les citoyens de Strasbourg lui érigèrent une statue, dont on conserve encore les restes. Le comte de Habsbourg tint, dans un siècle d'anarchie, une conduite qui lui fit un honneur infini. Il purgea les grands chemins des nombreux bandits qui les infestaient, et défendit, contre la tyrannie de la noblesse, les citoyens des villes. Telle était l'opinion qu'on avait de la justice et de la valeur de Rodolphe, qu'il se concilia la confiance des républiques dont ses possessions étaient voisines. Les belliqueux montagnards d'Uri, d'Underwald et de Schwytz, le choisirent pour protecteur et pour chef. Les citoyens de Zurich le nommèrent leur préfet (1265), et lui confièrent le commandement de leurs troupes; ce qui l'engagea en des hostilités contre Lutold, comte de Regensberg, et fit former contre Rodolphe une redoutable confédération, dont le comte de Tockenbourg était un des membres principaux. Les deux armées

Les auteurs ont prétendu que Rodolphe d'Autriche ou grand-marchal d'Autriche avait passé plusieurs années à la cour de France. Histoire de la maison d'Autriche, avoir examiné l'un et l'autre fait, les juge peu probables.

furent en présence aux environs de Zurich, et Rodolphe remporta une victoire complète. Les confédérés, après leur défaite, tentèrent de tirer la guerre en longueur, en distribuant leurs troupes dans les forteresses, en inquiétant sans cesse la ville de Zurich, et en ravageant les domaines du comte de Habsbourg. Quelque judicieux que fût ce plan, Rodolphe le fit échouer par sa vigilance et son activité. La ligue fut dissoute, et Lutold se vit forcé de céder à Zurich une grande partie des domaines qui lui restaient. Peu de temps auparavant, le comte de Habsbourg avait été sur le point d'entrer en guerre contre Berthold de Falkenstein, abbé de Saint-Gall, qui l'avait sommé de faire hommage pour certains fiefs qui relevaient de son abbaye. Le comte ayant négligé ou refusé d'obéir à cette sommation, Berthold conduisit lui-même à Wyl, sur les confins du pays de Tockenbourg, un corps de troupes considérable, dans le dessein d'envahir les possessions de son vassal. Rodolphe se préparait à repousser l'agression, lorsqu'il apprit que les bourgeois de Bâle, excités par leur évêque, s'étaient soulevés, et avaient massacré plusieurs seigneurs de sa famille et de son parti (3). Indigné de cette perfidie, le comte de Habsbourg, accompagné seulement de dix personnes, va trouver l'abbé de Saint-Gall, et arrive comme Berthold était à table avec un grand nombre de seigneurs et de chevaliers. « Je viens terminer notre querelle, lui » dit Rodolphe : vous êtes mon su- » zerain, et je suis votre vassal. »

(3) Selon une autre version, la conduite indécise que tinrent de jeunes chevaliers envers les femmes et les filles des bourgeois, fut la cause du soulèvement; et Rodolphe lui-même était à Bâle.

L'abbé le reçoit à bras ouverts, et l'invite à prendre place à table. Le comte de Habsbourg enflamme de courroux par ses récits tous ceux qui l'écoutent; et Berthold et ses vassaux lui offrent leurs troupes. Rodolphe les conduit devant Bâle, ainsi que les citoyens de Zurich, les montagnards suisses, et ses propres sujets; et bientôt il contraint les Bâlois à lui livrer des otages. Il tourne ensuite ses armes contre l'évêque lui-même. Ayant passé le Rhin sur un pont de bateaux, invention des anciens qu'il paraît avoir renouvelée le premier, il enlève au prélat tous les domaines qu'il possédait au-delà des murs de Bâle. Réduit à cette extrémité, l'évêque sollicite et obtient une suspension d'armes de vingt-quatre jours, durant laquelle le différend devait être accommodé par arbitrage. Rodolphe attendait l'expiration de cette trêve, lorsqu'étant dans sa tente, à minuit, il fut réveillé par son neveu, le prince de Hohenzollern, bourgrave de Nuremberg, qui venait lui annoncer que les électeurs de l'empire Germanique l'avaient, le 29 septembre 1273, élu roi des Romains. Il eut d'abord de la peine à croire à cette nouvelle; mais convaincu par les lettres des électeurs, il accepta la haute dignité qui lui était offerte. Informés de son élection, les citoyens de Bâle lui ouvrirent leurs portes, lui prêtèrent serment de fidélité, et lui firent présent d'une somme considérable pour les frais de son couronnement. Ce fut principalement à Werner d'Eppenstein, archevêque de Mayence, que Rodolphe fut redevable de son élévation. Ce prélat étant allé à Rome prendre ses bulles, le comte de Habsbourg l'avait escorté à son passage des Alpes; et, à son retour

il l'avait reçu avec joie. La résolution ayant été prise de faire cesser l'inter règne si long-temps, désolait une diète fut convoquée à Mayence. Les archevêques de Mayence et de Trèves, s'engageant à s'y rendre, ainsi que Sévère, comte palatin de Rhénie, roi de Bohême Ottocare, duc de Bavière, y envoyèrent leurs ambassadeurs. Meinhart, évêque de Salzbourg, proposa trois conditions, dont le nombre desquels était de trois. Le duc de Habsbourg, en faveur de Werner. L'archevêque de Mayence lui concilia tous les suffrages et l'élection au comte de Habsbourg fut faite d'en son fils (4). Tous les autres évêques leur suffrage au duc de Habsbourg. Le nouveau roi de France s'empessa de demander la confirmation des privilèges qui avaient été conférés par son père et son couronnement (6). Les ambassadeurs obtinrent facilement la confirmation de Grégoire X, tant aux conditions qu'Ottocare et Frédéric II avaient juré, en confirmant toutes les libertés au Saint-Siège par

les empereurs, et en promettant que ce prince marcherait en personne contre les infidèles. Le Saint-Père refusa d'écouter les propositions d'Ottocare, qui lui avait également envoyé des ambassadeurs; et, après beaucoup de difficultés, il obtint le désistement d'Alfonse, roi de Castille, qui, durant ce qu'on appelle l'inter règne, avait été élu roi des Romains par une partie des princes de l'Empire (7). Rodolphe et Grégoire X eurent, à Lausanne (octobre 1275), une entrevue, où ils terminèrent les négociations, et s'unirent par les liens de l'amitié. Le roi des Romains ratifia les articles que ses ambassadeurs avaient souscrits en son nom; et le pape confirma de nouveau l'élection de Rodolphe, à condition que, l'année suivante, il se rendrait à Rome, pour y recevoir la couronne impériale (8). A la fin de l'entrevue, le roi des Romains, et les princes qui l'accompagnaient, prirent la Croix. Ottocare, durant la négociation, s'efforça d'ébranler l'autorité du nouveau chef de l'Empire. Non-seulement il rejeta les propositions d'accommo-

(7) Richard, duc de Cornouailles, frère du roi d'Angleterre Henri II, fut élu par un autre parti.

(8) Depuis que les papes s'étaient arrogés le droit de confirmer l'élection des empereurs, les princes élevés à l'Empire ne prenaient, jusqu'à ce qu'ils eussent été couronnés à Rome, et quoiqu'ils possédassent toute la plénitude de la puissance impériale, que le titre de *rois des Romains*. Il en fut ainsi jusqu'à l'année 1509, que Maximilien I^{er}, (Voy. ce nom) obtint de Jules II, une dispense, en vertu de laquelle le prince et ses successeurs ont pris le titre d'*empereurs des Romains, élus*. Ainsi, Rodolphe n'ayant pas voulu se rendre à Rome, ne l'a jamais porté. Sa répugnance pour une telle démarche était extrême. Il rappelait à ce sujet la fable suivante: « Je vois bien, disait le renard, que tous les autres animaux sont allés rendre leurs devoirs au lion; mais je ne vois pas qu'ils en soient revenus. » De même, poursuivait Rodolphe, je sais qu'un grand nombre d'empereurs et de princes ont fait le voyage de Rome; mais j'en connais peu qui en soient revenus avec honneur. Malgré ce sarcasme, Rodolphe eut toujours soin de ménager la cour de Rome, et il s'en trouva bien.

de la mort de l'élection de Rodolphe, le peu d'étendue de ses possessions, que plusieurs princes s'élevèrent contre lui.

personne, dit Koch, que l'élection de Habsbourg fut la première qui fut élective, à l'exclusion des au-

gement de Rodolphe se fit à Aix-la-Chapelle, le 2 octobre 1273, c'est-à-dire, moins d'un an après son élection. La cérémonie fut solennelle, et au sujet de l'investiture qu'il accorda aux princes. Comme il n'y avait ni couronne, ni sceptre, on prétendit que Rodolphe prit un crucifix sur l'autel; image de son maître et du sien, et le vit aujourd'hui se ceindre, et le porter d'un côté.

dement qu'à la demande de Rodolphe lui fit le souverain pontife ; mais il empêcha le clergé de Bohême de prêcher la croisade. Il parvint à gagner le marquis de Bade et les comtes de Fribourg, de Neubourg, et de Montfort, ainsi que Henri, duc de la Basse-Bavière. Sommé de faire hommage pour ses fiefs, il répondit avec dédain, traitant Rodolphe de simple comte de Habsbourg. Une seconde sommation demeura sans réponse : à la troisième, le roi de Bohême envoya l'évêque de Sekau, en qualité d'ambassadeur, à la diète d'Autbourg ; et son exemple fut suivi par le duc de Bavière. L'évêque harangua l'assemblée avec violence contre le chef de l'Empire. Comme il s'exprimait en latin, Rodolphe, l'interrompant, lui dit : Si vous haranguiez « dans un consistoire, vous pour- » riez employer la langue latine ; » mais en discourant sur mes droits » et sur ceux des princes de l'Empi- » re, vous ne devez pas vous servir » d'un idiome que ne comprennent » point la plupart de ceux qui vous » entendent. » Toute la diète irritée somma Ottocare de restituer l'Autriche, la Carinthie et la Carniole qu'il avait usurpées, et de faire hommage pour le reste de ses états. Des ambassadeurs lui furent inutilement envoyés de rechef ; et il viola même les lois des nations, en faisant mettre à mort les hérauts qui lui notifièrent le décret par lequel il fut mis au ban de l'Empire. Rodolphe, résolu d'agir avec vigueur, commença par attaquer le marquis de Bade et les trois comtes. Il les soumit, et se prépara bientôt à diriger toutes ses forces contre Ottocare, prince d'un grand courage, et dont les états s'étendaient des confins de la Bavière aux bords du Raab en Hongrie, et de la

Baltique à l'Adriatique. Les états de Rodolphe, peu considérables en eux-mêmes, étaient épars au pied des Alpes, en Souabe et en Alsace, et par conséquent éloignés des lieux qui devaient être le théâtre de la guerre. Quoique l'Empire eût voté des contingents, un grand nombre d'états se dispensèrent de les fournir ; et les mesures sages, mais sévères, que déjà le roi des Romains avait prises pour chasser les bandits, contenir les barons turbulents, et recouvrer les fiefs dont divers princes s'étaient emparés, avaient fait beaucoup de mécontents. Rodolphe tira cependant de puissants secours de l'électeur palatin, de ceux de Saxe et de Brandebourg, du bourgrave de Nuremberg, de la noblesse de Souabe et d'Alsace, et des cantons suisses ; il entama des négociations avec Ladislas, roi de Hongrie, avec Meinhard, comte du Tyrol ; enfin il fut secondé plus puissamment encore par le mécontentement qui agita tous les états autrichiens. Rodolphe marcha d'abord contre Henri, duc de Bavière, qu'il contraignit à renoncer à l'alliance du roi de Bohême ; et ce succès lui ouvrit l'entrée de l'Autriche. Accompagné de ce même Henri, qui était à la tête d'une nombreuse cavalerie, il traversa la Basse-Bavière, et s'avança sans résistance contre Vienne. Ottocare accourut au secours de cette capitale. La fatigue et le manque de vivres ne permirent pas à ses troupes de passer Drossendorf ; et Rodolphe campa sous les murs de la place. La garnison et les citoyens tinrent cinq semaines. A la fin, la famine et la menace de faire arracher toutes les vignes, excitèrent un soulèvement ; et le gouverneur capitula. Le roi des Romains fit ensuite construire sur

nube un pont de bateaux, qui l'admiration. Entouré d'ennemis abandonné par la noblesse, il se vit réduit à demander la paix. Il fut stipulé que la sentence d'immolation fulminée contre lui par l'archevêque de Salzbourg, serait révoquée; qu'il retirerait à tout droit sur l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, qu'il ferait hommage entre les mains du chef de l'Empire, et qu'il recevrait l'investiture pour la Styrie, la Bohême et les autres terres qui lui restaient. Une alliance perpétuelle devait avoir lieu entre les deux princes, par le double mariage d'une fille de Rodolphe, et d'une fille et le fils d'Ottocare. Rodolphe se soumettait à ces conditions humiliantes, le roi de Bohême le Danube avec un cortège de seigneurs bohémienne. Le roi des Romains reçut dans son camp, en l'absence de plusieurs princes de l'Empire. Ottocare ne put cacher le sentiment pénible qu'il éprouvait. Rodolphe confirma le traité, fit hommage, et reçut l'investiture (9).

1. a prétendu que, pour ne pas rendre public l'humiliation auquel il se soumettait, Ottocare (ce nom) avait demandé que le roi des Romains fût seul dans sa tente lorsqu'il recevrait le serment, et que Rodolphe y avait consenti; mais il est évident de la cérémonie, les rideaux s'étant ouverts, et les deux armées campées de l'une et l'autre rive du Danube, le roi des Romains, ayant les mains entre celles de Rodolphe. « Cette histoire peu probable ne mérite pas d'être réfutée, dit M. Coxe, si la plupart des historiens modernes ne l'avaient adoptée. Elle est, dans un Traité composé exprès, en faveur de la fausseté, par les raisonnements suivants : 1.° elle est opposée au caractère de modération et de sagesse qui se remarque dans Rodolphe; 2.° elle est contraire à ce que disent les contemporains, et même les historiens bohémien, qui ont montré tant d'animosité contre cet empereur et tant de partialité pour lui; ni les annalistes autrichiens et allemands, lorsqu'ils rapportent minutieusement tous les détails de la cérémonie, ne parlent aucunement de ce serment. » 3.° Nicolas Sylvius (Pie II), qui vivait deux siècles après l'époque où l'on suppose que la chose eut lieu, est le premier qui l'ait racontée; mais on voit que cette partie de son Histoire de Bohême est remplie d'allégations fausses et d'erreurs. (Histoires de la maison d'Autriche.)

Rodolphe, après son retour, établit sa résidence à Vienne. Il se concilia l'affection de la noblesse, en confirmant ses privilèges, et en lui permettant de relever les châteaux qu'Ottocare avait fait raser: mais voulant récompenser ceux qui avaient suivi ses drapeaux, il imposa de fortes contributions sur ses nouveaux sujets, et demanda un subside au clergé, d'où il résulta beaucoup de mécontentement; et ce fut probablement ce qui porta le roi de Bohême à tenter de recouvrer ce qu'il avait perdu. Il commença par opposer des obstacles à l'exécution du traité. Rodolphe, désirant éviter une rupture, fit partir pour Prague Albert son fils. Ottocare, dissimulant, reçut ce prince honorablement, et s'engagea, par serment, à exécuter tous les articles qui avaient été arrêtés; mais à peine Albert fut-il éloigné, que le roi de Bohême fit prendre le voile à celle de ses filles dont il avait promis la main à un fils de Rodolphe. En même temps il écrivit au roi des Romains une lettre où il lui prodigua les plus sanglants outrages. Le chef de l'Empire répondit avec dignité, et fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir une lutte inévitable. Il tira des secours de l'archevêque de Salzbourg, et des évêques de Passau et de Ratisbonne, fit des levées d'hommes dans l'Autriche et dans la Styrie, et eut une entrevue avec le roi de Hongrie, Ladislas, avec lequel il conclut une alliance offensive et défensive. Il eut aussi recours aux états de l'Empire; mais il fut trompé dans son attente. Plusieurs princes, gagnés par Ottocare, gardèrent la neutralité, ou bien se déclarèrent contre Rodolphe; et ceux qui exprimèrent l'intention de soutenir sa cause, différèrent de lui en-

voyer leurs contingents. Ottocare, qui durant la paix avait préparé sa vengeance, s'était ligué de nouveau avec Henri, duc de Bavière. Il avait obtenu de la Pologne, de la Bulgarie, de la Poméranie et de Magdebourg, des troupes auxiliaires, et de l'ordre Teutonique des hordes rassemblées sur les rivages de la mer Baltique. Enfin, il s'était fait un parti en Hongrie, et il fomentait le mécontentement de ses anciens sujets. Le roi de Bohême, ayant fait sa jonction avec ses alliés, marcha vers l'Autriche, emporta d'assaut Drossendorf, et investit la forteresse de Laa. Rodolphe attendait avec impatience un corps de troupes qu'Albert, son fils, devait lui amener d'Alsace. Ce corps n'étant pas arrivé à point nommé, le roi des Romains tomba dans le plus grand accablement : mais les habitants de Vienne lui ayant demandé à capituler, cette proposition lui rendit toute son énergie. Il les conjura de ne pas trahir leur souverain, confirma leurs privilèges, et obtint d'eux qu'ils défendraient la place jusqu'à l'extrémité. Vers ce même temps, il fut joint par un renfort qui, tout faible qu'il était, fit naître l'espoir dans son âme; et, trois jours après, il passa le Danube, et alla jusqu'à Machhegg, sur la Marck, où les Styriens, les Carinthiens et les troupes que lui amena le roi de Hongrie, firent leur jonction avec son armée. Sur-le-champ, il envoya deux mille Hongrois reconnaître l'ennemi. Ottocare leva son camp, et s'avança jusqu'à Jedensberg, près de Weikendorff, où se trouvait Rodolphe. Des traîtres vinrent alors lui proposer l'assassinat d'Ottocare; il rejeta leur offre avec indignation, en instruisit le roi de Bohême, et lui offrit une réconciliation. Ottocare, se

persuadant que l'avis était juste, et la proposition une marque de faiblesse, refusa d'y entrer en considération. Rodolphe se disposa à soutenir une lutte qui devait décider de son sort. Le 26 août, à la pointe du jour, il rangea ses troupes en bataille, ordonnant à ses soldats de former le croissant, et de marcher en même temps le front et le flanc contre l'ennemi. La mêlée fut sanglante. Rodolphe fut sur le point de perdre la vie. Plusieurs chevaliers étaient engagés à le poursuivre, et il fut mordre la poussière. Il fit mordre la poussière aux premiers qui se présentèrent. Un chevalier thuringien, d'une taille gigantesque, perça au poitrail le cheval du monarque, le blessa mortellement, et le désarçonna. Rodolphe, qui tomba du coup. Le roi des Romains, qui se trouvait à côté de son cheval, se releva, et se releva la tête de son bouclier. Il fut percé par Berthold Capillar, qui commandait le corps de réserve. Rodolphe, étant mort, son cheval, revint à lui avec une nouvelle ardeur. Ses troupes, animées par ses efforts, remportent la victoire. Ottocare, quoiqu'il eût vu la perte totale de ses troupes, ne voulut pas faire retraite. Après avoir vaincu par des faits incroyables, enveloppé, démonté, et tué par ses gens autrichiens et styriens, Rodolphe s'empara de la Meuse, pénétra dans la Bohême à la tête de son armée, et de Cunégonde, mère de son fils du feu roi; il prit sous sa protection ce jeune prince, et le maria avec Othon, marquis de Brandebourg, et neveu d'Ottocare, s'étan-

d'une armée nombreuse, de la personne de Vencesarcha contre le roi des Romains, affaibli par le départ de ses troupes qu'il avait congédiées, et des propositions de paix qui lui furent faites. On lui abandonna toutes les prétentions autrichiennes : Venceslas, roi de Bohême, et la couronne de Hongrie, furent déférées à Othon. Agnès, sœur de Venceslas, devait épouser Rodolphe, second fils du roi des Romains, et les filles Judith et Hedwige, promises, l'une au roi de France, et l'autre à Othon-le-Grand, frère du marquis de Brandebourg. Délivré de ses ennemis les plus redoutables, Rodolphe s'occupait principalement de garantir à sa dynastie la possession des états autrichiens, ce ne fut pas sans peine qu'il y parvint. Il paraît que la mort de l'empereur X, et la succession ratifiée par trois souverains pontifes, ne lui donnaient pas lieu dans l'espace de dix ans, le portèrent à tenter de revivifier l'autorité impériale en Italie. Il somma, par des lettres, les villes de Toscane de lui rendre hommage. Peu d'entre elles consentirent. La chaire de saint Pierre était alors remplie par Nicolas III, qui, à de grands efforts, gagnait beaucoup de fermeté pour l'extension de l'autorité pontificale. Il accusa Rodolphe d'avoir violé la capitulation impériale, et le menaça de l'excommunication, s'il n'accomplissait le vœu qu'il avait fait de combattre les infidèles. Le roi des Romains, alors dans la seconde guerre de Sicile, désavoua ses commises et garantit au pape les propositions qu'il possédait : en recon-

naissance de ce prompt acquiescement à ses vœux, Nicolas proposa un accommodement, en conséquence duquel Rodolphe fit de nouveaux efforts pour rendre toute sa force à l'autorité impériale en Toscane, mais toujours sans succès. Dès la première année de son règne, le roi des Romains s'était appliqué à rétablir la tranquillité intérieure de l'empire. Les guerres de Bohême l'avaient forcé d'interrompre ce grand ouvrage, qu'il reprit ensuite avec une nouvelle ardeur. Il engagea tous les membres du corps germanique à ne pas décider à la pointe de l'épée leurs différends, mais à s'en rapporter à des arbitres. Le point le plus important était d'assurer l'exécution des lois qui défendaient d'élever et d'entretenir des forteresses particulières. Rodolphe ne fut point arrêté par la difficulté de l'entreprise. Convaincu que la paix publique serait peu durable, s'il n'usait de la plus extrême rigueur, il condamna à mort vingt-neuf seigneurs des premières maisons de la Thuringe, et répondit aux sollicitations qui furent faites en leur faveur : « Ce ne sont point des nobles, ce sont d'exécrables voleurs, » ceux qui oppriment le pauvre, et » troublent la paix publique. La vraie » noblesse est loyale et juste ; elle » n'offense personne, et ne fait aucune injure. » Enfin il fit raser soixante-dix châteaux ou places-fortes, qui étaient de véritables repaires de brigands. Il ne mit pas moins de zèle à faire restituer les fiefs dont divers princes s'étaient emparés. Philippe, comte de Savoie, possédait dans l'Helvétie plusieurs fiefs démembres de l'Empire : Rodolphe les reclama, et, sur le refus du comte, il entra à main armée

dans ses possessions. Il y eut, près de Morat, une action très-chaude, où la vie du roi des Romains fut de nouveau exposée au plus grand danger. Démonté, et entouré d'un grand nombre d'ennemis, il s'élança dans le lac, saisit une branche d'arbre d'une main, et se défendit de l'autre, jusqu'à ce que les siens fussent venus à son secours. Le comte de Hohenberg, beau-frère de Rodolphe, qui lui remit le commandement de ses troupes, ayant pris Morat, s'avança jusqu'à Payerne : mais tout fut concilié par l'intervention du pape, Martin IV. Le comte de Savoie abandonna Morat, Payerne et Gummien. Rodolphe tourna ensuite ses armes contre les comtes de Bourgogne, qui avaient cessé de reconnaître les droits de l'Empire, et avaient fait hommage au roi de France. Après avoir forcé le comte de Montbéliard à restituer Porentrui à l'évêque de Bâle, il attaqua Othon, comte palatin de Bourgogne, entra dans cette province avec une armée, et mit le siège devant Besançon. Là les ambassadeurs de Philippe-le-Bel vinrent lui déclarer que, s'il ne retirait ses troupes, leur maître marcherait contre lui. » Annoncez à votre maître, » leur répondit Rodolphe, que nous » l'attendons; il reconnaîtra que nous » ne sommes point ici pour nous livrer aux plaisirs, mais pour dicter la loi à la pointe de l'épée. » Ayant communiqué son ardeur à ses troupes, il contraignit Othon à rompre ses liaisons avec la France. Le comte de Bourgogne se rendit à Bâle, fit hommage entre les mains du roi des Romains, et reçut l'investiture des fiefs qu'il possédait. Les mesures vigoureuses que Rodolphe avait prises pour rétablir la paix publique, ayant excité le mécontentement de

plusieurs barons, un homme de basse extraction, nommé Tile Kenten, tenta de le mettre à profit, en faisant passer pour Frédéric II. un homme que grossière que fût l'imposture, l'homme eut bientôt un grand nombre de partisans. Il convoqua une diète, et requit Rodolphe d'abdiquer, et comme il réunissait assez de troupes pour assiéger Colmar. Le roi des Romains méprisa d'abord l'imposteur; le voyant soutenu par plusieurs princes de l'Empire, et de plus reconnu que les provinces situées le long du Rhin étaient disposées à le favoriser, il marcha contre lui, le poursuivit jusqu'à Wetzlaer, attaqua la ville, et contraignit les habitants à lui livrer le faux empereur, qu'il fit mettre à mort. Vouloir étendre la Suisse sa propre influence, Rodolphe résolut de s'emparer de Berne pendant l'inter règne, s'était placé sous la protection des princes de la maison de Savoie. Sous prétexte que les habitants avaient secourus les ennemis et maltraité les Juifs, qui étaient contribuables de l'Empire, le roi des Romains conduisit contre eux une armée de trente mille hommes : ce monarque, qui avait anéanti le redoutable Ottocare, et humilié le orgueil des puissantes maisons de Bourgogne et de Savoie, fut contraint de céder à la fermeté d'une république naissante. Pendant ce temps que le roi de Brandebourg abusait de sa régence du royaume de Bohême, point de tenir enfermés le jeune Venceslas et sa mère, les Bohémiens s'adressèrent à Rodolphe et ordonna que le jeune prince jouît de toute sa liberté. Othon ne voulut pas obéir à cette décision qu'après avoir arraché la promesse qu'il lui avait faite de lui compter une somme de quinze mille marcs d'argent, jusqu'à l'ac-

Ille il devait retenir plusieurs
 s-fortes. La condition ayant été
 lie, la liberté fut rendue à Ven-
 , qu'on pressa de rompre un
 qui avait été conclu avec
 1. Ne voulant pas violer une
 esse solennelle, le roi de Bo-
 eu appela au chef suprême de
 pire; la cause fut renvoyée par
 lphe aux princes et états, qui
 érent le traité, comme illégal
 cé. Peu de temps après, le roi
 omains se rendit à Égra, et
 it de nouveau Judith sa fille à
 alas, auquel il restitua la Mo-
 . Pliant alors, sous le poids de
 Rodolphe desira faire placer
 uronne impériale sur la tête
 ert, le seul fils qui lui restât. A
 fet, il convoqua, en mai 1291,
 diète à Francfort; espérant
 s services qu'il avait rendus à
 magne, engageraient les élec-
 à ne point abandonner la cou-
 , suivie presque invariablement,
 sser la dignité impériale dans la
 e maison: mais ils le refusèrent,
 prétexte qu'il ne pouvait y avoir
 éme temps deux rois des Ro-
 s. Il leur représenta vainement
 uger d'un interrègne: tous remi-
 la nomination à une autre diète.
 lphe en ressentit un chagrin très-
 qu'il tenta de dissiper en voya-
 t dans ses états héréditaires. Il
 quelques jours à Bâle et à Stras-
 g, au milieu de sa famille et des
 pagnons de ses premières exploits.
 disposant à se rendre en Autri-
 les ne le cins l'invitèrent à pren-
 da repos à cause de sa fai-
 e. « Laissez-moi, leur dit-il,
 er à Spire, visiter les monar-
 s mes pré-lécesseurs. » Il des-
 it le Rhin; mais il ne lui fut pas
 ble de passer Germesheim. Ses
 eurs moments furent remplis par

des actes de piété; il mourut, le 15
 juillet 1291, dans la soixante-treizième
 année de son âge, et la dix-neuvième
 de son règne. Son corps fut transféré
 à Spire, et déposé dans le tombeau
 des empereurs.—Rodolphe avait près
 de sept pieds de haut, la taille déliée,
 la tête petite, le nez grand et aquilin,
 le teint pâle: il était presque chauve.
 Ses manières étaient séduisantes, et
 il portait au plus haut degré l'art de
 la persuasion. Il était simple en ses
 vêtements, et il avait une dévotion
 éclairée. Sujet, naturellement, à
 l'emportement et à la colère, il se
 corrigea de ce défaut en avançant en
 âge. Le pouvoir ne changea pas ses
 inclinations bienveillantes. Il était
 d'un accès facile, même pour les
 gens du plus bas étage. Des soldats,
 un jour, écartaient de lui des pau-
 vres. « Laissez-les approcher, dit-
 il; je n'ai pas été nommé chef de
 » l'Empire pour être séquestré du
 » reste des hommes. » Élevé dans
 les camps, et livré constamment aux
 travaux de la vie militaire, ce prince
 n'eut pas assez de loisir pour cultiver
 les lettres. Cependant il témoigna
 toujours qu'il faisait cas des sciences
 et des arts, ainsi que de ceux qui les
 professaient. La dignité impériale
 avait été avilie: les efforts et la sa-
 gesse de Rodolphe lui rendirent son
 éclat. L'ordre et la tranquillité pri-
 rent la place de l'anarchie et de l'a-
 gitation. Personne n'a plus fait pour
 sa propre famille que cet empereur
 pour la sienne. Ses états figuraient à
 peine sur la carte de l'Europe; et
 cependant il parvint, par son coura-
 ge, par ses talents et sa persévéran-
 ce, à jeter les fondements de cette
 puissance colossale, que les princes de
 sa maison ont possédée dans la suite.
 Si l'on examine la situation où était
 l'Allemagne lorsqu'il monta sur le

trône impérial, et celle où il laissa cette vaste contrée; si l'on oppose ses actions à la faiblesse de ses moyens; si l'on considère sa rare prudence, son habileté, son ardeur pour la gloire des armes, et cependant son amour pour la paix, sa modération dans la prospérité, ses grands talents dans l'art de gouverner, et enfin les qualités aimables qui le distinguaient comme homme; on doit le compter au nombre des meilleurs et des plus grands princes qui aient porté la couronne. Rodolphe s'était marié deux fois; et il est la tige de toutes les maisons souveraines de l'Europe, existantes au milieu du XVIII^e siècle (1). Sa première femme était, avons-nous dit, Gertrude de Hohenberg. Cette princesse, lorsque son époux fut parvenu à l'Empire, changea, selon une coutume assez généralement suivie alors, son nom en celui d'Anne. Elle mourut en 1281. Rodolphe en eut un grand nombre d'enfants. Ceux de ses fils qui parvinrent à l'âge viril, furent Albert (V. ce nom), qui fut empereur, Hartman, qui se noya dans le Rhin, et Rodolphe, qui avait épousé Agnès, fille d'Ottocare, et mourut en 1290. Les filles furent Mathilde, qui épousa Louis-le-Sévère, comte palatin de Bavière; Agnès, qui eut pour époux Albert, duc de Saxe; Hedwige, qui épousa Othon-le-Bref, margrave de Brandebourg; Catherine, mariée à Othon de Bavière; Clémence, qui épousa Charles Martel, prince de Naples et prétendant à la couronne de Hongrie; Judith, qui eut pour mari le roi de Bohême,

(1) C'est la raison du P. Barce, qui a calculé que Louis XV descendait de Rodolphe d'Habsbourg, de plus de cinquante millions. Voy. le *Journal des Savants*, mars 1753, p. 171. À ce compte, le duc de Borsaire en descendait de plus de cent millions.

Venceslas IV; Euphén religieuse. Rodolphe avait quatre ans, lorsqu'il mourut de Bourgogne, qui n'eut quatorze: il n'en eut pas plus. L'Histoire de ce prince a été bien éclaircie que dans l'ouvrage publié en 1772, par M. de Saint-Blaise (V. GERMAIN, 181) : on peut aussi consulter les divers ouvrages cités par Haller. *Bibliot. de l'Hist. suisse*, 1886 à 1936.

RODOLPHE II, empereur de Maximilien II (V. ce nom). Marie d'Autriche, fille de Quint, naquit à Vienne en 1552. Sa mère lui inspira d'abord pour le catholicisme les sentiments religieux; mais une nouvelle force en Espagne même que l'archiduc son frère, il fut élevé sous Philippe II, qui, n'ayant pas de fille, se proposait de l'épouser, ce de la branche d'Espagne. À la mort de son père, Rodolphe, qui avait été roi de Hongrie (1572) et des Romains (1580) sur le trône de l'Empire, les royaumes que nous venons de citer. À ces états, il ajouta, ses frères n'ayant pas d'apanages; et ce fut la première fois que le droit de primogéniture fut reconnu dans l'archiduché. Par malheur pour son prédécesseur ne lui avait pas laissé que l'alternative d'une cession, ou d'une intolérance. Quoique Maximilien I^{er} aux bourgeois de ses états eût été réformé, il avait sur la fin de son règne

ssistassent au service divin rite luthérien , lorsqu'on le pour des seigneurs , cout au droit qui leur était Ce même prince n'en avait plus défendu la célébration maisons particulières , et il ait pas les Viennois de se sans les temples protes- villages voisins. Cette con- nce avait donné aux reli- s la prépondérance dans ée des états ; et ils en exclu , à force d'outrages , nombre de catholiques. Ils emparés d'un grand nombre de l'administration et de trature ; et leurs prélica- permettaient souvent des nus aussi odienses que mal contre le clergé de la com- romaine. Maximilien II , olérant qu'il fût , avait jugé e d'interposer son autorité ; e ses derniers actes avait noncer contre Opitz , le ent des prédicateurs luthé- e sentence de suspension , ort de ce prince avait ar- tion. Rodolphe II confir- ivilèges que son père avait aux protestants de l'or- stre ; mais il contraignit e faisoient leur résidence , de se rassembler , pour e divin , dans un lieu qui ait contentir qu'eux ; de- aux bourgeois des villes , tenter les temples des ré- En même temps il destitua t deux de ses plus zèles coo- s ; et il ordonna qu'à l'ave- na ministre n'eût rien en s appropriés avoir obtenu l'au- de prince. Les états refusa- e autoriser ces actions ; ent Rodolphe un motif de

prendre des mesures rigoureuses. Il baunit de ses états les prédicateurs destitués , et interdit dans les villes royales , et particulièrement à Vienne , l'exercice du culte réformé. Enfin , par d'autres réglemens qu'il serait trop long de spécifier , il rendit au culte catholique la supériorité dans ses états. Quelques révoltes éclatè- rent ; mais elles furent comprimées. Les querelles de religion ne trou- blaient pas moins l'Empire que l'Au- triche. La ville d'Aix-la-Chapelle avait été considérée comme ca- tholique , et il s'y était retiré beau- coup de protestants chassés des Pays- Bas. Leur nombre s'étant accru , ils avaient demandé le libre exercice de leur culte , à la diète d'Augs- bourg ; et sur le refus qu'on leur fit essuyer , ils avaient ouvert des tem- ples (1580). Les magistrats étaient , les uns catholiques , les autres pro- testants. Les premiers s'adressèrent à l'empereur , qui chargea le duc de Juliers et l'évêque de Liège , de pren- dre connaissance des faits , et de ré- tablir tout sur l'ancien pied , sen- tence qui ne put être exécutée qu'au bout de cinq ans. Des troubles du même genre se manifestèrent tant à Cologne qu'à Strasbourg ; et l'on eut beaucoup de peine à y maintenir le catholicisme. Rodolphe , en pre- nant sa résidence à Prague , se concilia l'affection de ses sujets de Bohême , qui depuis long - temps n'avaient joui que rarement de la présence de leurs souverains. En conséquence , ils lui fournirent de grands secours pour combattre les Turcs : mais la prétendue réforme ne tarda pas à détruire cette heu- reuse harmonie. Ce fut en vain qu'il défendit aux luthériens et aux calvi- nistes de tenir les assemblées ; qu'il les déclara inhabiles à exercer des fonc-

tions publiques ; qu'il supprima leurs écoles , et ferma tous leurs temples. De peur que les protestants ne feignissent d'être de la communion des Calixtins, il restreignit les privilèges accordés à ces derniers ; et il songea même à les ramener entièrement à la doctrine de l'Eglise romaine. Un de ses premiers soins avait été de mettre la Hongrie à couvert des incursions des Turcs. Pour éviter les frais énormes qu'entraînait l'entretien des places - fortes de la Croatie, il céda , pour le tenir comme fief de l'Empire, le territoire sur lequel elles étaient construites, à Charles, duc de Styrie, son oncle, qui, par le voisinage de ses possessions, devait pourvoir plus efficacement à la conservation de cette contrée. Charles la partagea en un grand nombre de fiefs, qu'il conféra à des aventuriers de toutes les nations. Cet établissement, qui s'étendit par degrés le long des frontières de l'Esclavonie et de la Croatie, arrêta les incursions des Turcs, et fournit cette milice qui, sous le nom de Croates et de Pandoures, a long-temps répandu la terreur en Europe. Des chrétiens, qui s'étaient retirés des provinces conquises par les Othomans, avaient obtenu des princes autrichiens un asile à Clissa, dans la Dalmatie, à condition qu'ils seraient perpétuellement armés contre les infidèles. Cette migration leur fit donner le nom d'Uscoques, qui, dans la langue du pays, signifie des hommes errants. Chassés de nouveau par les Turcs, ils trouvèrent un refuge dans la Croatie. Leur nombre s'étant accru par la jonction de divers bandits, ils ne bornèrent plus leurs courses à la terre, et se firent pirates. Les Turcs furent ceux qui souffrirent le plus de leurs agressions. Malgré

la trêve que Maximilien II avait conclue avec le sultan, et que Rod avait renouvelée en 1584 et les frontières des deux états avaient été constamment insultées par partis, de l'une ou de l'autre nation. Les deux cours n'avaient considéré ces excès que comme les fets d'une effervescence qu'on ne pouvait contenir. Cependant les attaques continuelles des Uscoques ne pouvaient être vues plus long-temps avec indifférence par les Turcs ; et ils renouvelèrent la trêve. Le pacha de Bosnie eut une irruption dans la Croatie (1585) et prit Wihitz et Petrinia. Ayant de plus grandes forces à sa disposition, l'année suivante, il assiégea Sisseg. Les Autrichiens attaquèrent les Turcs, et les mirent en déroute. Les infidèles laissèrent sur le champ de bataille douze mille hommes, nombre desquels furent le pacha même et un neveu d'Amurat II (ce nom). Irrité de cette défaite, il publia une déclaration de guerre en forme ; et des hordes nombreuses se répandirent dans la Hongrie et dans la Croatie. Après deux années durant lesquelles les succès furent divers, les Turcs eurent l'avantage par la prise de Sisseg et de Raab, la défection du prince de Transylvanie qui se détacha du parti des Othomans, fit prendre ensuite un aspect favorable aux affaires des Autrichiens. Ce prince était Sigismond-Battori (F. BATTORI), qui possédait aussi une partie de la Hongrie, la Moldavie et la Valachie, dont les hospodars s'étaient soumis à sa autorité. Il conclut avec l'Autriche une alliance offensive, reçut la son-d'or, et fut reconnu prince de l'Empire. L'alliance fut cimentée par le mariage de Sigismond, avec Christine, fille de Charles, d'

Le prince de Transsylvanie, le grand-voïvode Sinan Pacha (1595), chassa les Turcs vers Constantinople. Cette diversion procura des succès aux Autrichiens en Hongrie : ils prirent Gran et Viszgrade ; irrités de ce revers, Maximilien III fils et successeur d'André, se mit à la tête de ses troupes en Hongrie, prit Agria, et défait les troupes autrichiennes qui étaient sous le commandement de l'archiduc Maximilien. Cette année fut mémorable par la conquête de la Transsylvanie faite à l'empereur par Rodolphe II, par Sigismond, qui fut ensuite, et finit par abdiquer en faveur d'André, cardinal-évêque de Warmie, pour se retirer en Pologne. Le nouveau prince ne jouit pas longtemps d'une souveraineté paisible. Michel, vaïvode de Valachie, ayant été gagné par la cour autrichienne, joignit ses forces à celles des Autrichiens, à l'effet d'expulser Rodolphe, qui fut tué dans sa fuite. Rodolphe alors tenta de s'emparer de la principauté ; mais il eut le malheur de succomber dans la lutte qu'il fut obligé de soutenir contre Basta (F. ce nom), général de l'empereur. Provoqué par ces dissensions, Sigismond entra dans la Transsylvanie. Michel réunit à Basta, pour le combattre, et Sigismond fut défait. Pour éviter une nouvelle contestation de la Transsylvanie, Basta assigna Michel. Deux ans après, Michel renonça, pour la troisième fois, à sa principauté, et se retira en Pologne, où il mourut, en 1613. Rodolphe prit possession de la Transsylvanie, et reçut le serment des habitants, et confirma tous leurs privilèges au nom de Rodolphe II. L'adulation despotique de ce général porta les Transsylvains à la

révolte, ils trouvèrent un chef dans Moïse Tékély, qui, après s'être opposé vainement à l'établissement du gouverneur autrichien, avait cherché, avec d'autres magnats, un refuge chez les Turcs. Soutenu par des corps de troupes ottomanes et de Tartares, Tékély rentra dans sa patrie, où il réunit un grand nombre de partisans. S'étant rendu maître de la capitale et des provinces voisines, il fut proclamé prince de Transsylvanie. Son règne ne dura guère plus que celui de son prédécesseur. Avant d'avoir pu expulser les Allemands, il fut vaincu par le nouveau vaïvode de Valachie, et tué dans le combat (1603). Ses partisans se dispersèrent, et Basta se remit en possession de la principauté. — Dans le temps où ces révolutions s'opéraient en Transsylvanie, la Hongrie était un théâtre où les Autrichiens et les Turcs s'épuisèrent inutilement à combattre. Rodolphe avait, depuis long-temps, perdu la confiance des Hongrois. Contre la coutume de ses prédécesseurs, il n'avait jamais assisté aux diètes ; il avait négligé de conférer les grands offices, ou bien il y avait nommé des étrangers ; il recevait avec indifférence, ou avec mépris, les plaintes qu'on lui adressait, et, tandis que les troupes allemandes dévastaient le pays, l'empereur faisait publier les édits les plus sévères contre les religionnaires. La ville de Cassovie fut particulièrement exposée à ces rigueurs. Le mécontentement général fut augmenté par l'impunité avec laquelle Rodolphe souffrit que ses généraux pillassent les magistrats, sur la bienveillance desquels reposait la tranquillité publique, et par la réclamation qu'il fit de plusieurs terres que les

seigneurs s'étaient appropriées durant les troubles. Etienne Botskaï, oncle de Sigismond Battori, et premier maguat de la Haute-Hongrie, se rendit à Prague, pour représenter la situation déplorable du pays; mais il ne put être admis en la présence de Rodolphe. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint audience des ministres, et il se vit exposé aux insultes des courtisans. Une telle conduite ne pouvait qu'irriter un homme d'un si haut rang, qui d'ailleurs avait de l'ambition, et beaucoup de talent pour la guerre. Son courroux s'enflamma, lorsqu'à son retour il apprit que ses terres avaient été ravagées par ordre du gouverneur. Ses injures particulières se joignant aux griefs de la nation, il se révolta. Il appela ses concitoyens aux armes, et le soulèvement devint général en Hongrie. Plusieurs heiduques au service de l'empereur, passèrent du côté de Botskaï, qui bientôt servit à la tête d'un corps de troupes suffisant pour mettre à contribution les partisans de l'Autriche. A la première nouvelle de cette révolte, Belgioioso, gouverneur autrichien, rassemble des troupes, et marche contre le maguat; mais ses heiduques s'étant réunis à leurs camarades, les Allemands furent battus, et les insurgés en firent un grand carnage. Les habitants de Cassovie, encouragés par ce succès, chassèrent les troupes impériales, et reçurent Botskaï. Basta, étant accouru de la Transsylvanie, joignit ses forces à celles de Belgioioso, et mit le siège devant cette ville. Le manque de vivres, et l'approche de l'ennemi, le contraignirent à se retirer. Les troubles de la Transsylvanie, suscités de même par les protestants, conduisant aux succès de Botskaï.

Après la mort de Tekély, fut en proie à tous les maux. Toute trace d'industrie dans ces plaines et de ces montagnes si fertiles; les villes et villages n'offrirent plus que ruination; et la peste enleva un nombre de ceux qu'avaient la guerre et la famine (*Safoire de Hongrie*, t. II). Les Transsylvains cherchèrent terme à tant de maux, et l'aut Botskaï, qui vola à leur secours. Secondé par une armée que qu'Achmet I^{er}. avait envoyée en la Transsylvanie, il chassa les chéniens, et fut seullement le roi. A son retour en Hongrie fut reçu par l'armée turque dans la plaine de Rakoz, avec tous les honneurs de la royauté. Le sultan envoya une masse d'armes, un étendard; et le grand-vizir le déclara roi de Hongrie, en lui sur la tête un diadème (1605). Mais Botskaï avait la prudence et de désintéresser à accepter une couronne qui n'était déferée que du libre arbitrement des magnats. Il déclina les honneurs qui lui étaient décernés, comme le gage de sa cour que sa Hauteesse lui avait pour recouvrer les droits de ses concitoyens opprimés. Au fin de la campagne, il fut en la Haute-Hongrie, et s'avancé que jusqu'aux vallées de Pannonie. Les Turcs sommèrent Grad et Novigrade. Enfin, sans de Botskaï menacèrent les frontières de l'Autriche et de la Pologne; ils pénétrèrent dans la Moravie à peu de distance de Brunn. La situation des affaires du royaume pour la possession depuis quatre-vingts ans, le

e épuisait ses finances et sang de ses sujets. L'insou-
Rodolphe, au milieu de
alamités, provenait d'un
nt qui s'était insensible-
ré en lui. Son amour pour
es lui avait fait appeler à
le célèbre Tycho-Brahé
m, V, 472), qui, malgré ses
ces réelles, n'était que trop
ux rêveries de l'astrologie
et de l'alchimie. Ses pro-
rsuadèrent à Rodolphe que
seraient mis en danger par
de son sang. Cette prédic-
it la défiance naturelle de
r, et concourut de plus en
faire perdre son affection
personnes de sa famille.
pas augmenter le nombre
ennemis imaginaires, il éluc-
propositions de mariage qui
faites de toutes parts ;
l s'efforça d'empêcher ses
se marier. La terreur
si fortement dans son
jamais il ne se montrait
. Pour passer de ses ap-
s dans ses jardins ou ail-
s craindre d'être assas-
rait fait construire des ga-
vertes. Dans le dessein d'é-
son esprit superstitieux et
roi qui l'agitait, il s'entou-
vologues, de chimistes, de
de tourneurs, de graveurs,
ciens, ou bien parcourait ses
taniques, ses cabinets d'his-
relle et ses galeries d'anti-
vint hypocondriaque, im-
colère jusqu'à la frénésie ;
ne donnait audience aux
eurs étrangers : il chassait
ministres de sa présence ;
i, il les délivrait de toute
n leur gestion, en refu-
recevoir les plaintes de ses

sujets. Nous avons, à l'article Ma-
thias (Voyez ce nom, XXVII,
440), retracé les démêlés de ce prin-
ce avec Rodolphe, son frère, et la
manière dont il lui enleva la Hon-
grie et l'Autriche. Nous montrons
aussi comment il lui ravit la
couronne de Bohême ; mais nous
devons auparavant continuer l'ana-
lyse des principaux événements du
règne de Rodolphe II, comme
empereur. Jean-Guillaume, duc de
Clèves, de Juliers et de Berg,
étant mort sans postérité, le fils
ainé de l'électeur de Brandebourg,
le fils du comte palatin de Neu-
bourg, le duc de Deux-Ponts,
Charles d'Autriche, margrave du
Burgau (ces deux derniers renon-
cèrent bientôt à leurs droits), et les
deux chefs des branches de la mai-
son de Saxe, réclamèrent sa suc-
cession. L'électeur de Brandebourg
et les princes palatins firent en-
trer des troupes dans les états qui
formaient l'objet de la contestation ;
et tout annonçait entre eux des
hostilités prochaines. L'électeur de
Saxe s'étant adressé à l'empereur,
en reçut l'assurance qu'il favorisè-
rait ses prétentions. En même temps,
Rodolphe déclara, par un édit, que
la succession devait être mise en sé-
questre. Il ordonna aux deux prin-
ces d'évacuer les places dont ils s'é-
taient emparés ; et il somma les pré-
tendants de comparaître devant son
tribunal, dans quatre mois. L'élec-
teur de Brandebourg, et le prince
palatin, craignant que l'empereur ne
voulût s'adjudger la succession, s'em-
pressèrent de régler leur différend.
Ils conclurent, à Dortmund, un traité,
par lequel ils convinrent de partici-
per également à l'administration du
pays, et de réunir leurs forces con-
tre quiconque voudrait s'en saisir.

L'empereur cassa ce traité, et enjoignit aux états et aux habitants d'attendre, pour reconnaître aucun des prétendants, qu'il eût prononcé sa sentence. Il chargea son cousin, l'archiduc Léopold, évêque de Strasbourg et de Passau, d'aller prendre l'administration du pays. Léopold fut reçu dans Juliers, par un parti opposé aux deux princes; et il déclara la mise en séquestre. Cette déclaration changea la nature de la contestation qui, d'une question de droit, devint une querelle, où la religion et la politique furent également intéressées, et qui réunit tout le corps des religionnaires contre les catholiques. Les protestants d'Allemagne furent soutenus par diverses puissances étrangères; surtout par le roi de France Henri IV (*V.* ce nom), qui les pressa de se déclarer contre la maison d'Autriche. Ils appréhendèrent toutefois de se donner de la sorte un chef plus redoutable que Rodolphe. Cependant l'empereur leur ayant inspiré de nouvelles craintes, ils se rassemblèrent à Halle en Saxe, et y conclurent leur célèbre traité d'union, dite évangélique. Henri IV leur envoya un ambassadeur; et ils conclurent une alliance avec ce prince, qui devait leur fournir un secours de dix mille hommes. Ils firent réclamer la coopération de l'Angleterre, du Danemark et de Venise: ils obtinrent le concours des Provinces-unies, et tentèrent en vain de gagner l'électeur de Saxe, dont Rodolphe récompensa la fidélité en lui accordant l'investiture des duchés de Clèves, de Juliers et de Berg. Les princes et les états catholiques n'avaient pas vu avec indifférence l'accroissement de l'union évangélique. Vers le milieu de 1609, il s'était fait, entre le duc

de Bavière et les évêques de Wurtzbourg, de Passau, de Constance, d'Augsbourg, de Ratisbonne et d'autres prélats, une confédération à laquelle les trois électeurs ecclésiastiques accédèrent. Le duc de Bavière déclara que la faiblesse et l'incapacité de Rodolphe ne permettaient ni de le consulter ni de lui laisser la nomination du chef de la confédération. Ce monarque, constamment renfermé dans son palais, était toujours en mésintelligence avec Mathias. Les autres membres de sa famille n'avaient la puissance ni les talents nécessaires pour résister au torrent; et la cour d'Espagne restait dans la plus inconcevable indifférence. Mais la ruine à laquelle la maison d'Autriche et le parti catholique semblaient ne pouvoir échapper, fut prévenue par un de ces événements qui se joignent de toute prudence humaine. Henri IV, au moment où il se disposait à se mettre à la tête de son armée, périt de la main de Ravallac; et, avec lui, tomba le vaste projet qu'il méditait depuis de longues années. Les religionnaires furent atterrés à la nouvelle de cet attentat. Quoique soutenus par les Français et les Hollandais, leurs efforts se bornèrent à l'occupation de l'Alsace et à la prise de Juliers. Les catholiques, que la mort de Henri IV encouragea autant qu'elle accabla leurs antagonistes, rassemblèrent leurs forces avec un redoublement de zèle. Rodolphe, qui avait levé des troupes dans le diocèse de Passau, ordonna au duc de Bavière de chasser de l'Alsace les Protestants, et de mettre de nouveau en séquestre la succession du duc de Clèves: mais les malheurs passés forcèrent les deux partis à user de modération. Les religionnaires furent contents

d'avoir atteint leur objet principal ; et les catholiques ne voulurent pas recommencer la guerre civile, uniquement pour satisfaire le ressentiment ou favoriser les intérêts de l'empereur. Le duc de Bavière négligea l'ordre qu'il avait reçu, et conclut, avec les Protestants, un traité par lequel ceux-ci s'engagèrent à évacuer l'Alsace, et à réparer les dommages causés par leurs troupes. La décision du point capital de la contestation fut laissée en suspens, par la déclaration qu'on prendrait, de chaque côté, la part qu'on jugerait la plus convenable à l'accommodement qui se ferait pour la succession de Juliers. Les humiliations dont Mathias avait accablé Rodolphe, étaient de nature à n'être pas oubliées : aussi ce monarque en était-il continuellement occupé ; et tous les efforts des autres princes autrichiens, à ce sujet, ne parvinrent qu'à opérer une réconciliation apparente et passagère. Mathias feignit de s'humilier devant son frère, et consentit à tenir de lui, à titre de fiefs, les états qu'il lui avait enlevés. Rodolphe s'engagea, en retour, à rendre son amitié à Mathias, et à licencier les seize mille hommes qu'il avait fait lever dans l'évêché de Passau. L'empereur n'avait accédé à cet accommodement que pour tromper la vigilance de Mathias. Il affecta d'exécuter la convention, et ordonna le licenciement qu'il avait promis ; mais il ne fit pas payer la solde aux troupes. Celles-ci, conduites par Raméc, qu'elles s'étaient donné pour chef, fondirent sur la Haute - Autriche (1610), et, après avoir commis toutes sortes d'excès, pénétrèrent dans la Bohême, où elles furent jointes par l'archiduc Léopold, que Rodolphe avait

chargé de sa vengeance. L'alarme se répandit dans tout le royaume. L'empereur protesta que l'irruption s'était faite sans qu'il en eût connaissance, et envoya un héraut sommer Léopold de se retirer. Léopold, pour ne point exciter contre lui des soupçons, renvoya le héraut à Raméc : celui-ci répondit qu'il concerterait un accommodement avec les habitants de Prague, qui avaient couru aux armes ; et il publia un manifeste, par lequel il annonçait qu'il venait défendre Rodolphe et ses états contre toute violence qu'on voudrait lui faire. Les états demandèrent une explication ; et Léopold, qui était venu visiter l'empereur, leur donna une réponse satisfaisante. L'archiduc alla ensuite au camp, comme pour y prendre des instructions. A son retour, il dit que les troupes se retireraient si les états voulaient garantir qu'elles ne seraient point attaquées dans leur marche. La proposition fut acceptée, et la bonne intelligence parut rétablie. Les citoyens étaient dans la sécurité, lorsque le lendemain, à la pointe du jour, les troupes se saisirent d'une des portes, et s'emparent de la petite ville. Elles tentèrent ensuite de se rendre maîtresses de cette partie de Prague, qui est sur le bord occidental de la Moldau. L'empereur, qui jusque-là n'avait pas agi, crut pouvoir dévoiler ses projets. Il pressa les états de joindre leurs forces à celles de l'archiduc. N'ayant pu les y porter, il fournit à Léopold cinq pièces d'artillerie, que l'on plaça sur une éminence qui commandait la ville vieille. Les états eurent alors recours à Mathias, et demandèrent des secours aux Moraves. Ils ordonnèrent des levées de troupes, qui bientôt volèrent vers Prague, por-

tant, écrits sur leurs drapeaux, ces mots : « Contre Ramée. » Par ordre de Mathias, trois mille Hongrois s'avancèrent à marches forcées vers cette ville. Les troupes de Passau, alors saisies d'une terreur panique, se retirèrent pendant la nuit. Attaquées dans leur marche, elles furent défaites avec perte de deux mille hommes ; mais le reste trouva un refuge dans Butweiss. Rodolphe fit alors des propositions qui furent repoussées. Réduit au désespoir, il courut vers une des fenêtres de son appartement, l'ouvrit, et s'écria : « Prague, ville ingrate que j'ai élevée » si haut, tu insultes à ton bienfaiteur ! Puisse la vengeance du ciel » tomber sur toi et sur toute la Bohême ! » Le comte de Thurn, qui commandait les troupes des états, fit investir le palais de Prague. Mathias arriva, le 20 mars 1611, dans cette capitale, où il fit une entrée magnifique ; et il concerta un plan pour enlever à son frère la couronne de Bohême. Les états présentèrent à Rodolphe une requête, afin qu'il convoquât une diète, le menaçant de la convoquer eux-mêmes en cas de refus. Le monarque pénétra le sens de cette demande. Il convoqua la diète ; et lorsqu'elle fut formée, il lui adressa un message, où il dit que son âge avancé ne lui permettant plus de supporter le poids de la couronne, il priait l'assemblée de la transférer à son frère, et de fixer le jour le plus prochain pour la cérémonie du couronnement. Cependant les princes allemands, qui étaient attachés à Rodolphe, ne virent point sa déposition d'un œil indifférent. Les électeurs de Saxe et de Mayence envoyèrent des ambassadeurs, menacer les états de Bohême de toute la vengeance de l'Empire, et leur déclarer qu'ils ne souf-

friraient pas qu'un usurpateur s'assît sur le banc électoral. Leur ambassade fut reçue avec indignation. Cette intervention suffit cependant pour réveiller les espérances de Rodolphe, qu'entretenaient encore les contestations qui survinrent entre les états de Bohême et Mathias : mais celles-ci furent promptement terminées par les concessions que fit ce prince. Les états ayant désigné le 23 mai pour son couronnement, requirèrent Rodolphe de délier ses sujets de leur serment de fidélité. D'abord il rejeta cette demande : à la fin, forcé de souscrire l'acte, il le macula dans un accès de fureur puérile, mit la plume en pièces, et la foula aux pieds. Mathias fut nommé roi, avec toutes les formalités d'usage. Lorsqu'il eut confirmé tous les privilèges de la nation, il fut couronné avec la plus grande magnificence. Rodolphe, pour ne point entendre les acclamations publiques, s'était retiré dans une de ses maisons de plaisance. Le lendemain, il eut la douleur de recevoir un message de Mathias, qui le remercia de sa générosité. Il lui fut permis d'habiter le palais de Prague ; et on lui assigna, outre plusieurs seigneuries, une pension de quatre cent mille florins : mais il se vit forcé de publier un décret de mise au ban de l'empire, contre les troupes de Passau ; et lorsqu'elles furent dispersées, l'infortuné Ramée fut décapité par ordre de Léopold. Pendant ce temps Rodolphe envoya des commissaires à la confédération des protestants d'Allemagne, qui parurent prendre un vif intérêt à ce qui venait de se passer, et lui promirent des secours. Les plaintes qu'il adressa vers le même temps à une assemblée d'électeurs convoqués par ses ordres à Nuremberg, ne furent pas aussi

bien accueillies, quoiqu'il comptât parmi les électeurs plusieurs de ses amis : on lui répondit que sa demande de secours concernait la diète, et non le collège électoral ; et on déclara qu'il était nécessaire d'élire un roi des Romains. Une députation, qui fut chargée de porter à Prague ce message affligeant, s'acquitta de sa mission avec la plus grande dureté : mais, en même temps, elle protesta que l'intention du collège électoral n'était pas de faire sortir de la maison d'Autriche la couronne impériale ; et l'on offrit à l'empereur de nommer celui des archiducs qu'il désignerait. Rodolphe considéra ce message comme le prélude d'une scène semblable à celle qui venait de se passer en Bohême. Il ne voulut point nommer Mathias, et il n'osait recommander un autre prince. Il reconnut la nécessité de l'élection d'un roi des Romains, et tâcha de gagner du temps. Les électeurs, pénétrant son dessein, convoquèrent, de leur propre autorité, l'assemblée qu'il redoutait si fort. Ce fut la dernière humiliation qu'il eût à endurer. Le chagrin, et une constitution affaiblie par la vie sédentaire qu'il avait menée, le conduisirent au tombeau dans la soixante-neuvième année de son âge, et la trentième de son règne, le 20 janvier 1292. Nous en avons dit assez pour faire juger de la faiblesse et de l'incapacité de Rodolphe comme souverain ; cependant, jusqu'à l'époque où il fut atteint d'une sombre mélancolie, ce prince eut des manières élégantes, de l'affabilité, une conversation aisée. On rapporte même qu'il se pût encaclait dans ses yeux. Il avait une grande connaissance des langues, tant anciennes que modernes ; et il était assez habile en

peinture, dans les arts mécaniques, dans la botanique, dans la zoologie et dans la chimie. Son siècle et son pays durent beaucoup à cet amour des sciences et des arts, qui causa son malheur. Sa cour était remplie d'artistes et d'hommes d'un mérite éminent. Keppler, qu'il employa conjointement avec Tycho-Brahé, pour dresser les tables qui, du nom de ce prince, sont appelées Rodolphines, fit honneur à sa protection. Enfin, il forma de superbes collections ; et plusieurs de ses pierres précieuses, de ses antiques et de ses tableaux, sont maintenant au nombre des plus beaux ornements du magnifique cabinet de Vienne. L'histoire de Rodolphe II a été écrite par P. Brachel, sous le titre de *Fama austriaca*, Cologne, 1627, in fol. ; et par Casp. Londorp, dans sa continuation de Sleidan (de 1555 à 1610). Francfort, 1619, in-fol., ou 3 vol. in-8°.

H—RY.

RODOLPHE I^{er}, roi de la Bourgogne transjurane, était fils de Conrad II, comte d'Auxerre, et ensuite comte ou duc de la Rhétie, province formée de la partie de la Suisse, située entre le mont Jura et les Alpes Rhétiques (1). Son père l'associa, dès 886, au gouvernement de ses états. A l'exemple de la plupart des grands vassaux de l'empire, Rodolphe profita des troubles qui suivirent la déposition de Charles-le-Gros (F. ce nom), pour se rendre indépendant. Secouru dans son projet par les prélats et les seigneurs, il prit le titre de roi de la Petite-Bourgogne, ou Bourgogne transjurane, et se fit consacrer, en 888, à Saint-Maurice

(1) Il ne faut donc pas se tromper en voyant Rodolphe, qu'il fut associé à l'empire, et l'Allemagne ; mais on se peut le souvenir qu'il fut à Zurich, qu'on trouve son séjour dans un Manuscrit qui fut par la suite de la Bibliothèque de la ville de Zurich, XXXVI, 124.

dans le Valais (2). Arnoul, roi de Germanie, tenta deux fois de contraindre Rodolphe à lui rendre hommage; mais ayant échoué dans cette double expédition, il reconnut son indépendance dans une diète tenue à Ratisbonne, en 894. Rodolphe gouverna ses sujets avec douceur: il enrichit les églises, et accrut l'autorité des ecclésiastiques par la concession de différents privilèges. Il mourut le 24 novembre 912, laissant, de son mariage avec une princesse que Dunod (*Hist. des rois de Bourgogne*) nomme Wilh, deux filles et un fils qui fut son successeur. — RODOLPHE II, roi de la Bourgogne transjurane, succéda, jeune encore, à son père, du consentement de tous les grands, qui s'empressèrent de lui prêter le serment de fidélité. D'un esprit inquiet et remuant, mais plein de valeur, il attendait avec impatience l'occasion de se signaler dans les combats. En 919, il déclare la guerre à Burchard, duc de Souabe: mais son armée est mise en déroute près de Winterthur, et il accepte la paix que Burchard a la générosité de lui proposer à des conditions honorables. Quelque temps après, il épouse Berte, fille unique du duc de Souabe (3), et par cette alliance assure la tranquillité de ses états. La nouvelle reine, dont la mémoire est encore en vénération dans la Suisse Romande (4), vivifia tout ce pays, et y bâtit une foule de châteaux, d'ab-

(2) Son état comprenait la Suisse Romande (jusqu'à la Reuss), la Savoie, le Valais et la Franche-Comté. Ainsi que ses successeurs, il résidait souvent à Orbe, qui était alors une ville considérable.

(3) Les savants auteurs de l'*Art de vérifier les dates* donnent que Berte, épouse de Rodolphe II, fut réellement la fille du duc Burchard (II, 431); mais ils ne disent pas sur quel motif ils se fondent pour rejeter un sentiment adopté par tous les historiens.

(4) On y cite proverbialement, comme l'âge d'or, le temps où la reine Berte filait.

bayes et d'établissements d'utilité publique. Appelé par les Italiens contents de Bérenger, Rodolphe les Alpes, en 921 ou 922, et s'avance sans obstacle, jusqu'à Pavie, où Robert, archevêque de Milan, le roi d'Italie. Toutes les villes reconnurent son autorité; mais Bérenger reparaît tout-à-coup pour disputer son trône au roi de Bourgogne: il lui livre bataille à Izzuola; et Rodolphe, trahi par ses vassaux, serait tombé dans les mains de son rival, sans le secours d'un comte qui lui amena le comte de Savoie, beau-frère de Bérenger (ce nom, IV, 232). Devenu par là le possesseur de la Haute-Italie, le fils de Bérenger, Rodolphe ne pouvait visiter ses états de Bourgogne sans qu'il est obligé de repasser les Alpes sur la nouvelle des ravages que mettaient les Hongrois, qui fuirent à son approche: d'un autre côté, les Sarasins, profitant de son absence, firent une irruption dans la Bourgogne transjurane, et s'emparèrent de la ville de Yverdon, dont ils étaient encore maîtres en 938. Les Hongrois pénétrèrent dans ce pays, et massacrèrent, par Païerne, l'évêque de Lausanne, et le comte Hugues. Cependant Hugues, comte de Provence, songeait à faire valoir ses droits au trône d'Italie; et, par ses intrigues de sa sœur Ermengarde, engage dans son parti la plupart des seigneurs Lombards (V. Hist. XXI, 36). Rodolphe, instruit de ces complots tramés contre lui, alla assiéger Ermengarde dans Pavie: elle lui fit demander une entrevue, sous prétexte que quelle il se rend sans méfiance; elle s'empare de sa personne, et l'oblige à licencier son armée. Sous ces conditions, il obtint la permission de retourner en Bourgogne.

due des trou- reconquérir
l'Italie : tou- voyant trop
d'obstacles à ce le ce projet,
il se jette sur la Germanie, et se fait
céder la ville de Bâle avec son terri-
toire. Les seigneurs lombards, tou-
jours mécontents de leurs souverains,
appelèrent Rodolphe, en 933; mais
Hugues achète la paisible possession
de son trône, en lui cédant une par-
tie de la Provence. Rodolphe prit
aussi les titres de roi d'Arles et de
Bourgogne. Il agrandit encore ses
états d'un duché vers le Rhin, dont
Henri l'Oiseleur lui donna l'investi-
ture, en reconnaissance du présent
qu'il lui avait fait Rodolphe d'une
couronne qui avait appartenu à saint
Maurice, ou, selon d'autres, à l'em-
pereur Constantin, et dont, suivant
la tradition, le fer était fait d'un des
clous employés au crucifiement du
sauveur. Rodolphe mourut en 937.
Il eut pour successeur Conrad, son
fils, dit le *Pacifique*, mort en 993
(*Fr. CONRAD, IX, 452*). — Ro-
dolphe III, dit le *Pieux* et le *Fai-*
nant, dernier roi de la Bourgogne
romaine, monta sur le trône en
993. C'était un prince faible; et
comme il n'avait pas d'enfant, les
grands, prévoyant qu'à sa mort l'état
passerait dans les mains d'un étran-
ger, songèrent à se rendre indépen-
dants, chacun dans leurs domaines.
Rodolphe fonda, en 1016, l'abbaye
de Talloires. Son règne ne présente
qu'une suite de troubles et de révol-
tes : pour y mettre un terme, il donna
la Bourgogne à l'empereur Henri
II, dit le *Boiteux*; mais ce prince
ne put y faire reconnaître son au-
torité, les grands vassaux contes-
tant à Rodolphe le droit de disposer
de son royaume. Henri envoya con-
traire eux une armée commandée par
Werner, évêque de Strasbourg, ac-

compagné de ses deux frères, Rath-
bot, comte de Hababourg, et le che-
valier Lancelin. Les Bourguignons,
commandés par Guillaume, comte
de Poitiers, sont défaits, en 1019,
dans un grand combat entre Nion et
Genève : mais Werner ne peut forcer
les châteaux, et il se retire. Rodol-
phe confirme sa donation à l'em-
pereur, et s'oblige à ne rien faire
sans le consulter. La guerre civile
recommence. Henri, évêque de Lau-
sane, demeuré fidèle au roi, est mas-
sacré. Depuis 1020, les chartes ne
sont plus datées que du règne de Henri
II. Après la mort de cet empereur
(1024), le roi de Bourgogne se mit
sous la protection de Conrad, dit le
Salique, qu'il déclara son héritier.
La guerre civile continuait cepen-
dant : le nouvel évêque de Lausane,
Hugues, fils naturel de Rodolphe
III, ne pouvant déterminer les sei-
gneurs bourguignons à poser les ar-
mes, obtient d'eux qu'ils observeront
la *trêve-Dieu*, ou suspension d'hos-
tilités pendant trois ou quatre jours
de la semaine. En 1026, Rodolphe
chasse enfin les Sarrasins du Mont-
Jou (le grand Saint-Bernard), et
abolit les péages exorbitants qu'ils y
avaient établis. Il suivit Conrad à
Rome, et mourut à Lausane, le 6
septembre 1032, à l'âge de trente-
neuf ans. Conrad se mit en possession
du royaume de Bourgogne, qui devint
un fief de l'empire, et dont les grands
vassaux et le clergé se partagèrent la
souveraineté. Ce royaume n'avait du-
ré que cent trente-quatre ans. W—s.

RODON (DAVID DE). *V. DRO-*
DON.

RODRIGUEZ (RODERICUS SAN-
CIUS, ou SANCHEZ DE AREVALO),
évêque de Zamora, fut l'un des plus
savants prélats de son siècle. La mul-
tiplicité de ses noms et de ses titres

a fait tomber les biographes dans de fréquentes méprises, qu'il est inutile de relever ici, puisque Prosper Marchand a déjà pris ce soin, dans son *Dictionnaire*, à l'art. *Sancius* (1). Il naquit, en 1404, à Santa - Maria di Nieva, au diocèse de Ségovie, d'une des plus nobles maisons de la Vieille - Castille. Orphelin de bonne heure, il resta sous la tutelle de sa mère, femme très-pieuse, et qui, n'étant occupée que du salut de son fils, l'effrayait sans cesse des dangers dont il serait environné dans le monde, et lui vantait en même temps les charmes d'une vie uniquement consacrée à Dieu dans la retraite. Touché des conseils de sa mère, Rodriguez penchait pour l'état monastique; et il serait entré dans un cloître, si ses parents du côté paternel ne s'y fussent opposés, par l'intérêt de leur maison, à laquelle ses talents précoces promettaient un nouveau genre d'illustration. Il fut donc décidé que le jeune Rodriguez irait continuer ses études à l'académie de Salamanque; et, pendant dix ans, il y suivit, avec le plus grand succès, les cours de philosophie et de jurisprudence civile et canonique. En terminant ses études, il reçut le laurier doctoral, et fut retenu pour professer le droit dans cette école, déjà justement célèbre. Cependant les conseils de sa mère avaient fait sur son esprit une impression que le temps n'avait point affaiblie; et il renonça tout-à-coup à la carrière de l'enseignement pour embrasser l'état ecclésiastique. Ses talents et sa naissance ne pouvaient manquer de l'élever promptement aux premières dignités. Il fut fait archidiacre de

Trévino, puis doyen du clergé de Léon, et ensuite de Séville. En 1440, le roi de Castille le nomma son ambassadeur près de l'empereur Frédéric III; et il s'acquitta de sa mission dont il avait été chargé d'une manière à justifier la confiance que le maître, qui l'honora de plusieurs autres négociations, et le récompensa de ses services par l'évêché de Viédo. Rodriguez devint ensuite chapelain du roi, auditeur et conseiller du conseil royal. En 1458, il fut député vers le pape Callixte II pour le féliciter sur son élection, et le nouveau pontife, charmé de sa dévotion, le retint à Rome, où il gagna bientôt l'amitié des hommes les plus distingués du sacré collège. En 1462, lors de son avènement, le pape le nomma gouverneur de la ville de Saint-Ange; et il le fit ensuite évêque de Zamora, de Calahorra et de Palencia. Rodriguez, qui les bontés du pape ne lui faisaient pas de s'éloigner, fit entrer ces différents diocèses sous sa direction de vicaires-généraux. Il mourut, le 4 octobre 1470, à l'âge de six ans, et fut inhumé dans l'église de Saint-Jacques des Espagnols. Un prelat pieux, zélé pour la gloire de la cour de Rome, et fort estimé de la cour de France, le Bapt. Platina, qui l'a choisi pour l'un des interlocuteurs de son dialogue, *De vero et falso bono*, a fait un grand éloge de son affabilité, de ses talents et de son érudition. On peut assez s'étonner que, malgré quelques traits que Rodriguez s'est mis contre l'ambition de plusieurs papes, et les misères dont leur vie n'est pas exempte, Flaccus et d'autres écrivains protestent qu'ils l'ont placé au nombre des moins de la vérité (*testes veritatis*), c'est-à-dire, des adversaires

(1) Cependant le *Dictionnaire universel* lui donne encore deux articles, l'un *Rodriguez*, et l'autre sous le nom de *Vicarius Sanchez*.

de Rome, dont il fut, au contraire, l'un des défenseurs les plus ardens. On a de Rodriguez: I. *Speculatio humanæ*. C'est un Traité morale, divisé en deux livres, dans lesquels l'auteur passe en revue les avantages et les inconvénients des différentes professions depuis le sceptisme jusqu'à la boulette. Cet ouvrage, qui, depuis long-temps, eut un grand succès, qu'il dut sans doute à ce qu'on n'avait encore rien vu dans le même genre. Il s'en fit au moins onze éditions, dans le quinzième siècle. La première est celle de Rome, *Petrus de Maximis*, 1468, in-4°. (Voy. Audiffredi, *Catalogus Roman.* edit., p. 12.) Les curieux recherchent encore les suivantes: Augsbourg, *Ginther Zainer*, 1472, in-fol.; *In villa Beronensi*, Bâle-en-Aargau, canton de Lucerne, 1472, in-fol. (Voy. la *Chasse bibliographique*, par l'abbé Rive, t. 2.) Les limites de cet article ne permettent pas de renvoyer, pour plus de détails, à la *Bibliographie* de Deburc, l'*Annuel du libraire* de M. Brunet, et surtout au *Dictionnaire de l'Enseignement* de Santander. Le *Speculatio* de l'évêque de Zamora a été traduit en français, par frère Judascho et Pierre Farget, Lyon, 1481, in-fol. Ces deux éditions sont très-rare, et également recherchées des amateurs. Enfin, cet ouvrage a été imprimé plusieurs fois, dans le même et même dans le dix-septième siècle. L'édition que Fabricius compte la plus récente, est de Paris, 1683, in-8°. II. *Ad eum qui in Bessariem, epistola luctuosa et consolatoria de invasionibus et ignatione in-*

sulæ Negropontis, etc., in-4°, sans date (Voy. l'*Index* du P. Laire, t. 1, 186). III. *Compendiosa historia Hispanica* (Rome), Udalricus Gallus (1470), gr. in-4°. (3) Cette Histoire, estimable sous le rapport des recherches et de l'exactitude, fait partie de l'*Hispania illustrata*, tome 1, 121 (F. And. Schott). L'auteur l'a dédiée à Henri IV, roi de Castille et de Léon. IV. *Liber de origine ac differentiâ principatûs imperialis et regalis, et de antiquitate et justitiâ utriusque, et in quo alter alterum excedat et à quo et quibus causis reges corripi et deponi possint*, Rome, 1521, in-fol. Ce livre, dans lequel l'auteur s'attache à démontrer la suprématie du pape sur tous les souverains, fut publié par Ferd. de Fonseca, son petit-neveu. Rodriguez a laissé plusieurs autres ouvrages, conservés en manuscrit dans les bibliothèques de Rome, et dont les titres sont dans la *Bibliotheca Hispana vetus* de Nicolas Antonio, dans la *Bibl. mediæ et infimæ latinitatis*, de Fabricius (éd. de Padoue, 1754), xi, 113, et dans le *Dictionnaire* de Prosper Marchand.

W—s.

RODRIGUEZ (ALPHONSE), écrivain ascétique, né en 1506 à Valladolid, fit ses études à l'académie de Salamanque, où il reçut le bachelierat doctoral dans la faculté de philosophie, et, à l'âge de dix-neuf ans (1), embrassa la règle de saint Ignace. Après avoir régenté quelque temps les basses classes à Salamanque, où il eut le bonheur de compter au nombre de ses élèves le savant P. Suarez (F. ce

(1) L'histoire de Palencia, t. 2, p. 106, le cite pour plusieurs bibliographies, est inexacte.

(2) C'est par une erreur typographique que les auteurs de la *F.H. de l'occ.* l'ont placé à l'obituaire du P. Rodriguez l'année 1575, au lieu de 1576.

nom), et de contribuer à développer ses dispositions, il fut nommé recteur du collège de Monterey dans la Galice; et en même temps, il y professa la théologie morale, avec tant d'éclat, qu'on accourait à ses leçons de toutes les parties de l'Espagne. Malgré cette double tâche, il ne se dispensait pas de s'acquitter de ses autres devoirs, et il prêchait fréquemment. Il revint, au bout de douze ans, à Valladolid, remplir les fonctions de maître des novices, qu'il exerça depuis à Montilla pendant trente ans. Député par la province d'Andalousie à Rome, il s'y distingua dans la cinquième assemblée générale de la Société, par sa prudence et sa haute sagesse. A son retour d'Italie, ses supérieurs l'envoyèrent à Cordoue, où il se consacra tout entier à la direction des âmes, et acquit bientôt la réputation d'un des meilleurs guides dans la vie spirituelle. En 1606, l'assemblée provinciale d'Andalousie l'obligea, malgré son grand âge, de reprendre la charge de maître des novices. A la suite d'une longue et douloureuse maladie, pendant laquelle brilla sa résignation toute chrétienne, il mourut à Séville, en odeur de sainteté, le 21 février 1616, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le seul ouvrage qu'on ait du P. Rodriguez est la *Pratique de la perfection chrétienne*, Séville, 1614, in 4°, souvent réimprimé (2). C'est, de l'avis de tous les critiques, l'un des meilleurs livres en ce genre, bien que l'auteur rapporte, avec trop de confiance quelques histoires apocryphes. Le pieux abbé tricalet le place immédiatement après l'incomparable traité de l'Imitation de Jésus-Christ. Il

a été traduit en latin par Ros (Voyez ce nom), et dans toutes les langues de l'Europe. en bohémien : on en connaît six versions en français (V. l de Moréri, article *Rodriguez* : deux meilleures sont, celle qui tribue aux solitaires de Port et celle de Regnier Desmarais, 1688, 3 vol. in-4°. imprimée plusieurs fois en 4 vol ou 6 vol. in 12 (Voy. RE. XXXVII, 255). L'abbé Tricalet a donné un *Abrégé*, Paris, 2 vol. in-12. — Alphonse Rodriguez, autre jésuite, né à Ségovie, est mort en 1617 dans l'île Malte. Il composa aussi plusieurs ouvrages ascétiques, dont la plupart sont demeurés inédits. W

RODRIGUEZ (Le P. JEAN) : quel on donne quelquefois le nom de Giram ou Girao, était un portugais, célèbre dans la navigation du Japon, à la fin du seizième et au commencement du dix-septième. Il était né à Alcouché, diocèse de Lisbonne, en 1554, entra, en 1576, dans la compagnie des Jésuites, et partit, en 1583, pour le Japon. Il passa plusieurs années dans ce royaume, s'y livra avec application à l'étude de la langue du pays; et, dès 1593, il était en état de prêcher publiquement le christianisme. On assure même qu'il eut plusieurs fois les fonctions d'interprète auprès de Taikosan, qui était venu trouver, en 1596, le légat d'envoyé de D. Mathias de Albuquerque, vice-roi des Indes orientales. On ne peut obtenir quelquelque faveur du prince, puisque, l'année suivante, il fut excepté formellement de la proscription générale portée contre les missionnaires.

(2) On lui attribue néanmoins une traduction en espagnol de l'Hymanne *Lunda Sion*. G—CE.

demeurer à Nangasaki, avec ou trois de ses confrères. En , il accompagna, à Fousimi, un portugais qui venait de Macao pour mettre aux pieds de l'empereur le présent que le commerce japonais lui offrait annuellement. Pasio nous a donné les détails de la réception que Taïkosama, alors empereur, accorda au P. Rodriguez. D'ordre de ce prince, on rendit au missionnaire les honneurs dus à son rang; l'obligea d'assister aux fêtes principales de l'empire seigneurial, et de se tenir avec les autres. Après la mort de Taïkosama, Rodriguez continua de jouir de la confiance du prince qui avait succédé à ce comte; et il en profita pour s'acquiescer, dans l'intérêt de la mission, de diverses négociations dont il fut autorisé par ses supérieurs. Son séjour plus habituel était à Nangasaki, et c'est là que, continuant de travailler à l'étude du japonais, il parvint à en exposer les principes dans une grammaire. Celle qu'il composa en portugais fut imprimée, en 1625, à Nangasaki, avec la permission de P. F. Pasio, vice-provincial, qui assistait dans ses fonctions. Les exemplaires de la Grammaire de Rodriguez sont rares en Europe. C'est un ouvrage confus, écrit et assez mal digéré, fait, comme tous ceux du même genre, à cette époque, par un plan des mauvaises grammaires qui avaient cours en Espagne et en Portugal. L'auteur a tout-à-fait négligé les diverses écritures japonaises, et n'a pas suffisamment tenu compte de ce qui a rapport à la langue propre des Japonais de ce qui est le chinois, langue savante qu'il a, à un certain point, usuelle pour ces peuples. L'orthographe

qu'il a suivie, dans la représentation des mots japonais, et l'absence totale des caractères originaux, pour lesquels l'auteur n'a établi aucune règle de transcription, rendent l'usage de son livre absolument impraticable à quelqu'un qui n'aurait pas d'avance une teinture des éléments de la langue écrite et parlée. Il faut que Rodriguez ait senti les principaux défauts de sa Grammaire; car il en a rédigé lui-même un extrait, où il a cherché à disposer les matières dans un meilleur ordre, et à supprimer les détails superflus. Le manuscrit de cet extrait existe à la bibliothèque du Roi; et la société asiatique, dans la vue de faire connaître les éléments du japonais, n'a pas cru pouvoir choisir un ouvrage plus propre à cet objet. Elle a fait traduire en français ce manuscrit; et il est actuellement sous presse. Mais comme l'auteur avait surtout voulu être utile à ses confrères qui se destinaient à la prédication et à la confession, et qu'il avait, par cette raison, fait tomber les retranchements sur les notions littéraires qu'il avait réunies dans son grand ouvrage, on a pris soin de collationner celui-ci, et d'en extraire tout ce qui pouvait être de quelque intérêt. Outre l'*Arte da lingua de Iapam* (tel est le titre de l'ouvrage dont nous venons de parler), on a du P. Rodriguez plusieurs Lettres écrites entre les années 1604 et 1625, et insérées dans les *Recueils des Litteræ Japonicæ*. Ce missionnaire mourut, en 1633, à l'âge de soixante-quatorze ans. — Le nom de Rodriguez se présente plusieurs fois dans la mission du Japon. Il y a surtout un P. Jérôme Rodriguez, jésuite, gouverneur de la mission du Japon, en 1620, qui envoya le premier mis-

sionnaire dans le pays de Yezo; et un Augustin RODRIGUEZ, franciscain, qui vint des Philippines, en 1594, avec des présents pour Taïkosama.

A. R.—T.

RODRIGUEZ (ANTOINE-JOSEPH), bénédictin, naquit en 1705, à Merida, dans l'Estramadure. Après avoir terminés ses humanités avec une rare distinction, il embrassa la vie monastique, et obtint de ses supérieurs la permission de consacrer ses loisirs à l'étude. Il acquit bientôt des connaissances très-étendues dans la théologie, le droit et l'histoire, et surpassa la plupart de ses compatriotes dans les sciences physiques et naturelles, jusqu'alors trop négligées en Espagne. L'un des premiers, il s'éleva contre les préjugés qui régnaient dans les universités espagnoles, et contribua beaucoup à faire abandonner les catégories d'Aristote, pour adopter un système d'enseignement de la philosophie plus conforme aux progrès des lumières. Appuyé dans ses projets d'innovation par les prélats les plus éclairés, dom Rodriguez devint l'adversaire décidé de toutes les erreurs, et attaqua surtout avec force celles qui s'étaient introduites dans la pratique médicale, et dont le peuple des campagnes était, depuis longtemps, la victime. Dans un ouvrage intitulé : *Palestra crítico-medica* (Madrid, 1735 et ann. suiv.), il dévoila l'ignorance, le charlatanisme et la mauvaise foi des empiriques, et fit sentir la nécessité d'astreindre à des examens rigoureux ceux qui prétendaient exercer l'art de guérir. Les services qu'avait rendus D. Rodriguez, étendirent sa réputation dans toute l'Espagne. Son ouvrage lui fit une foule d'ennemis, mais lui mérita d'illustres protecteurs. Nommé, par

l'archevêque de Tolède, ex-synodal, il fut, peu de temps, honoré de la confiance de Louis, qui le choisit pour vicaire spirituel. Les académies de Séville et de Madrid s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres; et il obtint la permission de fixer à Madrid, qui lui offrait plus qu'aucune autre ville, les ressources nécessaires pour terminer les ouvrages qu'il avait entrepris, et auxquels il ne cessait de travailler avec une ardeur inépuisable, moins encore par amour de la gloire que par une application excessive. Il mourut à Madrid, en 1764, de soixante-seize ans. On cite précédemment, et il a fait plusieurs éditions, son *Tratado de medicina y de derecho canonico*, Madrid, in-4°. II. *Demonstraciones de la religion catolica*, ibid., 1762, in-8°. III. *Discurso sobre el gran problema de la religion*, ibid., 1763, in-8°. IV. *Sermones sobre la regla de San Benito*, ibid., 1764, in-8°. V. *Tratado sobre el origen, la doctrina y el gobierno de la Pontificia*, ibid., 1766, in-8°. VI. *Tratado de teologia moral y civil*, ibid., in-4°, 4 vols. La plus estimée est celle de

RODRIGUEZ (DON VINCENZO), directeur de l'académie San-Fernando, premier professeur de Madrid, des académies de Luc de Rome, de Saint-Valence, et de la société économique de Madrid, mort à cette ville, en déc. 1785. Après avoir quitté l'Espagne, il passa sa constance, par la publication d'ouvrages anciens, et av

chevalier Juvar , qui avait été dans ce pays pour don-
tan du palais de S. M. C.,
r ce goût simple, noble, élé-
i caractérise les chefs d'œu-
antiquité, et à être regardé,
gue, comme le restaurateur
itecture, qui, depuis la mort
lpandos, Toledos, Herreras
, avait prodigieusement dé-
la laissé une foule d'édifices
, qui seront passer son nom
térité. — Hermand-Adrien,
ous le nom de RODRIGUEZ,
vers en 1618, exerçait la
, lorsqu'il embrassa la pro-
eliegieuse dans la maison des
le Madrid, où il mourut en
n remarque, dans le réfec-
collège royal de cette ville,
aux de sa composition qui
tent différentes Cènes tirées
oire sacrée.

T—D.

(SIR THOMAS), diplomate
né vers 1560, à Low-Lay-
ns le comté d'Essex, fit ses
Oxford, et suivit la car-
s affaires publiques. Jacques
échevalier en 1604. Le prin-
i, fils aîné de ce monarque,
ya pour faire des découvertes
rique. Roe acquit tant de ré-
t, qu'en 1612, la compa-
glaise des Indes jeta les yeux
pour l'envoyer en ambassade
Grand-Mogol. Cette associa-
ont le commerce était déjà
sant, avait eu précédemment
agents près du souverain de
stan, afin d'en obtenir plu-
choses qui intéressaient ses
ises : leurs tentatives avaient
Des écrits faits par des per-
ntelligentes, qui connaissaient
d'Agra, convainquirent la
gnie qu'elle ne pourrait réus-
s ses desseins que par une

ambassade solennelle, qui se pré-
senterait au nom du roi d'Angleterre,
et à la tête de laquelle on placerait
un personnage plus distingué que ceux
qui avaient paru jusqu'alors devant
le prince asiatique. Cependant on eut
l'air de penser que la mission n'avait
pas besoin d'une certaine magnifi-
cence. L'économie marqua tout ce
qui concernait les appointements et
la suite de Roe; et même les présents
destinés au Grand-Mogol, ne corres-
pondaient pas à l'idée que l'on se
faisait, avec raison, d'une cour la plus
fastueuse du monde, et qui ne mesu-
rait son estime que sur la splendeur
de ceux qu'elle présentait devant elle.
Roe partit du cap Land's end, le 6
mars 1615 : il mouilla, le 18 sep-
tembre suivant, dans le port de
Soually, à quelques lieues de Surate.
Bientôt il fit son entrée dans cette
ville, où il fut reçu avec de grands
témoignages de respect de la part de
ses compatriotes. Les officiers du
Grand-Mogol le traitèrent avec
moins d'égards; ce qui lui fit pren-
dre le parti de ne se mettre en route,
pour aller trouver le souverain, que
lorsqu'il serait sûr qu'on lui rendrait
les honneurs que son caractère ré-
clamait. Des ordres arrivèrent, à
cet effet; et Roe quitta Surate, le
30 octobre. Il rencontra à Brampour,
un des fils du monarque, en obtint la
permission d'établir un comptoir
dans cette ville, et d'ailleurs sut se
dispenser de ce que l'étiquette de ces
contrées avait de choquant pour un
Européen. Le 23 décembre, il at-
teignit Adsmir (Adjmir), où Dje-
hanghir résidait en ce moment. Une
maladie empêcha Roe d'être présenté
avant le 10 janvier 1616, à ce prince,
qui l'accueillit avec une affabilité
assez rare chez les rois de l'Orient.
Roe profita de cette disposition, qui

ne varia pas un moment , malgré les intrigues de plusieurs grands personnages et les cabales des Portugais. Souvent contrarié par divers incidents , il eut besoin d'une adresse peu commune pour parvenir à ses fins. Une fois admis dans la familiarité de Djehanghir , il assistait à toutes les fêtes de la cour ; il suivait le roi dans ses parties de chasse , et de campagne. Il passait le reste du temps à négocier avec ce prince , ses ministres et les marchands , relativement au firman qu'il était chargé de demander : « Mes peines au milieu » de ces gens barbares et déraisonnables , dit-il , étaient de nature à » faire perdre patience. » Souvent le roi oubliait le lendemain ce qu'il avait promis la veille ; et dans ce cas tous les fidèles sujets se croyaient tenus au même défaut de mémoire , niant positivement ce qu'ils avaient entendu. L'héritier du trône fut contraire à Roe , autant qu'il le put ; et les courtisans montrèrent une fausseté ignoble , et une avidité honteuse , pour des présents ou bijoux. La persévérance et la constance de Roe finirent par l'emporter ; et il obtint un firman qui accordait aux Anglais la protection et la liberté de commerce qu'il avait eu ordre de solliciter. Quand il fut prêt à retourner en Angleterre , Djehanghir lui remit pour Jacques I^{er} , une lettre remplie de promesses , et d'assurances d'amitié. Roe fut élu membre du parlement , et , l'année suivante , envoyé , comme ambassadeur , à Constantinople. En 1629 , il réussit à conclure la paix entre les rois de Pologne et de Suède , et acquit si bien la confiance de Gustave-Adolphe , qu'il lui fit goûter le projet d'une expédition en Allemagne , pour y rétablir la liberté de

l'Empire. Le monarque suédois la bataille de Leipzig , e présent de deux mille ling à Roe ; et , dans la accompagnait ce don , il son *strenuum consultorem* ensuite employé à d'autres tions , et , en 1640 , notamment , par l'université. Ses discours imprimés qu'il était éloquent , instrumenté. L'année d'après désigna pour ambassadeur de Ratisbonne , afin d'y n restitution du Palatinat son beau-frère. A son retour nommé chancelier de l'oi Jarretière , et membre du cvé. Les dissensions civiles il ne put s'empêcher de prer abreuvèrent de dégoût la fin et l'abrégerent. Il mourut. La relation de sa mission Grand-Mogol a été donnée chas , dans le tome 1^{er} de so Thevenot en a inséré la t dans le tome 1^{er} de sa c on ne sait pourquoi il a d nom de ce négociateur en *Rhoe*. Son exemple a été plusieurs auteurs ; d'autres pelé *Rowe*. Le voyage de Ro d'autre objet que les avant : compagnie , sa relation étai de ces discussions d'intér Purchas nomme les *Mystères* commerce ; mais il les a retu. Toutefois il n'a pas cru de primer une lettre de Roe adr compagnie , et qui contient cissements précieux sur les cette association. On y v dès l'époque dont il s'agit , glais avaient ces projets d' seiment que depuis ils ont avec tant de succès. Roe doi commettants des conseils di

ence consommée; il leur tra-
 rche qu'ils doivent suivre,
 r réussir à la cour du Grand-
 se pour faire prospérer leurs
 enfin il leur indique les
 démarches qu'ils doivent évi-
 rnal de Roe montre un hom-
 caractère estimable et d'un
 dicieux; il offre un tableau
 la cour du Grand-Mogol,
 le était alors. En lisant les dé-
 ifs à la profusion des richen-
 yées non-seulement dans les
 s d'apparat, mais aussi dans
 ions assez ordinaires, on se
 involontairement les fictions
 e et une *Nuits*. Cependant
 e en témoin oculaire; et si
 ité avait besoin d'une ga-
 le la trouverait dans le ré-
 Voyageurs contemporains,
 ent pas néanmoins, comme
 acilité d'approcher du mo-
 loe dépeint aussi, avec une
 rayante, la conduite du sou-
 : l'Inde, qui s'abandonnait
 erie, et qui ne savait faire
 son pouvoir que pour l'exer-
 airement; triste prélude des
 hes qui ont réduit les succes-
 ce puissant monarque à la
 de prisonniers de ces mêmes
 ds pour lesquels Roe venait
 sa protection. Durant sa
 : d'Angleterre à Constanti-
 l'écrivit, au duc de Buckin-
 rand-amiral, une lettre pour
 ire de l'augmentation con-
 e des pirates dans la Médi-
 ; et durant son ambassade,
 : *Relation véritable et fi-*
ce qui s'est passé à Constan-
concernant la mort du sul-
van, et l'avènement de Mus-
son oncle, adressée au roi et
ce, Londres, 1622, in-4°.
 ociations avec la Porte furent

publiées sous ce titre : *Négociations*
de sir Thomas Roe, pendant son
ambassade près la Porte Ottomane,
de 1621 à 1623 inclusivement, con-
tenant une grande diversité de su-
jets curieux et importants, relatifs
non-seulement aux affaires de l'em-
pire Turc, mais aussi à celles des
autres états de l'Europe dans cette
période; sa correspondance avec les
plus illustres personnages par leur
dignité ou leur rang, tels que la
reine de Bohême, Bethleem Gabor,
prince de Transylvanie, et autres
potentats de différentes nations, etc.;
et plusieurs particularités utiles et
instructives, tant sur le commerce
que sur la littérature, les manus-
crits anciens, les médailles, les
inscriptions et autres antiquités,
 1740, in-fol. Pendant qu'il était à
 Constantinople, il recueillit une col-
 lection considérable de manuscrits
 grecs et orientaux, et, en 1728, en
 fit présent à la bibliothèque Bod-
 leienne; il lui légua aussi, par son
 testament, deux cent quarante mé-
 dailles. Ce fut lui qui apporta le beau
 manuscrit Alexandrin de la Bible
 grecque, envoyé en présent à Charles
 I^{er}, par Cyrille Lucar, patriarche
 de Constantinople (*Voy. GABOR*,
 XVIII, 241). En 1730, des librai-
 res proposèrent de publier, par
 souscription, en 5 vol. in-fol., les
 ambassades de sir Thomas Roe, de
 1620 à 1644. Ce projet, n'ayant
 pas été encouragé, fut abandonné;
 et l'on n'imprima que le volume
 dont il a été question. E—s.

ROEBUCK (JOHN), médecin an-
 glais, auquel l'Ecosse doit une par-
 tie de sa prospérité industrielle, na-
 quit, en 1718, à Sheffield, dans le
 comté d'York. Son père, qui était
 un fabricant aisé, le laissa maître
 du choix d'une profession; et le jeu-

ne Roebuck, après avoir reçu son instruction littéraire à Northampton, alla étudier les sciences médicales, et surtout la chimie, à l'université d'Édinbourg, puis à celle de Leyde, où il fut reçu docteur, en 1743. Établi à Birmingham, il y exerça son art avec réputation. Mais les esprits actifs savent toujours trouver du loisir à consacrer aux objets qui les captivent particulièrement. Attaché à la science de la chimie, alors naissante, il se proposa d'en étendre l'utilité, en la faisant servir aux progrès des arts et des manufactures. Il chercha d'abord à découvrir de meilleurs moyens de raffiner l'or et l'argent, ainsi qu'une méthode plus économique pour recueillir les moindres parcelles de ces précieux métaux, perdues dans ce qu'on appelle les *cendres des orfèvres*. D'autres procédés chimiques lui firent découvrir aussi des méthodes préférables de faire le sublimé, la corne-de-cerf (*hartshorn*), et plusieurs objets également importants. Voulant rendre ces fruits de son invention à-la-fois utiles au public et à sa propre fortune, il s'associa avec un M. Garbet, pour établir un vaste laboratoire. Le succès ne tarda pas à répondre à ses espérances. L'usage étendu de l'acide sulfurique dans la chimie, et la perspective de son application à des arts mécaniques, avaient produit des demandes multipliées de cet article, et avaient tourné l'attention des chimistes sur les moyens de l'obtenir. Le docteur Ward y avait réussi jusqu'à un certain point; et le premier il en établit une manufacture lucrative : mais le prix en était encore élevé, par la cherté des vaisseaux de terre qu'il employait, et par les accidents auxquels ils sont fréquemment sujets.

Roebuck obtint une grande mine en leur substituant les bres de plomb, dont l'usage aujourd'hui généralement adopté fabrique d'acide sulfurique qu'on a blit, en 1749, à Preston-Park, Écosse, et dont les procédés long-temps dérobés aux regards curieux, lui valut une fortune considérable, et forme encore d'hui l'un des plus vastes établissements de ce genre. Ce fut quelques temps après, que le docteur Ward abandonna la pratique de la chimie pour se livrer uniquement à des travaux qui avaient pour lui plus d'attrait, et qui lui promettaient plus d'avantages. Il fixa dès-lors sa résidence en Écosse, pour consacrer la grande partie de l'année. L'usage de ses opérations chimiques il avait dû donner une grande attention aux moyens de fondre le fer, et il avait fait quelques convertes qui facilitaient beaucoup cette opération, particulièrement en employant de la houille au lieu du charbon de bois. Lui et son associé résolurent d'établir une vaste manufacture de fer, au moyen d'un canal que l'on s'empressa de leur ouvrir. Un emplacement convenable fut choisi sur la rive de la rivière Carron. Là se trouvaient en abondance, pour mettre les machines en mouvement, et, dans le voisinage, d'inépuisables mines de fer, de pierre à chaux et de charbon (1). Du Carron, l'on pouvait facilement transporter aisément l'

(1) La fonderie de Carron, la plus célèbre qui soit au monde, occupe habituellement cent ouvriers. On y fait chaque année cinq mille canons, et particulièrement de différents systèmes dans le même calibre, ont pris le nom de *Carronades*. (New mechanical technology, en Angleterre, Lubbock 1780. (en Allem.) p. 551.)

s contrées, le pri
se. La com n
w, par la voie erre,
le et facile, et ouvrait
dans les marchés amé-
buck, pour assurer le
ou établissement, eut
talents de l'habile ingé-
on, qui lui fournit des
martinets, et de machi-
s, les plus parfaites qui
ngleterre. Il exerça aus-
le génie de Watt, à qui
si grand nombre de ma-
neur. Le premier four-
ron fut en activité au
ent de 1760 : le second
s; et l'Écosse recueillit
talents réunis de ces
érieurs. Mais lorsque
sant fut en état de mar-
seul, et n'eut plus be-
ces soins de détail qui
dinaire les hommes de
ck chercha un nouvel
xivité de son esprit; et
e fut pas heureux dans
embrassa. Il se chargea
our son propre compte
mes de charbon et de
Hamilton, à Borrow-
s la persuasion que la
bment abondante, y
ualité supérieure : mais
e était loin d'être fon-
eusement il n'en fut
ésabusé qu'après plu-
de travaux; dans les-
utirèrent successivement
s bénéfices provenant
entreprises, et de for-
'argent emprunté qu'il
rendre. Il fut obligé de
pitaux de sa raffinerie
m, de sa fabrique d'aci-
le Preston-Paus, de ses
ron, et de renoncer à

un intérêt dans le projet de perfec-
tionner la machine à vapeur, con-
jointement avec Watt. Les vingt
dernières années de sa vie se passe-
rent dans la gêne et le dénuement;
et ce ne fut qu'à l'indulgence de ses
créanciers qu'il dut la modique pen-
sion annuelle nécessaire pour le faire
subsister lui et sa famille, pension
qui cessa à sa mort, arrivée le 17
juillet 1794; et sa veuve resta sans
ressources. Il a laissé quelques écrits
de peu d'étendue : I. *Comparaison
de la chaleur à Londres et à Édin-
bourg*, lue à la société royale de
Londres, le 29 juillet 1775. II. *Ex-
périences sur les corps ignés*, 16 fé-
vrier 1676. III. *Observations sur la
maturité du blé*, lues à la société
royale d'Édinbourg, le 5 juin 1784.
IV. Deux pamphlets politiques. L.

ROEDERER (JEAN - GEORGE),
médecin célèbre, naquit à Strasbourg,
en 1726. Après s'être livré, avec an-
tant d'ardeur que de succès, à l'étude
des lettres, il suivit les cours de la
faculté de médecine de sa ville nata-
le, et fut reçu docteur, en 1750. De-
sirant étendre encore et perfection-
ner ses connaissances par la com-
paraison des diverses doctrines mé-
dicales, il entreprit un voyage, du-
rant lequel il parcourut successive-
ment la France, l'Angleterre et la
Hollande. L'art des accouchements
fixa spécialement alors son attention;
et, de retour dans sa patrie, il s'ap-
pliqua tout entier aux travaux que
nécessite la pratique de cette branche
importante de l'art de guérir. Sa ré-
putation s'étendit en peu de temps,
et devint telle, que Haller le fit ap-
peler, en 1754, à Göttingue, où il
l'installa dans la chaire de professeur
d'accouchements, qu'il lui avait des-
tinée. Ses leçons acquirent bientôt
une juste célébrité. Il forma un grand

nombre de maîtres habiles, qui répandirent son nom dans toute l'Allemagne; mais il ne jouit pas longtemps du bonheur de sa situation: forcé, par la faiblesse de sa santé, d'interrompre ses cours, il revint à Strasbourg, où il mourut, en 1763. Bien que livré, par goût et par devoir, à l'exercice de l'art des accouchements, Rœderer ne négligeait pas les autres parties de la médecine. Dans les leçons qu'il donnait sur ce sujet, il savait allier, à un haut degré, la grâce à l'éloquence. Son esprit était fort actif; et une ardeur très-vive pour les progrès de la science le dévorait. Il fut un des premiers partisans de l'inoculation, dont il exposa les avantages de la manière la plus lumineuse. Suivant lui, toutes les parties du corps, même celles où le sang rouge ne pénètre pas, sont irritables. Il voulut démontrer que la distinction établie entre les mouvements volontaires et les autres, est peu fondée, et que les fibres musculaires, en se contractant, se contournent en spirale. Il a recueilli enfin une grande partie des observations qui sont insérées dans l'ouvrage publié sous son nom et sous celui de Charles-Théophile Wagler, avec ce titre: *De morbo mucoso liber singularis*, Göttingue, in-4°. On a de Rœderer un assez grand nombre d'écrits, dont plusieurs ne sont que des programmes ou des esquisses de travaux plus étendus, qu'il n'a pu exécuter. On doit distinguer, parmi ses productions: I. *De artis obstetriciæ præstantiâ*, Göttingue, 1751, in-4°. II. *Elementa artis obstetriciæ in usum prælectionum academicarum*, ib., 1753, in-8°; reimprimé en 1759 et 1763; traduit en français, en 1765, par Leprieur. Quoique fort estimé, ce

livre est inférieur à celui de Lavret sur la même matière. III. *Demonstrationes anatomicæ et observationum medicarum de suffocatione saturâ*, ibid., 1755, in-4°. IV. *Icones uteri humani*, ibid., 1755, in-fol. Cet ouvrage contient des marques curieuses sur l'état de la matrice, aux différents âges, et aux diverses époques de la gestation, avec que des détails fort exacts sur vaisseaux et ses organes. V. *Dissertatio utrùm naturalibus præstatur variolæ artificiales*, ibid., 1755, in-4°. VI. *Nonnulla momenta in anatomia muscularis perlustrata*, ibid., 1755, in-4°. Ces Dissertations ainsi que plusieurs autres, aujourd'hui peu intéressantes, que Rœderer a publiées ou composées sur les femmes enceintes, sur les nouvelles couchées, et sur le fœtus, sont réunies dans un recueil qui a pour titre *Opuscula medica, sparsim prædita, nunc demùm collecta, et recusa*, ibid., 1764, in-4°. B

ROEHL (LAMBERT-HENRI), astronome, né à Ribbenitz, en Meckembourg, et établi à Greifswald, nommé, en 1762, professeur à l'université de cette ville, et enseignant la science astronomique jusqu'à sa mort, arrivée le 15 juin 1790. On a de lui plusieurs ouvrages estimés, savoir: I. *Observations sur les passages de Vénus sur le Soleil*, Greifswald, 1768, in-8°. L'académie des sciences, à Paris, avait témoigné le désir de voir les savants profiter du passage de Vénus, en 1761, pour vérifier et rectifier les calculs de Halley. C'est ce qui fit naître cet ouvrage, où Rœhl expose d'une manière claire et intéressante les résultats de ses observations astronomiques faites à divers lieux. L'auteur déduit de ces calculs la distance du soleil,

23,984 diamèt e,
n faisant abstru ob-
s de Pingre, ---, a, ---
s une erreur de calcul d'une
t, ne s'accorde point avec les
astronomes. Röhl fait remar-
u reste, que l'atmosphère de
doit toujours tromper les ob-
urs sur le moment précis de
et de la sortie de cette planè-
pense que la lune a pareille-
ne atmosphère, mais moins
ne celle de la terre, et assez
pour nous faire apercevoir,
as les temps, les taches de ce
I. II. *Introduction aux scien-*
tronomiques, Greifswald,
19, 2 vol. in-8°. Ce livre était
en Allemagne comme le meil-
vrage élémentaire sur l'astro-
avant que celui de l'astrono-
inois, Bode, eût paru. III.
de l'art du pilotage, ibid.,
in-8°. Quoique ce précis ne
est complet, il passe pour fort
ehl a traduit en allemand, la
tion physique du globe, de
nn, deux volumes, dont il a
trois éditions (la dernière est
1), ainsi que la *Description*
atique du globe, de Mallet,
1774. On a encore de lui plu-
démemoires et Notices concer-
stronomie et les mathémati-
D—G.

LAS (PAUL DE LAS), peintre
d, émule de Murillo et du
Poy. FERNANDEZ, XIV,
aquit à Séville, en 1560. Son
ait flamand, et le destinait à
ecclésiastique : mais le jeune
uit, dès son enfance, un pen-
écidé pour la peinture. Les
le loisir que lui laissaient ses
es études, il les employait à
, avec du charbon, tous
as qui frappaient son at-

tention. Un jour, un peintre, ami
de son père, le rencontra dans l'*Al-*
ameda, ou promenade de Séville,
entouré de plusieurs enfants de son
âge, tenant un morceau de papier ap-
puyé sur sa grammaire latine, et un
charbon à la main, dessinant l'Hér-
cule placé sur l'une des deux colon-
nes que l'on voit dans cette pro-
menade. Le peintre s'approcha de
lui, examina son croquis, se rendit
aussitôt auprès du père de Roelas, et,
lui faisant connaître les grandes dis-
positions de son fils pour le dessin et
la peinture, le persuada de le lui con-
fier; sur la promesse toutefois que
la peinture n'interromprait pas les
autres études. Partageant son temps
entre ses classes et l'atelier du ma-
tre, Paul fit de si rapides progrès,
que son père consentit à l'envoyer
en Italie. Là il eut pour second
maître le Titien, et devint un de
ses meilleurs élèves. De retour à
Séville, il prit les ordres, mais
néanmoins quitter la peinture. Plus-
sieurs tableaux, qu'il fit pour l'é-
glise d'Olivarès (à deux lieues de Sé-
ville), lui méritèrent l'honneur
d'en être nommé chanoine. Il fit
un voyage à Madrid; et l'on croit
reconnaître le pinceau de cet ha-
bile artiste dans plusieurs tableaux
qui existent à l'église de Saint-Phi-
lippe le *Real*. Las Roelas mourut à
Séville, en 1620. Parmi les nom-
breux tableaux qu'il a peints, nous
ne citerons que ceux qu'on voit à
Séville, et qui ont le plus excité l'ad-
miration des connaisseurs, savoir :
un *Saint Jean-Baptiste* et un *Saint*
Jean évangéliste, dans l'église de
Saint - Laurent; une *Assomption*,
dans celle de Saint-Jean de la Palme;
un *Saint Ignace de Loyola*; un *Saint*
Ignace martyr, déchiré par deux
lions; la *Sainte Famille*, et l'*Ado-*

ration des trois Rois mages, dans la ci-devant église des Jésuites ; un *Saint Joachim*, un *Saint Joseph*, et d'autres tableaux, dans l'église des religieux de la Merci : mais son chef-d'œuvre est l'*Apothéose de saint Isidore*, au milieu d'un chœur d'anges qui entourent Jésus-Christ, et que l'on voit dans l'église de ce même nom. C'est dans ce tableau que Las Roelas s'est, plus que dans tous les autres, montré un digne élève du Titien, soit par la composition, soit par la distribution des figures, soit par les poses et par le coloris. B—s.

ROEMER (OLAUS), astronome, né le 25 septembre 1644, à Copenhague (1), de parents peu favorisés de la fortune, fit des progrès rapides dans les mathématiques, dirigé par Bartholin, et fut employé, sous ses ordres, à classer les manuscrits de Tycho-Brahé. Dans le voyage que fit Picard à Uranibourg, il eut l'occasion de voir Roemer et d'apprécier ses talents : il le détermina facilement à l'accompagner en France, en 1672. Le jeune astronome danois y reçut l'accueil le plus flatteur. Placé près du grand Dauphin pour lui enseigner les mathématiques avec un traitement convenable, il fut peu de temps après admis à l'académie des sciences. En 1675, il exposa, dans un Mémoire, à l'académie, la théorie du mouvement progressif de la lumière, et la mesure de sa vitesse. Une suite d'observations sur les éclipses des satellites de Jupiter l'avaient conduit à cette découverte, entrevue, mais abandonnée par Cassini. Roemer an-

nonça le premier le ter lumière met à parvenir jusqu'à nous ; et tous ont été confirmés par ceulley. Cette découverte est aujourd'hui le prin de Roemer à la célébr qu'il ait rendu de nomb ces aux sciences. Il eut b part aux nivellements qui dans les environs de Ver y amener des eaux. Il uniforme le mouvement c nes à engrenages par l de l'épicycloïde à la form des roues ; idée dont Lah ra, et dont Roemer ne se à réclamer la priorité (2) posa et fit exécuter plusi taires ; et en particulier mettait à même de prédire et les immersions de de Jupiter avec une singu titude (*V. l'Histoire de* par Montucla, II, 582 fut rappelé, en 1681, p Danemark, qui l'avait n 1676, professeur de mat à l'université de Copenh lui donna le titre de son Il devint bientôt directen naies, et inspecteur des a des ports de Danemark. il visita l'Allemagne, l'a la France et la Hollande, dier les procédés des arts nufactures, dont il enrichi Le Danemark lui dut u système de poids et de me perfectionna l'exploitatio nes, ainsi que la fabriq taux. Roemer, embrassan conceptions toutes les bra

(1) Suivant Weidler, *Hist. astronomie*, 541, Condorcet, etc. ; mais le *Dict. de Chaussep* place le lieu de sa naissance à *Aarhus*, en Jutland.

(2) Horrebow accuse Lahire de s'être plusieurs autres découvertes de Roemer réclamation a paru fondée à Dohmber *l'astronomie moderne*, II, 647.

publique, tourna ses vues vers l'agriculture, le commerce et la marine; et chacune de ces parties fut rendue d'une importance nouvelle. Il fut, en 1707, nommé conseiller d'état, et presque aussitôt premier magistrat de la ville. Au milieu de tant d'affaires, il n'avait pas négligé l'astronomie. Le principal objet de sa science était la recherche de la parallaxe des étoiles fixes, qui donnerait à une démonstration du mouvement de la terre. Pendant dix-huit ans, il avait renoncé à de nombreuses observations; et il se disposait à en publier le résultat, quand il mourut le 19 sept. 1710. Quoi qu'il en soit, il n'avait point achevé son ouvrage. Roemer fut compté parmi les disciples de Leibnitz, qui donna de sa science un mémoire (*Foy. Leibnitz*, v, 322). La bibliothèque de ses manuscrits fut détruite par l'incendie de la bibliothèque de Copenhague, le 10 mai 1728. On trouve quelques-unes de ses observations et diverses observations de cet illustre astronome, dans l'ouvrage recueilli de l'académie des sciences, tome vi et x. Le *Recherches*, approuvées par la même compagnie (tome i), et quelques-unes de son invention de son successeur, dans l'ouvrage intitulé, *Basis*, 1735, in-4°, l'Histoire des découvertes de Roemer, l'explication des instruments qui composent son cabinet, avec le recueil de ses observations qu'il avait fait pendant trois jours dans un observatoire construit à la campagne est : *Triduum observationum*. Ces der-

nières observations sont d'une exactitude qui surpasse tout ce qui se faisait alors (3). Roemer avait inventé ou perfectionné la plupart des instruments dont il se servait, et parmi lesquels, outre un micromètre et une lunette double, il faut citer la lunette méridienne, connue par les astronomes sous le nom d'*instrument des passages*, dont il est l'inventeur. Il prit beaucoup de peine pour faire adopter, dans les états du Nord, le calendrier Grégorien; mais il ne put triompher de l'opposition de la Suède (4). Condorcet a publié l'*Eloge* de Roemer (*Eloges des académiciens*, i, 167-77). W—s.

ROENTGEN (DAVID), mécanicien, établi à Neuwied, où son père était ébéniste, naquit à Bernhut, en 1745, d'une famille morave. Ses talents l'ayant bientôt fait connaître, il fut appelé en Russie, par Catherine II, qui le chargea d'exécuter différents meubles dont elle se proposait d'ornier ses palais. Il savait donner au bois la dureté et le poli du marbre. On voit, au palais de l'Ermitage, beaucoup de meubles de cet artiste, et même des pendules de son invention, qui sont autant de chefs-d'œuvre. La manière, dit Castéra, dont ces ouvrages sont exécutés, est admirable: on n'y distingue pas le moindre assemblage; et l'on croirait qu'ils ont été fondus d'un seul jet. Quelques-uns sont garnis en bronze doré; d'autres ont des bas-reliefs, et sont ornés de pierres précieuses et d'antiques. Le plus parfait peut-être des ouvrages de Roentgen, est un bureau dont

(3) Delambre, *loc. cit.*, p. 655.

(4) Le roi de Danemark désirait cette adoption, et voulant l'effectuer, en 1710, il ordonna que le mois de février n'aurait cette année-là que dix-sept jours, et que Pâques serait le 21 avril; cette tentative n'eut pas de suite alors, et cette question se renouvela en 1723. Delambre, *ibid.*, p. 656.

l'impératrice a fait présent à l'académie des sciences de Pétersbourg. En l'ouvrant, on voit sur le devant un groupe en bronze, qui, dès qu'on presse légèrement un ressort, disparaît, et est remplacé par une écriture. L'espace au-dessus de l'écritoire est occupé par un tiroir à secret. Si l'on y porte la main, on entend aussitôt la musique douce et plaintive d'une orgue cachée sous le pupitre. Roentgen ne demandait de ce meuble que vingt mille roubles; mais l'impératrice le força d'en accepter cinq mille de plus à titre de gratification (*V. l'Appendice à la vie de Catherine II*, par Castéra, ch. iv). Cet artiste, qui excellait aussi dans la facture des instruments de musique, est mort, non à Pétersbourg, en 1805, comme le dit le nouveau *Dictionnaire historique, crit. et bibliogr.*, mais à Neuwied, le 12 février 1807. Voyez Nemnich, *Voyage*, 1, 229-31, et Fuesli, *Kunsterlexicon*. W—s.

ROEPEL (CONRAD), peintre, naquit à la Haye, en 1679, et fut élève de Constantin Netscher, qui voulait en faire un peintre de portraits: mais Roepel était d'une constitution extrêmement faible; et on lui ordonna, pour raison de santé, de fixer son séjour dans une campagne dont l'air serait pur. Renfermé dans son jardin, il prit un goût particulier pour dessiner les fleurs, et devint en ce genre un des plus habiles peintres que l'on connaisse. Les plus riches amateurs de fleurs de la Hollande lui envoyaient les plus belles productions de leurs jardins pour lui servir de modèle, et ils achetaient ensuite ses tableaux fort cher. Roepel avait l'art de distribuer ses fleurs de manière à les faire mutuellement valoir: il les finissait avec soin; et le naturel, la vérité de l'imitation et

le brillant de la couleur au mérite de ses autres succès en ce genre le déterminèrent à s'y livrer exclusivement; de temps, on ne lui reconquit que le célèbre Van Huysum rendu à la cour de l'électeur sur les instances du comte bergén, il y porta quelques-uns de ses tableaux; et l'électeur, ébloui et charmé, qu'il les lui en commanda d'autres, passa lui-même au comte d'or avec une médaille. L'adorable que Roepel avait rassemblé, accrut encore par l'admiration dont il jouissait par ses compatriotes; et, à son retour à la Haye, il trouva le nombre de ses admirateurs augmenté, et suffisant aux tableaux qui lui furent commandés. Il entretenait dans son jardin, les plantes et les fleurs dont il faisait les tableaux. C'est là qu'il revêtit des personnages les plus distingués, que sa réputation dans ce pays. Cette vie jointe à une grande sobriété, longea sa carrière bien au-delà de ce qu'aurait pu faire la faiblesse de son tempérament. Malgré le mérite des tableaux de Huysum, ceux de Roepel ne furent pas moins recherchés en son temps, et le prix n'en a jamais baissé. Il avait le titre de directeur de la Haye, lorsqu'il mourut en 1748. P—s.

ROESEL (AUGUSTE), peintre et naturaliste, ainsi surnommé alors de Rosen, naquit, en 1705, à Auguste près d'Arnstadt, où son père était châtelain. Ayant été institué un cousin, peintre d'architecture de fresques, dans l'art de

t, y ayant joint la gravure, s'établit, en 1725, à Nuremberg, pour y peindre en miniature et y graver. A l'exception d'un an de deux ans à Copenhague, il peignit pour la cour, il constamment ces deux arts à Nuremberg, et fit les portraits de tous les étrangers de marque qui venaient dans cette ville. S'occupant à peindre quelques insectes, il devint passionné pour cette science. L'Histoire naturelle; et ses collections imprimées sous le titre de *Museums mensuels sur les insectes*, Nuremberg, 1746-61, 4 vol. in-4°. (en allemand), forment des recueils les plus précieux pour cette science. Aucun descripteur n'a mis plus de finesse dans la représentation de la vérité dans les insectes, pour représenter toutes les transformations que subit l'insecte passant par l'état de chrysalide. Pour observer ces petits insectes, il avait pris des leçons d'opticien, et avait fait, pour l'usage, un excellent microscope. Lorsque le prince de Mecklenbourg, un jour, laissa ouvert, sur sa table, l'ouvrage de Roesel, une mouche s'était entrée par la fenêtre, et prit la sauterelle représentée enfonça son bec dans la graine; c'est peut-être une de ces petites choses comme on en a fait de si grandes, sur un grand nombre de peintures. Roesel fut secondé, dans sa gravure, par sa fille, qui avait le peintre Kleemann et, pour l'écriture (qui est assez mal écrite), le docteur Huth; mais les observations qui sont de Roesel sont, également, figures en mérite. On y voit toutes les métamorphoses de toutes les espèces des plus intéressantes, et qui n'avaient pas été ob-

servés auparavant : le troisième volume surtout est remarquable par une infinité de petits polypes, et d'autres animaux microscopiques découverts par l'auteur, et parfaitement représentés. Du reste il n'avait pas d'instruction scientifique, ni d'idée d'une vraie classification; et ce qu'il a donné sur l'anatomie de quelques insectes, est généralement emprunté de Swammerdam et de Réaumur. Kleemann fit, dans la suite, pour cet ouvrage, un Supplément qui parut d'abord par fragments, et qui fut réimprimé en 1792 et 93, 3 vol. in-4°, contenant 48 et 24 planches. Indépendamment de son ouvrage périodique, Roesel en publia un autre, intitulé : *Histoire naturelle des grenouilles de ce pays*, Nuremberg, in-fol. (en allemand et en latin), avec une Préface d'un célèbre Haller. Il y représente, avec tout son talent, les grenouilles, les rainettes et les crapauds dans toutes les époques de leur développement, et avec leur anatomie. Roesel étudiait et dessinait les araignées, les scorpions, les lézards et les salamandres, lorsqu'il fut frappé de paralysie, en 1752. Il se rétablit un peu, à l'aide de l'électricité, à ce qu'on prétend, et continua ses études habituelles, jusqu'à l'époque de sa mort, le 27 mars 1759. La Gazette économique de Stuttgart, année 1755, n°. 24, contient la description d'une seringue à tabac, que Roesel avait inventée, et qu'on vante comme très-utile contre les coliques. Il avait épousé la fille d'un habile chirurgien, nommé Rosa. C—v—n.

ROESLER (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), professeur d'histoire à l'université de Tubingen, depuis 1777. né à Cansstadt, dans le Wurtemberg, le 19 juin 1736, est principalement connu par sa *Chronica mediæ ævi, argumento*

generaliora, auctoritate celebriora, usu communiora, post Eusebium atque Hieronymum res sœc. IV, V et VI exponentia, publiée d'abord dans quelques Dissertations académiques de 1787 et 1793, mais retouchée et totalement refondue, tome 1, Tubingue, 1798, in-8°. Z.

ROESLIN (EUCURA), médecin du seizième siècle, grécisa son nom, suivant l'usage des érudits de son temps. Il n'est appelé dans ses écrits latins, qu'*Eucharius Ruobton*. Ce dernier mot est une traduction de son nom allemand, qui signifie une petite rose. Rœslin avait le titre de médecin de la ville de Francfort. Il publia des *Éphémérides* de 1533 à 1551; un *Traité, De partu hominis*, etc.; mais son travail le plus important est son *Kreuterbuch von aller Kreuter, Gethier, Gesteinen und Metal, Natur, Nutz und Gebrauche*, in-fol., Francfort-sur-le-Mein, 1533-35-56; *quarta vice auctum*, 1569, chez Egenolph et ses héritiers. Ce mot de *Kreuterbuch* signifie littéralement *Livre de plantes*, ou *Herbier*; mais le titre du livre annonce qu'il doit contenir toutes les plantes, les animaux et les métaux utiles à la médecine. C'est donc un *Traité* de matière médicale; et, suivant Rœslin lui-même, ce n'est autre chose que l'*Hortus sanitatis*, attribué à Cuba, dont il avait corrigé le texte. C'était le premier ouvrage d'histoire naturelle accompagné de planches en bois. Il n'y avait pas encore un demi-siècle qu'il avait paru, étant de 1486, et déjà il était regardé comme une production barbare. Cependant on s'en servait, au défaut d'un meilleur, et l'on continuait à faire des éditions, soit du texte latin, soit de ses traductions dans les principales langues de l'Europe. Le libraire Ege-

nolph entreprit de l'améliorer moins pour sa propre langue, tandis qu'il chargeait de perfectionner le texte, à dessiner, d'après nature, les décrits, surtout les plantes; et connaît qu'il y employa des habiles. Il ne fut pas aussi pour les graveurs, ou du genre des traits gravés en bois, que l'ensemble des figures toutes sont très-reconnaissables, arriva de là qu'elles furent employées long-temps; tandis que les descriptions ne tardant pas à se perdre au-dessous des connaissances, il fallut les renouveler de temps. Dorsten, en 1540; Uffenbach, en 1551-55 (1); Uffenbach, en 1737, en employèrent, mais sans pouvoir l'ouvrage au-dessus de sa médiocrité. Ils se sont donc perdus successivement dans l'oubli; et le nom des deux premiers, et de quelques plantes remarquables, les seuls qu'ils n'ont pas mérité, les seuls quelquefois, tandis que celui de Rœslin y reste plongé.

D—P

ROESSIG (CHARLES-GOTTFRIED), né à Marsebourg, en 1752, fit ses études à Leipzig, où il avait été professeur de philosophie. En 1783, il obtint, à l'université, la chaire de droit naturel et des gens. Il publia un grand nombre de compilations utiles à l'économie rurale et politique; voici les titres : I. *Essai d'histoire de la science économique, dans les temps modernes, tout au seizième siècle*, Le-

(1) Adon Anstetter (P. L. XXV, p. 211) mentionne 1551, *Naturalis historia rerum inoprim* 55; celui de 1550, cité en note, est la 1^{re} édition, portant le titre de *Ruobton*.

, tome 1 et 1^{re}. rtie du tome -8^o. II. *Manu : de la science police*, Iéna, 1786. III. *Poliercernant l'eau*, Leipzig, 1789, vol. in-8^o. IV. *Manuel de la e financière*, ibid., 1789. V. *el de tachdologie*, Iéna, 1790. *lmanuel pour les amateurs de ations anglaises*, Leipzig, 96, 2 vol. VII. *Encyclopédie science administrative*, ibid., VIII. *Les Antiquités des Alids*, 1797. IX. *Principes du naturel et des peuples, du public et civil*, 1794, 2 vol. X. *t d'un code de commerce de ig*, 1796. XI. *Projet d'une elopédie de toutes les sciences rnant l'économie politique*, XII. *Histoire du droit privé and*, 1801. XIII. *La Police rnant la cherté des grains*, 2 vol. in-8^o. XIV. *Littéra- moderne concernant la police science administrative*, 1802. in-8^o. XV. *Manuel du droit rnant la librairie*, 1804. XVI. *el de la politique*, id. XVII. *ies dans le domaine de la po- de la politique*, 1806. Roessig lié aussi des *Monographies* des , œillets, tulipes, jacinthes, et vot ; des *Traités* sur les prai- les remplaçants du sucre, les ages, etc. Il mourut à Leipzig, novembre 1806. D—G.

ROESTRAETEN (PIERRE), pein- laquit à Harlem, en 1627, et iscipe de François Hals, ha- eintre de portraits, dont il de- egendre, et dont il suivit avec e style et la manière. Des- et d'autres historiens rappor- ne Roestraeten, ayant appris le orillant que Lely, son ami, avait s en Angleterre dans le même , résolut d'aller chercher for-

tune dans ce royaume. Il se rendit à Londres, où Lely, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, le reçut avec plaisir. Mais la jalousie ne tarda pas à mettre du refroidissement entre les deux artistes; toutefois Lely, ne voulant pas se brouiller entièrement avec un amidans lequel il pouvait trouver un rival dangereux, lui dit un jour: « Vous avez plusieurs genres où vous » excellez; le portrait est le seul qui » puisse soutenir mon nom et ma » fortune: pour ne pas nous nuire, » abandonnez le portrait, et peignez » toute autre chose qu'il vous plaira; » nous serons amis au lieu d'être ri- » vaux. Je vous promets que, connu » comme je suis, je vanterai vos ou- » vrages, et vous les ferai vendre » un grand prix. » L'accord fut conclu, et exécuté de bonne-foi; et Roestraeten, prôné par Lely, vit ses ouvrages recherchés, et payés chèrement. C'est alors qu'il se mit à peindre des sujets de nature morte; et, dans ce genre, il n'a été surpassé par personne. Roestraeten mourut à Londres, en 1698. Les objets de son imitation n'ont pas plus de force et d'éclat que ceux qu'il introduit dans ses compositions. Il est impossible de rendre la vaisselle d'or et d'argent avec plus de vérité. Ses tableaux représentent ordinairement des instruments de musique, des vases de porcelaines, des cristaux, des agates, et autres objets de même nature. La netteté du pinceau, la délicatesse de la couleur, une perfection dans tous les détails, dont jusqu'alors on n'avait point eu d'exemple, donnèrent à ses tableaux, pendant qu'il vivait, une valeur très-considérable, qui depuis a un peu déchu; ce qu'il ne faut pas attribuer au manque de mérite de l'artiste, mais au genre peu intéressant qu'il cultivait. P—s.

ROGER, conquérant de la Sicile, surnommé le *Grand Comte*, était le douzième des fils de Tancrede de Hauteville. Il fut appelé en Italie, par son frère, Robert-Guiscard, et y arriva vers l'année 1058, vingt-trois ans après l'aîné de ses frères, Guillaume Bras-de-Fer. Dans cette famille de héros, il l'emportait encore sur tous les autres par la noblesse et la grâce de sa figure, l'impétuosité de son caractère et l'éloquence entraînée de son langage. Robert - Guiscard l'accueillit d'abord avec empressement, enchanté de trouver en lui un lieutenant capable de le seconder dans ses vastes projets. Mais rien n'était plus difficile que de maintenir la paix entre ces guerriers bouillants et indomptables. Passionnés pour l'indépendance, ils s'éloignaient les uns des autres, afin de n'être plus entourés que d'ennemis, comme des lions qui ne veulent régner qu'au désert; et ils refusaient de rendre compte de leurs actions à personne. De même que Robert avait été envoyé en Calabre, par Unfroï, son frère aîné, Roger demanda au nouveau chef de sa famille la commission d'aller soumettre cette même province : il en acheva la conquête, à laquelle Robert avait déjà travaillé quatre ans; et les deux frères convinrent que la Calabre, après son entière soumission, serait partagée entre eux. Mais avant que ce partage s'effectuât, Roger fut invité à tenter la conquête de la Sicile, que les Sarrasins possédaient depuis deux cents ans. Ben Humen, atirail sicilien, s'était réfugié, en 1061, auprès de lui, à Reggio, pour se soustraire au courroux de Ben Hammed, un des petits tyrans entre lesquels l'île était partagée. Les Sarrasins affai-

blis par leurs divisions, et amollis par les délices du climat, n'avaient pas des moyens de défense proportionnés à leurs richesses. A la fin de l'hiver de 1061, Roger passa en Sicile avec cent - soixante chevaliers : il battit les habitants de Messine; amassa un butin considérable dans les environs de Melazzo et de Rametta; et, après avoir obtenu, sur l'état du pays, les renseignements qu'il avait désiré prendre par lui-même, il revint en Calabre assembler ses troupes. Son frère, auquel il fit connaître ses projets, lui amena toutes les forces dont il pouvait disposer : les Sarrasins, de leur côté, s'étaient mis en défense. Roger réussit à leur dérober son passage avec cent cinquante cavaliers, et surprit Messine, tandis que la flotte des Arabes observait celle de Robert. Ce dernier attaqua ses adversaires, et les mit en déroute; après quoi les deux frères étendirent leurs courses en Sicile, jusqu'à Girgenti, et s'emparèrent de Traïna : mais à l'approche de l'hiver, ils repassèrent le détroit. Roger était rappelé sur le continent par son impatience d'épouser Delizia, fille d'un gentilhomme normand, et sœur de l'abbé de Sainte-Euphémie. Après ce mariage, comme il voulait assurer le rang et la fortune de sa femme, il eut avec Robert une querelle qui dégénéra en guerre civile. Robert, ayant tenté de surprendre Gerace, fut fait prisonnier par les habitants de cette ville, partisans de Roger; mais celui-ci le tira de leurs mains, et le remit en liberté. Roger s'arracha ensuite aux caresses de sa femme pour venir poursuivre ses conquêtes en Sicile. Il ne conduisait qu'une poignée de chevaliers, avec lesquels il se jetait au milieu d'une

embrable d'ennemis. Ses exploits par les historiens connus sont comparables aux des plus extravagants des chevalerie. La mollesse et des Sarrasins n'étaient remarquables que la vante des Normands : cependant des premiers a été exagéré par Godefroi, lorsqu'il rapporte qu'à la Ceramo, en 1063, Robert-trente-six chevaliers, ne armée de trenté-cinq rasins, dont il tua quinze poursuivit le reste jusqu'aux montagnes. Le comte Rondant avait établi son général dans la ville de Sperant que les chrétiens l'habitaient lui seraient fait et il y avait conduit sa Mais les Grecs s'arrangeaient de la sobriété et de la es Orientaux, que de l'insolence et de l'intempérance ands : ayant pris les armes éfaire de ces hôtes incommodes appelèrent les Musulmans assiégèrent Roger dans er de la ville de Traïna, rapporta courageusement vers extrémités de la façade la misère. Enfin, au quatre mois, les froids de assez vifs sur cette montagne, forcèrent une partie des de se retirer. Roger surmonta dans une sortie : il les atteignit, après leur avoir tué de monde ; et avec leurs dépouilles, il pourvut abondamment de munitions. Il confia la femme, la garde de Traï-repassa en Calabre, pour chercher des renforts. A son retour il rapporta de nouvelles victoi-

res sur les Sarrasins. Pendant l'année 1070, il interrompit le cours de ses conquêtes, pour porter des secours à son frère, qui assiégeait Bari ; mais après la prise de cette place, Robert amena devant Palerme son armée victorieuse. Le siège de cette capitale de la Sicile fut commencé au mois d'août 1071. Palerme se rendit par capitulation, le 10 janvier 1072, en stipulant la liberté de religion pour les Musulmans qui l'habitaient. Roger reçut ensuite de son frère l'investiture de la Sicile avec le titre de comte ; mais la souveraineté de Palerme et de Messine fut réservée au duc de Pouille. Roger, qui n'avait sous ses ordres qu'un petit nombre de chevaliers, avançait lentement vers la conquête de toute la Sicile. En 1077, il prit Trapani, et, en 1080, Taormina ; Syracuse ne fut conquise qu'en 1088, et Girgenti, avec Castel San-Giovanni, en 1089. Depuis la mort de Robert Guiscard, en 1085, Roger était demeuré chef de sa famille ; il avait secoué le joug de son neveu Roger duc de Pouille ; il avait arrêté et puni la rébellion de Jordan, son fils naturel, jeune homme d'une grande valeur, mais que son ambition et des conseils perfides avaient aveuglé. Roger lui pardonna depuis, et lui destinait même sa succession ; mais ce jeune prince mourut avant lui, en 1092. Roger n'avait point eu de fils de sa première femme, Delizia, ni de Elinburge, fille de Guillaume, comte de Morton, qu'il épousa plus tard. Celle-ci étant morte aussi, Roger épousa en troisièmes nocces Adelaïde, nièce de Boniface, marquis de Montferrat, de laquelle il eut deux fils, Simon et Roger, qui régnerent après lui. Il avait eu déjà plusieurs filles, auxquelles il fit

faire de brillants mariages : Raimond, comte de Provence, un comte Robert de Bourgogne, un roi de Hongrie, Conrad, fils rebelle de l'empereur Henri IV, et roi d'Italie, enfin un comte de Clermont, furent au nombre de ses gendres. L'influence du comte de Sicile sur la politique européenne, était proportionnée à ces illustres alliances. Comme son frère, il avait embrassé le parti des papes : il les soutint de toutes ses forces contre l'empereur Henri IV; et ce fut en reconnaissance de ses services, qu'Urbain II, en 1098, créa le comte Roger et ses successeurs légats apostoliques en Sicile, avec tous les droits du Saint-Siège. Cette concession est l'origine du tribunal ecclésiastique de Sicile, nommé de *la monarchie*, dont l'autorité a été contestée jusqu'à nos jours par les papes. Roger mourut en 1101, laissant ses deux fils, encore très-jeunes, sous la tutelle de la comtesse Adélaïde, sa veuve. L'aîné, Simon, qui était né en 1092, mourut vers 1113. Roger II lui succéda. S. S. -1.

ROGER II, comte et premier roi de Sicile, n'était pas âgé de plus de huit années, lorsque son père mourut. Il demeura, ainsi que Simon, son frère aîné, sous la tutelle d'Adélaïde sa mère, qui, pendant la minorité de ses enfants, occasionna de fréquentes séditions parmi ses sujets, par son orgueil et son avarice : heureusement elle maria la plus jeune de ses filles à Robert de Bourgogne, prince prudent et courageux, qui vint s'établir en Sicile, en l'an 1103, et qui, associé à la tutelle, fit respecter l'autorité de ses beaux frères. Simon mourut avant l'année 1113, dans laquelle Adélaïde épousa Baudouin, roi de Jérusalem, à qui elle porta les im-

menses trésors, les munitions d'armes et les chevaux qui rassemblés en Sicile prenaient leur destination. Baudouin n'avait pour but, en contractant ce mariage, d'obtenir cette riche dot, pour la voir dissipée pour défendre sur lequel il était monté, Adélaïde, en 1115, et en Sicile, où elle mourut. Roger, indigné du traitement qu'elle avait reçu sa mère, voua une implacable haine au roi de Jérusalem, ne voulut jamais lui rendre service pour la défense de la Sicile, au milieu de ses troubles. Roger II, cependant, déjà, dans le gouvernement de Sicile, son rare courage et son caractère leté. Les peuples auxquels il avait donné le mandat, Musulmans, Catholiques, séparés par leurs mœurs, leurs préjugés, mais avec une affection pour le gouvernement sans habitude de subordination, s'accoutumèrent néanmoins sous les mêmes enseignes aux mêmes lois. Roger, à sa mort, rejeta les débris des armées africaines, et les conduisit à Malte et en Afrique, où il unit les uns aux autres par une admiration pour sa valeur et une confiance en ses talents. 1120, Roger II épousa Constance, sœur de l'antipape Anaclet II, et commença, vers la même époque, à étendre son autorité sur la Sicile, que le duc Guillaume, son frère, avait soumise à ses lois, pendant les troubles de Sicile. A son décès, Roger II profita de l'embarras des barons apulien pour réprimer les révoltes des barons apulien. Guillaume, pour se débarrasser de tout ce que ce dernier avait fait en Sicile et en Calabre, même Guillaume étant

20 juillet 1127, Roger II vint à se présenter devant le pape avec sept galères ; et, comme le pape, son proche héritier du duc de Sicile, demanda au peuple de le reconnaître pour souverain. Cet héritier ne pouvait cependant être réclamé par Bohémond II, prince de Haute-Sicile, petit-fils de Robert Guiscard, le pape, de son côté, n'étant que le pape direct, prétendait que les Salernitains délibérant dix jours. Enfin ils reconnurent Roger II dans leur ville, et la concession des plus grands privilèges. Le comte d'Alife, le comte d'Amalfi, et les villes de Melfi suivirent cet exemple. D'autre part, Honorius II, qui résidait à Bénévent, pour avoir fait élire l'Apulie et la Calabre, Roger essaya vainement de le convaincre avec lui. Honorius, comptant plus sur les dispositions de son peuple que sur son droit, refusa les propositions : il fulmina des communications contre tous ses adhérents ; et les comtes commencèrent auprès de lui plusieurs barons normands des villes, espérant jouir de sa protection sous le Saint-Siège. Roger II, au printemps 1128, passa le détroit avec une grande armée sicilienne ; et, par Trapani, Otrante, Brindisi, et Oria, et marcha contre le pape, qu'Honorius combattit. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords du fleuve Brindisi, l'une ni l'autre n'osait passer, et observèrent pendant quelque temps au milieu de l'été et dans l'automne : les maladies et la famine affaiblissaient toutes les troupes, le pontife céda le pre-

mier : il ouvrit des propositions d'accommodement, que Roger accepta ; et, après un traité secret, dans lequel le pape abandonna les seigneurs et les villes qui avaient embrassé son parti, il accorda à Roger II l'investiture des deux duchés de Pouille et de Calabre. Dans le courant de l'année suivante, tous les comtes et toutes les villes qui avaient pris les armes contre Roger, furent forcés de se soumettre ; et ce prince, ne se croyant plus obligé à aucun ménagement, contraignit les habitants de Salerne à renoncer aux privilèges qu'il leur avait reconnus, et à lui remettre leurs forteresses. Cependant, en 1130, l'Eglise romaine fut divisée par un schisme. Anaclet II et Innocent II, élus simultanément, sentirent, chacun de leur côté, le besoin de se fortifier par des alliances : au lieu de menacer les princes voisins, ils leur firent la cour. Anaclet II, pour attirer Roger à son parti, lui offrit la couronne royale : l'alliance fut conclue vers la fin de septembre ; et à Noël de la même année 1130, Roger II se fit couronner à Palerme comme roi de Sicile. La même année, son cousin Bohémond II fut massacré en Syrie par les Turcs ; et, en lui, s'éteignit la branche aînée des descendants de Robert Guiscard. En 1131, Amalfi, qui avait conservé beaucoup de privilèges, et Naples, qui se gouvernait en république sous la protection de l'empire d'Orient, se soumirent aussi à Roger II, qui réunissait ainsi le royaume entier des Deux-Siciles, tel qu'il existe de nos jours. Mais Roger II ne montra point, dans le gouvernement de ses nouvelles conquêtes, ce talent conciliateur et cette supériorité de génie qui l'avaient rendu cher aux Sici-

liens. Se défiant sans cesse de ses sujets, il ne songeait qu'à leur enlever leurs privilèges : il se jouait de leurs droits et de ses serments ; et, après les avoir poussés à la révolte par ses injustices, il les en punissait avec férocité. Tout le reste du règne de Roger II ne fut qu'une longue lutte entre l'autorité royale et les barons normands, les villes lombardes et les républiques grecques qui voulaient recouvrer leur liberté. Le schisme lui donnait aussi pour ennemis tous les partisans d'Innocent II : et l'excès du zèle religieux ajoutait à la fureur des guerres civiles. L'empereur Lothaire, cédant aux sollicitations de saint Bernard, qui voulait écraser le schisme d'Anaclet, entra, en 1137, dans le royaume de Naples, avec une armée allemande ; toutes les villes lui ouvrirent leurs portes : tous les barons, empressés de secouer le joug de Roger, se joignirent à lui ; et, en une seule campagne, le roi de Sicile perdit tout ce qu'il possédait sur le continent. Mais à peine Lothaire eut-il achevé la conquête de l'Italie, et rétabli Innocent II sur son siège, que, retournant en Allemagne, il mourut, près de Trente, à la fin de la même année. Roger, qui, se renfermant en Sicile avec toute son armée, avait laissé passer l'orage, vint débarquer à Salerne dès qu'il sut que l'empereur en était parti ; et, recouvrant son patrimoine aussi rapidement qu'il l'avait perdu, il causa, au pape Innocent II, les plus vives inquiétudes. Celui-ci prit la résolution de traiter avec le roi, par l'entremise de saint Bernard ; et, comme Anaclet II mourut au commencement de l'année suivante, la négociation paraissait devoir se terminer favorablement. Cependant le courage et les

talents de Rainolfe, comte d'Alife, et beau frère de Roger, que l'empereur et le pape avaient créé duc de Pouille, en 1137, pour l'opposer au roi de Sicile, soutenaient la fortune des rebelles. Rainolfe, après avoir remporté deux brillantes victoires sur le roi son beau-frère, mourut à Trévis, le 30 avril 1139. Le pape se rendit dans les Abruzzes avec Robert II, prince de Capoue (V. ce nom), pour soutenir le parti qui venait de perdre son chef, ou pour traiter en son nom. Comme il sortait de Saint-Germain, il fut surpris dans une embuscade, à Galluzzo, le 22 juillet 1139. Prisonnier de Roger, Innocent ne tarda pas à se réconcilier avec lui : il lui confirma le titre de roi ; il lui abandonna tous ses alliés, et, ne s'occupant que de ses seuls intérêts, il détermina Roger à quitter le schisme, et à se reconnaître pour feudataire du Saint-Siège. Toutes les villes révoltées se soumirent en peu de temps au vainqueur, et toutes furent traitées avec la plus inextinguible cruauté : Naples seule, qui ouvrit ses portes la dernière, fut épargnée. Après avoir employé douze ans à raffermir son empire sur l'Italie méridionale, Roger II dirigea son ambition vers des conquêtes plus loignées. Dans les années 1146 et 1147, ses flottes désolèrent les rivages de l'Afrique et ceux de la Grèce : il pillâ Tripoli et Gerbi, d'où de nombreux corsaires étaient souvent partis pour ravager les côtes de Sicile ; il s'empara de Corfou ; il saccagea Céphalonie, Corinthe, Thèbes, Athènes et Négrepont. Ses corsaires transportèrent en Sicile beaucoup de paysans grecs, et de manufacturiers, qui introduisirent à Palerme, et de là dans tout l'Occident, la culture du mûrier, et l'art de filer et de tisser

Il s'empara en île, en Afrique, de Malmdia, de Safaco, de et d'autres villes, qu'il renvoya de la couronne de Sicile. En 1149, un amiral sicilien, avec soixante galères, parcourut la Méditerranée pour combattre les Sarrasins et les Grecs, mais des derniers, Louis de France, qui, à son retour visade, avait été fait prisonnier, la flotte eut moins de succès sa tentative pour délivrer que Manuel Comnène as-

Les Siciliens furent battus, cette île, par les Vénitiens et les Grecs, et ils y perdirent des galères. Cependant la marine, que Roger avait créée, eut bientôt de cet échec, et ne put dominer sur la Méditerranée. Les lieutenants de Roger eurent aussi leurs conquêtes, ne profitant des révolutions de cette contrée, et de la ruine même de Zéridi, où Bugia, (Bona), Tunis, et plusieurs villes, se soumirent à lui en 1152. Mais autant le roi Roger II était glorieux autant ce prince était malade dans l'intérieur de sa famille : il avait eu cinq fils, qui semblaient pour réaliser les plus grandes espérances. L'aîné, déjà à l'âge de trente ans, Roger, de Pouille, s'était fait chérir du roi par ses vertus, et de l'armée par ses exploits : il mourut en 1149. Il eut deux frères, Alfonse, et un troisième, qui mourut de même avant leur père. Il vivait encore, Guillaume, faible et sa lâcheté rendait indigne de la famille où le roi avait fait naître. L'Albanie, que Roger, était morte en son roi, qui l'avait tendrement

aimée, se remaria néanmoins lorsqu'il vit la ruine de toute sa maison. Il épousa, en 1149, Sibylle, sœur d'Odou II, duc de Bourgogne, qui mourut sans enfants au bout d'une année : en 1151, il épousa Béatrix, fille du comte de Rhétel, dont il eut une fille nommée Constance, qui, survivant à son frère et à son neveu, porta l'héritage des Normands de Sicile dans la maison de Souabe. Roger II termina sa carrière le 26 février 1154, âgé de cinquante-huit ans. Sa stature était haute, et sa taille forte ; son visage avait quelque chose de féroce : il avait cependant autant de douceur dans le commerce intérieur que de dureté au dehors. Son économie déshéritait souvent en avarice ; sa cruauté envers ses ennemis était sans bornes. Ses sujets le craignaient sans l'aimer. La gloire de la monarchie sicilienne qu'il avait fondée, finit avec lui.

S. S—1.

ROGER, duc de Pouille, de 1085 à 1111, était né du mariage de Robert Guiscard avec la sœur du prince de Salerne. Son frère aîné, Bohémond, né d'un précédent mariage, fut déclaré illégitime, lorsque la politique de Robert lui fit dissoudre cette union. Il semble que Robert Guiscard, qui avait été en butte à la défiance de son frère aîné, et aux intrigues du plus jeune, ressentait une jalousie inquiète contre les talents qui se développaient dans sa famille : il ne pardonnait point à Bohémond sa valeur, son habileté, ni la réputation que déjà il avait acquise : Roger, homme faible et sans caractère, ne lui inspirait point la même défiance. En 1081, il le déclara prince de Pouille et de Sicile, et l'annonça au peuple comme son successeur. Robert était à peine expiré, le 17

juillet 1085, à Céphalonie, que Roger partit en hâte, avec sa mère, pour prendre les devants, et se faire reconnaître par les Normands et les Apuliens. Bohémond, de son côté, ne voulut point abandonner ses droits, et rassembla des soldats pour les soutenir par les armes : il s'empara de Città d'Oria, et fit plusieurs tentatives sur les villes de Tarente et d'Otrante. Cependant n'ayant ni états, ni armée, et ne pouvant compter que sur les aventuriers qui s'attachaient à sa personne, il luttait avec désavantage contre Roger, que toutes les villes et toutes les armées avaient reconnu pour souverain. Un autre Roger, le conquérant de la Sicile, oncle de l'un et de l'autre, s'offrit pour arbitre entre les deux frères. Après trois ans de petite guerre, il les fit consentir à un partage, en 1088. Le duc Roger céda à son oncle les droits de souveraineté qu'il avait conservés sur la Sicile, et à son frère Bohémond, Città d'Oria, Otrante, Gallipoli, Tarente et les terres voisines. L'année suivante, il fit hommage au pape Urbain II pour les duchés de Pouille et de Calabre, et il reçut de lui le gonfalon de l'Eglise. Roger ne poursuivit point les brillantes conquêtes de son père; cependant il eut aussi des guerres presque continuelles à soutenir : de nouvelles brouilleries avec son frère amenèrent de nouveaux combats, et une nouvelle réconciliation. Des révoltes éclatèrent dans ses états : Cosenza se souleva; mais il soumit cette ville, en 1091, avec l'aide de son oncle le comte Roger. Il voulut aussi réduire à son obéissance la république d'Amalfi, qui avait conservé son indépendance au milieu des princes lombards. Pendant que de concert avec Bohémond, il assiégeait cette

ville en 1096, une des colonnes de l'armée croisée, qui marchait à la conquête de Jérusalem, traversa la Campanie : l'enthousiasme qui animait les croisés se communiqua aux troupes qui assiégeaient Amalfi; Bohémond lui-même prit la croix, suivi d'une foule de Normands. Le siège d'Amalfi fut abandonné : mais Roger, en même temps, fut délivré de la rivalité d'un frère qui lui était trop supérieur pour vivre long-temps son sujet. Bohémond, avec ses croisés, fonda la principauté d'Antioche. (*Voyez* BOHÉMOND). Pendant ce même temps, Roger, grand comte de Sicile, étendit ses conquêtes et affermit la monarchie des Normands, tandis que le duc Roger rentrait dans l'obscurité, et perdait son influence sur l'Italie. Il mourut enfin, au mois de février 1111. Ce prince avait épousé Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre, et nièce de Philippe, roi de France. Il en eut un fils nommé Guillaume, qui lui succéda. S. S.—1.

ROGER (PIERRE), pape. *Voy.* CLÉMENT VI et GRÉGOIRE XI, papes.

ROGER (ABRAHAM), pasteur protestant, s'embarqua, vers 1640, pour les Indes-Orientales, et resta, près de dix ans, attaché, comme ministre de l'Évangile, à la factorerie hollandaise de Paliacat, sur la côte de Coromandel. Il profita de son séjour dans cette contrée, alors peu connue, pour s'instruire des usages des Indous; et ayant eu le bonheur de se lier avec quelques bramines, il en obtint des renseignements précis sur leur croyance et leur culte. En quittant Paliacat, il se rendit à Batavia, d'où il revint en Hollande, sur un bâtiment de la compagnie. A son arrivée, il communiqua ses

un professeur de Leyde; et, s'efforçant de ce savant, il fit, en 1651, in-4°, l'*Histoire de la religion des Brames*. Cet ouvrage fut traduit en allemand, Nuremberg, 1663, in-8°, fig. L'éditeur, Mr. Arnold, y ajouta une description fort détaillée des cérémonies usées des diverses nations païennes d'Asie, de l'Afrique et de l'Asie. Le tout forme un volume de mille pages, d'un caractère serré. L'ouvrage de Roger est en deux parties : la première traite des mœurs des Indous, seconde de leur culte. On trouve à la fin du volume, le *Recueil de cent Proverbes* du sage Bartrouherri, traduit sur la version laïse du bramine Padmanata. Le premier livre contenant cent proverbes en sentences, divisés en dix livres, est intitulé : *Du chemin qui mène au Ciel*; et le second, *De la suite raisonnable de l'Homme*. Bartrouherri a composé cent proverbes, qui traitent de l'âme; mais Padmanata ne voulut pas donner la Traduction à Roger, quelque instance qu'il lui fit à cet égard. Abraham Roger ne mourut plus en 1670; mais on ignore le jour de sa mort. Son livre est le premier qui nous ait fait connaître la religion des Brames; et c'est l'on ait traduit depuis quelques-uns de leurs livres dogmatiques, l'authenticité est plus ou moins douteuse (1), il est encore cité comme exact et le plus complet sur

cette matière. Il a été traduit en français par Thomas Lagrue, médecin, sous ce titre : *Le Théâtre de l'idolâtrie, ou la Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du Paganisme caché*, etc., Amsterdam, 1670, in-4°, fig. W—s.

ROGER (EUGÈNE), religieux récollet et missionnaire du dix-septième siècle, nous apprend que sa curiosité lui fit passer une partie de sa jeunesse à visiter le plus grand nombre des provinces de l'Europe, plusieurs lieux de l'Afrique, l'Égypte, les Arabies, la Syrie, une portion de la Grèce, toutes les îles de la Méditerranée et les plus belles de l'Archipel, et autres provinces, où il fut toujours aussi fidèle que curieux à remarquer ce qu'il y a de plus considérable. Toutefois il ne voulut décrire que la Terre-Sainte. Il partit de ce pays, en 1634, après y avoir passé cinq ans. La relation qu'il en publia, parut sous ce titre : *La Terre-Sainte, ou Description topographique des Saints-Lieux et de la terre de Promission, avec un Traité de quatorze nations différentes qui l'habitent, leurs mœurs, croyance, cérémonies et police*, Paris, 1664, in-4°, avec figures. L'ouvrage est divisé en deux livres : le premier décrit le pays; le second contient les détails sur les peuples que l'auteur y a vus. Roger est crédule, mais bon observateur. Ayant long-temps vécu dans les contrées dont il parle, les renseignements qu'il donne sont exacts. Il avait été particulièrement lié avec l'émir Fakhr-eddin, et il raconte, sur cet émir, beaucoup de particularités curieuses. Il donne aussi l'histoire de Zaga-Christ, qui vint en France, et mourut à Ruel, en 1638. Il avait connu cet Éthiopien, qui se faisait passer pour un des fils

morat a dit le premier (Foyag. 1, 215) *in vedam* est un livre supposé, et la chose aujourd'hui hors de doute (Voy. le tom. XIII de *Recherches*). Les savants anglais de l'Académie ont été jusqu'à prétendre que le *serut* de ce livre avait été fabriqué par le *Nobili* ou *Nobilibus*, ce qui prouve la haute idée que l'on avait du talent de ce jeune homme, mort en 1656.

d'un roi d'Abissinie Les figures du livre de Roger sont très-bien dessinées; on les attribue à Mellan. E-s.

ROGER DE COLLERYE, prêtre, né à Paris, mourut, vers l'année 1540, dans un âge avancé. C'était un personnage très-facétieux; et, quoiqu'il ne fût guère bien partagé du côté de la fortune, il n'en saisisait pas avec moins d'empressement toutes les occasions de se divertir. Il était secrétaire de l'évêque d'Auxerre, en 1494; et il occupait encore cette place en 1530, époque où il sollicita de son patron une cure, en récompense de ses services. Il ne put obtenir ce bénéfice, d'un revenu médiocre, et qui aurait pourtant satisfait son ambition; mais il s'en consolait facilement. Il prenait, dans ses ouvrages, le surnom de *Bontemps*; et l'on conjecture, avec assez de vraisemblance, que c'est-là l'origine de cette façon de parler: un *Roger Bontemps*, pour dire un homme gai et sans-souci. Il y avait à Auxerre, où il demeurait, une société facétieuse, dont le chef ou président s'appelait l'*abbé des fous*: Roger de Collerye tint à l'honneur de remplir cette place. Ses OEuvres furent réunies à Paris, en 1536, dans un vol. pet. in-8°. Son éditeur lui donne le titre d'homme très-savant, à la tête de ce Recueil, qui est assez rare. On y trouve: une *Satire pour les habitants d'Auxerre, à l'entrée de la reine en cette ville, entre Peuple françois, Joyeuseté, le vigneron Jenin, ma flûte, Badin et Bontemps*; — le *Monologue du résolu*; — un autre, *d'une femme fort amoureuse d'un sien ami*; — un *Dialogue des abuser du temps passé*; — un autre, *par jeunes gens*; — un *Sermon pour une noce, sur le texte: Audi filia, et vide*; — le *Blason des du-*

mes, dialogue entre Beau-parler et Recueil gracieux; — le *Dialogue entre M. de là et M. de ça*, et enfin des *Epîtres, Rondeaux* et autres *petites Pièces*, parmi lesquelles on distingue des *Epitaphes* très-gaies; tant Roger de Collerye avait de goût pour la plaisanterie, et savait badiner sur tout. Voy. le *Réveil de Roger - Bontemps*, ou *Lettre écrite au sujet de maître Roger de Collerye* (*Mercur de France*, déc. 1737 et juin 1738); — *Roger Bontemps*, ou la *Fête des fous*, est le titre d'un vaudeville, par MM. Favart fils et H. Dupin (*Magas. encycl.*, 1809, II, 174). W-2.

ROGER-MARTIN, né en 1741, à Stadens, dans le Languedoc, fit de brillantes études, cultivant de préférence les mathématiques et la physique, et fut pourvu d'une chaire de philosophie, au collège royal de Toulouse, avant d'avoir atteint sa vingtième année. Il engagea Lomenie de Brienne à donner à cette ville un cabinet de physique, qu'il fit confectionner à Paris, par les meilleurs artistes, et qui coûta trente mille francs. La révolution porta Roger-Martin, qui adopta les principes, sur un plus vaste théâtre. Nommé, en 1795, membre du conseil des Cinq-cents, il se distingua par la modération de ses opinions, s'opposant à toutes les mesures qui pouvaient aggraver la triste situation de la France. Il fit plusieurs rapports sur les contributions, sur l'instruction publique, etc. Enfin il parla contre la liberté de la presse, dont les royalistes, dit-il, abusaient étrangement. Sorti du conseil, en mai 1799, il entra au corps législatif, après le 18 brumaire; et, en 1803, il entra dans l'instruction publique, dégoûté des

fonctions de nos législateurs. Il mourut, en 1811, étant âgé de quatre-vingt ans, et fut élu membre perpétuel de l'académie des sciences de Toulouse. On a de lui : *Éléments de mathématiques*, un vol. in-8°, 1781, qui eut une seconde édition. II. *Deux Mémoires sur les principes du calcul différentiel*. I. *Observations sur une soufrendante*, phénomène rare, qu'il a décrit l'un des premiers. II. *Mémoire sur l'éolipyle*. V. *Mémoire sur les trompes des forges renversées*. Il avait, en outre, travaillé de l'Anglais Adams, sur l'électricité, et commencé un ouvrage sur le système chimique de Lavoisier, que la mort l'empêcha d'achever.

L—M—E.

ROGERS (WOODE), navigateur anglais, était officier dans la marine, lorsque des armateurs de Bristol jetèrent les yeux sur lui pour commander une expédition en course dans le Grand-Océan. Une entreprise de ce genre, tentée, en 1704, par le capitaine Dampier, avait échoué. Rogers ne se laissa pas décourager, et proposa le même projet. On le lui proposa en 1708, à des négociants de Bristol, il fut écouté, et s'embarqua, avec Rogers. Celui-ci suivit ses ordres le *Duc* et la *Duchesse de Bristol*, deux gros navires armés. On mit à la voile le 1^{er} mai, en passant au large de la Terre du Nord, on éprouva des tempêtes : le 10 janvier 1709, on fut à 10°, 53' de latitude australe, et 58' à l'ouest de Londres. On ne poussa pas au-delà, les vents furent contraires, mais peut-être aucun navigateur ne s'était encore aventuré dans le sud. Le 1^{er} février, les Anglais attériront à l'île de Sandwich. Ce fut là qu'ils trou-

vèrent Alexandre Selkirk, qui avait été maître d'équipage à bord d'un navire dont le capitaine l'avait laissé à terre; il y vivait seul depuis quatre ans quatre mois. On pense que l'aventure de ce marin a fourni à Defoe l'idée de son fameux roman de Robinson Crusoe. Les Anglais, après s'être radoubés, s'approchèrent des côtes du Pérou, firent beaucoup de prises sur les Espagnols, s'emparèrent de Guayaquil, et mirent cette ville à rançon. Ensuite ils enlevèrent un galion de Manille, et en manquèrent un plus considérable. Le mauvais état des navires empêcha de le poursuivre. Ils s'arrêtèrent quelque temps à Porto-Seguro, sur la côte de Californie, au nord du cap San-Lucar, en partirent, le 10 janvier 1710, et se dirigèrent à l'ouest; ils touchèrent à Guam, à Batavia, au cap de Bonne-Espérance, et laissèrent tomber l'ancre aux Dunes, le 2 octobre 1711. Rogers fut nommé, en 1717, gouverneur de l'île Providence, dans les Lucayes; on lui donna le commandement d'une escadre; et le roi le revêtit de pouvoirs nécessaires pour exterminer les pirates qui infestaient ces mers. Rogers, en arrivant dans les Lucayes, fit bâtir un fort, forma quelques compagnies des pirates qui s'étaient déjà soumis, et arma des navires pour commercer avec les Espagnols dans le golfe du Mexique. Tous les forbans que l'on put arrêter, furent sévèrement punis. La relation de l'expédition de Rogers, parut sous ce titre : *Croisière autour du monde*, Londres, 1712, in-8°; ibid., 1726, in-8°, cartes et figures; elle a été traduite en français, Amsterdam, 1716, in-12, cartes et figures. Quoique Rogers n'ait fait aucune découverte, son voyage est instructif,

par de nombreux renseignements sur les colonies espagnoles et portugaises, que l'auteur puisa dans les papiers trouvés à bord de ses prises, et dans la conversation des prisonniers. Le Livre est terminé par une description des cartes du Grand-Océan, depuis Acapulco jusqu'à l'île de Chiloe. L'éditeur français a joint à la traduction, la relation de la rivière des Amazones par d'Acunha, et le Journal du Voyage à la Guiane, des PP. Grillet et Bechamel. Edouard Cook, second capitaine du navire la *Duchesse*, publia un *Voyage à la mer du Sud, et autour du Monde, fait dans les années 1708, 1709, 1710 et 1711*, Londres, 1712, cartes et fig. Cette relation contient les mêmes faits qu'on lit dans celle de Rogers : souvent elle les présente plus en abrégé, et elle offre des détails différents. E—s.

ROGGEWEEN ou ROGGEVIN (JACOB), né dans la Zélande, en 1669, passa de bonne heure à Batavia, où il remplit les fonctions de conseiller de la cour de justice, après avoir navigué quelques années dans l'Inde. Dès 1699, son père avait présenté aux directeurs de la compagnie des Indes-Occidentales, un Mémoire détaillé sur la découverte des Terres australes. Les brouilleries survenues alors entre la Hollande et l'Espagne, empêchèrent le départ de la flotte destinée à cette expédition : elle fut oubliée. Mais Roggween, auquel son père, en mourant, avait recommandé de ne rien négliger pour l'exécution de son projet, réussit à le faire adopter, et fut même nommé commandant des trois vaisseaux que la compagnie équipa pour cette entreprise. On supposa, dans le temps, qu'ils'agissait de la découverte d'une certaine île d'or, terre merveilleuse

que l'on plaçait à cinquante-six degrés de latitude sud : mais il est certain que les idées de Roggween se taient vers les Terres australes. L'existence, à la vérité, n'était plus réelle que celle des îles ; mais dont la recherche conduisit moins à d'utiles découvertes. Le cadre mit à la voile, du Texel, juillet 1721. Parvenue au quarante-degré de latitude sud, un de vent sépara le *Tienhoven* de trois vaisseaux. Par le parallèle du détroit de Magellan, Roggween couvrit une grande île, qu'il écrivit faussement à deux cents lieues circuit ; il lui imposa le nom d'île australe : mais cette île n'était autre qu'une des Malouines, découverte quelques années auparavant par des navigateurs de Saint-Pierre. Il est juste de remarquer que le *chipel* paraît avoir été réellement découvert par Hawkins, le 2 février 1594, et aperçu de nouveau par Schald de Weert, en 1600 : Frézier est le premier qui l'a illustré avec quelque détail. Roggween, après avoir inutilement cherché une terre qu'il nomme *Auke's Ma*, par le trentième parallèle, et qui, probablement, n'était autre que le souvenir confus de la découverte de Hawkins, passa le détroit de Magellan, et s'étant élevé dans le sud jusqu'au soixante-deuxième degré de latitude, rencontra beaucoup de nuages, qu'il s'imagina devoir appartenir à une terre australe (erreur admettent par Debrosses). Roggween s'en retourna ensuite vers le nord, côtoya les côtes du Chili, toucha à l'île de Juan Fernandez, trouva le *Tienhoven*, dont il s'était séparé depuis trois semaines. Le cadre se mit de suite à la recherche de la terre de Davis : mais si

e fut sans succès, elle eut ultat la découverte de l'île s, faite le 6 avril 1722. Lapeyrouse l'ont depuis vis le plus grand détail. Le incline à penser que cette même que le flibustier Dae avoir découverte en 1687. le a embrassé cette opinion, combattue par Fleurieu. Il ile de prononcer entre des aussi imposantes : mais l'iste au moins douteuse. La le Roggeween à l'île de Pâ-signalée par un de ces abus ce, si communs chez les na-européens. La confiance rels fut trahie ; et leur fait un triomphe facile aux us, auxquels ils prodiguè-ndant des vivres et des pro-e toute espèce. Pendant un ssez long, Roggeween re-sur cette île nouvelle, et re-le aux yeux du navigateur tates gigantesques qui bor-rivages, des observations in-es sur son sol, ses produits eurs de ses habitants. Si, en nt, l'amiral hollandais eût médiatement à l'ouest, sans vers le nord, il trouvait d des Amis et des îles de té, bonheur réservé aux aux Cook et aux Bougain-a s'élevant de quelques de-dessus du parallèle de ces arvint dans la mer mauvaise uten. C'est dans cette mer erçut l'île de Carl Hoff, qu'il a point, et que les vents out ses vaisseaux au tra-an groupe d'îles, qu'on ne it pas à rencontrer : la *Africaine* alla se briser sur iers qui bordaient le rivage re à laquelle il donna le nom

d'île pernicieuse (partie des îles Pa-liser de Cook). Il aperçut successi-vement, dans les mêmes parages, deux autres îles, qu'il nomma l'*Au-rose* et *Vesper*. En continuant de cingler à l'ouest, entre le 15°. et le 16°. parallèle, il vit tout-à-coup une nouvelle terre ; mais en s'appro-chant, il reconnut que c'était un *amas d'îles situées les unes tout près des autres* : elles étaient au nombre de six, boisées, et de l'aspect le plus riant. Roggeween courut les plus grands dangers, au milieu de ces îles basses, parsemées d'écueils ; et sans le calme qui régnait, ses deux vais-seaux eussent échoué. Ce groupe ou labyrinthe est encore à retrouver ; car on ne peut le confondre avec les îles du prince de Galles de By-ron (*Prince of Wales islands*). Trois jours après avoir échappé à ce danger, Roggeween découvrit une nouvelle île, dont les pal-miers et la riche verdure annon-çaient la fertilité : elle abondait en plantes anti-scorbutiques. Elle reçut le nom d'île de la *Récrédation*, en mémoire des heureux effets qu'avait eus la relâche sur la santé des équi-pages, alors en proie à toutes les maladies de mer. Indécis sur la route qu'il avait à tenir, il consulta ses of-ficiers, et il fut résolu qu'on gagne-rait au nord, et qu'on se rendrait de suite aux Indes-Orientales. C'était croiser la route de Quiros, et suivre à-peu-près celle de Schouten ; par-conséquent adopter le plus mauvais parti. Aussi cette navigation ne pro-duisit que la découverte peu impor-tante des îles de Bauman, et, plus au nord des îles Roggeween, Tien-hoven et Groningue. Les géographes anglais ont confondu les Bauman avec l'archipel des navigateurs de Bougainville, erreur savamment ré-

futée par Fleurieu, qui prouve, jusqu'à l'évidence, la non-identité. Les deux dernières furent considérées par les Hollandais, comme une langue des Terres australes; autre erreur qu'il n'est pas besoin de réfuter. Fleurieu, après avoir essayé de déterminer la position de ces îles, les comprend toutes sous le nom d'archipel de Roggeween, et les place entre le 8°. et le 15°. parallèle sud, et les 158 et 160 degrés long. O. du méridien de Paris. Roggeween atteignit, après une longue traversée, les côtes de la Nouvelle-Bretagne, dont il se croyait beaucoup plus près; et il arriva enfin à Batavia, où il se flattait de trouver le repos, et de recevoir le tribut d'éloges que méritaient au moins son zèle et sa persévérance. Mais les officiers de la compagnie, moins humains que les sauvages de la mer du sud, confisquèrent les deux vaisseaux, et jetèrent en prison l'amiral, ses officiers, et les faibles restes des trois équipages que les vagues, les tempêtes et le scorbut avaient épargnés. Ils les accusaient de contravention au privilège de la compagnie, en naviguant dans des mers qu'elle regardait comme son domaine. Roggeween et ses compagnons furent envoyés en Hollande, comme des criminels, et ils y arrivèrent, le 11 juillet 1723. La compagnie d'Occident prit leur défense: elle intenta un procès à la compagnie des Indes Orientales; et comme il fut prouvé que l'expédition de Roggeween n'était qu'une expédition de découvertes, cette dernière compagnie fut condamnée à tout restituer, et à payer des dommages-intérêts considérables. Roggeween passa le reste de sa vie dans le repos. L'époque de sa mort est inconnue. On voit que la route suivie par ce naviga-

teur, fut assez mal choisie. Aussi ne produisit-elle que de petites découvertes, parmi lesquelles l'*île de Pâques* et les *îles Pernicieuses* ont seules été retrouvées. L'intérêt de la navigation, dit Fleurieu, dans son savant Examen des découvertes de Roggeween, doit engager à rechercher les autres, notamment Bauman. Malgré le travail de Fleurieu, leur position est bien incertaine; et il est impossible de l'établir d'une manière satisfaisante, lorsqu'on n'a pour base, soit en allemand, soit en français, que la relation de Behrens, dans laquelle les longitudes sont de véritables énigmes. Si le Journal manuscrit de ce voyage, qui paraît avoir été consulté par l'auteur des Vies des Gouverneurs hollandais de Batavia, eût été publié, on eût pu y puiser des données plus exactes. La position de l'*île de Pâques*, comme le remarque Forster, est conforme, à un degré près, à celle que Cook a déterminée; et comme, dans ce Journal, on annonce que l'on part du méridien de Ténariffe, rien n'empêche de supposer que c'est de ce méridien que l'on a toujours compté. Quant à Behrens, il est impossible de déterminer de quel méridien il compte les longitudes. Il faut remarquer aussi qu'il écrivait de mémoire, et qu'il n'était pas marin. On a trois Relations du voyage de Roggeween: une publiée en hollandais, Dort, 1728, in-4°, remplie de faits merveilleux et d'erreurs évidentes. La deuxième, en allemand, est l'ouvrage de Behrens, natif du Meklenburg, sergent-major des troupes de l'expédition, Leipzig, 1738. La troisième est une Traduction française de la deuxième, par Haye, 1739, 2 vol. in-12, sous le titre de, *Histoire de l'Expédition*

is vaisseaux envoyés par la gnie des Indes Occidentales des ces-unies aux Terres australes 1721, par M. de B. (probablement Behrens.) Cette narration est , et porte le caractère de la On en trouve un bon extrait collection anglaise de John , édition de 1764, connue titre de *Navigantium Bibliotheca*, 2 vol. in-fol. L-R-E. IAN (PIERRE, vicomte DE).

IAN (HENRI duc DE), prince , chef du parti protestant en sous Louis XIII, naquit au de Blein dans la Bretagne, août 1579, de René II du vicomte de Rohan, arrière-petit-fils du maréchal de Gié et de Catherine de Parthenay (Voyez ce KXXIII, 34). Plus que tout Henri de Rohan contribua à la ruine de sa famille, l'une des plus illustres de la Bretagne, et des plus puissantes de la monarchie, et surtout par sa conduite parmi ses alliances les plus faibles, les royaumes de France, d'Écosse, d'Espagne et de Savoie. Né de parents protestants, il fut élevé dans les principes de la réforme; tellement qu'il conserva toujours ce parti, fut la cause des troubles qui agiterent les plus belles années de sa vie, et qui souvent lui firent tourner, contre sa patrie, des regards qui eussent pu la servir si utilement. Henri IV venait de conquérir le royaume par sa valeur, lorsque Rohan parut à la cour; il n'avait que seize ans. Il fit ses premières armes sous ce monarque, et fut blessé à ses côtés, au siège d'Alençon, qui fut repris sur les Espagnols. Le roi lui témoignait d'au tant d'affection et de tendresse, que n'ayant eu d'enfant de la reine Marguerite,

il le regardait comme son héritier présomptif pour le royaume de Navarre. La paix entre la France et l'Espagne suivit de près ces heureux événements; et l'édit de Nantes acheva de pacifier le royaume. Rohan, se voyant alors inutile en France, et étant, comme il le dit lui-même, *d'un âge plus propre à apprendre qu'à servir pour l'honneur de sa patrie*, résolut de visiter les différentes cours de l'Europe. Il partit de Paris, le 8 mai 1600, et employa vingt mois à parcourir l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie. Sa haute naissance, ses avantages extérieurs, et la politesse de ses manières, lui procurèrent partout des distinctions et des plaisirs. En Angleterre, il fut l'objet des attentions particulières d'Elisabeth, qui l'appela *son chevalier*: en Écosse, le roi Jacques VI voulut qu'il fût parrain de son fils, et ce fils fut l'infortuné Charles I^{er}. En Allemagne et en Italie, il pénétra si avant dans les secrets des gouvernements, que personne de son temps n'a écrit avec plus de sagacité sur la politique des Italiens, et sur les intérêts des princes d'Allemagne. Telles étaient ses occupations à un âge où l'on ne respire ordinairement que pour la vanité et les plaisirs. De retour en France, Henri IV, charmé du mérite de son jeune parent, le fit duc et pair en 1603, et lui choisit pour femme, Marguerite de Bethune, la fille du grand Sully. Ce mariage eut lieu le 7 février 1605. Enfin le roi lui donna, cette même année, la charge de colonel des Suisses et Grisons. On vit, en 1610, Rohan commander cette vaillante troupe au siège de Juliers, trois mois après l'assassinat de ce grand roi. Ce funeste événement renversa toutes ses espérances; ses regrets furent profonds et constants:

il les a consignés dans ses Mémoires. Dès que Henri IV eut fermé les yeux, les partis qu'il avait dissipés se renouvelèrent. Les Protestants, menacés de perdre les garanties qui leur avaient été données par l'édit de Nantes, tinrent des assemblées fréquentes; Rohan se rendit à celle de Saumur tenue en 1611, avec le duc de Sully, son beau-père, dont il partageait la disgrâce à la cour: ils'y fit distinguer par sa fermeté, par sa pénétration, et par son éloquence. Sa considération personnelle contribua puissamment à donner des amis (1) à son beau-père, et à le soutenir contre le duc de Bouillon, ennemi personnel de Sully, qui voulait dominer dans le parti protestant. Dès ce moment, Rohan fut regardé comme le plus zélé des seigneurs calvinistes. La régente, Marie de Médicis, voulut le priver du gouvernement de Saint-Jean-d'Angeli; mais il sut si bien se fortifier dans cette place, que la reine dut renoncer à cette mesure qui lui avait été suggérée par le maréchal de Bouillon (1613). L'année suivante, le prince de Condé forma un parti contre Marie de Médicis, qui comptait, pour se défendre, sur un corps de six mille Suisses. Le commandement de ces troupes appartenait à Rohan, comme colonel-général: mais cette princesse, qui ne se fiait pas à ce chef, lui proposa de se démettre de sa charge, moyennant une somme d'argent. Rohan, qui ne pensait qu'à se faire chef de la réforme, ne se mit pas en peine de conserver une charge qui l'attachait à la cour. Il accepta l'offre de la reine, qui nomma, en sa place, le maréchal de Bassom-

pière. Sollicité par le prince de Condé de prendre part à sa révolte, Rohan ne se monta point d'écouter ses propos; mais les conférences qu'il eut avec les agents du prince, ne firent hâter la conclusion de la paix, pour éviter les effets de l'union, accorda à Condé tout ce qu'il demandait, par le traité de Ménéhould, le 15 mai 1614. Rohan parut alors se rapprocher de la cour. Comme il avait l'espoir d'obtenir la survivance du gouvernement de la ville de Bordeaux, dont son beau-père était investi, il s'opposa, dans une assemblée générale des réformés à Grenoble, à ce que ces derniers brassassent le parti du prince de Condé, qui avait encore une fois levé les armes pour empêcher le mariage du roi avec l'infante d'Espagne. Dans un Mémoire qui lui fut adressé par Marie de Médicis, Rohan déclara même à la régente de sa part pour étouffer la révolte du prince de sang: le dépit de ses conseils mal suivis, et le désir de la survivance qu'il sollicitait, le jetèrent enfin dans le parti de Condé, « où il fut poussé, ingénument, par le désir de se venger du mépris qu'on venoit de lui témoigner à la cour, par sa défiance pour son frère et par sa haine de servir ceux de la cour ». Tandis que le prince de Condé était à la tête d'une armée, pour aller vers Bordeaux, Rohan, avec six mille hommes le suivit en Guienne, arrêter le duc de Rohan chargé de conduire sur la frontière l'infante d'Espagne, et d'accompagner la reine, et d'accompagner l'infante à Bordeaux. Mais, par la défection d'une partie des s

(1) L'abbé de La Haye, *Hist. de Louis XIII*, tom. III, p. 113. Amsterdam, 1719, in-12.

il comptait, il ne ras-
deux mille hommes ,
accomplir son entrepri-
a seulement de Leitoure
nes autres villes de la
1. Toutefois son influen-
ile à Condé, en ce qu'el-
on parti de l'adjonction
s églises réformées; ad-
i fut signée le 27 sep-
5. Les écrivains les plus
un parti protestant n'ont
her de blâmer Rohan de
promptement laissé en-
son ressentiment, dans
Condé (3) : mais il ne
s'en repentir, lorsqu'il vit
facilité ce prince aban-
formés, en faisant, par
Londun, une nouvelle
e roi (1616). Rohan re-
la cour, avec son beau-
il refusa de signer les
défavorables aux réfor-
ondé et Bouillon avaient
Londun. Cependant il
peu de temps après avec
e, qui lui accorda la sur-
gouvernement de Poitou,
sollicitait depuis si long-
fut, dit Levassor, d'u-
noble, franche et digne
cœur, qu'il lui fit ser-
rendre ses intérêts contre
ide, en exceptant ceux
on. » Jamais parole ne
gieusement gardée. Aus-
l'arrestation de Condé,
ut haut : *Monsieur de Ro-*
ssez vous prendre ainsi ?
répondit : *Monsieur,*

dans la *Décade de Louis XIII*, dit
la cour a été désavantageux, en ce
perfection aux mouvements qui ont
de mieux, coûte la vie de trente
plus de huit millions d'or, et la do-
mède pays. »
tom. IV, 309, liv. VIII.

*je suis très-fâché de votre dé-
plaisir; mais je ne suis pas ici
pour m'opposer aux volontés de la
reine* (4). Il ne se mêla point aux
seigneurs mécontents, qui formè-
rent un nouveau parti pour venger
le premier prince du sang, et pour
renverser Concini (1617). On le vit
même combattre dans l'armée roya-
le contre le duc de Maïenne, et
contribuer à la prise de Soissons. Il
servit, l'année suivante, en Italie,
sous le maréchal de Lesdiguières, qui
y mena des troupes pour empêcher
le roi d'Espagne d'opprimer le duc
de Savoie. De retour en France, Ro-
han, toujours fidèle à la reine-mère,
s'entremet, sans succès, auprès du
duc de Luynes, qui était son allié,
pour la délivrance de cette princes-
se. Ces intrigues de cour avaient lais-
sé intacte la réputation de probité et
d'honneur dont jouissait Rohan : la
guerre civile devait, en l'entraînant,
le signaler comme l'un des capi-
taines les plus distingués. Le pre-
mier mouvement des Protestants
éclata au sujet de la résolution qu'a-
vait prise Louis XIII de rétablir la
religion catholique dans le Béarn. Les
calvinistes alarmés s'assemblèrent à
la Rochelle, en 1620. On doit à Ro-
han la justice de dire qu'il s'opposa
vivement, ainsi que Duplessis Mor-
nay, à des résolutions extrêmes, qui
rendaient la guerre civile inévitable.
La majorité l'ayant emporté, Rohan,
toujours prêt à se sacrifier à son
parti, se disposa à soutenir vigou-
reusement, pour sa part, une pri-
se d'armes qu'il avait voulu préve-
nir. Les Protestants donnèrent le
commandement de leurs cercles ou
provinces, au nombre de sept, aux

(4) Mémoire publié, en 1645, par M^{me}. la duchesse
de Rohan, épouse du duc.

seigneurs de leur religion les plus considérables. Les déclarations foudroyantes du souverain contre les rebelles armés, ou plutôt les faveurs de la cour, détachèrent du parti réformé plusieurs de ses chefs (5). Mais Rohan, et Soubise son frère, refusèrent généreusement d'abandonner leurs co-religionnaires. Après avoir soulevé et mis en état de défense Clérac, Nérac et d'autres places de la Guienne, Rohan se porta sur Montauban, que le roi assiégeait avec toutes ses forces; et il parvint à y introduire un renfort considérable. Le connétable de Luynes, pour sauver l'honneur des armes du roi, demanda une entrevue à Rohan, dans laquelle il lui offrit une paix avantageuse pour lui et pour ses amis. « Demandez, lui » dit-il, tout ce qui vous accommo- » mode le mieux : on vous offre la » carte blanche..... Ainsi résolvez- » vous à une perte certaine et igno- » minieuse, si vous persévérez à fai- » re la guerre au roi, ou à procurer » à votre maison une grandeur et un » éclat qu'elle n'eut jamais. » Rohan rejeta toutes les propositions de son allié : « Je suis tout préparé, dit-il, à » la perte de mes biens et de mes char- » ges; mon parti est pris; je souffrirai » tout : je l'ai promis solennellement. » Ma conscience ne me permet pas » d'accepter autre chose qu'une paix » générale. » Les nouvelles tentatives du roi contre Montauban furent inutiles : il fut forcé de lever le siège, après avoir perdu plus de huit mille hommes. Dès ce moment, Rohan devint le chef véritable du parti protestant. La Guienne, le Languedoc et les provinces voisines se déclarèrent presque entièrement pour

lui. Cependant il ne laissa pas l'expression d'un historien : « d'y rencontrer les obstacles » difficultés que tous ceux qui » tentent à la tête d'une multitude » et accoutumée à l'anarchie » ordinairement. » La rivalité de Châtillon, qui fut bientôt de sa défection, l'humeur incertaine de certains ministres brouillèrent les efforts du duc de Montauban qui commandait pour le roi de Languedoc. Comme il me paraît qu'il haussait les monnaies formées l'accusaient de trahison au souverain. « En vérité, dis- » nous aimons mieux nous » entre les mains du roi, que » de sa clémence, que d'obliger » de Rohan. » Dans ses Mémoires lui-ci fait, à ce sujet, cette flexion : « Tel est le malheur » des guerres civiles, qu'elles mettent » le chef et ses partisans au » trop grande, qui ne peut que » à la fin ceux qui s'y laissent » mener. » Toutefois il sut triompher de tous ces obstacles. Les troupes s'approchaient, prêtes à l'attaquer de toutes parts : quatre armées allaient l'attaquer; et, dans cette position, les fatigues incroyables qu'il essuya pour faire sauter à tant d'ennemis, le roi malade, sans ébranler sa fermeté, lui fit alors parler d'accordement par Lesdiguières. L'entrevue eut lieu, au Pont-Saint-Esprit, entre ces deux seigneurs. Rohan réclamait les garanties que le roi de Nantes assurait aux protestants. Pendant cette négociation, Louis XIII, poussé par le pape de Condé, ne discontinua pas de poursuivre les Protestants (

(5) Entre autres, Châtillon et La Force, qui reçurent en récompense le bâton de maréchal de France.

han venait de mettre en
se Montpellier, où deux
rent dressées pour faire
conque parlerait de seren-
laite de Soubise. (*Voy.* ce
is le Poitou, la défection
s de La Force, ne ralene-
e courage ni l'activité de
courait d'un bout à l'autre
me et du Languedoc, for-
places, levant des soldats,
les villes. Enfin le roi vint
siège devant Montpellier ;
que Rohan allait jeter du
ans la place, il consen-
ix. Le traité, signé le 19
22, fut tout à l'avantage
istes ; l'édit de Nantes fut
Rohan, relevé de toutes
uations prononcées con-
rentré dans ses biens
avernements, pouvait se
voir dicté des lois à son
: cependant il vint se jeter
s, et lui demander pardon.
tions du traité furent mal
. Rohan, qui suivait la
demandait la complète
, *peut-être avec trop de*
, dit-il lui-même dans ses
. Espérant que sa présence
elher pourrait contribuer
er l'oppression des habi-
s'y rendit ; mais le gouver-
t arrêter. On conseilla au
sisir cette occasion pour
d'un sujet aussi redoutable.
eta un pareil avis, et ordon-
ohan serait rendu à la li-
: chef de parti fut alors en
accusations des Protestants,
ant sur lui les infractions fai-
ité, allèrent jusqu'à préten-
était d'intelligence avec la
que sa prison n'avait été
inte et une collusion. Cette
de l'affligea plus que l'avait

fait la perte de sa liberté. *C'est la récompense ordinaire de ceux qui servent les peuples*, dit-il à ce sujet, dans ses Mémoires. *L'infraction de la paix précédente en tous ses articles*, écrit-il ailleurs, *devint le sujet d'une seconde guerre*. Il reprit les armes avec une précipitation imprudente, et que l'on conçoit d'autant moins que *ses affaires domestiques*, comme lui-même en convenait, le *portoient au maintien de la paix* (6). En vain la cour lui fit les offres les plus avantageuses pour le gagner : Rohan était inaccessible à toute vue personnelle d'intérêt. Il comptait d'ailleurs, pour le succès de son entreprise, sur l'assistance de l'Espagne et de l'Angleterre ; il reconnut bientôt combien ces espérances étaient mal fondées. Un grand nombre de villes et de communautés réformées désavouaient cette nouvelle guerre : il n'omit rien de ce qui pouvait exciter les Calvinistes à la défense de leur religion. On le voyait, dans les places publiques, et dans les temples, accompagné d'un grand nombre de ministres, faire porter l'Évangile devant lui, et prononcer de longues prières d'un air touchant et pathétique. Sans doute Rohan était sincèrement attaché à sa religion ; mais des Protestants mêmes ne pouvaient s'empêcher de voir, dans ces pratiques extérieures, une affectation peu digne de son caractère (7). Les parlements lancèrent alors de sanglants arrêts contre lui. Le maréchal de Thémines, envoyé pour le combattre dans le Languedoc, assiégea Castres ; mais cette place fut héroïquement défendue par la duchesse de Rohan : « dame, dit Levassor,

(6) Journal de Beaumontpierre, t. II.

(7) C'est du moins le jugement qu'en porte Levassor, protestant zélé.

» dont je jouerois avec plus de plaisir
 » l'esprit mâle , et le grand courage ,
 » si elle avait mieux ménagé sa répu-
 » tation sûr le chapitre de la fidélité
 » conjugale. » Rohan parvint à y
 faire entrer du secours , et il força le
 maréchal à se replier vers le comté
 de Foix , sans avoir rien fait de consi-
 dérable (8). Le succès de cette cam-
 pagne, en Languedoc, n'empêcha pas
 les Réformés d'essuyer , sur d'autres
 points, des revers qui augmentèrent la
 désunion au sein de leur parti. D'un
 autre côté , Richelieu , menacé par
 une puissante cabale , désirait se dé-
 livrer de l'embarras de faire tête aux
 Protestants : la paix fut donc con-
 clue le 6 février 1626. Rohan , pres-
 sentant qu'une nouvelle guerre serait
 tôt ou tard inévitable , s'occupa ,
 pendant l'année qui suivit le traité ,
 de fortifier son parti en Languedoc,
 et d'y rétablir la bonne harmonie.
 Cependant la duchesse son épouse ,
 qui mêlait aux intrigues de la galan-
 terie , celles de la politique , suivait
 la cour , et donnait à son époux avis
 de tout ce qui s'y passait. Le duc
 de Rohan comptait encore sur les
 secours de l'Angleterre , dont les
 troupes devaient faire trois descentes
 à-la-fois sur les côtes de France ,
 pour soutenir les Calvinistes. On sait
 que Charles I^{er}. n'accomplit qu'une
 partie de ses promesses , et que Buc-
 kingham , son favori , qui amena
 une flotte aux Protestants de la

Rochelle se conduisit av
 d'impéritie que de pré
 Toutefois Rohan convoqu
 semblée de Réformés à N
 l'engage à reprendre sa chi
 néral du parti. Il met
 vité admirable à concert
 villes toutes les mesures n
 délivre des commissions
 troupes à ses dépens pou
 le peuple , et répand un
 dans lequel il cherche, avec
 d'adresse , à s'excuser d'av
 l'étranger dans sa patrie
 religieux qui régnait dans
 feste , donna lieu aux ge
 parti de comparer Rohan
 bée. Cependant le parleme
 louse le condamnait à être
 faisait exécuter la sentence
 et mettait sa tête à prix.
 plaignant d'avoir été , pour
 un artisan de révolte et d
 l'on ne pents'empêcher d'a
 talents qu'il déploya dans
 sième guerre civile. Malg
 tion de plusieurs chefs sur
 croyait pouvoir compter ,
 bla environ six mille hom
 soutint contre deux arme
 commandée par le duc de
 renci , l'autre par le prince
 qui le voulaient envelopper
 Guienne et dans le Lang
 brillant fait d'armes de cet
 gne fut la journée de Re
 le comté de Foix , où il
 sur Montmorenci un avai
 fut suivi de la prise de Pa
 de plusieurs autres villes. C
 craignait la réunion des deu
 royales , il se fortifia dans
 rais et dans les Cévennes. A
 de cette guerre de chicane ,
 prise et reprise continuelle d
 dont le détail serait fastidie
 plore les horribles cruautés q

(8) Le duc de Rohan a conservé dans ses Mé-
 moires le souvenir de la bravoure insigne de sept
 soldats réformés , qui enfoncés dans un méchant fort ,
 nommé Chastillon , près du Carlat , arrêtèrent
 deux jours entiers le maréchal de Thimmes , qui mar-
 chait avec sept mille hommes de pied et six cents
 chevaux. Ils firent un grand nombre d'ennemis en
 dix-sept attaques. Quatre d'entre eux parvinrent à
 s'échapper du fort. « Les trois qui restent se défen-
 dent encore dans ce poste , tuent quelques ennemis
 et reçoivent leurs libes , dit le duc de Rohan. L'action de
 ces pauvres soldats , ajoute-t-il , mérite sa place
 dans l'histoire ; elle égale ce qu'il y a d plus mé-
 morable dans l'antiquité »

le part et d'autre : Rohan, les historiens de son parti, commettait pas le premier ; usait complètement de res-
 es. Les deux généraux se ren-
 it ces cruautés l'un à l'autre,
 faisaient une guerre de plume
 le temps qu'ils se combat-
 avec l'épée. On voit, par
 correspondance, que Rohan
 pas moins supérieur à son
 en politesse et en esprit, que
 rapport du talent militaire.
 expression d'un de ses bio-
 ; *il mit les rieurs de son*
 qui est un avantage, même
 de guerre civile. Le désastre
 Rochelle jeta la consterna-
 ns tout le parti protestant.
 seul ne parut pas ébranlé ; et
 il prévint que toutes les forces
 holiques allaient fondre sur
 forma le hardi projet de ne
 es armes qu'après avoir ob-
 e paix honorable et consen-
 tous ceux du parti religion-
 ki le vit tout-à-la-fois nego-
 Espagne, agir en Angleterre
 es des Protestants d'Allema-
 lettre au roi Charles I^{er},
 ngager à mettre sous sa pro-
 toutes les églises de la réfor-
 : un chef-d'œuvre : mais le
 pie anglais, menacé par ses
 s sujets, était moins que ja-
 n état de tenir ses engage-
 nvers les Calvinistes de Fran-
 au fit les plus belles dispo-
 pour résister ; mais, dit-il
 e dans ses Mémoires, par un
 blème, *Dieu, qui en avoit au-
 t il posé, souffla sur tous*
jets. Après la glorieuse cam-
 de Louis XIII, en Savoie,
 n'eut pas seulement à com-
 es troupes victorieuses de son
 que jour voyait éclater quel-

que nouvelle défection dans ses rangs. Il faut l'entendre lui même, dans ses Mémoires, peindre énergiquement la déplorable situation de son parti :
 « Six armées, qui faisaient plus de
 » cinquante mille hommes, dit il,
 » fondent sur nous en même temps,
 » avec cinquante canons, avec assez
 » de poudre pour tirer cinquante
 » mille coups.... Ce fut alors que les
 » émissaires de la cour dans nos
 » villes reprirent courage, et propo-
 » sèrent des accommodements sépa-
 » rés, afin d'empêcher une paix
 » générale... Plusieurs s'accommo-
 » dèrent ; et tous ne pensèrent qu'à
 » sauver leurs personnes et leurs
 » biens du naufrage : aucun ne se
 » mit en peine de l'intérêt général
 » de l'Eglise. » On ne saurait dire
 combien Rohan montra de talent et
 de ressources dans une pareille si-
 tuation. S'il commit quelques fau-
 tes, jamais grand capitaine ne sut
 les réparer plus habilement, ni
 mieux profiter de celles de l'enne-
 mi. Il ne put cependant empêcher
 le Vivarais de rentrer sous l'obéis-
 sance du roi par la réduction de Pri-
 vas. Ce revers jeta l'alarme dans tout
 le parti. Les Protestants des Cévennes
 voulaient conclure un arrangement
 particulier. Rohan, après avoir vai-
 nement tenté de les détourner de ce
 projet, leur présenta sa poitrine dé-
 couverte, en disant : *Frappez ! Frap-*
pez ! je veux bien mourir de votre
main, après avoir tant de fois ha-
sardé de perdre la vie pour votre
service. La prise d'Alais suivit celle
 de Privas. Ce fut le dernier coup
 porté au parti protestant. Rohan
 était dans la situation la plus cri-
 tique. Toutes les villes du Lan-
 guedoc qui tenaient encore, lui en-
 voyaient dépêche sur dépêche, pour
 demander des hommes et de l'ar-

gent. « Nulle ville ne se mettoit en état de défense. On ne travailloit point aux fortifications; il étoit impossible de trouver un denier, ni de lever un homme de guerre... » Au milieu de ces difficultés, Rohan conservait une telle fermeté, que Richelieu n'étoit pas moins embarrassé que lui. Ce ministre, qui venoit de conduire à sa maturité son grand projet d'abaissement de la maison d'Autriche, souhaitoit ardemment de terminer une guerre civile que le génie de son chef pouvoit prolonger encore long-temps. On travailla sérieusement à la paix. En vain, proposoit-on à Rohan les conditions les plus brillantes pour faire son accommodement particulier : « Je fis savoir à la cour, dit-il, que je mourrois gaiement avec la plupart de tout le parti, plutôt que de n'avoir pas une paix générale; qu'on risque beaucoup en réluisant au désespoir des gens qui se peuvent encore défendre; que je n'entrerois jamais dans aucun traité particulier. » La cour céda enfin; et une paix générale fut signée le 27 juillet 1629. Le rétablissement de l'édit de Nantes; la restitution de temples aux réformés; une abolition de tout le passé pour lui et Soubise, voilà ce qu'obtint Rohan après tant de désastres. Il eut en outre trois cent mille livres, sur lesquelles il donna pour quatre-vingt mille écus d'assignations à ceux qui avoient servi le parti, ou soldé des gens de guerre, de sorte qu'il lui resta à peine soixante mille livres pour rétablir ses châteaux et maisons ruinés. Il se retira ensuite à Venise. La cour de France vit avec plaisir cette résolution, parce que, dans les mouvements qui se préparaient en Italie, les talents d'un gé-

néral aussi habile ne pouvoient être utiles à cette république, alliée de la France. Rohan n'eut la permission de voir, avant départ, le roi, qui ne lui avoit donné sa révolte qu'à regret. Le sénat de Venise le combla d'honneurs. Pendant les premiers mois qu'il passa dans cette ville, Rohan rédigea ses *Mémoires sur les choses nées en France depuis la mort d'Henry le Grand, jusques à la paix faite avec les réformés*, au mois de juin 1629. Ce fut en même temps qu'il écrivit ou rassembla une partie de ses *Discours politiques, affaires d'état*, etc. Ces *Mémoires* qui se composent de ces deux parties, sont fort estimés des gens de guerre, et sont pas moins remarquables par leurs vues politiques : le style, la précision et d'énergie, plaident au nombre des meilleurs échantillons de son temps (9). Les événements le choisirent pour général après la malheureuse journée de Legio. On fut surpris en France qu'ils n'eussent pas employé tôt un général d'un tel mérite demeurant chez eux depuis 1629. Rohan avoit fait toutes les dispositions pour les venger de la trahison faite, lorsque le traité de Quinquéville, conclu le 19 juin 1631, leur donna ses talents sans emploi. Il se rendit alors à Padoue, et employa ce loisir à composer le *Poème du capitaine*, Paris, 1636, in-4°. Dans des réflexions relatives aux Commentaires de César, il fait que la tactique des anciens peut fournir beaucoup de lumières à celle des modernes. Ce fut

(9) Ces *Mémoires*, qui sont compris dans la collection de M. Petitot, avoient eu sept éditions depuis 1633 jusqu'en 1756, où parut la 8^e édition d'Amsterdam (Trevoux), 2 vol. in-12.

unt son séjour à Padoue ,
 ivit un *Traité de la cor-
 de la milice ancienne , et
 ens de la remettre dans
 ienne splendeur*. Il avait
 éreiment en vue les Italiens
 irés de la valeur de leurs an-
 ais dont il se flattait de re-
 courage. Une anecdote sin-
 tirée des Mémoires de la
 de Rohan , se rattache en-
 séjour du duc à Venise : « Il
 proposé qu'en donnant deux
 mille écus à la Porte , et en
 un tribut annuel de vingt
 écus , le grand seigneur lui
 it le royaume de Chypre , et
 donnerait l'investiture. »
 avait dessein d'acheter cette
 r y établir les familles pro-
 de France et d'Allemagne.
 ia chaudement cette affaire
 e , par l'entremise du pa-
 Cyrille Lucar , avec lequel
 n grande correspondance ;
 éfèrentes circonstances , et
 de ce patriarche , firent
 ce projet (10). Cependant
 Il songea bientôt à employer
 s du duc de Rohan. Les Gri-
 diés de la France , étaient
 plusieurs années , inquiétés
 évolte de la Valteline , que
 t l'Espagne , dont les trou-
 naçaient le territoire de
 mpublique. Le roi de France
 Rohan , dans les termes les
 teurs , pour lui annoncer
 fiait les intérêts des Grisons
 urage et à sa prudence. Le
 ta donc Venise , où il étoit
 comme il le dit lui-même ,
 er tout ombrage de ses dé-
 nts , et céder doucement à

la fortune. Les Vénitiens ne le vi-
 vent partir qu'avec regret. Il arriva
 (4 décembre 1631), à Coire , ca-
 pitale des Grisons , où il fut reçu
avec joie et applaudissement. Les
 trois ligues Grises l'éluèrent pour gé-
 néral. Le roi lui confirma cette di-
 gnité par des lettres-patentes , et y
 ajouta même le commandement de
 tous les gens de guerre à la solde de
 France dans le pays des Grisons.
 Rohan aurait voulu débiter par l'at-
 taque de la Valteline : mais il avait
 ordre d'empêcher seulement que
 les Impériaux ne se saisissent des
 passages qui défendaient l'entrée du
 pays des Grisons. Il apprit à con-
 naître exactement toutes les posi-
 tions militaires d'une contrée cou-
 pée de tant de défilés , et ne s'in-
 struisit pas moins profondément des
 intérêts divers des Grisons et des
 états voisins. Le roi , satisfait de
 ses services , lui conféra , en 1632 ,
 le caractère d'ambassadeur extraor-
 dinaire près du corps Helvétique :
 Rohan eut alors l'adresse de termi-
 ner un différend qui allait armer le
 canton de Soleure contre celui de
 Berne. Son discours , plein de digui-
 té et d'éloquence , contient les plus
 sages réflexions sur le danger des
 divisions intestines qui ont pour
 prétexte un zèle apparent de religion.
 Tandis qu'il faisait bénir par les Sui-
 ses la médiation du roi de France ,
 un message de la cour , dont on n'a ja-
 mais su le motif , vint lui enjoindre de
 retourner à Venise (1633), pour y
 attendre les ordres du roi. Voyant
 qu'il n'en recevait aucun , il revint
 en Suisse , sous prétexte de prendre
 les bains de Baden. Pendant plusieurs
 mois de loisir , il se livra aux plus
 sérieuses études , fit dresser des car-
 tes et plans du pays , du duché de
 Milan , du comté de Bourgogne et

10. a été regardé comme une fable par
 quelques-uns.

de l'Alsace. Ce fut alors aussi qu'il composa son ouvrage, *Sur les intérêts des princes*, dédié au cardinal de Richelieu. Bientôt le roi le tira de ces paisibles occupations, pour lui ordonner de reprendre ses fonctions diplomatiques et militaires, tant chez les Grisons que chez les Suisses. Il devait veiller sur les démarches des Espagnols, qui voulaient faire leur place d'armes de la ville de Constance. Rohan prévint ce danger, en engageant le général suédois Horn à en faire le siège. Cette place opposa une résistance inespérée : les cantons catholiques se soulevèrent, et accusèrent le duc de vouloir leur oppression. Il ne put les apaiser qu'en engageant, au nom du roi Louis XIII, le général suédois à s'éloigner de Constance. Un nouvel ordre de Richelieu rappela Rohan en France. On le représentait comme un ambitieux qui avait dessein de se faire chef des Protestants en Suisse : toutefois le roi lui donna des marques d'estime, et, au bout de quatre mois d'attente, le chargea de la conquête de la Valteline. Les Mémoires de Rohan ne donnent aucun éclaircissement sur les motifs de ces incertitudes de la cour : ils disent seulement *qu'il eut six fois commandement d'y entrer* (en Valteline), *et six fois commandement de surseoir*. Enfin, en 1635, une armée de quinze mille hommes lui fut confiée. Pour mieux couvrir ses projets sur cette province, il eut l'ordre de marcher d'abord en Alsace, et d'investir Belfort. Apprenant que le duc de Lorraine avait passé le Rhin à Brisac, il marcha au-devant de lui, le battit, et le força d'évacuer l'Alsace. La conquête de plusieurs places prises d'assaut, acheva de sauver cette province. Cependant il s'était approché de Bâle : à la faveur

de la nuit, il entra en Suisse et rut inopinément, au bout de jours de marche, à Coire, où sons, serrés de près par les riaux, le reçurent avec de démonstrations de joie. Il bord repoussé par les canes l'attaquèrent avec des forces rieures : mais il n'était jamais redoutable qu'après une dé trompa l'ennemi par une conche, et parut sur les hauts Cassiano, à la vue des lux étonnés. C'est alors qu'il a ses troupes une courte harangue parable aux plus belles c mains : « Nous avons passé » des lieux presque inaccessibles » venir en cette vallée ; nous » mes enfermés de tous côtés » l'armée impériale qui se » bataille devant nous ; les » sont derrière, qui n'attendent » l'événement de cette journée » nous charger, si nous » le dos. Les Valtelins ne » moins disposés à achever » restera de nous. De penser » traite, vous n'avez qu'à » yeux pour en voir l'impossibilité » ce ne sont, de tous côtés, » cipices insurmontables, » que notre salut dépend » seul courage. Pour Dieu » amis, tandis que les armes » tre roi triomphent partout » d'éclat, ne souffrons pas » périssent entre nos mains ; » par une généreuse résolution » ce petit vallon, presque in » monde, devienne consid » la postérité, et soit aujour » théâtre de notre gloire. » fut vainqueur ; et sa fortune » démentit pas depuis. » Je » de la Valteline, dit-il » Mémoires, et la conseil

ombats généraux , où les de l'empereur et du roi ne , qui se présentèrent 'en chasser , furent dé-Vainqueur des Impériaux , à sa gloire en refusant de l'Espagne , qui voulait si grand capitaine à son attit ensuite les Espagnols eurs rencontres. Cependant luroiétaient malheureuses leurs; aussi disait-on alors quement , que , sans le duc la *Gazette de Paris n'augrand'chose à raconter de ité des armes françoises.* suivante , il s'empara des es du Milanez : déjà il acé jusqu'au port de Lecco; secondé par le duc de Sa-ut obligé de ramener son s la Valteline. Là , de nou-barras l'attendaient. Les mécontents de ce que la leur payait pas les subsi-us et retenait la Valteline, rent contre les Français. e vit obligé de conclure un traité par lequel il t à retirer les troupes de leur pays , et à leur er les forts de la Valte-Grisons le retiurent , pour , prisonnier , jusqu'à l'ac-ment du traité ; mais ils odiguèrent pas moins les es les plus éclatants d'es-ud il quitta leur pays. Ils , entre autres , que les il avoit faites pour eux , grandes et si extraordi-ue quand ils lui dresse-ant de statues qu'il y ochers dans leurs monta-ne feroient pas encore otre leur reconnoissance rité. Cependant Richelieu

avait envoyé ensuite d'autres gé-né-raux avec les troupes et les subsides que Rohan avait vainement sollici-tés. Celui-ci ne douta plus alors des mauvaises intentions du ministre à son égard. Aussi quand il reçut une lettre du roi , qui l'engageait à se rendre auprès de sa personne , afin d'apprendre plus particulièrement ses desseins pour la guerre , Ro-han , qui se défiait de Richelieu , prit prétexte de sa santé pour de-meurer à Genève. Là il reçut de nou-velles propositions de la part des Es-pagnols : mais , après quelques ré-flexions , il crut devoir les refuser. Cette espèce d'hésitation le rendit encore plus suspect qu'auparavant au cardinal , qui avait des espions dans toutes les cours. Pour s'as-surer des véritables intentions de Rohan , il lui fit écrire , par le fa-meux père Joseph , son confident , une lettre qui était censée écrite par l'infant d'Espagne , gouverneur des Pays-Bas , qui félicitait le duc sur sa retraite du service de France pour embrasser celui de l'Espagne. Rohan se douta du stratagème , et fit une ré-ponse capable de détruire les soup-çons du ministre. Il dit , entre autres choses , qu'il étoit trop bon François et trop passionné pour son roi pour écouter aucune proposition préjudiciable à son service ; que , quelque mauvais traitement qu'on lui fît à la cour , on pourroit bien lui donner quelques sujets de s'en plaindre , mais jamais de manquer de fidélité. La cour , regardant le sé-jour de ce seigneur à Genève comme une occasion très-favorable pour pra-tiquer des intelligences avec les Pro-testants du royaume , résolut de l'en faire partir. Le roi lui envoya l'or-dre de se retirer à Venise. Rohan quitta Genève au mois de janvier

1638; mais ce fut pour aller chercher un asile au camp du duc de Saxe-Weimar, son ami. Dans leur première entrevue, il promit au héros saxon la main de sa fille Marguerite. Leur réunion répandit de l'inquiétude à la cour de France. Le duc de Weimar vint mettre le siège devant Rhinfeld. Les Impériaux se portèrent contre ses retranchements. Une action générale était inévitable. Weimar voulut déférer à son ami Rohan l'honneur du commandement, n'osant pas, lui dit-il, entreprendre de commander devant le plus grand capitaine de l'Europe. Rohan refuse, et veut absolument ne combattre que comme simple soldat. Il se met à la tête du régiment de Nassau, attaque l'ennemi, le repousse, et reçoit, le 28 février 1638, une blessure qui le conduisit au tombeau, le 13 avril suivant. Il mourut à soixante-six ans. Tous les historiens s'accordent à louer sa douceur et son désintéressement. Il croyait l'avarice incompatible avec la véritable valeur, et disait qu'un *homme amoureux de l'argent n'étoit pas capable de bien choisir le chemin qui conduit sûrement à la gloire*. Jamais général ne dépensa davantage en espions. *Ce sont les yeux d'une armée*, répondait-il à ceux qui paraissaient surpris du grand nombre qu'il en employait. Sa fermeté dans ses desseins était égale à son activité. Il pouvait, dit-on, travailler quarante heures de suite sans s'interrompre. Les plus grands honneurs furent rendus à sa cendre. Son corps fut transporté à Genève, où un superbe mausolée lui fut érigé. Les Vénitiens accueillirent avec vénération le legs qu'il leur fit de son armure. On sait qu'il voulait diviser la France en une

grande fédération républicaine à bien caractérisé Rohan ces vers faits, en 1758, par Grillet :

Avec tous les talents le ciel l'avait fait
Il agit en héros, en sage il écrivit
Il fut même un grand homme en c

Et plus grand lorsqu'il le servit.

La duchesse de Rohan, sa sœur, mourut à Paris, le 22 octobre 1681. Elle eut d'elle une fille, Marguerite, mariée à Henri Chabot, le nom de Rohan-Chabot que nous avons fait mention de dans nos *Œuvres et Lettres de Henri de Rohan, sur la guerre de la Fronde*, 3 vol. in-12, Genève (Paris), 1733, publiés, pour la première fois, par le baron de Zur-Lauben, d'après de différents manuscrits. Cette édition, enrichie de notes très-intéressantes, est précédée d'une Préface historique du duc de Rohan. La vie de ce capitaine a été écrite par la première pour la première fois, par le duc de Rohan (Henri Fauvelet du Toc), Paris, 1667. La seconde édition, tomes XXI et XXII de l'*Histoire des hommes illustres de France*, par l'abbé Pérau, continuée par M. de Vigny. On peut lire, dans l'*Œuvre*, tome VIII, 1757, l'analyse de cet ouvrage, qui est un morceau biographique très-bien écrit. L'historien de Louis XIV, M. de La Harpe, donne des détails sur le duc de Rohan à peu-près le seul homme de son temps qui ait fait point de mal. On en trouve encore avec fruit, sur ce sujet, l'excellente Histoire de Louis XIV par Grillet.

ROHAN (TANCRÈDE DE), d'origine tatif du précédent, est un

careux dont la naissance équivoque et l'état contesté ont produit un déplorable scandale, de leur vie pour devenir, après leur mort, l'objet d'un problème historique. Comment la duchesse de Rohan, qui le reconnut pour son fils, le décès de son époux, expliqua le mystère de sa naissance. Pendant le séjour du duc à Venise, en novembre 1630, pour y trouver les ressources nécessaires aux projets que son époux avait sur l'île de Chypre (pag. 423, ci-dessus). Elle était inquiète; et, craignant que le cardinal Richelieu ne fit enlever son fils, pour qu'il fût élevé dans la religion catholique, elle jugea à propos de se concerter avec son mari, de cacher sa grossesse. Arrivée à Paris, elle ne descendit pas à l'hôtel de Rohan, mais se logea chez une de ses amies, et coucha, le 18 décembre 1630, son fils, qu'elle fit baptiser sous le nom de Tancrède, afin, disait-elle, d'éviter qu'il se piquât de ressembler au Tancrède du Tasse. Il fut inscrit à la paroisse de Saint-Paul, sous un nom supposé, et élevé secrètement à Paris. Le duc de Rohan revint dans cette capitale, l'an 1634; et vit son fils, qui était dans sa septième année : mais il persista à ne pas permettre qu'on révélât le secret de sa naissance. Deux ans après, la duchesse de Rohan, obligée de partir de Paris, envoya Tancrède en Angleterre, dans le château de Prénestine, son maître-d'hôtel. La princesse Marguerite, qui passait son temps à voyager, pour la fille unique de la duchesse de Rohan et pour une des plus riches héritières du royaume, soucieuse avec inquiétude que son frère, en faisant connaître, lui ôterait sa part de l'immense succession de son

père et de sa mère. Quelques jeunes officiers hardis et entreprenants, qui étaient ses courtisans assidus; entre autres, les deux frères Taillefer, Barrière et La Sauvetat, lui proposèrent d'enlever cet enfant. Barrière, à la tête de son régiment, le tira des mains de Préfontaines, et le remit à La Sauvetat, qui conduisit Tancrède en Hollande. Préfontaines, qui avait été gagné par une somme de mille écus, fit croire à la duchesse que son fils était mort de maladie. Cependant Tancrède était en pension chez un maître d'école nommé Simon Cernolles. On l'appelait *Monsieur Charles*; et ceux qui prenaient soin de lui, ignoraient absolument sa naissance. Lorsque Tancrède eut atteint l'âge de onze ans, La Sauvetat le plaça chez un marchand mercier de Leyde, nommé Potenicq, lequel eut ordre de ne le livrer à personne sans son exprès consentement. Tancrède allait au collège, suivait le cours de ses études dans l'université de cette ville, lorsque des bruits, vagues d'abord, puis des renseignements positifs, vinrent révéler à la duchesse de Rohan l'existence de son fils et le lieu où il résidait. La princesse Marguerite de Rohan, alors âgée de vingt-huit ans, venait de conclure, malgré sa mère, mais avec l'assentiment de la cour, un mariage avec le comte de Chabot; cette union procura même à ce seigneur le brevet de duc de Rohan et la dignité de pair. Déjà la nouvelle duchesse venait d'envoyer un domestique affidé pour retirer Tancrède des mains du mercier de Leyde; mais, comme La Sauvetat n'était pour rien dans cette démarche, le marchand, qui ne connaissait que lui, refusa de livrer ce précieux dépôt. La duchesse douairière de Rohan, instruite de tout

ce manège, eut recours aux voies juridiques pour réclamer son fils, auprès du magistrat de Leyde. Le jeune homme vint à Paris le 16 juillet 1645. Ses manières se ressentaient un peu de la bassesse de son éducation : il ne savait parler que la langue flamande. A cela près, il avait l'air noble, le visage beau, et quelques traits de ressemblance avec le feu duc de Rohan. Lors qu'il fut admis, comme fils de la maison, chez la duchesse douairière, il prit bientôt des idées convenables à sa naissance ; et l'on s'aperçut qu'il avait de l'esprit, du courage et de la noblesse dans les sentiments. La duchesse n'hésita pas à le reconnaître légalement. Elle se pourvut devant le parlement pour assurer à Tancrède l'état et les biens du duc de Rohan. De leur côté, sa sœur et Chabot formèrent toutes les oppositions juridiques contre cette reconnaissance. La famille de Rohan et la cour se partagèrent dans ce grand procès. La duchesse douairière, voyant que la brigue contre elle était la plus forte, ne jugea pas à propos de comparaître dans ce grand procès. Elle laissa porter contre Tancrède un jugement par défaut, assurée que ce jeune homme pourrait, à sa majorité, revenir contre cette sentence provisoire. La cause n'en fut pas moins plaidée, pendant plusieurs audiences, par les avocats du duc et de la duchesse de Rohan-Chabot (V. MARTINET) ; et, sur le réquisitoire de l'avocat général, Omer Talon, il fut fait défense au nommé Tancrède de se dire fils et héritier du feu duc de Rohan. Tancrède, se trouvant alors sans nom et sans état, demeura néanmoins toujours à Paris. Il y vécut splendidement, jouissant de toute la tendresse de la duchesse douairière, consi-

déré dans les maisons où l'on reconnaissait ses prétentions, s'embarrassant peu du désaveu des autres, et attendant sa majorité pour revenir contre l'arrêt qui l'avait dégradé. Cet espoir le porta à se déclarer pour le parlement, lors des troubles de la Fronde. Il entra, comme volontaire, dans l'armée de cette compagnie, et fut blessé mortellement d'un coup de pistolet, dans une embuscade près de Vincennes, après avoir combattu avec une valeur extraordinaire. Il expira le lendemain, 1^{er}. février 1649. Tout le monde plaignit le sort de cet infortuné jeune homme. On était si persuadé, dans le public, qu'il était véritablement fils du duc de Rohan, que les poètes et la plupart des auteurs de Mémoires contemporains ne firent aucune difficulté de lui donner ce nom, dans leurs écrits. Un sieur Gilbert fit pour lui cette épitaphe :

Rohan, qui combattit pour délivrer la France,
Est mort dans la captivité.
Son nom lui fut à tort, en vivant, disputé,
Mais son illustre mort a prouvé sa naissance;
Il est mort glorieux pour la cause d'autrui.
C'est pour le parlement qu'il entra dans la lice
Il a tout fait pour la justice,
Et la justice rien pour lui.

Le célèbre Scudéri osa même présenter à la duchesse de Rohan-Chabot la pièce suivante, que cette dame se fit un mérite de recevoir gracieusement, alors que la reconnaissance de son frère putatif ne pouvait plus préjudicier à ses intérêts :

Olympe, le pourrai-je dire
Sans exciter votre courroux ?
Le grand cœur que la France admire,
Semble déposer contre vous.
L'invincible Rohan, plus cruel que le tonnerre,
Vit finir ses jours à la guerre ;
Et Tancrède a le même sort.
Cette conformité, qui le couvre de gloire,
Force presque chacun à croire,
Que la belle Olympe avait tort,
Et que ce jeune Mars, si digne de mémoire,
Eut la naissance illustre aussi bien que sa mort.

Dans ses Mémoires, le duc de La Rochefoucauld ne nomme pas au

nt Tancrède, que le jeune
e Rohan, et ajoute qu'il se
a digne de la vertu de son
L'éditeur du Journal du Parle-
lui donne le même titre (1).
de Motteville suspend son juge-
sur cette affaire: cependant elle
e que la duchesse de Rohan
paru grosse à Venise, dans le
qu'elle y était avec son mari.
chesse de Nemours, dans les
ires qu'elle a laissés, est égale-
favorable aux prétentions du
Tancrède (2). La haine jalouse
et de la duchesse de Rohan-
ot ne laissa pas même reposer
ix les cendres de l'infortuné
homme: ce ne fut, qu'en 1654,
ut de cinq ans de contestations,
veuve du duc de Rohan obtint
à, la liberté de faire inhumer
rède à Genève, dans le tom-
de son père, avec une épitaphe
était qualifié de duc de Rohan;
la duchesse douairière étant
e, en 1660, les Rohan-Chabot
rent que l'épitaphe serait effa-
3). Le P. Griffet a soigneuse-

Le P. Griffet se trompe quand il cite le mar-
Montglot comme reconnaissant explicitement
de Rohan. Voici comment cet officier
dans ses *Mémoires*, XV^e, campagne, t. III,
[Amsterdam, 1758, in-12]. « Il y eut une
mouche, dans laquelle Tancrède, qui se di-
fils du duc de Rohan, fut pris fort blessé,
marut le lendemain de ses blessures. Cette
t finit les grands procès qu'il avait contre le
de Rohan-Chabot qui avait épousé sa sœur,
soutenait être bâtarde. »

Un passage d'Amelot de la Houssaye, dans
ses *Mémoires historiques*, renferme quelques parti-
culaires curieuses. « Plusieurs personnes dignes de
dit-il, qui ont vu Tancrède à Paris, lors de
sa détention, m'ont assuré que ce jeune homme avait
l'aspect des Rohan, c'est-à-dire, un petit bou-
che et de cheveux blancs sur le devant de la tête,
et des traits remarquables du visage de son père
mort. J'ai ouï dire à d'autres qui le tenaient pour
légitime du duc Henri, contiquer le même au-
sujet, que la véritable raison pour laquelle on l'a-
pelle Claude finement, était pour avancer le
sujet de sa sœur avec le comte de Suissons,
ce duc de sang, qui en était amoureux, et qui au-
puy se refroidir pour elle, s'il eût su qu'elle
t son frère. »

Voici la traduction française de cette épitaphe
à vrai ment touchante

ment rassemblé, dans un écrit intitu-
lé: *Histoire de Tancrède de Ro-
han* (Liège, Bassompierre, 1767,
in-12), tous les faits et pièces qui
établissent, d'une manière très-vrai-
semblable, la naissance de Tan-
crède. On est surtout frappé en li-
sant une lettre écrite par M^{lle}. de
Rohan, après la mort de son père, à
Priolo, confident de ce seigneur, et
qui paraîtrait avoir joué un rôle fort
équivoque dans cette affaire, en brû-
lant une partie des papiers qui eus-
sent constaté l'état de Tancrède. Les
plaidoiries des avocats contraires à
ce jeune homme, et le réquisitoire
de l'avocat-général Omer Talon, ne
portent pas avec eux une bien grande
conviction. Le jugement rendu par
le parlement n'est pas une preuve
très-convaincante, si l'on considè-
re les motifs qui engagerent l'as-
semblée de parents, consultée par
la duchesse douairière de Rohan,
à laisser prendre une sentence par
défaut: c'était, disaient-ils, l'appré-
hension de ne point trouver dans la
grand'chambre, qui a tant été affec-
tée par sa dite fille et par ledit sieur
Chabot, toute la justice qu'elle cher-
che, etc. Cette pièce, du 21 janvier
1646, était signée des ducs de Rohan
Montbazon; prince de Guéméné;
comte de Béthune; comte d'Orval; et
de plusieurs autres parents, tant pa-
ternels que maternels, au nombre de
quarante-deux. Notre devoir est de

« Ci git — Tancrède, fils du duc de Rohan, —
véritable héritier — de la vertu et du grand nom —
de son père, — qui mourut percé d'une balle de
plomb, — en combattant avec courage — pour les
Provençaux assiégés, — l'an 1649, dans la 15^e. année de
son âge, — par un malheur plus grand pour sa fa-
mille que — pour lui: — le Ciel ne fit que le montrer
à la terre. — Marguerite de Béthune, — duchesse
de Rohan, — veuve désolée, mère inconsolable, —
a fait faire ce monument, — témoignage éternel de sa
douleur, — qui fera connaître aux siècles à venir —
la tendresse qu'elle conserva toujours — pour ses
mîmes chéris. »

rapporter les motifs sur lesquels se fondaient les adversaires de Tancrède : 1°. le silence qu'avait gardé, au sujet de ce fils, le feu duc de Rohan dans son testament ; 2°. le peu d'apparence qu'il eût voulu si longtemps laisser secrète la naissance de son fils, et qu'un homme aussi loyal n'eût pas révélé ce mystère au duc de Weimar, auquel il voulait donner sa fille avec tous ses biens ; 3°. enfin, le fait le plus concluant de tous ceux qu'on alléguait contre Tancrède, était que, dans une requête présentée le 29 mai 1645, par la duchesse douairière pour former opposition au mariage de sa fille, cette dame avait avancé, entre autres moyens, qu'il n'était pas juste que la fille unique d'une si illustre maison et qui en repréente le chef, se mariât sans le consentement de ses parents. Tels sont, de part et d'autre, les moyens de ce grand procès, auquel la mort prématurée de Tancrède ôta presque toute son importance : mais cette anecdote ne doit pas être perdue pour l'histoire.

D—R—R.

ROHAN (ANNE DE), sœur du duc Henri de Rohan, née vers l'an 1584, fut la digne fille d'une mère illustre par son esprit, par son savoir et son courage (V. PARTHENAY). Elle ne montra pas moins de zèle que ses frères Rohan et Soubise, pour la défense du calvinisme, et soutint avec constance les affreuses extrémités et les dangers du siège de La Rochelle. Pendant trois mois, elle fut réduite à vivre de chair de cheval, et de quatre onces de pain par jour. Elle refusa, ainsi que sa mère, d'être comprise dans la capitulation, demeura prisonnière de guerre, et fut menée avec elle au château de Niort, le 2 novembre

1628. Elle faisait des vers d'une manière très-distinguée pour son temps. Ses Stances sur la mort de Henri IV eurent une très-grande réputation. D'Aubigné, qui louait peu, en a transcrit une partie à la fin de son Histoire, en faisant précéder sa citation de cet éloge : « Je laisse parler mieux que moi, Anne de Rohan, princesse de Léon, de laquelle l'esprit trié entre les délices du ciel, écrit ainsi :

Quoi ! faut-il que Henri, ce redouté monarque,
Ce dompteur des humains, soit dompté par la Parque !

On ne peut disconvenir que cette pièce n'offre l'expression d'une sensibilité vraie : plusieurs stances ne sont dépourvues ni de grâce, ni d'harmonie. Anne de Rohan connaissait parfaitement l'hébreu ; elle lisait l'Ancien-Testament en cette langue ; et au lieu de chanter les Psaumes en français dans le temple, elle les méditait dans le texte original. Sous Henri IV, elle avait été choisie pour conduire en Lorraine Catherine, duchesse de Bar, sœur de ce monarque. Anne de Rohan mourut à Paris, le 20 septembre 1646, âgée de soixante-deux ans. Elle n'avait point été mariée, et avait survécu à tous ses frères et sœurs.

D—R—R.

ROHAN (LOUIS , PRINCE DE), second fils de Louis de Rohan VII^e. du nom, prince de Guéméné, duc de Montbazou, etc., né vers 1635, fut connu sous le nom de Chevalier de Rohan. Il réunissait en sa personne les grâces d'un seigneur aimable ; mais il déshonora, par ses vices et ses excès de tous genres, l'illustre maison d'où il sortait, et dont les membres avaient le rang de prince. « C'était, dit le marquis de la Fare, dans ses Mémoires, l'homme de son temps, le mieux fait, de la plus

aine, et qui avait les plus mbes. C'était un composé tés contraires ; il avait ois beaucoup d'esprit, et peu. Sa tête échauffée lui ut ce qu'on appelle de bons était capable de hauteur, , et d'une action de cou- l'était aussi de faiblesse, uvais procédés, comme oir dans une affaire qu'il M. le chevalier de Lor- qui valait mieux que lui ; sa avancer, qu'un jour, cheval, il l'avait frappé nne, chose dont il s'est rès beaucoup de menteries

» Un mot heureux, ou piquante leçon qu'il donna oi Louis XIV, avec lequel bez le cardinal Mazarin, : grande réputation à la s avoir beaucoup perdu, trouva devoir à ce prince e considérable, qui ne de- yer qu'en louis d'or. Il lui sept ou huit cents ; puis deux cents pistoles d'Es- roi ne voulut pas les rece- t qu'il lui fallait des louis ; han prend brusquement s, et les jette par la fenê- sant : *Puisque votre Ma- s veut pas, elles ne sont rien.* Louis XIV, mor- plaignit au cardinal, qui ire, *le chevalier de Ro- é en roi, et vous, en che- Rohan.* Ce procédé, au laissa aucun ressentiment de Louis, qui témoigna par au chevalier, une estime eigneur aurait pu profiter nce de ses passions ne l'a- . En effet, le roi le reçut, grand-veneur de France, nce du duc de Montbazou,

son père. Plus tard il l'agréa encore pour la charge de colonel des gardes. Rohan montra une grande bravoure à la guerre : il servit à l'attaque des lignes d'Arras, en 1654 ; au siège de Landrecies, en 1655, et survit, depuis, Louis XIV à la campagne de Flandre, en 1667, puis à la guerre de Hollande, en 1672 ; mais Rohan tenait moins à ces véritables titres de gloire, qu'à l'éclat de ses aventures galantes. Il eut les bonnes grâces de M^{me}. de Thianges, sœur de M^{me}. de Montespan, et osa même adresser ses vœux à cette favorite. L'enlèvement de la célèbre Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, contribua surtout à répandre, par toute l'Europe, sa réputation d'homme à bonnes fortunes. Il la fit évader de chez son mari, de concert avec le duc de Nevers, frère d'Hortense, et la conduisit chez la princesse de Guéméné, ne pouvant suivre en Italie ; la duchesse de Mazarin. Ainsi la mère du chevalier de Rohan donna les mains à la faute de son fils. Ce dernier donna un de ses gentilshommes et une partie de ses domestiques pour accompagner la belle fugitive. On peut lire, dans les Lettres de Bussy Rabutin, le scandale que fit cette aventure. « Si le che- » valier de Rohan est véritablement » amoureux, dit-il quelque part, » je le tiens au désespoir sur les dé- » fenses qu'on lui a faites : s'il ne » veut que faire du bruit, et qu'il » n'ait que de la vanité, il a contenté- » ment. » Une lettre que la duchesse de Mazarin écrivit, de Neuschâtel, à son amant, et dans laquelle elle lui parlait du projet de le rejoindre à Bruxelles, tomba entre les mains de son époux, qui la montra au roi, et la déposa au parlement. « Ainsi,

» dit ailleurs Bussy, n'étant point
 » c.... de chronique (la lettre n'ayant
 » pas couru), au moins le sera-t-il
 » de registre. M. de Rohan est ravi
 » de cette aventure ; rien ne lui
 » pouvait venir plus à souhait. »
 Louis XIV ne prit pas aussi plaisamment la chose : le chevalier de Rohan fut obligé, cette même année, de se démettre de sa charge de grand-veneur. Perdu de dettes, méprisé à la cour, ne sachant plus quelle ressource se créer, et susceptible d'idées vastes, il trouva, dans un certain Latruaumont, ancien officier, débauché et ruiné comme lui, un homme capable de l'entraîner dans une conspiration contre la sûreté de l'état. Cet ami dangereux, doué de beaucoup plus d'esprit et d'énergie que Rohan, espérait se servir de ce seigneur comme d'un instrument, et rétablir sa fortune, en livrant aux Hollandais Quillebeuf, pour les introduire dans la Normandie, qu'il leur promettait de faire révolter : « en »
 » quoi, dit l'historien Reboulet, ils »
 » promettaient bien au delà de ce »
 » qu'il pouvait tenir, puisqu'il n'aurait pas même été en leur pouvoir »
 » de soulever un seul village ». Les complices étaient tout-à-fait dignes d'un complot aussi mal concerté, et que le président Hénault appelle, avec raison, *une folie*. C'étaient Préault, jeune officier sans expérience ; la marquise de Villiers Bordeville, femme galante, et un maître de pension, établi au faubourg Saint-Antoine, à Paris, nommé Van-den-Enden, homme qui ne manquait point de savoir, et qui avait enseigné l'athéisme à Spinoza. Déjà les Hollandais étaient sur une flotte, non loin des côtes de la Normandie (1),

(1) L'on célèbre, sans doute avec trop de faste, en France, le mauvais succès de ce complot. Une médaille fut frappée pour cet objet.

lorsque des traites considérables que Rohan avait à toucher à Londres, donnèrent au roi d'Angleterre, Charles II, des soupçons, qu'il communiqua sur-le-champ à Louis XIV. On a prétendu également que des papiers pris dans les bagages d'officiers espagnols, au combat de Senef, fournirent aussi quelques révélations. L'arrestation de Rohan et de Latruaumont fut ordonnée : ce dernier, en se défendant contre les gardes chargés de le prendre, fut atteint d'une blessure, dont il mourut quelques heures après, sans qu'on pût tirer de lui d'autre aveu, sinon qu'il était seul coupable. Quant à Rohan, lorsqu'on le conduisit à la Bastille, il s'abandonna à de tels emportements, qu'on fut obligé de l'enchaîner, de peur qu'il n'attentât à ses jours. Il nia d'abord tout ce qu'on lui imputait ; et comme il n'avait jamais traité qu'avec Latruaumont, il n'était pas possible de le convaincre. Enfin, de Bezons, conseiller d'état, lui arracha son secret, en lui promettant sa grâce ; action, dit le marquis de La Fare, *indigne d'un juge*. Le procès fut bientôt instruit : Rohan fut condamné et exécuté avec ses complices, devant la Bastille, le 27 novembre 1674. Van-den-Enden, et la marquise de Villiers moururent, dit Basnage ; avec la constance de philosophes matérialistes, qui croient que tout meurt avec le corps. Le chevalier de Rohan montra d'abord quelque faiblesse ; mais bientôt ce débauché, qui, depuis vingt-deux ans, se livrait aux excès les plus affreux, ramené par l'éloquence de Bourdaloue, se parut plus qu'un héros chrétien, résigné à son sort. Il s'était flatté d'être exécuté secrètement dans l'intérieur de sa prison ; mais lorsqu'on lui ap-

l fallait périr sur la place pu-
il répondit : « *Tant mieux ,
en aurons plus d'humilia-*

Le chevalier de Rohan four-
nil exemple d'un grand sei-
xécuté pour crime d'état ,
un règne aussi long que ce-
Louis XIV. Le roi avait
la pensée de lui pardon-
représenta même devant
ques jours avant l'exécution,
lie de Cinna , pour l'exciter
ence ; mais Letellier et Lou-
remontreurent que , dans la
ure présente, un grand exem-
nécessaire , et qu'il ne pou-
onner « à meilleur marché,
e le chevalier de Rohan était
grande naissance , et cepen-
ans suite , sans amis , mal
mère , et avec tous ceux de
sille , dont aucun n'osa se
ux pieds du roi (2). » On ne
is , à la cour , que si quel-
eux l'eût fait , la grâce aurait
rdée , malgré les ministres.
a fort l'indifférence de la
chevalier de Rohan , et de
te , M^{me}. de Soubise , qui
rs l'attention du roi. M^{me}.
span fut fort touchée de la
un homme qu'elle avait dis-
nais , comme les autres , elle
le courage de faire une dé-
pour lui. Quand on com-
sort de ce seigneur avec la
du duc Henri de Rohan , *trai-*
1629 , *de couronne à cou-*
vocat le roi Louis XIII , selon
ion de Voltaire , on ne peut
ier d'admirer les progrès
faits l'autorité royale dans
de quarante-cinq ans. On
sulter , sur le chevalier de
outre les Mémoires du mar-

quis de La Fare (3) , et les Lettres
de Bussy Rabutin (4) , déjà cités dans
cet article , les Mémoires pour ou
contre la duchesse de Mazarin (5) , et
les Mémoires (6) de M. L. M. de B.
(le marquis de Beauvau). D-R-N.

ROHAN (ARMAND-GASTON DE) ,
cardinal et évêque de Strasbourg , né
à Paris , en 1674 , était le cinquième
fils du premier prince de Soubise , de
la branche de Guéméné , et d'Anne de
Rohan - Chabot , qui brilla long-
temps à la cour de Louis XIV par
son esprit , et pour laquelle ce prince
parut montrer constamment beau-
coup de bienveillance et d'estime. Des-
tiné de bonne heure à l'Eglise , il fut
nommé chanoine de Strasbourg , fit
sa licence avec éclat , et fut reçu doc-
teur de Sorbonne , en 1699. L'année
suivante , on sollicita pour lui , à Ro-
me , un bref d'éligibilité à la coadju-
torerie de Strasbourg. L'abbé de Ro-
han fut en effet élu coadjuteur , le 28
février 1701 , et sacré le 26 juin sui-
vant , sous le titre d'archevêque de
Tibériade. Le cardinal de Furstem-
berg , qui était évêque en titre de
Strasbourg , étant mort , le 10 avril
1704 , le coadjuteur lui succéda de
plein droit ; il devint cardinal , le 8
mai 1712 , et grand aumônier l'an-
née suivante , à la place du cardinal
de Janson. Il fut pourvu successive-
ment des abbayes de Monstier , de
Foigni , de la Chaise - Dieu et de
Saint - Waast d'Arras. L'académie

(3) *Mémoires et Réflexions sur les principaux évé-
nements du règne de Louis XIV* , etc. , par M. L.
M. D. L. F. (le marquis de La Fare) , Rotter-
dam , 1716 , un vol. in-8^o , p. 145 et suiv.

(4) *Lettres du comte de Bussy Rabutin* , tom. 1^{er} ,
lettre 93 , p. 161-62 , etc.

(5) Ces Mémoires sont réunis dans le VII^e. vol.
des *Œuvres complètes de Saint-Evremond* , Am-
sterdam , 1739 , in-12. Les Mémoires pour la duchesse
sont de Saint-Real , et se trouvent dans ses *Œuvres*.

(6) Cologne , 1 vol. in-12 , 1698.

pastorale de M. de Rastier pour la justice chrétienne; et il engagea ce prélat pour l'engager à sa doctrine. Ses démarches eurent aucun succès; et le mourut à Paris, le 19 juillet 1719, au milieu des suites de la peste. Il était proviseur de la Sorbonne et commandeur de l'ordre de Saint-Esprit. Sa résidence de Salsbourg où il tenait un grand état, fut entretenue par ses soins; les gens de lettres et les artistes trouvèrent toujours en lui un protecteur généreux et libéral. — ARMAND DE ROHAN, dit le Grand, de Soubise, né à Paris le 25 novembre 1717, était petit-fils du précédent. Connu d'abord sous le nom de prince de Tournon, évêque de Ventadour, il fut fait cardinal à la mort de son oncle, à la même heure chanoine de Strasbourg. Lorsque l'on voulut faire révoquer la faculté des arts de Paris, il fut élu, on élut, le 11 mai 1739, l'abbé de Ventadour pour le remplacer; et il présida, en cette qualité, aux assemblées qui se tinrent pour la révocation. L'université fut obligée d'avoir un chef d'un rang illustre, le continua, même de l'année, dans le rectorat. En 1742, l'abbé de Ventadour fut nommé coadjuteur de son oncle, à Strasbourg, et sacré sous le titre d'évêque de Metz. Le 10 avril 1747, il fut élu cardinal, par Benoît XIV, en la personne du prétendant, Louis XVIII, à qui la cour de Rome avait réservé le privilège de présenter le chapeau. Le nouveau cardinal prit le nom de cardinal de Rohan, pour se distinguer de son oncle. Il n'alla point à Rome, devint évêque de Strasbourg et grand-aumônier de France par la mort du cardinal de Soubise, en 1743, et mourut à Salsbourg le 23 juillet 1756, n'ayant

pas encore trente-trois ans. Ce prélat était abbé de la Chaise-Dieu, commandeur des ordres du roi, et l'un des quarante de l'académie française. — ROHAN (Armand-Jules DE), de la branche de Guémené, cousin du cardinal, né le 10 février 1695, fut abbé du Gard et de Gorze, chanoine de Strasbourg, et nommé à l'archevêché de Reims, le 28 mai 1722, sur le refus de M. de Fleury, ancien évêque de Fréjus, et depuis cardinal. Sacré le 23 août suivant, ce prélat eut l'honneur de sacrer Louis XV, à Reims, le 25 octobre de la même année. Il mourut le 28 août 1762. — ROHAN (Louis-Constantin DE), frère du précédent, né le 24 mars 1697, fut d'abord chevalier de Malte, et nommé capitaine de vaisseau, en 1720; mais il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, obtint un canonicat de Strasbourg, et fut désigné coadjuteur de ce siège, en 1730. Toutefois cette désignation n'eut point de suite. Alors le prince Constantin devint premier aumônier du roi et abbé de Lire, puis de Saint-Epvre. A la mort du cardinal de Soubise, il fut élu évêque de Strasbourg, le 23 septembre 1756; sacré le 6 mars de l'année suivante, proclamé cardinal, le 23 novembre 1761, et il mourut à Paris, le 11 mars 1779. P—C—T.

ROHAN (LOUIS-RENÉ-ÉDOUARD, prince DE), cardinal, évêque de Strasbourg, né en 1734, fut d'abord connu sous le nom de prince Louis. Voué à l'état ecclésiastique, son illustre naissance l'appelait aux plus hautes dignités de l'Eglise, qui étaient comme héréditaires dans sa famille. Il commença par être évêque de Canope, puis coadjuteur du prince-évêque, son oncle, au siège de Strasbourg. Il était doué d'une belle

figure, d'un esprit facile, d'une instruction superficielle : mais sa présomption, son amour pour les plaisirs et pour la dépense, l'exposèrent à commettre bien des fautes. Après la disgrâce du duc de Choiseul, il obtint l'ambassade de Vienne, par le crédit de mesdames de Marsan et de Guéméné. Si l'on en croit les Mémoires de l'abbé Georgel, confident de ce prince, il se fit prier avant d'accepter cette mission, alléguant, pour motif de son refus, sa répugnance à déplacer le baron de Breteuil, et l'espèce d'incompatibilité d'une ambassade avec les prérogatives de la maison de Rohan, qui prétendait au rang des maisons souveraines : mais les sollicitations du ministre, et de M. de Beaumont, archevêque de Paris, triomphèrent de la répugnance du coadjuteur. Cette anecdote paraîtra peu vraisemblable à ceux qui sont au fait des intrigues de la cour à cette époque. La nomination du prince de Rohan à l'ambassade de Vienne tenait à une intrigue de deux ou trois familles qui s'étaient déclarées sourdement ennemies de la dauphine ; et, s'il est vrai que le prince de Rohan hésita pour accepter, cela ne vint que du manque d'argent où il se trouvait, et de l'impossibilité où était sa famille de lui faire des avances. Il obtint de la cour un brevet qui l'autorisait à emprunter six cent mille livres sur ses bénéfices ; et après s'être endetté de plus d'un million, il arriva à Vienne au mois de janvier 1772. Reçu avec assez de froideur par l'impératrice Marie-Thérèse, il crut effacer l'impression de cette défaveur, en éblouissant la cour d'Autriche par son luxe. Il s'était attaché huit ou dix gentilshommes portant de grands noms, et douze pages

également bien nés. Sa maison vint le rendez-vous de la société de Vienne, et le théâtre brillantes ; mais ce vain éclat ne soutint pas long-temps : l'indigence et la détresse succédèrent aux pensées folles ; l'ambassadeur gé de négocier un nouvel armistice avec les Génois : ses gens plus payés, abusèrent du crédit des franchises pour exercer la fraude. L'impératrice, pour cesser cet abus, sans désobliger la cour de France, supprima les franchises de tout le corps diplomatique qui rendit le prince Louis aux autres ambassadeurs. (L'ambassade de Rohan, conduite extravagante, qui eût été placée dans un courtisan ou un dandy, se révoltait encore plus dans un prince revêtu du caractère épiscopal. L'impératrice, qui lui accordait des audiences, lui fit signifier l'improbation qu'elle lui faisait de sa manière de vivre. Louis ne tint point compte de cet avertissement, et donna lieu à cette princesse des sujets de mécontentement plus réels. Aussi dans ses propos que léger et sans correspondance, il répandait ne les insinuations les plus dangereuses sur la dauphine Marie-Antoinette ; et dans ses dépêches à la cour de France, il n'épargnait rien sur Marie-Thérèse. Une lettre, adressée au duc d'Orléans, contenait des railleries piquées sur cette souveraine ; il la reçut en tenant un mouchoir d'une main, et essayait les pleurs qu'elle lui faisait verser sur le partage de la Pologne. Le prince saisissant le glaive qui était à sa portée, se mit à brandir, assurant sa part dans cette partition. Cette dépêche fut immédiatement confiée à M^{me}. Du Barail, qui fit tirer une copie, et la ren-

breteuil. Ce courtisan, que Louis de Rohan avait sup-
pour l'ambassade de Vienne,
ut une haine implacable : il
en de plus pressé que de
'écrit sous les yeux de la
e. Cette princesse savait déjà
an était, à la cour de Vienne,
s injustes censures que quel-
rtisans osaient élever contre
rsailles (V. MARIE-ANTOI-
XXVII, 72). En appre-
il ne se montrait pas plus
eux envers sa mère, elle
pour lui une aversion bien
mais, peu capable de ven-
elle se contenta de lui mon-
necoup de froideur. Les évé-
prouvèrent combien peu le
de Rohan était propre à la
tie. Le partage de la Pologne
a : et cependant cet ambas-
dupe de la politique autri-
ne s'occupait que de plaisirs,
la cour de France mal infor-
ce qui se passait : telle est du
opinion générale des contem-
, ainsi que des auteurs qui
t sur cette époque (1). Il
i que l'abbé Georgel dis-
oban pour rejeter le blâme
aprévoyance du ministère ;
ne faut accorder qu'une con-
édiocre à ces Mémoires, où
qui n'est pas sur le ton de
gie, est écrit dans le style de
tion. Marie-Thérèse, de plus
mécontente de Rohan, de-
son rappel, qu'elle n'obtint
ux mois après la mort de
KV. Les griefs positivement
s par elle, furent : 1°. les
ries publiques du prince Louis
les femmes de la cour, et
s d'un rang moins distin-

gué ; 2°. sa morgue et sa hauteur
à l'égard des ministres étrangers,
entre autres avec ceux d'Angleterre
et de Danemark ; 3°. des dettes im-
menses contractées par lui et ses gens ;
4°. son mépris pour les choses de la
religion. On le voyait souvent quit-
ter les habits de son état pour pren-
dre des uniformes de chasse ; et cela
avec tant de publicité, qu'un jour de
Fête-Dieu, lui et toute sa légation,
en uniforme vert, coupèrent une pre-
cession qui gênait leur passage. A son
retour en France, Rohan n'obtint
qu'une très-courte audience du roi
Louis XVI, qui, après l'avoir écou-
té quelques minutes, lui dit brusque-
ment : *Je vous ferai bientôt savoir
mes volontés*. La reine, sans con-
sentir à le recevoir, lui fit demander
une lettre que l'impératrice, sa mè-
re, lui avait remise pour elle. Dès-
lors Rohan ne put douter des senti-
ments peu favorables du roi et de la
reine à son égard : mais tel était le
crédit de sa maison, qu'il fut nom-
mé successivement grand-aumônier
de France, abbé de Saint-Waast
(bénéfice qui valait seul trois cent
mille livres de rentes), proviseur de
Sorbonne et administrateur de l'hô-
pital des Quinze-Vingts (2). A la
même époque, le roi de Pologne, Sta-
nislav Potiatowski, demanda pour
lui le chapeau de cardinal. Il faut
lire, dans les Mémoires de l'abbé
Georgel, le détail des moyens qui
procurent à Rohan, malgré le
peu d'estime dont il jouissait à la
cour, tant d'éminentes dignités. Cet
ecclésiastique, qui fut l'agent de tou-
tes ces intrigues, les raconte avec
une sorte de jactance (3), et donne à

(1) Il avait été reçu à l'Académie le 11 juin 1761, à la place de Séguier.

(2) Les éditions des Mémoires de M^{me} Campan font sur ceux de l'abbé Georgel, cette réflexion

penser que, s'il fut, pour le cardinal, un serviteur zélé, il fut en même temps un conseiller très-peu délicat. Au reste, le prince de Rohan trouvait dans cet abbé un homme qui lui épargnait l'embarras d'exercer tant de fonctions différentes. Georges suffisait par son incroyable activité; et le cardinal recueillait les honneurs et les revenus. Cette réunion de faveurs sur un personnage contre lequel Marie-Antoinette avait déjà de justes sujets de plaintes, prouverait seule combien cette princesse était éloignée de tout sentiment de vengeance: elle se contentait de ne jamais lui adresser la parole. Mais ces dignités ne donnaient ni la considération ni le bonheur à celui qui en était revêtu. Perdu de dettes, malgré son immense fortune, Rohan se montrait aussi peu délicat dans ses liaisons que dans ses plaisirs. Sa maison était ouverte à toutes sortes d'intrigants et de gens de mauvaises mœurs (4). Le jongleur Cagliostro, l'aventurière La Motte (V. ces deux noms) étaient admis dans ses confidences les plus intimes. Une seule pensée le préoccupait, c'était de recouvrer les bonnes grâces de la reine. Ce desir était chez lui une passion, dont les témoignages indiscrets ne pouvaient qu'être une offense de plus pour Marie-Antoinette. On aimerait à pouvoir glisser sur de pareils détails:

plaine de vérité : « Nul n'a été mieux instruit que l'abbé Georges; mais en même temps, nul ne fut plus dévoué au cardinal de Rohan, ne se montra plus ingénieux à lui trouver des moyens de défense, plus habile, quoique avec des ménagements affectés, à présenter sous un faux jour la conduite irréprochable d'une princesse que l'envie exécrable, ou la corruption d'un prince de l'Eglise, livrait à des soupçons outrageants. » L'abbé Georges laisse percer, dans cette partie de ses Mémoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, une haine respectueuse contre Marie-Antoinette.

(4) On voit encore à l'hôtel Soubise l'appartement qu'habitait le cardinal, orné de peintures très-peu fidèles, qu'il y avait fait exécuter

mais, comme on a prétendu que Rohan aux dépens de la reine, il est nécessaire de lui présenter, sous leur véritable aspect, les particularités qui n'ont fait trop d'aliments à la calomnie du voyage du grand-duc en France, la reine donna une fête brillante à Trianon. Rendant demander à cette prière la permission de voir l'illustre concierge du château, il y fut admis aussitôt par la reine: mais, à ce moment, il profita de l'absence du concierge, et se rendit dans le jardin. Quoiqu'il fût loppé d'une redingote, ses gens le firent reconnaître. Il d'un air mystérieux, dans les droits différents, pour voir la famille royale. Une telle blessa vivement Marie-Antoinette qui fut sur le point de le renvoyer. Cette aventure, pas de suite, ne fut que la suite de la fameuse affaire du comte de La Motte par laquelle la comtesse de La Motte perdit le cardinal de Rohan qu'elle était venue de lui procurer les bonnes grâces de la reine, bien qu'elle n'eût eu l'honneur de parler à la reine. Cagliostro, agent de la faction ennemie du trône, cette aventurière. Pendant l'année, Rohan vécut sous le prestige de ces deux imposteurs. LA MOTTE, XXX, 285) milieu de cette préoccupation, qu'il se permit de s'adresser à la souveraine plusieurs lettres: la première était censée remettre la réponse; elle faisait faire les réponses faussaires. Enfin, après une nuit nocturne, dans un bosquet, avec la fille d'Olivier

sa démarche le présomptueux cardinal prit pour la reine, il se fit acheter, au nom de cette reine, à Boehmer, joaillier de la cour, le fameux collier dont Marie-Antoinette avait réellement refusé l'année précédente. Le prix fut fixé à seize cent mille livres. Le contrat fut stipulé payable en six termes égaux, de six mois en six mois, suivant un écrit dressé et signé par le prélat et le négociant. Le contrat fut remis à la dame La Motte, qui le rendit, quelques jours après, postillé, à chaque article, *approuvé*, et signé au bas : *Antoinette de France*. Ce faux contrat, de Villette, l'auteur des lettres de la reine, qui complotait ce faux, et consommait sa roquerie. *Enfin le voilà !* L'aveugle cardinal, en recevant l'examen, l'écrit dans lequel il se trouve l'assurance de sa rochaine. Il le communique au roi, qui livre le collier. Le roi confie ce précieux ornement à la dame La Motte, pour le remettre à la reine. L'intrigante feint un voyage à Trianon. « La reine l'appelle à Rohan, a reçu le collier avec le plus grand plaisir ; » et pendant la dame de La Motte et le roi dépècent les diamants, le comte de La Motte se hâte de partir pour l'Angleterre. Le cardinal attend chaque jour l'effet des lettres que lui a faites la confidente de la reine, bien que la princesse ne lui adresse la parole que par le passé. Cette royable présomption est le seul moyen des escrocs dont ils jouent. Le 1^{er}. août 1785, jour du paiement, arrive : Boehmer ne recevant pas la somme promise le cardinal, que ce re-

tard ne peut même désabuser, et qui, dans son imperturbable confiance, refuse de transiger avec le marchand pour de nouveaux termes. Boehmer, consterné, croit devoir écrire à la reine, pour lui rappeler les engagements stipulés. Cette princesse était si loin de soupçonner une si odieuse trame, qu'elle pensa d'abord que le dérangement des affaires du joaillier lui avait troublé la tête : mais bientôt une explication sérieuse avec Boehmer lui révèle le marché que le cardinal avait conclu en son nom. On était au 15 août, jour de l'Assomption : Rohan, revêtu de ses habits pontificaux, attendait dans la grande galerie de Versailles les ordres du roi pour la messe, lorsque Louis XVI le fait mander dans son cabinet-intérieur, où se trouvait Marie-Antoinette. Vous avez acheté des diamants à Boehmer ? lui dit ce prince — Oui, Sire, répond le cardinal. — Qu'en avez-vous fait ? — Je croyais qu'ils avaient été remis à la reine. — Qui vous avait chargé de cette commission ? — Une dame de condition, appelée M^{me}. la comtesse de La Motte-Valois, qui m'a présenté une lettre de la reine ; et j'ai cru faire ma cour à sa Majesté en me chargeant de cette négociation. — Comment, Monsieur, s'écria Marie-Antoinette, avez-vous pu croire, vous à qui je n'ai pas adressé la parole depuis quatre ans, que je vous choisissais pour cette négociation, et par l'entremise d'une pareille femme ? — Je vois bien, répondit le cardinal, que j'ai été cruellement trompé : je paierai le collier. L'entrevue que j'avais de plaire à votre Majesté m'a fasciné les yeux : je n'ai vu nulle supercherie ; et j'en suis fâché. Alors il sortit de sa poche un portefeuille, dans lequel

était la lettre de la reine à M^{me}. La Motte, pour lui donner cette commission. Le roi la prit, et, la montrant au cardinal, lui dit : « Ce n'est » ni l'écriture de la reine, ni sa signature. Comment un prince de la » maison de Rohan et un grand-aumônier de France a-t-il pu croire que la reine signait, *Marie-Antoinette de France*? Personne n'ignore que les reines ne signent que leur nom. Mais, Monsieur, continua le roi, en lui présentant une copie de la lettre qu'il avait écrite à Bœhmer, avez-vous écrit une lettre pareille à celle-ci? » Le cardinal, après l'avoir parcourue des yeux : « Je ne me rappelle pas l'avoir écrite. — Et si l'on vous montrait l'original signé de vous? — Si la lettre est signée de moi, elle est vraie. — Expliquez-moi donc toute cette énigme, continua le roi : je ne veux pas vous trouver coupable ; je desire votre justification. Expliquez-moi ce que signifient toutes ces démarches auprès de Bœhmer, ces assurances et ces billets. » Le cardinal pâlisait : « Remettez-vous, M. le cardinal, reprit le roi avec bonté, reprenez vos sens ; et si ma présence et celle de la reine vous troublent, passez dans la pièce à côté, vous y serez seul : vous y trouverez du papier, des plumes et de l'encre ; écrivez-y ce que vous avez à me dire. » Le cardinal obéit, et, au bout d'un demi quart-d'heure, vint remettre au roi un écrit aussi peu clair que ses réponses : « Je vous préviens que vous allez être arrêté, reprend Louis. — Ah ! Sire, que votre Majesté daigne m'épargner la honte d'être arrêté avec mes habits pontificaux, aux yeux de toute la cour. — Il faut que cela soit ainsi, reprit le roi ; et à l'instant

Rohan est remis entre les mains du lieutenant des gardes-du-corps et conduit à la Bastille. Cette affaire ne put se faire si promptement que le cardinal ne trouvât inopportun son trouble, d'écrire des mots sur une carte, qu'il fit par un de ses aides, Georgel, son grand vicaire, lui ordonner de brûler la copie de la lettre de M^{me}. La Motte. L'ordre fut accompli sans délai. « bientôt, dit l'abbé Georgel, même, le petit portefeuille fut à l'abri des recherches de la restauration publique d'un grand-nier de France, sur le point de cesser ses fonctions, produisit un acte qui fut généralement blâmé, accusa le baron de Breteuil, consulté, dans cette occasion, sa haine personnelle, que les intérêts du monarque lui firent aussi commettre au roi la renvoyer cette affaire au parlement. Au reste, ce fut Rohan, dont son avait beaucoup de créance, cette compagnie, qui, d'après de l'abbé Georgel, réclamait la juridiction. Le corps épiscopal, au contraire, que, par les privilèges du clergé, l'évêque de Strasbourg fût jugé par le pape Pie VI, dans un bref au roi, prétendait qu'en sa qualité de cardinal, Rohan ne fût pas jugé par des juges laïcs. Mais ces réclamations vinrent trop tard : la procédure commencée devant le parlement, Louis XVI, dans sa réponse au Pape, dit : « Je ne suis pas moi-même, de peines à l'égard de cet étrange événement ; leurs, le cardinal a choisi même son tribunal : en l'actuel, actuellement serait une conséquence qui ne ferait qu'augmenter

« Le parlement instruit
e affaire avec une grande
Malgré les ménagements
lut avoir pour le rang du
c'était un spectacle bien
e devoir un prince de l'E-
npromis dans l'intrigue
onteuse avec un jongleur,
es et une prostituée, et
is sa justification à se don-
leur dupe! (5) Enfin, le 31
3, après une procédure de
e année, le parlement, mal-
conclusions sévères de l'avo-
d Joly de Fleury, déchargea
al de toute accusation, et
par ce jugement scandaleux,
s de sédition dont cette com-
vait bientôt donner l'exem-
Mémoires de l'abbé Geor-
nnent l'aveu des intrigues
èrent ce résultat. Tous les
taires, ennemis de la cour,
es d'Epréménil, abusèrent
influence pour sauver au
les admonitions juridiques
était au moins le scandale
uite. La reine, en appre-
tence, se livra à une dou-
naturelle: « Venez, dit-elle
Campan, qui rapporte l'a-
dans ses Mémoires, venez
e votre reine outragée et
des cabales et de l'injus-
is à mon tour je vous plain-
omme française. Si je n'ai
vé de juges équitables dans
aire qui portait atteinte à
ractère, que pourriez-vous
si vous aviez un procès qui
votre fortune et votre hon-
« L'opinion générale, con-
ar le temps, est que le

ats révélèrent les secrets de la vie
d'aumonier on sait que, pour se pro-
grès, il avait coutume d'acheter des
très-cher et à crédit, pour les reven-
ter à vil prix.

cardinal avait été complètement mystifié par la femme La Motte et par Cagliostro. Cette funeste affaire du collier, qu'on appelle, avec raison, la première journée de la révolution, se termina comme elle aurait dû commencer. Quatre heures après sa sortie de la Bastille, Rohan reçut du roi l'ordre de lui remettre sa démission de grand-aumônier, sa décoration du Saint-Esprit, et de partir en exil pour son abbaye de la Chaise-Dieu en Auvergne. Dès ce moment, il parut vivre d'une manière un peu plus conforme à la décence épiscopale, et s'occupa de payer ses dettes, abandonnant à ses créanciers une partie de ses revenus. La bonté du roi lui permit bientôt de se rendre dans un lieu d'exil plus agréable, l'abbaye de Marmoutier près de Tours : il avait même obtenu la permission de rentrer dans son diocèse. Lors de la convocation des états-généraux, il fut élu député du clergé du bailliage de Haguenau. La cour lui fit savoir qu'il eût à ne pas accepter : au lieu d'obéir franchement, il se conduisit, en cette occasion, de la manière la plus équivoque. Il écrivit aux électeurs « que sa santé ne lui permettait pas d'accepter pour le présent ; mais qu'il ne renonçait point cependant à aller aux états-généraux (6). » L'abbé de Boug, nommé son suppléant, consulta le garde des-sceaux pour savoir s'il devait se rendre à son poste : ce ministre lui répondit que la lettre du cardinal équivalait à un refus formel. Rohan protesta, par-devant un notaire de Saverne, contre cette décision, le 24 mai 1789. Le parti en-

(6) Les biographies contemporaines offrent un tissu d'erreurs sur toute cette partie de la vie du cardinal de Rohan. La Table du *Moniteur* n'est guère plus exacte.

nemi de la cour saisit cette occasion de lui ménager une cruelle mortification. L'admission du cardinal fut prononcée, le 23 juillet, sur le rapport de l'abbé Gouttes, qui soutint que « si ce prélat n'avait point accepté expressément, du moins il n'avait point donné sa démission; ajoutant *« que sa maladie tenait plutôt à des causes politiques que physiques. »* Les autres députés qui provoquèrent l'admission de Rohan, le représentèrent comme ayant trop long temps gémi sous *le glaive du despotisme* (7). M. de Montmorency, dont la noble conduite devait par la suite si bien effacer les erreurs de son début politique, dit qu'il était chargé de réclamer contre la lettre d'exil qui retenait le cardinal. « Je m'applaudis, s'écria le parlementaire Lepeletier Saint-Fargeau, d'avoir opiné deux fois pour le soustraire aux vexations du pouvoir arbitraire. » Les réflexions des journaux empêchèrent sans doute Rohan de se tromper sur la nature du triomphe qu'il venait d'obtenir : ils demandèrent « pourquoi le cardinal avait attendu que la Bastille fût prise pour se montrer, et pour venir prendre une place dont il ne paraissait pas sentir toute la dignité, tant qu'il avait craint les ministres. » Le 12 septembre suivant, il parut à l'assemblée; et, dans un discours fort embarrassé, il la remercia d'avoir souffert qu'il différât de se rendre dans son sein, *jusqu'au rétablissement de sa santé*. Les révolutionnaires espéraient que l'esprit de vengeance le jeterait dans leur parti : il les en flat-

ta d'abord, et parut lié avec qu'il y avait de plus exaltés ennemis de la cour. Il renoua ses anciens rapports avec ses philosophes de l'académie; et même le serment civique lorsque les décrets contre les bénéficiers, la voix ramena le cardinal à la cour, il n'eût jamais dû s'écarter para des révolutionnaires, semblée, et se rendit dans la séance. Bientôt il fut accusé d'entendre des intelligences avec les rassemblés sur la rive du Rhin, d'intriguer contre la diète de Ratisbonne, et de mener son troupeau à la désobéissance aux lois nouvelles. Le ministre de la guerre se rendit même, à la séance, l'organe de ces accusations. Un décret ordonna l'inventaire des meubles du cardinal. Le président écrivit, le 29 juillet 1790, au cardinal de Rohan, de ne point enjoinde de revenir à son poste, dans quinze jours, afin d'y rendre compte de sa conduite. Rohan répondit un Mémoire justificatif, qui fut lu à l'assemblée, le 31 juillet, et dans lequel il exposa les motifs de son séjour aux frontières : « J'ai choisi pour ma résidence momentanée, l'endroit de mon diocèse le plus voisin de la frontière, pour y aller me procurer une tranquillité que j'aurais dû y trouver. » En ma qualité d'évêque de Strasbourg, je n'ai pu me dispenser de réclamer les réclamations de la noblesse et du clergé d'Alsace, pour son maintien dans les traités et capitulations. J'ai dû soutenir mes droits de prince de l'empire, de la diète de Ratisbonne, et de la trice de ces droits.... N'ayant pu en jouir, je dois, dans

(7) Voy. sur cet objet l'introduction au *Moniteur*, nos, 23, 34 et 53.

la délicatesse, défendre des
ts dont je ne puis faire le sa-
ce spontané..... Au motif de
santé, qui ne me permet pas
etourner, dans ce moment-ci,
ris, je dois joindre celui de ne
t compromettre la dignité de dé-
f, en m'exposant aux plaintes
pourraient m'être faites par mes
nciers. N'étant plus en état de
satisfaire, depuis la perte de
revenus, que je leur avais
adonnés, je n'ai nul embarras
pour l'extrémité à laquelle je
réduit, puisqu'elle n'est pas
ma faute. Comme l'assemblée
ad en considération tous les
heureux, j'espère qu'elle trou-
quelque moyen pour acquit-
nes dettes. Je prie l'assemblée
cepter ma démission de dépu-
Cette démission ne fut point
lée; et sa lettre donna lieu à
flexions piquantes. On deman-
elle fût renvoyée au comité de
cité: elle le fut à celui des rap-
pour examiner si un membre
semblée nationale, en faillite,
it rester député. Quelques mois
(décembre 1790), lors de la
ulgation de la constitution civile
rgé, Rohan adressa au procu-
yndic du département du Bas-
une déclaration dans laquelle
rimait son respect et sa fidélité
les saints canons, et annonçait
on-seulement il ne pouvait éta-
constitution civile du clergé
son diocèse, mais que loin d'y
rer, il protestait et protesterait
outes les occasions contre les
tes portées à la discipline de
e. Il publia, vers la même épo-
ne instruction pastorale très-
que, qui fut dénoncée à l'as-
ée, par l'abbé Marolles, com-
ouvrage aussi méprisable

que son auteur. Depuis ce moment,
le cardinal devint l'objet d'accusa-
tions continuelles au sein de l'assem-
blée. Celles qui concernaient sa con-
duite politique, alors très-franche et
très-courageuse, ne pouvaient que
lui faire honneur: mais il n'en était
pas de même de celles qui rappelaient
ses anciennes fautes. De ce
nombre fut la pétition des Quinze-
Vingts, présentée le 8 février 1791,
dans laquelle ces malheureux se plai-
gnirent des malversations exercées
par le cardinal, et dont ils n'avaient
pu encore obtenir justice. Rohan, à
qui il fallait de l'argent à tout prix,
avait, malgré l'administration des
Quinze-Vingts, vendu, en 1779,
moyennant six millions, des terrains
qui en valaient plus de sept; mais un
pot de vin de près de trois cent
mille francs, et un dixième dans la
propriété, l'avaient disposé à accor-
der de si belles conditions pour un
marché où il était à-la-fois vendeur et
acquéreur. Enfin, il ne rendit aucun
compte du prix de cette acquisition;
de sorte que l'hôpital des Quinze-
Vingts se trouva complètement rui-
né par ces prévarications. Il destitua
ensuite arbitrairement deux admi-
nistrateurs, qui réclamèrent contre
ses opérations. Le parlement inter-
vint en faveur des opprimés: mais
une déclaration du conseil lui imposa
silence. Toutes ces choses s'étaient
passées avant l'affaire du collier; et
l'on ne peut s'empêcher de trouver
sans excuse les ménagements dont
usa le ministère pour sauver, aux
dépens de la justice, la réputation
du grand-aumônier de France. Ro-
hannedevait pas rencontrer la même
indulgence dans l'assemblée nation-
nale. Les scandales de son adminis-
tration furent dévoilés au grand jour;
et, le 7 avril 1791, un décret lui

ordonna de rendre ses comptes. Cependant, parmi les évêques de France, aucun ne montrait plus de courage que le cardinal de Rohan à s'opposer aux progrès des révolutionnaires. La situation particulière de son diocèse secondait puissamment ses bonnes intentions. On le voyait parcourir les deux rives du Rhin, encourageant le zèle des fidèles et des royalistes, et adressant aux autorités les ordres les plus énergiques. Son exemple et ses efforts ne furent pas infructueux : presque tout son clergé sut remplir ses devoirs dans des circonstances aussi difficiles. Rohan recueillit un témoignage précieux de sa noble conduite, dans le bref qu'il reçut de Pie VI, le 16 avril 1791. « Les lettres » que vous nous avez adressées, dit-il le Saint-Père, votre déclaration, votre instruction pastorale, » en un mot, tous les actes émanés de vous dans les circonstances » présentes, attestent le zèle le plus » fervent et le mieux entendu, pour » préserver votre troupeau de la contagion des lois et des idées nouvelles. Rien de plus sage que ces » écrits ; rien de plus capable d'inspirer une piété sincère, de plus » conforme à la doctrine de l'Évangile, et aux principes du chef visible de l'Église. Aussi nous vous écrivons, moins pour stimuler votre » zèle, que pour vous donner un témoignage d'estime. Nous reconnaissons dans votre conduite l'effet » de la miséricorde divine, etc. » Non content d'user de tous ses moyens, comme évêque, pour lutter contre la révolution, Rohan faisait, sur la rive droite du Rhin, comme prince de l'Empire, des levées d'hommes, qui grossirent l'armée du prince de Condé, dont il avait l'honneur

d'être allié, et auquel il donna des secours de tout genre. Sa conduite porta à son comble le mépris des révolutionnaires. Une accusation fut proposée contre lui par Victor de Broglie, qui avait exposé les démarches du cardinal, y voyait tous les éléments du crime de lèse-nation, et de le traduire devant la haute cour nationale. Cette proposition fut renouvelée plusieurs fois, jusqu'en décembre 1791, que, sur l'avis de Korch, la mise en accusation de Rohan fut retardée. Rendu sa qualité de prince de Rohan. Depuis ce temps, il cessa d'être prononcé dans les débats des assemblées françaises, il le fit bénir par les évêques, les prêtres déportés, qui le considéraient toujours en lui un protecteur. Il accueillit même ceux qui avaient eu à se plaindre. Pour ses grands revenus, il mena une vie modeste et frugale, et se consacra tout entier au bonheur de son diocèse, réduit à la rive gauche du Rhin. Il se démit de son évêché lors du concordat de Lunéville, mourut à Ettenheim, le 18 octobre 1803. La ville de Strasbourg érigea en son honneur ce prélat le monument de la gloire de Turenne. — On peut voir, sur le cardinal de Rohan, les mémoires de Bezzenval, de Lamoignon, de l'abbé Georgel, du dix-huitième siècle, l'écrit intitulé, le Recueil des pièces concernant l'affaire du cardinal de Rohan.

ROHAULT (JACQUES), né à Amiens, en 1620, fut professeur de physique et d'observation et l'expérience. Les progrès qu'il fit de bonne heure dans

èrent son père, simple mar-
 L'envoyer à Paris étudier
 ophie, qui embrassait, ou
 a fondait dans son enseigne-
 logique, et même la physi-
 encore dégagée des abstrac-
 l'ancienne école. Doué d'un
 nétrant et inventif, le jeune
 se tourna vers la partie dé-
 ive et mécanique de la scien-
 l'intervalle de ses études, il
 it les ateliers, examinait les
 nts, indiquait les moyens de
 tionner, ou en inventait de
 t. La justesse de son esprit
 fait sentir aussi le besoin de
 ssance des mathématiques,
 ournit les principes des dé-
 tions. Enfin, la doctrine de
 s éclaira notre physicien sur
 de à suivre dans l'applica-
 es principes. Il adopta mêt-
 tant mieux sa philosophie,
 une base mécanique, elle
 plus applicable à la physi-
 rendait moins abstraite la
 de l'enseignement. Devenu
 sectateurs zélés de ce phi-
 , il obtint l'amitié de Clerse-
 and admirateur et l'éditeur
 ges de Descartes. L'attache-
 : ce Mécène pour Rohault,
 é au point, que, malgré l'op-
 de ses parents, il lui donna
 n mariage. Rohault n'en eut
 de disposition et de facilité
 oncourir à propager, par
 tion, la philosophie de Des-
 Il ouvrit des conférences pu-
 ; et pour procéder avec mé-
 et en suivant la marche des
 es, il commençait par établir
 positions générales tirées de
 ence, et il en déduisait l'ex-
 n des phénomènes : mais au-
 nt, des débats s'élevaient sur
 érentes questions ; mode qui

a été pratiqué, de nos jours, dans les
 séances de l'école dite normale. Mais
 les leçons étaient véritablement alors
 le résumé des discussions ; et les ex-
 périences servaient à rectifier ou à
 confirmer les preuves du raisonne-
 ment. C'est ainsi qu'il démontrait
 que les effets attribués par la physi-
 que ancienne à l'horreur du vide,
 dépendaient de la pression de l'air.
 C'est ainsi qu'il prouvait, par les
 différentes réfractions de la lumière,
 que les couleurs sont de pures modi-
 fications de cette matière *élémen-
 taire*, qu'on a supposée depuis for-
 mée elle-même d'éléments différem-
 ment réfrangibles (1), et cependant
 lancée, comme le fluide le plus sim-
 ple, avec une vitesse extrême, dans
 les régions hypothétiques du vide.
 De ces leçons ainsi discutées, ap-
 puyées de nombreuses expériences,
 et mises en ordre, Rohault composa
 le meilleur *Traité de physique* qui
 eût paru, et qui, bien que la science,
 sur plusieurs points, se soit renouve-
 lée, a joui long-temps d'une grande
 estime, surtout par la disposition
 lumineuse des matières qui y sont
 traitées. La préface qu'il y a jointe,
 peut encore être citée comme un mo-
 dèle, pour l'exposition de l'état de la
 science, l'indication des causes qui
 en retardaient les progrès, et les vues
 judicieuses sur les moyens de la faire
 avancer. Cette *Physique*, publiée en
 1671, in-4°, et en 1682 avec des
 augmentations. 2 vol. in-12, con-
 tient, entre autres, des *Traités parti-
 culiers*, développés avec netteté et
 avec ordre, sur l'*Optique* et la *Vi-*

(1) Un physicien moderne, digne compatriote de
 Rohault, coulat de même, par l'expérience jointe
 au raisonnement, la réfrangibilité diverse des rayons
 colorés, qui est la base du système de Newton. Voy.
 le *Manuel d'optique expérimentale* de M. Bourgeois,
 et son *Mémoire sur les réfrangibilités diverses*,
 in-8°, 1822.

sion, sur l'*Économie organique* du corps humain, sur les *Phénomènes magnétiques*, sur la *Cosmographie*, où le disciple de Descartes montre comment, dans le système de ce philosophe, il est possible de modifier celui de Copernic, pour l'accorder avec le texte des Livres saints. Distribuée ainsi méthodiquement, et accompagnée d'expériences raisonnées, elle fut généralement accueillie, réimprimée pendant plus d'un demi-siècle, et traduite en différentes langues. Une version latine de ce Traité, par un médecin de Genève (V. Théophile BONNET), avait paru dès 1674. Antoine Legrand y ajouta des notes; et elle servit de texte aux professeurs dans les universités étrangères. Le même Traité fut retraduit ensuite, en meilleur latin, par le célèbre disciple même de Newton, Samuel Clarke, qui l'augmenta de nouvelles remarques, tirées en grande partie du philosophe anglais (Londres, 1697, in-8°; 1710, troisième édition). D'un autre côté, Jean Clarke le traduisit dans la langue anglaise. En France, la *Physique* de Rohault, devenue classique, continua d'être professée, non-seulement par un illustre disciple de ce maître, Sylvain Régis (V. ce nom), mais successivement par Polinière, Privat de Molières, le P. Régnauld, etc., qui ne firent guère que la modifier, soit en étendant les démonstrations et les expériences, soit en appliquant, d'une manière un peu différente, le système de Descartes, déjà modifié dans ses applications par Rohault, soit enfin en cherchant à concilier ce système, qui attribue à l'impulsion donnée à la matière les principes du mouvement des corps autour d'eux-mêmes et de centres divers, avec l'hypothèse qui explique par l'attraction

leur mouvement dans le moins dans un fluide éthérée à la matière subtile par le philosophe français dont jouit Rohault, fut troublé par des dictions. Il se vit accusé par Descartes, de faire de l'automachine, parce que, dans l'application de l'économie à la fonction n'était pas séparée. Il fut aussi taxé, par les théologiens scolastiques, de transsubstantiation, en parlant des corps tendant que la substance n'est disjointe du mode. Il justifia dans ses *Entretiens de Philosophie*, publiés en 1673 et 1674, sa défense, en prouvant qu'il n'avait pas compris ou voulu ce qu'il s'exprimait d'une manière purement physique ou naturelle, qu'il n'avait qu'aigrir ses adversaires, et n'en étaient d'hérétique. Chagrin de sa foi suspectée, Rohault tenta de : il lui fallut, pour se disculper, faire sa profession de catholicité; après avoir administré par son pasteur, en 1675, à l'âge de trente-cinq ans. Il fut inhumainement traité à Genève, à côté de Descartes, seul lui consacra une église, qui est rapportée à l'abbé Daire, et dans laquelle loue le physicien d'avoir reconnu la nature et la religion. Ces nouvelles critiques s'élevèrent. Clerselier y répondit par une nouvelle apologie, dans la *Première Oeuvre mathématique* de Rohault, qu'il publia, en 1712, et dont les *Traités de physique* ont été aussi traduits par lui. Ces critiques et ces déf

plus lues aujourd'hui, que ses ouvrages de l'auteur, dont il méritait néanmoins d'être comme faisant époque dans l'histoire de la physique moderne. Portique Brucker et quelques autres ont traité Rohault de péripatéticien, par Molière, dans le personnage que Savérien juge être le docteur Pancrace du *Marcé*; et cela pour avoir employé quelques expressions d'Aristote, qu'il a eu soin de définir et de préciser, en condamnant l'abus des termes vagues, tels que ceux de *formes substantielles*, de *occultes*, de *sympathie*, etc. L'italique, quoiqu'il ait été en France le promoteur de la philosophie newtonienne, lui a rendu plus de gloire. « Rohault abrégé (dit-il) *Siècle de Louis XIV* », et avec clarté et méthode, la philosophie de Descartes. » Le portrait de Rohault, en tête de l'histoire des *Physiciens modernes* par Savérien. G—CE.

ROHDICH (FRÉDÉRIC-GUILAUME), général prussien, né à Berlin, en 1719, était fils d'un capitaine de la garde, qui avait d'abord servi en Suède, mais qui, ayant été blessé au combat de guerre, avait été nommé à servir dans la garde prussienne avec le grade de fourrier. Le prince Frédéric était d'une telle famille, plut à Frédéric-Guillaume prince prit soin de son éducation, et le fit entrer, comme lieutenant, dans le fameux régiment des grands grenadiers. Lors de la mort de Frédéric II, ces co-

avaient joui sous le règne précédent; cependant Rohdich obtint un brevet d'enseigne dans la nouvelle garde royale; il fit les campagnes de Silésie, et celles de la guerre de Sept-Ans. Au siège de Prague, où il avait le grade de capitaine, il repoussa une sortie, en faisant crier aux grenadiers de sa compagnie: *En avant, en avant!* ce qui fit croire aux assiégés qu'ils avaient affaire à un bataillon entier. En récompense, Frédéric II lui donna l'ordre du mérite, et une prébende. Rohdich fut nommé colonel, en 1771, et inspecteur des régiments cantonnés en Westphalie: quelque temps après, il obtint l'inspection des troupes de Potsdam, et le commandement du régiment de la garde. Après la guerre de Bohême, en 1779, où il commanda la brigade de réserve, il fut nommé commandant de Potsdam, et directeur de la maison des orphelins militaires de cette ville. Étant, dès-lors, en relation avec le roi, il eut sa confiance, et fut admis dans sa société intime. Par les soins de Rohdich, l'école de la garnison fut réorganisée; et elle reçoit, depuis ce temps, plusieurs centaines d'enfants. Il fit agrandir aussi, et régler d'une manière plus convenable, l'institution pour les filles des officiers. Les capitaux de la maison des orphelins furent employés à l'établissement d'un *Mont-de-Piété*. Frédéric confia également à Rohdich l'inspection des pages, et la direction de l'hospice civil de Potsdam: le roi, huit jours avant sa mort, le créa lieutenant-général. Frédéric-Guillaume ne le distingua pas moins: il le nomma président du collège de guerre à Berlin, puis ministre de la guerre, et général d'infanterie. Pendant la dernière maladie de Rohdich, le roi envoya un de ses

adjudants pour le remercier de tous les services qu'il avait rendus à la monarchie prussienne : Rohdich mourut le 23 janvier 1796, après avoir demandé à l'adjutant, pour toute grâce, le congé d'un vieux soldat de son régiment. Heinsius a inséré un éloge de Rohdich dans les *Mémoires de la Marche de Brandebourg*, pour l'année 1796. D—c.

ROHR (JULES-BERNARD DE), né au château d'Elstenwerde, en Saxe, appartenant à sa famille, termina en 1712, ses études à l'université de Leipzig, en soutenant deux thèses, l'une : *De retractu gentilitio filiorum in feudis*; et l'autre : *De excolendo studio œconomico, tam principum quàm privatorum*. Après la mort de son père, qui laissa beaucoup de dettes, Rohr se mit à faire des livres; il obtint, en 1732, une prébende dans le chapitre protestant de Mersebourg, et une place de conseiller dans l'administration de cette ville, place qu'il perdit au bout de quelques années. Il mourut le 18 avril 1742, après avoir publié une cinquantaine de compilations, dont voici les principales : I. *Instruction dans l'art de scruter le cœur des hommes*, Leipzig, 1732, quatrième édit. II. *Bibliothèque d'économie domestique*, Leipzig, 1716. III. *Code complet d'économie domestique*, ib., 1716; deuxième part., 1732, in-4°. IV. *Introductio in jurisprudentiam privatam romano-germanicam*, ibid., 1718, in-8°. On prouva à l'auteur qu'il avait copié des chapitres entiers dans d'autres ouvrages, surtout dans des dissertations peu connues. V. *Traité moral de l'amour envers le sexe*, ibid., 1717. VI. *Introduction à l'art de l'économie rurale et domestique chez les Allemands*, ibid., 1720. VII.

Manuel complet d'économie domestique pour la Haute-Saxe, 1722. VIII. *Bibliothèque physique*, 1724. IX. *Droit ecclésiastique complet de la Haute-Saxe*, 1723, in-4°. X. *Traité juridique de la fraude dans les mariages*, Berlin, 1736. XI. *Curiosités géographiques et physiques du Haut et Bas Harz*, Francfort et Leipzig, 1736, deux parties. XII. *Histoire naturelle des arbres et arbustes croissant spontanément en Allemagne*, Leipzig, 1732, in-fol. XIII. *Introduction à la connaissance du cérémonial chez les grands seigneurs*, Berlin, 1733. XIV. *Introduction à la connaissance du cérémonial chez les particuliers*, Berlin, deuxième édition, 1730. XV. *Notice sur la culture de la vigne en Allemagne*, Leipzig, 1730. XVI. *Phyto-théologie, ou Essai sur la toute-puissance, la sagesse, etc., de Dieu, manifestées dans le règne végétal*, Francfort et Leipzig, deuxième édition, 1748. Rohr a publié, en 1735, la *Notice des Ouvrages* qu'il avait fait imprimer, ou qu'il se proposait de livrer à l'impression. D—c.

ROI (GILBERT), en latin *Regius*, jurisconsulte, né, vers 1540, à Nozeroy, petite ville du comté de Bourgogne, eut pour parrain le célèbre Gilbert Cousin, qui se chargea de sa première éducation (F. G. COUSIN). Protégé par le prince d'Orange, qui se trouvait son souverain, comme héritier de la maison de Challon, il alla continuer ses études à Louvain, où il fit de rapides progrès dans les langues anciennes. Après avoir terminé ses humanités, il visita les principales académies de France, et étudia le droit à l'université de Valence, sous Edmond Bonnefoi, jurisconsulte, qui

cite avec éloge, et sous priot (*Voy.* ce nom), son oncle et l'un des amis de Goussier. Goussier cultiva ses dispositions avec grand soin. A l'âge de quatre ans, Roi donna des preuves de son érudition et de sa science par un ouvrage intitulé : *Tractatus conciliatio juris civilis duo*. Il dédia ce Traité, Épître, datée de Bruxelles, à son oncle, d'Orange, son bienfaiteur. L'ouvrage est originale, imprimée sans date à cette ville, en 1564, inscrite à tous les bibliographes le savant Everard Otto et ouvrage dans le *Thesaurus*, II, 1474 - 1511. On n'a trouvé aucune autre particularité sur Gilbert Roi, qui mérite place parmi les érudits pré-

W—s.

CHARLES - FRANÇOIS LE),
I.
LE). *V.* LEROY.

S (HENRI), peintre, sur-nommé *Zorg*, naquit à Rotterdam. Son père était patron de la boutique et l'attention avec laquelle il surveillait les marchandises et les soins, lui ayant valu le surnom de *Zorg*, qui signifie *soigneur*, son père demeura au fils. Le jeune Henri fut d'abord élève de Goussier, dont il saisit avec l'admirable coloris. Il suivit les leçons de Guillaumetweg, qui peignait, dans le plus relevé, ce qu'on a appelé *conversations*; et il conserva ses compositions, quelle que fut la manière de ce maître, aussi, avec succès, le tableau. On cite surtout, de ses compositions, dont l'une est une *Foire à l'italienne*, devant laquelle on voit une

XXXVIII.

femme qui étale sa boutique, remplie de poulets, de gibier, etc.; l'autre est un *Marché aux poissons*. Ces deux sujets sont ornés d'une multitude de figures d'une vérité frappante, et qui prouvent que l'artiste ne peignait rien que d'après nature. Mais le plus grand éloge que l'on puisse faire des productions de Rokkes, c'est qu'elles se soutiennent avantageusement auprès de celles de Téniers. Malgré les succès qu'il obtenait dans son art, il ne voulut point abandonner la profession de son père, et continua d'être patron de barque. Il ne peignait que dans ses moments de loisir. C'est par cette raison que ses tableaux sont rares, et ne sont pas aussi connus qu'ils mériteraient de l'être. Ce peintre mourut en 1682.

P—s.

ROKN ED-DAULAH (ABOU-ALY EL HAÇAN), second prince de la dynastie des Bowaïdes, fut le premier de la branche qui régna dans Ispahan, que son frère aîné, Aly, surnommé Imad ed-daulah, lui céda, l'an 323 de l'hégire (935 de J.-C.), après l'avoir enlevée à Waschmeghyr, frère et successeur de Mardawidj (*V.* IMAD ED-DAULAH ET MARDAWIDJ). Haçan agrandit bientôt ses états, conquiert Kachan, Kom, Gazwyn, Hamadan, etc., et réduisit Waschmeghyr à se contenter du Deylem et du Thabaristan. Son jeune frère Ahmed, ayant pris Bagdad, l'an 334 (945), et obtenu du khalyfe l'exercice de la charge d'émir-al-omrah, et le titre de Moezz ed-daulah (*V.* ce nom), Haçan fut décoré, dans cette occasion, de celui de *Rokn ed-daulah* (la pierre angulaire de l'empire). Il eut à soutenir une longue guerre contre les princes Samanides, qui régnaient dans le Khorasan et dans la Transoxane,

et ne put conserver la possession de Reï, et des conquêtes qu'il avait faites au nord-est de la Perse, qu'en se reconnaissant vassal et tributaire de la dynastie Samanide. Rokn ed-daulah n'en fut pas moins un puissant prince. Imad ed-daulah était mort sans enfants, en 338 (949), laissant pour héritier du trône de Chyraz et de la Perse méridionale, son neveu Adhad ed-daulah, qui était trop jeune pour faire respecter son autorité : Rokn ed-daulah se rendit à Chyraz, et y gouverna jusqu'à ce que la puissance de son fils fût affermie. Chef de la famille des Bowaïdes, il portait le titre d'émyr-al-omrah; et son frère Moezz ed-daulah, n'était que son lieutenant auprès du khalyfe de Baghdad. Adhad ed-daulah, après la mort de son oncle Moezz ed-daulah, ayant dépouillé Ezz ed-daulah Bakhtiar, fils de ce dernier, de la charge d'émyr-al-omrah, et de ses possessions dans l'Irak Araby, Rokn ed-daulah témoigna la plus violente indignation des procédés injustes de son fils, le menaça de toute sa colère, s'il ne rendait pas la liberté et les états à Bakhtiar, et prit même les armes en faveur de son neveu. L'ambitieux Adhad ed-daulah fut obligé de fléchir devant l'autorité paternelle, et obtint son pardon. Rokn ed-daulah mourut peu de temps après, l'an 366 (976), âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné environ quarante-trois. Ce prince a mérité les éloges de tous les historiens orientaux : réunissant les qualités d'un grand monarque aux vertus d'un bon roi, il conquit des provinces, et sut les gouverner. Il fonda des villes, et n'en détruisit pas. Adoré de ses sujets, respecté de ses voisins, il fut, dans sa vieillesse, l'ar-

bitre et l'oracle des princes temporains. Sa mort fut reconnue comme une perte générale pour l'islamisme et pour l'empire. Adhad lui dut une enceinte de murailles qui, dans un circuit de vingt mille coudées, étaient fermées par douze portes. Il laissa trois fils : Adhad ed-daulah, dont nous avons parlé, et qui joignit bientôt à son état qu'il possédait Mowaïed ed-daulah, et Fakr ed-daulah, qui partagèrent ceux de son père : mais l'ambition divisa les trois princes, et affaiblit la dynastie des Bowaïdes, qui ne conserva plus l'éclat que jusqu'à la mort du fils de Rokn ed-daulah (Voy. ADHAD ED-DAULAH, FAKR ED-DAULAH, MADJD ED-DAULAH.) A-

ROKN-EDDYN SOLEIMAN, sixième sultan Seldjoukide de la dynastie, était un des fils de Kilidj Arslan II, après la mort duquel, en 588 de l'hégire (1192 de J.-C.), il partagea l'empire avec ses frères. Il n'eut pour son lot qu'Amasye, Docea et quelques autres places frontalières. Il ne laissa pas de prendre, comme eux, le titre de sultan. Il fut plus particulièrement attaché à Geddyn Kaï-Khosrou I^{er}., qui possédait la capitale (Iconium). Geddyn, trop faible pour laisser briser son ambition, dissimula jusqu'à la mort de son frère aîné, Cothoudyn Melik-Chah, dont les états prenaient Césarée, Malathyah, etc. Il les disputa à son frère Masoud, vainquit ce dernier, le força à signer la paix, et resta maître de la meilleure part des états du défunt. Devenu plus puissant, il attaqua Gaiath-eddyn, qui, ayant épousé une chrétienne, était longtemps l'objet de sa haine. Il somma de lui livrer Iconium

força de fuir, et de ne pas trouver d'asile auprès de son oncle à Alep, fils de son père. La petite Arménie, tiraillée à Constantinople aux poursuites, qui voulait le faire son maître du trône. Celui-ci dès-lors ne put grandir. Il conclut avec l'empereur Alexis Comnène un tribut annuel, et des dommages pour la flotte grecque avait les marchands d'Icône (1201). Il tourna son frère Moezz-Chah, lui enleva Manzikert, siège de quelques années ensuite vers Artz-Mohammed ibn Saman y régnait depuis. Fiancé à la parole du sultan, trouver pour traiter son état. Ce prince fut de retour dans son royaume de Bathénien, chartré une lettre de l'empereur de l'assassiner, le monarque chrétien arrêté, et sa trame déjouée. Rokn-eddyn rompit aussi avec plusieurs provinces grecques; accueillit Michel, lui fournit et aurait sans doute de grands maux aux Chrétiens. Inflammatoire, enlevé, le 6 dzoulkaidet (1205). Il laissa son fils Kilidj-Arslan mineur, qui ne put empêcher Rokn-eddyn Kil Khosrou, d'Asie, et de reconquérir Rokn-eddyn est représenté, dans les orientaux, comme

un prince perfide et cruel, qui n'aimait et ne récompensait que les hommes impies et corrompus. Les historiens du Bas-Empire le nomment *Rachan*.

A—T

ROKN EDDYN KHOUBSCHAH, huitième et dernier prince de la dynastie des Ismaélides ou Bathéniens de Perse, parvint à la souveraineté, l'an 653 de l'hég. (1255 de J.-C.), après son père Ala-eddyn Mohammed; par un parricide, dont il fut le complice, mais que sa propre mère ne cessa de lui reprocher. Il fit alliance avec les princes du Ghylan, pour se fortifier contre les Tartares-Mongols, déjà maîtres d'une grande partie de la Perse, envers lesquels il ne laissa pas de faire quelques actes de soumission; mais ces démarches n'empêchèrent point Baïssour, leur chef, d'aller assiéger Rokn-eddyn dans son château d'Alamout. Cependant Houlagou, frère du grand khan Mangou, s'avavançait pour achever la conquête de la Perse, et détruire la dynastie des Ismaélides, dont la doctrine criminelle n'avait produit que des brigands et des assassins. Rokn-eddyn envoya son frère Chahyn-Chah pour complimenter le prince tartare, qui exigea que tous les châteaux des Bathéniens fussent démolis, et que leur souverain vint en personne se soumettre. Celui-ci fit abattre quelques créneaux, et demanda un an de délai pour se rendre au camp de Houlagou. Il tâcha d'éluder un second ordre, en envoyant son vèzîr et un de ses parents présenter ses excuses à ce prince, et en prescrivant aux gouverneurs de toutes ses places fortes, de les livrer aux Tartares. A l'approche de Houlagou, Rokn-eddyn, sommé itérativement d'obéir et de se faire précéder par son fils, en-

voya l'enfant d'un esclave. Sa tromperie fut découverte, et elle irrita le princetartare, qui vint assiéger Rokn-eddyn dans le château de Maimoun-diz, et l'obligea de se rendre à discrétion, le 29 chawal 654 (20 novembre 1256), après avoir régné à peine un an. Plus de quarante de ses forteresses furent démolies dans la province de Roudbar, et les trésors qu'elles contenaient devinrent la proie des vainqueurs : celles d'Alamout et de Lamsir ayant voulu résister, Rokn-eddyn fut forcé d'aller au pied des remparts pour obliger les habitants à se soumettre. Ils méconnaurent d'abord leur ancien souverain ; mais bientôt ils eurent recours à son intercession, et ils obtinrent trois jours pour sortir de la place, où les Tartares entrèrent aussitôt. Rokn-eddyn suivit Houlagou à Hamadan, et envoya quelques officiers avec les ambassadeurs de ce prince, pour enjoindre aux gouverneurs des châteaux qu'il possédait en Syrie, de les livrer aux commissaires mongols. Devenu amoureux d'une fille tartare de basse condition, ce prince méprisable l'épousa, du consentement de Houlagou, qui lui permit ensuite de se rendre, sous bonne escorte, auprès de Mangou Khan. Il partit, au mois de rahy 1^{er}. 655, et, en passant devant Kirdcouh, il engagea secrètement les habitants de cette forteresse à résister, quoiqu'il leur eût ordonné ostensiblement de se rendre. Dès qu'il eut traversé le Djihoun, il parvint à semer la division parmi les gens qui le conduisaient, au point qu'ils en viurent aux mains. Lorsqu'il fut arrivé à Kara coroum, il reçut du grand khan qui était alors en Chine (Voy. MANGOU KHAN), l'ordre de s'en retourner pour achever la réduction des châteaux appar-

tenants aux Bathéniens, revenir à la cour qu'après tière soumission. Mais R ne revit pas la Perse ; il mort sur les hords du Dji les Tartares qui l'accom Daus le même temps, Houl minait les femmes, les e parents de ce misérable p un grand nombre de ses et de ses sujets. Ainsi furent la race impie de Kya Buz (V. ce nom), et la secte Molaheds, plus connus s d'assassins, qui étendait cations et ses crimes, de houn jusqu'à la Méditeri HAÇAN BEN SABBAH).

ROLAND (Le président ROLLAND D'ERCEVILLE.

ROLAND, natif de M diocèse d'Alais, l'un d pax chefs des Camisa servi dans un régiment d A quelques notions mili en avait rapportées, il j intrépidité que n'étonnait ger, une infatigable act grande fermeté de caract éloquence naturelle, presq animée par l'enthousiasme Il prêchait en inspiré ; i croyait l'être, et du moins p tel aux yeux de la multie étant venu dans la Vaun ment pour y recruter au porte, son oncle, qui, v avait organisé l'insurrecti Hautes-Gévennes, il forma une troupe, à la tête de la plaça lui-même, et qu deux ans, se signala par prises les plus audacieuses : résistance opiniâtre contr que commandèrent succ deux maréchaux de Frae essuya quelques revers :

prompt à les ré-
rent bien plus
faites : mais il adosa trop
e la victoire , par d'horri-
saillies. Trop souvent il in-
églistes , ravagea les biens,
es moissons de ses ennemis,
sacer ceux qui tombèrent
mains. Cependant Roland
quelquefois généreux : il
entre autres , un abbé de
le fils du marquis de Tor-
par ses gens , à la chasse,
artier qu'occupait sa trou-
en furent quittes pour la
le chasser sur des terres
tendait lui appartenir par
conquête. Pour donner plus
à son pouvoir , il s'attri-
butes de comte et de généra-
les protestants de France.
e qu'il avait souscrite avec
lications , ayant été connue
terre , et semblant confir-
mit qui s'était répandu dans
étrangers , qu'il appartenait
mille considérable , qu'il
précédemment revêtu d'un
périeur dans l'armée fran-
qu'il exerçait en effet une
vouée par tous les réformés
e , le marquis de Miremont
a , par l'ordre de la reine
n agent chargé de traiter
négociation qui n'eut pour
que de vaines promesses d'un
secours. Celle que le maré-
zillars entama avec Cavalier
nom) réussit mieux ; mais
le voulut jamais se soumet-
la condition du rétablisse-
l'édit de Nantes , de l'élar-
t des prisonniers , du rap-
exilés , de celui des protes-
condamnés aux galères pour
religion , et de la rentrée de
étaient sortis du royaume.

Ne pouvant ni l'intimider ni le sé-
duire , on eut recours à la trahison :
Malarte , un de ses plus intimes con-
fidents , gagné à force d'argent , aver-
tit le commandant d'Uzès , que , sui-
vi seulement de quelques-uns de ses
officiers , Roland devait se rendre ,
un jour indiqué , au château de Cas-
telnaud , situé à trois lieues de cette
ville. Bruéys dit qu'il y allait à un
rendez-vous amoureux ; mais le té-
moignage de cet historien est fort
suspect. Quoi qu'il en soit , dans la
nuit , le château fut investi. Avertis
les premiers , trois des amis de Ro-
land parvinrent à se sauver. Lui-mê-
me , suivi de cinq autres , parvint à
gagner une poterne qui donnait sur
la campagne : mais , poursuivi et en-
veloppé , il fut réduit à s'adosser con-
tre un arbre , et à vendre chèrement
sa vie. Tandis que sa bonne conte-
nance fait hésiter les assaillants , qui
voulaien le prendre vivant , un
coup de feu l'atteint , et l'étend mort
sur la place : ce fut le 14 mars 1704.
A ce spectacle , ses compagnons se
rendirent sans résistance. Traduits à
Nîmes , ils y périrent sur la roue ,
tandis qu'après avoir traîné sur la
claie et brûlé le cadavre de leur
chef , on jetait ses cendres au vent.

V. S. L.

ROLAND (PHILIPPE-LAURENT),
statuaire , né , en 1746 , à Maroq ,
aux environs de Lille , exécuta ,
avant l'âge de 15 ans , plusieurs ou-
vrages en bois , qui firent croire
qu'il était en état d'aller à Paris , et
d'y gagner , par son talent , de quoi
suffire à ses besoins. Il fut adres-
sé à Pajou , qui était chargé , à cette
époque , des travaux d'ornement du
Palais-Royal et de la salle de specta-
cle de Versailles dont il confia une
partie au jeune Roland , qui s'en ac-
quit avec le plus grand succès.

Mais il manquait d'argent pour étudier : il prit sur son sommeil le temps nécessaire pour se fortifier dans le dessin et dans la pratique ; et Pajou se servit souvent de lui pour dégrossir le marbre de ses figures. Roland déploya, dans ce travail, tout de pratique, une rare intelligence ; et il y puisa cette facilité de travailler le marbre, qui le dispensa, par la suite, de s'assujétir à la même nécessité que son maître. Cette occupation, d'ailleurs, lui procura l'argent qu'il fallait pour satisfaire son désir de faire le voyage d'Italie. Jusqu'alors il n'avait jamais pu suivre assidument les leçons des écoles publiques, ni obtenir, par conséquent, les moyens d'aller à Rome aux frais du gouvernement. Ses économies lui procurèrent de quoi faire ce voyage, et résider pendant cinq années dans cette capitale. La vue des chefs-d'œuvre qu'elle renferme, acheva d'opérer en lui une révolution, que l'étude de la nature avait déjà commencée, et qui est d'autant plus glorieuse pour lui, que tout ce qui l'entourait à cette époque suivait un système opposé à celui des anciens. A son retour à Paris, ses progrès furent appréciés par son ancien maître ; Pajou le produisit, et lui accorda une amitié qui ne fit que s'accroître avec le temps. Il le détermina à se présenter à l'académie ; et Roland, d'après ses conseils, fut agréé, en 1779, sur une figure de *Caton d'Utique*, pour laquelle il fit des études heureusement plus grandes que nature ; car ce n'est qu'ainsi, qu'il put convaincre ses juges que ce n'étaient pas des empreintes prises sur le modèle vivant. En 1781, il fut reçu membre de l'académie, sur une figure de *Samson*, dont le caractère exact, ferme et sévère, fit

connaître dès-lors le genre de son talent. C'est à cette époque, qu'il fut chargé, par M. d'Angivilliers, statue du grand *Condé*, dans laquelle on sut gré à l'artiste de la vérité de son héros. Il sut imiter les copier, les caryatides de Goujon, dans celles qu'il exécuta pour la façade du Théâtre-Fey ; il fit voir aussi qu'il ne réussissait pas moins dans le genre gracieux que dans le genre noble, par son bas-relief, représentant les *Muses*, qu'il sculpta pour le appartement de la reine à Fontainebleau. La révolution arriva ; Roland exécuta, en 1792, le buste colossal, en plâtre, d'une statue symbolique de la *Loi*, qui fut placée dans le peristyle du Panthéon au-dessus du bas-relief analogue, qui ne fut pas moins d'honneur à son maître. Lors de la création de l'Institut, Roland fut élu membre de la classe des beaux-arts. En 1799, il exposa un ouvrage qui fut tout-à-la-fois une preuve d'un grand talent et une marque d'une parfaite connaissance : c'était le buste en bronze de *Pajou*, son maître et son ami. Ce buste obtint alors un prix de première classe. Bientôt il fut chargé de l'exécution d'une partie des sculptures intérieures des palais du Louvre et des Tuileries ; et il travailla pendant cinq années. Ses conceptions étaient nettes, sa main franche et son travail facile. C'est par l'Institut, d'exécuter en marbre la statue du chef du gouvernement, qui devait être placée dans la salle des séances publiques. Ce corps savant, il sut vaincre les difficultés de son ouvrage ; son ouvrage fut regardé comme une des productions les plus distinguées de l'époque. Il en fut de même de la statue de *Tronchet*, qui offrait encore de plus grandes difficultés.

relief de la cou du l ont
 lection lui fut e , ourant un
 image bien dan ; il avait à
 enir le parallèle avec Paul Ponzi
 min Goujon. Sans imiter ces deux
 ds artistes, il produisit un ou-
 re d'un caractère propre. Dans
 compartiments d'un cadre fort
 it, il fallait faire entrer deux
 des figures de *Victoires* avec un
 son, un *Hercule*, une *Minerve*
 aux *Flouës* : il sut triompher de
 gène ; et si ses figures offrent
 as de verve et de mouvement que
 s de sculpteur florentin, elles
 plus sages, mieux pensées et
 correctes. C'est à lui qu'est due
 nement la statue en pierre de *Mi-*
 w, qui est placée au-devant du
 style de la chambre des députés.
 on doit, en outre, une charmante
 e de *Bacchante*, en bronze. Mais
 chef-d'œuvre est la statue d'*Ho-*
s chantant sur sa lyre, dont
 modèle, exposé en 1802, ne
 xécuté en marbre qu'au bout de
 ans. C'est dans cet ouvrage, l'un
 plus beaux de l'école française,
 l'artiste, inspiré par la nature et
 l'antique, n'est point resté au-
 ous de son sujet, et a su expri-
 , avec un rare bonheur, l'enthou-
 ne du génie, et la vigueur d'une
 lesse robuste et exempte d'infir-
 is. Cette belle statue a été placée
 i les pièces du rez-de-chaussée
 ouvre, qui forment l'aile droite
 pavillon de l'horloge, au milieu
 productions les plus remarqua-
 de l'école française, depuis
 nois I^{er}. jusqu'à nos jours. C'est
 ce chef-d'œuvre que Roland
 pour ainsi dire, terminé sa car-
 e. Cependant, en 1815, le roi
 ntren lu une ordonnance pour l'é-
 ion de douze statues en marbre
 le pont de Louis XVI, Roland y

sut désigné comme un des artistes
 chargé de concourir à ces travaux ; et
 le grand *Condé*, qui l'avait d'abord
 fait connaître, devait être l'objet de
 ses derniers travaux. Mais il n'eut
 que le temps de faire l'esquisse de sa
 statue : il fut frappé, dans son atelier
 même, d'une attaque d'apoplexie, à
 laquelle il succomba, au bout de cinq
 jours, le 11 juillet 1816. Il était
 membre de la Légion d'honneur, et
 professeur de l'académie royale de
 peinture et de sculpture ; M. Ramoy
 fut son successeur à l'Institut. P—s.

ROLAND DE LA PLATIERE
 (JEAN-MARIE), naquit, en 1732,
 à Villefranche, près de Lyon, d'une
 famille distinguée dans la robe, mais
 déchue. Se voyant le dernier de cinq
 frères, et ne voulant pas s'engager
 dans les ordres ni entrer dans le com-
 merce, il quitta la maison paternel-
 le, à l'âge de dix-neuf ans, traversa
 une partie de la France à pied, seul,
 sans argent, sans protection, et vint
 à Nantes, se placer chez un arma-
 teur, avec le projet de passer aux
 Indes. Les arrangements étaient pris,
 quand un crachement de sang sur-
 vint, qui lui fit défendre la mer. Ro-
 land se rendit alors à Rouen, où l'un
 de ses parents, inspecteur des ma-
 nufactures, le fit entrer dans cette
 partie de l'administration. S'étant
 fait remarquer par son aptitude
 et son activité, il fut placé, comme
 inspecteur. Les voyages et l'étude
 partageaient son temps. Son goût
 pour les objets économiques et com-
 merciaux lui mit la plume à la
 main. Il écrivit différents Mémoires
 sur l'éducation des troupeaux, sur
 les arts mécaniques ; ce qui le fit ad-
 mettre dans plusieurs sociétés sa-
 vantes. Il était inspecteur-général à
 Amiens, lorsqu'en 1770, il s'unnt à
 Jeanne Phlipon, qui eut, depuis,

tant de part à sa destinée. (V. l'art. suivant). Il avait déjà parcouru l'Italie et la Suisse, quand il fit, en 1784, avec sa femme, un voyage en Angleterre. L'ayant envoyée à Paris, à son retour, pour solliciter des lettres de noblesse, mais sans succès, il obtint, par elle, sa translation à Lyon; ce qui le rapprochait de son pays et de sa famille. Passionné pour le travail, et cherchant à se faire un nom, Roland assemblait, dans le silence du cabinet, les matériaux destinés à la continuation du Dictionnaire des manufactures pour la nouvelle Encyclopédie. Il exerçait les fonctions d'inspecteur du commerce et des manufactures de la généralité de Lyon, quand la révolution éclata, et l'enflamma de l'enthousiasme le plus vif : sa femme et lui crurent que l'âge d'or était arrivé, et que l'espèce humaine allait être régénérée. Roland se prononça aussitôt pour le parti populaire, et fut porté à la municipalité de Lyon. Austère et irascible, il dénonça sans ménagement tous les abus qui s'étaient multipliés dans l'administration des finances de la ville, alors enletée de quarante millions. Député extraordinaire, auprès de l'Assemblée constituante, pour lui faire part de la situation de cette cité, où les fabriques étaient en souffrance et vingt mille ouvriers sans pain, il arriva, le 20 février 1791, à Paris, avec sa femme. Brissot, dont les écrits respiraient déjà le républicanisme, et avec lequel il était en correspondance, lui fit connaître les coryphées du parti populaire, entre autres, Péthion, Buzot, Robespierre, et d'autres encore, que la conformité de principes réunissait fréquemment. La mission de Roland le retint sept mois à Paris, où

il fréquentait assidument la société des Jacobins. Quand cette société, après le voyage de Varennes, provoqua la déchéance de Louis XVI, Roland, le jour des troubles du Champ-de-Mars, se mit en devoir de rédiger une pétition, dans le sens de la république. Il l'avait finie, et la faisait signer, quand on déploya l'appareil de la force. Il revint alors à Lyon, après avoir obtenu pour cette ville tout ce qu'elle pouvait désirer. Il y fonda un club, qu'il affilia à celui des Jacobins de Paris. La suppression des inspecteurs des manufactures ayant été l'un des derniers actes de l'Assemblée constituante, Roland reprit la route de Paris, avec sa femme, dans le courant de décembre, pour y faire valoir ses droits à une retraite, et pour suivre en même temps son travail encyclopédique. Là, renouant ses relations d'une manière encore plus intime avec Brissot, Buzot et les députés de l'assemblée législative opposés à la cour, il fut initié au comité de correspondance de la société des Jacobins; ce qui le mit plus avant dans la confiance des meneurs de la révolution. La cour, intimidée, croyant sortir d'embarras en prenant des ministres dans la faction républicaine, Brissot, qui influait sur la formation du nouveau ministère, vint proposer à Roland d'en faire partie. Son courage et l'ambition de sa femme n'en furent point effrayés. Roland se présenta au conseil dans le costume qu'il avait au club des Jacobins, c'est-à-dire, sans boucles à ses souliers, en cheveux plats et avec un chapeau rond : Louis XVI méprisa cette insolente originalité. Il fallait, sans doute, une révolution et une cour aux abois, pour qu'un homme qui affectait les principes du plus austère républica-

ouvât, tout-à-coup, nanti cuille de ministre du roi. t d'une haute stature, et s son maintien ; il mon- espèce de roideur que itude du cabinet. Sa voix son parler bref , sa dic- fois piquante, mais res s harmonie. Il était pro- s principes rigides et une mais sa grande admira- s anciens aux dépens des u'il décriait, et son faible er à parler de lui, le ren- l et parfois ridicule. Le la liberté et de l'égalité ailleurs tourné la tête. La de sa femme était telle, it pour ne penser que , ne parler et n'écrire a dictée. Du reste, il avail facile , un grand ordre , et il fut bientôt au es les parties de son ad- l. Parlant au nom du roi , mblée législative un long les progrès alarmants des gieux dans tout le royau- s qu'il rejeta, sans excep- coalition des prêtres non- avec les aristocrates. si balancer l'influence de des instructions populai- rande 'publicité, il sou- les fonds destinés aux trêtes, le journal de Lou- placardait dans les rues le peuple contre la cou- s XVI ne voulant sanc- e décret contre les prê- i qui ordonnait la forma- np au-dessous de Paris, insolence de lui adresser, sa sanction, cette fa- du 10 juin, rédigée par t dictée par le fanatisme ire le plus exalté. Le mo-

narque en fut indigné, et prononça sur-le-champ son renvoi du ministère. Roland, censeur chagrin et ministre factieux, écrivit aussitôt à l'Assem- blée, qu'il venait de recevoir l'ordre de remettre le portefeuille ; et il lui en- voya copie de la lettre, afin que les députés connussent la cause de son renvoi. L'assemblée ordonna que sa lettre au roi, qu'elle envoyait d'ap- plaudissements, serait envoyée à tous les départements de la France ; elle décréta en outre, que Roland et ses deux collègues disgraciés emportaient les regrets et l'estime de la nation. La popularité de Roland s'en accrut au point, qu'après la catastrophe du 10 août, il fut rappelé au ministère par la faction triomphante, et fit ainsi partie du conseil exécutif provisoire : mais bientôt sa rigidité déplut aux hommes qui n'avaient renversé la mo- narchie, que pour se baigner dans le sang et pour s'enrichir. Lors des mas- sacres de septembre, Roland et une partie des députés qui avaient contri- bué au renversement du trône, croyant la révolution accomplie, soutenaient qu'il fallait se hâter de rétablir l'or- dre pour éviter la dissolution : mais ce système ne pouvait convenir aux déprédateurs et aux ambitieux, qui voulaient à leur tour envahir les places. La Commune de Paris n'étant disposée ni à rendre ses comptes, ni à se dessaisir de son pouvoir révolution- naire, Roland la poursuivit devant l'Assemblée et réclama sa destitution avec énergie : il eut alors pour enne- mis la Commune et tous les brigands du 10 août ; il eut aussi contre lui les Jacobins du parti exagéré, qui n'é- taient plus régis que par Robespierre, Marat et Danton. Ce dernier, qui s'était introduit dans le conseil exécutif, était ouvertement opposé à Roland, dont la position devint difficile. L'assem-

blée lui avait ouvert un crédit pour la propagation d'écrits patriotiques : il s'en servit pour se ménager l'esprit des départements, où il avait des adhérents et des amis. On le représenta dès ce moment comme un homme dangereux, corrupteur de l'opinion, ambitieux de la suprême puissance. Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit la session de la Convention nationale. Le département de la Somme l'ayant nommé député, il parut d'abord préférer cette place à celle de ministre : mais le vœu de la majorité de l'assemblée et les conseils de sa femme le décidèrent à rester à son poste. Il y fut bientôt en butte à un système de dénigrement, émané du parti de la Montagne, opposé à la faction de la Gironde, qui était la sienne. Son compte rendu sur les différentes parties de son administration et sur la situation de son ministère, fit peu d'impression. Voyant qu'il perdait sa popularité, il proposa la démolition de tous les châteaux d'émigrés, et redoubla de protestation de républicanisme ; mais ce fut en vain. À peine eut-il déposé à la Convention les papiers de Louis XVI, trouvés dans l'armoire de fer aux Tuileries, que ses ennemis lui imputèrent d'avoir, de son chef et sans inventaire, enlevé ces papiers, dont on supposa qu'il avait soustrait plusieurs pièces, qui intéressaient les députés de son parti. Bientôt on accusa ces derniers de tendre au fédéralisme, c'est-à-dire, de former une fédération pour détacher de Paris tous les départements. La proposition faite par Buzot, ami de Roland, d'une garde départementale pour défendre la Convention contre les factieux, fut le gant jeté comme signe du combat. Dès ce jour commença une guerre à mort entre les deux partis : mais au lieu d'agir,

les Girondins ne surent pas se coaliser. Roland, qui s'était plusieurs fois à leur réunion, dit un jour avec amertume sortant de ce conciliabule, parti des honnêtes gens était parce qu'ils ne savaient pas tendre. Il tint ferme pour son ministère, tant qu'il espérait être soutenu ; mais convaincu de la faiblesse du parti modéré, il écrivit à la Convention pour offrir ses comptes, sa personne et sa démission. Marat demanda qu'il pût sortir de Paris : Charlier osa de le mettre en accusation publique. Il crut déconcerter ses adversaires, en publiant des comptes qu'aucun ministre n'en avait fournis. Une commission fut nommée pour les examiner et en faire rapport : mais pas un de ses membres n'osa demander la parole pour rendre hommage à la vérité, le parti exagéré se montrait si doutable. Roland réclama plusieurs fois en vain la liberté de quitter Paris. La journée du 31 mai annonça la chute de son parti et la description des vingt-deux députés de la Gironde, Roland, prévenu qu'il avait trahi le parti révolutionnaire de sa défection, l'envoyait arrêter, s'évada, et se réfugia à Paris : il ne fut en sûreté qu'à Rouen, chez deux demoiselles qui lui donnèrent asile, quoiqu'il leur en eût dit le contraire ; le décret d'accusation était lancé. Il resta cinq mois caché, et caché dans le même lieu. À la nouvelle du supplice de sa femme, qu'il ne fut pas possible de lui cacher, il tomba dans une fièvre mortelle : cependant il reprit un peu de connaissance ; mais ce fut pour retomber au désespoir : il lui fut impossible de survivre à celle qu'il avait aimée. Formant d'abord le

dre inconnu. Il ris, de ce million de la Convention, et ner assez pour la forcer d'en- s vérités qu'il croyait utiles ys : il aurait demandé ensuite ar l'échafaud où l'on ve- orger sa femme. Mais, con- que son supplice entraîne- niscation de ses biens, et ré- iusi sa fille à la misère, il e porter lui-même le coup rs de l'asile de ses bienfai- leur demande alors une plu- pendant un quart-d'heure, e conné à épée, et leur donne rs embrassements. Il était s du soir, le 15 du mois de e (1793), quand il sortit de e. Il suivit la route de Paris; n'il fut au bourg Beaudoin, de Rouen, il entra dans un l'avenue; et, assis sur le n fossé, contre un arbre, ça, dans la poitrine, le fer it dans sa canne. Sa mort pte, sans doute; et il la re- siblement, qu'il ne changea itude. Cet événement fut a à Rouen et à Paris. Le dé- endre, en mission à Rouen, r ses restes inanimés, aux- odigna des insultes inspi- la rage de l'esprit de parti. a, dans la poche de Ro- billet ainsi conçu : « Qui sois qui me trouve gisant, e mes restes; ce sont ceux omme qui consacra toute sa tre utile, et qui est mort il a vécu, vertueux et honnè- sent mes concitoyens pren- sent mes concitoyens et plus is; le sang qui coule par tor- aus ma patrie, me dicte cet s inissacres ne peuvent être s que par les plus cruels en- le la France. Non la crainte,

» mais l'indignation m'a fait quitter
» me retraike : au moment où j'ai ap-
» pris qu'on avait égorgé une femme,
» je n'ai pas voulu rester plus long-
» temps sur une terre souillée de
» crimes. » Telle fut la fin tragique
d'un homme qui, imbu de maximes
républicaines, avait lui-même ac-
célééré la catastrophe de la monar-
chie. Il fut porté, par son caractè-
re et par ses principes, à favori-
ser des bouleversements dont il ne
sentit pas d'abord tout le danger.
Sans avoir le ton fleur de monde, il
alliait la politesse de l'homme bien
né à la gravité du philosophe; il
aimait à obliger ses amis sans le
leur dire : mais son caractère irasci-
ble et son opipétreté dans la discus-
sion, lui suscitèrent un grand nom-
bre d'ennemis. Il avait de l'érudition,
la connaissance des langues sa-
vantes et de la plupart des langues
modernes; mais son style n'était ni élégant ni
soigné : il ne se donnait pas le temps
de coordonner ses ouvrages, qu'il
hérissait de citations et d'exemples
puisés dans l'Histoire ancienne; et
il n'est pas étonnant qu'il soit mort
comme plusieurs de ces Romains qu'il
aimait tant à citer. Roland a publié :
I. *Mémoire sur l'éducation des trou-
peaux et la culture des laines*, 1779-
83, in-4°. II. *L'Art du Fabricant
d'étoffes de laine rases et sèches*,
unies et croisées, 1780-83. III.
*L'Art du fabricant de velours de co-
ton*, 1780-83. IV. *L'Art du Tour-
bier*, 1783. Ces trois descriptions
font partie de la *Collection des Arts
et Métiers*, publiée in-4° par l'Acadé-
mie des sciences. V. *Dictionnaire
des manufactures et des arts* qui en
dépendent, 3 vol. in-4°, faisant par-
tie de l'*Encyclopédie méthodique*,
et offrant un grand nombre de dé-
tails et de procédés nouveaux :

c'est une des meilleures parties de cette collection. VI. *Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte*, en 1776-78, Amsterdam, 1782, 6 vol. in-12, réimprimées en 1801. Ces Lettres, que Roland adressa successivement à celle qu'il épousa deux ou trois ans après, sont remplies de notices intéressantes, et de vues utiles sur les manufactures de divers pays; mais elles sont trop mêlées de citations, qui embarrassent et font languir le style. Selon M^{me}. Roland, elles ne manquent que d'une meilleure rédaction pour être les premières en rang dans les Voyages d'Italie. La refonte de cet ouvrage avait été un de ses projets. VII. *De l'influence des lettres dans les provinces, comparée à leur influence dans les capitales*, 1786. VIII. Roland est aussi auteur du *Financier français*, ou la Nation éclairée sur ses vrais intérêts, et d'un *Recueil d'idées patriotiques*, Paris, 1789, in-8°. Il a publié, en outre, une foule d'Opuscules, de Lettres, de Rapports et de Comptes rendus lorsqu'il parvint à l'administration: mais sa femme eut la meilleure part à la partie politique de ces derniers ouvrages. B—P.

ROLAND (MANON-JEANNE PHILIPON), femme du précédent, naquit à Paris, en 1754. Fille d'un graveur obscur, elle reçut cependant une éducation soignée; à quatre ans elle savait lire: ses progrès furent ensuite très-rapides dans le dessin, la musique et l'histoire. Elle montra, de bonne heure, un caractère opiniâtre, ne cédant pas à ce dont elle ne voyait point la raison. Ses premières années s'écoulèrent dans la paix domestique, mais dans une grande activité d'esprit. L'ardeur de s'instruire la possédait tellement, qu'ayant déterré un

traité de l'art héraldique, elle en fit son étude. Mais elle goûta la vie des hommes illustres de Plutarque, plus qu'aucune autre lecture, l'emportant même à l'église: elle avait alors 9 ans. « C'est de ce moment, dit-elle dans ses Mémoires, que datent les impressions et les idées qui me servaient républicaine, sans que je songeasse à le devenir. » Dans les élans de son jeune cœur, elle pleurait de ne pas être née Spartiate ou Romaine. Mais bientôt les idées religieuses la dominèrent; elle supplia sa mère de la mettre au couvent, et fit son entrée chez les dames de la Congrégation, faubourg Saint-Marcel. La gravité de sa petite personne, l'air posé dont elle avait contracté l'habitude, sa manière de s'énoncer douce et correcte, la firent distinguer au milieu d'un essaim de jeunes filles étourdies et folâtres. Elle avoua qu'elle fut captivée par la religion catholique. Un commerce de lettres avec une de ses compagnes, rentrée au sein de sa famille, fut l'origine de son goût pour écrire, et l'une des causes qui, par l'habitude, en augmenta chez elle la facilité. De retour chez sa mère, elle reprit ses premiers exercices, fit des extraits de ses lectures, étudia les principes de physique et de mathématiques. Elle avait rapporté du couvent, des dispositions tendres et recueillies. Les ouvrages de controverse de Bossuet la mirent sur la voie de raisonner sa croyance; ce fut son premier pas. Il y avait loin de là au scepticisme où elle devait arriver quelques années plus tard, après avoir été successivement cartésienne, janséniste, stoïcienne et déiste. Sa sensibilité, concentrée jusqu'alors, fut mise à la plus rude épreuve: elle eut en songe le pressentiment de la mort de sa

erte qu'elle eut i dé-
 et qui fut le cor se p ien-
 ait jamais éprouv
 rendit à la vie qu'avec peine:
 six mois de déchirements, la
 le la *Nouvelle Héloïse* vint
 version à sa douleur; elle avait
 ingt-un ans. Se chargeant de
 détails du ménage, de son
 elle partagea son temps entre
 domestiques, la lecture, et
 ts sur la philosophie. Elle lut
 eurs chrétiens, critiqua Bour-
 et fit elle-même un prône. Elle
 ussi une question proposée
 adémie de Besançon. Dans
 nce publique de l'académie
 e, alors rendez-vous de la
 mpagnie, elle fut frappée de
 contrastes que nos mœurs et
 es ne pouvaient manquer de
 e. Une liaison, fondée sur
 , prépara son mariage avec
 de la Platière, qui, d'abord,
 un refus de la part du gra-
 blipon. Tandis qu'il faisait
 age en Italie, elle se reti-
 couvent, et sépara bientôt
 trêts de ceux de son père,
 dissipation détruisait la for-
 oland, de retour, s'enflamma
 eau, et, redoublant ses ins-
 l'emporta sur plusieurs ri-
 nalgré une grande dispropor-
 ge. « Je devins, dit-elle, la
 e d'un véritable homme de
 qui m'aima toujours da-
 ge à mesure qu'il me connut
 t: mais je sentis qu'il mau-
 de parité entre nous; que
 ndant d'un caractère domina-
 joint à celui de vingt années
 us que moi, rendait de trop
 de ces deux supériorités. Si
 vivions dans la solitude, j'a-
 des heures quelquefois péni-
 passer; si nous allions dans

» le monde, j'y étais aimée de gens
 » dont je m'apercevais que quel-
 » ques-uns pourraient me toucher.
 » Je me plongeai dans le travail
 » de mon mari : entre autres qui
 » eut son inconvénient ; « je l'ha-
 » bituai à ne savoir se passer de moi
 » pour rien au monde, ni dans un
 » seul instant. » La première année
 s'écoula tout entière à Paris, où
 Roland mettait au net ses manuscrits
 et faisait imprimer la description de
 quelques arts. Il fit de sa femme son
 copiste et son correcteur d'épreuves,
 tâche qu'elle remplit exactement,
 quoique peu conciliable avec un es-
 prit aussi exercé que le sien. Un
 cours d'histoire naturelle et de bo-
 tanique fut une laborieuse récréa-
 tion de ses occupations obligées de
 secrétaire et de ménagère; car la
 santé de Roland ne s'accommodait pas
 de toutes les cuisines : sa femme pre-
 nait soin de lui préparer elle-même
 les aliments qui lui convenaient.
 Amiens étant devenu leur résidence,
 elle y passa quatre années, y de-
 vint mère et nourrice sans quit-
 ter le cabinet, si ce n'est pour des
 promenades hors de la ville, où elle
 fit un herbier des plantes de la Pi-
 cardie. On a vu, dans l'article pré-
 cédent, qu'elle obtint, en 1784, la
 translation de son mari dans la gé-
 néralité de Lyon, où elle le suivit.
 Elle avait déjà fait avec lui un voyage
 en Angleterre; en 1787, elle en fit
 un en Suisse. Passant par Genève,
 elle fut scandalisée de ne pas y trou-
 ver la statue de J. - J. Rousseau.
 Ce fut à Lyon que la révolution
 vint la surprendre et l'enflammer.
 Elle et son mari l'embrassèrent avec
 la même ardeur; ils participèrent
 d'abord à la rédaction du *Courrier de*
Lyon, dans des articles en faveur
 du nouvel ordre de choses. M^{me}. Ro-

land y. donna la description de la fédération lyonnaise du 30 mai 1790, et en rendit les détails avec tant d'énergie et de talent que ce numéro fut vendu à plus de 60 mille exemplaires. Son *incognito* la faisait jouir mieux encore du triomphe de sa plume. Croyant voir, dans la révolution, l'application des principes dont elle s'était nourrie; elle suivait, avec la plus extrême attention, la marche des travaux de l'assemblée nationale: elle étudiait, avec un intérêt difficile à décrire, le caractère et les talents des députés les plus remarquables. Ayant accompagné Roland à Paris, en 1791, elle courut aux séances de l'assemblée, et à celle des Jacobins, où elle le fit initier. Quatre fois la semaine, Brissot, Péthion, Buzot et d'autres députés, liés par la conformité des doctrines, venaient passer la soirée chez elle en petit comité. Lors de la fuite du roi et de son arrestation à Varennes, M^{me}. Roland se mit à la tête d'un projet de journal intitulé le *Républicain*, et qui n'eut que deux numéros, les tentatives pour établir une république ayant alors échoué. Elle suivait, avec le plus vif intérêt, les séances des Jacobins, quand on y agita la question de la déchéance de Louis XVI, se montrant républicaine ardente et s'emparant de toutes les facultés de son mari pour le diriger à son gré. La place d'inspecteur ayant été supprimée à Lyon, elle le ramena dans Paris, et renoua ses liaisons révolutionnaires avec plus d'activité. Nul doute que le charme qu'exerça son esprit sur les meneurs de la révolution, n'ait contribué à faire comprendre Roland dans la formation du ministère jacobin, que la cour, pour sortir d'embarras, s'imposa

elle-même. Ce fut alors que M^{me}. Roland acquit la conviction de sa supériorité: rouve l'avou dans ses Mémoires où, après avoir dit combien elle avait été frappée de la médiocrité des hommes en place, elle ajoute: « C'est de cette époque » que j'ai pris de l'assurance: jusque- » là j'étais modeste comme une pensionnaire de couvent; je supposais » toujours que les gens plus décidés » que moi, étaient aussi plus habiles. » S'efforçant d'accélérer le mouvement de la révolution et la chute du trône, elle traça, d'un seul trait, la lettre fameuse que Roland fit remettre à Louis XVI, à l'occasion du décret contre les prêtres: cette lettre, où le ministre d'un roi affectait de parler le langage d'un républicain et d'un factieux, valut à Roland sa première disgrâce. Dans l'intervalle du 10 août, M^{me}. Roland se lia encore davantage avec les coryphées du parti républicain, entre autres avec Barbaroux, qui lui révéla le plan des fédérés: ce plan tendait à renverser la cour, et à nommer une Convention qui donnerait la république. Le trône abattu, et son mari rappelé au ministère, le rôle qu'elle joua fut plus considérable, mais plus obscur. Son parti, qui voulait gouverner, se trouva bientôt aux prises avec les désorganiseurs et les brigands de Paris. Le saisissement d'honneur qu'elle éprouva aux journées des 2 et 3 septembre (1792), porta Roland à dénoncer à l'assemblée les fauteurs des massacres des prisons. C'en fut assez pour le dépopulariser et pour signaler sa femme comme gouvernant le ministère de l'intérieur. Lorsque Roland, élu député de la Somme à la Convention, fut prié de ne point abandonner le portefeuille, Danton, l'un des chefs de

aire, s'écria : « Si l'on invitation à Monsieur, il ssi faire une à Madame. s toutes les vertus du mais nous avons besoin qui voient autrement urs femmes. » M^{me} Rolait pas précisément de s elle recevait à dîner, semaine, les députés et de son parti. Ces diteurs populaires les trafestins somptueux, où, ée, elle corrompait tous aient le malheur de s'y ndée à la barre, le 7 our répondre à une déalomnieuse, elle força, s de son éloquence, ses aire et à l'admirer. On es honneurs de la séance : son dernier triomphe. ourage fut mis aux plus es ; chaque jour voyait ouveau danger, chaque tre la dernière de sa vie. plus sinistres lui arriites parts ; on la pressait hors de l'hôtel du minis- tout ce qui sentait le dé- était éloigné de son ca- vaincue enfin de la fai- arti modéré, elle porta ésigner le portefeuille, etraite pût désarmer ses and, au 31 mai, le dé- tation fut rendu contre le son parti, elle crut la ue, et favorisa la fuite Elle aurait pu le suivre ; sta : « Le soin de me à l'injustice, dit-elle, plus que de la subir. » ection de Beaurepaire la protection : elle fut jetée bords de l'Abbaye, le 1^{er}. et peu de temps après

transférée à Sainte-Pélagie. Voyons la aux prises avec le malheur : quelle dignité elle porta dans sa prison ! Ses amis formèrent un plan pour son évasion : « Non, dit-elle, je réveillerais la fureur des ennemis de mon mari ; je resterais ici, telle est ma résolution ; » et il ne fut pas possible de l'en faire changer. Elle prit, dans sa prison, une véritable passion pour Tacite : « Je ne puis, disait-elle, dormir sans avoir lu quelques morceaux de lui ; il me semble que nous voyons de même. » Elle ne se méprenait point sur la nature du gouvernement d'alors. « C'est, dit-elle, une espèce de monstre, dont l'action et les formes sont également révoltantes : il détruit tout ce qu'il touche, et se dévore lui-même ! » Malheureusement elle avait contribué à l'élever sur les débris du trône. N'apercevant que dans les efforts de ses amis qui cherchaient à soulever les provinces, l'espoir d'un meilleur avenir, ses regards se tournaient vers le Calvados. Le député des Bouches-du-Rhône Duperret, resté à la Convention, était son intermédiaire : il recevait pour elle des lettres de Barbaroux et de Buzot, alors à Caen, et par elle des remerciements et des vœux en faveur de proscrits. Mais Duperret fut arrêté, et ses papiers saisis : sur la correspondance de ce député : on fonda une accusation contre madame Roland. Le 1^{er}. octobre, jour de l'exécution de Brissot et des députés de la Gironde, elle fut transférée à la Conciergerie, placée dans un lien infect, et couchée sans draps sur un lit qu'un prisonnier voulut bien lui céder. Elle s'était procuré de l'opium pour rester maîtresse de son sort, et tromper ses tyrans ; mais elle n'en fit point usage.

ge. L'idée que son supplice pourrait encore être utile à sa patrie, suffit pour lui inspirer le courage d'en supporter les apprêts. Le jour où elle fut mandée à l'interrogatoire, on la vit passer avec son assurance ordinaire ; et, quand elle revint, ses yeux étaient humides de larmes. On l'avait traitée avec une telle dureté, jusqu'à lui faire des questions outrageantes pour son honneur, qu'elle n'avait pu y tenir. Son avocat (M. Chauveau-Lagarde) vint pour se concerter avec elle. M^{me}. Roland l'écoute d'un air tranquille, discute de sang-froid les moyens proposés pour sa défense, puis toute émue, tire de son doigt un anneau, et le présente à son avocat, en lui disant : « Ne venez pas demain au tribunal, » ce serait vous perdre sans me sauver ; acceptez ce seul gage que ma reconnaissance puisse vous offrir.... » Demain je n'existerai plus ! » Elle parut devant le tribunal habillée en blanc et avec soin ; ses longs cheveux noirs tombaient jusqu'à sa ceinture. Après sa condamnation, elle passa dans le guichet, avec une vitesse qui tenait de la joie, indiquant, par un signe démonstratif, qu'elle était condamnée à mort. Placée sur la fatale charrette, avec Lamarche, directeur de la fabrication des assignats, qui allait partager son sort, mais dont le courage n'égalait pas le sien, elle parvint à lui en inspirer, avec une gaieté si douce et si vraie, qu'elle fit naître le rire sur ses lèvres. Arrivée sur la place où était dressé l'échafaud, elle s'inclina devant la statue de la Liberté, et prononça ces paroles : *O Liberté, que de crimes on commet en ton nom !* Conservant son air calme et la sérénité de ses traits sur l'échafaud même, elle fut décapitée le 8 novembre 1793, à l'âge d'en-

viron quarante ans. En mourant n'eut qu'un regret : ce fut de ne voir transmettre les sentiments vœux et extraordinaires qu'elle nait d'éprouver, dans sa route, puis la Conciergerie jusqu'à la de la Révolution ; en vain demanda-t-elle du papier et une plume ; lui fut refusé : elle eût écrit au de l'échafaud, comme dans son binet, sans préoccupation, et une raison tranquille. Voici le trait qu'a laissé de cette femme extraordinaire un écrivain (Riouffe) partagea sa captivité. « M^{me}. Ro » avait l'âme républicaine dans » corps pétri de grâces, et faç » par une certaine politesse de » Dans sa prison, elle parlait » vent à la grille, avec la liber » le courage d'un grand homme » langage républicain, sortant d » bouche d'une jolie Française, » on préparait l'échafaud, était » miracle de la révolution. Les » tenus étaient tous attentifs aut » d'elle, dans une espèce d'adm » tion et de stupeur. Sa conversa » était sérieuse sans être froide ; » s'exprimait avec une pureté, » nombre et une prosodie qui » salent de son langage une espè » musique, dont l'oreille n'étai » mais rassasiée : quand elle pa » de ses amis, elle ne leur reproch » que de n'avoir pas pris des m » res assez fortes. Quelquefois a » son sexe reprenait le dessus, et » voyait qu'elle avait pleuré au » venir de sa fille, et de son épo » ce mélange d'amoindrissement » rel et de force la rendait plus » intéressante. » Elle avait dit son époux ne lui survivrait ! En effet, rien de plus tendre que union, que n'avait jamais troublé plus léger nuage. L'ordre, l'éco

voyance, dirigeaient ses études. Tout aussi ferme incipies que son mari, elle eut cette sorte de pénétration sur son sexe, et dont les gens ne défier davantage. « Sans elle, Roland n'eût pas été un administrateur ; avec elle, il produisit plus de sensation, et je mettais dans ses écrits une force et de douceur, et de la raison et de charbonnement, qui n'appartient qu'à une femme sensée d'une tête saine. » Qu'elle n'ait ambitionné un rôle politique, et d'inscriptions destinées de la France ; juger par ces mots sortis de sa plume : « Je ne vois, dans le rôle qui me convienne de la Providence. » Cette vanité, ou plutôt cet exil, joint à sa fausse philosophie son exaltation républicaine sa perte : mais sans ces passions, elle n'eût été libre ; elle le sentait : « Et si, s'écrie-t-elle, j'aurais existé dans la génération ! » Ces différents traits elle les peignit. Il nous ressemblait comme écrivain. Dans ses premières années de sa vie, non pas parcouru, mais la plus profonde des principaux auteurs, anciens ; elle avait fait des traductions, et s'était approprié de nos plus fameux. Son esprit, exercé sur les modèles, était devenu d'une fécondité si grande qu'elle avançait toujours sa plume. Elle écrivait facilement avec grâce en anglais, en italien. Elle possédait

quelques sciences exactes, et avait porté très-loin ses connaissances en botanique. Ses voyages avaient étendu son instruction et son expérience. A dix-huit ans, elle pensait avec maturité et profondeur ; et déjà même elle avait l'habitude d'écrire. On ne dira pas que la vanité conduisait alors sa plume ; car jamais un seul de ses écrits n'a été livré à l'impression de son vivant. Elle avait un éloignement absolu pour toutes les prétentions au bel-esprit, visant plutôt à être une femme forte. Nous ne parlons point ici de sa participation aux travaux de son mari. Si elle lui prêtait sa plume, c'est, comme elle l'observe dans ses Mémoires, qu'elle travaillait avec lui comme elle y mangeait, et que l'un lui semblait aussi naturel que l'autre. Elle n'a réellement écrit pour être imprimés, que ses Mémoires, qu'elle composa dans sa prison. Elle les rédigea dans l'espace de deux mois, au milieu des chagrins, des inquiétudes de toute espèce ; et pourtant le manuscrit renfermait à peine quelques ratures. On y trouve parfois des détails superflus, quelques négligences de rédaction ; mais leur mérite n'en est pas moins généralement apprécié. Son style est énergique ; sa diction, toujours attachante, est pleine de chaleur, lorsqu'elle peint les événements ou les passions dont elle fut le témoin, et qui l'entraînèrent à sa perte. Les portraits qu'elle trace des révolutionnaires de son temps, sont d'un coloris vif et d'un effet pittoresque : elle peint souvent d'un seul trait. On y voit qu'elle avait un penchant à la satire ; il lui attira de nombreux ennemis. Son talent se serait élevé facilement jusqu'à l'histoire. Elle en avait le sentiment ; et quelques jours avant d'être traînée au supplice, il lui échappa de dire

que s'il lui eût été donné de vivre, elle n'aurait plus eu qu'une tentation, celle d'écrire les annales de son siècle, et d'être la Macaulay de son pays. Outre ses *Mémoires*, nous avons d'elle son *Voyage à Souci*, qui renferme des détails gracieux et légers, et la relation de ses deux *Voyages en Angleterre et en Suisse*, qui présente un bien plus grand intérêt. Ses Opuscules ont été recueillis sous le titre d' *Œuvres de loisir et Réflexions diverses*. Elles traitent de la mélancolie de l'âme, de la morale, de la religion, de l'amitié, de l'amour, de la vieillesse, de la retraite, de Socrate, etc.; on y trouve aussi un chapitre intitulé : *De la liberté*. Elles n'ont pas le mérite de ses autres productions; mais on y trouve toujours la même teinte de philosophie et les mêmes traits de sagacité. Le tout a été réuni en trois volumes in-8°, et publié, en 1800, par M. Champagneux, son ami. Ses *Mémoires* avaient déjà été publiés, par M. Bosc, sous le titre d' *Appel à l'impartiale postérité* (1795, in 8°.) Ils ont eu, depuis, deux autres éditions, notamment celle qui fait partie de la Collection des *Mémoires de la révolution française*. B—P.

ROLANDER (DANIEL), naturaliste suédois, né dans la province de Smoland, fut, à l'université d'Upsal, élève de Linné, et se chargea de l'éducation du fils de ce naturaliste célèbre. Il rédigea, pendant son séjour dans cette ville, plusieurs Dissertations de zoologie, qui ont été insérées dans les volumes des *Mémoires de l'académie des sciences de Suède*, depuis 1750 jusqu'à 1755 : les sujets dont il s'y occupe, sont, *Carabus crepitans*, *Vespa cribraria*, *Hemerobius pulsatorius*, *Phalæna pyralis pinguinalis*. Linné en-

gageait ses disciples à se dans les diverses parties afin d'y faire des découvertes naturelles. Dans cette il persuada Rolander, qui d'ailleurs aucune ressource d'accompagner à Surinam nel Dahlberg, qui possédait dans cette colonie lequel Linné était en corré. Rolander s'embarqua rinam, au mois d'octobre il y arriva en juin 1755. mença aussitôt ses observations de zoologie et de botanique, à la baie de Paramaribo, et sur les rivières qui débouchent dans le Surinam. Une révolte des nègres empêcha de pénétrer dans l'intérieur du pays. Après avoir hiverné dans l'île Saint-Eustache, vint à Stockholm, en octobre, avec une santé fort délabrée par le climat et d'un mauvais état, rapportant un journal d'observations, et un herbier remarquable. Cependant, à l'examen de son Mémoire sur les plantes du genre du *Doliocarpus* de l'académie des sciences (année 1756), il n'en put conclure rien et ne voulut rien comme son ancien maître. Ce jeune élève dont Linné eut sérieusement à se plaindre; et c'est ainsi que lui fit le moins d'honneur Rolander ayant passé en Danemark et ayant vendu son herbier et son manuscrit de son voyage à Copenhague. et Kratzenstein, revint en Suède, et mourut dans sa patrie. Linné termina sa vie dans la plus grande indigence. Le professeur naturel Rottbøll tira, de la collection de Rolander, des renseignements intéressants, dont il

ans plusieurs de ses ouvrages, *Descriptionum et iconum et pro maximâ parte antas illustrantium*, L. 1, gne, 1773, in-fol., où il décrit des cypéroides de Surinam; *variationes ad genera quæ ora exoticarum plantarum* es de la société de médecine-copenhague, tom. 11), et dans *riptiones rariorum plantarum non materia medicæ atque cæ à terrâ Surinamensi tum*, Copenhague, 1776, ouvrage entièrement extrait des variations de Rolander. Le navahl, qui avait acquis les manuscrits de Rottboell, se proposait de publier les principales observations zoologiques de Rolander: mais toutes ses collections furent achetées par le gouvernement. Le manuscrit de Rolander passe-elles-ci au jardin de botanique-copenhague; il forme 2 volumes, sous le titre de *Diariuminamense*. Les observations d'un voyageur s'étendent sur ces branches d'histoire naturelle: il est le premier qui ait servi divers phénomènes de la Torride. Le professeur Hornemann a donné quelques traits de cette relation dans le sur Rolander, insérée au tome de la société Scandinave, 311, cahier 2. Cette Notice, par M. Bruun Neergaard, a été réduite en abrégé, dans le des *Nouvelles Annales des sciences*. D—c.

ROLANDINO, historien latin, Padoue, en 1200, et y mourut le 27 février 1276. Il avait fait ses études à Bologne, qui, à cette époque, était regardée comme la ville la plus saine de l'Italie. Il quitta les

bancs de l'école, pour aller occuper une chaire de rhétorique dans sa ville natale, où il exerçait en même temps la profession de notaire, qu'il tenait de son père. C'est à lui aussi qu'il dut la première idée et les premiers matériaux d'un ouvrage qui a valu à son nom d'être inscrit dans les fastes de la littérature italienne. Il l'a enrichie d'une Histoire intitulée: *De factis in Marchia Tavisana*, qui embrasse cette funeste période dans laquelle les Ezzelins remplirent cette province de tourments et de victimes. L'auteur a pris la précaution de marquer son nom en acrostiche dans les pages de ce volume. En joignant ensemble les premières syllabes de chacun des douze livres dans lesquels cette histoire est partagée, on y trouve ces mots: *Chronica Rolandini facta Padua* (1). C'est l'auteur lui-même qui en donne la clef à la fin de son ouvrage. Ces combinaisons prouvent à présent plus de patience que d'esprit; autrefois on y voyait le contraire. Vossius, qui fait un éloge outré de cette chronique (*De Hist. latinis*, liv. III, chap. 8), est forcé d'avouer que le style en est vicieux: c'est aussi le défaut de ce temps, où la langue latine, tombée en décrépitude, se défendait faiblement contre les empiètements de la langue vulgaire. L'Histoire de Rolandino contient un aperçu général des familles puissantes de la Marche Trévisane, et de précieux renseignements sur les Ezzelins, les marquis d'Este, et les Campo-Sampieri. On y trouve le récit des événements qui s'y sont passés depuis l'année 1118 jusqu'à 1260. Cette Histoire, publiée pour la première fois à Ve-

(1) Nous lisons *facta* et non *ditta*, en adoptant la variante de M. Latini. Voyez *Reverentia script.*, tom. VIII, pag. 155.

nise, en 1636, par Félix Osio, dans un recueil de chroniques qu'il avait rassemblées, a été reproduite par Muratori, dans le tome VIII de sa grande collection des *Script. rerum Italicarum*, après avoir été collationnée sur des manuscrits très-estimés. On a prétendu que Faustus de Longiano l'avait exploitée en plagiaire pour en composer une *Vita e Gesta di Ezzelino III de Roman*, qu'il publia en 1543 (2), sous le nom de Pierre Gerardo, qu'on croyait supposé. C'est Vossius (*Art. Gerardus* de l'ouvrage qu'on a cité plus haut), qui, le premier, a débité cette erreur, accréditée ensuite par Muratori, qui l'a répétée sans examen. Fontanini n'en juge pas mieux que les autres : mais Apostolo Zeno, dans ses notes à la *Biblioteca Italiana* de ce dernier (tome II, pag. 253), décharge Faustus du poids de cette accusation ; il assure avoir compulsé lui-même le texte de cette Vie d'Ezzelin, qu'on voyait à la bibliothèque de Marco Foscarini, à Venise, dans un manuscrit in-fol., d'une date antérieure à la première édition de Faustus. Comme il n'est pas possible de nier que l'auteur de ce dernier ouvrage n'ait pas, à peu d'exception près, copié servilement la Chronique de Rolandino, on doit en conclure que le plagiat existe, mais qu'il appartient entièrement à Gerardo, et non pas à Faustus, comme on l'avait soupçonné. Tout ce qu'on peut reprocher à ce dernier, c'est d'avoir ignoré l'existence de l'original ; mais il suffit de faire un simple rapprochement des époques auxquelles les deux ouvrages ont paru, pour l'absoudre également de cette nouvelle inculpa-

tion. Un certain François Grossi de Vicence, nous a donné aussi une *Istoria di Ezzelino III de Roman*, qu'il prétendit avoir rédigée d'après plusieurs histoires anciennes : cependant cette prétendue rédaction n'est autre chose que la copie de l'ouvrage de Gerardo, qu'il a suivi mot pour mot, sans se donner la peine de le nommer. Nous en avons sous les yeux une édition imprimée à Venise, en 1622, chez les Imberti, in-8°. Il est possible qu'il en existe une plus ancienne : ce qui nous porte à le croire, c'est la dédicace placée en tête de l'ouvrage, qui est datée de Vicence, 1610. A—G—s.

ROLDAN (PIERRE), sculpteur né à Séville, en 1624, fut un des plus célèbres artistes de son époque ; et Palomino en fait de grands éloges. Il voyagea en Italie, et résida longtemps à Rome, où il obtint plusieurs prix à l'académie de Saint-Eusèbe. Il revint en Espagne, et fit un grand nombre d'ouvrages à Séville et à Madrid. Dans la première de ces villes, on compte plus de trente de ses statues. On en voit quatre à la façade de la Conception, et une autre sur le maître-autel, qui représente *Saint Jacques*. La chapelle, dite des *Bis-caïens*, et la *Descente de Croix* qu'on y admire, dans l'église de Mont-Sion, passent pour deux de ses meilleurs ouvrages. On regarde, néanmoins, comme ses chefs-d'œuvre, l'*Inhumation de J.-C.* (ou *Jésus-Christ qui va être déposé dans le tombeau*), qu'accompagnent *Saint Rochet* et *Saint George*, groupe que l'on voit dans l'église de la Charité ; et son *Christ crucifié*, de grandeur naturelle, dans l'église de Saint-Bernard. Les connaisseurs placent cet ouvrage au même rang que le fameux *Crucifix*

(2) Il en existe deux réimpressions faites à Venise en 1544 et 1552, in-8°.

yait à Rome, dans la ba-
saint-Paul, temple magni-
été dernièrement con-
s flammes. Roldan mou-
le en 1700. — Sa fille,
LDAN, née dans la mê-
n février 1654, se dis-
le même art : elle fut
père, l'aidant dans plusieurs
ages, en hérita le goût et
mme elle l'a prouvé, en-
par un groupe qui exis-
glise de Saint-Bernard,
t qui représente la *Foi*,
côtés *saint Michel*, *saint*
saint Thomas et *saint*
igéliste ; et une statue de
plorée à la vue de son
s. Louise acquit une si-
tation, que Philippe IV
Madrid, et lui assigna une
: 600 ducats. L'Escorial
le plusieurs de ses ouvra-
nourrut à Madrid, en dé-
04.

B—s.

INCK (WERNER), auteur
gé d'histoire universelle,
1425 : il est quelquefois
Laerius ou *Larensis*,
l'était né à Laer, dans
Munster, en Westpha-
point de renseignements
ille, ni sur son éducation ;
it qu'en 1447, âgé de 22
t chartreux à Cologne, et
sa le reste de sa vie, dans
ère de cet ordre qui por-
n de Sainte-Barbe. Vers
avait acquis déjà quelque
par ses écrits. Il en com-
grand nombre jusqu'en
1495, époque où il fut
ms sa cellule, par Tri-
ous rapportons ces deux
ce que Trithème donne la
dans le *Traité : De scrip-*
clesiasticis, et la deuxiè-

me, dans le livre : *De viris Germa-*
nia illustribus, en appliquant à l'u-
ne le nombre XII, et à l'autre le
nombre XIII d'indiction. Le second
de ces récits nous paraît mériter
plus de confiance, comme beaucoup
plus détaillé. Il y est dit que Role-
winck avait alors soixante-dix ans,
et qu'il était chartreux depuis qua-
rante-huit ; circonstances qui s'ac-
cordent mieux avec la date de 1495
qu'avec 1494. Rolewinck ayant, dans
cet entretien, indiqué tous les ou-
vrages dont il était l'auteur, Trithè-
me en a recueilli les titres, que nous
transcrivons bientôt. Le chartreux
vécut sept ans encore après cette
époque, étant mort en 1502, et non
en 1492, comme le disent plusieurs
Dictionnaires historiques. On vient
de voir qu'il vivait en 1495 ; et la
date de sa mort, 1502, est donnée
par Morozzo, dans le *Théâtre chrono-*
logique de l'ordre des Chartreux.
Voilà tout ce qu'on raconte de sa
vie : du moins on n'ajoute à ce
petit nombre de faits que des éloges
de sa piété, de sa science, et
de la persévérante assiduité de ses
travaux littéraires. La liste de ses
écrits n'est pas très-facile à former,
d'abord parce qu'elle n'est point uni-
forme, dans les deux Notices de Tri-
thème, ensuite parce que quelques
autres chartreux du nom de Wer-
ner, ont aussi composé des livres.
L'un d'eux a laissé un *Traité de*
l'Eucharistie, imprimé à Cologne,
en 1535. Un autre est l'auteur des
Enucleamenta Biblica, publiés, en
1518, à Paris : on conjecture qu'il
composait ce livre vers l'an 1400,
et qu'il avait été victorin avant de se
faire chartreux. Nous croyons donc
qu'il convient de retrancher, de la
liste des ouvrages de Rolewinck, des
Commentaires sur la Bible et un *Trai-*

té *De venerabili sacramento Eucharistiæ*, qui lui sont attribués par plusieurs bibliographes, et dont Trithème ne fait pas mention. Trithème n'a pas non plus connaissance des légendes de saint Gervais et de saint Jacques, qu'on dit écrites par Rolewinck : mais, ces articles écartés, il en reste encore environ trente, qui sont expressément indiqués dans le livre, *De viris illustribus Germaniæ*. Si le Traité *De scriptoribus ecclesiasticis*, réduit ce catalogue à huit articles, c'est en ajoutant, *Et alia complura*, et en certifiant que Trithème a vu, dans la cellule du chartreux, un très-grand nombre d'opuscules, dont il a oublié les titres. Comment se souvient-il parfaitement de tous ces titres, lorsqu'il rédige les Notices des Allemands illustres ? Faut-il, pour expliquer cette contradiction, au moins apparente, supposer qu'il a fait deux visites à Rolewinck, ou que de nouveaux renseignements lui ont retracé des souvenirs qui s'étaient presque effacés ? Quoi qu'il en soit, plusieurs de ces productions du chartreux de Cologne sont inédites ; et même il n'est pas sûr qu'elles se soient conservées en manuscrit. Fabricius indique comme non publiés, des Traités ascétiques pour les évêques, les chanoines et les prêtres séculiers ; un Traité de la vraie noblesse et de son origine ; les livres intitulés : *De Hospitalariis* ; *De valore Missarum* ; *De Kalendario et Martyrologio* ; *De excellentiâ Alberti magni* ; une Vie de saint Paul, en sept livres, outre quatorze sur la doctrine de cet apôtre, et une multitude de Lettres, dont plusieurs étaient adressées à Trithème : *Infinitas penè epistolas*, dit celui-ci, *tam ad me quàm ad alios*. Nous remarquons, dans la liste générale des

OEuvres de Rolewinck, bien d'autres articles, dont il n'existe non plus, à notre connaissance, aucune édition. Tels sont ses Traités des Saints Desirs, des Passions, des Contrats, des Heures canoniques, de la Contemplation, des Vertus religieuses, de la Direction des novices, de la Fraternité, de la Correction fraternelle, et ceux encore qui ont pour titres : *Si (an) Christus in cruce pro omnibus oraverit ?* — *De regimine principum*, ou *De optimo genere gubernandi rempublicam* ; — *De regimine rusticorum* ; — *De dignitate et potestate sacerdotum* ; — *De securitate licentiæ prælatorum*, et une Épître à un abbé qu'on avait forcé de prendre un évêché. Enfin, de tous les Sermons de Rolewinck, et le nombre en était considérable, selon Trithème, qui les divise en synodaux, capitulaires et populaires, un seul a été imprimé ; c'est un Panégyrique de saint Benoît : *Sermo longus de S. Benedicto, dudum impressus*, dit Trithème ; et cependant nous n'en retrouvons, dans aucun catalogue, l'indication bibliographique. Au reste, les titres que nous venons de recueillir, offrent le tableau des occupations littéraires qui ont rempli la vie et charmé la solitude de ce chartreux. Ils justifient les hommages rendus, par ses contemporains, à ses études laborieuses. Quatre seulement de ses ouvrages subsistent dans nos bibliothèques, où, à vrai dire, ils ne sont pas souvent abordés : I. *Paradisus conscientiæ*, in-fol., Cologne, Ther-Hoernen, 1475. L'auteur n'est indiqué que par sa qualité de chartreux ; mais le témoignage de Trithème suffit pour y attacher le nom de Werner Rolewinck. II. *Questiones theologicæ duodecim*. Cet article, qui se réunit au précédent,

est sort des mêmes presses, en 1475, et non 1457, fausse date, que Mansi a maintenue, dans la Bibliothèque latine du moyen âge, de Fabricius. III. *De laude Westphaliae, sive de moribus et situ antiquorum Saxonum libri III*. La première édition est in-4°. et sans date; elle a été publiée, avant 1500, par l'auteur même, et probablement à Cologne, où parut la seconde, en 1514, par les soins d'Ortwinus Gratius ou Graes (V. GRATIUS, XVIII, 338). Cet ouvrage a été réimprimé à Cologne, en 1602 et en 1639, in-8°.; et Leibnitz l'a fait entrer, en 1710, dans le tome III de la Collection des *Scriptores Brunswicensia illustrantes*. A cette occasion, Leibnitz a donné une Notice des travaux de Rolewinck; et il a relevé une erreur de Gér. J. Vossius, qui avait cru qu'il s'agissait des Grisons, au lieu des Saxons, dans ce Traité historique sur la Westphalie. IV. *Fasciculus temporum*. C'est le plus fameux des livres de Rolewinck: les éditions en sont très-nombreuses. La première est celle de Cologne, chez Ther - Hoernen, en 1474; cependant il en parut une seconde, vers la même année, chez un autre imprimeur de cette ville; et Laitre la donne pour originale. On en compte plus de vingt-cinq autres, antérieures à l'an 1501. David Clément, qui en a décrit plusieurs

Bibl. cur., VIII, 250 - 260), est loin de les avoir connues toutes. L'une des plus rares est celle de Séville, en 1480. Elles sont toutes in-fol. Le texte latin de ce livre n'a été imprimé en France qu'au seizième siècle; mais Jean Petit en a donné trois éditions in-4°, en 1512, 1518 et 1519. Pistorius a inséré le *Fasciculus temporum* dans sa Collection

des historiens d'Allemagne, qui, publiée, pour la première fois, en 1583, a reparu en 1613, et par les soins de Struve, en 1726. Nous ne croyons pas que, depuis cette dernière date, on ait réimprimé l'ouvrage de Rolewinck. Il a été traduit en flamand, Utrecht, 1480, in-fol.; en allemand, Bâle, 1480, et Augsbourg, 1524, même format, et en français, par Pierre Farget, dont la version est intitulée: le *Fardelet des temps*. On cite ordinairement comme première édition de ce *Fasciculus* français, celle de Lyon, 1490, ou celle de Genève, 1495; mais il en existe une plus ancienne, dont un exemplaire se trouve à la bibliothèque de Sainte-Geneviève: elle est de Lyon, et datée de 1483, *l'an 22 du règne de Loys XI*; jusqu'ici elle n'a été indiquée nulle part. La même Traduction s'est reproduite à Paris, toujours in fol., en 1505 et 1513, sous le titre de *Fleurs des temps passés*: mais, depuis 1532, on a cessé, presque partout, d'étudier l'histoire universelle dans l'ouvrage de Rolewinck. Sa Chronique a été remplacée par celle de Jean Carion ou de Mélancthon; V. CARION, VII, 138, 139, et par celle de Sleidan. Il ne s'ensuit pas que le *Fasciculus temporum* ne mérite aujourd'hui aucune attention: car il faut songer que, de 1474 à 1532, il a servi de manuel historique à une multitude de lecteurs. Peu de livres élémentaires ont obtenu autant de vogue; et il n'en est point qui puisse mieux nous apprendre quel était, durant ces cinquante-huit ans, l'état des connaissances ou des notions d'histoire et de chronologie, en Allemagne, dans les Pays-Bas et en France. Les progrès de cette étude n'étaient assurément pas consi-

dérables. Rolewinck avait pris pour modèle Marianus Scotus ; et il n'était ni plus savant ni moins crédule que ce chroniqueur du onzième siècle. La partie antérieure à l'ère vulgaire est comprise en cinquante pages , et n'est guère puisée que dans les chronographes ecclésiastiques , même dans le seul Marianus , sans recours aux historiens de l'antiquité. A l'égard des âges suivants , Rolewinck abrège les chroniques et les légendes , et en extrait de préférence les faits qui sont le moins attestés. C'est ainsi que , sous l'année 1084 , il ne manque pas de rapporter l'apparition miraculeuse d'un chanoine de Paris , mort depuis quelque temps , et d'assurer que ce prodige , *horribile miraculum* , fut l'occasion de plusieurs conversions (Voyez BRUNO , VI , 125). Toutefois , à partir de l'an 1200 , les principaux faits de l'histoire Germanique sont assez bien retracés , dans le *Fasciculus* , qui , relativement à cette matière , ne serait pas toujours inutile à consulter. L'auteur s'était d'abord arrêté à l'année 1471. Il a , depuis , ajouté à son livre quelques pages , qui l'ont fait aboutir à 1484. Mais Casimir Oudin se trompe , lorsqu'il cite , en preuve de la première de ces additions , le volume imprimé à Lubeck , en 1475 , sous le titre de *Chronicon chronicorum* , ou *Rudimentum novitiorum* , en confondant cet ouvrage avec le *Fasciculus* , qui en est tout-à-fait distinct , et qui a bien moins d'étendue. (Voyez BROCARD , V , 1). L'Abrégé historique de Rolewinck a été continué , de 1484 à 1514 , par Jean Linturius , et n'en est pas devenu plus précieux. Vossius dit que Linturius était curé de Hoff , dans la Basse-Autriche , et qu'on s'en aperçoit au soin particu-

lier qu'il prend de rassembler tous les détails relatifs à ce pays , durant les trente années dont il a esquissé l'histoire chronologique. D—N—C.

ROLFINCK (GERNER), médecin , né à Hambourg , en 1599 , fut professeur à Iéna , et y mourut le 6 mai 1673. C'était un homme érudit , et qui avait augmenté ses connaissances par ses voyages dans les différentes contrées de l'Europe : il s'était livré particulièrement à l'étude des langues orientales. Appelé à l'université de Iéna , il y occupa la première chaire de chimie fondée en Allemagne , déterminant la construction d'un amphithéâtre d'anatomie , et l'établissement d'un jardin de botanique , dont il fut le premier professeur , en 1631 ; ce qui le conduisit à s'occuper plus spécialement de botanique : de là deux ouvrages qu'il publia ; mais , suivant l'usage de ce temps , il en puisa les matériaux plutôt dans les auteurs précédents , que dans l'observation de la nature. Dans le premier sous ce titre , *De purgantibus vegetabilibus sectionibus xv absolutis* , in-4° , 1667 et 84 , il fait passer en revue tout ce que les Grecs et les Arabes ont dit sur ce sujet ; il ne manque pas de citer leur texte dans leur propre langue , et il ajoute peu de chose du sien. Dans le second , *De vegetabilibus plantis , suffructibus et arboribus in genere* , L. 11 , Iéna , 1670 , in-4° , le premier livre n'est qu'un éloge souvent pompeux de la botanique , qu'il cherche cependant quelquefois à égayer ; au fond , c'est le discours qu'il fit pour l'ouverture du renouvellement de ce jardin ; et c'était dans un moment où la ville était menacée d'une invasion : car il dit qu'en s'occupant d'une science paisible , il pourrait avoir le sort d'Archimède. Au deuxième

il expose des principes de bon sens, plus souvent appuyés sur des raisonnements subtils, comme, par exemple, sur l'âme *végétative*, que sur la pratique. Cependant, il s'y en a quelques chapitres plus solides, c'est lorsqu'il fait la description des parties extérieures des plantes, mais on reconnaît bientôt qu'il emprunte à Jungius. Ce qui appartient plus positivement, c'est l'histoire abrégée des différents usages de botanique fondés en Europe; et on s'aperçoit qu'il en avait le plus grand nombre, surtout d'Italie: il donne, sur leurs usages, des Notices qu'on ne trouverait pas ailleurs. Il indique les moyens de reconnaître les propriétés des plantes: il parle des *stures*, et il rapporte avec assez d'exactitude les arguments pour et contre; cependant il paraît disposé à reconnaître leur existence: il expose les moyens de composer les herbes; il cite, à cette occasion, les sien- nés en dix volumes, grand in-4; et Schellhammer, un de ses auteurs, en a parlé avec éloge. En cette occasion, il laisse percer son goût pour l'érudition; surtout il aime le parade de sa connaissance de l'arabe: il est certain que Rolin n'a fait faire aucun progrès à l'anatomie: cependant il peut être utile davantage dans plusieurs occasions, pour l'histoire de la science; et son style peut en faciliter la lecture à ceux qui ne sont point effrayés de la bigarrure des textes. Ses autres ouvrages (*Dissertationes anatomicæ*, Nuremberg, 1653, in-4°. — *Chimia in artis formam redacta*, Iéna, 1661, in-4°), sont peu consultés aujourd'hui. On lui a cependant attribué quelques inventions anatomiques. D-P-S.

ROLIN (NICOLAS) (1), chancelier de Bourgogne, né dans le quatorzième siècle, à Autun, était originaire de Poligni (V. les *Mémoires* sur cette ville, par Chevalier). On le voit figurer dès 1407, dans les assemblées du parlement. Il fut créé maître des requêtes en 1419, et chargé par le duc Philippe le Bon, de poursuivre la punition des meurtriers de Jean Sans-Peur (V. ce nom, XXI, 466). Le zèle que Rolin montra dans cette circonstance mémorable, lui mérita toute la faveur de Philippe, qui le fit chevalier, et, en 1422, lui confia les sceaux de Bourgogne. Le chancelier n'oublia point qu'il devait son élévation à ses talents et à la culture des lettres: il en devint le protecteur, et prit toutes les mesures pour l'établissement de l'université à Dole. Il avait une érudition peu commune pour le temps, et y joignait de l'éloquence et de la fermeté. Luttant contre les entreprises des grands vassaux, il se rendit odieux à la noblesse; mais il n'en poursuivit pas moins, avec courage, l'exécution de ses projets. Jean de Granson, d'une des premières familles de Bourgogne, ayant donné le signal de la révolte, il le fit arrêter; et, malgré les instances de ses parents, et du comte de Charolais lui-même, Jean de Granson, convaincu d'avoir pris les armes contre son souverain, fut exécuté à mort (2). Rolin eut part à tous les traités de son temps, ainsi qu'à la rédaction de la coutume de Bourgogne. Il se maintint, pendant

(1) C'est ainsi qu'il écrivait son nom, qu'on trouve de différentes manières dans les historiens contemporains. Voy. Dauod, *Nobiliaire du comté de Bourgogne*, p. 164.

(2) Par égard pour sa famille, Jean de Granson fut étouffé entre deux matelas, dans sa prison de Poligni, et enterré dans l'église des Dominicains de cette ville (*Histoire de Bourgogne*, par D. Plancher, IV, 286). Cet événement eut lieu l'année 1456.

quarante ans dans la plus haute faveur, et mourut, le 28 janvier 1461, dans la ville d'Autun, où il fut inhumé. S'il avait amassé de grandes richesses, il sut en faire un noble usage. En 1443, il établit, à Beaune, un hôpital pour les pauvres malades, et pourvut à leurs besoins (Voy. l'*Hist. de Beaune*, par l'abbé Gandelot). Autun lui dut la fondation de sa collégiale, et il dota celle de Poligni. « Rolin fut un digne exemplaire et archétype de tout savoir, piété et honneur, dont il fit miraculeuses preuves es affaires du bon duc Philippe, qui de tout en tout se reposoit sur la sagesse, savoir et conduite de ce prudent chancelier (Paradin, *Annales de Bourgogne*, p. 855). » Pierre Palliot a laissé en manuscrit une *Vie* du chancelier Rolin, dont il existait des copies dans les bibliothèques du président Bouhier, et de Fontette. — Jean ROLIN, cardinal, l'un des fils du chancelier, avait hérité de ses talents et de sa bienfaisance. Reçu docteur en droit canon, il devint successivement proto-notaire, et conseiller du duc de Bourgogne. Le dauphin (depuis, Louis XI) le choisit pour son confesseur. Il parvint, en 1431, à l'évêché de Chalon, d'où il fut transféré, en 1436, sur le siège d'Autun. Il rebâtit la cathédrale, détruite par un incendie, et la pourvut de tous les objets nécessaires à la dignité du culte. Sur la présentation du duc de Bourgogne, le pape Nicolas V le créa cardinal, en 1449. Après avoir gouverné son diocèse avec sagesse, pendant près d'un demi-siècle, ce prélat mourut à Auxerre, le 23 juin 1483. Ses restes furent transportés avec pompe dans la ville épiscopale, et placés dans la chapelle de sa famille. Le cardinal Rolin fit di-

verses fondations pieuses aux églises de Poligni.

W—s.

ROLLAND D'ERCEVILLE (BARTHELEMI-GABRIEL), président au parlement de Paris, né en 1734, débuta fort jeune, comme écrivain, par les *Lettres d'un magistrat à Mornas* (1), 1754, in-12. Deux de ces Lettres sont relatives aux précédentes des parlements : mais l'auteur les désavoua, parce qu'on avait fait quelques changements à son manuscrit. Deux ans après, il publia une Lettre à l'abbé Velly, sur les tomes III et IV de son *Histoire de France*; elle est aussi en faveur de l'autorité des parlements. Rolland entra de bonne heure au parlement, et s'y signala par un zèle fort ardent pour la destruction des Jésuites. Il fut chargé de plusieurs rapports, ainsi que de la formation et de l'administration de plusieurs collèges; et il se donna beaucoup de mouvement pour remplacer les Jésuites par des maîtres imbus d'un autre esprit. On trouve quelques Rapports de lui dans le Recueil publié par Simon, en 1762 et années suivantes; il y en a un sur les Jésuites vivant dans le monde en habit séculier, un sur la réunion des petits collèges à Louis-le-Grand, et un sur divers collèges de province. On sait que les parlements s'emparèrent pour la première fois, à cette époque, de la direction de l'instruction publique: le président Rolland (car il était devenu président de la chambre des enquêtes) était un des commissaires chargés de ces nouvelles fonctions; et il avait une inspection assez étendue en province. Nous ne dissimulerons pas que son administration

(1) Il ne faut pas confondre cet écrit avec les *Lettres d'Enseigne Philaëthe à Mornas*, 1753, qui vol. in-12; celles-ci sont de D. Clément.

lieu à des plais assez vifs qu'on l'accusa de précipitation de partialité. En 1770, dans un *Plan d'études*, 100 in-4°, dans lequel, au milieu de quelques vues utiles, il se des choses singulières et peu mes. L'écrit qui fit le plus de cette époque, est le *Compte des papiers trouvés chez les* ; le rapport en fut fait, par ident Rolland, le 27 février mais ne fut publié qu'en 1770. port, de 118 pag. in-4°, est n deux parties; la première, interrogatoires de quelques stes, devant M. d'Argen- commencement du siècle; la ne, sur l'Histoire de l'abbé . On pourrait demander d'a- quoi bon le parlement s'occu- ces vieilles affaires : mais m moyen de rendre les Jésui- eux; et après les avoir pros- fallait encore les flétrir. Tout te rendu par le président Rol- nd à ce but : il entre dans les les plus minutieux, détails que de parti seul pouvait faire ter. Il met surtout une extrê- portance à l'histoire de l'abbé . espèce de fou, qui voyait des conspirations, et qui était en 1714, à la Bastille, où l'on u devoir l'enfermer. Le rap- paraît adopter de confiance es extravagances de ce cer- alade, et cite, comme des au- les rêveries de Blache. Le pré- Rolland partagea la disgrâce corps, en 1771, et reprit ses ns au commencement du ré- vivant. Un procès singulier t à soutenir, fit quelque bruit. tobre 1778, mourut M. Rouil- Filletières, oncle du prési- Rolland : il était dépositaire

des fonds appelés vulgairement *Bolles à Porretis*, et destinés à sou- tenir les partisans de l'appel : par son testament, il transmittait ces fonds à d'autres personnes zélées pour la même cause. Le président Rolland attaqua le testament, et publia, sur cette affaire, un *Mémoire curieux*, imprimé en 1781, in-4°; il prétendait qu'il y avait *fideicommiss*, et demandait qu'on séparât du moins le patrimoine de M. des Filletières, des fonds reçus successivement par lui pour le soutien de son parti. Enfin il disait, dans une Lettre du 8 octobre 1778, jointe aux pièces du procès, que le testament lui faisait tort de deux cent mille livres; que l'*affaire seule des Jésuites et des collèges lui coûtait de son argent plus de six cent mille livres*, et qu'en vérité *les travaux qu'il avait faits surtout relativement aux Jésuites, qui n'auraient pas été éteints s'il n'eût consacré à cette œuvre son temps, sa santé et son argent, ne devaient pas lui attirer une exhérédation de son oncle*. Malgré ces raisons, le président perdit son procès (2). On a encore de lui une *Dissertation sur la question si les inscriptions doivent être rédigées en français ou en latin*, 1782, in-8°; des *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois*, 1787, in-12 (3); et de nouvelles éditions de son *Plan*

(2) Voyez, pour plus de détail, les *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*; de déc. 1809 (n°. 83, tom. VII, p. 504, not. 1.)

(3) *Recherches sur les prérogatives des dames chez les Gaulois, sur les cours d'amour, ainsi que sur les privilèges qu'en France les miroirs nobles transmettaient autrefois à leurs descendants*. Cette Dissertation devait faire partie du chapitre du plan d'éducation, dans lequel l'auteur insistait sur la nécessité d'établir des écoles pour les jeunes demoiselles; mais il la publia séparément, afin de donner plus de développement à ses recherches sur l'autorité des femmes et leur influence politique. Il y a dans cet ouvrage, des détails curieux qui devraient être recherchés des amateurs de notre ancienne histoire.

d'éducation. (4) L'auteur était membre des académies d'Amiens et d'Orléans, et il prononça dans cette dernière un discours imprimé en 1788, in-4°. Il fut enveloppé dans la proscription du parlement, et mourut sur l'échafaud, le 20 avril 1794, avec plusieurs de ses collègues. Il passait pour un homme ambitieux, vain et remuant : cependant il ne manquait pas d'instruction, et aurait pu rendre des services réels, s'il n'eût pas été entraîné par les préventions de son corps. Sa veuve est morte à la fin de déc. 1814. La *Quotidienne* du 29 donne quelques détails sur cette dame, dernier rejeton de la famille des *Blondeau*, qui pendant plusieurs siècles avait donné au parlement de Dijon des premiers présidents et des magistrats recommandables. P—C—T.

ROLLE (REINHARD-HENRI), né en 1683, à Unna dans le comté de la Mark, était fils du recteur de l'école, et prédicateur de la principale paroisse. Ayant pris ses degrés à l'université de Rostock, il y fit plusieurs cours. En 1712, il fut nommé prorecteur et professeur de philosophie au gymnase de Dortmund, où il présida, en 1717, aux thèses publiques qui furent soutenues pour le jubilé de la réforme de Luther. Appelé, en 1730, par le landgrave de Hesse Darmstadt, pour professer la théologie à l'université de Giessen, il fut nommé aussi *super-intendant* ecclésiastique, membre du consistoire et prédicateur de la ville. Rolle mourut, le 2 oct. 1768. Il est auteur de : 1. *Bi-*

bliotheca nobilium theologorum Rostock, 1709. II. *Breviarium gicæ sacræ*, id. III. *Breviarium taphysicæ sacræ*, id. IV. *Memoria philosophorum, oratorum, poetarum historicorum et philologorum à theri reform. ad nostra usque tempora*, Rostock et Leipzig, 1; L'éditeur fit reparaitre cet ouvrage trois ans après, sous le titre *Vita eruditissimorum in re literaria virorum ex monumentis rarissimis collectæ à Conrado Henr. V. Salomo à scepticismi crisi defensu*, Rostock, 1710. VI. *autodidactis*, Dortmund, 17 in-4°. VII. *Prælectiones metaphysicæ sacræ*, Francfort et Osnabr. 1714, in-8°. VIII. *Nova liter Westfalica ad annum 1718*, I munst., 1718. IX-XII. *Lineam logicæ seu philosophiæ rationu* ibid., 1719; *metaphysicæ*, 1; *theologiæ naturalis*, 1722; *eth* 1723. XIII. *Memoriæ Tremonses, sive virorum eruditiorum Tremonie Westfalarum* (I mund), *claruerunt*, etc., Dortmund, 1729, in-4°. XIV. *Vindiciæ luth. ecclesiæ luth. symbolicon* ibid., in-4°. XV. *Tractatoliminaris de Westfalarum in Germaniæ aliarumque terrarum terariam meritis*, 1730, in D—

ROLLE (DENNIS), membre parlement anglais, naquit, en 1 dans le Devonshire, où sa famille prétendait descendre de Rollon, premier duc de Normandie. Ses terres seules lui rapportaient un revenu de quarante mille sterling. Plus d'un propriétaire serait contenté d'un si beau revenu ; mais ce prétendu descendant de Rollon aimait, comme le

(4) Recueil de plusieurs des ouvrages de M. le président Rolland, Paris, 1783, in-4°. de plus de mille pages. On y trouve, page 732, une carte de tous les collèges des jésuites en France, rédigée par le P. Mathias, et une carte de la Chine, avec toutes les règles et résidences des missionnaires de la Société.

mands, les grandes entre-
Ayant acheté, en 1766,
l'entier de la Floride orien-
carôla des centaines de co-
partit, à la tête d'un millier
lus, pour l'Amérique, comme
d Cadmus; cependant il ne
aussi heureux que les fonda-
s colonies de l'antiquité : la
de ses colons enrôlés suc-
ent aux effets d'un climat
r; les autres, effrayés de ce
suaient. Rolle, abandonné de
monde, ayant perdu, dans
t, quarante mille louis, et
pas même de quoi retourner
pe, s'engagea, en qualité de
sur un vaisseau qui partait.
Iva en Angleterre ses fermes
enu de quarante mille livres
Ayant été nommé membre du
nt et sheriff, il employa son
pour remédier au désordre
dans ses terres par les cabi-
blir des écoles de pauvres,
e des livres de morale, et
r aux enfants les procédés de
ture. Ce qui l'avait le plus
à son retour en Angleterre,
l'brutalité du peuple envers
aux. Il ne négligea rien pour
rer plus de douceur, et pour
olir les combats de coqs et
aux. Dans une des brochures
nposa, et qu'il fit distribuer
intention, il prétend s'être
cu par son expérience, que
aux sont naturellement si-
ur celui qui les aime, que
e en peut faire tout ce qu'il
l'ai, dit-il, éprouvé la recon-
e d'un ours sauvage, qui,
e absence d'un mois, se laissa
par moi, et conduire par le
Je ne puis encore bien m'ex-
inclination des chevaux qui
nt sur-le-champ dociles sans

aucun manège de ma part, ni celle
des dogues, dans la gueule desquels
je pouvais fourrer ma main, ni celle
des serpents vénéneux, qui ne m'ont
jamais inspiré aucune crainte. Pen-
dant des années, j'ai erré dans des
forêts épaisses, sans être jamais at-
taqué; je me suis couché dans des
marécages remplis de reptiles et
d'insectes venimeux : des serpents
ont été mon oreiller, sans qu'aucun
m'ait mordu. Je pourrais parler
d'une grue qui courait partout der-
rière moi, et me suivait dans les
champs; et d'un chien étranger, qui,
toutes les fois que je traversais Wal-
tham, accourait comme pour ma
défense, et exprimait par des gémi-
sements le déplaisir de me quitter.
Je me souviens encore d'un petit
chat de la Floride, qui s'élança de sa
retraite sur des chiens qui aboyaient
autour de moi, et dont il craignait
une attaque sur ma personne. Je ne
puis expliquer ces témoignages d'at-
tachement animal, ainsi que beau-
coup d'autres, qu'en supposant que
c'est ainsi que la Providence a vou-
lu récompenser ma bienveillance
pour les animaux. » Après avoir
siégé deux fois dans la chambre
des communes, où il vota toujours
d'une manière indépendante, Rolle
se retira dans ses terres, et se livra
tout entier à l'agriculture. On le
voyait aller aux champs, avec un
sac plein de vivres, et une bêche
sur l'épaule. A Exmouth, il réserva
une colline aride à la culture des
bruyères, dont il rassembla un grand
nombre d'espèces : il aimait et cul-
tivait la botanique, et il était lié avec
plusieurs habiles botanistes. Au mi-
lieu de ses travaux agricoles, il exer-
çait la plus grande bienfaisance : on-
tre 2000 livres sterling, qu'il dis-
tribuait chaque année aux pauvres,

il donnait des sommes considérables pour toute sorte d'entreprises utiles. Il ne haussait jamais le bail de ses fermiers. Rolle mourut le 24 juin 1797, dans une de ses promenades habituelles à ses terres du Devonshire. D—G.

ROLLET (Le bailli du). *Voy. Du Rollet.*

ROLLI (PAUL-ANTOINE), l'un des poètes les plus agréables de l'Italie au dix-huitième siècle, naquit, en 1687, à Todi, dans l'Ombrie, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses premières études à Rome, il devint l'un des élèves du célèbre Gravina, qui fortifia son goût pour les lettres, et s'attacha surtout à cultiver ses dispositions pour la poésie. Nourri de la lecture des anciens, et doué de beaucoup d'esprit et d'imagination, il mérita bientôt d'illustres protecteurs. Il fut conduit à Londres par lord Sembuch, et chargé de donner des leçons de littérature italienne au prince de Galles, dont les bontés le fixèrent en Angleterre. Quand l'âge lui rendit nécessaire un climat plus doux, il revint en Italie, et s'établit à Rome, où il mourut, en 1767. Rolli, que ses compatriotes placent à côté de Chiabrera (V. ce nom), semble avoir pris pour modèles Anacréon et Catulle. Plusieurs de ses chansons ne sont point indignes du poète de Téos; et ses hendécasyllabes ont toute la grâce et la facilité de ceux de l'amant de Lesbic. Littérateur instruit et laborieux, on doit à Rolli d'excellentes éditions, des *Satires* de l'Arioste, Londres, 1716, in-8°.; — de la *Traduction* italienne de *Lucrèce*, de Marchetti, ibid., 1717, in-8°.; — des *Poésies burlesques* de Berni, ibid., 1721-24, 2 vol. gr. in-8°., et du *Décameron* de Boccace, ibid., 1725,

in-4°.(1), 1737, 2 vol. in-12. Ces deux éditions reproduisent le texte de celle des *Giunti*, 1527, que l'on regarde comme la plus correcte de cet ouvrage (V. BOCCACE). Il a traduit en vers *sciolti* le *Paradis perdu* de Milton. Les six premiers livres parurent à Londres, en 1729, gr. in-4°.(2) L'ouvrage entier fut publié dans la même ville, en 1735, in-fol. Cette version, dont on fait beaucoup de cas, a été réimprimée à Paris, 1740, 2 vol. in-12; Vérone, 1742, in-fol. Il a donné, en outre, des *Traductions* italiennes, des *Ruines de l'ancienne Rome*, par Bonaventure Overbeek, Londres, 1739, in-8°.; des *Odes* d'Anacréon (en vers *sciolti*), ibid., 1739, in-8°.; des *Bucoliques* de Virgile, ibid., 1742, in-8°.; de la *Chronologie* de Newton, 1757, in-8°. Les *Rime* de Rolli, dont la première édition est de Londres, 1717, in-4°., ont été souvent réimprimées, avec des additions, tant en Angleterre qu'en Italie. L'édition de Venise, 1753, 3 part. in-8°., est l'une des plus complètes. Le 1^{er} vol. contient les Traductions des *Bacchiques* de Virgile et d'Anacréon, et quelques *Élégies*: les deux suivants renferment des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Hendécasyllabes* et des *Chansons*. On doit encore à Rolli, l'*Examen de l'Essai sur la poésie épique* par Voltaire (en anglais), Londres, 1728, in-8°.; trad. en français, par l'abbé Antonini, Paris, même année, in-12. Rolli était mem-

(1) C'est dans cette édition qu'il a distingué les vers *sciolti* de Boccace, que tous les éditeurs précédents n'avaient pas remarqués. Les ayant pris pour de la prose. Cette heureuse correction a été suivie dans toutes les bonnes éditions suivantes.

(2) Il existe de cette édition des exemplaires in-fol. La bibliothèque de Parme en possède un de ce format sur papier bleu.

a société royale de Londres, unati de Sienné, de l'acadérinale , et de calle des Arca: Rome. W—s.

LIN (CHARLES) naquit à le 30- janvier 1661 , d'un r, et fut destiné à suivre la on de son père , qui le fit re- naitre, dès son enfance. Un in des Blancs - Manteaux , llait souvent servir la messe, remier qui reconnut en lui ses dispositions. Sa mère, veuve, se trouvait hors d'é- re, pour ses enfants, les frais ouvelle éducation. Le zèle du gieux leva cet obstacle , en t une bourse au Collège des ont les élèves suivaient les ublics du collège du Plessis. inet en était alors principal: boursier sut gagner l'estime ié de cet homme respectable caractère et par ses talents. ord lui donna pour condisci- our rivaux les deux fils ai- f. Le Peletier , alors minis- u voulut que leur émule , leur vainqueur, fût associé plaisirs comme à leurs exer- Rollin conserva toute sa vie, protecteur de sa jeunesse, un tendre , et une reconnaissan- croyait ne pouvoir jamais quitter. Il fut l'ami constant du ministre , surveilla l'édu- le leurs enfants, et s'attacha en plus à cette respectable , par ce sentiment aimable ourrit des souvenirs de l'en- t s'étend à tout le reste de (*Vie de Rollin.*) Après avoir collège du Plessis, ses huma- sa philosophie, il consacra nées à l'étude de la théologie bonne ; mais il s'en tint là , mais été que tonsuré. Her-

san, qui avait été son professeur de seconde, et qui dès-lors désirait l'avoir pour successeur, quittant l'université pour s'attacher à l'éducation de l'abbé de Louvois, fils du ministre, fit violence à la modestie de Rollin , alors âgé de vingt-deux ans, en le déterminant à prendre sa place. Rollin lui succéda effectivement en seconde, l'an 1683, en rhétorique l'an 1687, et à la chaire d'éloquence au Collège royal en 1688. Ce fut donc à la fleur de l'âge, qu'il se dévoua tout entier à l'instruction de la jeunesse. Il exerça, de la manière la plus brillante, les fonctions de son professorat ; et dès le commencement, l'université lui dut des réformes salutaires, et le renouvellement de quelques bons usages tombés en désuétude. Ce fut lui qui donna plus d'importance à l'étude de la langue française, trop négligée dans les collèges, et qui introduisit la règle, adaptée aujourd'hui, d'y faire apprendre nos principaux chefs-d'œuvre d'éloquence et de poésie : il ranima l'étude du grec, dont le goût s'affaiblissait, et substitua aux représentations théâtrales, les exercices littéraires, devenus depuis trop illusoire, mais auxquels il serait possible d'imprimer un caractère d'utilité. Après avoir professé, avec distinction, pendant huit ou dix ans de suite, il quitta l'enseignement, pour se livrer uniquement à l'étude, ne retenant de ses fonctions publiques que la chaire d'éloquence au Collège royal ; encore ne l'occupait-il qu'à titre de survivance et sans émoluments. Nommé recteur à la fin de 1694, et continué deux ans de suite, ce qui était alors une grande preuve de confiance, il poussa jusqu'au scrupule son respect pour les moins,

dres obligations de sa place, et montra qu'il connaissait toute l'étendue des devoirs qu'elle lui imposait. Il fit la visite des collèges, ordonnée par les statuts de l'université, pratique salubre et qui avait été trop négligée; il rétablit la discipline, redressa plusieurs abus, et convertit en loi l'usage où l'on était, dans les classes d'humanités et de philosophie, de faire précéder la leçon par la lecture et par une courte explication de quelques passages de l'Écriture sainte. Afin même de répandre cette louable coutume dans les classes inférieures, il fit imprimer, à leur usage, un Recueil de maximes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament (1). Rollin ne laissa pas déchoir entre ses mains les privilèges de l'université: il les défendit avec chaleur jusque dans les préséances de son chef; et le plus humble des hommes sut soutenir sa dignité et l'honneur de sa compagnie contre les prétentions les plus imposantes par le rang de ceux qui les manifestaient. A la fin de son rectorat, et lorsqu'il surveillait les études des neveux du cardinal de Noailles, l'abbé Vittemont, qui venait d'être attaché à l'éducation des enfants de France, lui remit, malgré sa répugnance, la coadjutorerie du collège de Beauvais, qui sentit bientôt la présence d'un tel chef. Pour connaître avec quel zèle, et avec quel succès Rollin remplit les devoirs de sa place, il suffit de lire, dans le *Traité des études*, l'exposé qu'il en fait, et dans lequel il s'est peint lui-même: mais on doit ajouter qu'il se fit une loi d'acquitter, par ses soins et ses libéralités, les services qu'avait reçus son enfance; noble

(1) Cet usage a été remis en vigueur, dans tous les collèges, par M. de Fontenay; et les inspecteurs, tant généraux que particuliers, ont eu soin d'y tenir la main.

héritage que nous avons vu recueilli par tous les principaux de l'ancienne université, ainsi que par les provideurs de la nouvelle. Quinze ans s'écoulèrent ainsi au milieu de la reconnaissance et des bénédictions publiques. Un événement imprévu interrompit des travaux si utiles. L'amitié de Rollin pour quelques membres de Port-Royal, dispersés par l'exil, plusieurs écrits où il défendait avec simplicité leur doctrine qu'il croyait celle de la vérité, avaient excité depuis long-temps contre lui des préventions redoutables. Il finit par être victime d'une intrigue de collège, suscitée par un moteur puissant, et reçut l'ordre de quitter la maison de Beauvais. Ce fut à cette époque qu'il donna l'édition de *Quintilien*, la seule aujourd'hui que l'on connaisse dans les collèges de France. Il en retrancha tous les détails peu propres à former des orateurs et des hommes de bien: il exposa sa méthode et ses vues dans une préface élégante, où il caractérise, avec autant de précision que de justesse, les grands écrivains de Rome; mit des sommaires raisonnés à la tête de chaque chapitre; accompagna le texte de petites notes; et l'édition parut en 2 volumes in-12, au commencement de 1715. La même année, Rollin fut choisi par l'université pour être l'organe de sa reconnaissance, à l'occasion de l'instruction gratuite qu'avait accordée le conseil de la régence. C'est un Discours qu'il prononça à ce sujet, qu'on doit le *Traité des études*, (1726), qui n'est que le développement du plan et du but des études de l'université, auquel l'auteur fut invité à joindre ses propres observations et les résultats de son expérience. « Cet ouvrage, dit l'auteur

vie déjà citée, a été suivi de coup d'autres du même genre et est toujours le modèle. C'est la de tous ceux qui voudront apprendre ou enseigner. C'est l'ouvrage critique saine, où la raison et confirme les jugements du C'est le dépôt respectable de les traditions qui ont fait fleurs études françaises; et toujours crité de l'expérience y justifie le et des traditions. » Cependant crité de cette production ne la pas à l'abri de la critique. Gibbilia, contre l'ouvrage, des rations contenues dans un vo- in-12 de près de 500 pages, el Rollin répondit en peu de . Mais cette attaque quoique vi- issa si peu d'aigreur dans le du bon Rollin, qu'en 1740, et ayant encouru la disgrâce du ernement, il lui écrivit dans son pour lui offrir sa bourse et de M. Coffin. On peut ajouter a critique est oubliée, et que re critiqué a triomphé et des res et du temps. Encouragé le succès du *Traité des étu-* Rollin entreprit un autre ou- e beaucoup plus étendu, et qui it comme une suite nécessaire. reize volumes de l'*Histoire an-* se succédèrent tous dans l'in- ille de 1730 à 1738. Peu de li- ont obtenu une réputation plus apte et plus étendue (1). Le nom auteur passa dans toutes les con- de l'Europe. Plusieurs prin- e ménagèrent des relations avec Le prince royal, depuis, le d Frédéric, l'honora des suffra- es plus flatteurs. Rollin lui écri- chaque fois qu'il lui adressait un

nouveau volume de ses *Histoires an-* cienne et romaine; mais, lorsque ce prince monta sur le trône, Rol- lin lui dit, dans une de ses lettres, qu'il respecterait désormais les grandes occupations du souverain, et que l'envoi de ses livres serait la seule expression de son respect et de ses vœux. Le duc de Cum- berland et les princesses ses sœurs n'étaient pas moins au nombre de ses admirateurs. Ces réflexions mêmes qu'un goût sévère a bla- mées dans cet ouvrage, et que nous avons renvoyées à l'enfance, paraissaient alors aussi solides qu'in- téressantes. « Je ne sais, disait ce prince, comment fait M. Rollin; partout ailleurs les réflexions m'en- nuient: elles me charment dans son livre, et je n'en perds pas un mot. » L'*Histoire romaine*, qu'il entreprit ensuite, mais dont les cinq premiers seulement sont de lui, quoique infé- rieur à l'*Histoire ancienne*, obtint assez de succès pour faire regretter que sa mort l'eût empêché de la ter- miner. Ce qui n'étonna pas moins que cette prodigieuse facilité, ce fut l'élégance et la pureté de son style. Pendant très-long-temps il n'avait écrit qu'en latin. C'était, pour ainsi dire, sa langue naturelle; et lui-même nous apprend qu'il avait soixante ans, lors qu'il commença d'écrire en français: il semblait donc avoir acquis ce nouveau talent, par le seul desir d'être plus utile. C'est un té- moignage que lui rendit plus d'une fois l'académie française elle-même, en regrettant que les circonstances ne lui permissent pas de s'enrichir par une aussi heureuse acquisition que celle de sa personne. Un criti- que (V. BELLENGER), déguisé sous le nom de *Fandermeulen*, attaqua l'historien avec moins de ménage-

Le prince J.-A. Alexandre Jablonski la tra- en polonais, Lublin, 1747 (Voy. le *Journal de* 1. juillet, 1747, p. 50).

ments que n'avait fait Gibert, en lui reprochant de n'entendre que médiocrement le grec, et de s'approprier souvent les auteurs français sans les citer. Rollin lui répondit, à la tête du quatrième volume de l'*Histoire romaine*, avec sa modestie ordinaire. Quelque fondées que pussent être ces critiques, Rollin en fut vengé par d'imposants suffrages. Voltaire lui donna une place dans le *Temple du goût* (2); et Montesquieu (*Œuvres posth.*) a laissé de lui cet éloge aussi simple que touchant : « Un » honnête homme a par ses ouvrages » d'histoire enchanté le public ; c'est » le cœur qui parle au cœur : on » sent une secrète satisfaction d'en- » tendre parler la vertu ; c'est l'a- » beille de la France. » Malgré ces justes louanges, que sanctionnèrent les plus ardents ennemis de la religion, et malgré l'estime constante du public, on ne peut se dissimuler qu'un succès si mérité ne s'est pas soutenu pendant tout le dix-huitième siècle. Un certain Dictionnaire historique ose attaquer la personne et le caractère de Rollin ; on l'accuse de vanité, surtout par rapport à ses ouvrages, lui dont Cochin a dit :

Fama idem testis, spreto et ipse suo.

Mais un des premiers indices du retour d'une grande nation aux idées d'ordre, de religion et de morale, a été sans doute le nombre d'éditions des ouvrages de Rollin dans tous les formats qu'on a vu se reproduire avec une extrême rapidité. La mémoire du bon recteur, qui s'était conservée fidèlement dans l'esprit et dans le cœur de l'université

de Paris, s'est étendue hors de son enceinte ; et l'on nous pardonnera, sans doute, d'emprunter cet éloge à l'auteur du *Génie du Christianisme* : « Rollin, dit-il, est le » Fénélon de l'histoire ; et comme » lui, il a embelli l'Égypte et la » Grèce. La narration du vertueux » recteur est pleine, simple et tran- » quille ; et le christianisme, atten- » drissant sa plume, lui a donné quel- » que chose qui remue les entrailles. » Ses écrits respirent tous cet amour » de bien, dont le cœur est une fœcon- » tinuelle, selon l'admirable expres- » sion de l'Écriture (*Eccles. V,* » *xxvii*). Nous ne connaissons pas » d'ouvrage qui repose plus douce- » ment l'âme. Rollin a répandu sur » les crimes des hommes le calme » d'une conscience sans reproche, et » l'onctueuse charité d'un apôtre de » J. C. » Une belle Edition de ses trois ouvrages a été réimprimée en 16 vol. in-4°. : on avait conçu le plan d'une nouvelle édition, sous les auspices de M. de Fontanes ; mais il n'en a paru que le *Traité des Études*, 4 v., in-12, édition stéréot., Paris, 1813, précédée de la vie de l'auteur. Après la mort de Rollin, on a recueilli ses *Opuscules*, contenant diverses *Lettres*, ses *Harangues latines*, *Discours*, *Vers latins*, etc., Paris, 1771, 2 vol. in-12 ; recueil précieux, qui confirme tout ce qu'on a dit de la solide probité, de la saine raison, et du zèle de l'auteur pour les progrès de la vertu, et pour la conservation du goût. La latinité de Rollin est aussi pure qu'élégante ; et son style est à-la-fois noble et ingénieux : ses poésies latines méritent le même éloge. Il ne fut pas moins estimable par la douceur de son caractère, par sa candeur, par la simplicité de son ame. Jamais l'obscurité de sa nais-

(2) La justice de Voltaire envers Rollin ne fut pas constante ; et l'auteur du *Traité des études* essuya les caprices de cet esprit naturellement caustique, commençant au sujet de ce que Rollin avait dit de l'éloquence, d'après Cicéron et Quintilien.

il donna le moindre regret. *Entre des Cyclopes*, disait-il, épigramme latine à un s, *que j'ai été transporté nasse*. La religion et les avaient donné une fierté de aisance modeste, qui le merveilleusement propre vérité aux grands. Mais à il joignait une politesse à ne s'écarter jamais du che par sa modération et sa il trouvait dans ses privanoyens de se montrer givers ses amis et libéral pauvres. Non-seulement il toutes les occasions d'aug-revenu, qui, dans le temps grande aisance, ne s'éleva lus de trois mille livres ; poussa le tribut honorable : qu'il pouvait retirer de la n de ses ouvrages ; et par tesse qui faisait autant l'é-modestie, que de son dément, il n'exigea d'un libraire les imprimer, d'autre con-la faculté de le dédomma-public ne goûtait pas son propre sur ses habits et sur ne, mais plus par habir raison que par la moindre ; il avait encore, à la fin de mêmes meubles qu'il s'était en devenant professeur ; et us le quartier de Paris le gné (4), il y occupait une petite, qu'elle avait peine ir les étrangers qui ve-

ur de cet article a visité dernièrement cet asyle du savoir et de la vertu, puis acquis les doctrines. On y lit une porte intérieure, ce distique religieux que le bon Rollin y avait fait

lectus domus, quid rursus et ubi,
spulchrum me puer Deoque fruor.
c'est une rue Neuve-Saint-Etienne, n° 1,
du Jardin du Roi.

naient le consulter de toutes parts. Dans les derniers temps, il se rep-dait plus volontiers aux nombreuses invitations qui le recherchaient ; mais il préférait à ces grands repas, qui n'ont d'autre mérite que la magnificence et le haut rang des convives, la table des bourgeois honnêtes et zélés pour l'éducation de leurs enfants, où il trouvait toujours l'occasion de *remplir son œuvre* : *Ce sont là*, ajoutait-il, *mes ducs et pairs*. En rappelant que Rollin prit part aux querelles théologiques du temps, qu'il se montra janséniste zélé, et qu'il traduisit en latin plusieurs écrits relatifs à ces tristes débats, nous ne devons pas omettre qu'aussi étranger aux jalousies littéraires qu'aux injustices de parti, il donna, dans son *Traité des études*, les plus grands éloges à l'estimable *Traité* du P. Jouvanci, qui a pour titre : *De ratione discendi et docendi*, et reconnut avec franchise les utiles travaux des Rapin, des Lacerda, des Bouhours et des autres écrivains jésuites ; exemple assez rare pour mériter d'être cité. Rollin était digne d'avoir plus que des admirateurs ; il eut des amis de tous les rangs : dans ce nombre, il compta les plus illustres personnages de son temps, les d'Aguesseau, les Peletier, les Portail, les de Mesme, les Le Nain de Tillemont, les d'Asfeld, les Cochin, Boileau, dont il traduisit, en beaux vers, l'*Ode sur la prise de Namur* ; Racine, dont il consola les derniers moments, en lui promettant de se charger de l'éducation de son plus jeune fils, depuis auteur du *Poème de la Religion* ; le poète Rousseau, auquel il apprit le pardon des injures, et tout ce que la France contenait alors d'hommes recommandables dans tous les genres. Mal-

gré l'assiduité persévérante qu'il mit à ses travaux, malgré les diverses épreuves dont sa vie fut traversée, il jouit d'une santé vigoureuse, qu'il dut au calme de sa raison, à la sérénité naturelle de son caractère, et à la gaieté douce qui était le fruit d'une conscience pure et du sentiment d'avoir fait le bien. C'est au milieu des témoignages d'estime, de respect, de reconnaissance, que sa vieillesse honorée vit arriver le terme auquel une piété vive, tendre et sincère, l'avait préparé depuis long-temps. La religion, dans laquelle rien ne lui avait paru petit et hors de laquelle il ne trouvait rien de grand, et les lettres, qu'il avait si bien servies, le perdirent, le 14 septembre 1741, âgé de plus de quatre-vingts ans. Aucun éloge ne fut prononcé sur sa tombe; et M. de Boze, suivant l'expression duquel, *ce fut une affaire d'état*, ne put obtenir de faire celui de son collègue, dans l'académie des inscriptions, que sous la condition expresse de ne louer en lui que l'homme de lettres. Rollin avait été admis dans cette compagnie en 1701; mais, tout occupé des soins qu'exigeait la principalité du collège de Beauvais, il avait demandé et obtenu la vétérance. On a mis au bas de son portrait ces quatre vers :

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnaît l'image;
Mais, crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connaître son cœur et pour former le tien.

Louis XVI, dont le sens éminemment droit et le cœur élevé devaient apprécier tant de services, a vengé la mémoire de Rollin, et acquitté la dette de la France, en ordonnant que sa statue fût placée au milieu de celles des grands hommes qui ont honoré le règne de Louis XIV. L'académie française s'est dédommée de l'impuissance où elle s'était vue de l'ad-

mettre dans son sein, en proposant l'Éloge, dont le prix a été porté, en 1818, par M. Be. Ce Discours est dignement placé à la tête de la belle édition des œuvres de Rollin, que nous devons à M. Tronche, en 30 vol. in-8°. P

ROLLON, ROIF, ROU, RA HAROUL ou ROBERT, le plus illustre de tous les chefs de ces normandes qui envahirent vastèrent la France, aux neuvième et dixième siècles, était fils d'Harald, prince ou seigneur dans la Norvège septentrionale l'étendue de ses états, ses richesses, son caractère belliqueux et indomptable, avaient rendu redoutable à tous les rois de Danemark (1). Rollon distingué entre tous les guerriers de son époque, par sa stature colossale, sa force prodigieuse et, par suite, se livra de bonne heure à la course maritime. Revenant d'une expédition sur la Baltique, il fut pris dans la province de Wiek, levain de la Norvège, et s'y rendit indépendant. Les habitants, lassés de ses vexations, se plaignirent au roi Harald, et Rollon fut contraint au baunissement. Le jeune guerrier, ayant rassemblé ses vassaux, passa dans la Scanie, alors province du Danemark (ce qu'on croit aux écrivains étrangers était danois), et disposa tout pour une expédition lointaine. Un grand nombre de Danois et de Norvégiens imitèrent bientôt cet exemple et se rangèrent sous ses étendards. Rollon, à la tête d'une armée de combats et prêt à suivre son destin, songea d'abord à la v

(1) Voy. les *Révolutions de Norvège*, t. 1, 48. Les historiens anglais et nos auteurs remplis d'erreurs dans ce qui concerne l'histoire.

il abandonna ce projet, et l'aller, sous un ciel plus conquérir une nouvelle passuccès des Normands en e, en France et en Espagne terminèrent à tourner ses côté de l'occident. Il parut l'espérance de sa grande la faiblesse des peuples t attaquer, plutôt que sur, comme l'ont écrit des amis du merveilleux. C'est 869, que Rollon commence, dans nos anciennes chroniques nombreux événements guerrière y figurent, le plus sans dates et sans détails, entent qu'une suite d'incurvictoires, de défaites, dont ide suffit cependant pour maître en lui une intrépidité épreuve, et des lumières de son siècle. D'abord, e vers l'Écosse. De là, il Angleterre, où il trouva patriotes établis. Deux victoires portées sur les armées anglaises lui procurèrent d'autres que d'augmenter ses richesses la confiance de ses soldats, s conquêtes que l'alliance e-Grand, avec lequel il contracta étroite amitié. Il se remonta alla descendre en Frise. debode, et Rainier, comte ut, voulurent en vain le ils furent vaincus par lui; e Rainier resta son prisonnier. Rollon releva l'éclat de son par une générosité et une digne d'un siècle moins. La comtesse de Hainaut, nira la liberté de son mari, royé au vainqueur les chefs pris dans le combat, et offrit tout l'argent qu'elle. Rollon, content de revoir

ses compagnons d'armes, n'accepta que la moitié de cet argent, et rendit le comte à son épouse. Il soumit la Frise à un tribut, et vint aborder en France, vers l'an 876. Les conjonctures favorisaient ses projets. Charles-le-Chauve, héritier dégénéré de Charlemagne, régnait encore: mais trop faible pour soutenir le colosse de puissance élevé par le génie de son aïeul, il voyait, après sa déroute à Mègeu, le sceptre prêt à échapper de ses mains. La flotte normande entra par la Seine, et poussa jusqu'à Jumièges. Précédé par la terreur qu'inspirait son nom, Rollon s'avança vers Rouen. Franco, qui en était archevêque, jugeant toute résistance inutile, alla lui offrir la soumission des habitants. Loin d'imiter les autres chefs normands qui n'avaient su que détruire, Rollon, devenu maître de Rouen sans coup férir, en fit relever les murailles et les tours: cette ville qu'il affectionna toujours particulièrement, devint sa place d'armes, et, dans la suite, le point central de sa domination. De Rouen, il marcha vers l'endroit qu'occupe maintenant Pont-de-l'Arche, et mit en déroute, sur les bords de l'Eure, l'armée française commandée par Renaud, duc d'Orléans. La prise de Meulan suivit cette victoire. Renaud reparut avec une nouvelle armée; mais il fut vaincu, pour la deuxième fois, et trouva la mort sur le champ de bataille. Rollon prit ensuite part à toutes les expéditions des Normands en France, notamment au siège de Paris, si fameux par la résistance des assiégés. Il quitta cette ville pour aller saccager Baieux et le pays Bessin. Dans cette expédition, il enleva la fille du comte Bérenger (appelée Pope ou Popée), dont il était deve-

nu éperdument amoureux. Il en fit sa maîtresse, et, suivant quelques auteurs, sa femme : quoi qu'il en soit, cette princesse sut conserver toujours un grand empire sur son cœur. Il revint à Paris, qu'il quitta de nouveau pour aller brûler Évreux. On le voit ensuite à la prise de Meaux. De là, il repasse en Angleterre, pour secourir le roi Alfred, son ami, qui était alors en guerre avec ses propres sujets. Trois ans après, sous le règne de Charles-le-Simple, il reparaît en France, plus redoutable que jamais. Son armée, grossie par une multitude d'aventuriers, entre par la Seine, la Loire et la Garonne. Les Normands, sous un tel chef, ne sont plus des pirates, comme auparavant : ce sont des conquérants. Nantes, Angers, le Mans, plient sous leur joug ; Tours seule résiste. Ils parcourent l'Auvergne, la Bourgogne, l'Orléanais, marquant leur passage, par les désastres inséparables des conquêtes. La France était expirante ; le roi Charles tremblait sur son trône : mais quelques seigneurs, héritiers de la valeur de leurs ancêtres, entreprirent d'arrêter ce torrent qui menaçait de tout envahir, et la victoire couronna quelquefois leurs efforts. Le duc Richard, à Tonnerre, en Bourgogne ; le comte Eudes, en Beauce, firent essuyer à Rollon des échecs considérables. Défait encore près de l'abbaye de Fleuri-sur-Loire, le chef normand ne s'en montra que plus intrépide ; et on le vit aussitôt menacer Chartres d'une entière destruction. Cette ville avait été cédée en fief à un autre aventurier normand, Hasteyn ou Hasting (*V. ce nom*), qui d'abord fit partie d'une députation que Charles avait envoyée à Rollon, pour négocier la paix : ayant ensuite cherché à se rémir à ses

anciens compatriotes, il finit par se rendre suspect aux deux partis. Chartres dut à la fermeté de l'évêque Wactelm, son salut, que les contemporains attribuèrent à un miracle. Le prélat, usant, au milieu de la consternation générale, de l'influence que lui donnait son caractère, ranima le courage des habitants, leur promit le secours du ciel, et les décida à faire une sortie. Tandis qu'ils se préparent à exécuter leur résolution générale, Richard et le duc Robert se montrent à la tête des troupes françaises et bourguignonnes. Une double attaque, prévue par Rollon, est repoussée : mais les Français, excités par la voix et l'exemple de leurs chefs, retournent au combat ; ils sont vainqueurs, et Chartres est sauvée. Alors Rollon, cédant au nombre, se replie sur son camp avec une partie de ses troupes, tandis que l'autre se retire sur une éminence. Eble, comte de Poitiers, survient avec des troupes fraîches ; il attaque imprudemment les Normands dans leur position retranchée : un échec est le prix de sa témérité. Pendant la nuit, les Normands, enhardis par ce succès, forcent le camp des Français, en font un grand carnage, et rejoignent leur chef, qui, profitant habilement des avantages du terrain, opère sa retraite en bon ordre et sans se laisser entamer. Furieux d'avoir échoué devant Chartres, Rollon se vengea par d'affreux ravages, et en livrant le pays qu'il parcourait au pillage et à la merci du soldat. La France, inondée de sang, et couverte de débris, implorait en vain l'appui de son roi. Au lieu de chercher à éloigner le danger par les armes, Charles aima mieux acheter la paix. Des négociations furent ouvertes : on proposa à Rollon la province de

de, en toute propriété, avec le duc, sous la condition d'un triple hommage à la couronne. En offre, Charles ajouta celle de sa fille Giselle; mais il savait que Rollon se fit chrétien. Rollon, considérant combien cet hommage lui serait avantageux, sans effort, à la raison politique, suivant en cela l'exemple de ses conquérants, il s'empressa d'embrasser une religion qui lui donnait sa puissance, en unissant à son culte les vainqueurs avec les vaincus. Ici, s'ouvre une ère nouvelle pour Rollon. La Neustrie, depuis un siècle, par ses maux, était inculte et déserte: il prit ce prétexte pour dire que l'on y joignit un pays fertile où il put tirer de quoi alimenter sa colonie. On refusa long-temps de lui faire ce sacrifice; mais par crainte, et il obtint la Neustrie (en 911). C'est à Saint-Remy que fut signé le traité qui séparait de la Neustrie les plus belles provinces de France; c'est aussi là que le duc Rollon rendit, pour la première fois, son hommage au roi, mais avec toute la fierté d'un vainqueur. Rollon consentit qu'avec peine à demeurer dans celles du souverain, et refusa constamment de fléchir le genou et de lui baiser le pied. Cet acte de soumission étant contraire à l'usage, il fallut qu'un vassal de Rollon s'en acquittât à sa place. On prétend que cet officier, par adresse ou par insolence, ayant fait lever le pied du roi, qu'il le porta à la renverse, et que le roi fut obligé de dévorer un affront, il n'avait pas la force de se venger (912). Peu de temps après son investiture, Rollon

se fit baptiser à Rouen, par l'archevêque Francon. Il voulut que cette cérémonie eût toute la pompe possible, afin d'imprimer, dans le cœur de ses soldats, plus de respect pour la religion de l'état. Le duc Robert fut son parrain, et lui donna son nom. Son mariage avec la princesse Giselle suivit de près son baptême. Une union formée par la politique est rarement heureuse: aussi Rollon, toujours épris de Popée, maltraita Giselle; et cette princesse mourut du chagrin que lui avaient causé les infidélités de son époux. Le duc Rollon, paisible possesseur de la Neustrie, ne songea plus qu'à consolider, par de sages lois, une domination établie par les armes. Il fut le seul prince de son temps, qui mérita le titre de législateur. Plein de reconnaissance pour les services que ses soldats lui avaient rendus, il les établit dans les campagnes, en donnant à leurs chefs des fiefs, avec le titre et l'autorité de comtes; de plus, il soumit à leur juridiction les magistrats chargés de l'administration de la justice. Comme il sentait qu'un prince n'est puissant que par le nombre et l'industrie de ses sujets, il offrit un asile dans ses états, et des terres à cultiver, à tous les Normands qui étaient las de mener une vie errante. Les étrangers, que sa haute réputation attira près de lui, reçurent les mêmes avantages; et il affecta de les traiter comme ses anciens sujets. La plupart des Normands, à l'exemple de leur duc, s'étaient fait baptiser; en sorte qu'en peu de temps le christianisme domina parmi eux: Rollon s'en fit le protecteur. Connaissant l'influence qu'exercent, dans un état, les ministres du culte, il chercha à se les attacher, et y réussit en les comblant de bienfaits. Il créa des évêchés, re-

leva les églises détruites, et fonda plusieurs monastères qu'il dota richement. Ainsi, tout changeait autour de lui, jusqu'au caractère des Normands, qui, toujours barbares, avaient cependant perdu le désir de changer de résidence. Rollon, par ses lois, entreprit d'adoucir leurs mœurs, et d'éteindre entièrement cette férocité, cette soif de rapines et de destruction qui les avaient rendus si long temps l'effroi de l'Europe. Pour s'imposer l'obligation de maintenir, envers ses sujets, une justice rigoureuse, il voulut être responsable des délits commis sur ses terres. Il réparait le mal, autant qu'il était en son pouvoir de le faire; mais ensuite, malheur au coupable sur qui tombait sa sévérité : un châtiment terrible servait à-la-fois d'expiation et d'exemple. Cette rigueur affermit, non-seulement son autorité, mais détruisit encore l'habitude du vol et du meurtre chez les Normands; et, telle était la vigilance de la police qu'il exerçait pour la sûreté publique; telle était la crainte qu'inspirait son inflexibilité, que des bijoux et d'autres objets précieux restèrent exposés, pendant plusieurs années, dans la forêt de Roumare, sans que personne osât y toucher. Rollon, établit, en 914 (à ce que l'on croit), une cour suprême de justice, connue sous le nom d'Échiquier. Ce tribunal ambulante, dont le siège et les séances n'étaient fixés que par la volonté du souverain, se composait d'évêques, de seigneurs et de citoyens, tous exercés dans la connaissance des lois, et renommés par leur intégrité (2). Un magistrat, appelé grand sénéchal, révisait les jugements ren-

du par les tribunaux subalternes; et un arrêt, en dernier ressort, était prononcé par la cour de l'Échiquier. Les lois de Rollon ont servi de base à la coutume de Normandie; et presque toutes ont été en vigueur jusqu'à nos jours. On sait que, plusieurs siècles après sa mort, son nom invoqué était un ordre exprès aux magistrats d'accourir, pour réprimer la violence : de là est venu, sans doute, l'usage de cette formule judiciaire appelée *clameur de Haro* (*Quiritatio Normanorum*), si célèbre dans les tribunaux de la Normandie. Cette ardeur de conquêtes qui avait amené Rollon du fond du Nord, s'était éteinte en lui; car, depuis son établissement dans la Neustrie, on ne le vit qu'une seule fois les armes à la main. Les Bretons, soumis à regret à sa domination, ayant refusé, en 913, de lui rendre hommage, il marcha contre eux, et les réduisit au devoir. Il paraît que, fatigué du pouvoir, il abdiqua, en faveur de son fils Guillaume Longue-Épée, et passa, dans la retraite les dernières années de sa glorieuse carrière. Les historiens, qui ne s'accordent que rarement sur les événements de la vie de ce prince, placent sa mort, les uns en 917, les autres en 932. Ceux-ci reportent son abdication à l'an 927, et lui donnent même une part active dans les expéditions qui signalèrent les premières années du règne de son fils. Du Tillet dit que Rollon fut tué dans un combat; mais, comme il ne s'appuie sur aucune autorité respectable, son assertion n'a pas obtenu de crédit. On croit que Rollon n'eut pas d'autre femme légitime que la princesse Giselle, morte à la fleur de l'âge, et sans postérité. Popée de Baieux lui donna un fils, Guilla-

(2) L'échiquier fut rendu sédentaire à Rouen, l'an 1499.

nommé Longue-Épée, qui lui donna une fille nommée Gerloc, mariée à Herbert, comte de Pois. La vie de cet homme vaillant présente deux personnages distincts, le conquérant et le guerrier. Impétueux dans ses entreprises guerrières, il laisse en sa vie les mœurs barbares et les vices de sa nation ; mais, établi dans la Neustrie, il vit à-coup un prince humble, ami de la paix et zélé de la religion. Aussi, ne lui disputa-t-on la gloire que le caractère amol-istricus, adouci la féroce des vices, et, du mélange de ces vices, jadis si différents, nation belliqueuse et avide l'on vit, dans les siècles, conquérir l'Angleterre, la Sicile. Il a mérité de plus, dont il était adoré, le surnom de *Juste*, plus honorable de conquérant. L—T—A.

(RICHARD), écrivain anglais, vers 1725, occupait, en son emploi dans l'exercice, et pour avoir pris part à la révolte de 1745. Il eut alors sa plume pour subsister. prince de Galles, ayant eu l'éducation de son poème intitulé *Imbria*, lui permit de le dédier à George (depuis George III) le poème et quelques autres eurent une certaine réputation. Il ne se borna pas long-temps à son seul genre de littérature, et écrivit une *Histoire de la guerre* jusqu'en 1748; ce qui le mit en contact avec Voltaire, dont il reçut de nombreuses lettres flatteuses. Bien-que fût à la disposition des gens et de quiconque pouvait la

payer. Doué d'une grande facilité, et pressé par le besoin, il accumula volume sur volume; et l'Angleterre eut en lui son Scudéri. Outre des compilations et divers ouvrages dont il fut chargé, il composa, pour les musiciens, un grand nombre de cantates et autres pièces destinées aux théâtres et concerts. Il se faisait d'ailleurs un revenu, au moyen des dédicaces, qu'il avait l'art de multiplier. Tant de ressources n'empêchèrent pas qu'il ne mourût dans la misère, le 2 mars 1770, n'ayant que quarante-cinq ans. On a de lui, entre autres, les productions suivantes, dont quelques-unes ne portent point son nom : I. *Dictionnaire du commerce*, in-fol.; la préface est du docteur Johnson. II. *Vies des réformateurs*, in-fol., recherchées, surtout, à cause d'une belle suite de portraits *in mezzo tinto*. III. *Vie de Jean, comte de Craufurd*, officier distingué, in-4°. IV. *Histoire de la guerre générale*, de 1739 à 1748, 4 vol. in-8°, dont chacun est dédié à un personnage différent. V. *Le Visiteur universel*, en société avec Christ. Smart, in-8°. VI. *Relation des voyages du capitaine Northall en Italie*, 1766, in-8°. Cet officier d'artillerie n'avait laissé qu'un certain nombre de notes, écrites dans une espèce d'album. Rolt, ou son libraire, jugea qu'en mettant à contribution d'autres relations de voyages en Italie, on pourrait former du tout un volume, que le public, avide des ouvrages de ce genre, ne manquerait pas d'acheter. VII. *Histoire d'Angleterre*, 4 vol. in-8°. VIII. *Histoire de France*, un vol. in-8°. IX. *Histoire de l'Égypte*, 4 vol. in-8°. X. *Histoire de la Grèce*, 6 vol. in-8°. XI. *Histoire de l'île de Man*, ouvrage posthume, 1773, in-8°. XII. *Pie-*

ces choisies de feu R. Rolt, vendues au profit de sa veuve, 1772, petit in-8°.

L.

ROMAIN (SAINT), solitaire, et l'un des fondateurs de l'abbaye de Saint-Claude, naquit à Isernore, dans le Bugei, vers le commencement du cinquième siècle. Touché de la grâce, et desirant s'appliquer à la pratique des conseils évangéliques, il entra de bonne heure dans le monastère d'Ainai, qui, par sa régularité, faisait alors l'édification et l'ornement de la ville de Lyon. Mais ne trouvant pas les austérités de cette maison proportionnées à la ferveur de son zèle pour la pénitence, il obtint la permission de se retirer dans une solitude, et de s'y livrer à son attrait pour la mortification. Il se fixa dans un affreux désert, situé au milieu des gorges du Mont-Jura, y défricha un petit terrain susceptible de culture, planta quelques arbres, et se construisit une cellule où il partageait son temps entre la prière, le travail des mains, la méditation et la lecture; car il avait apporté avec lui les ouvrages de Cassien. Son frère Lupicin étant venu l'y rejoindre, quelques années après, la réputation de leur sainteté leur amena un si grand nombre de disciples qu'ils bâtirent, dans le voisinage, trois monastères et d'autres établissements, qui furent l'origine de la ville actuelle de Saint-Claude (V. LUPICIN). Les deux frères gouvernaient conjointement ces divers monastères avec la plus grande union, quoique leur caractère fût assez différent, Romain se déclarant ordinairement pour les voies les plus douces, et Lupicin pour les plus rigides. Des femmes pieuses ayant aussi voulu se consacrer à Dieu sous la direction de ces vénérables solitaires, ils leur bâ-

tirent, dans un vallon voisin, le monastère de la *Baume*, où l'on observait la clôture la plus exacte: on n'y laissait jamais entrer d'homme. Saint Romain y choisit le lieu de sa sépulture. Il mourut vers l'an 460: sa fête est marquée au 28 février dans le martyrologe romain. C. M. P.

ROMAIN (GALLESIN, pape, sous le nom de), succéda à Étienne VI, en 897, et mourut le 8 février 898. Son père s'appelait Constantin. Longlet-Dufresnoi le traite d'usurpateur. Il est certain que son élection n'a point de date fixe; qu'il ne tint le Saint-Siège que pendant quatre mois environ, et qu'il n'eut pas le temps de réparer les violences de son prédécesseur. L'Histoire ne dit pas un mot de son caractère ni de ses actions. Ce fut Théodore qui lui succéda. D—s.

ROMAIN I^{er}., surnommé *Lecapene*, empereur d'Orient, était né dans l'Arménie, d'une famille obscure. Ayant embrassé la profession des armes, il sauva, dit-on, la vie à l'empereur Basile, dans une bataille contre les Sarrasins, et dut à cette action un avancement rapide. Sous Léon-le-Philosophe, successeur de Basile, il parvint aux premières dignités militaires. Nommé, par Constantin Porphyrogénète, grand-duc ou grand-amiral, il obtint, dans ce poste, l'estime des Grecs, par sa valeur, et, de concert avec Léon Phocas, remporta de grands avantages sur les infidèles. Délivré de Phocas, son rival, dont il redoutait les talents, il rentra à Constantinople, avec une flotte victorieuse et soumise: « Tout le peuple, dit Gibbon, accourut à sa rencontre, le saluant du titre de tuteur du jeune Constantin. Une dénomination nouvelle, celle de père de l'empereur,

a bientôt ses importantes ns ; mais Romain, dédaignant roir subordonné d'un minis- vrait, en secret, à partager ière place (Voyez Gibbon, *de la décad. de l'Empire*, ch.). » Il fit épouser Hélène, sa onstantin ; lui persuada d'exi- nère et son gouverneur, et, seul maître de l'esprit de ce ul montra la nécessité de er à l'empire. Romain reçut onne impériale le 17 décem-), et ne tarda pas à s'emparer e l'autorité, sous le prétexte er à Constantin les loisirs que : l'étude. Dès les premiers e l'année suivante, il s'asso- ristophe, son fils aîné ; et, temps après, il créa Césars utres de ses fils, Étienne et tin, de sorte que Constanti- ut alors cinq empereurs. Par- ouverains, le faible Porphy- e tenait le dernier rang, et ait même pas à revendiquer oir dont il s'était laissé dé- (V. CONSTANTIN VII, ix, es qualités brillantes de Ro- mblaient légitimer son am- mais le trône éteignit le cou- l'activité qu'il avait déployés vie privée. En 927, il con- paix avec les Bulgares, et ac- a petite-fille, en mariage, à leur roi, pour s'assurer son contre les autres ennemis de e. Laissant à des lieutenants e reposer les agressions ks, il parut oublier les dan- l'état, pour ne s'occuper que mille. D'un caractère doux e, il favorisa les établisse- ecclésiastiques, fonda des mo- , et enrichit les églises de re- set de tous les objets nécessai- pompe du culte. Les calami-

tés qui vinrent fondre sur Constan- tinople lui fournirent l'occasion de faire éclater la bonté de son cœur. Pendant la famine qui désola cette grande ville en 934, son palais de- vint l'asile de tous les malheureux : il en admettait chaque jour plusieurs à sa table, et distribuait aux autres du pain, des légumes et des provi- sions de toute espèce (Voy. l'*Histoire* de Léon le Grammairien, ch. ix). La mort prématurée de Christophe, son fils chéri (931), en affligeant Romain, avait fait évanouir les rê- ves de son ambition. Il regrettait d'avoir dépouillé Porphyrogénète du pouvoir, et songeait à lui rendre la première place. Ses deux fils, Étien- ne et Constantin, empêchèrent l'exé- cution de ce projet. Ils entrèrent dans son appartement, à l'heure de midi (25 janvier 945), suivis de quelques hommes dévoués, et, l'ayant forcé de revêtir un habit monasti- que, le firent conduire dans l'île de Prote. Bientôt après, les fils de Ro- main, accusés, par leur propre sœur, d'avoir voulu attenter aux jours de Porphyrogénète, furent dépouillés de la pourpre et exilés dans un mo- nastère. Il demandèrent à voir leur père. Romain leur reprocha leur in- gratitude à son égard ; mais, sa bon- té naturelle l'emportant sur son juste sujet de mécontentement, il finit par leur offrir de partager son modeste repas. Ce prince mourut dans son exil, le 15 juillet 948. Ses restes fu- rent apportés à Constantinople, et inhumés dans un monastère qu'il avait fondé. On a des médailles de Romain, en or et en argent ; mais elles sont rares. W—s.

ROMAIN II (dit LE JEUNE), petit-fils du précédent, naquit, en 939. Constantin Porphyrogénète l'associa de bonne heure à l'empire ;

mais impatient d'occuper un trône dont ses vices le rendaient indigne, et excité par l'infame Théophanon sa femme, Romain osa concevoir l'idée d'attenter aux jours de son père. Un poison lent fut donné par son ordre à Constantin, qui tomba dans un état de langueur, et mourut peu de temps après (V. CONSTANTIN, IX, 480). Devenu, par un parricide, seul maître de l'empire (959), Romain ne fit aucun usage du pouvoir qu'il avait tant ambitionné. La chasse et le jeu de paume étaient ses seules occupations. Il passait le reste de sa vie enfermé dans son palais avec les vils ministres de ses plaisirs, opposant Nicéphore et Léon Phocas, ses lieutenants, aux incursions des Sarrasins et des Moscovites, qui commençaient à se rendre redoutables. Après un règne de quatre ans et quelques mois, il mourut, le 25 mars 963, d'épuisement, et, selon d'autres historiens, du poison que lui fit prendre sa femme. Romain était d'une beauté remarquable, d'une taille élevée, et droit comme un jeune cyprès; il avait le teint blanc, les joues vermeilles, les yeux très-vifs, les épaules larges et le nez aquilin. Il laissa quatre enfants en bas âge, deux filles et deux fils, qui régnèrent sous les noms de BASILE II et CONSTANTIN IX. Sa veuve, déclarée régente de l'empire, favorisa l'élévation de Nicéphore Phocas (Voy. ce nom, XXXI, 212), et lui donna sa main avant l'expiration de son deuil. On a des médailles de ce prince, en grand et moyen bronze, très-rares; mais on n'en connaît pas en d'autres métaux.

W—s.

ROMAIN III (ARGYRE), empereur d'Orient, était d'une ancienne et illustre famille. Dans sa jeunesse

il étudia les lettres et la jurisprudence; et ayant été appelé au sénat par sa naissance, il s'y fit distinguer par une conduite honorable. Exempt d'ambition, il avait uni son sort à celui d'une femme vertueuse; et il passait des jours tranquilles, quand le prince Constantin IX le choisit pour son successeur. Le tyran le força de répudier sa femme qu'il enferma dans un cloître (V. CONSTANTIN IX), et lui fit épouser sa fille Zoë. Ce mariage, formé sous de si tristes auspices, plaça Romain sur le trône, en 1028. Il s'occupa d'abord de diminuer les impôts, prit des mesures propres à faire reflourir l'agriculture, et en même temps leva des troupes pour repousser les invasions des barbares. Tant qu'il fut heureux, il se montra doux et humain; mais ayant été défait par les Sarrasins, le 13 avril 1030, ce revers, qu'il ne pouvait attribuer qu'à son imprudence, changea son caractère: il exigea, de la manière la plus rigoureuse, la rentrée des sommes dues au trésor, et aliéna le cœur de ses sujets par d'inutiles violences. Les succès qu'il remporta depuis sur les Sarrasins, auxquels il enleva plusieurs villes, ne purent lui rendre l'affection des peuples, qu'il avait perdue. Cependant Zoë, dégoûtée d'un mari sur le retour de l'âge, s'abandonnait publiquement à son coupable amour pour un homme obscur: voulant se débarrasser de Romain, elle l'empoisonna; mais trouvant que le poison agissait trop lentement, elle le fit étouffer dans le bain, le 14 avril 1034. Romain était âgé de soixante-deux ans. Le jour même de sa mort, Zoë fit monter sur le trône son vil amant; c'était Michel IV, dit le Paphlagonien (V. ce nom, XXVIII, 562). On

onnait aucune médaille de Ro-
Argyre. W—s.

ROMAIN IV (*DIOGÈNE*), empereur d'Orient, était issu d'une famille noble. Son père avait fini ses jours dans l'exil, sous le règne de Justin Argyre, pour avoir trempé dans une conspiration. Non moins ambitieux, Diogène voulut s'emparer du trône. Eudoxie, veuve de Justin, informée de ses projets, le fit arrêter et condamner à mort. Avant sa mort, la princesse eut la cruauté de voir l'audacieux qui se proposait de lui ravir la couronne. Frappé de son air guerrier, et sentant la nécessité de donner un dénouement à l'empire, elle forma sur-le-champ la résolution de lui sauver la vie et de l'épouser. La peine proposée contre Diogène est commuée en exil. Pendant ce temps, Eudoxie tire des mains du patriarche la promesse de ne point se remarier, et l'empereur, qui mourant l'avait obligée à jurer; et elle associe Diogène au trône, en lui donnant sa main, le 1^{er} janvier 1068 (*V. EUDOXIE*, t. 1, p. 473). Romain lève aussitôt des troupes. Deux mois après son avènement à l'empire, il sort de Constantinople avec une armée, passe son courage dans l'âme de ses soldats, remporte plusieurs avantages sur les Turks, surprend les Perses répandus dans l'Asie, et les sépare. Habile à profiter de sa victoire, et doué d'une activité insatiable, il se montrait à-la fois sur les points, et tombait à l'improvise sur les ennemis, qui le craignaient encore éloigné. Après trois campagnes glorieuses, il força les Perses à repasser l'Euphrate. Dans la quatrième, il entreprit de délier l'Arménie du joug des infidèles. Il avait une armée de cent mille hom-

mes, et des vivres pour quatre mois, il vint faire le siège de Malakzerd, forteresse importante, dont il s'empara. Mais le sulthan Alp-Arslan, voyant ses états menacés, vint à la rencontre de Romain, avec quarante mille hommes aguerris. L'empereur grec avait eu le tort de séparer ses forces : Basilacius, l'un de ses meilleurs lieutenants, fut défait; et la désertion se mit parmi les soldats auxiliaires, effrayés de ce revers. Romain n'en rejeta pas moins avec mépris les propositions pacifiques que lui fit faire le sulthan; et il persista, contre l'avis de ses officiers, à lui livrer une bataille générale. La victoire était restée indécise; mais, à la chute du jour, Romain ayant fait sonner la retraite, les corps éloignés crurent que c'était le signal de la défaite, et se débandèrent. Les Turks, profitant du désordre, revinrent à la charge, et enveloppèrent les Grecs, qui furent taillés en pièces. Dans cette fatale journée, Romain avait fait des prodiges de valeur : resté seul et couvert de blessures, il se défendit jusqu'à ce qu'il fut obligé de céder au nombre, il fut chargé de chaînes, et conduit au sulthan, dont il reçut un accueil plein de bienveillance (*V. ALP-ARSLAN*, t. 1, p. 608). Il fut traité, pendant huit jours, avec les plus grands égards, et servi par les officiers du sulthan, comme l'aurait été l'un des amis de leur maître. Dans les discussions sur les articles de la paix, il montra une présence d'esprit et un calme qui font honneur à son caractère. Le sulthan lui ayant demandé à quel traitement il s'attendait : « Si vous êtes cruel, lui dit-il, vous m'ôterez la vie; si vous vous laissez entraîner par l'orgueil, vous me traînerez derrière votre char; si vous consultez vos in-

» téciets, vous accepterez une rançon, et vous me rendrez à mon pays.—Mais, ajouta le sulthan, si le sort de la guerre vous eût été favorable, comment m'auriez-vous traité? » On rapporte que l'empereur grec lui répondit : « Tu aurais été fustigé. » Le sulthan, souriant à son captif, se contenta de lui faire observer que la loi des Chrétiens recommandait l'amour des ennemis et le pardon des injures, et lui promit de ne pas suivre un exemple qu'il désapprouvait (Voy. Gibbon, *Histoire de la décadence de l'Empire romain*, ch. LVII). Diogène obtint sa liberté sous la condition de payer, pour sa rançon, un million de pièces d'or, et, en outre, un tribut annuel de soixante mille pièces : il signa malgré lui ce traité flétrissant, et partit comblé de présents, avec une escorte militaire. En arrivant aux frontières de son empire, il apprit qu'une révolution avait éclaté dans Constantinople, et que Michel, fils aîné de Ducas, était sur le trône (V. MICHEL, VII). Romain, décidé à combattre pour recouvrer le pouvoir, fut trahi par ses propres soldats, et tomba dans les mains du gouverneur de l'Arménie, qui lui fit crever les yeux, et le relégua dans l'île du Prince, où il mourut au mois d'octobre 1061, des suites du traitement cruel qu'il avait éprouvé. On a de Romain Diogène des médailles en or et en bronze. W—s.

ROMAIN (JULES). V. JULES.

ROMAIN DE HOOGHE. Voyez HOOGE.

ROMAN (JEAN-HELMICH), maître de chapelle du roi de Suède, né à Stockholm, en 1694, fit, en 1714, un voyage à Londres, pour prendre des leçons de musique du fameux Handel, et du professeur

Pepusch. Pendant son séjour dans cette capitale, il gagna la bienveillance des ducs de Marlborough et de Newcastle; et le dernier le logea dans son hôtel. De retour en Suède, il fut placé à la tête de la musique du roi. En 1735, il entreprit un nouveau voyage; et, après s'être arrêté quelque temps en Angleterre, il visita la France et l'Italie, pour connaître les plus fameux compositeurs de ce pays. Il composa lui-même un grand nombre de morceaux de musique, qui furent exécutés aux fêtes de la cour et dans les églises de la capitale. Les Suédois l'ont appelé le père de la musique en Suède, parce qu'il fit plusieurs élèves habiles, et qu'il répandit le premier dans son pays le goût de son art. Outre ses connaissances en musique, il était très-versé dans la physique, les mathématiques et les belles lettres. En 1740, il fut reçu membre de l'académie des sciences de Stockholm. On trouve, dans le Recueil de cette société savante, deux Mémoires de Roman, l'un sur une méthode de blanchir la toile, et l'autre sur l'aptitude de la langue suédoise à la musique d'église. Il mourut en 1767. Voy. son Éloge funèbre, par Abr. M. Sahlstedt, Stockholm, 1767, in-8°. C—r.

ROMAN (JEAN-JOSEPH-TIÉREZ), littérateur avignonnais, naquit, au mois de mai 1726, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir achevé ses premières études sous les Jésuites, il fut admis au séminaire, où il se lia d'une amitié durable avec l'abbé Arnaud, son condisciple. Le goût des lettres les avait réunis, et la culture de la poésie les délassait de l'aridité des matières théologiques. L'abbé Roman a décrit la vie qu'il menait au séminaire, dans une Épi-

rappelle, malheureusement, l'artreuse de Gresset, et que cette raison, sans doute, il n'a publiée. Il vint à Paris, à l'âge de vingt-cinq ans, muni de recommandations pour des personnes en et pour les littérateurs les distingués. Peu de temps après, attaché, comme desservant, à l'église de Saint-Méri. Ce ministère lui laissait des loisirs furent pas perdus pour son instruction : bientôt il se rendit facile les chefs-d'œuvre des littératures latine et italienne; et il apprit à lire pour lire les poètes de son époque dans leur langue. L'abbé venait d'obtenir le privilège de son *roman étranger*. Roman enrichi de Recueil de différents morceaux, entre autres d'une traduction de la *Mort d'Adam*, de Klopstock (*V. ce nom*); valut une lettre flatteuse de l'abbé (16 juin 1762), qu'il put visiter à Ferney. Influencé par l'abbé Arnaud, et avec d'Alembert, La Condamine, Champfort, etc. Le jeu de l'échec, mis en vogue par Philidor, était devenu l'amusement ordinaire des gens de lettres. L'abbé Roman l'apprit, et ne se contenta pas à se distinguer parmi les amateurs qui formaient la cour de la comtesse de Vêrue, à Paris. C'est chez cette dame qu'il composa, du moins en partie, son *roman des Echecs*, imité de celui de Philidor (*V. ce nom*), auquel il ajouta un préface pour l'exactitude dans la description des règles et de la manière de jouer. Un poème sur l'*Invention*, qu'il fit, à la prière de La Fontaine (*Voy. ce nom*), accrut sa réputation. Des lettres de la Prusse, du roi de Suède et

de l'impératrice de Russie à qui l'ouvrage est dédié, furent autant d'encouragements pour le poète, qui eut la modestie de garder l'anonyme. Au surplus, jamais son nom ne parut à la tête d'aucun des ouvrages qu'il fit imprimer. Il avait accepté la place de vicaire-général du diocèse de Vence, avant de connaître le succès de son ouvrage; et il quitta Paris, au moment d'y obtenir un poste brillant. Ses nouveaux devoirs ne ralentirent point son goût pour l'étude. Il acheta, non loin de la fontaine de Vaucluse, un modeste domaine, où il passait tous les moments qu'il pouvait dérober à ses occupations : c'est dans cette retraite que l'abbé Roman, admirateur passionné de Pétrarque, composa la *Vie* de ce poète, et entreprit de traduire ses plus beaux ouvrages. S'étant lié, vers 1775, avec lord Fitz William, pair d'Irlande, il consentit à l'accompagner dans ses voyages. Les deux curieux visitèrent d'abord l'Italie. Dans une incursion au Vésuve, l'abbé Roman, s'étant approché trop près du cratère, fut grièvement blessé à la jambe par une lave. Ils parcoururent ensuite l'Allemagne, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemark, la Hollande et l'Angleterre; et partout Roman, déjà connu d'une manière avantageuse dans les cours du Nord, fut accueilli avec distinction. Il laissa lord Fitz William malade à Londres, et revint en Provence, rapportant une foule d'observations des contrées qu'il avait visitées. Habitant, la plus grande partie de l'année, sa retraite près de Vaucluse, il y partageait ses moments entre les lettres et l'amitié. Depuis quelque temps, il s'occupait de traduire en vers le *Paradis perdu* de Milton, quand

une maladie grave l'obligea d'interrompre son travail. Il ne se dissimula point le danger de son état, fit toutes ses dispositions, et mourut avec le calme d'un sage, au mois d'août 1787. Depuis son départ de Paris, il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance suivie avec ses amis, Rivarol, Chamfort, etc. (1) Outre quelques pièces de Vers dans les Recueils du temps, entre autres une *Épître sur la santé*, datée de 1760, on a de l'abbé Roman : I. *La Mort d'Adam*, tragédie, traduite de l'allemand de Klopstock, précédée de réflexions sur cette pièce; dans le *Journal étranger*, septembre 1761; et séparément, Paris, 1762, in-12. II. *L'Inoculation*, poème en quatre chants, ibid., 1773, in-8°. III. *Le Génie de Pétrarque*, ou imitation en vers français de ses plus belles poésies, précédée de la Vie de cet homme célèbre, etc., Parme (Paris), 1778, in-8°. Cette édition a été contrefaite plusieurs fois sous la même date, de format in-12. Le libraire Cussac ayant acquis plusieurs exemplaires de l'édition in-8°, en changea le frontispice, et les publia sous le titre de *Vie de Pétrarque*, 1786 (*V. le Dict. des anonymes*, de M. Barbier). Les imitations qu'a données l'abbé Roman des Sonnets de l'amant de Laure, sont, en général, très-faibles; mais sa Vie de ce grand poète, pleine de recherches curieuses, est un excellent morceau biographique. M. de Fortia d'Urban l'a réimprimé, avec quelques corrections, sous les auspices de l'Académie de Vaucluse, Avignon, 1804, in-12, et y a joint la traduction de la Lettre de Pétrarque à la pos-

térité, par M. F. Tissot et M.
 IV. *Mémoires historiques et littéraires*
sur les révolutions arrivées en
Danemark et en Suède, pendant
années 1770, 1771 et 1772,
 publiés par Aug. Couvret.
 1807, in-8°. Ce volume contient
 partie des Notes que l'abbé
 avait recueillies dans les
 dont on a parlé; mais on n'a
 pas dire, avec son éditeur, qu'il
 été le témoin oculaire des faits
 rapporte: tout ce qu'on peut
 corder, c'est qu'il a pu consulter
 témoins oculaires. Le premier
 ceau est un tableau rapide de l'his-
 toire et de la chute de Ström-
 sistre de Danemark (F. STRÖM-
 le second, une Histoire super-
 de la révolution de Suède, en
 (F. GUSTAVE III). Viennent
 des anecdotes sur le pape Pie
 nelli (Clément XIV), et le récit
 l'abdication de Victor-Amédée
 mier roi de Sardaigne, en 1796.
 L'éditeur a mis en tête de ce
 une Notice sur la vie et les ou-
 ges de l'abbé Roman. V. Les É-
 poème en quatre chants, Paris,
 in-16. L'éditeur (M. Couvret)
 fait précéder de *Recherches* li-
 ques sur le jeu des échecs, at-
 tribuée l'invention à un philo-
 indien nommé Sissa, et sur les
 leurs qui ont traité des échecs
 en vers, soit en prose (2). La
 préface de l'abbé Roman, ne
 tient guère que l'analyse du
 de Gregorio Ducchì: *Il giuoco*
gli scacchi. La versification de
 Roman est correcte, mais fa-
 languissante. W.

(1) On trouve, dans les *OEuvres* de Champfort et de Rivarol, quelques-unes de leurs Lettres à l'abbé Roussu.

(2) Le laborieux abbé Caucellier, et ses directeurs de la Biographie universelle, ont puisé cette bibliographie spéciale avec beaucoup de détail (Voy. le *Magaz. encyclop.*, xvi et les *Annal. encycl.*, oct. xvii, v, saix).

IANA (DON PEDRO CARO DA, marquis DE LA), général ol, naquit, le 3 octobre 1761, a, capitale de l'île Maïorque. ère était officier-général, et ndait l'avant-garde espans l'expédition contre Alger), où il fut tué à la tête du nt de dragons d'Almanza. Le a Romana, amené en France, i, reçut, au collège de l'O- à Lyon, une éducation très- e, qu'il alla continuer à l'uni- de Salamanque et au sémi- es nobles à Madrid. Il fit des r rapides dans les sciences e dans les arts. Nommé dès arde marine, ce ne fut qu'en qu'il commença d'en remplir ictions, et qu'il se rendit, à t, à l'académie de ce corps, à Carthagène. Sa bonne con- et les talents qu'il développa, nt obtenir le grade d'officier g; et, peu de temps après, le don Ventura Moreno le choi- r son adjudant. En 1782, t avec distinction sur les cha- canonnières, et sur les batte- ttantes, au siège de Gibral- la paix de 1783, il se retira uce, et consacra tous ses loia culture des belles-lettres, et lièrement à l'étude des lan- l employait en même temps la rande partie de ses revenus à r des collections de livres pré- et à encourager les artistes ols qui s'occupaient de sculp- de peinture. En 1784, il se dans les pays étrangers pour nter ses connaissances, et a surtout à Vienne et à Ber- il trouvait tout ce qu'il pou- esirer pour s'instruire dans ilitaire. De retour de ses voya- l navigua sous les ordres de

Frédéric Gravina (*Voyez ce nom*), et fut élevé, en 1790, au grade de capitaine de frégate. Lorsque la guerre vint à éclater entre la France et l'Espagne, La Romana passa au service de terre (1). Il servit d'abord sous les ordres de son oncle don Ventura Caro, général en chef de l'armée du Guipuscoa, qui, connaissant sa bravoure et son caractère aventureux, lui donna le commandement d'un corps de chasseurs, d'environ deux mille hommes; commandement que La Romana conserva pendant toute la campagne de 1793, et pendant une grande partie de celle de 1794. Il contribua, le 30 avril 1793, à la prise du camp de Sare, que les Espagnols abandonnèrent après l'avoir pillé et brûlé, et se distingua, le 6 juin suivant, au combat du Château-Pignon, où le général en chef de l'armée française, La Genetière, fut battu et fait prisonnier. Muller, successeur de La Genetière, ayant fait attaquer la ligne des postes espagnols dans la vallée de Baigorri, et s'étant rendu maître du village des Aldudes, manifesta l'intention de s'emparer des vallées de Bastan et de Roncevaux, et de menacer même Pampelune (juin 1794). Pour opérer une diversion, Caro réunit sur la Bidassoa dix à douze mille hommes, qui, partagés en quatre colonnes, s'ébranlèrent à-la-fois (23 juin). La Romana, qui commandait la deuxième colonne, étant parti de Biriadou, marcha sur le mont Diamant et sur le mont Vert, et s'y établit, après en avoir chassé les Français: le général Escalante eut un succès égal, à la tête de la première colonne; mais

(1) Ce fut le 23 mars 1793, que le roi d'Espagne déclara la guerre à la France, sous le prétexte d'une prétendue violation de territoire.

les deux autres, ayant été moins heureuses, durent se replier sur les troupes d'Escalante et de La Romana : elles y portèrent le désordre ; et bientôt la déroute étant générale, les Espagnols furent contraints de repasser la Bidassoa. Après sa défaite au camp de Saint-Martial, et la perte de Fontarabie (1^{er} août 1794), le général Caro fut rappelé, et remplacé par le comte de Colomera. La Romana étant passé à l'armée de Catalogne, commandée par le comte de La Union, se distingua, dit-on, à la bataille de la Montagne-Noire (18 et 20 novembre). La déroute des Espagnols y fut complète : environ dix mille de leurs soldats restèrent sur le champ de bataille ; huit mille furent faits prisonniers, et trois généraux, parmi lesquels le comte de La Union, leur général en chef, y furent tués (2). Le fort de Figuières, réputé imprenable, fut obligé de se rendre (27 novembre) ; et les débris de l'armée espagnole furent forcés de se renfermer dans Gironne. Au milieu de la déroute, le corps de La Romana fut le seul qui se retira en bon ordre : il couvrit la retraite, et contint plusieurs fois l'ennemi. Elevé quelque temps auparavant au grade de maréchal-de-camp, il servit sous le marquis de Las Amarillas, commandant en chef de l'armée espagnole après la mort de La Union, et sous don Joseph de Urrutia, qui ne tarda pas à le remplacer. Ce général, ne se voyant pas des forces suffisantes pour tenter de dégager la place de Roses vivement pressée par les Français, essaya de faire une diversion afin d'attirer les troupes

françaises sur un autre point. Ildefonso Arias reçut ordre d'avancer sur les bords de la mer, de menacer les positions françaises, tandis que La Romana, avec deux mille hommes, devait rester sur leur gauche, et chercher à reprendre leurs cantonnements. Le dernier put seul exécuter son plan : parti de Bezalu, et prenant le chemin de Figuières, il fut rejoint par Crispia, il arriva, le 1795, à la hauteur des Pyrénées, il devait s'emparer, et à trois cents pas des avant-postes Français. Il fit aussitôt sectionner les cantonnements pour surprendre les Français. Mais l'imprudence d'un Espagnol, qui répondit au feu d'une sentinelle, par un coup de fusil, les rendit inutiles : l'explosion fit sortir les Français de leur sécurité, et leur permit de connaître les dangers qui les menaçaient. La grande garde espagnole, à la vue des Espagnols, jeta ses armes, et s'enfuit en désordre. Lorsqu'on vint à son secours, La Romana donna ordre à son armée de se replier, afin de se battre derrière sa cavalerie. Au lieu de ce mouvement, qui aurait servi pour une fuite, les Français vainquirent : mais reçus vigoureusement par la cavalerie espagnole, ils firent un rempart de leurs morts et de leurs blessés. Pendant cette charge, la cavalerie espagnole s'était retirée, et la cavalerie ouvre alors ses rangs, tandis qu'elle se porte sur les flancs des républicains, et que l'infanterie se jette sur eux avec une impétuosité qu'ils ne pouvaient résister. La Romana fit, dans cette occasion, des prodiges de valeur, et fut le premier, à la tête de la

(2) Dugommier, général en chef de l'armée française, avait été tué dans la journée du 18, par un éclat d'obus, et il fut remplacé par Pérignon.

anc droit de la troupe y porta le désordre. Camp sous Figuières pour porter des renforts à Romana, qui avait dix tués sous lui, avec le mouvement, donna l'ordre la poursuite ; et, à regret le champ se retira en bon ordre. Il prit part aux combats des 28 mars et 5 avril, où les deux partis l'avantage. L'événement important de cette campagne fut la prise de Roses, qui, le 5 septembre, les Français, le 5 septembre, après le combat, La Romana reçut l'ordre d'occuper les positions ennemies, en Catalogne des Pyrénées. La française fut l'ennemi moment où l'expédition devait se terminer, la paix de Bâle, le titre de la Alcaidía, le titre de *Prince* fut signé, le 22 juillet, le Domingo d'Yriarte, l'arbitrage. Urrutia se sépara de son commandement ; et La Romana, lieutenant-général, se releva avec son ami le comte, comme depuis sous le nom de Pio, pour se livrer à ses antiquités. 3. Les Armées, en 1798, de La Romana eurent le droit du corps destiné à la guerre, mais cette expédition fut perdue du revers de la bataille espagnole à Tra-

Further, say at the level 2, I can
 find some other advantage sur-
 face.

falgar. La Romana fut nommé commandant-général, par *interim*, de la Catalogne, en 1800, et il s'y fit distinguer par une grande fermeté; il fut ensuite appelé à faire partie du suprême conseil de la guerre. En janvier 1807, Buonaparte obtint que l'Espagne mit à sa disposition quatorze mille hommes de ses meilleures troupes pour former un corps d'observation du côté du Hanovre, et fermer aux Anglais les embouchures du Wésér et de l'Elbe. Le prince de la Paix proposa d'abord de leur donner pour chefs les généraux Castaños ou O-Farill, et se décida enfin à les placer sous les ordres du marquis de La Romana, qui fut, à cet effet, appelé à Madrid. Après beaucoup d'hésitations, que le mécontentement très-marqué de M. de Strogonoff, ministre de Russie à Madrid, contribuait à augmenter (4), le prince de la Paix qui paraît, dans cette circonstance, ne s'être décidé qu'à regret à satisfaire aux desirs de Buonaparte, ne pouvant ou n'osant pas résister à ses instances réitérées et menaçantes, donna enfin l'ordre du départ; et huit à neuf mille hommes de troupes auxiliaires espagnoles se mirent en route, au mois de mai, pour traverser la France. Elles devaient être rejointes par une division de six mille Espagnols, qui se trouvaient en Toscane, et qui, arrivant au rendez-vous général avant La Romana, assistèrent au siège de Stralsund. Celui-ci témoignait hautement ses regrets de ce que l'Espagne était si fort en arrière des autres nations

(1) M. de Strogouff fit craindre que les troupes espagnoles ne se repulicaniassent par leur contact avec les Français, et il déclara en outre que la Russie considérerait cette démarche de la cour de Madrid, comme une nouvelle hostilité; mais on ne tint compte ni de ses observations ni de ses menaces.

européennes, sous les rapports de l'industrie et des idées libérales. Aussi fut-il très-satisfait de l'occasion qui lui était offerte d'aller s'instruire dans l'art de la guerre, en combattant avec les Français, et de faire puiser à ses troupes, dans les fréquentations inévitables qu'elles auraient avec eux, des idées de liberté qu'il espérait voir se développer ensuite en Espagne. Les troupes espagnoles, placées sous le commandement suprême du général Bernadotte, agirent de concert avec les Français contre la Poméranie suédoise, et se firent remarquer par leur courage et par leur discipline. Après la paix de Tilsitt (juillet 1807), la guerre ayant éclaté entre l'Angleterre et le Danemark, et Buonaparte se proposant d'envahir la Suède, les troupes espagnoles reçurent l'ordre de se rendre dans les îles danoises, pour y former l'avant-garde de l'armée de Bernadotte. Elles abordèrent successivement, pendant le courant des mois de mars, d'avril et de mai 1808, en Scélande, Jutland et Fionie, et y furent cantonnées. Ce fut dans le même temps, que Buonaparte, fomentant adroitement la dissension entre Charles IV et son fils, et employant tour-à-tour l'astuce, la perfidie et la violence, ravit à tous deux et à leur famille la couronne et la liberté. La Romana se trouvait en Fionie, lorsque Bernadotte lui intima l'ordre de Buonaparte, de prêter serment à Joseph Napoléon, qu'il appelait le nouveau souverain de l'Espagne, et de le faire prêter à ses troupes. Dans la position délicate où se trouvait le général espagnol, presque environné de forces françaises, infiniment supérieures aux siennes, ayant à redouter également les troupes danoises, et privé des nouvelles directes de sa patrie,

il crut devoir céder un instant au torrent, pour ne pas compromettre le sort du grand nombre d'hommes qui étaient sous ses ordres. Il prêta le serment qu'il rédigea, à la conditionnel, et subordonné à l'unanimité de la nation espagnole. Instruit, peu après, du véritable état des affaires en Espagne, par un ecclésiastique qui parvint jusqu'à lui au travers de mille dangers, la Romana ne crut pas devoir agir autrement. Il jeta enfin le masque, et se fit de voler à la défense de son pays. Lorsque don Vicente Lobo, espagnol, envoyé par la junte de Cadix, et qui était à la tête d'une flotte anglaise de la Baltique, trouva moyen de lui communiquer des dépêches des différentes cours, et une lettre du général Morla, tenant des détails sur l'invasion des Français, sur l'insurrection des Espagnols, et sur la prise de Cadix par la française, stationnée à Cadix, la Romana prit quelques pourparlers avec l'amiral Keats, qui était en second la flotte anglaise. La Romana fut bientôt d'accord avec lui, sur les mesures à prendre pour opérer la délivrance des troupes espagnoles. Il se refusa moins de se rendre aux propositions du maréchal Bernadotte, qu'il méprisait amèrement du serment conditionnel qu'il avait fait prêter, et promit même d'en adopter qu'on le désirerait : mais, à ce moment, il adressa aux divers corps une circulaire énergique (août), pour les instruire de la situation qui s'étaient passés en Espagne, leur faire connaître la solution, et les inviter à agir immédiatement tous ensemble, dans les îles de Fionie et de Langeland, d'empêcher que les Français

obstacles à leur noble
uis Espagnol, dit La
s cette circulaire, et
de prendre part aux
ins de la patrie. Tout
e à vivre dans la ville
où nous sommes, et je
m'embarquer avec les
oudront me suivre. »
La Romana avaient été
, et si soigneusement
parties de différents
e toutes les troupes
ivèrent presque au mê-
u du rendez-vous. Il
lement les corps sta-
ande, qui avaient été
stitués prisonniers de
arsenal de Copenhag-
escadrons qui éprou-
sort dans le Jutland.
nies danoises tenaient
borg, en Fionie : La
signait qu'elles ne con-
projets, supposa un
e de Ponte-Corvo, et
er. Il occupa ensuite,
tance et les protes-
verneur danois, cette
te, où se trouvaient
monnières qui auraient
et qu'il fit concourir
était proposé. Après
vec le gouverneur do-
ie convention par la-
s'engageait à fournir

posé de six bataillons des régi-
t de Guadalajara, au nombre
de hommes, et ont exécutées
es environs, et prises sous les
anais l'union, charge de les
refus obstinément de prêter
Joseph, s'étant mis en pleins
ent même massacre un adjudant
pendant à calmer leur irrita-
Outre leurs sentinelles de Gile-
a les troupes, qui les empêchaient
à l'usurpateur de son troupe,
tant chaque que l'ordre de
sement leur fut parvenu par
allier français, et non par celui
boum, leur général ou chef.

toutes les provisions que l'île pour-
rait procurer, les troupes espagno-
les, au nombre de près de dix mille
hommes, s'embarquèrent à bord
des bâtiments caboteurs danois qui
étaient alors à Nyborg et Langeland,
et furent rejointes, à Gothenbourg,
par La Romana et son état-major,
qui y étaient passés sur des vaisseaux
anglais (6). La Romana, ayant lais-
sé le commandement des troupes au
comte de Saint-Roman, alla directé-
ment à Londres pour s'entendre avec
les ministres anglais, au sujet des
subsides indispensables pour pou-
ser la guerre avec vigueur. Il n'arriva
en Espagne qu'après la bataille d'Es-
pinosa (11 novembre 1808), où
Blake fut entièrement défait par les
corps réunis de Lefèvre, Maison et
Victor, et où les troupes venues du
Danemark, et qui avaient débarqué
à Santander dès le 9 octobre, furent
presque taillées en pièces. Nommé
commandant en chef des provinces
septentrionales de l'Espagne, La
Romana ne se laissa point abattre
par ce revers, et par ceux que
les armées espagnoles et anglaises
avaient éprouvés sur d'autres points
(Voy. MOORE) : il réunit les dé-
bris de l'armée battue à Espinosa,
et s'efforça d'inspirer une nouvelle
énergie aux habitants des pays qu'ils
occupaient. Dans une proclamation
qu'il publia au mois de janv. 1809, il
blâme le désordre qui a caractérisé
la retraite sur Léon, la lâcheté de
quelques officiers, qui avaient aban-
donné leurs drapeaux, et se plaint,

(6) Voyez, dans la *Collection complémentaire des Mémoires relatifs à la révolution*, le *Journal de La Romana*, depuis le commencement d'août jusqu'au 5 septembre 1808, et la correspondance officielle du contre-amiral Keats avec l'amiral Soumarès, le marquis de la Romana, le gouverneur danois de Langeland, etc., etc., Paris, Michoud, 1824, in 32, 36 livraisons, t. 11.

en général, du relâchement de la discipline. Convaincu qu'on devait attribuer les derniers revers à la timidité ou à l'inexpérience des chefs, il établit diverses punitions contre ceux qui ne feraient pas leur devoir. La junta des Asturies ayant mis beaucoup de négligence à pourvoir à la défense du pays, il la cassa militairement, en vertu des pouvoirs qui lui avaient été confiés par la junta suprême, et il nomma d'autres personnes pour la remplacer. Il fit connaître les motifs de sa conduite, dans sa proclamation du 2 mai 1809. Nous ne suivrons point La Romana dans les divers engagements qu'il eut à soutenir contre les Français, dans la Galice et les Asturies, de février à juillet 1809. Nous dirons seulement que, réduit, après la retraite des Anglais, à un faible corps de six mille hommes de troupes peu aguerries, il se vit obligé d'adopter une nouvelle manière de combattre, qu'il évita soigneusement les affaires générales, et qu'en donnant à ses soldats l'exemple du courage et de la patience à supporter les fatigues et les privations de tout genre, il parvint par des marches rapides et multipliées, à harasser les armées françaises de Ney et de Soult, et à les forcer d'évacuer la partie de l'Espagne soumise à son commandement. C'est une époque brillante de sa carrière militaire. Il publia, le 10 juillet 1809, à la Corogne, une proclamation contre les traîtres qui, se laissant séduire par l'or de Buonaparte, cherchaient à semer la discorde entre les Espagnols, et à inspirer de la défiance contre la junta centrale. Cette junta l'appela, le 31 août, pour occuper une place dans son sein, soit qu'elle voulût s'aider de ses lumières, soit qu'elle désirât l'é-

loigner du commandement (1) qu'il en soit, elle lui laissa le de son successeur. La Romana craignait par-dessus tout la civile, obéit sans hésiter, le conseil de quelques amis qui gageaient à conserver le commandement; et, dans la proclamation par laquelle il informa ses amis de son départ et de ses nouvelles fonctions, il rappela leur retour en Portugal, les brillantes actions de Villa-Franca, de Vigo, de La San-Iago et de San-Payo, et le commandement de l'armée au général don Gabriel de Mendonça et celui de la Galice au comte de Ronha, commandant en second et président de l'audience royale. Le 15 octobre, La Romana adressa la junta suprême des remerciements relatives à la forme du gouvernement et à celle qu'il devait avoir, les formes constitutionnelles de la monarchie. Il s'éleva, dans cette adresse, contre le système relatif, sur lequel reposait l'existence de cette junta, et qu'il considérait comme tenant plutôt de la dictature que de la monarchie. Ensuite, dans l'examen des propositions de la junta, qui, entre autres, avait annoncé qu'elle organisait une armée de cinq cent mille hommes d'infanterie et de cinquante mille de cavalerie, il compara ces mesures aux résultats. « La junta se plaint, disait-il, de l'infériorité des forces destinées à défendre, et de ce qu'elle ne peut faire des réformes salutaires; elle a introduit de nouveaux abus, et reprochait, en outre, à la junta d'avoir outrepassé ses pouvoirs.

(1) La manière un peu brusque avec laquelle La Romana avait cessé le commandement de la junta des Asturies fut des suites.

fié l'administration des affaires, les personnes inhabiles ou susceptibles proposaient enfin qu'en attendant l'assemblée des cortès, on donnât l'autorité suprême à un régent, à un conseil de régence, composé de trois à cinq personnes. Les conseils de La Romana ne furent pas coutés. Après la défaite des Français, à Ocaña (18 novembre), la junte suprême décida qu'il fallait, avec don Rodrigue Riquelme, au quartier-général de la junte, munis des pouvoirs les plus étendus pour arrêter, conjointement avec don Juan Dios Galienez Roba, les dispositions convenables pour le révenir de semblables malheurs à l'avenir. La Romana refusa d'accepter une commission qu'il considérait comme inutile, ou du moins au-dessous de lui. En 1810, il fut mis en activité, et commanda la division de gauche: rentré en Castille au mois d'août, avec vingt-cinq mille hommes, il fut renforcé, le 10 novembre, à Alba de Tormes, par les restes de la division de Balboa. Cinq jours après l'échec de la bataille, essuya sur les bords de cette rivière. Dès qu'il eut reçu la nouvelle du mouvement des troupes françaises en Estramadoure, de la difficulté d'il y avait de secourir Ocaña, et de la possibilité que Badajoz fut attaqué, il se porta rapidement avec ses troupes, dans cette direction. Il espérait réussir à chasser les Français, lorsque lord Wellington l'appela avec instance au secours des troupes alliées, menacées par les Français commandés par Mas-à-Romana arriva en Portugal les premiers jours de janvier 1811, mais, le 23 du même mois, il fut tué dans la ville de Cartaxo, après

une courte maladie. Son corps fut transporté à Lisbonne sur un vaisseau anglais, après avoir été embaumé; et ses entrailles enfermées dans une caisse richement ornée, furent enterrées avec une pompe extraordinaire, au monastère de Belem. « Ses vertus, ses talents et son patriotisme étaient bien connus du gouvernement de sa Majesté britannique, dit lord Wellington dans une dépêche qu'il adressait, le 26 janvier 1811, au comte de Liverpool. En lui, l'armée espagnole a perdu son plus bel ornement; son pays, le patriote le plus pur; et le monde, le plus brave et le plus zélé défenseur de la cause pour laquelle nous combattons. Je reconnaitrai toujours avec gratitude l'assistance que j'en ai reçue, tant par ses opérations que par ses conseils, depuis qu'il a joint cette armée. » Sa retraite du Danemark, et sa campagne en Galice et dans les Asturies, assurent à La Romana une place honorable parmi les généraux espagnols qui ont bien mérité de leur patrie. Il avait une brillante valeur personnelle; mais son sang-froid, au milieu du feu, était quelquefois sans résultat pour le commandement. Le type de son caractère fut d'en avoir fort peu, d'être d'une insouciance extrême, et d'adopter tour-à-tour les opinions de ceux qui l'entouraient. Cette versatilité était loin d'avoir sa source dans un principe de fausseté; et c'était de très bonne-foi qu'il se prononçait contre ce qu'il avait naguère embrassé avec chaleur. Il était généreux et bienfaisant, particulièrement avec ceux qui avaient cherché à lui nuire; affable avec tout le monde, surtout avec le soldat, dont il était adoré. Mais ces

qualités étaient un peu ternies par sa bizarrerie et par ses singularités, dont quelques traits ne le présentent pas toujours à son avantage. Connaisseur et amateur des bons livres, La Romana ne pouvait cependant passer pour un savant, quoiqu'il eût l'esprit très-cultivé, et qu'il fût doué d'une mémoire prodigieuse. Le grec le latin, et quatre langues vivantes, lui étaient familiers. On le voyait, avec une égale présence d'esprit, discuter sur une question médicale comme sur un point de droit, sur un problème ou sur un fait historique. Les plus grands dangers ne l'empêchèrent jamais de lire, chaque jour, des odes de Pindare, ou des passages de Xénophon et d'autres auteurs grecs, qu'il entendait fort bien, et auxquels il avait voué une espèce de culte. Il aimait de préférence les sciences physiques, et avait chez lui un cabinet rempli de tous les instruments qui y sont relatifs. Il en possédait un autre de minéralogie, et un troisième renfermant de beaux tableaux de l'école de Valence. Il peignait, dit-on, assez bien, et faisait des vers très-agréables. Il a beaucoup aidé le comte de Lumières, dans ses recherches sur les antiquités. D-z-s.

ROMANELLI (FRANÇOIS), peintre, naquit à Viterbe, en 1617. Après avoir suivi les leçons du Dominiquin, il entra dans l'école de Piètre de Cortone, dont il imita si bien la manière, que ce maître, ayant eu un voyage à faire en Lombardie, le laissa avec le Bottalla, pour peindre à sa place les appartements du palais Barberini. On dit même que ces deux jeunes artistes, un peu trop pleins de leur talent, cherchèrent, pendant l'absence de Berrettini, à faire tomber sur eux toute l'entreprise de ces travaux; et qu'à son retour, pour les

punir de leur ingrate vanité, il les renvoya de son école. Pendant que Romanelli travaillait dans le palais Barberini, il eut le bonheur de plaire au cardinal, qui devint son protecteur. Ce prélat le prit dans son palais; et Romanelli étant tombé malade à force de travail, il lui donna son médecin, et l'envoya rétablir sa santé à Naples. Ce fut là que l'artiste, aidé des conseils de Bernin, changea sa manière de peindre, et se forma un style plus gracieux dans les formes, ou, pour mieux dire, plus séduisant, mais moins grand que celui du Cortone, et surtout moins savant. Il adopta des proportions plus sveltes, des teintes moins sales, et des draperies dont les plis étaient moins larges et plus multipliés. Lorsqu'il exposa, dans l'église de Saint-Ambroise, son tableau de la *Déposition de Croix*, chacun l'exalta comme un prodige. Piètre de Cortone se vit alors forcé de mettre en regard son admirable tableau de *Saint Etienne*; et le Bernin lui-même, lorsqu'il les eut vus tous deux, ne put s'empêcher de dire que l'on reconnaissait facilement le maître et l'élève. Après la mort d'Urbain VIII, le cardinal Barberini ayant été obligé de se réfugier en France, n'oublia point son protégé, et le recommanda au cardinal Mazarin, qui l'appela à Paris, en lui envoyant une somme de trois mille écus pour son voyage. A son arrivée, le cardinal-ministre le présenta au roi et à la reine-mère; et Romanelli fut immédiatement chargé de travaux considérables. Souvent même leurs Majestés lui firent l'honneur d'aller le voir travailler au palais Mazarin, dans lequel il peignit plusieurs sujets tirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Un jour que plusieurs dames

raient travailler, il se mit
re dans le plafond celle qui
t la plus belle. Les autres
nirent de l'oubli dans lequel
aissait : le seul moyen qu'il
le les apaiser, fut de les pein-
tes ; et il s'excusa auprès
en leur disant : « Comment
z-vous, Mesdames, qu'avec
rue main je puisse vous pein-
utes en même temps ? » Après
tiste eut terminé les peintures
is Mazarin, il fut chargé, par
le peindre les bains de la rei-
Vieux-Louvre, où ses ta-
décorent encore quatre des
lu rez-de-chaussée, qui
rtie de la galerie des an-

Les ornements, les sculp-
et tous les accessoires de
atre salles, ont été exécutés
ou d'après ses dessins : les
es de la *Salle des Saisons*
ntent des sujets de l'histoire
on et de Diane. Ce sont, *Apol-*
ronnant les Muses ; *Apollon*
ant Marsyas ; *Diane et Ac-*
Diane et Enlvmion. Aux
angles, on voit les *Saisons*,
s le plafond, *Apollon* et

Les trois tableaux de la
uivante, appelée *Salle des*
s illustres, ont rapport aux
à la *Paix* et au *Commerce*.
ond de la *Salle des Romains*
nte la *Poème* et l'*Histoire*
nt les succès de *Bellone*. Les
es quatre autres tableaux sont :
atus ; l'*Enlèvement des Sa-*
Scévola ; la *Continence* de
t. Enfin, dans la dernière
ui devait servir de chambre
er à la reine Marie de Médit-
rtiste a peint dans le plafond
mphe de la religion par les
théologiques ; deux autres ta-
Judith et Esther ; plus quatre,

semi-circulaires, représentant la *Sa-*
gesse, la *Prudence*, la *Justice* et la
Force, au-dessus desquels il a peint
des génies qui font allusion à ces qua-
tre vertus. Louis XIV fut tellement
satisfait de ces divers ouvrages, qu'il
décora leur auteur de l'ordre de
Saint-Michel, et le récompensa avec
munificence. Tandis qu'il travaillait
à ces peintures, il tomba deux fois
de son échafaud. Croyant que l'air
natal lui serait salutaire, et que les
soins de sa femme et de ses enfants
qu'il avait laissés en Italie, contribu-
aient à le guérir, il retourna à Ro-
me, où il put en effet se remettre au
travail, et exécuta un grand nom-
bre de tableaux pour le public et les
particulier. Déterminé par les avan-
tages qu'on lui proposait en France,
et par le souvenir des égards qu'on
avait eus pour lui dans ce pays, il
se disposait à venir s'y établir avec
toute sa famille, lorsqu'il mourut à
Viterbe, en 1662, n'ayant encore
que 45 ans. Il avait achevé, pour
le maître-autel de l'église du Dôme
de Viterbe, son beau tableau de
Saint-Laurent. Il avait peint éga-
lement pour l'église de Saint-Pierre
à Rome, la *Présentation au Tem-*
ple, que l'on voit aujourd'hui dans
celle de la Chartreuse, et qui a été
remplacée à Saint-Pierre par la co-
pie en mosaïque. On ne connaît au-
cun peintre sorti de son école,
qui ait succédé dignement à sa répu-
tation. Les peintures de cet artiste
que la France possède, sont plu-
tôt remarquables par la grâce que
par la force : le dessin, la couleur,
l'expression, manquent de vigueur ;
on y voit même un peu de cette affé-
terie qu'il a dû puiser dans les leçons
du Bernin : mais sa composition est
sage ; et l'ensemble offre une har-
monie sur laquelle l'œil se repose

avec plaisir. En général, ses figures sont un peu longues, et ses têtes manquent de proportion. Son séjour en France ne fut pas sans influence sur son talent ; et Pascoli lui-même avoue que Romanelli puisa, dans la vue des ouvrages des peintres français, cette vie dont ses derniers tableaux paraissent plus animés que ceux qu'il avait peints avant de venir en France. — Urbain ROMANELLI, fils du précédent, naquit à Viterbe, en 1638. Quoique son père lui eût donné les premières leçons de son art, il était trop jeune lorsque ce dernier mourut, pour qu'on puisse le regarder comme son élève. C'est dans l'école de Ciro Ferri, qu'il puisa les leçons qui l'ont fait connaître. Les cathédrales de Velletri et de Viterbe possèdent de ses ouvrages : ceux de Viterbe représentent le *Martyre de Saint-Laurent*, patron de l'église. Il y déploya un vrai talent ; mais il fut enlevé aux arts par une mort prématurée, en 1682. P—s.

ROMANELLI (L'abbé DOMINIQUE), antiquaire italien, membre de la société *Pontaniana* et de l'institut d'encouragement de Naples, naquit, en 1756, à Fossaceca, près de Lanciano, dans les Abruzzes. Il fit ses études au séminaire de Chieti, d'où il sortit revêtu du caractère ecclésiastique. En 1805, il se rendit à Naples, pour y surveiller l'impression de son premier ouvrage sur les *Scoverte patrie di città distrutte e di altre antichità nella regione Frentana*, 2 vol. in-8°. Ses recherches ne remontent pas au-delà des siècles barbares ; et l'histoire primitive des peuples et des villes de cette antique région, y est à peine effleurée. Placé à la tête de la bibliothèque des ministres, l'abbé Romanelli put se

livrer à de nouveaux travaux. Entraîné par son goût pour les antiquités, il rassembla les matériaux pour un *Voyage à Pompéi, Pastum et Herculaneum* qui parut en 1811, in-8°, et auquel il ajouta celui de Pouzzoles dans la réimpression qu'en fit, en 1817, 2 vol. in-8°. Il rédigea aussi un *Guide de Naples*, en 3 vol. in-12 ; une *Description de l'île de Capri*, in-8° ; et une autre du *Mont-Cassin et des environs*, in-8°. Tous ces Manuels, sans être d'un grand secours pour les érudits, sont très-utiles pour la plupart des voyageurs que la curiosité attire en foule vers ces lieux célèbres. Romanelli avait conçu le plan d'un ouvrage qui aurait jeté quelque éclat sur son nom, si, dans l'exécution, il ne s'était pas montré au-dessous de sa tâche. Ce livre, publié en 1815, aux frais du gouvernement, est intitulé. *Antica Topografia istorica del regno di Napoli*, 3 vol. in-4°, fig. Il y a peut-être peu de pays qui offrent autant de difficulté pour un travail de ce genre, que le royaume de Naples. Il y reste encore beaucoup de recherches à faire, plusieurs doutes à éclaircir, un grand nombre d'erreurs à rectifier : pour cela, il faut avoir plus de connaissances que Romanelli n'en avait acquies, il faut être versé dans les langues anciennes, profond dans l'étude de l'antiquité, habitué à l'inspection des monuments, et outre cela très-réservé à adopter les opinions d'autrui, et plus réservé encore en émettant les siennes. L'abbé Romanelli manquait de la plupart de ces qualités essentielles pour devenir un bon antiquaire : il ne pouvait donc qu'échouer dans son entreprise. Il paraissait plutôt fait pour les petites choses que pour les grandes : qu'il

ques *Variedades* qu'il a insérées dans le *Giornale enciclopedico di Napoli* (de mai 1808 à juin 1816) et dans d'autres feuilles périodiques du temps, ne sont pas entièrement dépourvues d'intérêt et d'érudition. La plupart ont aussi paru séparément : nous indiquerons surtout ses *Recherches sur la littérature bibliographique* des siècles appelés barbares, dans les provinces du royaume de Naples (mai 1811). Romanelli a laissé en manuscrit une traduction en vers *sciolti*, du livre *De rebus normannis, di Gul. Appulo*. Il est mort à Naples, en 1819, âgé de soixante-trois ans.

A—G—S.

ROMANINO (GEORGE), peintre, naquit à Rome, vers l'an 1501. Son premier maître est inconnu. Le désir de se perfectionner dans la science du coloris, le conduisit à Venise, où il fit des progrès considérables dans cette importante partie de l'art. Après quelques années employées à cette étude, il alla s'établir à Brescia, et ne tarda pas à s'y faire une réputation par de bons ouvrages. Bientôt d'autres villes voulurent avoir de ses tableaux. La plupart des églises, des couvents, et des palais de Brescia, sont ornés de ses peintures à fresque et à l'huile. Mais l'ouvrage que l'on peut regarder comme son chef-d'œuvre, est le tableau du maître-autel de l'église de Saint-François. Sur sa réputation, Romanino fut appelé en France; et il avait peint, dans la galerie d'Apollon et dans les appartements de la reine-mère, au Louvre, plusieurs sujets à fresque, dont on regrette la perte. Quoique ce fussent les productions d'un âge avancé, on n'y voyait aucune trace de l'affaiblissement de son génie : la correction du dessin, l'aisance et la grâce des dra-

peries, la beauté du coloris, frappaient les yeux, même des plus ignorants. Peu d'artistes l'ont surpassé pour l'entente de la composition, l'exactitude du dessin, la force et l'éclat des teintes, et la parfaite imitation de la nature; et nul artiste ne s'est approché, autant que lui, du style et de la couleur du Titien. P.-a.

ROMANO (ECCELIN ou ESSELIN DA), surnommé le *Bègue*, était fils d'un Albéric de Romano, et petit-fils d'un Eccelin, qui, vers l'an 1137, avait suivi l'empereur Conrad II en Italie, avec un seul cheval, et avait reçu de lui en fief les terres de Onara et de Romano dans la Marche Trévisane. Ces seigneurs avaient fort augmenté le patrimoine de leur maison : ils avaient acquis Bassano, Marostica, et plusieurs gros villages avec des châteaux-forts situés au nord de Vérone, de Vicence et de Padoue. L'assemblage de leurs fiefs formait déjà une petite principauté : Eccelin I^{er}. la rendit plus puissante encore, en mariant son fils à Cécile d'Abano, riche héritière déjà promise à Tisolin de Campo-Sampieri. Ce mariage, en doublant les richesses de la maison de Romano, lui attira l'inimitié de la maison Campo-Sampieri, inimitié qui se manifesta par les plus sanglants outrages. Eccelin-le-Bègue avait marché, en 1147, à la seconde croisade, à la suite de l'empereur Conrad III; et il s'y était distingué dans un combat singulier, contre un Sarrasin universellement redouté. Plus tard, il s'associa à la ligue Lombarde; et après avoir partagé la glorieuse résistance que ses compatriotes opposèrent à l'empereur Frédéric Barberousse, il fut un des deux recteurs de cette ligue, qui signèrent, devant Tortone, en 1175, un compromis avec Frédéric, pre-

mier acheminement à la paix de Constance. Il est probable qu'Eccelin-le-Bègue qui, à cette époque, devait être parvenu à un âge avancé, mourut peu de temps après. S. S—1.

ROMANO (ECCELIN II DA), surnommé le *Moine*, recueillit, probablement avant l'année 1180, la succession de son père, à laquelle il avait joint celle du père de sa femme, Manfred d'Abano. Ses richesses et le grand nombre de châteaux-forts qu'il possédait sur les monts Euguéens, le firent considérer comme le premier citoyen des républiques voisines. Les noms des Guelfes et des Gibelins, qui divisaient depuis long-temps l'Allemagne, n'étaient pas encore connus en Italie; mais Eccelin de Romano se mit à la tête d'une faction dans la noblesse, qu'on nomma du *Vivario*, tandis que la faction opposée était celle des comtes de Vicence. Leur inimitié, produite par des querelles particulières, se fonda ensuite avec celle qui partageait toute l'Italie; et la faction d'Eccelin II devint celle des Gibelins. Les premiers combats entre les deux partis, se livrèrent à Vicence, vers l'année 1194. Eccelin II, qui avait fait alliance avec les républiques de Vérone et de Padoue, fut exilé de Vicence, lui et toute sa famille ainsi que sa faction, par un podestat, son ennemi. Avant de se soumettre à cette sentence, il entreprit de se défendre en mettant le feu aux maisons voisines: une grande partie de la ville fut brûlée pendant le combat, où Eccelin fut vaincu. Ce furent les premières scènes de désordre et de meurtre qu'eut sous les yeux le fils du seigneur de Romano, le féroce Eccelin III, né le 4 avril 1194. Eccelin, rappelé à Vicence, bientôt après, par l'entremise des

Véronais, en fut chassé de nouveau, en 1197; et les Padouans, qui voulaient le secourir, furent défaits à Carmignano: ils se virent menacés, jusque dans leurs murs, par les Vicentins; et le seigneur de Romano, abandonné par ces alliés timides, conclut la paix à des conditions désavantageuses. Cependant il liait toujours plus son parti avec ceux des Gibelins dans toute la Vénétie, de Salinguerra qui les commandait à Ferrare, et de tous les ennemis du marquis d'Este. Vers l'an 1205, il fit lever à celui-ci le siège de Garda, où les chefs du parti Gibelin s'étaient enfermés: il assurait que le marquis d'Este avait voulu le faire assassiner à Venise; et il poursuivait à outrance cet ennemi, chef de tout le parti Guelfe, lorsque l'empereur Othon IV entra en Italie, en 1209, et entreprit de les reconcilier. Ces deux chefs de parti, qui disposaient entre eux des forces d'un quart de la Lombardie, furent accueillis par l'empereur avec une extrême distinction: il ne réussissait point cependant, par sa médiation, à calmer ces cœurs si hauts et si irascibles; mais le hasard les conduisit à parler des jours de leur enfance, et ils retrouvèrent toute leur ancienne amitié. Eccelin accompagna Othon IV à Rome, et, à son retour, il reçut de lui le gouvernement de Vicence, comme vicaire impérial. Mais après avoir régi quelque temps ses états en paix, Eccelin II les partagea entre ses deux fils Eccelin III et Albéric: au premier, il donna tous les biens situés dans l'état de Vicence; au second, ceux qu'il possédait près de Trévise, et, se retirant presque absolument du monde, il s'adonna aux pratiques de dévotion les plus rigoureuses, ce qui lui valut le surnom

de *Moine*. On le soupçonna cependant ensuite d'avoir embrassé les principes de la réforme des Patarins; et le pape Grégoire IX adressa, en 1231, une bulle à ses deux fils, pour les sommer de livrer eux-mêmes leur père au tribunal de l'inquisition, s'il ne renonçait pas à l'hérésie. Les deux princes n'obéirent point à cette injonction; et l'on ne sait plus rien d'Eccelin II, qui mourut avant l'année 1235. S. S—r.

ROMANO (ECCELIN III DA), surnommé le *Féroce*, né en 1194, fils aîné d'Eccelin II, fut investi par lui en 1215, de la principauté de Bassano, de Marostica et de tous les châteaux situés sur les monts Euganéens. A peine âgé de vingt-un ans, il avait déjà signalé ses rares talents pour la guerre, ainsi que cet esprit de dissimulation, de patience, qu'aucune fatigue ne rebutait, qu'aucun danger ne pouvait distraire, qu'aucun succès ne pouvait enivrer; ce courage, enfin, qu'il employa, jusqu'à la fin d'une longue vie, à fonder la plus effroyable tyrannie que l'Italie ou le monde entier eussent jamais vue. Eccelin III, comme son père et son aïeul, fit servir à sa grandeur l'esprit de parti de la noblesse. Il se montra, de bonne heure, plus zélé que tous ses égaux pour le parti Gibelin; et la passion qu'il affectait ou qu'il ressentait en effet, fixa son rang au-dessus de tous les autres. En 1225, il se fit élire capitaine du peuple, et podes-tat, par le sénat de Vérone; et dès lors, cette république ne cessa pas d'être soumise à son joug. Il attendit néanmoins long-temps encore, avant de le faire sentir à des hommes indépendants et jaloux, qui s'indignaient même du frein le plus légitime. Mais l'empereur Frédéric II, dont il était un des plus zélés

serviteurs, l'aidait à affermir une autorité dont il devait profiter à son tour. Il lui fournit, en 1236, des soldats pour former, dans Vérone, une garnison qui les mit à l'abri des mouvements populaires. La même année, Frédéric, ayant pris et pillé Vicence, en donna le gouvernement à Eccelin; et celui-ci se fit, en 1237, livrer, au nom de l'empereur, Padoue, ville bien plus forte, plus riche et plus puissante que les deux qu'il possédait déjà. Pour dompter l'esprit de cette cité, accoutumée au gouvernement populaire, il demanda des otages à toutes les familles considérées, et fit arrêter tous ceux qui, par leur éloquence, leurs richesses ou leur nom, avaient le plus d'influence. Il ordonna de raser jusqu'aux fondements les maisons de tous les émigrés; et força tous les jeunes gens à entrer dans les corps qu'il levait pour la guerre, et qu'il maintenait sous la plus rigoureuse discipline. Après avoir, pendant deux ans, usé de toute son adresse pour détruire, à Padoue, les derniers restes de l'esprit public, Eccelin ne consulta plus que sa soif de vengeance, et cette férocité qui paraît avoir été le fond de son caractère. Il fit trancher la tête, sur la place publique, aux gentilshommes dont le crédit lui portait ombrage; et, par ses ordres, les bourgeois qui témoignaient encore quelque attachement à la liberté, périrent au milieu des flammes ou sur un honteux échafaud. En 1239, dix-huit de ces malheureux subirent, en un même jour, le dernier supplice, sur la place dite le *Prà della Valle*. En même temps, Eccelin de Romano poursuivait ses conquêtes dans la Marche Trevisane. Il avait pris, sur les Padouans émigrés, les châteaux

d'Agna et de Brenta, et il avait mis à mort tous ceux qui les gardaient. Il avait enlevé ensuite plusieurs châteaux au marquis d'Este et au comte de Saint Boniface. Ses conquêtes s'étaient aussi étendues sur la république de Trévise. Enfin il avait réduit les deux petites villes de Feltre et de Bellune; et partout il faisait couler des torrents de sang. L'empereur, dont il avait, en 1238, épousé une fille naturelle, nommée Selvaggia, l'avait nommé vicaire impérial dans tous les pays situés entre les Alpes de Trente et le fleuve Oglio. Ce pays était déjà presque en entier soumis au seigneur de Romano; et l'élite de la noblesse y avait été immolée avec des raffinements de cruauté. Tantôt il faisait murer les portes des prisons; et ses victimes, livrées aux horreurs de la faim, répandaient l'effroi par leurs cris: tantôt il les faisait mettre à la torture; et il aiguissait leurs tourments, non point pour tirer d'elles des révélations, mais pour leur arracher la vie de la manière la plus douloureuse. Des prisons effroyables avaient été construites par son ordre; on s'était étudié à en rendre le séjour ténébreux, impur et pestilentiel. Des hommes, des femmes, des enfants, y étaient entassés les uns sur les autres; et, parmi ces enfants, plusieurs, avant d'y être enfermés, avaient été privés de leurs yeux ou rendus incapables d'être jamais des hommes. La mort de Frédéric II, survenue en 1250, délivra Eccelin III du dernier frein qui pût le retenir encore. Il se considéra dès-lors comme un souverain indépendant; et il signala le règne absolu qui commençait pour lui, par le supplice de tout ce qu'il y avait de gens distingués dans la Marche. Il semblait vou-

loir se dédommager des ménagements qu'il avait gardés d'abord avec l'opinion publique. Comme pour insulter à la patience du peuple, il l'appelait tout entier à être témoin de ses fureurs. Si la maladie, ou l'air infect de ses prisons, lui dérobaient quelques victimes, il n'en faisait pas moins mutiler leurs cadavres sur l'échafaud. Toute espèce de marque honorifique lui était également odieuse; et, comme il ne cherchait pas même de prétexte à ses fureurs, tout genre de distinction était puni par le supplice. Des gardes veillaient sur toutes les frontières de ses états; et lorsqu'ils saisissaient quelqu'un qui voulait se soustraire à cette effroyable tyrannie, à l'instant même, ils lui coupaient une jambe, ou lui arrachaient les yeux. Les malheureux qui erraient en Italie, ainsi mutilés par ce monstre, invoquaient contre lui les châtimens du ciel: ils soulevaient l'indignation des peuples; et ils trouvèrent enfin des vengeurs. Alexandre IV, en montant sur le trône pontifical, publia une croisade contre Eccelin. Au mois de mars 1256, il chargea Philippe, archevêque de Ravenne, d'en commencer la prédication à Venise. Le marquis d'Este, le comte de Saint-Boniface, les républiques de Venise, de Bologne et de Mantoue, et surtout les nombreux émigrés des états d'Eccelin, prirent la croix contre lui. Cependant il commandait encore en maître à Vérone, Vicence, Padoue, Feltre et Bellune. Trévise obéissait à son frère Albéric; Trente s'était révolté contre lui: mais, d'autre part, Brescia paraissait sur le point de recevoir son joug. Deux puissants alliés, Oberto Palavicino et Buoso de Doara, l'assistaient de leurs forces et de leurs conseils. Toutefois les

croisés, profitant de l'absence d'Eccelin, qui était occupé à Brescia, réussirent à s'emparer de Padoue, le 19 juin 1256. Le seigneur de Romano, à cette nouvelle, se défiant des Padouans qui servaient dans son armée au nombre de onze mille, les fit tous enfermer dans l'amphithéâtre de Vérone. De là il les envoya, par petites troupes, dans d'autres prisons; et, en peu de jours, il les immola tous sans exception. La lâcheté et l'indiscipline des croisés les empêchèrent de poursuivre leur premier succès. Pendant deux ans, leurs attaques échouèrent; Eccelin réussit même, en 1258, à soumettre Brescia; mais, en s'emparant de toute l'autorité dans cette ville, il aliéna ses deux associés, Palavicino et Buoso de Doara. Honteux l'un et l'autre d'une alliance criminelle avec un tyran ennemi de Dieu et des hommes, ils offrirent aux croisés de se joindre à eux; et, sans renoncer au parti Gibelin, ils signèrent, le 11 juin 1259, une alliance avec les Guelfes, contre le seigneur de Vérone. Eccelin, d'autre part, appelé à Milan par l'aveugle fureur des Gibelins et des nobles, avait traversé l'Oglio et l'Adda. Il tenta vainement de s'emparer de Monza et de Trezzo: le peuple et les Guelfes de Milan avaient formé une armée nombreuse pour la lui opposer. Oberto Palavicino avec les Crémonais, et le marquis d'Este avec les troupes de Ferrare et de Mantoue, se rendirent maîtres du pont de Cassano, sur l'Adda, et coupèrent la retraite à Eccelin. Ce tyran, qui n'avait aucune idée religieuse, était cependant très-superstitieux. Le nom de Cassano lui avait été indiqué, par ses astrologues, comme devant lui être funeste: il hésita avant d'atta-

quer ce pont, qui pouvait seul assurer sa retraite; puis, la nécessité lui faisant surmonter sa répugnance, il y conduisit sa troupe, le 16 sept. 1259: mais il fut blessé au pied, et forcé de reculer. Après s'être fait panser, il essaya de traverser un gué de la rivière; mais à peine avait-il atteint l'autre bord, que ses troupes commencèrent à se débattre. Il fut attaqué en même temps, par tous ses ennemis, sur le chemin de Bergame. Déjà il n'était plus entouré que d'un petit nombre de soldats, lorsqu'il reçut un coup à la tête, fut renversé de cheval, et fait prisonnier par un homme dont il avait mutilé le frère. Les chefs de l'armée ne permirent point qu'on outragât Eccelin: il fut conduit dans la tente de Buoso de Doara, où des médecins furent appelés pour le soigner; mais il refusa leurs services. Il déchira ses plaies; et, le onzième jour de sa captivité, il mourut à Soncino, où son corps fut enseveli. Eccelin III de Romano était d'une petite taille; mais tout l'aspect de sa personne, tous ses mouvements, annonçaient un soldat. Son langage était amer; son aspect extérieur, superbe et imposant. Par son seul regard, il faisait trembler les plus hardis. Il fut marié deux fois. Le jour de la Pentecôte 1238, il épousa Selvaggia, fille naturelle de Frédéric II; et, le 15 septembre 1249, il épousa Béatrix, fille de Bontraveno de Castelnovo: mais ces deux femmes n'eurent sur lui aucune influence. Ce tyran n'aimait point les femmes: aussi impitoyable pour elles que pour les hommes, il en fit périr un grand nombre, dans d'affreux supplices. Il avait atteint sa soixante-sixième année lorsqu'il mourut. Son règne de sang avait duré trente-quatre ans.

Plusieurs auteurs ont écrit sa vie (V. MAURISIO , MONACI et ROLANDINI).

S. S—1.

ROMANO (ALDERICO DA), régnait à Trévise pendant que son frère, Eccelin III, avait soumis le reste de la Vénétie. Moins féroce, mais plus dissimulé, il feignit longtemps d'être brouillé avec lui, de s'attacher même au parti Guelfe, pour gagner des intelligences parmi ses ennemis, et pour semer entre eux la défiance et la discorde. Après la mort de son frère, il fut chassé de Trévise, et se retira à San-Reno, dans les monts Euganéens; mais la ligue Guelfe l'y poursuivit et l'assiégea. Après s'être défendu, du 1^{er} de mai jusqu'au milieu d'août 1260, il fut obligé de se rendre à discrétion; et on le fit périr, lui, sa femme, ses six fils et ses deux filles. Avec lui finit la maison de Romano, après un siècle de gloire et de crimes. On peut voir sur cette famille, la *Storia degli Ecelini*, par J.-B. Verci, Bassano, 1779, 3 vol. in-8^o.

S. S—1.

ROMANOF (MICHEL-FEDEROWITZ ou), fut élu tzar de Russie en 1613, à l'âge de seize ans. Il descendait d'une famille prussienne, établie, dès le milieu du quatorzième siècle, en Moscovie, où elle était parvenue aux premières dignités. Son père, Fedor Nikitich, obligé par Boris d'entrer dans un couvent, en avait été tiré par Dmitri, pour occuper le siège métropolitain de Rostof, et il était alors prisonnier à Varsovie. Michel, élevé par sa mère, femme d'un rare mérite, et qui avait été obligée de prendre le voile dans un monastère, à Kostroma, était loin d'aspérer au trône. Les Boïards lui firent connaître son élection par des députés char-

gés en même temps de lui présenter l'hommage de la fidélité de ses nouveaux sujets. La mère de Michel ne vit qu'avec frayeur l'élévation de son fils; mais, forcée de céder aux instances des Boïards, elle le suivit à Moscou, où il fut sacré aussitôt par le métropolitain de Kasan. Le nouveau tzar s'empressa de demander aux princes voisins la confirmation des anciens traités, et la restitution des villes dont ils s'étaient emparés pendant l'inter règne. Cette demande fut rejetée à-la-fois par la Suède et par la Pologne; et Michel, en montant sur le trône, se vit obligé de soutenir une double guerre. Il n'avait que peu de troupes, mal disciplinées; mais, fort de la justice de sa cause, et pensant que le courage des soldats suppléerait au nombre, il ne balança pas à prendre toutes les mesures pour faire respecter ses droits. L'invasion des Cosaques du Don, et le soulèvement d'une partie de la petite noblesse, vinrent bientôt ajouter à l'embarras de sa position. Dans l'impossibilité de lutter contre tant d'ennemis, il fit la paix avec les Suédois aux conditions qu'ils voulurent imposer. Battu ensuite par les Polonais, et rejeté jusque dans Moscou, ce fut sous les murs de la capitale qu'il signa, avec Wladislas, une trêve, qu'il acheta par la cession de Smolensko et de quelques autres villes. Michel stipula du moins la liberté de son père: et l'entrée de ce prince à Moscou (1621) fut un jour de fête pour toute la Russie. Elevé bientôt à la dignité patriarcale, et placé à la tête du conseil de l'état, il acquit, par ses lumières et sa sagesse, une influence salutaire. La Russie, épuisée par des dissensions intestines et par les attaques continuelles de ses voisins, avait besoin d'une

x ; et Michel s'appliqua à ouir. Il voyait cependant : Smolensko au pouvoir is ; et à l'expiration de la fit investir cette ville par de cent mille hommes , andait le meilleur de ses mais , après un siège de eux ans , les Russes fu- nts de se retirer ; et Mi- forcé de confirmer , par u traité (1634) , la pos- ette ville aux Polonais. Le é ses revers , préparait , es institutions , la gran- e de la Russie : il construi- teresses pour mettre ses ri des incursions des Tar- rimée ; il appela à son : officiers instruits , et les r la certitude d'un avan- oide ; il formait des corps 'infanterie et de cavalerie , uisait les usages et la dis- este de l'Europe ; enfin , en des lois barbares , il tentait les mœurs de ses sujets : neur de les civiliser entiè- it réservé à l'un de ses suc- E. PIERRE I^{er}.) Cet excel- , dont le règne eût dû être our le bonheur de la Rus- it d'un coup de sang , au llet 1645 , à l'âge de qua- ans. Il avait été marié la première , à la fille orouki , qui mourut au uatre mois de mariage ; de , à Eudoxie , fille de reschnef , dont il eut deux n fils qui lui succéda sous E. LEXIS. W—s.

ROMANZOFF ou ROUMAN- ERRE ALEXANDROWITSCH , , général russe , né vers artenait à une ancienne et ison. Ayant embrassé fort

XVIII.

jeune la carrière des armes , il y montra un courage et une habileté tels , qu'il fut porté rapidement aux premiers grades. Il débuta , en 1761 , par la prise de Colberg , qu'il força de se rendre. En 1762 , il fut désigné pour entrer dans le Holstein avec quarante mille hommes : mais la mort de Pierre III détourna l'orage qui allait fondre sur le Danemark. Catherine II rappela ses troupes du Mecklenbourg , et s'arrangea avec la cour de Copenhague. Dans la campagne de 1769 , Romanzoff fut chargé du deuxième corps d'armée qui devait prendre Bender , et envahir la Bessarabie. Le prince Alexandre Galitzin , qui commandait le corps principal , ayant été deux fois battu devant Choczim , et ayant été obligé de repasser le Dniester , d'abord le premier mai , puis le 12 août , son rappel fut résolu à Saint-Petersbourg , avant qu'on y eût appris qu'il avait noblement réparé ces deux échecs , les 7 et 9 septembre , par la défaite du grand-visir , et par la prise de Choczim , de Yassy , et d'une grande partie de la Moldavie et de la Valachie. Galitzin eut Romanzoff pour successeur ; celui-ci remporta , durant la campagne de 1770 , deux victoires décisives : la première , le 17 juillet , sur la rive gauche du Pruth , dans la plaine de Kartal , où quatre-vingt mille Turcs et Tartares , commandés par Kaplan-Gheraï , khan de Crimée , furent forcés dans leurs retranchements , et se retirèrent vers le Danube ; la seconde , à son embouchure dans le lac de ce nom. Ce fut là qu'il acheva leur défaite. Cent cinquante mille Turcs ayant enveloppé Romanzoff , qui n'avait que dix-sept mille combattants , ceux-ci

allaient être anéantis par le feu du canon et de la mousqueterie, lorsque le général russe ordonna aux siens de charger les Turcs à la baïonnette. L'activité, la discipline et la tactique triomphèrent de la force numérique (1) : le désordre se mit dans les rangs des Turcs, dont les carrés russes firent un carnage affreux. Le grand-visir laissa cent mille hommes sur le champ de bataille, abandonnant au vainqueur, son camp, son artillerie et tous ses bagages, pour se sauver au-delà du Danube. Catherine fit élever un obélisque en marbre dans les jardins de Tzarskoezelo, afin de perpétuer le souvenir de ces victoires, dont les résultats furent la reddition d'Ismailoff, de Kilia, d'Akierman, de Bender, la prise de Brailow, et la possession de toute la rive gauche du Danube. Le fait d'armes le plus remarquable de Romanzoff, dans la campagne de 1771, fut la prise de Giurgewo. La cour de Vienne ayant alors signé une convention avec la Porte, pour arrêter les projets d'agrandissement de Catherine aux dépens des Turcs, il s'ensuivit des négociations d'abord entre la Russie et l'Autriche, ensuite entre la Russie et la Turquie. Le congrès de Fokchaux fut précédé d'un armistice accordé par le comte Romanzoff, le 30 mai (10 juin) 1772 ; et celui de Bucharest, d'un autre armistice consenti par le même, et prolongé jusqu'au 21 mars (1^{er} avril) 1773. Mais les prétentions du cabi-

net de Saint-Petersbourg aya exorbitantes au divan, les deux grès furent rompus sans aucun tat, et Romanzoff reçut l'ordre de passer le Danube : il effectua le 18 (29 juin) 1773, et divers avantages sur des corps détachés ; mais il échoua dans le projet principal, qui était de reconquérir la Silistrie. D'autres tentatives vers la fin de la même campagne, une expédition sur Varna, n'ont pas été plus heureuses, les Russes repassèrent le Danube pour en garder le quartier d'hiver. Ces échecs provoquèrent la révolte de Pugatscheff, ramenant Catherine II à des dispositions pacifiques. On fit de nouvelles propositions à la Porte, par l'intermédiaire de la Prusse ; et une négociation directe s'établit entre le feld-marchal Romanzoff, et le grand-visir. Le grand-visir languit jusqu'à l'ouverture de la campagne de 1774 ; et les hostilités reprirent dès la fin de mai. Romanzoff, dont l'armée avait été forcée, passa le Danube le 20 (31) 1774, et prit une position au-delà de laquelle il bloqua le grand-visir dans son camp de Schumla, à Mont Hémus, et lui intercepta les secours de vivres et jusqu'à l'accès de ses propres magasins. Le grand-visir, cédant aux cris tumultueux de ses soldats, perdit la tête, et se résigna vainement à un armistice. Romanzoff exigea la conclusion immédiate d'un traité aux conditions qu'il prescrivait, et le traité fut signé sur une caravane, dans la tente même du grand-visir, à Kainardgi le 10 (21) 1774, jour anniversaire de la mort du Pruth. Le grand-visir Mourad-Zade-Mouhammed alla mourir de douleur à Andrinople, tandis que son vainqueur, rehaussant par la simplicité l'éclat de ses vic-

(1) Le comte de Saint-Priest, ancien ambassadeur de France à Constantinople, étant, en 1791, en Russie, rendit visite à Romanzoff, et, dans la conversation, lui demanda comment, en 1770, avec une armée de dix sept mille hommes, il avait pu tenir la campagne contre les Turcs, six fois plus nombreux ; le vieux feld-marchal lui répondit : « J'aurais voulu qu'ils fussent été encore davantage, parce que, lorsqu'il y a du désordre, ainsi que cela existe presque toujours dans les armées turques, le grand nombre l'augmente. »

isait à Moscou, devant Catherine dans l'attitude d'un simple soldat rendant compte de ses actions. (2). L'impératrice le combla de faveurs : elle lui donna une terre de cinq mille paysans, cent mille roubles d'argent comptant, un très-grand service de vaisselle plate, la croix de l'ordre de Saint-George à épauvette en brillants, un bâton orné d'une branche de laurier et de pierres précieuses, évaluées à 100,000 roubles, et un magnifique uniforme de feld-maréchal; enfin elle lui donna le surnom de Zadoï (Transdanubien). Peu après Romanzoff partit pour son gouvernement d'Ukraine; mais bientôt il fut appelé à Petersbourg, pour accompagner à Berlin le grand-duc Paul-Pierre, qui allait y épouser la princesse Marie de Wurtemberg: n'est, lui dit Catherine, qu'un des plus illustres appuis de mon trône, que je puis me résoudre à sacrifier mon fils. » Lorsque Frédéric II aperçut le maréchal, il s'avança vers lui, en lui adressant ces paroles : « Vainqueur des Othomans, je te salue le bien-venu; je trouve beaucoup de ressemblance entre vous et mon général Winterfeld. » — « Oui, répondit le maréchal, je sens que je suis flatté de ressembler, même imparfaitement, à un général qui est si glorieusement distingué au service de Frédéric. » — « Ah, dit le roi, vous devez bien vite vous enorgueillir des victoires qui feront passer votre nom à la postérité la plus reculée. »

De toutes les fêtes données au grand-duc, celle qui dut flatter le plus Romanzoff, fut la manœuvre de la garnison de Potsdam rangée en bataillons carrés, à l'imitation des Russes à la sanglante bataille de Kagoul. — Lorsque la guerre recommença, à la fin de l'année 1787, entre la Russie et la Porte, le commandement de la principale armée russe fut donné au prince Potemkin. On plaça, sous les ordres du maréchal Romanzoff, une seconde armée rassemblée dans l'Ukraine, et destinée à couvrir les opérations de Potemkin et à agir de concert avec les Autrichiens. Mais l'envieux favori de Catherine aimait mieux demeurer dans l'inaction, durant toute la campagne, que de donner à Romanzoff lieu de faire quelque entreprise digne de son ancienne réputation. Pendant la campagne de 1788, Potemkin se borna au siège d'Otchakoff, et conserva d'ailleurs le même système d'inaction, qui paralysa les dispositions de l'armée d'Ukraine, et mit les Turcs en mesure d'obtenir des avantages marqués sur l'armée autrichienne (3). Dégouté par ces contrariétés, et blessé dès longtemps de l'orgueil et de l'envie de Potemkin, Romanzoff se démit, au commencement de 1789, du commandement de la deuxième armée, et se retira dans sa terre de Tachan en Ukraine, à quelques lieues de Bathurin. C'est là qu'il passa les dernières années de sa vie. Le château qu'il y fit bâtir, présentait les formes extérieures d'une forteresse; et cette

« Catherine avait d'abord voulu que Romanzoff accompagnât le grand-duc à Moscou le même jour qu'elle, et que lui-même se rendît à cheval entre les arcs de triomphe qu'on lui éleva; mais la rencontre, sans mettre pied à terre, le brave et modeste guerrier se garda bien d'accepter les honneurs préparés pour un souve-

(3) Le maréchal Romanzoff était général en chef de la cavalerie, et pendant quatorze ans de suite, il n'y avait eu aucun avancement dans cette arme, parce que le favori n'aimait pas le maréchal. Outre cela, lors du voyage de Catherine en Crimée, et pendant le séjour qu'elle fit à Kieff, Potemkin avait donné à Romanzoff de nouveaux motifs de plainte.

illusion flattait le vieux guerrier, en lui rappelant les souvenirs de sa gloire. Quoique les bâtiments fussent considérables, il n'occupait lui-même qu'une très-petite chambre, qui lui servait à-la-fois de cabinet, de salon, de salle à manger et de chambre à coucher; enfin, il n'en sortait pas. Ses infirmités lui faisaient sans doute une nécessité de la vie sédentaire; mais elle était aussi dans ses goûts. Il était simple dans ses manières, et assez ouvert dans sa conversation, qui était substantielle et pleine d'intérêt. Il s'exprimait correctement en français: c'était un homme d'une haute stature; sa bonne mine se faisait encore remarquer dans sa vieillesse et malgré ses infirmités. On l'accusait d'avarice et d'une sorte d'égoïsme, dans le genre de celui de La Fontaine, qui l'avait porté à se séparer de sa femme, et qui le rendait étranger à sa famille. L'auteur des *Mémoires secrets sur la Russie* (V. Masson) cite, à l'appui de cette imputation, deux anecdotes fort singulières. L'un des fils de Romanzoff, ayant fini ses études, vint le trouver à l'armée pour demander du service. « Qui êtes-vous, lui dit-il? — mande Romanzoff? — Votre fils. » — Ah, ah! j'en suis bien aise: vous avez grandi. » — Après quelques autres questions, où la tendresse et la sollicitude paternelle ne se révélaient guère plus, le jeune homme demanda où il pourrait loger et ce qu'il avait à faire. — « Voyez, lui dit son père; vous aurez sûrement au camp quelque officier de votre connaissance. » Son autre fils, le comte Sergius Romanzoff, revenant de son ambassade en Suède, demanda une lettre de recommandation au comte Nicolas Soltikoff, pour se présenter à son

père et en être bien reçu. Quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces faits, que le ton et l'esprit des *Mémoires secrets* peuvent rendre suspects, il paraît avéré que Romanzoff dépensait peu de son immense fortune, et que, dans la retraite, comme dans les camps, il vécut au milieu d'une simplicité plus que philosophique. Depuis 15 ou 20 ans il n'avait point paru à la cour; et il était lui-même mourant lors de la mort de Catherine. Il lui survécut peu, et termina sa carrière le 6 (17) décembre 1796. Paul I^{er}., voulant, en quelque sorte, faire contraste avec sa mère, qui avait paru oublier l'auteur de ses premiers triomphes, porta lui-même trois jours le deuil du feld-maréchal, et le fit porter à toute l'armée. Il lui éleva, en outre, une pyramide sur la place du Palais-de-Marbre. L'empereur Alexandre a cru devoir également honorer la mémoire d'un des plus grands généraux de son empire, en lui érigeant une statue avec cette simple et noble inscription:

AUX VICTOIRES DE ROMANZOFF.

G—A—N.

ROMAS (..... DE), physicien, était né, vers le commencement du dix-huitième siècle, à Nérac, petite ville de Gascogne. Dans sa jeunesse, il annonçait des dispositions remarquables pour les sciences exactes; mais, obligé de choisir un état, il étudia la jurisprudence, et se fit pourvoir d'une charge au présidial de sa ville natale. Il continua cependant de cultiver les sciences, principalement la physique, et d'en suivre les progrès. Au mois de mai 1753, il fit à Nérac l'essai du cerf-volant électrique, et rendit compte de cette expérience à l'académie des sciences, dans un Mémoire très-intéressant.

ait la première fois de ce
 se, exécutée en 1776; on
 trait que Franklin en eut l'idée
 ville, l'année précédente, à Phi-
 sbie. D'ailleurs son expérience
 à eu de plus grands effets, parce
 l'avait garni d'un fil de métal la
 le de son cerf-volant. Admis à l'a-
 cadémie de Bordeaux, il fut nomi-
 correspondant de celle des sciences
 Paris, à laquelle il fit part de
 ses observations. Il mourut
 enant-assecur du présidial de
 re, en 1776. Outre plusieurs
 notes sur différents objets de
 sique, restés inédits, ou publiés
 extrait dans les Recueils de l'aca-
 die de Bordeaux, on a de Romas:
*Mémoire dans lequel on démontre
 plus un corps électrisable, isolé,
 levé au-dessus de la terre, plus
 de l'électricité est abondant ;*
*le Recueil de l'académie des
 ces, tome II des ouvrages des
 nts étrangers. C'est celui dans
 el il rend compte de l'expérience
 cerf-volant. II. Mémoire sur les
 ens de se garantir de la foudre
 les maisons ;* suivi d'une Lettre
 l'invention des cerfs-volants
 riques, Bordeaux, 1776, in-12.
 Cet ouvrage contient beaucoup
 servations curieuses. Dans la Let-
 ur les cerfs-volants, Romas éta-
 es droits à cette découverte con-
 riestley et les autres physiciens
 voulaient en attribuer tout l'hon-
 à Franklin. — Milady Mon-
 e, dans ses voyages en France,
 séjourné quelque temps à Nérac,
 M. de Romas ; et une tradition,
 ervée dans cette ville, porte
 le ne fit point difficulté d'avouer
 femme de son hôte, la réalité de
 venture du sérail, où Achmet II
 it réellement traitée en sultane
 rite Voy. la Notice sur Nérac,

par M. de Villeneuve-Bargemont,
 1808, in-8°.) On a refait cette his-
 toriette par des rapprochements de
 dates, et par d'autres motifs d'in-
 vraisemblance (Voy. Monrozier,
 XXIX, 421). W—s.

ROMBERG (ANDRÉ), célèbre mu-
 sicien, né, en 1767, à Vœchte, entre
 Brême et Osnabruck, mort, de bon-
 ne heure, les dispositions les plus
 rares pour l'exécution et la composi-
 tion. Ces dispositions furent aug-
 ment développées par son père Ger-
 hard-Henri Romberg, qui, s'étant
 fixé à Munster, y devint maître
 de la chapelle. Il l'instruisit, dès
 l'âge de six ans, sur le violon ; et ses
 progrès furent si rapides, qu'il put,
 l'année suivante, se faire entendre
 avec intérêt dans un concert public.
 Déjà il avait trouvé un rival, ou
 plutôt un ami, dans son cousin Ber-
 nard Romberg ; et cette émulation,
 qu'entretenait une liaison constante,
 ne put qu'influer sur le talent des
 deux artistes, dont le second a por-
 té dans la suite à un degré de per-
 fection inconnu, l'exécution sur le
 violoncelle. L'intimité de leur union
 était telle en effet, qu'ils se nom-
 maient réciproquement frères ainsi
 que leurs pères ; et ils furent presque
 toujours inséparables. André forma
 de plus en plus son jeu, et se forti-
 fia dans la composition, soit pendant
 les voyages qu'il fit, dès l'âge de huit
 ans, en partie avec son père, et
 toujours avec son ami, en Hollande,
 en France, dans le reste de l'Alle-
 magne et en Italie ; soit durant ses
 engagements à la chapelle de Muns-
 ter, à celle de l'électeur de Cologne,
 à Bonn, et enfin, à Hambourg.
 Partout, son jeu plein de vigueur,
 son style noble et mâle, excitèrent
 l'admiration. La première fois qu'il
 vint à Paris (1784), il se fit entendre

chez le baron de Bagge, avec un tel succès, que le directeur des concerts spirituels l'engagea pour ceux de l'année. Philidor prit aussi un vif intérêt à notre jeune virtuose; il lui fit connaître Viotti, dont André reçut des conseils et des leçons. La seconde fois (1800), il composa, pour le Théâtre-Feydeau, un opéra : *Don Mendoza*. La musique en fut attribuée aux deux amis, André et Bernard; mais le premier en était seul l'auteur. Pendant leur voyage en Italie, les deux frères (car ils aimaient à se présenter sous ce nom) furent très-bien accueillis du prince Rezzonico, sénateur de Rome, sans la bienveillance duquel ils auraient plutôt quitté l'Italie, vu l'état de décadence où ils trouvèrent l'art musical. Ce prince leur procura la faculté, jusqu'alors sans exemple, de donner, au Capitole même, un grand concert, qui eut lieu le 17 février 1796, en présence de tout le haut clergé et de la noblesse. Ils obtinrent un succès si éclatant, que les Italiens prétendaient, dans leur enthousiasme, que jouer ainsi sur le violon et le violoncelle, c'était chanter. Une distinction plus grande, peut-être, attendit André à Vienne, à son retour d'Italie. Plein d'enthousiasme, pour les compositions de Haydn, il ne tarda pas à faire sa connaissance. Après avoir exécuté plusieurs quatuors de ce grand compositeur, devant une assemblée brillante et nombreuse, le maître de la maison réunit ses instances à celles de Haydn, pour engager André à jouer un quatuor de sa composition, et le seul qu'il eût fait jusqu'alors. La société n'étant pas dans le secret, crut entendre un nouveau quatuor de Haydn, et déclara même que c'était le meilleur qu'il eût fait. Le vénérable

artiste protesta que cette production n'était pas la sienne; et il fallut tout le poids de son autorité pour tirer d'erreur la société. Depuis cette soirée, il nomma les deux Romberg ses fils en musique, et ils ne l'appelaient plus que leur père. En 1797, André alla de nouveau à Hambourg, où il se lia intimement avec Klopstock: il se sépara pour la première fois, en 1799, de son frère Bernard, qu'il retrouva, comme on l'a dit, plus tard à Paris. Pendant cet intervalle, André s'occupa de la musique du *Passame Dixit Dominus*, pour lequel on avait établi un grand concours; et il remporta le prix. Il se maria en 1801; et, après un nouveau voyage à Paris, il revint, en 1802, se fixer à Hambourg. En 1815, il fut appelé à Gotha, pour remplir la place de maître de chapelle auprès du duc. C'est dans cette dernière ville, qu'à la suite de plusieurs attaques d'apoplexie, il est mort, le 10 novembre 1821. Dans les principales villes d'Allemagne, à Berlin, Hambourg, Gotha, et même, en Angleterre, à Londres, des *Requiem* furent publiquement exécutés en son honneur, au bénéfice de sa veuve et de sa nombreuse famille. Il nous reste maintenant à fixer la place qu'André Romberg doit occuper comme compositeur; et nous distinguerons les morceaux qu'il a composés pour faire valoir son talent d'exécution, de ceux qui portent le caractère de création lyrique. Sous le premier rapport, ce sont ses quatuors, ses symphonies, et autres compositions purement instrumentales, qui l'ont très-souvent mis sur la même ligne que Haydn et que Mozart. Ses quatuors sont généralement écrits dans un style pur, sévère, et néanmoins élégant et gracieux, pleins de

motifs heureux, et portant le cachet de l'originalité, sans être bizarres. Il a su conserver ainsi, comme un dépôt sacré, cette pureté d'harmonie des mêmes maîtres, qui fait encore aujourd'hui la gloire de l'école allemande. Les avis qu'il était toujours prêt à donner aux jeunes compositeurs, tendaient à les diriger constamment dans la même voie; et par là, il a beaucoup contribué à répandre et à perpétuer le goût de la bonne musique. La même énergie dont il fait preuve dans ses quatuors, se retrouve dans ses concerts, symphonies, morceaux de piano, et duos de violon, dont il a fait une quantité très-considérable. Quant à ses Essais dramatiques, ils furent moins heureux : son opéra de *Don Mendoza*, dont nous avons parlé, eut peu de succès. Plusieurs autres opéras, joués à Berlin, à Hambourg, etc., en eurent davantage. On trouve entre autres, dans la *Générosité de Scipion*, un morceau d'ensemble, plein de verve et de grandeur. Ce qui sans doute lui a manqué, c'était plus de bonheur dans le choix des pièces qu'il eut à traiter; et souvent il a prodigué de la belle musique à des poèmes fort au-dessous de son talent. Eprouvant peut-être du dégoût pour le théâtre, il essaya de mettre en musique plusieurs poèmes de Schiller; la *Cloche*, sur-tout, obtint, en Allemagne, un succès populaire, tel, que l'auteur fut porté à composer d'autres morceaux analogues de ce même poète, parmi lesquels on distingue la *Puissance du Chant*, et l'*Infanticide*. Nul doute qu'aucun autre compositeur n'aurait pu aussi bien résoudre la difficulté de mettre en musique des paroles qui appartiennent par leur nature à la déclamation : il y a réussi; mais ce suc-

cès même, malgré l'habileté de son talent, ne prouve pas que le poème didactique puisse convenir à la musique. Il reste toujours vrai que cet art devient superflu, quand la parole peut exercer tout son empire par la déclamation, et qu'au contraire, le règne de la musique commence, lorsque le langage des passions doit se faire entendre. Romberg avait écrit, dès sa jeunesse, beaucoup de musique d'église, qui porte également l'empreinte d'une âme élevée, pénétrée de son sujet. Le *Messie*, oratorio, paroles de Klopstock; le *Dixit Dominus*, dont on a parlé; une collection de *Psalmes*, d'après la traduction de Mendelssohn, méritent une mention particulière. Nous nous bornerons, en finissant, à donner l'énumération des ouvrages de Romberg, dont la plus grande partie a été publiée en Allemagne; une autre partie est restée inédite entre les mains de sa veuve. — I. *Musique instrumentale* : 6 grandes *Symphonies*, dont 4 publiées; — 8 *Ouvertures*, dont 4 publiées; — 2 *Quintetti* pour le violon; 1 pour la clarinette; — 8 pour la flûte; — 30 *Quatuors* pour le violon, dont 5 inédits; — un *Quatuor* pour le piano; — 3 *Sonates* pour piano et violon; — un *Pot-Pourri* pour violon et piano; — 6 *Duos* pour violon et violoncelle; — 9 pour deux violons; — 20 *Concerts* pour le violon, avec grand orchestre, dont 4 publiés; — 8 *Fantaisies*, *Pot-Pourri*, pour le violon, dont 4 publiés; — 2 *Concerts* pour deux violons, inédits; — 3 *Pots-Pourris* pour deux violons, inédits; — 6 *Polonaises* pour *Pots-Pourris* pour violon en quatuor, gravés; 5 pour le violon et quatuor, dont un inédit; — 2 grandes *Sérénades* pour harmonie, manuscrit; — un double *Quatuor* pour

huit instruments à archets, dernier ouvrage, non entièrement terminé. — II. *Partie dramatique*, musique d'église et de chant : — 7 *Opéras*, dont 5 manuscrits ; — 6 *Poèmes* d'après Schiller ; — Plusieurs *Cantates* de maçonnerie, inédites ; — 6 *Morceaux* pour quatre voix d'hommes, sans accompagnement, inédits ; — 9 *Morceaux* de chant, à trois voix, sans accompagnement, publiés ; — 3 *Trios* italiens, inédits ; — Grand nombre de *Canons* ; — *Le Messie* ; — un *Te Deum*, publié ; — un *Te Dixit* en allemand, manuscrit ; — *Dixit Dominus*, gravé ; — *Fragmens* d'une messe ; — une *Ode* de Klopstock, publiée ; — 2 *Odes* de Kosegarten, publiées ; — 10 *Psalmes*, d'après Mendelssohn, à 4, 8 et 16 voix, dont 3 inédits. L—o.

ROMBOUTS (THÉODORE), peintre, naquit à Anvers, en 1597, et fut élève de Janssens. Il sut très-bien profiter des leçons de cet habile artiste ; mais il en emprunta aussi son envie et sa prévention contre Rubens, qu'il s'imagina follement de pouvoir égaler. Il possédait déjà un talent réel, lorsqu'en 1617 il se rendit en Italie, pour y étudier les chefs-d'œuvre de l'art. Arrivé à Rome, quelques ouvrages le firent connaître ; et un seigneur lui commanda, pour sa galerie, une suite de douze sujets tirés de l'Ancien-Testament. Ces nouvelles productions achevèrent d'établir sa réputation ; il pouvait à peine suffire aux travaux qui lui étaient commandés. Le grand-duc de Toscane l'ayant appelé à Florence, lui confia l'exécution de plusieurs grandes compositions historiques, qu'il lui paya généreusement, et y ajouta, ce qui est plus précieux pour beaucoup d'artistes, des marques hono-

rables d'estime et d'amitié. Malgré les succès qu'il obtenait en Italie, il voulut retourner en Flandre, et vint habiter Anvers. C'est alors qu'il fit éclater librement la jalousie dont il était animé contre Rubens. Il ne laissait échapper aucune occasion de rabaisser le mérite de son rival, et de manifester la prétention qu'il avait d'aller de pair avec lui. Si ce vil sentiment fait tort à son caractère, il augmenta du moins son talent. Jamais ses ouvrages n'étaient plus soignés, que lorsque son animosité contre Rubens guidait ses pinceaux. C'est à cette disposition de son âme que l'on doit les admirables tableaux qu'il peignit à cette époque, et qui représentent *Saint François recevant les stigmates* ; le *Sacrifice d'Abraham*, et *Thémis avec ses attributs*. Ce dernier, qui décore la salle de justice à Gand, frappa d'étonnement Rubens lui-même ; et quelques personnes n'ont pas craint d'avancer que, dans plusieurs parties de cette belle composition, Rombouts avait surpassé ce grand peintre. Parmi ses autres productions, on cite encore, avec les plus grands éloges, la *Descente de Croix* que l'on voit dans l'église de Saint-Bavon, à Gand : composition, exécution, tout y décelle la manière d'un grand maître. Plusieurs autres églises de Flandre sont ornées de ses tableaux. Les qualités qui distinguent les productions de cet artiste sont, la correction du dessin, la force et la beauté de l'expression, la chaleur et la fierté du coloris, la largeur et la facilité de la touche. Il ne se borna pas à vouloir égaler Rubens comme peintre ; il voulut l'imiter dans sa magnificence. N'ayant négligé aucun moyen de gagner de l'argent, en peignant soit des décorations de théâtre, soit des Scè-

cabagie, de *cabarets*, de
 ns, grandes comme nature,
 vraient de tenture d'appar-
 il avait amassé une fortune
 able. Il résolut de construire
 , et il enjeta les fondements;
 édifice était à peine élevé à
 qu'il s'aperçut qu'il avait
 ulé ses moyens, et qu'il
 it aller plus avant. La guer-
 rvint, ne lui permit plus de
 ne ressource de ses talents.
 alors que le grand-duc de
 le rappelait auprès de lui,
 it de ce prétexte pour ca-
 écessité où il était de cesser
 mais le chagrin avait alté-
 té; et il mourut à Anvers,
 suivant Houbraken; et se-
 ermans, en 1640. P—s.
 DE LISLE (JEAN-BAPTIS-
), physicien et minéralo-
 gique, naquit à Grai, en
 parents peu favorisés de la
 Après avoir achevé ses hu-
 Paris, il obtint la place de
 d'une compagnie d'artille-
 génie, qui partait pour les
 ait prisonnier, à la prise
 chéri, par les Anglais (V.
 et conduit successivement à
 ar, Saint-Thomé, et à la
 revint en France, en 1764.
 observateur lui avait fait
 dans ses voyages, quel-
 ons d'histoire naturelle; et
 le projet de consacrer ses
 étude de cette science. M.
 ui il rapportait des lettres,
 a de l'admettre au nom-
 élèves; et il s'établit bien-
 eux une amitié qui ne s'est
 entie, parce qu'elle était
 les mêmes goûts et sur une
 iproque. Non content d'as-
 ses travaux son nouvel ami,
 aida Romé de Lisle de sa

bourse, et lui fournit les moyens
 de se faire connaître. Après quelques
 essais dans différentes branches de
 l'histoire naturelle, Romé de Lisle
 résolut de s'appliquer entièrement à
 la minéralogie, science alors dans
 l'enfance; et, par cette raison, à
 peine cultivée parmi nous. Il trouva,
 dans le cabinet de Davila, le plus ri-
 che en minéraux qu'il y eût à Paris,
 des sujets nombreux d'études et d'ob-
 servations; et quand Davila voulut
 mettre en vente cette précieuse col-
 lection, Romé de Lisle, assisté de M.
 Sage, se chargea d'en décrire la par-
 tie d'histoire naturelle (V. DAVILA,
 X, 623). C'est vers ce temps qu'il
 connut d'Ennery, savant et riche
 amateur de médailles (V. D'ENNERY,
 XIII, 160), qui, charmé de pouvoir
 contribuer à ses succès, en assu-
 rant son existence, lui offrit, avec
 son amitié, sa table et un logement
 dans son hôtel. Romé de Lisle accep-
 ta sans hésiter, parce qu'il sentait
 qu'il en aurait agi de même envers
 M. d'Ennery si leur situation eût été
 changée. Tranquille désormais sur
 les premiers besoins de la vie, il
 s'attacha encore avec plus d'ardeur
 à ses études de minéralogie. Les na-
 turalistes avaient remarqué, depuis
 long-temps, les formes polyédriques
 qu'affectent les substances inorgani-
 ques; mais la plupart ne les regar-
 daient que comme des accidents et
 des résultats du hasard. Cappelér
 (Voy. ce nom), avait commencé
 à en apprécier la constance et la
 régularité: et Linné, le premier,
 avait essayé d'en tirer des caractè-
 res distinctifs. Romé de Lisle s'appli-
 qua surtout à les décrire avec encore
 plus de soin; il les mesura mécani-
 quement, et fit enfin reconnaître le
 fait fondamental, que certains de
 leurs angles ont une mesure cons-

tante, dans la même espèce. Cependant l'*Essai de cristallographie*, qu'il publia en 1772, fut peu remarqué en France; mais il lui mérita les éloges de Linné (1) et l'estime de plusieurs naturalistes étrangers, qui s'empressèrent d'entrer en correspondance avec lui. Romé de Lisle venait d'ouvrir un cours de minéralogie; et il avait le plaisir de voir ses leçons de plus en plus fréquentées. Ses élèves recherchaient avec empressement, de tous côtés, des échantillons et des cristaux, pour en faire hommage à leur maître. C'est ainsi qu'il parvint à se former un cabinet. Il en laissa la libre disposition aux curieux, dans le dessein d'augmenter et d'étendre le goût d'une science dont on commençait à sentir l'utilité. Il ne songeait point d'ailleurs à réclamer le prix de ses travaux. Sollicité par ses amis, en 1780, il se mit sur les rangs pour une place vacante à l'académie des sciences: mais il n'y fut pas nommé, sous prétexte qu'il n'avait encore publié que des Catalogues (2); et ce mauvais succès le dégoûta de ce genre de candidature. Une pension de six cents livres sur le trésor royal, qui lui fut accordée en 1785, était sa seule fortune, quand il eut le malheur de perdre son bienfaiteur. En mourant, d'Ennery l'avait institué son exécuteur testamentaire. Romé Delisle, abandonnant ses études habituelles pour remplir les intentions de son ami, s'établit dans son cabinet, avec les savants chargés d'en faire la des-

cription. L'examen du poids des médailles lui fit découvrir le rapport de la livre des Romains avec notre poids de marc; et il appliqua cette découverte aux monnaies des divers peuples de la Grèce. Desirant faciliter la réforme projetée dans le système des poids et mesures de la France, il entreprit de comparer avec celles de Paris toutes les mesures linéaires de superficie et de capacité. Sa vue, affaiblie par une longue suite d'observations minutieuses, acheva de se perdre dans les recherches et les immenses calculs que nécessita son travail métrologique. Cependant son zèle ne se ralentit point; et sa mémoire locale suppléait à ses yeux, dans les démonstrations qu'il continuait de faire des substances minéralogiques rangées dans son cabinet, d'après son propre système. Louis XVI, instruit de la triste position de ce savant respectable, lui assigna sur sa cassette une pension de quatre cents francs; mais Romé Delisle ne jouit pas long-temps de ce bienfait. Il mourut d'une hydropisie, le 7 mars 1790. Mieux apprécié par les étrangers que par ses compatriotes, il était membre des académies des Curieux de la nature de Stockholm, de Maïence et de Berlin. Outre un assez grand nombre de *Mémoires* dans le *Journal de physique*, et plusieurs *Catalogues*, entre autres celui de *Davila*, rédigés avec soin, et qui sont encore utiles à consulter, on a de lui : 1. *Lettre à Bertrand sur les polytypes d'eau douce*, Paris, 1766, in-12 de 57 pag.; cet opuscule est très-rare. L'auteur envisageait chaque polype comme une ruche ou comme un sac, qui servait de repaire à une infinité de petits animaux isolés, mais concourant au même but. Cette hypothèse, qui n

(1) Dans une lettre que Linné écrivit à Romé de Lisle, le 19 mai 1771, il place son *Essai de cristallographie* au premier rang des ouvrages de minéralogie publiés dans le dix-huitième siècle.

(2) Romé de Lisle a rédigé quatorze ou quinze *Catalogues* d'histoire naturelle; il en a donné lui-même la liste détaillée dans la table des matières de sa *Cristallographie*. La nécessité d'abréger, force d'y renvoyer les curieux.

reposait sur a ol a a
 détruite par les r 1e
 Girôd - Chant. vaucl. . 11.
Description méthodique d'un col-
lection de minéraux Paris, 1773,
 in-8°, avec un frontisp. gravé c'est
 celle de son propre cabinet III.
L'action du feu central bannie de
la surface de la terre, et le soi ré-
tabli dans ses droits, ibid., 1779; 2°.
 édit., 1781, in-8°.: c'est une critique
 sage et modérée de la Théorie de la
 terre par Buffon, qui rendit lui-même
 justice à l'auteur. IV. *Cristallogra-*
phie ou Description des formes pro-
pres à tous les corps du règne mi-
néral dans l'état de combinaison
saline, pierreuse ou métallique, avec
 fig. et tableaux synoptiques de tous
 les cristaux connus, ibid., 1783,
 4 vol. in-8°.: il en a été tiré cinquante
 exemplaires in-4°, papier fort. L'au-
 teur, comme nous l'avons dit,
 avait publié, dès 1772, un *Es-*
sai de cristallographie, etc., in-
 8°.; traduit en allemand, par Ch.
 Weigel de Greifswald, 1777, in-4°.:
 il y avait pris Linné pour guide dans
 la classification, en réduisant toute-
 fois les formes archétypes des cris-
 taux à deux seules, le prisme et
 la pyramide; mais sa *Cristallogra-*
graphie est un ouvrage tout nou-
 veau, et infiniment supérieur au
 premier. Outre qu'il présente une
 véritable minéralogie aussi avancée
 que le permettait l'état de la science,
 il établit cette vérité, alors entière-
 ment nouvelle, que, dans la même
 espèce, toutes les variations extérieu-
 res de formes peuvent se réduire à
 des troncatures sur les angles et sur
 les arêtes d'un noyau unique. Cet
 aperçu, ramené à une expression plus
 juste, sous le nom de décroissement,
 et constaté par des mesures plus
 rigoureuses, et par une application

suivi du calcul, est devenu la base de
 la théorie de Haüy, son élève. V. *Des*
caractères extérieurs des minéraux,
 en réponse à cette question : Existo-
 t-il dans les substances du règne
 minéral; des caractères qu'on puisse
 regarder comme spécifiques? avec
 un aperçu des différents systèmes li-
 thologiques, depuis Bromel, etc.,
 ibid., 1785, in-8° et in-4°. C'est
 une suite de l'ouvrage précédent.
 Selon l'auteur, la forme, la pe-
 santeur et la dureté qui distinguent
 les corps homogènes de même es-
 pèce, peuvent, et doivent servir
 à les caractériser. VI. *Observa-*
tion sur les rapports qui pa-
raissent exister entre la mine dite
cristaux d'étain et les cristaux
de fer octaèdre, Erfurt, 1786,
 in-4°. VII. *Métrologie ou Ta-*
bles pour servir à l'intelligence
des poids et mesures des anciens,
et principalement à déterminer la
valeur des monnaies grecques et
romaines, Paris, 1789, in-4°.;
 traduit en allemand, par Grosse,
 Brunswick, 1792, in-8°. C'est le ré-
 sultat de ses observations dont on a
 déjà parlé, faites dans le cabinet de
 d'Ennery: d'après toutes les recher-
 ches de Romé de Lisle, la livre des
 Romains était de dix onces et demie
 de notre poids de marc; or, la livre
 étant la base de leurs mesures de
 capacité, il part de cette première
 donnée pour expliquer leur système
 métrologique. Cet ouvrage savant,
 mais trop systématique, ne dispense
 pas de lire celui de Pauton sur le
 même sujet, qui est beaucoup plus
 complet (Voy. PAUTON). Romé de
 Lisle a eu part aux Lettres de De-
 meste au docteur Bernard, qui con-
 tiennent la théorie chimique de Sage
 (Voy. DEMESTE, XI, 28). Lamé-
 thérie lui a consacré une Notice assez

étendue dans le *Journal de physique*, avril 1790, insérée dans l'*Esprit des journaux*. W—s.

ROMEGAS (MATHURIN D'AUX-LESCOUT), fut un des rejetons les plus illustres de la maison d'*Aux* ou *Auch*, branche cadette de la maison d'Armagnac, et l'un des plus vaillants chevaliers qu'ait eus l'ordre de Malte. Il y entra le 16 décembre 1547, fut profès le 20 du même mois, partit pour Malte aussitôt ; et, sous le titre de chevalier de Romegas (nom d'une seigneurie dont son bisaïeul avait fait hommage au comte d'Armagnac, en 1498), il se consacra au service de son ordre, qu'il devait honorer dès ses premières campagnes. Il faillit périr dans le port, par un ouragan furieux qui, en 1555, assaillit les côtes de l'île de Malte, et occasionna une multitude de désastres. Le lendemain, le grand-maître, Claude de La Sangle, faisant la triste revue de tant de bâtiments abîmés, et de tant de cadavres flottants, entendit un bruit sourd partant d'une galère qui n'était que renversée, il la fit percer, et il en sortit, dit Jean Baudouin, *premièrement un singe, et après, le chevalier de Lescout, surnommé Romegas. Dieu le préserva de ce danger pour le rendre illustre et fameux comme il le fut du depuis*. En effet, dès qu'il commanda une galère (et le grand-maître se hâta de lui confier la sienne) il ne fit plus une seule course sans se signaler par des exploits aussi utiles qu'éclatants. Il purgea la Méditerranée des pirates barbares qui l'infestaient. Unde ses combats particuliers les plus remarquables, fut contre Issouf Coniui, renégat calabrois, le tyran des mers de Sicile, et le bourreau des chrétiens. Romegas, depuis long-temps à

sa poursuite, le *recontra enfin*. Bien inférieur à lui pour la force de son vaisseau et le nombre de ses hommes, mais se fiant à sa valeur et à celle de ses chevaliers, il engagea la lutte. Le combat se prolongua avec un acharnement égal et un succès balancé; on avait couru, de part et d'autre, à l'abordage. Romegas, qui n'avait pas tant de motif à perdre, sent qu'il faut enlever la victoire: il appelle ses plus braves chevaliers, saute, l'épée à la main, dans le vaisseau du corsaire, et franchit la rambade. Deux de ses chevaliers sont poignardés à ses côtés; le corsaire lève le bras sur lui: Romegas le prévient avec la rapidité de l'éclair, et lui porte un coup qui fêta sur la chiourme de son bâtiment. Dans l'instant, les Maltais triomphent; deux cent cinquante soldats du corsaire tombent à genoux le voyant frappé à mort: cent cadavres, qu'il avait à bord, s'emparaient de lui, lorsqu'il palpitait encore, de le passant l'un à l'autre, le déchirant tous avec leurs ongles et leurs dents; il n'arrive au dernier banc que par lambeaux, et Romegas va montrer aux peuples qu'il a vengés les rancs du barbare, dont le nom seul le glaçait d'effroi. *De cet exploit principalement, ontre infinis; dit Jean Baudouin, le nom de Romegas fut rendu si célèbre, que quand il entroît dans quelque ville où bonz du royaume de Naples et de Sicile, le peuple couroit en foule de tout côté pour le voir passer et le contempler, et haussoient leurs voix en chât ses louanges.* « Jamais (dit l'abbé de Vertot), l'ordre n'avait été si puissant sur mer; et ce qui le rendait surtout redoutable aux infidèles, c'est que ses différentes escadres étaient commandées par

chevaliers qui avaient vieilli
 : service..... Mais parmi
 pitaines aucun n'avait fait
 e prises et si considéra-
 e le commandeur de Rome-
 rsonne ne connaissait aussi-
 e lui les côtes, les ports, et
 ux moindres cales qui se
 ient le long de la mer Médi-
 née; d'ailleurs, brave, in-
 , qui n'avait jamais connu
 , et qui ne souffrait, dans son
 ue des officiers et des sol-
 ussi déterminés ». Tant de
 rmes, aussi hardis qu'ils
 eureux, tant de chrétiens
 , tant de Turcs, d'Arabes,
 resques détruits ou enlevés
 ous le canon de Rhodes, et
 bouches du Nil, le redou-
 homet Rigli, emmené captif
 , nombre de Mahométans
 au christianisme par la gé-
 de leur vainqueur, après
 domptés par sa bravoure,
 galion chargé de toutes les
 de l'Orient, et qui appar-
 chef des eunuques noirs du
 onquis par Gien et Romegas,
 combat de cinq heures, en-
 ent l'orgueil et la colère du
 oliman, et lui firent entre-
 ce siège de Malte à jamais
 ble par les forces immenses
 loya l'empire du Croissant,
 a constance et l'intrepidité
 que qui rendirent une poi-
 chevaliers triomphants de
 efforts. Soit qu'il fallût al-
 découverte des desseins de
 , ou en troubler l'exécu-
 it qu'il fallût l'attaquer ou
 sser, introduire des muni-
 des alliés, conserver ou
 re les postes les plus pé-
 Romegas fut honoré cha-
 r par quelque choix par-

ticulier du grand-maître La Va-
 lette, qui, plus d'une fois, vint com-
 battre avec lui, et fut blessé à ses
 côtés. Le siège levé, la sécurité ren-
 due à Malte, Romegas apprit que sa
 patrie était en proie aux horreurs
 d'une guerre civile et religieuse; que
 l'église (1) et les tombeaux de sa fa-
 mille avaient été insultés et dépourvus
 par le comte de Montgomeri, chef
 des Huguenots. (*Voy. son article,*
XXIX, 574.) Il courut en Guienne,
 se rallier aux drapeaux de son parent
 le maréchal de Montluc, qui mit son
 fils sous les ordres, et la ville de
 Lectoure sous la protection de Ro-
 megas, *brave chevalier, (dit Montluc*
dans ses Mémoires,) homme plein de
cœur et de courage, autant qu'autre
que j'aye jamais connu, et qui s'é-
tait fait tant remarquer au siège
de Malte. Romegas emporta d'as-
 saut, sous les yeux du maréchal,
 le fort du Mont de Marsan, purges
 d'ennemis le pays dont la défense
 lui était confiée, et mérita d'être ap-
 pelé le second de Montluc. La Guienne
 pacifiée, Romegas reçut la nouvelle
 qu'il venait d'être nommé, à Malte,
 général des galères de la religion, et
 il alla sur-le-champ prendre posses-
 sion de son généralat. Bientôt il fut
 fait grand-prieur de Toulouse et d'Ir-
 lande. Enfin, des troubles s'étant
 élevés à Malte, la négligence ou
 la faiblesse du grand-maître La Car-
 rière, ayant excité un mécontente-
 ment général, et Romegas s'étant
 joint aux membres les plus zélés de
 l'ordre, qui en portèrent plainte con-
 stitutionnellement; le conseil complet
 s'assembla, et demanda au grand-

(1) L'église collégiale de la Romieu, fondée, en
 1318, par le magnifique cardinal d'Anx (ainsi que
 l'appellent les historiens), lequel en légua la seigneurie
 et le patronage bénédictins, de génération en
 génération, en chef de sa famille et de son nom.

maître de se nommer lui-même un lieutenant. Sur son refus, le conseil l'interdit de ses fonctions, et, d'une voix unanime élit Romegas lieutenant-général du magistère. L'ordre et Malte applaudirent : des commandeurs jaloux réclamèrent, et Rome évoqua l'affaire. Pendant que Romegas remplissait dignement ses fonctions, il reçut, ainsi que le grand-maître, un ordre du souverain pontife Grégoire XIII, pour se rendre tous deux à Rome, et y plaider leur cause devant le Saint-Siège. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils y moururent l'un et l'autre, Romegas, le 24 décembre 1581, La Carrière, peu de jours après ; et ces deux rivaux, si divisés, furent unis par la même sépulture, dans l'église de la Trinité. Pendant qu'on les inhumait à Rome, le vaisseau qui apportait de Malte toutes les pièces du procès, les commissaires délégués par le pape pour informer, les notaires et les témoins assignés, tout fut englouti par la mer. L'abbé de Vertot est ici fort sévère pour Romegas : il ne voit plus qu'un corsaire séditieux et un chevalier rebelle dans celui qu'il avait célébré comme un héros, l'honneur et le soutien de son ordre. Les historiens qui l'ont précédé, notamment Jean Baudoin et l'évêque Maïole, qui était à Rome lors du procès, se sont montrés beaucoup plus réservés dans leurs jugements. « Frère Jean L'É-
vêque de La Carrière, a dit Baudoin dans son livre des *Sommaires*, cinquantième grand-maître de l'ordre de Malte, fut élu au magistère, le trentième jour de février 1573, et de là, quelques années après, fut suspendu du magistère par le conseil complet, lequel élit Mathurin de Lescout, surnommé Romegas, qui mourut

à Rome, le 24 décembre 1581, et pour la suspension dudit maître de la Carrière, et du rend entre lui et Romegas, l'autre furent cités à Rome. La cause évoquée par-devant le Grégoire XIII. Le succès admirable et prodigieux. Die lut se réserver à soi le juge et en assurer la mémoire aux mes, comme a très-bien rem l'évêque Maïole, au livre Colloques (lui étant à Rome de l'événement de ce que de comme chose notable de la d'un accusateur et d'un accus juges et des témoins, et des ments que Dieu a permis pour miner ce procès ». Quatre ou petits-neveux de cet int chevalier, entrés dans l'ordre de Malte, et qui voulurent y porter le nom de Romegas, prouvent à quel point ce nom était respecté dans l'ordre.

L—T—

ROMILLY (JEAN), célèbre horloger, naquit à Genève, en 1717, et fit la pratique de son art, il en fit la théorie, qu'il a développée dans un grand nombre d'articles de l'encyclopédie. Il perfectionna l'usage du pendule, et se reposa de Caron, et trouva, en 1755, une montre qui marchait pendant huit jours sans moyen qu'il avait employé, consistait dans un balancier assésant pour ne faire qu'un battant par seconde, tandis que les autres montres ordinaires en font cinq dans le même temps. Les commissaires de l'académie, chargés de l'examen de cette montre, décidèrent qu'elle était très-commode pour les observateurs (Voy. les *Mémoires de l'académie des sciences*, 1755). Il exécuta, peu de temps après, une montre qui pouvait

cher un an, sans être remontée; et il eut l'honneur de la présenter à Louis XV. Comme elle manquait d'exactitude, il en réduisit la marche à six mois, sans réussir à lui donner le degré de précision des montres ordinaires. Ferdinand Berthoud a perfectionné depuis cette invention (*V. son Essai sur l'horlogerie*, et l'*Histoire de la mesure du temps*, II, 170). Romilly concourut, avec son gendre Corancez, à l'établissement du *Journal de Paris*, qui commença avec l'année 1777. Outre ses observations météorologiques qu'on voyait en tête de cette feuille, et qui lui firent dire plaisamment qu'il y faisait la pluie et le beau temps, il y a inséré divers articles, entre autres une *Lettre* dans laquelle il démontre l'impossibilité du mouvement perpétuel (ann. 1778, n^o. 19). Romilly conserva, jusqu'au terme de sa vie, une grande vigueur de corps et d'esprit. Le 16 février 1796, comme il se disposait à sortir, il se sentit incommode: deux heures après il avait cessé d'exister.

— ROMILLY (Jean - Edme), fils unique du précédent, né en 1739, fut admis au ministère évangélique en 1763, et, trois ans après, nommé pasteur de l'église française à Londres. D'une santé délicate, il demanda bientôt son changement, et revint à Genève, où il fut chargé de desservir la petite paroisse de Sacconai: il y mourut, le 29 octobre 1779, après avoir souffert pendant dix ans, avec résignation, d'une maladie incurable. Il a fourni les articles *Vertu* et *Tolérance* au Dictionnaire encyclopédique. Supérieur à tout esprit de parti, malgré ses liaisons avec Diderot et d'Alembert, il ne cessa jamais d'être en correspondance avec Fréron, Palissot, et leurs autres ad-

versaires. L'article J.-J. Rousseau, qu'on lit dans les *Mémoires de littérature* de Palissot, est de Romilly, qui lui donna d'autres sur plusieurs célèbres Genevois. Comme prédicateur, Senebier le place sur la même ligne que Saurin (*V. ce nom*). Juventin a publié deux volumes de *Sermons* de Romilly, sur divers textes de l'Ecriture sainte, Genève, 1780, in-8^o, précédés d'un *Eloge historique* de l'auteur. Feller, en reconnaissant que les grandes vérités sont solidement établies dans ces Discours, y remarque une manière négligée et froide, où contrastent des expressions recherchées et des prétentions au bel-esprit. Voyez l'*Histoire littéraire de Genève*, III, 52-54; et l'Eloge du pasteur Romilly, par Palissot, dans le *Nécrologe* de 1780, 101-7. W—s.

ROMILLY (SIR SAMUEL), jurisconsulte anglais, descendait d'une famille protestante, sortie de France par suite de la révocation de l'édit de Nantes, et établie à Genève (*V. l'article précédent*). Son père vint se fixer en Angleterre, où il exerça la profession de joaillier: il fut, pendant plusieurs années, celui de la cour. Samuel Romilly naquit à Londres vers l'année 1758. Lorsqu'il eut terminé sa première éducation, il se livra à l'étude des lois, et fut bientôt reçu avocat. Sa bonne conduite et ses talents lui attirèrent une nombreuse clientèle, et le firent distinguer par le comte de Shelburne (depuis, marquis de Lansdown), qui l'admit dans son intimité. Pour rétablir sa santé affaiblie par ses travaux, Romilly se rendit sur le continent: il séjourna quelque temps en France au moment où les premiers symptômes révolutionnaires commençaient à paraître, et se lia particulièrement avec

le fameux Mirabeau. Ce fut à sa prière qu'il rédigea un abrégé des réglemens observés dans la chambre des communes, pour débattre et pour voter, que l'orateur français fit imprimer. Il alla ensuite à Genève; et après avoir parcouru toute la Suisse, il revint en Angleterre pour reprendre ses occupations du barreau. La clientèle de Romilly, déjà très-étendue, s'augmenta encore par la retraite de sir Jean Scott et de Milford, qui étaient, à cette époque, les deux plus célèbres avocats de Londres, et qui furent nommés à des places importantes dans l'administration. Il acquit une fortune considérable, et se fit remarquer autant par ses talents que par son attachement aux principes des Whigs, attachement qu'il portait souvent à l'excès. En 1796, il acquit une grande réputation, en défendant M. Gale Jones, accusé de sédition devant les assises du comté de Warwick. Lorsque Fox et lord Grenville furent mis ensemble, en 1806, à la tête de l'administration de leur pays, qui venait de perdre l'illustre W. Pitt, Romilly fut choisi pour remplir le poste d'avocat-général. On prétend même qu'on eut un moment l'intention de le nommer chancelier. Suivant l'usage, il fut créé peu après chevalier; et comme ses nouvelles fonctions exigeaient qu'il occupât un siège dans la chambre des communes, ses amis firent des démarches, et bientôt il y représenta Queenborough. Sir S. Romilly, dont l'activité était infatigable, trouva facilement le moyen de remplir assidument ses devoirs comme homme public, et ses travaux du barreau. S'étant aperçu qu'un grand nombre de créanciers étaient, dans certains cas, repoussés de leurs justes de-

mandes, par l'intervention de la loi sur les propriétés foncières, et voulant remédier à ce grave inconvénient, il proposa, au mois de mars 1806, un bill pour assujétir les biens-fonds libres des personnes sujettes aux lois des banqueroutes, qui pourraient mourir endettées, au paiement de leurs dettes contractées par de simples contrats. Le discours que Romilly prononça dans cette circonstance, fut écouté avec une sérieuse attention: mais, à sa troisième lecture, il rencontra une puissante opposition de la part de sir W. Grant, maître des rôles; et il fut rejeté à une assez grande majorité. Présenté sous une nouvelle forme, et avec quelques amendements, ce même bill fut converti en loi. Lors du procès de lord Melville, Romilly fut nommé l'un des commissaires chargés de suivre l'accusation devant la chambre haute. Les pairs s'assemblèrent à Westminster, le 29 avril 1806. M. Whitbread parla pendant près de quatre heures pour expliquer le corps du délit, qu'il réduisit à dix chefs. Sir Samuel porta ensuite la parole; et dans un discours qui occupa l'attention de la chambre pendant toute une journée, il détailla les délits imputés à lord Melville, prouva qu'il avait abusé de sa position pour employer, à son profit, les deniers de l'état, et conclut en disant qu'il le croyait coupable. La chambre haute en jugea autrement, et Melville fut acquitté. L'avocat-général obtint, dans une autre occasion, un succès très-flatteur: un bill avait été proposé pour l'abolition de la traite des noirs; Romilly parla avec tant de force contre ce trafic, qu'il fut applaudi à trois diverses reprises, ce qui n'avait point encore eu lieu dans la cham-

bre des communes. La mort de Fox (1806) ayant amené la dissolution du ministère dont il faisait partie, sir Samuel perdit sa place d'avocat-général, et se plaça sur les bords de l'opposition. Il défendit avec chaleur les actes des ministres qui venaient d'abandonner le timon des affaires, et soutint que leur conduite, au sujet de l'Irlande, était digne d'éloges. Il s'éleva ensuite, contre la rentrée de Melville dans l'administration. Ayant long-temps médité sur une réforme dans le code criminel, il proposa, au mois de mai 1808, quelques changements dans les dispositions relatives aux vols ordinaires; dispositions écrites, suivant lui, en lettres de sang, comme les lois de Dracon. Il voulait aussi qu'on prit de nouvelles mesures pour améliorer le sort des accusés qui ne sont que prévenus, et dont la plupart se trouvent être innocents des délits qui leur avaient été d'abord imputés. Sa motion, combattue par le nouvel avocat (*solicitor*) général, fut renvoyée à une prochaine session. A l'élection générale suivante, Romilly fut repoussé par la ville de Bristol; il obtint néanmoins une place au parlement, où, par la protection des Bedford, il représenta Arundel, qui se trouve sous l'influence de cette maison. Lors des troubles qui eurent lieu à Nîmes en 1815, Romilly prononça plusieurs discours pour que le gouvernement anglais intervînt en faveur des protestants du midi de la France: mais ses motions furent écartées par les ministres et par la majorité. A la réélection de 1818, ses amis le firent nommer à Westminster. Il ne sut pas résister à la douleur que lui causa la perte de lady Romilly, sa femme, mor-

te le 29 octobre de cette même année, et à laquelle il était tendrement attaché: il se donna la mort le 2 novembre suivant. Sir Samuel Romilly se montra constamment le partisan très-prononcé d'une réforme parlementaire et de l'émancipation des catholiques d'Irlande, et il s'éleva plusieurs fois contre l'*alien-bill*. Il a laissé, comme jurisconsulte, un nom respecté. On a encore de lui: I. *Observations sur les lois criminelles, en ce qui concerne les peines capitales*, in-8°, 1810. II. *Objections au projet de créer un vice-chancelier d'Angleterre*, in-8°, 1812 (Anonyme). Cet écrit est inséré dans le *Pamphleteer*. III. *Discours à la chambre des communes, sur l'article du traité de paix relatif au commerce des esclaves*, in-8°, 1814. M. Benjamin Constant a publié, l'*Eloge de Sir Samuel Romilly*, Paris, 1819, in-8°, qu'il avait prononcé à l'athénée de Paris, le 26 décembre 1818. D—z—s.

ROMME (CHARLES), géomètre, né à Riom, vers 1744, est un de ceux qui ont contribué le plus aux progrès de la marine française dans le dix-huitième siècle. Après avoir achevé ses études à Paris, il s'occupa d'astronomie avec Lalande, qui lui procura la place de professeur de navigation à l'école de Rochefort. Il imagina, dès 1771, une méthode pour mesurer les longitudes en mer, et fit plusieurs observations intéressantes. En 1778, il fut nommé correspondant de l'académie des sciences. Les devoirs de sa place et d'utiles travaux partageaient tous ses instants. Pour répondre au desir du gouvernement, l'académie ayant invité les savants à rechercher les moyens de perfectionner la fabrication du

salpêtre, Romme fit un grand nombre d'expériences, et s'empessa d'en adresser le résultat. Thouvenel remporta le prix; mais le travail de Romme obtint une mention, et fut imprimé, par ordre de l'académie, dans le tome xi du Recueil des *Mémoires des savants étrangers*. Il fut plus heureux dans un second concours. L'académie, en 1789, proposa d'expliquer les expériences faites sur la résistance des fluides en France, en Italie, en Suède et ailleurs. Ce sujet important fut remis pour 1791; et Romme partagea le prix avec M. de Gerlach, professeur de philosophie à l'académie des ingénieurs à Vienne. Lalande a publié l'analyse et le résultat des expériences de Romme, dans l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, iv, 454 et suiv. Quoique partisan des réformes demandées alors de toutes parts, Romme fut entièrement étranger à la révolution. Dans les temps les plus difficiles, il continua ses leçons avec le même zèle. Il fit, en 1796, sur les marées de la Charente, des observations curieuses, que Lalande se proposait de publier dans une nouvelle édition de son *Traité du flux et reflux de la mer*. Associé correspondant de l'Institut, peu de temps après l'organisation de la Légion d'honneur, il en fut nommé membre, et mourut à Rochefort, au mois de juin 1805, âgé d'un peu plus de soixante ans. Personne, dit Lalande, ne s'est occupé plus utilement et plus constamment de ce grand art de la marine, qui est la principale source de la prospérité et de la grandeur des états (*Hist. de l'astron.* pour 1805, dans le *Magas. encyclopédique*, 1806, II, 105). Outre l'*Art de la mâture des vaisseaux*, 1778, et l'*Art de la voilure*, 1781, qui

font partie de la *Description des arts et métiers*, on a de Romme: I. *Manière où l'on propose une nouvelle méthode pour déterminer les longitudes en mer*, la Rochelle, 1777, in-8°. de 22 pag. Il conseille d'observer le lever et le coucher de lune, et la hauteur d'une étoile du méridien vertical (*Bibliogr. astronomique*, p. 524). II. *L'Art de la marine*, ou Principes et préceptes généraux de l'art de construire, de manœuvrer et de conduire les vaisseaux, ibid., 1787, in-4 fig. Cet ouvrage est fort estimé des navigateurs. III. *Recherches faites par ordre de S. M. Britannique en 1765-71, pour rectifier les cartes et perfectionner la navigation du canal de Bahama*, traduites de l'anglais de Guill. de Brahm, ibid., 1777, in-8°. IV. *Dictionnaire de la marine française*, ibid., 1792, in-8°; Paris, 1813, même form. V. *Description des moyens proposés pour suppléer en mer à la perte du gouvernail d'un vaisseau*, par Packenham, Olivier et Hutchinson; traduit de l'anglais avec des additions extraites d'ouvrages anglais et français, ibid., 1792, in-8°. VI. *Modèle de calculs pour déterminer en mer, par des observations astronomiques, la longitude et la latitude d'un vaisseau*, ibid., 1800, in-4°. de 22 p.: il avait cru reconnaître à la méthode de Borda, un inconvénient dans certains cas. V. *Dictionnaire de la marine anglaise*, Paris, 1804, 2 vol. in-8°. VI. *Tableau des vents, des marées, des courants sur toutes les mers*, ibid., 1806, 2 vol. in-8°. C'est le recueil d'observations le plus complet qu'on ait en ce genre. W—s.

ROMME (GILBERT), frère du précédent, né en 1750, fut député en 1791 à l'assemblée législative.

nvention, en 1792, par le
ent du Puy-de-Dôme. Plu-
graphes l'ont mal-à-pro-
ndu avec le professeur de
tiques des élèves de la ma-
dernier resta fidèle à son
que son frère le condamna
blement à mort, sans appel
rsis. On a fait de ce con-
d un personnage très-ins-
e le fut réellement que dans
ématiques; ses autres étu-
ient point complétées: il
pour s'appliquer exclusive-
a science que cultivait son
lont celui-ci lui donnait des
n de ses compatriotes, qui
instituteur à Saint-Peters-
ui ayant fait obtenir une
même genre dans la maison
de Strogonoff, il se rendit
, y séjourna quelque temps,
en France, avec son élève,
maît Otcher, et qui avait
seize à dix-sept ans. Lors de
re des états-généraux, Rom-
nduisait tous les jours, tant
les qu'à Paris, dans les tri-
l'Assemblée constituante,
e dans les clubs patrioti-
. Il l'avait tellement initié
velles doctrines, qu'il était
à en faire un révolutionnai-
rononcé. Le jeune Strogo-
d'une figure charmante, et,
les rapports, extrêmement
nt: la nouvelle politique
t séduisante pour une jeune
nt l'imagination généreuse
aux plus beaux sentiments;
des plus grands seigneurs
ie a, fût peut-être devenu

le fléau de ce grand état, si on
l'eût laissé suivre plus long-temps les
dangereuses leçons de son institu-
teur: mais l'impératrice Catherine,
instruite de ce qu'on voulait faire
d'un jeune homme qui devait être un
jour un des ornements de sa cour,
ordonna au comte de rappeler son
fils, et fit défendre à Romme de
mettre jamais le pied sur le territoi-
re russe. Cette exclusion le livra en-
tièrement à la révolution: n'ayant
plus d'élèves à endoctriner, il sédui-
sit ses amis, et l'on pourrait citer des
personnes sur lesquelles il exerça
l'influence la plus funeste. Avec une
imagination sèche et des concep-
tions abstraites, Romme ne pouvait
paraître avec quelque éclat dans une
assemblée délibérante; c'était un
de ces idéologues subalternes qui s'en-
foncent dans leurs petites pensées
qu'ils croient savantes et profondes,
et ne peuvent plus en sortir. On lui
avait cependant donné une certaine
importance; et il fut membre du co-
mité d'instruction dans l'assemblée
législative et dans la Convention;
mais il ne fut chargé que de quelques
rapports insignifiants, totalement ou-
bliés. Nous nous souvenons de l'avoir
entendu une seule fois dans la pre-
mière assemblée dénoncer le malheu-
reux juge de paix Larivière, qui
avait décerné un mandat d'amener
contre Merlin, Bazire et Chabot.
Dans la Convention, il fut un peu
moins silencieux: ce fut lui qui, au
mois de mars 1793, fit supprimer
la place de directeur de l'académie
de France à Rome, et la maison d'é-
ducation de Saint-Cyr. Au mois d'a-
vril suivant, il fut, avec Prieur de la
Côte-d'or, chargé d'une mission à
Cherbourg: elle avait pour but se-

meux vu l'instituteur et l'élève dans le
textes de celle la fameuse l'heroïne,
ce n'est pas un des traits les moins pu-
res de l'homme.

dit que c'est le même comte de Strogo-
l'Empereur Alexandre, et qui a été son mi-
nistre de l'intérieur.

l'Empereur Alexandre, et qui a été son mi-
nistre de l'intérieur.

cret de s'informer des menées des Girondins dans ce pays ; et il se trouvait avec son collègue à Caen , lors de leur proscription. On savait qu'il appartenait à la faction des proscripteurs , et il fut arrêté et détenu cinquante jours , comme otage , dans le château de Caen , où l'on eut beaucoup d'égards pour sa personne : ceux qui l'avaient fait arrêter lui ayant demandé s'il croyait son arrestation légitime , il répondit affirmativement , et qu'elle était conforme aux principes de la souveraineté du peuple et à la déclaration des droits , « parce que , disait-il , les » citoyens du Calvados , ayant pu » croire qu'ils étaient opprimés , » ont eu le droit de s'insurger. » Ce peu de mots fait connaître le système de la faction dominante. De retour à Paris , après la destruction du girondisme , Romme reprit sa place au faite de la montagne conventionnelle : ce fut lui qui fit le rapport sur l'invention du télégraphe (*Voy. CHAPPE*). Au mois de septembre 1793 , il fit adopter le nouveau calendrier , dont il avait reçu le plan de l'astronome Lalande , mais qu'il voulut perfectionner : la dénomination des mois fut imaginée par Fabre-D'Églantine. Romme fut de l'avis du peintre David , qui avait demandé les honneurs du Panthéon pour son ami Marat , et il ne contribua pas peu à les lui faire décerner. Il proposa , au surplus , que les gravures des tableaux de Marat et de Lepelletier , faits par David , fussent distribuées au nombre de mille. On a lu , dans les Mémoires du temps , (*Voyez CHAUMETTE*) l'histoire des épouvantables fêtes de la Raison , qui , sous la dénomination de déesse , était représentée par une très-belle actrice de l'Opéra , nommée Mail-

lard. Quand elle eut traversé la salle avec son cortège , Romme demanda qu'elle descendit de son palanquin , qu'elle prit place à côté du président et en reçût l'accolade fraternelle. Ce président était borgne , et se nommait Laloï. Romme fut nommé président de la Convention , après Laloï. Tous ces événements se passèrent au mois de novembre 1793. On sait , au surplus , que ces fêtes , qui n'étaient autre chose que celles de l'athéisme , furent condamnées par Robespierre , et qu'il fit périr les chefs de la faction qui les avait imaginées. Romme , qui voyait que cette mesure le touchait de près , garda prudemment le silence ; et il ne fut question de lui que lors du procès de Carrier. Il fut un des vingt-un conventionnels auxquels fut renvoyé l'examen de la conduite de ce personnage ; et ils le nommèrent rapporteur. Romme fit tout ce qu'il put pour atténuer les crimes de son collègue : mais , attaqué lui-même par ses collègues , il fut forcé de conclure pour le décret d'accusation. Romme termina sa carrière , au mois de juin 1795. Le 20 , la populace de Paris avait assiégé le lieu des séances de la Convention , et s'en était rendue maîtresse , en demandant à grands cris *du pain et la constitution de 1793*. Romme prit parti , avec plusieurs de ses collègues , pour cette populace soulevée , dans le dessein de sauver les terroristes qu'on avait fait arrêter , et opiner pour que tous ces *Patriotes* fussent mis en liberté. Cette motion le perdit. Comme les plus grands cris étaient toujours : *Du pain , du pain* , dont on manquait effectivement , Romme crut apaiser les furies qui jouaient un des principaux rôles dans cette scène , en propo-

l'avenir il n'y eut plus de pain, et qu'il fût des pâtisseries de faire des pains brioches. La populace chassée de la Convention, fut décrétée d'arrestation, et mise à une commission qui mena à mort, avec plusieurs collègues, le 18 juin étaient six, et se poignardèrent après avoir entendu leur action : on remarqua qu'ils pour eux six qu'une paire et deux couteaux qu'ils eurent après s'être frappés. On sait de Rome que l'*Anticultivateur*, Paris, an III in-8° ; espèce de commentaires des dénominations de légumineux, etc., substituées des saints dans le calendrier républicain. On a quelquefois confondu ce livre avec l'*Anticultivateur du département de la Creuse*, par M. Rougierrie, in-8°, et avec l'*Anticultivateur républicain*, par Eleuthère Fillin, 1793, in-12 (Voyez XXIX, 48), ouvrage du genre que celui de Rome, l'auteur a traité plus en naïf qu'en agronome. B—U.

GEY (GEORGE), peintre anglais, le 26 décembre 1734, dans le Lancashire. Son père marchand, fermier et conseiller, chargé d'ailleurs d'une grande famille, lui refusa long-temps la permission de se livrer à l'étude pour la peinture, et, eut atteint sa douzième année, le retira de l'école du village pour lui confier la surveillance de ses frères. Naturellement industriel, l'enfant employait ses loisirs à tous les objets d'art qui lui tombaient sous la main. Il se fabri-

qua ainsi un violon, qu'il garda toute sa vie. Ayant trouvé des gravures fort communes dans le magasin de son père, il essaya de les imiter, et n'y réussit pas trop mal. Il en vint jusqu'à dessiner des portraits, même de mémoire ; et celui d'un étranger qu'il n'avait vu qu'à l'église en passant, et qu'il peignit à son retour, fut trouvé très-reconnaissable. Vaincu enfin par ses instances, son père le laissa libre de faire ce qu'il désirerait ; et Romney devint en peu de temps un des plus habiles peintres de portraits de l'Angleterre. C'est à ses dispositions naturelles et à son obstination à l'étude, plutôt qu'aux leçons du barbouilleur Steele, aux soins duquel il avait été confié, qu'il dut, dans sa province, des succès qui le décidèrent, en 1762, à se rendre à Londres : il ne tarda pas de s'y faire connaître de la manière la plus brillante, comme peintre d'histoire et de portraits. En 1764, il vint à Paris ; et, après quelques années de séjour dans cette capitale, il fit le voyage d'Italie, en la compagnie d'Ozias Humphrey, peintre en miniature. A son retour à Londres, il parut vouloir s'occuper exclusivement du genre historique. Toutefois les conseils de ses amis, ses propres appréhensions, et le goût du public, le déterminèrent bientôt à se désister de ce projet. Les études qu'il avait faites en Italie, servirent du moins à donner un meilleur tour à ses figures. Sa demeure était incessamment remplie de ce que Londres renfermait de plus remarquable en hommes d'état, en élégants, en artistes et en littérateurs : il partagea la vogue (1) avec Gains-

(1) On a calculé qu'en une seule année (1785), il avait gagné 3635 liv. sterl. (environ 90,000 fr.) ; ce qui étonnera peu quand on saura qu'il ne peignait pas une tête à moins de 20 guinées, ni un portrait

borough et Reynolds. Il n'avait pas abandonné le dessein de se livrer au genre de l'histoire ; il avait seulement ajourné ce projet au temps où la fortune lui permettrait de travailler pour la gloire : mais ce temps ne vint jamais. Épuisé par la longueur et l'assiduité de ses travaux , réduit à des vœux impuissants , accablé d'infirmités, pour lesquelles la fortune même est une faible compensation , il se retira à Kendal , en 1799 , et y mourut dans un état de langueur , le 15 nov. 1802. Les ouvrages de cet artiste justifient ses succès. S'il n'eut pas assez de génie pour s'ouvrir une route nouvelle , il ne se montra pas non plus servile imitateur d'autrui. La pratique lui avait donné une grande facilité de main , et un coup-d'œil juste ; mais sa couleur manquait de naturel. Ses portraits de femme ont souvent de la naïveté , quelquefois de l'élégance , et ne sont dépourvus ni d'éclat , ni de fraîcheur. Ses portraits d'homme ont , en général , plus d'esprit que de dignité , et plus d'apparence que de caractère réel ; il ne sait pas toujours ménager les oppositions de lumière et d'ombres : aussi tombe-t-il dans des tons livides et crus. Quant à ses talents comme peintre d'histoire , on peut s'en faire une idée d'après ses tableaux représentant le *Naufrage* , tiré de la Tempête de Shakespear ; la *Cassandra* , d'après le *Troilus et Cressida* du même poète , et le portrait de *Shakespear enfant* , qui se trouvent dans la galerie de Boydell : ils le recommandent à l'estime du public , et le placent dans un rang distingué parmi les artistes de sa nation. Hayley a écrit , en anglais ,

en pied à moins de 80. Son buste était de même élevé de 40 ou 50 lignes , suivant que l'on voulait un buste ou un buste en demi-buste.

la Vie de Romney , Londres , 1809 , in-4^o , fig. P—1.

ROMPCROISSANT (JEAN DOUET DE) , écrivain sur lequel on n'a pu se procurer que des renseignements très-incomplets , était né , en 1587 (1) , probablement à Paris. Il avait acquis la charge d'essayeur des monnaies , qu'il remplit avec beaucoup de zèle. Mais , doué d'un esprit inventif , il ne se borna point à ses fonctions , et publia , sur différents objets , des Opuscules , qui tous ont un but d'utilité , comme on en jugera par les titres. L'abbé de Marolles parle de Jean Douet , dans le *Dénombrement des auteurs* (F. MAROLLES) , pour son Recueil d'anagrammes , le dernier de ses écrits suivant l'ordre de leur publication. On ne l'a trouvé cité dans aucun autre Recueil contemporain. Douet vivait encore en 1651 ; mais on ignore l'époque de sa mort. Les ouvrages que l'on connaît de lui , sont : I. *Proposition d'une écriture universelle , admirable pour ses effets* , Paris , 1627 , in-8^o de 14 et 47 pag. L'auteur n'y donne aucun détail , aucun *Specimen* de sa méthode (2) , et se contente d'entasser des lieux communs sur l'utilité d'une écriture universelle. Son seul mérite est peut-être d'avoir écrit le premier sur cette matière. II. *Avis au roi pour ôter le moyen de contrefaire ses monnoies , et de rogner*

(1) Il dit lui-même (*France guerrière* , p. 138) que la 55^e année de son âge est accomplie , et qu'il a servi sur terre et sur mer , sans valde ni appointements , sous MM. de Bethune , de Camille , de Villeroy , de Lamet , de Valency , Giron , de Ramilly et de Biez.

(2) Il annonçait un échantillon de cette écriture à la pag. 253 de sa *France guerrière*. Mais ce morceau , qui probablement devait être écrit à la plume , n'est pas rempli dans l'exemplaire de la bibliothèque du Roi , in-8^o L. 1124. 2 A. Il assure (ibid. , p. 267) que cette écriture sera jugée facile et sans supériorité à celle que proposait un sieur Le Mort , qui demandait cent mille livres comptant pour la communiquer.

ur les bonnes, avec un Dis-
MM. du conseil, sur le mêt-
t, ibid., 1634, in-8°. L'au-
nce que, de 1610 à 1633, il
écuté à mort plus de cinq
ux-monnayeurs, tant nobles
riers, et que ce nombre n'est
art de ceux qui se sont mê-
e pernicieux métier. Il pro-
frapper des pièces d'or de
et vingt francs; de ne pas pas-
nc d'argent pour la monnaie
; de les mettre à un titre uni-
et proportionné à celui des
isins, et d'en perfectionner
ation, eu remplaçant le mar-
le balancier. Il annonce un
et justifiant, de son inven-
ur reconnaître les moindres
; mais il n'en donne pas la
ion. III. *Discours au roi sur
ussement des monnoies*, du
mars 1636, ibid., in-8°. *Mon-
trance générale* sur la
utilité publique de l'augmen-
u prix des monnoies, ibid.,
n-8°. V. *Continuation* des
es précédents sur les mon-
bid., 1639, in-8°. VI. *Dis-
ur les machines de victoires
têtes*, Paris, Brunet, 1637,
e 131 pag. Il n'y donne pas
ption de ces admirables ma-
à l'aide desquelles (comme il
de le prouver) Louis XIII
isément conquérir l'Espagne,
une paix générale en Europe,
er les Turcs, puisqu'il est dé-
e Dieu pour dominer toute
et les hommes; ce qu'il dé-
par des hiéroglyphes et des
unes. On entrevoit, parmi
athias, qu'une partie de son
n consiste en une espèce de
d'ambulance, d'où l'on peut
re à couvert, transporter
les vivres et munitions, en

palissades portatives, etc. Il parle
aussi (p. 82) de brûlots et de feux
inextinguibles, tels apparemment que
celui dont, sous le règne de Henri
IV, l'expérience avait été faite par
un autre homme à projets, qui du
moins ne faisait pas mystère de tou-
tes ses inventions (V. EZANVILLE).
Le sieur de Rompreissant cite (p.
92) un *Mémoire* qu'il avait fait sur
le *désertement et peuplade du Ca-
nada*, où il conseillait d'exploiter les
mines de cuivre de cette contrée. VII.
La France guerrière, ou moyens
assurés pour trouver aisément et
avec très-grande facilité, autant et
plus de gens de guerre que le roi n'en
desirera soudoyer et entretenir, sans
augmentation de solde ni d'appoin-
tements, Paris, 1643, in-4°. de 156
pag. Ce livre est divisé en quatre par-
ties. L'auteur après avoir parlé de
ses voyages en Europe, Asie, Afri-
que et Amérique, propose d'enrôler
volontairement les apprentis et com-
pagnons de métier dans les villes,
en leur promettant que chaque an-
née de service serait comptée pour
une année d'apprentissage; et les jeu-
nes gens de la campagne, en les
exemptant de tailles et corvées pen-
dant un temps proportionné; au be-
soin, d'armer les prisonniers, en
les marquant d'une lettre L, *non in-
famante* (p. 29). Dans le livre II, il
parle d'enrôler les laquais, etc.,
les brelandiers, vendeurs et preneurs
de tabac en fumée, etc. Le troisième
livre charge les moines mendiants
de servir d'aumôniers ou d'infirmiers;
le quatrième répond aux objections,
et annonce (p. 144) le projet d'un
vaisseau insubmersible. VIII. *La
France guerrière*, VII^e. partie (3),

(3) La 5^e. partie, qui contenait des moyens pour
parvenir à une bonne paix, et la 6^e qui proposait
des ordonnances contre les duels, manquant dans

Paris, 1644, in-4°. de 138 p. L'auteur y propose une taxe de quelques deniers, à percevoir par les soldats invalides, dans les cabarets, jeux publics, etc. Il expose ses idées pour le nettoyage des rues, et annonce d'autres inventions de nouveaux, impôts, qu'il n'explique que par des hiéroglyphes, plusieurs de ses découvertes précédentes lui ayant été dérobées, sans qu'il en eût retiré aucun fruit. Il y donne (p. 257) une petite page d'écriture chinoise; c'est le premier morceau de ce genre imitant l'imprimé, qu'on eût encore publié en Europe. Enfin on y trouve le précis de trente-deux Mémoires contenant des projets encore plus admirables. IX. *Anagrammes sur l'auguste nom de S. M. Louis XIV*, ibid., 1651, in-4°. X. *l'Oracle françois*, suite d'anagrammes, etc., ibid., 1651, in-4°. W—s.

ROMUALD (SAINT), fondateur de l'ordre des Camaldules, naquit, vers 956, à Ravenne, de l'illustre famille des *Onesti*. Quoique sa première éducation eût été négligée, il apprit à maîtriser ses passions; et, dédaignant les joies du monde, il soupirait après le calme de la retraite. Sergius, son père, engagé dans une querelle avec un de ses proches parents, voulut la terminer par un duel: il exigea que son fils lui servît de témoin. Le sort favorisa le cruel Sergius: mais Romuald, effrayé de l'affreux spectacle qu'il avait eu sous les yeux, courut s'enfermer dans le monastère de Classe, où il passa quarante jours dans la prière et les larmes. Les douceurs qu'il avait trouvées dans cette maison, accrurent

son goût pour la vie solitaire; et résolu de quitter le siècle, il pria l'abbé de Classe de l'admettre au nombre de ses religieux. L'abbé, craignant de s'attirer la colère du père de Romuald, le renvoya plusieurs fois; mais, voyant qu'il persistait dans son pieux dessein, il finit par le revêtir de l'habit monastique. Romuald offrit bientôt à ses confrères l'exemple des plus grandes austérités; mais, ayant voulu adresser quelques avis à ceux qui s'écartaient de la règle, ils formèrent le projet de se débarrasser d'un censeur importun. Il leur épargna ce crime, en se retirant dans un désert, près de Venise, où il se mit sous la conduite d'un ermite, qui lui fit faire de grands progrès dans la vie spirituelle. Venise gémissait alors des excès auxquels se livrait le doge, Pierre Candiano. Dans une sédition, il fut massacré (976); et tous les suffrages portèrent à sa place Pierre Orseolo, qui n'accepta cette dignité qu'avec répugnance. Deux ans après, il s'échappa furtivement de Venise, et se retira dans un monastère de la Catalogne, où l'accompagnèrent Romuald et plusieurs autres saints personnages (V. ORSEOLO). Romuald s'établit non loin de là, dans une solitude, où se forma peu-à-peu un nouveau couvent, dont il fut élu le premier supérieur. Touché de l'exemple de son fils, Sergius ouvrit enfin les yeux sur ses désordres, et se renferma dans un cloître pour les expier: mais, se repentant d'avoir écouté la voix du remords, il voulut peu après rentrer dans le monde. Romuald, informé de son dessein, accourut en Italie (994), et, (dit Godescard), fit tant, par ses exhortations, ses prières et ses larmes, qu'il détermina son père à persévérer dans la vie qu'il

L'exemplaire de la bibliothèque du roi; mais, elles ont sans doute été imprimées, puisque la pagination de la 2^e partie, après treize feuillets non chiffrés, cotée de 303 à 315, est une continuation du n^o précédent.

embrassée. Il refusa de prendre la direction de l'abbaye de Clugny; les religieux vinrent lui offrir l'empereur Othon III, qui connaissait les vertus de Romuald, le força de s'en charger. Sa sainteté souleva contre lui les religieux; et il alla déposer les marques de sa dignité aux pieds d'Othon, qui faisait le siège de Tivoli. Les prières de Romuald sauvèrent la malheureuse ville d'une ruine inévitable. Vainement, pour mériter la vénération publique, se cachait dans les solitudes de la montagne; le bruit de ses vertus attirait bientôt, de toutes parts, des disciples, qui venaient le prier de leur servir de guide, et formaient de nouveaux monastères. Devenu célèbre, il trouva l'occasion de verser son sang pour la foi, lorsqu'il résolut d'aller prêcher l'Évangile en Hongrie; mais, étant tombé dans le chemin, il fut percuté par un cheval; Dieu n'approuvait pas son zèle, et resta quelque temps en Allemagne. Après y avoir fondé ou réformé plusieurs monastères, il se rendit à Rome, à la prière du pape Grégoire VII, qui, sur sa réputation de sainteté, lui demandait des conseils pour le gouvernement de l'Église. Il habita, plusieurs années, dans la solitude du Mont-Cassin, dans le voisinage de Naples, où de nouveaux disciples continuèrent de se ranger sous sa sainte obédience; mais leur incontinence et leur insubordination lui causèrent quelquefois de justes sujets de plainte. À son arrivée en Italie, l'empereur Henri II manda à lui Romuald, qu'il combla de marques de respect, et lui fit bâtir un monastère du Mont-Amiata, où il fit venir des religieux. Les monastères établis par

notre saint fondateur, le plus célèbre est celui de Camaldoli, près d'Arezzo, qui donna son nom à l'ordre des Camaldules, et dont l'érection est fixée à l'an 1009. Romuald y demeura plusieurs années, reclos, dans une étroite cellule, et pratiquant les austérités les plus rigoureuses. Les besoins de son ordre l'obligèrent d'en sortir; et il mourut à Val de Castro, dans la Marche d'Ancone, vers 1027, le 19 juin, à l'âge de soixante-dix ans et quelques mois. L'Église célèbre sa fête le 7 février, jour de la translation de ses reliques. On a deux *Vies* de saint Romuald, en latin, l'une par le B. Pierre Damien, et l'autre par le B. Jérôme de Prague, apôtre et évêque de Lithuanie: elles se trouvent toutes deux dans le *Recueil des Bollandistes*. On peut aussi consulter les *agiographes*: l'*Histoire des ordres religieux*, par Helyot, tome V, et celle des Camaldules (Voy. MITTARELLI). Cet ordre, l'un des plus austères qui se fût conservé jusqu'à nos jours, était divisé en cinq congrégations, qui avaient chacune leur général. Il n'avait que cinq maisons en France: deux près de Paris (Gros-Bois et le mont Valérien), une dans le Forez et deux dans le Vendômois. W—s.

ROMUALD I^{er}, duc de Bénévent, était fils de Grimoald, qui lui donna, en 662, le duché de Bénévent à gouverner, lorsque lui-même se fut emparé du royaume de Lombardie. L'empereur Constantin, qui, vers cette époque, était venu de Constantinople à Tarente, crut l'occasion favorable pour envahir le grand-duché de Bénévent, parce que Grimoald avait emmené ses meilleures troupes dans l'Italie septentrionale. En effet, les Grecs poussèrent leurs conquêtes assez avant dans

la Campanie ; mais ayant assiégé Bénévent , en 663 , Romuald leur opposa une vigoureuse résistance , qui donna le temps à son père d'arriver avec l'armée lombarde , et de recouvrer les places que Constant avait enlevées à Romuald. Ce dernier épousa , vers l'an 667 , Théoderade , fille de Lupo , duc de Frioul , dont il eut trois fils. L'année suivante , il conquiert , sur les Grecs , Tarente et Brindes. On croit qu'il mourut en 677. Il eut pour successeur Grimoald II , son fils. — ROMUALD II succéda , en 702 , à son père Gisolfes I^{er} , autre fils de Romuald I^{er}. En 717 , il s'empara de la ville de Cumès , qui dépendait des Grecs , et faisait partie du duché de Naples. Le pape Grégoire II , qui n'était pas encore brouillé avec l'empereur Léon l'Isaurien , chercha vainement , par ses promesses et ses menaces , à obtenir de Romuald la restitution de cette conquête : n'ayant pu y réussir , il donna des subsides à Jean , duc de Naples , et le mit en état de recouvrer Cumès , dont la garnison fut en partie massacrée , et en partie conduite prisonnière à Naples. On croit que Romuald II mourut en 731. Gisolfes II , son fils , encore en bas âge , lui succéda. S. S—1.

ROMULUS , prétendu fils de Mars , et à qui l'on attribue la fondation de Rome , est un de ces personnages adoptés par l'histoire , mais dont la vie appartient presque tout entière à la fable. Les historiens originaux ne sont d'accord sur aucune des circonstances qui le concernent , depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Avant de présenter les doutes ou plutôt les preuves qui démentent leurs récits , nous ne pouvons nous dispenser de rapporter la tradition vulgaire sur ce héros. Descendant d'É-

née , à la quatorzième génération , Romulus fut , avec son frère Remus , le fruit du commerce amoureux de Mars et de Rhéa-Sylvia , prêtresse de Vesta. Tous deux naquirent vers l'an 770 avant Jésus-Christ. Amulius , roi d'Albe , oncle de cette princesse , vit dans la naissance de ces jumeaux un événement fatal à son ambition ; car il avait usurpé la couronne sur son frère aîné Numitor , père de Rhéa-Sylvia. Ces deux enfants pouvaient croître pour venger leur aïeul dépossédé , les fils de Numitor massacrés , et Rhéa-Sylvia , leur mère , retenue dans une dure captivité. Amulius confia à l'un de ses officiers la cruelle mission de faire périr ces deux enfants. Ce dernier se contenta de les abandonner sur la rive du Tibre , qui était alors débordé. Le fleuve , en se retirant , déposa sur une plage déserte la corbeille dans laquelle ils étaient renfermés. Une louve , conduite par la soif sur le bord du fleuve , offrit ses mamelles à ces petits infortunés , tandis qu'un pervers , par un instinct non moins admirable , veillait sur eux , et leur apportait aussi quelque nourriture. Faustulus , chef des bergers du roi , trouva ces deux enfants , les recueillit et se chargea de les élever ; il les envoya même à Gabies pour y apprendre les lettres , dit Plutarque , et tout ce que doivent savoir des enfants de qualité. Parvenus à l'adolescence et remplis de courage , ils s'associèrent des bergers , et firent , avec eux , la guerre aux brigands. Des voleurs , dont ils avaient enlevé le butin , se vengèrent en se saisissant de Remus qu'ils menèrent au roi. Amulius renvoya le jeune homme à Numitor sur le domaine duquel les deux frères étaient accusés d'exercer le brigandage. Cependant Romulus , pour dé-

Remus, ose, avec les com-
is ordinaires de ses exploits,
r Amulius. Cet usurpateur est
Numitor, devenu roi d'Albe,
ait ses petits-fils. Les deux
conçurent alors la pensée de
un ville à l'endroit où ils
été exposés : ils s'asso-
, dans ce dessein, des pas-
et tout ce que le Latium
environs offraient d'hom-
ns aveu, sans asile et sans
ce. L'amour de la domination
ientôt les deux frères. Après
lisputé à qui donnerait son
a nouvelle ville, ils résolu-
s'en rapporter au vol des oi-
L'épreuve parut favorable à
s ; mais Remus ne voulut
soumettre à la décision du
acun d'eux avait un par-
en vint aux mains, et Re-
rit dans le combat : d'au-
ontent que Romulus le tua de
re main, pour le punir d'a-
r raillerie, franchi d'un saut
qui servait de rempart à la
colonie. *Ainsi périsse, s'é-
, quiconque insultera les
ma ville!* Après ce meurtre,
s fut proclamé roi, par le
assemblée. Il avait alors dix-
; et ce fut l'an 753 avant
u'il fonda Rome (1). La po-
de cet état naissant ne mon-
trois mille hommes de pied,

on et Plutarque nous apprennent que
e secours de calculs mathématiques, et
ecordes empruntées à l'astrologie judiciaire.
l'arron, avec l'aide d'un mathématicien,
amis, parvint à retablir les premiers
ome. On a plus d'un exemple de l'astro-
aire appliqué à l'avenir ; mais il était
ur d'en faire l'application au passé ; et
ait consigné dans des écrits tels que
Plutarque, serait plus connu, si la plu-
ants et compilateurs, qui se sont occu-
toire romaine, n'avaient eu quelque in-
ser sur une particularité qui donne le
ntes les fables dont ils se sont rendus

et trois cents de cavalerie. La nou-
velle cité occupait un monticule
sans défense et sans territoire, appe-
lé le Mont-Palatin. Pour augmenter
cette population, Romulus ouvrit un
asile à tous les hommes libres ou es-
claves qui viendraient se ranger sous
sa loi. Ses sujets n'avaient point de
femmes : il en demanda aux peuples
voisins ; mais l'alliance qu'il offrait
fut rejetée avec mépris. On joignit
même le sarcasme au refus, en lui
demandant pourquoi, lui qui rece-
vait tous les aventuriers du pays,
n'avait pas pareillement ouvert un
asile aux femmes de mauvaise vie.
Résolu d'obtenir par la ruse ce qu'il
ne pouvait attendre de la bonne vo-
lonté de ses voisins, Romulus sut
dissimuler son ressentiment. Il pro-
clama une fête en l'honneur de *Con-
sus*, dieu des bons conseils. Les
habitants des cantons d'alentour y
furent invités, et s'y rendirent en
foule. Pendant qu'ils étaient occupés
du spectacle, les sujets de Romulus,
en armes, se jetèrent au milieu de
l'assemblée, et enlevèrent les filles.
On a prétendu qu'Hersilie, la seule
femme mariée qui partagea le sort
des jeunes Sabines, tomba en partage
à Romulus : mais les historiens sont
encore plus divisés sur cette particu-
larité que sur le reste de la vie de
ce fondateur. La vengeance des peu-
ples offensés devait anéantir la ville
naissante ; mais ils commirent l'im-
prudence de l'attaquer séparément.
Acron, roi des Céniniens, se mit le
premier en campagne : il fut défait,
et tomba sous les coups de Romulus,
qui rentra dans Rome, chargé des
dépouilles opimes, qu'il consacra à
Jupiter Férétrius. Les Antemnates,
qui prirent les armes après les Cén-
iniens, furent également vaincus :
Romulus saccagea leur ville, les in-

corpora aux vainqueurs , et leur accorda le droit de cité. Les Crustumériens , effrayés du triste sort de leurs alliés , disputèrent à peine la victoire ; et Rome , si rapidement accrue par la vaillance et la politique de son fondateur , avait dès-lors une population surabondante : car elle envoyait des colonies à Crustumerium et à Antemna. Les Sabins de Cures se mirent enfin en marche contre les Romains ; ils se rendirent maîtres , par trahison , de la citadelle de Rome , qui fut depuis le Capitole. Déjà , sous la conduite de leur roi Tatius (*V.* ce nom) , ils avaient remporté sur eux une première victoire ; déjà un second combat était engagé , quand les Sabines , épouses des Romains , vinrent s'interposer entre les combattants , et leur firent tomber les armes des mains. La paix fut conclue aussitôt ; le roi de Rome se vit contraint de partager son trône avec Tatius. Mais c'est moins peut-être sur ses exploits guerriers , que sur les institutions politiques dont on lui fait honneur , qu'est fondée la gloire de Romulus. Il divisa son peuple en deux ordres : les patriciens et les plébéiens. Parmi les premiers , il désigna cent hommes distingués par la naissance , l'âge et le mérite , et leur conféra le titre de sénateurs. Le pouvoir fut divisé entre le roi , le sénat et le peuple. Romulus se déclara le premier ministre de la religion , le gardien et l'interprète des lois , le chef suprême de l'armée. Il se choisit une garde composée de trois cents hommes , qui furent appelés chevaliers. Il se donna , en outre , douze licteurs , qui précédaient sa marche , écartaient la foule , et exécutaient les criminels. Il partagea le peuple en trois tribus , subdivisées en curies. La plus belle de ses institutions fut celle

des patrons et des clients. Par cet établissement , selon l'expression de Polybe d'Halicarnasse , il confia le peuple aux patriciens , comme un père à ses enfants. Les lois qu'il créa sur la famille , le mariage , en ce qui concernait la puissance du père sur le fils , et le mari sur la femme , portent l'impression de la barbarie qui régna alors en Italie. Mais on doit admettre que ce qu'il fit pour la religion , pour l'agriculture , pour la population de la nouvelle ville , en la rendant , en quelque sorte , la mère adoptive des peuples qu'elle avait vaincus. Romulus régna quelques années , conjointement avec Tatius : à la mort de ce prince qui fut assassiné , et qu'il ne chercha pas à venger , il conserva seul le pouvoir de gouvernement , et se l'attribua de nouveau à son goût pour la guerre. Il prit Fidènes , vainquit les Etrusques , entre autres les Véiens , et força de lui demander la paix , et lui céder une portion de leur territoire : ce traité fut gravé sur des plaques d'airain. Fier de ses succès , le roi de Rome voulut régner arbitrairement , au mépris des institutions qui limitaient sa puissance. Il déclara l'objet de la haine du sénat , et méprisait les conseils. Un jour faisant la revue de ses soldats , il parut. On répandit le bruit qu'il était au milieu d'un orage , il avait été aperçu dans le ciel , et mis au nombre des dieux. Ce fut le sénateur Proculus qui annonça ce miracle dont il disait avoir été témoin. Romulus fut placé au ciel sous le nom de Mars ; ce qui n'empêcha pas de dire que les sénateurs lui avaient donné la mort , et avaient emporté sous leurs toges ses membres déchirés. Il mourut alors cinquante-cinq ans , et en avait régné trente-sept. Tel est le récit de la vie de Romulus , ainsi qu'il

trouve avec des circonstances diversement rapportées dans Denys d'Halicarnasse, Tite-Live, Plutarque, et d'autres historiens grecs ou latins du second ordre. Cette diversité de témoignages, qu'il serait trop long de détailler, est déjà une raison indépendante de toute autre pour inspirer des doutes à la critique; mais les preuves abondent qui établissent d'une manière évidente que, si Romulus a existé (1), il est beaucoup plus ancien que ne l'a fait le docte Varron, et que, semblable à certains héros de la mythologie grecque, on attribue à ce fondateur une suite d'actions dont il n'a pu faire qu'une partie. Le nom même de Romulus, qui signifie en grec force, *Ρώμη*, ne peut avoir été porté par un habitant du Latium, à une époque où il n'y avait encore aucune ressemblance entre le langage des Latins et celui des Grecs. Les circonstances merveilleuses qui accompagnent la naissance de Romulus, et qui offrent tant de variations dans les trois ou quatre versions qu'en rapporte Plutarque seul, ont une conformité trop frappante avec la naissance et l'éducation de Cyrus, pour qu'on ne croie pas que tout ce récit ne soit une fable empruntée, une histoire arrangée après coup.

Le déguisement d'Amulius sous les habits du dieu Mars, pour obtenir les faveurs de sa nièce; l'interprétation qu'on donne à l'anecdote de la

louve, et par laquelle on fait de Laurentia, femme de Faustulus, une *louve* d'impudicité, sont des explications, assurément très-ingénieuses, de fables sans vraisemblance: mais ce n'est point avec de pareils matériaux qu'on fait l'histoire. Qui pourra expliquer l'enlèvement des Sabinnes, tel qu'il nous est raconté? Bien qu'il n'y ait pas là de miracle (3); que rien ne soit plus dans les mœurs d'un peuple encore barbare, que le rapt à main armée; quelle apparence qu'une colonie de trois mille fugitifs assez courageux pour se rendre indépendants et redoutables, n'ait pu avoir de femmes; que Romulus en particulier, fils, petit-fils et neveu de tant de rois, n'ait point trouvé à se marier; enfin que les voisins de Rome fussent assez confiants pour se rendre désarmés à des jeux, chez un peuple dont ils auraient rejeté l'alliance avec mépris? Une dernière objection qu'on a faite sur les actions attribuées à Romulus, et qui paraît fondée, repose sur l'in vraisemblance de sa conduite envers les Albains, qu'il aurait laissés libres après la mort de son aïeul Numitor, dont il était le seul héritier. Comment supposer qu'un guerrier comme lui, ambitieux, et toujours occupé de conquêtes, aurait négligé la possession d'un royaume si bien à sa convenance, et qui lui appartenait

(2) Schlegel nie positivement l'existence de Romulus, en faisant voir que son nom était ignoré à Rome avant le milieu et même la fin du cinquième siècle. Hullmann (*Histoire grecque*, pag. 216), fait remarquer que le nom de Romulus ou *Rom*, se donnait, dans le Latium, aux guerriers, aux hommes supérieurs, pris dans un sens collectif, comme *Hermès* chez les Grecs, *Thoyt* chez les Phéniciens, *Alcide* ou *Hercule* chez les Occidentaux. Un guerrier digne du nom générique de Romulus devait en effet être, selon les vœux des *Latins*, le fondateur d'un état dont la gloire des armes était le but principal. P—N—T.

(3) Hullmann (*de Consulibus*, Bonn, 1819, in-4°), établit à ce sujet un système neuf et ingénieux. D'après lui, les *Consulibus* réunissaient tous les peuples du Latium; et, par une convention qui, loin d'avoir rien de contraire aux usages de l'antiquité, se rapproche merveilleusement de la coutume des mariages amitiés, les jeunes filles étaient données comme récompense pour épouses, à ceux qui avaient remporté la victoire dans l'assemblée des peuples réunis. Il serait alors à supposer que les Romains avant eu le désavantage dans l'une de ces fêtes, prétendraient néanmoins s'emparer des prix réservés aux vainqueurs. M. Friedler, dans son excellente *Histoire romaine* (Leipzig, 1820, in-8°), appuie cette conjecture. P—N—T.

si légitimement ? Tels sont , entre mille arguments , ceux qu'ont établis avec la dernière évidence Gronovius , de Pouilly , Beaufort , Nasali , Lévêque , Niebuhr , Wechsmuth et plusieurs autres érudits de diverses nations. Leurs raisons que Fréret et l'abbé Sallier ont essayé de combattre , sont restées dans toute leur force. Au reste , le fondement de toutes leurs observations n'est pas nouveau : il se trouve dans les contradictions de Denys d'Halicarnasse , dans les doutes judicieux mais trop peu explicites de Tite-Live , et particulièrement dans les différentes versions que Plutarque rapporte avec une indifférence qu'on prendrait presque pour de la critique. On sait par lui combien est suspecte la source primitive de toute l'histoire romaine (4). Le premier qui l'écrivit , fut un Grec nommé Dioclès de Peparethé (une des îles Sporades) , qui vivait environ quarante ans avant la seconde guerre punique. Il ne paraît avoir eu pour matériaux , ainsi que le prouve M. Heeren , que quelques vieux poèmes ou cantiques latins , qui nous sont totalement inconnus (5). Il eut encore à consulter quelques inscriptions ou actes publics , qui avaient échappé à l'incendie de Rome , par les Gaulois ; enfin il pourrait avoir eu communication des registres ou mémoires des familles patriciennes , qui étaient

(4) Selon M. Niebuhr , toute l'Histoire romaine jusqu'à la bataille du lac Regille ne présente qu'incertitude. Il suppose l'existence d'un grand poème épique , commençant à l'avènement de Tarquin l'Ancien , et finissant à la mort de Tarquin le Superbe. Selon lui , les Romains étaient une colonie de Latins dont les Étrusques s'emparèrent. P—N—T.

(5) M. Schlegel , sans admettre la conjecture de M. Niebuhr , sur l'existence du grand poème épique , est du même avis que M. Heeren. L'existence de ces anciens cantiques héroïques et religieux , est attestée par Cicéron , Varron et Valère Maxime. Ils se chantaient dans les festins.

remplis d'exagérations et qui d'ailleurs avaient été refaits après coup , depuis cet événement. On ne doit pas s'étonner de voir un Grec être le père de l'histoire romaine : les Romains furent long-temps sans écrire autre chose que de courtes inscriptions et des annales très-succinctes consignées sur la pierre , le métal ou la toile , toutes matières qui excluent les narrations suivies et véritablement historiques ; et quand on songe encore que presque tous ces écrits furent perdus , et remplacés de mémoire , il est impossible de ne pas croire que Dioclès n'ait mis la fable partout où lui manquait l'histoire. Ce serait sans doute pousser trop loin le pyrrhonisme , que de dire que tout est fiction dans ce qu'il racontait sur Romulus : mais il est plus que probable qu'il a attribué à un fondateur de convention , un nom et des actions qui ne lui appartiennent point (6). Tout paraît prouver aussi qu'il l'a fait moins ancien qu'il n'était réellement ; et pour ne citer qu'une des circonstances qui appuient ce système , on sait que , parmi les rois d'Albe , un certain Romulus Sylvius périt frappé de la foudre. La mort du fondateur de Rome , telle que nous la savons d'après Dioclès , n'est-elle pas une répétition évidente de cette antique tradition ? Les critiques précédemment cités n'ont , il est vrai , presque rien mis à la place de ces fables plus ou moins invraisemblables ; mais , en histoire , c'est beaucoup qu'd'arriver à un doute fondé , lorsque les monuments manquent absolument. Si l'on en croit Servius et Priscien , Rome fut long-temps un amas de cabanes voisines du Tibre , alors appelé *Rumon* ; et

(6) Voyez la note a ci-dessus.

fut le nom que ce misérable e, habité par des pâtres étrusques et sabins, emprunta du fleuve rosait ses environs (7). La simplicité de cette origine, en démentant toutes les merveilleuses traditions sur Romulus et Remus, rendit la divinité de Rome et celle du fondateur elle-même. La politique sacerdotale veilla soigneusement, les rois comme sous la réputation, à couvrir d'un voile imposant l'origine aussi obscure. La vérité souffrit; et il en coûta la vie à Caius Serranus, pour avoir osé révéler contre une fiction qui était le secret de la grandeur romaine. Tous ces raisonnements sont maintenant applicables au règne de Pompilius, dont le nom, comme celui de Romulus, signifie

la loi, Νόμος. Ainsi (preuve nouvelle de la vanité de la gloire humaine), ces deux personnages, également cités comme modèles de guerriers, aux fondateurs d'empires, aux législateurs; qui ont fourni de belles pages à l'histoire, l'exemples aux moralistes et des inspirations aux beaux-arts (8), ne sont donc, après tout, que des inventions de la raison, enfantées par l'impossibilité d'un vieil écrivain grec dont le nom est presque oublié! On peut lire dans Romulus les ouvrages et les dissertations des critiques cités plus haut. L'histoire de la république romaine, de Ferguson, est aussi très bonne et très utile, ainsi que le traité de Newcomb intitulé : *Chronologie des empires corrigée*, dans le supplément de cent années, par des

calculs assez plausibles, la durée du règne des sept rois de Rome. L'ouvrage du savant Anglais M. Hooke, traduit et publié en français par son fils, sous la fausse initiale G., et sous le titre de *Discours et Réflexions critiques sur l'histoire et le gouvernement de l'ancienne Rome*, mérite aussi d'être lu. D—R—R.

ROMULUS AUGUSTULUS (F. AUGUSTULE).

RONCAGLIA (CONSTANTIN), théologien italien, né à Lucques, en 1677, entra, jeune encore, dans la congrégation de la Mère de Dieu, et y acheva ses études sous la direction d'habiles maîtres : ses progrès furent si rapides, qu'on lui confia bientôt une chaire de philosophie et de théologie, qu'il occupa plusieurs années avec distinction. Après avoir passé par les places les plus importantes de l'ordre, il fut élevé à celle de vicaire-général, qui en était la plus éminente. On lui attribuait autant de vertu que d'instruction. Il mourut à Lucques, le 24 fév. 1737. Malgré la faiblesse de sa santé et les devoirs multipliés de son état, il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui montrent combien l'étude avait d'attrait pour lui. Le plus considérable est un Commentaire sur l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre, qui parut à Lucques, en 1734, sous le titre de : *I. Natalis Alexandri Historia ecclesiastica veteris novique Testamenti, notis et animadversionibus aucta et illustrata, operâ et studio Constantini Roncaglia*, 9 vol. in-fol. Ce travail eut un tel succès, que, malgré son étendue, le P. Mansi en donna une seconde édition à Lucques; et l'ouvrage reparut peu de temps après à Naples et à Paris (Venise), 1740, 18 vol. in-4°. Ses autres ouvrages

Le fragment de Salluste est d'accord avec ce titre.

L'enlèvement des Sabines, par exemple, a pour sujet de quelques-uns des chefs d'œuvre de la sculpture moderne. (F. POUSSIN, XXXV, 573).

sont : II. *Alcune conversazioni, esaminate co' principj della teologia*, sans nom d'auteur, Lucques, 1710, in-8°. III. *La famiglia cristiana istruita nelle sue obbligazioni*, ibid., 1711, in-8°, et réimprimé à Venise, en 1713, in-12. IV. *Istoria delle variazioni delle chiese protestanti*, ibid., 1712, in-8°. V. *Effetti della pretesa riforma di Lutero, di Calvino, e del Gianseismo*, ibid., 1714, in-8°. VI. *Quæsitæ dogmatica et moralia de SS. Ecclesiæ sacramentis*, ibid., 1715, in-fol. VII. *Vita di Leopoldo I, imperatore*, ibid., 1718, in-4°. VIII. *Lezioni sacre intorno alla venuta, costumi e monarchia dell' Anticristo*, ibid., 1718, in-8°. IX. *Le moderne conversazioni, volgarmente dette de' cicisbei*, ibid. 1720, in-8°, et réimprimé en 1736, avec beaucoup de changements faits par l'auteur. X. *Universa moralis theologia*, ibid., 1730, 2 vol. in-fol. ; et à Venise, 1736. Une Notice abrégée de sa vie se trouve en tête de la seconde édition de Lucques, de l'Histoire ecclésiastique du P. Alexandre, et dans l'ouvrage de Sarteschi, intitulé : *De scriptoribus congregationis Clericorum regularium*, pag. 278. A—G—S.

RONCALLI PAROLINO (Le comte François), médecin, né à Brescia, en 1692, fut envoyé à Padoue, achever, sous le célèbre Valisnieri, les études qu'il avait commencées sous la direction de son père. Ses ouvrages, et ses succès dans la médecine pratique, lui acquirent bientôt une grande réputation. Tandis que plusieurs académies de l'Europe s'empressaient de l'admettre dans leur sein, il obtenait le titre de comte de Pologne, et les honneurs de médecin de la

cour, à Madrid. Sa manière de traiter était simple : il s'était dévoué contre ceux qui ne croient bien que de courir un malade, que lorsqu'ils l'accablent de remèdes. Il avait à tâche de ramener la médecine à cette savante simplicité, qu'Hippocrate lui avait imprimée, et qu'il ignorait des empiriques étalés pour venir à détruire. Avec un cabinet de médailles que son père lui avait légué en mourant, il avait hérité de la numismatique, qui n'avait été sans profit pour sa réputation. C'est à lui qu'on doit la connaissance d'une fameuse médaille d'argent, l'honneur de la trentième légion romaine de Marc-Antoine ; mais qui est encore un sujet de doute parmi les antiquaires. Vaillant, elle était inconnue, avait fixé à quatre le nombre des légions qui avaient fait frapper. Kell, Huet, Froëlich, Eckhel, n'ont pu faire difficulté d'en admettre trente. Paciaudi, dans ses *Antiquitates philologicae*, donne des éclaircissements sur ce rare monument, dont parle aussi Eckhel (*numor. vet.*, vol. VI). Ce savant entre autres une médaille semblable qui avait appartenu au comte de Saxe, et que l'on voit dans le cabinet impérial de Vienne. M. Gosselin désigné comme fausse celle qui faisait partie de la collection d'Enlart, et il ne juge pas plus favorablement celle de Vienne, qu'il croit aussi fautive de quelque faussaire. M. Lenoir ne pense qu'il faut se défier de toutes ces médailles qui portent un nom au-dessus du vingt-troisième siècle. Le comte Roncalli termina son honorable carrière à Brescia, en 1768, âgé de soixante-dix-sept ans. Ses ouvrages lui conserveront une grande partie de la réputation dont il

jouir de son vivant. En voici les titres : I. *Examen chymico-medicum de aquis Brixianis, cum disquisitione theorematum de acidularum potu et transitu in corpore animali*, Brescia, 1722. II. *Dissertatio de aquis mineralibus Coldoni, in agro Mediolanensi*, ibid., 1724. III. *Dissertationes quatuor, de usupurgantium in aere Brixiano; — de homine invulnerabili, vulgo ingermadura; — de ferreis acubus in cadavere reperiis; — de ægagropilis*, ibid., 1740. IV. *Historiæ morborum, observationibus auctæ, clarissimorum virorum consultationibus illustratæ*, ibid., 1741, avec fig. V. *Europæ medicina à sapientibus illustrata, et ejusdem observationibus adaucta*, ibid., 1744. VI. *Dissertazione intorno al male ed alla morte di una religiosa, ed agli aghi di ferro ritrovati nel suo cadavere*, ibid., 1746. VII. *In variolarum incisionem, declamatio epistolaris*, Pise, 1759. Roncalli eut la vanité de publier un volume de diplômes et de lettres, qui lui avaient été adressés par des académies, des savants et des princes. On trouvera une notice plus détaillée de sa Vie et de ses Ouvrages dans les *Elogj di Bresciani* de Brognoli, et dans le *Dictionnaire de la Médecine* par Éloy.

A—G—S.

RONDANI (FRANÇOIS-MARIE), peintre, né à Parme vers l'an 1490, fut élève du Corrège. Son talent avait la plus grande analogie avec celui de son maître, qui s'aïda de lui dans les peintures de l'église de Saint-Jean, à Parme. On attribue, entre autres, à Rondani, un *grottesque* qui décore l'intérieur du monastère : cependant on y remarque quelques figures d'enfants qui paraissent avoir été peintes par le

Corrège lui-même. Toutefois on sait que l'élève, dans les figures isolées, était parvenu à l'imiter avec succès. Ainsi, en dehors de l'église de Sainte Marie-Madelène, il a peint une *Madone*, que l'on donnerait au Corrège si l'on ne savait certainement qu'elle est de Rondani. Le tableau de *Saint Augustin et saint Jérôme*, qu'il a peint pour les Augustins, rappelle à un tel point la manière de son maître, qu'il est regardé comme une des meilleures productions que possède la ville de Parme. Il faut avouer néanmoins que Rondani n'a jamais pu atteindre à la hauteur du chef de son école : il n'a rien de grandiose ; il traite les accessoires avec trop de recherche et de minutie. Ces défauts se font surtout apercevoir dans la fresque qu'il a peinte pour une des chapelles de l'église du Dôme, et dans quelques autres de ses ouvrages. Il existe de ses tableaux dans un très-petit nombre de galeries. Le marquis Scaranî, à Bologne, en possède un, représentant une *Vierge avec l'enfant Jésus, tenant en main une hirondelle* (*Rondine*), pour faire allusion à son nom ; et l'on voit à Mantoue un *Portrait d'homme* vêtu comme ceux du Giorgion, et peint avec cette force et cette vie qui distinguent ce maître. Rondani mourut vers l'an 1548. Le Musée du Louvre a possédé le tableau de cet artiste représentant la *Vierge et l'enfant Jésus qui apparaissent à saint Augustin et à saint Jérôme*. Cette belle composition, exécutée dans le goût du Corrège, et dont le paysage était d'une harmonie remarquable à l'époque à laquelle elle fut peinte, était regardée comme un des principaux ornements du Musée : il a été rendu en 1815.

P—s.

RONDELET (GUILLAUME), célèbre médecin-naturaliste, était fils d'un droguiste de Montpellier, et naquit en cette ville, le 27 septembre 1507. Ayant eu pour nourrice une femme mal-saine, il resta long-temps souffrant et si faible qu'il ne pouvait soutenir aucune espèce d'application. Son père jugeant, d'après son état, qu'il ne lui resterait de parti, s'il arrivait à l'âge d'homme, que d'entrer dans un convent, lui légua cent écus pour payer sa réception, et distribua le reste de sa fortune à ses autres enfants. Cependant Guillaume se fortifiait à mesure qu'il avançait en âge; et ne se sentant aucune vocation pour l'état monastique, à dix-huit ans il commença ses études. Doué d'un esprit pénétrant et d'une heureuse mémoire, il fit de rapides progrès dans les lettres; et, aidé de son frère aîné, dont la tendresse ne se démentit jamais, il se rendit à Paris, où il acheva ses humanités et son cours de philosophie. Ayant résolu d'embrasser la médecine, il revint, en 1529, à Montpellier; et dès qu'avec le premier grade il eut reçu la permission d'exercer, il alla s'établir à Pertuis, petite ville de Provence, pour y pratiquer son art. Il est rare qu'un jeune médecin obtienne la confiance. Rondelet en fit l'épreuve: il se vit forcé, pour subsister, de donner des leçons de grammaire; et comme son école était peu fréquentée, il retourna bientôt à Paris, afin de s'y perfectionner dans la langue grecque. Pour ne pas rester à la charge de son frère, il accepta la place d'instituteur d'un jeune gentilhomme (1). Ce fut alors qu'il se lia d'une étroite amitié avec

le célèbre Gonthier d'Andernach, qui lui fit faire de grands progrès dans l'anatomie (*Voyez Gonthier*). Au bout de quelques années, il alla pratiquer la médecine à Maringues en Auvergne; et il revint ensuite à Montpellier, où il reçut, en 1537, le bonnet de docteur. Il épousa, l'année suivante, une jeune personne belle et vertueuse, mais sans fortune. L'embarras de sa position, devenue plus difficile depuis qu'il avait perdu son frère, s'accrut encore par ce mariage d'inclination. Il avait résolu d'aller à Venise retrouver Guillaume Pellicier (*Voy. ce nom*), son bienfaiteur: mais sa belle-sœur, touchée de sa position, vint à son secours, et le fixa par ses largesses à Montpellier, où il commençait d'ailleurs à se faire connaître avantageusement; et, au mois de juin 1545, il fut pourvu d'une chaire de médecine, à l'université de cette ville. Attaché depuis quelque temps au cardinal de Tournon, en qualité de médecin, Rondelet suivit ce prélat dans ses missions, tant en France que dans les Pays-Bas et en Italie, et sut mettre à profit ses voyages, pour accroître ses connaissances en histoire naturelle, science dont Guillaume Pellicier lui avait donné le goût. Après un séjour de plus d'une année à Rome, il obtint du cardinal la permission de repasser en France, où le rappelaient ses devoirs de professeur: avant de quitter l'Italie, il visita Venise, Parme, Plaisance, Padoue, Bologne; et revint à Montpellier, en 1551. Dès lors, partageant son temps entre la pratique et l'enseignement de son art, il ne quitta presque plus cette ville, qui lui dut, en 1556, l'établissement d'un amphithéâtre d'anatomie. Rondelet y faisait chaque

(1) Suivant Astruc, ce jeune gentilhomme était le fils du vicomte de Turcotte (*Histoire de la Faculté* 2^e).

plusieurs leçons, que suivaient lument un grand nombre d'élèves attirés par sa réputation. Observateur habile, il se distinguait encore par la méthode et par la clarté de ses démonstrations. Sa passion pour l'anatomie était si grande, qu'il fit même l'ouverture du cadavre d'un de ses enfants mort en bas âge. Il est évident que son intention n'était être que de reconnaître la cause d'une maladie contre laquelle les ressources de l'art avaient échoué. On a conclu que Rondelet était d'une grande sensibilité; mais au contraire, tout ce qu'on sait de lui, c'est qu'il fut un bon père et le leur des hommes. Devenu veuf en 1560, il ne tarda pas à se remarier. Il épousa, comme la première fois, une jeune fille sans fortune, et les parents tombèrent à sa charge. Dans un voyage qu'il fit à Toulouse pour leurs intérêts, il fut atteint d'une dysenterie, occasionnée, dit-on, à Sainte-Marthe, par la trop grande quantité de figues qu'il avait mangées. Cependant il ne laissa pas de se rendre à Réalmont, pour visiter la femme de Jean Coras (V. ce nom), alors malade. Son état empira pendant le trajet; et il y mourut, le 11 juillet 1566, à cinquante-neuf ans. Rondelet était d'une très-petite taille, mais fort replet. Il avait renoncé, de l'âge de vingt-cinq ans, à l'usage du vin et des liqueurs fortes, par crainte de la goutte; mais il mangeait beaucoup, surtout des fruits et de la pâtisserie. Doué d'un esprit actif et dormant peu, il passait une partie des nuits à lire et à étudier. Il travaillait avec une grande facilité, et ne prenait jamais le temps de recopier ce qu'il avait écrit. Quoiqu'il eût gagné beaucoup d'argent dans la pratique de son art, il ne laissa presque

point de fortune, parce qu'il était très-généreux, qu'il avait la manie de bâtir, et qu'étant lui-même son architecte, il faisait abattre ses constructions, quand il n'en était pas content, pour en élever de nouvelles. On a soupçonné Rondelet de pencher vers le protestantisme; et ses liaisons avec Pellicier, également accusé de favoriser la réforme, ont sans doute donné lieu à ce bruit (V. PELLICIER, XXXIII, 293). Rabelais a désigné ce médecin, dans son *Pantagruel* (ch. XXXI et suivants), sous le nom de *Rondibilis*; mais peut-être n'a-t-il pas eu, comme on le croit, l'intention de le tourner en ridicule, puisqu'il ne met dans sa bouche que des discours pleins de sens et de raison. Outre Laurent Joubert, son successeur, (qui fit graver, sur le frontispice de l'école de médecine de Montpellier, une inscription à la louange de son maître), on doit citer parmi les élèves de Rondelet qui lui font le plus d'honneur, Mathias de Lobel, dont il dirigea les études vers la botanique, et auquel il légua ses manuscrits sur cette science (V. LOBEL, XXIV, 596 - 598). Ce fut Rondelet qui le premier mit en réputation les eaux de Balaruc (Voy. l'*Hist. naturelle du Languedoc*, par Astruc, 2^e part., 293). Quoique très-habile, pour le temps, dans la pratique de son art, Rondelet est plus connu maintenant comme naturaliste que comme médecin; et c'est principalement à son *Histoire des poissons* qu'il doit la célébrité dont il jouit. Cet ouvrage est intitulé: *De Piscibus marinis libri XI*, in quibus vivae piscium imagines expositae sunt, Lyon, 1554; — *Universae aquatilis Historiae pars altera cum veris ipsorum imaginibus*, ibid., 1555, in-8 fol. Il est dédié au cardinal de

Tournon, et non pas à Guill. Pelli-
cier, comme le disent la plupart des
bibliographes; mais Rondelet, dans
sa Préface, cite honorablement ce-
lui-ci, ainsi que Jacques Sylvius (V.
Dubois, XII, 62) et Jacques Goupil,
en déclarant avec franchise tous les
services qu'il en a reçus pour com-
pléter son travail. Il nomme aussi,
dans divers endroits, Conrad Ges-
ner, qui lui avait communiqué la
description des poissons du Danube.
Les trois premiers auteurs d'Ichtyo-
logie, après la renaissance des lettres,
étaient contemporains, et firent pa-
raître leurs ouvrages à-peu-près en
même temps: Belon, en 1553; Sal-
viani et Rondelet, en 1554: mais
Rondelet est de beaucoup supérieur
aux deux autres, par le nombre des
poissons qu'il a connus et par l'exac-
titude des figures qu'il en a données.
La première partie de l'ouvrage trai-
te des animaux marins; et les quatre
premiers livres ont pour objet les gé-
néralités; les suivants, jusqu'au quin-
zième, les poissons de mer, distri-
bués seulement en gros, d'après leurs
rapports extérieurs; le seizième, les
cétacés, parmi lesquels Rondelet
comprend les tortues et les phoques;
le dix-septième, les mollusques, et
le dix-huitième, les crustacés. Une
seconde partie comprend les coquil-
les, en deux livres, et les insectes et
zoophytes en un. Viennent ensuite
quatre livres sur les poissons des
lacs, des étangs, des rivières et des
marais. On trouve, dans ce volume,
les figures de cent quatre-vingt-dix
sept poissons de mer, de cent qua-
rante-sept d'eau douce, et d'un nom-
bre assez considérable de coquilla-
ges, de mollusques et de vers, ainsi
que de quelques reptiles et de quel-
ques cétacés. L'artiste que Rondelet
employait doit avoir été d'une habi-

leté singulière et d'une fidélité très-
rare pour le temps; car ses dessins,
bien que gravés en bois et assez gros-
sièrement, sont encore tous parfai-
tement reconnaissables: quelques fi-
gures de cétacés seulement sont fai-
tes d'imagination. Les voyages de
Rondelet l'avaient mis à même de re-
cueillir les poissons de plusieurs
mers; et le séjour qu'il fit à Rome,
joint à sa longue habitation à Mont-
pellier, lui donna surtout une con-
naissance si exacte des poissons
de la Méditerranée, qu'un assez grand
nombre de ceux qu'il a publiés n'ont
pu être décrits que d'après lui, par
les naturalistes qui lui ont suc-
cédé, et n'ont été revus que dans
les derniers temps, et par des hom-
mes qui s'étaient spécialement voués
à cette recherche, tels que MM. Risso
et Savigny. Mais toutes les fois qu'on
les a retrouvés, on s'est convaincu de
l'exactitude de l'ouvrage de Ronde-
let. On peut donc assurer que, pour
les poissons de la Méditerranée, c'est
cet ouvrage qui a fourni presque tout
ce qu'en ont dit Gesner, Aldrovand-
e, Willughby, Artedi et Liné.
Quant à Bloch, il parle très-peu des
poissons de cette mer. M. de Lest-
pède lui-même a été, pour plusieurs
espèces, obligé de s'en rapporter à
Rondelet. Le texte n'a pas le même
mérite que les figures, à beaucoup
près: au lieu de descriptions posi-
tives et de détails sur les habitudes et
l'instinct des poissons, tracés d'a-
près nature, l'auteur s'occupe de re-
chercher les noms qui leur ont été
donnés par les anciens, et les quali-
tés qu'ils leur ont attribuées: et com-
me il est presque impossible aujour-
d'hui de fixer les espèces auxquelles
appartiennent les noms conservés
dans les écrits anciens, tout est
échafaudage d'opinions: on ont sans ar-

ndement. Quel l'a-
 ie, fondés sur l'a-
 teur, étaient alors d'une plus
 e utilité que ses recherches cri-
 ; mais il les a peu multipliés.
 rage de Rondelet a été traduit
 ançais, Lyon, 1558, in-fol.
 rdier attribue cette Traduction
 rent Joubert; mais M. Amoreux
 cture qu'elle est de Desmonlins,
 ctueur de l'Histoire des plan-
 : Daléchamp (Voy. la *Notice*
 . Amoreux, sur *Laur. Jou-*
 . Bousuet a donné un *Abrégé*,
 rs latins, de l'ouvrage de Ron-
 (V. BOUSUET, V, 399); et
 id Gesner a inséré ses articles
 tier, et copié ses figures, dans
 raité *De aquatilibus*. Les écrits
 ondelet sur la médecine sont
 rd'hui presque entièrement ou-
 J. Croquer, Polonais, en a pu-
 : *Recueil (Opera omnia medi-*
 avec des corrections, Genève,
 , in-8°. les curieux en trouve-
 la liste détaillée dans les *Mé-*
 rs de Nicéron, tome XXXIII, et
 le *Dictionnaire* d'Eloy. On ci-
 seusement ici son *Traité De*
ogallico, Venise, 1567, in-fol.,
 é dans le *Recueil* de Luisinus
 uvigini Louis, XXV, 463),
 duit en français, par Étienne Ma-
 , Bordeaux, 1576, in-8°. Lan-
 Joubert a publié la *Vie* de Ron-
 , en latin (V. JOUBERT). On
 e des *Notices* sur ce médecin,
 la *Bibliothèque* de Boissard,
 l'*Histoire de la faculté de*
pellier, par Astruc, etc. Son
 ait a été gravé plusieurs fois,
 différents formats. C—V—R.
 NDELLI (GEMINIANO), ma-
 ticien, né à Roncoscaglia,
 les états de Modène, en 1652,
 études à l'université de Bologne,
 il devint bibliothécaire et pro-

fesseur. Il y occupa successivement
 les chaires de philosophie, de ma-
 thématiques, de fortification et d'hy-
 draulique. Il fut employé par le Saint-
 Siège, dans la fameuse contesta-
 tion qui s'éleva, vers le commence-
 ment du siècle passé, sur les eaux du
 Bolognese. Le duc de Modène le
 chargea aussi de diriger les travaux
 nécessaires pour arrêter les déborda-
 ments du Pô, près de Ferrara. On a
 de la peine à concevoir qu'un hom-
 me dont l'attention se portait ha-
 bituellement sur des objets d'une
 utilité réelle, ait composé un ou-
 vrage pour examiner si l'année 1700
 devait être regardée plutôt comme
 la dernière du dix-septième siè-
 cle, que comme la première du dix-
 huitième; et ce qui est plus éton-
 nant encore, c'est que son Ouvrage
 en fit éclore plusieurs autres. Ron-
 delli mourut en 1735, laissant après
 lui la réputation d'un homme pro-
 fondément versé dans les sciences
 qu'il avait professées. Ses Ouvrages
 imprimés sont : I. *Aquarum fluen-*
tium mensura, nova methodo in-
quisita, Bologne, 1691, in-4°. II. *Planorum et solidorum Eucli-*
dis elementa, facilioribus demon-
strationibus explicata, ibid., 1693,
 in-4°. III. *Urania, custode del*
tempo : varie considerazioni intor-
no al computo della denominazione
degli anni, colle quali resta deter-
minato l'anno corrente esser l'ulti-
mo del secolo XVII, dell' era cris-
tiana, e non il 1°. del XVIII, ibid.,
 1700, in-8°. IV. *Universale trigo-*
nometria lineare, o logaritmica,
 ibid., 1705, in-4°. V. *Sex priora*
Euclidis elementa, quibus accesse-
runt undecimum et duodecimum,
 ibid., 1719, in-4°. Il y a plusieurs
 articles de lui dans le *Journal* de
 Modène de 1693, signés G. R. M.

Zanotti en parle avec éloge dans le *Comment. de Bonon. institut.*, vol. 1, pag. 16; Lecchi dans les *Memorie idrostatiche*, vol. II, pag. 57, et Tiraboschi dans la *Biblioteca Modenese*, vol. IV, pag. 390. A-G-S.

RONDET (LAURENT-ÉTIENNE), philologue et critique, né à Paris, en 1717, était d'une famille de libraires, descendant, par sa mère, de Boudot, l'auteur du Dictionnaire qui porte son nom, et de Cramoisy, imprimeur distingué sous Louis XIII. Le jeune Rondet fut élevé par son père, libraire estimé, et connu pour avoir, le premier, essayé de mettre à la mode les écrans instructifs (*Journ. des sav.*, 1725, pag. 715; 1726, pag. 712). Le jeune Rondet montra de bonne heure une ardeur extraordinaire pour le travail (1). En même temps, sa mère, qui était fort attachée au parti des appelants, lui inspira les mêmes sentiments. On dit que Rondet allait souvent prier sur le tombeau du diacre Pâris; et ses amis assurent qu'il fut guéri d'une maladie, en 1741, par l'application des reliques de Soanen, évêque de Senez, mort, l'année précédente, en exil. On ajoute qu'il portait une vénération extraordinaire à l'abbé de Saint-Cyran, et qu'il allait, chaque jour, prier devant sa tombe, à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ces

dispositions expliquent la direction qu'il donna toujours à ses études. On lui doit des éditions soignées de plusieurs ouvrages, les uns savants et utiles, les autres dictés par l'intérêt d'un parti. Il s'occupait aussi de liturgie; et il fut souvent chargé, par quelques prélats, de diriger l'impression des livres de ce genre pour l'usage de leurs diocèses. Doué d'une patience infatigable, et passant habituellement quinze heures par jour au travail, il concourut à plusieurs grandes entreprises: la plus importante, celle de la Bible. Il la fit paraître, en 1748, avec un Abrégé du Commentaire de dom Calmet, 14 vol. in 4°. Cet ouvrage reparut en 17 volumes, de 1767 à 1774, et il est connu sous le nom de Bible de Vence ou d'Avignon. Rondet s'y est servi de la version ou paraphrase du Père de Carrières (V. ce nom), et y a joint des Notes et des Dissertations. Quelques-unes de ces Dissertations sont de Calmet; mais Rondet y ajoute souvent; et il rédigea aussi plusieurs Dissertations nouvelles, dans lesquelles on remarque généralement plus de connaissances que de choix et de goût. Dans son érudition un peu pesante, il entasse les recherches et les discussions; et son édition pourrait être réduite de moitié, si elle se bornait à ce qui est curieux et utile. On vint de la réimprimer en 25 vol. in-8°, avec un Atlas. Les travaux de Rondet et l'austérité de son régime lui occasionnèrent des attaques de paralysie, dont une dernière l'enleva, le 1^{er} avril 1785. Sur la liste de ses travaux, on peut consulter le *Journal ecclésiastique* de 1786. Nous nous bornerons à ce qu'il y a de plus important. Rondet a publié, de 1727 à 1760, huit éditions du *Dictionnaire* de Boudot (V. J. Boudot); de

(1) Son père, trouvant en lui des dispositions prématurées, lui apprit lui-même à lire, et le mit en état, à l'âge de quatre ans, de suivre l'office des vêpres à sa paroisse. Rondet n'avait que sept ans lorsque Henry, professeur au Collège royal, porta au grammairien (*Grammatica hebraica compendiosa exemplar*, 1724, in fol.) pour la faire imprimer. Cet ouvrage devint élémentaire pour le jeune Rondet, qui en fut le compositeur, et qui, en y travaillant, apprit à lire parfaitement l'hébreu. Cet événement lui procura un privilège pour la librairie, qui porta que le roi l'accorde à cet enfant, pour favoriser son goût et son application dans son art. Après avoir fait son cours d'humanités sous un maître particulier, il suivit les classes de grec et d'hébreu au Collège royal. T—D.

RONDINELLI (FRANÇOIS), gentil-homme né à Florence, en 1589, fut élevé d'abord chez les Jésuites, et alla plus tard, à l'université de Pise, achever ses études. Le grand-duc Ferdinand II, qui l'affectionnait beaucoup, le nomma son bibliothécaire, après que l'auteur lui eut dédié la *Relazione del contagio stato in Firenze negli anni 1630 e 1633* (Florence, 1634, in-4°, et réimprimée en 1714, in-4°.) En y traçant le tableau des ravages faits par la peste dans ces deux années si funestes pour la Toscane, il nous instruit sur la nature et les symptômes du mal, et sur l'efficacité des remèdes dont on fit usage pour en arrêter les progrès. Il faut savoir gré à ces esprits philanthropiques qui nous entretiennent des dangers qu'ils ont courus, moins pour faire admirer leur courage, que pour nous mettre en mesure de braver le retour du même fléau. Les renseignements donnés par Rondinelli doivent être regardés comme précieux, quoiqu'il les ait mêlés à un grand nombre de détails inutiles, souvent même ridicules. Ce défaut se fait sentir dans presque tous les ouvrages de ce genre, composés à la même époque. L'esprit d'observation n'était pas encore dégagé de cette foule de préjugés que les temps d'ignorance lui avaient légués. Rondinelli était chargé de fournir des inscriptions, des devises, et même de donner le plan général des fêtes qui formaient alors la plus grande affaire de cette petite cour de Toscane, dont l'ambition était de s'élever jusqu'à la magnificence des premiers Médicis; mais, pour eux comme pour Rondinelli, ce sont des titres aussi passagers que les amusements qui les ont créés : un titre plus durable pour ce dernier, est

d'avoir aidé Piètre de Cortone dans le choix des sujets pour les embellissements du palais Pitti. Rondinelli a aussi composé, pour l'édition des Opuscules de Davanzati (Florence, 1638, in-4°.) une *Vie* de ce savant, qui a été reproduite en tête de la traduction (1) de Tacite, une *Vie* de Stephano de Castro, professeur à l'université de Pise, qu'on croit perdue; un aperçu de celle de Guicciardini, imprimé avec l'abrégé de son *Histoire*, fait par Plantadio, de l'édition de Florence, chez Massi et Landi, sans date, in-4°, et plusieurs manuscrits renfermant des *Notices* historiques sur la ville de Florence, dans lesquelles le P. Richa a fouillé pour composer son grand ouvrage de la *Storia delle chiese Fiorentine*. Rondinelli mourut à Florence, en 1665. Il fut l'amid'Adimari, de Chiabrera, de Fulvio Testi, de Dati, de Buonroti le jeune, etc. On trouvera d'autres détails sur sa vie dans les *Eligi degli uomini illustri Toscani*, tome IV, pag. 401. A—C—1.

RONQUILLO (RODRIGUE), alcade de Zamora, doit à son inexorable sévérité la place qu'il occupe dans l'histoire de l'Espagne. Antoine Acuna, devenu fameux par le rôle qu'il joua depuis dans l'insurrection des communes, connue sous le nom de Sainte-Ligue ou de l'Union (*Voyez ACUNA*, I, 169), fut pourvu, par le Saint-Siège, en 1507, de l'évêché de Zamora, sans qu'il eût été présenté par le roi. Le conseil de Castille donna l'ordre à Ronquillo de l'empêcher de prendre possession de son siège : mais le prélat, non moins violent que l'alcade, le fit arrêter et conduire dans son château de Ferroselles, où il le tint prisonnier pen-

(1) Édité de Padoue (Comino), de 1797 et 1798.

lusieurs mois. Ce fut en 1520 les Castellans seliguèrent pour le rétablissement de leurs privilèges. Le cardinal Adrien, du royaume, se hâta d'envoyer illo à Ségovie, avec des trou- pour étouffer la révolte et pro- contre les coupables ; mais les ens, connaissant la sévérité ade, prirent les armes, et lui ent leurs portes. Ronquillo, s'attendait pas à trouver tant stance, se retira dans Areva- is à Sainte - Marie de Nieva, ublia une déclaration portant habitants de Ségovie étaient es et proscrits, et défendit de ivoier des vivres, sous peine rt. Cette rigueur ne fit qu'exas- les esprits, et affermir les Sé- is dans la résolution de se dé- jusqu'à la dernière extrémité. ne première sortie, ils furent ; mais, avec les renforts que an de Padilla leur amena de e, ils reprirent bientôt l'offen- et culbutèrent l'armée de Ron- , dont ils prirent les bagages : aisse militaire, où il se trou- x millions en argent. Le car-

Adrien, qui regrettait déjà r employé Ronquillo, lui ôta amandement : mais le redou- alcade fit parvenir ses plain- qu'à Charles-Quint, qui, cont- sa fidélité, le rétablit dans rge. On a vu, dans les articles A, ADRIEN, CHARLES-QUINT, LA et DON PACHECO, les suites l'Union. La perte de la batail-

Villalor (2), où commandait an de Padilla, l'un des princi-

paux chefs de la ligue, entraîna sa ruine. Ronquillo fut chargé de juger l'évêque de Zamora, dont il avait eu à se plaindre, et d'autres chefs de cette révolution. Tous périrent dans les supplices. Le terrible alcade jouit long-temps de la récompense de ses services : mais l'âge n'ôta rien à l'inflexibilité de son caractère. Lors du tournoi célébré, en 1539, à Tolède, pour l'arrivée de Charles-Quint, le duc de l'Infantado ayant frappé un huissier, Ronquillo, sans égard pour son rang, voulut l'arrêter au milieu du cortège ; mais l'empereur interposa son autorité, et le força de faire des excuses. W—s.

RONSARD (PIERRE DE) est un triste exemple de l'instabilité des réputations littéraires, quand elles ne sont guère fondées que sur ce bonheur ou ce hasard qui, à défaut de titres réels, font souvent le destin des livres et des savants. Ronsard, élevé trop haut par ses contemporains, est descendu trop bas après sa mort ; et l'enthousiasme excessif de son siècle, a fait l'ingratitude des âges suivants. Ce poète naquit, à ce qu'il paraît, le 10 septembre 1524 (1), au château de la Poissonnière, dans le Vendômois, de Louis de Ronsard, chevalier de l'ordre du roi, et maître-d'hôtel de François I^{er}. Cl. Binet prétend que la famille de Ronsard était originaire des confins de la Hongrie et de la Bulgarie : on y voyait, dit-il, *une seigneurie appelée le marquisat de Ronsard* ; c'est ce que confirme le poète lui-même dans une *Élégie* adressée à Remi Belleau :

Plus bas que la Hongrie, en une froide part,
Est un seigneur nommé le marquis de Ronsard.

(1) non pas en 1525, comme on le dit, par on-
ographique, à l'article PADILLA, XXXII,

cette bataille mémorable eut lieu en 1521, le
selon Sandoval, ou le 24, suivant d'autres
ne. C'est par une grave erreur, qu'à l'article
LA, on la fixe à l'année 1522.

(2) Cette date, qui a exercé divers chrono-
loges, est fort bien discutée dans le *Journal de l'ori-
don de mars et juin 1757, p. 286-461.*

Il paraît que le vrai nom de cette famille était *Roussard*. Jean Bouchet, de Poitiers, qui parle souvent du père de Ronsard, dans ses *Épîtres*, ne le nomme jamais que *Louis Roussart*, *sieur de La Poissonnière*; et Marin, dans une *Élégie* composée en 1550, appelle le poète, *Roussart*. On sait, par tradition, dit La Monnoye, dans ses *Remarques sur les Jugements des savants* de Baillet, que Pierre Ronsard avait les cheveux roux. Il conjecture que le nom de Roussart a pu être donné à la famille parce qu'on y naissait *rousseau*, et que ce nom a depuis été changé en celui de Ronsard. Suivant Binet, ce fut un Baudouin Ronsard qui, à la tête d'une compagnie de gentilshommes, vint, du fond de la Germanie, offrir ses services à Philippe de Valois. Il ajoute que Baudouin, ayant fait de grandes prouesses contre les Anglais, fut comblé de bienfaits par ce monarque, et qu'il s'établit dans le Vendomois. Quoi qu'il en soit de cette origine, Pierre de Ronsard fut envoyé à Paris, à l'âge de neuf ans, au collège de Navarre; mais, après six mois d'études, qui n'étaient pas de son goût, il entra, en qualité de page, au service du duc d'Orléans, fils de François I^{er}.; et, bientôt après, il fut attaché, dans le même emploi, à Jacques Stuart, roi d'Écosse, qui était venu épouser, en France, Marie de Lorraine. Ronsard suivit ce prince en Écosse, et passa trois années dans la Grande-Bretagne. De retour en France, il fut encore attaché au duc d'Orléans, qui l'envoya, pour quelques affaires secrètes, en Irlande, en Zelande, et ensuite en Écosse. Le vaisseau qui le portait, battu de la tempête, se brisa en entrant au port; mais le poète et l'équipage furent sauvés. Ronsard n'a-

vait encore que seize ans lorsqu'il accompagna Lazare de Raif, envoyé, par François I^{er}., à la diète de Spire. Bientôt après, il suivit, en Piémont, M. de Langey. Ces voyages lui donnèrent, avec la connaissance de plusieurs langues, de précoces infirmités. Il devint sourd; et cet accident, en ne lui permettant plus de se rendre agréable dans le monde, et surtout à la cour, fut la première cause de la gloire qu'il acquit dans les lettres. Il s'enferma au collège de Coqueret, suivit, pendant cinq ans, avec ardeur et sans distraction, les leçons de Jean Daurat, d'Adrien Turnèbe, et devint grand helléniste. Il traduisit en vers le *Plutus* d'Aristophane, et fit jouer cette pièce au collège. Ses premières poésies eurent un succès prodigieux. Il fut couronné aux jeux floraux. Au lieu de la fleur accoutumée (l'églantine), les magistrats de Toulouse lui décernèrent, une Minerve d'argent massif, et rendirent, au Capitole, un décret qui proclama Ronsard, le *Poète français* par excellence. Meffin de Saint-Gelais, qui ambitionnait le même honneur, se déchaîna souvent contre lui, devant François I^{er}.; et Ronsard composa une prière, dans laquelle il disait, s'adressant à Dieu :

... Fais que devant mon prince
D'ormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Cependant la cour était partagée entre Ronsard et Saint-Gelais. Joachim du Bellay avait aussi ses partisans. Enfin le monarque restaurateur des lettres prononça pour Ronsard, et lui adjugea tout l'héritage de gloire de Clément Marot. Ronsard fut ébloui de sa fortune. Il se regarda comme le conquérant du Parnasse français, et prétendit en être le premier et le souverain législateur. Il voulait tout

mais, comme l'a dit Boileau, *Il n'a tout; et sa Muse, en fran-
cais, parla grec et latin.* « Il ne faut
écarter (disait ce poète orgueil-
leux) si les vocables sont gascons,
provençaux, normands, manceaux,
mais ou d'autres pays. » Il
a partout les éléments de sa
poésie, ou plutôt de son jargon poé-
tique, et se rendit à-la-fois inintelli-
gent et ridicule. Il tirait vanité de
son dictionnaire, et disait :

« Je fis de nouveaux mots,
et condamnai de vieux.

Il avait tant d'érudition, dans ses
ouvrages et même dans ses livres d'A-
lexandre, que ses maîtresses avaient
besoin, pour l'entendre, du secours
de quelques commentateurs étran-
gers. On eût dit qu'il se plaisait à
faire ses lecteurs à la torture; et
dans ses *long-temps*, selon l'auteur
de son poétique, il eut un heureux
succès. Aucun poète ne fut ni plus
ni mieux récompensé. Le gra-
vieux De Thou le compare et
aux premiers poètes de l'anti-
quité il le place au-dessus de plu-
sieurs d'entre eux, et le déclare le
plus accompli qui ait paru
depuis les temps d'Horace et de Ti-
bulle. Les savants les plus distingués
du seizième siècle, les Scaliger, les
Beza, les Muret, les Pithou, les
Marthe, les Pasquier, lui as-
signèrent le premier rang sur le Par-
nasse français; et plusieurs n'ont pas
hésité à faire asseoir Ronsard entre
Virgile et Montaigne, qui
venait avant Du Bellay, trouve
dans la partie où il excelle, il
est guère éloigné de la perfection
poétique. Henri II, Charles IX et
Louis XIII, élevèrent encore la haute-
ur de son nom; dont il avait joui sous Fran-
çois I^{er}. Charles IX lui montra sur-

tout une affection particulière. Il ne
voyageait point sans Ronsard; il vou-
lait qu'il fût logé avec lui. Il lui écri-
vait, comme à un ami :

Il faut suivre ton roi qui t'aime par ses loix.

On a joint aux Œuvres de Ronsard
quelques-unes des Épitres que lui
adressa Charles IX. Il n'est aucun lit-
térateur qui ne trouve les vers du
monarque très-supérieurs à ceux de
son favori. Il écrivait à Ronsard :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais, toi je les reçois, poète tu les donnes. . .
Ta lyre, qui revêt par de si doux accords,
T'asservit les esprits, dont je n'ai que les corps;
Elle l'en rend le maître, et te suit introduire,
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

La réputation de Ronsard avait fran-
chi les mers. Ses Poésies consolèrent
Marie Stuart dans sa captivité. Cet-
te reine infortunée fit faire un Par-
nasse d'argent, qu'elle lui adressa,
avec cette inscription gravée :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Lorsque Chastelard, téméraire amant
de cette princesse, fut décapité, il
ne voulut d'autre viatique que les
vers de Ronsard. « Le jour venu,
dit Brantôme, ayant été mené
sur l'échafaud, avant mourir,
prit en ses mains les Hymnes de
M. Ronsard, et, pour son éter-
nelle consolation, se mit à lire
tout entièrement l'Hymne de la
mort, qui est très-bien fait, ne
s'aidant autrement d'autre livre
spirituel, ni de ministre, ni de con-
fesseur (V. CHASTELARD). » L'é-
tat ecclésiastique, qu'avait embrassé
Ronsard, permit à Charles IX d'a-
jouter aux pensions qu'il faisait à son
poète, l'abbaye de Bellosane et deux
autres prieurés. De Thou fait aussi
Ronsard curé d'Evailles, et ajoute
qu'il marcha à la tête de la noblesse
armée de la Touraine et du Vendou-

mois (1562), pour châtier les brigands qui pillaient les églises. On ignore où était située cette cure d'Evailles (2); et Ronsard dit plusieurs fois, dans ses vers, qu'il n'a point été élevé aux fonctions du sacerdoce. Cependant il est qualifié de *conseiller et aumônier ordinaire du Roy et de Madame de Savoie*, dans les lettres patentes, données le 23 février 1558, et contenant privilège pour l'impression de ses ouvrages. Ainsi l'on peut difficilement admettre que ce poète n'ait pas été prêtre; mais il n'était guère digne de l'être (3). De Thou convient que la vie de Ronsard était peu régulière, et que, dans sa conduite et dans ses mœurs, il n'y avait rien de pastoral. « Quoi » qu'il fût, dit-il, aussi robuste qu'il » étoit bien fait de sa personne, ses » débauches et ses excès ruinèrent ses » forces et détruisirent sa santé. » La goutte et d'autres infirmités précipitèrent sa vieillesse. Il passa ses dernières années retiré du monde, et mourut dans son prieuré de Saint - Côme, près de Tours, le 27 décembre 1585. Il se montra chrétien sur son lit funèbre : les derniers vers qu'il dicta à ses amis sont deux Sonnets, dans lesquels il excite son âme à s'envoler dans le sein de la Divinité, et à se reposer dans sa miséricorde. Les moines de son prieuré l'enterrèrent sans pompe; mais, deux mois après sa mort (le 24 fév. 1586), un service solennel fut célébré pour lui à Paris, dans la chapelle du collège de Boncourt. Le roi y envoya sa musique; la cour et le parlement y assistèrent : Duperron, évêque d'Evreux, depuis

cardinal, prononça l'oraison funèbre. La foule fut si considérable, que le cardinal de Bourbon et plusieurs autres princes et seigneurs, ne purent fendre la presse, et se retirèrent. A l'Oraison funèbre succéda la déclamation d'une Églogue française, composée par Claude Binet. D'autres discours, d'autres vers furent, le lendemain, publiquement récités, dans divers collèges de Paris. Toutes les Muses, grecques, latines, françaises, italiennes, s'empressèrent de payer leur tribut aux mânes de Ronsard. Mais tous ces éloges, prodigieusement emphatiques, pouvaient à peine égaler ceux que Ronsard vivant s'était donnés lui-même. Faisait-il des Odes, il disait : *Je Pindarise*. Il prétendait que de Ronsard on avait fait *rossignol*. Quelques biographes lui font dire qu'il était né l'an du désastre des Français devant Pavie, « comme si le ciel avait voulu », lu, par-là, dédommager la France » de ses pertes : » mais cette réflexion singulière est de l'historien De Thou, qui paraît avoir épuisé, pour Ronsard, toutes les formules de l'éloge. Ronsard était aussi vain de sa naissance et de ses bonnes fortunes que de ses vers. Il parlait sans cesse des alliances de sa famille avec des têtes couronnées, et des nombreuses histoires de ses amours. Pierre Galland fit ériger au poète une statue de marbre, dans la chapelle du collège de Boncourt. Vingt-quatre ans après sa mort, Joachim de La Chétardie, conseiller-clerc au parlement de Paris, et prêtre commandataire de Saint - Côme, lui fit élever un magnifique tombeau, qui renferma ses cendres. Scévole de Sainte - Marthe appelait Ronsard le *Prodige de la nature*, le *Miracle de l'art*. Estienne Pasquier ne pouvait croire qu'il eût produit un

(2) A moins que l'on ne suppose qu'il s'agit d'Evaille, à deux lieues de Saint-Calais.

(3) Parmi les satires que les protestants publièrent contre Ronsard, il en est une qui a pour titre : *Métamorphose de Pierre Ronsard en prêtre*, 1563.

plus grand génie. Jules Scaliger lui dédia un ouvrage, comme au prince des poètes français. Galland déclarait qu'il prisait une Ode de Ronsard autant que le duché de Milan; et les guerres d'Italie prouvent qu'à cette époque le duché de Milan était prisé très-haut dans le conseil de nos rois. Mais, par un triste retour, Ronsard tomba, trente ans après sa mort, dans un mépris plus cruel que l'oubli. Il n'avait mérité ni son élévation ni sa chute. On lit, dans la *Vie de Malherbe*, écrite par Racan, que ce dernier, feuilletant un jour le Ronsard de son illustre ami, trouva la moitié des vers effacés, avec les motifs écrits sur les marges, et qu'ayant fait l'observation que les vers non raturés seraient censés, un jour, avoir été approuvés par Malherbe, celui-ci prit soudain une plume, et biffa tout le reste. Lorsqu'il lisait ses vers à ses amis, et qu'il rencontrait un mot dur ou impropre, Malherbe, s'interrompant, s'écriait : *Ici je Ronsardisais*. La Bruyère a dit de

Ce poète orgueilleux trébuché de si haut :

« Ronsard et les auteurs ses contemporains ont plus nui au style qu'ils ne lui ont servi. Ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection ; ils l'ont exposé à le manquer pour toujours, et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'aient su faire de Ronsard un plus grand poète que Ronsard et Marot ; et au contraire, que Belleau, Jodelle et du Bartas aient été sitôt suivis d'un Racan et d'un Malherbe, et que notre langue, à peine corrompue, se soit sitôt réparée. » Cette observation ne manque ni de justesse ni de trait ; mais elle condamne Ronsard sans le juger. De tous

les auteurs qui ont parlé de lui, Balzac est peut-être celui qui l'a le mieux caractérisé : « Ce poète si célebre et si admiré, dit-il, a ses défauts et ceux de son temps. On voit, dans ses OEuvres, des parties nées et demi-animées d'un corps qui se forme et qui se fait, mais qui n'a garde d'être achevé. C'est une grande source ; mais c'est une source trouble, où il y a moins d'eau que de limon.... ; de l'imagination, de la facilité, mais peu d'ordre, peu d'économie, peu de choix, soit pour les paroles, soit pour les choses ; une audace insupportable à changer et à innover ; une licence prodigieuse à former de nouveaux mots et de mauvaises locutions, à employer indifféremment tout ce qui se présentait à lui, etc. » Cependant, suivant Charpentier, Ronsard fut, pour le dix-septième siècle, ce que Plaute, Lucrèce et Lucile avaient été pour le siècle de Virgile. M^{lle}. Scudéri, dans le huitième tome de sa *Clélie*, lui reconnaît un très-grand génie. Parmi les critiques modernes, D. Chaudon adopte ce jugement, dont Palissot et Sabatier de Castres ne s'éloignent guère ; le premier, en reconnaissant, que « Ronsard avait plusieurs qualités qui sont les grands poètes, une imagination vive, forte, hardie, de l'élévation dans l'esprit, et la connaissance des bonnes sources ; » le second, en disant que « Ronsard avait les principales qualités qui sont les grands poètes, la force et le brillant de l'imagination, la fécondité de l'esprit, une verve qui étonne, les agréments de la fiction, cette invention heureuse, l'âme de la poésie. » Le savant Maffei a dit que Ronsard était *plein de l'esprit poétique*. Tous ces heureux dons de la

nature, un seul défaut, le mauvais goût, les gâta ou les perdit. Non-seulement Ronsard et ses imitateurs hérissèrent leurs vers de vocables grecs et latins; ils eurent aussi la fureur de tout décrire: c'étaient les *neigeuses montagnes* et les *poudreuses campagnes*, les *cornes rameuses* et les *sources ondeuses*, l'*humble troupeau des blanches bergeries*, et le *gros bétail des rousSES vacheries*; c'étaient la *rapineuse engeance des oiseaux ramageurs*, des *baisers colombins*, la *toux ronge-poumon*, *Castor dompte-poulain*, etc., etc. Ronsard égara son siècle par le faste de ses épithètes, la fausse grandeur de son style, la stérile abondance de ses mots nouveaux, et le *calque* des vers grecs et latins, introduit dans la poésie française, ce qui parut une fort belle conquête sur le génie de l'antiquité. Il s'exerça dans presque tous les genres de poésie. Il entra le premier, parmi nous, dans la carrière de l'épopée; mais il ne composa que quatre chants de la *Franciade*. La mort de Charles IX, l'arrêta, comme il nous l'apprend lui-même, dans sa périlleuse entreprise. Il fut aussi le premier poète français qui composa des odes: « J'ose », dit-il, le premier des nôtres » enrichir ma langue de ce nom *ode*. » Le premier encore, il fit passer dans notre langue l'hymne et l'épithalame. Le Recueil de ses ouvrages poétiques est divisé en dix parties: 1°. deux livres d'*Amours*, composés d'un nombre effrayant de sonnets, de chansons, d'élégies, de madrigaux, en l'honneur de Cassandre, d'Hélène, d'Astrie, de Marie, etc. On s'étonne que le savant Muret ait pris la peine de commenter sérieusement ces sottises amoureuses; 2°. les *Odes* divisées en cinq livres, et qui embrassent, comme

il le dit lui-même, toutes sortes de sujets, « l'amour, le vin, les banquets dissolus, les danses, masques, chevaux victorieux, escrimes, joustes et tournois, et peu souvent quelque argument de philosophie; » 3°. la *Franciade*, poème épique, en vers de dix syllabes, et accompagné d'une longue *Préface* touchant le poème héroïque; 4°. le *Bocage royal*, recueil de poésies diverses, composées à la louange des rois, des princes, et des hauts personnages contemporains de Ronsard; 5°. les *Églogues*; les *Mascarades*, combats et cartels faits à Paris, et au carnaval de Fontainebleau; 6°. les *Élégies*; 7°. deux livres d'*Hymnes*; 8°. deux livres de *Poèmes*; 9°. des *Sonnets* divers; 10°. les *Gaietés*, discours des misères du temps, les *Epitaphes*, etc. On voit qu'un poète en France n'avait encore été aussi universel, et que si l'on excepte le genre dramatique, Ronsard avait tenté tous les genres. « L'universalité prétendue de ses talents », dit Palissot, augmenta encore sa réputation: mais cette universalité n'était qu'apparente, et la réalité de ce phénomène devait appartenir à notre siècle. » On ne sait trop jusqu'à quel point Voltaire dut être flatté de cette espèce de comparaison avec Ronsard. Celui-ci donna, en 1567, le Recueil de ses *Œuvres*, divisées en 6 parties, formant 4 volumes in-4°. Claude Binet en publia une nouvelle édition, Paris, 1587, 10 tomes in-12. Il y ajouta une *Vie* du poète, et son *Oraison funèbre* par le cardinal Du Perron. Une autre édition fut donnée par Jean Galland, Paris, 1604, 10 tomes, souvent reliés en 5 vol. in-12. On joint à ces deux dernières éditions un volume intitulé: 1. ses *Œuvres* retran-

ris, 1617, in-12. Les Œuvres de Ronsard furent réimprimées 2 vol. in-fol. L'édition la plus récente est celle que fit parachever, avec des Commentaires, Buon, 1623, 2 vol. Nous citerons enfin l'édition 1629-1630, 10 tomes, ou 12. On peut ajouter aux Œuvres de Ronsard, Remi Hier de Marcassus et Claur. De tant de vers et de tant de poésies, les auteurs des *Annales* n'ont pu recueillir que trois volumes, où il y avait encore beaucoup. Ainsi s'est éclipse, pour nous, cette *Pleyade française*. Ronsard composa lui-même le *star* de la *Pleyade* grecque, et le temps de Ptolémée Philadelphe. Ronsard s'était choisi pour son modèle, Belleau, Jodelle, Baif, Rat, Dubellay et Pontus de Tyard. On ne lit plus leurs ouvrages, mais l'histoire conserve leurs lettres, qu'ils servirent, pour le souvenir. V—vr.

RON (CHARLES-PHILIPPE), homme des plus violents de son siècle, naquit en France, et fut d'assez bon poète : il cultiva d'abord la littérature, et l'on devait croire qu'elle, au moins, un de ces phisimulés qui savaient pallier les vices par l'apparence des vertus. Ronsin n'eut pas le succès de ses premiers essais : furent assez insignifiants ceux qu'il hasarda plus tard

annoncèrent un séditieux éhonté, qu'aucun frein ne pourrait arrêter. Au mois de juillet 1791, il fit représenter, au théâtre de Molière, une tragédie intitulée : la *Ligue des fanatiques et des tyrans*, en trois actes et en vers. Le rôle le plus remarquable de cette pièce est celui d'un prétendu député à la *Représentation nationale*. Dans ce rôle, tous les rois sont d'épouvantables tyrans, que les peuples ne peuvent assez exéquer ; et cela est dit en vers épouvantables, qui ne furent point improuvés, quoique la France eût encore un roi. Le *Moniteur*, rédigé par des hommes qui n'étaient pas dépourvus de lumières, fait de cette pièce le plus grand éloge : il parle des applaudissements et du grand nombre de représentations qu'elle obtint. Elle n'était donc pas aussi misérable pour le style, que l'ont prétendu quelques biographes qui ont donné des Notices sur ce révolutionnaire. A l'époque où le *Moniteur* applaudissait à cet ouvrage, il y avait, en France, une liberté d'écrire illimitée ; et le journaliste pouvait, sans crainte, critiquer Ronsin, qui d'ailleurs était encore très-peu connu. Au mois d'octobre 1793, Ronsin fit jouer au Théâtre-Français une autre tragédie intitulée : *Arétophile ou le Tyran de Cyrène*. Le *Moniteur* ne traite pas cette pièce moins favorablement que la précédente ; il dit qu'elle excita des acclamations universelles ; l'auteur, qui était dans une loge, fut reconnu et salué par des bravos ; mais à cette époque tout ce qui était horrible, était réputé sublime, tous les crimes étaient des actes de vertu, et toutes les sottises, des productions du génie ; d'ailleurs le Ronsin de 1793 n'était plus celui de 1791 : en 1791, il n'était qu'un membre obscur du club des

de Leopold, duc de Brunswick, 1791, in-80. — Louis XII, *Père du peuple*, dédié à la garde nationale, 1790, in-80, imprimé au profit de sa belle-mère, et d'un autre poète, à ces savoirs : *Séditieux*, 1791, in-80, en vers. — *Isabelle de France*, 1791, in-80, en vers. — *Ilécube et Polyxène*, 1791, in-80, en vers. — *Le fils cruel*, 1791, in-80, en vers.

Cordeliers; mais, en 1793, il était général de l'armée révolutionnaire, et conduisait la reine de France à l'échafaud: qui eût alors osé ne pas trouver ses écrits admirables? Le Moniteur nous apprend que la tragédie d'*Arétophile* fut composée en 1786, et représentée en 1792, au théâtre de Louvois. Mais retraçons, en peu de mots, la conduite révolutionnaire de Ronsin. Dès le commencement des troubles, il devint membre du club des Cordeliers (V. DANTON). Le 18 avril 1793, le ministre de la guerre Bouchotte en fit un de ses adjoints; et, peu de temps après, il devint général de l'armée révolutionnaire, et fut envoyé dans la Vendée avec sa troupe de brigands, pour désoler ce malheureux pays. Sa mission fut parfaitement remplie: il en vint rendre compte lui-même à la barre de la Convention, où il parut, vers la fin de septembre 1793, à la tête de son affreuse armée, qui traversa la salle des séances, au bruit d'acclamations universelles: il déclara que, depuis que la Convention nationale avait mis la terreur à l'ordre du jour, le peuple s'était élevé à la hauteur de la révolution; et il appuya son dire par un récit succinct des horreurs auxquelles il avait participé, en ajoutant qu'au milieu de ces bouleversements la liberté était par tout triomphante. Cependant les moyens employés pour ce triomphe, épouvantèrent la Convention elle-même; et Ronsin fut mis en état d'arrestation, avec son ami Vincent, autre adjoint de Bouchotte, et qui n'était ni moins violent ni moins audacieux. Mais ce n'est pas seulement à Paris et dans la Vendée, que Ronsin se fit remarquer;

il fut encore, à Lyon, l'auxiliaire Collot-d'Herbois, qui se réunit Carrier pour faire son éloge aux Jacobins, et vanta son patriotisme. Les Cordeliers vinrent assiéger la barre de la Convention pour lui faire rendre la liberté, et obtint effectivement, à la fin de janvier 1794, sur la motion de Danton: mais Danton était alors menacé par Robespierre; et ce danton pour frapper plus sûrement son adversaire, devait d'abord gagner ceux qui auraient pu le défendre. Ronsin pressentit le coup, et se préparait à lui porter; et le 17 ventôse (mars 1794), il fit, aux Cordeliers, un long discours, dans lequel il annonça les ennemis qu'il s'était fait au club des Jacobins. Les Cordeliers applaudirent vivement ce discours, et le firent imprimer: mais la sortie, qu'ils ne soutinrent pas, la perte de l'auteur, au lieu de prévenir: le 24 ventôse, Fouquier-Tinville annonça que, d'après les instructions qui lui étaient parvenues, il avait fait arrêter Ronsin quelques jours après, le 24 ventôse 1794, ce général fut mis à mort sans autre forme de procès, et que ses amis les cordeliers ne firent le moindre effort pour le sauver. Ronsin était âgé de quarante deux ans.

RONTHO (MATTHIEU), poète latin moderne, né en Grèce, de parents vénitiens, prit l'habit religieux chez les Olivétains, et passa sa vie dans un couvent de cet ordre, à Sicile, où il mourut en 1443. Al de sa facilité à faire des vers, on a dit qu'il traduisait la *Divina Comédie* du Dante, en autant de vers latins qu'il y en avait d'italien l'original. C'était reprendre l'idée primitive du poète florentin, suivant le Boccace, Mannetti,

graphes, avait eu le pro-
pre son poëme en latin. On
de son temps, la langue vul-
ut livrée à une espèce de mé-
étrarque s'excuse presque d'a-
rit dans cette langue; et il
it beaucoup plus sur la durée
oëme latin dont on ne con-
is que le titre, que sur celle
Canzonière qui l'a rendu im-
On voulut ensuite latiniser les
'œuvre de la poésie italienne;
asse, l'Arioste, le Dante, trou-
des hommes assez courageux
: charger de ce travail (1). Ce
t dégoûter à jamais de les imi-
l'oubli auquel tous ces essais
voués. Dans plusieurs biblio-
s d'Italie, on conserve des
de la version de Rontho: on
même un exemplaire d'une
beauté, possédé par la famille
d'Asolo, tout orné de minia-
et dans lequel chaque chant
cédé d'un argument en prose
ne par Boccace, et chaque *Can-*
rminée par un *Capitolo* en ter-
qui en contient l'épilogue, et
attribue aussi à Boccace, ou
à Jacques, fils du Dante. Pour
du succès de Rontho dans une
ntreprise, il suffit d'examiner
agments rapportés par Van-
2), Mehus (3), Degli Agosti-
et Zaccaria (5). Rontho a

écrit aussi la *Storia dell' invenzione e traslazione de' sacri corpi di S. Maurelio e del B. Alberto*, tous les deux évêques de Ferrare. Les PP. Bollandistes n'ont fait aucune mention de cet ouvrage, quoiqu'ils aient parlé (*Acta SS.*, tom. II, pag. 156) de cette même translation. On a également de lui une Vie d'*Alexandre V*, en mauvais latin, publiée dans le tome IV des *Miscellanées de Lucques*. D'après le témoignage de Rontho, ce pape était né en Grèce et non pas en Italie, comme plusieurs écrivains l'ont assuré. Dans la bibliothèque du marquis Ricciardi, à Florence, on conservait une Traduction que ce même auteur avait faite, en prose italienne, des sept Psaumes pénitentiels. Il faut croire qu'il n'avait pas été content d'une paraphrase que le Dante en avait composée, *in terza rima*. On a disputé long-temps sur la patrie de Rontho. Lancellotto, *Hist. Olivet.*, lib. I, pag. 49, et Belforti, *Chronol. Cœnobior. viror. illust. Congreg. Montis-Oliveti*, pag. 64, l'ont regardé comme Vénitien, tandis qu'Eneas Sylvius, dans ses *Comment.*, publiés sous le nom de Gobbelinus, l'a cru Sicilien. Mais outre que Mongitore, écrivain très-exact, ne l'a pas compris parmi les auteurs cités dans sa *Bibliotheca Sicula*, Rontho, lui-même, s'est déclaré Grec dans une espèce de prologue, placé en tête de sa Version latine du poème de Dante :

*Clara satis genuit vatem Florentia Dantem,
Gracia sed fratrem peperit me Rompto Mathem,
Vat-culum sciolum, Venet que fuisse parentes.*

A—G—S.

ROOKE (LAURENT), astronome et géomètre anglais, né, en 1623, à Deptford, dans le comté de Kent, reçut sa première instruction à l'école d'Eton, et acheva ses études dans les

36

se bibliographies nous sauront gré peut-être
pour ces titres de ces traductions, parmi
lesquelles quelques-unes qui sont d'une
valeur spéciale. *St. p. Gerolamo, Solenne des. Libri
de Trinitate, Trinitatis explicatione, Veuisse,*
1900, 140 pp. Oxford, Europa, Liber primus
de Genesi, 1900, 150 pp., Trinitate, -Idem,
de Genesi, 1900, 150 pp. latine du Monasterio Bar
Argenteo, 1758, 2 vol. in 8° - Dante, La
Divina Commedia, trasportata in vers. latina epico,
di d. Episcopo, Naples, 1708, 3 vol. in 8° -
una comedia di Dante in esametro latino, dal
con. Castellani, Pisa, 1809.
ser. symbola liter., tom. VI, pag. 141.
Cost. Amb. Carolus, pag. 172.
Variorum, Firenze, tom. II, p. 661.
Argenteo, 1758, VI, 661, c. 11, 155.

deux universités d'Angleterre. Étant à celle d'Oxford, il y fut nommé adjoint de Seth Ward, professeur d'astronomie du collège Wadham. En 1652, il obtint la chaire d'astronomie du collège Gresham, et justifia ce choix, non-seulement par les leçons qu'il prononça, mais aussi par quelques écrits qu'il mit au jour sur cette science, l'objet constant de sa prédilection. Cependant il lui fut permis, en 1657, d'échanger sa chaire contre celle de géométrie, à laquelle était attaché un logement plus commode, où il pouvait réunir, à la suite de ses leçons, ces amis de la science, qui, en 1660, formèrent le premier noyau de la société royale de Londres. Les réunions savantes du collège de Gresham furent interrompues, en 1658, dans ces jours déplorablement où les temples des Muses étaient transformés en casernes. Rooke ne vécut pas assez pour voir sa société constituée par une charte royale; mais il contribua beaucoup à en régulariser l'institution. Il mourut, le 27 juin 1662, à l'âge de quarante ans, dans la nuit même qu'il avait attendue, depuis plusieurs années, pour terminer de curieuses observations sur les satellites de Jupiter. On a fait l'éloge de son savoir, de sa modestie et de son désintéressement. Il a laissé :

- I. *Observationes in cometam qui, mense decembri anno 1652, apparuit*; imprimé dans les *Leçons sur les comètes*, du docteur Seth Ward.
- II. *Direction pour les marins qui vont aux Indes*; dans les *Transact. philos.* de 1665.
- III. *Manière d'observer les éclipses de lune*, *ibid.*, février 1666.
- IV. *Discours concernant l'observation des éclipses des satellites de Jupiter*; dans l'*Hist. de la société royale*, p. 183.
- V. *Descrip-*

tion d'une expérience faite avec de l'huile, dans un long tube, lue à la société royale, le 23 avril 1662. Il résulte de cette expérience que l'huile descend quand le soleil luit, et monte lorsqu'il est obscurci par les nuages. Voyez les *Vies des professeurs du collège de Gresham*, par J. Ward, Londres, 1740, in-fol. L.

ROOKE (Sir GEORGE), amiral anglais, né, en 1650, dans le comté de Kent, entra, par choix, dans la marine, ne tarda pas à s'y distinguer par sa valeur et son habileté, et obtint le commandement d'un vaisseau de guerre. Son avancement avait commencé sous le règne de Jacques II. Il n'en applaudit pas moins à la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre. En 1689, il fut mis, avec le titre de commodore, à la tête d'une escadre envoyée sur la côte d'Irlande, et destinée à empêcher les communications avec le roi déposé. Devenu vice amiral, il prit part à la bataille de la Hogue; et ce fut lui qui, le lendemain du combat, fut chargé d'opérer la destruction des vaisseaux français. L'honneur de la chevalerie qu'il obtint, en 1693, lui prouva la satisfaction de son souverain. Quelques expéditions subséquentes, qu'il dirigea, ne furent pas heureuses, par suite des fausses mesures du ministre. La paix de Ryswick l'ayant ramené dans ses foyers, les écheveurs de Portsmouth le portèrent à la chambre des communes, où il parut dans les rangs de l'opposition. Des courtisans, que son influence contrariait, s'attachèrent à le perdre dans l'esprit du prince, espérant le faire écarter du conseil de l'amirauté; mais Guillaume n'était nullement disposé à se priver ainsi d'un officier précieux, qui joignait le zèle au dévouement; et Roo-

a de bien mériter de son nativement comme ami-
 le député. Sa conduite po-
 ecommanda au ministère
 Anne; et la guerre avec
 étant déclarée, il eut le
 ment des flottes anglaise et
 e, unies dans une expédi-
 : Cadix. Le peu d'accord
 entre les troupes de terre,
 es par le duc d'Ormond,
 mer, fit manquer l'entre-
 niral, qui épiait une occa-
 parer cet échec, apprit,
 es (1702), que vingt-deux
 la Havane, sous l'escorte
 re française, commandée
 te de Château-Regnaud
 m), avaient été mis à l'a-
 port de Vigo, en Galice:
 i sur ce point. Les milices
 prirent la fuite devant les
 d'Ormond, qui s'empara
 ort; et l'estacade qui fer-
 rt, céda bientôt au choc
 ux anglais. On ne songea
 u'à détruire les bâtiments
 ger les galions, pour em-
 ils ne fussent la proie de
 K. RENAU); mais le temps
 ur achever cette opéra-
 certain nombre de vais-
 uerre et de galions tom-
 les mains des Anglais; et,
 transportés en Angleter-
 opa une nouvelle monnaie
 uscription *Vigo*, comme
 national de ce succès,
 résultats paroissent néan-
 ir été exagérés. L'amiral
 son retour, fut appelé à
 e du conseil-privé. Au
 uillet 1704, il se pré-
 nforcé des vaisseaux de
 sly Shovel, devant Gi-
 : cette forteresse, regar-
 l'hui comme imprenable,

mais alors mal gardée, fut enlevée
 par surprise, le 4 août, après quel-
 ques jours de résistance : elle est tou-
 jours restée depuis dans les mains
 des Anglais. Un combat naval, livré
 le 13 août suivant, à la hauteur de
 Malaga, entre la flotte anglaise, com-
 mandée par Rooke, et la flotte fran-
 çaise, conduite par le comte de Fou-
 louze, n'eut point de résultat décisif,
 les deux nations s'attribuant égale-
 ment l'honneur de la journée. Ce fut
 la dernière campagne de l'amiral an-
 glais. L'Angleterre était alors fort agi-
 tée par l'esprit de parti; les Whigs y
 triomphaient, et abusaient de leur
 triomphe. Lorsqu'il fut question de
 décerner des récompenses nationa-
 les, il ne tint pas à eux qu'elles avan-
 tages dus aux talents de leurs allyes-
 saires ne fussent attribués au hasard.
 Le peuple anglais, à la vérité, rend-
 ait justice au brave amiral; et les
 Tories le plaçaient, dans leur estime,
 sur la même ligne que Marlborough;
 mais, tandis que la munificence roya-
 le se déployait en faveur de ce der-
 nier, Rooke ne recueillait que des dé-
 goûts. Il ne reparut plus sur le théâ-
 tre de sa gloire. Retiré dans sa terre
 du comté de Kent, il y mourut, en
 1708. Il maintint l'honneur du pa-
 villon britannique, à une époque où
 sa supériorité était bien moins déci-
 dée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Le
 peu de fortune qu'il laissa, prouve
 assez son désintéressement. « Ce que
 » je possède, disait-il, n'a pas coûté
 » une larme à un marin, ni un denier
 » à l'Angleterre. » Il avait été marié
 trois fois, et ne laissa qu'un fils,
 qui se distingua aussi dans la ma-
 rine.

L.

ROORE (JACQUES DE), peintre,
 né à Anvers, en 1686, fut élève
 de Van Opstal. Sa mère, quoique
 sœur du peintre Thierry Vander

Haëge, s'opposa d'abord à l'inclination de son fils, qui parvint enfin à la fléchir : mais ayant eu le malheur de la perdre avant sa majorité, ses tuteurs le forcèrent d'embrasser le métier d'orfèvre ; il obéit, mais il ne cessait d'employer à dessiner tous ses moments de loisir. C'est alors que Van Opstal devint son maître. En peu de temps Roore parvint à être un de ses meilleurs élèves, et fut jugé par lui, digne de faire, pour la cour de France, une copie du *Saint-Christophe* de Rubens. Le jeune artiste s'en tira si bien, que son maître n'eût que peu à retoucher à cet ouvrage. Roore crut dès ce moment pouvoir se livrer à son art, sans autre guide que la nature. Il se fit bientôt connaître par de jolis tableaux dans le genre de Van Orby et de Teniers ; et il n'avait que dix-neuf ans, lorsqu'il fut admis dans le corps des peintres d'Anvers. Sa fortune commençant à être considérable, il voulut voir l'Italie : il s'était empressé d'accepter l'offre que lui fit Van Lent de lui servir de guide et d'interprète dans ce voyage ; mais De Roore, n'étant pas majeur, ne put forcer son tuteur à lui rendre ses comptes, et son projet échoua. Il ne se consola jamais de n'avoir pas vu Rome. A vingt-cinq ans, il peignit, de concert avec Van Opstal, plusieurs tableaux, qui passèrent dans les différentes cours d'Allemagne. Il fut chargé, en même temps, de la peinture du plafond de la Trésorerie à l'hôtel-de-ville d'Anvers. D'autres ouvrages du même genre, exécutés par lui à Louvain, à Rotterdam, à la Haye, à Amsterdam et à Leyde, ne firent qu'accroître sa réputation. Vers 1728, il composa, pour M. Fagel, son célèbre tableau du *Capitole assiégé par Brennus*.

En 1740, il peignit, pour selsaer, échevin d'Amsterdam, panneaux et le plafond d'une salle de son hôtel, où il reprit l'*Histoire de Pandore* : ce pendant le sujet est *Pandore au des Dieux*, est une vaste œuvre qui renferme plus de cent Les grandes compositions ne chaient point de peindre une tableaux de chevalet, que l'ouvrait avec empressement. Ce lui payait fort cher. Il possédait autre talent qui contribua à l'enrichir, en restaurant et en agrandissant les anciennes peintures. Il était impossible de distinguer qu'il avait ajouté ; et l'on citait tableaux d'Hondekooter, ainsi dis, et où l'œil le plus habile avait connaître les parties rattachées. Il trouva aussi dans le commerce tableaux, une nouvelle source de richesses. Après avoir été marié trois fois, il mourut sans enfants le 17 juillet 1747. Ce peintre avait beaucoup de son art ; sa composition était et abondante : son dessin manquait de finesse et d'élégance ; mais il était exempt de mauvais goût, qu'il consultait toujours la nature ; sa couleur est bonne, et les tableaux de chevalet qu'il a peints sur de sa vie, se font remarquer par un fini plus précieux et moins étudié dans les tons ; ses teintes plus locales : ses compositions bien entendues, faciles, et l'emportement par le choix et le sentiment ; l'expression de ses figures est toute spirituelle et vraie. P.

ROOS (JEAN-HENRI), peintre né en 1631, à Otterburg, de Palatinat, était fils d'un pauvre seraud, peu en état de second goût pour la peinture. Julien Jardin, peintre d'histoire ass

et qui résidait à Amsterdam, connu les dispositions du jeune , qui n'avait alors que neuf ans et prit chez lui pour un apprentissage de sept années. On ignore à quel âge qu'il fit sous ce maître ; on sait qu'étant passé dans l'atelier d'Adrien de Bie, il ne tarda pas à montrer un talent réel. Il fut initié à la peinture du paysage par les animaux : ceux qu'il représentait avec le plus de perfection, étaient les chevaux, les vaches, les moutons et les chèvres. Il peignait en même temps le portrait ; et de Malienbourg il avait peint l'électeur et toute sa cour, il alla s'établir à Francfort et y trouva de nombreuses occasions. De même que tous les autres peintres de paysages, il voulut chercher, dans les vues de différents pays, de nouvelles richesses pour ses nouveaux modèles, et il partit pour la France, l'Italie, l'Angleterre et une partie de l'Allemagne. Sa fortune était considérable et sa vie heureuse, lorsqu'en 1685, un incendie éclata dans Francfort, et détruisit sa maison. Après avoir travaillé avec peine à la violence des flammes, il voulut rentrer chez lui pour sauver quelques objets précieux. Il était parvenu à emporter une coupe en porcelaine, et il en ramena le couvercle qui était d'or, mais, étouffé par la fumée, il tomba sans connaissance. Ses amis qui ne purent en vain chercher à le détourner de sa tentative, pénétrèrent à travers les flammes, et réussirent à le redresser de sa maison : mais le mal était remède, et il mourut le lendemain, laissant une fille, et quatre fils, dont tous suivirent avec succès la carrière des arts. Roos fut un paysagiste d'un rare mérite : sa couleur est vigoureuse ; ses arbres ont une touche dé-

cidée, qui ne nuit jamais au choix des formes ; mais le principal mérite de ses ouvrages réside dans le goût de dessin avec lequel il a traité les animaux. On a, de sa main, plusieurs belles eaux-fortes, dans lesquelles on admire la distribution des lumières et des ombres, ainsi que la parfaite exécution du travail : ces pièces, au nombre de vingt-trois, représentent deux Suites d'animaux, et trois paysages. — Théodore Roos, frère du précédent, né à Wesel, en 1638, fut élève d'Adrien de Bie ; mais il ne resta que peu de temps sous la direction de ce maître. Étant retourné dans la maison paternelle, il y rencontra son frère, qui jouissait déjà d'une réputation méritée, et qui lui donna des conseils dont il sut profiter. Ils commencèrent alors à travailler en commun ; et c'est sur la vue de quelques portraits de ces deux frères, que le landgrave de Hesse les fit venir à sa cour, où, pendant trois années de séjour, ils firent plusieurs ouvrages considérables et un grand nombre de portraits. Lorsque Théodore vit son frère établi à Francfort, il voulut suivre son exemple, et alla se fixer à Manheim en 1657. Il exécuta, pour la salle du conseil, un grand tableau où il avait représenté les *Officiers en chef des trois régiments de la Milice bourgeoise*. L'électeur palatin fut si charmé de la ressemblance de ces portraits, qu'il chargea Roos de peindre le *Duc d'Orléans* et la *Princesse Palatine*, que ce dernier prince venait d'épouser. L'artiste se surpassa dans cet ouvrage ; et d'autres travaux lui valurent le titre de premier peintre des cours de Birkenfeld, de Bade, de Hanau, de Nassau et de Wurtemberg. Il se trouvait à Strasbourg lors de la prise de cette ville par les Français.

çais (1681). Les vainqueurs s'empres-
sèrent de donner à l'artiste toutes les
marques de considération que méritait
son talent : on mit des sauve-gardes
à sa demeure ; et on l'exempta du lo-
gement des gens de guerre, et des
autres contributions militaires. La
plupart des officiers français s'em-
pressèrent de se faire peindre par
lui. Sa manière était large et fa-
cile, et sa couleur vigoureuse :
sa composition décelait un véritable
génie, et il n'aurait point de rival
dans le genre du portrait, s'il avait
possédé la science du dessin au mê-
me degré que les autres parties
de son art. Mais le peu de temps
qu'il avait donné à cette étude s'est
toujours fait remarquer dans ses
ouvrages ; et l'on y voit trop qu'il
n'a point fait le voyage d'Italie :
il mourut en 1698. — Philippe
Roos, second fils et élève de Jean-
Henri, naquit à Francfort, en 1655.
Les conseils paternels ne firent que
fortifier les talents qu'il avait reçus
de la nature. Le landgrave de Hes-
se, charmé de ses dispositions et
de la vivacité de son esprit, l'en-
voya en Italie, avec une somme d'ar-
gent suffisante pour continuer ses
études. A son arrivée à Rome, tout
excita son admiration ; et il se mit
à étudier avec une ardeur qui éton-
nait ses camarades. Il était tou-
jours au travail le premier et le
dernier : mais ce n'était qu'une na-
ture de choix qu'il se plaisait à
imiter. Il acquit de cette manière
une facilité vraiment prodigieuse,
dont Le Blond, qui se trouvait à Ro-
me en même temps que lui, cite le
trait suivant : « Un jour, dit-il,
» que nous étions à dessiner des bas-
» reliefs sous l'arc de Vespasien,
» Roos, passant par-là, s'y arrêta.
» Frappé de quelque objet qui lui

» parut pittoresque, il pria le pla-
» jeune d'entre nous de lui donner
» du papier et des crayons. Quel-
» fut notre surprise ! en moins d'un
» demi-heure il eut achevé un beau
» dessin, terminé avec la plus gran-
» de finesse ; il le donna à celui qui
» lui avait prêté le papier et le crayon
» et nous quitta. Nous nous attirons
» pâmes pour en admirer la beauté
» et celui auquel il l'avait cédé »
» voulut jamais s'en défaire. » Cette
facilité donna lieu à une gageure sin-
gulière entre le comte Martinez,
ambassadeur de l'empereur, et un
général suédois. Le comte paria que
Roos ferait un tableau pendant qu'ils
joueraient aux cartes ; la partie ne
devait durer qu'une demi-heure. Les
deux joueurs se mirent au jeu, et le
peintre à l'ouvrage ; et avant que la
partie fût achevée, il leur montra
un paysage où se trouvaient une figure
et des animaux, et où le talent de l'ar-
tiste se faisait partout remarquer. Un
jour que Roos était à dessiner dans la
campagne de Rome, Hyacinthe Bran-
di, l'un des peintres les plus en vo-
gue à cette époque, passa près de
lui en se promenant ; il fit arrêter
son carrosse, regarda le dessin du
jeune peintre, et en fut tellement en-
chanté, qu'il l'engagea à venir le
voir le lendemain. Roos n'y manqua
point, et fut très-bien reçu par Bran-
di, auquel sa conversation plût
d'esprit plut beaucoup. En sortant,
il rencontra la fille de Brandi, dont
la beauté le frappa, et dont il de-
vint éperdument amoureux. Elle
était riche et catholique ; son père
jouissait d'une grande réputation ;
tous ces obstacles le désespérèrent
d'abord ; mais l'artiste était un des
beaux hommes de Rome : il crut qu'il
parviendrait à plaire ; il s'introdui-
sit dans la maison de sa maîtresse.

issit à lui faire partager son r. Brandi découvrit cette intri-
envoya sa fille au couvent, et
dit à Roos de remettre les pieds
sa maison, disant qu'il n'avait
élevé sa fille pour la donner à
intre d'animaux. Le jeune pein-
rit alors le parti d'abjurer le
stantisme. Cette résolution fit
ait: le cardinal-vicaire en parla
pe Innocent XI, qui détermina
li à consentir au mariage de
le. Le lendemain de la noce,
se leva le premier, prit les vêt-
ts, les bijoux et jusqu'au lin-
sa femme, en fit un paquet
renvoya à son beau-père, en
sant que le peintre d'animaux
it besoin de rien de tout ce-
que c'était sa fille seule qu'il
it. Brandi fut si vivement af-
par cette conduite, qu'il en
ut, après avoir poussé le ressent-
t jusqu'à déshériter sa fille.
Leux époux allèrent s'établir à
i, dans une grande maison rem-
e toutes sortes d'animaux, que
élevait pour ses études. C'est
qu'il reçut le nom de *Rosa di*
T, sous lequel il est plus parti-
ement connu en Italie. Ces
reux animaux étaient souvent
de compagnie de sa femme ;
Roos s'absentait fréquemment
et quinze jours consécutifs pour
à la chasse du gibier qu'il vou-
pendre, ou pour travailler ail-
Il sortait ordinairement à che-
sans argent, et accompagné
seul domestique. Le premier
et devenait son atelier. Quand
ait payer son écot, il terminait
u deux tableaux, et chargeait
valet d'aller les vendre : leur
ut servait à acquitter sa dépen-
le moyen fut employé si fré-
ment, que bientôt Roos ne trou-

va plus de débit de ses ouvrages : il
les vendit alors à tout prix ; et le
valet profita de sa situation pour
former un magasin de tableaux,
dont il tira par la suite un gain
considérable. Cependant Roos, qui
devait aux bontés du landgrave de
Hesse, son talent et sa réputation,
avait entièrement oublié son Mé-
cène. Dans un voyage que ce prin-
ce fit à Rome en 1698, il ne se res-
souvint plus de l'indifférence de l'ar-
tiste, et desira le voir. On fut, pour
ainsi dire, obligé de contraindre
Roos à se présenter chez son bien-
faiteur, qui le reçut avec affabilité,
et lui reprocha doucement de ne lui
avoir envoyé aucun de ses ouvrages.
Il le chargea d'exécuter quelques ta-
bleaux, dont il fixa le prix bien au-
delà de ce qu'on les lui payait ordi-
nairement : Roos promit tout et ne
tint rien. Son unique plaisir était de
se plonger dans la crapule; il restait
des mois entiers absent de chez lui.
Sa femme, accoutumée dans sa jeu-
nesse à une vie opulente, vit la misè-
re assiéger ses derniers jours : lui-
même trouva dans ses excès un ter-
me à son existence ; il mourut à Ro-
me, en 1705. Quoique né en Allema-
gne, les Italiens le regardent comme
appartenant à leur école ; et il passe
pour le plus habile peintre d'a-
nimaux et de paysages qu'ils aient
possédé. Jamais son extrême faci-
lité ne nuit au fini de ses ouvra-
ges : tout y est vrai ; tout y dénote
une étude exacte de la nature. Son
dessin est correct, sa touche large
et moelleuse ; ses groupes sont dis-
tribués avec art et intelligence ; ses
ciels sont légers et transparents, ses
fonds bien entendus ; et ses sites sont
une imitation parfaite de ce qu'il a
vu. L'Italie surtout est riche en
tableaux de ce maître, dont les ou-

vrages recherchés , de son temps , n'ont rien perdu dans l'estime des amateurs. Le Musée possède de lui un tableau représentant *Un mouton dévoré par un loup*, dont le paysage est peint par Tempeste. Le même Musée possédait deux autres *Tableaux d'animaux* et une *Vue des Cascades de Tivoli*, qui provenaient de la galerie impériale de Vienne: ils ont été rendus tous trois en 1815. Philippe a gravé quelques estampes d'une pointe très-délicate; et peu de peintres ont manié cet outil avec autant de talent. — Jean-Melchior Roos, frère du précédent, et, sans doute, son élève, naquit à Francfort en 1659. Après avoir voyagé en Italie, il vint se fixer à Nuremberg, où il se maria. Il y peignit, pendant quelque temps, le portrait et l'histoire; puis, à l'exemple de son frère, il cultiva exclusivement le paysage, et montra un véritable talent dans la peinture des animaux; quoiqu'il eût un style entièrement opposé: ses tableaux ne sont pas finis, et d'un faire agréable, comme ceux de son frère; mais ils semblent modelés dans la couleur. Cette manière, moins séduisante, plut davantage aux artistes qui faisaient cas de son talent, et qui trouvaient dans ses ouvrages de la correction, un bon coloris et un bel accord. Le Musée de Cassel possédait un tableau que l'on regarde comme son chef-d'œuvre, où il avait représenté tous les animaux renfermés dans la ménagerie du landgrave. Ce tableau, qui l'occupa pendant deux années, est d'une grande dimension, et prouve toute l'étendue de son talent. Comme graveur à l'eau-forte, on connaît de lui une seule pièce représentant *Un taureau debout, vu de face*, exécuté d'une pointe facile et spirituelle. La vanité perdit cet ar-

tiste; il voulut avoir une vaste maison, et se ruina dans cette entreprise. Il se fit une réputation dans les cours de Hesse, de Wurtzbourg et de Brunswick. Il exécuta surtout un grand nombre d'ouvrages dans sa ville natale, où il mourut, en 1731. — Joseph Roos, petit-fils de Philippe, né à Vienne, en 1728, soutint, comme peintre, la réputation de sa famille. Son père, nommé comme lui Joseph, lui enseigna les principes de son art; et l'étude des ouvrages de ses aïeux Philippe et Jean Henri, le perfectionna. Il demeura pendant plusieurs années à Dresde, où il exécuta un grand nombre de tableaux: nommé membre de l'académie electorale de cette ville, il obtint, à Vienne, la direction de la galerie impériale, et fut chargé de peindre plusieurs paysages, dans le château de Schoenbrunn. Joseph se plut à cultiver aussi la gravure à l'eau-forte, et il exécuta plusieurs suites de *paysages et d'animaux*, qui ne le cèdent en rien aux eaux-fortes de Henri Roos. P—s.

ROOSE (NICOLAS DE LIEMACKER, connu sous le nom de), peintre d'histoire, né à Gand, en 1575, fut élève de Marc Gueraert, et d'Otto Venius, maître de Rubens. Il se lia d'amitié avec ce dernier, dont les conseils ne lui furent pas sans utilité. Ses progrès rapides l'avaient déjà rendu cher à son maître: après l'avoir dirigé pendant quelques années dans ses études, Venius l'envoya au prince-évêque de Paderborn, qui le chargea de plusieurs tableaux: mais le climat de cette ville étant contraire à sa santé, il revint dans sa patrie, et s'établit à Gand, où sa réputation lui fit obtenir un grand nombre de travaux. Rubens, de retour de Lille, où il avait peint le tableau d'autel de Sainte-Cathe-

t prié, par la confrérie de Michel, à Gand, d'entreprendre la *Chute des Anges* pour le releur autel. Rubens s'y refusa : *Quand on possède une robe belle, on peut se passer de angères.* Liemacker peignit, le sujet demandé, et justifia la haute idée que Rubens son talent. Cet ouvrage sur un des meilleurs de sur ; et il est peu de ta son temps, qui puissent en parallèle : il ornait l'éroissiale de Saint-Nicolas. ait peint, dans la même *Charitable Samaritain*, et du maître-autel, représent *Nicolas élevé à l'épisco* ; citerons encore son tableau *ment dernier*, où il a des richesses d'une imagination ; celui du *Mystère rinité*, où il le cède peu s pour la vigueur et l'écoloris, etc. Ce peintre, ne imagination vive et d'une facilité, abusait quelquefois dernière qualité pour forcer es de ses tableaux, qui tomrs dans le noir, et pour ses chairs des tons rouges, qui ne sont pas dans la mais ces défauts ne se font arquer dans tous ses taon dessin d'ailleurs ne manle fierte et de goût. Comme de son talent le portait à de grandes machines, dont s, en général, sont colosa laissé peu de tableaux de

Il aimait à peindre le négligeait rarement l'occa-introduire dans ses ouvra-e n'eut qu'une fille, qui se use dans l'abbaye de Neusche, et pour la dot de

laquelle il composa plusieurs tableaux. Il fut élu deux fois chef ou doyen des peintres de Gand. Il mourut en 1646. P—s.

ROOSE (THÉODORE-GEORGE-AUGUSTE), professeur d'anatomie, secrétaire du collège de santé, et conseiller du grand-duc de Brunswick, était né à Brunswick, le 14 février 1771. Il fit ses études à Göttingue, où il reçut le bonnet de docteur, en 1794, en soutenant une thèse remarquable, qui a pour titre : *De nativæ vesicæ urinariæ inversæ prolapsu*, fig. L'auteur s'est constamment montré depuis écrivain très-actif et très-ingénieux. Les discussions sur le principe de la vie et sur les sujets d'anthropologie et d'hygiène, l'occupèrent tour-à-tour, mais ce fut dans des Manuels et des livres de classe, destinés à servir de guide à ses leçons. Ses *Principes de médecine légale*, publiés en 1802, et son *Manuel pour les médecins et chirurgiens légistes*, dont la troisième édition parut en 1804, ont eu une influence plus étendue sur l'étude de la médecine légale, et lui ont assuré une réputation plus durable. Le médecin légiste peut aussi consulter utilement plusieurs Rapports et Mémoires de lui, qui se trouvent répandus dans les ouvrages périodiques de son temps. Le 21 mars 1803, une mort prématurée enleva ce savant professeur. Le docteur Marc a traduit en français le Manuel que nous venons de citer ; et le docteur Formey, de Berlin, s'est occupé de recueillir les manuscrits que Roose a laissés après sa mort ; il les a publiés sous le titre de *Mélanges de médecine, tirés de la succession de M. Roose*, Francfort, 1804. F-D-A.

ROPER (GUILLAUME), d'Eltham, dans le comté de Stafford, avocat-

général de Henri VIII, fut gendre du célèbre Thomas More, dont il écrivit la Vie, qui a été imprimée en 1712. Sa fille, Marguerite Roper, se rendit très-habile dans le grec et le latin; et elle composa, dans ces deux langues, des Discours qui furent traduits en anglais, par Jean Morwin. Elle est auteur d'une Version anglaise de l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, restée en manuscrit. — Jean ROPER, né dans le Berkshire, docteur d'Oxford, fut successivement professeur de philosophie et de théologie au collège de la Madeleine, principal de celui de Saint-George, et eut plusieurs bénéfices. On le regardait comme un des plus doctes théologiens de l'université. Il se déclara contre le divorce de Henri VIII, et mourut en 1534. On a de lui : *Tractatus contra doctrinam Lutheri*, composé par l'ordre de ce monarque. T—D.

ROQUE (GILLES-ANDRÉ DE LA), savant hérauldique, était né, en 1597, à Cormelles, près de Caen, d'une famille noble. N'ayant d'autre passion que celle de l'étude, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut même le sous-diaconat; mais il ne tarda pas à se repentir de s'être engagé au célibat, et obtint de la cour de Rome une dispense pour se marier. Les soucis et les embarras du ménage lui firent bientôt regretter son premier état; et il s'estima trop heureux de pouvoir se séparer de sa femme, en lui payant une pension considérable. Devenu libre, il étudia l'histoire, en s'attachant surtout à la partie généalogique; et il acquit, en ce genre, une érudition étonnante. Il savait, dans le plus grand détail, la filiation et les alliances de toutes les familles de Normandie; et comme il était naturellement satirique, il se plaisait à

raconter les anecdotes scandaleuses qu'il avait apprises en fouillant dans les archives. Quelquefois, dit Ménage, je lui ai ouï rapporter des choses fort plaisantes sur tous ceux de sa connaissance. On voit par-là qu'il n'épargnait personne. Cette conduite plus que légère ne pouvait manquer de lui faire beaucoup d'ennemis, et nuisit à sa fortune. En 1653, il obtint un privilège pour l'impression de l'Histoire généalogique des maisons nobles de Normandie; mais il ne publia qu'une très-petite partie de cet important ouvrage, qu'il abandonna pour l'histoire de la maison d'Harcourt, qui lui coûta beaucoup de travail et de dépense. Mécontent de n'avoir reçu que six mille francs pour tout dédommagement, il fut, dit Ménage, sur le point de se refuser et de détruire les titres qu'il avait produits. La Roque avait quitté depuis long-temps la Normandie pour habiter Paris, où il ne pouvait vivre qu'en s'imposant de grandes privations. La mort de son frère, qui l'institua héritier, rétablit un peu ses affaires. Devenu veuf, il reprit le petit-collet; mais il continua d'ajouter à son nom le titre de *chevalier, sieur de La Lontière*. La Roque mourut à Paris, en 1686 (1), et fut enterré dans le cloître des Cordeliers. Il était si sobre, qu'on assure qu'il n'avait jamais bu de vin. On a de lui : I. *Lettre aux intéressés en l'histoire des maisons nobles de Normandie*, 1653, in-fol. C'est le prospectus ou le plan de l'ouvrage qu'il se proposait de publier. II. *Eloge de la maison de Bellièvre*, 1653, in-fol. III. *Histoire générale des maisons nobles de Normandie*, Caen, 1654.

(1) Selon Huet, à 88 ans; mais le *Mercurius galus* place la mort de La Roque au 3 février 1687, et dit qu'il était âgé de 90 ans.

très-rare. Ce fragment, le seul paru, et qui devait faire parome second, ne contient que sous de Brossard, Dufay et t. IV. *Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*, preuves, Paris, 1662, 4 vol. On y trouve beaucoup de né- es, des répétitions et des con- ons. Les documents histori- nenus dans les deux derniers s, ne sont pas classés dans re convenable. V. *Traité sin- du Blason*, contenant les r- s armoiries, des armes de et de leur blason, ce qu'elles ntent, et le sentiment des au- ui en ont écrit, etc., ibid., 1681, in-12. Cet ouvrage nde recherches et d'érudition; lecture en est très-fatigante, u'au milieu de toutes les opi- ue l'auteur rapporte, il n'en aucune. VI. *Traité duban et -ban*, de son origine et de vocations, ibid., 1676, livre curieux. VII. *Traité de lesse, et de ses différentes*, 1678, in-4°. C'est l'ou- plus complet et le plus sa- l'en ait en ce genre. L'au- vait entrepris à la demande le Montausier. Il a été réim- à Rouen, 1720 et 1734 : rnière édition, qui est la plus hée, est augmentée des *Trai- blason, du ban et arrière-* de l'*Origine des noms*, dont arler. VIII. *Traité de l'ori- s noms*, des surnoms, et de ersité, Paris, 1681, in-12; auteur nous apprend qu'il a opuscule de la *Science des es*, ouvrage très-étendu, qu'il ais publié, quoiqu'il eût obte- uis 1653, un privilège pour sion. Il promettait aussi, dès

le même temps, un *Mémorial géné- ral*, qui n'a point paru. IX. *Le blason des armes de la maison royale de Bourbon et de ses alliances*, 1626, petit in-fol., de 121 feuillets : livre curieux et fort rare, cité par Fon- tette, mais inconnu à Nicéron (V. SAINTE-MARTHE Pierre-Sotéval). Si l'on en croit Ménage, La Roque ac- cusait le P. Menestrier d'avoir voulu lui dérober ses dessins sur le blason et ses dépendances. On trouve une courte *Notice* sur La Roque dans les *Mémoires* du P. Nicéron, tome XXI, tirée des *Origines de Caen*, par Huet, page 401. W—A.

ROQUE (L'abbé JEAN-PAUL DE LA), journaliste, était né à Albi, dans le dix-septième siècle. Après avoir terminé son cours de philoso- phie, il entra chez les Jésuites; mais il en sortit au bout de quelques an- nées, et vint à Paris, espérant y trouver une ressource dans sa plu- me. Il parvint, à force d'intrigues, à se faire quelques protecteurs; et il succéda, en 1675, à l'abbé Gallois, dans le privilège pour le *Journal des savants*, « qu'il continua jus- » qu'en 1687, avec une assiduité et » une exactitude qui est presque la » seule chose qu'on puisse louer en » lui. » (Camusat, *Histoire des journaux*, tom. II, p. 2.) Il fit pa- raître, en 1680, le prospectus d'un *Journal ecclésiastique*; mais le chan- celier Séguier en empêcha la publi- cation, parce que cette feuille ren- trait en quelque façon dans le plan du *Journal des savants*. La Roque ne tarda pas à imaginer un autre ou- vrage périodique, et il publia : *Les Journaux de médecine ou les Ob- servations des plus fameux méde- cins, chirurgiens et anatomistes de l'Europe, tirées des Journaux étran- gers ou des Mémoires particuliers*.

Paris, 1683, in-12. L'empirique Blegny, qui publiait déjà un Journal de médecine, s'efforça de décrier son concurrent, et y réussit tellement, que La Roque fit d'inutiles efforts pour le ressusciter, en 1686. Lorsqu'il eut perdu le privilège du Journal des savants, il fit paraître, les *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique*, 1690. Le plan de ce Journal était magnifique; mais l'exécution n'y répondit pas, et l'auteur fut encore obligé d'abandonner cet ouvrage, dont il n'a paru qu'un volume. On conjecture que La Roque survécut peu de temps à cette dernière disgrâce. On a encore de lui, l'*Histoire du Languedoc, tirée des pièces et chartes du trésor de S. M., des registres de la chambre des comptes*, etc. Paris, 1683, in-4°. C'est le prospectus d'un ouvrage qui n'a pas été exécuté. W—s.

ROQUE (JEAN DE LA), littérateur, né à Marseille en 1661, d'une famille justement considérée, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude des langues orientales, et fit plusieurs voyages dans le Levant, d'où il rapporta d'utiles observations et des connaissances nouvelles sur les peuples qui habitent ces riches contrées. Il vint ensuite se fixer à Paris, près de son frère, qui avait obtenu le privilège du *Mercur*, et il fut son coopérateur dans la rédaction de ce journal. Il contribua à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il devint l'un des premiers membres, et mourut à Paris, le 8 décembre 1745, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. On connaît de lui : I. *Voyage de l'Arabie heureuse*, fait de 1708 à 1710, par l'Océan-Orient et le détroit de la Mer-Rouge, avec la relation d'un Voyage fait du port de Moka à la cour du roi d'Ye-

men, de 1711 à 1713, Paris ou Amsterdam, 1716, in-12, fig.; trad. en italien, Venise, 1721, in-12 : à la fin du volume, on trouve la description du cafer, des observations sur l'origine et les progrès de la culture de cet arbuste, et des recherches sur l'époque où l'usage du café s'est introduit en France, etc. (Voy. MERVEILLE, XXVIII. 396.) Le morceau dans lequel La Roque fait connaître tous les écrivains qui ont traité du café avant lui, est très-curieux. II. *Voyage fait, par ordre du roi, dans la Palestine, vers le grand-émir, chef des princes arabes du désert*, suivi de la description de l'Arabie, par Abulfeda, trad. en français avec des notes, Paris, 1717; Amsterdam, 1718, in-12, fig.; trad. en anglais, Londres, 1724, in 8°. Ce voyage est celui du chevalier d'Arvieux, dont La Roque a retouché le style et éclairci plusieurs passages par des notes; il y a ajouté la *Description de l'Arabie*, qu'il avait traduite lui-même de l'arabe (V. ABOUL FEDA et D'ARVIEUX). III. *Voyage de Syrie et du mont Liban*, etc., Paris, 1722, Amsterdam, 1723, 2 vol. in-12. (V. CHASTEUIL.) L'auteur s'y est attaché particulièrement à décrire le Liban et l'anti-Liban, qu'il avait visités à la fin de l'année 1689, et à faire connaître les mœurs des différentes peuplades qui habitent ces montagnes. Ses récits sont très-intéressants : on n'avait encore rien écrit d'aussi détaillé sur les superbes ruines de Balbek. IV. *Voyage dans la Basse-Normandie, et Description du mont Saint-Michel*; il a partagé cette relation en douze lettres, qui ont été successivement insérées dans le *Mercur*, depuis le mois de novembre 1726 jusqu'au mois de juillet

1733. V. *Lettre sur le projet d'établir, à Marseille, une académie des sciences et des belles-lettres*, imp. dans les *Mémoires de Trévoux*, janvier, 1717 (pag. 124-153) : elle contient des recherches sur la célèbre école de Marseille, et sur les savants et les artistes que cette ville a produits. Cette lettre ayant été imprimée d'une manière très-incorrecte, l'auteur la retoucha, et la donna, fort augmentée, sous la date de Paris, 15 décembre 1726, dans une brochure de 54 pag. in-12, intitulée : *Marseille savante, ancienne et moderne*. On y trouve, par ordre chronologique, la notice de soixante-et-un écrivains ou savants marseillais, dont les huit derniers étaient encore vivants. L'auteur se proposait de compléter cet ouvrage par une Notice des artistes ou amateurs des arts ; « ce qui fera, dit-il, la suite ou la seconde partie de notre » *Marseille savante et académique* : mais cette suite n'a point paru. VI. *Itinéraire de Benjamin de Tudele, traduit en français avec des notes critiques* : ce travail, auquel il avait été encouragé par l'abbé Renaudot, mécontent des deux traductions latines que l'on avait de ce romancier voyageur, n'a pas vu le jour, non plus qu'un *Recueil des Lettres de François Malaval* (savant aveugle Marseillais, mort le 15 mai 1719), de la publication duquel La Roque s'occupait depuis long-temps. Le *Journal des savants* (Voy. les *Tables de Declaustre*, VIII, 499) attribue à Jean de La Roque les *Lettres critiques de Hadgi Mehemet Effendi* contre les *Mémoires* du chevalier d'Arviens, publiés par Labat ; mais il est reconnu que ces lettres sont d'A. L. M. Petis de la Croix (V. ce nom, XXXIII, 481). W—s.

ROQUE (ANTOINE DE LA), frère du précédent, naquit à Marseille, en 1672. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il fit un voyage dans le Levant ; et, à son retour, il entra dans les gendarmes de la garde du roi. Il eut la jambe emportée d'un boulet, à la bataille de Malplaquet (11 septembre 1709), et obtint la croix de Saint-Louis et une pension. Rendu à la vie civile, il s'appliqua entièrement à la culture des lettres ; et, à la mort de l'abbé Buchet, en 1721, il obtint le privilège du *Mercur de France* (1), dont il publia trois cent vingt-un volumes. Il en étendit le plan, et l'enrichit d'un grand nombre d'articles curieux, principalement sur des objets d'art. La probité et la douceur formaient le caractère de La Roque, et étaient peintes sur son visage. Il ne lui échappa jamais le moindre trait satirique. (V. le n°. *Supplém. au Parnasse franç.*, p. 22.) Cet estimable littérateur mourut à Paris, le 3 octobre 1744, et fut inhumé dans un des caveaux de l'église Saint-Sulpice. Il avait formé un riche cabinet de curiosités, tableaux, bronzes, etc., dont le Catalogue a été publié par Germain (2). Outre les nombreux morceaux qu'il a insérés dans le *Mercur*, et deux *Lettres* insérées au *Journal de Trévoux* (3), sur quelques monuments d'antiquité, on a de lui, deux Opéras, *Médée et Jason*, en cinq actes, représenté en 1713 ; et *Theonoe*, qu'il composa en société avec l'abbé Pellegrin, représenté en 1715. La musique de ces deux pièces est de Salomon, son compatriote, attaché

(1) Ce journal avait jusqu'alors porté le titre de *Mercur galant*.

(2) *Mémoires de Trévoux*, J. 1707, et S. 1713, p. 1534.

(3) Voy. le *Journal de Verdun*, mai 1745, p. 350.

à la chapelle du roi. On assure, dit Camusat (*Hist. des journaux*, tome II, p. 231), que La Roque travailla à l'*Hist. des spectacles anciens et modernes*, et à des *Mémoires* pour servir à l'histoire des personnes qui se sont distinguées dans les arts et dans les métiers : mais ces ouvrages n'ont point paru. Lepicié a gravé son portrait, d'après Wateau, in-fol., obl.

W—s.

ROQUE (MATTHIEU et DANIEL DE LA). V. LARROQUE.

ROQUELAURE (ANTOINE, baron de), maréchal de France, descendait d'une ancienne et illustre maison de l'Armagnac, connue dans l'histoire depuis le douzième siècle. Il avait été destiné, dans sa jeunesse, à l'état ecclésiastique ; mais la mort prématurée de l'ainé de ses frères ayant changé les vues de sa famille, il embrassa la profession des armes, et ne tarda pas à se distinguer par sa valeur. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, l'engagea dans le parti qu'elle formait pour son fils, et lui fit obtenir la lieutenance de ses gardes. Au combat mémorable de Fontaine-Française, Henri, voyant fuir ses gens en désordre, dit à Roquelaure de courir après eux pour les ramener : « Je m'en garderai bien, lui répondit-il ; on croirait que je suis » aussi : je combattrai à vos côtés, » comme j'ai toujours fait ; l'action » va être chaude, et je serai bien aise » d'écrire à ma belle amie que j'y » étais. » Devenu roi de France, Henri IV récompensa les services et la fidélité de Roquelaure, en le nommant grand-maître de sa garde-robe ; et, en 1595, il le décora du collier du Saint-Esprit. Roquelaure avait beaucoup contribué à déterminer ce prince à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Un jour qu'il enten-

dait un ministre protestant exhorter Henri IV à ne pas changer de communion : « Malheureux, lui dit-il, » mets dans une balance, d'un côté » la couronne de France, et de l'autre les Psaumes de Marot, et vois » qui des deux l'emportera. » C'était le genre d'esprit de Roquelaure. D'une gaîté de caractère inépuisable, il donnait une tournure plaisante aux choses les plus sérieuses. C'est ainsi qu'il décida, par les raisonnements les plus bouffons, l'archevêque de Rouen (Charles de Bourbon) à bénir le mariage de la princesse Catherine, sœur de Henri IV, avec le duc de Bar (Voy. les *Mémoires* de Sully, liv. x). Il osa, l'un des premiers, conseiller à ce bon roi de se séparer de la belle Gabrielle d'Estrées. Il l'aidera, par ses soins, à supporter ce sacrifice douloureux (V. d'ESTRÉES et HENRI IV). Jouissant de toute la faveur de son souverain, il ne s'en servit jamais que pour obliger, négligeant constamment ses intérêts et ceux de sa famille. Roquelaure était dans le carrosse du roi, quand ce grand prince fut frappé par un lâche assassin (V. RAVAILLAC). Peu de temps après cette catastrophe, il se retira dans son gouvernement de Guienne, dont il fit rentrer plusieurs villes dans le devoir. Il fut créé maréchal par Louis XIII, en 1615, et mourut subitement à Lectoure, le 9 juin 1625, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

W—s.

ROQUELAURE (GASTON-JEAN-BAPTISTE, marquis, puis duc de), fils du précédent, né en 1617, embrassa jeune la profession des armes, et obtint une compagnie de cavalerie. Héritier de la valeur de son père, il tenait encore de lui la gaîté de caractère, et un esprit fécond en heureuses saillies. Il fut blessé et

nier au combat de la Mar-
141, et, l'année suivante, à
de Honnecourt. Nommé
-de-camp, il fut employé
ement aux sièges de Grave-
Bourbourg et de Courtrai,
lingua par son intrépidité.
ces furent récompensés par
le lieutenant-général. Pen-
nerre de la Fronde, il ser-
ge de Bordeaux, et reçut
are à l'attaque du faubourg
erin. Créé duc et pair en
fut disgracié peu de temps
ur avoir dit au prince de
il se serait rangé sous ses
, s'il n'eût pas été retenu
onctions de grand maître
le-robe du roi; mais le car-
arin ne tarda pas à le faire

Il fut fait chevalier des
roi, en 1661, et servit
inction à la conquête de la
Comté, en 1668; à celle de
le, en 1671; et au siège de
it, en 1673. Nommé gou-
le la Guienne, en 1676, il
e 10 mars 1683, lais-
éputation d'un bon mili-
un homme d'esprit. Tous
contemporains ne portent
ne de Roquelaure un juge-
ntageux. Saint Simon le
e comme un bouffon et un
le profession; mais il avoue
ait avoir des raisons de ne
er (Voy. les *Mémoires* de
on, xii, 18). Suivant Mlle.
pensier, Roquelaure était
coureur sur les plus petites
et il n'avait pas le talent de
njours comprendre (*Mé-*
ci, 248, édit. d'Amsterd.,
Ménage, qui dit d'ailleurs
elaure aimait l'argent (*Me-*
ci, 25), a recueilli de lui
mots peu dignes d'être con-

nus. Il existe un volume de plates
bouffonneries, sous le titre du *Mo-*
mus français ou les Aventures di-
vertissantes du duc de Roquelaure,
Cologne, 1727, in-12. Cette com-
pilation de prétendus bons-mots a
été souvent réimprimée, et fait par-
tie de la Bibliothèque bleue. On a le
portrait du duc de Roquelaure, in-
fol., gravé par Mariotte et par Trou-
vain. — Son fils, Antoine-Gaston-
Jean-Baptiste, duc de ROQUELAURE,
entra de bonne heure au service, et
se signala dans toutes les guerres
que Louis XIV eut à soutenir contre
les ennemis de la France. Nommé
gouverneur du Languedoc, il pacifia
les Cévennes, en 1709; et, l'année
suivante, il contribua beaucoup à
repousser les Anglais, qui s'étaient
emparés du port de Cette, et mena-
çaient le Bas-Languedoc. Il publia,
en 1720, un *Mémoire sur les pré-*
cautions prises par le gouvernement
à l'occasion de la peste de Marcell-
le (1). Il reçut, en 1724, le bâton
de maréchal de France, et mourut à
Lectoure, le 6 mai 1738, à l'âge de
quatre-vingt-deux ans. Avec lui s'é-
teignit la maison de Roquelaure,
dont la *Généalogie* a été imprimée,
Paris, Thibout, 1762, in-12 de 61
pages. Il n'avait laissé que deux fil-
les. Françoise, duchesse de Rohan-
Chabot, morte en 1741, et Elisa-
beth, princesse de Pons (Lorraine),
morte en 1752.

W—3.

ROQUELAURE (JEAN-ARMAND-
DE BESSUEJOULS DE), archevêque de
Malines, né en 1721, à Roquelaure,
diocèse de Rodez, n'était pas de la
famille des ducs de Roquelaure, au-
jourd'hui éteinte, mais d'une famille
distinguée du Rouergue, qui possé-

(1) *Journal de Verdun*, pièces officielles, nov.
1720, p. 351.

daît une terre du même nom. Il fut destiné de bonne heure à l'état ecclésiastique, et reçu docteur en théologie, en 1747. Nommé évêque de Senlis, en 1754, il fut sacré le 16 juin de cette année, devint premier aumônier du roi en 1764, conseiller d'état ordinaire en 1767, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit en 1779. Il fut pourvu des abbayes de la Victoire, en 1761, et de Saint-Germer, en 1768. L'académie française l'admit parmi ses membres, en 1770, à la place de Moncrif. On ne lui demanda aucun serment en 1791, son siège s'étant trouvé compris dans les suppressions faites par l'Assemblée constituante. Ce prélat ne quitta point la France : enfermé pendant la terreur, il fut le seul des 17 prisonniers de sa *chambre*, qui échappa aux massacres de Joseph Lebon. A la chute de Robespierre, il se retira dans la petite ville de Crépy, dans son diocèse. Au mois d'août 1797, il fit un voyage à Senlis, où il fut reçu avec de grands honneurs. Il officia, et donna la confirmation dans sa cathédrale : mais la journée du 18 fructidor, qui suivit de près, obligea l'évêque de se condamner de nouveau à une profonde retraite. Le 21 septembre 1801, il envoya la démission de son siège, et fut nommé, l'année suivante, à l'archevêché de Malines. Il gouverna ce diocèse jusqu'en 1808 que Buonaparte le nomma tout-à-coup à un canoniceat de Saint-Denis. On dit que ce prélat apprit, par le *Moniteur*, qu'il avait donné la démission de son siège, où l'on voulait placer un prélat en faveur. Il vint se fixer à Paris, où il mourut le 24 avril 1818, à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Une forte surdité ne l'empêchait pas d'assister régulière-

ment aux séances de l'académie française, dont il était depuis longtemps le doyen; et il conserva jusqu'à la fin, les manières polies et aimables d'un prélat qui avait long-temps vécu à la cour. Le discours prononcé à ses funérailles, le 27 avril, par M. Daru, chancelier de l'académie, est inséré dans les *Annales encyclop.* de juin 1818, III, 327.

P—C—T.

ROQUES (PIERRE), théologien protestant, naquit à la Camme, en Languedoc, d'une famille noble, en 1685, fit ses études à Lausanne et à Genève; et, ayant été admis au ministère, se distingua bientôt comme prédicateur. En 1710, il fut nommé pasteur de l'église française à Bâle; et, malgré les offres avantageuses qu'il reçut de différentes villes d'Allemagne et de Hollande, il resta constamment attaché à son troupeau. Les devoirs de son état et la culture des lettres partagèrent sa vie laborieuse; et il mourut, le 12 avril 1748. Il laissa, de son mariage avec M^{lle}. Louise de Maumont, d'une famille noble de l'Orlémois, trois fils et trois filles. Ses trois fils se sont distingués dans la carrière du pastoral, et ont publié différentes traductions de l'allemand, que des biographes inattentifs ont attribués au père. L'aînée de ses filles, nommée Sophie, a cultivé la poésie française, avec quelque succès (1). Outre différents *morceaux*, dans la *Bibliothèque Germanique* et dans le *Journal Helvétique*, on doit à P. Roques la *Continuation des Discours* sur les événements les plus mémor-

(1) On trouve dans la *Biblioth. rossienne* (vol. XLII, 72-97) une *Épître* adressée à Sophie Roques sur les trois principales hypothèses de l'âme, de l'âme et du corps, précédée d'une lettre à son père sur le même sujet.

I. Vieux et du Nouveau Testament. (V. Jacq. SAUVIN); et des éditions du *Dictionnaire de Moréri*, Bâle, 1731, 6 vol. in-fol. (2), de la *de la Bible*, par David MAR- (ce nom), et de la *Dissertation Basnage sur les duels et les de la chevalerie* (Bâle, 1740), avec un *Discours* où Rontrepred de montrer que le ndé sur les maximes du point eur, est une vengeance bar- flétrissante. Parmi ses nom- ouvrages, on se contentera de l. *Le Pasteur évangélique*, ou ur la nature et l'excellence du inistère, Bâle, 1723, in-4°. de g.; trad. en allemand, en hol- et en danois. On a dit que r s'était peint, à son insu, dans rage, sous les traits du véri- asteur. II. *Éléments des véri- oriques*, dogmatiques et mo- ieles *Écrits sacrés* renferment, 1728, in-12: ce Catéchisme pté dans les églises de la Suis- *Lettres écrites à un protes- France, au sujet du maria- réformés et du baptême de fants, dans l'Église romai- usanne*, 1730; 2°. éd., aug- , 1735, in-12. IV. *Le Vrai ne*, Bâle, 1731, in-4°.; trad. nand. V. *Sermons sur divers de l'Écriture sainte*, ibid., in-8°. Ce Recueil anonyme a ieurs éditions. VI. *Les De- es sujets*, expliqués en quatre rs, ibid., 1737, in-12. VII. *des tribunaux de judicature*,

2. édition, augmenter surtout des articles a Suisse, est la dix-huitième. Les addi- le contenant, ont été fondus dans le Supplé- Groupé donna en 1735. Il s'établit à cette entre les deux éditeurs, une polémique, ces sont insérés dans les tomes XXVIII de la *Biblioth. française*, et dans le *Mer- cure* de 1739.

XXXVIII.

etc. Roques avait de l'érudition, de l'esprit, de la logique. Son style est agréable, mais négligé. Voyez sa *Vie*, par Frey, Bâle, 1784, in-4°, et les auteurs cités par Haller, *Bibl. d'hist. suisse*, II, n°. 1277. W—s.

RORARIO (JÉRÔME), littérateur, né, en 1485, à Pordenone, dans le Frioul, nous apprend lui-même qu'il eut pour maître François Amalthée (V. ce nom), qui tenait une école de grammaire à Sacile; et qu'il alla depuis à Udine suivre les leçons de Marc-Antoine Cocceius Sabellicus (1). Ayant eu le malheur de perdre son père, il resta sous la tutelle de son frère aîné, homme dur et violent, qui l'envoya faire son cours de droit à Padoue. Il avait quinze ans quand il se vit forcé de quitter la maison paternelle. Passionné pour les lettres, il n'éprouvait que du dégoût pour la jurisprudence: cependant il ne tarda pas à se distinguer parmi les élèves de l'université. Comme il parle de ses enfants dans une *Épître* au cardinal Madrucci (2), on doit en conclure qu'il avait été marié. Devenu veuf, il embrassa l'état ecclésiastique; et ses talents l'ayant bientôt fait connaître à la cour de Rome, il fut honoré de plusieurs fonctions importantes. Légat du pape Clément VII près de Ferdinand, roi de Hongrie, et ensuite de Paul III, en Pologne, il mérita la bienveillance de ces deux pontifes, qui le récompensèrent magnifiquement de ses services. En 1535, il

(1) Le texte de Rorario est évidemment erroné: Cocceius Sabellicus n'enseignait plus à Udine, en 1483; François Amalthée, né en 1476, n'avait alors que sept ans: comment aurait-il pu, de l'école d'Amalthée, passer dans celle de Sabellicus?

(2) Cette épître au cardinal Madrucci, datée de 1537, se trouve à la tête de l'opuscule: *Quod animalia bruta ratione utantur melius homines*; elle est précédée d'une autre dédicace au cardinal de Gra- velle.

accompagna le cardinal Clesi, qui se rendait à Naples pour complimenter l'empereur Charles-Quint. De retour à Rome, il y passa plusieurs années dans la société des savants et des plus illustres prélats, qui le comblèrent à l'envi de témoignages d'amitié. Cependant il se démit de ses emplois, et revint habiter Pordenone, où il mourut, en 1556. Apost. Zéno l'a cité parmi les savants qui dédaignaient de faire usage de la langue italienne (V. les *Notes* sur la *Bibliot.* de Fontanini, 1, 35). Rorario n'est connu que par un Opuscule intitulé : *Quod animalia bruta sæpe ratione utantur melius homine*. Il y prouve, par un grand nombre d'exemples, que l'homme abuse presque constamment de sa raison, tandis que les brutes ne s'écartent jamais de la route que le Créateur leur a tracée. Boileau paraît avoir puisé dans cet Ouvrage l'idée principale de la *Satire de l'homme*, et quelques-uns des traits qu'il y a employés. L'Opuscule de Rorario, qu'on doit regarder comme un badinage, a fourni l'occasion, à Bayle, de rassembler dans l'article qu'il a consacré à notre auteur, les divers sentiments des écrivains, anciens et modernes, sur l'*Ame des Bêtes*; question qui partageait alors les philosophes, et qui ne sera jamais complètement résolue (V. le *Dict.* de Bayle, et les *Remarques critiques* de l'abbé Joly). Le savant Gabriel Naudé ayant rapporté d'Italie ce manuscrit de Rora-

rio, le publia à Paris, 1648, in-8° : il s'en fit une seconde édition, Amsterdam, 1654 et 1666, in-12; elle est jolie : mais la meilleure et la plus complète est celle qu'a donnée Georg. Henri Ribow, Helmstadt, 1728, in-8°. L'éditeur a réuni, dans sa préface, les différents traits qu'il a pu recueillir de la vie de Rorario, en avouant qu'il n'a jamais pu fixer l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort (3) : il a éclairci, par des notes, les passages qui paraissaient avoir besoin d'explication; enfin il a complété l'ouvrage de Rorario, par une Dissertation historico-philosophique : *De animâ Brutorum*. Le *Conservateur* du mois de janvier 1760 contient un extrait abrégé de l'Opuscule de Rorario : « Il y règne, dit le journaliste, » une aménité et un air de légèreté » qu'on trouve dans peu d'écrits du » même siècle. La plupart des ra- » sonnements y sont bien présentés, » quoique peu approfondis. En gé- » ral, c'est un livre agréable pour le » style, et estimable pour le fonds. » Bayle, d'après Draud (*Bibliotheca classica*, pag. 1093), cite un autre Opuscule du même auteur : *Oratio pro muribus adversus Nicol. Bortii edictum*; *August. Rhet.* (Cairo), 1548 : cette défense des rats a été insérée dans le 1^{er}. volume des *Petits Ecrits choisis* de J. G. Estor, 1732, in-8°. W—4.

RORICH. Voy. CALAMINUS.

(3) Ces dates ont été déterminées depuis par Liruti, *Letterati del Friuli*, tom. II.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-HUITIÈME VOLUME.

MM.

B—T. BEUCHOT.
 C—S. ANGELIS.
 L—T. ABEL-REMUSAT.
 T. H. AUDIFFRET.
 A—S. BIGOT DE MOROGUES.
 N. BÉGIN.
 P. DE BEAUCHAMP.
 S. BOCOUS.
 U. BEAULIEU.
 L. DE CHOISEUL-D'AILLECOURT.
 A. P. PILLET.
 P—N. CAMPENON.
 U. CATTEAU-CALLEVILLE.
 V—R. CUVIER.
 G. DEPPING.
 C—S. DESGENETTES.
 A. G. DE LA COMBE.
 N—U. DAUNOU.
 P—S. DU PETIT-THOUARS.
 R—R. DUROZIOIR.
 T. DURDENT.
 Z—S. DEZOS DE LA ROQUETTE.
 S. EYRIÈS.
 D—R. FRIEDLANDER.
 E. FIÉVÉE.
 L—T. FABIEN PILLET.
 F. FOISSET aîné.
 G. E. GENGE.
 R. D. GUÉRARD.
 P—N. HENNEQUIN.
 H. Y. HENRY.

MM.

L. LEBESVRE-CAUCHY.
 L—S—R. LABOUDERIE.
 L—M—R. LAMOTTE.
 L—O. LÉO.
 L—P—R. HIPPOLYTE DE LA PORTE.
 L. R—R. LA RENAUDIÈRE.
 L—T—A. LATENA (Jules).
 L—T—L. LALLY-TOLLENDAL.
 L—Y. L'ÉCUY.
 M—D j. MICHAUD jeune.
 M. J. MÉLY-JANIN.
 M—NR. MALITOURNE.
 M—T. MARGUERIT.
 M—Z—S. MAZAS.
 N—H. NAUCHE.
 N—L. NOEL.
 P—C—T. PICOT.
 P—N—T. PONCELET.
 P—NY. PRONY.
 P—S. PÉRIÈS.
 R—D. REINAUD.
 R—M—D. RAYMOND (G. M.)
 S—D. SICARD.
 S. S—1. SIMONDE SISMOUDI.
 S—Y. DE SALABERRY.
 T—D. TABARAUD.
 T—É. TROUVÉ.
 V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
 V—VE. VILLENAVE.
 W—S. WEISS.
 Z. ANONYME.

LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893

100